

MYSTIQUES CHRÉTIENS

I. Treizième au Seizième siècle

FRANÇOIS D'ASSISE

HADEWIJCH

MARGUERITE PORETE

TAULER

NUAGE D'INCONNAISSANCE

RUUSBROEC

JULIENNE DE NORWICH

CATHERINE DE GENES

JEAN DE LA CROIX

FRANÇOIS D'ASSISE 1191-1226

HADEWIJCH ~1260

MARGUERITE PORETE ~1250-1310

TAULER ~1300-1361

NUAGE D'INCONNAISSANCE ~1400

RUUSBROEC 1293-1381

JULIENNE DE NORWICH ~1343-apr.1416

CATHERINE DE GENES 1447-1510

JEAN DE LA CROIX 1541-1591

Présentation

En deux volumes ou « compagnons » maniables, voici des témoignages mystiques de tradition chrétienne. Une vingtaine de figures se succèdent durant huit siècles. L'intérêt réside dans le choix original¹ opéré au sein de l' « océan des textes ».

Lisez directement des écrits même « datés » en laissant de côté les ouvrages historiques ou explicatifs qui s'interposent entre ces maîtres et nous. Chassez des fantômes : un « terrible » Jean de la Croix qui serait perdu dans la nuit, une « déraisonnable » Jeanne Guyon qui assume une transmission possible de cœur à cœur.

Choisissez un auteur sur la vingtaine. Quel que soit le choix, cette figure mérite une lecture étendue pour en faire un ami. Les œuvres sont facilement accessibles en ligne² ou à faible coût papier.

Il s'agit d'aller au-delà de la belle formule. On ne peut apprécier l'intimité d'un auteur dans sa singularité sans poursuivre au-delà d'un paragraphe. Car il s'agit de surmonter tel mode d'écriture disparue de nos jours (tel le dialogue qui s'établit entre 'Raison' et 'Amour' chez la béguine Marguerite Porete).

Entre d'une part des brindilles ou même un florilège d'extraits et d'autre part des œuvres intégralement restituées, il y a place pour se limiter à quelques dizaines jusqu'à la centaine de pages.

La règle adoptée est de choisir une œuvre entière brève, par exemple les *Torrents* de Madame Guyon. À défaut, de prélever une fraction continue au sein d'une œuvre vaste, par exemple le tiers central des *Noces spirituelles* de Ruusbroec. Alternativement, plusieurs textes courts, mais respectés dans leur intégralité conviennent lorsque la source est elle-même un assemblage, par exemple de retenir une dizaine de *Sermons* de Tauler sur quatre-vingt-trois pièces.

§

Je préserve un flux continu de lecture qui permet l'appréciation en profondeur en omettant de nombreuses notes d'intérêt historique ou relationnel.

Pour limiter l'édition papier à ~700 pages j'utilise deux styles : « normal » (Garamond 10 gras) pour l'ensemble textuel de lecture recommandée et « note-réduit » (Garamond 9 maigre) pour les notes et pour des passages que l'on peut « sauter » sans grand dommage. Cela concerne

¹ Absence d'Eckhart au bénéfice de Tauler et de Ruusbroec ; de François de Sales au bénéfice de madame de Chantal ; présence de madame Guyon...

² Nombreux sites proposant des téléchargements dont www.cheminsmystiques.fr

principalement la longue *Compilation d'Assise*, le début des *Noces spirituelles* et l'exposé des *épreuves subies* par Jean de la Croix.

Table des matières

Treizième au Seizième siècle 3

MYSTIQUES CHRETIENS 3

FRANÇOIS D'ASSISE 9

HADEWIJCH 147

MARGUERITE PORETE 215

TAULER 271

NUAGE D'INCONNAISSANCE 329

RUUSBROEC 419

JULIENNE DE NORWICH 521

CATHERINE DE GENES 557

JEAN DE LA CROIX emprisonné à Tolède &
dernière maladie 619

Fin 673

FRANÇOIS D'ASSISE

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE FRANÇOIS

Âge	Date	
0	1181/2	naissance à Assise
	
	1201	
20	1202	prison à Pérouse
	1203	
	1204	
	1205	vers les Pouilles, renonce à Spolète
25	1206	renonce tous biens, Saint-Damien, lépreux
	1207	
	1208	Bernard, Pierre de Cattaneo, Gilles
	1209	(12 frères) Rome
	1210	Portioncule
	1211	
30	1212	Claire à Saint-Damien
	1213	
	1214	
	1215	
	1216	+ Innocent III
	1217	(~1000 frères)
	1218	
38	1219	Damiette, al-Malik al-Kamil, Terre sainte
	1220	Chapitre, renoncement à la direction
	1221	(~3000 frères) fr. Élie succède à Pierre de Cattaneo Règle non bullata
	1222	
	1223/4	Règle bullata
	1224	Alverne (La Verna)
	1225	maladie des yeux, cautérisation
45	1226	+ le 3 octobre.

Sources. L'édition du VIII^e centenaire publiée en deux volumes au Cerf en 2010 dans la collection « Sources Franciscaines » comporte 3418 pages – « François et ses disciples », chemins mystiques.fr Exceptionnellement notre choix couvre ici ~150pages, dont la *Compilation d'Assise* reconstituée presque intégralement.

« Pages » de François

LOUANGES DE DIEU

Tu es saint, Seigneur, seul Dieu, qui fait des merveilles.
Tu es fort,
tu es grand,
tu es très haut,
tu es tout-puissant,
toi, Père saint, roi du ciel et de la terre.
Tu es trine et un, Seigneur, Dieu des dieux.
Tu es le bien, tout bien, le souverain bien,
Seigneur Dieu vivant et vrai.
Tu es amour, charité.
Tu es sagesse.
Tu es humilité.
Tu es patience.
Tu es beauté.
Tu es sécurité.
Tu es quiétude.
Tu es joie et allégresse.
Tu es notre espérance.
Tu es justice et tempérance.
Tu es tout,
notre richesse à suffisance.
Tu es beauté.
Tu es mansuétude.
Tu es protecteur.
Tu es gardien et défenseur.
Tu es force.
Tu es refuge.
Tu es notre espérance.
Tu es notre foi.
Tu es notre charité.
Tu es toute notre douceur.
Tu es notre vie éternelle,
grand et admirable Seigneur, Dieu tout-puissant, miséricordieux
Sauveur.

CANTIQUE DE FRERE SOLEIL

Très-Haut, tout-puissant bon Seigneur,
à toi sont les louanges, la gloire et l'honneur, et toute bénédiction.
À toi seul, Très-Haut, ils conviennent,
et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
spécialement messire le frère Soleil,
lequel est jour, et tu nous illumines par lui.
Et lui, il est beau et rayonnant avec grande splendeur :
de toi, Très-Haut, il porte signification.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par soeur Lune et les étoiles : dans le
ciel tu les as formées claires et précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par frère Vent,
et par l'air et le nuage et le ciel serein et tout temps,
par lesquels à tes créatures tu donnes sustentation.
Loué sois-tu, mon Seigneur, par sœur Eau,
laquelle est très utile et humble et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par frère Feu,
par lequel tu nous illumines la nuit ;
et lui, il est beau et joyeux et robuste et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par notre sœur mère Terre
laquelle nous sustente et gouverne
et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe.

Loué sois-tu, mon Seigneur,
par ceux qui pardonnent par ton amour
et soutiennent maladies et tribulations.
Bienheureux ceux qui les supporteront en paix,
car par toi, Très-Haut, ils seront couronnés.

Loué sois-tu, mon Seigneur, par notre sœur Mort corporelle,
à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.
Malheur à ceux qui mourront dans les péchés mortels !
Bienheureux ceux qu'elle trouvera en tes très saintes volontés, car
la mort seconde ne leur fera pas mal.

Louez et bénissez mon Seigneur et rendez grâces et servez-le avec
grande humilité.

« ...alors qu'il était malade et séjournait à Saint-Damien, François reçut
de Dieu la promesse de son Royaume. François chante les louanges de
la création nouvelle. Les trois corps célestes -- le soleil, la lune et les

étoiles -- et les quatre éléments -- vent, eau, feu et terre -- sont transfigurés dans un hymne de louange et deviennent les signes de la création nouvelle. [...] Pour François, les créatures sont les instruments de la louange de Dieu parce qu'elles sont le reflet de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu. C'est aussi par les créatures que s'opère l'union mystique entre Dieu, le Très-Haut, et l'humble être humain, qui permet à François d'appeler Dieu « mi signore » (« mon Seigneur ») et d'exprimer cette nouvelle relation dans une langue nouvelle, passant du latin à l'ombrien. La création nouvelle est une fraternité universelle [...] » (Jay M. Hammond).

EXPOSITION DU « NOTRE PÈRE »

Ô très saint, notre Père : notre créateur, rédempteur, consolateur et sauveur.

Qui es aux cieux : dans les anges et dans les saints, les illuminant pour la connaissance, car toi, Seigneur, tu es lumière; les enflammant à l'amour, car toi, Seigneur, tu es amour ; habitant en eux et les comblant jusqu'à la béatitude, car toi, Seigneur, tu es souverain bien, éternel bien, de qui vient tout bien, sans qui n'est nul bien.

Que soit sanctifié ton nom : que devienne claire en nous la connaissance de toi, pour que nous connaissions quelle est la largeur de tes bienfaits, la longueur de tes promesses, la hauteur de ta majesté et la profondeur de tes jugements.

Qu'advienne ton Règne : que tu règues en nous par grâce et que tu nous fasses venir à ton Règne, où est manifeste la vision de toi, parfaite la dilection de toi, heureuse la compagnie de toi, éternelle la jouissance de toi.

Que soit faite ta volonté, comme au ciel, aussi sur la terre: que nous t'aimions de tout notre cœur en pensant toujours à toi, de toute notre âme en te désirant toujours, de tout notre esprit en dirigeant vers toi toutes nos intentions, en cherchant en tout ton honneur, et de toutes nos forces, en dépensant toutes nos forces et les sens de l'âme et du corps au service de ton amour et de rien d'autre ; et que nous aimions nos proches comme nous-mêmes en tirant tous les hommes à ton amour selon nos forces, en nous réjouissant des biens des autres comme des nôtres et en compatissant à leurs maux et en ne faisant aucune offense à personne.

Notre pain de chaque jour donne-le-nous aujourd'hui: ton Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus Christ, donne-le-nous aujourd'hui : en mémoire et intelligence et révérence de l'amour qu'il a eu pour nous et de ce que pour nous il a dit, fait et supporté.

Et remets-nous nos dettes : par ta miséricorde ineffable, par la vertu de la passion de ton Fils bien-aimé, notre Seigneur, et par les mérites

et l'intercession de la très bienheureuse Marie Vierge et de tous tes élus.

Comme nous aussi remettons à nos débiteurs : et ce que nous ne remettons pas pleinement, toi, Seigneur, fais que nous le remettions pleinement, pour que nous aimions vraiment nos ennemis à cause de toi et que, pour eux, nous intercédions dévotement auprès de toi, ne rendant à personne le mal pour le mal, et qu'en toi nous nous appliquions à être utiles en tout.

Et ne nous inclues pas en tentation : occulte ou manifeste, soudaine ou importune.

Mais délivre-nous du mal : passé, présent et futur 3. Amen.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, [comme il était au commencement et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

LA VRAIE JOIE

Le même [frère Léonard] rapporta au même endroit qu'un jour, à Sainte-Marie, le bienheureux François appela frère Léon et dit :

-- Frère Léon, écris.

Et lui répondit :

-- Voilà, je suis prêt.

-- Écris, dit-il, quelle est la vraie joie. Un messenger vient et dit que tous les maîtres de Paris sont venus à l'Ordre ; écris : ce n'est pas la vraie joie. De même, tous les prélats d'outre-monts, archevêques et évêques ; de même, le roi de France et le roi d'Angleterre ; écris : ce n'est pas la vraie joie. De même, mes frères sont allés chez les infidèles et les ont tous convertis à la foi ; de même, j'ai de Dieu une telle grâce que je guéris les malades et fais beaucoup de miracles : je te dis qu'en tout cela n'est pas la vraie joie.

-- Mais quelle est la vraie joie ?

— Je reviens de Pérouse et, par une nuit profonde, je viens ici et c'est le temps de l'hiver, boueux et à ce point froid que des pendeloques d'eau froide congelée se forment aux extrémités de ma tunique et me frappent sans cesse les jambes, et du sang coule de ces blessures. Et tout en boue et froid et glace, je viens à la porte, et après que j'ai longtemps frappé et appelé, un frère vient et demande : « Qui est-ce ? » Moi je réponds : « Frère François. » Et lui dit : « Va-t'en ! Ce n'est pas une heure décente pour circuler ; tu n'entreras pas. » Et à moi qui insiste, à nouveau il répondrait : « Va-t'en ! Tu n'es qu'un simple et un illettré. En tout cas, tu ne viens pas chez nous ; nous sommes tant et tels que nous n'avons pas besoin de toi. » Et moi je me tiens à nouveau debout devant la porte et je dis : «

Par amour de Dieu, recueillez-moi cette nuit ! » Et lui répondrait : « Je ne le ferai pas. Va au lieu des Croisiers [hôpital pour les lépreux, situé non loin de Rivo Torto] et demande là-bas. » Je te dis que si je garde patience et ne suis pas ébranlé, en cela est la vraie joie et la vraie vertu et le salut de l'âme.

Du Commencement de l'Ordre

DU COMMENCEMENT OU DU FONDEMENT DE L'ORDRE ET DES ACTES DES FRÈRES MINEURS QUI FURENT LES PREMIERS EN RELIGION ET LES COMPAGNONS DU BIENHEUREUX FRANÇOIS

PROLOGUE

Les serviteurs du Seigneur ne doivent pas ignorer la voie et la doctrine des saints hommes par quoi ils peuvent parvenir à Dieu. C'est pourquoi, en l'honneur de Dieu, pour l'édification des lecteurs et des auditeurs, moi qui ai vu leurs actes, qui ai entendu leurs paroles, dont j'ai même été le disciple³, j'ai raconté et compilé, autant que mon esprit en a été instruit par inspiration divine, quelques-uns des actes de notre très bienheureux père François et de quelques frères qui vinrent au commencement de la religion.

CHAPITRE I COMMENT LE BIENHEUREUX FRANÇOIS COMMENÇA À SERVIR DIEU

Après que furent révolus mille deux cent sept ans depuis l'Incarnation du Seigneur, au mois d'avril, le XVI^e jour des calendes de mai [le 16 avril 1208], Dieu vit que son peuple, qu'il avait racheté par le sang précieux de son Fils unique, avait oublié ses commandements et était sans gratitude pour ses bienfaits. Bien que son peuple ait mérité la mort, Dieu avait eu bien longtemps pitié de lui. Ne voulant cependant toujours pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et vive, mû par sa très bienveillante miséricorde, il voulut envoyer des ouvriers à sa moisson. Et il illumina un homme qui était en la cité d'Assise, François de nom et marchand⁴ de son métier, très vain gestionnaire de la richesse de ce monde.

Un jour, dans la boutique où il avait l'habitude de vendre des étoffes, il réfléchissait avec préoccupation à des affaires de cette sorte. Apparut un pauvre, qui lui demanda de lui donner l'aumône au nom du Seigneur. Entraîné par la pensée des richesses et le souci des affaires en question, lui donnant congé, François lui refusa l'aumône. Alors que le pauvre se retirait, François, sondé par la grâce divine, commença à se reprocher son geste comme preuve de grande rusterie⁵, en se disant : « Si ce pauvre avait demandé au nom de quelque comte ou grand baron, tu aurais accédé à ses demandes.

³ On identifie cet auteur au « frère Jean, compagnon du vénérable père frère Gilles, qui a tenu nombre de ces informations du même saint frère Gilles et de frère Bernard de sainte mémoire, premier compagnon du bienheureux François. »

⁴ Le « mercator » n'est pas un simple boutiquier, mais un marchand pratiquant le commerce à grande échelle.

⁵ La « rusticitas » désigne les manières des rustres par opposition aux manières courtoises.

Combien plus aurais-tu dû le faire au nom du Roi des rois et du Seigneur universel ! »

Aussi se proposa-t-il dès lors en son cœur de ne plus jamais refuser à personne des demandes faites au nom d'un si grand Seigneur. Et appelant le pauvre, il lui fit une généreuse aumône.

Ô cœur, dis-je, plein de toute grâce, fécond et illuminé ! O ferme et saint projet, auquel succède, merveilleuse et inespérée, une singulière illumination de ce qui allait advenir ! Certes, il n'y a rien là d'étonnant, puisque Isaïe proférait d'une voix dictée par l'Esprit saint : Lorsque tu auras versé ton âme à l'affamé et que tu auras rassasié l'âme affligée, ta lumière se lèvera dans les ténèbres et tes ténèbres seront comme le plein jour. Et encore : Lorsque tu auras rompu ton pain pour l'affamé, alors ta lumière poindra comme l'aurore et ta justice précédera ta face.

5a Le temps passant, il arriva à ce bienheureux homme une chose étonnante qu'il serait à mon sens indigne de passer sous silence. Une nuit donc qu'il dormait dans son lit, lui apparut quelqu'un qui, l'appelant par son nom, le conduisit dans un palais d'un charme et d'une beauté indicibles, plein d'armes chevaleresques, y compris de resplendissants boucliers marqués de la croix pendant aux murs tout autour.

Comme il demandait à qui étaient ces armes étincelant d'un tel éclat et ce palais si charmant, il reçut cette réponse de celui qui le guidait : « Toutes ces armes et le palais sont à toi et à tes chevaliers. »

À son réveil, il se mit à réfléchir en homme de ce monde, comme quelqu'un qui n'avait pas encore pleinement goûté l'Esprit de Dieu, et à déduire qu'il devait devenir un prince magnifique. Pensant et repensant la chose, il résolut de se faire chevalier afin qu'une fois chevalier, lui soit offert un tel principat. S'étant donc fait préparer des vêtements d'étoffes aussi précieuses qu'il put, il se disposa à partir pour la Pouille auprès d'un noble comte⁶ pour être fait par lui chevalier.

Rendu par cela plus allègre qu'à l'ordinaire, il était regardé par tous avec étonnement. Et à ceux qui l'interrogeaient sur la raison de cette nouvelle allégresse, il répondait : « Je sais que je vais devenir un grand prince. »

⁶ Dans la bouche des trouvères et troubadours qui parcouraient l'Italie au temps de la jeunesse de François, l'expression « gentil comte » était devenue le surnom du comte Gauthier de Brienne : la magnificence de sa cour et ses exploits guerriers en Pouille (1201-1205), à la tête des milices d'Innocent III, en avaient fait le type même du « gentil » chevalier. Comme aux croisés, le pape lui avait octroyé le privilège de pouvoir arborer la croix sur ses armes.

Après avoir engagé un écuyer, montant sur son cheval⁷, il chevauchait vers la Pouille.

Or il était parvenu à Spolète, préoccupé de son voyage ; et à la nuit tombée, il avait mis pied à terre pour dormir. Il entendit alors dans son demi-sommeil une voix qui lui demandait où il voulait aller. Point par point, il lui révéla tout son projet. Et la voix de nouveau : « Qui peut te faire plus de bien, le seigneur ou le serviteur ? »

Il répondit : « Le seigneur. » — « Pourquoi donc délaisses-tu le seigneur pour le serviteur et le prince pour le vassal ? »

François lui demanda : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — « Retourne, dit la voix, dans ton pays pour faire ce que le Seigneur te révélera⁸. »

Soudain, lui semblait-il, il fut changé en un autre homme par la grâce divine.

Le matin venu, il retourne donc chez lui comme il lui avait été commandé. Chemin faisant, comme il était parvenu à Foligno, il vendit le cheval qu'il montait et les vêtements dont il s'était paré pour aller en Pouille, endossant des vêtements plus vils.

Cela fait, il prit l'argent obtenu pour ses biens et retourna de Foligno vers Assise. Passant à proximité d'une église construite en l'honneur de saint Damien et trouvant un pauvre prêtre du nom de Pierre qui résidait là, il lui remit l'argent en garde. Mais le prêtre refusa de conserver cet argent, car il n'avait pas d'endroit où il puisse le placer à sa guise. Entendant cela, l'homme de Dieu François lança avec mépris cet argent dans une fenêtre de l'église.

Guidé par l'Esprit de Dieu, voyant que la pauvre église menaçait ruine, il se proposa d'en étayer le gros oeuvre grâce à cet argent et d'habiter là, dans le dessein de la libérer et de la relever de sa pauvreté. Cette tâche aussi, le temps passant, guidé par la volonté de Dieu, il l'accomplit en oeuvre.

En entendant cela, son père, qui le chérissait charnellement et qui était assoiffé de cet argent, commença à se mettre en fureur contre lui ; et harcelant François de divers reproches, il lui réclamait l'argent.

Et lui, devant l'évêque d'Assise⁹, rendit promptement à son père cet argent et les vêtements dont il était couvert, restant nu sous la pelisse de l'évêque qui le prit nu dans ses bras.

⁷ L'écuyer et le cheval sont deux attributs indispensables du chevalier.

⁸ Ce dialogue, apport inédit d'AP, joue sur les deux acceptions de « dominus » : le seigneur dans le système vassalique et Dieu.

⁹ Certainement Gui I^{er}, évêque d'Assise, auquel, entre 1208 et 1212, succède Gui II qui reste évêque jusqu'à sa mort en 1228.

Désormais libre des affaires de ce monde, revêtu d'un habit très vil et méprisé, il retourna vers l'église pour y demeurer. Le Seigneur le fit riche, lui qui était pauvre et méprisé ; l'emplissant de son Esprit saint, il mit en sa bouche le verbe de vie pour qu'il prêche et annonce parmi les nations le jugement et la miséricorde, le châtement et la gloire, et pour qu'elles rappellent à leur mémoire les commandements de Dieu qu'elles avaient abandonnés à l'oubli. Le Seigneur le constitua prince sur la multitude des nations qu'à travers lui, du monde entier, Dieu assembla en une seule.

Le Seigneur le guida par une voie droite et étroite, puisqu'il ne voulut posséder ni or, ni argent, ni monnaie, ni quoi que ce soit. Mais il suivit le Seigneur dans l'humilité, la pauvreté et la simplicité de son cœur.

Marchant pieds nus, il était revêtu d'un habit méprisable et ceint aussi d'une très vile ceinture.

Partout où son père le trouvait, rempli d'un violent ressentiment, il le maudissait. Mais le bienheureux homme prenait un pauvre vieillard du nom d'Albert, lui demandant sa bénédiction.

Bien d'autres aussi se moquaient de lui, lui disaient des paroles injurieuses ; et il était tenu pour fou par presque tous. Or lui n'en avait cure et ne leur répondait même pas. Mais il s'efforçait de tout son soin d'accomplir en œuvre ce que Dieu lui montrait. Et il ne marchait pas dans les doctes paroles de la sagesse humaine, mais dans la manifestation et la vertu de l'Esprit.

CHAPITRE II DES DEUX PREMIERS FRÈRES QUI SUIVIRENT LE BIENHEUREUX FRANÇOIS

Or voyant et entendant cela, deux hommes de la cité, inspirés par la visite de la grâce divine, se présentèrent humblement à François. L'un d'entre eux fut frère Bernard¹⁰ et l'autre frère Pierre¹¹. Ils lui dirent simplement : « Dorénavant, nous voulons être avec toi et faire ce que tu fais. Dis-nous donc ce que nous devons faire de nos biens! » Exultant du fait de leur venue et de leur désir, il leur répondit avec bienveillance : « Allons demander conseil au Seigneur ! »

Ils s'en furent donc à une église de la cité¹², y entrèrent, s'agenouillèrent et dirent humblement en prière : « Seigneur Dieu,

¹⁰ Bernard de Quintavalle, qui mourut entre 1241 et août 1246. Il est enterré près de la tombe de François dans la basilique d'Assise.

¹¹ Il pourrait s'agir de Pierre de Cattaneo, juriste, qui accompagna François en Orient et fut brièvement son vicaire de 1220 à sa mort, qui advint à la Portioncule, le 10 mars 1221, d'après l'épithaphe inscrite dans l'église même. Il est enterré près de la tombe de François dans la basilique d'Assise.

¹² Saint-Nicolas sur la place de la cité d'Assise.

Père de gloire, nous te prions pour que, par ta miséricorde, tu nous montres ce que nous devons faire. » Leur prière achevée, ils dirent au prêtre de cette église qui se trouvait là : « Seigneur, montre-nous l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ ! »

Comme le prêtre avait ouvert le livre¹³ -- car eux-mêmes ne savaient pas encore bien lire --, ils trouvèrent aussitôt le lieu où il était écrit : Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Tournant à nouveau les pages, ils trouvèrent : Qui veut venir à ma suite, etc. Et tournant encore, ils découvrirent : N'emportez rien en chemin, etc. Entendant cela, ils furent transportés d'une grande joie et dirent : « Voilà ce que nous désirions, voilà ce que nous cherchions. » Et le bienheureux François dit : « Telle sera notre règle. » Puis il dit aux deux autres : « Allez et faites selon le conseil du Seigneur que vous venez d'entendre ! »

S'en fut donc frère Bernard et, comme il était riche, il retira beaucoup d'argent de la vente de toutes ses possessions. Quant à frère Pierre, il avait été pauvre en biens temporels, mais il était désormais devenu riche en biens spirituels. Lui aussi fait donc comme il avait reçu conseil du Seigneur. Et rassemblant les pauvres de la cité, ils leur distribuaient l'argent qu'ils avaient tiré de la vente de leurs biens.

Pendant qu'ils faisaient cela en présence du bienheureux François, vint un prêtre du nom de Sylvestre. Le bienheureux François lui avait acheté des pierres pour la restauration de l'église Saint-Damien, auprès de laquelle il demeurait encore avant d'avoir des frères pour compagnons.

Ce prêtre donc, les voyant dépenser ainsi l'argent, suffoquait sous les feux de l'avarice. Il désira avidement qu'on lui donne de cet argent et se mit à grommeler, en disant : « François, tu ne m'as pas correctement réglé pour les pierres que tu m'as achetées. » L'entendant grommeler à tort, le bienheureux François, qui avait rejeté toute forme d'avarice, s'approcha de frère Bernard : et mettant la main dans le manteau de Bernard, où était l'argent, il en retira une pleine poignée de deniers qu'il donna au prêtre. Mettant de nouveau la main dans le manteau, il en retira des deniers comme il l'avait déjà fait la première fois ; et de nouveau, il les donna au prêtre en lui disant : « As-tu maintenant pleinement ton compte ? » — « Pleinement », dit le prêtre. Cela fait, il retourne allègre à sa maison.

Quelques jours plus tard, inspiré par le Seigneur, ce même prêtre se mit à réfléchir sur ce qu'avait fait le bienheureux François, en se disant : « Ne suis-je pas un misérable ? Alors que je suis vieux, je désire avidement et recherche ces biens temporels, tandis que ce jeune, par amour de Dieu, les méprise et les abhorre. »

¹³ *sortes biblicae*, soit une triple ouverture au hasard de la Bible, censée livrer la volonté divine.

Et voici que, la nuit suivante, il vit en songe une croix gigantesque dont le sommet touchait les cieux et le pied se tenait dans la bouche du bienheureux François. Quant aux bras de la croix, ils s'étendaient d'une extrémité du monde à l'autre.

En s'éveillant, ce prêtre crut donc que le bienheureux François était vraiment ami de Dieu et que la religion qu'il avait débutée allait s'étendre sur le monde entier. Dès lors, il se mit à craindre Dieu et à faire pénitence en sa maison. Peu de temps après, il entra dans l'Ordre des frères : il vécut bien et finit glorieusement¹⁴.

CHAPITRE III DU PREMIER LIEU OÙ ILS DEMEURÈRENT ET DE LA PERSÉCUTION QU'ILS SUBIRENT DE LEURS PARENTS

Après avoir distribué aux pauvres, comme nous l'avons dit, le prix qu'ils avaient tiré de la vente de leurs biens, frère Bernard et frère Pierre se vêtirent comme était vêtu l'homme de Dieu, le bienheureux François, et ils s'associèrent à lui.

Mais n'ayant pas de gîte où demeurer, ils se mirent en route et trouvèrent une pauvre petite église, presque abandonnée, qu'on appelait Sainte-Marie-de-la-Portioncule¹⁵. Ils firent là une petite maison, où ils demeuraient ensemble.

Huit jours plus tard vint encore à eux un autre homme du nom de Gilles¹⁶, de la même cité, un homme très dévot et très fidèle à qui le Seigneur donna la grâce en abondance. Avec grande dévotion et révérence, il se mit à genoux et demanda au bienheureux François qu'il daigne le recevoir dans sa compagnie. Entendant et voyant cela, le bienheureux François est rempli d'allégresse ; et il le reçut avec entrain et de grand cœur. Tous quatre en eurent une immense allégresse et une très grande joie spirituelle.

Après quoi le bienheureux François prit frère Gilles et l'emmena avec lui dans la Marche d'Ancône ; les deux autres restèrent sur place. En route, ils exultaient grandement dans le Seigneur. L'homme de Dieu François exulta

¹⁴ Selon la tradition, Sylvestre mourut à Assise, le 4 mars 1240, ce qui donne un indice sur le terminus post quem de la rédaction d'AP. Il est enterré près de la tombe de François dans la basilique d'Assise.

¹⁵ La « Porziuncola », ou « petite portion », sans doute du fait de la petitesse de l'édifice ou de son terrain. Cette minuscule église, aussi appelée Sainte-Marie-des-Anges, est attestée en 1045, mais le bâtiment restauré par François date du xe siècle. L'église dépendait des Bénédictins du mont Subasio.

¹⁶ Frère Gilles fut reçu en la fête de saint Georges, c'est-à-dire le 23 avril, peu après frère Bernard et deux ans après la conversion de François. Il est mort le 22 avril 1262.

d'une voix très claire, chantant sans discontinuer en français¹⁷, louant et bénissant le Seigneur.

Vraiment, ils débordaient d'allégresse, comme s'ils avaient acquis le plus grand des trésors. Et ils pouvaient bien se réjouir, puisqu'ils avaient abandonné de nombreux biens et les avaient traités comme du fumier, ces biens qui d'ordinaire plongent les hommes dans la tristesse. Car ils voyaient bien les amertumes dont souffrent les amateurs de ce monde dans leurs affections pour les biens de ce monde, amertumes dans lesquelles on trouve à foison malheur et tristesse.

Or le bienheureux François dit à son compagnon, frère Gilles : « Elle sera semblable, notre religion, à un pêcheur qui lance à l'eau ses filets et prend une grande multitude de poissons. Voyant cette multitude de poissons, il choisit les gros pour les mettre dans ses seaux, rejetant à l'eau les petits. » Gilles s'étonna fort de la prophétie que le saint proféra de sa bouche, car il savait que le nombre des frères était faible.

L'homme de Dieu ne prêchait pas encore au peuple. Cependant, quand ils traversaient cités et places fortes, il exhortait hommes et femmes à craindre et aimer le Créateur du ciel et de la terre, et à faire pénitence de leurs péchés. Quant à frère Gilles, il lui donnait la réplique en disant : « Il dit fort bien. Croyez-le ! »

Ceux qui les entendaient se disaient les uns aux autres : « Qui sont ceux-là ? Et que disent-ils ? »

Certains d'entre eux disaient qu'ils semblaient fous ou ivres. Mais d'autres disaient : « Ce ne sont pas des propos de fous qu'ils profèrent de leurs bouches. » L'un d'eux répliqua : « Pour atteindre la plus haute perfection, ils ont adhéré au Seigneur ; ou alors ils sont devenus insensés, car la vie de leurs corps semble sans espoir : ils marchent pieds nus, portent de vils vêtements et prennent peu de nourriture. » Cependant, on ne les suivait pas encore. Les voyant au loin, les jouvencelles fuyaient, de peur qu'ils ne soient éventuellement pris de folie. Mais bien que les gens ne prennent nullement leur suite, ils n'en restaient pas moins impressionnés d'avoir vu la forme de leur sainte conduite, par quoi ils semblaient marqués au service du Seigneur.

Après avoir parcouru cette province [la marche d'Ancône], ils revinrent au lieu de Sainte-Marie-de-la-Portioncule.

Quelques jours plus tard, trois autres hommes de la cité d'Assise vinrent à eux : frère Sabbatino, frère Jean [de la Chapelle] et frère Morico le Petit, suppliant humblement le bienheureux François qu'il les reçoive dans sa compagnie. Et il les accueillit avec bienveillance et entraînement.

¹⁷ François, qui a été frotté de culture courtoise dans la compagnie des jeunes chevaliers d'Assise, use du français, langue littéraire des milieux laïques, pour exprimer sa joie et chanter les louanges de Dieu.

Quand ils allaient demander des aumônes par la cité, c'est à peine si quelqu'un voulait leur donner. Mais on leur disait : « Vous avez dilapidé vos biens et vous voulez manger ceux des autres ! » Aussi souffraient-ils d'une très grande pénurie. Même leurs parents et leurs familles les persécutaient. Et les autres habitants de cette cité, petits et grands, hommes et femmes, les méprisaient et se moquaient d'eux comme des insensés et des sots, à l'exception de l'évêque de la cité auprès de qui le bienheureux François allait fréquemment demander conseil.

Si leurs parents et leurs familles les persécutaient et que les autres se moquaient d'eux, c'est parce qu'en ce temps-là il ne s'était jamais rencontré personne qui abandonne tous ses biens pour aller demander des aumônes de porte en porte.

Un jour que le bienheureux François était allé chez l'évêque, l'évêque lui dit : « Elle me semble vraiment dure et âpre, votre vie : ne rien posséder ni ne rien avoir en ce monde. » Le saint de Dieu lui répondit ainsi : « Seigneur, si nous avions quelques possessions, des armes nous seraient nécessaires pour les protéger, car elles sont sources de multiples problèmes et querelles, et par suite est d'ordinaire entravé l'amour de Dieu et du prochain. Voilà pourquoi nous ne voulons posséder aucun bien temporel en ce monde. »

Elle plut beaucoup à l'évêque, cette réponse.

CHAPITRE IV COMMENT IL EXHORTA SES FRÈRES ET LES ENVOYA PAR LE MONDE

18a Saint François, plein désormais de la grâce de l'Esprit saint, annonça à ses frères ce qui allait arriver. Appelant à lui les six frères qu'il avait, dans le bois voisin de l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule où ils allaient fréquemment prier, il leur dit : « Considérons, frères très chers, notre vocation : dans sa miséricorde, Dieu nous a appelés non seulement pour notre propre profit, mais pour le profit et même pour le salut d'un grand nombre. Allons donc par le monde ; exhortons et instruisons hommes et femmes, par la parole et l'exemple, à faire pénitence de leurs péchés et à se rappeler les commandements du Seigneur qu'ils ont si longtemps livrés à l'oubli. »

18b De nouveau il leur dit : « Ne craignez pas, petit troupeau 1, mais ayez confiance dans le Seigneur ! Et ne dites pas entre vous : "Ignorants et illettrés que nous sommes, comment prêcherons-nous ?" Mais rappelez-vous les paroles que le Seigneur adressa à ses disciples : En fait, ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. C'est en effet le Seigneur lui-même qui vous donnera l'esprit et la science pour exhorter et prêcher aux hommes et aux femmes la voie et la pratique de ses commandements. Vous rencontrerez des gens fidèles, doux, humbles et bons qui vous recevront, vous et vos paroles, avec joie et amour. Vous en trouverez d'autres infidèles, orgueilleux et blasphémateurs qui vous résisteront et vous dénigreront, vous et vos paroles. Disposez donc vos cœurs à supporter tout cela avec patience et humilité. »

18c Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, les frères prirent peur. Voyant leur crainte, le bienheureux François leur dit : « Ne vous effrayez pas, car sachez que d'ici peu de temps viendront à nous des savants, des sages et des nobles en grand nombre, et ils seront avec nous. Ils prêcheront aux nations et aux peuples, aux rois et aux princes, et beaucoup se convertiront au Seigneur. Et par le monde entier, le Seigneur fera se multiplier et augmenter sa famille. »

18d Et quand il eut achevé tout ce discours, il les bénit et ils se mirent en route.

CHAPITRE V DES PERSÉCUTIONS QU'ENDURÈRENT LES FRÈRES EN ALLANT PAR LE MONDE

19a Lorsque ces très dévots serviteurs du Seigneur marchaient sur la route et rencontraient une église habitable ou abandonnée, ou encore une croix au bord de la route, ils s'inclinaient avec grande dévotion vers elles pour prier en disant : « Nous t'adorons, Christ, et nous te bénissons, et à toutes tes églises qui sont dans le monde entier, car par ta sainte croix tu as racheté le monde 1. » Ils croyaient et pensaient trouver là le lieu du Seigneur.

19b Tous ceux qui les voyaient s'étonnaient en disant : « Jamais nous n'avons vu de tels religieux ainsi vêtus. » Effectivement, différents de tous les autres par leur habit et leur vie, ils avaient l'air d'hommes des bois. Quand ils entraient dans une cité, une place forte ou une maison, ils annonçaient la paix. Et partout où ils trouvaient hommes ou femmes, dans les rues ou sur les places, ils les encourageaient à craindre et à aimer le Créateur du ciel et de la terre, à se rappeler les commandements de Dieu qu'ils avaient livrés à l'oubli et à s'efforcer de les accomplir dorénavant en oeuvre.

19c Certains de ces gens les écoutaient volontiers et avec joie. D'autres, au contraire, se moquaient. Beaucoup les harcelaient de questions ; et il leur était bien pénible de répondre à tant et tant d'interrogations, car c'est très souvent des nouveautés que naissent de nouvelles questions. Certains leur demandaient en effet : « D'où êtes-vous ? » D'autres disaient : « De quel Ordre êtes-vous ? » Eux répondaient simplement : « Nous sommes des pénitents et nous sommes nés dans la cité d'Assise. » Car la religion des frères n'était pas encore nommée Ordre.

20a Beaucoup de ceux qui les voyaient et les entendaient les tenaient pour des imposteurs ou des fous. Et certains d'entre eux disaient : « Je ne veux pas les recevoir dans ma maison, de peur que d'aventure ils ne volent mes biens. » Pour cela, en de nombreux lieux on leur infligeait de nombreuses avanies. C'est pourquoi, bien souvent, ils s'hébergeaient sous les porches des églises ou des maisons.

20b À cette même époque, il y avait deux frères dans la cité de Florence, qui allaient par la cité en cherchant un hébergement qu'ils ne pouvaient absolument pas trouver. Arrivant donc à une maison qui avait un porche par-devant et, dans le porche, un four, ils se dirent l'un à l'autre : « Nous

pourrions nous héberger ici. » Ils demandèrent donc à la dame de cette maison de daigner les recevoir dans sa maison. Et comme aussitôt elle refusait de le faire, ils la prièrent alors de leur permettre au moins de s'héberger cette nuit-là près du four.

20c Ce qu'elle leur concéda. Mais quand son mari rentra et qu'il vit les frères sous le porche près du four, il lui dit : « Pourquoi as-tu hébergé ces ribauds ? » Elle répondit : « Je n'ai pas voulu les héberger dans la maison, mais je leur ai permis de coucher dehors sous le porche : là ils ne pourraient rien nous voler, à part peut-être du bois. » Et à cause de ce soupçon, ils ne voulurent rien prêter aux frères pour se couvrir, malgré le grand froid qui régnait en cette saison.

20d Cette nuit-là, les frères se levèrent à matines et se rendirent à l'église la plus proche.

21a Le matin venu, la femme alla à l'église pour entendre la messe et elle les vit plongés en prière avec dévotion et humilité. Elle se dit en elle-même : « Si ces hommes étaient des malfaiteurs comme le disait mon mari, ils ne s'adonneraient pas à la prière avec une telle révérence. »

21b Comme la femme se faisait cette réflexion, voici qu'un homme du nom de Gui allait par l'église et distribuait des aumônes aux pauvres qu'il trouvait là. Il s'était approché des frères et voulut leur donner, comme aux autres, un denier à chacun. Mais ils refusèrent d'accepter. Il leur dit alors : « Pourquoi n'acceptez-vous pas les deniers comme les autres pauvres, alors que je vous vois si dépourvus et indigents ? » L'un d'entre eux, du nom de frère Bernard, lui répondit : « A coup sûr il est vrai que nous sommes pauvres. Mais notre pauvreté n'est pas aussi lourde que celle des autres pauvres. Car c'est par la grâce de Dieu et pour mettre en application son conseil que nous sommes devenus pauvres. »

22a S'étonnant de leur cas, l'homme leur demanda s'ils avaient eu précédemment quelque bien en ce monde. Ils répondirent qu'en effet ils avaient eu des biens, mais qu'ils les avaient distribués aux pauvres par amour de Dieu.

1006 22b La femme, de son côté voyant que les frères avaient refusé les deniers, s'approcha d'eux et leur dit : « Chrétiens, si vous voulez revenir à mon gîte, je vous recevrai volontiers à l'intérieur de la maison. » Les frères lui répondirent humblement : « Que le Seigneur te récompense ! » Comme l'homme, pour sa part, avait vu que les frères n'avaient pu trouver d'hébergement, les prenant avec lui, il les emmena à sa maison et leur dit : « Voilà l'hébergement que le Seigneur vous a préparé. Restez-y autant qu'il vous plaira ! » Quant à eux, ils rendirent grâce à Dieu de les avoir pris en sa miséricorde et d'avoir exaucé la supplication des pauvres. Ils restèrent quelques jours chez lui. Et grâce aux paroles qu'il entendit d'eux et aux bons exemples qu'il vit, il fut par la suite très généreux pour les pauvres.

23a, Mais bien qu'ils aient été traités avec bienveillance par cet homme, les frères, à cette époque, avaient en général une si mauvaise réputation auprès des autres que beaucoup, petits et grands, se conduisaient avec eux et leur parlaient comme des seigneurs à leurs serviteurs. Et même s'ils avaient des vêtements très vils et pauvres plusieurs cependant ne se privaient pas de les en

dépouiller. Ils restaient ainsi tout nus, car ils n'avaient qu'une tunique. Pourtant, ils continuaient à observer la forme de l'Évangile, ne réclamant pas la tunique à ceux qui les en avaient dépouillés. Si toutefois ces derniers, émus de pitié, voulaient leur restituer, ils la recevaient volontiers.

23b À certains frères, on jetait de la boue à la tête. À l'un d'eux, on mit même en main des dés, en l'invitant à jouer s'il voulait. Un autre frère fut porté par quelqu'un derrière son dos, suspendu par le capuchon tant qu'il plut au porteur. On leur jouait ces mauvais tours et bien d'autres que nous taisons pour ne pas trop allonger notre propos. Car ils avaient une si mauvaise réputation qu'on pouvait en toute tranquillité les maltraiter hardiment comme s'ils étaient des malfaiteurs. En outre, ils enduraient de nombreuses tribulations et tourments dus à la faim, à la soif, au froid et à la nudité.

23c Tout cela, ils le supportaient avec constance et patience, comme le leur avait recommandé le bienheureux François. Ils ne s'en attristaient ni ne s'en troublaient. Mais ils exultaient et se réjouissaient dans les tribulations, comme des gens mis en position d'en tirer un grand profit. Et ils s'appliquaient à prier Dieu pour leurs persécuteurs.

24a Les gens les voyaient donc exulter dans leurs tribulations et les supporter patiemment pour le Seigneur, ne pas cesser leur très dévote prière, de même ne pas recevoir et ne pas emporter d'argent, comme le faisaient les autres indigents, et avoir un grand amour les uns pour les autres, ce en quoi on reconnaissait qu'ils étaient disciples du Seigneur : par la bienveillance du Seigneur, beaucoup furent touchés au cœur et, venant à eux, ils leur demandaient pardon des offenses commises contre eux. Et eux, leur pardonnant de tout cœur, répondaient avec entrain : « Que le Seigneur ne vous en tienne pas compte ! » Et ainsi les gens les écoutaient-ils volontiers par la suite.

24b Certains leur demandaient de daigner les recevoir dans leur compagnie et ils reçurent plusieurs d'entre eux. Car en ce temps-là, étant donné le petit nombre des frères, chacun tenait du bienheureux François le pouvoir de recevoir ceux qu'ils voulaient. Au terme qui leur avait été fixé, ils revinrent à Sainte-Marie-de-la-Portioncule.

CHAPITRE VI DE LA CONDUITE DES FRÈRES ET DE L'AFFECTION QU'ILS AVAIENT L'UN POUR L'AUTRE

25a Quand ils se revoyaient, ils étaient remplis de tant de plaisir et de joie spirituelle 2 qu'ils ne se rappelaient rien de l'adversité et de la très grande pauvreté qu'ils enduraient.

25b Chaque jour, ils s'appliquaient avec zèle à la prière et au travail de leurs mains 3, afin d'éloigner absolument d'eux toute oisiveté, ennemie de l'âme 4. Quant aux nuits, ils s'appliquaient pareillement à se lever au milieu de la nuit, selon la parole du prophète : Au milieu de la nuit, je me levais pour te

célébrer 5. Ils priaient avec une grande dévotion, fréquemment accompagnée de larmes.

25c Ils se chérissaient mutuellement d'un profond amour : chacun aussi servait et nourrissait l'autre, comme la mère sert et nourrit son fils 6. En eux brûlait un si grand feu de charité qu'il 1009 leur semblait facile de livrer leurs corps non seulement pour le nom de notre Seigneur Jésus Christ 1, mais aussi l'un pour l'autre et de grand cœur.

26a Un jour, en effet, que deux frères passaient par une route, ils rencontrèrent un fou qui leur jetait des pierres. L'un de ces frères, voyant que les pierres étaient jetées sur son frère, accourut et fit écran aux impacts des pierres : il préféra être frappé plutôt que son frère, du fait de leur ardente charité mutuelle. Ils faisaient bien souvent de telles actions et d'autres semblables.

26b Ils étaient enracinés et fondés dans la charité et l'humilité 2, et l'un révérait l'autre comme s'il était son seigneur. Quiconque parmi eux avait préséance par l'office ou la grâce semblait plus humble et plus vil que les autres 3.

26c Tous d'ailleurs se livraient tout entiers à l'obéissance : quand on ouvrait la bouche pour leur donner un ordre, ils tenaient aussitôt leurs pieds prêts à marcher et leurs mains à oeuvrer. Quoi qu'on leur ordonne, ils estimaient que l'ordre reçu était conforme à la volonté du Seigneur. Dès lors, il leur était doux et facile de tout exécuter 4.

26d Ils s'abstenaient des désirs charnels 5 et, pour ne pas être jugés, ils se jugeaient scrupuleusement eux-mêmes 6.

27a Si par hasard l'un disait à l'autre un mot qui pouvait éventuellement lui déplaire, sa conscience lui en faisait un si grand reproche qu'il ne pouvait trouver le repos jusqu'à ce qu'il ait

1010 déclaré sa faute et que, se prosternant à terre, il se soit fait poser sur la bouche le pied de l'autre, qui agissait à contrecœur. Si ce dernier ne voulait absolument pas le faire et que celui qui avait dit le mot déplaisant était un responsable 1, il lui ordonnait de le faire ; sans quoi, il le faisait ordonner par un responsable. Ils agissaient ainsi pour chasser loin d'eux la méchanceté et pour toujours garder entre eux une entière affection. Ainsi s'efforçaient-ils d'opposer à chaque vice la vertu correspondante 2.

27b Tout ce qu'ils avaient, livre ou tunique, ils en usaient en commun et nul ne disait que quelque chose était sien 3, comme on faisait dans la primitive Église des apôtres.

27c Bien qu'abondât en eux une extrême pauvreté 4, ils étaient pourtant toujours généreux et ils partageaient volontiers les aumônes qui leur avaient été données avec tous ceux qui leur demandaient pour l'amour de Dieu 5.

28a Quand ils allaient par la route et rencontraient des pauvres qui leur demandaient l'aumône, certains d'entre eux, n'ayant rien d'autre à offrir, leur remettaient quelque chose de leurs vêtements.

De fait, l'un d'eux sépara de la tunique son capuchon et l'attribua au pauvre qui lui demandait l'aumône 6. Un autre arracha même une manche et la donna. D'autres encore donnaient quelque autre morceau de leur tunique, pour observer cette parole de l'Évangile : Donne à tous ceux qui te demandent 7 !

1011 28b Un jour vint un pauvre à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule où les frères demeuraient et il leur demanda l'aumône. Or il y avait là un manteau qu'un d'eux avait eu quand il était encore dans le monde. Le bienheureux François dit au frère à qui avait été le manteau de le remettre au pauvre. Le frère le lui donna volontiers et sur-le-champ 1. Grâce à la révérence et à la dévotion qu'avait manifestée le frère en faisant ce don, il sembla aussitôt au bienheureux François que cette aumône montait au ciel 2 et il se sentit soudain rempli d'un esprit nouveau.

29a Quand des riches de ce monde faisaient un détour vers eux, ils les recevaient avec entrain et bienveillance. Ils les invitaient pour les faire revenir du mal et les inciter à faire pénitence.

29b En ce temps-là, les frères demandaient instamment qu'on ne les envoie pas dans les contrées dont ils étaient originaires, afin de fuir la fréquentation et la familiarité de leurs parents et d'observer la parole du Prophète : Je suis devenu un étranger pour mes frères et un voyageur errant pour les fils de ma mère 3.

29c Ils se réjouissaient beaucoup dans la pauvreté, car ils ne convoitaient d'autres richesses que les richesses éternelles. L'or et l'argent, ils n'en possédaient jamais. Ils méprisaient toutes les richesses de ce monde, mais par-dessus tout, ils foulaient la monnaie aux pieds 4.

1012 30a Un jour, alors que les frères demeuraient près de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, vinrent des hommes qui entrèrent dans l'église et à l'insu des frères, posèrent des deniers sur l'autel. Or un frère, entrant dans l'église, trouva les deniers, les prit et les posa sur l'appui d'une fenêtre de cette même église. Un autre frère, trouvant cette monnaie là où le premier frère l'avait posée, en référa à saint François.

30b Ayant entendu cela, le bienheureux François fit enquêter avec diligence pour savoir qui des frères avait posé là la monnaie. L'ayant trouvé, il lui ordonna de venir à lui et dit :

Pourquoi as-tu fait cela 1 ? Ne savais-tu pas que je veux non seulement que les frères n'usent pas de monnaie, mais même qu'ils ne la touchent pas ? » Ayant entendu cela, le frère s'inclina et, s'étant agenouillé, dit sa faute en demandant au bienheureux François de lui donner une pénitence. Celui-ci lui ordonna d'emporter cette monnaie hors de l'église dans sa bouche jusqu'à ce qu'il trouve du crottin d'âne et qu'il pose alors sur lui la monnaie, toujours avec la

bouche. Ce que le frère accomplit scrupuleusement. Le bienheureux François en profita pour exhorter les frères à vilipender la monnaie et à la tenir pour rien partout où ils en trouveraient 2.

30c Ainsi se réjouissaient-ils donc continuellement, puisqu'ils n'avaient rien qui puisse les troubler. Car plus ils étaient séparés du monde, plus ils étaient unis à Dieu. Ces hommes s'engagèrent dans la voie étroite 3, ils raccourcirent la route et en conservèrent l'âpreté. Ils fendirent les rocs, foulèrent aux pieds les épines. Et c'est ainsi qu'à nous, leurs successeurs, ils ont laissé une route plane.

CHAPITRE VII COMMENT ILS ALLÈRENT À ROME OÙ LE SEIGNEUR PAPE LEUR CONCÉDA UNE RÈGLE ET LA PRÉDICATION 1

1013 31a Voyant que la grâce du Sauveur augmentait ses frères en nombre et en mérite, le bienheureux François leur dit : « Je vois, frères, que le Seigneur veut faire de nous une grande congrégation. Allons donc à notre mère l'Église romaine, informons le souverain pontife de ce que le Seigneur fait par nous et menons à bien, par sa volonté et son ordre, ce que nous avons entrepris ! » Comme ce qu'il avait dit leur avait plu, il prit avec lui les douze frères 2 et ils allèrent à Rome.

31b Comme ils étaient en route, il leur dit : « Faisons d'un de nous notre guide et tenons-le nous comme vicaire de Jésus Christ 3 ! Où il lui plaira de faire un détour, faisons le détour et, quand il voudra faire halte pour s'héberger, faisons halte pour nous héberger ! » Ils élurent frère Bernard 4, qui avait été reçu le

1014 premier par le bienheureux François 1, et ils accomplirent en oeuvre ce qu'il avait dit.

31c Ils allaient joyeux et parlaient avec les paroles du Seigneur. Aucun d'eux n'osait rien dire d'autre que ce qui avait trait à la louange et à la gloire du Seigneur et qui était utile à leurs âmes. Ou alors, ils vaquaient à la prière. Le Seigneur leur procurait hébergement et nourriture au moment où ils en avaient besoin.

32a Comme ils étaient arrivés à Rome, ils rencontrèrent l'évêque de la cité d'Assise qui demeurait à Rome à ce moment-là. Les voyant, il les reçut avec une immense joie 2.

32b Or l'évêque était connu d'un cardinal, qu'on appelait le seigneur Jean de Saint-Paul 3. C'était un homme bon et religieux, qui chérissait beaucoup les serviteurs du Seigneur. L'évêque lui avait exposé le projet et la vie du bienheureux François et de ses frères. Sur la foi de ce rapport, le cardinal désirait vivement voir le bienheureux François et quelques-uns de ses frères. Quand il eut entendu qu'ils étaient dans la Ville, il leur envoya un messenger et les fit venir à lui. Les voyant, il les accueillit avec dévotion et amour.

1015 33a Quand ils eurent demeuré peu de jours avec lui, comme il voyait briller en oeuvre ce qu'il avait entendu d'eux en paroles, il les chérissait de tout cœur. Et il dit au bienheureux François : « Je me recommande à vos prières et je veux que, dorénavant, vous me teniez pour un de vos frères. Dites-moi donc, pourquoi êtes-vous venus ? » Alors le bienheureux

François lui révéla tout son projet et lui dit qu'il voulait parler au seigneur apostolique 1, pour poursuivre ce qu'il faisait par sa volonté et son ordre 2. Le cardinal lui répondit : « Moi, je veux être votre procureur à la curie du seigneur pape. »

33b Se rendant ainsi à la curie, il dit au seigneur pape Innocent III 3 : « J'ai rencontré un homme d'une haute perfection, qui veut vivre selon la forme du saint Évangile et observer la perfection évangélique 4. Par lui, je crois que le Seigneur veut rénover toute son Église par le monde entier. » Après avoir entendu cela, le seigneur pape s'étonna et dit au cardinal : « Amène-le-moi ! »

34a Le lendemain, il l'amena donc au pape. Le bienheureux François exposa tout son projet au seigneur pape, comme il l'avait dit auparavant au cardinal.

34b Le seigneur pape lui répondit : « Elle est trop dure et âpre, votre vie, si vous voulez à la fois faire une congrégation et ne rien posséder en ce monde 5. Car d'où viendra le nécessaire ? » Le bienheureux François répondit : « Seigneur, j'ai confiance en mon seigneur Jésus Christ. Car celui qui promet de

1016 nous donner au ciel vie et gloire ne nous retirera pas ce qui est nécessaire au corps sur cette terre en temps opportun. » Le pape répondit : « C'est vrai, fils, ce que tu dis. Cependant, la nature humaine est fragile et ne demeure jamais dans le même état 1. Mais va et prie de tout cœur le Seigneur qu'il daigne te montrer de meilleurs desseins, plus utiles à vos âmes! Puis reviens m'en faire part et moi, ensuite, je les concéderai.»

35a François s'en fut alors prier et il pria le Seigneur d'un cœur pur qu'il daigne lui montrer cela par son ineffable piété. Comme il était resté longtemps en prière et avait relié tout son cœur au Seigneur, le Verbe du Seigneur advint en son cœur et lui dit par métaphore 2 : « Il était dans le royaume d'un grand roi une femme, toute pauvrete, mais belle, qui plut aux yeux du roi ; et il engendra d'elle de nombreux fils. Mais un jour, cette femme se mit à réfléchir, se disant en elle-même : "Que ferai-je, moi pauvrete, à qui sont nés tant de fils, alors que je n'ai pas de possessions qui leur permettraient de vivre ?" Comme elle tournait de telles idées en son cœur et que son visage s'attristait sous l'afflux de ces pensées, le roi apparut et lui dit : "Qu'as-tu donc, que je te vois pensive et triste ?" Et elle lui dit toutes les pensées qui agitaient son esprit. Le roi lui répondit : "Ne t'inquiète pas 3 de ton extrême pauvreté, ni des fils qui te sont nés et des nombreux qui sont à naître ! Car alors qu'une foule de mercenaires se rassasie de pains dans ma maison, moi je ne veux pas que mes fils meurent de faim 4, mais je veux les rassasier plus que les autres 5." »

1017 35b L'homme de Dieu François comprit aussitôt qu'il était désigné par cette femme pauvrete 1. C'est pourquoi l'homme de Dieu consolida donc son projet d'observer dorénavant la très sainte pauvreté 2.

36a Se levant à l'instant même, il alla chez le seigneur apostolique 3 et lui indiqua ce que le Seigneur lui avait révélé.

36b Entendant cela, le seigneur pape fut stupéfait que le Seigneur ait révélé sa volonté à un homme si simple. Et il sut que François ne marchait pas

selon la sagesse des hommes, mais selon la révélation et la vertu de l'Esprit 4 .

36c Ensuite, le bienheureux François s'inclina et promit au seigneur pape obéissance et révérence avec humilité et dévotion. Et puisque les autres frères n'avaient pas encore promis obéissance, selon l'ordre du seigneur pape c'est au bienheureux François qu'ils promirent pareillement obéissance et révérence 5.

36d Le Seigneur pape lui concéda alors une règle, ainsi qu' ses frères présents et futurs 6. Il lui donna également autorité de prêcher en tous lieux, comme la grâce de l'Esprit saint le lui dispenserait. Et il accorda que puissent aussi prêcher les autres frères, à qui l'office de prédication serait concédé par le bienheureux François 7.

1018 36e Dès lors, le bienheureux François se mit à prêcher au peuple par les cités et les places fortes 1, comme l'Esprit du Seigneur lui révélait. Et le Seigneur mit en sa bouche des paroles si honnêtes, si suaves et si douces qu'on ne pouvait pratiquement pas se lasser de l'entendre.

36f Quant au cardinal Jean de Saint-Paul, à cause de la dévotion qu'il avait pour le Frère 2, il fit donner la tonsure à l'ensemble des douze frères 3.

36g Après cela, le bienheureux François ordonna qu'on tienne chapitre deux fois l'an : à la Pentecôte et à la fête de saint Michel, au mois de septembre 4.

CHAPITRE VIII COMMENT IL ORDONNA QU'ON TIENNE CHAPITRE ET DES POINTS QU'ON TRAITAIT EN CHAPITRE

37a À la Pentecôte, tous les frères venaient se réunir au chapitre près de l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule 5. Dans ce chapitre, ils examinaient comment ils pourraient mieux observer la règle. Ils désignaient des frères dans chaque province pour prêcher au peuple et pour implanter d'autres frères dans leur province 6.

1019 37b Saint François faisait aux frères des admonitions 1, des réprimandes et leur donnait des ordres, comme il lui semblait bon après avoir consulté le Seigneur. Mais tout ce qu'il leur disait en paroles, avec affection et sollicitude il le leur montrait d'abord en oeuvre.

37c Il vénérât les prélats et les prêtres de la sainte Église 2. Il révérait également les anciens 3 ; il honorait les nobles et les riches 4 ; il chérissait aussi les pauvres de tout son cœur et avait de la compassion pour eux. À tous enfin, il se montrait soumis 5.

37d Alors qu'il était plus élevé que tous les frères, il désignait pourtant un des frères qui demeuraient avec lui comme son gardien et seigneur ; et il lui obéissait avec humilité et dévotion pour chasser de lui toute occasion d'orgueil 6. Ce saint s'humiliait parmi les hommes en abaissant sa tête jusqu'à terre et c'est pourquoi le Seigneur l'a élevé dans les cieux 7 parmi ses saints et ses élus.

1020 37e Il exhortait les frères à observer avec sollicitude le saint Evangile et la règle qu'ils avaient professé 1. Il les exhortait surtout à révéler les offices et les ordinations ecclésiastiques 2, à entendre la messe et à voir le corps de notre Seigneur Jésus Christ avec sollicitude et dévotion 3, à tenir en révérence les prêtres qui administrent ces vénérables et très hauts sacrements 4 et, en quelque lieu qu'ils les rencontrent, à fléchir le chef devant eux et à leur baiser la main. Et si les frères les rencontraient quand ils allaient à cheval, François les exhortait à leur (aire révérence et à baiser non seulement leur main, mais aussi les lieds des chevaux qu'ils montaient, par révérence pour leur pouvoir.

38a Il les exhortait aussi à ne juger ni mépriser personne, pas même ceux qui boivent, mangent et s'habillent avec raffinement, comme il est inscrit dans la règle même 5. « Car notre Seigneur est leur Seigneur ; lui qui nous a appelés peut les appeler et lui qui a voulu faire de nous des justes peut aussi faire d'eux des justes 6. »

38b Il ajoutait : « Et moi, je veux les révéler comme mes frères et seigneurs. Ils sont mes frères, puisque nous provenons tous d'un unique Créateur 7. Ils sont mes seigneurs, puisqu'ils nous aident à faire pénitence en nous donnant ce qui est nécessaire au corps. » Il leur disait aussi : « Ayez une telle conduite parmi les gens que quiconque vous aura vus ou entendus glorifie et loue notre Père qui est aux cieux 8 ! »

1021 38c Car son grand désir était que lui-même et ses frères fassent toujours des œuvres pour lesquelles le Seigneur soit loué. Et il leur disait : « La paix que vos bouches annoncent, ayez-la plus encore en vos cœurs, afin que nul ne soit provoqué par vous à la colère ou au scandale, mais que, par votre paix et votre mansuétude, tous soient rappelés à la paix et la bonté ! Car nous avons été appelés à cela : guérir les blessés, réduire les fractures 1 et rappeler les égarés. Nombreux sont ceux qui vous semblent des suppôts du diable, alors qu'ils seront un jour des disciples du Christ. »

39a D'autre part, il reprochait aux frères les nombreuses austérités qu'ils imposaient à leurs corps. Car en ce temps-là, ils s'exténuaient à force de jeûnes, de veilles 2 et d'exercices corporels pour réprimer en eux toutes les ardeurs de la chair. Ils s'imposaient à eux-mêmes une si grande affliction que chacun semblait se tenir lui-même en haine 3. Entendant et voyant cela, le bienheureux François le leur reprochait, comme nous l'avons dit, et leur enjoignait de ne pas en faire tant. Il était si plein de la grâce et de la sagesse du Sauveur qu'il admonestait avec dévotion, corrigeait avec raison et commandait avec douceur.

39b Parmi les frères qui venaient se réunir au chapitre, aucun d'eux n'osait engager la conversation sur les affaires de ce monde 4. Mais

ils s'entretenaient des Vies des saints Pères 5, de la perfection de tel ou tel frère, ou de la manière de mieux accéder à la grâce de notre Seigneur 6. 1022

39c Si certains des frères venant se réunir au chapitre ressentaient quelque tentation de la chair ou du monde 1, ou quelque autre tribulation, en entendant le bienheureux François parler avec ferveur et douceur, en voyant sa présence, ces tentations se retiraient d'eux 2. Car c'est avec compassion qu'il leur parlait, non comme un juge, mais comme un père à ses fils, comme un médecin au malade, afin que s'accomplisse en lui la parole de l'Apôtre : Qui tombe malade sans que je tombe aussi malade ? Qui se scandalise sans que je me sente aussi brûler 3 ?

CHAPITRE IX QUAND LES MINISTRES 4 FURENT ENVOYÉS PAR TOUTES LES PROVINCES DU MONDE

1022 40a Or le chapitre terminé, il bénissait tous les frères en chapitre et assignait chacun à la province qu'il voulait 5. Tous ceux d'entre eux qui avaient l'Esprit de Dieu et la faconde 6 pour prêcher, clercs ou laïcs 7, il leur donnait le droit et le devoir 1023 de prêcher. Ceux-là recevaient sa bénédiction avec une grande allégresse et une grande joie dans le Seigneur Jésus Christ. Puis ils s'en allaient par le monde, comme des étrangers et des pèlerins 1, n'emportant rien en route 2, si ce n'est les livres dans lesquels ils puissent dire leurs heures 3.

40b En quelque lieu qu'ils rencontraient un prêtre, pauvre ou riche, s'inclinant ils lui faisaient révérence comme le bienheureux François leur avait enseigné 4.

40e Quand arrivait l'heure de chercher un hébergement, ils s'hébergeaient plus volontiers chez des prêtres que chez d'autres séculiers.

41a Et quand ils ne pouvaient être hébergés chez des prêtres, ils demandaient qui, dans cette contrée, était homme spirituel et craignant Dieu, chez qui ils puissent être hébergés en toute honnêteté. D'ailleurs peu de temps après, le Seigneur inspira à un de ses fidèles, dans chaque cité et place forte où ils auraient à se rendre, de leur préparer des hébergements ; jusqu'au moment où, finalement, ils édifièrent eux-mêmes leurs lieux d'habitation 5 dans les villes et les bourgs fortifiés 6.

41b Le Seigneur leur donna la parole et l'esprit selon le besoin du moment pour proférer des paroles très acérées qui pénétraient les cœurs de nombreux auditeurs, plus encore des jeunes que des vieux. Délaissant père et mère 7 et tous leurs biens, ces gens se mettaient à la suite des frères en prenant l'habit de 1024 sainte religion. Et en ce temps-là, c'est surtout dans cette religion que fut accomplie la parole du Seigneur disant dans l'Évangile : Je ne suis pas venu apporter la paix sur terre, mais le glaive. Car

je suis venu opposer le fils à son père et la fille à sa mère 1. Et ceux que les frères recevaient, ils les menaient au bienheureux François pour qu'ils reçoivent de lui l'habit 2.

41c De même, de nombreuses femmes, vierges ou sans homme, entendant leur prédication, venaient-elles à eux touchées au cœur en disant : « Et nous, que devons-nous faire 3 ? Nous ne pouvons pas être avec vous 4. Dites-nous donc comment nous pouvons sauver nos âmes ! » Pour répondre à cette attente, en chaque cité où ils le purent, les frères instituèrent des monastères cloîtrés 5 pour faire pénitence. Ils constituèrent même un des frères pour être visiteur et correcteur de ces femmes 6.

41d De même des hommes ayant épouse disaient aussi : « Nous avons des épouses, qui ne souffrent pas d'être quittées. Enseignez-nous donc quelle voie nous pouvons prendre pour notre salut ! » Les frères les instituèrent en un Ordre, qui est appelé Ordre des pénitents 1, et ils le firent confirmer par le souverain pontife 2.

CHAPITRE X QUAND LES CARDINAUX DEVENUS BIENVEILLANTS ENVERS LES FRÈRES SE MIRENT À PRENDRE SOIN D'EUX ET À LEUR PRÊTER ASSISTANCE

42a Or le vénérable père, le seigneur cardinal Jean de Saint-Paul, qui dispensait très fréquemment conseil et protection au bienheureux François, recommandait ses mérites et ses actes et ceux de tous ses frères à tous les autres cardinaux 3. Après avoir entendu cela, leurs cœurs furent émus 4 et incités à chérir les frères. Chacun d'eux désirait avoir quelques-uns des frères en sa curie, non pour recevoir d'eux quelque service 5, mais en raison de la dévotion et de l'amour qu'ils portaient aux frères en abondance.

42b Un jour que le bienheureux François était venu à la curie, chacun des cardinaux lui demanda des frères. Et il leur concéda avec bonté qu'il soit fait selon leur volonté.

42c, Mais le seigneur Jean mourut et il reposa en paix, lui qui chérit les pauvres saints 6.

1026 43a Après quoi le Seigneur inspira un des cardinaux du nom d'Hugolin, évêque d'Ostie 1, qui chérissait le bienheureux François et ses frères de tout cœur, non tant comme un ami, mais plutôt comme un père. Ayant entendu sa renommée, le bienheureux François vint à lui. Le voyant, le cardinal l'accueillit avec joie en lui disant : « Je m'offre moi-même à vous pour conseil, aide et protection 2 selon votre gré et je veux que vous me recommandiez dans vos prières. »

43b Le bienheureux François rendit grâce au Très-Haut d'avoir inspiré au cœur du cardinal de leur donner conseil, aide et protection. Et il lui dit : « Je veux de tout cœur vous avoir, moi et tous mes frères, pour père et seigneur ; et je veux que tous les frères soient tenus de prier pour vous le Seigneur. » Ensuite, il le pria de daigner venir au chapitre des frères à la Pentecôte. Le cardinal accepta et, par la suite, il venait chaque année.

43c Or quand il venait, tous les frères réunis en chapitre sortaient en procession à sa rencontre. Mais lui, à la venue des frères, descendait de cheval et allait à pied avec eux jusqu'à l'église 3 en raison de la dévotion

qu'il avait à leur égard. Puis il leur faisait un sermon et célébrait la messe, tandis que le bienheureux François chantait l'évangile 4.

CHAPITRE XI COMMENT L'ÉGLISE LES PROTÉGEA DES MAINS DE LEURS PERSÉCUTEURS

1027 44a Onze ans révolus depuis le commencement de la religion 1, le nombre des frères s'était multiplié ; on élut des ministres et on les envoya avec bon nombre de frères dans presque toutes les provinces du monde où était implantée la foi catholique 2.

44b Dans certaines provinces, on les recevait, mais on s'opposait formellement à ce qu'ils y édifient des habitations. D'autres provinces, on les expulsait, car les gens craignaient que les frères ne soient pas de fidèles chrétiens 3 puisqu'ils n'avaient pas encore une règle confirmée par le pape, mais seulement concédée 4. À cause de cela, ayant souffert de nombreuses tribulations de la part des clercs et des laïcs, dépouillés par les voleurs, ils revinrent au bienheureux François, grandement perturbés et affligés. Ces tribulations leur furent infligées en Hongrie, en Allemagne et dans d'autres provinces au-delà des Alpes 5.

44c Les frères portèrent cela à la connaissance du seigneur cardinal d'Ostie. Ayant appelé à lui le bienheureux François, il le mena au seigneur pape Honorius -- puisque le seigneur 1028 Innocent était déjà décédé 1 --, il se fit écrire et confirmer une autre Règle et la fit consolider par la garantie du sceau du pape 2.

44d Dans cette Règle, il espaça la tenue des chapitres, pour éviter de la fatigue aux frères qui demeuraient dans des régions lointaines 3.

45a Le bienheureux François demanda au seigneur pape un des cardinaux pour être le gouverneur, protecteur et correcteur de cette religion, comme il est inscrit dans la Règle même 4. Le pape leur concéda le seigneur d'Ostie 5.

45b Après quoi, ayant reçu mandat du seigneur pape, étendant sa main pour protéger les frères, le seigneur d'Ostie envoya des lettres 6 à de nombreux prélats chez qui les frères avaient souffert des tribulations, afin qu'ils ne soient pas opposés aux frères, mais qu'ils leur donnent plutôt conseil et aide pour prêcher et habiter dans leurs provinces, comme à des hommes bons et religieux approuvés par l'Église. Parmi les autres cardinaux, plusieurs envoyèrent pareillement des lettres en ce même sens.

45c Et c'est ainsi qu'en un autre chapitre 7, le bienheureux François donna aux ministres licence de recevoir les frères dans l'Ordre 8; des frères furent de nouveau envoyés dans les 1029 provinces, porteurs de la Règle confirmée 1 et des lettres du cardinal que nous avons mentionnées. Voyant donc que la Règle était confirmée par le

souverain pontife, sur la foi du bon témoignage que le seigneur d'Ostie et les autres cardinaux délivraient sur les frères, les prélats leur concédèrent d'édifier, d'habiter et de prêcher dans leurs provinces.

45d Cela fait, les frères se mirent à y habiter et prêcher. Observant leur humble conduite, ainsi que leurs moeurs honnêtes et leurs très douces paroles 2, beaucoup vinrent aux frères et prirent l'habit de sainte religion.

45e Or le bienheureux François, voyant la confiance et l'affection que le seigneur d'Ostie avait pour les frères, le chérissait du fond du cœur. Et quand il lui écrivait des lettres, il les adressait ainsi : « Au vénérable père dans le Christ, évêque du monde entier. »

45f D' ailleurs peu de temps après, conformément à la prophétie du bienheureux François, le seigneur d'Ostie fut élu au Siège apostolique et appelé le pape Grégoire IX 3.

CHAPITRE XII DU TRÉPAS DU BIENHEUREUX FRANÇOIS, DE SES MIRACLES ET DE SA CANONISATION

1030 46a Vingt ans révolus après que le bienheureux François eut adhéré à la perfection évangélique 1, Dieu miséricordieux voulut qu'il se repose de ses labeurs 2. Car il peina beaucoup en veilles, en prières et en jeûnes, en supplications, en prédications, en voyages, en sollicitudes 3, en compassion des prochains. Il offrit en effet tout son cœur à Dieu, son Créateur, et de tout son cœur il le chérit, de toute son âme et de toutes ses entrailles 4. Car il portait Dieu dans le cœur, le louait par la bouche, le glorifiait en ses oeuvres. Et si quelqu'un nommait Dieu, il disait : « Le ciel et la terre devraient s'incliner à ce nom 5. »

46b, Mais voulant montrer l'affection qu'il avait pour lui, le Seigneur déposa en ses membres et son côté les stigmates de son Fils bien-aimé 6. Et puisque le familier de Dieu François désirait venir en sa maison et au lieu d'habitation de sa gloire 7, le Seigneur l'appela à lui ; et c'est ainsi qu'il migra glorieusement vers le Seigneur 8.

46c Après cela apparurent de nombreux signes et miracles dans le peuple. Grâce à eux, les cœurs de bien des hommes, qui

1031 résistaient à croire en ce que le Seigneur avait daigné montrer en son familier, furent attendris. Et ils disaient 1: Insensés que nous étions, sa vie nous paraissait folle et sa fin sans honneur. Et voilà comment il fut compté parmi les fils de Dieu et partage le sort des saints 2.

47a Le vénérable seigneur et père, le seigneur pape Grégoire, vénéra aussi après la mort le saint qu'il chérit en vie. Venant avec les cardinaux au lieu où le corps du saint avait été enseveli, il l'inscrivit au catalogue des saints 3.

47b Nombreux à cause de cela furent les hommes grands et nobles qui, abandonnant tous leurs biens, se convertirent au Seigneur avec leurs épouses, leurs fils et leurs filles et toute leur famille. Les épouses et les filles

furent recluses dans un monastère 4, tandis que les maris et les fils prenaient l'habit des Frères mineurs.

47c Et ainsi s'accomplit cette parole que François avait jadis prédit aux frères : « Bientôt viendront à nous des savants, des sages et des nobles en grand nombre 5 et ils habiteront avec nous 6. »

ÉPILOGUE

1032 48 Je vous prie, frères bien-aimés, de méditer attentivement, de correctement comprendre et de vous efforcer d'accomplir en oeuvre ce que nous avons consigné de nos pères et frères très chers 1, de sorte que nous méritions de partager avec eux la gloire céleste. Et que vers elle nous conduise notre Seigneur Jésus-Christ !

Compilation d'Assise

[Prédiction que le corps de François sera honoré après sa mort] ¹⁸

§4 [LP 98 ¹⁹] Un jour que le bienheureux 3 François gisait malade dans le palais épiscopal d'Assise 4, un frère, homme spirituel et

1210 saint, lui dit par manière de jeu et de plaisanterie : « Comme tu vendras cher toutes tes hardes en toile de sac 1 au Seigneur ! De nombreux baldaquins seront disposés au-dessus de ton corps 2 et des étoffes de soie viendront le couvrir, ce corps qui n'est vêtu que de toile de sac. » De fait, saint François avait alors, à cause de la maladie, un bonnet de fourrure qui avait été recouvert de toile de sac et une tunique en toile de sac 3. Le bienheureux François -- non pas lui, mais le Saint-Esprit par lui -- répondit avec grande ferveur d'esprit et allégresse, en disant : « Tu dis vrai, car il en sera ainsi 4.

[Transfert de François à la Portioncule et bénédiction de la cité d'Assise]

§5 [LP 99] Pendant qu'il demeurait dans ce palais, voyant que sa maladie s'aggravait de jour en jour, le bienheureux François 5 se fit porter en civière à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule 6, car il ne pouvait chevaucher à cause de la contrainte de sa très grave maladie. Comme ceux qui le portaient passaient sur la route à hauteur de l'hôpital 7, il leur dit de poser la civière à terre. Et puisqu'il ne pouvait presque pas voir à cause de sa très grande et longue maladie des yeux, il fit tourner la civière de façon à orienter son visage vers la cité d'Assise. Se redressant un peu sur la civière, il bénit la cité d'Assise en disant : « Seigneur, je crois que cette cité fut jadis le lieu

¹⁸ Ces titres-résumés utiles sont ajoutés par l'éditeur du « Totum ».

¹⁹ LP : Légende de Pérouse, suivi du n° correspondant dans LP.

et le séjour d'hommes méchants et injustes, de mauvaise réputation dans toutes ces provinces ; je vois pourtant que par ton abondante miséricorde, au moment où il t'a plu, tu as manifesté en elle ton inépuisable compassion 1, au point qu'elle est devenue le lieu et le séjour de ceux qui veulent te connaître, rendre gloire à ton nom 2 et donner à tout le peuple chrétien un parfum de bonne vie, de doctrine et de bonne réputation 3. Je te prie donc, Seigneur Jésus Christ, père des miséricordes 4, de ne pas considérer notre ingratitude, mais de te rappeler toujours l'abondante miséricorde que tu as manifestée envers cette cité, afin qu'elle soit toujours le lieu et l'habitation de ceux qui veulent te connaître et glorifier ton nom béni et glorieux dans les siècles des siècles 5. Amen. » Après ces paroles, on le porta à Sainte-Marie-de-la-Portioncule 6.

[À l'annonce de sa mort prochaine, François ajoute au Cantique de frère Soleil la strophe sur la mort]

1212 §6 [LP 100a] Du moment de sa conversion jusqu'au jour de sa mort, le bienheureux François fut toujours soucieux, bien portant ou malade, de connaître et de suivre la volonté du Seigneur.

§7 [LP 100b] Un jour, un frère 1 dit au bienheureux François: « Père, ta vie et ta conduite furent et sont une lumière et un miroir non seulement pour tes frères, mais pour toute l'Église de Dieu et il en sera de même de ta mort. Car quoique, pour tes frères et d'innombrables autres, ta mort soit une douleur et une grande tristesse, pour toi cependant, elle sera une très grande consolation et une joie infinie. Tu passeras, en effet, d'une grande peine à un très grand repos, de nombreuses douleurs et tentations à la joie infinie 2, de ta grande pauvreté 3, que tu as toujours chérie et supportée volontairement du début de ta conversion 4 jusqu'au jour de ta mort 5, à de très grandes, véritables et infinies richesses, de la mort temporelle à la vie éternelle, où tu verras toujours face à face le Seigneur ton Dieu 6, que tu as contemplé en ce monde avec tant de ferveur, de désir et d'amour. » Après ces paroles, il lui dit ouvertement : « Père, sache en vérité que, si le Seigneur n'envoie du ciel son remède pour ton corps 7, ta maladie est incurable et tu n'en as plus pour longtemps à vivre, comme les médecins aussi l'ont déjà dit. Je t'ai dit cela pour le réconfort de ton esprit, afin 1213 que tu te réjouisses dans le Seigneur 1 toujours plus intérieurement et plus extérieurement, surtout afin que tes frères et les autres qui viennent te rendre visite te trouvent en train de te réjouir dans le Seigneur, puisqu'ils savent et croient que tu vas bientôt mourir ; ainsi, pour ceux qui la verront et les autres qui l'entendront raconter après qu'elle sera advenue, ta mort sera-t-elle un exemple à se remémorer 2, comme furent pour tous 3 ta vie et ta conduite. » Le bienheureux

François, quoique très accablé par les maladies 4, loua le Seigneur avec grande ferveur d'esprit et allégresse spirituelle et corporelle 5 ; et il dit à ce frère : « Si je dois donc bientôt mourir, appelez à moi frère Ange 6 et frère Léon 7, pour qu'ils me chantent soeur Mort. » Ces frères allèrent se placer devant lui 8 et, 1214 avec beaucoup de larmes, chantèrent le *Cantique de frère Soleil* 1 et des autres créatures du Seigneur, que le saint 2 avait lui-même fait dans sa maladie à la louange de Dieu et pour la consolation de son âme et de celle des autres. À ce chant, avant la dernière strophe, il ajouta la strophe sur soeur la Mort :

Loué sois-tu, mon Seigneur,

Par 3 notre soeur Mort corporelle,

à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.

Malheur a ceux qui mourront dans les péchés mortels !

Heureux ceux qu'elle trouvera en tes très saintes volontés,
car la mort seconde ne leur fera pas mal 4.

[Dernière visite de « frère Jacqueline »]

§8 [LP 101] Un jour, le bienheureux François appela à lui ses compagnons 5 : « Vous-mêmes savez combien dame Jacqueline de 'Settesoli fut et est très fidèle et dévouée à moi et à notre religion 6. Aussi je crois que, si vous l'informiez de mon état, 1215 ce serait pour elle une grande grâce et consolation. Et en particulier, faites-lui savoir 1 qu'elle vous 2 envoie du drap pour une tunique 3, de ce drap religieux qui ressemble à la couleur de la cendre, comme celui que fabriquent les moines cisterciens dans les régions transalpines 4. Qu'elle envoie aussi de ce mets qu'elle m'a bien souvent fait quand je fus dans la Ville 5. » Ce mets, qui est fait d'amandes, de sucre ou de miel et d'autres ingrédients, les Romains l'appellent « mostacciolo ». Cette femme spirituelle était en effet une veuve sainte et dévouée à Dieu, issue d'une des plus nobles et plus riches familles de toute la Ville 6 ; elle avait reçu de Dieu tant de grâce par les mérites et la prédication du bienheureux François qu'elle semblait comme une autre Madeleine 7, toujours pleine de larmes et de dévotion pour l'amour de Dieu.

1216 Une fois la lettre écrite comme l'avait dit le saint père, un frère s'occupait de trouver un autre frère pour le porter, quand soudain on frappa à la porte 1. Et comme un frère ouvrait la porte, il vit dame Jacqueline qui était venue en hâte de la Ville pour rendre visite 2 au

bienheureux François. Aussitôt 3, avec grande allégresse, un frère alla annoncer au bienheureux François que dame Jacqueline était venue pour lui rendre visite, avec son fils et beaucoup d'autres gens: et il dit : « Que faisons-nous, père ? Lui permettrons-nous d'entrer et de venir à toi ? » En effet, par la volonté du bienheureux François, en ce lieu avait été institué longtemps auparavant que, pour l'honnêteté et la vocation de ce lieu, aucune femme ne devait en franchir la clôture 4. Le bienheureux François répondit : « Cette disposition n'a pas à être observée dans le cas de cette dame, qu'une si grande foi et dévotion ont fait venir de lointaines contrées jusqu'ici. » Et ainsi fut-elle introduite auprès du bienheureux François, versant devant lui d'abondantes larmes. Et merveille ! Elle apportait avec elle le drap mortuaire, couleur de cendre, destiné à la tunique, et tout ce qui avait été écrit dans la lettre pour qu'elle l'envoie. Les frères s'émerveillèrent donc grandement en considérant la sainteté du bienheureux François. Bien plus, ladite dame Jacqueline leur dit : « Frères, il me fut dit en esprit alors que je priais : "Va rendre visite à ton père, le bienheureux François : hâte-toi et ne tarde pas, car, si tu tardes trop, tu ne le trouveras pas vivant. En outre, tu porteras tel type de drap pour sa tunique et tels ingrédients pour lui confectionner tel mets.

1217 De même, apporte aussi avec toi de la cire en grande quantité pour ses luminaires et pareillement de l'encens." » Or le bienheureux François n'avait pas fait mention d'encens 1 dans la lettre 2. Mais le Seigneur voulut inspirer cette dame pour récompenser et consoler son âme et afin que nous connaissions mieux de quelle sainteté était ce saint, ce pauvre que le Père céleste voulut honorer de tant d'honneur aux jours de sa mort. Celui qui inspira aux rois d'aller 3 avec des présents pour honorer 4 l'enfant, son Fils bien-aimé, aux jours de sa nativité et de sa pauvreté 5, voulut inspirer à cette noble dame, en des contrées lointaines, d'aller avec des présents pour vénérer et honorer le glorieux et saint corps de son saint serviteur qui, avec tant d'amour et de ferveur, chérit et suivit dans la vie et dans la mort la pauvreté de son Fils bien aimé 6.

Cette dame prépara un jour au saint père le mets qu'il avait désiré manger. Mais il en mangea peu, car chaque jour son corps déclina à cause de sa très grande maladie 7 et il approchait de la

1218 mort. De même fit-elle faire beaucoup de cierges destinés à brûler devant son saint 1 corps après son trépas 2. Et avec le drap qu'elle avait apporté pour sa tunique, les frères lui firent une tunique avec laquelle il fut enseveli. Et lui-même ordonna aux frères de coudre de la toile de sac par-dessus sa tunique, en signe et exemple de très sainte humilité et 3 pauvreté. Et comme il plut à Dieu, il advint qu'en cette semaine où dame Jacqueline vint, le bienheureux François 4 s'en fut vers le Seigneur.

[L'humilité et la pauvreté, fondements de la religion des Frères mineurs 5]

§9 [LP 102] Dès le commencement de sa conversion, avec l'aide du Seigneur, le bienheureux François, comme un sage, fonda et lui-même et sa maison, c'est-à-dire la religion, sur le roc solide 6, c'est-à-dire sur la très grande humilité et la très grande pauvreté du Fils de Dieu, l'appelant « religion des Frères mineurs » 7. Sur la très grande humilité : c'est pourquoi au début de la religion, après que les frères commencèrent à se multiplier, il voulut que les 1219 frères demeurent 1 dans les hôpitaux des lépreux pour les servir 2 ; c'est pourquoi, en ce temps où venaient à la religion nobles et non nobles, entre autres choses qui leur étaient annoncées, on leur disait qu'il leur faudrait servir les lépreux et demeurer en leurs maisons 3. Sur la très grande pauvreté : comme il est dit dans la Règle que les frères demeurent dans des maisons où ils résident comme des étrangers et des pèlerins 4, qu'ils ne veuillent rien avoir sous le ciel 5, si ce n'est la sainte pauvreté 6, par laquelle, en ce monde, ils sont nourris par le Seigneur d'aliments corporels et de vertus 7 et, dans le monde futur, ils obtiendront l'héritage céleste. Il se fonda lui-même sur la très grande pauvreté et la très grande humilité : en effet, bien qu'il fût un grand prélat 9 dans l'Église de Dieu, il voulut et choisit d'être abject non seulement dans l'Église de Dieu, mais parmi ses frères 10.

[Humilité de François devant l'évêque de Terni ; il rapporte à Dieu tout le mérite de sa sainteté]

1220 §10 [LP 103] Une fois qu'il prêchait au peuple de Terni 1 sur la place devant l'évêché, l'évêque de cette cité 2, homme doué de discernement et spirituel, assistait à cette prédication. Quand la prédication fut terminée, l'évêque se leva et, parmi les autres paroles de lieu qu'il leur adressa, il dit aussi : « Depuis le moment où il a commencé à planter et édifier son Église 3, le Seigneur l'a toujours illustrée 4 par des hommes saints, pour qu'ils la fassent s'épanouir

par la parole et par l'exemple. Or maintenant, en cette toute dernière heure 5, il l'a illustrée par ce petit homme pauvre, insignifiant et illettré 6 -- et il désignait du doigt le bienheureux François à tout le peuple -- ; en vertu de quoi vous êtes donc tenus d'aimer et d'honorer le Seigneur et de vous garder des péchés, car il n'en a pas fait autant pour toutes les nations 7. » Une fois la prédication finie, comme il était descendu du lieu où il avait prêché 8, le seigneur évêque et le bienheureux François entrèrent dans l'église de l'évêché. Alors 9 le bienheureux François s'inclina devant le seigneur évêque et se jeta à ses pieds 10 en disant : « En vérité je vous le dis 1, seigneur évêque : jusqu'ici aucun homme ne m'a fait autant d'honneur en ce monde que tu ne m'en as fait aujourd'hui. En effet, les autres hommes disent : "Celui-ci est un saint homme", attribuant la gloire et la sainteté à la créature et non au Créateur. Mais toi, en homme de discernement, tu as séparé ce qui est précieux de ce qui est vil 2. »

[LP 104] Souvent en effet, lorsque le bienheureux François était honoré et qu'on disait de lui qu'il était un saint homme, il répondait à de telles assertions en disant : « Je ne suis pas encore sûr de ne jamais avoir de fils ni de filles ! » Et il ajoutait : « En effet, à n'importe quel moment où le Seigneur voudrait m'enlever son trésor qu'il m'a prêté 3, que me resterait-il d'autre en dehors du corps et de l'âme, qu'ont même les infidèles ? Au contraire, je dois croire que, si le Seigneur avait conféré autant de biens à un brigand et même à un infidèle qu'à moi, ils seraient plus fidèles au Seigneur que moi. » Il disait encore : « Dans un tableau du Seigneur et de la bienheureuse Vierge peint sur bois, c'est Dieu et la bienheureuse Vierge qui sont honorés et ce sont eux qu'on a en mémoire ; et pourtant, le bois ou la peinture ne s'attribuent rien à eux-mêmes, parce qu'ils ne sont que bois ou peinture 4. De même, le serviteur de Dieu est un tableau, en ce sens qu'il est une créature de Dieu, en qui Dieu est honoré à cause de ses bienfaits ; mais comme le bois ou la peinture, il ne doit rien s'attribuer à lui-même 5, mais c'est à Dieu seul qu'il faut rendre l'honneur et la gloire 6 et ne s'attribuer à soi, tant qu'on vit, que la honte et la tribulation ; car 1222 tant qu'on vit 1, la chair est toujours opposée aux bienfaits de Dieu.2 »

[Par humilité, François renonce à gouverner les Frères mineurs ; il demande un gardien au ministre général]

1222 §11 [LP 105] Parmi ses frères, le bienheureux François voulut être humble et, pour conserver 3 une plus grande humilité, peu d'années après sa conversion, il résigna l'office de prélat 4 devant tous les frères, lors d'un chapitre tenu à Sainte-Marie-de-Ia-Portioncule 5, en disant : « Dorénavant, je suis mort pour vous. Mais

voici frère Pierre de Cattaneo 6 à qui, moi comme vous, nous obéirons tous. » Alors tous les frères se mirent à pleurer à voix haute et à verser d'abondantes larmes. Et le 1223 bienheureux François, s'inclinant devant frère Pierre, promit obéissance et révérence 1. Dès lors et jusqu'à sa mort 2, il demeura sujet comme un des autres frères.

[LP 106] Bien plus, il voulut être soumis non seulement au ministre général 3 et aux ministres provinciaux -- car dans chacune des provinces où il demeurerait ou allait pour prêcher, il obéissait au ministre de cette province --, mais encore, pour une plus grande perfection et une plus grande humilité, il dit une fois, longtemps avant sa mort, au ministre général 4 : « Je veux que tu confies à un de mes compagnons de tenir constamment ta place à mon égard, à qui j'obéirai en tes lieu et place. Car pour le bon exemple 5 et la vertu d'obéissance, je veux toujours que, dans la vie et dans la mort, tu restes avec moi. » Dès lors et jusqu'à sa mort 6, il eut toujours un de ses compagnons pour gardien 7, auquel il obéissait en lieu et place du ministre général. Un jour même, il dit à ses compagnons : « Entre autres grâces, le Très-Haut m'a conféré celle d'obéir avec autant d'empressement à un novice 8 qui 1224 entrerait aujourd'hui dans la religion, s'il était mon gardien, qu'à celui qui serait le premier et le plus ancien dans la vie et dans la religion des frères. Car le sujet doit considérer comme son prélat non pas l'homme, mais Dieu, pour l'amour de qui il lui est soumis. » Il disait pareillement : « Il n'y a pas de prélat dans le monde entier pour être autant craint de ses sujets et frères que Dieu me ferait craindre de mes frères, si je voulais. Mais le Très-Haut m'a conféré cette grâce de vouloir me satisfaire de tous, comme celui qui est plus petit 1 dans la religion 2. »

Et nous qui avons été avec lui, nous avons vu cela de nos yeux 3 bien souvent, comme lui-même en témoigne 4 : bien souvent, quand certains frères n'apportaient pas satisfaction à ses besoins ou lui disaient quelque parole qui amène d'ordinaire l'homme à se scandaliser 5, il partait aussitôt prier et, à son retour, il ne voulait pas le rappeler en disant : « Tel frère ne m'a 1225 pas apporté satisfaction » ; ou : « Il m'a dit telle parole. » Plus 1 il approchait de la mort, plus il était attentif, en toute perfection, à considérer comment il pourrait vivre et mourir 2 en toute humilité et pauvreté 3.

[Bénédition de frère Bernard ; sainteté et mort de frère Bernard] ²⁰

§12 [LP 107] Le jour où dame Jacqueline prépara ce mets pour le bienheureux François, le père se souvint de Bernard 4 et il dit à ses compagnons : « Ce mets est apprécié de frère Bernard 5. » Et appelant à lui un de ses compagnons, il lui dit : « Va dire à frère Bernard de venir immédiatement à moi. » Ce frère alla aussitôt 6 et le conduisit au bienheureux François. S'asseyant au pied du lit où gisait le bienheureux François, frère Bernard dit : « Père, je te prie de me bénir et de me montrer ton affection ; car si tu me montres ton affection avec une tendresse paternelle, je crois que Dieu lui-même et les autres frères de la religion m'aimeront davantage 7. » Le bienheureux François ne 1226 pouvait pas le voir, car il y avait de nombreux jours que la lumière de ses yeux l'avait quitté. Mais étendant la main droite, il la posa sur la tête 1 de frère Gilles, qui fut le troisième des premiers frères à l'avoir rejoint et se trouvait alors assis à côté de frère Bernard, croyant la poser sur la tête de frère Bernard. Mais en touchant la tête de frère Gilles, comme le fait un aveugle, par l'Esprit saint il reconnut aussitôt sa méprise et dit : « Ce n'est pas la tête de mon frère Bernard. » Aussitôt frère Bernard s'approcha davantage de lui. Le bienheureux François, posant sa main sur la tête 2 de celui-ci, le bénit. Il dit en outre à un de ses compagnons : « Écris comme je te dis. Le premier frère que me donna le Seigneur fut frère Bernard et c'est lui qui, d'abord, commença et accomplit très parfaitement 3 la perfection du saint Évangile, en distribuant tous ses biens aux pauvres. À cause de cela et de ses nombreuses autres prééminences, je suis tenu de le chérir plus que quelque autre frère de toute la religion. Je veux donc et j'ordonne, comme je peux, que quiconque sera ministre général le chérisse et l'honore comme moi-même et qu'aussi les ministres provinciaux et les frères de toute la religion le considèrent comme tenant ma place. » Et frère Bernard fut abondamment consolé, ainsi que les autres frères qui virent cela.

1227 [LP 108] Un jour 1, considérant l'extrême perfection de frère Bernard, le bienheureux François prophétisa à son sujet devant des frères, en disant : « Je vous le dis : à frère Bernard ont été donnés, pour l'éprouver, de grands et très subtils démons, qui lanceront contre lui de nombreuses tribulations et tentations. Mais le Seigneur miséricordieux le délivrera, à l'approche de sa mort, de toute tribulation et de toute tentation intérieure et extérieure. Et il disposera son esprit et son corps dans une si grande paix, un si grand repos et une si grande consolation que tous les frères qui verront ou entendront cela en seront grandement émerveillés et le tiendront pour un grand miracle. Et c'est dans cette paix, ce repos et cette consolation spirituelle et corporelle 2 qu'il passera de ce monde au Seigneur. »

Les frères qui avaient entendu ces paroles du bienheureux François en furent grandement émerveillés, car ce qu'il avait prédit au sujet de Bernard par l'Esprit saint se vérifia à la lettre, point par point. En effet, dans la maladie le conduisant à la mort 3, frère Bernard était plein d'une si grande paix et quiétude d'esprit qu'il ne voulait pas se coucher. Et s'il se couchait,

²⁰ [note DT] Témoignage parallèle sur Bernard en fin du présent florilège.

il se tenait presque assis, afin que pas même la plus légère vapeur d'humeurs, en lui montant à la tête, ne l'induisse dans une imagination ou un songe qui le détournerait de penser à Dieu. Et quand cela arrivait, aussitôt il se levait et se frappait en disant : « Qu'était cela ? Pourquoi ai-je pensé ainsi ? » De plus, alors qu'il mettait avec plaisir de l'eau de rose à ses narines pour se réconforter, lorsqu'il approcha davantage de la mort, il ne 1228 voulait plus en mettre 1 en raison de sa continuelle méditation de Dieu. Aussi 2 disait-il à qui lui en offrait : « Ne me dérange pas 3 ! » Pour pouvoir mourir plus librement, plus paisiblement et plus calmement, il se désappropria 4 des fonctions du corps entre les mains d'un frère qui était médecin et l'assistait, en lui disant : « Je veux ne plus avoir aucun souci du manger ni du boire, mais je t'en confie le soin. Si tu donnes, je prendrai ; sinon, non 5. » Du jour où il commença d'être malade, il voulut avoir toujours à ses côtés, jusqu'à l'heure de sa mort, un frère prêtre. Et quand se présentait en son esprit quelque grief 6 que lui reprochait sa conscience, aussitôt il le confessait et déclarait 1229 donc sa faute. Après sa mort, sa chair devint blanche et douce, et il paraissait sourire, si bien qu'il paraissait plus beau après sa mort qu'avant 1. Ceux qui posaient le regard sur lui avaient davantage plaisir à le voir que lorsqu'il était en vie, car il apparaissait comme un saint qui sourit.

[François prédit à soeur Claire qu'elle le reverra avant de mourir ; transport de sa dépouille mortelle à Saint-Damien]

§13 [LP 109] Dans la semaine où trépassa 2 le bienheureux François, dame Claire, première petite plante de l'Ordre des soeurs 3, abbesse des Soeurs pauvres du monastère de Saint-Damien d' Assise, émule de saint 4 François dans sa détermination à toujours conserver la pauvreté du Fils de Dieu 5, était alors gravement malade et craignait de mourir avant le bienheureux François ; elle pleurait donc d'un cœur amer 6 et ne pouvait se consoler de ne pas être en mesure de voir, avant son décès, son unique père après Dieu, à savoir le bienheureux François, le consolateur de son âme et de son corps 7 et aussi son premier 1230 fondateur dans la grâce de Dieu 1. Pour cette raison, par un frère elle le fit savoir au bienheureux François. En entendant cela, le bienheureux François fut ému de compassion 2, car il chérissait Claire et ses soeurs d'une tendresse paternelle à cause de leur sainte forme de vie, d'autant que, peu d'années après qu'il eut commencé d'avoir des frères, avec l'aide du Seigneur elle s'était convertie au Seigneur par ses conseils 3. Au vu de cette conversion, non seulement la religion des frères, mais aussi toute l'Église de Dieu avaient été grandement édifiées. Mais considérant que le désir qu'elle avait de le voir ne pouvait être alors exaucé, puisque tous deux étaient gravement malades, le bienheureux François, pour la consoler 4, lui écrivit par lettre sa bénédiction et lui donna aussi l'absolution de tout manquement --si tant est qu'elle en eût commis -- à 5 ses ordres et volontés et aux ordres et volontés

du Fils de Dieu. De plus, pour qu'elle dépose toute tristesse et soit consolée dans le Seigneur, il dit -- non pas lui, mais l'Esprit saint parlant en lui -- ces paroles au frère qu'elle avait envoyé : « Va porter cette lettre à dame Claire et dis-lui de déposer toute douleur et toute tristesse dues au fait qu'elle ne peut me voir maintenant. Mais qu'elle sache en vérité qu'avant son décès, aussi bien elle que ses soeurs me verront et recevront de moi une très grande consolation.»

Or il advint que, peu après, le bienheureux François trépassa durant la nuit et, au matin donc, tout le peuple de la cité d'Assise, hommes et femmes, avec tout le clergé, allèrent prendre le saint corps dans le lieu où François était décédé ; puis avec des hymnes et des louanges, chacun tenant des rameaux d'arbres, ils le portèrent selon la volonté du Seigneur à Saint-Damien, afin que fût accomplie la parole que le Seigneur avait énoncée par son saint 1 pour la consolation de ses filles et servantes 2. Une fois retirée la grille de fer de la fenêtre par laquelle les servantes du Christ ont coutume 3 de communier et parfois d'écouter la parole de Dieu, les frères soulevèrent de la civière le saint corps et le tinrent à la fenêtre, dans leurs bras, pendant une bonne heure, jusqu'à ce que dame Claire et ses soeurs aient reçu de lui une très grande consolation ; et pourtant, elles versaient d'abondantes larmes et étaient affligées d'une grande douleur, car, après Dieu, il était leur unique consolation en ce monde 4.

*[Des alouettes survolent la maison où gît François ;
l'alouette, modèle du bon religieux]*

§14 [LP 110] Le soir du samedi après vêpres, avant la nuit où le bienheureux François s'en fut vers le Seigneur 5, de nombreux oiseaux qu'on nomme « alouettes » volaient assez bas et tournoyaient en cercle au-dessus du toit de la maison où gisait le bienheureux François, en chantant 6.

1232 Nous qui avons été avec le bienheureux François et qui avons écrit cela à son sujet, nous rendons témoignage 1 que, bien souvent, nous l'avons entendu dire : « S'il m'arrive un jour de parler à l'empereur, je le supplierai, pour l'amour de Dieu et à l'intercession de ma prière, de publier par écrit un décret défendant à tout homme de capturer les soeurs alouettes ou de leur faire quelque mal. De même, que tous les podestats des cités et les seigneurs des bourgs fortifiés et des villages 2 soient tenus chaque année, à la nativité du Seigneur, d'obliger les gens à jeter du blé et d'autres grains 3 par les chemins en dehors des cités et des places fortes, pour que les soeurs alouettes, surtout, et les autres oiseaux aient à manger en un jour d'une si grande solennité. Et par révérence envers le Fils de Dieu, que la bienheureuse Vierge sa mère a couché cette nuit-là dans une

mangeoire 4 entre un boeuf et un âne 5, que tout homme en cette nuit ait le devoir de donner suffisamment de nourriture aux frères boeufs et ânes ; de même, que tous les pauvres en la nativité du Seigneur soient nourris à satiété par les riches. » Le bienheureux François avait en effet plus de révérence envers la nativité du Seigneur qu'envers toute autre solennité du Seigneur. car, bien que dans ses autres solennités le Seigneur ait opéré notre salut, pourtant du moment où il nous est né, comme le disait le bienheureux François, il fallait que nous soyons sauvés 7. Aussi voulait-il qu'en un tel jour, tout chrétien exulte dans le Seigneur et que, pour l'amour de lui qui s'est donné lui-même à nous 1, tout homme soit généreux, avec gaieté, non seulement envers les pauvres, mais aussi envers les animaux et les oiseaux.

Le 2 bienheureux François disait de l'alouette : « Soeur Alouette a un capuchon comme les religieux et c'est un oiseau humble, qui va volontiers par les chemins pour trouver quelques grains de blé. Et même si elle en trouve parmi le crottin des animaux, pourtant elle les retire et les mange. Tout en volant, elle loue le Seigneur 3, comme les bons religieux qui méprisent les choses terrestres et dont la vie est toujours dans le ciel 4. En outre son vêtement — c'est-à-dire son plumage — est couleur de terre ; elle donne ainsi un exemple aux religieux, qui doivent avoir des vêtements non pas colorés et délicats, mais pour ainsi dire ternes 5 comme la terre 6. » Et ainsi, parce que le bienheureux François considérait ce qui vient d'être dit dans les soeurs alouettes, les aimait-il beaucoup et les voyait-il avec plaisir 7.

[Mendier plus de nourriture que ce qui est nécessaire vole les autres pauvres 1]

1234 §15 [LP 111] 2 Le bienheureux François disait fréquemment ces paroles aux frères : « Je n'ai jamais été un voleur, je veux dire pour ce qui est des aumônes, qui sont l'héritage des pauvres 3 ; j'en ai toujours accepté moins qu'il ne me fallait, afin que les autres pauvres ne soient pas frustrés de leur part, car faire autre ment serait un vol 4. »

[Le Christ promet de pourvoir aux besoins des frères s'ils demeurent fidèles à la pauvreté]

1235 §16 [LP 112] Comme les frères ministres le pressaient de concéder 1 d'avoir quelque chose au moins en commun, afin qu'une si grande multitude ait à quoi recourir, saint François en appela au Christ dans la prière et le consulta sur ce point. Celui-ci répondit aussitôt qu'il 2 leur enlèverait tous les biens possédés 3

individuellement et en commun, en ajoutant que c'était sa famille, pour laquelle il était toujours prêt à pourvoir autant qu'elle s'accroisse et qu'il prendrait soin d'elle aussi longtemps qu'elle espérerait en lui.

[Le Christ répond aux ministres qui veulent faire adoucir la Règle]

§17 [LP 113] Comme le bienheureux François était sur une montagne 4 avec frère Léon d'Assise et frère Bonizo de Bologne pour composer la Règle 5 -- car la première, qu'il avait fait écrire selon l'enseignement du Christ, avait été perdue 6 --, de 1236 nombreux ministres se réunirent autour de frère Elie, qui était vicaire du bienheureux François 1, et lui dirent : « Nous avons appris que ce frère François fait une nouvelle règle ; nous craignons qu'il la fasse si dure que nous ne puissions l'observer. Nous voulons que tu ailles le voir et lui dises que nous ne voulons pas être astreints à cette règle. Qu'il la fasse pour lui-même et non pour nous ! » Frère Élie leur répondit qu'il ne voulait pas y aller, car il craignait les reproches de frère François 2. Comme ils insistaient pour qu'il y aille, il dit qu'il ne voulait pas y aller sans eux. Et ainsi y allèrent-ils tous. Lorsque frère Élie, avec lesdits ministres, fut près du lieu où se tenait le bienheureux François, il l'appela. Le bienheureux François lui répondit et, voyant les ministres, demanda : « Que veulent ces frères ? » Frère Élie répondit : « Ce sont des ministres, qui ont appris que tu fais une nouvelle règle et qui, craignant que tu la fasses trop dure, disent et protestent qu'ils ne veulent pas y être astreints. Fais-la pour toi et non pour eux. » Alors le bienheureux François tourna son visage vers le ciel et ainsi parlait-il au Christ : « Seigneur, ne t'avais-je pas bien dit qu'ils n'auraient pas confiance en toi 3 ? » On entendit alors dans les airs la voix du Christ répondre : « François, il n'y a rien dans la Règle qui vienne de toi, mais tout ce qui s'y trouve 1237 est entièrement de moi. Et je veux que la Règle soit observée ainsi : à la lettre, à la lettre, à la lettre et sans glose, sans glose, sans glose 1 ! » Et il ajouta : « Moi, je sais combien peut la faiblesse 2 humaine et combien je veux les aider. Que ceux qui ne veulent pas l'observer sortent de l'Ordre 3 ! » Alors le bienheureux François se tourna vers ces frères et leur dit : « Avez-vous entendu ? Avez-vous entendu ? Voulez-vous que je vous le fasse répéter 4 ? » Alors ces ministres, tout confus 5 et confessant leur faute, se retirèrent.

[Au « chapitre des nattes », François répond au cardinal Hugolin en refusant les règles religieuses existantes]

§18 [LP 114] Comme le bienheureux François était au chapitre général à Sainte-Marie-de-la-Portioncule -- celui 6 qu'on a appelé « chapitre des nattes » et auquel prirent part cinq mille frères 8 --, un certain nombre de frères sages et instruits en 1238 science allèrent trouver le seigneur cardinal, qui devint par la suite le pape Grégoire, lequel était présent au chapitre 1 ; et ils lui dirent de persuader le bienheureux François de suivre les conseils de ces mêmes frères

sages et de se laisser quelquefois guider par eux ; et ils alléguaient la Règle du bienheureux Benoît, celles du bienheureux Augustin et du bienheureux Bernard 2, qui enseignent à vivre de telle et telle façon, de manière ordonnée. Alors le bienheureux François, après avoir entendu la recommandation du cardinal sur ce sujet, le prit par la main et le conduisit aux frères réunis en chapitre 3 ; et il leur parla ainsi 4 : « Mes frères, mes frères, Dieu m'a appelé par la voie de la simplicité et m'a montré la voie de la simplicité 5. Je ne veux pas que vous me parliez de quelque règle que ce soit, ni celle de saint Augustin, ni de saint Bernard, ni de saint Benoît 6.

Et le Seigneur m'a dit qu'il voulait que je sois, moi, un nouveau fou 1 dans le monde. Et Dieu n'a pas voulu nous conduire par une autre voie que par cette science. Mais par votre science et votre sagesse, Dieu vous confondra. Et moi, je fais confiance aux sergents 2 du Seigneur : par eux il vous punira, jusqu'à ce que vous reveniez à votre état, pour votre blâme, que vous le vouliez ou non. » Alors le cardinal fut stupéfait et ne répondit rien ; et tous les frères furent saisis de crainte 3.

[§ emprunté à la Vita secunda de Thomas de Celano :]

CHAPITRE CVIII LA SOUMISSION QU'IL VOULAIT QUE LES FRÈRES AIENT ENVERS LES CLERCS ET POUR QUELLE RAISON

§19 [2C 146] 146 Même s'il voulait que les fils soient en paix avec tous les hommes 1 et se montrent de tout petits auprès de tous 2, cependant il leur apprit par ses paroles à être humbles surtout avec les clercs 3 et il le leur montra par l'exemple. Il disait en effet : « Nous avons été envoyés afin de venir en aide 4 aux clercs pour le salut des âmes 5, en sorte que nous suppléions à ce qu'on trouve de moins en eux. Chacun recevra sa récompense, non pas selon son autorité, mais selon son labeur 6. Sachez, dit-il, mes frères, que le bénéfice des âmes 7 plaît extrêmement à Dieu et que vous pouvez mieux l'atteindre par la paix que par la discorde avec les clercs. Si eux-mêmes empêchent le salut des peuples, la vengeance en revient à Dieu et lui-même les rétribuera en son temps 8. Aussi soyez soumis aux prélats 9, afin qu'aucune jalousie ne naisse 10 pour autant que cela dépend de vous. Si vous êtes des fils de la paix 11, vous gagnerez le clergé et le peuple au Seigneur, ce que le Seigneur juge plus agréable 12 que de gagner le peuple seul après avoir scandalisé le clergé. Couvrez, dit-il, leurs chutes, compensez leurs défauts multiples et, une fois que vous aurez agi ainsi 13, soyez-en plus humble 14.

[reprise de la Compilation d'Assise :]

[François refuse tout privilège pour les Frères mineurs]

§20 [LP 115] De même 4 certains frères dirent-ils au bienheureux François : « Père, ne vois-tu pas que parfois les évêques ne nous laissent pas prêcher 5 et que, durant de nombreux jours, 1240 ils nous laissent rester inactifs dans une contrée, avant que nous puissions prêcher au peuple 1 ? Il serait mieux que tu obtiennes que les frères aient un privilège du seigneur pape 2 - ce serait pour le salut des âmes ! » Il leur répondit en les reprenant sévèrement 3 : « Vous, Frères mineurs, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu et vous ne me laissez pas convertir 4 le monde entier comme Dieu le veut 5 ! Car 6, moi, je veux convertir d'abord les prélats par l'humilité et la révérence ; et lorsqu'ils verront votre vie sainte 7 et votre révérence 8 envers eux, ils vous demanderont eux-mêmes de prêcher et de convertir le peuple. Et ils vous amèneront 9 celui-ci mieux que les privilèges que vous désirez 10, qui vous conduiront à l'orgueil. Et si vous êtes 1241 éloignés de toute convoitise 1 et incitez le peuple à rendre aux églises leur dû 2, ils vous demanderont eux-mêmes d'entendre en confession leur peuple — bien que vous ne deviez pas vous soucier de cela, car, s'ils se convertissent, ils trouveront bien des confesseurs. Moi pour ma part, le privilège que je veux tenir du Seigneur, c'est de n'avoir aucun privilège qui vienne de l'homme, si ce n'est 3 de faire révérence à tous et, par obéissance 4 à la sainte Règle, de les convertir tous par l'exemple plus que par la parole. »

[Les trois plaintes du Christ à frère Léon ²¹

1242 §21 [LP 116] Le Seigneur Jésus Christ dit une fois à frère Léon, compagnon du bienheureux François 5 : « Moi, je me lamente au sujet des frères. » Frère Léon lui répondit : « Sur quoi, Seigneur ? » Et le Seigneur dit : « Sur trois points : parce qu'ils ne reconnaissent pas mes bienfaits que, comme tu sais, je répands quotidiennement sur eux avec largesse, puisqu'ils ne sèment ni ne moissonnent 6 ; parce que, toute la journée, ils murmurent et sont oisifs 7 ; parce que, souvent, ils se provoquent mutuellement à la colère, ne reviennent pas à l'amour et ne pardonnent pas l'injure qu'ils reçoivent. »

²¹ Parallèle aux témoignages sur fr.Léon livrés en fin du florilège.

[François bénit les frères qui l'entourent ; paraliturgie de la Cène]

§22 [LP 117] Une nuit, le bienheureux François fut tellement accablé par les douleurs de ses maladies que, cette nuit-là, c'est à peine s'il put 1 se reposer et dormir. Au matin, comme la douleur s'était quelque peu calmée, il fit appeler tous les frères résidant en ce lieu 2 et, quand ils furent assis devant lui, il les considéra et les regarda comme représentant la totalité des frères 3. Et commençant par un frère, il les bénit en posant sa main droite sur la tête de chacun d'eux 4. Il bénit tous ceux qui étaient dans la religion 5 et tous ceux qui devaient y venir jusqu'à la fin du monde 6. Et il paraissait avoir compassion de lui-même, d'autant qu'il ne pouvait voir ses fils et frères avant sa mort. Ensuite 7, il ordonna qu'on apporte devant lui des pains et les bénit 8. Et parce qu'il ne pouvait les rompre à cause de sa maladie, il les fit rompre par un frère en de nombreux morceaux. Et les prenant, il offrit un morceau à chacun des 1243 frères, en recommandant de le manger tout entier 1. Comme le Seigneur, le jeudi, voulut 2 manger avec les apôtres avant sa mort, il sembla à ces frères que le bienheureux François, en quelque façon, voulut les bénir avant sa mort et, en eux, bénir tous les autres frères, et voulut qu'ils mangent ce pain béni presque comme si, en quelque façon, ils le mangeaient avec leurs 3 autres frères. Et nous pouvons considérer cela comme avéré, car, bien que ce jour ne fût pas un jeudi, il dit aux frères qu'il croyait 4 que c'était un jeudi 5. Un de ces frères 6 conserva un morceau de ce pain et, après la mort du bienheureux François, ceux qui en goûtèrent furent aussitôt délivrés de leurs maladies 7.

[Vingt-sept paragraphes issus de la Vita secunda :]

PAUVRETÉ DES MAISONS, CHAPITRE XXVI

§23 [2C 56]. 1540 56 Il instruisait les siens à faire de pauvres petites habitations en bois, non en pierres, et à les élever en petites cabanes selon un plan rudimentaire. Souvent, faisant un sermon sur la pauvreté, il citait aux frères cette parole de l'Évangile : Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de Dieu n'a pas eu où reposer sa tête 1.

PAUVRETÉ DES MAISONS, CHAPITRE XXIX LA CELLULE FAITE EN SON NOM DANS LAQUELLE IL NE VOULUT PAS ENTRER

§23 [2C 59a] 1542 59 Il ne voulait pas que les frères habitent quelque petit endroit que ce soit, à moins qu'il n'y ait un patron précis de qui en relevait la propriété 5. En effet, il rechercha toujours en ses fils les lois des pèlerins 6, c'est-à-dire le fait de se recueillir sous le toit d'autrui, de passer pacifiquement, d'aspirer à la patrie 7. De fait, même dans l'ermitage de Sarteano 8, alors qu'un frère demandait à un autre d'où il venait et que celui-ci lui avait répondu : « De la cellule de frère François », le saint, entendant cela, répondit : « Dès lors qu'il a attribué à la cellule le nom de François, me la donnant en propriété, qu'elle se cherche un autre habitant, car pour ma part je n'y séjournerai plus à l'avenir. Le Seigneur, dit-il, quand il se tint en prison, lorsqu'il pria et jeûna pendant quarante jours 9, ne se fit pas faire une

PAUVRETÉ DU MOBILIER, CHAPITRE XXX

§24 [2C 60]. 60 Cet homme ne haïssait pas seulement l'arrogance des maisons, mais il avait aussi en horreur au plus haut point le mobilier domestique nombreux ou sophistiqué. Il aimait qu'il n'y ait rien dans les tables, rien dans la vaisselle qui rappelle le monde, pour que tout chante le pèlerinage, tout chante l'exil 2.

PAUVRETÉ DU MOBILIER, CHAPITRE XXXII CONTRE LA CURIOSITÉ ENVERS LES LIVRES

§25 [2C 62]. 1545 62 Dans les livres, il enseignait à chercher le témoignage du Seigneur 1, non le prix ; l'édification, non la beauté. Il voulait cependant qu'on en ait un petit nombre 2 et qu'ils soient disponibles pour le besoin des frères dans l'indigence. Aussi, comme un ministre demandait son autorisation pour conserver des livres ambitieux et d'une grande valeur 3, s'entendit-il répondre : « Je ne veux pas perdre pour tes livres le livre de l'Évangile que j'ai promis. Toi, fais ce que tu veux 4 ; mon autorisation ne te sera pas un piège 5. »

PAUVRETÉ DE LA LITERIE, CHAPITRE XXXIII EXEMPLE DU SEIGNEUR D'OSTIE ET SON ÉLOGE

§26 [2C 63]. 63 En couches et en lits enfin, la pauvreté copieuse était si abondante que celui qui avait par-dessus la paille des petits bouts de tissu à moitié sains tenait cela pour une chambre à coucher. Aussi arriva-t-il qu'à l'époque où se tenait le chapitre à Sainte-Marie-de-la-Portioncule 6, le seigneur d'Ostie 7 se rendit là avec une foule de chevaliers et de clercs pour faire visite aux 1546 frères. Voyant comment les frères gisaient sur la terre 1 et considérant leurs lits, qu'on aurait dit des tanières de bêtes sauvages, il pleura très amèrement et dit devant tous : « C'est donc ici que dorment les frères ! » Il ajouta : « Qu'advient-il de nous, malheureux, qui abusons d'un tel superflu ? » Tous ceux qui étaient présents 2, touchés par la componction jusqu'aux larmes, se retirèrent édifiés au plus haut point. Ce fut lui, ce seigneur d'Ostie, qui, devenu pour finir la porte la plus grande 3 dans l'Église 4, résista toujours à ses ennemis jusqu'à ce qu'il reverse au ciel en hostie sacrée cette âme bienheureuse 5. Oh, le cœur tendre ! Oh, les entrailles charitables ! Placé en hauteur, il s'affligeait de n'avoir pas de hauts mérites, alors qu'en réalité il était plus sublime par la vertu que par le Siège 6 !

EXEMPLES CONTRE L'ARGENT, CHAPITRE XXXV DURE CORRECTION D'UN FRÈRE QUI TOUCHA DE L'ARGENT DE SES MAINS

1548 §27 [2C 65ab] 65 Si toutefois l'ami de Dieu méprisait extrêmement tout ce qui appartenait au monde 1, plus que tout cependant il excraït l'argent. Aussi, dès le commencement de sa conversion, le tint-il pour spécialement vil et conseilla-t-il toujours à ceux qui le suivaient de le fuir comme si c'était le diable en personne. Telle était la sagacité qu'il avait donnée aux siens qu'ils prisèrent d'un même amour l'argent et son poids en excrément 2. Il arriva donc, un jour qu'un homme du siècle entra dans l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule pour prier, qu'à titre d'offrande il y déposa de l'argent à côté de la croix. Comme il se retirait, un frère, touchant simplement cet argent de la main, le jeta dans l'embrasure de la fenêtre 3. Le saint vint à connaître ce qu'avait fait le frère. Se voyant pris en faute,

celui-ci court se faire pardonner et, prosterné à terre, il s'offre aux coups. Le saint le réprimande et lui fait les plus durs reproches à propos de l'argent qu'il avait touché. Il lui ordonne d'enlever l'argent de la fenêtre avec sa propre bouche et de le déposer hors de la clôture du lieu, sur un crottin d'âne. Tandis que ce frère exécutait l'ordre avec reconnaissance, la crainte remplit les cœurs de tous ceux qui écoutaient. Tous désormais méprisent davantage ce qui est ainsi comparé à un excrément et sont chaque jour animés à le mépriser par de nouveaux exemples.

Qu'ils l'entendent, ceux qui préparent des coussins de chaque côté pour que, partout où ils tombent, ils se reçoivent douillettement. Le diable suit volontiers l'opulence des biens ; il se tient avec joie auprès des lits précieux, surtout quand la nécessité n'y contraint pas et que la profession religieuse s'y oppose. L'antique serpent ne fuit pas moins l'homme nu, soit qu'il dédaigne de partager la chambre du pauvre, soit qu'il redoute la profondeur de la pauvreté. Si un frère prête attention au fait que le diable se tient sous les plumes, sa tête se contentera de paille.

PAUVRETÉ DES VÊTEMENTS, CHAPITRE XXXIX COMMENT LE SAINT RÉPRIMANDE PAR LA PAROLE ET PAR L'EXEMPLE CEUX QUI S'HABILLENENT DE VÊTEMENTS DOUILLETS ET DÉLICATS 4

§28-30 [2C 69]. 69 Cet homme, revêtu de la vertu d'en haut 5, était plus réchauffé au-dedans par le feu divin qu'au-dehors par ce dont il couvrait son corps. Il avait en détestation ceux qui s'habillaient d'un habit à triple épaisseur 6 et qui, à l'intérieur de l'Ordre, se servaient de 1554 vêtements douillets sans nécessité. Quant à la nécessité que présente aux regards non pas la raison, mais le plaisir, il affirmait que c'est le signe d'un esprit éteint 1. « Quand l'esprit, dit-il, est tiède et qu'il se refroidit peu à peu loin de la grâce, il est nécessaire que la chair et le sang cherchent ce qui leur appartient 2. Car, dit-il, que reste-t-il, quand l'âme ne trouve pas ses délices, si ce n'est que la chair se tourne vers les siennes ? Alors l'appétit animal met en avant l'argument de la nécessité ; alors le sens charnel 3 forme la conscience. » Et ajoutait-il : « Qu'une nécessité véritable soit présente à mon frère, qu'une indigence quelconque l'atteigne, s'il se hâte d'y satisfaire et de la repousser loin de lui, que recevra-t-il en récompense ? 4 ? Une occasion de mérite lui survient, mais il a soigneusement prouvé qu'elle lui avait déplu. » Par ces propos et d'autres semblables, il transperçait ceux qui ignorent les nécessités, puisque ne pas les supporter patiemment n'est rien d'autre que de chercher à retourner en Égypte 5.

Enfin il veut qu'en aucune occasion les frères n'aient plus de deux tuniques ; cependant il permet qu'on les reprise en y cousant des pièces 6. Il ordonne d'avoir en horreur les tissus recherchés et, devant tous, blâme très vivement ceux qui font le contraire ; pour confondre de telles personnes par son exemple, au-dessus de sa propre tunique il coud un sac grossier ; même lors de sa mort, il demanda qu'on le couvre, en guise de tunique de funérailles, d'un vil sac. Mais aux frères que pressait la maladie ou une autre nécessité, il concédait de porter au-dessous une tunique douillette sur la chair, de telle sorte que le caractère grossier et vil de l'habit soit toutefois conservé 1555 au-dehors 1. Il disait en effet : « La rigueur se relâchera encore et la tiédeur dominera à tel point que les fils d'un père pauvre n'auront aucune honte à porter jusqu'à des tissus d'écarlate 2, en changeant seulement la couleur. » Sur ce point, père, nous ne te mentons pas à toi, nous qui sommes devenus

les fils d'un autre 3; mais c'est plutôt notre iniquité qui se ment à elle-même 4. Car voici qu'elle se fait connaître plus clairement que la lumière et croît de jour en jour ²².

CHAPITRE LIII UN MANTEAU DONNÉ À UNE PETITE VIEILLE À CELANO

§31-34 [2C 86-89]. 1572 86 À Celano 4, dans la saison d'hiver, il arriva que saint François avait en guise de manteau une étoffe pliée qu'un habitant de Tivoli 5, ami des frères, lui avait prêtée. Comme il était au palais de l'évêque de la Marsica 6, vint à sa rencontre une petite vieille qui demandait l'aumône⁷. Aussitôt il détache l'étoffe de son cou et, bien qu'elle ne lui appartienne pas, il la donne à la pauvre petite vieille en disant : « Va, fais-toi une tunique, car tu en as bien besoin ! » La petite vieille éclate de rire et, stupéfaite -- de crainte ou de joie, je ne sais --, elle lui prend l'étoffe des mains. Elle court bien vite et, pour éviter en tardant de s'exposer au danger qu'on la lui redemande, elle la coupe avec des ciseaux. Mais comme elle trouvait que l'étoffe ainsi coupée ne suffisait pas pour une tunique, ayant fait l'expérience d'une première bonté, elle revient vers le saint, signalant le manque d'étoffe. Le saint tourne les yeux vers son compagnon qui portait autant d'étoffe sur le dos : « Tu entends, dit-il, frère, ce que dit cette pauvre ? Pour l'amour de Dieu, supportons le froid et donne l'étoffe à cette pauvre pour qu'elle complète sa tunique. » Lui-même avait donné, le compagnon donne aussi et tous deux demeurent nus 1 pour que la petite vieille soit vêtue 2.

CHAPITRE LIV UN AUTRE PAUVRE À QUI IL DONNA UN AUTRE MANTEAU

87 Une autre fois, comme il s'en retournait de Sienne 3, il vit venir un pauvre à sa rencontre ; le saint dit à son compagnon : « Il faut, frère, que nous rendions son manteau au petit pauvre à qui il appartient. Nous l' avons emprunté 4 jusqu'à ce qu'il nous arrive d'en rencontrer un plus pauvre. » Le compagnon, considérant le besoin du pieux père, s'opposait obstinément à ce qu'il pourvoie à un autre en se négligeant lui-même. Le saint lui dit : « Je ne veux

²² [DT] On complètera par Celano (2C) par exemple « CHAPITRE L SUR UNE VISION QUI SE RAPPORTE À LA PAUVRETÉ SOUS LA MÉTAPHORE D'UNE DAME », page 1567 : « ... bien que d'une beauté remarquable, la dame était couverte d'un manteau sale. Se levant au matin, le bienheureux père raconte sa vision au saint homme frère Pacifique... ».

pas, moi, être un voleur 5 ; on nous imputerait un vol si nous ne donnions pas à qui a plus besoin que nous 6. » L'autre céda et lui-même remit le manteau.

CHAPITRE LV IL FIT DE MÊME ENVERS UN AUTRE PAUVRE

1574 88 La même chose arriva aux Celles de Cortone 1. Le bienheureux François portait un manteau neuf, que les frères avaient mis leur zèle à demander pour lui. Un pauvre vient au lieu, pleurant sa femme morte et sa pauvre petite famille abandonnée 2. Le saint lui dit : « Pour l'amour de Dieu, je te remets ce manteau, à cette condition que tu ne le rendes à personne à moins qu'on ne le paye un bon prix. » Aussitôt accoururent les frères pour ôter le manteau et empêcher ce don. Mais le pauvre, prenant de l'audace 3 dans l'expression du visage du saint père, le défendait bec et ongles comme si c'était son bien propre. Pour finir 4, les frères rachetèrent le manteau ; le pauvre, ayant reçu son prix, s'en alla.

CHAPITRE LVI COMMENT IL DONNA UN MANTEAU À QUELQU'UN POUR QU'IL NE HAÏSSE PAS SON SEIGNEUR

89 Une fois, à Collestrada 5 dans le comté de Pérouse, saint François trouva un petit pauvre qu'il avait connu autrefois dans le siècle 6; il lui dit : « Frère, comment te portes-tu ? » Mais l'autre commença, l'esprit mauvais, à accumuler les médisances contre son seigneur, qui lui avait enlevé tous ses biens : « Grâce à mon seigneur, dit-il, - que le Seigneur tout-puissant le maudisse ! -- je ne me porte que mal 2. » Prenant pitié de son âme plus que de son corps puisqu'il s'obstinait dans une haine mortelle, le bienheureux François lui dit : « Frère, pour l'amour de Dieu, pardonne à ton seigneur pour libérer ton âme 3 et il pourra se faire qu'il te restitue ce qu'il t'a retiré 4. Sinon, tu as perdu tes biens et tu vas perdre ton âme 5. » L'autre dit : « Je ne peux absolument pas lui pardonner, à moins qu'il ne me rende d'abord ce qu'il m'a enlevé. » Le bienheureux François avait un manteau sur le dos ; il lui dit : « Voilà, je te donne ce manteau et te prie de pardonner à ton seigneur pour l'amour du Seigneur Dieu 6. » L'autre s'adoucit 7 et, stimulé par le bienfait, il prit le présent et pardonna les injustices.

CHAPITRE LVII COMMENT IL DONNA À UN PAUVRE LA POCHE D'UNE TUNIQUE

90 Une fois, tandis qu'un pauvre le sollicitait et qu'il n'avait rien entre les mains, il découpsa la poche de sa propre tunique et en fit don au pauvre. Quelquefois même, pour une action semblable, il retira ses caleçons. Telles étaient les entrailles de pitié dont il débordait envers les pauvres, tels étaient les sentiments par lesquels il suivait les traces du Christ 9 pauvre.

L'INTELLIGENCE DU SAINT DANS LES LETTRES SACRÉES ET LA PUISSANCE DE SES PAROLES

CHAPITRE LXIX LA PAROLE PROPHÉTIQUE QU'IL EXPLIQUA SUR LES PRIÈRES D'UN FRÈRE PRÊCHEUR

§35-36 [2C 103]. 103 Comme il séjournait à Sienne 8, il advint qu'un frère de l'Ordre des Prêcheurs arriva là ; c'était un homme spirituel 9 et docteur en théologie sacrée. Il rendit donc visite au bienheureux François : lui-même et le saint jouissent longtemps du plus doux entretien sur les paroles du Seigneur 1. Or le maître dont nous parlons l'interrogea sur cette parole d'Ézéchiel : Si tu n'annonces pas à l'impie son impiété, je réclamerai son âme de ta main 2. Il lui dit en effet : « Bon père, j'en connais un grand nombre que je sais être dans le péché mortel, sans que je leur annonce toujours leur impiété. Est-ce qu'on réclamera de ma main l'âme de telles personnes ? » Comme le bienheureux François se disait un illettré et affirmait que, pour cette raison, c'est lui qui devrait être instruit par l'autre plutôt que de répondre à sa question sur une phrase de l'Écriture, cet humble maître ajouta : « Frère, bien que j'aie entendu le commentaire de cette parole par quelques sages, cependant j'aimerais recevoir ton interprétation de ce passage 3. » Le bienheureux François lui dit : « Si la parole doit être comprise en général, je la reçois de la façon suivante : le serviteur de Dieu 4 doit être si ardent en lui-même, par sa vie et sa sainteté, que, par la lumière 5 de son exemple et la langue de son comportement 6, il fasse reproche à tous les impies. C'est ainsi, dis-je, que la splendeur de sa vie et l'odeur de sa renommée annonceront à tous leur iniquité 7. » Cet homme fut donc édifié au plus haut point et, en se retirant, il dit aux compagnons du bienheureux François : « Mes frères, la théologie de cet homme, appuyée sur 1592 la pureté et la contemplation, est un aigle qui vole 1; quant à notre science, elle rampe avec son ventre sur la terre2.»

CONTRE LA FAMILIARITÉ AVEC LES FEMMES

CHAPITRE LXXIX ÉNIGME CONTRE LE FAIT DE REGARDER LES FEMMES

§37 [2C 113-114]. 113 Il avait l'habitude de transpercer par une telle énigme 3 les yeux qui ne sont pas chastes : « Un roi très puissant envoya successivement deux messagers à une reine. Le premier revient et rapporte seulement les paroles de la reine par les siennes. De fait, il avait eu sur sa tête les yeux du sage 4 et ceux-ci ne s'étaient pas élançés n'importe où. L'autre revient et, après les paroles brèves qu'il rapporte, il brossa une longue description de la beauté de la dame : "Vraiment, seigneur, j'ai vu la plus belle des femmes. Heureux qui peut en jouir !" Mais l'autre déclare : "Toi, serviteur [passage blanc] dit : "Serviteur mauvais 5, tu as posé des yeux impudiques sur mon épouse ! Il est clair que tu aurais aimé acheter un objet que tu as considéré si minutieusement." Il ordonne de rappeler le premier et dit : "Que te semble-t-il de la reine ?" L'autre répond : "Le plus grand bien assurément, car elle a écouté en silence et a répondu avec sagacité." — "Et, dit-il, n'a-t-elle point belle apparence ?"

-- "C'est à toi, mon seigneur, reprit l'autre, qu'il revient d'observer ce point ; ma tâche consistait à transmettre ses paroles." Le roi prononce sa sentence : "Toi, dit-il, qui as les yeux chastes, sois à l'avenir dans ma chambre, plus chaste par le corps ! Quant à celui-ci, qu'il sorte de ma maison, pour qu'il ne souille pas ma chambre nuptiale !" » Le bienheureux père disait : « Trop de sûreté fait qu'on se garde moins de l'Ennemi. Si le diable parvient à s'approprier un cheveu en l'homme, il le fait vite grandir jusqu'à ce qu'il devienne une poutre. Si, pendant plusieurs années, il n'a pas pu abattre celui qu'il a tenté, il ne se plaint pas du retard, du moment que l'autre lui cède à la fin. Car c'est là son ouvrage et il ne s'inquiète de rien d'autre jour et nuit. »

CHAPITRE LXXX EXEMPLE DU SAINT CONTRE UNE FAMILIARITÉ EXCESSIVE

114 Il arriva une fois, tandis que saint François se rendait à Bevagna 1, qu'il fut incapable de parvenir au bourg fortifié par suite de la faiblesse où l'avait mis le jeûne. Par un messager envoyé à une dame spirituelle 2, son compagnon demanda humblement du pain et du vin pour le saint. Quand elle entendit cela, elle courut trouver le saint avec sa fille, une vierge vouée à Dieu 3, portant ce qui était nécessaire. Une fois restauré et quelque peu revigoré, le saint paya la mère et la fille de retour 4 en les restaurant de la parole de Dieu 5. Alors qu'il leur avait prêché, il ne regarda aucune d'elles au visage 6. Quand elles se retirèrent, son compagnon lui dit : « Pourquoi, frère, n'as-tu pas regardé la vierge sainte qui est venue te trouver avec une si grande dévotion ? » Le père lui répondit : « Qui ne devrait craindre de poser son regard sur l'épouse du Christ ? Si l'on prêche par les yeux et le visage, qu'elle me voie, mais moi je ne la verrai point. » Maintes fois, parlant de ce sujet, il affirmait que toute conversation avec une femme est frivole, exceptée la confession seule. ou bien, suivant l'usage, une exhortation très brève. Il disait en effet : « Quelles sont les affaires qu'un frère mineur devrait traiter avec une femme, sinon quand, par une religieuse demande, elle réclame la sainte pénitence ou un conseil en vue d'une vie meilleure 2 ? »

LA VÉRITABLE ALLEGRESSE DE L'ESPRIT

CHAPITRE XC TRANSPORTÉ DE JOIE, LE SAINT CHANTAIT EN FRANÇAIS

§38 [2C 127]. 127 Quelquefois, il agissait de la façon suivante. Bouillant au-dedans de lui-même en une très douce mélodie de l'esprit, il rendait au-dehors un son français : la veine du chuchotement divin que son oreille recevait furtivement, il la faisait jaillir en une jubilation en français 1. Parfois, comme je l'ai vu de mes yeux 2, il ramassait une branche par terre et, la plaçant sur son bras gauche, il tenait dans la main droite un archet recourbé par un fil, qu'il tirait en travers de la branche comme sur une vielle ; mimant en outre les gestes appropriés, il chantait en français au sujet du Seigneur 3. Toutes ces danses 4 se terminaient fréquemment dans les larmes et cette jubilation se dénouait dans la compassion à la passion du Christ. Ensuite, ce saint poussait des soupirs continuels et, redoublant de gémissements, il oubliait les réalités inférieures qui étaient sous sa main et se tenait suspendu au ciel.

L'HUMILITÉ

CHAPITRE CIV COMMENT IL RÉSIGNA SA PRÉLATURE EN CHAPITRE ET UNE PRIÈRE

§39-40 [2C 143]. 143 Pour conserver la vertu d'une sainte humilité, quelques années s'étant écoulées depuis sa conversion, il résigna l'office de prélatrice dans un chapitre 3 en présence de tous les frères de la religion, en disant : « De ce moment je suis mort pour vous. Mais voici, dit-il, Pierre de Cattaneo 4, à qui moi ainsi que vous tous nous devons obéir. 5 » S'inclinant aussitôt devant lui, il lui promit obéissance et révérence. Les frères pleuraient donc et la douleur leur arrachait de profonds gémissements, lorsqu'ils voyaient que, d'une certaine façon, ils devenaient orphelins d'un père si grand. Se levant, le bienheureux François dit, les mains jointes et les yeux levés au ciel : « Seigneur, je te recommande la famille que tu m'as confiée jusqu'ici. Maintenant, n'étant plus capable d'en prendre soin' en raison des maladies que tu sais, très doux Seigneur, je la recommande aux ministres 6. Qu'ils soient tenus de rendre compte devant toi, Seigneur, 1636 au jour du jugement 1, si un frère périt par leur négligence, leur exemple ou même leur rude correction. » Dès lors, il demeura soumis jusqu'à la mort, se conduisant plus humblement qu'aucun des autres.

CHAPITRE CV COMMENT IL RÉSIGNA SES COMPAGNONS

[2C 143-144]. 144 Une autre fois, il résigna tous les compagnons à son vicaire 2 en disant : « Je ne veux pas sembler me singulariser par cette liberté privilégiée, mais que les frères me donnent des compagnons d'un lieu à l'autre, de la façon dont le Seigneur le leur aura inspiré 3. » Il ajouta : « Je viens de voir un aveugle 4 qui avait pour guide sur son chemin une petite chienne. » Sa gloire consistait donc en ceci que, comme il avait banni toute apparence de singularité et de vantardise, la vertu du Christ habitait en lui 5.

SUR CEUX QUI OFFRENT UN BON OU UN MAUVAIS EXEMPLE

CHAPITRE CXV EXEMPLE D'UN BON FRÈRE ET LA COUTUME DES ANCIENS FRÈRES

§41 [2C 155]. 155 Il affirmait que, si le Seigneur avait envoyé 1 les Frères mineurs aux tout derniers temps 2, c'était pour qu'à ceux qui sont enveloppés de l'obscurité des péchés 3 ils montrent des exemples de lumière 4. Il se disait rempli des odeurs les plus suaves 5 et oint de la vertu d'un onguent précieux 6 lorsqu'il entendait les hauts faits 7 des saints frères dispersés à travers la terre. Il arriva qu'un frère du nom de Barbaro 8, devant un homme noble de l'île de Chypre 9, lança une fois contre un autre frère une parole 10 d'outrage. Comme il voyait que la querelle de mots avait quelque peu blessé le frère, il prend de l'excrément d'âne et, enflammé de vengeance contre lui-même, il l'introduit dans sa propre bouche en disant : « Qu'elle mâche de l'excrément, la langue qui a répandu le venin 1 de la colère contre mon frère. » Observant cela, frappé de stupeur, le chevalier s'en alla excessivement édifié et, dès lors, il s'exposa généreusement, lui et ses biens, à la volonté des frères.

Tous les frères gardaient infailliblement cette coutume : s'il arrivait une fois qu'un d'eux porte contre un autre une parole de trouble, aussitôt, prosterné à terre 2 il caressait de bienheureux baisers le pied de celui qu'il avait blessé, fût-ce contre son gré. Le saint exultait à de tels récits, quand il entendait que ses fils tiraient de lui des exemples de sainteté ; et il comblait des bénédictions les plus dignes de tout agrément 3 ces frères qui incitaient par la parole et par l'action 4 les pécheurs à l'amour du Christ. Avec le zèle pour les âmes dont il était parfaitement rempli 5, il voulait que les fils lui répondent par une vraie ressemblance.

DESCRIPTION DU MINISTRE GÉNÉRAL ET DES AUTRES MINISTRES

CHAPITRE CXXXIX COMMENT ON DOIT ÊTRE AVEC SES COMPAGNONS

§42-43 [2C 184-186]. 184 Vers la fin de son appel 4 vers le Seigneur 5, un frère toujours soucieux des choses divines, animé de piété envers l'Ordre, lui posa la question : « Père, tu passeras et la famille qui t'a suivie sera laissée dans la vallée de larmes 6. Indique-nous si tu connais quelqu'un dans l'Ordre sur qui ton esprit se repose 7, à qui l'on puisse imposer en toute sécurité le poids de ministre général. » Saint François répondit, habillant toutes ses paroles de soupirs : « Comme guide d'une armée si multiforme, comme pasteur d'un si vaste troupeau, je n'en vois aucun, mon fils, qui suffise à la tâche 8. Mais je veux vous en dépeindre un -- ou, selon le proverbe, en faire un à main levée -- en qui resplendisse quel doit être le père de cette famille. »

185 « Ce doit être un homme, dit-il, d'une vie très austère, d'un grand discernement, d'une réputation louable. Un homme qui n'ait pas d'affection privée, de peur qu'en chérissant plus d'un côté, il n'engendre le scandale dans le tout. Un homme à qui l'ardeur à la sainte prière soit une amie, qui consacre certaines heures à son âme, d'autres au troupeau qui lui a été confié. Au point du jour 1, il doit en effet placer en premier les sacrements de la messe et, par une longue dévotion, se recommander lui-même et recommander le troupeau à la protection divine. Après la prière, dit-il, qu'il décide de se faire plumer par tous en public, de répondre à tous, de pourvoir à tous avec douceur. Ce doit être un homme qui ne crée pas un recoin sordide au favoritisme 2, auprès de qui le soin des plus petits 3 et des simples n'ait pas moins de force que celui des sages et des grands. Un homme qui, même s'il lui est concédé d'exceller sur les autres par le don des lettres, doit cependant porter davantage l'image d'une pieuse simplicité dans les moeurs et choyer la vertu 4. Un homme qui exècre l'argent, corruption principale de notre profession et perfection, et qui soit la tête de la pauvre religion, qui s'offre en imitation à tous les autres et n'abuse jamais de recoins secrets 5. Pour son usage, dit-il, l'habit et un livret doivent lui suffire ; pour celui des frères, un plumier et un sceau 6. Qu'il ne soit pas un collectionneur de livres et ne s'adonne pas beaucoup à la lecture, pour ne pas ôter à sa

1685 fonction ce qu'il préférerait attribuer à l'étude I. Un homme qui console les affligés, étant le dernier refuge pour ceux qui sont dans la tribulation 2, pour éviter que, si auprès de lui les remèdes manquent à la guérison, la maladie du désespoir ne l'emporte chez

les malades. Qu'il fléchisse les arrogants vers la douceur, qu'il se prosterne lui-même et relâche un peu de son droit pour gagner une âme au Christ 3. Envers ceux qui ont fui l'Ordre comme envers des brebis qui s'étaient perdues 4, qu'il ne ferme pas ses entrailles 5 pitoyables, sachant que les tentations sont bien fortes qui peuvent pousser à une telle chute 6. »

186 « Je voudrais que tous l'honorent à la place du Christ et qu'eux-mêmes pourvoient avec une bienveillance totale à tous ses besoins. Il faudrait cependant qu'il ne sourie pas aux honneurs et n'ait pas plus de goût aux faveurs qu'aux outrages. S'il arrive que, faible ou fatigué, il ait besoin de davantage de nourriture, qu'il la prenne non pas dans des endroits cachés, mais en public, pour ôter aux autres la honte de pourvoir à des corps faibles 7. Il lui revient tout spécialement de pratiquer le discernement dans le secret des consciences, de tirer la vérité à partir de filons cachés et de ne pas prêter l'oreille aux bavards. Enfin, il doit être tel qu'il ne porte en rien atteinte à la forme virile de la justice par souci avide de conserver son honneur et qu'il sente qu'une telle fonction lui est plus un fardeau qu'un honneur 8. Qu'une douceur excessive ne donne cependant pas naissance à la torpeur, ni une indulgence relâchée à la dissolution de la discipline, mais qu'en se faisant aimer de tous, il ne se fasse pas moins redouter de ceux qui accomplissent le mal 1. Je voudrais qu'il ait des compagnons doués d'honnêteté qui s'offrent, comme lui-même, en exemple de tous biens 2 : stricts contre les voluptés, vaillants contre les angoisses et affables avec tant d'à-propos qu'ils accueillent tous ceux qui viennent avec une sainte gaieté. Voilà, dit-il, comment devrait être le ministre général de l'Ordre. »

DESCRIPTION DU MINISTRE GÉNÉRAL

CHAPITRE CXLI CE QUE LE SAINT RÉPONDIT À UNE QUESTION SUR LES MINISTRES

§44 [2C 188]. 1686 188 Une fois, un frère lui demanda pourquoi, après avoir rejeté tous les frères de ses soins, il les avait livrés en des mains étrangères, comme s'ils n'avaient aucun rapport avec lui ; il répondit : « Mon fils, j'aime les frères comme je peux ; mais s'ils suivaient mes traces 1, assurément je les aimerais plus et je ne me rendrais pas étranger à eux 2. Car il y en a certains, au nombre des responsables, qui les entraînent vers d'autres voies, leur présentant les exemples des anciens 3 et ne se souciant guère de mes recommandations. Mais ce qu'ils font, on le verra à la fin. » Peu après, alors qu'il était accablé par les excès d'une maladie, dans la véhémence de l'esprit il se redressa dans son petit lit et dit : « Qui

sont ceux-ci qui m'ont arraché des mains 5 ma religion et celle des frères ? Si je viens au chapitre général 6, alors je leur montrerai quelle est ma volonté 7. » Ce frère ajouta : « Est-ce que tu ne changeras pas ces ministres provinciaux qui ont si longtemps abusé de leur liberté ? » En gémissant, le père répondit par cette parole terrible : « Qu'ils vivent à leur guise : la perte d'un petit nombre est moins grave que celle d'un grand nombre ! » Il ne disait pas cela à cause de tous, mais à cause de certains qui, par une durée trop longue, paraissaient s'être attribué leur responsabilité par droit héréditaire 1. En toute espèce de responsables réguliers 2, il louait ceci de préférence: ne changer les coutumes que pour les améliorer, ne pas chercher les faveurs qu'ils s'étaient conciliées, ne pas exercer un pouvoir, mais remplir une fonction 3.

SA CHARITÉ

CHAPITRE CXXXIII SA COMPASSION POUR LES MALADES

§45 [2C 175. 1674 175 Il avait envers les malades une grande compassion, une grande sollicitude pour leurs besoins. S'il arrivait que la piété des séculiers lui envoie des électuaires 2, alors qu'il en avait plus besoin que les autres il les donnait à tous les autres malades. Il assumait les sentiments de tous ceux qui étaient souffrants, leur offrant des paroles de compassion lorsqu'il ne pouvait leur en offrir de secours. Lui-même mangeait aux jours de jeûne, pour que les malades n'aient pas honte de manger ; il ne rougissait pas de quêter à travers les lieux publics des cités de la viande pour un frère malade. Pourtant, il encourageait les personnes souffrantes à supporter avec patience leurs maux, à ne pas se scandaliser 3 si tout n'allait pas pour elles de façon satisfaisante. Aussi, dans une règle 4, fit-il écrire ces paroles : « Je demande à tous mes frères malades que, dans leurs maladies, ils ne se mettent pas en colère et ne se troublent pas contre Dieu ou contre les frères. Qu'ils ne se soucient pas trop de demander des remèdes, qu'ils ne désirent pas de façon excessive la délivrance d'une chair destinée à mourir bientôt, qui est l'ennemie de l'âme. Qu'ils rendent grâces de tout 1, qu'ils désirent être tels que Dieu les veut. Car ceux que Dieu a d'avance ordonnés à la vie éternelle 2, il les instruit par les aiguillons des fléaux et des maladies, comme il l'a dit lui-même : Moi, ceux que j'aime, je les corrige et les châtie 3. »

ÉLOGE DE LA RÈGLE DES FRÈRES

CHAPITRE CLVIII, ÉLOGE DE LA RÈGLE DU BIENHEUREUX FRANÇOIS. LE FRÈRE QUI LA PORTAIT AVEC LUI

§46 [2C 208]. 208 Il avait pour la profession commune et pour la Règle un zèle très ardent et il accorda à ceux qui avaient du zèle 4 envers elle une bénédiction particulière 5. Il disait en effet qu'elle était pour les siens le livre de la vie 1, l'espoir du salut 2, la moelle de l'Évangile, la voie de la perfection, la clé du paradis, le traité de l'alliance éternelle 3. Il voulait que tous l'aient, [blanc] que tous la connaissent 4, que partout elle s'entretienne avec l'homme intérieur 5 pour l'exhorter contre l'ennui 6 et lui rappeler le serment juré. Il enseigna à la porter toujours devant les yeux en avertissement sur la façon de mener sa vie et, qui plus est, à devoir mourir avec elle.

Se rappelant ce précepte, un frère laïque, dont nous croyons qu'il doit être honoré au nombre des martyrs, obtint la palme d'une glorieuse victoire. En effet, comme les Sarrasins le cherchaient pour le martyriser, tenant la Règle bien haut dans ses mains, il se mit humblement à genoux et parla ainsi à son compagnon : « De tout ce que j'ai fait contre cette sainte Règle, frère très cher, je me proclame coupable devant les yeux de la Majesté 7 et devant toi. » À cette brève confession succéda l'épée, qui acheva sa vie par le martyre et, peu après, il s'illustra par des signes et des prodiges 8. Cet homme était entré si jeunot dans l'Ordre qu'il pouvait à peine supporter le jeûne régulier, alors que, petit enfant qu'il était, il portait une cuirasse contre la peau 9. Heureux enfant, qui a commencé heureusement afin d'achever plus heureusement 10 !

LA SIMPLICITÉ

CHAPITRE CXLVII COMMENT IL VOULAIT QU'ILS SE METTENT À L'ÉCOLE ET COMMENT IL APPARUT À UN COMPAGNON QUI S'APPLIQUAIT À LA PRÉDICATION

§47 [2C 195]. 1696 195 Il était peiné si l'on cherchait la science en négligeant la vertu, surtout si l'on ne demeurerait pas dans la vocation en laquelle on avait été appelé 1 dès le commencement. « Mes frères, dit-il, qui sont conduits par un esprit de curiosité, au jour de la rétribution 2 trouveront leurs mains vides. Je voudrais plutôt qu'ils se renforcent par les vertus pour que, lorsque viendront les temps de la tribulation 3, dans leur angoisse ils aient le Seigneur 4. Car viendra même, dit-il, une tribulation 5 dans laquelle les livres, ne servant à rien, seront jetés par les fenêtres et dans des cachettes. » Il ne disait pas cela parce que les études sur l'Écriture 6 lui déplaisaient, mais pour retenir tous les frères du souci superflu d'étudier et parce qu'il aimait mieux que chacun soit bon par charité qu'un peu savant par curiosité 7. Il sentait à l'avance que des temps viendraient sous peu

où il savait que la science serait une occasion de chute, tandis que s'être appliqué aux choses spirituelles serait un soutien de l'esprit 8. À un frère laïque qui voulait avoir un psautier et lui en demandait l'autorisation, il offrit de la cendre à la place du psautier. Un des compagnons s'appliquait une fois à la prédication ; lui apparaissant dans une vision après sa mort, il le lui interdit et lui ordonna de marcher dans le chemin de la simplicité. Dieu lui en est témoin 1 : après la vision, il ressentit une si grande douceur que, pendant plusieurs jours, il lui semblait recevoir goutte à goutte dans ses oreilles la rosée des paroles du père comme s'il était présent.

CONTRE L'OISIVETÉ...

CHAPITRE CXX COMMENT AU TRAVAIL IL AVAIT EN HAINE LES OISIFS

§48 [2C 161]. 161 Quant aux tièdes qui ne s'appliquent intimement dans aucune affaire, il disait qu'ils doivent être vite vomis de la bouche du Seigneur 5 . Aucune personne oisive ne pouvait se présenter devant lui sans qu'il la réprimande d'une dent mordante. De fait, étant lui-même un exemple de toute perfection, il travaillait et agissait de ses mains 6, ne permettant pas que rien ne s'envole du don excellent qu'est le temps. Il dit une fois : « Je veux que tous mes frères travaillent et s'exercent et 1656 que ceux qui n'en connaissent pas apprennent des métiers 1. » Et s'expliquant sur cette parole : « C'est, dit-il, pour que nous soyons moins à charge aux hommes et pour que le loisir n'incite pas le cœur ou la langue à divaguer en actions interdites. » Quant au gain ou à la récompense du travail, il ne le confiait pas au jugement de ceux qui travaillaient, mais à celui du gardien ou de la famille 2.

L'HUMILITÉ

CHAPITRE CIX SON HUMILITÉ ENVERS SAINT DOMINIQUE ET VICE VERSA ET LEUR CHARITÉ MUTUELLE

§49 [2C 148]. 1640 148 À Rome, avec le seigneur d'Ostie qui fut par la suite souverain pontife 1, se trouvaient ces deux clairs luminaires du monde 2, saint Dominique et saint François 3. Comme ils proféraient 4 tour à tour sur le Seigneur des propos doux comme miel, à la fin l'évêque leur dit : « Dans l'Église primitive, les pasteurs de l'Église étaient pauvres et c'étaient des hommes qui brûlaient de charité, non de cupidité. Pourquoi, dit-il, ne faisons-nous pas de vos frères des évêques et des prélats qui l'emportent sur tous les autres par l'enseignement et par l'exemple 5 ? » Il se produit entre les saints un débat 6 pour faire la réponse : ils ne s'arrachaient pas la parole, mais se l'offraient, bien plus ils se forçaient mutuellement à répondre. De fait, chacun devançait l'autre, puisque chacun était dévoué à l'autre. À la

fin, l'humilité l'emporta sur François, de sorte qu'il ne se mit pas en avant ; elle l'emporta aussi sur Dominique, en ce qu'en répondant en premier, il obéit humblement. Répondant donc, le bienheureux Dominique dit à l'évêque : « Seigneur, mes frères ont été élevés à un bon degré, s'ils le reconnaissent, et de tout mon pouvoir je ne permettrai pas qu'ils atteignent une autre sorte de dignité. » Il achève donc ainsi son discours ; le bienheureux François, s'inclinant devant l'évêque, dit : « Seigneur, mes frères ont été appelés Mineurs pour qu'ils n'aient pas la présomption de se faire plus grands 1. Leur vocation instruit à demeurer au niveau du sol et à suivre les traces de l'humilité du Christ 2 ; au point que finalement, si l'on regarde les saints 3, ils sont plus exaltés que les autres. Si vous voulez, dit-il, qu'ils portent du fruit 4 dans l'Église de Dieu 5, maintenez-les et conservez-les dans l'état de leur vocation 6 et ramenez-les, même contre leur gré, au niveau du sol. Je vous en prie donc, père, pour qu'ils ne soient pas d'autant plus orgueilleux qu'ils sont plus pauvres et ne deviennent pas insolents envers tous les autres, ne leur permettez à aucun prix de s'élever à la prélature. » Telle fut la réponse des bienheureux 7.

CHAPITRE CX COMMENT CHACUN SE CONFIA À L'AUTRE

[2C 150]. 150 Une fois achevées, comme nous l'avons dit plus haut 7, les réponses des serviteurs de Dieu, le seigneur d'Ostie, grandement édifié des propos de l'un et l'autre, rendit à Dieu d'immenses grâces 8. Comme chacun prenait de là le départ, le bienheureux Dominique demanda à saint François qu'il daigne lui accorder la corde qu'il portait comme ceinture 9. Saint François fut lent à le faire, refusant par une humilité identique à la charité avec laquelle l'autre l'en priait. Cependant, l'heureuse 1644 dévotion du demandeur l'emporta et, avec la plus grande dévotion, il ceignit sous sa tunique de dessous la corde qui lui était concédée. À la fin, les mains se joignent aux mains et les plus douces recommandations sont faites de part et d'autre. Le saint dit au saint : « Je voudrais, frère François, qu'il n'y ait qu'une religion de la tienne et de la mienne et que nous vivions en l'Église sous une même forme 1. » Quand enfin ils se séparèrent l'un de l'autre 2, saint Dominique dit à plusieurs qui étaient alors présents : « En vérité, je vous le dis 3, tous les autres religieux devraient suivre ce saint homme François, tant est grande la perfection de sa sainteté. »

[Reprise de la Compilation d'Assise :]

[François restaure un frère qui « meurt de faim » ; rigueur de la vie des premiers frères et attention de François aux autres]

§50 [LP 1] Une fois, dans les premiers temps, à savoir à l'époque où le bienheureux François commença à avoir des frères, il demeurait avec eux à Rivo Torto 2. Une nuit, aux environs de minuit, alors que tous dormaient dans leurs lits, un des frères se mit à crier : « Je meurs ! Je meurs ! » Stupéfaits et effrayés, tous les frères se réveillèrent. Se levant, le bienheureux François dit : « Levez-vous, frères, et allumez une torche ! » Et après qu'une torche eut été allumée, le bienheureux François demanda : « Quel est celui qui a dit : "Je meurs" ? » Le

frère en question dit : « C'est moi. » Le bienheureux François lui dit : « Qu'as-tu, frère ? De quoi meurs-tu ? » Et il répondit : « Je meurs de faim. » Pour que ce frère n'éprouve pas de honte à manger seul, le bienheureux François, en homme plein de charité et de discernement, fit aussitôt dresser la table et tous mangèrent pareillement avec lui. En effet, ce frère et les autres étaient nouvellement convertis au Seigneur et ils mortifiaient leurs corps outre mesure.

Après le repas, le bienheureux François dit aux autres frères 1 : « Mes frères, je vous le dis 2, que chacun considère sa nature. Car même si l'un de vous peut se contenter de moins de nourriture qu'un autre, pourtant je ne veux pas que celui qui a besoin d'une nourriture plus abondante s'efforce 3 de l'imiter en cela. Mais considérant sa nature, qu'il offre à son corps ce qui lui est nécessaire 4. Si, dans les repas, nous sommes en effet tenus d'éviter les nourritures superflues qui nuisent au corps et à l'âme, nous devons plus encore éviter une trop grande abstinence, car le Seigneur veut la miséricorde et non le sacrifice 5. » Et il dit : « Très chers frères, une grande nécessité et la charité m'ont poussé à faire ce que j'ai fait : par charité pour notre frère, nous avons mangé pareillement avec lui, afin qu'il n'éprouve pas de honte à manger seul. Mais je vous dis que je ne veux plus faire ainsi, car ce ne serait ni religieux ni honnête. Mais 6 je veux et je vous commande que chacun, conformément 1246 à notre pauvreté, accorde à son corps ce qui lui est nécessaire 1. »

[LP 2] De fait, les premiers frères et ceux qui vinrent après eux, pendant longtemps 2, mortifiaient leurs corps outre mesure, non seulement par l'abstinence dans le manger et le boire, mais aussi par les veilles, le froid 3 et le travail de leurs mains 4. Ainsi ceux qui pouvaient en avoir portaient-ils à même la chair des cercles de fer et des cuirasses et des cilices les plus rudes qu'ils pouvaient aussi avoir. C'est pourquoi le saint père, considérant qu'à cette occasion les frères pouvaient tomber malades -- et en peu de temps, certains étaient déjà tombés malades --, défendit lors d'un chapitre qu'aucun frère porte à même la chair autre chose que sa tunique 5.

Nous qui avons été avec lui, nous rendons témoignage 6 de ce qu'à partir du moment où il commença à avoir des frères et aussi pendant toute la durée de sa vie, il fit preuve de discernement envers les frères, du moins tant que ceux-ci ne s'écartaient pas, pour la nourriture et les objets, du mode de pauvreté et d'honnêteté de notre religion que les anciens frères avaient pratiquées. Toutefois, avant même qu'il eût des frères, dès le commencement de sa conversion et pendant toute la durée de sa vie, il fut austère à l'égard de son corps, alors même que, depuis sa jeunesse, il était un homme fragile et faible de nature et que, dans le monde, il ne pouvait vivre

autrement que de manière délicate. Ainsi un jour, considérant que les frères transgressaient déjà le mode de pauvreté et d'honnêteté dans la nourriture et les objets, dans une prédication qu'il avait faite à certains frères représentant la totalité des frères 1, il dit : « Les frères ne pensent-ils pas qu'un régime de faveur 2 serait nécessaire à mon corps ? Mais parce qu'il faut que je sois un modèle 3 et un exemple pour tous les frères, je veux user d'aliments et d'objets très pauvres et grossiers et m'en contenter. »

[François convainc ses premiers frères d'aller demander l'aumône]

§51 [LP 3] Quand le bienheureux François eut commencé d'avoir des frères, il se réjouit tant de leur conversion et de ce que le Seigneur lui ait donné une bonne compagnie ; et il les chérissait et les vénérât tant qu'il ne leur disait pas d'aller à l'aumône, d'autant qu'il lui semblait qu'ils éprouveraient de la honte à y aller. Aussi, leur épargnant cette honte, allait-il lui-même seul, chaque jour, à l'aumône. Mais c'était trop de fatigue pour son corps, d'autant qu'il avait été, dans le monde, un homme délicat et faible de nature et qu'il s'était encore affaibli, à cause d'une excessive abstinence et des mortifications qu'il avait endurées depuis qu'il avait quitté le monde. C'est pourquoi, considérant qu'il ne pouvait supporter une si grande peine et parce que c'est à cela que les frères étaient appelés, bien qu'ils en éprouvent de la honte, et parce qu'ils ne comprenaient pas pleinement et n'avaient pas encore assez de discernement 1248 pour lui dire : « Nous voulons aller à l'aumône », il leur dit : « Très chers frères, mes petits enfants, n'éprouvez pas de honte à aller à l'aumône. car « le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde 1 » C'est pourquoi, à son exemple et à celui de sa très sainte Mère, nous avons choisi la voie de la très véritable pauvreté 2. Tel est notre héritage, que le Seigneur Jésus Christ nous a acquis et laissé, à nous et à tous ceux qui, à son exemple, veulent vivre dans la sainte pauvreté 3. » Et il ajouta : « En vérité, je vous le dis 4 : beaucoup parmi les plus nobles et les plus savants de ce monde viendront à cette congrégation et tiendront pour un grand honneur d'aller à l'aumône. Allez donc à l'aumône avec confiance et l'esprit joyeux, avec la bénédiction du Seigneur Dieu. Et vous devez y aller plus volontiers et d'un esprit plus joyeux que celui qui, en échange d'une piécette, offrirait cent deniers, puisque vous offrirez l'amour de Dieu à ceux à qui vous demanderez l'aumône, en disant : "Faites-nous des aumônes pour l'amour du Seigneur Dieu, en comparaison de qui la terre et le ciel ne sont rien 5." » Parce qu'ils étaient encore peu nombreux, il ne pouvait les envoyer deux par deux 6 ; il les envoya donc chacun séparément par les places fortes

et les villages. Et il advint que, lorsqu'ils revinrent 7, chacun montrait au bienheureux François les aumônes qu'il avait collectées, en se disant l'un à l'autre : « J'ai récolté une plus grande aumône que toi ! » Et le bienheureux François se réjouit en les voyant aussi gais et joyeux. Dès lors, chacun demandait plus volontiers la permission d'aller à l'aumône.

[François refuse que les frères se soucient du lendemain]

§52 [LP 4] A la même époque, quand le bienheureux François était avec les frères qu'il avait alors, il était d'une si grande pureté qu'à partir du moment où le Seigneur lui révéla que lui et ses frères devaient vivre selon la forme du saint Évangile 1, il voulut et s'appliqua à observer celui-ci à la lettre durant tout le temps de sa vie 2. Pour cette raison, il défendit au frère qui faisait la cuisine pour les frères, lorsqu'il voulait donner à manger aux frères des légumes secs 3, de les mettre à l'avance dans de l'eau chaude le soir pour le lendemain, comme c'est la coutume, afin que les frères observent cette parole du saint Évangile : Ne vous souciez pas du lendemain 4. Et ainsi ce frère les mettait-il à ramollir après que les frères avaient dit matines 5. C'est aussi pourquoi, pendant longtemps, beaucoup de frères, dans de nombreux lieux où ils s'étaient établis et surtout dans les cités, observèrent cela, se refusant à collecter ou accepter plus d'aumônes que ce qui leur suffisait pour une journée.

[François emmène un frère malade manger du raisin]

1250 §53 [LP 5] Une fois, alors que le bienheureux François était dans le même lieu 1, demeurait là un frère, homme spirituel et ancien dans la religion, qui était très faible et malade. En le considérant, le bienheureux François fut donc ému de compassion envers lui 2. Or les frères, tant malades qu'en bonne santé, usaient alors avec gaieté et patience de la pauvreté 3 comme si elle était abondance ; et dans leurs maladies, ils n'usaient pas de remèdes 4, mais s'ingéniaient à faire ce qui était plus contraire à leur corps ; le bienheureux François se dit donc en lui-même : « Si, de bon matin, ce frère mangeait des raisins mûrs 5, je crois que cela lui ferait du bien. » Et un jour, il se leva donc de bon matin en secret, appela ce frère et le conduisit dans une vigne qui est proche de la même église 6. Là, il choisit un cep où les raisins étaient bons et sains à manger. S'asseyant avec ce frère à côté du cep, il se mit à manger des raisins, afin que l'autre 7 n'éprouve pas de honte à manger seul. En les mangeant, ce frère loua le Seigneur Dieu et , tout le temps qu'il vécut, avec grande dévotions et effusion de larmes, il rappela souvent parmi les frères cette miséricorde que lui fit le saint père.

[Sanction d'une indiscretion de l'évêque d'Assise]

§54 [LP 6] Une fois, alors que le bienheureux François était dans le même lieu 2, il demeurait pour prier dans une cellule située à l'arrière de la maison. Un jour qu'il s'y trouvait, voici que l'évêque d'Assise 3 vint le voir. Et il advint qu'en entrant dans la maison, il frappa à la porte pour accéder au bienheureux François. Comme la porte lui avait été ouverte 4, il entra aussitôt dans la cellule, dans laquelle il y avait une autre petite cellule faite de nattes où se tenait le bienheureux François. Et parce qu'il savait que le saint père lui témoignait de la familiarité et de l'affection, il s'avança avec assurance et s'ouvrit la natte de la petite cellule pour le voir. Mais à peine avait-il passé la tête à l'intérieur de la petite cellule que soudain, bon gré mal gré, il fut repoussé de force au-dehors par la volonté du Seigneur, car il n'était pas digne de le voir. Marchant à reculons, il sortit aussitôt hors de la cellule, tremblant et stupéfait ; devant les 1252 frères. il confessa alors sa faute et se repentit d'être venu en cet endroit ce jour-là.

[François délivre un frère de suggestions diaboliques]

§55 [LP 7] Il y avait un frère, homme spirituel, ancien dans la religion et familier du bienheureux François 1. Or il advint qu'à une époque, durant de nombreux jours, il fut en proie à de très graves et très cruelles suggestions du diable, de sorte que cette situation l'avait comme plongé dans un profond désespoir. Chaque jour même, il était si souvent tourmenté qu'il avait honte de s'en confesser aussi fréquemment. Et à cause de cela, il se mortifiait d'une manière excessive par l'abstinence, les veilles, les larmes et les pénitences corporelles 2. Comme il était tourmenté chaque jour et depuis tant de jours, voici que, selon un dessein divin, le bienheureux François vint en ce lieu. Et un jour que le bienheureux François se promenait à proximité de ce lieu avec un frère et avec celui qui était ainsi tourmenté, le bienheureux François s'écarta un peu du premier frère et se joignit au frère qui était ainsi tenté ; et il lui dit : « Frère très cher, je veux et je déclare que, dorénavant, tu ne sois plus tenu de confesser à quiconque ces suggestions et ces instigations du diable. Et ne crains pas 3 : elles n'ont fait aucun tort à ton âme. Mais avec ma permission, dis sept *Notre Père* toutes les fois que tu seras tourmenté par ces suggestions. » Ce frère se réjouit des paroles que lui dit le bienheureux François, qui le dispensaient de confesser cela, d'autant que, comme il lui fallait le confesser chaque jour, il en éprouvait une extrême confusion -- et c'était la principale cause de sa souffrance. Ce frère admira la sainteté du saint père et comment, par l'Esprit saint, il avait connu ses

tentations, d'autant plus que lui-même ne s'en était confessé à personne d'autre qu'à des prêtres. Il avait même souvent changé de prêtre, à cause de la honte qu'il éprouvait qu'un unique prêtre sache toute son infirmité et sa tentation. Aussitôt, dès l'instant où le bienheureux François lui parla, il fut délivré de ce grand tourment intérieur et extérieur qu'il avait enduré si longtemps. Et par la grâce de Dieu, il fut établi dans une grande quiétude et une grande paix de l'âme et du corps par les mérites du bienheureux François

[Acquisition par les frères de l'église de la Portioncule ; la Portioncule, modèle et exemple des lieux de la religion mineure]

§56 [LP 8] Voyant que le Seigneur voulait multiplier le nombre des frères 2, le bienheureux François leur dit : « Très chers frères, mes petits enfants, je vois que le Seigneur veut nous multiplier. C'est pourquoi il me semble bon et religieux d'acquérir 3 de l'évêque, des chanoines de Saint-Rufin ou de l'abbé du monastère Saint-Benoît une église petite et pauvre, où les frères soient en mesure de dire leurs heures' et de n'avoir à côté d'elle qu'une habitation petite et pauvre 5, construite de boue et de branchages 6, où les frères puissent dormir et pourvoir à leurs besoins. En effet, ce lieu n'est pas convenable' et cette maison est trop petite pour que les frères y demeurent, puisqu'il plaît au Seigneur 1254 de les multiplier, d'autant qu'ici, nous n'avons pas d'église où les frères puissent dire leurs heures ; et si quelqu'un mourait, il ne serait pas convenable qu'il soit enterré ici ou dans une église des clercs séculiers. » Et ce discours plut 1 aux autres frères. Le bienheureux François se leva donc et alla trouver l'évêque d'Assise ; et il adressa à l'évêque les mêmes paroles qu'il avait adressées aux frères. L'évêque lui répondit en disant : « Frère, je n'ai aucune église que je sois en mesure de vous donner. » Il alla trouver les chanoines de Saint-Rufin 2 et il leur adressa les mêmes paroles. Mais ils lui répondirent de la même manière que l'évêque.

Il alla donc au monastère Saint-Benoît du mont Subasio 3 et adressa à l'abbé les mêmes paroles qu'il avait adressées à l'évêque et aux chanoines, en précisant comment l'évêque et les chanoines lui avaient répondu. L'abbé, ému de compassion, tint conseil à ce sujet avec ses frères et, comme telle était la volonté de Dieu, ils concédèrent au bienheureux François et à ses frères l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule comme la plus pauvre petite église qu'ils avaient 4. Elle était, de fait, plus petite et pauvre que toute autre église aux alentours de la cité d'Assise : c'est ce que le bienheureux François avait longtemps désiré. Et l'abbé déclara au bienheureux François : « Frère, nous avons exaucé ta demande. Mais nous voulons que, si le Seigneur multiplie votre congrégation, ce lieu soit la tête de tous vos lieux 5. » Et ce discours plut 1 au bienheureux François et à ses autres frères. Le bienheureux François se réjouit donc beaucoup de ce lieu concédé aux frères, surtout en raison du nom de l'église de la Mère du Christ, de ce qu'elle était une pauvre petite église et du surnom qu'elle avait : elle était en effet surnommée « de la Portioncule », en quoi était préfiguré qu'elle deviendrait la mère et la tête des pauvres Frères mineurs. Elle était

nommée « Portioncule » à cause du territoire où était construite cette église qui, depuis les temps anciens, fut appelé « Portioncule 2 ». Et le bienheureux François disait : « À cause de cela, le Seigneur a voulu qu'aucune autre église ne soit concédée aux frères et qu'alors les premiers 1256 frères ne construisent ni n'aient d'autre église que celle-ci 1 ; car elle a été une prophétie qui s'est accomplie avec la venue des Frères mineurs. » Et bien qu'elle fût petite et pauvre et, depuis longtemps, déjà presque détruite, les habitants de la cité d'Assise et de cette contrée ont toujours eu pour cette église une grande dévotion, qui n'a fait que croître jusqu'à aujourd'hui 2. Ainsi, sitôt que les frères vinrent y demeurer, le Seigneur multiplia-t-il presque quotidiennement leur nombre 3 et la nouvelle s'en répandit, de même que leur renommée, à travers toute la vallée de Spolète 4. Depuis les temps anciens, elle fut appelée « Sainte-Marie-des-Anges » 5 et dite « Sainte-Marie-de-la-Portioncule » par les gens de la région. Aussi, après que les frères eurent commencé à la réparer, les hommes et les femmes de cette région disaient-ils : « Allons à Sainte-Marie-des-Anges 6 ! »

Bien que l'abbé et les moines aient concédé sans restriction cette église au bienheureux François et à ses frères, sans aucun paiement ni cens annuel, pourtant le bienheureux François, en maître bon et avisé qui a voulu édifier sa maison sur un roc 7 solide -- c'est-à-dire sa congrégation 8 sur la grande pauvreté 9 -, envoyait chaque année une petite corbeille pleine de petits poissons appelés « loches » ; il le faisait en signe d'une plus grande humilité et pauvreté 1, pour que les frères n'aient en propre aucun lieu 2 ni ne demeurent en aucun lieu qui ne soit sous la domination d'autrui et qu'ainsi les frères n'aient en aucune manière le pouvoir de le vendre ou de l'aliéner 3. Et chaque année, quand les frères portaient les petits poissons aux moines, ceux-ci, en raison de l'humilité du bienheureux François qui faisait cela de sa propre initiative, donnaient à lui et à ses frères un vase plein d'huile 4.

[LP 9] Nous qui avons été avec le bienheureux François, nous rendons témoignage 5 qu'il affirmait avec conviction de cette église -- à cause de la grande préférence 6 que le Seigneur manifestait là et parce qu'en ce lieu il lui fut révélé 7 -- qu'entre toutes les autres églises de ce monde que la bienheureuse Vierge chérit, elle chérissait particulièrement cette église. C'est pourquoi, durant tout le temps de sa vie, il eut la plus grande 1258 révérence et dévotion envers elle. Et pour que les frères en conservent toujours la mémoire en leurs cœurs, à l'approche de sa mort il voulut que soit écrit dans son testament que les frères fassent de même 1. En effet, à l'approche de sa mort, il dit devant le ministre général 2 et d'autres frères : « Je veux prendre des dispositions concernant le lieu de Sainte-Marie-de-la-Portioncule et le laisser aux frères en testament, pour qu'il soit toujours tenu 3 en très grande révérence et dévotion par les frères. C'est ce qu'ont aussi fait nos anciens frères : en effet, bien que ce lieu soit saint 4, ils en conservaient la sainteté 5 par une prière continuelle, de jour comme de nuit, et un silence constant. Et si parfois ils parlaient après le moment fixé pour l'entrée en silence, c'est qu'ils s'entretenaient avec une très grande dévotion et honnêteté de sujets relatifs à la louange de Dieu et au salut des âmes. S'il arrivait, ce qui était rare, que quelqu'un commence à prononcer des paroles vaines ou oiseuses, aussitôt il était repris par un autre 6. Ils mortifiaient la

chair 7 non seulement par le jeûne, mais aussi par de nombreuses veilles, le froid et la nudité 8, et par le travail de leurs mains 9.

Bien souvent en effet, pour ne pas rester oisifs 1, ils allaient aider les pauvres gens dans leurs champs, et ceux-ci, parfois, leur donnaient en retour du pain pour l'amour de Dieu. Par ces vertus et par d'autres encore, ils se sanctifiaient eux-mêmes et sanctifiaient le lieu ; et pendant longtemps, ceux qui vinrent après eux firent de même, bien que dans une moindre mesure. Mais ensuite, il advint que beaucoup de frères et d'autres 2, en plus grand nombre que d'habitude, confluèrent en ce lieu, d' autant que tous les frères de la religion devaient y recourir 3, tout comme devaient s'y rendre ceux qui voulaient entrer dans la religion 4 ; en outre, comme les frères sont devenus plus tièdes 5 dans la prière et les autres bonnes oeuvres, plus enclins à proférer des paroles oiseuses et vaines, et même à échanger des nouvelles de ce monde, qu'ils n'avaient coutume auparavant, il s'ensuit que ce lieu n'est pas tenu par les frères qui y demeurent et par les autres religieuses en aussi grande révérence et dévotion qu'il convient et que je le voudrais 6. [LP 10] Je veux donc que ce lieu soit toujours sous la puissance du ministre général 7, afin que, de ce fait, celui-ci veille sur lui avec 1260 un très grand soin et une très grande sollicitude, spécialement en y plaçant une bonne et sainte communauté de frères 1. Que les clercs soient choisis parmi les frères les plus saints, les plus honnêtes 2 et qui savent le mieux dire l'office qui soient dans toute la religion, afin que non seulement les autres 3, mais aussi les frères, avec grande dévotion, les écoutent volontiers. Et que, parmi les saints frères laïques aussi, hommes doués de discernement et honnêtes, soient choisis ceux qui les serviront 4. Je veux aussi qu'aucun frère ni aucune autre personne n'entre en ce lieu 5, excepté le ministre général et les frères qui les servent. Et qu'ils ne parlent avec personne, excepté avec les frères qui les servent et avec le ministre, quand il les visite 6. Je veux de même que les frères laïques qui les servent soient tenus de ne leur rapporter aucune parole ou nouvelle de ce monde qu'ils auront entendue, qui ne soit pas utile à l'âme. Et pour cette raison, je veux en particulier que personne n'entre en ce lieu, afin qu'ils en conservent mieux la pureté et la sainteté, et qu'en ce lieu aucune parole vaine et inutile à l'âme ne soit proférée, mais qu'il soit tout entier conservé et maintenu pur et saint dans les hymnes et les louanges au Seigneur. Et lorsqu'un de ces frères 1 [aura trépassé, que le ministre général fasse venir là un autre saint frère, où qu'il demeure, à la place de celui qui sera mort 2. Parce que, si les frères et les lieux où ils résident s'écartent un jour de la pureté, de la sainteté 3 et de l'honnêteté qui conviennent, je veux que ce lieu soit un miroir et un bon exemple pour toute la religion ; qu'il soit un candélabre devant le trône de Dieu 4 et devant la bienheureuse Vierge, par lequel le Seigneur pardonne les défaillances et les fautes des frères, et préserve toujours et protège la religion, sa petite plante 5. »

[François s'oppose à ce qu'on construise « en dur » à la Portioncule]

1262 [LP 11] 1 A une époque, alors que le chapitre devait se tenir prochainement -- en ces temps-là, il se tenait tous les ans à Sainte-

Marie-de-la-Portioncule --, le peuple d'Assise constata que, par la grâce de Dieu, les frères s'étaient déjà multipliés et se multipliaient chaque jour, et que, surtout lorsque tous s'y réunissaient en chapitre, ils n'avaient rien d'autre qu'une pauvre petite cabane couverte de paille, dont les parois étaient faites de branchages et de boue, comme les frères l'avaient faite quand ils étaient venus là pour y demeurer : après avoir tenu une assemblée générale 3, ils firent donc là en quelques jours, avec empressement et grande dévotion, une grande maison aux murs faits de pierres et de chaux, sans le consentement du bienheureux François et en son absence 4. Lorsque le bienheureux François s'en retourna de la province où il se trouvait et vint au chapitre et qu'il vit cette maison construite là, il en fut étonné. Puis il considéra que, tirant prétexte de cette maison, les frères, dans les lieux où ils demeuraient et dans ceux où ils allaient demeurer, édifieraient ou feraient édifier de grandes maisons ; aussi, d'autant qu'il voulait que ce lieu soit toujours le modèle et l'exemple de tous les lieux des frères, avant que le chapitre ne finisse, se leva-t-il un jour et monta-t-il sur le toit de cette maison et commanda-t-il aux frères d'y monter. Alors, voulant détruire la maison 1, il commença de concert avec les frères à projeter à terre les tuiles dont elle était couverte. Des chevaliers et d'autres habitants d'Assise avaient été postés là par la commune de la cité 2 pour protéger ce lieu des séculiers et des étrangers qui, venus de toutes parts pour voir le chapitre des frères, s'étaient assemblés en très grand nombre à l'entour du lieu ; or voyant que le bienheureux François et les autres frères voulaient démolir cette maison, ils s'avancèrent aussitôt vers eux et dirent au bienheureux François : « Frère, cette maison est à la commune d'Assise et nous sommes là pour le compte de cette même commune ; c'est pourquoi nous te disons de ne pas détruire notre maison 3. » Le bienheureux François répondit : « Si donc cette maison est à vous, je ne veux pas y toucher. » Et aussitôt il descendit de la maison, et les autres frères qui étaient avec lui descendirent également. C'est pourquoi, pendant longtemps, le peuple de la cité d'Assise prit la décision que chaque année son podestat 4, quel qu'il fût, serait tenu de la faire couvrir et réparer s'il était nécessaire 5.

1264 [LP 12] À une autre époque, le ministre général 1 voulait faire là une petite maison pour les frères de ce lieu 2, où ils puissent dormir et dire leurs heures ; et ce d'autant qu'en ces temps-là, tous les frères de la religion y recouraient et ceux qui venaient à la religion y venaient 3, avec pour conséquence que, presque chaque jour, ces frères étaient exténués. De surcroît, à cause de la multitude de frères qui s'assemblaient en ce lieu, ils n'avaient pas d'endroit où ils puissent dormir et dire leurs heures, puisqu'il leur fallait donner à ceux-là les endroits où ils couchaient. Et à cause de cela, ils

enduraient bien souvent de nombreuses tribulations, car, après avoir beaucoup travaillé, ils ne pouvaient guère satisfaire à la nécessité du corps ni pourvoir au bénéfice de l'âme. Comme cette maison était déjà presque édiflée, voici que le bienheureux François retourna en ce lieu ; une nuit, pendant qu'il dormait dans une petite cellule, il entendit au matin le tumulte que faisaient les frères qui 4 travaillaient là et il se mit à se demander avec étonnement ce que cela pouvait être. Il interrogea donc son compagnon en disant : « Quel est ce tumulte 5 ? À quoi oeuvrent ces frères ? » Son compagnon lui raconta toute l'affaire comme elle était. Il fit aussitôt appeler 6 le ministre 7 et lui dit : « Frère, ce lieu est le modèle et l'exemple 8 de toute la religion. C'est pourquoi je veux d'autant plus que les frères de ce lieu supportent tribulations et nécessités pour l'amour du Seigneur Dieu, plutôt que d'avoir des satisfactions et des consolations, afin que les frères de toute la religion qui viennent ici rapportent un bon exemple de pauvreté dans leurs lieux ; sans quoi les autres frères de la religion se saisiraient de cet exemple pour édifier dans leurs lieux en disant : "A Sainte-Mariede-la-Portioncule, qui est le premier lieu des frères, on a édifié beau et grand ; nous pouvons bien édifier dans nos lieux, car nous n'avons pas d'endroit convenable où demeurer 1." »

[François ne veut pas d'une cellule qui a été appelée sienne]

§57 [LP 13] Un frère, homme spirituel avec qui le bienheureux François était très intime, demeurait dans un ermitage 2. Considérant que si, à un moment donné, le bienheureux François y venait, il n'aurait pas d'endroit convenable où demeurer 3, il fit élever dans un endroit isolé, proche du lieu des frères, une petite cellule où le bienheureux François puisse prier quand il y viendrait 4. Et peu de jours après, il se trouva que le bienheureux François vint. Comme ce frère le conduisait pour la voir, le bienheureux François lui dit : « Cette petite cellule me paraît trop belle. Aussi, si tu veux que j'y demeure pour quelques jours, fais-la revêtir intérieurement et extérieurement de fougères et de branchages. » Or cette cellule était 1266 faite non pas de pierres, mais de planches. Mais parce que les planches étaient lisses, taillées à la hache et à la doloire, elles paraissaient trop belles au bienheureux François 1. Aussitôt ce frère la fit arranger comme avait dit le bienheureux François. En effet, plus les cellules et les maisons des frères étaient petites, pauvres et religieuses, plus il prenait plaisir à les voir et à y séjourner comme hôte. Alors que le bienheureux François demeurait et priait dans cette cellule pendant quelques jours, un jour qu'il en était sorti et se trouvait à côté du lieu des frères, voici qu'un frère qui était en ce lieu vint là où demeurait le bienheureux

François. Le bienheureux François lui demanda : « D'où viens-tu, frère ? » Celui-ci lui répondit : « Je viens de ta cellule. » Le bienheureux François lui répondit : « Puisque tu as dit qu'elle était à moi, désormais c'est un autre qui y logera, et pas moi ! »

Nous qui avons été avec lui, bien souvent nous l'avons entendu dire cette parole du saint Évangile : Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête 2. Et il disait : « Quand le Seigneur se tint dans la solitude, où il pria et jeûna quarante jours et quarante nuits 3, il ne s'y fit faire ni cellule ni quelque maison, mais il demeura sous un rocher de la montagne 4. » Et pour cette raison, à son exemple 5, il ne voulut avoir en ce monde ni maison ni cellule 6 et il ne s'en fit pas faire. Bien plus, s'il lui arrivait à l'occasion de dire aux frères : « Préparez de telle manière cette cellule », il ne voulait plus, par la suite, y demeurer à cause de cette parole du saint Évangile : Ne soyez pas inquiets 2 ! Ainsi, à l'approche de sa mort, voulut-il que soit écrit dans son testament que toutes les cellules et les maisons des frères devaient être construites uniquement de boue et de bois, pour mieux conserver la pauvreté et l'humilité 3.

[François explique comment doivent être édifiés les lieux des frères ; les frères doivent respecter et vénérer le clergé]

§58 [LP 14] À une époque, comme il était à Sienne pour soigner sa maladie des yeux et qu'il demeurait dans une cellule où, après sa mort, on édifia un oratoire par révérence envers lui 5, le seigneur Bonaventure, qui avait donné aux frères le terrain 6 où avait été édifié le lieu des frères, lui dit : « Que penses-tu de ce lieu ? » Le bienheureux François lui répondit : « Veux-tu que je te dise comment les lieux des frères devraient être édifiés ? » Il répondit : « Père, je le veux. » Et il lui dit : « Lorsque les frères vont dans une cité où ils n'ont pas de lieu et qu'ils trouvent quelqu'un qui veut leur donner suffisamment de terrain pour qu'ils 1268 soient en mesure d'édifier un lieu et d'avoir un jardin ainsi que ce qui leur est nécessaire, ils doivent d'abord juger combien de terrain leur suffit, en considérant toujours la sainte pauvreté que nous avons promise et le bon exemple que nous sommes tenus d'offrir aux autres en tout. »

Le saint père parlait ainsi parce qu'il voulait ne donner aucune occasion aux frères, dans les maisons ou les églises, dans les jardins ou les autres biens dont ils avaient l'usage, de dépasser la mesure de la pauvreté ; il voulait aussi qu'ils ne possèdent aucun lieu par droit de propriété, mais qu'ils y demeurent toujours comme des pèlerins et des étrangers. Et pour cette raison, il voulait que les frères ne soient pas établis en grand nombre dans les lieux, car il lui paraissait difficile, lorsqu'on est en grand nombre, d'observer la pauvreté. Telle fut sa volonté, à partir du début de sa conversion et jusque dans sa mort : que la sainte pauvreté soit pleinement observée.

[LP 15] « Ensuite 2, ils devraient aller trouver l'évêque de cette cité et lui dire : "Seigneur, un tel, pour l'amour du Seigneur Dieu et le salut de son âme, veut nous donner assez de terrain pour que nous puissions y édifier un lieu. Aussi nous tournons-nous d'abord vers vous, parce que vraiment vous êtes le père et le seigneur des âmes de tout le troupeau qui vous a été confié, ainsi que des nôtres et de celles des autres frères qui demeureront dans ce lieu. Nous voulons donc, avec la bénédiction du Seigneur Dieu et la vôtre, édifier ici 3." »

Le saint disait cela parce que le bien des âmes 4 que les frères veulent produire 5 dans le peuple, ils l'accomplissent mieux en étant en paix avec les prélats et les clercs, en les gagnant eux et le peuple, qu'en indisposant les prélats et les clercs, même s'ils gagnent le peuple. Et il disait : « Le Seigneur nous a appelés en renfort de sa foi et des prélats et des clercs de notre sainte mère l'Église. C'est pourquoi nous sommes tenus, autant que nous pouvons, de toujours les chérir, les honorer et les vénérer 1. Ils sont en effet appelé "Frères mineurs" 2 pour cette raison que, par l'exemple et les oeuvres aussi bien que par le nom, ils doivent être humbles 3 à l'égard de tous les autres hommes de ce monde. Car depuis le début de ma conversion, quand je me suis séparé du monde et de mon père selon la chair 4, le Seigneur a mis sa parole dans la bouche 5 de l'évêque d'Assise pour qu'il me conseille bien dans le service du Christ et qu'il me reconforte 6. À cause de cela et des nombreux autres traits excellents que je considère dans les prélats 7, je veux chérir et vénérer non seulement les évêques, mais aussi les pauvres prêtres, et les tenir pour mes seigneurs 8.

[LP 16] 9 Ensuite, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, qu'ils aillent faire creuser un grand fossé 10 autour du terrain 1270 qu'ils ont reçu pour édifier le lieu, et qu'ils y plantent une bonne haie en guise de mur, en signe de sainte pauvreté et humilité 1. Ensuite, qu'ils fassent faire de pauvres petites maisons, construites de boue et de bois, et quelques petites cellules où les frères puissent parfois prier et où, pour une plus grande honnêteté de leur part et aussi pour se protéger des paroles oiseuses 2, ils soient en mesure de travailler. Qu'ils fassent aussi faire des églises 3. Mais les frères ne doivent pas faire faire de grandes églises sous prétexte 4 d'y prêcher au peuple, ni sous un autre prétexte ; car il est d'une plus grande humilité et c'est un meilleur exemple que les frères aillent prêcher dans d'autres églises, observant ainsi la sainte pauvreté et leur propre humilité et honnêteté. Et si, parfois, des prélats et des clercs, religieux ou séculiers, font un détour vers leurs lieux, les pauvres petites maisons, les petites cellules et les églises de ceux qui habitent en ce lieu 6 seront pour eux une prédication et ainsi les édifieront'. » Et il ajouta : « Bien souvent, en effet, les frères font faire de grands édifices, qui brisent notre sainte pauvreté, suscitent la récriminations et donnent un mauvais exemple au prochain. Et ensuite, sous prétexte de trouver un lieu meilleur ou plus saint 1, ils abandonnent ces lieux et ces édifices, si bien que ceux qui ont donné leurs aumônes pour ce lieu et les autres, qui voient et entendent cela, sont de ce fait fortement indisposés et troublés. Aussi est-il mieux que les frères fassent faire des lieux et des édifices petits et pauvres, en observant leur profession et en donnant le bon exemple aux prochains, plutôt que d'agir contre leur profession et d'offrir aux autres un mauvais exemple. En effet, s'il arrivait d'aventure que les frères abandonnent leurs petits lieux et leurs pauvres

petits édifices en faveur d'un lieu plus coté, le mauvais exemple et le scandale qui s'ensuivrait seraient moindres 2. »

[François, au plus mal, bénit les frères et dicte le Testament de Sienne]²³

§59 [LP 17] En ces jours-là et dans la cellule même où le bienheureux François avait dit ces paroles au seigneur Bonaventure 3, un soir, à cause de sa maladie d'estomac, il eut envie de vomir ; il advint qu'il s'infligea alors un effort si violent en essayant de vomir qu'il vomit du sang ; et il vomit ainsi durant 1272 toute la nuit jusqu'à l'heure de matines 1. Quand ses compagnons le virent presque déjà mort en raison de sa faiblesse et des douleurs de sa maladie, ils lui dirent avec beaucoup de chagrin et dans un flot de larmes : « Père, qu'allons-nous faire 2 ? Bénis-nous, ainsi que tes autres frères. Laisse-en outre à tes frères un mémorial de ta volonté 3, afin que, si le Seigneur veut te rappeler hors de ce monde, tes frères soient toujours en mesure d'avoir en mémoire et de dire : "A sa mort, notre père a laissé ces paroles à ses fils et frères." » Il leur dit alors 4 : « Appelez-moi frère Benoît de Prato 5. » C'était un frère prêtre, doué de discernement, saint et ancien dans la religion, qui célébrait parfois dans cette cellule pour le bienheureux François ; car bien qu'il fût malade, celui-ci voulait toujours, avec plaisir et dévotion, entendre la messe quand il le pouvait 6. Et lorsque ce frère fut venu auprès de lui, le bienheureux François lui dit 7 : « Écris comment je bénis tous mes frères, ceux qui sont dans la religion et ceux qui y viendront jusqu'à la fin du monde. » Le bienheureux François avait en effet coutume, dans les chapitres des frères, quand les frères étaient tous réunis, de toujours bénir et absoudre 1 à la fin du chapitre tous les frères présents et les autres qui étaient dans la religion ; et il bénissait aussi tous ceux qui viendraient à cette religion. Et ce n'était pas seulement dans les chapitres, mais bien souvent qu'il bénissait tous les frères qui étaient dans la religion et ceux qui y viendraient 2. Et le bienheureux François lui dit : « Puisque, à cause de la faiblesse et des douleurs de la maladie 3, je ne suis pas en mesure de parler, je fais connaître brièvement ma volonté à mes frères 4 en ces trois paroles : qu'en signe et souvenir de ma bénédiction et de mon testaments, ils s'aiment toujours les uns les autres 6 ; qu'ils aiment et observent toujours notre dame sainte Pauvreté ; et qu'ils se montrent toujours fidèles et soumis aux prélats et à tous les clercs de la sainte mère Église 7. »

Il exhortait aussi les frères à craindre le mauvais exemple et à s'en garder. Il maudissait en outre tous ceux qui, par leurs 1274 exemples

²³ Donné supra dans « pages » de François.

dévoys et mauvais, incitaient les gens à blasphémer la religion, la vie des frères et les saints et bons frères, qui en éprouvaient de la honte et s'en affligeaient 1.

[Souci de François que les églises soient propres]

§60 [LP 18] À l'époque où le bienheureux François demeurait à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule et où les frères étaient encore peu nombreux, le bienheureux François 2 allait parfois par les villages et les églises qui sont autour de la cité d'Assise, annonçant et prêchant aux gens de faire pénitence. Il emportait alors un balai pour balayer les églises. Le bienheureux François était en effet très affligé quand il entrait dans une église et voyait que celle-ci n'était pas nettoyée. Pour cette raison, après avoir prêché au peuple, une fois la prédication finie, il faisait toujours s'assembler dans un endroit retiré tous les prêtres qui étaient présents, pour ne pas être entendu des séculiers ; il leur prêchait alors au sujet du salut des âmes et il insistait pour qu'ils aient le soin et le souci de garder propres les églises, les autels et tout ce qui a trait à la célébration des mystères divins 3.

[François accueille dans la religion frère Jean le Simple]

§61 [LP 19] Un jour que le bienheureux François se rendait à l'église d'un village de la cité d'Assise 4, il se mit à la balayer 5 ; aussitôt la nouvelle s'en répandit dans le village, d'autant plus vite que les habitants avaient plaisir à le voir et à l'écouter. Or quand il entendit cela, un individu du nom de Jean 1, homme d'une merveilleuse simplicité qui labourait son champ à côté de cette église, vint aussitôt à lui ; le trouvant en train de balayer l'église 2, il lui dit : « Frère, donne-moi ce balai, car je veux t'aider. » Et lui prenant le balai, il balaya ce qui restait. Comme tous deux s'asseyaient, il dit au bienheureux François : « Frère, cela fait déjà longtemps que j'ai la volonté de servir Dieu et plus encore depuis que j'ai entendu la rumeur à ton sujet et au sujet de tes frères ; mais je ne savais pas comment venir à toi. Mais désormais qu'il a plu au Seigneur que je te voie, je veux faire tout ce qu'il te plaira. » Considérant sa ferveur, le bienheureux François exulta dans le Seigneur, d'autant qu'il n'avait alors que peu de frères et qu'il lui semblait que, du fait de sa pure simplicité 3, il devrait être un bon religieux 4 . Et il lui dit : « Frère, si tu veux partager notre vie et 5 notre compagnie, il faut que tu te désappropries 6 de tous ceux de tes biens dont tu peux disposer sans scandale et que tu les donnes aux pauvres selon le conseil du saint Évangile 7 ; car cela, mes frères qui le purent l'ont fait. »

Aussitôt qu'il entendit cela, il se rendit dans le champ où il avait laissé ses boeufs, il les détela et en amena un devant le 1276 bienheureux François en lui disant : « Frère, voilà tant d'années que

je sers mon père 1 et tous ceux de ma maison. Bien que ce soit une petite partie de mon héritage 2, je veux recevoir ce boeuf pour ma part et le donner aux pauvres, comme il te semblera meilleur selon Dieu. » Mais voyant qu'il voulait les quitter, ses parents et ses frères, qui étaient encore petits, et tous ceux de la maisonnée se mirent à pleurer si fort et à se lamenter à voix si haute 3 que le bienheureux François en fut ému de compassion, d'autant que cette famille était nombreuse et faible 4. Le bienheureux François leur dit alors : « Préparez et faites 5 un repas pour que nous mangions tous ensemble et ne vous lamentez pas, car je vais vous rendre heureux. » Ils le préparèrent aussitôt et tous mangèrent avec beaucoup d'allégresse. Après le repas, le bienheureux François 6 leur dit : « Votre fils que voici veut servir Dieu, ce dont vous ne devez pas vous attrister, mais vous réjouir. Et non seulement selon Dieu, mais aussi selon le monde, cela s'inscrit à votre honneur et à l'avantage de vos âmes et de vos corps, car Dieu est honoré par votre chair et tous nos frères seront vos fils et frères. Et parce qu'il est une créature de Dieu et qu'il veut servir son Créateur 8, et que servir celui-ci c'est régner 1, je ne peux ni ne dois vous le rendre. Mais pour que vous receviez et ayez de lui une consolation, je veux que lui-même se désapproprie 2 de ce boeuf en votre faveur, du fait que vous êtes pauvres, bien que, selon le conseil du saint Évangile, il devrait être donné à d'autres pauvres 3. » Ils furent tous consolés par les paroles du bienheureux François et ils se réjouirent surtout de ce que le boeuf leur fût rendu 4, car c'étaient des pauvres.

Parce que le bienheureux François chérissait à l'extrême la pure et sainte simplicité et qu'elle lui plaisait toujours chez lui et chez les autres, sitôt qu'il le revêtit de l'habit de la religion, il le prit pour compagnon. Cet homme, en effet, était tellement simple qu'il se croyait tenu de faire tout ce que faisait le bienheureux François. Aussi, quand le bienheureux François se tenait dans une église ou dans un autre lieu isolé pour prier 5, lui-même voulait-il le voir et l'observer, pour se conformer à tous ses gestes. Si donc le bienheureux François s'agenouillait ou levait au ciel ses mains jointes 6, s'il crachait ou s'il toussait, il faisait de même. Très amusé, le bienheureux François se mit à le réprimander pour de tels témoignages de simplicité. Mais il lui répondit : « Frère, moi, j'ai promis de faire tout ce que tu fais ; aussi je veux faire tout ce que tu fais. » Et le bienheureux François s'en émerveilla et se réjouit' en le voyant dans une si grande pureté et simplicité. De fait, il se mit à être si parfait dans toutes les vertus et les bonnes 1278 moeurs que le bienheureux François et les autres frères s'émerveillaient beaucoup de sa perfection. Peu de temps après, il mourut dans cette sainte perfection. Aussi le bienheureux François, avec beaucoup

d'allégresse spirituelle et corporelle racontait-il sa conduite parmi les frères et l'appelait-il non pas « frère Jean », mais « saint Jean » 2.

[François refuse un postulant qui avait distribué ses biens à sa parenté]

§62 [LP 20] À une époque, le bienheureux François parcourait en prêchant la province de la Marche 3. Or un jour, alors qu'il avait prêché aux habitants d'un bourg fortifié, un homme vint à lui et lui dit : « Frère, je veux abandonner le monde et entrer dans ta religion. » Le bienheureux François lui répondit : « Frère, si tu veux entrer dans la religion des frères, il faut d'abord que tu distribues tous tes biens aux pauvres, selon la perfection du saint Évangile, et ensuite que tu renonces à ta volonté sur toutes choses. » Ayant entendu ces paroles, il s'en alla en hâte et, guidé par un amour charnel et non spirituel, distribua tous ses biens aux membres de sa parenté. Il retourna alors auprès du bienheureux François et lui dit : « Frère, c'est fait : je me suis désapproprié 4 de tous mes biens ! » Le bienheureux François lui demanda : « Comment as-tu fait ? » Il lui dit : « Frère, j'ai distribué tous mes biens à certains de mes parents qui en avaient besoin. » Aussitôt instruit par l'Esprit saint que cet homme était charnel 5, le bienheureux François lui dit : « Passe ton chemin, frère Mouche 1, car tu as distribué tes biens à tes parents et tu veux vivre d'aumônes parmi les frères ! » Et celui-ci, refusant de distribuer ses biens à d'autres pauvres, passa aussitôt son chemin.

[François surmonte une longue et grave tentation de l'esprit]

§63 [LP 21] À la même époque, tandis que le bienheureux François demeurait dans le même lieu de Sainte-Marie 2, il advint que, pour le profit de son âme, il lui fut envoyé une si grave tentation de l'esprit qu'il fut fortement tourmenté intérieurement et extérieurement, en son esprit et en son corps. Il lui en arrivait même parfois de se soustraire à la compagnie des frères, d'autant que, du fait de cette tentation, il n'était pas capable de leur montrer un visage joyeux, comme il en avait eu l'habitude. Il s'infligeait non seulement une abstinence de nourriture, mais aussi de paroles. Il allait souvent prier dans le bois qui était proche de l'église, afin d'exprimer davantage sa douleur et de pouvoir verser des larmes plus abondantes devant le Seigneur, pour que, dans son si grand tourment, le Seigneur qui peut tout daigne lui envoyer du ciel un remède 3. Pendant plus de deux 1280 ans, jour et nuit, il avait ainsi été tourmenté par cette tentation ; mais un jour, alors qu'il se tenait en prière dans l'église Sainte-Marie, il advint que cette parole du saint Évangile lui fut dite en esprit : « Si tu avais de la foi comme un grain de sénevé et que tu dises à cette montagne de se transporter hors de son lieu et d'aller dans un autre lieu 1, il en serait ainsi. » Saint François répondit : « Quelle est cette montagne ? » Et il lui fut

répondu : « Cette montagne, c'est ta tentation. » Le bienheureux François dit : « Alors, Seigneur, qu'il me soit fait comme tu as dit 2. » Et aussitôt il fut délivré, de telle manière qu'il lui sembla ne jamais avoir eu cette tentation.

[François s'impose comme pénitence de manger dans l'écuelle d'un lépreux]

§64 [LP 22] À une époque, un jour où le bienheureux François était revenu à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule, il y trouva frère Jacques le Simple 3 accompagné d'un lépreux couvert d'ulcères qui y était venu le même jour ; or le saint père lui 4 avait instamment recommandé ce lépreux et tous les autres lépreux qui étaient très fortement atteints. En ces jours-là en effet, les frères demeuraient dans les hôpitaux des lépreux 5 ; mais ce frère Jacques était comme le médecin de ceux qui étaient très atteints et il touchait, changeait 6 et soignait volontiers leurs plaies. Le bienheureux François dit à frère Jacques 1, en manière de réprimande : « Tu ne devrais pas emmener ainsi les frères chrétiens, car cela n'est convenable ni pour toi ni pour eux. » Le bienheureux François appelait en effet les lépreux « frères chrétiens » 2. Le saint père dit cela, car, bien qu'il lui plût que frère Jacques les assiste et les serve, il ne voulait cependant pas qu'il emmène hors de l'hôpital ceux qui étaient très atteints -- et ce d' autant que ce frère Jacques était très simple et allait souvent à l'église Sainte-Marie accompagné d'un lépreux 3, et parce que, d'habitude, les gens ont en horreur les lépreux qui sont très atteints 4.

Ayant dit ces mots, le bienheureux François s'en blâma aussitôt et dit donc sa faute à frère Pierre de Cattaneo, qui était 1282 alors ministre général 1, d'autant qu'en blâmant frère Jacques, le bienheureux François crut avoir provoqué la honte du lépreux. C'est pour cela qu'il dit sa faute, afin de donner par là satisfaction à Dieu et au lépreux. Le bienheureux François dit alors à frère Pierre : « La pénitence que je veux donc faire, je te demande de me la confirmer et de ne t'opposer à moi en aucune façon. » Frère Pierre lui répondit : « Frère, fais comme il te plaira. » Frère Pierre, en effet, vénérât et craignait tant le bienheureux François et il était si obéissant envers lui qu'il n'osait pas changer son ordre, bien qu'en cette occasion et comme bien souvent il en était contrarié intérieurement et extérieurement 2. Le bienheureux François dit : « Que ma pénitence soit de manger en même temps dans le même plat que le frère chrétien ! » Et de fait, tandis que le bienheureux François était assis à table avec le lépreux et les autres frères, on posa une écuelle entre eux deux. Or le lépreux était tout couvert de plaies et d'ulcères, et de plus ses doigts, avec lesquels il mangeait, étaient rongés et

sanguinolents, si bien que, quand il les mettait dans l'écuelle, du sang dégouttait toujours dans celle-ci. Voyant cela, frère Pierre et les autres frères étaient fort attristés, mais ils n'osaient rien dire par crainte du saint père. Celui qui a écrit ces lignes a vu et en a rendu témoignage 3.

[Dans l'église de Bovara, François est attaqué par des démons ; vision de frère Pacifique dans cette même église]

§65 [LP 23] 1 À une époque, le bienheureux François parcourait la vallée de Spolète et il était accompagné de frère Pacifique, qui était de la Marche d'Ancône et était appelé dans le monde le « roi des poètes », un maître de chant noble et courtois 2. Ils reçurent l'hospitalité dans l'hôpital des lépreux de Trevi 3. Le bienheureux François dit à frère Pacifique : « Allons à l'église Saint-Pierre de Bovara 4, car je veux y passer la nuit. » Cette église, en effet, n'était pas très éloignée de l'hôpital et nul n'y demeurait, d'autant qu'en ces temps-là, le bourg fortifié de Trevi avait été détruit 5, si bien que nul ne demeurait dans le bourg même ou dans un village à l'entour. Il advint qu'en chemin, le bienheureux François dit à frère Pacifique : 1284 « Retourne à l'hôpital, car cette nuit je veux demeurer seul ici ; viens me retrouver demain de bon matin. » Or comme le bienheureux François était demeuré seul et avait dit complies 1 et d'autres prières, il voulut se reposer et dormir, mais il ne le put ; et son esprit fut saisi de crainte 2 et commença à ressentir des suggestions diaboliques. Aussitôt il se leva, sortit hors de la maison et se signa en disant : « Démons, de la part de Dieu tout-puissant je vous le dis : mettez en oeuvre tout ce qui vous a été concédé par notre Seigneur Jésus Christ pour faire souffrir mon corps ; je suis prêt à tout supporter, car le plus grand ennemi que j'aie, c'est mon corps. Ainsi me vengerez-vous de mon adversaire' et de mon ennemi. » Et aussitôt, ces suggestions cessèrent. Il retourna alors à l'endroit où il s'était couché et il se reposa et dormit en paix.

Et aussitôt il entendit une voix lui dire : « Ce siège fut celui de Lucifer et c'est le bienheureux François qui s'y assiera à sa place. » Dès qu'il fut revenu en lui-même, le bienheureux François sortit du choeur et le rejoignit. Aussitôt il se jeta aux pieds du bienheureux François, les bras en croix, le regardant comme s'il était déjà au ciel, à cause de la vision qu'il avait eue de lui, en lui disant : « Père, pardonne-moi mes péchés et prie le Seigneur de me pardonner et d'avoir pitié de moi ! » 1 Étendant la main, le bienheureux François le releva et il comprit qu'il avait vu quelque chose dans la prière 2. Il paraissait tout bouleversé et parlait au bienheureux François non comme à quelqu'un vivant dans la chair, mais comme à quelqu'un

régnant déjà dans le ciel. Ensuite, comme à propos d'autre chose -- car il ne voulait pas dire sa vision au bienheureux François --, frère Pacifique interrogea le bienheureux François en lui disant : « Que penses-tu de toi, frère ? » Le bienheureux François lui répondit en disant : « Il me semble être un plus grand pécheur que quiconque en ce monde. » Et aussitôt il fut dit à frère Pacifique en son cœur : « À cela tu peux savoir que la vision que tu as eue est véridique. Car de même que Lucifer a été précipité de ce siège du fait de son orgueil, de même le bienheureux François méritera d'être exalté et de s'y asseoir du fait de son humilité. »

Au matin, frère Pacifique vint le retrouver. Le bienheureux François se tenait en prière devant l'autel, à l'intérieur du chœur ; frère Pacifique se tenait à l'attendre à l'extérieur du chœur, devant le crucifix 4, tout en priant le Seigneur. Lorsque frère Pacifique commença à prier, il fut ravi en extase 5 -- dans son corps ou hors de son corps, Dieu le sait 6 -- et il vit de nombreux sièges dans le ciel, parmi lesquels il en vit un qui était plus élevé que les autres, glorieux, étincelant et orné de toutes sortes de pierres précieuses'. Admirant sa beauté, il se mit à se demander en lui-même de quelle sorte était ce siège et à qui 8.

[François est réconforté par le son d'une cithare dans la maison de Tabald, à Rieti]

§66 [LP 24] À l'époque où le bienheureux François était à Rieti et demeurait pendant quelques jours dans une chambre chez 1286 Tabald le Sarrasin pour sa maladie des yeux 1, un jour, il dit à un de ses compagnons qui, dans le monde, avait appris à jouer de la cithare 2 : « Frère, les fils de ce monde 3 ne comprennent pas les réalités divines ; car les instruments de musique, à savoir cithares, psaltériens à dix cordes 4 et autres instruments dont se servaient autrefois les saints hommes pour la louange de Dieu et la consolation des âmes 5, ils s'en servent pour la vanité et le péché contre la volonté du Seigneur 6. Je voudrais donc que tu obtiennes en secret d'un homme honorable une cithare, avec laquelle tu me jouerais une mélodie qui convienne, sur laquelle nous dirions des paroles et les Louanges du Seigneur, d'autant que mon corps est affligé d'une grave maladie et d'une grande douleur. Ainsi je voudrais amener par ce moyen la douleur de mon corps à se changer en allégresse de l'esprit et en consolation. » Effectivement, durant sa maladie, le bienheureux François avait fait des *Louanges du Seigneur* 7, qu'il faisait parfois dire à ses compagnons pour la louange du Seigneur, en vue de la consolation de son âme et aussi pour l'édification du prochain. Le frère lui répondit en disant : « Père, j'aurais honte de l'acquérir, d'autant que les gens de cette

cité savent que, dans le monde, je savais jouer de la cithare. Je crains qu'ils me suspectent d'être tenté de me remettre à jouer de la cithare 1. » Le bienheureux François lui répondit : « Alors, frère, n'en parlons plus. »

La nuit suivante, vers le milieu de la nuit, le bienheureux François veillait ; et voici qu'aux alentours de la maison où il couchait, il entendit une cithare jouant la mélodie la plus belle et la plus délectable qu'il eût jamais entendue de sa vie. Le joueur de cithare s'éloignait aussi loin qu'il était possible de l'entendre et revenait ensuite, jouant toujours de la cithare. Et ainsi fit-il pendant une bonne heure. Le bienheureux François, considérant que c'était l'oeuvre de Dieu et non de l'homme, fut donc rempli de joie au plus haut point et, le cœur exultant, il loua de toute son émotion le Seigneur, qui avait daigné le consoler par une si belle et si grande consolation. En se levant le matin, il dit à son compagnon : « Je t'ai prié, frère, et tu ne m'as pas donné satisfaction ; mais le Seigneur, qui dans la tribulation console 2 ses amis, a daigné me consoler cette nuit. » Et il lui raconta alors tout ce qui était arrivé. Les frères s'en émerveillèrent, considérant que c'était un grand miracle. Et ils eurent la certitude que cela avait été une oeuvre de Dieu pour la consolation du bienheureux François, d'autant que non seulement au milieu de la nuit, mais même après le troisième coup de cloche, à cause d'un statut ordonné par le podestat 3, nul n'osait parcourir la cité -- et parce que, comme le dit le bienheureux 1288 François, c'était en silence, sans voix ni bruit de bouche 1, comme une oeuvre de Dieu, que le joueur de cithare allait et venait pendant une bonne heure pour consoler son esprit.

[Restauration miraculeuse de la vigne du prêtre de Saint-Fabien]

§67 [LP 25] À la même époque, le bienheureux François demeura pour sa maladie des yeux à l'église Saint-Fabien, qui est proche de cette même cité 2, dans laquelle vivait un pauvre prêtre séculier. Or à cette époque, le seigneur pape Honorius était avec d'autres cardinaux dans cette même cité 3. De ce fait, nombre de cardinaux et d'autres grands clercs, en raison de la révérence et de la dévotion qu'ils avaient envers le saint père, lui rendaient visite presque chaque jour. Cette église avait une petite vigne, qui jouxtait la maison où demeurait le bienheureux François ; cette maison avait une porte qui donnait sur la vigne, par laquelle passaient presque tous ceux qui lui rendaient visite, d'autant qu'à cette époque les raisins étaient mûrs 4 et que l'endroit était agréable pour se reposer. Par suite de ces circonstances, il advint que la vigne fut presque entièrement saccagée. De fait, certains cueillaient des raisins et les

mangeaient sur place, d'autres en cueillaient et les emportaient, d'autres les foulaient aux pieds. Pour cette raison, le prêtre fut irrité et perturbé ; et il disait : « Cette année, j'ai perdu ma vigne. Bien qu'elle soit certes petite, j'en récoltais assez de vin pour subvenir à mes besoins. »

Ayant entendu cela, le bienheureux François le fit appeler devant lui et lui dit : « Cesse de te troubler et de t'irriter, car nous ne pouvons rien y changer. Mais aie confiance dans le Seigneur 1, car, pour moi son petit serviteur, il peut réparer le dommage 2 que tu as subi. Mais dis-moi, combien de mesures de vin as-tu eues quand tu as eu le plus de ta vigne ? » Le prêtre lui répondit en disant : « Treize mesures, père. » Le bienheureux François lui dit : « Désormais tu ne dois plus t'apitoyer sur toi-même, ni proférer à quiconque aucune parole injurieuse, ni te plaindre auprès de quiconque ; aie foi dans le Seigneur et en mes paroles, et si tu dois avoir moins de vingt mesures de vin, moi, je te ferai verser la différence. » Dès lors, le prêtre se tranquillisa et fit silence. Et il advint, par dispensation divine, qu'il eut pas moins de vingt mesures, comme lui avait dit le bienheureux François. Ce prêtre donc s'en émerveilla grandement, comme tous ceux qui entendirent cela ; ils considéraient que c'était un grand miracle, dû aux mérites du bienheureux François, d'autant que non seulement la vigne était dévastée, mais, même si elle avait été pleine de raisins et que personne ne l'avait entamée, il semblait impossible à ce prêtre et aux autres d'avoir d'elle vingt mesures de vin. Aussi, nous qui avons été avec lui, rendons-nous témoignage 3 de ce que lorsqu'il disait : « Il en est, ou il en sera ainsi », il en advenait toujours ainsi. Et nous avons vu beaucoup de ses prédictions réalisées, alors qu'il était en vie et pareillement après sa mort 4.

[Le Seigneur pourvoit à un repas où les frères avaient invité le médecin soignant les yeux de François]

1290 §68 [LP 26] A cette même époque, le bienheureux François demeura pour sa maladie des yeux à l'ermitage des frères de Fonte Colombo 1, près de Rieti. Un jour que le médecin des yeux de cette cité 2 lui rendait visite et demeurait avec lui quelque temps comme il avait souvent eu coutume de le faire, au moment où il se disposait à s'en aller, le bienheureux François dit à un de ses compagnons : « Allez donner à très bien manger au médecin ! » Son compagnon lui répondit en disant : « Père, nous le disons avec honte : nous sommes tellement pauvres en ce moment que nous avons honte de l'inviter et de lui donner à manger à l'instant. » Le bienheureux François dit à ses compagnons : « Hommes de peu de foi 3, ne me faites pas répéter 4 ! » Le médecin dit au bienheureux François et à ses

compagnons : « Frère, je veux d'autant plus volontiers manger avec les frères qu'ils sont si pauvres. » Ce médecin était très riche et, quoique le bienheureux François et ses compagnons l'aient souvent invité, il n'avait jamais voulu rester à manger.

Les frères allèrent donc dresser la table et, avec honte, y placèrent le peu de pain et de vin qu'ils avaient, ainsi que les quelques légumes 1 qu'ils avaient faits pour eux-mêmes. S'asseyant à table, ils avaient encore à peine commencé à manger lorsqu'on frappa à la porte de l'ermitage. Un des frères se leva et alla ouvrir la porte. C'était une femme qui apportait un grand panier plein de beau pain, de poissons, de pâtés d'écrevisses 2, de miel et de raisins qui paraissaient tout frais cueillis, qu'avait envoyé au bienheureux François une dame d'un bourg fortifié distant d'environ sept milles de l'ermitage. Ayant vu cela, les frères et le médecin s'émerveillèrent grandement en considérant la sainteté du bienheureux François 3. Et le médecin dit aux frères : « Mes frères, ni vous -- comme vous le devriez -- ni nous ne connaissons la sainteté de ce saint 4. »

[François prédit la conversion du mari d'une dame de Lisciano]

§69 [LP 27] Un jour où le bienheureux François allait aux Celles de Cortone 5, alors qu'il suivait la route qui passe au pied d'un bourg fortifié qu'on appelle Lisciano 6, à côté du lieu des frères de Preggio 7, il advint qu'une noble dame de ce bourg accourut en grande hâte pour parler au bienheureux François. Comme un des compagnons du bienheureux François s'était retourné et 1292 avait aperçu cette dame, très fatiguée 1 par le trajet, qui venait en grande hâte, il courut dire au bienheureux François : « Père, pour l'amour de Dieu, attendons cette dame qui vient derrière nous et qui est très fatiguée à cause de son désir de nous 2 parler. »

Le bienheureux François, en homme plein de charité et de compassion, l'attendit. Lorsqu'il la vit, fatiguée et venant avec une grande ferveur d'esprit et une grande dévotion, il lui dit :

« Que désires-tu, dame ? »

La femme lui répondit en disant :

« Père, je te prie de me bénir 3. »

Le bienheureux François lui demanda :

« Es-tu liée à un homme ou bien es-tu libre ? »

« Père, dit-elle, il y a longtemps que le Seigneur m'a donné le bon dessein de le servir. J'ai eu et j'ai un grand désir de sauver mon âme ; mais j'ai un mari si cruel qu'il est, pour moi et pour lui, un obstacle

dans le service du Christ. À cause de cela, mon âme est affligée jusqu'à la mort 4 d'une grande douleur et d'une grande angoisse. »

Le bienheureux François, considérant le fervent esprit qui l'animait et d'autant qu'elle était une femme toute jeune et délicate selon la chair, ému de compassion pour elle, la bénit et lui dit :

« Va, tu trouveras ton mari à la maison et tu lui diras de ma part que je vous prie, lui et toi, pour l'amour de ce Seigneur qui, pour nous sauver, a enduré la souffrance de la croix, de sauver vos âmes dans votre maison. »

Elle s'en retourna et, quand elle entra dans sa maison, elle y trouva son mari, comme le lui avait dit le bienheureux François. Son mari lui demanda :

« D'où viens-tu ? »

« Je viens de voir le bienheureux François, répondit-elle ; il m'a bénie et ses paroles ont consolé et réjoui mon âme dans le Seigneur. En outre, il m'a dit aussi de te demander et de te supplier, de sa part, que nous sauvions nos âmes dans notre maison. »

Sitôt que ces paroles furent dites, la grâce de Dieu descendit sur lui par les mérites du bienheureux François. Si soudain transformé à neuf par le Seigneur, il lui répondit avec beaucoup de bienveillance et de mansuétude :

« Dame, dorénavant, comme il te plaira, mettons-nous au service du Christ et sauvons nos âmes comme a dit le bienheureux François. »

Et son épouse lui déclara :

« Seigneur, il me semble bon que nous vivions dans la chasteté, car cela plaît beaucoup au Seigneur et c'est une vertu qui procure une grande récompense. »

Son mari lui répondit :

« Dame, puisque cela te plaît, cela me plaît. Car en cela et dans les autres bonnes oeuvres, je veux unir ma volonté à ta volonté 1. »

À partir de ce moment et durant de nombreuses années, ils vécurent dans la chasteté, faisant de nombreuses aumônes aux frères et aux autres pauvres -- de sorte que non seulement les séculiers, mais aussi les religieux s'émerveillaient de leur sainteté, d'autant que cet homme avait été très mondain avant de devenir si soudainement spirituel. Persévérant jusqu'à la fin 2 en cela et dans toutes les autres oeuvres, tous deux moururent à peu de jours d'intervalle. Ils furent beaucoup pleurés à cause du parfum de bonne vie qu'ils avaient exhalé durant tout le temps de leur vie en louant et bénissant le Seigneur 3, qui leur avait donné, entre autres grâces, l'innocence et la concorde dans la vie menée à son service. Même dans la mort, ils ne furent pas séparés 4, car l'un mourut juste après l'autre. Ainsi, jusqu'au jour d'aujourd'hui, leur mémoire est-elle évoquée par ceux qui les ont connus à la manière de celle des saints.

[François refuse d'admettre un jeune noble dans la religion mineure]

1294 §70 [LP 28] À l'époque où nul n'était reçu dans la vie des frères 1 sans la permission du bienheureux François 2, le fils d'un noble 3 selon le monde, originaire de Lucques 4, avec d'autres qui voulaient entrer dans la religion, vint au bienheureux François qui était alors malade et demeurait dans le palais de l'évêque d'Assise. Lorsque les frères les présentèrent devant le bienheureux François, le fils du noble s'inclina devant le bienheureux François et se mit à pleurer abondamment en le suppliant de le recevoir. Posant le regard sur lui 5, le bienheureux François lui dit : « O homme misérable et charnel! Pourquoi mens-tu à l'Esprit saint et à moi 6 ? C'est selon la chair et non pas selon l'esprit que tu pleures ! » Sitôt ces paroles dites, ses parents vinrent à cheval à l'extérieur du palais, voulant se saisir de lui pour le reconduire à sa maison. Quand il entendit le vacarme des chevaux et qu'il regarda par une fenêtre du palais, il vit ses parents ; il se leva aussitôt, vint les trouver à l'extérieur 1 et retourna au monde avec eux, comme le bienheureux François l'avait su par l'Esprit saint. Les frères et les autres qui étaient là s'émerveillèrent et ils magnifièrent et louèrent Dieu dans son saint 2.

[François, très malade, désire manger du brochet et le Seigneur lui en procure]

§71 [LP 29] À une époque où il demeurait dans le même palais 3, très malade, les frères le priaient de manger et l'y incitaient. Or il leur répondit : « Mes frères, je n'ai pas envie de manger ; mais si j'avais de ce poisson qu'on appelle "brochet", j'en mangerais peut-être. » Après ces paroles, voici que quelqu'un apporta un panier dans lequel il y avait trois grands brochets bien préparés et des plats d'écrevisses dont le saint père mangeait 4 volontiers, que lui envoyait frère Gérard 5, ministre de Rieti. Les frères s'émerveillèrent grandement en considérant sa sainteté 6 et ils louèrent le Seigneur qui avait satisfait son serviteur avec des mets qu'il leur était alors impossible de lui procurer, surtout parce que c'était l'hiver et qu'on ne pouvait avoir de telles choses dans cette contrée.

[François connaît les pensées d'un frère qui récrimine]

1296 §72 [LP 30] Un jour, le bienheureux François allait avec un frère 1, homme spirituel originaire d'Assise, qui était d'un grand et puissant lignage. Le bienheureux François, parce qu'il était un homme faible et malade, chevauchait un âne. Fatigué par le trajet 2, ce frère se mit à ruminer 3 : « Ses parents ne pouvaient être comparés aux miens ; et voici qu'à présent c'est lui qui chevauche et c'est moi qui vais derrière lui, fatigué, en aiguillonnant la bête. » À peine eut-

il pensé cela que le bienheureux François descendit de l'âne en lui disant : « Frère, il n'est ni juste ni convenable que, moi, je chevauche, alors que, toi, tu vas à pied, car tu as été plus noble et plus puissant que moi dans le monde 4. » Stupéfait et honteux, le frère se jeta en larmes à ses pieds 5, confessa sa pensée et avoua donc sa faute. Et il s'émerveilla grandement de la sainteté du bienheureux François, car il avait immédiatement connu sa pensée. Aussi, quand, à Assise, les frères prièrent le seigneur pape Grégoire et les cardinaux de canoniser le bienheureux François 6, témoignat-il de ce fait devant le seigneur pape et les cardinaux 7.

[François connaît à distance le désir d'un frère venu demander sa bénédiction]

§73 [LP 31] Un frère 1, homme spirituel et ami de Dieu, demeurait dans le lieu des frères de Rieti. Un jour, il se leva et s'en vint avec grande dévotion à l'ermitage des frères de Greccio 2, où le bienheureux François demeurait alors, poussé par le désir de le voir et de recevoir sa bénédiction. Le bienheureux François avait déjà mangé et était retourné à la cellule où il priait et dormait. Or parce que c'était carême, il ne descendait de la cellule qu'à l'heure du repas et il retournait aussitôt à la cellule. Ce frère fut très attristé de ne pas le trouver, imputant cela à son péché, d'autant qu'il devait s'en retourner à son lieu le jour même. Quand les compagnons du bienheureux François l'eurent consolé et qu'il se fut éloigné du lieu de Greccio d'un jet de pierre 3 pour s'en retourner à son lieu, par la volonté du Seigneur le bienheureux François sortit de la cellule et appela un de ses compagnons, qui l'accompagnait jusqu'à Fonte del Lago 4 ; il lui dit : « Dis à ce frère de tourner le regard vers moi ! » Lorsqu'il tourna son visage vers le bienheureux François, celui-ci fit un signe de croix et le bénit. Ce frère, plein d'allégresse spirituelle et corporelle 5, loua le Seigneur qui avait exaucé son désir ; et il fut d'autant plus consolé qu'il considéra que ce fut la volonté de Dieu qu'il l'ait béni sans qu'il lui ait demandé ni que quiconque lui ait parlé. Les compagnons du bienheureux François et les autres frères du lieu furent donc dans l'admiration ; ils considérèrent que c'était un grand miracle, étant donné que personne n'avait parlé au bienheureux François de l'arrivée de ce frère, puisque ni les compagnons du bienheureux François ni aucun autre frère n'osaient aller le trouver s'il ne les appelait pas. Et non seulement là, mais partout où il demeurait pour prier, le bienheureux François voulait rester si isolé que nul ne devait aller à lui s'il ne l'appelait pas.

[François donne une leçon de pauvreté aux frères de Greccio; une visite du cardinal Hugolin à la Portioncule ; éloge des habitants de Greccio]

1298 §74 [LP 32] A une époque, un ministre des frères vint trouver le bienheureux François, qui demeurait alors dans le même lieu 1, pour célébrer avec lui la fête de la nativité du Seigneur 2. Il advint que, le jour même de la Nativité, comme les frères du lieu dressaient la table avec faste en l'honneur de ce ministre 3, la couvrant de belles et blanches nappes qu'ils avaient acquises et de verres pour boire, le bienheureux François descendait de la cellule pour manger. Quand il vit la table disposée en hauteur et dressée avec une telle recherche, il alla en secret prendre le chapeau d'un pauvre homme qui était arrivé là ce même jour et le bâton qu'il avait tenu en main. Puis il appela à voix basse un de ses compagnons et sortit à l'extérieur de la porte de l'ermitage 1, à l'insu des autres frères de la maison. Pendant ce temps, les frères se mirent à table, d'autant que le saint père avait parfois l'habitude de ne pas arriver immédiatement à l'heure du repas quand les frères voulaient manger ; et il voulait qu'en ce cas, les frères se mettent à table pour manger 2. Son compagnon ferma la porte et demeura près d'elle, à l'intérieur. Le bienheureux François frappa à la porte et il lui ouvrit aussitôt ; il entra en tenant le chapeau derrière le dos et le bâton en main, comme un pèlerin. Arrivé devant la porte de la maison où mangeaient les frères, il cria comme un pauvre, en disant aux frères : « Pour l'amour du Seigneur Dieu, faites l'aumône à ce pèlerin pauvre et malade 3 ! »

Le ministre et les autres frères le reconnurent aussitôt. Le ministre lui répondit : « Frère, nous sommes pauvres pareillement et, comme nous sommes nombreux, les aumônes que nous mangeons nous sont nécessaires ; mais pour l'amour de ce Seigneur que tu as invoqué, entre dans la maison et nous te donnerons des aumônes que le Seigneur nous a données. » Il entra et, quand il se tint devant la table des frères, le ministre lui donna l'écuelle dans laquelle il mangeait et aussi du pain. Il les prit et s'assit par terre à côté du feu, devant les frères qui étaient assis à la table en hauteur ; et il dit aux frères en soupirant : « Quand j'ai vu cette table dressée avec faste et recherche, j'ai considéré que ce n'était pas la table de pauvres religieux, qui vont chaque jour de porte en porte. Il nous faut en effet, en 1300 toutes choses, davantage suivre l'exemple de l'humilité et de la pauvreté que les autres religieux, car c'est à cela que nous sommes appelés et c'est cela que nous avons professé devant Dieu et devant les hommes. C'est pourquoi, maintenant, il me semble que je suis assis comme doit l'être un frère 1. » Les frères furent remplis de honte en se rendant compte que le bienheureux

François disait la vérité ; certains d'entre eux se mirent à pleurer abondamment en considérant comment il était assis par terre et la manière si sainte et si juste dont il avait voulu les corriger 2.

[LP 33] Il disait que les frères devaient avoir des tables humbles et convenables, telles que les séculiers puissent en être édifiés et que, si un pauvre était invité par les frères, il puisse s'asseoir à côté d'eux -- et non pas le pauvre par terre et les frères en hauteur. Ainsi le seigneur pape Grégoire, au temps où il était évêque d'Ostie et venait au lieu des frères 3 à Sainte-Marie-de-la-Portioncule, entra-t-il dans la maison des frères et alla-t-il voir leur dortoir, qui était dans la même maison, avec de nombreux chevaliers, moines et autres clercs qui l'accompagnaient 4. Quand il vit que les frères couchaient par terre et n'avaient rien sous eux qu'un peu de paille, pas d'oreillers et quelques pauvres couvertures, presque toutes déchirées et en lambeaux, il se mit à pleurer abondamment devant tous en s'exclamant : « Voici où dorment les frères ! Et nous, misérables, nous usons en tout de tant de superflu ! Qu'adviendra-t-il donc de nous 5 ? » Lui-même et les autres en furent grandement édifiés. Il ne vit là aucune table, car les frères mangeaient par terre. Bien que ce lieu, dès le moment où il fut édifié et durant longtemps, ait été davantage fréquenté par les frères de la religion entière que n'importe quel autre lieu des frères -- car c'est là que tous ceux qui venaient à la religion prenaient l'habit 1 --, les frères de ce lieu mangeaient toujours par terre, qu'ils soient peu ou nombreux. Et tant que vécut le saint père, à son exemple et selon sa volonté, les frères de ce lieu s'asseyaient par terre pour manger.

[LP 34] Voyant en effet que le lieu des frères de Greccio était convenable et pauvre et que les gens de ce bourg, bien que pauvres et simples, lui plaisaient davantage que les autres habitants de cette province, le bienheureux François se reposait donc et demeurait souvent en ce lieu, d'autant qu'il y avait là une pauvre petite cellule, très isolée, dans laquelle demeurait le saint père. Ainsi, par son exemple et par sa prédication et celle de ses frères, avec la grâce de Dieu beaucoup d'entre eux entrèrent-ils dans la religion ; beaucoup de femmes conservèrent leur virginité, tout en demeurant dans leurs maisons, revêtues de l'habit de la religion 2. Et bien que chacune restât dans sa maison, elles vivaient convenablement la vie commune et mortifiaient leurs corps par le jeûne et la prière, si bien qu'il semblait aux gens et aux frères que leur mode de vie n'était pas celui des séculiers et celui de leurs parents, mais celui de personnes saintes et religieuses qui s'étaient depuis longtemps vouées au service du Seigneur, alors même qu'elles étaient jeunes et très 1302 simples. C'est pourquoi le bienheureux François disait souvent aux frères avec allégresse, à propos des hommes et des femmes de ce bourg fortifié : « Il n'y a pas une grande cité où tant de gens se soient

convertis à la pénitence qu'à Greccio, qui n'est pourtant qu'un petit bourg fortifié ! » Souvent en effet, quand le soir les frères de ce lieu chantaient les louanges du Seigneur comme les frères avaient coutume de le faire en de nombreux lieux à cette époque, les gens de ce bourg fortifié, petits et grands, sortaient dehors pour se tenir sur la route, devant le bourg fortifié, et répondre aux frères à voix haute : « Loué soit le Seigneur Dieu 1 ! » Si bien que même les enfants sachant à peine parler, quand ils voyaient les frères, louaient le Seigneur comme ils le pouvaient.

Or en ce temps-là, ils enduraient un très grand tourment, qu'ils eurent à souffrir durant de nombreuses années : de grands 2 loups dévoraient les gens et, tous les ans, la grêle dévastait leurs champs et leurs vignes. Aussi le bienheureux François, un jour qu'il prêchait, leur dit-il : « Je vous annonce, pour l'honneur et la gloire de Dieu, que, si chacun de vous se corrige de ses péchés et se tourne vers Dieu de tout cœur avec la résolution et la volonté de persévérer, j'ai confiance dans le Seigneur 3 Jésus Christ que, par sa miséricorde, il chassera désormais loin de vous ce fléau des loups et de la grêle que vous avez si longtemps eu à souffrir et qu'il vous fera croître et multiplier 4 dans les biens spirituels et temporels. Je vous annonce également que, si vous retournez à votre vomissement — ce qu'à Dieu ne plaise ! —, cette plaie et ce fléau reviendront sur vous, accompagnés de beaucoup d'autres plus grands tourments. »

Il advint que, par la providence divine et les mérites du saint père, ce tourment cessa sur l'heure. En outre, ce qui est un grand miracle, quand la grêle venait dévaster les champs de leurs voisins, elle ne touchait pas leurs champs qui en étaient tout proches. Ils se mirent alors à multiplier et abonder dans les biens spirituels et temporels pendant seize à vingt ans. Par la suite, ils se mirent à s'enorgueillir de leur graisse 1, à se prendre en haine les uns les autres et à se frapper par l'épée jusqu'à la mort 2, à tuer des animaux en secret 3, à piller et voler de nuit et à perpétrer bien d'autres forfaits. Quand le Seigneur vit que leurs oeuvres étaient mauvaises 4 et qu'ils n'observaient pas ce qui leur avait été annoncé par son serviteur, [sa colère s'emporta contre eux, la main de sa miséricorde 5 s'éloigna d'eux, la plaie de la grêle et des loups revint 6] sur eux, comme le leur avait dit le saint père, et bien d'autres tourments pires que les premiers fondirent sur eux. Le bourg tout entier fut en effet détruit par le feu et, ayant perdu tout ce qu'ils avaient, eux seuls en réchappèrent '. Ainsi les frères et les autres qui avaient entendu les paroles par lesquelles le saint père leur avait prédit la prospérité et 1' adversité admirèrent-ils sa sainteté en voyant toutes ses paroles accomplies à la lettre.

[François prédit la sédition qui va ravager Pérouse à des chevaliers qui perturbent sa prédication]

1304 §75 [LP 35] Un jour que le bienheureux François prêchait sur la place de Pérouse 1 à un peuple nombreux assemblé là 2, voici que, par mode de jeu, des chevaliers de Pérouse se mirent à lancer leurs chevaux à travers la place, armes à la main, entravant ainsi la prédication 3. Malgré les réprimandes des hommes et des femmes qui tentaient d'écouter la prédication, ils ne cessaient pas pour autant. Se tournant vers eux, le bienheureux François dit avec ferveur d'esprit : « Écoutez et comprenez ce que le Seigneur vous annonce par moi, son serviteur ; et ne dites pas : "C'est un homme d'Assise." » Le bienheureux François dit cela, car il y avait 4 une haine ancienne entre les gens d'Assise et ceux de Pérouse 5. Il poursuit donc : « Le Seigneur vous a exaltés et magnifiés 6 au-dessus de tous vos voisins ; c'est pourquoi vous devez d'autant plus reconnaître votre Créateur et vous devez vous humilier davantage non seulement devant Dieu tout-puissant, mais aussi devant vos voisins. Mais votre cœur est gonflé d'arrogance, de votre orgueil et d'audace 7, et vous dévastez vos voisins et tuez beaucoup d'entre eux. Aussi je vous le dis : si, rapidement, vous ne vous tournez pas vers lui 8 et n'offrez pas réparation à ceux que vous avez offensés, le

Seigneur qui ne laisse rien impuni 1, afin de vous infliger une vengeance, une punition et un affront plus grands, vous fera vous dresser les uns contre les autres ; et une fois que la sédition et la guerre civile auront éclaté, vous endurerez un tourment plus grand que celui que vos voisins pourraient vous infliger 2. »

De fait, dans sa prédication, le bienheureux François ne taisait pas les vices du peuple, par lesquels ils offensaient publiquement Dieu et le prochain 3. Mais le Seigneur lui avait donné une si grande grâce que quiconque le voyait ou l'entendait, petit ou grand 4, le craignait et le vénérât à cause de l'abondante grâce qu'il avait reçue de Dieu ; à tel point que, si fortement qu'il les réprimandait, même s'ils devaient en avoir honte, chacun en était édifié ; bien plus, parfois à cette occasion et afin qu'il prie plus instamment le Seigneur pour eux, ils se tournaient vers le Seigneur 5.

Il advint par permission divine que, peu de jours après, un conflit éclata entre les chevaliers et le peuple, si bien que le 1306 peuple chassa les chevaliers hors de la cité. Les chevaliers, avec l'aide de l'Église 1, dévastèrent de nombreux champs, vignes et vergers du peuple et lui infligèrent tous les autres maux qu'ils pouvaient lui infliger ; de même le peuple dévasta-t-il les champs, les vignes et les vergers des chevaliers. Ainsi ce peuple fut-il puni d'une plus grande punition que celle qu'auraient pu lui infliger tous ses voisins qu'il avait offensés. C'est ainsi que fut accompli à la lettre ce que le bienheureux François avait prédit à leur sujet 2.

[François prie pour un abbé, qui en ressent immédiatement le bienfait]

§76 [LP 36] Tandis que le bienheureux François parcourait une province, il rencontra l'abbé d'un monastère 3, qui le vénérât d'un amour extrême. L'abbé descendit de cheval et parla avec lui du salut de son âme pendant quelque temps. Au moment où ils décidèrent de se séparer, l'abbé demanda au bienheureux François, avec une totale dévotion, de prier le Seigneur pour son âme. Le bienheureux François lui répondit : « Je le ferai volontiers. » Alors que l'abbé s'éloignait un peu du bienheureux François, celui-ci dit à son compagnon : « Frère, attendons un peu, car je veux prier pour cet abbé, comme je l'ai promis. » Et il pria pour lui. C'était en effet l'habitude du bienheureux François, lorsque par dévotion quelqu'un lui demandait de prier le Seigneur pour son âme, d'effectuer une prière pour lui le plus vite qu'il pouvait, pour ne pas la laisser tomber dans l'oubli par la suite. L'abbé continuait sa route, encore peu éloigné du bienheureux François, quand soudain le Seigneur lui rendit visite en son cœur ; une douce chaleur envahit son visage et il fut ravi en extase 1, mais durant un bref moment. Revenu en lui-même, il comprit aussitôt que le bienheureux François avait prié pour lui. Il se mit à louer Dieu et à en avoir une allégresse spirituelle et corporelle 2. Dès lors, il eut une dévotion encore plus grande envers le saint père, jugeant en lui-même la grandeur de sa sainteté. Tant qu'il vécut, il tint en lui ce fait pour un grand miracle et il fit bien souvent savoir aux frères et à d'autres comment cela lui était arrivé 3.

[L'amour du Christ fait se détourner François de ses propres souffrances]

§77 [LP 37a] Le bienheureux François avait eu pendant longtemps et eut jusqu'au jour de sa mort des maux de foie, de rate et d'estomac ; de plus, du moment où il fut dans les régions d'outre-mer pour prêcher au sultan de Babylone et d'Égypte 4, il 1308 eut une très grave maladie 1 des yeux causée par les peines dues à un voyage épuisant, car il endura de fortes chaleurs à l'aller et au retour. Pourtant, à cause de la ferveur d'esprit qu'il eut depuis le début de sa conversion au Christ, il ne voulut donc pas avoir le souci de se faire soigner pour aucun de ces maux, bien qu'il en eût alors été prié par ses frères et par beaucoup de gens, émus de pitié et de compassion envers lui. Car en raison de la grande douceur et compassion qu'il retirait chaque jour de l'humilité et des traces du Fils de Dieu 2, ce qui était amer pour la chair, il le prenait et le tenait pour doux 3. De fait, il souffrait tant chaque jour des douleurs et des

amertumes que le Christ a endurées pour nous, et il s'en mortifiait tant intérieurement et extérieurement qu'il ne se souciait pas des siennes propres.

[Un homme spirituel rencontre François pleurant sur la passion du Christ]

§78 [LP 37b] Peu d'années après sa conversion, un jour qu'il cheminait seul sur la route non loin de l'église Sainte-Mariede-la-Portioncule, il allait donc en se lamentant et en gémissant à voix haute. Comme il cheminait de la sorte, vint à lui un homme spirituel, que nous avons connu et de qui nous avons appris ce fait -- un homme qui lui avait beaucoup fait miséricorde et donné beaucoup de consolation, avant qu'il n'eût le moindre frère tout comme par la suite 4. Ému de compassion à son encontre, l'homme lui demanda : « Qu'as-tu, frère ? »

Il pensait en effet qu'il souffrait de quelque maladie. Mais François répondit :

« Je devrais aller ainsi par le monde entier en me lamentant et en gémissant, sans honte, sur la passion de mon Seigneur ! »

Alors, s'unissant à lui, cet homme se mit à se lamenter et à pleurer avec force.

[Réponse de François à un frère qui l'invite à se faire lire les Écritures]

§79 [LP 38] Une autre fois, à l'époque de sa maladie des yeux, il était donc affligé de telles douleurs qu'un jour un ministre 1 lui dit : « Frère, pourquoi ne te fais-tu pas lire par ton compagnon des passages des prophètes et d'autres Écritures ? Ainsi ton esprit exultera-t-il dans 2 le Seigneur et en recevras-tu une très grande consolation. » Le ministre savait en effet qu'il éprouvait beaucoup de joie dans le Seigneur quand il écoutait lire les divines Écritures. Mais il lui répondit : « Frère, je trouve chaque jour tant de douceur et de consolation dans ma mémoire par la méditation de l'humilité des traces du Fils de Dieu 3 que, même si je vivais jusqu'à la fin des siècles, il ne me serait guère nécessaire d'écouter ou de méditer d'autres Écritures. » Souvent donc il se remémorait et disait ensuite aux frères cette parole de David : Mon âme a refusé d'être consolée 4. Pour cette raison, comme bien souvent il disait aux frères qu'il lui fallait être un 1310 modèle et un exemple pour tous les frères 1, pour cela il se refusait à prendre non seulement les médicaments, mais aussi les aliments qui lui étaient nécessaires dans ses maladies 2. C'est parce qu'il observait attentivement ce qui vient d'être dit qu'il

était sévère à l'égard de son corps, non seulement quand il paraissait être en bonne santé -- encore qu'il ait toujours été faible et malade --, mais aussi dans ses maladies³.

[François confesse en public avoir mangé gras durant une maladie]

§80 [LP 39] À une époque où il s'était un peu remis d'une très grave maladie, il réfléchit et il lui sembla qu'il avait bénéficié d'un certain régime de faveur ⁴ durant cette maladie ; pourtant, il avait peu mangé, puisque, à cause de ses nombreuses, diverses et longues maladies, il ne pouvait guère manger. Se levant un jour, alors qu'il n'était pas guéri de la fièvre quarte ⁵, il fit convoquer le peuple d'Assise sur la place ⁶ pour une prédication. Quand il eut achevé la prédication, il commanda que personne ne s'en aille tant qu'il ne serait pas revenu auprès d'eux. Il entra dans l'église ¹ Saint-Rufin et descendit dans la confession ² avec frère Pierre de Cattaneo, qui avait été choisi par lui comme premier ministre général ³, et quelques autres frères⁴; là il commanda ⁵ à frère Pierre que, quoi qu'il décide de dire de lui-même et de faire, il lui obéisse et ne le contredise pas ⁶. Et frère Pierre lui répondit : « Frère, je ne peux ni ne dois vouloir rien d'autre que ce qui te plaît, en ce qui nous concerne toi et moi. » Se dépouillant de sa tunique, le bienheureux François commanda à frère Pierre de le conduire avec sa corde au cou, nu, devant le peuple. Il commanda à un autre frère de prendre une écuelle pleine de cendres, de monter à l'endroit où il avait prêché et de projeter et répandre cette cendre sur sa tête ⁷. Mais ce frère, ému de pitié et de compassion envers lui, ne lui obéit pas ⁸. Frère Pierre se leva et le conduisit ⁹ comme il le lui avait ¹³¹² commandé, en se lamentant avec force et les autres frères avec lui ¹.

Par suite, lorsqu'il fut revenu, ainsi nu, devant le peuple à l'endroit où il avait prêché, il déclara : « Vous croyez que je suis un saint homme, tout comme d'autres qui, à mon exemple, quittent le monde, entrent dans la religion et embrassent la vie des frères. Mais je confesse à Dieu et à vous que, durant ma maladie, j'ai mangé de la viande et un bouillon à base de viande. » Ils se mirent presque tous à se lamenter, émus de pitié et de compassion pour lui, d'autant qu'il faisait alors un grand froid et un temps d'hiver et qu'il n'était pas encore guéri de sa fièvre quarte. Ils se frappaient la poitrine en s'accusant eux-mêmes et disaient : « Si ce saint s'accuse avec une si grande honte pour une juste et manifeste nécessité du corps ² -- lui dont nous connaissons la vie, que nous voyons vivant dans une chair déjà presque morte à cause de l'excès d'abstinence et d'austérité qu'il a eu contre son corps depuis le début de sa conversion au Christ --, que ferons-nous, misérables que nous sommes, nous qui,

tout le temps de notre vie, avons vécu et voulons vivre selon la volonté et les désirs de la chair 3 ? »

[François se refuse à toute hypocrisie dans le vêtement et la nourriture]

§81 [LP 40] De même, à l'époque où il demeura dans un ermitage pour le carême de la Saint-Martin 4, les frères, à cause de sa maladie, accommodaient-ils au lard les aliments qu'ils lui donnaient à manger, d'autant que l'huile était très contre-indiquée pour ses maladies ; or une fois le carême achevé, comme il prêchait à un peuple nombreux assemblé 1 non loin de l'ermitage, il leur dit dans les premiers mots de sa prédication : « Vous êtes venus à moi avec grande dévotion et vous croyez que je suis un saint homme, mais je confesse à Dieu et à vous que, durant ce carême, en cet ermitage, j'ai mangé des aliments accommodés au lard. »

De plus, il arrivait aussi à l'occasion 2 que, si les frères ou les amis des frères, quand il mangeait avec eux, lui avaient parfois confectionné un régime de faveur 3 à cause de ses maladies ou de la nécessité manifeste de son corps 4, aussitôt, dans la maison ou quand il sortait de la maison, il déclarait ouvertement devant les frères et même les séculiers qui ignoraient ce fait : « J'ai mangé tels aliments » ; car il ne voulait pas cacher aux hommes ce qui est connu de Dieu. De plus, qu'importe l'endroit où il était ou ceux devant qui il était, religieux ou séculiers : s'il arrivait que son esprit incline vers la vaine gloire, l'orgueil ou quelque autre vice, il s'en confessait aussitôt devant eux, ouvertement et sans voile. Ainsi dit-il un jour à ses compagnons : « Je veux vivre auprès de Dieu, dans les ermitages et les autres lieux où je séjourne, exactement comme si les hommes m'observaient et me voyaient, car, s'ils me croient un saint homme et si je ne menais pas la vie qui convient à un saint, je serais un hypocrite. »

Ainsi un jour d'hiver, à cause de sa maladie de la rate et du froid de son estomac, un des compagnons, qui était son 1314 gardien 1, acquit-il une peau de renard et le pria-t-il de lui permettre de la coudre sous sa tunique au niveau de la rate et de l'estomac, d'autant qu'il régnait alors un grand froid. Or du moment où il commença à servir le Christ jusqu'au jour de sa mort, quel que soit le temps 2, il ne voulut porter ni avoir rien qu'une seule tunique, rapiécée quand il voulait la rapiécer 3. Le bienheureux François lui répondit : « Si tu veux que j'aie cette fourrure à l'intérieur de ma tunique, fais-moi poser et coudre une petite pièce de cette fourrure à l'extérieur de la tunique, pour témoigner aux hommes que, moi, j'ai une fourrure à l'intérieur. » Et il en fut ainsi. Mais il ne la porta pas beaucoup, bien qu'elle lui fût nécessaire à cause de ses maladies.

[François confesse sa vanité après avoir donné son manteau à une vieille femme]

§82 [LP 41] Une autre fois, il parcourait la cité d'Assise et beaucoup de gens l'accompagnaient. Une pauvre petite vieille lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu 4. Aussitôt, il lui donna le manteau qu'il avait sur le dos. Et tout aussitôt, il confessa devant ceux qui l'accompagnaient qu'il en avait eu de la vaine gloire. Nous qui avons été avec lui 5, nous avons vu et entendu de nombreux autres exemples 6 semblables à ceux-ci, mais nous ne pouvons pas les dire, car il serait trop long de les écrire et de les expliquer 7.

En cela, le bienheureux François eut pour suprême et principal souci de ne pas être hypocrite devant Dieu. Bien qu'à cause de sa maladie, un régime de faveur 1 fût nécessaire à son corps, pourtant il considérait donc qu'il se devait de toujours offrir le bon exemple aux frères et aux autres hommes, afin de leur enlever toute occasion de récriminer et tout mauvais exemple ; car il préférait endurer patiemment et volontairement les nécessités de son corps 2 -- et il les endura jusqu'au jour de sa mort -- plutôt que d'y satisfaire, quand bien même il aurait pu le faire sans manquer à Dieu ni au bon exemple.

[Le cardinal Hugolin et frère Élie enjoignent à François de faire soigner ses yeux ; à Saint-Damien, il compose le Cantique de frère Soleil]

§83 [LP 42] Voyant que le bienheureux François se montrait toujours aussi sévère à l'égard de son corps qu'il l'avait été et d'autant qu'il avait déjà commencé à perdre la lumière de ses yeux et refusait de s'en faire soigner, l'évêque d' Ostie, qui plus tard devint pape 3, lui adressa cette recommandation avec beaucoup de tendresse et de compassion envers lui, en lui disant : « Frère, tu n'agis pas bien en ne te faisant pas assister pour ta maladie des yeux, car ta santé et ta vie sont très utiles à toi et aux autres 4. Car si, pour tes frères malades, tu compatissais et es toujours aussi miséricordieux que tu l'as été, tu ne devrais pas être cruel envers toi-même dans une nécessité et une maladie si extrêmes et manifestes. C'est pourquoi je te commande de te faire assister et soigner ! » 1316

De même, deux ans avant son décès 1, alors qu'il était déjà gravement malade, en particulier de sa maladie des yeux, et qu'il demeurait à Saint-Damien dans une petite cellule faite de nattes, le ministre général 2, considérant et voyant combien il était tourmenté par sa maladie des yeux, lui commanda de se faire assister et de se laisser soigner 3. En outre, il lui dit qu'il voulait être présent quand

le médecin commencerait à le soigner, afin de veiller surtout à ce qu'il se fasse plus sûrement soigner et pour le réconforter, car il en souffrait beaucoup. Mais il régnait alors un grand froid et le temps n'était pas favorable pour appliquer ces soins.

[LP 43] Le bienheureux François coucha là 4 jusqu'à cinquante jours et plus, durant lesquels il ne pouvait voir, de jour, la lumière du jour ni, de nuit, la lumière du feu ; mais dans la maison et dans cette cellule, il demeurait toujours dans l'obscurité. De plus, il avait de jour et de nuit de grandes douleurs des yeux, si bien que, de nuit, il ne pouvait presque pas se reposer ni dormir, ce qui était fort néfaste et ajoutait un grand poids à sa maladie des yeux et à ses autres maladies 5. En outre, même si parfois il voulait se reposer et dormir, dans la maison et dans la petite cellule où il gisait, qui était faite de nattes et se dressait dans une partie de la maison 6, il y avait tant de souris qui se déplaçaient en courant sur lui et autour de lui qu'elles ne le laissaient pas dormir. De même l'entraînaient-elles beaucoup durant les temps de prière. Et non seulement de nuit, mais aussi de jour, elles le tourmentaient énormément, au point de monter sur sa table même quand il mangeait, si bien que ses compagnons et lui-même considéraient qu'il s'agissait d'une tentation diabolique, ce qui était le cas. Aussi une nuit, voyant qu'il avait tant de tribulations, le bienheureux François fut-il ému de pitié envers lui-même et se dit-il intérieurement :

« Seigneur, viens vite ci mon secours 1 dans mes maladies, pour que je sois capable de les supporter avec patience ! »

Et soudain il lui fut dit en esprit :

« Dis-moi, frère : si quelqu'un, en échange de tes maladies et de tes tribulations, te donnait un trésor si grand et précieux que, si toute la terre était de l'or pur, toutes les pierres des pierres précieuses et toute l'eau du baume, pourtant tu ne compterais et ne tiendrais toutes ces choses pour rien, comme si elles n'étaient que ces matières, de la terre, des pierres et de l'eau, en comparaison du grand et précieux trésor qui te serait donné 2, ne te réjouirais-tu pas beaucoup ? »

Le bienheureux François répondit :

« Seigneur, ce trésor serait grand et inestimable 3, très précieux et immensément aimable et désirable. »

Et il lui fut dit :

« Eh bien, frère, réjouis-toi bien et exulte dans tes maladies et tes tribulations, car désormais tu dois te sentir en sécurité, comme si tu étais déjà dans mon Royaume. »

Se levant le matin, il dit à ses compagnons :

« Si l'empereur donnait à un de ses serviteurs un royaume entier, celui-ci ne devrait-il pas beaucoup se réjouir ? Mais s'il lui donnait tout l'empire, ne se réjouirait-il pas encore bien davantage ? »

Il leur dit alors :

« Je dois donc beaucoup me réjouir, dorénavant, dans mes maladies et mes tribulations 4, puiser mon réconfort dans le Seigneur 5 et toujours rendre 1318 grâces à Dieu le Père, à son Fils unique notre Seigneur Jésus Christ 1 et à l'Esprit saint de m'avoir accordé tant de grâce et de bénédiction ; car alors que je suis encore vivant dans la chair, par sa miséricorde il m'a jugé digne, moi son indigne petit serviteur, de recevoir la certitude d'avoir part au Royaume. Aussi, en vue de sa louange, de notre consolation et de l'édification du prochain, je veux faire une nouvelle 2 louange du Seigneur sur ses créatures dont nous usons chaque jour, sans lesquelles nous ne pouvons vivre et en lesquelles le genre humain offense beaucoup le Créateur. Chaque jour nous sommes ingrats face à tant de grâce, car nous n'en louons pas comme nous le devrions notre Créateur et dispensateur de tous biens. »

S'asseyant, il se mit à méditer, puis à dire : « Très haut, tout-puissant, bon Seigneur 3. » Il fit un chant sur ces paroles et l'enseigna à ses compagnons pour qu'ils le disent 4. Son esprit, en effet, était alors plongé dans une si grande douceur et une si grande consolation qu'il voulait envoyer chercher frère Pacifique, qui dans le monde était appelé le « roi des poètes » et fut un très courtois maître de chant 5, et lui donner quelques frères bons et spirituels, pour qu'ils aillent par le monde en prêchant et louant Dieu. Il voulait en effet et demandait que, d'abord, un de ceux qui savaient prêcher prêche au peuple et, après sa prédication, que tous chantent les Louanges du Seigneur comme des jongleurs du Seigneur. Une fois les *Louanges* achevées, il voulait que le prédicateur dise au peuple : « Nous sommes les jongleurs du Seigneur et la rémunération que nous voulons recevoir de vous, c'est que vous teniez bon dans une vraie pénitence. » Et il ajoutait : « Que sont en effet les serviteurs de Dieu sinon, en quelque sorte, ses jongleurs, qui doivent émouvoir le cœur des hommes et les élever à l'allégresse spirituelle 1 ? » Et ce faisant, il parlait spécialement des Frères mineurs, qui avaient été donnés au peuple pour son salut.

Les *Louanges du Seigneur* qu'il fit, à savoir « Très haut, tout-puissant, bon Seigneur », il leur donna le nom de *Cantique de frère Soleil*, lequel est plus beau que toutes les autres créatures et peut davantage être comparé à Dieu 2. Aussi 3 disait-il :

« Le matin, au lever du soleil, tout homme devrait louer Dieu qui l'a créé, car par lui, de jour, les yeux sont éclairés. Le soir, à la tombée

de la nuit, tout homme devrait louer Dieu pour cette autre créature qu'est frère Feu, car par lui, de nuit, nos yeux sont éclairés. »

Et il ajoutait :

« Nous sommes tous comme des aveugles et c'est par ces deux créatures 4 que le Seigneur éclaire nos yeux 5. Aussi, pour celles-ci et pour toutes ses autres créatures dont nous usons chaque jour 6, devons-nous toujours louer 1320 particulièrement le glorieux Créateur lui-même. »

Qu'il soit en bonne santé ou malade, lui-même le fit et continua de le faire avec joie et il exhortait volontiers les autres à louer le Seigneur. De plus, lorsqu'il était terrassé par la maladie, lui-même entonnait les Louanges du Seigneur et les faisait ensuite chanter par ses compagnons, afin de pouvoir oublier, dans la méditation de la louange du Seigneur, l'âpreté de ses douleurs et de ses maladies. Et ainsi fit-il jusqu'au jour de sa mort.

[François ajoute au Cantique de frère Soleil une strophe sur le pardon et amène l'évêque et le podestat d'Assise à faire la paix]

84 [LP 44] A la même époque, comme il gisait malade -- les Louanges susdites étaient déjà composées --, celui qui était alors évêque de la cité d'Assise 1 excommunia le podestat d'Assise 2. En retour, enflammé d'indignation contre lui, celui qui était podestat fit proclamer haut et fort un ordre inhabituel par toute la cité d'Assise, interdisant que quiconque vende ou achète rien à l'évêque, ni ne passe de contrat avec lui ; ainsi se haïssaient-ils violemment l'un l'autre. Le bienheureux François, bien que malade, fut ému de compassion envers eux, d'autant qu'aucun religieux ni séculier ne s'entremettait pour rétablir entre eux la paix et la concorde. Il dit à ses compagnons :

« C'est une grande honte pour vous 1, serviteurs de Dieu, que l'évêque et le podestat se haïssent ainsi l'un l'autre et que personne ne s'entremette pour rétablir entre eux la paix et la concorde. » C'est ainsi qu'en cette occasion, il ajouta à ces Louanges une nouvelle strophe, à savoir :

Loué sois-tu, mon Seigneur,
pour ceux qui pardonnent pour l'amour de toi
et supportent maladies et tribulations.

Heureux ceux qui les supporteront en paix,
car par toi, Très-Haut, ils seront couronnés 2.

Il appela ensuite un de ses compagnons en lui disant : « Va et dis de ma part au podestat de venir à l'évêché avec les magnats et les autres

gens de la cité qu'il peut amener avec lui. » Et lorsqu'il partait, il dit à deux autres de ses compagnons : « Allez et, devant l'évêque, le podestat et les autres qui sont avec eux, chantez le Cantique de frère Soleil. Et j'ai confiance dans le Seigneur 3 qu'il ouvrira leurs cœurs à l'humilité et qu'ils feront la paix l'un avec l'autre et reviendront à leur ancienne amitié et affection. » Une fois tout le monde assemblé sur la place de l'enclos de l'évêché, les deux frères se levèrent et l'un d'eux dit : « Le bienheureux François, dans sa maladie, a fait les Louanges du Seigneur sur ses créatures pour sa louange et l'édification du prochain. C'est pourquoi il vous prie de les écouter avec grande dévotion. » Et ainsi se mirent-ils à chanter et à les leur dire. Aussitôt le podestat se leva et, bras et mains jointes, avec grande dévotion comme si c'était l'Évangile du Seigneur et même avec 1322 des larmes, il écouta attentivement. Il avait en effet une grande foi et une grande dévotion dans le bienheureux François 1.

Une fois finies les Louanges du Seigneur, le podestat dit devant tous : « En vérité je vous le dis 2, non seulement je pardonne au seigneur évêque, que je dois tenir pour mon seigneur, mais si quelqu'un avait tué mon frère ou mon fils, je lui pardonnerais aussi. » Et il se jeta alors aux pieds du seigneur évêque en lui disant : « Eh bien, je suis prêt à vous donner satisfaction pour tout, comme il vous plaira, pour l'amour de notre Seigneur Jésus Christ et de son serviteur, le bienheureux François. »

Le prenant dans ses mains, l'évêque le releva et lui dit : « Du fait de mon office, il conviendrait que je sois humble, mais je suis par nature enclin à la colère, c'est pourquoi il faut que tu me pardonnes. » Et avec beaucoup de bienveillance et d'affection, ils s'étreignirent et s'embrassèrent l'un l'autre. Les frères s'émerveillèrent grandement en considérant la sainteté du bienheureux François 3, puisque se vérifia à la lettre ce qu'il avait prédit concernant la paix et la concorde entre eux. Et tous les autres qui étaient présents et qui avaient entendu tinrent pour un grand miracle -- qu'ils attribuèrent aux mérites du bienheureux François -- le fait que le Seigneur les avait visités aussi rapidement et que, sans remâcher aucune des paroles dites, d'un si grand conflit ils étaient revenus à une si grande concorde.

C'est pourquoi, nous qui avons été avec le bienheureux François, nous rendons témoignage 4 de ce que toujours, quand il prédisait : « Quelque chose est ou sera ainsi », cela se produisait presque à la lettre. Et ce que nous avons vu de nos yeux 1 serait trop long à écrire ou à expliquer 2.

[François compose l'Écoutez, pauvrettes pour la consolation de Claire et de ses soeurs]

§85 [LP 45] Durant ces mêmes jours et dans le même lieu, après avoir composé les Louanges du Seigneur sur les créatures, le bienheureux François fit aussi de saintes paroles, accompagnées d'un chant, pour la plus grande consolation des Pauvres Dames du monastère de Saint-Damien, d'autant qu'il savait qu'elles étaient très affectées par sa maladie. Comme il ne pouvait les consoler et les visiter en personne à cause de sa maladie, il voulut leur communiquer ces paroles par ses compagnons. En elles, il voulut leur faire connaître en peu de mots sa volonté, alors et pour toujours : comment elles devaient ne faire qu'une seule âme 3 et vivre dans la charité 4, car c'est grâce à son exemple et à sa prédication, lorsque les frères étaient encore peu nombreux, qu'elles s'étaient converties au Christ 5. Leur conversion et leur conduite sont la gloire et l'édification non seulement de la religion des frères, dont elles sont la petite plante 6, mais aussi de toute l'Église de Dieu 7. Aussi, comme le bienheureux 1324 François savait que, dès le commencement de leur conversion, elles avaient mené et menaient encore une vie extrêmement austère et pauvre, par volonté et par nécessité, son esprit était-il toujours mû d'affection envers elles. Dans ces mêmes paroles, il les priait, puisque le Seigneur les avait assemblées de nombreuses régions pour les unir dans la sainte charité, la sainte pauvreté et la sainte obéissance, de s'employer à toujours vivre ainsi et mourir en celles-ci. Et il les avertissait 1 spécialement de pourvoir avec discernement aux besoins de leurs corps, en usant 2 avec joie et action de grâces des aumônes que le Seigneur leur donnerait, et surtout de se montrer patientes : les bienportantes, dans les fatigues qu'elles supportaient au service de leurs soeurs malades, et les malades, dans leurs maladies et dans les nécessités qu'elles enduraient 3.

[François se fait soigner les yeux à Fonte Colombo ; la courtoisie de frère Feu envers lui ; sa révérence envers frère Feu]

§86 [LP 46] Comme approchait le moment favorable pour soigner sa maladie des yeux 4, il advint que le bienheureux François quitta ce lieu 1, bien qu'il fût gravement malade des yeux. Il avait sur la tête un grand capuchon que les frères lui avaient fait et, devant les yeux, un pan de laine et de lin cousu au capuchon, car il ne pouvait regarder ni voir la lumière du jour en raison des grandes douleurs provenant de sa maladie des yeux. Ses compagnons le conduisirent à cheval à l'ermitage de Fonte Colombo près de Rieti,

pour prendre conseil d'un médecin de Rieti qui savait traiter les maladies des yeux 2. Lorsque ce médecin y vint, il dit au bienheureux François qu'il voulait faire une cautérisation au-dessus de la mâchoire, jusqu'au sourcil de l'oeil qui était le plus malade. Mais le bienheureux François ne voulait pas commencer le traitement avant l'arrivée de frère Élie 3. Comme il l'attendait et que celui-ci n'arrivait pas — car il ne put venir en raison des nombreux empêchements qu'il eut —, le bienheureux François hésitait à commencer le traitement. Mais contraint par la nécessité et surtout par obéissance au seigneur évêque d'Ostie 4 et au ministre général, il décida de leur obéir, bien qu'il lui fût fort difficile d'accepter de tels soins pour lui-même — et pour cette raison, il voulait que ce soit son ministre qui prenne la décision.

[LP 47] Plus tard, une nuit où il ne pouvait dormir en raison des douleurs de ses maladies, pris de pitié et de compassion 1326 pour lui-même, il dit à ses compagnons 1 : « Très chers frères, mes petits enfants 2, qu'il ne vous lasse ni ne vous pèse de souffrir pour ma maladie, car le Seigneur vous restituera pour moi, son pauvre petit serviteur, en ce monde et en celui à venir, tout le fruit des oeuvres que vous n'êtes pas en mesure d'accomplir en raison de votre sollicitude pour ma maladie. Vous en obtiendrez même un plus grand gain que ceux qui aident la religion tout entière et la vie des frères 3. Aussi devriez-vous même me dire : "C'est pour toi que nous effectuons nos dépenses et c'est le Seigneur qui, au lieu de toi, sera notre débiteur !" » Le saint père disait cela, car il voulait les aider à surmonter le découragement et la faiblesse de leur esprit 4, de crainte qu'ils ne soient parfois tentés de dire, à l'occasion de ce labeur : « Nous ne sommes plus capables de prier, ni de supporter un si grand labeur » et qu'ils ne soient rendus las et découragés et ne perdent ainsi le fruit de leur labeur.

[LP 48] Le jour arriva où le médecin vint en apportant le fer avec lequel il effectuait les cautérisations pour la maladie des yeux ; il avait fait allumer un feu pour chauffer le fer et, une fois le feu allumé, il y mit le fer. Pour reconforter son esprit afin qu'il ne s'effraie pas, le bienheureux François dit au feu : « Mon frère Feu, noble et utile parmi les autres créatures qu'a créées le Très-Haut, sois courtois avec moi en cette heure, car je t'ai chéri par le passé 1 et je te chérirai encore à l'avenir, pour l'amour du Seigneur qui t'a créé. Aussi je prie notre Créateur qui t'a créé 2 de tempérer ta chaleur de sorte que je sois capable de l'endurer. » Et une fois sa prière achevée, il traça le signe de croix sur le feu.

Nous qui étions avec lui 3, nous nous enfuîmes tous, pris de pitié et de compassion 4 envers lui, et seul le médecin demeura avec lui. Une fois la cautérisation effectuée, nous revînmes auprès de lui. Il nous dit : « Peureux ! Hommes de peu de foi 5 ! Pourquoi vous êtes-

vous enfuis ? En vérité, je vous le dis 6, je n'ai ressenti aucune douleur ni la chaleur du feu. Au contraire, si ce n'est pas bien cuit, qu'on cuise encore mieux 7 ! »

Le médecin s'en étonna beaucoup et tint cela pour un grand miracle, car il 8 n'avait pas même bougé. Le médecin dit alors : « Mes frères, je vous le dis : non seulement de lui, qui est faible et malade, mais également de celui qui serait fort et sain de corps, je craindrais qu'il ne puisse endurer une si grande cautérisation, ce dont j'ai déjà fait l'expérience chez certains. » De fait, la cautérisation fut longue, s'étendant de l'oreille jusqu'au sourcil de l'oeil, à cause de l'abondante humeur qui, chaque jour et depuis des années, coulait jour et nuit en ses yeux. C'est pourquoi, selon l'avis de ce médecin, il fallait inciser toutes les veines de l'oreille jusqu'au sourcil, bien que, selon l'avis 1328 d'autres médecins, cela lui serait tout à fait néfaste -- ce qui s'avéra, car cela ne lui profita en rien. De même un autre médecin lui perfora-t-il les deux oreilles, mais cela ne lui profita en rien.

[LP 49] Il n'est pas étonnant que le feu et les autres créatures lui aient parfois témoigné de la révérence. Comme nous qui avons été avec lui 1 l'avons vu, il les chérissait en effet et les révèrait d'un si grand amour de charité 2, il trouvait en elles tant de plaisir et son esprit était ému de tant de pitié et de compassion envers elles que, quand quelqu'un ne les traitait pas convenablement, il en était troublé 3 ». Il leur parlait aussi, avec une allégresse intérieure et extérieure, comme si elles sentaient, comprenaient et exprimaient quelque chose de Dieu 4, de sorte que souvent, en une telle occasion, il était ravi dans la contemplation de Dieu.

Ainsi 5, un jour qu'il était assis 6 à côté d'un feu, à son insu le feu prit-il à ses caleçons de lin près de la jambe. Quand il sentit la chaleur du feu et que son compagnon vit que le feu consumait ses caleçons, ce dernier s'élança en voulant l'éteindre. Mais il lui dit : « Très cher frère, ne fais pas de mal à frère Feu ! » Et ainsi ne lui permit-il en aucune façon de l'éteindre 1. L'autre alla aussitôt trouver le frère qui était son gardien 2 et le conduisit au bienheureux François ; et ainsi, contre son gré, se mit-il à l'éteindre.

De fait, il ne voulait pas qu'on éteigne chandelle, lampe ou feu, comme il est d'usage quand c'est nécessaire, tant il était ému de piété et d'affection envers le feu. Il ne voulait pas non plus qu'un frère jette au loin les tisons ou les braises 3, comme il est bien souvent d'usage, mais il voulait qu'il les pose simplement par terre, par révérence envers Celui dont le feu est la créature 4.

[François refuse de combattre un feu qui consume sa cellule et de conserver une peau qu'il a soustraite au feu]

87 [LP 50] Une autre fois, quand il fit un carême sur le mont Alverne 5, un jour, alors que son compagnon allumait un feu à l'heure du repas dans la cellule où il mangeait, une fois le feu allumé, il vint trouver le bienheureux François à la cellule où 1330 celui-ci priaît et couchait habituellement 1 pour lui lire le saint évangile qui était dit à la messe du jour. Car quand il ne pouvait entendre la messe, le bienheureux François voulait toujours entendre l'évangile du jour 2 avant de manger. Comme le bienheureux François venait pour manger dans la cellule où le feu avait été allumé, la flamme du feu montait déjà jusqu'au faite de la cellule et le consumait ; son compagnon se mit à l'éteindre comme il pouvait, mais il ne le pouvait seul. Or le bienheureux François ne voulait pas l'aider, mais il prit une peau dont il se couvrait la nuit et alla dans la forêt. Les frères du lieu, bien que demeurant loin de la cellule -- car celle-ci était éloignée du lieu des frères --, quand ils s'aperçurent que la cellule brûlait, vinrent et l'éteignirent. Le bienheureux François revint ensuite pour manger. Après le repas, il dit à son compagnon : « Je ne veux plus, désormais, avoir sur moi cette peau, car, à cause de mon avarice, je n'ai pas voulu que frère Feu la mange. »

[Amour et révérence de François pour toutes les créatures]

88 [LP 51] De même 3, quand il se lavait les mains, choisissait-il un endroit tel qu'après l'ablution, il ne foule pas l'eau des pieds. Quand il lui fallait marcher sur des pierres, il le faisait avec crainte et révérence, par amour de celui qui est appelé « Pierre » 4. Aussi, quand il disait le verset du psaume où il est dit : Sur la pierre, tu m'as élevé 5, déclarait-il par grande révérence et dévotion : « Sous les pieds de la pierre, tu m'as élevé. »

Au frère qui préparait le bois pour le feu, il disait de ne pas couper tout l'arbre, mais de le couper de telle façon qu'une partie demeure et qu'une autre soit coupée 1 -- et il l'ordonna aussi à un frère qui demeurait dans le même lieu que lui. Au frère qui faisait le jardin, il disait aussi de ne pas cultiver tout le terrain du jardin seulement pour les plantes comestibles, mais de laisser une partie du terrain pour qu'elle produise des plantes sauvages qui, en leur temps, produiraient ses soeurs les fleurs 2. Il disait en outre que le frère jardinier devait faire d' une partie du jardin un beau jardinet, en y mettant et plantant toutes sortes de plantes grimpantes 3 et toutes sortes de plantes qui produisent de belles fleurs, pour qu'en leur temps, elles invitent à la louange de Dieu tous ceux qui les verraient,

car toute créature dit et proclame : « Dieu m'a faite pour toi, ô homme ! »

Nous qui avons été avec lui 4, nous l'avons donc tant vu se réjouir toujours, intérieurement et extérieurement, en à peu près toutes les créatures, les toucher et les regarder avec plaisir, que son esprit paraissait non pas sur terre, mais dans le ciel. Cela est manifeste et vrai, car, en raison des nombreuses consolations qu'il eut et qu'il avait dans les créatures de Dieu, peu avant son décès il composa et fit des *Louanges du Seigneur* 5 sur ses 1332 créatures en vue d'inciter le cœur de leurs auditeurs à la louange de Dieu, afin que le Seigneur soit loué par tous en ses créatures 6.

[À Rieti, François donne son manteau à une femme souffrant d'une maladie des yeux]

§89 [LP 52] À la même époque, une pauvre petite femme de Machilone 2 vint à Rieti pour une maladie des yeux. Un jour que le médecin venait voir le bienheureux François, il lui dit : « Frère, une femme malade des yeux est venue me trouver, mais elle est tellement pauvre qu'il me faut l'aider pour l'amour de Dieu 3 et pourvoir à ses dépenses. » En entendant cela, le bienheureux François fut ému de pitié pour elle ; appelant à lui un des compagnons qui était son gardien 4, il lui dit : « Frère gardien, il nous faut rendre ce qui est à autrui. » Celui-ci dit : « De quoi s'agit-il, frère? » Et il répondit : « Ce manteau que nous avons reçu en prêt de cette pauvre petite femme malade des yeux, il nous faut le lui rendre 5 ! » Son gardien lui dit :

« Frère, fais-en ce qui te semblera le meilleur. » Le bienheureux François appela avec joie un homme spirituel qui lui était très intime et lui dit : « Prends ce manteau et avec lui douze pains, va trouver cette pauvre petite femme malade que te montrera le médecin qui la soigne et dis-lui de la sorte : "Le pauvre homme à qui tu as confié ce manteau te remercie du prêt de manteau que tu lui as fait. Prends ce qui est à toi 1 ." » Il alla donc et lui répéta tout ce que lui avait dit le bienheureux François. Celle-ci, pensant qu'il se moquait d'elle, lui dit avec crainte et honte : « Laisse-moi en paix 2, car je ne sais pas ce que tu veux dire 3. » Il lui mit alors le manteau et douze pains dans les mains 4. Se rendant compte qu'il disait vrai, la femme l'accepta en tremblant et le cœur exultant 5; puis, craignant que cela ne lui soit repris, elle se leva secrètement durant la nuit et retourna joyeusement en sa maison. En outre, le bienheureux François avait aussi dit à son gardien de pourvoir chaque jour à ses dépenses, pour l'amour de Dieu, tant qu'elle demeurerait là.

De fait, nous qui avons été avec le bienheureux François, nous rendons témoignage 6 à son sujet de ce qu'en bonne santé ou malade 7, il était d'une si grande charité et pitié non seulement à l'égard de ses frères, mais aussi à l'égard des pauvres, bien portants et malades, qu'il offrait aux autres avec beaucoup 1334 d'allégresse intérieure et extérieure les biens nécessaires à son corps, que les frères 1 se procuraient parfois avec beaucoup de sollicitude et de dévotion, après nous avoir amadoués pour que nous n'en soyons pas troublés ; et il en privait son corps, même s'ils lui étaient fort nécessaires.

À cause de cela, le ministre général et son gardien 2 lui avaient commandé de ne donner sa tunique à aucun frère sans leur permission. Car des frères, en raison de la dévotion qu'ils avaient pour lui, la lui demandaient parfois et il la leur donnait aussitôt. Ou bien lui-même, quand il voyait quelque frère en mauvaise santé ou mal vêtu, tantôt lui donnait parfois sa tunique et tantôt la partageait, donnant une partie et conservant l'autre, car il ne portait et ne voulait avoir qu'une seule tunique 3.

[Facilité et détachement avec lesquels François offrait sa tunique]

§90 (LP 53) Ainsi, un jour qu'il parcourait une province en prêchant, advint-il que deux frères français le rencontrèrent et reçurent de lui une très grande consolation. À la fin, par dévotion, ils lui demandèrent sa tunique « pour l'amour de Dieu » 4. Aussitôt qu'il entendit « amour de Dieu », il se dépouilla de sa tunique, restant nu pendant quelque temps. C'était en effet l'habitude du bienheureux François, lorsque quelqu'un lui disait : « Pour l'amour de Dieu, donne-moi ta tunique ou ta corde » ou quelque chose qu'il avait, de la donner aussitôt, par révérence pour ce Seigneur qui est appelé « amour » 1. De plus, cela lui déplaisait beaucoup et il réprimandait pour cela 2 les frères lorsqu'il les entendait invoquer « l'amour de Dieu » pour n'importe quel sujet. Il disait en effet : « L'amour de Dieu est si immensément haut qu'il ne doit être invoqué que rarement, seulement en cas de grande nécessité et avec beaucoup de révérence. » Alors un des frères se dépouilla de sa tunique et la lui donna 3.

Bien souvent, en effet, quand il donnait à quelqu'un sa tunique ou une partie de celle-ci, il endurait pour cela une grande nécessité et de grands tourments, car il ne pouvait de sitôt en retrouver ou en faire faire une autre, d'autant qu'il voulait toujours avoir et porter une pauvre petite tunique, faite de pièces d'étoffe -- et parfois il la voulait rapiécée à l'intérieur et à l'extérieur 4. Car il voulait rarement, voire jamais, avoir ou porter une tunique d'étoffe neuve, mais il

acquérait de quelque frère la tunique qu'il avait portée durant de nombreux jours et, quelquefois même, il recevait d'un frère une partie de sa tunique et d'un autre le reste. À l'intérieur, il est vrai, à cause de ses nombreuses maladies et des froidures 5, il la rapiécçait parfois avec de l'étoffe neuve.

Il s'en tint à ce degré de pauvreté dans ses vêtements et l'observa jusqu'à l'année où il migra 6 vers le Seigneur. Ce n'est que peu de jours avant son décès, parce qu'il était hydropique, presque entièrement déshydraté 7 et en raison des nombreuses 1336 autres maladies qu'il avait, que les frères lui firent plusieurs tuniques afin de le changer de tunique, de nuit comme de jour, quand c'était nécessaire.

[François découd une pièce d'étoffe de sa tunique pour la donner à un pauvre]

§91 [LP 54] Une autre fois, un petit pauvre avec de pauvres petits vêtements vint à un ermitage des frères et, pour l'amour de Dieu, demanda aux frères quelque pauvre petite pièce d'étoffe. Le bienheureux François dit à un frère de chercher par la maison s'il ne trouverait pas quelque morceau ou pièce d'étoffe pour lui donner. Le frère parcourut la maison et dit qu'il n'en avait pas trouvé. Afin que le pauvre ne retourne pas les mains vides 1, le bienheureux François alla en secret -- à cause de son gardien, pour qu'il ne lui interdise pas -- prendre un couteau et, s'asseyant en un lieu secret, il se mit à ôter une pièce de sa tunique, qui était cousue à l'intérieur de la tunique 2, voulant la donner en secret au pauvre. Mais sitôt que son gardien comprit ce qu'il voulait faire 3, il alla le trouver et lui interdit de rien donner, d'autant qu'il faisait alors grand froid et qu'il était très malade et frigorifié. Mais le bienheureux François lui dit : « Si tu veux que je ne lui donne pas, il faut absolument que tu fasses donner quelque pièce d'étoffe au frère pauvre ! » Et ainsi, à l'instigation du bienheureux François, les frères lui donnèrent-ils un morceau de leurs vêtements.

Quand les frères lui attribuaient quelque manteau, soit qu'il aille par le monde en prêchant à pied ou à dos d'âne -- en effet, après qu'il fut tombé malade, il n'était plus capable d'aller à pied et, pour cette raison, il lui fallait parfois aller à dos d'âne, car il ne voulait monter à cheval qu'en cas de stricte et très grande nécessité 1, et cela peu avant sa mort, une fois qu'il devint très malade --, soit qu'il reste en quelque lieu, il ne voulait l'accepter qu'à la condition que, si quelque pauvre petit homme croisait son chemin ou venait le trouver, il puisse lui donner ce manteau, lorsque son esprit lui rendait témoignage 2 que ce manteau lui était manifestement nécessaire.

[À Rivo Torto, François demande au troisième frère de donner son manteau à un pauvre]

§92 [LP 55] A une époque. au tout début de la religion, alors qu'il demeurait à Rivo Torto avec les deux frères qu'il avait alors, voici qu'un homme 3, qui fut le troisième frère, quitta le monde pour partager sa vie 4. Comme il demeurait ainsi pendant quelques jours, vêtu des habits qu'il avait apportés du monde 5, il advint qu'un petit pauvre vint en ce lieu et demanda l'aumône au bienheureux François. Le bienheureux François dit à celui qui fut le troisième frère : « Donne ton manteau au frère 1338 pauvre ! » Et aussitôt, avec grande allégresse, il le retira de son dos et le lui donna. Et il lui sembla qu'à cette occasion, le Seigneur avait aussitôt infusé en son cœur une grâce nouvelle, lui qui avait donné avec joie 1 son manteau à un pauvre 2.

[À la Portioncule. François fait donner le Nouveau Testament avec lequel prie les frères à la pauvre mère de deux frères]

§93 [LP 56] A une autre époque, comme il demeurait à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule, une pauvre petite vieille femme qui avait deux fils dans la religion des frères vint en ce lieu et demanda quelque aumône au bienheureux François, d'autant que, cette année-là, elle n'avait pas de quoi pouvoir vivre. Le bienheureux François dit à frère Pierre de Cattaneo, qui était alors ministre général 3 : « N'avons-nous pas quelque chose que nous puissions donner à notre mère ? » Car il disait que la mère d'un frère était sa mère et celle de tous les autres frères de la religion. Frère Pierre lui répondit : « Dans la maison, nous n'avons rien que nous puissions lui donner, surtout qu'elle voudrait une aumône telle qu'elle puisse en avoir ce qui est nécessaire à son corps. Dans l'église nous avons seulement un Nouveau Testament, dans lequel nous lisons les lectures à matines. » De fait, à cette époque, les frères n'avaient pas de bréviaires ni beaucoup de psautiers 4. Alors le bienheureux François lui dit : « Donne le Nouveau Testament à notre mère : qu'elle le vende pour pourvoir à sa nécessité. Je crois fermement que cela plaira davantage au Seigneur et à la bienheureuse Vierge sa mère 1 que si vous lisiez dedans. » Et ainsi le lui donna-t-il.

On peut, en effet, dire et écrire du bienheureux François ce qui est dit et lu du bienheureux Job : La compassion est sortie du sein de ma mère et a grandi avec moi 2. C'est pourquoi, pour nous qui avons été avec lui 3, il serait long d'écrire et de conter non seulement ce que nous avons appris par d'autres de sa charité et de sa pitié envers les pauvres 4, mais même ce que nous avons vu de nos yeux 5.

[Du bétail est guéri par de l'eau ayant lavé les mains et les pieds de François]

§94 [LP 57] À la même époque, alors que le bienheureux François demeurait à l'ermitage Saint-François 6 de Fonte Colombo, il advint qu'une maladie bovine, qui est communément appelée « basabove » 7, dont nulle bête ne réchappe d'ordinaire, s'abattit sur les bovins de Saint-Élie 8 qui est situé à proximité de cet ermitage, si bien que tous tombèrent malades et commencèrent à mourir.

Or une nuit, il fut dit en vision à un homme spirituel de ce village : « Va à l'ermitage où demeure le bienheureux François, procure-toi de l'eau ayant lavé ses mains et ses pieds, et 1340 asperges-en tous les boeufs : ils seront aussitôt délivrés. » L'homme se leva de bon matin, alla à l'ermitage et dit tout cela aux compagnons du bienheureux François. Ceux-ci, à l'heure du repas, recueillirent dans un vase l'eau ayant lavé ses mains; le soir aussi, ils lui demandèrent de se laisser laver les pieds, sans lui dire un mot sur le sujet. Et ainsi donnèrent-ils ensuite à cet homme l'eau ayant lavé les mains et les pieds du bienheureux François. Celui-ci l'emporta et il aspergea comme avec de l'eau bénite les boeufs qui gisaient presque morts et tous les autres. Et aussitôt, par la grâce du Seigneur et les mérites du bienheureux François, tous furent délivrés -- à cette époque, le bienheureux François avait des cicatrices aux mains, aux pieds et au côté 1.

[À Rieti, un signe de croix tracé par François guérit le clerc Gédéon]

§95 [LP 58] En ces mêmes temps, comme le bienheureux François était malade d'une maladie des yeux et demeurait pour quelques jours dans le palais de l'évêque de Rieti 2, un clerc du diocèse de Rieti nommé Gédéon 1, homme très mondain, était resté couché pendant de nombreux jours, malade d'une très grave maladie et de très grandes douleurs aux reins 2, de sorte qu'il ne pouvait se mouvoir ni se retourner dans son lit sans assistance ; il ne pouvait se lever et marcher que porté par plusieurs personnes et, quand on le portait, il allait courbé et presque recroquevillé à cause de ses douleurs aux reins, car il ne pouvait se redresser totalement. Un jour qu'il se faisait porter devant le bienheureux François, il se jeta à ses pieds en le priant avec beaucoup de larmes de faire sur lui le signe de croix. Le bienheureux François lui dit : « Comment te signerai je, alors que, depuis longtemps, tu as toujours vécu selon les désirs de la chair 3, sans considérer ni craindre les jugements de Dieu 4 ? » Mais en le voyant ainsi affligé par cette grave maladie et ces grandes douleurs, il fut ému de pitié envers lui et lui dit : « Moi, je te signe au nom du Seigneur. Mais s'il plaît au Seigneur de te délivrer, toi, prends garde de ne pas retourner à ton vomissement 5. Car en vérité je te le dis 6, Si tu retournes à ton vomissement, des maux pires que les premiers 7 s'abattront sur toi et tu encourras un jugement très

dur à cause de tes péchés, de tes ingratitude et de tes ignorances de la bienveillance du Seigneur. » Et sitôt que le bienheureux François eut tracé sur lui le signe de croix, il se redressa et se leva, intérieurement 1342 délivré. Quand il se redressa, les os de ses reins retentirent comme si quelqu'un brisait du bois sec avec ses mains.

Quelques années plus tard, comme il retournait à son vomissement et n'observait pas ce que le Seigneur lui avait dit par son serviteur François, il arriva qu'un jour, alors [qu'il dînait dans la maison d'un autre chanoine son confrère et que, cette nuit-là, il dormait au même endroit 2, soudain le toit de la maison s'écroula sur tout le monde. Tandis que tous échappèrent à la mort, seul le malheureux fut atteint et tué.

[François enseigne à des chevaliers d'Assise à demander l'aumône ; il prise tant la pratique de l'aumône pour l'amour de Dieu qu'il refuse d'y renoncer lorsqu'il est invité]

§96 [LP 59] Après son retour de Sienne et des Celles de Cortone 3, le bienheureux François vint à l'église Sainte-Mariede-la-Portioncule et alla ensuite, pour y séjourner, au lieu de Bagnara, au-dessus de la cité de Nocera 4 : là, une maison pour les frères avait été récemment construite, où des frères résidaient. Il y demeura durant de nombreux jours 5. Et parce que ses pieds et même ses jambes s'étaient déjà mis à enfler à cause de la maladie d'hydropisie, il y tomba très malade. Quand les gens d'Assise apprirent qu'il y était malade, quelques chevaliers d'Assise vinrent en hâte en ce lieu pour l'emmenner à Assise, de crainte qu'il n'y meure et que d'autres n'aient son très saint corps 1. Tandis qu'ils l'emmenaient malade, il advint qu'ils firent halte dans un bourg fortifié du contado d'Assise 2, voulant y prendre le repas. Le bienheureux François, avec ses compagnons, s'arrêta dans la maison d'un homme qui l'accueillit avec beaucoup de joie et de charité. Les chevaliers, de fait, parcoururent le bourg fortifié pour s'acheter les biens nécessaires à leur corps, mais ils n'en trouvèrent pas. Revenus auprès du bienheureux François, ils lui dirent presque en plaisantant : « Frère, il faut que vous nous donniez de vos aumônes, car nous ne pouvons rien trouver à acheter ! » Le bienheureux François leur dit avec une grande ferveur d'esprit: « C'est parce que vous mettez votre confiance en vos mouches 3, c'est-à-dire en vos deniers, et non en Dieu 4 que vous n'avez rien trouvé. Mais retournez aux maisons par lesquelles vous êtes allés en demandant à acheter ; et n'ayez pas honte, mais demandez-leur des aumônes pour l'amour de Dieu et l'Esprit saint les inspirera et vous trouverez en abondance. » Ils allèrent donc demander des aumônes, comme le saint père le leur avait dit, et, avec une très grande joie,

ces hommes et ces femmes leur offrirent en abondance de ce qu'ils avaient. Tout joyeux, ils revinrent trouver le bienheureux François en lui racontant ce qui leur était arrivé 5. Aussi tinrent-ils cela pour un grand miracle, en constatant que ce qu'il leur avait prédit s'était vérifié à la lettre.

[LP 60] 6 Le bienheureux François tenait en effet cela pour une très grande noblesse, dignité et courtoisie selon Dieu et aussi 1344 selon le monde, à savoir demander des aumônes pour l'amour du Seigneur Dieu, puisque, après le péché, tous les biens que le Père céleste a créés pour l'usage de l'homme sont concédés gratuitement, à titre d'aumône, aux dignes et aux indignes 1, en raison de l'amour de son Fils bien-aimé. Aussi le bienheureux François disait-il que 2 le serviteur de Dieu doit demander des aumônes pour l'amour du Seigneur Dieu plus volontiers et avec plus de joie que celui qui, en raison de sa courtoisie et de sa largesse 3, quand il veut acheter quelque chose, irait dire : « Quiconque me donnera une piécette, je lui donnerai cent marcs d'argent 4, voire mille fois plus. » Car le serviteur de Dieu offre l'amour de Dieu, que mérite l'homme qui fait les aumônes, en comparaison duquel toutes les choses qui sont en ce monde et même celles qui sont dans le ciel ne sont rien 5.

Ainsi, avant que les frères se fussent multipliés et également après qu'ils se furent multipliés 1, quand le bienheureux François parcourait le monde en prêchant, lorsqu'un homme noble et riche l'invitait avec dévotion à manger dans sa maison et à loger chez lui -- car en ce temps-là, dans nombre de cités et de bourgs fortifiés où il allait prêcher, il n'y avait pas de lieux des frères --, il allait à l'aumône à l'heure du repas 2 ; bien qu'il sût que celui qui l'invitait avait préparé en abondance, pour l'amour du Seigneur Dieu, tout ce qui était nécessaire à son corps, il faisait cependant ainsi pour donner le bon exemple aux frères et pour la noblesse et la dignité de dame Pauvreté. Il disait parfois à celui qui l'avait invité : « Moi, je ne veux pas abandonner ma dignité royale, mon héritage 3, ma vocation, ma profession et celle des Frères mineurs, à savoir aller à l'aumône, même si je ne rapportais pas plus de trois aumônes, car je veux exercer mon office. » Et malgré son hôte 4, il allait ainsi aux aumônes et celui qui l'avait invité allait avec lui et, recueillant les aumônes que recevait le bienheureux François, il les conservait comme reliques, par dévotion pour lui. Celui qui a écrit a vu cela bien souvent et en a rendu témoignage 5.

[Invité chez le cardinal Hugolin, François va quêter son repas; il chasse un « frère Mouche » de Rivo Torto)

1346 §97 JLP 61] Un jour en outre, comme il rendait visite au seigneur évêque d'Ostie qui fut ensuite pape 1, à l'heure du repas il alla aux aumônes, presque à la dérobee à cause du seigneur évêque. Quand il revint. le seigneur évêque était assis à table et mangeait, d'autant qu'il avait alors invité à manger des chevaliers, ses parents 2. Le bienheureux François posa ses aumônes sur la table du seigneur évêque et vint à table à côté de lui, car le seigneur évêque voulait toujours que, lorsque le bienheureux François était chez lui à l'heure du repas, il soit assis à côté de lui. Le seigneur évêque fut donc quelque peu honteux de ce que François soit allé à l'aumône, mais il ne lui dit rien, surtout à cause des convives. Après que le bienheureux François eut quelque peu mangé, il prit de ses aumônes et, de la part du Seigneur Dieu, en remit un peu à chacun des chevaliers et chapelains du seigneur évêque 3. Ceux-ci en reçurent tous à égalité avec grande dévotion ; les uns mangèrent l'aumône, les autres la mirent de côté par dévotion pour lui. De plus, en recevant ces aumônes, ils retiraient leurs coiffes 4 par dévotion à saint François. Et le seigneur évêque se réjouit donc de leur dévotion, d'autant que ces aumônes n'étaient pas de pain de froment 1.

Après le repas, le seigneur évêque se leva et entra dans sa chambre, en emmenant avec lui le bienheureux François. Levant les bras, il embrassa le bienheureux François avec une joie et exultation extrêmes, en lui disant : « Pourquoi, mon frère tout simple 2, m'as-tu fait honte, du fait que dans ma maison, qui est la maison de tes frères 3, tu sois allé aux aumônes ? » Le bienheureux François lui répondit : « Au contraire, seigneur, je vous ai témoigné un grand honneur 4 ; car quand un sujet exerce et accomplit son office et son obéissance envers son seigneur, il fait honneur à son seigneur et à son prélat. » Et il lui dit : « Il me faut être un modèle et un exemple pour vos pauvres 5, d'autant que je sais que, dans la vie et dans la religion des frères, il y a et il y aura des frères mineurs par le nom et par les actes qui, par amour du Seigneur Dieu et par l'onction de l'Esprit saint 6, qui les instruit et les instruira de toutes choses 7, s'humilieront jusqu'à toute humilité 8, soumission et service 9 de leurs frères. Il 1348 y en a et il y en aura aussi parmi eux qui, retenus par la honte et par le mauvais usage 1, dédaignent et dédaigneront de s'humilier, de s'abaisser à aller aux aumônes et de faire ce type d'oeuvres serviles. C'est pourquoi il me faut instruire en actes ceux qui sont et seront dans la religion pour qu'ils soient inexcusables 2 devant Dieu. en ce monde et dans le monde futur. Aussi, quand je me trouve cher vous, qui êtes notre seigneur et pape 3, et chez des

magnats et riches selon le monde qui, par amour du Seigneur Dieu, avec beaucoup de dévotion, non seulement me reçoivent dans leurs maisons, mais même m'y forcent, je ne veux pas avoir honte d'aller aux aumônes. Bien plus, je veux avoir et tenir cela selon Dieu pour une grande noblesse, une dignité royale et un honneur de ce souverain roi, lui qui, bien qu'il soit le maître de tout 4, a voulu devenir pour nous le serviteur de tous 5 et, bien qu'il fût riche 6 et glorieux dans sa majesté, pauvre et méprisé, est venu dans notre humanité 7. Je veux donc que les frères qui sont et seront sachent que je tiens pour une plus grande consolation de l'âme et du corps de m'asseoir à une pauvre petite table des frères et de voir devant moi de pauvres petites aumônes recueillies de porte en porte pour l'amour du Seigneur Dieu, que de m'asseoir à votre table et à celle d'autres seigneurs, abondamment parée de toutes les nourritures, bien qu'elles me soient offertes avec beaucoup de dévotion. Car le pain de l'aumône est un pain saint, que sanctifient la louange et l'amour de Dieu. puisque, quand un frère va à l'aumône, il doit commencer par dire : "Loué et béni soit le Seigneur Dieu 1 !" ; et ensuite il doit dire : "Faites-nous des aumônes pour l'amour du Seigneur Dieu 2 !" » Le seigneur évêque fut très édifié par l'allocation , du saint père et il lui dit : « Fils, ce qui est bon à tes yeux, fais-le 3, car le Seigneur est avec toi 4 et toi avec lui. »

[LP 62] La volonté du bienheureux François était en effet -- et il le dit bien souvent -- qu'un frère ne devait pas rester longtemps sans aller à l'aumône. pour ne pas avoir honte d'y aller par la suite. Mieux : plus un frère avait été noble et grand dans le monde, plus il en était édifié et se réjouissait quand celui-ci allait à l'aumône et faisait ce type d'oeuvres serviles pour le bon exemple. C'est ainsi qu'on faisait dans le temps ancien 5.

Ainsi, au tout début de la religion, quand les frères demeuraient à Rivo Torto, y avait-il parmi eux un frère qui priait peu, ne travaillait pas et ne voulait pas aller à l'aumône, car il avait honte, mais qui mangeait bien. C'est pourquoi, considérant cela, le bienheureux François fut instruit par l'Esprit saint que c'était

1350 un homme charnel 1 ; aussi lui dit-il : « Va ton chemin, frère Mouche 2, car tu veux manger le travail de tes frères et tu veux être oisif clans l'oeuvre de Dieu 3 comme frère Bourdon, qui ne veut pas récolter ni travailler et qui mange le travail et la récolte des bonnes abeilles. » Il alla ainsi son chemin et, parce qu'il était charnel, il n'implora pas miséricorde.

[François honore un frère qui revient joyeux de l'aumône]

§98 (LP 63) Une autre fois, un homme spirituel revenait un jour d'Assise à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule avec des

aumônes, alors que le bienheureux François était là. Comme il arrivait par le chemin près de l'église, il se mit à louer Dieu à haute voix, avec beaucoup de gaieté. En l'entendant, le bienheureux François sortit aussitôt pour aller vers lui sur la route ; il se porta à sa rencontre et, avec grande allégresse, baisa l'épaule sur laquelle il portait la besace avec les aumônes. Prenant la besace de son épaule, il la plaça sur son épaule et la porta dans la maison des frères ; et il dit devant les frères : « C'est ainsi que je veux que mon frère aille à l'aumône et en revienne : dans l'allégresse et joyeux ! »

[À l'approche de la mort, François manifeste une grande joie ; rappel d'une vision de frère Élie à Foligno]

§99 [LP 64] Comme le bienheureux François gisait très malade dans le palais de l'évêché d'Assise 4 dans les jours qui suivirent son retour du lieu de Bagnara 5, le peuple d'Assise, craignant que, si le saint mourait de nuit, les frères n'emportent en secret, à son insu, le saint corps et l'ensevelissent dans une autre cité, décida qu'il serait étroitement gardé de nuit par des hommes qui feraient la ronde autour du mur du palais. Le bienheureux François, bien qu'il fût très malade 1, afin de consoler pourtant son esprit de peur que, parfois, il ne défaille en raison de ses grandes et multiples maladies, faisait souvent chanter de jour, par ses compagnons, les Louanges du Seigneur 2 qu'il avait lui-même faites longtemps auparavant, dans sa maladie 3. De même les faisait-il aussi chanter 4 de nuit, surtout pour l'édification des gardes 5 qui veillaient de nuit à l'extérieur du palais à cause de lui.

Comme frère Élie constatait que le bienheureux François, soumis à une si grave maladie, se réconfortait et se réjouissait ainsi dans le Seigneur, il lui dit un jour : « Très cher frère 6, je suis bien consolé et édifié par toute la joie que tu manifestes pour toi et tes compagnons dans une si grande affliction et maladie. Mais bien que les gens de cette cité te vénèrent comme un saint dans la vie et dans la mort, pourtant, parce qu'ils croient fermement qu'à cause de ta grande et incurable maladie tu es tout proche de mourir, en entendant de la sorte chanter les Louanges, ils pourraient penser et se dire en eux-mêmes : 1352 "Comment se fait-il qu'il montre une si grande joie, lui qui est proche de la mort ? Il devrait, en effet, penser à la mort." » Le bienheureux François lui dit : « Te souviens-tu de la vision que tu as vue à Foligno 1 et que tu m'as rapportée : quelqu'un te disait que je ne devais vivre que deux ans ? Avant que tu voies cette vision, par la grâce du Saint-Esprit qui inspire dans le cœur 2 et met dans la bouche 3 de ses fidèles tout bien, souvent de jour et de nuit, je considérais ma fin 4. Mais à partir du moment où tu as eu la vision, chaque jour j'ai eu davantage le souci de

considérer le jour de ma mort. » Et il dit avec grande ferveur d'esprit : « Frère, laisse-moi me réjouir dans le Seigneur 5 et dans ses louanges, dans mes maladies 6 ; car avec l'aide de la grâce du Saint-Esprit, je suis à ce point uni et conjoint à mon Seigneur que, par sa miséricorde, je puis bien me réjouir dans le Très-Haut lui-même ! »

[Ayant confirmation qu'il va bientôt mourir, François s'écrit : « Bienvenue, ma soeur Mort ! »]

§100 [LP 65] Une autre fois en ces jours-là, un médecin nommé Bonjean de la cité d'Arezzo, qui était connu et familier du bienheureux François, lui rendit visite dans ce même palais. Le bienheureux François l'interrogea sur sa maladie, en disant: « Que penses-tu, frère Jean 7, de ma maladie d'hydropisie 8 ? »

Le bienheureux François, en effet, ne voulait pas nommer quiconque était appelé « Bon », par révérence pour le Seigneur qui a dit : Nul n'est bon que Dieu seul 1. De même, [il ne voulait nommer personne « père » ou « maître »2] ni l'écrire dans les lettres 3, par révérence pour le Seigneur qui a dit : N'appelez personne sur terre votre « père » et ne vous faites pas appeler « maître » 4, etc. Le médecin lui dit : « Frère, par la grâce du Seigneur, tout ira bien 5 pour toi. » Il ne voulait pas dire, en effet, qu'il devait mourir d'ici peu. Le bienheureux François lui dit derechef : « Dis-moi la vérité : que t'en semble-t-il ? Ne crains pas, car, par la grâce de Dieu, je ne suis pas un couard pour craindre la mort, car, avec l'aide du Seigneur, par sa miséricorde et sa grâce je suis à ce point conjoint et uni à mon Seigneur que je suis aussi content de mourir que de vivre et inversement 6. » Le médecin lui dit alors clairement : « Père, selon notre médecine, ta maladie est incurable et tu mourras ou bien à la fin du mois de septembre 7 ou bien le quatrième jour avant les nones d'octobre. » Le bienheureux François, comme il gisait malade au lit, dit avec une très grande dévotion et révérence, les bras et les mains tendus vers le Seigneur 8 avec une 1354 grande allégresse spirituelle et corporelle 1 : « Bienvenue, ma soeur Mort 2 ! »

[François expose sa volonté à frère Richer ; le sens de l'appellation « Frères mineurs » ; les frères délaissent les préceptes de pauvreté que François a inscrits dans la Règle]

§101 [LP 66] 4 Frère Richer 5 de la Marche d'Ancône, noble par la parenté, mais plus noble par la sainteté, que le bienheureux François chérissait d'une grande affection, rendit un jour visite au bienheureux François en ce même palais 6. Entre autres paroles sur la religion et l'observance de la Règle dont il parla avec le bienheureux François, il l'interrogea aussi sur ce

qui suit, en disant 1 : « Dis-moi, père, l'intention que tu as eue au début, quand tu as commencé à avoir des frères, et l'intention que tu as aujourd'hui et que tu crois avoir jusqu'au jour de ta mort, pour que je puisse être assuré 2 de ton intention et de ta volonté première et dernière : est-ce que nous, frères clercs, qui avons tant de livres 3, pouvons les avoir, bien que nous disions qu'ils appartiennent à la religion ? » Le bienheureux François lui dit : « Je te dis, frère, que telle fut et est ma première et dernière intention et volonté : si les frères m'avaient cru, tout frère ne devrait rien avoir que l'habit, comme notre Règle nous le concède, avec la ceinture et les caleçons 4 . »

[LP 67] Aussi dit-il un jour 5 : « La religion et la vie des Frères mineurs est un petit troupeau 6 que le Fils de Dieu, en cette toute dernière heure 7, a demandé à son Père céleste en disant: "Père, je voudrais que tu fasses et me donnes un peuple nouveau et humble en cette toute dernière heure 8, qui serait différent en humilité et pauvreté de tous les autres qui ont précédé et qui se 1356 contenterait de n'avoir que moi seul." Et le Père répondit à son Fils bien-aimé : "Fils, ce que tu as demandé est fait."»

Aussi le bienheureux François disait-il que, pour cette raison, le Seigneur a voulu 1 qu'ils soient appelés « Frères mineurs », car c'est le peuple 2 que le Fils de Dieu a demandé à son Père. Le Fils de Dieu lui-même dit d'eux dans l'Évangile : Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume 3. Et encore : Ce que vous avez fait à un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait 4. Car bien qu'on comprenne que le Seigneur avait dit 5 cela de tous les pauvres spirituels, toutefois il a surtout prédit ainsi la religion des Frères mineurs qui devait venir dans son Église 6. Aussi, comme il avait été révélé au bienheureux François qu'elle devait être appelée « religion des Frères mineurs », ainsi fit-il écrire dans la première Règle lorsqu'il la porta devant le seigneur pape Innocent III 8 ; et celui-ci l'approuva, la lui concéda et l'annonça ensuite à tous en conseil 9.

De même, le Seigneur lui révéla aussi la salutation que devaient faire les frères, comme il 1 fit écrire dans son Testament 2 en disant : « Comme salutation, le Seigneur me révéla que je devais dire : "Que le Seigneur te donne la paix !" 3 » Aussi, au tout début de la religion, alors que le bienheureux François allait avec un frère qui fut un des douze premiers, ce frère saluait hommes et femmes sur la route et ceux qui étaient dans les champs en disant : « Que le Seigneur vous donne la paix 4 ! » Et parce que les gens n'avaient jusque-là entendu faire une telle salutation par aucun religieux, ils s'en étonnaient fort. Bien plus, comme avec indignation, certaines personnes leur disaient : « Que veut dire pareille salutation 5 ? » De sorte que ce frère se mit à en éprouver beaucoup de honte. Aussi demanda-t-il au bienheureux François : « Frère, laisse-moi dire une autre salutation. » Le bienheureux François lui dit : « Laisse-les dire, car ils ne perçoivent pas les choses qui sont de Dieu 6. Mais n'en éprouve pas de honte, car je te dis, frère, qu'un jour des nobles et des princes de ce monde manifesteront de la révérence à toi et 1358 aux autres frères pour cette sorte de salutation 1. » Et le bienheureux François dit : « N'est-ce pas une grande chose si le Seigneur veut avoir tin pauvre petit peuple parmi tous les autres qui ont précédé, qui se contenterait de n'avoir que lui seul, très haut et glorieux ? »

[LP 68] 2 Si quelque frère voulait demander pourquoi le bienheureux François, en son temps, n'a pas fait observer aux frères une pauvreté aussi stricte qu'il a dite à frère Richer et n'a pas ordonné qu'elle doive être observée, nous qui avons été avec lui 3 répondrions à cela comme nous avons entendu de sa bouche 4 ; car lui-même dit aux frères cela et de très nombreuses autres choses, et il a aussi fait écrire dans la Règle beaucoup de choses que, dans la prière assidue et la méditation, il demandait au Seigneur pour le bénéfice de la religion, affirmant qu'elle était entièrement la volonté du Seigneur. Mais comme il leur montrait ces choses, elles leur paraissaient après cela pesantes et insupportables 5, car ils ignoraient alors ce qui allait survenir dans la religion après sa mort. Et parce qu'il craignait beaucoup le scandale chez lui ou chez les frères 6, il ne voulait pas s'opposer à eux, mais il accédait -- bien malgré lui -- à leur volonté et s'excusait devant le Seigneur. Mais pour que ne retourne pas vide au Seigneur la parole acte Celui-ci mettait dans sa bouche 7 pour l'utilité des frères, il voulait l'accomplir en lui, peur en obtenir une récompense du Seigneur 1 ; et finalement, il trouvait la paix en cela et son esprit était consolé.

[L'opposition des ministres à François concernant la possession des livres et la pratique de la pauvreté]

§102 [LP 69] À l'époque donc où il revint des régions d'outre-mer 2, un ministre parlait avec lui du chapitre de la pauvreté, voulant connaître sa volonté et sa pensée 3, d'autant qu'il était alors écrit dans la Règle un chapitre sur les prohibitions du saint Évangile : N'emportez rien en chemin 4, etc. Le bienheureux François répondit : « Moi, je veux comprendre ainsi : que les frères ne devraient rien avoir si ce n'est l'habit avec la corde et les caleçons, comme il est contenu dans la Règle 5, et ceux qui sont contraints par la nécessité, des chaussures 6. » Et le ministre lui dit : « Que ferai-je, moi, puisque j'ai tant de livres, qui valent plus de cinquante livres 7? » Or il dit cela, car il voulait les avoir avec bonne conscience, d'autant qu'il se faisait reproche d'avoir 8 tant de 1360 livres, alors qu'il savait que le bienheureux François comprenait si strictement le chapitre de la pauvreté. Le bienheureux François lui dit : « Frère, je ne peux ni ne dois aller contre ma conscience et la profession du saint Évangile, que nous avons professé. » En entendant cela, le ministre devint triste 1. Voyant qu'il était ainsi troublé, le bienheureux François lui dit avec ferveur d'esprit, comme s'il représentait la totalité des frères 2 : « Vous, Frères mineurs, vous voulez être vus et appelés observateurs du saint Évangile par tous 3 et, par vos oeuvres, vous voulez avoir 4 un magot 5! »

Bien que les ministres sachent que, selon la Règle des frères 6, ils étaient tenus d'observer le saint Évangile, croyant néanmoins ne pas être tenus d'observer la perfection du saint Évangile 7, ils firent pourtant retirer de la Règle le chapitre où il est dit : N'emportez rien en route 8, etc. C'est pour quoi le bienheureux François, connaissant

cela par l'Esprit saint, dit devant certains frères : « Les frères ministres pensent tromper Dieu et me tromper. » Et il dit : « Eh bien, pour que tous les frères sachent et connaissent qu'ils sont tenus d'observer la perfection du saint Évangile, je veux que soit écrit au commencement et à la fin de la Règle que les frères sont tenus d'observer le saint Évangile de notre Seigneur Jésus Christ 1 ! Et pour que les frères soient toujours inexcusables 2 devant Dieu, ce que le Seigneur a mis dans ma bouche pour le salut et l'utilité de mon âme et de celles des frères, dès lors que je le leur ai annoncé et que je le leur annonce, je veux le leur montrer par des oeuvres et, avec l'aide du Seigneur, l'observer à jamais 3. » Aussi observa-t-il à la lettre le saint Évangile, du moment où il commença d'avoir des frères jusqu'au jour de sa mort 4.

[Un novice qui désirait avoir un psautier ; la science et les livres ne doivent pas faire perdre la prière ni l'humilité]

§103 [LP 70] De même 5, à une époque, y eut-il un frère novice 6 qui savait lire le psautier, mais pas bien. Et parce qu'il aimait le lire, il demanda au ministre général 7 la permission d'avoir un psautier et le ministre la lui concéda 8. Mais il ne voulait pas l'avoir sans avoir d'abord la permission du bienheureux François, d'autant qu'il avait entendu dire que le bienheureux 1362 François 1 ne voulait pas que ses frères soient avides de science et de livres, mais qu'il voulait et prêchait aux frères de s'appliquer à avoir et imiter la pure et sainte simplicité, la sainte prière et dame Pauvreté 2, sur lesquelles édifièrent les saints et premiers frères 3 ; et qu'il croyait que celle-ci était un chemin plus sûr pour le salut de l'âme 4.

Ce n'est pas qu'il condamnait et méprisait la sainte science. Au contraire, il vénérât avec une extrême affection ceux qui étaient savants dans la religion 5 et tous les savants, comme lui-même en a témoigné dans son Testament en disant : « Tous les théologiens 6 et ceux qui administrent les paroles divines, nous devons les honorer et les vénérer comme ceux qui nous administrent l'esprit et la vie 7. » Mais prévoyant l'avenir, il connaissait par l'Esprit saint -- et il dit aussi maintes fois aux frères -- que beaucoup de frères, sous prétexte d'édifier les autres, abandonneraient leur vocation, à savoir la pure et sainte simplicité, la sainte prière et notre dame Pauvreté 1. Il leur arrivera que, du fait qu'ils se seront crus davantage pénétrés de dévotion et enflammés pour l'amour de Dieu 2 en raison de leur intelligence de l'Écriture, par la même occasion, ils en demeureront intérieurement froids et comme vides. Et ainsi ne pourront-ils retourner à la vocation primitive, d'autant qu'ils auront manqué 3 le temps de vivre suivant leur vocation. « Et je 4 crains que ce qu'ils

paraissaient avoir ne leur soit enlevé 5, puisqu'ils auront abandonné leur vocation 6. »

[LP 71] Et il disait : « Nombreux sont ceux qui, jour et nuit, placent tout leur effort et leur attention dans la science, abandonnant leur sainte vocation et la prière fervente 7. À peine ont-ils prêché à quelques-uns ou au peuple 8 et qu'ils voient ou apprennent que certains en sont édifiés ou convertis à la pénitence, ils sont enflés d'orgueil 9 ou se vantent des oeuvres et du profit d'autrui 10 ; car ceux qu'ils croient avoir édifiés ou 1364 convertis à la pénitence par leurs paroles 1, c'est le Seigneur qui les édifie et les convertit par les prières des saints frères 2, bien qu'eux-mêmes l'ignorent ; car telle est la volonté de Dieu : qu'ils n'en soient pas avertis et qu'ainsi ils ne s'en enorgueillissent pas. Ces frères sont mes chevaliers de la Table ronde 3, qui se cachent dans les déserts et dans les lieux retirés 4 pour s'adonner plus diligemment à la prière et à la méditation, pleurant leurs péchés et ceux des autres 5, eux dont la sainteté est connue de Dieu, parfois ignorée des frères et des gens 6. Et quand leurs âmes seront présentées au Seigneur par les anges, alors le Seigneur leur montrera le fruit et la récompense de leurs peine 7, à savoir les nombreuses âmes qui ont été sauvées par leurs prières 8, en leur disant : "Fils, voici que ces âmes ont été sauvées par vos prières 9 ; et parce que vous avez été fidèles en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup 10." »

Aussi, pour cette raison, le bienheureux François expliquait-il cette parole : Alors que la femme stérile a enfanté de nombreux enfants, celle qui avait beaucoup de fils dépérit 1: la femme stérile, disait-il, est le bon religieux 2 qui, par de saintes prières et vertus, s'édifie lui-même et les autres 3. Il disait souvent ces paroles devant les frères dans l'allocution qu'il leur adressait 4 et, surtout, au chapitre des frères à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule, devant les ministres et les autres frères.

Aussi instruisait-il tous les frères, tant les ministres que les prédicateurs, en vue des oeuvres, en leur disant qu'à cause de la prélature, de l'office 6 et du souci de la prédication, ils ne devaient en aucune manière 7 abandonner la sainte et dévote prière, le fait d'aller aux aumônes et de travailler de leurs mains 8 comme les autres frères, pour le bon exemple et le profit de leur âme et de celle des autres. Et il disait : « Les frères qui sont sujets sont très édifiés quand leurs ministres et les prédicateurs aiment à

1366 s'adonner à la prière, s'abaissent et s'humilient 1. » Aussi pratiqua-t-il en lui, en fidèle zéléteur 2 du Christ, ce qu'il enseignait à ses frères tant qu'il fut sain de corps 3.

[LP 72] Comme le frère novice dont il a été question plus haut 4 séjournait dans un ermitage, il arriva que le bienheureux François y

vienne un jour. Ce frère lui parla ainsi, en lui disant : « Père, ce serait pour moi une grande consolation d'avoir un psautier ; mais bien que le ministre général veuille nie le concéder, je veux cependant l'avoir avec ton consentement 5. » Le bienheureux François lui donna cette réponse, en disant : « L'empereur Charles, Roland, Olivier, tous les paladins et les hommes vaillants qui furent puissants au combat, poursuivant avec beaucoup de sueur et de peine les infidèles jusqu'à la mort, eurent sur eux une victoire glorieuse et mémorable et, pour finir, sont morts en saints martyrs 6 au combat pour la foi du Christ. Nombreux sont ceux qui veulent recevoir honneur et louange humaine par le seul récit de ce qu'ils ont fait. » Et à cause de cela, il écrivit la signification de ces paroles dans ses *Admonitions*, en disant : « Les saints ont fait des oeuvres et nous, en les racontant et en les prêchant, nous voulons en recevoir honneur et gloire 1. » -- Comme s'il disait 2 : La science enfle, mais la charité édifie 3.

[Suite du récit du novice qui désirait avoir un psautier]

§104 [LP 73] Une autre fois, comme le bienheureux François était assis près du feu et se chauffait 4, il 5 parla à nouveau du psautier. Et le bienheureux François lui dit : « Après que tu auras eu un psautier, tu convoiteras 6 et voudras avoir un bréviaire ; après que tu auras eu un bréviaire, tu t'assiéras dans une chaire comme un grand prélat 7, en disant à ton frère : "Apporte-moi le bréviaire 8 !" » Et disant ces mots, avec une grande ferveur d'esprit il prit de la cendre avec la main et la mit sur sa tête, en se passant [la main en rond sur la tête, comme 1368 quelqu'un qui se lave la tête, en disant ainsi] à lui-même 1 : « Moi, le bréviaire ! Moi, le bréviaire ! » Et disant ainsi, il répéta maintes fois ce geste de 2 la main sur sa tête. Le frère en fut stupéfait et honteux. Après quoi le bienheureux François lui dit 3 : « Frère, moi aussi j'ai été tenté d'avoir des livres ; mais pour connaître à cet égard la volonté du Seigneur, j'ai pris le livre où étaient écrits les Évangiles du Seigneur et j'ai prié le Seigneur de daigner me montrer, à la première ouverture du livre, sa volonté à cet égard 4. Une fois la prière finie, à la première ouverture du livre s'est présentée à moi cette parole du saint Évangile : À vous, il a été donné de connaître le mystère du Royaume de Dieu, mais aux autres, c'est en paraboles 5. » Et il ajouta : « Si nombreux sont ceux qui aiment s'élever vers la science que bienheureux sera celui qui se fera stérile pour l'amour du Seigneur Dieu. »

[Fin du récit du novice qui désirait avoir un psautier]

§105 [LP 741] Comme de nombreux mois s'étaient ensuite écoulés et que le bienheureux François était à l'église Sainte-Marie-de-la-

Portioncule, près de la cellule derrière la maison, sur le chemin, ce frère lui parla à nouveau du psautier ; le bienheureux François lui dit 1 : « Va et fais donc comme t'a dit ton ministre. » Ayant entendu cela, le frère se mit à repartir par le chemin d'où il était venu 2. Or restant sur le chemin, le bienheureux François se mit à considérer ce qu'il avait dit à ce frère. Aussitôt, il appela à grands cris derrière lui en disant : « Attends-moi, frère, attends ! » Et il alla ainsi jusqu'à lui en lui disant : « Reviens avec moi, frère, et montre-moi l'endroit où je t'ai dit de faire pour le psautier comme te dirait ton ministre 3. » Et parvenus à l'endroit où il lui avait dit cette parole, le bienheureux François s'inclina devant le frère et, se tenant à genoux, déclara : « Mea culpa, frère, mea culpa, car quiconque veut être frère mineur ne doit avoir que des tuniques 4, comme la Règle le lui concède, une corde 5 et des caleçons et, pour ceux qui sont contraints par une nécessité manifeste ou par la maladie 6 des chaussures 7. »

Aussi, chaque fois que les frères venaient à lui pour avoir de lui un conseil de cette sorte, leur présentait-il cette réponse. C'est pour cela qu'il disait : « On ne connaît de science qu'à la mesure de ses oeuvres ; et le religieux n'est bon orateur qu'à la 1370 mesure de ses oeuvres » -- comme s'il disait : on ne connaît le bon arbre à rien d'autre qu'à son fruit 1.

[François explique à un frère pourquoi il a cessé de s'opposer aux abus ; sa résolution de témoigner par l'exemple ; sa volonté que les maisons des frères soient pauvres et humbles ; l'opposition des frères et sa crainte du scandale]

§106 [LP 75] Derechef, comme le bienheureux François demeurait dans le même palais 2, là un jour, un de ses compagnons lui dit : « Père, pardonne-moi, car ce que je veux te dire, beaucoup 3 l'ont déjà observé. » Et il dit : « Toi, tu sais comment jadis, par la grâce de Dieu, toute la religion s'est épanouie dans la pureté de la perfection, c'est-à-dire comment la totalité des frères, avec ferveur et zèle, observait la sainte pauvreté en toutes choses : dans les édifices petits et pauvres, dans les meubles petits et pauvres, dans les livres petits et pauvres et dans les pauvres petits vêtements 4. Et de même qu'en cela comme dans les autres choses extérieures, ils étaient, d'une volonté unanime, soucieux d'observer tout ce qui relève de notre profession 5 et vocation et du bon exemple, de même étaient-ils unanimes dans l'amour de Dieu et du prochain 6. Maintenant donc, depuis peu de temps, cette pureté et perfection a commencé de s'altérer, bien que les frères disent beaucoup, pour s'excuser 7, qu'à cause du grand nombre, cela ne peut être observé par les frères.

Mieux : beaucoup de frères 1 croient que le peuple est davantage édifié 2 par cela que par les usages susdits et il leur semble 3 que les gens vivent et se conduisent plus honnêtement en raison de cela. Aussi tiennent-ils 4 pour presque rien la voie de la simplicité et d'une telle pauvreté 5, qui furent le commencement et le fondement de notre religion. C'est pourquoi, considérant ces évolutions 6, nous croyons qu'elles te déplaisent ; mais nous nous étonnons beaucoup, si elles te déplaisent, que tu les supportes et ne les corriges pas 7. »

[LP 76] Le bienheureux François lui dit : « Que le Seigneur te pardonne, frère, de vouloir m'être contraire et t'opposer à moi, et de m'entraîner dans ce qui ne relève pas de mon office. » Et il dit : « Tant que j'ai eu l'office des frères 8 et que les frères demeurèrent dans leur vocation et profession, bien que j'aie toujours été malade depuis le début de ma conversion au Christ, je n'avais que peu de souci pour les satisfaire par l'exemple et la prédication. Mais je me suis rendu compte que le Seigneur multipliait chaque jour le nombre des frères 9 et qu'eux, par tiédeur 10 et manque d'esprit, commençaient à se 1372 détourner de la voie droite et sûre par laquelle ils avaient coutume de marcher pour avancer par une voie plus large 1, comme tu l'as dit, sans prêter attention à leur profession et vocation ni au bon exemple ; et je me suis rendu compte que, malgré ma prédication et mon exemple 2, ils n'abandonnaient pas le chemin 3 qu'ils avaient désormais entamé ; alors j'ai confié la religion 4 au Seigneur et aux ministres des frères. De fait, bien qu'à l'époque où j'ai renoncé et ai abandonné l'office des frères 5, je me sois excusé devant les frères en chapitre général de ce qu'à cause de ma maladie, je ne puisse prendre soin ni avoir souci d'eux, pourtant à présent, si les frères marchaient et avaient marché selon ma volonté, pour leur consolation je ne voudrais pas qu'ils aient un autre ministre que moi jusqu'au jour de ma mort. Du moment, en effet, où un sujet fidèle et bon connaît et observe la volonté de son prélat, le prélat n'a que peu de souci à se faire pour lui. Bien plus, je me réjouirais tant de la bonté des frères et je serais tellement consolé en raison de mon profit et de leur profit 6 que, même si je gisais malade au lit, cela ne me pèserait pas de les satisfaire. »

Et il dit : « Mon office -- c'est-à-dire la prélature sur les frères -- est spirituel, car je dois dompter les vices et les corriger. Aussi, si je ne peux dompter les vices ni les corriger par la prédication et par l'exemple 7, je ne veux pas devenir un bourreau pour frapper et flageller, comme le pouvoir séculier 8. Car j'ai confiance dans le Seigneur 9 de ce que, toujours, les ennemis invisibles -- qui sont les sergents du Seigneur 1 pour punir, en ce monde et en celui à venir, ceux qui transgressent les commandements de Dieu 2 -- tireront vengeance d'eux en les faisant corriger par les hommes de ce monde, pour leur blâme et leur honte ; ainsi retourneront-ils à leur

profession et vocation. Toutefois, jusqu'au jour de ma mort, par l'exemple et par les actes, je ne cesserai d'enseigner aux frères à marcher par la voie que le Seigneur m'a montrée 3 ; et moi, je la leur ai montrée et je les ai instruits pour qu'ils soient inexcusables' devant le Seigneur et que, moi, devant Dieu, je ne sois pas tenu de rendre compte plus tard d'eux et de moi. »

[LP 77] Aussi fit-il alors écrire dans son Testament 5 que toutes les maisons des frères devaient être construites de boue et de bois, en signe de sainte pauvreté et humilité 6, et que les églises construites pour les frères soient petites. Bien plus, il voulut que cela commence à être réformé, surtout en ce qui concerne les maisons construites de boue et de bois et tous les autres bons exemples, dans le lieu de Sainte-Marie-de-la-Portioncule, qui fut le premier lieu où, après que les frères s'établirent, le 1374 Seigneur commença à multiplier les frères 1, afin que ce soit pour toujours un mémorial pour les autres frères qui sont et qui viendront à la religion 2. Mais certains lui dirent 3 qu'il ne leur paraissait pas bon que les maisons des frères doivent être construites de houe et de bois, puisque, en de nombreux lieux et provinces, le bois est plus cher que les pierres 4. Le bienheureux François ne voulait pas lutter contre eux, parce qu'il était très malade et qu'il était proche de la mort -- car il vécut peu par la suite. Aussi écrivit-il par la suite dans son Testament : « Que les frères prennent garde de ne recevoir absolument églises, demeures 5 et tout ce qu'on construit pour eux, si cela n'est pas conforme à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la Règle, logeant toujours là comme des étrangers et des pèlerins 6. »

Nous qui 7 avons été avec lui quand il écrivit la Règle et presque tous ses autres écrits, nous rendons témoignage qu'il fit écrire 8 de nombreux points dans la Règle et ses autres écrits, sur lesquels certains 9 frères s'opposèrent à lui -- et surtout les prélats 10. Or, il se trouve que ces points sur lesquels les frères s'opposèrent au bienheureux François durant sa vie seraient très utiles pour toute la religion, maintenant qu'il est mort 1. Mais parce qu'il craignait beaucoup le scandale, il admettait, bien malgré lui 2, les volontés des frères 3. Mais il disait souvent cette parole : « Malheur aux frères qui s'opposent à moi sur ce que je sais être la volonté de Dieu pour la plus grande utilité de la religion, quoique j'admette contre mon gré leur volonté ! »

Aussi disait-il souvent à ses compagnons 4 : « En cela est ma douleur et mon affliction : ce qu'avec beaucoup de labeur de prière et de méditation, j'obtiens de Dieu par sa miséricorde pour l'utilité présente et future de toute la religion -- et j'ai reçu de lui l'assurance qu'elles sont conformes à sa volonté --, certains frères, par l'autorité et le secours 5 de leur science, l'évacuent et s'opposent à moi en disant : "Ceci est à tenir et observer, et cela non !" » Mais parce que,

comme il a été dit, il craignait tant le scandale, il permettait qu'adviennent beaucoup de choses et il admettait beaucoup de leurs volontés, qui n'étaient pas conformes à sa volonté 6.

[À la Portioncule, François édicte un règlement contre les paroles oiseuses]

§107 [LP 78] Comme, à une époque, notre très saint père François séjournait à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule, il avait coutume, chaque jour après le repas, de travailler avec ses 1376 frères à quelque tâche 1 pour combattre le vice d'oisiveté, considérant qu'il n'était pas bon pour lui et ses frères qu'après la prière, par des paroles vaines ou oiseuses, ils puissent perdre ce qu'ils gagnaient, avec l'aide du Seigneur, pendant le temps de prière ; pour éviter de tomber dans des paroles vaines ou oiseuses, il ordonna ce qui suit et commanda aux frères de l'observer 2 : « Si un frère, qu'il soit désœuvré ou occupé à quelque oeuvre parmi les frères, prononce quelque parole vaine ou oiseuse, qu'il soit tenu de dire une fois le Notre Père, en louant Dieu au commencement et à la fin de sa prière 3, à la condition suivante : si d'aventure, se sentant coupable, il s'accuse d'abord de ce qu'il a commis, qu'il dise ce Notre Père pour son âme avec les Louanges de Dieu comme il a été dit 4. S'il a d'abord été réprimandé par un autre frère, qu'il soit tenu de dire le Notre Père de la manière susdite pour l'âme de ce frère qui l'a réprimandé. Si d'aventure, après avoir vraiment été réprimandé, en s'excusant, il néglige de 5 dire ce Notre Père, qu'il soit tenu de dire de la même manière deux Notre Père pour l'âme du même frère qui l'a réprimandé, par le témoignage duquel -- ou peut-être d'un autre frère -- il s'avère qu'il a vraiment dit ladite parole oiseuse ou vaine. Qu'il récite aussi lesdites Louanges de Dieu, comme il a été dit, au commencement et à la fin de sa prière, assez haut et clair pour pouvoir être compris et entendu par les frères demeurant là ; que ces frères, pendant qu'il dit cela, se taisent et écoutent. Si l'un d'eux, contrevenant à cela, le tait 6, qu'il soit tenu de dire un *Notre Père* de la même manière avec les *Louanges de Dieu* pour l'âme du frère ayant parlé 1. Et 2 tout frère, quand il entre dans une cellule, une maison ou n'importe quel lieu, en trouvant là ou ailleurs un frère ou des frères, qu'il doive toujours louer et bénir Dieu avec empressement. » La coutume du très saint père était de dire toujours ces Louanges et, avec une volonté et un désir très ardents, il voulait que les autres frères aussi mettent tout autant de soin et de zèle à les dire 3.

[François décide de partir pour la France ; sa dévotion à l'eucharistie ; il envoie Sylvestre chasser les démons d'Arezzo ; le cardinal Hugolin l'arrête à Florence]

108 [LP 79] A l'époque de ce chapitre, célébré dans le même lieu 4, où les frères furent envoyés pour la première fois dans certaines provinces transalpines 5, une fois le chapitre fini, le 1378 bienheureux François, demeurant dans le lieu susdit avec certains frères, leur dit : « Très chers frères, il me faut être un modèle et un

exemple pour tous les frères Si donc j'ai envoyé mes frères dans des contrées lointaines, pour endurer la fatigue et la honte, la faim et de nombreuses autres nécessités, il est juste et bon, me semble-t-il 3, que, moi, j'aïlle de même en quelque province lointaine, d'autant que les frères seront capables d'endurer plus patiemment leurs nécessités et tribulations 4 lorsqu'ils sauront que je supporte la même chose. » Et il leur dit : « Allez donc et priez le Seigneur pour qu'il me donne de choisir la province qui soit la plus propice 5 à la louange du Seigneur, au profit et au salut des âmes et au bon exemple de notre religion. » C'était en effet l'habitude du très saint père, non seulement quand il allait prêcher dans une province lointaine, mais aussi quand il parcourait des provinces proches, de prier le Seigneur et d'envoyer des frères prier, pour que partout oit il était meilleur selon Dieu. le Seigneur dirige son cœur afin qu'il s'y rende. Les frères allèrent donc en prière et, une fois la prière finie, ils revinrent auprès de lui. Il leur dit 6: « Au nom de notre Seigneur Jésus Christ 7, de sa mère la Vierge glorieuse et de tous les saints 8, je choisis la province de France, dans laquelle le peuple est catholique 1, d'autant que, parmi les autres catholiques de la sainte Église, ils manifestent une grande révérence au corps du Christ 2, ce qui me plaît beaucoup. Pour cette raison, je demeurerai plus volontiers avec eux. »

[LP 80] 3 De fait, le bienheureux François avait une si grande révérence et dévotion envers le corps du Christ qu'il voulut que soit écrit dans la Règle que les frères, dans les provinces où ils séjournaient, en prennent soin et en aient souci, et qu'ils en avertissent les clercs et les prêtres et leur prêchent 4 de placer le corps du Christ en un lieu bon et honnête. Et s'ils ne le faisaient pas, il voulait que les frères s'en chargent 5. Bien plus, à une époque, il voulut envoyer des frères avec des ciboires dans toutes les provinces et, partout où ils trouveraient le corps du Christ placé de manière illicite, qu'ils le placent dans ceux-ci avec honneur 6.

De fait, par révérence pour le très saint corps et sang du Seigneur Jésus Christ, il voulut de même que soit mis dans la 1380 Règle que, « partout où les frères trouveraient écrits les paroles » et les mots du Seigneur 1 par lesquels est produit le très saint sacrement « pas bien conservés, ou s'ils gisent épars en quelque lieu de manière déshonnête, ils les recueillent et les conservent, honorant le Seigneur dans les paroles qu'il a prononcées 2. Beaucoup de choses, en effet, sont sanctifiées par les paroles de Dieu 3 et c'est en vertu des paroles du Christ qu'est produit le sacrement de l'autel 4. » Bien qu'il ne l'ait pas écrit dans la Règle, surtout parce qu'il ne semblait pas bon aux frères ministres que les frères aient cela comme commandement 5, le saint père voulut cependant laisser aux frères, dans son Testament et ses autres écrits, sa volonté à ce sujet 6. Il

voulut aussi envoyer d'autres frères par la totalité des provinces avec de bons et beaux fers à hosties, pour confectionner des hosties.

Comme 7 le bienheureux François choisissait ceux des frères qu'il voulait emmener avec lui 8, il leur dit : « Au nom du Seigneur, allez deux par deux 9 par le chemin, honnêtement et surtout en silence du matin jusqu'après tierce 10, priant le Seigneur en vos cœurs 11. Et qu'aucune parole oiseuse 12 ou inutile ne soit prononcée parmi vous 1. Car bien que vous voyagiez, que votre conduite soit toutefois aussi honnête que si vous demeuriez dans un ermitage ou dans une cellule ; de fait, où que nous soyons et voyagions, nous avons une cellule avec nous. Frère Corps 2 est en effet notre cellule et l'âme est l'ermitage qui séjourne à l'intérieur de la cellule pour prier Dieu et méditer. C'est pourquoi, si l'âme ne demeure pas en repos et solitude dans sa cellule, une cellule faite de main d'homme est de peu d'utilité au religieux. »

[LP 81] 3 Alors qu'ils parvenaient à Arezzo 4, il y avait un très grand scandale et une guerre par presque toute la cité, jour et nuit, du fait de deux factions qui se haïssaient l'une l'autre depuis longtemps. Voyant cela et entendant une si grande rumeur et clameur de jour et de nuit, le bienheureux François, comme il était hébergé dans un hôpital, dans le bourg à l'extérieur de la cité, eut l'impression 5 que les démons exultaient de la situation et incitaient 6 tous les gens à détruire la cité par le feu et d'autres fléaux. Aussi, ému de compassion envers cette cité, dit-il à frère Sylvestre, prêtre, homme de Dieu, d'une grande foi, d'une admirable simplicité et pureté, que le saint père vénérât comme un saint : « Va devant la porte de la cité et, à voix haute, ordonne à tous les démons de tous sortir de cette cité 7. » Frère Sylvestre se leva et alla devant la porte de 1382 la cité en s'écriant d'une voix forte : « Loué et béni soit le Seigneur Jésus Christ. De la part de Dieu tout-puissant et en vertu de la sainte obéissance à notre très saint père François, j'ordonne à tous les démons de tous sortir de cette cité ! » Et par la divine miséricorde et la prière du bienheureux François, il advint que, sans aucune prédication 1, ils revinrent peu après à la paix et à l'unité.

Et parce qu'il n'avait alors pu leur prêcher, le bienheureux François, comme il leur prêchait une fois par la suite, leur dit dans le premier sermon de la prédication : « Moi, je vous parle comme à des gens enchaînés par les démons, puisque vous vous êtes vous-mêmes liés et vendus comme des animaux au marché, pour votre malheur, et que vous vous êtes livrés aux mains des démons, à savoir quand vous vous exposez à la volonté de ceux qui ont causé et qui causent leur ruine et la vôtre, et qui veulent la ruine de toute la cité 2. Mais vous, vous êtes des gens misérables et ignorants, puisque vous n'avez pas de gratitude des bienfaits de Dieu qui, bien que certains

d'entre vous l'ignorent, a autrefois libéré cette cité par les mérites d'un très saint frère, Sylvestre. »

[LP 82] 3 Comme le bienheureux François était parvenu à Florence 4, il y rencontra le seigneur Hugolin, évêque d'Ostie, qui par la suite fut pape 5 ; celui-ci avait été envoyé par le pape

Honorius 1 en légation pour le duché, la Toscane, la Lombardie et la Marche de Trévisé jusqu'à la Vénétie 2. Le seigneur évêque se réjouit fort de son arrivée. Or quand il apprit du bienheureux François qu'il voulait aller en France, il lui défendit d'y aller en lui disant : « Frère, je ne veux pas que tu ailles outre-monts, car il y a dans la curie romaine beaucoup de prélats et d'autres qui voudraient nuire à ta religion 3. Or moi et les autres cardinaux qui chérissons ta religion, nous la protégeons et l'aidons plus facilement si tu demeures à proximité de cette province 4.» Mais le bienheureux François lui dit 5 : « Seigneur, c'est pour moi grande honte, alors que j'ai envoyé mes frères en des provinces éloignées et lointaines, de demeurer dans ces provinces-ci 6. » Or le seigneur évêque lui dit, comme pour le réprimander : « Pourquoi as-tu envoyé tes frères si loin pour mourir de faim et pour subir tant d'autres tribulations ? » Le bienheureux François lui répondit 1384 avec grande ferveur d'esprit et l'esprit de prophétie 1 : « Seigneur, pensez-vous ou croyez-vous que le Seigneur a envoyé les frères seulement pour ces provinces-ci ? Mais en vérité je vous le dis 2 : le Seigneur a choisi et envoyé les frères pour le profit et le salut des âmes de tous les hommes du monde entier ; et ils seront reçus non seulement dans la terre des fidèles, mais aussi des infidèles 3. Et pourvu qu'ils observent ce qu'ils ont promis au Seigneur, alors le Seigneur leur fournira le nécessaire dans la terre des infidèles comme dans la terre des fidèles 4. » Le seigneur évêque s'émerveilla de ses paroles, en reconnaissant qu'il disait vrai. Et ainsi le seigneur évêque ne le laissa-t-il pas aller en France, mais le bienheureux François y envoya frère Pacifique avec d'autres frères 5 ; et lui-même retourna dans la vallée de Spolète.

[François explique qu'il ne serait pas un frère mineur s'il n'acceptait pas joyeusement d'être rejeté par les frères]

§109 [LP 83] À une époque, comme approchait le chapitre des frères qui devait avoir lieu à l'église Sainte-Marie-de-la-Portioncule 6, le bienheureux François dit à son compagnon 7 : « Il ne me semblerait pas que je sois un frère mineur si je n'étais dans l'état que je vais te dire. » Et il dit : « Voici que les frères, avec grande dévotion et vénération, viennent à moi et m'invitent au chapitre ; ému par leur dévotion, je vais au chapitre avec eux. Étant réunis, ils me demandent d'annoncer la parole de Dieu parmi eux ; et me levant,

je leur prêche comme me l'aura enseigné l'Esprit saint 1. Une fois la prédication finie, supposons qu'ils réfléchissent et disent contre moi : "Nous ne voulons pas que tu régnes sur nous 2, car tu n'es pas éloquent et tu es trop simple 3 ; et nous avons trop honte d'avoir un prélat aussi simple et méprisable au-dessus de nous. Aussi, désormais, n'aie plus la présomption de t'appeler notre prélat." Et ainsi me chassent-ils en me conspuant. Eh bien, il ne me semblerait pas que je sois un frère mineur si je ne me réjouissais pas de la même façon quand ils me conspuent et quand ils me chassent avec honte, en refusant que je sois leur prélat, que quand ils m'honorent et me vénèrent, s'ils en tirent un profit égal dans les deux cas. Car si je me réjouis de leur profit et de leur dévotion quand ils m'exaltent et m'honorent, là où il peut y avoir un danger pour l'âme, je dois d'autant plus 4 être dans l'allégresse et me réjouir de mon profit et du salut de l'âme quand ils me conspuent en me chassant avec honte, ce en quoi il y a un gain pour l'âme 5. »

[François est consolé par le chant d'une cigale qu'il a apprivoisée]

1386 §110 [LP 84] À une époque en été, comme le bienheureux François était dans le même lieu 1 et demeurait dans la dernière cellule à côté de la haie du jardin derrière la maison 2, où après sa mort demeurait frère Rainier, le jardinier 3, il arriva qu'un jour, comme il était descendu de cette petite cellule, il y avait une cigale sur une branche du figuier qui était à côté de cette même cellule, de sorte qu'il pouvait la toucher. Aussi, étendant sa main, lui dit-il : « Viens à moi, soeur Cigale ! » Et aussitôt, elle monta sur les doigts de sa main 4 et, avec un doigt de l'autre main, il se mit à toucher la cigale en lui disant : « Chante, ma soeur Cigale ! » Et aussitôt, elle lui obéit et se mit à chanter ; le bienheureux François en fut fort consolé et il loua Dieu. Il la tint ainsi dans la main pendant un grand moment, après quoi il la reposa sur la branche du figuier où il l'avait prise. Et ainsi pendant huit jours d'affilée, quand il descendait de la cellule, la trouvait-il au même endroit et, chaque jour, il la recevait dans la main. Et aussitôt, quand il lui disait de chanter en la touchant, elle chantait. Au bout de huit jours, il dit à ses compagnons : « Donnons la permission 5 à soeur Cigale de s'en aller où elle voudra, car elle nous a suffisamment consolés ; de fait, la chair pourrait en tirer une vaine gloire 1. » Et sitôt que la permission lui fut donnée, elle s'en alla et n'apparut plus jamais là. Ses compagnons s'émerveillèrent de ce qu'elle lui obéissait ainsi et lui était ainsi docile. De fait, le bienheureux François se réjouissait tant dans les créatures, par amour du Créateur, que le Seigneur,

pour sa consolation spirituelle et corporelle 2, rendait dociles à son égard celles qui sont sauvages avec les hommes.

[François endure le froid afin d'être un modèle et un exemple pour les frères]

§111 [LP 85] A une époque, le bienheureux François demeurait à l'ermitage Saint-Éleuthère 3, à côté d'un bourg fortifié du nom de Contigliano 4 de la contrée de Rieti 5. Comme il ne portait qu'une seule tunique, un jour, en raison du grand froid et d'une grande nécessité, il rapiéça intérieurement sa tunique et la tunique de son compagnon avec des pièces, de sorte que son corps commença à en être quelque peu réconforté. Peu après 6, comme il revenait un jour de la prière, il déclara avec grande allégresse à son compagnon : « Il me faut être un modèle et un exemple pour tous les frères, car, bien qu'il soit nécessaire à mon corps d'avoir une tunique rapiécée, il me faut cependant considérer mes frères à qui la même chose est nécessaire, mais qu'ils n'ont peut-être pas ni ne peuvent avoir. Aussi me faut-il m'adapter à eux et me faut-il également endurer les mêmes 1388 nécessités qu'ils endurent, afin que, voyant cela, ils soient en mesure de les supporter plus patiemment 1. »

Nous qui avons été avec lui 2, nous ne pourrions en effet dire 3 combien étaient nombreuses et grandes les nécessités qu'il a refusées à son corps dans la nourriture et le vêtement 4, pour donner aux frères le bon exemple et pour que, dans une plus grande patience, ils endurent leurs nécessités 5. Et en cela, le bienheureux François eut toujours pour plus grande et principale préoccupation -- surtout après que les frères commencèrent à se multiplier et que lui-même abandonna l'office de prélat 6 -- d'enseigner aux frères, par les oeuvres plus que par les paroles, ce qu'ils devaient faire et ce qu'ils devaient éviter 7.

[Le Christ est le véritable fondateur de la religion mineure ; la tâche de François est de donner l'exemple aux frères]

§112 [LP 86] C'est pourquoi à une époque, considérant et apprenant 8 que certains frères donnaient le mauvais exemple dans la religion et aussi que les frères se détournaient du très haut sommet de leur profession, touché de douleur jusqu'au fond du cœur 1, il dit une fois au Seigneur dans la prière : « Seigneur, je te recommande la famille que tu m'as donnée 2. » Et il lui fut dit 3 par le Seigneur : « Dis-moi 4 : pourquoi t'attristes-tu tant quand quelque frère sort de la religion et quand les frères 5 ne marchent pas par la voie que je t'ai montrée 6 ? Dis-moi encore: qui a planté la religion des frères ? Qui fait se convertir un homme pour qu'il fasse pénitence en elle ?

Qui donne la force de persévérer en elle ? N'est-ce pas moi ? » Et lui fut dit en esprit : « Moi, je ne t'ai pas choisi comme un homme lettré et éloquent au-dessus de ma famille 7, mais je t'ai choisi 8 simple 9, pour que tu sois à même de savoir -- tant toi que les autres -- que c'est moi qui veillerai sur 10 mon troupeau. Mais je t'ai posé en signe 11 parmi eux, pour que les oeuvres que, moi, j'opère en toi, ils doivent les reconnaître en toi et les 12 accomplir. Ceux qui marchent par ma voie 13, ils m'ont et m'auront en abondance 14 ; mais ceux qui ne veulent pas marcher par ma voie 15, ce qu'ils paraissent avoir leur sera enlevé 16. C'est pourquoi, je te le dis, ne t'attriste pas tant, mais fais ce que tu as à faire, accomplis ce 1390 que tu as à accomplir, car j'ai planté la religion des frères dans une charité éternelle 1. Aussi sache que je la chéris tant que, si l'un des frères, retourné à son vomissement 2, mourait hors de la religion, je remettrais un autre dans la religion pour qu'il ait sa couronne à sa place. Et à supposer qu'il ne soit pas né, je le ferai naître. Et pour que tu saches que je chéris naturellement la vie et religion des frères, à supposer que dans toute la vie et religion des frères ne restent que trois frères 3, pour l'éternité je ne l'abandonnerai pas 4. »

[LP 87] Parlant à son esprit, le bienheureux François fut réconforté par ces paroles, d'autant qu'il s'attristait excessivement quand il apprenait quelque mauvais exemple de la part des frères. Et bien qu'il ne pût totalement s'empêcher de s'attrister quand il apprenait quelque mal 5, cependant, après qu'il fut ainsi réconforté par le Seigneur, il rappelait ce réconfort à sa mémoire et en parlait avec ses compagnons 6. Aussi le bienheureux François disait-il souvent aux frères dans les chapitres et aussi dans l'allocution qu'il leur adressait 7 : « Moi, j'ai juré et décidé 1 d'observer la Règle des frères 2, et tous les frères s'y sont pareillement engagés. C'est pourquoi désormais, depuis que j'ai abandonné l'office des frères 3 à cause de mes maladies et pour la plus grande utilité de mon âme et de tous les frères 4, je ne suis tenu que 5 de manifester le bon exemple 6 aux frères. J'ai en effet appris 7 cela du Seigneur et je sais en vérité que, même si la maladie ne me donnait pas une excuse, la plus grande aide que je puisse procurer à la religion des frères, c'est de m'adonner chaque jour à prier le Seigneur pour elle, pour qu'il la gouverne, la conserve, la protège et la défende. Je me suis, en effet, engagé devant le Seigneur et devant les frères à ce que, si quelque frère périssait à cause de mon mauvais exemple, je veux être tenu d'en rendre raison au Seigneur 8. »

Aussi, bien que parfois 9 quelque frère lui dise qu'il devrait quelquefois se mêler de la marche de la religion 10, répondait-il par de telles paroles, en disant : « Les frères ont leur Règle 11 et ils ont juré dessus. Et pour qu'ils n'aient pas d'excuse, après qu'il a plu au Seigneur de m'établir pour que je sois leur prélat, je l'ai jurée

pareillement devant eux et je veux l'observer 1392 jusqu'à la fin 1. Aussi, puisque les frères savent ce qu'ils doivent faire 2 ainsi que ce qu'ils doivent éviter, ne me reste-t-il qu'à les enseigner par mes oeuvres, car c'est pour cela que je leur ai été donné, pendant ma vie et après ma mort. »

[La honte éprouvée par François lorsqu'il rencontra plus pauvre que lui]

113 [LP 88] À une époque, comme le bienheureux François parcourait une province en prêchant, il arriva qu'il rencontre un pauvre petit homme. Comme il considérait sa grande pauvreté 3, il dit à son compagnon :

« La pauvreté de celui-ci nous inflige une grande honte et réprimande grandement notre pauvreté 4. »

Son compagnon répondit et lui dit :

« Comment cela, frère ? »

Et lui : « C'est pour moi grande honte lorsque je rencontre quelqu'un qui est plus pauvre que moi, puisque j'ai choisi sainte Pauvreté pour ma dame 5 et pour mes délices et richesses spirituelles et corporelles. Et cette nouvelle 6 a retenti dans le monde entier, à savoir que j'ai professé la pauvreté devant Dieu et les hommes. Pour cette raison, je dois donc avoir honte lorsque je rencontre un homme qui est plus pauvre que moi. »

[François corrige un frère qui a dit du mal d'un pauvre]

114 [LP 89] Comme le bienheureux François s'était rendu en un ermitage des frères près de Rocca di Brizio 1 à l'occasion d'une prédication aux gens de cette province, il arriva que, le jour même où il devait y prêcher, un petit homme pauvre et en mauvaise santé vint à lui. Comme il le voyait, il se mit à considérer sa pauvreté et maladie, de sorte qu'ému de pitié au vu de sa pauvreté et maladie, il se mit à parler avec son compagnon de son dénuement et de sa maladie, en compatissant envers lui 2. Et son compagnon lui dit : « Frère, il est vrai que celui-ci est fort pauvre, mais peut-être n'y a-t-il, dans toute la province, personne qui ait plus de désir d'être riche. » Le bienheureux François le reprit de n'avoir pas bien parlé, de sorte qu'il reconnut sa faute. Et le bienheureux François lui dit : « Veux-tu 3 donc faire la pénitence que je te dirai ? » Il répondit : « Volontiers. » Et il lui dit : « Va et dépouille-toi de ta tunique 4, va nu devant le pauvre, jette-toi à ses pieds 5 et dis-lui comment tu as péché envers lui, puisque tu l'as dénigré ; et dis-lui de prier pour toi que Dieu te pardonne. » Celui-ci alla donc et fit tout comme lui avait

dit le bienheureux François. Cela fait, il se leva 6, mit sa tunique et revint au bienheureux François. Et le bienheureux François lui dit : « Veux-tu que je te dise comment tu as péché envers lui, bien plus, envers le

1394 Christ ? » Et il dit : « Quand tu vois un pauvre, tu dois considérer Celui au nom de qui il vient, à savoir le Christ, qui est venu prendre sur lui notre pauvreté et infirmité. De fait, la pauvreté et la maladie de celui-ci sont pour nous un miroir 1, par lequel nous devons observer et considérer avec piété 2 la pauvreté et l'infirmité de notre Seigneur Jésus Christ, qu'il a portées dans son corps pour le salut 3 du genre humain. »

[La stratégie employée par François pour convertir des brigands]

§115 [LP 90] À une époque, dans un ermitage des frères au-dessus de Borgo San Sepolcro 4, des brigands venaient parfois demander du pain aux frères, du fait qu'ils se cachaient dans les grandes forêts de cette province et sortaient parfois au-dehors sur la route et sur les chemins pour détrousser les gens 5. Aussi des frères du lieu disaient-ils : « Il n'est pas bon de leur donner des aumônes, d'autant que ce sont des brigands et qu'ils infligent aux gens tant de si grands maux. » D'autres, considérant qu'ils demandaient humblement et du fait de la grande nécessité qui les poussait 6, leur donnaient parfois, en les avertissant toujours de se convertir à la pénitence.

Sur ces entrefaites, le bienheureux François survint en ce lieu ; les frères l'interrogèrent à ce sujet, à savoir s'ils devaient ou non leur donner du pain 7. Le bienheureux François leur dit : « Si vous faites comme je vous dis, j'ai confiance dans le Seigneur 1 que vous gagnerez leurs âmes. » Et il leur dit : « Allez, procurez-vous du bon pain et du bon vin, apportez-les dans la forêt où vous savez qu'ils résident, en criant et en disant : "Frères brigands ! Venez à nous, car nous sommes des frères et nous vous apportons du bon pain et du bon vin." Eux viendront aussitôt à vous ; vous, étendez une nappe par terre et posez dessus le pain et le vin ; vous les servirez humblement et avec joie pendant qu'ils mangent. Et après le repas, vous leur direz [des paroles du Seigneur et, à la fin, vous leur adresserez 2] pour l'amour de Dieu cette première demande : qu'ils vous promettent de ne frapper 3 quiconque et de ne faire aucun mal à quelque homme en sa personne 4 ; car si vous leur demandiez tout à la fois, ils ne vous exauceraient pas 5. Et eux, à cause de l'humilité et de la charité que vous leur avez témoignées, ils vous promettent aussitôt. Le lendemain, levez-vous et, en raison de la bonne promesse qu'ils vous ont faite, ajoutez au pain et au vin des oeufs et du fromage ; apportez-les-leur pareillement et servez-les pendant

qu'ils mangent. Après le repas, dites-leur : "Pourquoi vous tenez-vous ici toute la journée 6 à mourir de faim, à souffrir beaucoup de maux et à commettre en volonté et en acte tant de méfaits, pour lesquels vous perdez vos âmes, à moins que vous ne vous convertissiez ? Il est meilleur, en effet, que vous serviez le Seigneur 7, et lui, en ce monde, vous fournira ce qui est nécessaire au corps et, à la fin, sauvera vos âmes 8." Et le Seigneur leur inspirera, par sa miséricorde, de 1396 se convertir grâce à votre humilité et à la charité que vous leur avez témoignée. »

Les frères se levèrent donc et firent tout comme leur avait dit le bienheureux François ; et les brigands, par la miséricorde de Dieu 1 et sa grâce qui descendit sur eux, exaucèrent et observèrent à la lettre, point par point, toutes les demandes que les frères leur adressèrent. Bien plus, à cause de l'amitié et de la charité que leur témoignèrent les frères, ils se mirent à leur porter 2 à l'ermitage du bois sur leur dos. C'est ainsi que, par la miséricorde de Dieu 3 et du fait de la charité et de l'amitié que leur témoignèrent les frères, les uns entrèrent dans la religion, les autres embrassèrent la pénitence 4, en promettant entre les mains des frères de ne plus commettre dorénavant de tels méfaits, mais de vouloir vivre du travail de leurs mains 5. Aussi les frères et les autres qui apprirent et surent cela furent-ils pleins d'admiration en considérant la sainteté du bienheureux François, la façon dont il avait prédit la conversion de ces hommes qui étaient si perfides 6 et injustes, et comment ils s'étaient si vite convertis au Seigneur.

[François dévoile l'imposture d'un frère qui passait pour saint]

§116 [LP 91] Il y eut un frère 7 d'une conduite honnête et sainte qui, jour et nuit, était soucieux de la prière. Il observait un silence si continu que parfois, quand il se confessait à un frère prêtre, c'est non par des paroles, mais par des signes qu'il se confessait. De fait, il paraissait tellement dévot et fervent dans l'amour de Dieu que parfois, quand il était assis avec les frères, bien qu'il ne parlât point, il avait cependant tant d'allégresse intérieurement et extérieurement, quand il entendait quelque bonne parole, qu'il entraînait tous les frères et les autres qui le voyaient dans la dévotion à Dieu. Aussi était-il volontiers considéré par les frères et les autres comme un saint. Comme il persistait depuis de nombreuses années dans ce mode de conduite, il arriva que le bienheureux François vînt au lieu où il était ; et il advint, comme il apprenait des frères sa conduite 1, qu'il dit aux frères : « Sachez en vérité 2 que c'est une tentation diabolique et une tromperie, parce qu'il ne veut pas se confesser. »

Sur ces entrefaites, le ministre général 3 se rendit là pour visiter le bienheureux François et se mit à recommander ce frère devant lui. Le bienheureux François lui dit : « Crois-moi, frère : ce frère est conduit et trompé par un esprit malin. » Le ministre général lui répondit en disant : « Il me semble étonnant et presque incroyable qu'en un homme en qui apparaissent tant de signes et d'oeuvres de sainteté, il puisse en être comme tu dis. » Le bienheureux François lui dit : « Éprouve-le en lui disant de se confesser deux fois, ou au moins une fois par semaine ; s'il ne t'écoute pas, tu sauras que ce que je t'ai dit est vrai 4. » Comme, un jour, le ministre général parlait avec ce frère, il lui dit : « Frère, je veux absolument que tu te confesses deux fois, ou au moins une fois par semaine. » Celui-ci plaça un doigt sur sa bouche 5 en hochant la tête, en montrant par des signes qu'il n'en ferait rien 6. Le ministre, craignant de le scandaliser, le laissa. Peu de jours après 7, il sortit 1398 volontairement de la religion et retourna au monde, en portant l'habit séculier.

Or un jour, alors que deux des compagnons du bienheureux François marchaient par un chemin, il advint qu'ils le rencontrèrent, qui marchait seul comme un très pauvre pèlerin. En compatissant, ils lui dirent : « O malheureux, où sont ta sainte conduite et ton honnêteté ? Tu chérissais, en effet, tant la vie solitaire que tu ne voulais pas te montrer à tes frères ni leur parler. Et à présent tu vas discourant par le monde 1, comme un homme qui ignore Dieu et ses serviteurs.» Or lui se mit à leur parler en jurant souvent sur sa foi, comme les hommes séculiers. Et les frères lui dirent : « Malheureux homme, pourquoi dans tes paroles jures-tu sur ta foi comme les hommes séculiers, toi qui autrefois dans la religion t'abstenais non seulement des paroles oiseuses 3, mais même des bonnes ? » Lui leur répondit : « Il ne peut en être autrement. » Et ainsi le quittèrent-ils. Peu de jours après 4, il mourut ainsi. Les frères et les autres en furent émerveillés, en considérant la sainteté du bienheureux François qui leur avait prédit sa chute en un temps où il était tenu pour saint par les frères et les autres 5.

[Alors qu'il est l'hôte d'un cardinal, François est battu par des démons]

§117 [LP 92] À une époque, le bienheureux François était allé à Rome pour rendre visite au seigneur Hugolin 6, évêque d'Ostie, qui plus tard devint pape. Il demeura avec lui quelques jours et, ayant reçu la permission de cet homme apostolique 1, il rendit visite au seigneur Léon, cardinal de Sainte-Croix 2. Ce cardinal était en effet un homme fort bienveillant et courtois, qui aimait voir le bienheureux François et le vénérait beaucoup. Il le pria avec une

totale dévotion de demeurer avec lui quelques jours, d'autant que c'était alors l'hiver, qu'il faisait grand froid et qu'il y avait presque chaque jour un grand vent et de la pluie, comme il est habituel à cette époque. Et il lui dit : « Frère, le temps est impropre pour voyager. Je veux, s'il te plaît, que tu demeures avec moi jusqu'à ce qu'il y ait un bon temps pour voyager 3. Comme je nourris chaque jour certains pauvres dans ma maison, tu recevras de moi le vivre en tant qu'un des pauvres. » Le seigneur cardinal dit cela, car il savait que le bienheureux François, en raison de son humilité, voulait toujours être reçu comme un petit pauvre partout où il était hébergé 4; et cela bien qu'il fût d'une si grande sainteté qu'il était vénéré comme un saint par le seigneur pape, les cardinaux et tous les magnats de ce monde qui le connaissaient. De même dit-il : « Je te donnerai une bonne maison retirée où, si tu veux, tu pourras prier et manger. »

Or avec le seigneur cardinal, il y avait frère Ange Tancrede 5 un des douze premiers frères, qui dit au bienheureux François : 1400 Frère, il y a près d'ici, dans le mur de la Ville, une belle tour, fort ample et spacieuse à l'intérieur ; et elle a neuf soupentes, dans lesquelles tu pourras demeurer à l'écart, comme dans un ermitage. » Le bienheureux François lui dit : « Allons la voir. » Or quand il la vit, elle lui plut. Il revint auprès du seigneur cardinal, en lui disant : « Seigneur, peut-être demeurerai-je chez vous pour quelques jours. » Et le seigneur cardinal s'en réjouit. Frère Ange alla donc et aménagea la tour, pour que le bienheureux François puisse y demeurer de jour et de nuit avec son compagnon 1. Car le bienheureux François ne voulait en descendre ni de jour ni de nuit tant qu'il demeurerait chez le seigneur cardinal. Ainsi frère Ange proposa-t-il au bienheureux François et à son compagnon de leur porter tous les jours un repas à l'extérieur, puisque ni lui ni aucun autre ne devait entrer jusqu'à lui. Le bienheureux François alla donc y demeurer avec son compagnon. Or dans la première nuit, comme il voulait dormir là, des démons vinrent et le battirent fortement. Il appela aussitôt son compagnon, qui demeurait loin de lui, en disant : « Viens à moi ! » Aussitôt celui-ci se leva et alla à lui. Le bienheureux François lui dit : « Frère, les démons m'ont durement battu ; c'est pourquoi je veux que tu demeures près de moi, car je crains de rester seul ici. » Et son compagnon demeura près de lui durant toute la nuit. De fait, le bienheureux François était tout tremblant, comme un homme qui souffre de fièvre ; et tous deux restèrent éveillés durant toute cette nuit.

Pendant ce temps, le bienheureux François parlait avec son compagnon, en disante : « Pourquoi les démons m'ont-ils battu et pourquoi le pouvoir de me faire du mal leur a-t-il été donné 1 par le Seigneur 2 ? » Et il se mit à dire : « Les démons sont les sergents 3

de notre Seigneur. De même que, quand quelqu'un commet une offense, le podestat 4 envoie son sergent pour le punir 5, de même le Seigneur corrige et châtie ceux qu'il aime 6 par ses sergents, c'est-à-dire par les démons qui sont ses ministres dans ce ministère. Bien souvent en effet, même le religieux parfait 7 pèche par ignorance 8. Aussi, quand il n'a pas conscience de son péché, est-il châtié par le diable afin que, par ce châtiment, il voie et considère avec attention, intérieurement et extérieurement, en quoi il a commis une offense ; car ceux que le Seigneur aime tendrement dans la vie présente, rien en eux ne demeure impuni. Moi vraiment, par la miséricorde et la grâce de Dieu 9, je n'ai connaissance d'avoir commis d'offense en rien que je n'ai réparée par la confession et la satisfaction 10. Et même, par sa miséricorde, Il m'a octroyé ce don de m'accorder connaissance, dans la prière, de tout ce en quoi je dois plaire ou déplaire. Mais il se peut, me semble-t-il, que le 1402 Seigneur m'ait fait châtier par ses sergents pour cette raison : bien que le seigneur cardinal me fasse volontiers miséricorde 1, qu'il soit nécessaire à mon corps de la recevoir 2 et que je puisse la recevoir de lui en confiance, mes frères, qui vont par le monde en endurant la faim et de nombreuses tribulations, et les autres frères, qui résident dans de pauvres petites maisons et les ermitages 3, pourront, en apprenant que je demeure chez le seigneur cardinal, avoir occasion de murmurer contre moi, en disant : "Nous, nous endurons tant de nécessités et, lui, il prend ses aises !" Aussi suis-je toujours tenu de leur donner le bon exemple, d'autant que c'est pour cela que je leur ai été donné. Les frères sont en effet plus édifiés quand je demeure dans de pauvres petits lieux, parmi eux, que dans d'autres lieux ; et ils supportent leurs tribulations 4 avec une plus grande patience quand ils apprennent et savent que je supporte la même chose. »

Quoique le bienheureux François eût toujours été malade -- car dans le monde, il fut un homme de constitution fragile et faible 5 -- et qu'il fût chaque jour plus malade jusqu'au jour de sa mort, il considérait pourtant qu'il devait montrer le bon exemple aux frères et leur ôter toujours l'occasion de murmurer à son sujet, de façon que les frères ne puissent dire: « Lui, il a ce qui lui est nécessaire et, nous, nous ne l'avons pas! » Car dans la santé et la maladie, jusqu'au jour de sa mort, il voulut souffrir tant de nécessités que quiconque des frères le saurait comme nous -- qui pendant quelque temps jusqu'au jour de sa mort 6 avons été avec lui 7 --, s'il voulait se le remémorer, ne pourrait retenir ses larmes et, s'il souffrait nécessités et tribulations 1, les supporterait avec une plus grande patience 2.

De bon matin 3, le bienheureux François descendit de la tour et alla trouver le seigneur cardinal, en lui racontant tout ce qui lui était arrivé et toutes les paroles qu'il avait dites avec son compagnon. En outre, il lui dit aussi : « Les gens ont une grande foi en moi et me

croient un saint homme ; or voilà que les démons m'ont jeté hors de la geôle 4 ! » Car il voulait demeurer là en retraite comme dans une geôle et ne parler à personne qu'à son compagnon. Le seigneur cardinal se réjouit beaucoup de sa compagnie. Mais pourtant, puisqu'il le reconnaissait et le vénérât comme un saint, il consentit à sa volonté de ne pas demeurer là plus longtemps. Ainsi, ayant reçu sa permission 5, le bienheureux François revint-il à l'ermitage Saint-François 6 de Fonte Colombo près de Rieti 7.

[François effectue un carême de quarante jours sur le mont Alverne]

1404 §118 [LP 93] A une époque, le bienheureux François se rendit à l'ermitage du mont Alverne 1 ; et ce lieu, parce qu'il est fort retiré, lui plut tant qu'il voulut y faire un carême en l'honneur de saint Michel 2. Il s'y était rendu avant la fête de l'assomption de la glorieuse Vierge Marie 3 ; il compta les jours de la fête de sainte Marie jusqu'à celle de Michel, qui étaient au nombre de quarante, et dit : « En l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, et du bienheureux Michel, prince des anges et des âmes 4, je veux faire ici un carême. » Comme il était entré dans la cellule pour y demeurer continûment, il advint qu'il pria le Seigneur, dans la première nuit, de lui montrer par quelque signe qu'il puisse connaître si c'était sa volonté qu'il demeure là. Le bienheureux François, en effet, quand il s'établissait continûment en quelque lieu pour prier ou quand il allait par le monde en prêchant, fut toujours soucieux de connaître la volonté de Dieu, de manière à lui plaire davantage. Car il craignait parfois que, sous prétexte de demeurer en prière plus à l'écart, le corps ne veuille se reposer, en repoussant la fatigue d'aller par le monde pour prêcher, ce pour quoi le Christ est descendu du ciel en ce monde. Mieux : ceux qui lui paraissaient être chéris par le Seigneur, il les faisait prier le Seigneur pour qu'il leur montre sa volonté — s'il devait aller par le monde pour prêcher ou demeurer parfois en quelque lieu retiré pour prier 5.

De grand matin, à l'aurore, comme il se tenait en prière, des oiseaux de diverses espèces vinrent au-dessus de la cellule où il demeurerait, non pas tous en même temps, mais d'abord il en venait un qui chantait son doux couplet et ensuite 1 repartait ; puis un autre venait, chantait et repartait 2 ; et ainsi firent-ils tous. Le bienheureux François en fut grandement rempli d'admiration et en reçut une très grande consolation. Mais il se mit à se demander ce que cela signifiait ; et il lui fut dit en esprit par le Seigneur : « C'est le signe que le Seigneur te fera du bien dans cette cellule et te donnera de nombreuses consolations. » Il en fut vraiment ainsi. Car parmi

beaucoup d'autres consolations cachées et manifestes que le Seigneur lui octroya, il lui fut montré par le Seigneur la vision d'un séraphin 3, de laquelle il eut une grande consolation en son âme, entre lui et le Seigneur tout le temps de sa vie. Comme son compagnon lui apportait le repas ce jour-là, il advint qu'il lui raconta tout ce qui lui était arrivé 4.

Bien qu'il ait eu de nombreuses consolations dans cette cellule, de nuit les démons lui infligèrent de nombreux tourments, comme lui-même le raconta à son compagnon. Aussi dit-il une fois 5 : « Si les frères savaient combien de tourments m'infligent les démons, il n'y en a aucun qui n'aurait grande pitié et compassion pour moi 6. » Pour cette raison, comme il le dit bien souvent à ses compagnons, il ne pouvait de lui-même 1406 faire assez pour ses frères ni leur témoigner parfois de la familiarité comme les frères désiraient 1.

[À Greccio, François est tourmenté par le diable caché dans un coussin de plumes ; sa volonté de prier dignement l'office divin]

§119 [LP 94] À une époque, le bienheureux François demeurait dans l'ermitage de Greccio 2. Or comme il demeurait en prière de jour et de nuit dans la dernière cellule, derrière la grande cellule 3, une nuit, dans le premier sommeil, il appela son compagnon 4 qui couchait près de lui dans la grande et ancienne cellule. Celui-ci se leva aussitôt et alla à lui ; et il franchit le seuil de cette cellule, près de la porte, à l'intérieur de laquelle était couché le bienheureux François. Le bienheureux François lui dit : « Frère, je n'ai pas pu dormir cette nuit ni me tenir debout 5 pour prier, car la tête me tourne et mes jambes tremblent 6 et on dirait que j'ai mangé du pain d'ivraie 7. » Son compagnon lui parlait ainsi en compatissant avec lui, lorsque le bienheureux François dit : « Moi, je crois que le diable demeurait dans ce coussin que j'ai pour la tête. » La veille, en effet, le seigneur Jean de Greccio, que le saint chérissait d'une grande affection et à qui il témoigna une grande familiarité durant tout le temps de sa vie 1, avait acquis ce coussin qui était plein de plumes. De fait, après être sorti du monde, le bienheureux François ne voulut plus coucher dans un lit 2 ni avoir un coussin de plumes pour la tête, à l'occasion d'une maladie ou en quelque autre occasion. Mais en cette circonstance, les frères l'y avaient forcé contre sa volonté, à cause de sa très grave maladie des yeux.

Il jeta le coussin à son compagnon. Son compagnon se leva, le prit de la main droite et, le tenant avec la main droite, il le jeta sur son épaule du côté gauche et quitta ce seuil 3. Aussitôt il perdit la parole ; et il ne pouvait bouger de ce lieu, ni ne pouvait remuer ses bras ni ses mains, ni ne pouvait le rejeter, mais il se tenait ainsi,

debout. Il lui semblait qu'il était comme un homme en dehors de lui-même, qui ne sent rien en lui-même ni dans les autres. Alors qu'il se tenait ainsi quelque temps, voici que, par la miséricorde divine, le bienheureux François l'appela. Aussitôt il retourna en lui-même 4 et abandonna le coussin derrière lui. Il retourna auprès du bienheureux François en lui racontant tout ce qui lui était arrivé. Et le bienheureux François lui dit : « Ce soir, comme je disais complies, j'ai senti quand le diable venait dans la cellule. » Après qu'il eut connaissance que c'était vraiment le diable qui l'avait empêché de pouvoir dormir ou se tenir debout pour prier, il se mit à dire à son compagnon : « Le diable est extrêmement subtil et rusé. Car du fait que, par la miséricorde de Dieu 5 et sa grâce, il ne peut me nuire dans l'âme, il veut empêcher la nécessité du corps, de sorte que je ne puisse ni dormir ni me tenir debout pour prier, afin d'empêcher la dévotion et la joie du cœur et pour que je me plaigne de la maladie 6. »

1408 [LP 95a] Quoique, pendant de nombreuses années, il eût une très grave maladie de l'estomac, de la rate, du foie et une maladie des yeux 1, il avait en effet tant de dévotion et priait avec tant de révérence 2 que, durant le temps de la prière 3, il ne voulait pas s'appuyer au mur ou à la cloison, mais il se tenait toujours debout 4, sans capuchon sur la tête et, parfois, à genoux, en particulier quand il passait la majeure partie du jour et de la nuit à vaquer à la prière. De plus, quand il allait 5 à pied par le monde, il arrêtrait toujours sa marche pour dire ses heures 6. Et s'il allait à cheval -- car il était toujours très malade 7 --, il mettait aussi pied à terre pour dire ses heures.

[François descend de cheval sous la pluie pour dire l'office ; les besoins du corps ne doivent pas entraver la prière ni les bonnes oeuvres ; les frères doivent toujours montrer un visage joyeux]

§120 [LP 95b] À une époque, comme il s'en retournait de la Ville 1, en l'occurrence après avoir séjourné pendant quelques jours chez le seigneur Léon 2, le jour où il sortit de la Ville il plut toute la journée. Parce qu'il était alors fort malade, il allait à cheval. Mais pour dire ses heures 3, il descendit de cheval et se tint au bord du chemin, bien qu'il pleuve et qu'il soit complètement trempé 4. Et il dit 5 : « Si c'est dans la paix et la tranquillité que le corps veut manger sa nourriture, qui tout comme le corps devient la pâture des vers, dans quelle paix et quelle tranquillité 6 l'âme devrait-elle recevoir 7 sa nourriture, qui est Dieu lui-même ! »

[LP 96] Il disait : « Alors le diable exulte, quand il peut éteindre ou empêcher dans le cœur du serviteur de Dieu la dévotion et la joie,

qui provient d'une prière pure et d'autres oeuvres bonnes. Si, en effet, le diable peut avoir quelque chose à soi dans le serviteur de Dieu -- à moins que le serviteur de Dieu ne soit un sage et qu'il ne l'efface ou ne le détruise le plus vite 1410 qu'il pourra par la contrition, la confession et les oeuvres de satisfaction 1 --, en peu de temps, d'un cheveu il fait une poutre à laquelle il ne cesse d'ajouter 2. » Et il dit 3 : « Le serviteur de Dieu, dans le manger, le dormir et les autres nécessités, doit donner satisfaction à son corps avec discernement, pour que frère Corps ne puisse murmurer en disant : "Moi, je ne peux tenir debout et persévérer dans la prière, ni me réjouir dans mes tribulations et accomplir d'autres oeuvres bonnes, du fait que tu ne me donnes pas satisfaction 4." »

Il disait encore que, si le serviteur de Dieu, avec discernement, donne correctement satisfaction à son corps, d'une manière bonne et honnête comme il pourra, et que frère Corps, dans la prière, les veilles et les autres oeuvres bonnes de l'âme, veuille être paresseux, négligent ou somnolent, alors il doit le châtier comme une bête de somme mauvaise et paresseuse, car il veut manger et ne veut pas travailler, ni porter sa charge. Si vraiment 5 frère Corps, malade ou bien portant, ne peut avoir ce qui lui est nécessaire par dénuement et pauvreté, alors qu'il l'a demandé honnêtement et humblement à son frère ou à son prélat pour l'amour de Dieu et qu'on ne lui a pas donné, qu'il endure patiemment pour l'amour de Dieu 1 ; et cela lui sera compté comme martyre 2 par le Seigneur. Et puisqu'il a fait ce qui dépendait de lui en demandant ce qui lui est nécessaire, il est exempt de péché, même si le corps en devenait beaucoup plus malade 3.

[LP 97] Tel fut le suprême et principal soin qu'eut le bienheureux François, bien que, du début de sa conversion jusqu'au jour de sa mort, il ait beaucoup maltraité son corps : il eut toujours le souci d'avoir, intérieurement et extérieurement, et de conserver en soi la joie spirituelle 4. Mieux : il disait que, si le serviteur de Dieu s'efforce de toujours avoir et conserver la joie intérieure et extérieure, qui procède de la pureté du cœur 5, les démons ne peuvent lui nuire en rien et disent : « Puisque le serviteur de Dieu conserve la joie dans la tribulation comme dans la prospérité, nous ne sommes capables ni de trouver une entrée pour accéder jusqu'à lui ni de lui nuire. »

De fait, il reprit une fois un de ses compagnons, car il lui semblait qu'il avait de la tristesse et un visage chagrin 6. Il lui dit : « Pourquoi as-tu de la tristesse et de la douleur au sujet de tes péchés ? Traite cela entre toi et Dieu, et prie-le de te rendre, par sa miséricorde, la joie de son salut 7. Devant moi et les autres, efforce-toi toujours d'avoir de la joie, car il ne convient 1412 pas qu'un serviteur de Dieu se montre devant son frère ou un autre avec le visage abattu et tourmenté. Je sais que les démons me jalouent en raison des

bienfaits que le Seigneur m'a octroyés par sa miséricorde ; comme ils ne peuvent me nuire à travers moi, ils me dressent des embûches et s'efforcent de me nuire à travers mes compagnons. Mais s'ils ne peuvent nuire à travers moi et mes compagnons, ils se retirent pleins de confusion. En revanche 1, s'il m'arrive parfois d'être tenté et abattu, lorsque je considère la joie de mon compagnon, cette joie est l'occasion de me détourner de la tentation et de l'acédie 2, et de me tourner vers la joie intérieure 3. »

[Fin CA, début du ms. Little :]

[Prière devant le Crucifié de Saint-Damien 1]

§125 Les paroles par lesquelles saint François pria devant l'image du Crucifié dans l'église Saint-Damien, quand il entendit la voix sortir de cette croix : « Dieu souverain et glorieux, illumine les ténèbres de mon cœur et donne-moi la foi droite, l'espérance certaine et la charité parfaite, le sens et la connaissance, Seigneur, pour que j'accomplisse ton commandement saint et véridique. Amen. »

[Un frère voulait secrètement avoir la tunique de François 2]

§153 Un des compagnons du bienheureux François, considérant que le bienheureux François semblait approcher de la mort, alors qu'il était dans le même palais 3, pensa en son cœur et se dit : « Combien mon âme en serait consolée 4, si je pouvais avoir la tunique de mon père après sa mort ! » Et peu après, le bienheureux François l'appela et lui dit : « Prends et tiens dans tes mains les manches de cette tunique et, quoique je la porterai jusqu'à ce que j'en aie une autre, qu'elle soit dès cet instant 1418 tienne, de sorte que je ne puisse la donner à aucun autre 1. » Et ce frère fut très émerveillé en considérant sa sainteté, du fait qu'il n'avait dit cela à personne, mais l'avait seulement pensé en son cœur 2.

[Un frère voulait avoir un écrit de la main de François 3]

§154 Un compagnon 4 du bienheureux François, alors qu'il demeurait avec lui au mont Alverne quand il s'y tint dans la solitude, désirait avoir quelque chose de revigorant écrit de sa main, tiré des paroles du Seigneur, d'autant qu'il était alors tourmenté par une mauvaise et grande tentation, non de la chair, mais de l'esprit. Et le bienheureux François lui dit un jour: « Apporte-moi une feuille et de l'encre 5, car je veux écrire quelques paroles du Seigneur et ses louanges que j'ai méditées en mon cœur 6. » Et l'autre les lui donna.

Le bienheureux François alla écrire ces paroles et ces louanges du Seigneur 7 et, à la fin, il lui écrivit sa bénédiction 8 en lui disant : « Prends cette feuille et observe attentivement la Règle 9 jusqu'au jour de ta mort. » Et ce frère fut très émerveillé et joyeux, d'autant que le saint père avait satisfait son désir sans requête ni parole de sa part, par la volonté du Seigneur. De fait, après la mort du bienheureux François, le Seigneur a opéré plusieurs grands miracles par cette lettre, en ceux dont le nom est consigné 1, dans leurs grandes maladies, avec cette feuille 2.

[Comment François se dévêtit et s'assit nu par terre devant ses compagnons 3]

§155 Un jour, le bienheureux François appela à lui ses compagnons, qui se tinrent devant lui ; et comme il était hydropisique et accablé de nombreuses autres maladies, il descendit à grand-peine de son lit pour s'asseoir sur la terre nue. Ses compagnons ignoraient pourquoi il faisait cela. Mais lui se dévêtit et, restant tout nu, il s'assit sur la terre nue, tenant sa main gauche sur sa cicatrice au côté pour qu'elle ne puisse être vue des autres 4. Et il leur dit : « Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire 5. Vous, faites comme le Seigneur vous inspirera 6. » Et il ne parla pas davantage, afin de mieux connaître ce que le Seigneur inspirait à ce sujet aux compagnons. Le bienheureux François, en effet, du 1420 moment de sa conversion jusqu'au jour de sa mort, bien portant ou même malade, fut toujours soucieux de connaître et de suivre la volonté du Seigneur 1 . Les compagnons, le voyant ainsi malade et nu, assis par terre, se mirent à pleurer vivement par compassion et pitié pour lui. Or l'un d'eux, qui était son gardien 2, considérant que, par la volonté du Seigneur, il voulait se désapproprier 3 même de la tunique et des caleçons que la Règle concède aux frères 4 pour être en toutes choses un vrai pauvre du Christ et son imitateur 5 dans la vie et la mort, prit la tunique et les caleçons en lui disant : « Père, je te prête 6 cette tunique et ces caleçons et, pour que tu saches bien que tu es désapproprié de toutes ces choses, je veux que tu n'aies pas le pouvoir de les donner à quiconque 7. » Le bienheureux François, levant les yeux au ciel, mains jointes, bénit le Seigneur et dit à ses compagnons : « Que le Seigneur vous récompense, car je veux mourir en une telle pauvreté. » Plus tard, il leur dit un jour : « Aussitôt que l'âme sera sortie du corps, dévêtez-moi entièrement nu comme je me suis dévêtu devant vous, posez-moi sur la terre nue et laissez-moi demeurer ainsi le temps qu'on met à marcher pendant un mille 8. »

[Du persil qu'il envoya chercher de nuit dans le jardin 1]

§187 Une nuit, alors qu'il était très affaibli par sa très grande maladie, le bienheureux François dit à ses compagnons:

« Je voudrais me restaurer, frères, et manger quelque chose si je pouvais. »

Ses compagnons lui dirent :

« Que veux-tu manger, père ? »

Il dit :

« Si j'avais du persil, j'en mangerais peut-être avec un peu de pain. »

Ses compagnons dirent au frère qui faisait la cuisine:

« Te semble-t-il, frère, que tu puisses trouver du persil dans le jardin ? »

Le jardin était à côté du palais où François était couché 2. Le frère répondit en leur disant :

« Non seulement la nuit, mais même de jour je n'en trouve pas, d'autant que le peu que j'ai trouvé, je l'ai cueilli chaque jour. »

Le bienheureux François lui dit alors :

« Va, frère, car peut-être en trouveras-tu. »

Mais le frère lui dit :

« L'obscurité est grande et je ne peux porter de lumière, car le vent se fait fort : comment donc en trouverais-je ? Du fait de l'obscurité, je ne suis pas capable de distinguer les herbes et, même de jour, j'en trouverais difficilement. »

Le bienheureux François lui dit :

« Va, frère, et ne t'inquiète pas, mais fais seulement ceci : lorsque tu entreras dans le jardin, baisse-toi, pose la main par terre et apporte-moi les herbes que tu toucheras en premier.»

Il y alla donc, sans lumière, et, comme il entra dans le jardin, il ne distinguait pas les herbes sauvages des cultivées ; mais uniquement pour satisfaire le bienheureux François, il se baissa et cueillit d'une main les premières herbes qui se présentèrent à lui, comme lui avait dit le bienheureux François, et il les apporta devant le bienheureux François. Et comme un frère, qui s'attendait à ce que ce soit des herbes sauvages 3, se mit à les démêler çà et là, il se fit, par dispensation divine, qu'en raison de la foi du bienheureux François, il trouva parmi ces herbes une belle et grande branche de persil. Et les frères s'en réjouirent beaucoup et s'émerveillèrent grandement en considérant la sainteté 1422 et la foi du bienheureux François. Alors le bienheureux François dit à ses compagnons : « Frères, vous

ne devez pas me faire répéter la même chose autant de fois 1. » Et comme il en avait mangé un peu, il en fut restauré.

Le bienheureux François fut en effet d'une si grande pureté et d'une si grande foi que, dans les choses intérieures et extérieures. le Seigneur opérait par sa foi, en lui et dans les autres, des miracles si grands et si nombreux -- que nous avons vus et connus, nous qui avons été avec lui ce peu de temps 2 -- qu'il nous serait bien long de les écrire et les raconter 3.

[Comment un frère qui avait fait scandale contre son frère sortit de la religion 4]

§194 À une époque. alors qu'un frère que François chérissait d'une grande affection revenait de la Terre de Labour 5 avec un autre frère qui était plus ancien que lui dans la religion, il advint qu'en chemin, ce même frère qui était plus ancien dans la religion était poussé à faire du scandale contre son frère, injustement et sans aucune faute de la part de son frère. Ce dernier supporta tout avec patience. Alors qu'ils parvenaient tous deux dans un lieu où le bienheureux François était alors malade, ce frère, parce qu'il était intime du bienheureux François, entra pour le voir et, entre autres paroles qu'il lui dit, le bienheureux François l'interrogea aussi à ce propos en disant :

« Comment ton compagnon s'est-il comporté avec toi en chemin ? »
Il lui répondit :

« Bien, père. »

Mais le bienheureux François lui dit :

« Fais attention à ne pas mentir sous couvert d'humilité. Car je sais comment il s'est comporté envers toi. »

Aussi le frère fut-il très étonné de la manière dont il avait connu cela par l'Esprit saint, vu qu'il n'avait parlé ni à lui ni à quiconque. Et il arriva que, peu de jours après, le frère qui avait fait scandale contre son frère quitta la religion.

[Un frère désirait voir le bienheureux François et prendre son conseil 1]

§195 Il y eut un frère de sainte conduite et de grande application à la prière, ancien dans la religion, qui, pendant plusieurs années, fut tenté par diverses tentations mauvaises, à tel point qu'il en était tellement harcelé qu'il était bien souvent conduit jusqu'au désespoir et, pour cela, il se mortifiait beaucoup : par l'abstinence, les veilles, les larmes et les prières. Mais ni en lui-même, ni par quelque autre

frère, il ne pouvait en avoir ou en trouver quelque remède ou consolation, et il désirait voir le bienheureux François pour prendre conseil de lui. Il arriva, par dispensation divine, qu'alors qu'il allait sur une route, il rencontra le bienheureux François qui parcourait cette province en prêchant. Dès qu'il le reconnut, aussitôt il courut à lui et se jeta à ses pieds 2 ; et il pleurait si fort des larmes amères qu'il ne pouvait rien lui dire. Le bienheureux François fut ému de pitié

1424 pour lui et connut aussitôt par l'Esprit saint qu'il était tourmenté par quelque tentation très grave. Il dit : « De la part de notre Seigneur Jésus Christ, je vous l'ordonne 1, démons, cessez dorénavant de maltraiter mon frère comme vous l'avez fait jusqu'à cette heure. » Et aussitôt ce frère se leva, libéré de cette tentation au point qu'il lui sembla n'avoir jamais eu ces tentations.

HADEWIJCH

Lettres spirituelles

Avertissement

Voici les *Lettres* d'Hadewich. L'ouvrage livre le cœur de cette mystique qui vivait au treizième siècle et fut très influente sur Ruusbroec. Je ne l'ai pas retrouvé disponible sur le Net, ce qui m'a conduit à le rééditer en ligne hors commerce pour des amis²⁴. On trouvera ici le texte allégé des notes.

La belle traduction réalisée antérieurement de *Poèmes* s'impose aussi. Elle est très accessible à faible coût dans la collection de poche « Sagesses », mais se prête moins aisément à l'usage spirituel. On trouvera sur le net de nombreux ouvrages relatifs à Hadewijch, moindres à mes yeux. En anglais on aura recours à *Hadewijch, The complete works*, "The Classics of Western spirituality", Mother Columba Hart, préface by Paul Mommaers, Paulist press, 1980. J'adjoints en fin d'ouvrage un relevé de lecture par Lilian Silburn.

Lettre I Vivre dans la clarté de Dieu

Comme Notre - Seigneur a manifesté le clair amour, inconnu avant lui, illuminant toutes les vertus par son éclatante charité, qu'il daigne vous illuminer et vous éclairer dans la pure clarté dont il brille pour lui-même, pour ses amis et ses amants intimes !

La plus haute clarté que l'on puisse avoir sur la terre, c'est d'être vrai en toute œuvre de justice actuelle, de pratiquer la vérité en toute chose pour la gloire du noble amour, qui est Dieu même. Ah ! la grande clarté que ceci : de laisser Dieu seul être et agir dans sa clarté propre ! C'est en elle que Dieu œuvre pour lui-même et pour toutes les créatures, donnant à chacune selon ses droits et selon ce que Sa bonté l'invite à répartir en toute justice dans la lumière.

C'est pourquoi je vous en prie, comme une amie prie l'amie qu'elle aime ; je vous y exhorte, comme une sœur exhorte sa sœur très chère ; je vous le commande comme une mère à son enfant

²⁴ Hadewijch, LETTRES SPIRITUELLES, Traduction du moyen-néerlandais par Fr. J.-B. M. P., Claude Martingay, Genève, 1972 - Réédition hors commerce, 2017. S'adresser au webmaster de www.cheminsmystiques.com

chéri ; je vous l'ordonne de la part de votre Amant, comme l'époux à sa fiancée bien-aimée : ouvrez les yeux de votre cœur à la clarté et voyez-vous en Dieu, dans la vérité sainte !

Apprenez à contempler *ce que Dieu est* : Vérité en qui toute chose est manifeste, Bonté par qui toute richesse déborde, Intégrité de la toute-puissance. C'est pour ces noms mystérieux que l'on chante trois fois *Sanctus* dans le ciel, car ils comprennent dans leur Unité toutes les vertus, quelles que soient leurs œuvres particulières en tant que Personnes distinctes.

Voyez comme Dieu vous a gardée paternellement, ce qu'il vous a donné et ce qu'il vous a promis. Voyez comme l'amour est sublime que les amants se portent l'un à l'autre, et manifestez votre reconnaissance par l'amour. Faites-le, si vous voulez contempler ce que Dieu est et agir dans sa lumière, par la fruition glorieuse comme par la claire manifestation, illuminant les choses ou les cachant dans la ténèbre, selon ce qui leur sied.

C'est pour Ce que Dieu est qu'il convient de le laisser jouir de lui-même en toutes les œuvres de sa clarté, *sicut in coelo et in terra*, ne cessant de dire, en actes comme en paroles : *fiat voluntas tua* !

Ah ! chère enfant, à mesure que son irrésistible pouvoir se manifeste en vous, que sa volonté sainte en vous-même se parfait, et qu'apparaît en vous sa claire vérité, consentez à la privation du doux repos pour que règne ce Tout sublime et divin : illuminez votre être, ornez-le de vertus et de justes œuvres, dilatez votre esprit par les hauts désirs vers le Tout de Dieu, et disposez votre âme pour la fruition de l'Amour tout-puissant dans l'excessive douceur de notre Dieu !

Hélas ! chère enfant, je parle de douceur, mais c'est chose en vérité que j'ignore, sauf dans le vœu de mon cœur, qui m'a rendu suave la souffrance endurée pour Son amour. Il m'a été plus cruel que jamais démons ne furent, car ceux-ci ne pouvaient me priver de L'aimer ni d'aimer les âmes que Dieu me confiait ; or, c'est bien ce qu'il m'a ravi lui-même. Car ce qu'il est, il en vit seul dans sa douce fruition et me laisse errer loin de cette jouissance divine, sous le poids constant de la privation, dans la ténèbre où nulle joie n'est mienne de celles qui devraient être ma part.

Ah ! malheureuse ! Cela même qu'il m'avait offert comme gage de la jouissance du pur amour, il l'a maintenant retiré — vous n'êtes pas sans le savoir. Hélas ! Dieu m'est témoin que je respectais son droit souverain et ne lui demandais guère plus que ce qu'il voulait me donner, mais ce qu'il m'offrait, je l'eusse accepté volontiers dans la fruition, s'il eût daigné m'y élever. Au début même, je me

défendais contre ses dons et me fis prier beaucoup avant de tendre la main. Mais il m'en advient maintenant comme à celui qui, par jeu, se voit offrir quelque chose, et dès qu'il veut le saisir, se sent frapper sur les doigts : « Vite puni qui tôt se fie ! » lui dit-on, et l'on reprend ce qu'il pensait tenir.

Lettre II S'en remettre de toute chose à l'amour

Notez maintenant, je vous prie, toutes les choses où vous avez manqué, soit par attachement à votre sens propre, soit par consentement à la vaine tristesse.

Il est vrai : Dieu attriste souvent l'âme qui se sent privée de lui, et ne sait même si elle s'en approche ou s'en éloigne. Mais le vrai fidèle n'ignore pas que la bonté du Bien-Aimé est toujours plus grande que nos fautes. On ne doit ni s'attrister d'avoir à souffrir, ni soupirer après le soulagement, mais donner le tout pour le tout et faire le sacrifice de son repos. Réjouissez-vous à toute heure dans le seul espoir de gagner l'amour même ; car si Vous désirez la charité parfaite, il ne faut accepter aucune consolation en retour de votre peine, que le seul amour.

Soyez donc sur vos gardes et ne laissez point troubler votre paix. Faites le bien en toute circonstance, mais sans nul souci de profit, ni de la béatitude, ni de la damnation, ni du salut ni des peines infernales ; ne faites rien, ne laissez rien que pour l'honneur de l'amour. Si telle est votre conduite, vous guérirez bientôt. Souffrez volontiers de sembler stupide aux hommes : on s'approche beaucoup de la vérité en acceptant de le paraître. Mais soyez docile et prompt au service de tous, et contentez les autres chaque fois que vous le pouvez sans vous avilir. Soyez joyeuse avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent, soyez bonne envers ceux qui ont besoin de vous, dévouée envers les malades, généreuse avec les pauvres et recueillie intérieurement au-dessus de toute créature.

Mais voulant agir en toute chose de votre mieux, vous verrez que souvent la nature humaine vous fera faillir : remettez-vous en à la bonté de Dieu, qui dépasse infiniment votre faiblesse. Pratiquez dans cette confiance les vertus véritables : suivez fidèlement, sans rien épargner, la voie de Notre-Seigneur et sa très chère volonté, partout où vous pouvez la discerner. Et ne manquez pas d'examiner avec soin vos pensées, pour vous connaître en toute chose.

Vivez pour Dieu, je vous en conjure, de façon à ne pas manquer aux grandes œuvres qui sont votre vocation. Ne donnez jamais le pas sur elles à des travaux de moindre importance, écoutez ma prière et mon conseil. Car les grandes occasions ne vous feront

jamais défaut de prendre peine au service de Dieu. De toute occasion mauvaise, il vous a gardée, pour peu que vous-même veuillez être attentive : avouez que votre voie, par sa grâce, est facile. Tout bien pesé, vous avez à peine souffert assez pour vous conduire à la maturité, où vous êtes tenue de parvenir si vous voulez rendre justice à Dieu, comme vous ne laissez point, je crois, de le vouloir.

Parfois cependant vous sentez telle angoisse en votre cœur qu'il vous semble être abandonnée de Dieu, mais gardez-vous pour cela de perdre confiance. Car je vous le dis en vérité : toute misère, tout exil que l'on supporte avec bonne volonté et pour son amour, est agréable à Dieu et nous rapproche de sa pure Essence. Mais il ne s'ied point que nous sachions si cela lui plaît, car nos peines prendraient fin avant le temps. Un homme voyant à découvert la volonté de Dieu et la complaisance qu'il prend en nos peines, volontiers pour lui irait au fond de l'enfer, mais tout progrès, toute croissance intérieure lui serait interdite, faute de souffrance. Si nous savions en effet que nos œuvres plaisent à Dieu, plus rien ne nous toucherait.

Vous êtes jeune encore, et vous devez grandir : il vous est bien meilleur de supporter les peines, si vous voulez suivre sa voie, et de souffrir pour l'honneur de l'amour, que de chercher à le sentir. Prenez ses intérêts, comme étant vouée pour toujours à son noble service. N'ayez souci ni d'honneur ni de honte, ne craignez ni les tourments de la terre ni ceux de l'enfer, dussiez-vous les affronter pour servir dignement cet amour. Son noble service est dans la peine que vous prenez pour réciter vos Heures, pour suivre votre règle, pour faire sa volonté en toute chose, sans chercher ni recevoir satisfaction. Et si vous trouvez plaisir en chose quelconque qui n'est point ce Dieu même promis à votre jouissance, ne vous y arrêtez point, jusqu'à ce qu'il vous illumine par son Être et vous permette de goûter l'amour fruitif dans l'essence de l'Amour, — là où l'Amour est tout entier à lui-même et se suffit à jamais.

Servez en toute beauté, ne veuillez rien, ne craignez rien : laissez l'amour librement prendre soin de lui-même ! Sachez qu'il paye toute sa dette, fût-ce tard bien souvent. Que nul doute, nulle déconvenue ne vous détourne de faire le bien, que nul échec ne vous fasse perdre espoir dans le secours divin. Il ne faut ni douter de la promesse de Dieu, ni en croire aucun autre : ni homme, ni saint, ni ange, quelque preuve qu'ils donnent. Vous avez été appelée très jeune et votre cœur sent, parfois du moins, qu'il est élu, que Dieu a commencé à le soutenir dans son abandon.

Reposez-vous donc si totalement sur cet appui divin qu'il vous rende parfaite. Et ne désirez l'appui d'aucun homme, si puissant

qu'il soit sur la terre ou dans le ciel. Comme je vous l'ai dit, c'est Dieu même qui vous soutient : il faut vous abandonner de toute votre âme à sa puissance et le laisser faire sans plus douter.

En une seule chose pourtant il sied de garder la crainte : on doit redouter sans cesse de ne pas servir l'amour comme il en est digne. Cette crainte même nous emplit d'amour et suscite en nous une tempête de désirs. Par moments à vrai dire il nous semble que nous avons fait ce que nous pouvions faire pour l'amour et qu'il ne nous aide pas, ne nous aime pas selon nos mérites : tant que nous l'accusons de la sorte, nous ne pouvons ressentir la crainte dont je parle. C'est elle seule pourtant qu'il convient d'admettre : laissez-lui libre jeu dans votre cœur et qu'elle le visite à son gré.

Souffrez volontiers en toute son étendue la douleur que Dieu vous envoie : c'est ainsi que vous entendrez ses mystérieux conseils, comme Job le dit de lui-même : *Une parole secrète a été dite à mon oreille.*

Il est deux façons pour les hommes de se porter secours. Dans le premier cas, l'initiative vient de l'âme, c'est elle qui tend la main aux pécheurs par pitié pour eux. Elle est saisie de telle sorte par la compassion qu'elle veut renoncer à la fruition et aux délices de Dieu à cause de ceux qui vivent dans le péché, choisissant d'être privée du Bien-Aimé jusqu'à ce qu'elle ait l'assurance, pour ces pécheurs, qu'ils ne désespéreront point de la grâce divine. Ainsi la compassion fait qu'un homme en aide un autre.

L'autre cas dont je parle est celui-ci : lorsque Dieu sait qu'une âme est confirmée dans les vertus et dans l'amour, il ne l'épargne pas ; la voyant bien pourvue de forces et de lumière, il ne permet point qu'elle s'endorme ni qu'elle défaille sous l'excès de douceurs, comme il arriverait si elle ne préférerait laisser tous les dons de Dieu pour le salut des pécheurs. Or parmi ces pécheurs, il en est d'une nature élevée et fière, mais qui se sont gâtés et corrompus à tel point qu'ils ne peuvent plus, de leurs propres forces, faire retour à Dieu : ce sont de tels pécheurs que Dieu, dans sa grâce singulière, confie à ces âmes fortes, jugées par lui en état de les aider, afin qu'elles les reconduisent en son nom sur les voies de l'amour parfait.

Vous n'avez pas besoin, quant à vous, d'un tel secours. Car vous avez commencé de bonne heure et n'avez rien refusé à Dieu de votre être, en sorte qu'il vous mènera sans nul doute à son Etre, pourvu que vous vous abandonniez à lui. Mais je vous dirai l'aide qui vous sied : suivez l'exigence de votre cœur, qui ne veut vivre que de Dieu. Nul étranger ne pénètre là. Celui que vous y trouvez, que vous croyez, que vous sentez habiter merveilleusement au plus profond de vous-même, vous assurant de son pouvoir et de sa présence

intime, de son Être indéfectible, celui-là est vraiment au-dessus de vous, c'est lui qu'il vous faut suivre et c'est à lui que vous vous soumettez sans vous avilir.

Si vous voulez avoir enfin ce qui est à vous donnez-vous à Dieu et devenez ce qu'il est. Pour l'honneur de l'amour, renoncez à vous-même autant que vous le pouvez, ne faites plus qu'obéir en toute votre conduite au commandement d'être parfaite. À cette fin demeurez humble, ne tirant aucune élévation de ce que vous aurez pu faire, mais soyez prête sagement à nourrir tous les êtres au ciel et sur la terre selon l'ordre de la vraie charité. Ainsi vous pourrez devenir parfaite et posséder ce qui est à vous — si vous le voulez.

Lettre III L'amour du prochain atteint le Cœur de Dieu

Que Dieu soit avec vous ! Je vous en prie, par la véritable vertu et fidélité qui est Dieu même, ne cessez point de songer à ces vertus saintes qui appartiennent à son être divin et qui parurent dans ses actes, lorsqu'il fut ici-bas sous la forme humaine. Ah ! doux amour, c'est comme hommes que nous vivons présentement. Pensez donc d'abord aux nobles vertus dont il fit bénéficier tous les hommes selon leurs besoins, et ensuite à la douce nature de l'Amour qui est son être éternel — si terrible et si merveilleux au regard !

La sagesse fait pénétrer bien avant dans la Divinité. Aussi ne faut-il attendre sur terre nulle sécurité, sinon en cette profonde sagesse qui cherche à l'atteindre. Hélas ! ce Dieu toujours inaccessible et qui se fait chercher à de telles profondeurs, il doit souffrir compassion de voir si peu d'hommes brûlés d'une juste soif dans l'impatience d'amour et les œuvres ardentes, si peu d'âmes désireuses de connaître, fût-ce un peu, la merveille qu'il est, et comme il en use avec l'amour.

Dès à présent nous pourrions comprendre les mœurs du ciel et les faire nôtres en grande partie, si le lien d'amour nous arrachait aux mœurs de cette terre, si nous désirions Dieu avec une passion céleste assez ardente, si nous aimions nos frères comme nous le devons en toutes leurs nécessités.

Ce que la charité requiert d'abord et ce qu'elle demande avant le reste, je m'applique d'abord à le faire. Car l'amour fraternel suit l'ordre intime dans la charité de Jésus : il porte secours au frère bien-aimé dans l'hilarité ou dans la tristesse, dans la sévérité ou la douceur, par les services et les conseils, les avertissements ou les consolations, selon les besoins. Tenez donc vos puissances toujours prêtes et suivez pas à pas l'amour divin, en sorte qu'il ne trouve rien à reprendre en vous.

C'est ainsi qu'on atteint Dieu en vérité par le côté où il ne peut se défendre, car on le fait avec son œuvre même, avec la volonté de son Père dont il accomplit le commandement. Tel est le message de l'Esprit-Saint. Et c'est alors que l'Amour dévoile mainte merveille à notre connaissance, mainte vérité céleste à notre admiration.

Lettre IV Les égarements de la raison

Je vous conseille de faire un examen complet des points sur lesquels vous êtes en faute, pour en tenter la correction de tout votre pouvoir. Car nous péchons en bien des choses que nous tenons pour bonnes, et qui le sont vraiment : mais la raison s'y trompe ; lorsqu'elles ne sont pas appréhendées ou appliquées comme elles devraient l'être, c'est un égarement de notre raison. Et quand la raison est obscurcie, la volonté s'affaiblit et se trouve impuissante, tout labeur lui pèse parce que la raison ne l'éclaire plus. La mémoire à son tour perd ses notions profondes, la joyeuse confiance et cette promptitude de l'esprit fervent qui lui rendait plus légère l'attente du Bien-Aimé dans l'exil. Tout cela oppresse l'âme ; mais quand elle succombe sous le poids, l'espoir en la bonté de Dieu la console de nouveau. Il faut errer et souffrir néanmoins avant que vienne cette heure libératrice.

Notez maintenant les choses que je vais énumérer, dans lesquelles raison se laisse séduire, et mettez tout votre zèle à vous réformer, si besoin en est. Ne vous laissez pas accabler par les fautes que vous reconnaissez. Car le chevalier vraiment humble n'aura pas souci de ses plaies s'il regarde les blessures de son divin Seigneur. Lorsque Dieu jugera le temps venu, tout sera vite guéri : souffrez donc avec patience. À la raison Dieu donnera lumière, constance et vérité ; la volonté entendra raison et de nouvelles forces lui viendront. Et la mémoire à son tour se trouvera vaillante, car le Tout-Puissant chassera d'elle toute angoisse et toute peur.

En bref, la raison s'égare dans la crainte, dans l'espérance, dans une règle de vie que l'on veut garder, dans la charité envers le prochain, dans les larmes, dans le désir des goûts spirituels, dans la jouissance des suavités, dans la terreur des menaces divines, dans la division d'intention, dans la façon de recevoir et de donner, en maintes choses que l'on juge bonnes, raison peut errer.

La raison sait que Dieu doit être craint, qu'il est grand et que l'homme est petit. Mais si elle a peur de la grandeur divine à cause de sa petitesse, si elle n'ose pas l'affronter et doute d'en être l'enfant préférée, ne pouvant concevoir que l'Être immense lui convienne — il en résulte pour beaucoup d'âmes qu'elle ne tentent plus rien de grand. Voilà donc une des choses où la raison s'égare.

Beaucoup d'hommes se trompent dans l'espérance, en s'assurant du pardon de toutes leurs fautes. Mais si vraiment elles leur étaient pardonnées, ils aimeraient Dieu et le manifesteraient en œuvres d'amour. L'espérance les fait compter sur des choses qu'ils n'atteindront jamais, car ils sont trop paresseux et ne payent pas leur dette envers Dieu ni envers l'amour, à qui nous devons notre peine jusqu'à la mort. La raison erre donc dans l'espérance et ceux qui sont ainsi disposés s'égarent de mainte façon. Mais sur ce point, vous avez moins besoin d'être avertie que sur d'autres.

Dans la charité envers le prochain, on manque de discernement, on donne par faveur et non pas selon les besoins, on rend service, mais suivant son penchant, on se tourmente aussi hors de propos. Ce qu'on nomme charité envers les autres procède bien souvent du penchant naturel.

En voulant maintenir une règle de vie, on s'embarrasse de maintes choses dont il faudrait être libre. C'est encore un point où la raison s'égare. Un esprit de bonne volonté assure intérieurement plus de beauté à notre vie que nulle règle n'en saurait prescrire.

Dans les larmes, on s'égare aussi : la raison prétend que l'âme déplore l'absence de son vrai bien, mais c'est souvent la volonté propre qui se désole et nous trompe. Quant au désir de la dévotion sensible, toutes les âmes sont égarées qui cherchent de telles faveurs, car c'est Dieu qu'il faut chercher et rien d'autre. Seulement s'il donne quelque chose par-dessus le compte, prenons-le simplement.

Dans la jouissance des suavités, on est séduit facilement, car le penchant propre y domine souvent, soit envers Dieu, soit envers les hommes. Les menaces divines, les tourments qu'on redoute égarer pareillement la raison, dès que la crainte supplante l'amour dans ce qu'on fait ou ce qu'on laisse.

De même encore, la division (de l'intention) en œuvres ou décisions multiples fait tort à la liberté de l'amour.

Prendre ce dont on pourrait se passer, au-dehors ou au-dedans, est erreur de la raison. Et dans les attachements de toute sorte, dans le repos qu'on veut garder, dans la paix qu'on défend anxieusement avec Dieu et avec les hommes, on peut aussi se laisser séduire.

Quant au don de nous-mêmes, nous nous égarons si nous voulons le faire avant l'heure, ou nous adonner à des choses étrangères, auxquelles nous ne sommes pas destinés par l'Amour.

Dans les peines dont on s'afflige, dans le travail et le repos, dans l'indignation qui s'allume ou s'apaise, dans ce qui nous plaît et nous

déplaît : en toutes ces choses la raison se trompe, si elle n'observe pas le temps qui sied. Obéissance indiscreète aux divers appels : voilà donc l'erreur de l'esprit, toutes les autres se ramènent à celle-là. Obéir à la crainte sans contrôle, et aux autres penchants, obéir à la colère, à l'espérance, aux préférences naturelles, à toute impulsion qui n'est pas du parfait amour : c'est l'égarement de la raison.

Si je vous signale ainsi les erreurs du jugement en maintes choses qu'on présente souvent sous leur meilleur jour, c'est qu'il importe en effet d'y veiller : la tâche de la raison est de les estimer selon leur nature, à leur juste valeur.

Lettre V Consolation

Que Dieu soit avec vous, amie de mon cœur, qu'il vous donne réconfort et paix en lui-même ! Je souhaite par-dessus toute chose que sa paix vous assiste, que sa bonté vous console, que la noblesse de son Esprit vous illumine, — et soyez sûre qu'il vous traitera volontiers de la sorte, dès que vous serez avec lui assez confiante, assez abandonnée.

Ah ! chère enfant, jette-toi en lui de toute ton âme et sans réserve, loin de toutes ces choses qui ne sont pas l'amour, quoi qu'il nous arrive. Car les coups qui nous sont portés sont nombreux, mais à les recevoir sans faiblir, nous gagnerons la plénitude de notre maturité.

C'est grande perfection que de tout supporter de toutes sortes de gens ; mais Dieu le sait, la plus haute vertu est dans le support des maux que nous infligent les faux frères, en apparence compagnons de notre foi. Hélas ! ne vous étonnez pas si je souffre : ceux même dont nous avons fait choix pour jubiler avec nous dans l'amour, se mettent maintenant à semer le trouble, cherchant à détruire notre société ou à nous diviser, et veulent surtout que nul ne reste avec moi.

Ah ! que l'amour me fait sentir la douceur inexprimable de son essence et de ses dons ! Ah ! je ne puis rien lui refuser, et vous-même, comment pouvez-vous lui tenir tête, résister à ce pouvoir dont on assure qu'il l'emporte sur toute chose ?

Hélas ! très chère, que le violent amour ne t'ait pas encore vaincue et engloutie en son abîme ! Il est si doux, qu'est-ce donc qui te retient d'y tomber plus avant ? Pourquoi ne pénètres-tu pas assez dans ses profondeurs ? Mon amour, donnez-vous dans l'amour et par amour sans réserve à Dieu même : c'est de cela seul qu'il est besoin. Car nous avons bien à souffrir l'une et l'autre, — beaucoup pour vous, et trop pour moi.

Cher amour, n'ayez garde de négliger la vertu, quelque peine qu'il vous en coûte. Vous vous occupez de trop de choses qui ne devraient pas importer pour vous. Vous perdez beaucoup de temps par l'empressement que vous mettez en toute affaire : je n'ai jamais réussi à vous faire tenir en ceci la juste mesure. Dès qu'une chose vous sollicite, on dirait que plus rien par ailleurs ne mérite votre attention. Que vous vouliez consoler ou aider tous vos amis, je l'approuve et m'en réjouis : faites-le de votre mieux, mais de façon à garder la paix pour eux et pour vous-même.

Je vous prie et je vous exhorte, amie, par la vraie fidélité d'amour, suivez mes avis en tout ce que vous faites, et pour l'honneur de notre peine inconsolée, consolez toute peine selon votre pouvoir ! Par-dessus tout, je vous l'ordonne, obéissez de toute votre âme au commandement éternel, sans que souci étranger ni tristesse aucune vous arrête un instant au service d'amour.

Lettre VI L'amour vrai est sans souci de retour. Imitation du Christ

Je veux vous mettre en garde cette fois contre une faute d'où résulte grand dommage. C'est l'un des maux les plus pernicieux qu'on trouve parmi les âmes, de tous ceux qui les affligent malheureusement : chacune veut maintenant qu'on lui soit fidèle au lieu de songer à l'être, chacune veut éprouver l'ami et se plaindre ensuite de son infidélité. C'est à cela que s'occupent les âmes qui devraient aimer de bel amour le Dieu de toute grandeur !

Celui qui veut le bien, qui désire élever sa vie dans la vie de Dieu, quelle inquiétude aurait-il pour la foi qu'on lui garde ou qu'on lui refuse, comment songerait-il à mesurer sa gratitude aux faveurs et aux torts qu'on lui fait ? Si un homme manque de loyauté ou de justice envers un autre, c'est à lui-même qu'en échoit tout le dommage, et le pire est justement qu'il n'a plus le bonheur d'être fidèle.

Si quelqu'un se montre fidèle et bon envers vous dans les choses dont vous avez besoin, ne manquez pas de vous montrer reconnaissante et de rendre service en retour, mais servez Dieu d'abord et remerciez-le, par un plus grand amour, de cette foi même qu'on vous témoigne : pour la gratitude ou l'ingratitude, sachez vous en remettre à lui. Car il est la justice même et sait prendre comme il sait donner : il est au sommet de la fruition et nous sommes dans l'abîme de la privation. Je veux dire vous et moi, qui ne sommes pas encore devenues ce que nous sommes, qui n'avons pas saisi ce que nous avons, et qui tardons si loin encore de ce qui est à nous. Il nous faut, sans rien épargner, supporter que tout nous

manque pour tout avoir, apprendre uniquement, insatiablement la vie parfaite de l'amour qui nous a appelées toutes deux à son œuvre.

Ah ! chère enfant, d'abord et par-dessus tout, je vous en prie, gardez-vous de l'instabilité, car nul défaut ne saurait si facilement vous séparer de Notre-Seigneur. Mais ne soyez pas non plus attachée à votre vouloir propre, et si vous avez à souffrir des contrariétés, ne doutez jamais que le Grand Dieu tout entier dans la vie d'amour ne soit votre unique bien : ne prenez en échange aucune chose inférieure. Que ni la timidité ni l'obstination ne vous fassent négliger une action bonne. Si vous vous abandonnez à l'amour, vous atteindrez bientôt la plénitude de l'âge intérieur, tandis que le doute vous rendrait paresseuse et sans courage devant des devoirs désormais trop lourds. Ne vous inquiétez point, et parmi les taches qui mènent à votre but, ne croyez pas qu'il y ait rien de si fort ou de si haut, que vous ne puissiez le surmonter ou l'accomplir ; mais que votre zèle et votre vertu, renouvelés à chaque étape, franchissent toute chose !

Si vous voyez un homme pauvre d'amour, qui volontiers sortirait de sa détresse et que cela tourmente, soyez bonne envers lui en tout ce qui dépend de vous, répandez-vous à son secours ; prodiguez votre cœur en miséricorde, vos paroles en consolations, vos membres à son service. Envers les pécheurs, soyez compatissante en priant beaucoup pour eux ; mais pour exiger dans vos prières que Dieu les tire de cet état, c'est chose que je vous déconseille : vous y perdriez votre temps, et ces pratiques en elles-mêmes portent peu de fruit.

Ceux qui aiment Dieu déjà, vous pouvez les soutenir avec l'amour, en sorte qu'ils se fortifient et que le Bien-Aimé soit aimé davantage : voilà ce qui est profitable en vérité, rien d'autre. Ni efforts ni prières ne profitent aux âmes pécheresses, étrangères à Dieu, mais bien l'amour que nous-mêmes donnons à Dieu. Et plus l'amour sera fort, plus nombreux seront les pécheurs tirés de leur état, plus ferme l'assurance donnée à ceux qui aiment.

Vivre droitement selon la charité, c'est être si parfaitement simple dans la volonté du juste amour, si uniquement soucieux de le satisfaire, que hors cette volonté, on ne veuille ni ne préfère aucune chose, lui soumettant tout désir qu'on aurait par ailleurs, concernant le salut ou la damnation de quiconque. Rien ne doit nous priver du repos et de la joie d'aimer, sinon la conscience que nous ne suffisons pas à l'amour.

Il ne faut jamais oublier que le beau service et la souffrance d'exil ici-bas sont la condition de l'homme : telle fut la part de Jésus tant qu'il vécut sur la terre. On ne trouve écrit nulle part en toute sa

vie qu'il ait eu recours au Père ni à la Nature toute-puissante pour jouir et se reposer. Il ne s'est rien accordé, de la naissance à la mort, affrontant des labeurs toujours nouveaux. Il l'a dit lui-même à telle personne qui vit encore et à qui il a ordonné de suivre son exemple, lui montrant que c'est la vraie justice de l'amour : où est l'amour sont aussi labeurs et lourdes peines. Toute souffrance a sa douceur cependant : *qui amat non laborat*, c'est-à-dire que lorsqu'on aime, la peine ne coûte pas.

Dans la vie de Notre-Seigneur ici-bas, tout fut accompli au temps opportun. Il agit à son heure, en paroles, en actions, en prédication, en doctrine, en correction, en consolation, en miracles, en pénitence, dans les douleurs endurées, supportant la honte et la calomnie, l'angoisse et la détresse jusqu'à la passion et jusqu'à la mort. En toutes ces choses, il attendit patiemment que le temps fût venu. Et quand l'heure advint où il lui appartenait d'opérer, intrépide et puissant il réalisa son œuvre, acquittant par haut et féal service la dette de la nature humaine envers la divine vérité du Père. C'est alors que la miséricorde rencontra la vérité, que la justice et la paix s'embrassèrent.

Et c'est ainsi que vous devez vivre ici-bas dans les travaux et les douleurs de l'exil, en même temps que vous aimerez et jubilerez à l'intérieur avec le Dieu éternel et tout puissant dans le doux abandon.

Car le véritable accomplissement de ces deux aspects (de l'imitation de Dieu) est dans leur union intime. Et de même que l'Humanité (du Christ) obéit sur la terre à la Majesté (paternelle), vous devez obéir à l'une et à l'autre, accomplissant leur volonté dans l'unité de l'amour. Servez humblement sous leur puissance unique, tenez-vous toujours devant elles, prête à suivre leur ordre, et laissez-les opérer ce qu'elles veulent en vous-même.

Encore une fois, n'entrez rien d'autre. Servez l'Humanité avec des mains toujours promptes et fidèles, avec une volonté courageuse en toutes vertus ; aimez la Divinité non seulement avec dévotion, mais avec des désirs indicibles, toujours debout devant la Face terrible et merveilleuse, dans laquelle l'Amour se révèle et où il englutit toutes les œuvres. Lisez sur cette Face très sainte tous vos jugements et jugez selon elle la conduite de votre vie. Laissez toute la tristesse que vous portiez jusqu'ici et la pusillanimité qui est en vous ; préférez la détresse loin du Bien-Aimé à tout repos en quelque bien inférieur à Lui-même. C'est de cela que dépend votre perfection : fuir toute jouissance étrangère, qui est au-dessous de l'Etre divin ; fuir toute souffrance étrangère, qui n'est pas soufferte uniquement pour Lui.

Ah ! en toute chose soyez compatissante : c'est pour moi-même un urgent devoir. Et tournez-vous avec volonté droite vers la Vérité suprême. La droite volonté, c'est que l'homme ne veuille ni chose ni jouissance, dans le ciel ni sur la terre, ni dans l'âme ni dans le corps, que cela seul à quoi nous voue l'amour et le dessein de Dieu.

Voilà ce que vous devez tenir au-dessus de tout, sans rien demander à personne ; toujours prête au bon plaisir de Dieu, n'épargnant nulle peine, sans nul souci du jugement d'autrui, qu'il soit moquerie ou reproche, qu'il naisse de la colère ou du zèle.

Pour bonne ou mauvaise impression que vous puissiez faire, ne renoncez pas à la vérité dans votre conduite. Nous pouvons supporter la dérision lorsqu'elle vise des actions où notre conscience reconnaît la volonté de Dieu ; nous pouvons admettre aussi la louange lorsqu'elle s'adresse à des vertus en qui ce Dieu de toute noblesse est honoré. La souffrance que notre doux Sauveur endura sur la terre est bien digne que l'on supporte pour lui toute souffrance et toute dérision — digne en vérité qu'on désire toute espèce de souffrance ; et la nature éternelle de son doux amour est bien digne aussi que chacun de nous s'exerce avec une bonne volonté parfaite dans les vertus qui font honneur à son Bien-Aimé.

Et comme vous êtes jeune et que mainte chose doit vous éprouver encore, soyez impatiente de croître à partir de ce rien que vous êtes, sachant que vous n'avez rien et que rien ne peut vous être donné si vous ne souffrez pour l'avoir, au plus intime du cœur. Quelque bonne œuvre qu'il vous soit donné d'accomplir, retombez toujours dans l'abîme de l'humilité. C'est ce que Dieu veut de vous : une conduite toujours plus humble avec ceux qui vous accompagnent sur la route. Et maintenez votre cœur au-dessus de toute chose qui est moins que Dieu même, si vous voulez devenir ce à quoi il vous destine : il veut pour vous la paix parfaite dans l'intégrité de votre nature.

Si vous voulez rejoindre l'être dans lequel Dieu vous a créée, il vous faut en toute noblesse ne refuser aucune peine ; en toute hardiesse et fierté, vous devez ne rien négliger, que vous n'emportiez vaillamment la meilleure part, je veux dire votre bien propre, qui est le Tout de Dieu. Et vous donnerez aussi généreusement selon votre richesse pour enrichir tous les pauvres : car la véritable charité guide toujours les fières âmes qui se livrent à sa puissance : elle donne vraiment par ces âmes ce qu'elle veut donner, gagne ce qu'elle veut gagner et garde ce qu'elle veut garder.

Ah ! je vous en prie chère enfant, travaillez toujours sans murmures, avec une sobre volonté accompagnée de toutes les vertus parfaites, dans les bonnes œuvres petites ou grandes. Et n'exigez,

ne désirez nulle faveur de Dieu, ni pour vous ni pour vos amis, ne lui demandez jouissance d'aucune sorte, ni soulagement ni réconfort si ce n'est comme il le veut : allez et venez selon sa sainte volonté, qu'elle s'accomplisse entièrement selon qu'il en est digne, pour vous-même et pour tous ceux que vous désirez instruire en son amour.

C'est pour eux comme pour vous en effet qu'il vous faut aimer cette volonté, et si vous priez pour eux, ne demandez point ce qu'eux-mêmes choisiraient selon leur esprit propre. Sous le couvert des saints désirs, la plupart des âmes aujourd'hui s'égarent et cherchent leur consolation dans les biens inférieurs qu'elles peuvent saisir. Ceci est une grande pitié.

Ayez donc soin de suivre et d'aimer la volonté de Dieu en toute chose, en ce qui vous concerne ou concerne vos amis, et dans votre amitié aussi avec Lui-même, alors que si volontiers vous en recevriez ces douceurs qui nous font passer le temps de cette vie dans la consolation et le repos.

C'est ainsi qu'aujourd'hui chacun s'aime lui-même, c'est dans les consolations et le repos, la richesse et la puissance que l'on veut vivre avec Dieu, et partager la fruition de sa gloire. Nous voulons bien être Dieu avec Dieu, mais Dieu le sait, peu d'entre nous veulent être hommes avec son Humanité, porter sa croix, être crucifiés avec lui et payer jusqu'au bout la dette de l'humanité. Chacun peut s'en rendre compte en lui-même : nous savons si peu souffrir et supporter à tous égards ! Un petit ennui soudain qui nous pique, une médisance, un mensonge qu'on nous rapporte, tout ce qui nous dérobe un peu d'honneur, de repos ou de liberté : que cela nous blesse vite et profondément ! Et nous savons si bien ce que nous voulons ou ne voulons pas, il est tant de choses et d'espèces de choses où nous avons un désir propre : tantôt ceci, tantôt cela, contents ou mécontents, voulant un lieu puis un autre, aller ou venir, toujours prêts à nous rechercher dès que c'est possible. C'est pourquoi nous restons aveugles dans notre jugement, inconstants dans notre conduite, insincères dans nos paroles et nos pensées. Nous errons, pauvres et misérables, exilés et privés de tout sur les voies laborieuses d'une terre étrangère, ce qui ne serait point si le mensonge n'occupait nos puissances : nous ne vivons pas avec le Christ comme il a vécu, ni ne quittons les créatures comme il les a quittées, ni ne sommes quittés par elles comme il le fut. Observons-nous : soigneux de nous-mêmes en toute occasion, soucieux de notre honneur en toute circonstance, prompts à manifester notre volonté, conscients de nos besoins, amants de notre personne en tout ce qui lui plaît, avides d'avantages extérieurs et intérieurs. Car tout avantage nous délecte et nous fait croire que nous sommes

quelque chose, alors que justement se révèle notre néant. Voilà comment nous nous perdons de toute manière ; nous ne vivons pas avec le Christ ni ne portons la croix avec le Fils de Dieu, mais avec Simon, qui reçut un salaire pour la porter.

C'est ainsi seulement que nous travaillons et que nous souffrons : nous voulons Dieu et sa présence sensible dès cette vie comme gage de nos bonnes œuvres, croyant l'avoir bien mérité et trouvant juste qu'il fasse notre volonté à son tour. Nous tenons en grande estime ce que nous faisons ou endurons pour lui, et ne nous résignons pas à rester sans récompense, ni sans témoignage sensible que cela lui plaît : nous prenons bien vite notre salaire de lui sous forme de satisfaction et de repos ; nous en prenons un autre en nous complaisant en nous-mêmes, et un troisième encore dans la satisfaction de plaire aux autres, d'en recevoir honneur et louange.

C'est bien là porter la croix avec Simon, qui ne l'eut sur les épaules que peu de temps et n'en mourut pas. Les personnes qui vivent comme je viens de le dire, même si leur conduite paraît élevée aux yeux du prochain, leurs œuvres manifestes et glorieuses, leur vie loyale et sainte, ordonnée et ornée de toutes vertus, ne plaisent guère à Dieu, car elles ne restent pas debout jusqu'au terme ni ne cheminent jusqu'au but. Dans le souci de paraître, elles manquent d'être : le moindre obstacle qu'elles rencontrent manifeste le défaut de leur fond. Elles sont vite exaltées dans la faveur, vite abattues dans l'épreuve, parce qu'elles ne s'appuient pas sur la vérité : leur base reste incertaine et changeante. Quoi qu'elles bâtissent sur de tels fondements, leurs œuvres et leur conduite seront sans foi ni fermeté. Elles ne restent point debout ni ne vont jusqu'au but : elles ne meurent pas avec le Christ. Car dans les vertus mêmes qu'elles déploient, leur intention n'est ni pure ni sincère ; ceci fausse les vertus de telle sorte qu'elles n'ont point pour effet de justifier l'homme, ni de l'éclairer ni de le maintenir solidement dans la vérité, en laquelle il doit posséder sa vie éternelle.

Il faut pratiquer les vertus en effet sans égard pour la considération ni pour le bonheur, ni pour la richesse ni pour le rang, ni pour aucune jouissance dans le ciel ni sur la terre, mais parce que cela convient à l'honneur de Dieu, qui a créé à cette fin notre nature, qui l'a faite pour sa gloire et sa louange et pour notre béatitude dans la lumière éternelle.

Telle est la voie que le Fils de Dieu a parcourue, dont il nous a donné l'intelligence et l'exemple alors que lui-même vivait ici-bas ; car toute la durée de son existence terrestre, du commencement à la fin, il accomplit et réalisa la volonté du Père en toute chose, selon l'heure et le lieu, de tout son être et de toutes ses forces, en paroles

et en œuvres, dans la consolation et la désolation, dans la grandeur et l'abaissement, dans les miracles, dans le mépris des hommes, la douleur, les travaux, l'angoisse et la détresse et l'amer trépas. De tout son cœur et de toute son âme, de toutes ses facultés, en chacune de ses pensées il s'appliqua à parfaire ce qui manquait de notre part. C'est ainsi qu'il nous a élevés et attirés par sa vertu divine et ses droits humains à la dignité première, nous rendant la liberté dans laquelle nous avons été créés d'abord et aimés de Dieu, confirmant son appel et consommant notre élection selon qu'il avait pourvu de toute éternité à notre bien.

Le gage de la grâce est la vie sainte, le gage de la prédestination est le pur élan du cœur, qui le porte dans la confiance vivante et les désirs indicibles vers l'honneur et le plaisir de l'incompréhensible noblesse de Dieu. La croix que nous devons porter avec le Fils du Dieu vivant, c'est le doux exil qui nous est imposé à cause du juste amour, dans lequel nous devons attendre avec un pur abandon et de saints désirs le temps nuptial où l'amour se révélera lui-même, faisant éclater sa noble vertu et sa puissance sur la terre comme au ciel. Et dès maintenant, il se manifeste si hardiment à l'âme éprise qu'elle en est jetée hors d'elle-même : il lui ravit le cœur et le sens, il la fait vivre et mourir du véritable amour.

Mais avant que l'amour ainsi, rompant ses digues, ne ravisse l'homme à lui-même pour en faire un seul esprit, un seul être avec l'Amour, il faut que l'âme serve noblement dans l'exil. Beau service en toute action vertueuse et vie souffrante en toute obéissance, c'est en ceci qu'elle doit persévérer avec un zèle inlassable : que nos mains soient prêtes en tout temps aux œuvres de vertu, notre volonté toujours prompte à ce qui honore la charité divine, sans autre intention que de rendre à l'amour sa place légitime dans l'homme et en toute créature. Voilà ce que j'appelle être crucifié avec le Christ, mourir avec lui et ressusciter avec lui. Qu'il veuille nous y aider toujours : je l'en prie par sa vertu suprême !

Lettre VII L'amour ne se se rend qu'à l'amour

Je vous salue très chère, avec l'amour qui est Dieu même, et ce que je suis, qui l'est aussi pour une part. Et je vous loue pour autant que vous l'êtes, je vous reprends pour autant que vous ne l'êtes pas. Ah ! bien-aimée, c'est avec elles-mêmes qu'il nous faut gagner toutes choses : la force avec la force, l'intelligence avec l'intelligence, la richesse avec la richesse, l'amour avec l'amour, le tout avec le tout ; le semblable avec le pareil : c'est ainsi seulement qu'on y satisfait. L'amour nous suffit et rien d'autre : à nous de l'affronter en tout temps, de lui renouveler notre assaut avec toute

force, toute intelligence, toute richesse, tout amour, avec toute chose et avec une seule. C'est ainsi qu'on en use avec le Bien-Aimé.

Ah ! mon amie, mon amour, ne laissez pas de cultiver notre amour en œuvres toujours nouvelles, et laissez-le opérer lui-même, pour insuffisante que soit la jouissance par quoi nous pouvons le goûter. S'il nous fait défaut hors de lui-même, sachez-le, il se suffit en soi. Et l'amour paie toujours, bien que souvent en retard. Qui lui donne tout, le possède enfin tout entier — plaise ou déplaise à qui ne sait aimer !

Lettre VIII La double crainte

À mesure que la dilection grandit entre ces deux êtres (Dieu et l'âme), une crainte aussi dans l'amour ne cesse de croître. Ou pour mieux dire, une double crainte. Ce que l'on redoute d'abord, c'est de n'être pas digne d'un si grand amour, de ne jamais donner assez pour le devenir, et cette crainte est parfaitement noble. Elle nous fait avancer plus que toute chose, car elle nous soumet totalement à l'amour, nous tenant toujours prêts à suivre ses ordres. Elle garde l'âme dans la charité et dans les sentiments dont elle a le plus grand besoin. Elle nous humilie justement lorsqu'il nous est bon d'être éveillés et effrayés. Car la peur de ne pas mériter si grand amour suscite en notre humanité la tempête d'un désir sans merci. Rien ne donne si parfait discours que de souffrir par amour, car l'amour craint toujours que ses paroles ne soient pas jugées dignes d'être entendues par son amour. Cette crainte est libératrice, car l'âme oublie tout et ne sent plus rien dans son désir de plaire à celui qu'elle aime. Elle se trouve ainsi parée d'une beauté nouvelle. C'est une noble passion qui éclaire l'esprit, instruit le cœur, purifie la conscience, confère sagesse à l'intelligence, unité à la mémoire, maintient la vérité dans les œuvres et les paroles et nous donne de ne redouter aucune mort. Voilà ce que fait en nous la crainte de ne pas aimer assez le bel Amour.

La seconde crainte est que l'Amour ne nous aime pas assez, car il nous lie et nous angoisse de telle sorte que nous sommes accablés sous la charge, et que son secours vraiment semble nous manquer : nous pensons être seuls à aimer. Cette défiance est au-dessus d'une foi trop facile, d'une confiance qui se résigne avant d'avoir atteint la pure connaissance et que l'instant satisfait. Le haut défi donne à la conscience une Ouverture nouvelle ; l'esprit a beau s'égarer par excès d'amour et le cœur soupirer, tandis que les artères se tendent et se déchirent et que l'âme fond comme au creuset, malgré qu'on aime ainsi l'Amour, la noble méfiance ne sent ni amour ni sécurité, tant la soif dilate la défiance. La défiance ne laisse pas de repos au désir, elle se méfie toujours de n'être pas assez aimée. Le haut défi

est donc tel qu'il entretient constamment la crainte, soit celle de n'aimer pas assez, soit celle de n'être pas aimé.

Celui qui veut remédier à ses défauts devra veiller constamment et de grand cœur à demeurer en toutes choses d'une fidélité parfaite. Il acceptera toute peine pour l'amour avec contentement ; il taira mainte bonne réponse qu'il n'eût guère manqué de faire, si ce n'était pour l'amour. Il observera le silence, lorsque bien volontiers il eût parlé, et parlera lorsque volontiers il eût livré sa pensée à la jouissance divine, afin que l'amour n'encoure aucun blâme à cause de son amour. Il devra plutôt souffrir au-dessus de ses forces que de manquer sur un seul point à l'honneur de l'amour.

Ne nous fâchons jamais si nous aimons la paix du véritable amour, la personne que nous aimons fût-elle le diable en personne. Car si vous aimez, vous devez renoncer à toute chose et vous mépriser comme le dernier de tous afin de rendre parfaitement à l'amour ce qui lui est dû. Qui aime se laisse volontiers condamner sans se défendre pour être plus libre dans l'amour ; et pour aimer davantage, il est prêt à beaucoup endurer. Qui aime se laisse volontiers frapper pour apprendre. Qui aime se voit volontiers rejeté, parce qu'il trouve une liberté nouvelle. Qui aime demeure volontiers seul, pour aimer l'amour et le posséder.

Je ne vous en dirai guère davantage à présent, car bien des choses m'accablent, certaines que vous savez, d'autres que vous ne connaissez point et ne pouvez connaître. Je vous parlerais volontiers cependant, s'il se pouvait. Mon cœur est malade et souffrant ; la foi imparfaite dont je parlais tout à l'heure est pour une part la cause de mon mal. Quand l'amour y jaillira de nouveau, je vous en dirai sur ces choses davantage que je n'ai fait jusqu'ici.

Lettre IX L'union parfaite

Que Dieu vous fasse savoir, chère enfant, qui il est, et comment il en use avec ses serviteurs, surtout avec ses petites servantes — et qu'il vous absorbe en lui-même, dans les profondeurs de sa sagesse ! Là en effet il vous enseignera ce qu'il est, et combien douce est l'habitation de l'aimé dans l'aimé, et comme ils se pénètrent de telle sorte que chacun ne sait plus se distinguer. C'est fruition commune et réciproque, bouche à bouche, cœur à cœur, corps à corps, âme à âme ; une même suave Essence divine les traverse, les inonde tous deux, en sorte qu'ils sont une même chose l'un par l'autre et le demeurent sans différence — le demeurent (à jamais).

Lettre X Valeur des Vertus

Qui aime Dieu, aime ses œuvres. Ses œuvres sont les nobles vertus, qui aime Dieu aime donc les vertus. Cet amour est véritable et plein de consolations. Ce sont les vertus qui prouvent l'amour et non point les douces faveurs, car il arrive parfois que le moins aimant ait davantage de ces douceurs. L'amour n'est pas en nous selon que nous avons tel sentiment, mais selon que nous sommes fondés dans les vertus, enracinés dans la charité. Le désir de Dieu est parfois accompagné de douceur sensible, mais alors il n'est pas entièrement divin : il peut venir des sens plutôt que de la grâce, de la nature plutôt que de l'esprit. Cette douceur entraîne l'âme vers les biens inférieurs et l'excite moins à ceux qui lui seraient du plus haut avantage ; elle donne plus de suavité que d'utilité, car elle conserve la nature de la cause dont elle procède.

L'âme imparfaite peut goûter ce plaisir autant que la parfaite, et s'imaginera avoir plus grand amour parce qu'elle savoure une douceur, qui n'est point pure cependant, mais encore mêlée. Et la douceur fût-elle pure et toute divine — ce qui requiert discernement subtil — ce n'est point par elle encore qu'il faudrait mesurer l'amour, mais par la possession des vertus et de la charité, comme je vous l'ai dit. Nous en faisons l'expérience avec de telles âmes : tant que dure chez elles la suavité, elles sont douces et grasses ; dès qu'elle s'en va, leur amour disparaît aussi et leur fond reste rude et maigre. C'est parce qu'elles ne sont pas encore pourvues de vertus. Car si les vertus sont plantées de bonne heure dans l'âme et fermement enracinées en elle par une longue pratique, la suavité vient-elle à diminuer, les vertus ne laisseront point d'agir selon leur essence et de faire l'œuvre de Dieu. Ce ne sont point des douceurs que de telles âmes attendent, mais toute occasion de servir fidèlement l'Amour. Elles ne cherchent point l'agréable, mais l'utile. Elles regardent leurs mains et non la récompense. Elles abandonnent tout à l'Amour et ne s'en trouvent que mieux. L'Amour est si noble et si libéral que nul avec lui n'est privé du fruit de ses œuvres. Ne réclamons point notre salaire, faisons ce qui dépend de nous et l'Amour fera ce qui dépend de lui. Les prudents ne l'ignorent pas, qui s'appliquent assidûment aux vertus. Ils ne cherchent que la volonté de l'Amour, ils ne lui demandent nulle douceur, sinon celle-ci : qu'il leur donne en toute chose de reconnaître sa très chère volonté. Sont-ils en haut : comme l'Amour veut ; sont-ils en bas : comme il lui plaît !

D'autres âmes sont pauvres en vertus ; pour autant qu'elles ressentent la douceur, elles aiment ; et si la douceur s'en va, leur amour fait de même. Dans les jours de grâce, elles sont braves, dans

les jours de tribulation, elles tournent les talons. Ce sont gens pusillanimes, que la suavité exalte facilement et que facilement déprime l'aigreur ; une petite grâce rend leur cœur joyeux, une petite contrariété le rend tout triste. Ainsi arrive-t-il que les cœurs légers soient émus plus facilement que les graves, et les âmes pauvres en grâce plus facilement que les riches. Car si Dieu survient avec ses grâces pour donner confiance à leur pusillanimité, soutenir leur faiblesse et stimuler leur volonté, elles ressentent un vif désir de Dieu et de ses faveurs, et reçoivent une motion plus forte que les âmes habituellement pénétrées de Ses dons. Et l'on s'imaginera peut-être qu'elles ont des grâces singulières, un grand amour, tandis qu'elles sont encore fort indigentes du divin. En sorte que parfois c'est la privation de la grâce divine qui cause les faveurs, plutôt que son abondance.

Parfois même c'est de l'esprit malin que viennent les douceurs. Car l'homme qui les ressent peut y trouver telle jouissance et s'abandonner de telle sorte à ces délectations qu'il tombe en grande faiblesse et néglige les choses utiles. Voyant qu'il est comblé de suavité, il se fie peu à peu à ses propres perfections, et se montre pour autant moins soucieux d'élever sa vie.

Il faut donc que chacun considère sa grâce et exploite sagement le don de Notre-Seigneur. Car les présents divins ne justifient pas l'homme, mais l'obligent : s'il œuvre avec eux, il plaît à Dieu, s'il ne le fait pas, il sera trouvé coupable. Puisse-t-il donc avoir la sagesse nécessaire pour en bien user. De même en effet que les vertus deviennent défauts si on les exerce hors de saison, ainsi les grâces ne demeurent telles que sous la conduite de la grâce.

Celui donc qui a reçu un talent de Dieu pour le négociier, doit être prudent et veiller sur le présent divin afin qu'il lui demeure. Comme celui qui n'a point de grâce doit prier Dieu pour la recevoir, ainsi celui qui l'a, pour la garder. Un homme qui laisse diminuer en lui ce bien de Notre-Seigneur, au lieu de l'augmenter, le perd autant qu'il dépend de lui et n'aurait plus rien, si Dieu n'y suppléait. Aussi lisons nous dans le Cantique de la Bien-Aimée qu'elle cherchait son fiancé non seulement avec désir, mais avec sagesse, et que l'ayant trouvé, elle n'en avait pas moins délicat souci de le garder/2. C'est ce que doit faire toute âme sage sous l'impulsion de l'amour. Elle doit sans cesse augmenter sa grâce par le désir et la prudence, et cultiver son champ avec sollicitude, arrachant l'ivraie stérile et semant les vertus, préparant enfin la maison d'une pure conscience pour y recevoir dignement l'Aimé.

Lettre XI Qui aime Dieu comme je l'aime ?

Ah ! chère enfant, que Dieu vous donne ce que mon cœur désire pour vous — qu'il soit aimé de vous dignement ! Jamais pourtant je n'ai pu admettre en cela qu'on me devance ou me dépasse ; je crois bien que d'autres l'ont aimé autant, aussi ardemment, et ne puis cependant supporter la pensée qu'il existe ailleurs envers lui connaissance et amour comme le mien.

Depuis l'âge de dix ans, j'ai été pressée de telle sorte par l'amour en sa ferveur extrême, que je serais morte avant la fin de la seconde année si Dieu ne m'avait donné d'autres forces que celles dont les hommes disposent communément, et s'il n'avait recréé ma nature selon la sienne. Car il m'impartit bientôt l'intelligence et l'orna de belles lumières, il me fit des présents nombreux, me donnant de Le sentir et se révélant Lui-même. Il le fit par tout ce que je découvrais entre lui et moi dans le rapport intime de l'amour, car les amants n'ont point coutume de se cacher, mais de se manifester au contraire l'un à l'autre dans le sentiment réciproque, lorsqu'ils se savourent jusqu'au fond, se dévorent, se boivent et s'engloutissent sans réserve aucune.

Par les signes nombreux que mon Aimé divin m'a donnés au début de ma vie d'amour, il m'a donc inspiré telle confiance en lui que j'ai souvent cru sentir envers lui un amour sans exemple. La raison entre-temps me faisait bien comprendre que je n'étais pas, de toutes les créatures, la plus proche de lui, mais le lien de l'amour même, ressenti au plus intime, ne me permettait pas d'éprouver et de croire ce qu'elle voulait me faire entendre. Il en est donc ainsi avec moi : je ne crois pas, au fond, que mon amour est le plus parfait qui soit, mais je ne puis d'autre part admettre qu'un seul homme vive dont Dieu est aimé plus que de moi. À certaines heures, l'Amour m'éclaire et je vois bien ce qui me manque pour aimer Dieu selon qu'il en est digne ; à d'autres moments, la suave nature de cet Amour m'aveugle à tel point que dans le goût et le sentiment de lui-même, je suis comblée — je me trouve si riche, que je dois en silence lui confesser qu'il me suffit.

Lettre XII Le précepte suprême

Que Dieu vous soit Dieu et que vous lui soyez amour ! Qu'il vous donne de vivre et d'œuvrer pour lui en tout ce que la divine charité demande. Et d'abord dans la sincère humilité ; c'est par elle que la (Vierge) bien-aimée a commencé, qu'elle a fait descendre Dieu en elle-même : ainsi doit faire toute âme qui veut l'attirer et jouir de lui dans l'amour. Que nul succès n'élève cette âme, que nul service ne l'accable ; qu'elle soit toujours d'égle vaillance à l'assaut,

d'égale ferveur à la poursuite, de même ardeur à la rencontre ! Vous me demandez de vous écrire sur ces choses, mais vous-même savez bien ce qui est requis pour être parfait devant Dieu.

Ceux qui s'y appliquent et désirent satisfaire Dieu en amour, commencent dès ici-bas la vie qui est celle de Dieu même dans l'éternité. Car le ciel et la terre se vouent dans un hommage toujours nouveau à lui rendre le juste amour que sa noble nature exige, sans le pouvoir jamais parfaitement. La charité sublime, en effet, et la grandeur qui est Dieu même ne sauraient être satisfaites ni connues par aucune œuvre accomplie à son service, et toutes les âmes du ciel brûlent éternellement sans que diminue la dette de leur amour. Aussi l'homme qui ne prend nul repos et n'accepte nulle consolation étrangère, mais s'efforce à toute heure de satisfaire à l'amour, commence sur terre la vie éternelle — celle des bienheureux avec Dieu dans l'amour fructif.

Tout ce que nous pouvons penser de Dieu, ou comprendre ou nous figurer de quelque façon, n'est point Dieu. Car si les hommes pouvaient le saisir et le concevoir avec leurs facultés, Dieu serait moins que l'homme et nous aurions vite fini de l'aimer : ainsi en est-il des hommes sans profondeur, chez qui l'amour est si vite épuisé.

Je veux parler de ceux qui ne sont pas attachés à l'amour éternel et ne veillent pas constamment dans leur cœur à le satisfaire. Ceux que brûle au contraire le souci de lui plaire, ceux-là sont comme lui éternels et sans fond. Car leur conversation est dans le ciel et leur âme suit partout le Bien-Aimé, qui est d'une profondeur infinie. Aussi les aime-t-on d'un amour éternel, jamais le fond de l'amour n'est atteint, de même qu'ils ne peuvent atteindre celui qu'ils aiment ni payer toute leur dette, alors pourtant qu'ils ont pour unique volonté de le satisfaire ou de mourir en chemin.

Je vous prie instamment et je vous conjure par la vraie Fidélité, qui est Dieu même, de vous hâter d'aimer et de nous aider à faire aimer Dieu : voilà ce que je vous demande d'abord et par-dessus tout. Pensez à toute heure à la bonté de Dieu et souffrez de savoir qu'elle reste hors de nos atteintes, tandis qu'il en a fruition parfaite, — que nous sommes exilés loin d'elle tandis que lui-même et ses amis, dans une mutuelle pénétration, jouissent de la surabondance de cette bonté, s'écoulent en elle et refluent en toute plénitude. Ah ! ce Dieu en vérité qu'on ne peut connaître par nulle sorte de labeurs, si le juste amour ne le révèle ! C'est l'amour seul qui l'attire à nous et nous fait sentir intimement qui est notre Dieu : nous ne saurions autrement le savoir. Délices indicibles, mais délices encore, Dieu le sait ! dans les douleurs ! L'amant courtois cependant y reconnaît sa loi : le seul repos pour lui est de souffrir pour le Bien-Aimé, de lui

rendre amour et honneur selon qu'il en est digne, pour la joie de donner, de servir noblement 4) et non pour un salaire, car l'amour est à lui-même satisfaction plénière et parfaite récompense.

Mais trop souvent aujourd'hui on fait obstacle à l'amour et c'est par mainte injustice que ses droits sont blessés. Car nul ne veut renoncer à ses penchants pour l'honneur de l'Amour : on veut aimer et haïr à son gré, s'indigner et pardonner selon ses goûts et non point comme l'exige la charité fraternelle. On trahit aussi l'équité par fausse honte, et c'est encore un penchant propre. Ou de nouveau par colère : cette passion fait maints dommages. Le premier est la perte de la sagesse ; le second, le désordre dans la vie en commun ; le troisième, éloignement du Saint-Esprit ; le quatrième, renfort au démon ; le cinquième, trouble de l'amitié, qui faute d'exercice tombe dans l'oubli ; le sixième, la négligence des vertus ; et le septième, ruine de la justice.

Le penchant propre de la haine, de la colère selon le monde — je ne parle pas de la colère sainte — nous prive de l'amour, éloigne de nous les fiers désirs et la pureté du cœur, nous rend soupçonneux en toute chose, nous ravit la douceur de l'amour fraternel. Colère et jalousie sont contraires à toute conduite divine : elles marquent la conduite de l'enfer.

En suivant le penchant au plaisir, on oublie la voie étroite qui est celle de l'amour, la belle conduite, la gracieuse tenue et le doux visage, et le service ordonné qui lui siéent.

En suivant l'amour facile, on oublie l'humilité, qui est le lieu le plus pur et la plus digne salle où recevoir l'Amour. Ce penchant fait perdre aussi la raison illuminée, la règle qui nous montre justement ce que nous devons rendre à l'amour lorsque nous voulons lui plaire. La raison illuminée éclaire toutes les voies où nous suivrons la chère volonté de l'Amour, elle nous manifeste toute conduite à tenir pour le contenter. Ah ! pauvres âmes ! la perte de ces deux vertus, humilité et raison illuminée, par faiblesse envers l'amour facile, voilà bien le pire dommage que je connaisse et qui puisse advenir à l'âme.

Tous les penchants que j'ai signalés empêchent et ruinent la perfection de l'amour. Sous les points mentionnés, il s'en glisse d'autres moins importants ; petits, mais innombrables, ils privent pourtant l'amour de sa clarté. Ni vous ni les autres (vos proches) n'en recevez dommage ; beaucoup cependant se faufilent parmi vos gens sous des vêtements flatteurs, en sorte qu'on ne prend pas la peine de les chasser. Le respect humain se déguise en humilité, la colère en juste zèle, la haine est fidélité et abonde en bonnes raisons ; le plaisir passe pour consolation et abandon, l'amour facile

se masque de prudence et de patience, simule grande élévation et s'exprime en belles paroles, dont Dieu pourtant est absent. Contre ces dangers, nulle âme n'est gardée, si le lien de l'amour véritable ne la garde.

Je ne dis pas ces choses à cause de vous, sachez-le, mais à cause du tort qu'on nous fait ici et ailleurs, et dont nous ne savons pas nous défendre. C'est grande pitié pour nous de voir les hommes s'égarer mutuellement, et nous charger avec cela des conséquences de leurs erreurs, au lieu de nous aider à aimer notre Amour. Mais comme vous êtes dans la communauté l'une de celles à présent qui peuvent favoriser ou retarder ce progrès, je vous avertis d'être attentive et de vous dévouer en toute chose au règne du juste amour : que par vous les enseignes de l'Amour véritable soient constamment et partout présentées !

Je ne vois précepte en l'Écriture aussi grave que celui de la charité intimé à Moïse : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces.*

À quoi le Seigneur ajoute aussitôt : *Tu n'oublieras jamais ces paroles, ni dans la veille ni dans le sommeil : sur ta couche que le songe te les rappelle, durant le jour que ta pensée, ta parole et tes actions leur soient consacrées. Transcris-les sur le seuil et le linteau de ta porte et sur la muraille dans le lieu où tu te tiens, afin de n'oublier jamais ton devoir.*

Il nous est ordonné de vaquer jour et nuit à l'amour, aimant Dieu comme il le veut de tout ce que nous sommes, lui vouant sans réserve notre cœur et notre âme, nos sens, nos facultés, nos pensées.

Si tel est le commandement que Dieu donne à Moïse et qu'il répète dans son Évangile, comment oserions-nous lui mesurer le don de nous-mêmes ? N'est-ce pas un larcin horrible que d'épargner ou de refuser quelque chose à cette Charité divine ? Ah ! pensez-y constamment, je vous en prie, et travaillez sans rien négliger à servir l'Amour.

Rappelez-vous aussi ce que dit Abdias le prophète : Que la maison de Jacob soit un feu, celle de Joseph une flamme, celle d'Esau un champ d'éteules ! Jacob, c'est tout amant victorieux : par la vertu de l'amour, il l'emporte sur Dieu et obtint de Lui qu'Il soit son vainqueur. Ayant gagné d'être vaincu et reçu la bénédiction, il peut aider d'autres âmes à se laisser gagner : celles qui ne sont pas assez vaincues, qui cheminent encore sur deux pieds, et non point comme Jacob. Car Jacob fut blessé dans le combat et resta boiteux : par cette défaite qui le rend infirme, il contraignit l'Ange à le bénir. Quiconque veut lutter avec Dieu doit obtenir d'être vaincu par Lui,

et devenir infirme d'un côté — de ce côté où il préfère à Dieu quelque chose et demeure attaché à ce qui n'est pas Dieu même. Quiconque n'aime pas Dieu par-dessus tout et n'est pas uni à lui dans l'unique Bénédiction, celui-là chemine encore sur deux pieds, il n'est pas vaincu et ne peut goûter cette grâce. Il vous faut si totalement et si simplement vous renoncer que vous brûliez d'un feu pur au plus simple de vous-même, — que le feu occupe tellement votre être et votre agir, que rien ne vous soit plus rien, sinon Dieu seul : ni plaisir ni peine, ni faveur ni labeur. Lorsque vous serez constamment ainsi, la Maison de Jacob sera le feu dont Abdias a parlé.

Que la Maison de Joseph soit une flamme. Comme Joseph fut sauveur et juge de son peuple et de ses frères, ainsi vous-même et toute âme identifiée à Joseph doit être protectrice et guide des autres, qui n'ont pas atteint cet état, qui souffrent encore famine parmi les douleurs étrangères à l'amour. Par le feu de la vie unifiée, vous les allumerez à leur tour, et par la flamme de la charité brûlante, vous les illuminerez.

Les étrangers du commun peuple sont désignés par Esaü : leur maison est d'étéules [chaume qui reste en place], qui prennent feu en un clin d'œil : ainsi l'incendie chez les autres éclatera dès que vous-même serez de flamme. C'est ce qui sied à votre charge : incendiez les étéules arides par votre exemple, par votre façon d'être, par vos ordres, vos conseils et vos défenses. Dirigez aussi les pas de vos frères par le fervent amour et soyez leur en aide : qu'ils aiment Dieu en Dieu, en bonnes œuvres et en vraies vertus rapportées à Dieu seul. Songez à ce que dit saint Paul : *Sobrie, pie et iuste vivamus in hoc saeculo* il appartient en effet à votre charge de vivre ainsi.

Ah ! vraiment aidez-nous, par un amour pur et sans partage à faire aimer notre Bien-Aimé. Pour me résumer d'une seule parole, ce que je veux de vous est une vraie charité envers Dieu — voilà ce que je vous prie et vous conjure de faire : donnez-lui ce que nous manquons encore à lui donner !

Qu'il soit avec vous. Hâtez-vous d'aimer !

Lettre XIII L'amour est inapaisable

L'homme doit se garder toujours exempt de péché sous les choses adverses, en sorte qu'il croisse en toutes choses, et agisse selon la droite raison par-dessus toute chose. Ainsi Dieu agira sans cesse pour lui et avec lui, et lui-même avec Dieu accomplira toute justice, et désirera que Dieu accomplisse les justes œuvres de sa Nature en lui-même et en nous tous.

Voilà ce que le cœur aimant doit vouloir par-dessus toute chose, par-dessus les condamnations et les bénédictions. Il ne désire, il ne demande rien, sinon l'intime union que loue le Cantique : *Dilectus mihi et ego illi* — l'union parfaite dans la volonté une de l'amour unique.

Qui veut se soumettre le monde doit se soumettre à sa raison, au-dessus de tout ce qu'il désire ou que les autres hommes veulent de lui. Nul ne peut devenir parfait en amour qui n'obéit d'abord à sa raison. Car celle-ci aime Dieu selon sa dignité, et les hommes nobles selon que Dieu les aime, et les pécheurs selon leurs besoins. C'est ainsi que l'âme doit tendre de toutes ses forces à la perfection de l'amour — de l'amour inapaisable à jamais. Car on a beau faire : un homme peut satisfaire Dieu aux yeux de ceux qui le voient, il s'en faut bien qu'il satisfasse l'amour ; il ne cessera point de ressentir ses exigences et ses violents désirs au-delà de tous les biens acquis ou possédés.

On ne saurait plaire à l'amour qu'en étant privé de tout repos, que ce soit dans les amis ou les étrangers, ou dans l'amour lui-même. C'est une exigence terrible de notre vie, en vérité, qu'il faille renoncer même à l'apaisement de l'amour pour apaiser l'amour ! Mais ceux qui se sentent attirés dans l'amour et captivés par lui, connaissent bien leur dette immense : ils doivent l'affronter et satisfaire à chaque instant aux ordres de sa puissante nature. Oui, leur vie est misérable, et plus que le cœur humain ne saurait supporter, car rien ne leur suffit jamais, ni les dons, ni les services, ni les consolations, ni chose aucune qu'ils peuvent accomplir. Si grande est la violence de l'amour qui les attire de l'intérieur, et l'épreuve qu'ils font de son mystère insaisissable ! Comme ils se sentent petits et incapables de justice, devant cette Essence qui est amour ! Aussi la conscience de leur dette envers lui rend-elle ces âmes indifférentes à ce qui peut leur échoir de bon ou de mauvais, ou échoir à d'autres, si cela ne touche pas l'amour même. Car quant à l'amour elles savent distinguer : bonheur est tout ce qui favorise l'amour et le fait croître en elles-mêmes ou dans le prochain, malheur tout ce qui le blesse ou le fait souffrir dans la personne des amants. Elles connaissent en effet les souffrances que les étrangers volontiers leur infligent ou infligent à d'autres.

Souffrez et travaillez pour le progrès de l'amour et pour l'exercice envers le prochain de la haute charité. Car la charité comprend sans erreur tous les ordres divins et les suit sans peine. Qui aime en effet ne peine point, ou ne sent point sa peine. Et qui aime d'un amour plus ardent court plus vite, arrive plus tôt à la sainteté divine, qui est Dieu même, à l'Intégrité divine, à Ce qu'il est. En l'honneur de son Unité, servez-le parfaitement, que votre

zèle corresponde à cette Nature vierge, qui est un seul acte d'amour. Qu'il vous fasse connaître toute votre dette envers lui et le labeur qu'il attend de vous, mais surtout l'amour pur dont il nous a donné le commandement lui-même, pour être aimé par-dessus tout !

Lettre XIV Comme on sert sagement l'Amour

Que Dieu vous soit éternellement amour ! Qu'il vous donne vie sage et nobles vertus pour que vous puissiez répondre justement à sa charité sainte. Travaillez-y à toute heure sans rien épargner : soyez toujours zélée dans l'humilité, sagement dévouée. Que Dieu soit votre recours et votre consolation en toute chose, qu'il vous enseigne les vraies vertus par quoi nous rendons le mieux honneur et justice à l'Amour : la douce unité que le Christ offrit à son Père, vivant pour lui sa vie une et pure, et la sainte unité qu'il a enseignée à ses amis, aux saints dont le cœur a rejeté pour lui toute consolation étrangère. Et qu'il vous fasse comprendre aussi, en vérité et en fait, la gracieuse unité dont jouissent présentement les bien-aimés qui s'adonnent à son saint et suave amour par-dessus toute chose.

Ayez soin de vous renouveler, soyez fraîche toujours sans lassitude aucune, songez à la noble nature de la charité éternelle, dont saint Paul décrit les voies et les pouvoirs et fondez en elle votre vie. C'est le premier point, si vous voulez vivre pour Dieu, car toute chose faite sans charité est néant. Hâtez-vous donc à la suite de cette charité divine, avec la puissance des désirs enflammés dans le juste amour. Aimez avec zèle et courage durant votre pèlerinage ici-bas, obéissant à l'amour pour atteindre la fruition dans le pays qui est le sien, où la charité perdure à jamais !

La charité se doit d'être humble, car celui qui sait n'avoir pas réalisé dans ses œuvres le royaume de l'amour divin, s'humilie volontiers sous la puissance divine. Il est juste en vérité, si la bien-aimée dans le secret est toute au bien-aimé, que le bien-aimé soit tout à elle dans une intimité parfaite, comme le dit l'épouse du Cantique : *Il est à moi et je suis à lui*. Ah ! comment peut-on n'être pas à lui seul ? Tout ce qu'on fait aux autres, qui n'est pas du bien-aimé au bien-aimé, est chose étrangère : seul ce qui lui appartient est doux et juste de toute façon.

Si vous voulez atteindre cette perfection, il vous faut d'abord apprendre à vous connaître bien réellement : dans votre volonté bonne ou mauvaise, dans vos goûts et vos aversions, dans votre façon d'agir, de vous fier et de vous méfier, en toute chose qui vous advient. Faites l'épreuve de votre patience devant les contrariétés, et de votre détachement lorsque vous devez renoncer à ce qui vous plaît — car être frustré de son désir est bien la pire peine pour un

jeune cœur. Éprouvez-vous aussi en ce qui vous arrive d'agréable, voyez si vous savez le prendre de façon sage et mesurée. En toute rencontre, demeurez égale, dans le repos comme dans la peine ; gardez prudemment devant les yeux l'exemple de Notre-Seigneur, qui de toute vertu est pour nous le modèle.

Il sied à tout homme en effet de contempler la grâce et la bonté de Dieu avec une sagesse vigilante ; car il nous a donné la belle Raison, qui nous instruit en toutes voies et nous éclaire en toutes nos œuvres ; si l'homme voulait la suivre, il ne serait jamais trompé.

Lettre XV Les règles du pèlerinage

Il y a neuf points à retenir pour le pèlerin qui doit faire longue route. D'abord, demander son chemin ; ensuite, bien choisir sa compagnie ; troisièmement, se méfier des voleurs ; quatrièmement, qu'il se garde de la trop bonne chère ; cinquièmement, qu'il se vête court et se ceigne ferme ; sixièmement, qu'il se penche en avant sur les montées ; septièmement, qu'il se tienne droit sur les descentes ; huitièmement, qu'il demande les prières des bonnes gens ; neuvièmement, qu'il parle volontiers de Dieu.

Il en est de même pour le pèlerinage intérieur où nous cherchons le royaume de Dieu et sa justice en parfaites œuvres d'amour.

D'abord il faut demander sa route : c'est lui-même qui nous l'indique *Je suis la Voie*. Et puisqu'il est la voie, il vous faut suivre sa trace : comme il a travaillé, comme il a brûlé intérieurement de charité et comme il l'a traduite à l'extérieur en œuvres de vertus envers les étrangers et les amis. Comme il a ordonné aux hommes d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, de ne l'oublier ni dans la veille ni dans le sommeil. Et voyez comme il a fait ceci lui-même, encore qu'il fût Dieu : comme il a tout donné et tout laissé pour l'amour vrai, l'amour du Père, et par compassion envers les hommes. Il a vécu dans une charité toujours en éveil, donnant à l'amour tout son cœur, toute son âme et toutes ses forces. Telle est la voie que Jésus nous montre et qu'il est lui-même : la voie qu'il a suivie et où se trouve la vie éternelle, la fruition dans la gloire et la vérité de son Père.

Demandez ensuite la voie à ses saints : ceux qu'il a déjà appelés près de lui et ceux qui sont encore sur la terre, qui le suivent dans les parfaites vertus, qui sont montés après lui de la profonde vallée de l'humilité à la montagne de noble vie, qui ont gravi cette haute montagne avec foi puissante et noble confiance dans la contemplation de l'Amour, si doux à notre cœur.

Demandez aussi votre route à ceux qui sont près de vous et que vous voyez suivre fidèlement le même chemin, dans l'obéissance à Jésus et en toute œuvre de vertu. Ainsi prendrez-vous pour guide celui qui est la voie même, et ceux qui ont cheminé par elle ou la suivent encore.

Le second point est le choix d'une bonne compagnie : l'ordre religieux où vous avez part à de grands biens, et surtout les amis de Dieu : ceux qui l'aiment et l'honorent le plus, dont vous sentez que vous recevrez l'aide la plus efficace, ceux qui vous aident le plus à retrouver la simplicité du cœur et à l'élever vers Dieu, dont la présence ou les paroles vous attirent à Dieu et vous approchent de lui. Mais évitez avec soin dans le choix d'une compagnie toute complaisance pour votre repos et toute partialité. Regardez bien en ces personnes, qu'il s'agisse de moi-même ou d'autres à qui vous pensez vous confier, si vraiment elles vous aideront à devenir meilleure, et voyez d'abord comme elles vivent. Car il y a bien peu de gens sur la terre aujourd'hui en qui trouver une vraie fidélité : presque tous veulent de Dieu et des hommes seulement ce qui leur plaît, la satisfaction de leurs désirs et de leurs besoins.

Le troisième point vous conseille de vous garder des voleurs, c'est-à-dire des subtiles tentations du dehors et du dedans. On ne peut apprendre aucun métier sans maître : n'ayez donc point la témérité d'adopter une voie singulière sans le conseil de personnes prudentes et spirituelles.

Le quatrième point vous invite à éviter la gourmandise, c'est-à-dire toute satisfaction profane ; que nulle chose hors de Dieu ne vous suffise, que nulle chose ne vous retienne avant d'avoir goûté comme il est doux ! Sachez-le et songez-y sans cesse : tout plaisir en ce qui n'est pas Dieu même, est gourmandise.

Le cinquième point vous ordonne de vous troussez court et de vous ceindre ferme, pour vous garder de toute souillure terrestre et de toute lâcheté, vous serrant si bien avec le lien de l'amour, c'est-à-dire avec Dieu, que vous ne tombiez jamais plus en chose inférieure.

Le sixième point vous rappelle dans les montées qu'il faut vous pencher bien fort, c'est-à-dire remercier en toute souffrance que vous endurez à cause de l'amour, et vous humilier de tout cœur, quand bien même vous exerceriez toutes les vertus qu'homme ici-bas peut exercer : qu'elles vous paraissent petites et nulles devant la grandeur de Dieu, au regard de la dette que vous avez envers lui dans le service d'amour.

Le septième point vous ordonne, dans la descente, de vous tenir bien droite. S'il vous faut descendre en effet quelquefois, en prenant ce dont vous avez besoin, en éprouvant les nécessités physiques, vous devez toujours tenir vos désirs élevés vers Dieu, avec les saints qui ont mené noble vie et qui ont dit : Notre conversation est dans le ciel.

Le huitième point est de requérir les prières des gens de bien : il vous faut demander l'aide des saints et des autres hommes pour accomplir la suprême volonté de Dieu, renonçant à toute chose pour être unie à cette volonté sainte en Dieu même.

Le neuvième point vous recommande de parler volontiers de Dieu, car c'est un signe d'amour que de trouver suave le nom de l'aimé. Saint Bernard l'a dit : Jésus est miel à notre bouche. Oui, c'est chose très douce que de parler du Bien-Aimé, cela émeut le cœur bien vivement et enflamme le zèle pour les œuvres.

Enfin je vous conjure par le saint amour de Dieu de faire en toute beauté et pureté votre pèlerinage, sans que les vœux propres vous blessent ou vous appesantissent, dans un doux esprit de joie, de paix et de bonheur. Traversez cet exil d'un amour si droit, si pur et si brûlant que vous trouviez Dieu, votre Bien-Aimé, à son terme : puisse-t-il vous y aider, Lui-même et son saint amour !

Lettre XVI Aimer Dieu de son propre amour

Que Dieu soit avec vous et vous enseigne les voies du noble amour ! Soyez courageuse et attentive à votre tâche, zélée à l'intérieur comme en toute recherche du bien, ferme dans votre foi, en sorte que votre quête soit véritable et qu'elle ne suive pas vos penchants propres, mais la volonté de Dieu. Ainsi vous recevrez sans faute ce que vous destine son amour.

Vivez noblement dans l'espérance et la confiance intangible que Dieu vous donnera de l'aimer avec ce grand amour dont il s'aime lui-même, trine et un, l'amour par lequel il s'est suffi éternellement et se suffit à jamais. C'est avec cet amour aussi que tous les esprits célestes s'efforcent de le satisfaire ; telle est leur tâche qui ne sera jamais accomplie : et la défaillance de cette fruition est leur suprême fruition : Les âmes d'ici-bas doivent donc y tendre avec grande humilité de cœur, et bien savoir, devant si grande dilection et si haute charité, devant cet Amant inapaisable, qu'elles sont trop petites pour satisfaire l'Amour.

Ah cette œuvre à jamais inaccomplie, c'est elle qui passionne toute âme noble et lui fait rejeter tout superflu — tout ce qui est inégal ou inférieur à l'exigence de l'amour !

Pour que deux choses en fassent une seule, rien ne doit plus se trouver entre elles que le ciment qui les joint. Ce ciment est l'amour même par quoi Dieu et l'âme bienheureuse se rencontrent dans l'unité. La sainte dilection conjure l'âme à toute heure de se fier sans réserve à l'amour — l'âme noble et fière qui est prête à l'entendre, à rejeter tout le reste pour gagner le seul amour, comme l'Amant a tout rejeté lorsqu'il a reçu mission de son Père pour accomplir l'œuvre d'amour, ainsi qu'il le dit lui-même en son Évangile : *Père, voici l'heure ; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée.*

Considérez sa vie et celle des saints qui l'ont suivi, celle des hommes bons chargés ici-bas des œuvres de ce grand amour, qui est Dieu même ; voyez comme ils gardent l'humilité du cœur et le zèle dans les bonnes œuvres, sans s'épargner en aucun point. Vivez pour la justice et non pour votre satisfaction ni selon vos goûts, ne faites nulle chose dont vous ne sachiez qu'elle convient à l'honneur de Dieu et à ses droits divins. Abandonnez-vous filialement à son noble pouvoir. Soyez prête à suivre tout avis salutaire qui vous est donné par des amis désireux de vous voir avancer. Quelle que soit même la personne qui vous donne un conseil, écoutez-le volontiers. Et souffrez aussi volontiers toute souffrance pour l'amour.

Votre cœur est trop faible encore et votre humeur trop enfantine ; vous êtes vite abattue et vous manquez de mesure en tout ce que vous faites. Qu'allez-vous prendre à cœur tant de choses ? Dominez-vous pour rendre gloire à Dieu et appliquez-vous au travail : l'âme qui veut vivre saintement se méfie de l'oisiveté, mère de tous les vices. Ne cessez donc point de prier ou d'aimer, ou d'agir vertueusement ou de servir les malades ; supportez pour l'honneur de l'amour les personnes chagrines ou ignorantes. Et dans l'esprit de Dieu, soyez heureuse qu'il se suffise, que Dieu soit à lui-même parfait amour [*litt.* : Soyez heureuse dans l'Esprit de Dieu de ce qu'il est à lui seul suffisant et amour]. Soyez heureuse aussi parmi vos compagnes, sans laisser de partager leurs peines, comme le dit saint Paul : *Qui est faible sans que je défaille aussi ?* En toutes vos paroles, gardez la stricte vérité, comme parlant devant le Christ, qui est la Vérité même.

Je vous ennuie sans doute à vous prêcher des devoirs que vous n'ignorez pas et dont vous avez déjà la pratique. Mais je devais vous rappeler cette vérité : qui veut aimer doit commencer par les vertus sur lesquelles Notre-Seigneur et ses saints ont édifié tout le reste, comme on lit des martyrs que « par leur foi ils ont conquis des royaumes ». Il n'est pas dit, « par leur amour ». C'est qu'en effet la foi d'abord fonde l'amour, dont elle reçoit la flamme. Aussi les œuvres faites avec foi doivent-elles précéder l'amour, dont le feu les

ennoblira. Veuillez donc agréer ces lignes : c'est dans le seul désir du bien que je les ai tracées.

Lettre XVII Agir avec les Personnes et reposer dans l'Unité

Soyez prompte et zélée en toute vertu,

— *et n'ayez garde de vous appliquer à aucune.*

Ne négligez aucune œuvre,

— *et ne faites rien de particulier.*

Soyez bonne et pitoyable à toute misère,

— *et ne prenez soin de personne.*

Je voulais depuis longtemps vous donner ces avis car c'est chose qui me tient grandement à cœur.

Que Dieu même vous fasse comprendre ce que je veux dire, *dans l'essence une et simple de l'Amour.*

Ces défenses que je vous fais sont celles mêmes que Dieu m'a faites. Je désire vous les intimer à mon tour, parce qu'elles appartiennent en toute vérité à la perfection de l'amour — parce qu'elles conviennent de façon juste et parfaite à la Déité. Les modes que j'ai mentionnés désignent en effet (les aspects de) l'Être divin. « Être prompt et zélé », c'est le caractère de l'Esprit Saint, par quoi il est Personne subsistante ; mais ne s'appliquer à nulle chose singulière, c'est la nature du Père (i.e. de l'Essence considérée comme origine des Personnes) : c'est par là qu'il est Père (Essence) sans distinctions. Donner ainsi et garder ainsi, c'est la Déité même et toute la nature de l'Amour.

Ne négligez aucune œuvre,

— *et ne faites rien de particulier.*

Le premier vers désigne la vertu du Père (comme Personne), par quoi il est Dieu tout-puissant ; et le second désigne sa volonté juste (en tant qu'Essence unique), par quoi il accomplit ses œuvres souveraines et secrètes au sein de la profonde ténèbre, inconnues et cachées à tous ceux qui sont au-dessous de cette pure unité de la Déité. Ils se tiennent au-dessous de l'Unité, tout en servant les Personnes selon qu'il sied à chacune, en toute fidélité, comme je le dis dans le premier vers (de chaque distique) : « Prompte et zélée en toute vertu » — « Ne négligeant aucune œuvre » — « Compatissant à toute misère ». Cela semble en vérité la plus belle vie qui se puisse mener ici-bas : je n'ai cessé de vous la conseiller avant tout, vous le

savez, je l'ai vécue d'abord dans le dévouement et dans les œuvres, en toute noblesse, jusqu'au jour où elle me fut interdite.

Les trois autres vers (le second de chaque distique) expriment la perfection de l'union et de l'amour : l'amour en toute justice vaque à lui-même et à nulle autre chose — un seul Être, une seule Charité. Ah ! quelle Essence terrible que celle qui englutit dans l'unité de sa nature tant de haine et tant d'amour !

Soyez bonne et pitoyable à toute misère, correspond au fils en tant que Personne distincte : tel il fut et telle fut son œuvre, en toute beauté;

— *et ne prenez soin de personne,*

c'est de nouveau le Père (l'Essence unique), qui englutit le Fils : telle est toujours son œuvre, dont l'immensité nous effraye. Ceci est l'Unité, belle par-dessus toute chose, de l'amour de la Dêité ; elle est si juste, des justices de l'amour, qu'elle absorbe le zèle et l'humanité, et la vertu qui ne voudrait manquer à nul besoin (de ses frères). Elle absorbe la charité et la pitié que l'on avait envers ceux de l'enfer et du purgatoire, envers ceux qui sont inconnus de Dieu, ou qui connus de lui, s'égarèrent loin de sa chère volonté ; envers les amants qui souffrent plus que tous ceux-là, car ils sont privés de ce qu'ils aiment. La justice absorbe tout ceci en elle-même. Chaque Personne cependant ne laisse pas de donner en particulier ce qui lui est propre, comme je l'ai dit. Mais la juste nature de l'Unité, en qui l'amour n'appartient qu'à lui-même et n'est que pure fruition de soi, ne se livre à aucun exercice de vertu ou de bonté, ni à aucune œuvre particulière, si belle et si recommandée qu'elle puisse être — l'Unité ne prend pitié d'aucune misère, pour capable qu'elle soit de la soulager. Car en cette jouissance de l'amour, il ne peut y avoir d'œuvre que la fruition simple, par quoi la puissante et simple Dêité *est* amour.

Cette défense que j'ai reçue et que je vous ai dite, c'est donc celle de toute injustice en amour ici-bas. C'est l'ordre de ne rien épargner de ce qui n'est point l'amour, de me vouer à lui si intimement que tout ce qui lui est extérieur me soit en haine ; passer par-dessus tout ce qui n'est pas l'amour, sans penchant ni vertu ni œuvre particulière pour venir en aide aux autres, ni compassion pour les protéger, mais rester à toute heure dans la fruition d'amour. — Lorsque pourtant celle-ci s'affaiblit et défaille, on fait bien de s'adonner aux œuvres naguère interdites, c'est alors justice et devoir. Tant que l'on cherche l'amour et que l'on est à son service, on doit tout faire à son honneur, car durant tout ce temps on est homme, et on demeure dans le besoin : nous devons agir généreusement en toute chose, aimer personnellement le prochain, le servir et

compatir à ses peines, car nous sentons partout le manque et le besoin. Mais dans la fruition d'amour, on est devenu Dieu puissant et juste. Alors la volonté, l'œuvre et la puissance sont également justes. Ces trois sont (comme) les trois Personnes en un seul Dieu.

Ces défenses me furent intimées il y a quatre ans à l'Ascension, par le Père, à l'instant que son Fils descendait sur l'autel. Dans cette venue, Celui-ci m'embrassa et par ce signe, je fus désignée. Et unie à Lui, je parus devant son Père, qui me reçut en Lui et Le reçut en moi. Me trouvant accueillie et illuminée dans l'Unité, je compris cette Essence et la connus plus clairement qu'on ne peut le faire ici-bas d'aucune chose connaissable, par paroles, raisons ou visions.

Ce semble merveille, mais pour merveilleux que je le nomme, vous ne sauriez, j'en suis sûre, vous en étonner.

Car les paroles divines sont chose que la terre ne peut comprendre : pour tout ce qui se rencontre ici-bas, on peut trouver assez de paroles en flamand, mais pour ce que je veux dire, il n'y a ni flamand ni paroles. J'ai pourtant connaissance de la langue autant qu'homme peut l'avoir ; mais pour ceci, je le répète, il n'est point de langage, et nulle expression que je sache n'y convient.

Je vous défends ainsi certaines choses et vous en ordonne d'autres, mais vous devez servir longtemps encore. Je vous interdis cette application particulière comme elle m'est à moi-même interdite par Dieu, mais vous devrez longtemps travailler dans les œuvres de l'amour, comme je l'ai fait moi-même, comme ses amis l'ont fait et le feront encore. Je m'y suis vouée pour ma part à mon heure et n'ai point cessé de m'y tenir (suivant cette règle divine :) n'avoir d'affaire que l'amour, n'avoir d'œuvre que lui-même, ne protéger que lui et ne demeurer qu'en lui. — Pour ce que vous avez à faire et à laisser en chaque chose, que Dieu lui-même, notre Amant, veuille vous le montrer !

Lettre XVIII La nature de l'âme et son repos divin

Ah ! douce et chère enfant, que je vous souhaite la sagesse ! C'est de sagesse avant tout que vous avez besoin, comme tout homme qui veut être divinisé. La sagesse en effet conduit bien avant dans la profondeur divine. Mais nous vivons des jours où plus personne ne veut, ne peut reconnaître ce qui vraiment lui faut, dans le service dû à Dieu et dans son amour. Ah ! vous avez bien à faire si vous voulez vivre l'Humanité et la Divinité, atteignant cette plénitude qui sied à votre noblesse, selon que Dieu vous aime et vous réclame. Établissez-vous sagement et fortement, comme [un chevalier] sans peur, en tout ce qui vous appartient, en ce mode de vie qui vous sied, selon votre noblesse et votre liberté.

Celui qui est puissant au-dessus de toute richesse, donne à tous pleine suffisance, selon son pouvoir et sa grâce. Non point qu'il œuvre ou apporte ses dons ou les confère de sa main, mais sa riche puissance et ses hauts messagers sont les vertus parfaites qui le servent et gouvernent son royaume, et donnent à toutes les âmes ce dont elles ont besoin, selon l'honneur et la puissance de celui qui en est le maître. Elles confèrent à chacun ce qui sied à sa nature et à sa place : la Miséricorde soutient de ses présents les pauvres les plus nus, qui sont prisonniers des vices, privés d'honneur et de tout bien. L'Amour du prochain défend le commun peuple contre les riches et pourvoit chacun de ce qui lui fait défaut. La Sagesse arme les nobles chevaliers, dont le désir brûlant livre pour le noble Amour de puissants combats. La Perfection donne aux compagnons d'armes son riche domaine, apanage souverain de l'âme dont je vous parle — cette âme qui, d'une volonté parfaite et sans faiblesse, en ses œuvres parfaites, demeure noblement fidèle à toute volonté de l'Amour. La dispensatrice de ces quatre vertus est la Justice, qui condamne ou approuve. Ainsi l'Empereur demeure libre et tranquille, parce qu'il ordonne à ses ministres de garantir l'équité, conférant aux rois, aux ducs, aux comtes et aux princes les nobles fiefs de son domaine et les droits précieux de son amour — de cet amour qui est la couronne de l'âme comblée, fidèle à secourir chacun selon sa requête, sans avoir cependant pour elle nulle œuvre ou entreprise que le pur amour de l'Aimé. C'est là ce que récemment j'ai voulu vous signifier, lorsque je vous ai parlé des trois vertus :

Soyez bonne et pitoyable à tous,

— *et ne prenez soin de personne,*

et le reste que je vous écrivais [dans la lettre précédente].

Veillez donc avec grand soin à la perfection de votre âme, [par nature] noble et parfaite. Mais entendez bien ce que cela veut dire : tenez-vous dans l'unité, ne vous mêlez d'aucune œuvre bonne ou mauvaise, haute ou basse ; laissez les choses suivre leur cours et restez libre pour le seul exercice de [l'union avec] votre Bien-Aimé, et pour satisfaire aux âmes que vous aimez dans l'Amour. Telle est votre dette, ce que vous devez à Dieu en toute justice selon la vérité de votre nature, comme aux âmes envers lesquelles vous partagez son amour : aimer Dieu seul d'une intention parfaitement simple, et n'avoir occupation que de cet amour unique, qui nous a choisis pour lui seul. — Comprenez aussi la nature profonde de votre âme et le sens même de ce mot. L'âme est un être qu'atteint le regard de Dieu, et pour qui Dieu en retour est visible [jeu entre *sienleec* [visible, transparent] et *siele* [âme]]. Qu'elle veuille satisfaire Dieu et garder son domaine sur toute chose étrangère, dont la nature inférieure la

ferait déchoir, l'âme est un abîme sans fond en qui Dieu se suffit à Lui-même, trouvant en elle à tout instant sa plénitude, tandis que pareillement elle se suffit en Lui. L'âme est pour Dieu une voie libre, où s'élançer depuis Ses ultimes profondeurs ; et Dieu pour l'âme en retour est la voie de la liberté, vers ce fond de l'Être divin que rien ne peut toucher, sinon le fond de l'âme. Et si Dieu n'était à elle tout entier, il ne saurait lui suffire.

La vue dont l'âme est pourvue par nature est la charité. Cette vue a deux yeux, l'amour et la raison. La raison voit Dieu seulement en ce qu'il n'est pas ; l'amour ne s'arrête à rien qu'à Dieu même. La raison a des voies certaines où cheminer, l'amour éprouve son impuissance, mais sa défaillance le fait avancer davantage que la raison. La raison procède vers ce que Dieu est, par ce que Dieu n'est pas ; l'amour rejette ce que Dieu n'est pas, et trouve sa béatitude là-même où il défaille, en ce que Dieu est. La raison est plus sobre que l'amour, mais c'est à celui-ci que sont données la suavité et la béatitude. L'une et l'autre au demeurant, l'amour et la raison, ne laissent pas de se prêter la plus grande assistance, car la raison instruit l'amour, et celui-ci illumine celle-là. Que la raison se laisse emporter par le désir de l'amour, et que l'amour se laisse contraindre par la raison en ses justes termes, ils seront capables ensemble d'une œuvre inouïe, mais c'est chose qui ne peut être enseignée, si elle n'est pas éprouvée. Car la sagesse ne se mêle pas de cette passion admirable, ni de scruter cet abîme caché à tout être, réservé à la seule fruition d'amour. Rien d'étranger et nulle âme étrangère n'a part à cette béatitude, mais celle-là seule qui est nourrie maternellement dans ce bonheur même, dans les délices du grand amour, brisée par la discipline de la miséricorde paternelle, attachée inséparablement à son Dieu et lisant dans sa Face les jugements qui la dirigent, en sorte qu'elle demeure dans Sa paix.

Lorsque cette âme retourne parmi les hommes et les choses humaines, elle y porte un visage si plein de joie et de douceur sous l'huile embaumée de la charité, qu'en tout ce qu'elle fait, sa bonté apparaît. Mais par la vérité et la justice des jugements qu'elle a lus dans la Face divine, elle semble étrange et terrible aux hommes impurs. Et lorsque ceux-ci voient que tout en elle est conforme à la vérité, ils voudraient fuir devant la puissance de l'amour, tant elle leur semble dangereuse et redoutable. — Quant à ceux qui sont prédestinés à cet état, à l'union, d'amour, sans en avoir atteint la plénitude, ils ont en main la puissance de l'éternité, mais elle n'est pas manifestée encore, ni à eux-mêmes ni aux autres.

Telle est de l'amour l'illumination secrète. Cette vue de l'âme l'éclaire constamment sur la véritable volonté divine ; car un être qui dans la Face de Dieu lit ses propres jugements, opère en toute chose

selon les vraies lois de l'amour. Or c'est loi et coutume de l'amour que parfaite obéissance, et ceci est contraire bien souvent aux mœurs étrangères de ce monde profane. Qui de l'amour veut en vérité observer les préceptes, que son œuvre demeure séparée de celle de tout autre, selon la vérité du puissant amour. Il ne sera soumis à personne qu'à la seule charité, dont il est par amour prisonnier. Pour discours que tiennent les autres, il parle seulement selon la volonté de l'amour. Il demeure au service de l'amour et il accomplit ses œuvres, jour et nuit en toute liberté, sans rien épargner, sans crainte ni délai, selon les jugements qu'il a lus dans la Face de l'Amour. Ceux-ci restent cachés à ceux qui abandonnent les œuvres de l'amour par souci de choses et de personnes étrangères, craignant de n'avoir pas l'approbation de ces profanes, — qui trouvent leur volonté propre plus juste et meilleure que celle de l'amour. C'est qu'ils ne sont pas venus et ne demeurent pas devant cette Face très haute du puissant Amour, qui nous fait mener une vie libre au sein de toute peine.

Il vous faut connaître cette liberté, et ceux qui servent pour elle. Les gens parlent et s'affairent beaucoup contre les œuvres de l'amour, ils méprisent ses travaux pour une apparente liberté, et souvent dans ce qu'ils croient l'intention la plus sage. Ils émettent ainsi des ordres ou des interdictions, pour que soient abandonnés les commandements de l'amour. Mais l'âme noble, qui veut être fidèle à sa loi, selon ce que lui enseigne la raison illuminée, ne craint ni les conseils ni les ordres étrangers, quelque tourment qu'elle puisse en souffrir, par les calomnies, la honte, les plaintes ou les injures, par l'abandon et l'isolement, le refus de tout abri, la nudité et la privation de toute nécessité. Elle ne craint nulle de ces choses : pour être appelée bonne ou mauvaise, elle ne veut manquer un seul instant à l'obéissance de l'amour, quelle que soit la volonté de cet amour : elle s'applique à lui en toute chose selon la vérité, avec toute la puissance de l'amour même, — et parmi les peines, elle ne perd jamais la joie de son cœur.

Il vous faut donc, vivant sans partage, plonger en Dieu votre vue immobile, un doux regard simplifié par l'amour qui s'applique librement au seul Bien-Aimé ; il vous faut fixer Dieu passionnément et plus que passionnément, en sorte que vos regards simples demeurent suspendus et cloués à la Face de l'Aimé par les désirs brûlants et toujours renouvelés. Alors seulement vous pourrez vous reposer avec saint Jean, qui dort sur la poitrine de Jésus. Ainsi doivent faire tous ceux qui servent dans la liberté de l'amour : ils reposent sur cette sage et douce poitrine, où ils voient et entendent les paroles secrètes que l'Esprit-Saint murmure et que la foule ne peut ouïr ni percevoir aucunement.

Fixez donc fermement le Bien-Aimé de vos désirs, car celui qui regarde ce qu'il désire est sans cesse enflammé de nouveau, et son cœur bientôt cède au poids délicieux de l'amour. Il est attiré à l'intérieur de l'Aimé par cette vie constante du regard, cette contemplation jamais interrompue ; et l'Amour se fait sentir à lui de façon si douce qu'il oublie tout ce qui est de la terre. Et pour chose que pourraient lui faire les étrangers, lui semble-t-il, il renoncerait plutôt cent fois à lui-même que de laisser un seul point des œuvres prescrites par le noble amour, dont il est le serviteur et dont le Christ est le fondement.

Lettre XIX La guérison de l'homme

Que Dieu soit avec vous et vous donne
vraie connaissance des mœurs de l'Amour !
Qu'il vous fasse éprouver ce que signifie
la parole de l'Épouse du Cantique :
« Je suis à mon Bien-Aimé et il est à moi ».

Qui céderait comme il sied à l'Amour,
ferait de l'Amour parfaite conquête.
J'espère que ceci vous adviendra,
et bien que le temps nous dure,
remercions de toute chose l'Amour !
Qui veut goûter cet Amour véritable,
dans la quête ou la découverte
ne doit suivre ni voie ni sentier.

Errant à la recherche de la victoire d'Amour,
par monts et par vaux, au-delà
des vaines consolations, des peines, des tourments,
hors des chemins de la pensée humaine,
le puissant cheval d'Amour l'emporte.
Car la raison ne peut comprendre
comment l'amour par l'Amour voit au fond de l'Aimé,
et comme il vit libre en toute chose.

Ah ! lorsque l'âme arrive

à cette liberté que donne l'Amour,
elle n'épargne ni vie ni mort,
elle veut l'Amour, elle ne veut rien de moins.
Mais je laisse ici la rime et la Raison.

On ne saurait en effet par raison ou raisonnement faire entendre les choses de l'amour, que je désire et que je veux pour vous. Que dirais-je de plus : il faudrait parler avec son âme ! La matière d'un tel discours est trop vaste, puisque c'est l'amour et qu'Amour est Dieu même. Le vrai amour n'a nulle matière : point de substance que la pure liberté de Dieu, donnant sans compter et toujours aussi riche, agissant fièrement et croissant en toute noblesse.

Ah ! puissiez-vous croître selon cette dignité qui est vôtre et qui vous fut destinée avant le temps ! [cette dignité qui est vôtre et à laquelle Dieu vous a appelée sans commencement] Comment pouvez-vous supporter que Dieu jouisse de vous en son Essence et que vous ne jouissiez pas de lui ? Mais ce que j'en éprouve, je dois le taire : lisez ce que je vous écris et permettez-moi d'en rester là. Que Dieu me traite selon son bon plaisir ! Je dirai comme Jérémie : « Mon Dieu, vous m'avez trompé, et c'est volontiers que je me laisse jouer par vous ».

L'âme la plus intacte est la plus semblable à Dieu. Gardez-vous intacte de tout homme, dans le ciel et sur la terre, jusqu'au jour où le Christ sera élevé au-dessus de celle-ci et vous emportera avec lui ainsi que toute créature. Selon certains, il faut entendre par là la croix sur laquelle il fut élevé. Mais lorsque le Christ et l'âme bienheureuse sont unis, c'est alors que l'un et l'autre sont exaltés en toute perfection et beauté. Quand l'âme n'a plus rien que Dieu, quand elle n'a plus de vouloir que Sa volonté simple, qu'elle est anéantie et veut tout ce que Dieu veut avec Sa volonté, quand elle est engloutie et réduite à rien — alors il est élevé de terre et attire tout à lui : l'âme devient avec lui totalement cela même qu'Il est.

Les âmes englouties et perdues en Dieu de la sorte reçoivent dans l'amour la moitié de leur être comme la lune reçoit la lumière du soleil. La connaissance unifiante qu'elles reçoivent de cette lumière nouvelle, d'où elles procèdent et où elles demeurent — cette lumière simple absorbe l'autre et les deux moitiés de l'âme se rejoignent : ainsi l'heure s'accomplit. Si vous aviez obéi à cette lumière dans l'élection de votre bien-aimé, vous seriez libre, car ces âmes sont réunies et vêtues de la lumière même dont Dieu se vêt.

Comment s'unissent les deux moitiés de l'âme : il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Mais je ne veux pas en parler davantage, car je suis trop malheureuse en amour, et je crains par ailleurs que les étrangers ne sèment des orties dans la roseraie.

Il nous faut donc en rester là : que Dieu soit avec vous !

Lettre XX Les douze heures mystérieuses

La nature d'où procède le véritable Amour a douze heures à travers lesquelles nous le voyons sortir, puis retourner à lui-même. Et lorsque l'Amour revient ainsi, il réintègre en soi ce qu'il a rapporté de ce périple : l'esprit chercheur, le cœur assoiffé, l'âme aimante. L'Amour les jette dans l'abîme de sa puissante nature, d'où il est né et dont il se nourrit. C'est ainsi que les heures innommées reviennent à la nature inconnue. L'Amour est revenu à lui-même et jouit de sa nature au-dessus de lui-même, au-dessous de lui-même et autour de lui-même. Et tous ceux alors qui n'ont pas atteint cette expérience, ont pitié des âmes tombées dans l'abîme (de l'Amour), qui doivent œuvrer, vivre et mourir selon l'ordre de l'Amour et de sa nature terrible.

La première heure innommée, parmi les douze qui entraînent l'âme dans la nature de l'Amour, est celle de sa manifestation : l'Amour se révèle et nous touche à l'improviste, sans qu'on l'ait demandé — alors même qu'on est le plus loin de soupçonner sa noblesse, et comme sa nature en elle-même est puissante. C'est pourquoi une telle heure à bon droit s'appelle « innommée ».

La deuxième heure innommée est celle où l'Amour fait goûter la mort violente à notre cœur — le fait mourir sans expirer, malgré que l'âme ait connu l'amour peu de temps jusque-là et soit à peine passée de la première à la deuxième heure.

Dans la troisième heure innommée, l'Amour apprend à l'âme comment on peut vivre et mourir avec lui, et lui fait comprendre qu'on ne saurait aimer sans beaucoup souffrir.

Dans la quatrième heure innommée, l'Amour fait goûter à l'âme ses jugements secrets, plus profonds et plus ténébreux que l'abîme. Il lui fait comprendre comme on est malheureux sans amour. Et pourtant l'âme ne connaît pas encore l'essence de l'Amour. Cette heure est bien dite innommée, où l'on apprend les jugements de l'Amour sans le connaître encore.

La cinquième heure innommée est celle où l'Amour enlève à eux-mêmes l'âme et le cœur. L'âme sort de soi, elle se quitte et quitte l'Amour, pour entrer dans l'essence de l'Amour. Elle perd alors son étonnement, sa crainte devant l'obscurité des jugements

divins, elle oublie les peines de l'amour. À ce stade, elle ne connaît plus rien de l'Amour, sinon l'acte d'aimer. Ce semble un abaissement et ne l'est point. Mais cette heure de nouveau est bien dite innommée : alors qu'on est le plus près de la connaissance, on connaît moins que jamais.

La sixième heure innommée se trouve en ceci, que l'amour méprise la raison, tout ce qui est en elle et tout ce qui s'y rattache. Car ce qui appartient à la raison (commune) est opposé à la nature de l'amour, elle ne peut rien lui donner et rien lui prendre. La noble raison de l'amour est un flot montant sans trêve et sans relâche. La septième heure innommée, c'est que nulle chose ne puisse demeurer dans l'amour et que rien ne puisse le toucher, sinon le désir. Cette touche est le secret de l'amour, elle naît de l'amour même. Car l'amour est toujours désir et se dévore lui-même, sans cesser pourtant d'être en lui-même parfait. L'amour peut demeurer en toute chose. Il peut demeurer dans le soin charitable du prochain, mais ce soin ne peut demeurer dans l'amour. Dans l'amour rien ne peut demeurer, ni compassion, ni bonté, ni humilité, ni raison ni crainte, ni discrétion ni mesure, ni aucune autre chose. L'amour habite en toutes ces vertus ou activités, il les alimente, mais ne reçoit lui-même aucun aliment que de sa propre essence.

Dans la huitième heure innommée, la nature de l'Amour se fait connaître en son visage, comme la suprême merveille. Mais alors qu'en d'autres êtres le visage est ce qui se révèle le mieux, il est dans l'Amour au plus haut point secret, car il n'est autre chose que l'Amour en lui-même. Ses autres parties, ses œuvres sont plus faciles à connaître ou à concevoir.

La neuvième heure innommée est celle où l'Amour se manifeste en sa pire violence, dans l'assaut le plus dur et l'invasion la plus profonde, tandis que son visage atteint la plus grande douceur, la suavité et l'amabilité suprêmes : il s'offre sous son aspect le plus charmant. Et plus il blesse profondément celui qu'il assaille, plus doucement il ravit et absorbe en lui-même, par la noblesse de son visage, celui qu'il aime.

La dixième heure innommée consiste en ceci, que l'amour ne rend de comptes à personne, tandis que tous les êtres lui doivent raison. L'amour enlève à Dieu la puissance de juger ceux qu'il aime. L'amour ne cède ni aux saints, ni aux hommes, ni aux anges, ni au ciel, ni à la terre ; il vainc la Dêité dans sa nature propre. Il clame en tous les cœurs d'amants, à voix haute, sans apaisement et sans trêve : « Aimez l'Amour ! » Cette voix est si puissante, si terriblement inouïe, qu'elle passe le bruit du tonnerre. Et cette parole est le lien par quoi l'amour tient ses prisonniers, c'est l'épée par quoi il blesse

ceux qu'il touche, c'est la verge dont il châtie ses enfants, c'est la doctrine dont il instruit ses disciples.

La onzième heure innommée, c'est que l'Amour possède avec violence celui qu'il aime en sorte que notre esprit ne peut s'écarter de l'Amour un seul instant, notre cœur ne peut désirer, notre âme ne peut aimer nulle chose hors de lui. L'Amour rend la pensée de l'homme si simple, qu'il ne peut songer ni aux saints, ni aux hommes, ni au ciel, ni à la terre, ni aux anges, ni à lui-même, ni à Dieu, mais au seul Amour qui le possède, toujours présent, toujours nouveau.

Enfin la douzième heure est pareille à la suprême nature de l'Amour : là où l'Amour jaillissant de lui-même et œuvrant en lui-même s'abîme de telle sorte en lui-même qu'il se suffit en sa pure essence. Il se suffit en vérité, et si personne n'aimait l'Amour, son Nom resterait purement aimable en sa noble nature. Ce Nom est son être intérieur et son opération extérieure, sa couronne au-dessus de lui et son fondement au-dessous de lui.

Telles sont les douze heures innommées de l'Amour — innommées, car en aucune d'elles l'amour de l'Amour ne peut être compris, sinon des âmes dont j'ai parlé, qui ont été jetées dans l'abîme de la haute essence de l'Amour ou qui lui appartiennent. Et leur foi y pénètre plus avant que leur intelligence.

Lettre XXI Comment l'Amour se gagne et se possède

Que Dieu soit votre amour, mon cher cœur ! Gardez-lui votre zèle et que rien ne vous attriste de ce qui peut vous advenir, car le temps est court et nous avons beaucoup à faire ici-bas, et la récompense est grande. Je ne me suis guère plainte, je ne veux pas non plus que vous faiblissiez ni que vous vous plaigniez : livrez-vous à notre Amour, et laissez-le jouir de lui-même. Soyez prudente : efforcez-vous de comprendre quelles sont les vertus avec lesquelles on poursuit le véritable amour ; soyez compatissante aussi et n'abandonnez personne dans le besoin. Les hommes craignent en ceci de compromettre leurs biens et leur tranquillité, ce qu'ils ont et ce qu'ils espèrent gagner ; ils préfèrent leur paix à celle des autres. Mais pour vous, demeurez nue devant Dieu et dépouillée de tout repos qui n'est point le sien : que nulle chose vraiment ne vous satisfasse sinon lui-même. Et tant que ceci n'est pas atteint, vous devez le désirer comme femme arrêtée en travail.

Il en est ainsi de ceux qui aiment : ils ne peuvent jouir de l'amour ni s'en passer, c'est pourquoi ils se consomment et dépérissent. Avant qu'on ne possède le Bien-Aimé, il faut faire sa cour pour l'obtenir, agissant de façon toujours belle et généreuse,

en toute affaire, avec toute personne connue ou inconnue, selon la dignité du Bien-Aimé, pour la bonne et haute renommée qu'on aura près de lui. Car il entend courtoisie : lors donc qu'il voit les grandes peines et le dur exil que sa Bien-Aimée a souffert pour lui, et ses nobles dépenses, il ne peut laisser d'y répondre par l'amour et le don sans réserve de lui-même.

Voilà comment on travaille à gagner le Bien-Aimé : c'est au service de toutes les vertus qu'on s'applique alors. Mais lorsque nous avons affaire au Bien-Aimé lui-même, il faut laisser toutes choses pour lesquelles nous servions naguère, les bannir au-dehors et les oublier au-dedans.

Quand on sert pour gagner l'Amour, on s'occupe à ce service ; quand on aime l'Amour avec l'Amour, on exclut tout le reste pour vaquer à la jouissance avec tout son cœur et tout son être, pour saisir le fruit unique que l'âme bien-aimée obtient du seul Amour. Que toutes nos puissances, que toutes nos fibres s'y consacrent alors, que notre regard y demeure plongé, que les flots de l'amour mutuel s'écoulent suavement l'un dans l'autre et se mêlent à jamais ! C'est ainsi que l'amour doit vivre dans l'Amour !

Lettre XXII Les paradoxes de la nature divine

Celui qui veut comprendre Dieu, savoir ce qu'Il est en son Nom, en son Essence, doit être tout à Dieu, si totalement en vérité qu'il soit privé de soi. Car la charité ne requiert pas ce qui est sien, et l'amour ne veut rien d'étranger à lui-même. Qu'il se perde donc, celui qui veut trouver Dieu et connaître ce qu'Il est en soi.

Qui sait peu de choses a peu de choses à dire, remarque saint Augustin. Tel est mon cas, Dieu le sait. Je crois pourtant et j'espère beaucoup en Dieu, mais la connaissance que j'en ai est très faible : à peine je devine un peu du Divin, car les concepts humains ne le signifient pas. Pourtant celui qui dans l'âme serait touché par Dieu pourrait en signifier quelque chose à ceux qui l'écouteraient aussi avec leur âme.

La raison illuminée intime quelque notion de Dieu aux sens intérieurs, leur apprenant qu'il est admirable et par là-même redoutable, terriblement suave en son Essence, qu'il est tout à tout être et tout en chacun. Il est au-dessus de toute chose et n'est pas élevé ; il est au-dessous d'elles et n'est pas abaissé ; il est en elles et n'est pas circonscrit ; il est hors d'elles et cependant compris.

Il est au-dessus de toute chose et n'est pas élevé, c'est-à-dire qu'il exalte et ne cessera d'exalter sa Nature sans mesure. Etant cela même qu'il exalte, il est sublime sans être élevé.

Et comme l'éternité de son Être s'exerce sans début ni fin dans la jouissance de l'amour possessif, la profondeur sans commencement fait que la hauteur sans terme de la même Essence n'élève pas celle-ci. Sa nature, terriblement douce, la satisfait pleinement : la sublimité divine s'abîme dans le fond divin, et Dieu n'est pas élevé.

En outre, il invite constamment l'homme à l'unité dans la fruition de Lui-même. Et tous sont mû par la force de l'intimation terrible ; en certains, l'esprit s'épouvante de la juste sommation, en sorte qu'ils s'égarerent ; mais d'autres, les âmes fières, sont éveillées par elle, et les voici debout, avec une volonté nouvelle et enflammée : elles s'élèvent alors vers sa sublimité non-élevée, qui nous échappe et nous dépasse à jamais dans la hauteur de la hauteur.

Nous prions que son règne arrive, nous sommons à notre tour l'Unité en trois Personnes : nous exigeons sa vertu et sa riche Essence dans la confiance envers le Père. Nous exigeons sa dilection et sa doctrine de sagesse, nous voulons aimer fraternellement le Père avec le Fils, être avec lui ce Fils même qu'Il est dans l'Amour et le droit d'hériter. Nous l'exigeons (en tant qu'Esprit) dans sa bonté, dans sa gloire, dans sa fruition et son mystère admirable. C'est ainsi que nous adhérons à Lui par un ciment très fort, faisant un seul esprit avec Lui, parce que nous sommons le Père avec le Fils et l'Esprit-Saint — oui, les trois Personnes avec tout ce qu'elles sont.

En tout ceci, Dieu demeure non-élevé, car en exigeant pour nous son règne, nous ne saurions l'exalter ; rien ne le meut que lui-même, et c'est ainsi qu'il meut toutes les créatures. Dieu est au-dessus de tout, mais égal en tout ; il est suprême et n'est pas élevé.

L'homme qui a dépouillé l'humanité terrestre, Dieu l'exalte avec Lui-même et l'attire en Soi : Il a fruition de cette âme dans la non-élévation. Ah Dieu ! quelle merveille survient alors, lorsque si grande dissemblance atteint l'égalité, atteint l'unité sans élévation. Hélas ! je n'en puis écrire davantage : c'est sur le plus haut secret que je dois garder le plus profond silence ; ma misère en est la cause, et personne d'ailleurs ne peut se reprocher d'ignorer ce qu'est Dieu. Mais les gens croient que le mystère est facile, et s'ils ne comprennent pas, ils doutent aussitôt. Tel est mon tourment, que je n'ose dire aux hommes ni écrire ce qui en vaut la peine, ni parole aucune selon le fond de mon âme.

Le second point, que Dieu est sous toute chose et que rien ne l'abaisse, signifie que le fond de sa nature éternelle soutient tous les êtres et les nourrit et les enrichit de la richesse divine. Mais comme

le fond divin le plus profond et la hauteur divine la plus sublime sont au même niveau, Dieu est au-dessous de toute chose sans que nulle soit au-dessus de lui.

Toutes les âmes aussi l'aiment selon sa hauteur suprême, qui est l'amour, et n'aiment en lui rien de moins ; elles L'aiment ainsi sans commencement dans sa nature éternelle, où il satisfera éternellement toutes celles qui doivent devenir Dieu avec Dieu en sorte qu'elles seront avec lui sous toutes choses, les soutenant et les nourrissant. Rien ne l'abaisse, car ces âmes l'exaltent en tout temps et à toute heure avec de nouveaux désirs d'amour attirant et enflammé. Mais ici de nouveau, je n'ose en dire davantage, car nul ne sait comment Dieu est tout en tous.

Le troisième point, que Dieu est en toute chose et n'est pas inclus, il faut l'entendre dans la fruition éternelle de lui-même, dans la puissance ténébreuse du Père, dans la merveille de son amour de soi, dans le flot clair et jaillissant du Saint-Esprit. Dieu est aussi la tempête unitive (intratrinitaire) qui condamne ou bénit chaque chose selon qu'il lui sied. Il est fruitivement dans cette profondeur, selon la gloire de l'Être qu'il est en lui-même.

Et tous ceux qui ont été et seront, ou même qui peuvent être, il jouit en eux de sa merveille aux richesses infinies en toute plénitude de gloire. Ah ! cette réalité intérieure ne peut être mise en paroles : les voies des étrangers n'y pénètrent point.

Et pour être en toute chose, il n'est pas inclus cependant, car Dieu exprime son Unité en trois Personnes et les incline vers nous sur quatre voies.

Il prodigue le temps éternel ? qu'il est en lui-même, dans l'amour que nul esprit ne peut atteindre ni comprendre s'il n'est un esprit avec lui : Il le prodigue si totalement qu'il spire les âmes avec son Esprit, il leur donne tout ce qu'il a, il (leur) est tout ce qu'il est. Celui que Dieu conduit dans cette voie, nul ne peut le suivre, ni par force, ni par habileté, sinon ceux que son sublime Esprit y spire en union avec lui. Ceux-là sont avec lui en dehors de toutes les voies communes. Telle est la première des quatre voies et la plus haute, dont on ne peut rien dire : il faudrait en parler avec l'âme, en parler à l'âme, l'une et l'autre inspirées. Cette voie passe là où Dieu dépasse les chemins de l'être.

Les trois autres voies par lesquelles il s'est penché vers nous sont les suivantes : la première, qu'il nous a communiqué sa nature, la seconde, qu'il a livré sa substance (la Personne du Fils) à la mort, la troisième, qu'il a incliné l'éternité.

Il nous a donné sa nature dans l'âme, avec trois puissances pour aimer les trois Personnes : le Père avec la raison illuminée, le Fils ou divine Sagesse avec la mémoire, et l'Esprit-Saint avec la haute volonté enflammée. Tel est le don que sa Nature a fait à la nôtre pour que nous puissions L'aimer.

Il a livré sa substance à la mort, c'est-à-dire son Corps très saint, livré aux mains de ses ennemis pour l'amour de ses amis, et il s'est donné lui-même en nourriture et en breuvage, autant qu'on le veut recevoir et comme on le veut. Mais ce que l'on en prend de fait, est moins qu'un atome par rapport au monde entier ; ce qu'on a de Dieu est infime, en comparaison de ce que l'on pourrait avoir si on se fiait à lui et qu'on le voulait en vérité. Hélas, que d'hommes demeurent ainsi affamés, combien peu d'âmes, parmi celles qui ont droit à ces trésors, prennent la nourriture et le breuvage divins !

Il a incliné l'éternité, c'est-à-dire qu'il se montre patient à l'extrême pour attendre la conversion de notre vie, le changement de notre vouloir. Nous voyons sa bouche penchée vers nous pour le baiser à qui veut le recevoir, et ses bras étendus pour accueillir celui qui veut courir à son embrassement. En bref, Dieu s'est incliné vers nous dans la durée en tout ce que nous pouvons et voulons recevoir de lui, en tout ce qu'on peut connaître, selon la mesure et le mode même de nos désirs, afin d'être avec nous dans la fruition et dans l'amour.

Ceux qui suivent la première voie, selon laquelle il nous a donné sa nature, vivent ici-bas comme dans le ciel : ils s'appliquent à l'amour sans peine, avec dévotion, jouissance et délices, car ils peuvent avoir celles-ci sans beaucoup d'effort.

Les autres, qui suivent la voie selon laquelle il a livré sa substance, vivent au contraire en enfer, et ceci vient de la redoutable sommation divine. Ce qu'ils ressentent est terrible : leur esprit conçoit la grandeur de cet abaissement (avec le Fils), mais la raison ne peut la comprendre. C'est pourquoi ils se condamnent eux-mêmes à toute heure ; tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font leur semble insuffisant et leur esprit ne croit pas qu'il puisse atteindre la grandeur admirée. Ainsi leur cœur demeure privé d'espérance et cette voie les conduit en Dieu très avant : c'est le grand désespoir qui les mène au-delà de tous les remparts et de tous les passages gardés, dans la ferme vérité.

Enfin ceux qui suivent la troisième voie, celle où s'incline l'éternité, vivent comme en purgatoire. Ils brûlent incessamment de désirs intérieurs, parce que tout (l'Être divin) est incliné vers eux : la bouche est ouverte, les bras sont étendus et le riche cœur est prêt. L'expansion terrible rend le fond de leur âme si profond et si vaste

que rien ne peut la combler. Et Dieu, en s'ouvrant ainsi pour eux sans mesure, les somme à toute heure de dépasser leurs facultés. Car de son bras droit, il embrasse tous ses amis, ceux du ciel et de la terre, dans une richesse débordante. Du gauche il embrasse tous les étrangers, qui doivent venir à lui à cause de ses amis, avec leur foi pauvre et nue, afin que s'accomplisse à jamais la pleine et unitive béatitude qui ne leur a jamais (de sa part) manqué 13. À cause de sa bonté et de ses bien-aimés, il donne sa gloire aussi aux étrangers et les rend tous amis de la divine Maison.

Ah ! sa douce sommation et son cœur ouvert les fait sommer Dieu à leur tour, qu'il leur accorde fruition. Les riches merveilles qui s'écoulent pour eux de son cœur inépuisable, leur inspirent des désirs au-dessus de toute raison et les fait brûler d'un feu inextinguible. Ceci est bien le purgatoire. S'ils brûlent en effet de ne pas brûler assez — l'amour parfait est un brasier — ils brûlent néanmoins pour le satisfaire et la vérité de son cœur ouvert, aux richesses infinies, assure leur esprit qu'ils le posséderont totalement. Avec cette confiance ils traversent au vol toutes les hauteurs de l'amour. Ils mangent et ne sont pas rassasiés.

Puisque Dieu nous a donné ces voies, afin que nous l'aimions de toute notre âme selon qu'Il est en lui-même, il est en soi et n'est pas enfermé : nous pouvons, selon ces chemins, pénétrer son secret le plus intime.

Il est une cinquième voie où cheminent les hommes ordinaires avec leur simple foi, qui marchent vers Dieu en le servant extérieurement en toutes leurs œuvres.

Ceux qui suivent l'éternité, la première voie, c'est-à-dire Dieu lui-même dans sa vertu insondable et son amour incompréhensible, pénètrent en lui de profondeur en profondeur. Ils marchent hors de tous les sentiers accessibles à la pensée.

Ceux qui vont à Dieu par la voie du ciel, mangent et sont rassasiés. Comme il donne sa nature, ainsi la prennent-ils librement. Ils habitent dès ici-bas dans la terre de la paix.

Ceux qui vont à Dieu par la voie de l'enfer, mangent sans être rassasiés. Car ils ne peuvent croire, ils ne peuvent espérer satisfaire l'Amour, selon la Personne incarnée. Ils habitent dans la terre de la dette : la raison pénètre toutes leurs artères et leur ordonne d'exalter en eux-mêmes cet abaissement divin avec celui de tous les bien-aimés. Ils ne peuvent croire ce qu'ils ressentent, tant Dieu les anime intérieurement d'une ire sans espoir.

Ceux qui vont aux profondeurs divines par la voie du purgatoire, habitent la terre de la sainte colère. Car ce qui leur est donné ou

confié est vite dévoré par le désir toujours béant. Ce qui fait croître constamment la colère de l'âme, c'est de connaître par l'esprit intérieur ce qui reste de Dieu, ce qu'elle n'a pas encore de lui, en sorte qu'elle n'est pas rassasiée. Voilà la colère de l'âme. Mais il est une colère plus intime encore en certaines âmes, dont je ne veux pas parler.

Puisqu'on pénètre en lui par lui-même, par le ciel, par l'enfer et le purgatoire, Dieu n'est pas enclos — et demeure pourtant intérieur à tout ce qui est.

Le quatrième point, c'est que Dieu est en dehors des êtres et cependant compris. Il est en dehors, puisqu'il ne repose en rien que dans le flux inépuisable de son flot impétueux qui entoure et dépasse toute chose. C'est pourquoi il est dit dans le Cantique : *Oleum effusum*, etc. « Votre nom est une huile répandue, il attire les jeunes filles ». Ah ! qu'elle dit vrai, cette fiancée, comme elle entend bien sa Nature en disant que son Nom se répand en toutes les voies, irriguant chaque esprit selon ses besoins, selon qu'il en est digne et selon le service que Dieu attend de lui.

L'écoulement de son nom nous a donné de connaître le Nom unique dans les propriétés des Personnes. Le flot du Nom unique et éternel a jailli avec un rejaillissement terrible de sommations et d'appels entre les Personnes dans l'Unité-Trinité. Le Père a répandu son nom en œuvres puissantes, dans la richesse de ses dons et sa juste justice. Le Fils a répandu le sien en manifestations de brûlante dilection, en doctrine véritable, en témoignages de son tendre amour. La troisième Personne a répandu son nom dans la grande clarté de son esprit et de sa lumière, dans la plénitude de sa volonté débordante, dans la jubilation du suave abandon et la fruition d'amour.

Le Père a répandu son nom en nous donnant le Fils, et l'a retiré en lui-même de nouveau. Le Père a répandu son nom en nous envoyant le Saint-Esprit, et il a rappelé cet Esprit, qu'il revint à lui avec tout ce qu'il avait inspiré.

Le Fils a répandu son nom lorsqu'il est né Jésus — lorsque par ce nom il a voulu engraisser notre aridité et sauver tous ceux qui voulaient l'être. Le Fils a répandu son nom lorsqu'il a été baptisé Jésus-Christ, donnant à nos âmes d'être nourries de la vérité chrétienne — à celles qui sont nommées d'après lui et nourries de son corps, qui peuvent le dévorer selon leur désir, aussi abondamment, aussi délicieusement qu'elles le veulent. Mais il y a là disproportion plus grande qu'entre la pointe d'une aiguille et le monde entier, terre et mer : car on devrait le recevoir, goûter infiniment plus de ce flot divin — comme on en ferait justement

l'épreuve, si on le cherchait en Lui avec une confiance pleine d'amour et de brûlants désirs. Qui veut fièrement accueillir la surabondance divine, doit appartenir aux adolescentes du Cantique et l'aimer avec elles. Le Fils a répandu son nom en merveilles, lorsque par son trépas il a porté la vie et la lumière dans les enfers, qui sont mort et ténèbres. Il a porté la lumière où nulle clarté ne brille, et son nom a tiré ses bien-aimés au jour serein, pour les nourrir avec abondance. Et ce même nom a brûlé au contraire ceux qui sont demeurés là-bas dans la nuit de la mort. Ah ! que la mort est sombre, là où son nom n'est point connu ! Le Fils a répandu son nom lorsqu'il a dit : Père, glorifiez-moi de cette clarté que j'eus auprès de vous avant que le monde ne fût. Non pas que la clarté à nul moment lui manquât, mais lorsqu'il eut attiré à lui tous les êtres, il voulut les glorifier avec lui-même, comme il le dit alors : Père, je veux qu'ils soient un en nous, comme vous et moi, nous sommes un ». Ceci est la suprême parole d'amour entre toutes celles que nous lisons dans l'Écriture. Ensuite il fit retour à l'intérieur avec ce nom qu'il avait répandu au dehors et qu'il ramenait maintenant à Lui (le Père-Unité) multiplié. Je dis multiplié, bien que rien n'y fût ajouté, car pour avoir été répandue et multipliée dans l'huile nourrissante de son nom sublime, toute chose néanmoins est en Lui depuis le commencement, aussi grande qu'elle sera dans la durée sans fin.

Le Saint-Esprit a répandu son nom, puisque tous les esprits, saints et anges qui règnent là-haut dans la gloire viennent de lui. Les noms sous lesquels ils sont rangés sont les chœurs : ils ont été répandus par le sien. Et les esprits saints du ciel et de la terre, et les bons esprits qui ne sont pas encore sanctifiés, ceux même qui ne le seront pas, tous les esprits ensemble et séparés, ont été spirés par son nom, chacun selon le degré dont il est aimé. Son nom a spiré tous les esprits sages et tous les esprits rapides, tous les esprits de force et de douceur : tous procèdent de son souffle. Son nom est répandu sur toute la terre et sur tous les hommes, pour soutenir et nourrir chacun selon qu'il est aimé.

Ainsi Dieu est hors de tout (et pourtant compris), car quelque chose de Dieu est Dieu tout entier. Et chacun l'ayant selon ce qui lui sied, chacun le comprend totalement en ce qu'il a de Lui : Dieu est compris tout entier.

Et comme la puissance du Père (l'Essence une) exige à chaque instant d'une exigence terrible l'Unité en qui il se suffit à lui-même, il se comprend toujours lui-même totalement, — oui, et ensemble tous les êtres : quel que soit leur nom, il les inclut dans son Unité et les appelle tous à la fruition de son Être. Et ils le comprennent aussi, ces esprits intérieurs des quatre premières voies, qui pénètrent en

lui, qui veulent être ce qu'il est en toute chose et ne lui céder aucun avantage, mais l'obtenir tout entier dans la confiance et dans l'amour, — être ce qu'il est, rien de moins. En vérité, ces esprits aimants et intérieurs le comprennent tout entier.

Et par-dessus tout, la jubilation dans la merveille divine comprend en toute plénitude l'opulence de Dieu. Le Père comprend (la Déité) dans sa justice unitive : c'est pourquoi ses jugements sont mystérieux et profonds comme les abîmes, — mystérieuse par-dessus tout est la justice du Père et la jubilation de l'Esprit.

Le Père comprend aussi la justice du Fils et celle de l'Esprit-Saint, il comprend (la justice) en tous les esprits qu'il a spirés dans la jubilation et la pleine fruition de l'amour. Et c'est merveille, qu'en cela même Dieu est pleinement compris.

Dieu déborde donc avec tous les flots de son Nom, en tout, autour de tout, au-dessous et au-dessus de toute chose, et se trouve pourtant compris dans la fruition de l'amour.

Les quatre modes de l'Être divin sont maintenant ramenés à la fruition totale. Cette totalité est représentée gracieusement assise au milieu d'un cercle où veillent quatre animaux 22 l'aigle vole sans cesse de ses vives ailes vers la hauteur : Dieu est au-dessus de tout et n'est pas élevé ; le bœuf occupe la place où Dieu siège : Dieu est au-dessous de tout et n'est pas surmonté ; le lion garde cette place : Dieu est en toute chose et n'est pas enclos ; l'homme regarde vers elle : Dieu est hors de tout et n'est pas exclus.

L'âme intérieure qui est un aigle doit voler au-dessus d'elle-même en Dieu, comme il est écrit à propos des quatre animaux, que le quatrième volait le plus haut. C'est ce qu'a fait saint Jean lorsqu'il a écrit : *In principio*, etc. L'aigle fixe le soleil sans se détourner, ainsi de l'âme : elle ne détourne pas le regard de Dieu. L'âme sage sera donc Jean dans ce chœur divin, dans ce commerce d'amour avec Dieu. Là on ne pense plus aux saints ni à aucun homme, on vole simplement dans la hauteur de Dieu.

Quand son aiglon ne peut fixer le soleil ; l'aigle le jette hors du nid. Ainsi fera l'âme sage, rejetant d'elle tout ce qui pourrait obscurcir la clarté de l'esprit ; car tant qu'elle est aigle, il ne lui sied pas de se reposer, elle doit voler sans cesse vers la hauteur sublime.

Les animaux allaient et venaient, puis allaient et ne revenaient plus. Qu'ils ne revinssent plus, signifie que la hauteur divine n'est jamais sondée ; la course suivie de retour, c'est la vision et la vie de l'âme dans la latitude, la profondeur et l'égalité de l'Essence.

Lettre XXIII C'est en étant vrai qu'on imite Dieu

Que Dieu vous soit Dieu dans la vérité, par quoi il est Dieu et Amour en une seule essence : puisqu'il est à vous dans l'amour, il vous faut vivre pour lui, étant vous-même amour. En cette assurance, donnez-vous à la vérité qu'il est lui-même. Vivez donc dans l'unité, vouée à l'amour divin par un pur amour non point pour vous satisfaire de son amour en vos pratiques, mais pour vaquer à Dieu même dans les œuvres qui le satisfont. Et quoi que Dieu vous donne, si beau que ce puisse être, ne donnez point votre baiser avant le jour où vous saurez qu'il est éternel. Soyez prudente maintenant, là où vous êtes, vous en avez assurément besoin. Surtout je vous le commande, gardez-vous sagement des singularités auxquelles on s'adonne là-bas de tant de façons. Ne vous y mêlez point, qu'elles vous plaisent ou non. Soyez humble à toute heure et en toute rencontre, mais non pas humble en devenant sotté : justice et vérité doivent en ceci garder leur autorité. Car je vous le dis en vérité, celui qui ment par humilité est digne de blâme. Vous êtes d'ailleurs bien instruite à cet égard. Ayez soin de vous-même et ménagez votre temps, soyez fidèle et croissez avec nous. Les autres volontiers vous attireraient à eux pour nous séparer : c'est notre fidélité même qu'ils ne peuvent souffrir. Que rien ne vous occupe plus qu'il ne sied, mais faites tout par amour. Et vivez avec nous, — vivons dans le doux Amour !

Soyez à Dieu, — et Lui à vous, — et vous à nous.

Lettre XXIV Dieu seul suffit

Je vous le dis sans ambages : rien ne doit vous suffire que l'Amour. Écoutez la Raison, et voyez si vous manquez envers elle ou lui faites justice. Ne vous attardez à aucune jouissance qui mette Raison en péril. Cette raison dont je parle doit maintenir la connaissance en vous-même et le discernement toujours en éveil. Que jamais ne vous pèse le service du prochain, petit ou grand, sain ou malade ; et plus il est infirme, moins il a d'amis, plus prompte vous devez être à le secourir. Supportez de même volontiers les personnes étrangères à notre amour. Et si vous êtes calomniée, ne dites mot contre celui qui vous accuse. Si quelqu'un vous méprise, cherchez son commerce, car il vous ouvre la voie de l'amour.

Que l'impatience jamais ne vous fasse manquer envers personne, ni négliger de questionner autrui lorsque vous avez besoin de science et de sagesse, que jamais la honte d'ignorer ne vous retienne en ceci. Car vous avez cette dette envers Dieu, d'acquérir la science des vertus, de vous y faire instruire par les questions, l'étude et le zèle.

Et si par votre faute il advient au prochain quelque tort, n'attendez pas, réparez sur-le-champ le dommage ou l'injure. Vous devez à la Passion de Notre-Seigneur de satisfaire la personne lésée. Ce qui vous semble de nature à la remettre en paix, le plus simplement, le plus promptement possible, faites-le sans tarder ; tomber à ses pieds et lui dire paroles d'apaisement, sceller une réconciliation, c'est chose que ni la colère en vous-même, ni le dommage subi, ni la honte ressentie ne doivent vous faire retarder, si vraiment vous voulez que Dieu soit votre amant et votre époux. Et de le négliger suivant la suggestion de l'orgueil, vous ferait gravement tort.

Ne vous attachez à nul objet de telle façon, que Dieu vous en doive retirer sa grâce. N'ayez garde, par orgueil, de vous soustraire à aucun service. Ne laissez point, par orgueil, d'offrir vos dons, fussent-ils pauvres et petits. Ne manquez point, par orgueil, de demander les choses dont vous avez besoin et dont vous ne pourriez sans dommage vous passer. Ne concevez, par orgueil, nulle honte d'avoir faim ou soif, ou sommeil ou froid, ou telle maladie déplaisante, ou d'avoir dit quelque sottise, ou fait quelque chose qui ne sied pas. C'est grand honneur au contraire, et parfaite courtoisie que de confesser franchement les choses qui font rougir ; c'est vil orgueil de les taire. Il est honteux et ridicule de laisser les autres nous accuser au lieu de le faire nous-mêmes : c'est fausseté envers Dieu notre amour, conduite basse et déloyale. Car telle est la règle de la haute loyauté, le droit du pur amour, que l'Amant se découvre à l'Aimé en tout ce qu'il peut avoir d'humble ou d'élevé, sans réserve aucune.

Je vous dirai ceci encore : de toute faute que vous avez commise devant Dieu seul, rougissez aussitôt devant lui ; confessez-lui la vérité avec tant d'amour et si franche conscience, qu'il entende votre plainte, vous pardonne le méfait et vous rende la grâce, avant même que vous alliez trouver le prêtre et lui fassiez votre aveu. Ce que vous avez fait de mal devant les hommes, avouez-le ouvertement, pour confuse que vous en soyez, et ce que vous avez fait dans le secret du cœur seulement, confessez-le, comme je viens de vous le dire, à Dieu même.

Que vos regards soient fixés sur Dieu en toute simplicité, en toute pureté, de façon à n'avoir en vue que lui-même, à ne recevoir consolation que de lui. Par la mémoire, portez-le dans votre cœur, embrassez-le amoureusement d'un cœur ouvert et dilaté par l'espérance. Aspirez toujours à la douceur de son cœur, à l'intimité de sa douce nature intérieure.

Choisissez ce qu'il faut faire ou laisser pour mener une vie vraiment belle, selon la loi (d'Amour), dans une parfaite fidélité à ce que vous devez être. Si vous pouvez vous passer de quelque chose, laissez-le, et ne prenez dans le besoin que le strict nécessaire. Soyez humble dans votre conduite extérieure, que Dieu n'y trouve rien à reprendre, et dégagée dans votre vie intérieure, que votre cœur blessé, exilé, ne tende que vers lui seul. Demandez instamment à son Cœur aimant et doux, à son puissant amour, qu'il se livre au vôtre et qu'il reconnaisse l'angoisse d'un jeune cœur privé d'amour : car il est le Dieu de l'amour et ne saurait en ignorer les peines.

S'il connaît bien les voies de l'amour, ayez soin quant à vous de vous tenir pure, comme je vous l'ai dit : comment pourrait-il se refuser à vous, ce Dieu si doux qui s'abîme en nous si profondément, et nous pénètre autant que nous sommes ouverts à son avènement ? /3 Ne cessez de l'appeler intérieurement, sans distraction aucune, ce Bien-Aimé de notre cœur : « O grand Dieu, riche de tout présent et de toute puissance, ne me laissez pas si pauvre de vous-même ! » De toutes vos œuvres ou entreprises, dites-lui bien que vous n'entendez pas vous retirer sans fruit. N'acceptez ni reconnaissance ni récompense de vos services, mais de toute chose, en toute chose, ne recevez humblement que Dieu même.

Trouvez Dieu en toute créature, mais ne le recevez de personne, sinon de la pure plénitude de sa simple Essence, à laquelle votre amour doit s'appliquer sans cesse. Car son doux Nom plaît à tous les hommes et charme l'oreille de l'esprit. Toutes les paroles que vous trouverez de lui dans l'Écriture, que vous-même lirez ou que je vous ai transmises, que l'on vous dit en flamand ou en latin, accueillez-les dans votre cœur. Soyez attentive et ardente pour vivre selon qu'il en est digne. — Exercez-vous en ce que je vous ai dit, car on ne peut enseigner l'amour à personne, mais qui pratique ses vertus ne peut manquer de l'apprendre.

Que Dieu vous donne d'être parfaite en ceci ! Amen.

Lettre XXV L'Amour est tout

Saluez Sara aussi de ma part, avec tout ce qui est mien, — avec ce rien que je suis.

Si je pouvais être pour elle tout ce que souhaite mon amour, j'en serais heureuse, et ce vœu sans doute un jour s'accomplira, malgré la façon dont elle me traite à présent. Elle oublie bien ma misère et mon exil, mais je ne veux pas la gronder ni lui en faire de reproche, puisque l'amour apparemment ne le lui reproche pas, qui devrait la presser constamment et la tenir appliquée à son Bien-Aimé. Puisqu'elle a d'autres tâches et qu'elle peut supporter avec tant de

patience les peines de mon cœur, qu'elle me laisse à mon exil ! Elle sait bien cependant qu'elle doit être ma consolation dans le bannissement d'ici-bas et là-haut dans la fruition. Elle ne peut manquer de l'être enfin, malgré qu'elle m'abandonne ainsi présentement.

Et vous qui pouvez obtenir de moi plus que toute autre personne au monde, sauf Sara, je vous embrasse, Emma et vous-même, dans une seule affection. Mais toutes deux encore vous avez trop peu souci de l'amour qui me possède, dont j'éprouve si terriblement l'étreinte et la violence. Ni mon cœur, ni mon âme, ni mes sens ne reposent, ni le jour ni la nuit, pas une heure : cette flamme ne cesse de brûler dans la moelle de mon être.

Dites à Marguerite qu'elle se garde bien de l'orgueil, qu'elle soit sage et prudente et s'applique à Dieu quotidiennement ; qu'elle tende à la perfection et se prépare à vivre avec nous là où nous serons réunies un jour ; qu'elle ne demeure donc pas avec les étrangers. Ce serait grande honte si elle nous manquait, elle qui désire tant nous satisfaire, qui nous est proche dès maintenant, - si proche ! et que nous désirons tant être des nôtres.

L'autre jour j'ai entendu un sermon où l'on parlait de saint Augustin. À l'ouïr sur l'instant, je fus si enflammée de l'intérieur que la terre entière avec ce qu'elle contient me semblait devoir se consumer dans cette flamme.

L'Amour est tout.

Lettre XXVI La plus belle œuvre

Recevez en Dieu le salut de mon amour fidèle : je vous l'envoie de tout mon cœur ! Et souffrez que je vous exhorte dans la vraie charité à vivre pour la vérité et la perfection, afin de satisfaire Dieu, de lui rendre amour, honneur et justice, — en lui-même d'abord, et dans les hommes bons qui sont aimés de lui, de qui il est aimé ; et que vous leur donniez ce dont ils ont besoin en toutes voies où ils peuvent cheminer.

Voilà ce que je vous prie de faire et que je n'ai point laissé de faire moi-même, depuis le temps que je demeurai chez vous. Car c'est l'œuvre la meilleure et la plus belle que je sache. L'Écriture nous l'enseigne, vous le savez ; mais par-dessus tout, songez à l'Amour unique, que j'aime et que je désire, bien que je ne puisse le servir dignement. Ah ! sentez comme je voudrais voir ceci réalisé en vous comme en moi-même, sentez et partagez ma peine de le savoir encore imparfait ! Notre exil et notre éloignement de l'Amour nous affligent d'autant plus que nous ne pouvons jouir l'une de l'autre

non plus que de lui. Je veux donc que vous viviez seulement pour croître en perfection.

Mais moi, malheureuse, qui vous demande ceci dans l'amour, — à vous toutes qui devez être ma récréation dans la peine, ma consolation dans le triste exil, ma paix et ma douceur, — je suis seule, errante, loin de lui, — loin de celui à qui j'appartiens au-dessus de moi-même et pour qui je voudrais être un parfait amour. Dieu le sait, il jouit de tout, et moi je suis affamée de tous les biens qui feraient en lui le repos de mon âme.

Hélas ! pourquoi me laisse-t-il le servir ainsi pour jouir de lui et des siens, — et me tient-il ainsi loin de lui et des siens ?

Je vous salue encore, amie : menez belle vie !

Lettre XXVII Raisons d'être humble

Que Dieu soit avec vous et vous fasse connaître les voies secrètes que vous devez suivre et vivre dans le fidèle amour, en sorte qu'il vous révèle la douceur indicible de sa nature ardente et suave, si vaste, si insondable, émerveillement infini et mystère plus ténébreux que tout abîme ! Qu'il vous donne de savoir en toute chose ce qui vous convient, et puissiez-vous ainsi arriver à connaître l'Amour sublime, qui est Dieu même, notre Grand Dieu.

Soumettez-vous à toute créature en toute humilité et ne trouvez point lieu de vous enorgueillir. Considérez votre petitesse et sa grandeur, votre bassesse et sa sublimité, votre cécité et son regard qui pénètre à l'infini — comme il voit tout, le ciel et la terre, l'abîme insondable et les profondeurs cachées. Et si vous songez à la perfection de son Être qui se suffit parfaitement dans l'amour et dans la gloire, si vous voyez d'ailleurs comme vous êtes exilée, privée de tout ce que les amants reçoivent l'un de l'autre en amour, dans l'embrassement, le baiser, l'union, dans la connaissance, le don et l'acceptation — si vous songez à l'humilité de chaque amant devant l'autre, dans le salut mutuel et le gracieux accueil ; et comme l'amant est incapable de rien cacher à l'aimée, alors que vous ne savez en vérité s'il est à vous, car il se cache encore — ah ! tout cela peut bien vous tenir dans l'humilité parfaite. Vous ne sauriez de quoi vous enorgueillir si vous connaissiez la profonde misère et les ténèbres de votre exil — qui sont trois fois plus graves que je ne puis vous le dire. C'est vrai, je le déclare : je devrais vous dire bien plus que je n'ai fait jusqu'ici. Mais vous sentez si peu l'absence de ce qui vous manque, vous ignorez tant l'importance de ces biens, et ce qui vous fait défaut, et quelles délices l'amante reçoit de l'Aimé.

J'ai parlé du baiser de l'Amant : c'est être unie à lui hors de toutes choses et n'avoir nulle satisfaction sinon la joie unitive que l'on goûte en Lui. Et pour l'embrassement, c'est le réconfort qu'il nous donne lorsque l'abandon loyal nous livre à Lui dans la pure charité. Voilà l'embrassement et le baiser selon qu'il est exprimable. Mais pour l'expérience intérieure et la fruition de l'Aimé, nul homme ne pourra jamais vous le décrire. On essaierait de vous en dire plus cependant, si cela servait à quelque chose, mais j'en resterai là.

Songez donc maintenant à ce qui vous manque : ce Dieu d'amour, vous n'en avez point ce que vous devriez en avoir si vous l'aimiez par-dessus tout, comme il doit être aimé. Vraiment, si vous l'aimiez ainsi et que vous étiez son Amante, vous recevriez de lui en abondance les merveilles indicibles dont je vous ai parlé. Sachant donc ce que vous êtes et ce qu'il est, et vous voyant dans l'état où vous demeurez : c'est assez pour vous interdire toute suffisance. Il n'est pas de raison plus profonde qui nous tienne dans l'humilité.

Lettre XXVIII Fruition de la Trinité dans l'Unité

C'est dans la gloire plénière de l'Esprit-Saint que l'âme comblée connaît la fête délicieuse. Cette fête se célèbre en paroles saintes, échangées avec la Sainteté divine dans le ravissement sacré. Et les mêmes paroles, à toute âme qui les écoute et les comprend essentiellement, donnent quatre choses saintes : plaisir, douceur, béatitude, excès délicieux, en esprit et en vérité.

Lors donc que Dieu accorde à l'âme bienheureuse la clarté qui lui permet de le contempler en sa divinité, elle le voit dans son éternité, dans sa grandeur, dans sa sagesse, dans sa noblesse, — dans son Affirmation, dans son Épanchement et dans sa Totalité. Elle voit Dieu comme il est dans son éternité : Dieu par sa propre divinité. Elle le voit comme il est dans sa grandeur : puissant de son essentiel pouvoir ; et comme il est dans sa sagesse : suave d'essentielle suavité. Elle le voit comme il est en sa noblesse : éclatant d'essentielle clarté. Elle le voit comme il est en son Affirmation : doux d'essentielle douceur ; comme il est en son Effusion : abondant d'essentielle abondance ; comme il est dans sa Totalité : riche d'essentielle richesse.

En tout ceci, elle voit Dieu comme un être simple, et sous chaque aspect cependant, elle le voit dans la multiplicité de la divine abondance. Lorsqu'elle est en cette contemplation, elle doit garder la paix du cœur, quelle que soit son occupation au dehors. Voilà ce que dit la douce âme qui, pleine d'amour et souffrant de grandes peines, a longtemps attendu avec confiance le Seigneur ; et le

Seigneur a maintenant illuminé son cœur, en sorte que cette lumière soit pour elle la plénitude de la manifestation, — et elle parle maintenant dans sa joie, elle dit dans ses délices : « Qu'ai-je donc si ce n'est Dieu ? Dieu m'est Présence, Dieu m'est Surabondance. Dieu m'est Totalité ; Dieu m'est présent avec le Fils dans la douceur, il s'écoule pour moi avec le Saint-Esprit dans l'abondance, il m'est totalité avec le Père dans l'excès délicieux. Ainsi Dieu m'est un seul Seigneur en trois Personnes, et trois Personnes en un seul Seigneur. Et par ces trois Personnes, il est à mon âme dans la multiple richesse divine. »

Elle dit encore : « L'âme qui chemine avec Dieu dans sa Présence parle volontiers de sa tendresse délicieuse, de sa douceur et de sa grandeur. L'âme qui marche plus avant avec Dieu dans son Epanchement, parle volontiers de son amour, de son excès et de sa noblesse. L'âme qui va plus outre encore avec Dieu dans sa Totalité parle volontiers de la richesse céleste et des splendeurs du Ciel.

L'âme bienheureuse qui chemine en Dieu avec tout ceci et en tout ceci avec Dieu, connaît toute espèce de grâces : elle est maîtresse, elle est comblée de la même opulence délicieuse que Dieu même en sa richesse divine, qui est maître de tout ce qui est bon, qui est Dieu et qui a tout créé.

Dieu est grandeur, Dieu est puissance et sagesse. Dieu est bonté, présence et douceur. Dieu est subtilité, noblesse et suavité. Dieu est sublime dans sa grandeur, parfait dans sa puissance, opulant dans sa sagesse. Dieu est merveille dans sa bonté, totalité dans sa présence, béatitude dans sa douceur. Dieu est vrai dans sa subtilité, suave dans sa noblesse, surabondant en son excès délicieux. Il est présent à lui-même en trois Personnes dans la multiple richesse divine : c'est ainsi qu'il subsiste, unique Béatitude, par la plénitude de sa puissance infinie au plus haut des Cieux.

Telles sont les paroles qui jaillissent délicieusement dans l'âme, de la beauté de Dieu. Qu'est-ce donc que la beauté de Dieu ? C'est l'être de la Déité dans l'Unité, et l'Unité dans la Totalité, et la Totalité dans la Manifestation, la Manifestation dans la Gloire, la Gloire dans la Fruition, la Fruition dans l'Éternité. Toutes les grâces de Dieu sont belles, mais celui qui comprend ceci, comme c'est en Dieu même et dans le Trône des Trônes et dans la richesse du Ciel, celui-là possède la beauté de toutes les grâces divines. Qui veut parler de ceci devra parler avec son âme.

Dieu est présent dans l'excès ravissant au milieu de sa gloire. Et là, il est en lui-même inexprimable par l'excès de sa bonté, de sa richesse et de sa merveille essentielle ; il est exprimé (cependant) en

lui-même et par lui-même dans la joie infinie, pour la plénitude de ses créatures, comblées de ce qu'il est. C'est pourquoi le ciel et la terre sont pleins de Dieu, quand l'homme est assez spirituel pour le reconnaître.

Une âme bienheureuse regarda Dieu avec Dieu : elle le vit dans sa totalité et dans son épanchement. Elle le vit se répandre dans son intégrité et demeurer vierge dans son émanation. Elle parla dans son intégrité et s'écria : « Dieu est un grand et unique Seigneur dans l'éternité, et dans sa Divinité il subsiste en trois Personnes. Il est Père en sa puissance ; il est Fils en tant que connaissable ; il est Esprit dans sa gloire. Dieu donne dans le Père, il manifeste dans le Fils, il fait savourer dans l'Esprit. Il œuvre puissamment avec le Père, intelligiblement avec le Fils, subtilement avec l'Esprit. C'est ainsi que Dieu opère avec trois Personnes en seul Seigneur et avec un seul Seigneur en trois Personnes ; avec Trois Personnes dans une multiple richesse divine et avec cette innombrable richesse dans les âmes ravies à l'excès, qu'il a conduites dans le secret de son Père et qu'il comble toutes de la même joie.

Entre Dieu et l'âme bienheureuse qui est devenue Dieu avec Dieu, règne une charité spirituelle. Et lorsque Dieu révèle cette charité à l'âme, une tendre amitié se fait jour en elle, c'est-à-dire qu'elle sent en elle-même comme Dieu est son ami avant toute peine, en toute peine et par-dessus toute peine, oui, au-delà de toute peine, dans la foi envers le Père. Et cette tendre amitié fait naître la haute confiance ; dans la haute confiance une juste suavité ; dans la juste suavité la vraie béatitude ; dans la vraie béatitude une clarté divine. Alors elle voit et ne voit pas. Elle voit une vérité subsistante, effluente et totale, qui est Dieu même dans l'éternité. Elle se tient prête, Dieu donne, elle reçoit. Et ce qu'elle reçoit est certitude, esprit, tendresse, merveille au-delà de toute communication. Elle doit rester immobile en silence dans la liberté de cet excès/3. Ce que Dieu lui dit alors des hautes merveilles spirituelles, nul ne le sait sinon le Dieu qui le lui donne, et l'âme qui est spirituelle comme Dieu au-dessus de tout esprit.

Voici ce que disait un homme en Dieu : « Mon âme est toute déchirée par la violence de l'Eternité, et toute fondue par l'amitié de la Paternité, et toute répandue avec la grandeur de Dieu. La grandeur est sans mesure et le cœur de mon cœur est cette riche richesse, que Dieu mon Seigneur est dans l'éternité. »

Voici ce que disait une âme dans l'amitié de Dieu : « J'ai entendu la voix de l'excès délicieux, j'ai vu la terre de la clarté et goûté le fruit de béatitude. Depuis lors tous les sens de mon âme guettent la haute merveille de l'esprit et mes instantes prières sont

comprises dans une douce confiance, qui est Dieu même dans la pure vérité. À cause de cela je suis comblée sans mesure du même excès bienheureux que Dieu même en sa divinité. »

Dieu s'écoule de lui-même en sainteté par-dessus tous les saints dans la Paternité, et de là il confère à tous ses enfants bien-aimés des richesses nouvelles, pleines de gloire. C'est parce qu'il en est ainsi que Dieu peut aujourd'hui et demain et toujours donner richesses nouvelles, inouïes et inconnues de tous, sinon des trois Personnes qui les tiennent de lui-même dans l'éternité.

Dieu est dans ses Personnes et dans ses Vertus. Dans ses Vertus, il est au-dessus de tout infiniment, au-dessous de toute chose infiniment et autour de tout infiniment. Et au milieu de ses Personnes, il exerce ses pouvoirs dans une plénitude de richesse divine. Ainsi Dieu est dans ses Personnes présent à lui-même dans la multiple richesse éternelle. Quelque chose de Dieu est Dieu : c'est pourquoi Dieu dans le moindre de ses dons met en œuvre tous ses Pouvoirs. Oui, quelque chose de Dieu est Dieu même, (car) il est tout en lui-même. Les richesses de Dieu sont multiples, Dieu est innombrable dans l'unité et simple dans l'innombrable. Parce que Dieu est ainsi, tous ses enfants connaissent l'excès bienheureux, et l'un plus que l'autre, et tous sans mesure.

L'âme bienheureuse parle avec amour de sagesse spirituelle, elle énonce avec vérité le bien sublime, et déclare avec autorité les divines richesses. Dieu donne l'amour, la vérité et la richesse dans la plénitude de sa Dété. Dieu donne l'amour avec l'intelligence, la vérité avec l'évidence, la richesse avec la fruition.

Voici ce que disait une âme dans la présence de Dieu : « Il est un seul Dieu de la terre et du ciel, et les cieux sont ouverts et les vertus de ce grand Dieu brillent dans le cœur de ses intimes avec tendresse, avec douceur, avec béatitude. C'est ainsi que l'âme bienheureuse connaît l'ivresse spirituelle, où elle doit jouer et s'abandonner selon la pure douceur qu'elle ressent en elle-même. Nul ne la reprend, car elle est fille de Dieu et comblée par l'excès délicieux. »

Il est une autre âme que mon âme déclare encore plus comblée. C'est celle qui par la vérité et la noblesse, par la clarté et la sublimité, est conduite au silence qui la comble. Dans cet excès délicieux de tranquillité, elle entend résonner hautement la merveille qu'est Dieu même dans l'éternité.

Ces deux âmes sont filles de Dieu, et en cette vie déjà comblées à l'excès.

Celui qui est arrivé en Dieu à ce point qu'il possède l'amour et opère la sagesse dans la vérité divine, goûte souvent l'excès bienheureux comme le fait Dieu même. Autant qu'il peut voir avec la Sagesse, il aime avec l'Amour, et autant peut-il aimer avec l'Amour il voit avec la Sagesse ; et souvent il opère avec l'une et l'autre dans la richesse de Dieu. Et ceci est un sublime excès.

Celui qui est resté en Dieu si longtemps qu'il a compris la merveille que Dieu est en sa Divinité, paraît souvent, aux yeux mêmes des hommes de Dieu qui n'ont pas cette connaissance : sans Dieu par excès de Dieu, instable par excès de constance et ignorant par excès de savoir.

Je vis Dieu comme Dieu et l'homme comme homme, et je ne m'étonnais pas que Dieu fût Dieu ni que l'homme fût homme. Ensuite je vis Dieu homme et l'homme divinisé, et je ne m'étonnais pas que cet homme connût l'excès divin.

Je vis comment Dieu, par la douleur qui éprouve l'homme noble, lui donne l'intelligence, et par la douleur de nouveau la lui ôte. Et l'ayant ainsi privé de sens, il lui donne une intelligence nouvelle, la plus pénétrante de toutes. Ayant vu cela, je me suis consolée avec Dieu en toute douleur.

Voici comment parlait une âme dans la richesse de Dieu : « Divine sagesse et parfaite humilité constituent le pur excès divin dans la clarté du Père, haute perfection dans la vérité du Fils, libre jeu dans la suavité de l'Esprit-Saint. Depuis que la sainteté de Dieu m'a rendue silencieuse, j'ai entendu maintes choses, pourquoi les ai-je gardées ? Je n'ai pas gardé sans raison ce que j'ai gardé. J'ai observé la discrétion qui précède et qui suit (la connaissance) : je me suis tue et j'ai reposé en Dieu jusqu'à ce qu'il me dît de parler. — J'ai intégré tout ce qui était divisé en moi-même et je me suis approprié mon tout, et j'ai fait que mon propre fût gardé en Dieu jusqu'au jour où quelqu'un viendra qui puisse me demander et comprendre ce que j'entends. Et comme je sens à cette heure, en Dieu, que parler a pour seul effet de m'écarter de lui, je garde le silence. »

Ainsi parlait encore une âme dans la liberté de Dieu : « J'ai compris toute division dans l'Unité pure. Depuis lors, je suis restée à jouer dans le palais du Seigneur et j'ai laissé les vassaux prendre soin du royaume. Ah ! depuis cette heure tous les domaines (des autres pays) confluent en ce pays (qui est le mien). — C'est ainsi que j'ai nommé l'éternité de l'excès bienheureux. Ainsi je suis restée, au-dessus de toute chose et pourtant au milieu de toute chose, et mon regard a pénétré par-dessus toute chose dans la gloire sans fin. »

Lettre XXIX Ne souffrir que de l'Amour

Que Dieu soit avec vous et vous comble de la vraie consolation qu'il est lui-même, dans laquelle il se suffit et suffit à toutes les créatures selon leur être et leur besoin. Ah ! douce enfant, comme ce chagrin me fait peine qui vous afflige et vous oppresse ! Je vous prie instamment, je vous conseille, je vous adjure, je vous ordonne comme une mère à son cher enfant, qu'elle aime pour le suprême honneur et la douce dignité de l'Amour, de laisser tout chagrin profane et de souffrir le moins possible de ce qui me concerne. Ne vous souciez pas de ce qui peut m'advenir, que je sois errante par le pays ou jetée en prison, — car tout sera l'œuvre de l'Amour. Je sais bien que je ne suis pas pour vous un souci étranger : je vous suis proche de tout cœur, nous nous connaissons intimement et c'est vous qui m'êtes la plus chère, après Sara, de tous les êtres vivants. Je comprends donc aisément que vous souffriez de mes disgrâces ; et pourtant sachez-le chère enfant, c'est encore une souffrance profane. Songez-y vous-même : si vous croyez de tout votre cœur que je suis aimée de Dieu et qu'il accomplit son œuvre en moi, secrète ou manifeste, et qu'il y renouvelle les merveilles d'autrefois, vous devez reconnaître en toute chose son opération, sans vous étonner que je sois pour les étrangers sujet d'étonnement et d'épouvante. Ils ne peuvent vivre en effet dans le domaine de l'amour, car ils ne connaissent ni sa venue ni son départ. J'ai d'ailleurs pris très peu de part aux mœurs des hommes, dans le manger, le boire ou le sommeil, je ne me suis pourvue ni d'habits, ni de couleurs, ni de parures à leur façon. Et de tout ce qui peut réjouir un cœur humain, de ce qu'il peut recevoir ou prendre, jamais je n'eus plaisir, mais seulement par brefs instants, de l'Amour qui vainc toute chose.

Ma raison illuminée, qui dès la première révélation de Dieu en elle-même a été mon guide, m'a montré ce qui manquait à ma perfection comme à celle des autres ; cette raison illuminée depuis son éveil m'a désigné ma place, m'a conduit vers le lieu où je dois jouir de mon Bien-Aimé, selon la noblesse de mon dépassement, dans l'unité.

Ce lieu de l'amour, que la raison illuminée m'a montré, est tellement au-dessus de toute pensée humaine que j'ai compris ne plus devoir jamais goûter bonheur ni peine en chose grande ou petite, sinon seulement en ceci : que j'étais créature humaine et que j'éprouvais l'Amour — que je l'éprouvais dans mon cœur en aimant, mais sans pouvoir l'atteindre en sa Dèité, sinon dans la privation de toute fruition.

Ce désir sans jouissance de la jouissance d'amour, que l'Amour m'a inspiré sans cesse, a été mon tourment et ma blessure, dans la poitrine et dans le cœur, *in armariolo et in antisma*. *Armariolo* désigne l'artère du cœur la plus intérieure, avec laquelle on aime, et l'*antisma* est le plus intérieur des esprits par lesquels nous vivons, celui qui éprouve les plus profondes passions.

J'ai pourtant vécu avec les hommes en toutes les œuvres que je pouvais accomplir à leur service. Ils m'ont trouvée toujours prête en leurs nécessités, mais je regrette qu'on ait rendu ceci public. Vraiment je fus avec eux en toute chose, depuis que Dieu m'a fait goûter le tout de l'Amour, j'ai ressenti aussi les besoins de chaque créature humaine, selon son état. Avec sa Charité, j'ai senti et voué à chacun l'affection dont il avait besoin. Avec sa Sagesse, j'ai éprouvé sa miséricorde et j'ai compris combien il faut pardonner aux hommes, comme ils tombent et se relèvent, comme Dieu donne et reprend, comme il frappe et guérit et se donne lui-même en tout cela gratuitement. Avec sa Sublimité, j'ai ressenti les fautes de tous ceux que j'ai entendu nommer ou que j'ai vus. Et c'est pourquoi j'ai toujours porté depuis lors avec Dieu les justes jugements, selon le fond de sa vérité, sur nous tous. Avec son Unité dans l'Amour enfin, j'ai toujours éprouvé depuis lors la perte bienheureuse (de moi-même) dans la fruition d'amour, ou la souffrance d'en être privée, et j'ai connu les voies du juste amour, les œuvres qu'il accomplit en Dieu et dans les hommes.

J'ai donc vécu selon tous ces états dans l'amour et j'ai agi avec justice envers les hommes, si gravement qu'ils me fissent tort. Mais si je possède tout ceci dans l'amour par mon être éternel, je ne le possède pas encore dans la fruition en mon être propre. Et je reste créature humaine, qui doit souffrir en aimant avec le Christ jusqu'à la mort. Car celui qui vit dans l'amour éprouvera le mépris des étrangers, jusqu'à ce que la Charité, croissant en nous dans la plénitude de ses vertus, entre en la pure possession d'elle-même, et que l'homme enfin soit un avec l'Amour.

Lettre XXX L'appel réciproque de l'Amour

Dieu est le fondement éternel du juste amour et de la foi parfaite : il nous est garant de la charité suprême par laquelle il s'aime lui-même et en lui-même, afin que ses amis et bien-aimés l'aiment à leur tour dans une pure perfection. C'est pour cette perfection que doivent vivre tous ceux qu'il a appelés et choisis, qu'il a marqués pour son service. Ils feraient de grandes œuvres et progresseraient rapidement, s'ils étaient ce qu'on les croit, ce qu'ils doivent être selon la juste dette de la foi parfaite et du juste amour. L'âme trouve si grandes les délices ressenties qu'elle en oublie la

grandeur (objective) de l'Amour et son Être parfait. Lorsque le cœur et les sens, que peu de chose satisfait, sont émus vivement, il lui semble déjà qu'elle est un ciel dans les cieux ; et dans cette complaisance, elle ne songe plus à la grande dette qui est réclamée à toute heure — la dette que l'Amour exige de l'amour.

Celui qui aime en vérité fait de grandes œuvres, il n'épargne rien, il ne se laisse point décourager par la détresse qu'il éprouve ni par les tourments qu'il doit affronter : au sein de la douleur il se renouvelle et rafraîchit son âme. De même en toute chose, petite ou grande, légère ou grave, il trouve occasion de croître dans les vertus qui conviennent à l'Amour. Entendez par là ce que le Père requiert du Fils et de l'Esprit dans la fruition éternelle de l'Unité, et la dette en retour que le Fils et l'Esprit exigent du Père en fruition de la Trinité. Cette exigence est éternellement nouvelle, éternellement une dans l'avoir et dans l'être, et c'est en réponse à cet appel de l'Unité paternelle que toute justice s'accomplit.

Hélas ! il en est peu maintenant qui veuillent vivre au gré du noble Amour, mais bien selon leurs aises. On veut recevoir beaucoup de lui et faire peu de chose pour s'en rendre digne. Car nous sommes négligents dans la vertu, mais zélés dans le plaisir. Une petite contrariété nous fait oublier l'amour et cesser de l'exercer : c'est grande lâcheté. Il faut s'efforcer en tout temps de satisfaire l'amour ; être abîmé sans cesse dans sa douceur ou souffrir pour lui, s'il le veut, les plus cruels tourments, dans le seul dessein de lui rendre justice et de le satisfaire.

La vie la plus haute et la croissance la plus prompte sont inséparables de langueur et de douleur d'amour. La douceur sensible est inférieure, car nous nous laissons vaincre facilement par elle et notre désir s'affaiblit.

L'âme trouve si grandes les délices ressentis qu'elle en oublie la grandeur (objective) de l'Amour et son Être parfait. Lorsque le cœur et les sens, que peu de choses satisfaits, sont émus vivement, il lui semble déjà qu'elle est un ciel dans les cieux ; et dans cette complaisance, elle ne songe plus à la grande dette qui est réclamée à toute heure — la dette que l'Amour exige de l'amour.

Entendez par là ce que le Père requiert du Fils et de l'Esprit dans la fruition éternelle de l'Unité, et la dette en retour que le Fils et l'Esprit exigent du Père en fruition de la Trinité. Cette exigence est éternellement nouvelle, éternellement une dans l'avoir et dans l'être, et c'est en réponse à cet appel de l'Unité paternelle que toute justice s'accomplit.

En effet, c'est la sagesse du Fils et la bonté de l'Esprit, faisant appel à la puissance du Père, qui ont provoqué la création de l'homme. Et si l'homme est tombé, c'est parce qu'il n'a point satisfait à l'exigence de l'Unité. C'est par l'exigence de la Trinité que le Fils de Dieu s'est incarné, et pour satisfaire à la dette envers l'Unité qu'il est mort. C'est par l'exigence de la Trinité qu'il est ressuscité parmi les hommes, et pour satisfaire à la dette de l'Unité qu'il est remonté à son Père.

Et de même pour nous : lorsque la Trinité exige de nous sa dette, nous recevons la grâce de vivre divinement, selon qu'il lui convient. Si nous manquons à cet ordre par la volonté profane, et que laissant l'unité, nous retombons à notre complaisance propre, nous ne croissons plus, nous n'approchons plus de cette perfection à laquelle nous sommes appelés depuis l'origine par l'Unité et la Trinité. Mais que la noble raison de l'homme reconnaisse loyalement sa dette et se laisse guider par l'amour en son domaine — qu'il suive l'amour comme il sied à l'amour : l'homme alors est capable d'atteindre le grand bien dont je parle, et de posséder en Dieu toute richesse divine.

Celui qui veut se vêtir et être riche, être uni avec la Dêité, doit s'orner de toutes les vertus dont s'est revêtu et orné Dieu lui-même lorsqu'il s'est fait homme : et ceci doit commencer par l'humilité que Notre-Seigneur a montrée d'abord. Car il fut privé de toute consolation étrangère, ne recevant aucune exaltation ni de sa noblesse, ni de ses vertus, ni de ses œuvres, ni de sa puissance, qui pourtant le mettaient au-dessus de toute créature : il ne s'est pas élevé jusqu'au moment où Dieu l'a élevé au ciel dans l'appel terrible et admirable de l'Unité. Nous vivons ici-bas sous le règne de cet appel, qui nous intime de vivre selon la Trinité. À nous donc de nous rappeler à nous-mêmes la requête de l'amour et de l'accomplir de tout notre zèle pour atteindre l'Unité, seul terme de notre exigence et de l'amour divin.

Il nous faut vivre selon le bon plaisir de l'amour qui a toujours réclamé cette unité et qui a orné l'humilité de justes œuvres — vivre selon l'appel de la Trinité Sainte qui exige constamment la vertu qui lui sied, condition de notre croissance ici-bas et de toute perfection. Telle est notre vie, trine et une.

Il est trois choses selon lesquelles on vit pour l'Amour, selon la Trinité ici-bas et selon l'Unité là-haut.

Premièrement la raison fait désirer l'amour et la satisfaction de cet amour par les justes œuvres de charité parfaite ; on veut être sans faute et digne de toute perfection. C'est ainsi que vit le Fils de Dieu.

Ensuite épouser à toute heure la volonté de l'Amour avec un zèle nouveau, œuvrer en toute vertu avec un désir débordant, illuminer toutes les créatures selon leur nature et la noblesse qu'on leur reconnaît, petite ou grande, en sorte qu'on accomplisse, dans l'amour et pour son honneur, la pure volonté de Dieu : c'est ainsi qu'on vit le Saint-Esprit.

En troisième lieu, on se trouve contraint par une douce violence à la constante pratique de l'amour, on reçoit le courage, heureux et invincible désormais, d'affronter cet état où la passion fait croître la Bien-Aimée dans l'être de l'Aimé et s'en pénétrer en toute chose : travailler avec Ses mains, cheminer avec Ses pieds, entendre avec Ses oreilles où la voix divine ne cesse de résonner, parler aussi par la bouche du Bien-Aimé, selon toute vérité de conseil, de justice, de pure douceur, de consolation impartiale, d'avertissement contre le mal, — paraître comme le Bien-Aimé sans parure d'aucune sorte, ne vivre de rien ni pour personne, sinon d'amour et pour le Bien-Aimé, vivre seulement comme l'Aimé dans l'Aimé avec une seule conduite, une seule pensée, un seul cœur, goûter en Lui, comme Lui en nous-mêmes, la suavité indicible qui est le fruit de ses douleurs, — ah ! oui, ne rien sentir que cœur à cœur, avec un seul cœur, un seul amour suave, avoir fruition l'un en l'autre de la plénitude d'amour, — savoir sans nul doute, d'une certitude toujours plus parfaite, que l'on est intégré dans l'Unité de l'Amour : c'est ainsi que l'on vit le Père.

On paye donc de la sorte ici-bas la dette de la Trinité Sainte, qu'elle réclame de nous et qu'elle exige depuis toujours de l'Unité. Il est bien vrai, ceux qui vivent selon l'amour font mainte belle ascension avec l'Aimé dans l'Aimé ; mais ce sont les âmes qui, ayant grandi en tout ceci jusqu'à la plénitude, sont réunies au sommet et y restent sans retour, là où le pur éclair d'abord a jailli et la foudre ensuite a tonné !

L'éclair est la lumière de l'amour qui se manifeste en un clin d'œil insaisissable et nous comble de mille grâces, nous révélant ce qu'il est, nous montrant comme il sait donner et prendre, dans la suave étreinte, dans le tendre embrassement et le très doux baiser, quand l'Amour lui-même dit à l'âme : « C'est moi qui t'ai prise. C'est moi. Je te suis tout. Je te donne tout ». Mais alors vient le tonnerre. Le tonnerre est la voix terrible de la menace, de l'amour qui retient ses dons et de la raison illuminée qui proclame en toute vérité notre dette, notre progrès insuffisant, notre petitesse devant le grand Amour.

Lors donc que l'on est recueilli au-dessus de la multiplicité des dons, on devient l'Unité même en qui tout est contenu. Et c'est alors

que l'Unité obtient ce qu'elle exigeait, et que l'exigence se fait vraiment sentir, et que la fruition est accordée sans réserve par la Trinité sainte. Alors, dans un seul acte, doit s'intimer l'exigence éternelle et satisfaction lui être donnée éternellement, formant une seule réalité dans l'unique volonté, l'unique possession et l'unique fruition.

C'est chose d'ailleurs que je ne puis vous décrire, car je suis trop loin de la maturité et mon amour n'y suffit point.

Si cette vie d'union fait défaut, à moi et à d'autres âmes également dépourvues, c'est que nous fûmes infidèles à la vérité : nous avons commencé, mais nos œuvres sont encore petites et déjà nous voulons goûter l'abondance et l'abandon. Dispensés de la patience, honorés pour nos bonnes actions : voilà comme il nous plairait de servir, oublieux de la dette d'amour. Nous estimons nos œuvres, et c'est pour cela qu'elles sont vaines. Nous sommes conscients de notre pauvreté, c'est pourquoi nous n'y trouvons pas le Bien-Aimé. Nous faisons cas de nos labeurs, c'est pourquoi nous y cherchons en vain la riche auberge de la consolation et du repos, que le Bien-Aimé ouvre à sa Bien-Aimée lorsqu'elle vient à lui de loin et par grande aventure. Nous voulons que notre vertu soit connue, aussi n'est-elle point pour nous la robe nuptiale. Nous sommes charitables envers le prochain quand notre penchant nous y porte, et non pas selon ses besoins, aussi la charité en nous ne peut-elle déployer son immense vertu. Notre humilité est dans la voix, sur le visage, dans l'apparence et non point comme elle devrait être : fille de la grandeur de Dieu et de la conscience de notre petitesse.

Aussi ne savons-nous point porter en nous le Fils de Dieu ni l'allaiter maternellement de la substance du véritable amour, nous avons trop de volonté propre, nous aimons trop notre quiétude, notre confort et notre paix. Nous sommes trop vite las, trop vite abattus et troublés, nous cherchons trop les consolations de Dieu et des hommes. Nous ne tolérons nul désagrément, toujours conscients de ce qui nous manque, toujours soucieux de l'obtenir aussitôt, au lieu de souffrir avec patience. Nous sommes blessés dès qu'on nous méprise, qu'on met en doute nos grâces et nos divines faveurs, fâchés dès qu'on nous prend notre repos, notre honneur, nos amitiés. Nous voulons être saints à l'église, mais ne rien ignorer à la maison et ailleurs des choses du monde qui nous plaisent où nous font défaut : nous y trouvons tout le temps de nous entretenir avec nos amis, de nous fâcher et de nous réconcilier. Nous voulons avoir bonne réputation sans faire grand frais pour servir l'amour, préoccupés de beaux vêtements, de nourriture choisie, de jolis objets et de plaisirs extérieurs qui ne sont nécessaires à personne.

On ne devrait jamais se distraire pour éviter Dieu, qui nous cherche sans cesse avec de nouvelles forces. Et si nous défailions, faibles que nous sommes, moquons-nous de notre mal : c'est le plus sage et le plus utile pour nous-mêmes. Toujours pressés de nous soulager, de nous consoler, de nous tromper avec des biens inférieurs, nous oublions la sagesse d'en-haut ; c'est pourquoi nous ne rejoignons pas les chevaliers de Dieu et ne recevons de lui ni soutien, ni consolation, ni aliment. Nous manquons à Dieu, ce n'est pas lui qui nous manque. Et parce que nous voulons nous réserver quelque chose dans le service d'Amour, nous ne portons pas sa couronne, nous ne sommes ni élevés ni honorés par lui.

Voilà pourquoi nous sommes arrêtés de tous côtés, privés de foi et d'amour. Et la présence en nous de tant de défauts nous empêche de croître dans la vie spirituelle, nous maintient dans l'imperfection de toutes les vertus, dans un état où nul ne peut aider les autres.

Ah ! pauvres de nous, que cela est désolant ! Que Dieu daigne suppléer à ce qui nous manque et nous rende parfaites, que nous puissions satisfaire enfin à la Trinité sainte et être unies à l'Unité de la Déité. Amen !

Lettre XXXI Toute-puissance de l'abandon

Ah ! chère enfant, la meilleure vie qui soit est bien celle-ci : s'appliquer à satisfaire Dieu dans l'amour et se fier à lui par-dessus toute chose. Rien n'approche de Dieu comme la confiance, lui-même l'a dit à une âme : prier vraiment n'est autre chose qu'avoir pure confiance en lui, s'en remettre à lui dans un total abandon, croire à ce Tout qu'il est. « Les hommes, dit-il (à cette âme), ne me connaissent pas comme je suis dans ma Divinité : ils me servent par le jeûne, les veilles et toutes sortes d'œuvres ; et c'est après avoir fondé sur cela leur espoir qu'ils s'abandonnent à moi. Mais rien ne me gagne comme le parfait abandon de la noble confiance. C'est la soif de ton âme qui me livre à toi tel que je suis. En voulant satisfaire à cette soif, tu grandiras en grâce et me deviendras pareille : nous aurons la même mort et donc la même vie, un seul amour éteindra notre soif commune. »

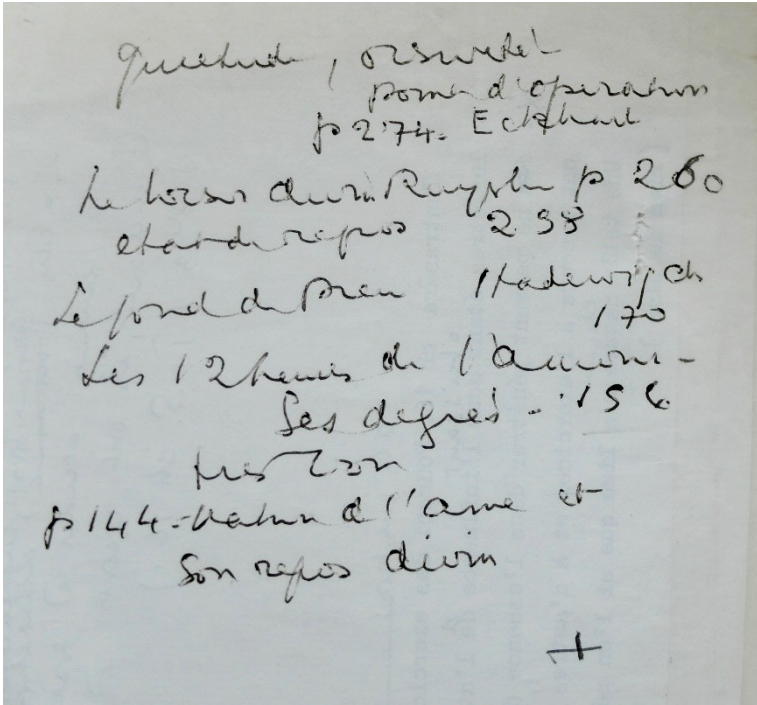
Je vous fait part de ces paroles bienheureuses, que le Seigneur a prononcées afin de fortifier votre foi, pour que vous y pensiez et compreniez que l'abandon de la confiance est la perfection suprême, par quoi l'homme donne à Dieu la plus haute satisfaction.

Je veux vous éveiller ainsi à la suprême liberté de l'amour, car j'ai rêvé naguère que vous vous ralliez à mon signe, et je vous en conjure maintenant, j'y tiens plus qu'à toute chose. Hâtez-vous dans

la vertu et le juste amour, veillez à ce que Dieu soit honoré par vous et par tous ceux que vous pouvez aider, par votre zèle, votre peine, votre conseil et tout ce que vous saurez généreusement donner.

UN RELEVÉ MYSTIQUE

Une lecture par Lilian Silburn



Références dans l'édition d'origine.

- p.274 Annexe II, 15. « ... il n'y a plus là que repos... »
- p.260 Annexe I, 7. « Dans la fruition, nous sommes oisifs... »
- p.258 Annexe I, 5. « C'est un état de repos... »
- p.170 Lettre XXII. « Le second point, que Dieu est sous toute chose... »
- p.157 Lettre XX. Les douze heures mystérieuses.
- p.144 Lettre XVIII. La nature de l'âme et son repos divin.

MARGUERITE PORETE

Le Miroir des âmes simples et anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour, Introduction, traduction et notes Max Huot DE LONGCHAMP, ALBIN MICHEL

Le miroir des âmes simples (Chapitres 51 à 118)

Chapitre 51. Comment cette âme est semblable à la divinité

Amour : Il faut bien que cette âme soit semblable à la divinité, car elle est transformée en Dieu, ce par quoi est maintenue sa forme véritable qui lui est octroyée et donnée sans commencement par celui-là seul qui l'a toujours aimée en sa bonté.

L'âme : Oui, Amour, la sagesse de ce qui est dit m'a réduite à rien, et ce seul néant m'a plongée en un abîme plus insondable que ce qui est moins que rien. Et la connaissance de mon néant m'a donné le tout, et le néant de ce tout m'a enlevé oraison et prière, et je ne prie plus pour rien.

Sainte-Eglise-la-Petite : Et que faites-vous donc, très chère dame et maîtresse ?

L'âme : Je me repose en paix complètement, seule, réduite à rien, toute à la courtoisie de la seule bonté de Dieu, sans qu'un seul vouloir me fasse bouger, quelle qu'en soit la richesse. L'accomplissement de mon oeuvre, c'est de toujours ne rien vouloir. Car pour autant que je ne veux rien, je suis seule en lui, sans moi, et toute libérée ; alors qu'en voulant quelque chose, je suis avec moi, et je perds ainsi ma liberté. Et si je ne veux rien, si j'ai tout perdu hors de mon vouloir, il ne me manque rien : libre est ma conduite, et je ne veux rien de personne.

Amour : O très précieuse Esther, vous qui avez perdu tout exercice, et dont l'exercice, par cette perte, est de ne rien faire, oui, vous êtes vraiment très précieuse ! car, en vérité, cet exercice et cette perte se font dans le néant de votre bien-aimé, et en ce néant, vous vous pâmez et demeurez morte, alors que vous vivez, bien-aimée, totalement en son vouloir : c'est là sa chambre, et c'est là qu'il lui plaît de demeurer.

Chapitre 52. Comment Amour fait l'éloge de cette âme, et comment elle demeure dans l'abondance et les richesses de l'amour divin

Amour, à cette perle précieuse : Soyez la bienvenue, noble dame, au seul franc-manoir dans lequel personne n'entre s'il n'est de votre lignage et sans bâtardise.

[Aux auditeurs :] Cette âme est entrée dans l'abondance et les richesses de l'amour divin ; non pas qu'elle y ait atteint par connaissance divine, car il ne peut se faire qu'un entendement, aussi illuminé soit-il, puisse rien atteindre des richesses de l'amour divin, mais l'amour de cette âme est si uni aux richesses de l'excellence de cet excès d'amour divin — ce n'est pas l'entendement d'amour, mais son excès d'amour qui y atteint —, qu'elle se trouve ornée des ornements de cet excès de paix en lequel elle vit, elle dure, elle est, elle fut et sera sans son être propre. En effet, tout comme le fer revêt le feu et perd son aspect parce que le feu qui le transforme en lui est plus fort que lui, cette âme revêt ce qui, ici, la dépasse ; elle est nourrie et transformée en lui du fait de son amour pour lui, sans tenir compte de ce qui ne la dépasse pas ; bien plutôt, elle demeure et est transformée en ce qui la dépasse de cet excès d'éternelle paix, sans qu'on la trouve nulle part : elle aime en la douce contrée de l'excès de paix, si bien qu'il n'est rien qui puisse aider ou importuner ceux qui l'aiment, ni créature, ni chose donnée, ni rien que Dieu promette.

Raison: Qu'est-ce donc que cela ?

Amour : C'est ce qui jamais ne fut donné, ni ne l'est, ni ne le sera, qui l'a mise à nu et réduite à rien, sans qu'elle se soucie de chose qui soit, ni ne veuille être aidée ou épargnée par sa puissance, sa sagesse ou sa bonté.

L'âme, parlant de son bien-aimé : Il est, cela ne lui fait pas défaut ; et moi je ne suis pas, si bien que cela ne me fait pas non plus défaut 6et qu'il m'a donné la paix ; et je ne vis que de la paix qui est née de ses dons en mon âme, sans pensée ; et ainsi ne puis-je rien si cela ne m'est donné : c'est là mon tout et ce que j'ai de meilleur. Et cet état fait posséder un seul amour, un seul vouloir et une seule opération en deux natures : tel est le pouvoir de l'anéantissement de l'unité de la justice divine.

[Amour, aux auditeurs :] Cette âme laisse les morts ensevelir les morts et les égarés agir selon les Vertus, et elle se repose de ce qui ne la dépasse pas en ce qui la dépasse, tout en se servant de toutes choses. Ce qui la dépasse lui montre son néant à nu et sans fard, et cette nudité lui montre le Tout-Puissant par la bonté de la justice divine. Ces considérations la rendent profonde, large, haute et assurée, car elles la mettent, tant qu'elles la tiennent, continuellement à nu, à la fois tout et rien.

Chapitre 53. Comment Raison demande explication de ce qui est dit plus haut

Raison : Ame très chère, abîmée au fond sans fond de l'humilité tout entière ! Pierre très précieuse, vous que Vérité porte sur sa plaine ! Vous l'unique souveraine, mais non sur ceux de votre domaine, je

vous en prie : dites-nous ce que signifient ces mots couverts dont Fin Amour se sert !

L'âme : Raison, si quelqu'un vous le disait et que vous l'entendiez, vous ne comprendriez pourtant pas. Aussi vos questions ont-elles déshonoré et gâté ce livre, car il y a des gens qui l'auraient compris en quelques mots, alors qu'elles l'ont allongé à cause des réponses dont vous avez besoin, vous et ceux que vous avez nourris et qui avancent au train d'un escargot. En effet, vous l'avez ouvert à ceux de votre maison, et ils vont au train d'un escargot !

Amour : Ouvert ? Oui, vraiment, en ce que Raison et tous ceux qui sont à son école ne peuvent protester que cela ne leur semble bien dit, quelque compréhension qu'ils en aient.

L'âme : C'est vrai, car celui-là seul le comprend, qui maîtrise Fin Amour ; aussi faut-il qu'il soit mort de toute mort mortelle, celui qui le comprend avec finesse, car nul ne goûte à cette vie s'il n'est mort de toute mort.

Chapitre 54. Raison demande de combien de morts il faut que l'âme meure avant que l'on comprenne ce livre

Raison : Eh bien ! trésorière d'Amour, dites-nous de combien de sortes de morts il vous a fallu mourir, avant que vous compreniez ce livre avec finesse.

L'âme : Demandez-le à Amour, car il en sait la vérité.

Raison : Eh bien ! sire Amour, Dieu merci ! dites-le-nous, et non seulement pour moi et pour ceux que j'ai nourris, mais aussi pour ceux qui ont pris congé de moi et à qui ce livre apportera, s'il plaît à Dieu, la lumière.

Amour : Raison, ceux qui ont pris congé de vous feront encore quelque chose de votre nourriture quant aux deux morts dont cette âme est morte et bien morte ; mais la troisième mort dont elle est morte, nul vivant ne la comprend, sinon celui qui se tient sur la montagne.

Raison : Au nom de Dieu, dites-nous donc qui sont les gens de la montagne !

Amour : Ce sont ceux qui n'ont sur terre ni honte, ni honneur, ni crainte de quoi que ce soit qui leur advienne.

Raison : Mon Dieu ! sire Amour, au nom de Dieu, répondez à nos questions avant d'aller plus avant ! Car je crains et je m'effraie d'écouter la vie de cette âme.

Chapitre 55. Comment Amour répond aux questions de Raison

Amour : Raison, ceux qui vivent comme le dit ce livre (ceux qui ont atteint l'état propre à cette vie) le comprennent rapidement sans qu'il faille jamais en expliquer le sens caché. Mais je vais vous

expliquer quelque chose de vos questions ; maintenant, comprenez :

Il y a deux sortes de personnes qui mènent une vie de perfection selon les oeuvres de la vertu en affection spirituelle.

Les uns sont ceux qui mortifient totalement leur corps en faisant les oeuvres de la charité ; mais ils se complaisent tant en leurs oeuvres, qu'ils n'ont pas connaissance qu'il y ait un état meilleur que celui des oeuvres de la vertu et de la mort du martyr, que le désir d'y persévérer à l'aide d'une oraison pleine de prières et que l'abondance de la bonne volonté ; et, toujours en raison de la constance qu'ils y mettent, ils pensent que c'est là le meilleur de tous les états qui puissent être. Ces gens-là sont heureux, mais ils périssent en leurs oeuvres du fait de la suffisance qu'ils mettent en leur état. Ils sont appelés rois, mais c'est au pays où tout le monde est borgne ; et à coup sûr, ceux qui ont deux yeux les tiennent pour esclaves.

L'âme: Oui, esclaves, ils le sont vraiment, mais ils ne le savent pas. Ils ressemblent à la chouette qui pense qu'il n'y a pas de plus bel oiseau au bois que ses chouetteaux ! Comme elle, ceux qui vivent en perpétuel désir pensent et croient qu'il n'y a pas d'état meilleur que celui de désirer, état où ils demeurent et veulent demeurer ; et ils périssent en chemin parce qu'ils mettent leur satisfaction en ce que leur donnent désir et volonté.

Chapitre 56. Comment les Vertus se plaignent d'Amour qui leur porte si peu d'honneur

Les Vertus : Hélas, mon Dieu ! sire Amour, qui donc nous portera honneur, puisque vous dites que périssent ceux qui vivent entièrement sous notre conseil ? En vérité, si quelqu'un d'autre nous le disait, nous le tiendrions pour un bougre et un mauvais chrétien ! Car nous ne pouvons comprendre que personne puisse périr en suivant entièrement notre enseignement, en l'ardeur du désir qui donne la vraie façon de sentir Jésus-Christ ; et pourtant, nous croyons parfaitement et sans l'ombre d'un doute, sire Amour, tout ce que vous dites.

Amour : C'est vrai ; mais comprendre cela, voilà qui est d'un maître, car là se trouve le grain de l'aliment divin.

Les Vertus : Nous le croyons, Amour, mais ce n'est pas grâce à notre office que nous le comprenons. Cependant, nous sommes bien quittes, si nous vous en croyons, quelle que soit la compréhension que nous en ayons, car nous sommes faites par vous pour servir de telles âmes.

L'âme, aux Vertus : Ma foi, voilà qui est bien dit, l'on doit bien vous en croire ! Et c'est pourquoi je déclare ceci à tous ceux qui entendront ce livre : qui sert longuement un pauvre seigneur, pauvre

salaire en attend, et petite solde ! Or, il en est ainsi que les Vertus ont bien reconnu et aperçu — que ceux qui ont des oreilles entendent ! — qu'elles ne comprennent pas l'état de Fin Amour. Aussi, je dis ceci : comment les Vertus apprendront-elles à leurs sujets ce qu'elles n'ont pas ni n'auront jamais ? Alors, celui qui veut comprendre et apprendre comment périssent ceux qui demeurent dans les Vertus, qu'il le demande à Amour, je veux dire à cet Amour-là qui est maître de Connaissance, et non pas à l'amour qui en est fils, car il n'en sait rien ; mieux encore : qu'on le demande à l'Amour qui est père de Connaissance et de Lumière divine, car il en sait tout, en raison de ce qui, en ce tout, dépasse cette âme ; et elle s'y arrête et elle y demeure, si bien qu'elle ne peut faire que dans ce tout son séjour.

Chapitre 57. De ceux qui sont en l'état des égarés, et comment ils sont esclaves et marchands.

Amour: Vous savez désormais quelles personnes ont péri, en quoi, de quoi et pourquoi. Maintenant, nous allons vous dire aussi qui sont les égarés, eux qui sont esclaves et marchands ; toutefois, ils agissent plus sagement que ceux qui ont péri.

L'âme: Eh bien ! sire Amour, vous qui rendez toute chose légère, dites-nous, par Amour, pourquoi ils demeurent dans les vertus autant que ceux qui ont péri, et pourquoi ils les servent, eux qui sentent et désirent en l'ardeur du tranchant de l'opération de l'esprit. Ceux qui ont péri font cela autant que les égarés ; où donc est la chose meilleure qui vous fait faire leur éloge plus que celui de ceux qui ont péri ? Amour: Où est-elle ? En bien des endroits, car c'est là tout ce qu'il y a de bon pour venir à l'état dont ceux qui ont péri ne peuvent plus recevoir aucun secours.

L'âme libérée: Eh bien ! Amour de divin Amour, je vous prie de nous dire pourquoi ces égarés sont sages, comparés à ceux qui ont péri, alors que leur exercice est le même, excepté en cette sagesse pour laquelle vous les appréciez plus que les autres.

Amour : C'est parce qu'ils tiennent qu'il y a un état meilleur que le leur ; aussi connaissent-ils bien qu'ils n'ont pas connaissance de ce meilleur état auquel ils croient. Et le fait d'y croire leur donne si peu de connaissance et de satisfaction en leur état, qu'ils se tiennent pour mauvais et égarés. Et certes, ils sont bien tels, à côté de la liberté de ceux qui sont en cet état meilleur et qui jamais ne se meuvent. Et parce qu'ils tiennent et savent en vérité qu'ils sont égarés, ils demandent souvent leur chemin avec ardent désir, à celle qui le sait, c'est-à-dire à demoiselle Connaissance, illuminée par la grâce divine. Et leurs questions apitoient cette demoiselle — ceux qui ont été égarés le savent bien —, et c'est pourquoi elle leur enseigne le droit chemin royal par le pays du rien-vouloir. Cette

direction est la bonne : celui qui la prend sait si je dis vrai, et ils le savent aussi, ces gens égarés et qui se tiennent pour mauvais ; en effet, s'ils sont égarés, ils peuvent venir à l'état des personnes libres dont nous parlons, grâce à l'enseignement de cette lumière divine, à qui cette âme d'humble condition et égarée demande son chemin et sa direction.

Raison: D'humble condition ? Oui vraiment, et plus qu'humble !

Le Saint-Esprit ajoute: C'est vrai pour autant et aussi longtemps qu'elle posera des questions à Connaissance et à Amour, et qu'elle tiendra compte de choses qui ne peuvent être ni en amour, ni en connaissance, ni en louange ; car personne de sage ne prie sans raison ni ne se soucie de ce qui ne peut pas être. Et c'est pourquoi l'on peut bien dire que celui-là est d'humble et pauvre condition, qui beaucoup demande, ou même qui ne demande pas grand-chose. En effet, tout autre état, quel qu'il soit, que l'état souverain de rien-vouloir en lequel se tiennent sans bouger ceux qui sont libres, n'est qu'un jeu de pelote et un jeu d'enfant, comparé à lui ; en effet, celui qui est libre en l'état qui lui appartient, ne pourrait ni refuser, ni vouloir, ni promettre rien à cause de ce que l'on pourrait lui donner, mais il voudrait donner tout à cause de la loyauté qu'il veut garder.

Chapitre 58. Comment les âmes anéanties sont au cinquième état avec leur Bien-Aimé

Raison : Au nom de Dieu, mais que peuvent donc donner des âmes anéanties à ce point ?

Amour : Ce qu'elles peuvent donner ? Mais tout ce dont Dieu dispose ! L'âme qui est ainsi n'a point péri ni n'est égarée, elle est plutôt dans les transports du cinquième état avec son amant. Là, elle ne fait point défaut, si bien qu'elle est souvent ravie au sixième état ; mais cela lui dure peu, car c'est une ouverture qui arrive comme un éclair : elle se referme tout de suite et l'on ne peut y demeurer longtemps ; et jamais on n'a rencontré un maître qui sût en parler.

Par la paix de son opération, le ravissement qui déborde de cette ouverture après qu'elle se soit refermée, rend l'âme si libre, si noble et si désencombrée de toute chose — aussi longtemps que dure la paix donnée en cette ouverture —, que celui qui se maintiendrait en liberté après cette aventure se trouverait au cinquième état sans retomber dans le quatrième ; en effet, au quatrième, on a de la volonté, alors qu'au cinquième on n'en a point. Et parce qu'il n'y a pas de volonté au cinquième état dont parle ce livre — état où l'âme demeure après l'opération de Loin-Près qui la ravit, et que nous appelons un éclair semblable à une ouverture tout de suite refermée —, personne ne pourrait croire quelle extrémité de paix reçoit cette âme, sinon elle-même.

[Aux auditeurs :] Pour l'amour de Dieu, comprenez cela divinement, auditeurs de ce livre. Ce Loin-Près, que nous appelons un éclair semblable à une ouverture tout de suite refermée, prend l'âme au cinquième état et la porte au sixième tant que son opération s'exerce, si bien qu'il y a là un nouvel état ; mais ce sixième état lui dure peu, car elle est reportée au cinquième. Et ce n'est pas merveille, car l'opération de cet éclair, autant qu'elle dure, n'est pas autre chose que l'apparition de la gloire de l'âme. Cela ne reste pas longtemps en une créature, mais seulement le temps de se faire. Et ce don est noble en ce qu'il produit son oeuvre en l'âme avant qu'elle ne lui apparaisse et qu'elle s'en aperçoive. Mais la paix produite par mon opération et qui demeure en l'âme autant que je l'y produis, elle est si délicieuse que Vérité l'appelle « nourriture glorieuse » ; et nul ne peut en être nourri s'il demeure en désir. Les gens qui éprouvent cela gouverneraient un pays s'il en était besoin, mais tout s'y ferait sans eux-mêmes.

Chapitre 59. De quoi vécut cette âme ; comment et quand elle est sans elle-même

Amour : Au commencement, cette âme vécut en vie de grâce, grâce née de la mort au péché. Ensuite, elle vécut en vie spirituelle, vie née de la mort à la nature ; et maintenant, elle vit en vie divine, vie née de la mort à l'esprit. Cette âme, vivant en vie divine, est perpétuellement sans elle-même.

Raison : Au nom de Dieu, et quand donc cette âme est-elle sans elle-même ?

Amour : Lorsqu'elle est à elle-même.

Raison : Et quand est-elle à elle-même ?

Amour : Lorsqu'elle n'est nulle part de son propre gré, ni en Dieu, ni en elle-même, ni en son prochain, mais en l'anéantissement que cet éclair opère en elle à l'approche de son opération. Cette opération est si précieusement noble que, pas plus que l'on ne peut parler de l'ouverture d'un seul mouvement de gloire que donne l'aimable éclair, il n'y a point d'âme pour parler du refermement précieux qui la fait s'oublier en anéantissant la connaissance que cet anéantissement donne de lui-même.

L'âme : Mon Dieu ! Quel grand seigneur, que celui qui pourrait comprendre le profit d'un seul mouvement d'un tel anéantissement !

Amour : Oui, en vérité.

L'âme, aux auditeurs de ce livre : En ce que l'on vient de dire, vous avez entendu des mots de haute élévation ! Aussi, ne vous en déplaise, je vais maintenant parler d'humbles choses ; il me faut le faire si je veux accomplir l'entreprise que j'ai projetée, non pas pour

ceux qui en sont là, mais pour ceux qui n'y sont pas encore et qui y seront un jour, même s'ils doivent en être privés aussi longtemps qu'ils restent avec eux-mêmes.

Chapitre 60. Comment il faut mourir de trois morts avant de venir à la vie libre et anéantie

Amour : Vous nous avez demandé, Raison, de combien de morts il faut mourir avant que de venir à cette vie. Je vous réponds ceci : avant que l'âme puisse naître à cette vie, il lui faut mourir entièrement de trois morts. La première est la mort au péché, comme vous l'avez entendu ; l'âme doit y mourir entièrement, de telle manière qu'il ne demeure en elle ni couleur, ni saveur, ni odeur d'aucune chose que Dieu défende en la Loi. Ceux qui meurent ainsi vivent en vie de grâce, et il leur suffit de se garder de faire ce que Dieu défend et de pouvoir faire ce que Dieu commande.

[Aux âmes anéanties :] Oui, très noble gent, vous qui êtes anéantie et élevée en grand étonnement et admiration par la conjonction qu'opère l'union de Divin Amour, ne vous déplaît si je touche certaines choses pour les personnes d'humble condition, car je vais bientôt parler de votre état. En attendant, mettre blanc et noir ensemble fait mieux voir ces deux couleurs l'une par l'autre, que chacune par elle-même.

[Aux disciples de Raison:] Maintenant, vous qui êtes élus et appelés à cet état souverain, comprenez et hâtez-vous, car la route est bien grande et le chemin est long entre le premier état de grâce et le dernier état de gloire que donne l'aimable Loin-Près. Si je vous demande de comprendre et de vous hâter, c'est que comprendre cela est à la fois difficile, subtil et très noble ; les sanguins y sont aidés par la nature, mais sans la hâte du vouloir tranchant de l'ardeur du désir de l'esprit qu'elle donne aux colériques. Si bien que lorsque ces deux natures sont réunies, à savoir la nature et l'ardeur du désir de l'esprit, c'est un très grand avantage, car les personnes de cette sorte adhèrent et s'attachent alors si fort à ce qu'elles entreprennent, qu'elles sont tout entières là où elles s'appliquent, par la force du désir et de la nature ; et lorsque ces deux natures s'accordent à la troisième qui, par justice, doit se joindre à elles pour toujours (c'est-à-dire à l'abîme de gloire qui, par justice, les attire naturellement en sa nature), cet accord est d'une noblesse raffinée. Et pour mieux connaître cela, je pose la question suivante : quelle est la chose la plus noble, l'abîme qui attire l'âme et l'embellit de la beauté de sa nature, ou l'âme qui est unie à cette gloire ?

L'âme [aux auditeurs :] Je ne sais si cela vous ennuie, mais je ne puis faire mieux. Excusez-moi, mais Jalousie d'Amour et Œuvre de Charité, dont j'étais encombrée, ont fait faire ce livre afin que vous veniez à cela sans retard, au moins quant à la volonté, si vous l'avez

encore. Et si vous êtes déjà désencombrés de toutes choses, si vous êtes des gens sans volonté et menant une vie qui soit au-dessus de votre entendement, elle l'a fait faire afin qu'au moins vous en disiez le sens caché.

Chapitre 61. Où Amour parle des sept états de l'âme

Amour : J'ai dit qu'il y a sept états de l'âme, plus difficiles à comprendre les uns que les autres et sans comparaison entre eux ; car ce que l'on pourrait dire d'une goutte d'eau à côté de la mer tout entière en son immensité, on pourrait le dire du premier état de grâce à côté du second, et ainsi de suite pour les autres, sans comparaison entre eux. Cependant, parmi les quatre premiers, il n'y en a pas de si grand que l'âme n'y vive en très grand esclavage ; mais le cinquième est en la liberté de la charité, car il est désencombré de toutes choses ; et le sixième est glorieux, car l'ouverture du doux mouvement de gloire que donne l'aimable Loin-Près n'est pas autre chose qu'une apparition que Dieu veut que l'âme ait de sa propre gloire qu'elle possédera sans fin. Et c'est pourquoi il lui montre par sa bonté dans le sixième état ce qui appartient au septième ; cette manifestation provient du septième état et procure le sixième, mais elle est donnée si vite, que celle-là même à qui c'est donné n'aperçoit aucunement le don qui lui est fait.

L'âme : Qu'y a-t-il là de merveilleux ? Si je m'en apercevais avant que ce don ne me soit fait, je serais en moi-même, par la bonté divine, ce que le donné est et qu'elle me donnera sans fin lorsque mon corps aura laissé mon âme.

L'Epoux de cette âme : Cela ne tient pas à elle : par mon Loin-Près, je vous en ai fait parvenir un acompte. Mais certains me demandent qui est ce Loin-Près, et quelles sont ses oeuvres et ses opérations lorsqu'il montre sa gloire à l'âme ; c'est qu'en effet, on n'en peut rien dire, sinon que le Loin-Près est la Trinité même, et cette manifestation qu'elle opère pour l'âme, nous la nommons « mouvement z., non pas que l'âme ou la Trinité se meuvent, mais parce que la Trinité opère pour cette âme la manifestation de sa gloire. De cela, nul ne peut parler, sinon la divinité elle-même ; car l'âme à qui ce Loin-Près se donne à si grande connaissance de Dieu, de soi et de toutes choses, qu'elle voit en Dieu même, par connaissance divine, que la lumière de cette connaissance-là lui ôte la connaissance d'elle-même, de Dieu et de toutes choses.

L'âme : C'est vrai, il n'y a rien d'autre à dire. Et pour autant, si Dieu veut que j'aie cette grande connaissance, qu'il me l'enlève et m'empêche de le connaître, car autrement, je n'en aurais aucune connaissance. Et s'il veut que je me connaisse, qu'il m'enlève aussi la connaissance de moi-même, car autrement, je ne puis point l'avoir non plus.

Amour : Madame, ce que vous dites est vrai ; mais il n'y a rien de plus sûr à connaître ni de plus profitable à posséder, que cette oeuvre-là.

Chapitre 62. De ceux qui sont morts au péché mortel et nés à la vie de grâce

Amour : Maintenant, Raison, comprenez : j'en reviens à notre matière pour les personnes d'humble condition. Ces gens dont nous avons parlé, qui sont morts au péché mortel et nés à la vie de grâce, ils n'éprouvent aucun reproche ni remords de conscience du seul moment qu'ils s'acquittent envers Dieu de ce qu'il commande. Ils veulent bien des honneurs et sont désolés si on les méprise, mais ils se gardent de la vaine gloire et de l'impatience qui mène à la mort du péché. Ils aiment les richesses et sont tristes lorsqu'ils sont pauvres — et s'ils sont riches, perdre quelque chose les rend tristes —, mais toujours ils se gardent de la mort du péché, et ne veulent point aimer leurs richesses contre la volonté de Dieu, ni en perte ni en gain. Et ils aiment être à l'aise et se reposer à leur bon plaisir, mais ils se gardent du désordre. Ces gens-là sont morts au péché mortel et nés à la vie de grâce.

L'âme: Ma foi ! Ces gens-là, leur condition est bien humble sur terre et encore plus humble au ciel ! Et c'est de façon bien peu courtoise qu'ils se sauvent !

Raison: Holà ! Madame, attention à ce que vous dites ! Nous n'oserions dire de personne qu'il soit d'humble condition alors qu'il verra Dieu sans fin !

Amour : En vérité, on ne pourrait décrire leur mesquinerie, à côté de la noblesse de ceux qui meurent de la mort à la nature et vivent de la vie selon l'esprit.

Raison: Je le crois bien ; c'est là ce qu'ils font, et s'ils disaient autre chose, ils mentiraient ; et pour autant, ils ne veulent rien faire pour cette noblesse. Ils me disent bien à moi, Raison, qu'ils n'y sont pas tenus s'ils ne le veulent pas, car Dieu ne le leur a pas commandé : il le leur a bien conseillé, pas davantage. L'âme : Ils disent vrai, mais ils sont peu courtois ! Désir : Ma foi, oui ! Ils sont bien peu courtois ! Ils ont oublié qu'il n'aurait pas suffi à Jésus-Christ de faire pour eux moins que tout ce que l'humanité peut supporter jusqu'à la mort.

Chapitre 63. Comment Amour traite de vilains ceux à qui il suffit d'être sauvés

L'âme : Oui, très cher Jésus-Christ, ne vous souciez pas de ces gens-là ! Ils cherchent tellement leur propre intérêt, qu'ils vous oublient, dans la grossièreté où ils mettent leur satisfaction.

Amour : Ma foi, c'est là grande vilénie !

L'âme : Ce sont là façons de marchands, de ceux que dans le monde on traite de « vilains », car ils le sont. En effet, jamais un gentilhomme ne saurait se mêler de marchandage ni chercher son propre intérêt. Mais je vais vous dire en quoi je vais me reposer de ces gens-là : sire Amour, c'est en ce qu'ils sont mis hors de la cour de vos secrets, comme un vilain le serait de la cour d'un gentilhomme lors d'un jugement entre pairs, car là, il ne peut y avoir personne qui ne soit de haut lignage, au moins lorsqu'il s'agit de la cour d'un roi. Et en cela, je retrouve la paix, car eux aussi sont mis hors de la cour de vos secrets, alors que les autres y sont appelés, ceux qui jamais n'oublieront les œuvres de votre douce courtoisie, c'est-à-dire les mépris, les pauvretés et les tourments insupportables que vous avez supportés pour nous : eux n'oublieront jamais les dons de votre souffrance ; bien plutôt, elle leur est toujours un miroir et un modèle.

Amour : À ces gens-ci, toute chose nécessaire est octroyée, car Jésus-Christ l'a promis en l'Évangile. Ils se sauvent infiniment plus courtoisement que ne le font les autres ; et pourtant, ce sont encore des gens d'humble condition, si humble, même, qu'on ne pourrait le dire, à côté de la noblesse de ceux qui sont morts à la vie selon l'esprit.

Chapitre 64. Où l'on parle des âmes mortes à la vie selon l'esprit

Amour : De cette vie, nul ne goûte s'il n'est mort de cette mort-là.

Vérité : Cette mort emporte la fleur de l'amour de la divinité. Il n'y a aucun intermédiaire entre ces âmes et la divinité ; et elles n'en veulent pas non plus. Elles ne peuvent supporter le souvenir d'aucun amour humain ni le vouloir des façons divines de sentir, à cause du pur amour divin qu'elles portent à Amour. Cette seule possession d'Amour leur donne la fleur de l'effervescence d'amour, au témoignage d'Amour lui-même.

Amour : C'est vrai. L'amour dont nous parlons, c'est l'union des amants, c'est un feu embrasé qui brûle sans s'essouffler.

Chapitre 65. Où l'on parle de ceux qui siègent sur la haute montagne, au-dessus des vents

Amour : Voilà, Raison ; vous avez entendu quelque chose des trois morts d'où l'on vient à ces trois vies. Maintenant, je vais vous dire qui siège sur la montagne, au-dessus des vents et des pluies : ce sont ceux qui n'ont sur terre ni honte, ni honneur, ni crainte de quoi que ce soit qui advienne. Ces gens-là sont en sûreté, si bien que leurs portes restent ouvertes sans que personne puisse les importuner et sans que l'œuvre de la charité ose pénétrer : ce sont eux qui siègent sur la montagne, et personne d'autre

Raison : Au nom de Dieu, sire Amour, dites-nous ce que va devenir Pudeur, la plus belle des filles d'Humilité ; et Crainte, aussi, qui a fait tant de bien à cette âme et lui a rendu tant de beaux services ; et ce que je vais moi-même devenir, moi qui n'ai pas dormi tant qu'elles ont eu besoin de moi ! Hélas ! Serons-nous donc mises à la porte de son logis parce qu'elle en est devenue maîtresse ?

Amour : Non point ; vous resterez au contraire toutes trois de sa maison, et vous serez trois gardiennes à sa porte, pour que si quelqu'un voulait pénétrer en son hôtel et qui fût contre Amour, chacune de vous se réveille ; mais ne vous y montrez pour aucun autre office que celui de portière, car la chose tournerait à votre confusion ; d'ailleurs, vous ne seriez écoutées qu'à ce titre et à lui seul, et encore, à supposer que cette âme tombe si bas, qu'il y en ait besoin ou nécessité. En effet, cette créature est plutôt vêtue de la vie divine dont nous avons parlé, qu'elle ne l'est de l'esprit mis en son propre corps lors de sa création. Aussi son corps est-il plutôt vêtu de son esprit, que son esprit ne l'est de son corps, car la grossièreté du corps est ôtée et diminuée par l'opération divine ; si bien que cette âme est plutôt en la douce contrée du rien-connu, là où elle aime, que dans son propre corps auquel elle donne vie : tel est le pouvoir de la liberté d'Amour.

Chapitre 66. Comment l'âme se réjouit d'avoir pris congé de Raison et des autres Vertus

Sainte-Eglise-la-Petite : Eh bien ! cher et divin Amour...

L'âme : Oui, vraiment elle est petite ! car elle n'attendra guère pour venir à sa fin, ce dont elle aura grande liesse.

Raison : Toutefois, dites-moi donc de quoi vous vous êtes le plus réjouie en vous-même.

L'âme : Sire Amour va le dire pour moi.

Amour : C'est d'avoir pris congé de vous et des œuvres des Vertus ! Car lorsque cette âme fut investie d'amour, elle prit leçon à votre école en désirant les œuvres des Vertus. Mais elle est maintenant si avancée et élevée en la leçon divine, qu'elle commence à lire là où vous, vous finissez ; et cette leçon n'est pas mise en écrit par la main de l'homme, mais par le Saint-Esprit qui l'écrit merveilleusement, et l'âme en est le parchemin précieux : c'est en elle que se tient l'école divine, à bouche close, et la sagesse humaine ne peut la mettre en paroles.

Chapitre 67. Où l'on parle du pays où cette âme demeure, et de la Trinité

Raison : Eh bien, Amour, je vous prierais de me dire encore quelque chose du pays où cette âme demeure.

Amour : Je vous dis que celui qui est là où se trouve cette âme, est de lui-même, en lui-même et par lui-même, sans rien recevoir de personne, sinon de lui-même seulement. Or, cette âme est en lui, de lui et pour lui, sans rien recevoir de personne, si ce n'est de lui seulement.

Vérité : Elle est donc en Dieu le Père, car nous croyons qu'il n'y a aucune personne en la Trinité qui n'ait rien reçu d'une autre que la sienne, sinon celle du Père seulement.

Amour : C'est vrai, car Dieu le Père possède la puissance divine de lui-même, sans la recevoir de personne ; en effet, ce qu'il possède émane de sa puissance divine, et il donne à son Fils cela même qu'il possède de lui-même, et le Fils le reçoit du Père, si bien que le Fils naît du Père et lui est égal. Quant au Saint-Esprit, il est du Père et du Fils, une personne en la Trinité ; non pas naît, mais est, car une chose est que le Fils naisse du Père, autre chose que le Saint-Esprit soit et du Père, et du Fils.

Chapitre 68. Comment cette âme est unie à la Trinité par opération divine, et comment elle traite d'ânes ceux qui vivent du conseil de Raison

Amour : Cette âme est tout entière fondue, liquéfiée et absorbée en la haute Trinité, jointe et unie à elle ; et elle ne peut rien vouloir d'autre que la volonté divine, par l'opération divine de la Trinité tout entière. Une clarté, une lumière ravissante s'unit à elle et la presse au plus près, et pour autant elle parle ainsi :

L'âme : O gent mesquine, rude et inconvenante !

Raison : À qui parlez-vous ?

L'âme : À tous ceux qui vivent de votre conseil, qui sont si bêtes et si ânes qu'il me faut dissimuler mon langage du fait de leur grossièreté, et non le parler, de peur qu'ils ne trouvent la mort en l'état de vie, là où je suis en paix sans en bouger ; à tous ceux-là, du fait de leur grossièreté, je dis qu'il me faut taire et dissimuler mon langage, celui que j'ai appris en secret à la cour secrète du doux pays;

en ce pays

courtoisie est loi,

amour est mesure,

et bonté, nourriture ;

la douceur m'en attire,

la beauté m'en plaît,

la bonté m'en repaît ;

que puis-je donc désormais,

puisque je vis en paix ?

Chapitre 69. Où l'âme dit que l'exercice des Vertus n'est qu'inquiétude et travail

Raison : Au nom de Dieu, très douce fleur sans tache, que vous semble de notre exercice ?

L'âme : Il me semble que c'est un travail plein de soucis ! Néanmoins, c'est dans ces soucis que l'on gagne son pain et sa subsistance par son labeur ; et Jésus-Christ l'ennoblit par son propre corps, lui qui voyait l'animalité de ceux qui se sauveraient en ce travail et qui avaient besoin d'en être assurés : Jésus-Christ, qui ne voulait pas les perdre, le leur a lui-même garanti par sa mort, par ses Evangiles et par ses Ecritures, là où les gens de labeur cherchent le droit chemin.

Raison : Et vous, où cherchez-vous le droit chemin, notre très chère dame, vous qui faites et prenez votre labeur non pas en cette inquiétude, mais par la foi dont vous recevez ces dons ?

L'âme : Non vraiment, je suis quitte de cela ! Ce que j'ai de meilleur est ailleurs et en est si éloigné, qu'on ne pourrait l'y comparer : le terme en est en Dieu qui n'est point dans le temps, alors que moi j'y suis pour l'atteindre par lui ; car ce que j'ai de meilleur, c'est que je sois établie en mon néant.

Maintenant, Raison, vous nous demandez où nous trouvons le droit chemin ; je vous dis que c'est auprès de celui-là seul qui est si fort, qu'il ne peut jamais mourir, et dont la doctrine n'est pas écrite, que ce soit par des oeuvres exemplaires ou par la doctrine des hommes, car le don qu'il fait ne peut être donné sous

une forme limitée. Il sait depuis toujours que je lui fais confiance sans témoin : y a-t-il plus grande vilenie que de vouloir des témoins en amour ? Non, certes, me semble-t-il ; puisque Amour en est témoin, c'est assez pour moi : si j'en voulais davantage, je ne lui ferais pas confiance.

Raison : Oui, Madame, mais vous avez deux lois, à savoir la vôtre et la nôtre : la nôtre pour croire, et la vôtre pour aimer. Pour autant, veuillez nous dire pourquoi vous avez traité de « bêtes » et d' « ânes » ceux que nous nourrissons !

L'âme : Ces gens que je traite d'ânes, ils cherchent Dieu dans les créatures, dans les monastères par des prières, dans les paradis créés, les paroles humaines et les Ecritures. À coup sûr, Benjamin n'est pas né chez ces gens, car Rachel vit en eux ; alors que Rachel doit mourir à la naissance de Benjamin, et jusqu'à ce que Rachel soit morte, Benjamin ne peut pas naître. Il semble aux novices que les gens qui cherchent Dieu ainsi par les montagnes et les vallées, prétendent qu'il soit soumis à ses sacrements et à ses œuvres. Las ! Quelle pitié que tous leurs maux, et que tous ceux qu'ils auront aussi longtemps qu'ils en resteront à cette façon de faire et à cet

exercice ! Alors qu'ils passent du bon temps et qu'ils profitent, ceux qui adorent Dieu non seulement dans les temples et dans les monastères, mais en tous lieux et par union à la volonté divine !

Raison : Oui, mais vous qui êtes si bien née, dites-nous, au nom de Dieu : où le cherchez-vous, et où le trouvez-vous ?

L'âme : Je le trouve partout, et c'est là qu'il est. Il est une seule divinité, un seul Dieu en trois personnes, et ce Dieu est tout entier partout : c'est là que je le trouve.

Chapitre 70. Comment cette âme est ce qu'elle est par la grâce de Dieu

Raison : Maintenant, notre chère dame, dites-nous un peu qui vous êtes, pour nous parler ainsi.

L'âme : Je suis ce que je suis par la grâce de Dieu. Je suis donc seulement ce que Dieu est en moi et rien d'autre ; et Dieu aussi est cela même qu'il est en moi. En effet, rien n'est rien, et ce qui est, est ; et donc, je ne suis, si je suis, que ce que Dieu est, et personne n'est, sinon Dieu ; et c'est pourquoi je ne trouve que Dieu, où que je pénètre, car rien n'est, sinon lui, à dire vrai.

Cette âme aime en vérité, c'est-à-dire en la divinité, mais Vérité aime en celui dont cette âme tient l'être ; ainsi toute l'oeuvre de Charité est-elle accomplie en elle.

Amour : C'est vrai, car toutes les âmes, excepté celle-ci, se cachent par manque d'innocence, à cause du péché d'Adam.

Chapitre 71. Comment cette âme n'oeuvre plus pour Dieu, ni pour elle-même, ni pour son prochain

Amour : Cette âme n'oeuvre plus pour Dieu, ni pour elle-même, ni non plus pour son prochain, ainsi qu'on l'a dit ; mais que Dieu oeuvre donc à sa place, s'il le veut, lui qui peut le faire ! Et s'il ne le veut pas, cette âme ne se soucie pas plus de l'un que de l'autre : elle est toujours dans le même état. Désormais, le rayon de la connaissance divine est en cette âme ; il l'absorbe hors d'elle-même sans elle-même, en une paix divine et étonnante, frappée par une élévation d'amour abondant du très-haut Jaloux, qui lui donne en tous lieux la liberté d'un maître.

L'âme : Jaloux ? Oui, jaloux, il l'est vraiment ! Il le montre en ses œuvres qui m'ont tout entière dépouillée de moi-même et remise sans moi-même au bon plaisir divin. Et cette union de paix accomplie me rejoint et se conjoint à moi par l'élévation souveraine de la création préparée par l'être divin, lui dont je tiens l'être, car il est l'Être.

Amour : Lorsque cette âme est ainsi absorbée par lui sans elle-même, absorbée par Dieu et pour elle, c'est une opération divine ; et jamais il n'y eut oeuvre de charité faite par un corps humain, qui ait atteint à une telle opération, ou qui aurait pu y atteindre.

L'âme : Comprenez comme il faut les deux paroles d'Amour, car elles sont difficiles à comprendre pour qui n'a pas l'intelligence de leur sens caché .

Amour : C'est vrai, car l'œuvre d'une créature (comprenez : l'œuvre faite par l'homme) ne peut être comparée à l'opération divine, à celle que Dieu fait en une créature de par sa bonté pour elle.

Chapitre 72. Où l'on parle de la distance qui sépare le pays de ceux qui ont péri ou se sont égarés, du pays de liberté ; pourquoi l'âme conserve sa volonté

L'âme : Comprenez comme il faut les deux paroles d'Amour, car elles sont étrangères au pays des égarés et appartiennent à celui de la liberté et de la paix accomplie, pays où demeurent ceux qui en sont là.

Amour : C'est vrai, je vais leur dire un mot.

L'âme : Oui vraiment, en dépit de Volonté, en qui ceux qui ont péri et ceux qui sont égarés demeurent, eux qui mènent ainsi leur vie de perfection.

Amour : Lorsque la Trinité divine créa les anges par la courtoisie de sa bonté divine, les mauvais s'accordèrent par leur choix pervers au vouloir mauvais de Lucifer, lui qui voulut posséder par sa propre nature ce qu'il ne pouvait avoir que par la grâce divine. Et aussitôt qu'ils voulurent cela par leur volonté désobéissante, ils perdirent l'état de bonté. Ils sont maintenant en enfer sans cet état, et sans jamais recouvrer par miséricorde la vision de Dieu. Et cette haute vision, leur volonté la leur fit perdre ; alors qu'ils l'auraient conservée en donnant cette volonté, au lieu de la retenir. Et voyez à quelle extrémité ils en sont arrivés !

Vérité : Hélas, hélas ! Pourquoi, âmes, aimez-vous tant votre volonté, puisqu'elle est occasion d'une si grande perte ?

Amour : Je vais vous dire pourquoi l'âme conserve sa volonté : c'est parce qu'elle vit encore selon l'esprit, et en une vie selon l'esprit, il y a encore de la volonté.

Raison : Mon Dieu ! sire Amour, dites-moi pourquoi, depuis le commencement de ce livre, vous avez nommé « âme » cette âme choisie et que vous aimez tant ; alors que vous dites que les personnes égarées conservent leur volonté parce qu'elles vivent encore d'une vie selon l'esprit, pourquoi l'avez-vous tant de fois nommée par un nom si humble que celui d' « âme », qui est moindre que celui d' « esprit » ?

Amour : Bonne question ! En effet, à bien comprendre, tous ceux qui vivent d'une vie de grâce en accomplissant les commandements et en acceptant d'y trouver leur satisfaction 1, portent le nom d' « âme » véritablement ; non pas celui d' « esprit », mais celui d' « âme

» du fait de leur vie de grâce. En effet, toutes les hiérarchies du paradis ne portent pas un seul et même nom, qui permettrait de les désigner par leur nom le plus élevé ; si toutes sont des anges, le premier ange ne reçut pas le nom de Séraphin, mais seulement celui d'ange, alors que les Séraphins portent l'un et l'autre. Comprenez ce que cela veut dire sans le dire. En effet, je vous ai pareillement dit que ceux qui gardent les commandements et à qui cela suffit, reçoivent le nom d' « âme » et non pas celui d' « esprit » ; leur nom juste est « âme » et non pas « esprit » parce que ces gens-là sont loin de la vie selon l'esprit.

Raison : Et quand donc cette âme est-elle tout entière esprit ?

Amour : C'est lorsque le corps est tout entier mis à mort et que la volonté se réjouit dans la honte, la pauvreté et la tribulation : il est alors tout entier esprit, mais pas autrement ; alors ces créatures spirituelles connaissent la pureté de la conscience, la paix des affections et l'intelligence de la raison.

Chapitre 73. Comment il faut que l'esprit meure pour perdre sa volonté

Raison : Au nom de Dieu, sire Amour, je vous prie de me dire pourquoi il faut que l'esprit meure pour perdre sa volonté.

Amour : C'est parce que l'esprit est tout plein de volonté spirituelle, et nul ne peut vivre de vie divine tant qu'il a de la volonté, ni trouver satisfaction s'il n'a perdu sa volonté. Or, l'esprit n'est pas parfaitement mort jusqu'à ce qu'il ait perdu le sentiment de son amour, et la volonté qui lui donnait vie n'est pas morte non plus ; et en cette perte, le vouloir atteint sa plénitude dans la satisfaction du bon plaisir divin ; et en cette mort grandit la vie supérieure, qui est toujours soit libre, soit glorieuse.

Vérité : Au nom de Dieu, sire Amour divin, je vous prie de me montrer une âme parfaite en cet état.

Amour : Volontiers, et si elle n'est pas telle que je vais vous le dire, je vous recommande de la reprendre et de lui dire qu'elle est mal disposée et préparée pour me parler en ma chambre secrète, là où personne n'entre s'il n'est disposé comme vous allez me l'entendre dire.

Je n'ai pas d'autre bien-aimée que celle qui ne craint ni la perte ni le gain, sinon seulement pour mon bon plaisir ; car autrement, elle chercherait son propre intérêt et non le mien, plutôt qu'elle serait avec moi ; alors que cette mienne épouse ne saurait chercher son propre intérêt. Si elle avait commis autant de péchés que le monde entier en a jamais commis, et fait autant de bien que tous ceux qui sont au paradis, et si tout ce bien et tout ce mal apparaissaient au peuple tout entier, cette âme n'en ressentirait ni honte ni honneur pour elle-même, et elle ne voudrait ni cacher ni dissimuler son mal ; et si elle faisait autrement, elle chercherait son propre intérêt et non

le mien, plutôt qu'elle serait avec moi. Quelle honte ressentent ceux de mon paradis, même si l'on voit leurs péchés et les dons de gloire qu'ils reçoivent de moi ? Certes, ils ne veulent nullement cacher leurs péchés, ils n'éprouvent pas de honte à ce qu'ils soient connus, ni non plus à montrer ma gloire.

Vérité : Mais certainement pas ! Ils en laissent convenir le maître qui les cache ou les montre à sa volonté. Et les âmes dont nous parlons font la même chose, elles qui sont vases de cette élection : le Loin-Près leur représente ce noble don.

Chapitre 74. Pourquoi Amour appelle cette âme par un nom aussi humble que celui d' « âme »

Amour : Maintenant, Raison, vous me demandez pourquoi j'ai donné à cette âme un nom aussi humble que celui d' « âme ». Raison, c'est à cause de votre grossièreté que je l'ai si souvent nommée par son surnom ! Et parce que l'on comprend le sens caché de quelque chose grâce à un surnom, je m'en suis aidé, et je recommencerai ; mais son nom juste, il est d'une noblesse parfaite : elle porte celui de « pure », de « céleste » et d' « Épouse de Paix ». En effet, elle trône au fond de la vallée d'où elle voit le sommet de la montagne et d'où elle voit la montagne du sommet : nul ne peut pénétrer entre les deux ; le sage y met en sûreté son trésor, c'est-à-dire le don du divin amour d'unité ; et cette unité lui donne la paix et la nourriture subtile et merveilleuse du glorieux pays où demeure son bien-aimé. Elle ne se nourrit plus de ce qu'elle possède, mais de la vie glorieuse. Cette nourriture est celle de mon épouse choisie qui est Marie-de-Paix ; et elle est Marie-de-Paix parce que Fin Amour la repaît. Marthe, sachez-le, est trop embarrassée et ne le sait pas ; ses embarras la troublent, ce qui fait qu'elle est loin d'une telle vie.

Chapitre 75. Comment l'âme illuminée fait comprendre les choses susdite par l'exemple de la transfiguration de Jésus-Christ

Entendement de Lumière divine : Eh bien ! Vous autres qui avez motif de vous cacher, dites-moi maintenant, par Amour, ce que vous comprenez en cela.

L'âme illuminée : Ce que j'en comprends, je vais vous le dire.

Les âmes qui ont motif de se cacher : Nous, nous comprenons que Jésus-Christ se transfigura sur la montagne du Thabor, où il n'y eut que trois de ses disciples. Et il leur dit de n'en point parler et de n'en rien dire jusqu'à ce qu'il soit ressuscité.

L'âme libre, aux esclaves de Nature, qui, pour autant, se cachent : Bien dit ! Vous me donnez le bâton dont je vais vous vaincre ! Aussi, je vous le demande : pourquoi Dieu fit-il cela ?

L'âme qui se cache : Il le fit à cause de nous. Et puisqu'il nous l'enseigne, pourquoi ne le ferions-nous pas ?

L'âme [libre] : Ah ! Pauvres moutons ! Que votre entendement est donc animal ! Vous laissez le grain et vous prenez la paille ! Je vous le dis : lorsque Jésus-Christ se transfigura devant trois de ses disciples, il le fit pour que vous sachiez que peu de gens verraient la gloire de sa transfiguration, et qu'il ne la montre qu'à ses amis intimes ; c'est pour cela qu'il n'y en eut que trois. Et cela arrive encore en ce monde lorsque Dieu se donne dans l'ardeur de sa lumière au cœur de la créature.

Maintenant que vous savez pourquoi il y eut trois disciples, je vais vous dire pourquoi ce fut sur la montagne : ce fut pour montrer et signifier que nul ne peut voir les choses divines tant qu'il se mêle et s'occupe des choses temporelles, c'est-à-dire des choses moindres que Dieu. Et je vais vous dire pourquoi Dieu leur dit de n'en point parler jusqu'à ce qu'il soit ressuscité : ce fut pour montrer que vous ne pouvez dire un mot des secrets divins aussi longtemps que vous pourriez en prendre vaine gloire ; jusque-là, personne ne doit en parler. En effet, je vous l'assure, autant celui qui a quelque chose à dissimuler ou à cacher, a quelque chose à montrer, autant celui qui n'a rien à montrer, n'a rien à cacher.

Chapitre 76. Où l'on montre qu'à l'exemple de la Madeleine et des saints, l'âme n'éprouve aucune confusion pour ses péchés

L'âme : Mon Dieu, oui ! Regardez la pécheresse repentante : elle n'éprouva point de confusion de ce que Jésus-Christ lui ait dit qu'elle avait choisi la meilleure part et la plus sûre, et, qui plus est, qu'elle ne lui serait jamais enlevée. Et elle n'éprouva point de confusion non plus de ce que ses péchés fussent connus de tout le peuple, au témoignage de l'Évangile même disant qu'au su de tous, Dieu chassa d'elle sept ennemis. Elle n'éprouva de confusion envers personne, sinon envers ceux à qui elle avait fait du mal ; en effet, elle était envahie, ravie et possédée, et c'est pourquoi elle ne se souciait de personne, sinon de lui.

Et quelle fut la confusion de saint Pierre, alors que Dieu ressuscitait les morts à son ombre ? Et il l'avait pourtant renié trois fois ! Certes, il n'en éprouva point de confusion, mais cela lui fit plutôt grand honneur.

Quelle fut la confusion ou la gloire de saint Jean l'Évangéliste, alors que Dieu fit par son intermédiaire la véritable Apocalypse ? Et il s'était pourtant enfui à l'arrestation de Jésus-Christ !

L'âme : Je prétends que ni lui ni les autres n'en eurent ni confusion, ni honneur, ni volonté de se dissimuler ou de se cacher ; et qu'ils ne se souciaient pas non plus de ce que Dieu faisait par leur

intermédiaire, pour eux-mêmes comme pour le peuple, même si c'était là œuvre divine.

Ces exemples suffisent amplement à ceux qui peuvent comprendre, pour qu'ils comprennent ce qui resterait à dire, et ce livre n'est pas écrit pour d'autres.

Chapitre 77. Où l'âme demande si Dieu a mis une fin et un terme aux dons de sa bonté

L'âme : J'ai dit, comme vous pouvez le voir plus haut, qu'ils n'eurent ni honte ni honneur de ce que Dieu fit pour eux, ni volonté de s'en cacher à personne.

Vérité : Mais, à coup sûr, ils n'auraient pas su pourquoi ! car ils étaient désencombrés d'eux-mêmes et tout entiers en Dieu.

L'âme : Mais, au nom de Dieu, puisqu'il leur fit ainsi cette grâce, n'en fait-il pas autant encore maintenant ? Sa largesse à donner ne serait-elle plus ce qu'elle était ? Aurait-il mis alors une fin et un terme aux dons de sa bonté ?

Courtoisie : Certainement pas ! Sa divine bonté ne pourrait pas le supporter. Pour qu'il fasse comme autrefois les grands dons qu'il veut faire, et pour qu'il donne ce qui ne l'a même jamais été ni n'a jamais été dit par aucune bouche et pensé par aucun cœur, il n'est que de vouloir et savoir s'y disposer. Comprenez, par Amour — Amour vous en prie —, qu'Amour a tant à donner et y met si peu de terme, qu'il réunit en un instant deux choses en une seule.

L'âme : Mais il y a une chose qu'il me plaît de dire, non pas pour ceux qui sont ainsi disposés car ils n'en ont que faire, mais pour ceux qui ne le sont pas et qui le seront un jour (et ceux-là en ont quelque chose à faire !) : qu'ils soient sur leurs gardes, afin que, si Amour leur demande quelque chose de cela même qu'il leur a prêté, ils ne le refusent pas, quoi qu'il puisse en résulter, à quelque heure que ce soit et quelque Vertu qu'Amour envoie pour en être messenger. En effet, en guise de messagers, les Vertus portent le vouloir d'Amour dans des lettres scellées de leur seigneur, comme le font les anges de la troisième hiérarchie.

Et tous ceux à qui Amour envoie ses messagers, qu'ils sachent aussi que, s'ils refusent alors ce que les Vertus demandent du dedans — lequel doit avoir seigneurie sur le corps —, jamais ils ne feront la paix avec le souverain qui les a envoyés, mais ils seront repris et troublés en leur connaissance, et encombrés d'eux-mêmes par manque de confiance. En effet, Amour dit que c'est lors d'un grand besoin que l'on reconnaît un ami.

Raison : Ici, répondez-moi : s'il ne l'aide pas dans le besoin, quand donc l'aidera-t-il ? Dites-le-moi donc.

Amour : Et s'il ne m'en souvient pas, qu'y a-t-il là de merveilleux ? Il me faut garder la paix de ma justice divine et rendre à chacun ce qui est sien ; non pas ce qui n'est pas sien, mais ce qui l'est.

[À l'âme :] Maintenant, comprenez le sens caché de ce livre. En effet, une chose vaut pour autant qu'on l'apprécie et qu'on en a besoin, et pas plus. Or, lorsque je voulus avoir besoin de vous (je dis « besoin dans la mesure où je vous le demande) et que cela me plut, vous vous êtes refusée à moi en plusieurs de mes messagers ; cela, personne ne le sait, sinon moi, et moi seul. Je vous ai envoyé les Trônes pour vous reprendre et vous donner des ordres, les Chérubins pour vous illuminer et les Séraphins pour vous embraser. Par tous mes messagers, je vous ai instruite de ma volonté et des états en lesquels je vous demandais d'être — et ils vous le faisaient savoir —, mais vous n'en teniez toujours pas compte. En voyant cela, je vous ai laissée à votre propre tutelle pour vous sauver vous-même ; alors que si vous m'aviez obéi, vous auriez été différente, à votre propre témoignage. Oui, vous vous sauverez bien par vous-même, mais ce sera en une vie encombrée de votre propre esprit, et jamais elle n'en sera tout à fait désencombrée, car vous n'avez pas obéi à mes messagers ni aux Vertus lorsque je voulus par leur intermédiaire désaffranchir votre corps et affranchir votre esprit ; et parce que vous n'avez pas obéi lorsque je vous instruisais par les Vertus subtiles que je vous envoyais et par mes anges dont je vous poursuivais, je ne puis pas non plus vous donner de droit la liberté que j'ai, car Justice ne peut faire cela. Oui, alors que je vous instruisais, si vous aviez obéi au vouloir des Vertus que je vous envoyais et à mes messagers dont je vous poursuivais, vous auriez eu de droit la liberté qui est la mienne. Ah ! Madame, comme vous êtes encombrée de vous-même !

L'âme : C'est vrai, mon corps est plein de faiblesse, et mon âme est pleine de crainte, car je suis souvent inquiète selon ces deux natures, qu'on le veuille ou non, alors que les personnes libres ne le sont pas ni ne peuvent l'être.

Chapitre 78. Comment ceux qui n'ont pas obéi aux enseignements de perfection demeurent encombrés d'eux-mêmes jusqu'à la mort

Amour : Oui, âme épuisée, vous avez bien du mal et peu de gain ! Et tout ça pour ne pas avoir obéi aux enseignements de perfection dont je vous poursuivais pour vous désencombrer en la fleur de votre jeunesse ; néanmoins, vous n'avez jamais voulu changer, et vous n'en avez rien voulu faire. Vous avez plutôt toujours repoussé les demandes que je vous faisais connaître par des messagers aussi nobles que ceux dont vous venez d'entendre parler.

[Aux auditeurs :] Ces gens-là demeurent encombrés d'eux-mêmes jusqu'à la mort. Mais assurément, s'ils l'avaient voulu, ils auraient

été délivrés de ce dont ils sont et seront en très grande servitude pour un petit profit... S'ils l'avaient voulu, ils en auraient été délivrés pour peu de chose. Oui, vraiment, il aurait suffi qu'ils se donnent eux-mêmes là où je les voulais, et je le leur montrais par les Vertus dont c'est l'office.

J'ai dit qu'ils auraient été absolument libres d'âme et de corps s'ils avaient suivi mon conseil exprimé par mes Vertus, mais ils leur refusèrent ma volonté et ce qu'il fallait qu'ils fassent, plutôt que je pénètre en eux avec ma liberté. Et parce qu'ils ne firent pas ce qu'il leur fallait faire, ils sont tout entiers demeurés tels que vous l'entendez dire, et embarrassés d'eux-mêmes. Ils le savent bien, ceux qui sont libres, anéantis et ornés de délices, et ils voient par eux-mêmes l'esclavage des autres. En effet, le soleil véritable luit en leur lumière, si bien qu'ils voient les poussières dans le rayon du soleil grâce à l'éclat du soleil et de son rayon. Et quand ce soleil est en l'âme avec ces rayons et ces éclats, le corps n'éprouve plus de faiblesse ni l'âme de crainte, car le vrai Soleil de Justice n'a jamais soigné ni guéri une âme sans guérir le corps, lorsqu'il faisait des miracles sur terre ; et il en fait encore souvent autant maintenant, mais pas pour ceux qui n'y mettent point de foi.

Ainsi pouvez-vous voir et entendre que celui-là est grand, fort, très libre et désencombré de toutes choses, qui se fie à Dieu, car alors Dieu le sanctifie.

Je viens de dire de ceux que je poursuivais de l'intérieur pour qu'ils obéissent à la perfection des Vertus et qui n'en ont rien fait, qu'ils demeureront jusqu'à la mort encombrés d'eux-mêmes ; j'ajoute ceci : s'ils s'efforçaient chaque jour d'accomplir la perfection des apôtres par l'application de leur volonté, ils ne seraient pas pour autant désencombrés d'eux-mêmes — que personne ne s'y attende ! —, pas plus de corps que d'âme. Non ; et mieux encore : puisque la rudesse et les poursuites intérieures n'aboutissent pas à cela, il n'y a plus rien à faire. En effet, tout ce que l'on fait avec soi-même est tout encombré de soi-même : qu'ils le sachent, tous ceux qui entreprennent d'oeuvrer avec eux-mêmes sans l'ardeur de l'effervescence intérieure.

Chapitre 79. Comment l'âme libre conseille de ne point s'opposer à ce que demande le bon esprit

L'âme libre : Si je dis à tous ceux qui s'entraînent à la vie parfaite d'être sur leurs gardes, c'est pour qu'ils ne refusent pas ce que demande l'ardeur du désir du vouloir de l'esprit, si cher leur soit-il d'atteindre ce qu'il y a de meilleur et qui suit cette vie, elle que l'on nomme « vie égarée » et « vie selon l'esprit ».

Amour : J'ai dit qu'ils soient sur leurs gardes, parce qu'ils en ont besoin s'ils veulent venir à ce qu'il y a de meilleur et l'atteindre ;

cette vie-ci en est domestique et servante, et elle prépare l'hôtel pour héberger à sa venue un état aussi grand que la liberté du rien-vouloir, état dont l'âme sera en tout point satisfaite, je veux dire : satisfaite de ce rien qui donne tout. En effet, celui qui donne tout possède tout, et personne d'autre.

L'âme : Oui, mais je voudrais dire encore ceci à ceux qui sont égarés : celui qui, comme je l'ai dit, se garderait en paix et accomplirait parfaitement le vouloir de l'ardeur du désir tranchant de l'opération de son esprit, en tenant ses sens si court qu'ils n'aient point d'opération en vertu de délibérations étrangères au vouloir de l'esprit, celui-là parviendrait ensuite, en héritier légitime, au plus près de l'état dont nous parlons.

Amour : Cette âme serait la fille aînée du Roi très-haut, à qui rien d'aimable ne manque. Et cette dame a atteint l'état dont nous parlons là où il est le plus noble, et je vais vous dire comment : rien n'est vide en elle qui ne soit tout rempli de moi-même ; et c'est pourquoi elle ne peut abriter ni inquiétude ni ressouvenance, si bien qu'elle n'a plus en elle aucune image. Cependant, Pitié et Courtoisie ne sont pas éloignées de cette âme lorsqu'il le faut, c'est-à-dire en leur temps et en leur lieu.

L'âme : Il est juste que Pitié et Courtoisie ne soient pas éloignées de moi, car elles ne le furent pas non plus de Jésus-Christ par qui j'ai de nouveau la vie ; et quoique sa douce âme ait été glorifiée dès qu'elle fut unie à un corps mortel et à une nature divine en la personne du Fils, Pitié et Courtoisie demeurèrent néanmoins en lui. Qui serait courtois n'aimerait que ce qu'il devrait ; or, jamais il n'a aimé l'humanité du Fils de Dieu, celui qui l'aime temporellement, et jamais il ne l'a aimé divinement, celui qui aime quelque chose corporellement ; car ceux qui aiment sa divinité, ils ressentent peu son humanité : jamais celui qui la ressent corporellement ne lui fut conjoint ni uni, ni n'en fut divinement empli. Et que ressentirait-on ? Si Dieu ne bougeait pas, rien non plus ne bougerait ! Maintenant, comprenez avec noblesse le sens caché de cela.

Raison : Oui, que de telles âmes soient fortes, cela est clair dans le cas du Baptiste.

Amour : Fut-il jamais faible et encombré de lui-même ?

L'âme : Certes non ! Amour ne détruit pas, mais il instruit plutôt, il nourrit et soutient ceux qui se fient à lui, car il rassasie, il est un abîme et un océan débordant.

Chapitre 80. Comment l'âme chante et déchante

L'âme : Un moment je chante, un autre je déchante, mais tout cela pour ceux qui ne sont pas encore libres, afin qu'ils entendent quelques points touchant la liberté et ce qu'il faut pour y parvenir.

Amour : Par une lumière divine, cette âme a aperçu l'état du pays où elle doit être, et elle a passé la mer pour sucer la moelle du haut cèdre. En effet, nul ne prend ni n'atteint cette moelle, s'il ne passe la haute mer et s'il ne noie sa volonté en ses ondes. Vous qui aimez, comprenez ce que cela veut dire.

Je viens de dire que, par moi, cette âme est venue au rien, et même au moins qu'infiniment rien : en effet, tout comme Dieu est insaisissable quant à sa puissance, cette âme est endettée de son insaisissable néant pour une seule heure de temps où elle a dressé sa volonté contre lui. Elle lui doit, sans réduction, la dette que mérite sa volonté, et cela autant de fois qu'elle a voulu la lui dérober.

L'âme : O Dieu vrai, vous qui voyez et supportez cela, qui donc va payer cette dette ? (Se répondant à elle-même :) Eh bien ! cher Seigneur, vous la paierez vous-même ! Car la pleine bonté qui émane de votre courtoisie ne pourrait supporter que je n'en sois acquittée par le don d'Amour, de lui à qui vous faites payer en un instant toutes mes dettes. Ce très doux Loin-Près a porté le dernier denier de ma dette, et il me dit que vous avez autant à me rendre que moi envers vous. En effet, si je vous dois autant que vous valez, vous me devez autant que vous avez, car telle est la largesse de votre nature divine. Et, pour autant, cet aimable Loin-Près dont je viens de parler dit que ces deux dettes doivent s'annuler et n'en faire dorénavant qu'une seule ; et j'en suis d'accord, car c'est là le conseil de mon prochain.

Raison : Mais, au nom de Dieu, Madame, qui donc est votre prochain le plus proche ?

L'âme : C'est l'exhaussement qui me ravit : il m'envahit et m'unit au cœur de la moelle du divin Amour, et j'en suis liquéfiée ; il est donc juste que je me souviens de lui, car je suis abandonnée en lui. Il faut se taire sur cet état, car l'on n'en peut rien dire.

Amour : Rien, c'est vrai. Pas plus que l'on pourrait enfermer le soleil bien longtemps, cette âme ne peut dire en vérité quelque chose de cette vie, à côté de ce qu'il en est en réalité.

Etonnement : Oui, Madame, vous êtes une source d'amour divin, source où prend naissance la fontaine de la connaissance divine, source et fontaine où prend naissance le fleuve de la louange divine.

L'âme, confirmée en son néant : J'abandonne tout parfaitement, à la volonté divine.

Chapitre 81. Comment cette âme ne se soucie ni d'elle-même, ni de son prochain, ni de Dieu même

Amour : Ainsi, cette âme tient son juste nom du néant où elle demeure. Et puisqu'elle n'est rien, elle ne se soucie de rien, ni d'elle-

même, ni de son prochain, ni de Dieu même. En effet, elle est si petite qu'elle ne peut être trouvée ; et toute chose créée est si éloignée d'elle, qu'elle ne peut la sentir ; et Dieu est si grand, qu'elle n'en peut rien saisir ; et pour ce rien, elle en est venue à la sûreté de ne rien savoir et de ne rien vouloir. Et ce rien dont nous parlons lui donne tout, et personne ne peut le posséder autrement

Cette âme est emprisonnée et détenue au pays de paix entière, car elle est toujours en pleine satisfaction ; elle y nage, elle y plonge, elle s'y baigne et y regorge de paix divine, sans qu'elle se meuve de son dedans ni qu'elle agisse au-dehors : ces deux choses lui ôteraient cette paix si elles pouvaient pénétrer en elle ; mais elles ne le peuvent pas, car l'âme est en 'état de souveraineté, et c'est pourquoi elles ne peuvent l'importuner ni la troubler en rien. Si elle fait quelque chose au-dehors, c'est toujours sans elle-même ; si Dieu fait son œuvre en elle, c'est de lui-même en elle, sans elle et pour elle. Et cette âme n'en est pas plus encombrée que son ange ne l'est de la garder, car l'ange n'est pas plus encombré de nous garder que s'il ne nous gardait pas. En effet, cette âme n'est pas plus encombrée de ce qu'elle fait sans elle-même, que si elle ne le faisait pas, car d'elle-même, elle n'a rien : elle a tout donné librement, sans aucun « pourquoi », car elle est dame de l'époux de sa jeunesse, lequel est le soleil resplendissant qui chauffe et nourrit la vie de ce qui est et qui provient de son être à lui. Cette âme n'en est point restée ni au doute ni au chagrin.

Raison : Mais comment cela ?

Amour : Par une alliance sûre et un accord véritable de vouloir seulement les dispositions divines.

Chapitre 82. Comment cette âme est libre

[L'auteur, aux auditeurs :] L'âme qui en est là parfaitement, elle est libre par ses quatre quartiers. Il faut en effet qu'un homme ait quatre quartiers de noblesse avant de pouvoir être appelé gentilhomme, et il en va de même au sens spirituel.

Le premier quartier par lequel cette âme est libre, c'est qu'elle n'a point de reproches en elle, même si elle ne fait ni n'opère les œuvres des Vertus. Au nom de Dieu, comprenez si vous le pouvez, vous qui entendez ! Comment se pourrait-il que l'exercice d'Amour s'accompagne d'œuvres des Vertus, alors qu'il faut que cessent les œuvres là où Amour s'exerce ?

Le second quartier, c'est qu'elle n'a pas de volonté, pas plus que les morts dans les tombeaux, sinon seulement la volonté divine. Cette âme ne se soucie ni de justice ni de miséricorde : elle établit et elle met tout en la seule volonté de celui qui l'aime C'est là le second quartier par lequel cette âme est libre.

Le troisième quartier, c'est qu'elle croit et prétend qu'il n'y eut, qu'il n'y a et qu'il n'y aura jamais personne de pire qu'elle, ou qui soit mieux aimé de celui qui l'aime telle qu'elle est. Notez cela et ne le comprenez pas de travers !

Le quatrième quartier, c'est qu'elle croit et prétend ceci : pas plus que Dieu ne peut vouloir autre chose que ce qui est bon, pas plus elle ne peut vouloir autre chose que sa divine volonté. Amour l'a tant enrichie de lui-même, qu'il lui fait prétendre cela, lui qui, de et par sa bonté, l'a transformée en cette bonté ; lui qui, de et par son amour, l'a transformée en cet amour ; lui qui, de et par son vouloir divin, l'a purement transformée en ce vouloir. Il est cela-même de lui-même et en lui-même pour elle ; et cela, elle le croit et le prétend, et autrement elle ne serait pas libre par tous ses quartiers.

Comprenez le sens caché de cela, auditeurs de ce livre, car il s'y trouve le grain qui nourrit l'épouse : cela vaut pour autant qu'elle est en l'état où Dieu la fait être, là où elle a donné sa volonté et où elle ne peut donc vouloir que la volonté de celui qui, de lui-même et pour elle, l'a transformée en sa bonté.

Et si elle est ainsi libre par tous ses quartiers, elle perd son nom, car elle accède à la souveraineté. C'est pourquoi elle le perd en celui avec qui elle se fond et en qui elle s'abandonne, par lui, en lui et pour elle-même, tout comme ferait une eau qui viendrait de la mer et qui recevrait un nom, par exemple l'Oise, ou la Seine ou une autre rivière : quand cette eau ou cette rivière rentre dans la mer, elle perd son cours et le nom sous lequel elle courait en plusieurs pays en accomplissant son oeuvre ; maintenant qu'elle est dans la mer et s'y repose, elle a perdu cette peine. De même en va-t-il pour cette âme ; vous avez assez de cet exemple pour trouver le sens caché de son histoire : elle est venue de la mer et a reçu un nom, puis elle y rentre et perd ainsi son nom, et elle n'en a plus d'autre que celui de ce en quoi elle est parfaitement transformée, c'est-à-dire que celui de l'amour de l'époux de sa jeunesse, lui qui a transformé l'épouse tout entière en lui : il est, donc elle est ; cela lui suffit merveilleusement, elle en est donc émerveillée ; il est Amour jouissant, elle est donc amour, et cela la délecte.

Chapitre 83. Comment cette âme reçoit le nom de la transformation en laquelle Amour l'a transformée

Amour : Maintenant, cette âme est sans nom, et c'est pourquoi elle reçoit celui de la transformation en laquelle Amour l'a transformée, tout comme les eaux dont nous avons parlé reçoivent le nom de « mer », car il n'y a plus que la mer dès qu'elles y sont rentrées.

Et il n'y a pas non plus de nature du feu qui n'attire en elle quelque matière, car le feu fait une seule chose de lui-même et de la matière — non pas deux, mais une seule — ; il en va de même de ceux dont

nous parlons : Amour attire toute leur matière en lui, et c'est une même chose qu'Amour et que ces âmes — non pas deux, car il y aurait alors discorde entre elles, mais une seule chose, et pour autant, il y a concorde.

Chapitre 84. Comment l'âme libre par ses quatre quartiers accède à la souveraineté et vit librement de vie divine

Amour : J'ai dit que l'âme qui est ainsi libre par ses quatre quartiers, accède ensuite à la souveraineté.

Raison : Aïe ! Amour, n'y a-t-il aucun don plus élevé ?

Amour : Mais si ! Il y en a un, et c'est son prochain le plus proche ; en effet, lorsqu'elle est ainsi libre par ses quatre quartiers et noble en toutes les branches qui descendent d'elle — aucun vilain n'y est pris en mariage, et c'est pourquoi elle est absolument noble —, l'âme vient alors à un étonnement que l'on nomme « le rien-penser du proche Loin-Près ». Désormais, elle ne vit plus seulement de vie de grâce et de vie selon l'esprit, mais aussi de vie divine, librement — non pas glorieusement, car elle n'est pas glorifiée, mais divinement —. En effet, Dieu l'a alors sanctifiée par lui-même ; et là, personne ne peut pénétrer, qui soit contraire à la bonté.

[L'auteur, aux auditeurs :] Comprenez comme il faut, car cela vaut pour autant que cette âme est en cet état ; Dieu vous donne d'y être continuellement sans en sortir ! Je le dis à ceux pour qui Amour a fait faire ce livre, et à ceux pour qui je l'ai écrit. Mais vous qui n'en êtes pas, ni n'en fûtes, ni n'en serez, vous perdriez votre peine à vouloir le comprendre : il n'en peut rien goûter, celui qui, soit n'est pas en Dieu sans être, soit n'a pas Dieu en lui en étant 3. Comprenez le sens caché de cela, car ce qui nourrit, c'est ce qui a bon goût ; on le dit souvent, en effet : « Mauvais goût mal nourrit ! »

Raison, elle qui est encombrée : À coup sûr, voilà qui est bien dit !

L'âme, saisie dans le rien-penser par ce proche Loin-Près qui la délecte en paix : Vraiment, personne ne pourrait dire ni penser la grossièreté et l'encombrement de Raison ! On le voit bien à ses disciples ! Un âne qui voudrait les écouter n'y trouverait rien à redire ! Mais Dieu m'a bien gardée de tels disciples ! Ils ne me retiendront pas en leur conseil, et je ne veux plus écouter leur doctrine, car je m'y suis trop longtemps tenue, même si cela m'a été bon. Maintenant, j'ai mieux, quoiqu'ils ne le sachent pas, car un esprit étroit ne peut apprécier une chose de grosse valeur ou comprendre ce dont Raison n'est pas maîtresse ; ou s'il le comprend ce ne sera toujours pas bien souvent ! Et c'est pourquoi je dis que je ne veux plus écouter leur grossièreté ; qu'ils ne m'en parlent plus, je ne puis plus la souffrir ! et je n'en ai d'ailleurs ni les moyens ni la raison. Et c'est là une œuvre de Dieu, car Dieu fait son œuvre en moi : je ne lui dois point d'œuvre, puisque lui-même opère en moi ; et si j'y

mettais du mien, je déferais son œuvre. Et c'est ainsi que les disciples de Raison voudraient, si je les en croyais, me ramener en cette pauvreté de leur conseil. Mais ils perdent leur peine, car c'est là chose impossible ; cependant, je les en excuse pour leur bonne intention.

Chapitre 85. Comment cette âme est libre, plus que libre, parfaitement libre

Amour : Cette âme est libre, plus que libre, parfaitement libre, suprêmement libre, à sa racine, en son tronc, en toutes ses branches et en tous les fruits de ses branches.

Cette âme a pour héritage une liberté parfaite ; chacun de ses quartiers en est revêtu sur sa plaine 1. Elle ne répond à personne si elle ne le veut bien et s'il n'est de son lignage, car un gentilhomme ne daignerait répondre à un vilain qui l'appellerait ou le convoquerait sur un champ de bataille ; et c'est pourquoi, qui appelle cette âme ne la trouve pas : ses ennemis n'en reçoivent plus réponse.

L'âme : C'est juste. Puisque je crois Dieu en moi, il faut qu'il se souvienne de moi ; sa bonté ne peut me perdre.

Amour : Cette âme est écorchée vive en étant mise à mort, elle est embrasée par l'ardeur du feu de la charité, et sa cendre est jetée en haute mer par le néant de sa volonté. Elle est d'une aimable noblesse dans la prospérité, d'une haute noblesse dans l'adversité, et d'une excellente noblesse en tous lieux, quels qu'ils soient. Celle qui est telle ne recherche plus Dieu, ni dans la pénitence, ni dans les sacrements de la Sainte Eglise, ni dans les pensées, ni dans les paroles, ni dans les œuvres, ni dans les créatures d'ici-bas, ni dans les créatures d'en haut, ni dans la justice, ni dans la miséricorde, ni dans la gloire glorieuse, ni dans la connaissance divine, ni dans l'amour divin, ni dans la louange divine.

Chapitre 86. Comment Raison est émerveillée de ce qui est dit de cette âme

Raison : Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Que dit cette créature ? Il y a là de quoi étonner le monde entier ! Mais que vont dire ceux que j'ai nourris ? Je ne saurais pas quoi leur dire ni quoi leur répondre pour arranger cela !

L'âme : Voilà qui ne me surprend pas ! Pour tout ce qui touche à cet état, ce sont en effet des gens qui ont des pieds et pas de chemin, des mains pour ne rien faire, une bouche et pas de parole, des yeux et pas de lumière, des oreilles pour ne rien entendre, une raison pour ne pas raisonner, un corps pour ne pas vivre et un coeur pour ne rien comprendre. Voilà pourquoi ceux que vous avez nourris vont de surprise en surprise !

Amour : Oui, vraiment, ce sont là des surprises dont ils sont bien surpris ! En effet, ils sont trop éloignés du pays où l'on a cet exercice pour être à sa hauteur ; alors que ceux qui y sont, qui appartiennent au pays où Dieu vit, ils n'en sont pas surpris.

L'âme libérée : Ah non ! À Dieu ne plaise ! car ce serait chose vilaine ; je vais vous dire et vous montrer comment par un exemple : si un roi faisait à l'un de ses loyaux serviteurs un don si grand qu'il serait riche pour toujours sans plus jamais servir, un homme sage en serait-il surpris ? Il ne devrait certes point l'être, car ce serait là blâmer le roi, le don qu'il a fait et celui qui est affranchi par ce don.

Courtoisie : Et moi je vais vous dire en quoi et pourquoi : c'est parce qu'un homme sage n'est pas surpris que l'on fasse ce que l'on doit faire ; au contraire, il loue, il apprécie et il aime cela ; et s'il en était surpris, il montrerait par là que l'on aurait fait quelque chose d'inconvenant. Alors que le vilain de coeur et le petit esprit, parce qu'il ne sait, faute de sens, ce que sont honneur et courtoisie ni ce qu'est le don d'un noble seigneur, en est grandement surpris.

Vérité : Ce n'est pas surprenant, il en est bien cause, comme vous avez pu l'entendre.

L'âme libérée, dans la noblesse de son unité : Pardieu ! Comment quelqu'un de sensé serait-il surpris de ce que je dise des choses grandes et nouvelles, et de ce que je trouve partout, de tout et en tout ma pleine satisfaction ? Mon bien-aimé est grand, lui qui me fait un grand don, et comme il est toujours neuf, il me renouvelle ce don ; et comme il est par lui-même rempli et rassasié de l'abondance de tous les biens, je suis remplie et rassasiée de l'abondance des délices de la bonté qui déborde de sa bonté divine, sans que je la cherche avec peine et avec effort dans les satisfactions dont parle ce livre 2. Il est, et c'est cela qui me rassasie.

Pure Courtoisie : C'est tout à fait juste. Il revient à l'amant, puisqu'il en est digne, de rassasier sa bien-aimée de sa bonté.

Marthe est troublée, Marie est en paix ; Marthe est louée, Marie l'est plus encore ; Marthe est aimée, Marie l'est bien plus.

Marie n'a qu'un seul esprit en elle, c'est-à-dire une seule intention, qui lui fait trouver la paix ; mais Marthe en a tout le temps de nouvelles, si bien que sa paix est tout le temps troublée ; et pour autant, l'âme libre ne peut avoir qu'une seule intention.

Cette âme entend tout le temps ce qu'elle n'entend pas ;

Elle voit tout le temps ce qu'elle ne voit pas ;

Ainsi est-elle tout le temps là où elle n'est pas ;

Ainsi sent-elle tout le temps ce qu'elle ne sent pas.

Et elle possède alors son bien-aimé et dit :

L'âme : Je le possède, car il est mien. Je ne le laisserai pas s'en aller : il est en ma volonté. Advienne que pourra, puisqu'il est avec moi, et ce serait ma faute que de m'inquiéter.

Chapitre 87. Comment cette âme est souveraine des Vertus et fille de Divinité

Amour : Cette âme est souveraine des Vertus, fille de Divinité, soeur de Sagesse et épouse d'Amour.

L'âme : C'est vrai, mais voilà qui semble à Raison un langage surprenant. Cela n'est pas merveille, car avant peu de temps, elle ne sera plus ; alors que moi, je suis et serai toujours sans défaillir, car Amour n'a ni commencement, ni fin, ni mesure, et je ne suis qu'Amour : comment donc en aurais-je ? Cela ne saurait être !

Raison : Mon Dieu ! Comment oser dire une chose pareille ? Je n'ose l'écouter, et en vérité, Madame, je défaille à vous entendre... le coeur me manque ! je me meurs !

L'âme : Las ! Que n'est-elle morte depuis longtemps ! Car tant que je vous ai possédée, dame Raison, je n'ai pu jouir librement de mon héritage ni de ce qui était et est à moi ; mais maintenant, je puis en jouir librement puisque je vous ai blessée à mort par amour !

Oui, désormais, Raison est morte.

Amour, à cette âme qui est Amour même et rien d'autre qu'Amour, depuis qu'Amour, en sa bonté divine, a jeté sous ses pieds et mis à mort sans retour Raison et les oeuvres des Vertus : Je vais vous dire ce que Raison dirait si elle était vivante en vous, et ce qu'elle vous demanderait, à vous qui êtes notre bien-aimée.

Chapitre 88. Comment Amour demande ce que Raison demanderait si elle était en vie, à savoir, qui est la mère de Raison et des autres Vertus

Amour : Je vais vous dire ce que Raison demanderait si elle était en vie : elle demanderait qui est sa mère et celle des autres Vertus, ses sœurs, et si à leur tour elles sont mères de quelqu'un.

(Se répondant à lui-même :) Oui, toutes les Vertus sont mères.

L'âme : Mais de qui ? de Paix ?

Amour : De Sainteté !

L'âme : Ainsi, toutes les Vertus, elles qui sont sœurs de Raison, sont mères de Sainteté ?

Amour : Oui, mais de cette Sainteté que Raison comprend, et pas d'une autre.

L'âme : Et qui donc sera mère des Vertus ?

Amour : C'est Humilité, mais non l'humilité qui est telle par l'œuvre des Vertus, car celle-ci est sœur germaine de Raison — je dis « sœur

» parce qu'une mère est plus que son enfant, infiniment plus, comme vous pouvez le voir vous-même.

L'âme, parlant à la place de Raison : Et d'où est donc l'Humilité qui est mère de ces Vertus ? De qui est-elle fille, et d'où vient-elle pour être mère d'un si grand lignage que celui des Vertus, et grand-mère de Sainteté, dont les Vertus sont mères ? Qui donc est l'aïeule de cette Sainteté ? Personne ne peut-il dire d'où vient cette lignée ?

Amour : Non ; celui qui le sait ne sait rien qui se puisse mettre en paroles.

L'âme : C'est vrai, mais je mentirais plutôt que de n'en rien dire !

Cette Humilité, qui est grand-mère et mère, est fille de divine majesté, si bien qu'elle naît de Divinité. Déité est sa mère, et l'aïeule de ses branches, dont les rejets produisent du fruit en abondance. Nous nous en tairons, car en parler les gâte. Cette Humilité a donné le tronc et le fruit de ces rejets : c'est pourquoi s'en approche la paix de ce Loin-Près, lui qui la désencombre de toute opération. Le parler l'endommage, la pensée l'enténébre. Loin-Près la désencombre et plus rien ne l'encombre : elle est quitte de tout service et vit de liberté.

Qui sert, n'est pas libre ;

Qui sent, n'est pas mort ;

Qui désire, veut ;

Qui veut, mendie ;

Qui mendie fait défaut

Au divin contentement.

Mais ceux qui sont toujours loyaux envers elle, ils sont toujours envahis par Amour, anéantis par Amour et tout dérobés par Amour ; aussi n'ont-ils soin que d'Amour, même s'ils souffrent et endurent pour toujours des tourments aussi grands que Dieu est grand dans sa bonté. Et jamais elle n'aima en finesse, l'âme qui douterait que ce soit là vérité !

Chapitre 89. Comment cette âme a tout donné dans la liberté de sa noblesse

Amour : Cette âme a tout donné dans la liberté de la noblesse de l'œuvre de la Trinité : en elle, elle établit sa volonté avec tant de dépouillement, qu'elle ne peut pécher à moins de s'en arracher. Et si elle n'a pas de quoi pécher, c'est que personne ne le peut sans volonté. Elle n'a donc pas à s'en garder pour peu qu'elle laisse sa volonté là où elle est établie, c'est-à-dire en celui qui la lui avait donnée librement en sa bonté ; mais il voulait, en retour, la recevoir à sa prière de la main de sa bien-aimée, libre et dépouillée, sans nul « pourquoi 1 » de sa part, et cela pour deux raisons : parce qu'il le

veut, et parce qu'il le mérite. Aussi n'a-t-elle point connu de paix abondante et continue jusqu'à ce qu'elle ait été purement dépouillée de son vouloir.

Cette âme ressemble à quelqu'un qui serait toujours ivre : qui est ivre ne se soucie de rien qui lui arrive, sous quelque forme que les événements arrivent, pas plus que si cela ne lui arrivait pas ; et s'il s'en souciait, c'est qu'il ne serait pas vraiment ivre. De même, si cette âme a de quoi vouloir, c'est qu'elle est mal établie et qu'elle peut bien encore tomber lorsque l'adversité ou la prospérité l'assaille. Elle n'est alors pas « toute », puisqu'elle n'est pas rien tant qu'elle a de quoi vouloir, et que sa pauvreté et sa richesse sont de vouloir donner ou retenir.

Je voudrais bien dire encore ceci à tous ceux, qu'ils le veuillent ou non, que leur désir réclame et appelle du dedans vers des œuvres de perfection accomplies en cultivant Raison : s'ils voulaient être ce qu'ils pourraient être, ils en viendraient à l'état dont nous parlons, en même temps qu'ils seraient seigneurs sur eux-mêmes, sur le ciel et sur la terre.

Raison : Comment cela, « seigneurs » ?

L'âme libre, qui possède tout sans y mettre son cœur — car si son cœur le sent, c'est qu'elle n'en est pas là : Cela, personne ne peut le dire.

Chapitre 90. Comment on peut venir à la perfection en faisant le contraire de son vouloir

Amour : J'ai dit que celui qui obéirait à la demande provenant du dedans de son esprit — s'il est provoqué à un bon vouloir, car autrement, je ne le dis pas —, s'il laissait tout son vouloir du dehors pour vivre une vie selon l'esprit, il en viendrait aussi à une totale seigneurie.

L'esprit, qui cherche cela même en sa vie égarée: Au nom de Dieu, dites-nous donc comment !

L'âme libérée : Cela, personne ne peut le dire, sinon celui-là seul qui est tel en sa créature du fait

de sa bonté pour elle. Mais je puis bien vous dire qu'il faut, avant d'y parvenir, accomplir parfaitement le contraire de son vouloir et nourrir les Vertus jusqu'à la gorge, et se tenir ferme sans défaillir pour que l'esprit ait toujours seigneurie sans contrariété.

Vérité : Mon Dieu ! Comment serait-il malade, le corps dont le cœur enferme un tel esprit ?

L'âme libérée : J'ose bien dire que ce vouloir — et il faut l'avoir en la vie égarée, c'est-à-dire en la vie selon l'esprit —, gâterait en un bref instant les humeurs de toutes les maladies : tel est le remède de l'ardeur de l'esprit.

Amour : C'est vrai ! Qu'il l'essaie, celui qui en doute, et il en saura la vérité ! Maintenant, je vous dirai ceci : à l'opposé de ce qui se passe pour l'âme libérée, la vie dont nous avons parlé et que nous appelons « vie selon l'esprit », ne peut trouver la paix si le corps ne fait toujours le contraire de sa volonté ; il faut comprendre que ces gens-là font l'opposé de ce que veut leur sensualité, et qu'autrement, s'ils ne vivaient pas à l'opposé de leur bon plaisir, ils retomberaient dans la perte de cette vie. Mais ceux qui sont libres font tout le contraire : en effet, tout comme il faut faire, dans la vie selon l'esprit, le contraire de sa volonté pour ne pas perdre la paix, à l'opposé, ceux qui sont libres font tout ce qui leur plaît pour ne pas perdre la paix, puisqu'ils en sont venus à l'état de liberté, c'est-à-dire puisqu'ils sont tombés des Vertus en Amour, et d'Amour en Néant.

Chapitre 91. Comment la volonté de ces âmes est la volonté d'Amour ; quelle en est la raison

L'âme : Ceux-là ne font rien qui ne leur plaise, et s'ils le faisaient, ils s'enlèveraient à eux-mêmes la paix, la liberté et la noblesse. En effet, une âme n'est pas accomplie tant qu'elle ne fait pas ce qui lui plaît et qu'elle n'éprouve point de remords à faire son bon plaisir.

Amour : C'est juste, car sa volonté est nôtre : elle a passé la mer Rouge et ses ennemis y sont restés'. Son bon plaisir est notre volonté, du fait de la pureté de l'unité du vouloir de la divinité, où nous l'avons enfermée. Sa volonté est nôtre, car elle est tombée de la grâce en la perfection de l'oeuvre des Vertus, des Vertus en Amour, d'Amour en Néant, et de Néant en la glorification adieu, laquelle se voit par les yeux de sa majesté qui l'a ici glorifiée par lui-même. Aussi est-elle si remise en lui, qu'elle ne voit plus ni elle, ni lui ; et c'est pourquoi il se voit tout seul, du fait de sa divine bonté. Il sera par lui-même en cette bonté qu'il avait de lui-même avant que l'âme soit et qu'il lui donne sa bonté dont il la fit souveraine : telle fut sa volonté libre, et il ne peut la retrouver de lui-même sans le bon plaisir de l'âme ; mais il la retrouve maintenant sans aucun « pourquoi », au point même où il l'avait avant que celle-ci en soit souveraine. Personne ne vit cela sinon lui, personne n'aime sinon lui, car personne n'est sinon lui ; et pour autant, il est seul à aimer, seul à se voir et seul à se louer de ce qu'il est en lui-même. Et ici, je m'arrête, car c'est l'état le plus noble que l'âme puisse connaître ici-bas.

Mais il y a cinq états en dessous de celui-là, et il faut aller jusqu'au bout de ce que demande chacun d'eux, avant que l'âme puisse recevoir ce sixième, qui est le plus profitable, le plus noble et le plus aimable de tous. Quant au septième, il est au paradis, et il est parfait sans que rien lui manque. Ainsi Dieu fait-il ses oeuvres divines en

ses créatures par sa bonté : là où 'il se trouve, le Saint-Esprit souffle, et c'est comme cela qu'il fait ses merveilles en elles.

Chapitre 92. Comment l'âme se désencombre de Dieu, d'elle-même et de son prochain

L'âme satisfaite : Oui, Seigneur, vous avez tant souffert par nous, et vous avez opéré tant de choses en nous, par vous-même et de vous-même, que ces deux œuvres ont pris fin en nous, mais bien tard ! Maintenant, faites votre œuvre en nous de vous-même, pour nous-mêmes et sans nous-mêmes, comme il vous plaira, Seigneur. Car pour moi, dorénavant, je ne crains plus rien ; je me désencombre de vous, de moi-même et de mon prochain, et je vais vous dire comment : je vous abandonne, je m'abandonne moi-même et j'abandonne tout mon prochain au savoir de votre divine sagesse, au pouvoir de votre divine puissance et au gouvernement de votre divine bonté, et cela, pour votre seule divine volonté. Et seules ces choses divines, anéanties, illuminées et glorifiées par la majesté divine, m'ont libérée de toutes choses ; et cela sans retour, car autrement, s'il y manquait quelque chose, ce ne serait pas un don.

(La même, aux esclaves de Raison et de Nature, pour leur faire envie :) Maintenant, si vous le voulez et si vous avez reçu ce don, comprenez : je ne dois rien, si Amour n'est pas esclave ou si rien n'est qui ne puisse être ; et quand cela est, Dieu vit alors lui-même en cette créature et sans qu'elle l'en empêche.

Chapitre 93. Où l'on parle de la paix de la vie divine

[L'auteur, aux auditeurs :] La paix de cette vie, qui est vie divine, ne se laisse ni penser, ni dire, ni écrire, tant l'âme est en cet amour sans l'œuvre du corps, sans celle du cœur, sans celle de l'esprit : c'est par l'œuvre divine qu'elle a accompli la Loi. Raison apprécie bien que Madeleine ait cherché Jésus-Christ, mais Amour s'en tait. Notez-le bien et ne l'oubliez pas, car elle manquait à la vie divine — que Vérité nomme vie glorieuse — tant qu'elle le cherchait. Mais lorsqu'elle fut au désert, Amour la posséda et l'anéantit, et c'est pourquoi Amour fit désormais son œuvre en elle, pour elle, sans elle, et elle vécut désormais de la vie divine qui lui fit posséder la vie glorieuse. Désormais, elle trouva Dieu en elle-même, sans le chercher ; et d'ailleurs, elle n'avait pas de quoi, puisqu'Amour l'avait possédée. Mais avant qu'Amour la possède, elle le cherchait par le désir du vouloir en une façon de sentir selon l'esprit, et pour autant, elle était humaine et d'humble condition, car elle était égarée, « marrie », et non pas Marie. Elle ne savait pas, lorsqu'elle le cherchait, que Dieu est tout entier partout ; sinon, elle ne l'aurait pas cherché. Et je n'ai trouvé personne qui le sût toujours, si ce n'est la vierge Marie : jamais elle n'eut de volonté par sensualité ni ne fit d'œuvre selon l'esprit, mais elle eut seulement la volonté de la divinité, laquelle naît de l'opération divine. Vouloir seulement la

volonté divine : voilà ce que fut, est et sera son divin regard, sa nourriture divine, son amour divin, sa paix divine, sa louange divine, tout son labeur et son repos. Et c'est pourquoi elle reçut, sans aucun intermédiaire en son âme, la vie glorieuse de la Trinité en un corps mortel.

Chapitre 94. Du langage de la vie divine

[L'auteur, aux auditeurs :] Le langage de cette vie, qui est vie divine, c'est le silence secret de l'amour divin. Elle y est venue depuis longtemps si elle l'a voulu depuis longtemps. Il n'y a plus ici d'autre vie que de toujours vouloir la volonté divine.

Pourquoi tarder à vous abandonner vous-même ? Car nul ne peut reposer au suprême repos s'il n'est d'abord épuisé, j'en suis certain. Laissez les Vertus avoir ce qui en vous leur appartient du vouloir tranchant et du cœur de votre esprit, jusqu'à ce qu'elles vous aient acquittés de ce que vous devez à Jésus-Christ ; cela, il convient de le faire, avant que de venir à la Vie.

Au nom de Dieu, comprenez ce que dit Jésus-Christ lui-même : ne dit-il pas en l'Evangile que « quiconque croira en moi fera les œuvres mêmes que je fais, et il en fera encore de plus grandes » ? Où se trouve, je vous le demande, le sens caché de cette parole ? Jusqu'à ce que l'on ait payé à Jésus-Christ tout ce qu'on lui doit, on ne peut trouver la paix du pays de l'état divin où demeure la Vie. Que Dieu vous donne rapidement l'accomplissement de votre perfection naturelle, l'accord des puissances de l'âme et la satisfaction en toutes choses ! Cela, il vous faut l'avoir, car c'est là le sentier de la vie divine, que nous appelons « vie glorieuse ». Et cet état dont nous parlons, dont Amour, par sa bonté, nous donne le modèle, reconduit aujourd'hui l'âme à son premier jour : celui qui est reconduit aujourd'hui à son premier jour, c'est celui qui acquiert sur terre par obéissance à Dieu, l'innocence qu'Adam perdit au paradis terrestre par désobéissance 2. Cependant, la peine lui en demeure : puisque Jésus-Christ l'assume, il est bien normal qu'elle nous demeure.

Les vrais innocents n'ont jamais raison et l'on ne leur fait jamais tort ; ils sont tout nus et n'ont rien à cacher : tous se cachent à cause du péché d'Adam, mais pas ceux qui sont anéantis, car ils n'ont rien à cacher.

Chapitre 95. Comment le pays des égarés est éloigné du pays de ceux qui sont anéantis

[L'auteur, aux auditeurs :] Le chemin est bien long du pays des Vertus, dont jouissent ceux qui sont égarés, à celui des oubliés et des anéantis en complet dépouillement, ou à celui des glorifiés en l'état le plus haut, là où Dieu est abandonné par lui-même en lui-même. Il n'est alors ni connu, ni aimé, ni loué par ces créatures,

sinon seulement de ce qu'on ne peut ni le connaître, ni l'aimer, ni le louer : telle est la somme de tout leur amour et la dernière étape de leur chemin. Cette dernière étape reconduit à la première, car l'étape intermédiaire ne s'en détourne pas. Puisque cette âme l'a achevée, il est juste qu'elle se repose en celui qui peut tout ce qu'il veut par la bonté propre à son être divin ; aussi peut-elle tout ce qu'elle veut, sans que lui soient repris les dons de celui qui possède son être en propre. Et pourquoi pas ? Ses dons à elle sont aussi grands que celui qui a donné cela, et ce don-là le meut de lui-même en lui-même : il est Amour même, et Amour peut tout ce qu'il veut ; pour autant, ni Crainte, ni Discernement, ni Raison ne peuvent rien dire contre Amour.

Cette âme, selon ce qu'elle comprend, vit en plénitude ; mieux : Dieu la vit en elle sans empêchement de sa part, et c'est pourquoi les Vertus n'ont pas de quoi lui faire des reproches. Pour autant, elle parle ainsi à Dieu :

Chapitre 96. Où l'âme parle à la Trinité

L'âme : Ah ! Seigneur qui pouvez tout ! Ah ! Maître qui savez tout ! Oh ! amis qui valez tout ! faites tout ce que vous voudrez ! Cher Père, je ne puis rien ; cher Fils, je ne sais rien ; chers amis, je ne vaux rien, et c'est pourquoi je ne veux rien. Au nom de Dieu, ne laissons jamais entrer en nous une chose de nous-même ou d'autrui, pour laquelle il faudrait faire sortir Dieu de sa bonté !

[L'auteur, aux auditeurs :] Il y eut une fois une créature qui mendiait, et longtemps elle chercha Dieu dans sa créature pour voir si elle l'y trouverait comme elle le voulait, et comme il y serait lui-même si la créature le laissait opérer ses oeuvres divines en elle sans qu'elle l'en empêche ; mais elle n'en trouva rien et demeura au contraire affamée de ce qu'elle poursuivait. Et lorsqu'elle vit qu'elle n'avait rien trouvé, elle se mit à penser ; et en pensant, elle se dit à elle-même qu'il fallait le chercher — et c'est ainsi qu'elle le poursuivait — au fond du coeur de son entendement, par la pureté de sa haute pensée. Et c'est là que cette mendiante créature alla le chercher, et elle pensa qu'elle écrirait sur Dieu de la façon dont elle voulait le trouver en ses créatures. Et c'est ainsi qu'elle écrivit ce que vous entendez, et qu'elle voulut que son prochain trouve Dieu en elle, par ses écrits et ses paroles ; autrement dit, comprenez qu'elle voulait que son prochain soit parfaitement comme elle en aurait discoursu (tous ceux, du moins, à qui elle voulait le dire !). Mais en faisant, disant et voulant cela, elle demeurait, sachez-le, mendiante et encombrée d'elle-même ; et c'est parce qu'elle voulait faire ainsi, qu'elle mendiait.

Chapitre 97. Comment le paradis n'est pas autre chose que de voir Dieu

La très haute demoiselle de Paix, elle qui vit de vie glorieuse, mieux encore : de la gloire même qui est seulement en paradis : Certes, le paradis n'est pas autre chose que de seulement voir Dieu ; et c'est pourquoi le larron fut en paradis dès que son âme eut quitté son corps ; même si Jésus-Christ, le Fils de Dieu, n'est pas remonté au ciel avant l'Ascension, il fut, lui, le jour même du Vendredi saint en paradis 1. Comment cela peut-il être ? Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque Jésus-Christ le lui avait promis, et il est donc vrai qu'il y fut le jour même : c'est parce qu'il vit Dieu, qu'il fut en paradis et qu'il le posséda ; car le paradis n'est pas autre chose que de voir Dieu. Et quelqu'un s'y trouve en vérité pour autant et aussi souvent qu'il est désencombré de lui-même ; et cela, non pas glorieusement — car, pour cette créature, son corps est trop grossier —, mais divinement, car au-dedans, elle est parfaitement délivrée de toutes les créatures ; et c'est pourquoi elle vit de gloire, sans intermédiaire, et elle est en paradis sans y être.

Recherchez le sens caché de ces paroles, si vous voulez les comprendre, sinon vous les comprendrez mal ; en effet, elles sembleront quelque peu contradictoires à celui qui n'ira pas jusqu'au coeur de ce sens caché. Mais ce qui ne fait que sembler n'est pas la vérité : il n'y a qu'elle-même qui le soit, et rien d'autre.

Mais à quoi donc pensait l'âme qui fit ce livre, en voulant que l'on trouve Dieu en elle pour vivre cela même qu'elle en dirait ? Il semble qu'elle ait voulu se venger, c'est-à-dire, qu'elle ait voulu que les créatures mentent auprès d'autres créatures comme elle le fit elle-même !

L'âme qui écrivit ce livre : Certes, il convient de le faire avant que l'on vienne en tout point à l'état de liberté, j'en suis tout à fait certaine. Et pourtant, j'étais si sottte au temps où je fis ce livre, ou plutôt, au temps où Amour le fit pour moi à ma requête, que je faisais valoir quelque chose que l'on ne pouvait ni faire, ni penser, ni dire, tout comme quelqu'un qui voudrait enfermer la mer dans son oeil, porter le monde sur la pointe d'un jonc ou illuminer le soleil avec une lanterne ou une torche. Oui, j'étais encore plus sottte,

Lorsque je faisais valoir ce qu'on ne pouvait dire,

Et que je m'encombrais de ces mots à écrire.

Mais ainsi pris-je ma course

Et vins à ma rescousse

Au plus haut échelon

De l'état dont nous parlons,

Qui est en perfection,

lorsque l'âme demeure en pur néant et sans pensée, et pas avant.

Chapitre 98. Raison demande ce que font ceux dont l'état est au-dessus de leurs pensées

Raison : Au nom de Dieu, que font donc ceux dont l'état est au-dessus de leurs pensées ?

Amour : Ils sont saisis en celui qui est au sommet de sa montagne, et ainsi sont-ils saisis de cela même qui est au fond de leur vallée 1, par un rien-penser enfermé et scellé en la clôture secrète de la plus haute pureté de cette âme excellente ; cette clôture, personne ne peut l'ouvrir, ni la desceller, ni la fermer lorsqu'elle est ouverte, à moins que l'aimable Loin-Près, à la fois très loin et très près, ne la ferme ou ne l'ouvre : il est seul à en avoir les clefs, et personne d'autre ne les porte ni ne pourrait les porter.

(Aux âmes libérées :) Et vous toutes, mesdames, à qui Dieu, dans sa bonté divine, a donné cette vie abondamment et sans retour — et non seulement cette vie dont nous parlons, mais encore, avec elle, celui dont personne n'a jamais parlé —, vous reconnaîtrez en ce livre votre exercice. Quant aux âmes qui ne sont pas telles, ni ne le furent, ni ne le seront, elles ne sentiront pas ni ne reconnaîtront cet état ; cela leur est et leur sera impossible : elles ne sont point, sachez-le, du lignage dont nous parlons, pas plus que les anges du premier ordre ne sont des Séraphins ni ne peuvent en être, car Dieu ne leur donne pas l'état des Séraphins 2. Et les âmes qui ne sont pas encore telles — sinon déjà en Dieu, et c'est pourquoi elles le seront un jour —, elles reconnaîtront cet état et le sentiront plus fortement encore qu'elles ne l'ont connu et senti, du fait du lignage auquel elles appartiennent et appartiendront. Mais les gens dont nous parlons, qui déjà sont tels et le seront encore, ils reconnaîtront dès qu'ils l'entendront, sachez-le, le lignage auquel ils appartiennent.

Chapitre 99. Comment les gens qui sont en cet état sont en souveraineté sur toutes choses

[L'auteur, aux auditeurs :) Les gens qui sont en cet état, sont en souveraineté sur toutes choses. En effet, la noblesse de leur esprit est celle de l'ordre angélique le plus élevé, les anges étant créés selon une hiérarchie ordonnée. Ces gens ont donc la demeure du plus élevé de tous les ordres pour ce qui est de l'esprit, et la complexion la plus noble pour ce qui est de la nature ; en effet, ils sont sanguins ou colériques, et non pas mélancoliques ni flegmatiques et ainsi ont-ils la meilleure part des dons de la fortune, car tout est à leur volonté et à leur nécessité, pour eux comme pour leur prochain, sans reproches de Raison. Ecoutez donc avec envie cette grande perfection des âmes anéanties dont nous parlons !

Chapitre 100. Comment il y a une grande différence entre les anges

Amour : On dit, et je le dis moi-même, qu'il y a une aussi grande différence de nature entre les anges, qu'entre les hommes et les âmes

! C'est facile à croire : la sagesse divine a voulu qu'il en soit ainsi. Et que personne ne demande pourquoi, s'il veut le croire plutôt que se tromper, car c'est là vérité. Et tout ce que l'on dirait des anges entre eux, comme vous l'avez entendu, on le dirait, quant à la grâce, de la différence entre les anéantis dont nous parlons et tous ceux qui ne le sont pas.

Ils sont très bien nés, ceux qui sont de ce lignage ; ce sont là personnes royales. Leurs aïeux sont d'excellente noblesse et de grande destinée, et elles ne pourraient faire oeuvre de petite valeur, ni commencer quelque chose qui n'aboutisse à bonne fin ; en effet, ces personnes sont à la fois les plus humbles qu'elles peuvent être et les plus grandes qui doivent être, au témoignage de Jésus-Christ lui-même disant que le plus petit sera le plus grand au royaume des cieux. On doit bien le croire, mais nul ne le croira s'il n'est tel : celui qui est tel que ce qu'il croit, il le croit vraiment ; mais qui croit ce qu'il n'est pas, c'est qu'il ne vit pas ce qu'il croit ; et celui-là ne le croit pas vraiment, car la vérité du croire est d'être tel que ce que l'on croit. Et celui qui croit quelque chose, c'est celui qui est tel que ce qu'il croit : il n'a plus rien à faire, ni de lui-même, ni d'autrui, ni même de Dieu, pas plus que s'il n'était pas, alors qu'il est. Comprenez le sens caché de cela : c'est en sa volonté, que ce qui est n'est pour lui rien de plus que si ce n'était pas.

En ces trois morts est accomplie la perfection de cette vie illuminée. Je l'appelle illuminée en ce qu'elle dépasse la vie anéantie, qui est aveugle : l'âme aveugle soutient les pieds de l'illuminée, celle-ci étant plus noble et plus aimable. Elle ne sait rien de qui que ce soit, Dieu ou homme, car elle n'est pas ; mais Dieu le sait de lui-même, en lui-même, pour elle-même et par elle-même. Cette dame ne cherche jamais Dieu : elle n'a pas de quoi et n'a que faire de lui. Il ne lui manque pas ; pourquoi le chercherait-elle donc ? Celui qui cherche est avec lui-même, et ainsi se possède-t-il ; mais ainsi lui manque-t-il quelque chose, puisqu'il se met à chercher.

Chapitre 101. Comment cette âme ne veut rien faire, si bien que rien ne lui manque, pas plus qu'à son bien-aimé

L'âme : Pardieu ! Pourquoi ferais-je quelque chose que mon bien-aimé ne ferait pas ? Il ne lui manque rien ; que me manquerait-il donc ? En vérité, je me tromperais si quelque chose me manquait, puisqu'il ne lui manque rien : s'il ne lui manque rien, il ne me manque rien ! Et cela m'enlève l'amour de moi-même, si bien que je me donne à lui sans intermédiaire et sans retenue. Je viens de dire qu'il ne lui manque rien : que me manquerait-il donc ? Il ne cherche rien : que chercherais-je donc ? Il ne pense à rien : que penserais-je donc ?

(La même, anéantie et glorifiée par défaut d'amour-propre :) Je ne ferai rien, Raison, mais cherchez quelqu'un qui fasse quelque chose ; et cela, vous le ferez, telle que je vous connais ! Mais, Dieu merci, je n'ai garde de vous. Moi, j'ai fini de faire quoi que ce soit !

Raison : Mais depuis quand ? Et à quel moment ?

L'âme : Depuis le moment où Amour m'ouvrit son livre. En effet, ce livre est ainsi fait, qu'aussitôt qu'Amour l'ouvre, l'âme sait tout ; et ainsi a-t-elle tout, et ainsi est accomplie en elle toute oeuvre de perfection par l'ouverture de ce livre. Cette ouverture m'a fait voir si clair, qu'elle m'a fait rendre ce qui est sien et reprendre ce qui est mien ; c'est-à-dire que lui est, et c'est pourquoi il se possède toujours lui-même, alors que moi je ne suis pas, et c'est pourquoi il est bien juste que je ne me possède pas. Et la lumière de l'ouverture de ce livre m'a fait trouver ce qui est mien et y demeurer ; et c'est pourquoi je n'ai pas tant d'être que quelque chose de lui puisse être en moi . Ainsi le Juste m'a-t-il, par justice, rendu ce qui est mien, et montré à nu que je ne suis pas ; et c'est pourquoi il veut, par justice, que je ne me possède pas : cette justice est écrite au coeur du Livre de Vie. Il en va de ce livre et de moi comme il en alla de Dieu et des créatures lorsqu'il les créa : quand il le voulut de sa bonté divine, tout cela fut fait à l'instant même par sa puissance divine, et tout fut ordonné à l'heure même par sa sagesse divine.

[Aux auditeurs :] Au nom de Dieu, regardez ce qu'il fit, ce qu'il fait et ce qu'il fera, et vous trouverez alors la paix, une paix commune, une paix souveraine, une paix absolue, elle-même envahie d'une telle paix que la corruption de votre complexion n'y pourrait jamais être cause de châtement si vous demeurez en elle. Mon Dieu ! Que ces paroles sont belles et grandes, pour qui comprend la vérité de leur sens caché !

Chapitre 102. Où Entendement-de-l'âme-anéantie montre combien il est pitoyable que la malice l'emporte sur la bonté

Entendement-de-l'âme-anéantie : Pardieu ! Ne suis-je pas assez dans la prison de la corruption où il me faut être, que je le veuille ou non, sans que je me loge en celle du châtement ? Mon Dieu ! Quelle pitié lorsque la malice l'emporte sur la bonté ! Et cela pour le corps comme pour l'esprit. L'esprit est créé par Dieu, et le corps est formé par Dieu ; mais ces deux natures, unies pour la corruption selon la nature et selon la justice, échappent au châtement dans les eaux du baptême : ces deux natures sont bonnes, du fait de la justice divine qui les a faites. Mais lorsque la faute vainc cette complexion et cette création que la bonté divine a faites, il n'y a rien de plus pitoyable, pour petite que soit la faute ; nous jetons alors dans l'amertume celui qui ne veut pas cela, et nous le forçons à se déchaîner contre nous,

car il n'y a pas de petite faute : ce qui ne plaît pas à la volonté divine, il faut que cela lui déplaise.

Connaissance de Lumière Divine : Mon Dieu ! Qui donc ose appeler cela petit ? Je prétends que celui qui le nomme « petit », ne fut ni ne sera jamais bien illuminé, à moins qu'il ne s'en amende. Mais il y a plus grave encore : il a méprisé le bon plaisir de son seigneur, en cette négligence. Il y aurait beaucoup à dire sur la différence entre un tel serviteur et celui qui sert son seigneur en tout point, et en tout ce dont il sait que cela puisse plaire à sa volonté !

Chapitre 103. Où l'on montre ce que veut dire que le juste tombe sept fois par jour

L'âme : Certains tirent argument de ce que l'Écriture dit que le juste tombe sept fois par jour. Mais quels ânes seraient-ils, s'ils comprenaient que ce soit en choses sujettes à châtement ! Le châtement, il est pour qui tombe dans une faute par le consentement de sa volonté ; alors que la corruption, elle, est due à la grossièreté de la complexion de notre corps. Sinon, à ce compte, s'il fallait pécher contre notre volonté sept fois par jour, il semblerait que nous n'ayons pas de volonté libre ! Ce n'est pas le cas, Dieu merci ! Car il faudrait que Dieu ne soit pas Dieu pour que la vertu me soit enlevée malgré moi. En effet, pas plus que Dieu ne peut pécher, lui qui ne peut le vouloir, je ne puis pécher sans que ma volonté le veuille : en son amour, mon bien-aimé m'a donné cette liberté par sa bonté. Mais si je voulais pécher, pourquoi ne le supporterait-il pas ? S'il ne le supportait pas, son pouvoir m'enlèverait ma liberté ; mais sa bonté ne pourrait supporter que son pouvoir m'ôte ma liberté en rien ; autrement dit, elle ne pourrait supporter qu'aucun pouvoir m'ôte mon vouloir sans que ma volonté y consente. Sa bonté m'a donc donné, par pure bonté, une volonté libre : en tout ce qu'il a fait pour moi, il ne m'a rien donné de meilleur ; le reste, il me l'a prêté par courtoisie, et s'il me le reprend, il ne me fait aucun tort ; mais ma volonté, il me l'a librement donnée, et c'est pourquoi il ne peut la retrouver s'il ne plaît à mon vouloir. Le maître de l'amour m'a donné par amour une telle noblesse en sa bonté, que jamais la liberté de mon vouloir ne peut m'enlever de lui si je ne le veux.

Chapitre 104. Où l'âme dit comment Dieu lui a donné sa volonté libre

L'âme : Voyez comment Dieu m'a librement donné ma volonté libre ! J'ai dit plus haut qu'il m'a en plus donné autre chose ; mais en disant cela, on pourrait comprendre qu'il ne m'aurait pas tout donné, vu qu'il ne m'a donné que la volonté libre, et que les autres choses, il me les a prêtées. Certes, ce serait mal comprendre, car il m'a tout donné et il n'aurait rien pu retenir sans me le donner, ce que confirme Amour lorsqu'il dit que ce ne serait pas amour de bien-aimé à moins de cela. En effet, en me donnant par sa pure

bonté une volonté libre, il m'a tout donné pour peu que ma volonté le veuille : il ne possède rien d'autre, j'en suis certaine.

Crainte : Au nom de Dieu, Madame, en quoi vous a-t-il tout donné ?

L'âme : En ce que je lui ai donné librement ma volonté, sans aucune retenue, en complet dépouillement, pour sa bonté et sa seule volonté, tout comme en sa bonté divine, il me la donna de sa volonté divine pour mon profit.

Maintenant, j'ai dit qu'il faudrait que Dieu ne soit pas Dieu si la vertu m'était enlevée malgré moi. C'est vrai : il n'y a rien de plus certain que ce que Dieu est, et rien de moins certain que de prétendre que la vertu me soit enlevée sans que ma volonté le veuille ; et cela est bien loin de ce que l'Écriture dise que le juste tombe sept fois par jour en choses sujettes à châtement !

Chapitre 105. Ce que veut dire que le juste tombe sept fois par jour

Vérité : Je vais vous dire ce que veut dire que le juste tombe sept fois par jour. Il faut comprendre que, lorsque la volonté du juste est tout adonnée, sans plus d'empêchement, à contempler la bonté divine, le corps est faible et induit aux fautes à cause de l'héritage du péché d'Adam ; et c'est pourquoi il s'incline souvent à désirer chose moindre que la bonté de Dieu ; et cela, l'Écriture l'appelle « chute », car c'en est bien une, mais la volonté du juste se garde de consentir à la faute qui pourrait naître de cette inclination. Si bien que cette chute où tombe le juste par l'inclination susdite, lui est plus une vertu qu'un vice, du fait de sa volonté qui demeure libre en refusant toute faute, comme on l'a dit. Ainsi pouvez-vous comprendre comment, de si haut, le juste tombe si bas, et comment cette chute, même si elle le fait tomber bien bas, lui est plus une vertu qu'un vice.

Maintenant, comprenez : si le juste tombe sept fois, c'est donc qu'il est relevé sept fois, sinon il ne pourrait pas retomber sept fois ! Celui-là est bien heureux, qui tombe souvent de là-haut, car cela veut dire qu'il vient de là où véritablement personne ne va s'il ne porte à bon droit le nom de juste. Et pourtant, plus heureux encore celui qui toujours y demeure ! Mais nul ne peut y être continuellement tant que l'âme est accompagnée en ce monde de ce méchant corps ; cependant, ce genre de chute ne fait pas perdre la paix dans les reproches ou les remords de la conscience, si bien que l'âme ne vivrait plus dans la paix des dons qui lui sont faits par-dessus les Vertus — non pas contre les Vertus, mais par-dessus. Et si cela ne pouvait être, c'est donc que Dieu serait sujet de ses Vertus, et que les Vertus seraient contre l'âme, elles qui tiennent l'être de leur seigneur et pour son profit 1.

Chapitre 106. Comment l'âme déclare l'ensemble de ses demandes

L'âme : Maintenant, je vais déclarer l'ensemble de mes demandes : en elles, toutes mes requêtes seraient complètement satisfaites. Non pas que je sache demander ce que je demande ou voudrais demander, car les anges de tous les ordres et les saints et saintes qui leur appartiennent ne le savent pas : si ceux-là ne le savent pas, le dixième état, qui appartient à la gloire, mais à aucun de ces neuf ordres, ne saurait davantage le demander !

Raison : Mais vous, Madame, savez-vous en demander quelque chose ?

L'âme : Mais oui, pardi !

Amour : Elle peut bien le savoir par la nature divine de l'attraction de son amour, qui forme en elle ses demandes sans qu'elle le sache, si bien que ses demandes sont étrangères à tout pays où une créature peut avoir connaissance.

L'âme : Qu'y a-t-il là de surprenant ? Pourquoi n'y aurait-il pas quelqu'un d'autre que moi qui le saurait et qui serait ainsi en moi ? Cet autre, c'est Amour secret, qui est au-delà de toute paix 1, là où mon amour est ancré sans moi-même. Cette attraction vient de sa bonté pour moi, laquelle me renouvelle continuellement en amour. Mais parce qu'il est cela de lui-même, en moi et pour moi, et parce que je le demande par l'attraction de sa pure nature sans le demander de moi-même, je n'en puis rien savoir ; tous ceux qui sont en gloire ne font pas cela, mais celui-là seul qui est un seul Dieu en trois personnes.

Amour : Mais en ce qu'elle a dit qu'elle allait déclarer l'ensemble de ces demandes, il faut comprendre que c'est celui qui a ce qu'elle a qui va les déclarer ; car en vérité, ce qu'elle a, personne d'autre que Dieu ne peut le dire ni le penser, lui qui opère en elle continuellement de son opération propre, sans celle de l'âme et par sa bonté divine.

Chapitre 107. Où commencent les demandes de l'âme

[L'auteur :] La première chose qu'elle demande, c'est de se voir toujours — si tant est qu'elle voit quelque chose — là où elle était lorsque, de rien, Dieu fit tout ; et ainsi, d'être certaine de n'être rien d'autre que cela maintenant et toujours, pour autant qu'il dépende d'elle et à supposer qu'elle ne fasse jamais tort à la bonté divine.

La seconde demande, c'est de voir ce qu'elle a fait de la volonté libre que Dieu lui avait donnée ; et elle verra ainsi qu'elle a enlevé à Dieu même sa volonté, en un seul instant où elle a consenti au péché. Il faut comprendre que Dieu hait tout péché, et celui qui consent à pécher, il enlève à Dieu sa volonté : c'est vrai, car il fait alors ce que Dieu ne veut pas et qui est opposé à sa divine bonté.

Chapitre 108. Une belle considération pour éviter le péché

[L'auteur : I L'âme doit donc considérer la dette d'un seul de ses méfaits, pour voir combien elle doit pour deux, si par deux fois elle y est tombée.

La Lumière de l'âme : Par deux fois ? En vérité, pas plus que l'on ne pourrait compter les reprises de mon souffle, pas plus — bien moins, au contraire ! — on ne pourrait compter les fois où j'ai enlevé à Dieu sa volonté. Aussi longtemps que j'ai eu une volonté, je n'ai fait que cela ! Ainsi ma volonté était-elle perdue, jusqu'à ce que je la rende en complet dépouillement à celui qui me l'avait donnée librement en sa bonté. En effet, celui qui fait le bien, mais voit un bien plus grand encore qu'il peut faire et qui lui est demandé, s'il ne le fait pas, il pèche. Considérez donc ce que vous devez pour une seule de vos fautes, et vous trouverez que vous devez à Dieu pour elle autant que vaut sa volonté, vous qui la lui avez enlevée en faisant la vôtre. Pour mieux comprendre cela, considérez ce qu'est la volonté de Dieu : c'est la Trinité tout entière, qui est une seule volonté. Ainsi, la volonté de Dieu dans la Trinité est une seule nature divine, et l'âme doit tout cela à Dieu pour une seule de ses fautes.

Nous allons faire une comparaison pour ceux qui comprennent de façon animale. Supposons que cette âme qui est néant, soit maintenant aussi riche que Dieu : si elle voulait être quitte de la dette qu'elle devrait pour une seule faute, et payer à Dieu ni plus ni moins que ce qu'elle lui devrait alors, elle retomberait en son néant et y resterait ; et cela pour peu qu'elle ait voulu commettre une seule faute, et en supposant qu'elle ne soit pas néant d'elle-même et qu'elle ait par nature cela même que Dieu a. Ainsi, ne conviendrait-il pas qu'elle se réduise à rien selon le droit, il ne lui resterait quand même rien pour être quitte de sa faute en rigueur de justice.

Et si l'on peut dire cela d'un seul péché, que pourrait donc dire Vérité si elle voulait parler des autres en s'en tenant au droit ? Il lui faut pourtant le dire, car elle est elle-même ce droit, et rien d'autre que lui !

L'âme, se répondant à elle-même : Oui, Madame, si vous possédiez tout ce dont ce livre parle, même en ne donnant rien à Dieu, cela lui appartiendrait quand même en tant que dette et sans que vous soyez quitte. — Et combien dois-je donc pour les autres péchés, alors que personne ne peut les compter, sinon Justice et Vérité ? — Hélas, cette dette, je la dois et la devrai sans fin et sans escompte ! En effet, avant même de devoir quelque chose, je n'avais déjà rien, vous le savez et le voyez ; car ma volonté, Dieu me l'a donnée pour faire la sienne et le gagner ainsi lui-même par lui-même... Hélas ! et j'ai ajouté à ma pauvreté la grande pauvreté du péché ! et d'un péché que personne ne connaît, sinon Vérité seule !

Chapitre 109. Comment l'âme s'étonne de ne pouvoir suffisamment satisfaire pour ses fautes

L'âme : Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! Qui suis-je donc maintenant, alors que je n'étais déjà rien avant de devoir quelque chose ? Qui suis-je donc si je n'étais déjà rien avant de devoir à mon Dieu quelque chose du fait de ma volonté propre ? Et alors que je ne serais toujours rien sans être pour autant acquittée d'une seule de mes fautes — oui, d'une seule, pas plus ! —, si j'avais cela même que dit ce livre dans la comparaison que vous avez entendue ? Et cela ou autre chose, je ne l'ai ni ne puis l'avoir en moi ! Et si je l'avais, vous voyez où j'en serais une fois acquittée d'un seul péché ! Oui, jamais je n'ai rien eu et je ne puis rien gagner de moi-même, et personne ne peut rien me donner pour payer mes dettes. Oui, Vérité, qui suis-je ? Je vous en prie, dites-le-moi !

Vérité : Vous êtes néant, et cela avant même de m'avoir fait aucun tort en ce que je vous ai donné. Vous êtes même autre que cela, car vous êtes moins que rien, et cela autant de fois que vous avez voulu autre chose que ma volonté.

L'âme qui a fait le mal : Oui, en toute vérité, je ne suis rien d'autre, je le sais bien, et c'est vous, Vérité, qui me l'avez appris. Et il n'y a rien que je sache mieux que ceci : si Dieu s'en tenait au droit, sans miséricorde pour un seul de mes péchés, je ne devrais pas souffrir moins d'interminables tourments qu'il a de puissance. Mais si vous êtes, vous, Droite Vérité, si vous êtes la justice raide et rigoureuse, il y a Indulgence et Miséricorde, vos soeurs douces et courtoises, qui me défendront devant vous pour toutes mes dettes, et en cela je trouve la paix. Laquelle parmi ces soeurs, va me secourir ? Peu m'importe : je m'en remets à elle de toute ma volonté, qu'elle soit Justice ou Miséricorde, Vérité ou Indulgence. Oui, il m'importe peu de tomber en l'un ou l'autre de leurs deux partis ; tout m'est égal, sans joie ni inquiétude. Et pourquoi sans joie ni inquiétude ? Parce qu'il n'en peut venir ni dans la justice qu'il m'appliquerait, ni dans la miséricorde qu'il me ferait ; aussi n'ai-je ni joie de l'un, ni chagrin de l'autre. Puisqu'il n'y a là ni gain ni perte pour mon bien-aimé, tout m'est égal de la part de celui-là seul qui est l'Egalité ; et cela me rend égale aussi, alors que s'il m'en importait, je serais aussitôt divisée, car je serais avec moi-même.

Le Fils de Dieu le Père est mon miroir en cela, car Dieu le Père nous donna son Fils en nous sauvant ; et en nous faisant ce don, il ne considéra rien d'autre que notre seul salut. Et le Fils nous racheta en mourant dans l'obéissance à son Père ; ce faisant, il ne considéra rien d'autre que la seule volonté de son Père. Comme le Fils de Dieu est notre exemple, nous devons le suivre en considérant nous aussi et en voulant en toutes choses la seule volonté divine : ainsi serons-nous fils de Dieu le Père à l'exemple de son Fils Jésus-Christ.

Mon Dieu, qu'il est doux de considérer cette volonté ! Il nous en a rendus capables : non pas qu'il me soit impossible de pécher si je le veux, mais il est impossible que je pêche si ma volonté ne le veut pas. Ainsi sommes-nous pleinement capables d'accomplir son vouloir s'il demeure en nous sans que nous le cherchions ailleurs : qui cherche ce qu'il possède, c'est par défaut de connaissance, faute de posséder l'art qui donne cette science.

Chapitre 110. Comment l'art, en la créature, est une habileté subtile, qui est en la substance de l'âme

Celle qui cherche : Qu'est-ce donc que l'art en la créature ?

Amour : C'est une habileté subtile dont naît l'entendement, et qui donne en l'âme la connaissance par laquelle on comprend ce qui est dit plus parfaitement que celui-là même qui le dit, quelle que soit sa compréhension de ce qu'il dit. Cela vient de ce que celui qui comprend se repose, alors que celui qui parle travaille ; or, la connaissance ne peut souffrir le travail sans en devenir moins noble'.

Cet art est agile, et c'est pourquoi il tend par nature à atteindre la plénitude de ce qu'il entreprend. Ce qu'il entreprend, c'est le juste vouloir de Dieu, ni plus ni moins. Cette habileté subtile est la substance de l'âme, tandis que la connaissance en est le sommet, car elle est faite de substance et d'entendement.

[L'auteur :] Cette âme héberge en elle tout ce qui fait une vie de bonnes moeurs, et c'est pourquoi Amour habite en elle et lui donne d'être ainsi ; mais elle, elle demeure en néant, et non pas en l'amour'. En effet, tant qu'elle demeure en l'amour, l'âme se possède elle-même ; et tant qu'elle y demeure, cet amour la rend orgueilleuse et frivole : c'est que Nature accompagne cet amour-là, si bien qu'il y a souvent en cet état de quoi donner et prendre, ce qui rend l'âme possessive et fière. Elle s'exerce alors dans les considérations distinctes et les méditations, ce qui est propre à l'état de contemplation, laquelle retient Pensée auprès d'elle pour s'en aider 5. Mais maintenant que cette âme demeure en néant parce qu'Amour demeure en elle, cet état n'a plus prise sur elle 6, et pour autant, plus rien en elle ne la rend triste ou frivole, car Pensée n'en a plus la seigneurie. Elle a perdu l'usage de ses sens — non pas ses sens, mais leur usage —, car Amour l'a ôtée du lieu où elle était en les laissant en paix, et il lui a ainsi ôté cet usage : tel est l'accomplissement de son pèlerinage et son retour au néant par la restitution de son vouloir lorsqu'il s'évanouit en elle '. C'est là une capture de haute mer ! car elle vit sans la volonté de son vouloir, si bien qu'elle est en un état qui dépasse son conseil ; autrement, elle encourrait les reproches du souverain qui met ici cette volonté hors

d'elle, et elle serait alors en guerre avec Amour — qui est le Saint-Esprit —, et encourrait les reproches du Père et le jugement du Fils.

Chapitre 111. De la différence entre l'onction de paix et la guerre que fait le reproche ou remords de conscience

Amour : Il y a bien de la différence entre l'onction de paix, qui dépasse tout sens et qui demeure dans les délices de la satisfaction plénière que donne le bien-aimé par union d'amour, et cette guerre que fait le reproche. Celui qui demeure avec de la volonté connaît souvent cette guerre, quelque oeuvre bonne que fasse cette volonté ; alors qu'il est en paix, celui qui demeure en rien-vouloir, là où il était avant de posséder le vouloir : la divine bonté n'a rien à lui reprocher.

L'âme libérée : Mon Dieu ! Comme c'est bien dit ! Mais cela, le bien-aimé doit le faire sans moi-même, tout comme il me créa sans moi-même en sa bonté divine. En effet, je suis une âme créée par lui sans moi, pour opérer de lui à moi les oeuvres difficiles des Vertus, lui pour moi et moi pour lui, jusqu'à ce que je sois de nouveau en lui ; mais je ne puis être en lui s'il ne m'y met de lui-même et sans moi, tout comme il me fit de lui-même et sans moi. Lui, il est la Bonté incréée qui aime la bonté qu'elle a créée ; or, la Bonté incréée possède en propre une volonté libre, et à nous aussi elle donne par sa bonté une volonté libre et extérieure à sa puissance, sans aucun « pourquoi 1 », sinon pour nous-mêmes et pour que nous soyons par cette bonté. Ainsi avons-nous une volonté qui émane de sa bonté et qui est extérieure à sa puissance, afin que nous soyons plus libres, tout comme sa volonté à lui est extérieure à notre puissance dans sa propre liberté.

Mais la divine Bonté vit que nous irions dans la voie du malheur et de la perte du fait de la volonté libre que Dieu nous a donnée et qui émane de sa bonté, bonté qui nous est donnée par bonté ; si bien que la nature humaine s'est unie à elle en la personne du Fils, afin de payer le mal que nous avons commis par la désobéissance de notre volonté.

Volonté désobéissante : Aussi ne puis-je plus être ce que je dois, jusqu'à ce que je sois de nouveau là où je fus, et comme j'y fus avant de sortir de Dieu aussi nue que lui est, lui qui est ; oui, aussi nue que j'étais lorsque j'étais celui qui n'était pas. Et il me faut avoir cela si je veux ravoïr ce qui est mien ; autrement, je ne l'aurai pas.

[L'auteur :] Comprenez le sens caché de cela si vous le voulez, mais surtout si vous le pouvez ; si vous ne le pouvez pas, c'est que vous n'en êtes pas là, car si vous en étiez là, vous y seriez ouverts. Si vous avez de quoi écouter cela, c'est que vous n'êtes pas anéantis à ce point-là — autrement, je ne dis pas. Et si sa bonté vous a enlevé la capacité d'écouter, je n'y contredis pas.

Chapitre 112. De la bonté éternelle qui est amour éternel

[L'auteur :] 11 y a une bonté éternelle qui est amour éternel ; et elle tend, par sa nature de charité, à donner et répandre toute sa bonté. Cette bonté éternelle engendre une bonté communicable 1 ; de cette bonté éternelle et de cette bonté communicable procède l'amour intime Zde l'amant en l'aimée ; et l'aimée regarde continuellement son amant en cet amour intime.

Chapitre 113. Que penser à la passion de Jésus-Christ fait avoir victoire sur nous-mêmes

[L'auteur :] Je fais savoir à tous ceux qui entendront ce livre, qu'il nous faut reproduire en nous-mêmes autant que nous le pouvons — par de dévotés pensées, par les oeuvres de perfection, par les exigences de Raison —, toute la vie que mena Jésus-Christ et qu'il nous prêcha. Il dit en effet, comme déjà plus haut : « Quiconque croira en moi fera les oeuvres mêmes que je fais, et il en fera encore de plus grandes 1. » Cela, il nous faut le faire pour avoir victoire sur nous-mêmes. Et si nous le faisons autant que nous le pourrions, nous parviendrions à le posséder tout en mettant hors de nous toutes les pensées, toutes les oeuvres de perfection et toutes les exigences de Raison, car nous n'en aurions que faire : la divinité opérerait alors en nous, pour nous-mêmes et sans nous-mêmes, ses oeuvres divines. Dieu est ce qui est ; c'est pourquoi il est ce qu'il est par lui-même : amant, aimé, amour.

Chapitre 114. Si la créature humaine peut demeurer en vie tout en étant sans elle-même

[L'auteur :] Je demande aux aveugles, ou à ceux qui sont illuminés 1 et qui voient mieux qu'eux, si la créature humaine peut demeurer en vie tout en étant sans elle-même. Si ceux-là ne me le disent pas, personne ne me le dira, car personne ne le sait s'il n'est de ce lignage.

Vérité, quant à elle, répond oui ; et Amour le souligne en disant que l'âme anéantie est sans elle-même lorsqu'elle ne sent plus d'aucune façon ni la nature, ni son opération, ni aucune oeuvre intérieure, ni honte, ni honneur, ni aucune crainte de quoi que ce soit qui advienne, ni aucune affection envers la bonté divine, lorsqu'elle n'abrite plus aucune volonté, mais qu'elle est plutôt perpétuellement sans volonté : elle est alors anéantie, sans elle-même, quoi que Dieu puisse supporter d'elle ; elle fait alors toute chose sans elle-même, et elle laisse ainsi toute chose sans elle-même. Ce n'est pas surprenant : elle n'est plus pour elle-même, car elle vit de substance divine.

Chapitre 115. Où l'on parle de la substance éternelle ; comment Amour engendre la Trinité en l'âme

[L'auteur :] Il y a une substance éternelle, une fruition communicable, une conjonction intime : le Père est la substance éternelle ; le Fils est la fruition communicable ; le Saint-Esprit est la conjonction intime. Cette conjonction intime procède de la substance éternelle et de la fruition communicable et elle se fait par l'amour divin.

L'âme envahie par la bonté divine : Oui, Unité, vous engendrez l'unité : Unité réfléchit son ardeur en l'unité ; et ce divin amour d'Unité engendre en l'âme anéantie, en l'âme libérée, en l'âme glorifiée, la substance éternelle, la fruition communicable et la conjonction intime 1. De cette substance éternelle, la mémoire reçoit la puissance du Père ; de cette fruition communicable, l'entendement reçoit la sagesse du Fils ; et de la conjonction intime, la volonté reçoit la bonté du Saint-Esprit, bonté qui le conjoint en l'amour du Père et du Fils. Cette conjonction établit l'âme en l'être sans être qui est l'Etre, et cet Etre est le Saint-Esprit même qui est amour du Père et du Fils. Cet amour du Saint-Esprit s'écoule en l'âme et se répand en abondance de délices, par le don unique et éminent que le Bien-Aimé souverain fait en une conjonction très choisie et magistrale, lorsqu'il se donne en sa simplicité en se faisant simple. Et il se donne en simplicité en ce qu'il montre qu'il n'y a rien hors de lui, de qui toute chose tient l'être, si bien qu'il n'y a rien hors de lui en amour, qui soit lumière, union et louange : il n'y a qu'une seule volonté, un seul amour, une seule opération en deux natures, une seule bonté, grâce à la conjonction qu'opère la force de la transformation d'amour de mon bien-aimé, domaine sans limite du débordement de l'amour divin, amour divin que la volonté divine exerce en moi et pour moi, sans que je la possède.

Chapitre 116. Comment l'âme se réjouit de l'épreuve de son prochain

[L'auteur :] Cette âme voit en son bien-aimé un amour accompli et parfait ; aussi ne cherche-t-elle aucune occasion d'avoir son aide, mais elle prend plutôt ses intérêts pour les siens. Elle se réjouit parfois à son insu en sa partie supérieure, qu'elle le veuille ou non, des épreuves de son prochain, car elle voit en son esprit et sait sans son savoir que c'est la voie par laquelle il parviendra au port de son salut.

Cette âme voit sa propre lumière au point sublime où se fait l'union, et ainsi se plaît-elle au plaisir de celui auquel elle est unie ; en effet, ses plaisirs sont le salut des créatures. Elle est unie à la volonté de son bien-aimé, et pour autant elle trouve sa joie en sa bonté, du fait de l'accord par lequel sa bonté l'a ainsi unie à lui à l'insu de Raison. Mais par là même, Raison s'aperçoit maintenant de sa joie, et elle lui dit que c'est un péché que de se réjouir de l'épreuve de son

prochain : Raison juge toujours selon ce qu'elle sait, car elle veut toujours faire l'oeuvre qui lui appartient ; mais ici, elle est borgne et ne peut voir assez haut, et c'est pourquoi elle se plaint ainsi à l'âme. Oui, Raison est borgne, on ne peut dire le contraire, car personne ne peut voir les choses élevées s'il ne doit être éternellement ; aussi, en toute justice, Raison ne peut voir cela, car il faut que son être disparaisse.

Chapitre 117. Comment cette âme montre qu'elle est l'exemple du salut de toute créature

Le très-haut Esprit, qui n'est plus sous la domination de Raison 1 : Mais maintenant, Dieu n'a plus où mettre sa bonté, sinon en moi ; il n'a plus où s'abriter convenablement et il ne peut trouver où pouvoir se mettre tout entier, sinon en moi ; et en cela, je suis exemple du salut, et non seulement exemple, mais, qui plus est, le salut même de toute créature et la gloire de Dieu. Je vais vous dire comment, pourquoi et en quoi : c'est parce que je suis la somme de tous les maux !

En effet, je contiens par ma nature propre ce qui est mauvais, et je suis donc toute malice ; alors que celui qui est la somme de tous les biens, contient en lui-même et par sa nature propre, toute bonté, et il est donc toute bonté. Ainsi suis-je toute malice et lui, il est toute bonté. Or, c'est au plus pauvre que l'on doit faire l'aumône, sous peine de lui enlever ce qui lui appartient de droit ; et Dieu ne peut être injuste sans se renier. Aussi sa bonté est-elle moi-même, du fait de ma nécessité et de la justice de sa pure bonté : puisque je suis toute malice et qu'il est toute bonté, il me faut avoir toute sa bonté pour que puisse être absorbée ma malice ! Ma pauvreté ne peut s'accommoder de moins ! Et sa bonté ne pourrait supporter que je mendie, puisqu'elle est puissante et forte ; alors qu'il me faudrait forcément mendier s'il ne me donnait toute sa bonté, car je suis toute malice ; et rien de moindre que le comble de l'abondance de toute sa bonté ne peut combler l'abîme de ma propre malice. Par ce moyen, je reçois donc en moi-même toute sa bonté divine, de sa pure bonté et par bonté ; je l'ai reçue sans commencement et je la recevrai sans fin, car il a toujours su cette nécessité, et en cela je l'ai toujours reçue dans la science de sa divine sagesse, par le vouloir de sa pure bonté divine et par l'opération de sa divine puissance. Autrement, s'il n'avait pas toujours agi ainsi envers moi, je n'existerais plus. Et c'est en cela que je dis que je suis le salut de toute créature et la gloire de Dieu : de même que le Christ, par sa mort, est le rachat de la multitude et la louange de Dieu le Père, je suis, du fait de ma malice, le salut du genre humain et la gloire de Dieu le Père'. En effet, Dieu le Père a donné toute sa bonté à son Fils, et cette bonté de Dieu est donnée à connaître au genre humain

dans la mort de son Fils Jésus-Christ, lui qui est éternellement la louange du Père et le rachat de la créature humaine.

L'âme : Je vous dis pareillement que Dieu le Père a répandu en moi toute sa bonté, et qu'il me l'a donnée. Cette bonté de Dieu est donnée à connaître au genre humain par le moyen de la malice ; d'où il appert clairement que je suis éternellement la louange de Dieu et le salut de la créature humaine, car le salut de toute créature n'est pas autre chose que la connaissance de la bonté de Dieu : puisque tous auront par moi connaissance de la bonté de Dieu qui me fait cette bonté, elle leur sera donc connue par moi, et elle ne l'aurait jamais été s'il n'y avait eu ma malice. Puisque la bonté divine leur est connue par ma malice, et que leur salut n'est pas autre chose que de connaître la bonté divine, je suis donc cause du salut de toute créature en ce que la bonté de Dieu leur est connue par moi ; et puisque la bonté de Dieu est connue par moi, je suis sa seule gloire et sa seule louange, car sa gloire et sa louange ne sont pas autre chose que la connaissance de sa bonté : notre salut et toute sa volonté ne consistent en rien d'autre, en effet, qu'en connaître sa bonté divine, ce dont je suis cause, puisque la bonté de sa pure nature est connue par la malice de ma nature cruelle, et que je n'ai d'autre raison de posséder sa bonté, que ma propre malice.

Je ne puis non plus jamais perdre sa bonté, car je ne puis perdre ma malice ; et ce point m'a assurée sans aucun doute de sa pure bonté. Et la seule nature de ma malice m'a ainsi ornée de ce don, et non pas une oeuvre de bonté que j'aurais jamais faite ou que quelqu'un aurait pu faire : rien de cela ne me donne réconfort ou espérance, mais seulement ma malice, car c'est par elle que je tiens cette certitude.

Ainsi avez-vous vu — et vous pouvez le voir s'il y a en vous un tant soit peu de lumière — comment, en quoi et pourquoi je suis le salut de toute créature et la gloire de Dieu. Et puisque je reçois toute sa bonté, je suis donc cela même qu'il est par transformation d'amour, car le plus fort transforme en lui le plus faible.

Cette transformation est riche de bien des délices : ils le savent, ceux qui l'ont essayée ! Mais si la prunelle de l'oeil est ce qu'il y a de plus fragile — elle craint le moindre corps étranger, qu'il soit du feu, du fer ou de la pierre, ce qui serait sa mort —, l'amour divin est encore plus vulnérable à tout ce qu'on peut lui opposer lorsque l'on ne se tient pas toujours à toute la plénitude de son pur vouloir.

Vous pouvez maintenant comprendre comment ma malice est cause de recevoir sa bonté à l'occasion de la nécessité que j'en ai. En effet, Dieu laisse parfois s'accomplir quelque mal pour un plus grand bien qui doit en naître ensuite, et tous ceux qui sont créés par le Père et venus en ce monde, sont descendus de la perfection à l'imperfection

pour atteindre la plus grande perfection : là est ouverte la plaie qui va guérir ceux qui étaient blessés à leur insu '. Ces gens se sont humiliés d'eux-mêmes et ils ont porté la croix de Jésus-Christ en l'oeuvre de bonté par laquelle ils portent la leur.

Chapitre 118. Des sept états de l'âme dévote, que l'on appelle aussi « êtres »

L'âme : J'ai promis, dès qu'Amour eut lancé son emprise, de dire quelque chose des sept états que nous appelons « êtres », car ils sont sept. Ce sont les degrés par où l'on monte de la vallée au sommet de la montagne si isolée que l'on n'y voit que Dieu, et chaque degré est établi en un état particulier.

[L'auteur :] Le premier état, ou degré, c'est que l'âme touchée de Dieu par la grâce et dépouillée de son pouvoir de péché, ait l'intention de garder au prix de sa vie même — autrement dit, dût-elle en mourir — les commandements que Dieu donne en la Loi. Pour autant, cette âme regarde et considère avec grand respect que Dieu lui a commandé de l'aimer de tout son coeur, et son prochain comme elle-même. Cela lui semble bien du travail à côté de ce qu'elle peut faire, et il lui semble que si elle devait vivre mille ans, son pouvoir aurait assez de seulement tenir et garder les commandements.

L'âme libre : En ce point et en cet état, je me suis trouvée jadis un temps. Mais nul ne craint d'arriver au sommet, si son coeur est généreux et intérieurement rempli de noble courage ; seul un coeur mesquin n'ose pas entreprendre de grandes choses ni monter plus haut, par manque d'amour : c'est là de la couardise, et elle n'est pas surprenante chez les gens qui demeurent ainsi en une paresse qui ne leur permet pas de chercher Dieu ; or, ils ne le trouveront jamais s'ils ne le cherchent pas avec diligence.

[L'auteur :] Le second état, ou degré, c'est que l'âme considère ce que Dieu conseille à ses amis intimes, au-delà de ce qu'il commande ; car celui-là n'est pas un ami, qui peut s'écarter d'accomplir tout ce qu'il sait plaire à son ami. Aussi la créature s'abandonne-t-elle elle-même et s'efforce-t-elle d'agir au-dessus de tous les conseils des hommes, dans les oeuvres qui mortifient la nature, dans le mépris des richesses, des délices et des honneurs, pour accomplir en perfection les conseils de l'Évangile, ce dont Jésus-Christ est modèle. Aussi ne craint-elle ni la perte de ce qu'elle a, ni les paroles des gens, ni la faiblesse du corps, car son bien-aimé ne les a pas craints, et l'âme envahie par lui ne peut les craindre davantage.

Le troisième état, c'est que l'âme se considère en l'affection d'amour de l'oeuvre de perfection, là où son esprit décide, par un bouillonnant désir de l'amour, de multiplier en elle ces oeuvres ; cela

se fait par la subtile connaissance de l'entendement de son amour, qui ne peut offrir à son bien-aimé pour le réconforter, rien d'autre que ce qu'il aime. En effet, rien n'a de prix en amour, que de donner au bien-aimé la chose la plus aimée.

Maintenant, la volonté de cette créature n'aime donc plus que les oeuvres de bonté, à travers la difficulté de ses grandes entreprises en tous les travaux dont elle peut repaître son esprit. D'où il lui semble, à juste raison, qu'elle n'aime que les oeuvres de bonté ; et pour autant, elle ne peut rien donner à Amour si elle ne lui en fait le sacrifice ; en effet, nulle mort ne lui serait un martyre, sinon celle qui consiste à s'abstenir de l'oeuvre qu'elle aime, c'est-à-dire des délices de son bon plaisir et de la vie selon la volonté qui s'en nourrit. Et c'est pourquoi elle abandonne de telles oeuvres où elle trouve de si grandes délices, et met à mort la volonté qui y prenait vie ; et elle s'oblige, pour être martyre, à obéir au vouloir d'autrui en s'abstenant d'oeuvre et de vouloir, et en accomplissant le vouloir d'autrui pour détruire son vouloir. Et cela est plus difficile, beaucoup plus difficile, que les deux états susdits, car il est plus difficile de vaincre les oeuvres du vouloir de l'esprit que de vaincre la volonté du corps ou de faire la volonté de l'esprit. Aussi faut-il se broyer soi-même, en se cassant et en se brisant soi-même, et élargir ainsi la place où Amour voudra se tenir ; et il faut s'encombrer soi-même de plusieurs états pour se désencombrer et pour atteindre son état.

Le quatrième état, c'est que l'âme soit absorbée par élévation d'amour en délices de pensée grâce à la méditation, et qu'elle soit détachée de tous les travaux du dehors et de l'obéissance à autrui grâce à l'élévation de la contemplation ; cela rend l'âme si fragile, si noble et si délicieuse, qu'elle ne peut supporter que rien la touche, sinon l'attouchement du pur délice d'Amour dont elle jouit avec une grâce singulière. Cet attouchement la rend orgueilleuse en abondance d'amour, car elle en est maîtresse grâce à l'éclat, c'est-à-dire grâce à la clarté, de son âme qui la remplit merveilleusement d'amour, en une grande foi et par la concorde de l'union qui l'a mise en possession de ses délices.

L'âme prétend alors qu'il n'y a pas de vie plus haute que de posséder cela, dont elle a seigneurie ; en effet, Amour l'a si grandement rassasiée de ses délices, qu'elle ne croit point que Dieu puisse faire ici-bas à une âme un don plus grand que cet amour qu'Amour a répandu en elle par amour.

Oui, il n'est pas surprenant que cette âme soit envahie, car Amour Gracieux l'enivre complètement, si fort qu'il ne la laisse rien comprendre d'autre que lui, en raison de la force dont Amour la délecte. Et pour autant, l'âme ne peut apprécier un autre état ; en effet, la grande clarté d'Amour a tellement ébloui sa vue, qu'elle ne

lui laisse rien voir au-delà de son amour. Mais là, elle se trompe, car il y a deux autres états que Dieu donne ici-bas, et qui sont plus grands et plus nobles que celui-ci ; mais Amour a trompé bien des âmes à cause de la douceur de la jouissance de son amour, qui envahit l'âme dès qu'elle s'en approche ! Et nul ne peut s'opposer à cette force : cela, l'âme le sait, qui, par fin amour, a exalté Amour au-delà d'elle-même.

Le cinquième état, c'est que l'âme considère que Dieu est, lui qui est et dont toute chose tient d'être, et qu'elle-même n'est pas et n'est donc pas ce dont toute chose tient d'être. Et ces deux considérations lui donnent un étonnement émerveillé : elle voit qu'il est toute bonté, celui qui a mis une volonté libre en elle qui n'est pas, sinon comme entière malice.

Maintenant que la bonté divine a mis en l'âme une volonté libre par pure bonté divine, ce qui n'est pas — si ce n'est comme malice et qui est donc entièrement malice — contient en soi la volonté libre de l'être de Dieu, de lui qui est l'Être et qui veut que ce qui n'a point d'être ait l'être en ce don qu'il lui fait. Et c'est pourquoi la divine bonté répand devant elle, par le mouvement de la lumière divine, un débordement qui ravit l'âme. Ce mouvement de la lumière divine, répandu en lumière au-dedans de l'âme, montre à son vouloir l'égalité d'âme de ce qui est et lui donne la connaissance de ce qui n'est pas, afin de l'ôter du lieu d'où il est et où il ne doit pas être, et de le remettre là où il n'est pas et d'où il est venu, là où il doit être.

Maintenant, ce Vouloir voit donc, par la lumière du débordement de la lumière divine (lumière qui se donne à ce Vouloir pour le remettre en Dieu, car il ne peut s'y rendre sans elle), qu'il ne peut de lui-même profiter s'il ne se sépare de son vouloir propre ; en effet, sa nature est mauvaise, du fait de l'inclination qui la porte au néant', et le vouloir l'a réduit à moins que rien. Aussi l'âme voit-elle cette inclination et cette perte du néant de sa nature et de son vouloir propre, et ainsi voit-elle dans la lumière que son Vouloir doit vouloir le seul vouloir divin, et nul autre, et que c'est pour cela que lui fut donné ce Vouloir. Et c'est pourquoi l'âme se retire du vouloir propre, et le Vouloir se retire de cette âme pour se remettre en Dieu, pour se donner et se rendre à lui là où il fut pris à l'origine, sans rien retenir de soi en propre, afin d'accomplir la parfaite volonté divine ; celle-ci ne peut être accomplie en l'âme sans ce don, à moins d'être soit en guerre, soit en défaillance ; et ce don opère en elle cette perfection et la transforme ainsi en la nature d'Amour, qui la délecte d'une paix achevée et la rassasie d'une nourriture divine. Pour autant, elle n'a plus garde de guerroyer en sa nature, car son vouloir est remis dépouillé là où il fut pris et là où il doit être par justice ; alors qu'elle était toujours en guerre tant qu'elle retenait en elle le Vouloir hors de son être.

Maintenant, cette âme est donc « rien », car elle voit par l'abondance de la connaissance divine son néant qui la rend nulle et la réduit à néant. Et ainsi est-elle tout entière, car elle voit par la profondeur de la connaissance de sa malice, laquelle est si profonde et si grande qu'elle n'y trouve ni commencement, ni mesure, ni fin, mais un abîme abyssal et sans fond ; c'est là qu'elle se trouve sans se trouver et sans rencontrer de fond. En effet, il ne se trouve pas, celui qui ne peut s'atteindre ; et plus il se voit en cette connaissance de sa malice, plus il connaît en vérité qu'il ne peut la connaître, pas même du moindre point qui fait de cette âme un abîme de malice, un gouffre où elle s'abrite et se répand, comme le péché dans le déluge, lui qui contenait toute perte. Voilà comment cette âme se voit sans le voir. Mais qui donc la fait voir à elle-même ? C'est la profondeur d'Humilité, qui la place sur le trône 8 et règne sans orgueil : là, l'orgueil ne peut point pénétrer, puisqu'elle se voit elle-même sans se voir. Et ce non-voir lui fait se voir parfaitement elle-même.

Maintenant, cette âme est établie au bas-fond, là où il n'y a pas de fond, ce qui fait que ce soit si bas ; et cet abaissement lui fait voir très clairement le vrai soleil de la bonté très haute, car elle n'a rien qui l'empêche de le voir. Cette divine bonté se montre à elle par la bonté qui l'absorbe, la transforme et l'unit par union de bonté en la pure bonté divine, dont Bonté est maîtresse. Et la connaissance des deux natures dont nous avons parlé, à savoir de la divine bonté et de sa malice, est la science qui l'a dotée de cette bonté. Et parce que l'Epoux de sa jeunesse ne veut qu'une seule chose, lui qui est un', Miséricorde a fait la paix avec la ferme Justice en ayant transformé cette âme en sa bonté. Aussi est-elle à la fois tout entière et pas du tout, car son bien-aimé la fait une.

Maintenant, cette âme est tombée d'amour en néant, un néant sans lequel elle ne peut être tout entière. Cette chute est tellement profonde, si elle est bien tombée, que l'âme ne peut se relever d'un tel abîme ; elle ne doit d'ailleurs pas le faire, mais plutôt y demeurer : c'est là que l'âme perd son orgueil et sa jeunesse, car son esprit est désormais un vieillard qui ne la laisse plus à la jouissance et à la frivolité. En effet, le Vouloir s'est retiré d'elle, lui qui la rendait souvent, par sentiment d'amour, fière, orgueilleuse et possessive en l'élévation de la contemplation du quatrième état. Mais le cinquième état l'a mise à point en la montrant à elle-même. Maintenant, elle voit par elle-même et connaît la bonté divine, connaissance qui lui fait se voir elle-même en retour ; et ces deux visions lui ôtent la volonté, le désir et l'oeuvre de bonté, si bien qu'elle est tout entière en repos et mise en possession d'un état de liberté qui la repose de toutes choses en une noblesse excellente.

Le sixième état, c'est que l'âme ne se voit point elle-même, quelque abîme d'humilité qu'elle ait en elle, ni ne voit Dieu, quelque bonté

très haute qui soit la sienne. Mais Dieu se voit alors en elle, par sa majesté divine qui illumine " cette âme de lui-même, si bien qu'elle ne voit rien qui puisse être hors de Dieu même, lui qui est et dont toute chose tient d'être. Ce qui est, c'est Dieu même, et pour autant, elle ne voit rien qu'elle-même, car qui voit ce qui est, ne voit que Dieu même se voyant en cette âme même par sa majesté divine. Alors l'âme est au sixième état, affranchie de toute chose, pure et illuminée — mais non glorifiée, car la glorification est au septième état ; nous le posséderons dans la gloire et nul ne peut en parler. Cependant, cette âme ainsi pure et éclairée ne voit ni Dieu ni elle-même, mais Dieu se voit par lui-même en elle, pour elle, sans elle. Et Dieu lui montre qu'il n'y a rien qui puisse être hors de lui. C'est pourquoi elle ne connaît que lui, si bien qu'elle n'aime que lui et ne loue que lui, car il n'y a rien qui puisse être hors de lui. En effet, ce qui est, est par sa bonté ; et Dieu aime sa bonté, quelque part qu'il en ait donnée par bonté ; et sa bonté donnée, c'est Dieu même, et Dieu ne peut se retirer de sa bonté sans qu'elle lui demeure ; c'est pourquoi ce qui est, est bonté, et la bonté est ce que Dieu est. Et pour autant, la Bonté se voit par sa bonté dans la lumière divine du sixième état où l'âme est illuminée. Ainsi n'y a-t-il rien qui soit hors de celui qui est et qui se voit en cet être par sa majesté divine, dans la transformation d'amour de la bonté répandue et remise en lui. Et pour autant, il se voit par lui-même en cette créature sans rien lui donner en propre : tout lui est propre et est lui-même en propre ". Tel est le sixième état que nous avons promis de dire aux auditeurs dès qu'Amour eut lancé son empreise " ; et Amour a de lui-même payé cette dette dans sa haute noblesse.

Quant au septième état, Amour le garde en lui pour nous le donner en gloire éternelle : nous n'en aurons pas connaissance jusqu'à ce que notre âme ait laissé notre corps.

TAULER

Dix sermons

N° 5 8 9 24 25 40 41 51 62 83 de la traduction Hugueny-Théry

5 Troisième sermon pour l'Épiphanie

Debout, rayonne, Jérusalem (Is 60, 1).

1. Dieu ne désire dans le monde entier qu'une seule chose, la seule dont il ait besoin, mais il la désire d'une façon si extraordinairement forte qu'il lui donne tous ses soins. Voici cette seule chose : c'est de trouver vide et préparé le noble fond qu'il a mis dans le noble esprit de l'homme, afin de pouvoir y accomplir son oeuvre noble et divine. Car Dieu a toute puissance au Ciel et sur la terre ; une seule chose lui manque, c'est de ne pas pouvoir accomplir en l'homme la plus exquise de ses oeuvres.

2. Mais que doit faire l'homme pour que Dieu puisse envoyer sa lumière et agir en cet aimable fond ? Il doit se lever : Debout, dit le texte, lève-toi... Cela veut dire que si l'homme a quelque chose à faire en cette oeuvre divine, c'est de s'élever au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, de lui-même et de toute créature. Cette élévation fait naître en notre tréfonds un ardent désir de nous détacher et de nous dépouiller de toute dissimilitude. Plus on se défait de celle-ci, plus le désir grandit, plus il monte et s'élève au-dessus de lui-même, et souvent, quand le fond mis à nu est ainsi touché, le désir passe jusque dans la chair, le sang et la moelle.

3. Il y a deux catégories d'âmes qui répondent à cette touche intérieure et la suivent de deux manières différentes. Les premières se présentent avec leur subtilité naturelle, leurs conceptions rationnelles, leurs hautes spéculations, avec lesquelles elles troublent le fond. Elles font taire le désir en voulant écouter et comprendre ces grandes pensées. Elles y trouvent un grand apaisement et, dans cette activité de leurs conceptions rationnelles, elles s'imaginent qu'elles sont une Jérusalem et qu'elles ont la paix. D'autres veulent trouver leur satisfaction dans les observances et les pratiques de leur choix, dans la prière, les méditations, soit qu'elles les inventent elles-mêmes ou qu'elles imitent ce qu'elles voient faire à d'autres. C'est par ces exercices qu'elles veulent préparer leur fond ; elles y trouvent la paix et s'imaginent alors qu'elles sont tout à fait devenues une Jérusalem. Elles trouvent une grande paix dans les pratiques de piété et les oeuvres, mais dans celles-là seules, qu'elles

ont elles-mêmes réglées, et nulle part ailleurs. Que cette paix soit fausse, on peut le connaître facilement en ce qu'elles demeurent encore dans leurs propres défauts, l'orgueil, la complaisance dans les satisfactions du corps, de la chair, des sens, dans celles que peuvent donner les créatures, dans la malveillance dans le jugement. Leur fait-on quelque déplaisir? Elles vous répondent ; aussitôt, ce sont des outrages ou des injures, de la haine ou de l'aversion. Beaucoup de défauts semblables demeurent en elles, avec leur consentement. C'est à cela qu'on peut reconnaître qu'elles veulent préparer elles-mêmes leur fond, agir en lui, et que Dieu ne peut pas agir dans ce fond ; c'est pourquoi leur paix est fausse. Elles ne se sont pas vraiment élevées. Ces âmes ne doivent pas se croire une Jérusalem, ou s'imaginer avoir trouvé par elles-mêmes la vraie paix, mais il leur faudra s'exercer encore bien péniblement à vaincre leurs défauts et à suivre les exemples de Notre Seigneur Jésus Christ, dans la pratique de l'humilité et de la charité ; elles doivent mourir à elles-mêmes en toutes choses et apprendre ainsi à se lever.

4. À la seconde catégorie appartiennent les nobles âmes qui vraiment se lèvent et qui par cela même sont illuminées. Ces hommes laissent Dieu préparer leur fond, ils se livrent complètement à Dieu ; ils sortent d'eux-mêmes en toutes choses, et ne gardent rien pour eux, ni dans les oeuvres, ni dans les pratiques de piété, ni dans ce qu'ils font, ni dans ce qu'ils ne font pas, pas plus ici que là, ni dans la joie, ni dans la peine ; mais, avec une humble crainte, ils acceptent tout de Dieu et, de même, lui rapportent absolument tout, dans un complet dépouillement d'eux-mêmes-et dans un abandon résolu, se courbant humblement sous la volonté divine. Quelle que soit, en toutes choses, la volonté de Dieu, ils en sont toujours contents, dans la paix et dans l'inquiétude, car une seule chose leur plaît, la bonne et très agréable volonté de Dieu.

De ces gens on peut dire ce que disait Notre Seigneur à ses disciples qui l'invitaient à monter à la fête : « Montez-y vous-mêmes, votre temps est toujours prêt, mais mon temps, à moi, n'est pas encore venu » (Jn 7, 5-8). Le temps de ces personnes est de tout temps, c'est à tout instant pour elles le temps de se livrer et de s'abandonner ; mais ce n'est pas à tout instant qu'est son temps à lui, le temps dans lequel il doit ou veut agir et illuminer. Pour cela, elles s'en remettent à sa divine volonté, avec une longanimité soumise et patiente.

5. Ce qui distingue ces hommes des premiers, c'est qu'ils laissent Dieu préparer leur fond et ne le préparent pas eux-mêmes. De tels hommes ressentent bien, aussi, les premières attaques et le tourment qui en résulte, car personne n'en est exempt. Mais ensuite, si on leur reproche leurs péchés, qu'il s'agisse d'orgueil, de plaisir de la chair, de jouissance temporelle, de colère, de haine, de n'importe quelle attaque du mal, si pénible et si dure qu'elle soit, ils

recourent humblement à Dieu aussitôt après le premier mouvement, ils s'en remettent à sa volonté, ils se livrent et s'abandonnent. Ces gens se lèvent en vérité, car en tout ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes, aussi deviennent-ils vraiment, eux aussi, une vraie Jérusalem et ils ont la paix dans le trouble, la joie dans la souffrance. En tout, la volonté de Dieu leur agréée, et c'est pourquoi le monde entier ne saurait leur ravir leur paix. Tous les diables et tous les hommes conjurés ne pourraient pas la leur enlever.

Ces gens ne goûtent que Dieu seul et rien d'autre. Ils sont en vérité illuminés, car Dieu répand en eux sa lumière claire et pure en toutes circonstances, même aux heures de l'obscurité la plus profonde, et beaucoup plus vraiment encore à cet instant, qu'aux heures de brillantes clartés. Ah ! que ces gens sont aimables ! Ce sont des gens surnaturels, divins ; ils ne travaillent et ne font rien sans Dieu dans toutes leurs actions, et, si on peut ainsi parler, en un certain sens, ils ne sont plus, mais c'est Dieu qui est en eux.

Ah ! ce sont des hommes tout aimables ; ils portent le monde entier ; ils sont les nobles colonnes du monde. Pour celui qui se tiendrait bien en cet état, quelle délicieuse félicité !

6. La différence entre ces deux sortes de gens consiste en ce que les premiers, ceux qui veulent préparer eux-mêmes leur fond et ne s'abandonnent point à Dieu pour que lui-même le prépare, ont leurs facultés emprisonnées dans leurs défauts, à tel point qu'elles ne peuvent s'en dégager. C'est même avec satisfaction qu'ils demeurent en cet état. Ils conservent avec plaisir ce qui leur est propre, leur propre volonté.

Mais les autres nobles hommes, ceux qui se laissent préparer par Dieu, ces hommes nobles, heureux et abandonnés, sont élevés au-dessus d'eux-mêmes et en conséquence, dès la première attaque et prise de conscience du péché, ils se hâtent de confier leur mal à Dieu, de telle sorte qu'il n'y a plus de péché, parce qu'ils sont dans une divine liberté.

7. Mais pendant que Dieu prépare leur fond, ces gens ne doivent-ils pas, de leur côté, accomplir des oeuvres extérieures ? Ne convient-il pas qu'ils agissent ? De nécessité, non. Et pourtant le texte dit : Debout, et leur ordonne de se lever ; n'est-ce pas toujours une oeuvre ? Oui, il y a une oeuvre qui leur convient, qu'ils doivent faire en tout temps, sans relâche, aussi longtemps qu'ils vivent, et sans laquelle l'homme ne peut jamais arriver à la perfection. Ils doivent en tout temps se lever, diriger leur coeur vers Dieu, affranchir le fond de leur âme, se demander en tout temps, dans une humble crainte : « Où est-il, celui qui est né ? » et prendre intérieurement conscience de ce que Dieu leur demande, afin d'y satisfaire. Dieu veut-il qu'ils soient passifs ? ils seront passifs ; les veut-il actifs ? ils agiront ; les

veut-il dans la contemplation et la jouissance ? ils jouiront. Le fond leur rend à eux-mêmes témoignage que c'est Dieu qui l'a préparé et purifié. Dieu veut posséder ce fond à lui seul et il ne veut pas qu'une créature y entre jamais.

Dieu agit dans le fond de la première catégorie d'hommes *par intermédiaire*, et, *sans intermédiaire*, chez les autres, les nobles et saintes âmes. Mais ce que Dieu opère dans ces gens, dans leur fond en contact immédiat avec Lui, personne ne peut le dire ; aucun homme ne peut en parler à un autre ; celui-là seul le sait qui l'a éprouvé et il ne peut rien t'en dire, si ce n'est que Dieu a vraiment pris possession du fond de son âme.

Chez ces hommes, toutes les oeuvres extérieures disparaissent complètement, mais le sentiment intérieur de Dieu augmente considérablement en l'homme. Et quand l'homme est arrivé au plus haut degré où sa grande application et la grâce le puissent conduire, alors il doit se tenir dans un complet anéantissement de lui-même, comme dit Notre Seigneur : « Quand vous avez fait tout ce que vous pouvez, vous devez dire que vous avez été des serviteurs inutiles » (Lc 17, 10). L'homme n'est jamais si parfait, qu'il ne doive se tenir continuellement dans une humble crainte. Au plus haut degré de perfection, il doit toujours parler et penser ainsi : « Seigneur, que ta volonté soit faite » (Mt 6, 10). Et il doit veiller avec grande attention sur lui-même, pour voir s'il n'a pas quelque attache à n'importe quoi, et si, dans ce fond, Dieu ne trouve pas quelque obstacle qui l'empêche d'y accomplir, sans intermédiaire, sa noble opération.

Puissions-nous nous lever ainsi, pour permettre à Dieu de faire en nous son oeuvre ! Qu'il nous aide en cela, notre tout aimable Dieu! Amen.

8 Sermon pour le premier vendredi de Carême

Il y eut une fête des Juifs... (Jn 5, 1-11).

I. Nous lisons dans l'évangile de saint Jean qu'il y eut une fête des Juifs et que Jésus monta à Jérusalem. Il y avait là une piscine avec cinq portiques sous lesquels étaient couchés une grande foule d'infirmes attendant que l'ange du Seigneur descendît dans la piscine et leur agitât l'eau. Celui qui, le premier, y descendait après l'agitation de l'eau était complètement guéri, quelle que fût son infirmité. Or, il y avait là un homme malade depuis trente-huit ans. Quand Notre Seigneur le vit et sut qu'il gisait là depuis si longtemps, il lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Le malade lui répondit : « Je n'ai personne qui me descende dans la piscine, quand l'eau est agitée, et quand j'y arrive, un autre m'a déjà devancé. » Notre Seigneur lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Et à

l'instant, le malade fut guéri ; il prit son grabat et s'en alla. Vient ensuite une longue discussion ; l'homme s'était levé, mais il ne savait pas que c'était Jésus. Plus tard, Notre Seigneur le rencontra et lui dit : « Tu es guéri maintenant ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

2. Cette piscine ou cette eau est l'aimable personne de Notre Seigneur Jésus Christ, et l'eau ainsi remuée dans cette piscine ou cet étang, c'est le sang béni de l'aimable Fils de Dieu, Dieu et homme, qui nous a tous lavés de son précieux sang et qui, par amour, veut laver tous ceux qui viennent à Lui simplement.

Les malades, couchés en grande foule près de la piscine, attendant que l'eau fût agitée, représentent, en un sens, la race des hommes qui, sous l'Ancien Testament, furent captifs toute leur vie et durent, après leur mort, demeurer aux limbes, y attendre le contact du sacré et précieux sang qui se trouvait dans la noble piscine, pour pouvoir être sauvés. Avant cela, ils ne pouvaient ni recouvrer la santé, ni jamais être sauvés. Mais de nos jours aussi, qui sont les jours du salut, personne ne peut être sauvé et recouvrer la santé que par l'eau tout aimable de la piscine, c'est-à-dire par le sang de Notre Seigneur Jésus Christ.

3. Les malades, donc, qui ne s'y baignent pas, sont condamnés à la mort et à la perdition éternelles. Mais il y a aussi des malades qui descendent dans cette aimable piscine après l'agitation de l'eau ; le contact n'est alors qu'extérieur. S'il advient que Dieu les avertisse et les appelle par la maladie, les afflictions ou d'autres événements heureux ou malheureux, ils se tournent vers Dieu ; ou bien c'est la parole de Dieu annoncée par un prédicateur qui les a touchés, et ainsi ils viennent à Dieu, dans cette eau. Mais ils le font avec tiédeur, aveuglement et paresse, et c'est pourquoi, bien qu'ils trouvent le salut, ils demeurent encore, par leur faute et non par celle de Dieu, si peu purifiés, qu'il leur faudra descendre au purgatoire, y subir des tortures d'enfer, un feu d'enfer, y être la risée des diables et y demeurer jusqu'à complète purification.

4. Cette piscine avait donc cinq portiques sous lesquels gisaient un grand nombre de malades qui attendaient l'agitation de l'eau, et celui qui y descendait le premier était certainement guéri, quelle que fût sa maladie. Ces malades peuvent figurer les hommes adonnés à l'orgueil, à la colère, à la haine, à l'avarice, à la luxure, et ceci nous donne aussi à entendre que tous les malades de ce genre, qui peuvent se laver dans le sang du Christ, seront complètement guéris, si toutefois ils veulent descendre dans cette eau.

Les cinq portiques de cette piscine peuvent représenter, en un sens, les cinq plaies sacrées de Notre Seigneur, par lesquelles et dans lesquelles nous avons tous été sauvés. En un autre sens, ces cinq

Portiques symbolisent cinq pratiques de vertus, d'espèces diverses. Bien que toutes ces vertus soient nécessaires, cependant tel individu a telle partie de sa nature plus faible qu'une autre, et c'est pourquoi il lui tant plus d'application pour s'exercer spécialement dans telle Viatique de vertu que dans une autre.

Parmi ces exercices de vertus, le premier portique est une humilité profonde et pleine de soumission, de telle sorte que l'homme ne tienne rien, absolument à rien de ce qui le concerne lui-même, qu'il puisse se courber avec soumission sous la main de Dieu et sous toutes les créatures, qu'il reçoive humblement de Dieu, et de nul autre, toute chose d'où qu'elle vienne, qu'il s'abandonne à Dieu dans une humble crainte et dans un véritable mépris de lui-même, en toutes choses, dans la joie et dans la peine, dans l'abondance et la privation.

5. 1.e second portique est une application persévérante à demeurer dans le fond. Ah! mes enfants, que cela serait nécessaire à ces nombreux braves gens qui, en toute simplicité et n'étant pas avertis, sortent de leur fond pour se livrer à des pratiques et à des oeuvres de belle apparence, soit qu'ils enseignent, écoutent, parlent, agissent; ce faisant, ils se répandent ainsi, par les sens et la jouissance, dans une folle activité. Il arrive, comme dit saint Augustin, que quelques-uns s'éloignent tellement du fond, qu'ils ne trouvent plus le chemin du retour. L'homme devrait, dans toutes ses oeuvres et opérations extérieures, s'appliquer à prendre conscience de son fond et l'observer avec la plus sérieuse attention. S'il avait cette préoccupation, quand il agit au-dehors, il demeurerait ainsi, dans toutes ses oeuvres, dans une paix véritable. Mais pour la même raison, celui-là n'a aucune paix dans ses oeuvres et ses opérations au-dehors, qui s'exteriorise sans consulter sa raison, sur l'appel des sens et des événements extérieurs, et non d'après l'inspiration et l'avertissement de Dieu.

6. Le troisième portique est un repentir sincère et profond de ses péchés. Qu'est-ce que cela? C'est se détourner en vérité et sans réserve de tout ce qui n'est pas purement Dieu ou dont Dieu n'est pas le véritable motif, et puis se tourner d'une façon complète et véritable vers Dieu, avec tout ce que l'on est. C'est là seulement le noyau et la moelle du repentir. Il faut de plus, avec une ferme confiance, s'abimer dans le bien sans mélange et tout aimable qu'est Dieu, demeurer toujours davantage près de Lui et en Lui, s'attacher à lui avec amour et affection sans mélange, décidé pleinement et de bon coeur à faire la très aimable volonté de Dieu, autant qu'on le peut. Mes enfants, voilà le repentir véritable, et celui qui a ce repentir obtiendra sans aucun doute le pardon de tous ses péchés, et plus son repentir est grand, plus pur, plus vrai et plus entier sera le pardon qu'il obtiendra.

7. Le quatrième portique est une pauvreté volontaire. Mes enfants, il faut distinguer une pauvreté extérieure, qui est l'effet du hasard, et une pauvreté intérieure, qui est l'essence de la vraie pauvreté. La pauvreté extérieure n'est pas le fait de tout le monde, et tous les hommes ne sont pas appelés à être pauvres extérieurement. Mais à la pauvreté essentielle nous sommes tous appelés ainsi que tous ceux qui veulent être les amis de Dieu. Elle consiste en ce que Dieu doit, seul, posséder notre fond, et que nous ne devons être possédés par aucune autre chose et nous devons posséder toutes choses comme Dieu veut que nous les possédions, c'est-à-dire dans la pauvreté spirituelle selon la parole de saint Paul « *Comme ceux qui n'ont rien et possèdent toutes choses* » (II Cor. 6,10). Et voici ce qu'il faut entendre par là. Tout ce qui nous est cher, fortune, ou amis, ou corps ou âme, plaisir ou profit, doit être aimé de telle façon que, dans le cas où Dieu aurait sur nous quelque autre dessein, nous abandonnions volontiers ces biens à sa sainte volonté, pour son amour et pour sa gloire, exactement comme il veut que nous les laissions. Telle doit être notre entière bonne volonté. Si notre faible nature y répugne, peu importe, pourvu que notre volonté délibérée soit prête à ce sacrifice. Mes enfants, voilà la pauvreté véritable et essentielle à laquelle se doivent tous les hommes vertueux et que Dieu exige d'eux, afin qu'ils aient un vouloir foncier libre, vide et élevé, que rien ne captive, ni jouissance, ni affection, constamment prêt à tout abandonner, si Dieu le voulait ainsi. Un tel homme posséderait-il même un royaume, qu'il serait encore essentiellement un pauvre ; cela ne l'empêcherait pas de recevoir Dieu, tant que le vouloir foncier de cet homme ne peut trouver son repos et sa paix dans la possession d'aucune chose périssable, pourvu qu'il tende la main de son désir vers la généreuse aumône du bien sans mélange qu'est Dieu. Cela seul peut le satisfaire dans sa volonté et dans son fond. Que dans ses puissances inférieures, et dans son animalité, il reçoive plaisir ou déplaisir de ce qui lui est utile ou nuisible, cela n'importe point : il le faut accepter et rapporter tout à Dieu.

8. Le cinquième portique signifie que l'homme doit rapporter à Dieu, faire rentrer en Lui, d'une façon constante, tout ce qu'il a reçu. Il doit ainsi le faire rentrer dans sa source, dans le fond d'où cela a jailli. O mes enfants, pour celui qui serait tout à fait bien arrivé sous ce portique, quelle délicieuse chose ce serait ! Mais ici beaucoup de grandes âmes restent en arrière, qui s'imaginent cependant être en bonne posture. Quand Dieu leur accorde de grandes grâces particulières par lesquelles elles devraient renaître complètement, elles se précipitent dessus avec satisfaction et complaisance ; elles jouent avec ces grâces et ne s'enfuient pas immédiatement avec elles à la source, elles s'attachent un peu à ces dons et les tirent à elles, comme si c'était leur propriété, et par là elles se font un mortel

dommage. L'homme devrait tendre à Dieu avec tant d'application, qu'il n'ait plus d'attention pour toutes ces choses, qui se greffent de droite ou de gauche sur l'une ou l'autre grâce reçue. C'est tout comme quelqu'un qui, de toutes ses forces, regarderait très attentivement un objet à travers une fente étroite ou un treillis serré ; tant qu'il considère avidement, de toutes ses forces, l'objet ainsi regardé, l'intermédiaire ne l'empêche pas de voir ; mais dès qu'il dirige son attention sur cet intermédiaire et qu'il se met à l'examiner, alors cet objet interposé, si petit et si mince soit-il, lui cache l'objet qu'il voulait regarder. De même, si petit que puisse être l'intermédiaire, si pures et si nobles que soient les grâces reçues, il suffit de se reposer en elles, de s'y arrêter avec jouissance et satisfaction, pour dresser un obstacle entre vous et Dieu. On aurait dû recevoir Dieu dans ces dons, lui rapporter ceux-ci et, avec eux, se plonger de toutes ses forces dans la source d'où ils sont sortis.

9. Sous ces portiques de la piscine, se tenaient un grand nombre de malades, et celui qui descendait dans la piscine, aussitôt après l'agitation de l'eau, était complètement guéri. Que signifient donc cette agitation et ce contact, si ce n'est que le Saint-Esprit descend d'en haut dans l'homme, s'en vient toucher l'intérieur de l'homme et y provoque une grosse agitation, si bien que l'intérieur de cet homme est vraiment retourné au sens propre du mot et complètement changé ? Il ne goûte plus les choses qui lui plaisaient auparavant, et ce qui lui faisait horreur fait maintenant sa jouissance : le mépris, la misère, le délaissement, le renoncement, la vie intérieure, l'humilité, l'infamie, le détachement de toutes les créatures. Voilà ce qui fait maintenant sa plus grande félicité. Quand ce contact a lieu, le malade, c'est-à-dire l'homme extérieur, avec ses facultés extérieures, descend tout entier et à fond dans la piscine, et il se lave dans le Christ, dans son sang très précieux et, par la vertu de ce contact, il est sûrement guéri, comme il est encore écrit ailleurs : « *Tous ceux qui le touchaient étaient guéris.* »

10. Parfois aussi Notre Seigneur, dans sa grande bonté, laisse couchés comme malades des gens qui cependant sont complètement guéris, mais ils ne le savent pas et ils se considèrent, toute leur vie, comme malades. Notre Seigneur sait bien que s'ils avaient conscience de leur complète guérison et de leur santé recouvrée, ils se tourneraient avec complaisance vers eux-mêmes, et c'est pourquoi, dans son grand amour, il les laisse toute leur vie dans l'ignorance, dans la crainte, l'angoisse, l'humilité, les mettant toutefois dans cette disposition de l'homme sain, de ne vouloir jamais rien faire contre Dieu en tout ce qui pourrait leur advenir ou leur arriver. Mais quand alors approche le jour tout aimable où le bon Dieu rapatrie ces âmes auprès de Lui, c'est-à-dire le jour de leur

mort, oh ! mes enfants, Dieu les dédommage alors de cette ignorance et de ces ténèbres, il les traite comme un père, il les console et souvent même il leur fait goûter, avant de mourir, ce qui fera leurs éternelles délices, et ils meurent alors en grande sécurité. Ceux qui, dans ces ténèbres, lui sont restés fidèles, il les introduit immédiatement dans son ineffable amour, et ils sont ensevelis dans la divinité ; ce sont d'heureux morts, ils sont morts en Dieu.

11. Notre Seigneur vint à la piscine, et il y trouva un homme malade depuis trente-huit ans et il lui dit : « Veux-tu être guéri ? Le malade répondit : Seigneur, je n'ai personne qui me descende dans l'eau après l'agitation. Lève-toi, lui dit Notre Seigneur, prends ton grabat et marche. Et à l'instant, le malade fut guéri, prit son grabat et se mit à marcher. » Mes enfants, remarquez bien que ce malade était resté là très longtemps, de longues années. Ce malade était destiné à servir la gloire de Dieu ; et non la mort. Oh ! si l'on voulait s'efforcer de comprendre dans un esprit de vraie patience l'enseignement profond contenu dans le fait que ce malade avait attendu trente-huit ans que Dieu le guérisse et lui ordonne de s'en aller ! Cela s'adresse aux gens qui, ayant à peine commencé une vie un peu à part et ne voyant pas se produire aussitôt les grandes choses attendues, croient tout perdu et se plaignent de Dieu comme s'il les traitait injustement. Oh ! comme il y a peu d'hommes qui possèdent cette noble vertu de pouvoir s'abandonner et se résigner, qui se tiennent pour ce qu'ils sont, et supportent leur infirmité, leur captivité et leurs tentations, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même les guérisse ! Et c'est pourquoi il ne leur dit pas qu'ils peuvent se lever, marcher, emporter leur lit et qu'ils sont guéris. Celui qui demeurerait dans cette captivité, qui ne ferait pas effort pour en sortir, avant que Dieu lui-même ne l'en délivrât, ah ! mes enfants, que ce serait beau et délicieux ! Quelle puissance et quelle maîtrise seraient données à cet homme ! C'est à celui-là qu'il serait dit en vérité : « Lève-toi, tu ne dois plus rester couché, tu dois sortir triomphant de toute captivité, être délié et marcher en toute liberté ; tu porteras ton lit, c'est-à-dire ce qui te portait auparavant, tu dois maintenant l'enlever et le porter avec puissance et force. » Oh ! celui que le Seigneur délivrera lui-même, celui-là serait bien délivré, il marcherait plein de joie et, après cette longue attente, il obtiendrait une merveilleuse liberté dont sont privés tous ceux qui croient se délivrer eux-mêmes et brisent leurs liens avant le temps.

12. Mais ces gens ainsi arrivés à la liberté, sortis de leur prison et bien guéris, peuvent bien cependant, eux aussi, sortir parfois de cette paix, par imprévoyance et par manque de vigilance, et se mêler à la foule, aller aux choses extérieures, s'adonner à n'importe quelle pratique ou n'importe quel exercice. Il leur arrive alors ce qui est

arrivé au paralytique : ils tombent dans une certaine méconnaissance de Dieu.

Lorsque les Juifs lui demandèrent qui l'avait guéri, il ne le savait pas. Mais quand il revint dans le temple, Jésus lui parla, alors il le reconnut et l'annonça à tout le peuple. C'est ainsi que doit faire l'homme aimable : dès qu'il prend conscience d'une telle ignorance en lui-même, qu'il laisse là toutes choses et coure bien vite au temple, c'est-à-dire qu'il rassemble toutes ses puissances en son temple intérieur et descende dans son fond intime ; s'il y rentre bien, il y trouvera vraiment Dieu sans aucun doute et il le reconnaîtra.

13. Jésus était là, il lui parla et lui dit : « Vois, tu es guéri maintenant, garde-toi mieux à l'avenir. » Et dès lors, toute l'activité, la connaissance, la vie de cet homme furent une véritable prédication de Dieu. Ainsi en est-il de l'homme qui, dans un vrai sentiment du divin, dans une claire connaissance, a trouvé Dieu dans son temple intérieur, dans son fond, et qui est vraiment bien sorti de sa propre infirmité et a reçu ensuite l'avertissement divin. Oh ! la prédication de cet homme, ce qu'il fait connaître, c'est son Dieu. Cette prédication vient de l'expérience de la vérité ; c'est pourquoi elle est très utile et aussi très fructueuse.

Puisse cela nous arriver à tous ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

9 Sermon pour le deuxième dimanche de Carême1

Jésus se retira... (Mt 15, 21-28).

1. « Jésus se retira du côté du territoire de Tyr et de Sidon, et de ce pays-là sortit une femme, une Chananéenne, qui se mit à crier derrière Notre Seigneur, en disant : "Seigneur, fils de David, aie pitié de moi, car ma fille est cruellement tourmentée par le mauvais esprit." Mais Notre Seigneur ne répondit pas un seul mot à cette femme. Or elle criait très fort. Les disciples dirent alors : "Seigneur, cette femme nous poursuit de ses cris, renvoie-la." Notre Seigneur répondit : "Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ; il n'est pas bien de prendre le pain aux enfants pour le jeter aux chiens." Ce qu'ayant entendu, la pauvre femme repartit : "C'est vrai, Seigneur, mais il arrive cependant que les petits chiens se nourrissent aussi des miettes qui tombent de la table du maître." Alors Notre Seigneur lui dit : "O femme, grande est ta foi ; qu'il te soit fait selon ton désir." Et à l'heure même, sa fille fut guérie. »

Ah ! mes enfants, cet évangile nous montre la plus noble, la plus utile, la plus sûre et la plus profonde conversion qui puisse avoir lieu sur terre. Et quand une conversion ne se fait pas d'une manière ou d'une autre, dans des dispositions semblables, l'homme a beau faire tout ce qu'il peut, cela lui sert peu ou point du tout.

2. Prenons donc ces paroles : « Jésus se retira » : D'où se retira-t-il ? du milieu des scribes et des pharisiens. Mes enfants, remarquez bien le sens profond de ces paroles. Quels sont les gens dont Jésus s'éloigne ? Les scribes étaient des sages qui faisaient grand cas de leur science, et les pharisiens, eux, faisaient grand cas de leur piété, fermement attachés à leurs pratiques et à leurs observances. Nous reconnâtrons là les deux mauvais fonds les plus nuisibles qu'on puisse rencontrer parmi les gens de piété ; ceux qui demeurent dans ces dispositions périssent, car c'est cela qui les fait périr ; d'aucune de ces dispositions il ne sort rien de bon. Rares cependant sont les gens qui ne sont pas quelque peu retenus dans l'un ou l'autre de ces mauvais fonds ou même dans les deux à la fois, mais d'aucuns le sont beaucoup plus que d'autres. Par scribes il faut entendre les raisonneurs qui ramènent toutes choses à la mesure de leur raison ou de leur sensibilité. Ce que leurs sens leur ont fourni, ils le font passer dans leur raison, et ils arrivent ainsi à comprendre de grandes choses. Ils y mettent leur gloire et disent de grandes phrases, mais leur fond d'où la vérité devrait jaillir demeure vide et désolé. Quant aux autres, les pharisiens, ce sont les gens de piété qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, se croient quelque chose, tiennent fermement à leurs observances et à leurs pratiques, croient qu'il n'y a rien en dehors d'elles, et prétendent à l'estime, à la considération, à cause de celles-ci ; et le fond de leur âme est rempli du blâme à l'adresse de tous ceux qui ne s'en tiennent pas à leur manière. De ces gens-là, Notre Seigneur Jésus Christ s'est retiré.

Ces gens avaient demandé à Notre Seigneur, voulant lui infliger un blâme, pourquoi ses disciples n'observaient pas les bons usages des Anciens et mangeaient sans se laver les mains. Notre Seigneur leur répliqua par cette question : « Et vous, pourquoi ne gardez-vous pas le commandement de Dieu ? »². Ainsi font ces gens ; ils considèrent leurs pratiques, leurs intentions et toutes leurs habitudes comme inspirées par Dieu, comme étant la volonté de Dieu, et ils méprisent et condamnent les nobles amis de Dieu qui ne peuvent suivre aucune pratique et aucune forme de piété particulière, parce qu'ils doivent suivre Dieu dans son mystérieux chemin.

Quand je parle de jugement, il ne faut pas entendre qu'on ne peut jamais blâmer dans les communautés les gens sensuels et pervers, ce serait la fin de la discipline ecclésiastique. Mais que, de ces manières pharisaïques, chacun se garde en son fond, attentif à ce qu'il ne s'y dissimule pas une fausse sainteté qui aurait un autre but, une autre origine que ce qui est né de Dieu. De pareilles gens, Jésus s'éloigne, c'est sûr ; il ne demeure pas là. On trouve ainsi des âmes qui donnent grande attention à l'extérieur, aux bonnes manières dans les oeuvres et la tenue. Si cela est bien, tout est bien. Mais leur fond est tout envahi et dangereusement encombré par les créatures

; c'est dans ces dispositions qu'elles récitent nombre de psautiers. Ainsi font aussi les juifs : ils se prosternent, jeûnent, prient, et cependant leur fond n'appartient pas à Dieu ; c'est à la misérable créature qu'ils appliquent tout leur amour, leur affection, leur désir, en se livrant à toutes sortes de pratiques de piété, extraordinaires et recherchées.

Non, mes enfants, en cette conduite pharisaïque, Dieu ne demeure pas. Ce ne sont pas là les plants que le Père du ciel a plantés ; soyez-en sûrs, il faut les extirper, avec leurs racines, car Jésus lui-même aussi l'a dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi disperse » Sachez-le et tenez-le pour certain : quand viendra le temps de la moisson où il recueillera son grain, tous ceux qui n'ont pas moissonné avec lui, mais pour un autre maître, ceux-là, Dieu les abandonnera sûrement. Ceux dans le fond desquels il ne trouve pas ses plants seront tous arrachés.

Mes enfants, ce sont là deux fonds de fausseté qui sont très répandus à l'heure actuelle : la subtilité naturelle de l'esprit à la manière des scribes ou la façon pharisaïque de s'en tenir aux apparences et observances extérieures de la sainteté. Les gens ont si bien aujourd'hui la façon subtile des scribes, que nous pouvons à peine entendre une confession, sans y trouver de nombreuses subtilités, et, aussi longtemps qu'ils restent en ces dispositions, ils ne changent pas de conduite. Voilà les gens dont Jésus s'est éloigné, comme il le fait toujours, sans aucun doute.

3. Et où s'en alla-t-il ? Il s'en alla aux confins des pays de Tyr et de Sidon. Le nom de Tyr signifie angoisse, et celui de Sidon, chasse.

Oh ! mes enfants, peu de gens se rendent compte des délices qu'il y a en ces deux choses réunies. Oh ! quelle noblesse apparaîtrait bientôt là où cette chasse aurait vraiment lieu et où l'on ressentirait l'angoisse qui naît de cette poursuite !

Mais qu'est-ce donc que cette chasse ? Rien autre chose que ceci, c'est que l'homme intérieur voudrait de tout coeur être près de Dieu, en qui est sa vraie demeure ; et il y chasse et y pousse l'homme extérieur. Mais l'homme extérieur poursuit un autre chemin et, parce qu'il est extérieur, il recherche les réalités inférieures où est sa place à lui ; ainsi se produit la scission entre eux. Le propre bien de l'homme intérieur, c'est Dieu, et c'est vers Dieu que tendent tous ses désirs, sa volonté et ses affections, car sa nature l'y incline ; mais cela va contre la nature de l'homme extérieur qui combat cette tendance, comme dit saint Paul : « Je sens en moi une lutte continuelle, la nature inférieure s'oppose à la perpétuelle chasse de l'esprit ; ce que je ne veux pas, je le fais, et ce que je veux, je ne le fais pas. » Ainsi ces deux hommes se font la chasse l'un à l'autre, et par surcroît Dieu descend alors et les chasse l'un et l'autre. La grâce

en fait autant ; et quand on comprend vraiment le sens de cette poursuite, cela va très bien, car « tous ceux qui sont chassés par l'esprit de Dieu, ceux-là sont les fils de Dieu ».

Mais voici que, de cette chasse, naît une grande angoisse et une grande détresse. Ah ! mes enfants, quand l'homme est plongé dans cette anxiété et se rend compte de cette poursuite de Dieu en son âme, c'est alors sans aucun doute que Jésus vient et entre en lui. Mais quand on ne ressent pas cette poursuite et qu'on n'éprouve pas cette angoisse, Jésus ne vient pas.

De tous les hommes qui ne se laissent pas prendre par cette poursuite et cette angoisse, aucun ne devient jamais rien de bon ; ils restent ce qu'ils sont, ils n'entrent pas en eux-mêmes et, en conséquence, ils ne savent rien de ce qui se passe en eux, car il y a de multiples épreuves pour l'homme, dans la nature et dans l'esprit. Mais devant une épreuve de ce genre, l'homme devrait se prosterner et l'adorer, car il est sûr alors que Dieu marche avec lui. Le monde vient aussi avec ses fortes tempêtes, et l'Ennemi, le démon, avec ses ruses astucieuses, et la chair et les sens et toutes les facultés inférieures arrivent avec leur grande infirmité, s'inclinant vers les choses extérieures. Mais l'homme intérieur est poussé en sens contraire tant par Dieu lui-même que par l'inclination naturelle qu'il a pour Dieu. De là, vient évidemment détresse et angoisse.

4. Que doit, alors, faire le pauvre homme, quand il est ainsi chassé et ne peut trouver aucune issue ? En vérité, il doit faire ce qu'a fait la pauvre femme, aller à Jésus et crier à haute voix, c'est-à-dire avec un ardent désir : « Seigneur, fils de David, aie pitié de moi. »

Ah ! mes enfants, cette chasse provoque un cri d'appel d'une force immense, le cri d'appel de l'esprit porte à mille fois mille lieues et plus ; c'est un soupir qui vient comme d'une profondeur sans fin. Cela dépasse de beaucoup la nature, et c'est le Saint-Esprit qui doit lui-même proférer en nous ce soupir, comme le dit saint Paul : « Le Saint-Esprit prie pour nous avec d'inexprimables soupirs. »

5. Mes enfants, ici le fond est mieux préparé que par toutes les préparations qu'on peut imaginer en ce monde. Faites bien attention à ceci. Quand le pauvre homme, ainsi pourchassé, éprouve cette immense anxiété, et crie vers Dieu avec d'inexprimables soupirs et avec un tel désir que son appel pénètre au plus haut des cieux, si Dieu se comporte alors comme s'il n'entendait absolument rien ou ne voulait rien savoir, ah ! comme à ce moment, dans le fond, le désir doit se tendre, devenir plus empressé ! Ah ! mes enfants, comment cela peut-il se faire ? La source de la parfaite miséricorde se ferma, quand la pauvre femme cria. La source fut tarie dans son écoulement, elle qui avait coulé pour d'autres. Quelle est donc cette merveille, que Dieu se taise ici ?

Et les disciples priaient et plaidaient pour la pauvre femme. Finalement, Jésus dit très durement « qu'il n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël et qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Il agissait avec d'autant plus de dureté et de mépris, qu'il ne se contentait pas de lui opposer un refus, mais lui prouvait, par des paroles sans réplique, qu'il ne serait pas équitable de lui faire grâce, et non seulement il lui refusait le pain qu'on dit nécessaire et qui est chose ordinaire, mais il lui déniait la qualité d'enfant, il lui déniait et contestait sa qualité d'être humain et il l'appelait un chien. Comment aurait-il pu la tenter et l'éprouver davantage, la chasser et la presser de plus près ?

Or que fit-elle, ainsi pourchassée ? Elle se laissa traquer et se pourchassa elle-même plus profondément qu'il ne pouvait la chasser. Elle poussa la chasse à fond ; elle pénétra plus profondément encore dans l'abîme en disant : « Non, Seigneur, je ne suis pas même un chien, mais rien qu'un tout petit chien. » Tout en s'abaissant et s'humiliant de la sorte, elle gardait confiance, et elle dit : « O Seigneur, il arrive cependant parfois que les petits chiens, les tout petits chiens, sont nourris des miettes qui tombent de la table du maître. »

Ah ! mes enfants, si l'on pouvait réussir à pénétrer ainsi vraiment dans le fond de la vérité, non point par de savants commentaires, des mots, ou bien avec les sens, mais dans le vrai fond ! Ni Dieu, ni aucune créature ne pourrait vous fouler, vous anéantir, vous enfoncer si profondément que vous ne plongiez vous-mêmes en vérité beaucoup plus à fond encore. On pourrait vous faire subir affront, mépris et rebuffades ; et vous resteriez ferme dans la persévérance, vous pousseriez plus à fond encore, animé d'une confiance entière, et vous augmenteriez toujours davantage encore votre zèle. Ah, oui ! mes enfants, c'est de là que tout dépend ; et celui qui serait parvenu à ce point, celui-là aurait bien réussi. Ces chemins, et eux seuls, conduisent, en vérité, sans aucune station intermédiaire, jusqu'à Dieu. Mais qu'on puisse arriver à ce degré d'anéantissement illimité et demeurer ainsi dans ce fond, avec persévérance, avec une entière et véritable assurance, comme cette pauvre femme l'a fait, il en est qui ne peuvent pas du tout l'imaginer.

C'est pourquoi il lui fut répondu : « O femme, grande est ta foi. Que ce que tu as cru t'arrive. Que ce que tu veux te soit accordé. » En vérité c'est la réponse qui sera faite à tous ceux qui seront trouvés en telles dispositions et sur ce chemin. Tout ce que tu veux t'arrivera, et tout de la façon que tu voudras, car dans la mesure où tu es sorti de ce qui est tien, en cette même mesure tu dois entrer en partage de tout ce qui est mien. Car on ne peut avoir tout ce qu'on veut, que si l'on ne veut rien, de volonté créée. Tout ce que tu veux

te sera accordé et t'arrivera ; cela ne peut se faire que si l'on se renonce soi-même. Autant l'homme sort de lui-même, autant Dieu y entre en vérité.

6. Mes enfants, je ne veux rien vous dire de plus, qu'une petite histoire qui vient bien à propos. Je connais une Chananéenne (je puis bien l'appeler ainsi. Cela est arrivé il n'y a pas quatre ans et elle vit encore). Elle fut ravie hors des sens et élevée si haut, qu'elle vit Dieu, Notre Dame et tous les saints. Quand elle eut vu cela, elle se vit elle-même dans un inexprimable éloignement de Dieu. Elle en éprouva, en esprit, une indicible et incroyable souffrance et se trouva dans un supplice d'enfer, à cause de cet éloignement, car c'est, en effet, la plus grosse peine de l'enfer, qu'on se sache loin de Dieu. Dans cette inexprimable détresse où se trouvait cette âme, elle se tourna vers Notre Dame et vers tous les saints et les pria tous ensemble de la secourir. Mais elle vit qu'ils étaient tous si absorbés et si fortement occupés de Dieu, qu'ils n'accordaient même pas un clignement d'oeil à son appel ; si grandes étaient leurs délices et leur joie, qu'ils n'entendaient pas ses invocations et n'y donnaient nulle attention. Alors, à la manière humaine, elle invoqua la sainte Passion, les saintes souffrances de la mort et les plaies de Notre Seigneur Jésus Christ. Pour toute réponse il lui fut demandé comment elle pouvait invoquer ce qu'elle n'avait jamais honoré. Alors voyant que ni Notre Dame, ni les saints, ni la Sainte Passion de Notre Seigneur, ne lui seraient d'aucun secours ; elle s'adressa donc au Seigneur lui-même, et voici ce que dit l'esprit de cette femme : « O Seigneur, puisque personne ne me vient en aide, considérez, Dieu tout aimable, que je suis votre pauvre créature, que vous êtes mon Dieu et jugez-moi, d'après votre très chère volonté. Si donc vous voulez me tenir éternellement en cette insondable souffrance d'enfer, en cela je m'abandonne complètement, mon cher Seigneur, à votre volonté bien agréée. » Et alors elle se livra bien à fond, pour l'éternité. Mais elle s'était à peine livrée, que déjà elle était emportée bien loin au-dessus de tout intermédiaire et attirée complètement dans l'abîme divin ; elle fut vraiment engloutie dans la merveilleuse divinité. Quel délicieux gouffre que celui-là ! Tous les jours, cette même personne est encore entraînée par la même voie, dans le fond ou sur le même chemin ; et c'est une toute jeune fille. Je crois en vérité qu'elle n'a jamais fait, dans toute sa vie, de ces grosses fautes qui auraient pu irriter Dieu. Mes enfants, quels obstacles surgiront donc devant ceux qui souvent irritent Dieu, qui l'ont souvent irrité et qui sont si fortement attachés aux créatures !

7. Cette enfant des hommes s'abandonna à la volonté divine pour une éternité de tourment infernal. Ainsi ne font pas ceux qui, après quatre ou cinq ans, pensent qu'ils devraient déjà obtenir des merveilles et qui disent : « Ah ! priez pour moi, pour que je devienne

un des amis les plus chéris de Dieu. » Tu ne devrais pas t'estimer digne de pouvoir devenir un des moindres d'entre eux. Place-toi à la dernière place, comme l'Évangile l'enseigne, et tu seras élevé. Mais ceux qui s'élèvent eux-mêmes seront abaissés. Désire ce que Dieu a éternellement voulu, accepte la place que, dans sa toute aimable volonté, il a décidé devoir être la tienne.

Mes enfants, c'est de cette façon qu'on va à Dieu en se renonçant soi-même entièrement, de toute manière et en tout ce qu'on a. Celui qui pourrait obtenir une goutte de ce renoncement, en recevoir une étincelle, s'en trouverait préparé davantage et conduit plus près de Dieu que s'il se dépouillait de tous ses habits et en faisait cadeau et que s'il mangeait des épines et des pierres, à supposer que la nature puisse le supporter. Un petit instant vécu dans ces dispositions nous serait plus utile que quarante ans de pratiques de notre choix.

Mes enfants, ce chemin serait plus noble, plus court et plus facile que tous les chemins que notre raison peut connaître.

Oh ! à quoi vous occupez-vous ? Vous perdez votre précieux et heureux temps ; vous laissez échapper le bien aimable et pur qui pourrait et devrait naître sans cesse en vous ; vous allez de longues années votre petit train-train, et vous n'avancez pas. Après avoir vécu bien des années de la sorte, vous êtes aussi près de la véritable perfection que vous l'étiez tout au début. Sûrement, c'est là chose bien déplorable en vérité. Ah ! si vous vouliez en reconnaître l'inexprimable dommage !

Prions donc Notre Seigneur que nous puissions nous abîmer si profondément en Dieu, que nous soyons trouvés en lui Amen.

24 Sermon de préparation à la Pentecôte

Soyez sages et sobres en vue de la prière (1 P 4, 7).

1. Saint Pierre dit dans son épître : « Soyez prudents et veillez dans la prière. »

Nous voici arrivés à la veille de l'aimable fête du Saint-Esprit, que chacun doit, de toutes ses forces, se préparer à recevoir. Pour cela, ainsi que nous l'avions dit hier, l'homme doit toujours chercher uniquement Dieu. Il doit, en outre, examiner, à la lumière de sa vertu de discrétion, toute sa manière d'agir et toute sa vie, pour voir s'il n'y demeure rien qui ne soit pas Dieu. Nous avons dit de plus que cette préparation se composait de quatre éléments que nous avons énumérés : le détachement, la passivité, l'esprit intérieur et l'unification. Il faut ensuite que l'homme extérieur soit arrivé à faire régner en lui la tranquillité, qu'il se soit exercé aux vertus naturelles, qu'il ait muni ses facultés inférieures des vertus morales, et que le Saint-Esprit donne aux facultés supérieures l'ornement des vertus

théologiques. Nous avons dit enfin comment chacun devait, avec la vertu de discrétion, diriger et ordonner chaque chose à la place qui lui convient, dans tout son agir, dans toute sa vie, examinant si tout est orienté, oui ou non, vers Dieu et redressant ce qu'il trouverait dans son action, qui ne tende pas purement à Dieu.

2. Il doit se comporter absolument comme le paysan qui a des greffes à faire, en mars. Quand il voit que le soleil commence à monter, il taille et émonde ses arbres, il arrache les mauvaises herbes, retourne sa terre et la fouille avec beaucoup de soin. Ainsi l'homme doit-il mettre une grande application à se creuser lui-même, à regarder dans ce fond, à retourner ce qui en lui s'est détourné³, à tailler ses arbres, c'est-à-dire ses sens extérieurs et ses facultés inférieures et à extirper toute mauvaise herbe.

Il doit tout d'abord arracher et extirper à fond et avec vigueur les sept péchés capitaux, tout orgueil intérieur ou extérieur, toute avarice, toute colère, haine, jalousie et toute jouissance impure, de corps, de coeur, de pensée, sous quelque forme qu'elle se présente dans la nature et même dans l'esprit. Il doit examiner s'il n'y a pas quelque part, à l'intérieur ou à l'extérieur, quelque chose à laquelle on reste attaché, s'il ne se cache nulle part quelque indolence. Tout cela et tout désordre de ce genre doit être absolument retranché et extirpé.

3. Mais tout est encore aride et dur. Le soleil monte, il n'a cependant pas encore fait pénétrer sa clarté ; mais il se rapproche rapidement, voici que l'été vient à grands pas. Le soleil divin commence bientôt à darder ses rayons sur le champ bien préparé. Quand l'homme extérieur et les facultés inférieures et supérieures, et par conséquent tout l'homme intérieur et extérieur ont été taillés et préparés, vient le doux soleil de Dieu et il commence à briller dans le fond, à illuminer de sa clarté le noble champ.

C'est alors un joyeux été, une véritable floraison de mai, au sens propre du mot, comme nous le voyons maintenant au-dehors

L'éternel Dieu d'amour accorde alors à l'esprit de verdoyer, de fleurir et de produire les fruits les plus délicieux dont aucune langue ne saurait parler et dont nul coeur ne peut se faire une idée tant est grande la joie qui s'éveille alors dans l'esprit. Quand le Saint-Esprit peut, sans intermédiaire et par sa présence, répandre dans le fond son joyeux éclat de sa divine clarté, et quand peut se produire la douce infusion de l'Esprit qui s'appelle et qui est le vrai Consolateur, oh ! quelle douce jouissance naît de là ! C'est vraiment une fête : la cuisine sent si bon, et les mets précieux et succulents qu'on y prépare ont un fumet si extraordinairement délicieux et si merveilleusement appétissant ! C'est vraiment le mois de mai en

pleine floraison ! Ah ! comme le parfum des morceaux friands pénètre dans la pauvre nature ! On en reçoit d'exquises jouissances, que le Saint-Esprit prépare alors en grande abondance et qu'il envoie et donne à l'âme bien préparée pour en jouir. Ah ! sentir et savourer une seule goutte de ces jouissances-là, une seule goutte de ces délices, surpasse et fait s'évanouir toute la suavité et toute la douceur que toutes les créatures peuvent procurer, de toutes les façons qu'on peut réaliser ou imaginer.

4. Mais, quand ils ressentent et éprouvent, en eux-mêmes, cette grande et extraordinaire consolation et cette suavité, certains sont tentés de s'y plonger, de s'y endormir, de s'y reposer et de demeurer en cette jouissance. C'est ainsi que saint Pierre, pour avoir reçu une goutte de ces délices, aurait bien voulu dresser trois tentes pour y demeurer. Mais, en vérité, Notre Seigneur ne le voulut pas ; c'était bien loin du but auquel Notre Seigneur voulait l'amener et l'élever. Tout comme saint Pierre disait : « n nous est bon de rester ici », ainsi veulent faire certains gens. Aussitôt qu'elles ont éprouvé cette douceur, elles pensent avoir reçu le soleil dans sa plénitude et elles voudraient se reposer là et s'y coucher. Ceux qui font cela, restent complètement en arrière et, de telles gens, il n'y a rien à attendre ; ils ne vont pas plus loin.

L'arrêt de quelques-uns présente ce caractère particulier, qu'en cette douceur, ils tombent dans une fausse liberté. En cet état de jouissance et de pieuses impressions, la nature se replie sur elle-même avec satisfaction, s'arrête alors à elle-même — c'est chez l'homme une inclination première —, et s'abandonne à ces pieuses impressions. Or, cela me rappelle ce que j'ai entendu dire des médicaments : en prendre trop, peut faire du tort. Quand la nature se sent aidée, elle s'abandonne à ce secours, s'endort, se repose et, pensant que le secours lui suffit, elle n'est pas aussi active qu'elle l'aurait été sans cela ; tandis que si elle n'est sûre d'aucun secours, elle agit, travaille et s'aide elle-même.

Voyez, mes très chères enfants, comme cette nature empoisonnée, repliée sur elle-même, s'insinue adroitement partout et cherche en toutes choses son repos et ses aises, dans les choses spirituelles mille fois plus encore qu'ailleurs. Lorsque, en effet, l'homme éprouve en lui-même cette jouissance et ce bien-être particulier et extraordinaire, il s'y repose tout entier et, se croyant beaucoup plus en sécurité, il ne travaille pas avec autant d'application et de persévérance, il devient bientôt très délicat et très friand, et s' imagine qu'il ne peut plus souffrir et travailler comme auparavant et qu'il doit se tenir tout à fait en repos. Quand l'Ennemi voit alors que l'homme se repose de la sorte, il vient et répand en son âme une fausse douceur, pour l'établir et le maintenir dans ce repos nuisible.

5. Que devons-nous donc faire ? Devons-nous fuir cette douceur et la repousser ? Non, en aucune façon. Nous devons l'accepter avec grande reconnaissance et puis la reporter à Dieu avec humilité, le remercier ardemment et le louer grandement pour ce don, nous en reconnaissant tout à fait indignes. Nous devons faire comme un jeune gaillard, mais pas riche, qui aurait faim et soif et aurait du chemin à faire, et à qui l'on vient dire que s'il veut faire quatre milles il trouvera si abondamment à manger, que son estomac sera bien garni. Il deviendrait aussitôt si joyeux, si leste et si dispos, qu'il courrait tout aussi bien dix milles. C'est ainsi que doit faire l'homme que Dieu réconforte et qu'il nourrit de ses divines consolations et jouissances. Il doit en faire beaucoup plus qu'il n'en faisait auparavant, aimer davantage, remercier davantage, louer davantage et vivre d'une vie beaucoup plus intense. Il doit exciter beaucoup plus encore le désir de son coeur et la flamme de son amour. Il doit consumer tant, qu'on lui donne encore plus de dons, plus de consolations, plus de réjouissances spirituelles. Nous devons faire ce que ferait un homme qui irait voir le pape, pour lui offrir un denier d'or ; et le pape, allant à sa rencontre, lui donnerait en retour cent mille livres d'or, et cela à plusieurs reprises, aussi souvent que le pèlerin lui offrirait un denier. Voilà précisément ce qui arrive à l'homme : aussi souvent qu'il se tourne vers Dieu avec reconnaissance, aussi souvent qu'il s'offre à Dieu avec amour et gratitude, Dieu vient au-devant de lui, à chaque instant, avec cent mille fois plus de dons, de grâces et de consolations. Et de la sorte la douceur spirituelle nous devient un secours qui nous conduit à Dieu et vers un plus grand bien. Nous devons en user, mais non pas en jouir. C'est comme quelqu'un qui voyage en voiture : il n'en use pas pour son plaisir, il en use pour son utilité et n'y met pas sa pleine satisfaction ; ainsi doit-on chercher son profit dans les dons de Dieu, mais ne mettre sa pleine jouissance qu'en Dieu.

Saint Pierre nous met en garde contre cette erreur, quand il nous dit que nous devons être sobres et veiller, et nous avertit que nous ne devons pas nous endormir dans le sentiment de cette douceur : celui qui dort, en effet, est comme à moitié mort, n'ayant plus de véritable activité. Nous devons donc nous éveiller, être vigilants et sobres. L'homme sobre fait son travail avec entrain, vigilance et intelligence. C'est pourquoi saint Pierre dit : « Frères, soyez sobres et veillez, car votre adversaire, l'Ennemi, rôde autour de vous comme un lion rugissant et cherche à vous dévorer, c'est pourquoi résistez-lui fortement dans la foi ». Enfants bien-aimés, ne soyez pas ainsi somnolents et indolents, ne vous reposez en rien qui ne soit pas purement Dieu ; mais examinez-vous soigneusement, à la lumière de la vertu de discrétion, et restez attentifs à vous-mêmes et à Dieu en vous, dans un désir plein d'amour.

6. Les disciples aimants de Notre Seigneur, eux-mêmes, n'ont pas pu garder la présence délectable de Notre Seigneur, car autrement le Saint-Esprit n'aurait pu leur être donné. « Si je ne m'en vais pas, dit Jésus, le Saint-Esprit ne vous sera pas accordé, le Saint-Esprit, le Consolateur ». Les saints disciples étaient si bien possédés intérieurement et extérieurement par [la joie de] la présence de Notre Seigneur Jésus Christ, elle remplissait tellement tous les recoins de leur être, leur coeur, leur âme, leurs sens, leurs facultés intérieures et extérieures, que cette possession devait leur être arrachée et enlevée, pour qu'ils parvinssent à la vraie consolation spirituelle et intérieure. Il fallait que cela leur fût retranché, si dure et si amère que dût leur être cette privation, pour qu'ils pussent aller de l'avant. Autrement ils seraient demeurés dans les régions inférieures de la sensibilité. Or, quand on s'élève au-dessus des sens, on passe d'abord aux facultés supérieures, à la faculté de la raison et là le Saint-Esprit est reçu de façon beaucoup plus noble et plus délicieuse. Puis on arrive au fond intérieur, au fond mystérieux de l'esprit, et c'est ici seulement que cette douceur a sa véritable et propre place ; c'est ici que l'Esprit-Saint est reçu en vérité et en réalité, ici seulement, en cette sobriété, que l'homme s'éveille.

7. Saint Pierre disait donc : « Vous devez être vigilants dans la prière, car votre adversaire, l'Ennemi, rôde autour de vous, comme un lion rugissant. »

De quelle prière saint Pierre veut-il parler ? De la prière vocale que certains — tels ceux qui récitent un grand nombre de psautiers — appellent prière ? Non, ce n'est pas cela qu'il a en vue, mais la prière que Notre Seigneur a indiquée comme la vraie prière, en disant que « les vrais adorateurs priaient en esprit et en vérité ». Les saints et les docteurs disent que la prière est une élévation de l'esprit vers Dieu. La lecture et la prière vocale servent parfois à cette ascension et, comme telles, il peut être louable de s'en servir. Comme ma chape et mes vêtements, sans être moi-même, me sont utiles, ainsi toute prière vocale sert à la vraie prière, sans pourtant l'être ; ce sont l'esprit et le coeur qui doivent aller à Dieu sans intermédiaire. C'est uniquement cela, et rien autre chose, qui est l'essence de la vraie prière. L'ascension de l'esprit en Dieu par l'amour, le désir intérieur et l'humble soumission à Dieu, voilà seulement la vraie prière, exception faite pour les gens d'Église, réguliers ou prébendés qui sont obligés, eux, à leurs Heures et à la prière vocale. Mais aucune prière extérieure n'est aussi pleine de pieuse dévotion, aussi aimable que la sainte prière du Notre Père que notre souverain Maître, le Christ, nous a enseignée et que lui-même a dite. C'est celle qui sert le plus à la vraie, à l'essentielle prière. C'est une prière du ciel. C'est elle qu'on médite vraiment au ciel sans interruption. La véritable prière, qui est une véritable ascension en Dieu, élève si bien le coeur

que Dieu peut entrer dans le fond le plus pur, le plus intime, le plus noble, le plus intérieur où est la véritable unité, et dont saint Augustin dit qu'il y a dans l'âme un abîme mystérieux, qui n'a rien à voir avec le temps et avec tout le monde d'ici-bas et qui est de beaucoup supérieur à la partie de l'âme dont le corps reçoit la vie et le mouvement. C'est ici, dans ce noble et délicieux abîme, dans le royaume mystérieux que s'infuse la douceur dont nous avons parlé ; c'est ici qu'est éternellement sa place. Ici l'homme n'est plus troublé par rien ; il est recueilli et calme et véritablement lui-même, toujours de plus en plus dégagé, intériorisé, élevé dans une plus grande pureté, une plus grande passivité, toujours plus abandonné en toutes choses, car Dieu lui-même est venu s'établir dans ce noble royaume, et c'est là qu'il opère, là qu'il habite, là qu'il règne. Ce nouvel état d'âme n'est plus comparable au précédent, car l'homme a gagné une vie toute divine. L'esprit se fond ici tout entier [en Dieu], il s'abîme en Lui, [en se détachant] de soi-même ; il est entraîné dans le feu ardent de la charité qui est essentiellement et par nature, Dieu lui-même.

De cet état, ces hommes privilégiés s'abaissent ensuite de nouveau vers tous les besoins de la sainte chrétienté et ils s'emploient alors, avec une sainte prière et un saint désir, à demander tout ce que Dieu veut qu'on lui demande ; ils s'occupent de leurs amis, des pécheurs, des âmes du purgatoire, ils pourvoient en toute charité aux besoins de chaque homme en toute la sainte chrétienté, non pas en priant individuellement pour dame Mathilde ou Cunégonde, mais d'une manière toute simplifiée et essentielle. De même que d'un seul regard, je vous contemple tous ici, assis devant moi, ainsi embrassent-ils tout d'un seul regard, comme le font les contemplatifs. Puis ils reportent leurs regards dans l'abîme de l'amour, dans la fournaise d'amour, et s'y reposent. Alors cette ardente flamme d'amour retombe comme une rosée, sur tous ceux qui, dans la sainte chrétienté, sont dans le besoin, pour, de là, retourner bientôt dans l'abîme divin, à l'aimable repos des silencieuses ténèbres.

C'est ainsi qu'ils entrent et sortent et demeurent cependant toujours dans l'aimable et silencieux abîme où est leur être, leur vie, où est aussi tout leur agir et tout leur mouvement. Où qu'on les rencontre, on ne trouve jamais en eux qu'une vie divine. Leur conduite, leurs opérations, leurs manières sont tout à fait divines. Ce sont de nobles hommes, utiles à toute la chrétienté ; ils servent à l'amélioration de tous les hommes, à la gloire de Dieu, à la consolation de tous. Ils habitent en Dieu et Dieu habite en eux. Partout où on les rencontre, il faut les louer.

Puissions-nous tous arriver à ce degré. Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

25 Premier sermon pour la Pentecôte

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit (Ac 2, 4).

1. « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler des merveilles de Dieu. » Mes chers enfants, c'est aujourd'hui l'aimable anniversaire du jour où nous a été rendu le noble et précieux trésor qui avait été perdu pour notre grand dommage au Paradis terrestre, par le péché et surtout par le péché de désobéissance. Depuis lors, tout le genre humain était condamné à la mort éternelle ; le Saint-Esprit, qui est un consolateur, était complètement perdu avec tous ses dons et sa consolation ; tous les hommes avaient encouru l'éternelle colère de Dieu et étaient captifs de la mort éternelle. Notre Seigneur a brisé ces liens, le vendredi saint, quand il se laissa faire prisonnier, charger de liens, et mourut sur la croix. Ce jour-là, il a accompli la pleine réconciliation de l'homme avec son Père céleste. Mais au jour de la Pentecôte, il a confirmé cette réconciliation, et nous a rendu le noble et précieux trésor qui avait été complètement perdu, c'est-à-dire l'aimable Saint-Esprit : la richesse, la charité et la plénitude, qui sont en lui, dépassent ce que tous les coeurs et toutes les intelligences peuvent atteindre.

Cet aimable Saint-Esprit vint donc dans les disciples et dans tous ceux qui étaient prêts à le recevoir avec une grande richesse, une plénitude débordante, les inondant intérieurement, comme si, après avoir retenu les eaux du Rhin par un barrage, on enlevait brusquement celui-ci. Le fleuve se répandrait alors à plein flot, jusqu'à déborder sur les rives, comme s'il voulait tout noyer et tout couvrir, et il remplirait toutes les vallées et tous les fonds qu'il trouverait devant lui. C'est ainsi qu'a fait le Saint-Esprit pour ses disciples et tous ceux qu'il trouva prêts à le recevoir. C'est ce qu'il fait encore à toute heure et sans cesse ; il remplit et inonde tous les fonds, coeurs et âmes où il trouve quelque place et les comble de grâce, d'amour et de dons, d'une richesse qu'on ne saurait décrire. C'est ainsi qu'il remplit les vallées et les profondeurs qui lui sont présentées. Supposons qu'il arrive, comme au temps d'Élie, une sécheresse de trois ans et six mois sans pluie, sans qu'on pût ni semer, ni moissonner et qu'après ce temps vînt à tomber une douce et abondante pluie qui abreuvât et rafraîchît toute la terre, sauf le champ d'un seul homme, qui demeurerait, lui seul, sec et aride, quel chagrin intolérable et quelle désolation ne serait-ce pas pour cet homme et pour tous ses amis ? « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. » Quelle peut bien être alors l'impression de celui dont le coeur, l'âme et le fond, l'homme intérieur et extérieur sont demeurés tout à fait secs, durs, sans grâce et sans amour, au jour de cette inexprimable consolation qui surpasse toute autre ?

Nous devons maintenant considérer ce que nous avons à faire pour nous préparer à recevoir l'adorable Saint-Esprit. La préparation la plus prochaine et la plus haute, c'est lui-même qui doit la réaliser et l'opérer en l'homme. Il doit se préparer lui-même les lieux et se recevoir lui-même dans l'homme. Et quelle est l'opération par laquelle il prépare ainsi l'homme pour s'y recevoir ? Le Saint-Esprit fait deux choses en l'homme. Premièrement, il le vide ; deuxièmement : il remplit le vide autant et dans la mesure où il en trouve.

2. Faire le vide est la première et la plus importante préparation pour recevoir le Saint-Esprit, car dans la mesure et au degré précis où le vide est fait dans l'homme, cet homme devient, dans la même mesure et au même degré, capable de recevoir le Saint-Esprit. Car lorsqu'on veut remplir un tonneau, il faut d'abord enlever ce qu'il contient. Si l'on veut y mettre du vin, il faut enlever l'eau, car deux choses matérielles ne peuvent pas occuper le même lieu. Si donc le vin doit entrer, il faut d'abord que l'eau sorte, car ce sont choses contraires. Pour que Dieu entre, il faut nécessairement mettre la créature dehors. Tout le créé doit être mis dehors, d'une façon ou d'une autre ; il faut chasser tout ce qui est en toi, tout ce que tu as reçu. L'âme animale, sans raison, doit absolument sortir pour qu'apparaisse en l'homme l'âme raisonnable. L'homme doit donc se laisser prendre, vider et préparer. Il doit tout laisser, sortir même de cet abandon, le laisser lui aussi et le tenir pour rien, mais se précipiter en son pur néant. Autrement, il chasse sûrement le Saint-Esprit et l'empêche de réaliser en lui le plus haut degré de son œuvre. Mais on ne trouve personne qui recherche cette voie-là.

Cette première préparation terminée, le Saint-Esprit fait aussitôt sa seconde oeuvre dans l'homme ainsi préparé : il remplit pleinement toute la capacité réceptive de cet homme. Plus tu auras été vidé en vérité, plus aussi tu recevras ; moins il reste de toi, plus tu reçois de lui. Amour-propre, esprit-propre, volonté-propre, tu dois te dégager de tout cela. Le ciel serait-il ouvert devant toi, que tu ne devrais pas vouloir y entrer avant de t'être assuré que Dieu veut cela de toi. « Dans un même lieu », c'est dans ce vide seulement que le Saint-Esprit est donné et il le remplit tout entier. Si même l'homme se trouve mal disposé, si la lourdeur et l'indolence de la nature contrarient sa paix, sans qu'il puisse rien y faire, en cela même encore, il se laissera vider de lui-même, s'abandonner à Dieu, se livrera à lui sans résistance, en ceci et en tout ce qu'il peut avoir à subir.

Voilà les vrais pauvres d'esprit ; le Saint-Esprit les remplit, et souffle avec force dans l'âme, c'est-à-dire qu'il répand en elle toute sa richesse et tout son trésor, dans l'homme intérieur et extérieur, dans ses facultés intérieures et extérieures, dans les plus hautes et aussi

dans les plus basses. Toute l'affaire de l'homme, c'est de se laisser préparer et de donner à l'Esprit-Saint la place libre, pour qu'il puisse y accomplir son oeuvre. Bien peu d'hommes le font, même parmi ceux qui portent l'habit religieux et que Dieu a cependant appelés à cette vocation de choix. Car il y a tant d'embarras terrestres, tant d'attachement aux créatures, tantôt à ceci, tantôt à cela ; puis il y a aussi les habitudes, les oeuvres extérieures, les règlements personnels, la complaisance en soi-même ; et personne ne veut s'abandonner au Saint-Esprit, et chacun fait son affaire, de façon diverse. C'est la manière générale d'agir en ce triste temps.

3. Tout ce que tu as à faire, c'est de le laisser accomplir son oeuvre en toi et que tu ne lui suscites aucun embarras ; alors il te remplira pleinement. Si vraiment tu te comportes aussi divinement même dans ton homme extérieur, selon qu'il convient à l'Esprit de Dieu, dans tes paroles, tes oeuvres, ta conduite, si tu te tiens, en parfaite ordonnance, dégagé des créatures, et dans le calme, le Saint-Esprit fera de grandes choses dans l'homme ainsi recueilli en lui-même, alors même que cet homme n'en saurait absolument rien. De même que l'âme fait mystérieusement son oeuvre de vie dans le corps, sans que le corps en sente rien et en prenne conscience, ainsi le Saint-Esprit opère dans l'esprit et dans le fond de l'homme, à son insu. Mais si l'homme doit prendre conscience de cette oeuvre, c'est avec ses facultés repliées dans le fond où le Saint-Esprit habite et agit. Si maintenant c'est un homme insensé qui sent en lui ce travail, il se jette aussitôt sur ce bien pour se l'attribuer, comme s'il était sien, et ainsi le détruit complètement. Sa conduite est comparable à celle d'un insensé entrant dans l'atelier d'un artiste qui aurait commencé une oeuvre et qui l'aurait sur le métier. Cet insensé, qui n'y connaît rien, viendrait l'abîmer si complètement qu'elle ne serait plus bonne à rien. Voilà ce que fait l'homme, quand il s'attribue d'une façon quelconque l'oeuvre de Dieu ; ce qui lui fait commettre cette faute, c'est le plaisir sans mesure et la joie qu'il ressent dans l'opération intérieure, car cette joie dépasse toutes les joies du monde. Mais en s'arrogant ainsi l'oeuvre du Saint-Esprit, et en y mettant du sien, il la ruine complètement.

Cependant, tant que l'homme ne tombe pas en état de péché mortel, l'Esprit n'est pas tout à fait chassé, mais il se tient à distance. Quand l'homme attaché à la créature n'est point vidé de lui-même ; il pense souvent que tout ce qui se passe en lui, c'est Dieu qui l'opère, alors que tout vient de lui, de sa propre activité, de sa présomption, du contentement de lui-même. S'il arrivait même qu'un tel homme reçût de sublimes et mystérieuses impressions, des révélations, de grands dons, il resterait encore bien des doutes sur son sort final, et il pourrait bien encore se perdre pour l'éternité. Enfants, il n'en va pas comme vous croyez. Il faut une âme bien nette, et l'homme doit

être complètement sorti de lui-même, pour que le Saint-Esprit puisse faire vraiment son oeuvre, au sens propre du mot, dans toute sa noblesse et son efficacité, et il ne faut pas que tes prétentions personnelles viennent mettre obstacle à cette oeuvre. Si cependant tu te surprends en faute sur ce point, tu n'as pas à courir de suite au confesseur ; cours en toi-même et reconnais-toi coupable, devant Dieu, du fond du coeur. Dieu étendra aussitôt sa main divine sur sa tête, et il te guérira, si tu te soumetts à lui en toute humilité et si tu te reconnais coupable.

4. J'ai parlé hier des miracles qu'annonce Notre Seigneur : « Ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris. » Et voici le second signe : « Ils chasseront les démons. » Ah, si l'on prenait bien garde aux embûches que l'ennemi tend à l'homme, aux faux objets de toute sorte qu'il lui présente pour le tromper, l'homme échapperait à tous ces pièges, par un abandon véritables. « Ils prendront aussi les serpents. » Ce sont les hommes malicieux comme des serpents qui t'abordent avec leurs gestes menaçants et leurs paroles tapageuses, s'arrogant une autorité qui ne leur appartient pas. « Ils te blesseront et te piqueront », oui, certainement, quant aux facultés inférieures ; mais tant que le trouble ne monte pas jusqu'aux facultés supérieures, il y a encore un bon remède : tais-toi et incline-toi.

« Ils boiront du poison sans qu'il leur arrive aucun mal. » Est-ce que ce ne sont pas là des hommes à venin, en qui devient poison tout ce qui entre en eux ? S'il y a la moindre chose à reprendre, ils prennent cela au tragique et aggravent tout ; ils ont une nature pareille à celle des araignées. Pendant que tu es occupé peut-être, à quelque oeuvre tout à fait bonne, de telle sorte que le Saint-Esprit soit sur le point de te remplir, voici que Soeur Brouillonne t'accoste avec ses paroles blessantes. Si tu pouvais alors t'abandonner à la volonté de Dieu et accepter cette contrariété, te taire et supporter tout cela, ce serait pour toi une fort bonne préparation. Si même ton homme extérieur en est quelque peu ébranlé, cela ne te causera aucun dommage.

Enfants, voulez-vous devenir toujours plus méritants et marcher à votre perfectionnement, observez ces deux petits points. Premièrement, tenez votre coeur vide et affranchi de toutes choses créées et de vous-même, et gardez en bon ordre votre homme extérieur et intérieur, afin que le Saint-Esprit ne trouve pas en vous d'obstacle à son oeuvre. Deuxièmement, recevez directement de Dieu tout ce qui vous arrive, d'où que cela vienne, de l'intérieur et de l'extérieur et quoi que ce soit ; ne le prenez que comme un moyen par lequel Dieu veut vous préparer pour lui-même et pour les grands dons surnaturels et merveilleux qu'il veut vous faire et auxquels vous ne pourrez jamais arriver aussi sûrement qu'en supportant

l'Ennemi ou des hommes à mauvaise langue, et en ne réagissant pas contre eux, ni intérieurement ni extérieurement.

5. « Ils parleront de nouvelles langues. » Cela veut dire que l'homme doit réprimer la vieille langue qu'il a reçue de la nature. Mes enfants, apprenez, plus que tous les autres arts, l'art de garder votre langue, veillez bien à ce que vous dites, sinon vous n'arriverez jamais à rien veillez à ce que vos paroles servent à la gloire de Dieu, au bien du prochain et à votre propre paix. Mais avec Dieu, parlez sans cesse. Saint Bernard dit : « Autant je maudis et je condamne l'abondance de la parole extérieure, autant je loue celle de la conversation intérieure avec Dieu ; en celle-là, il ne peut y avoir d'excès. » « Parler de nouvelles langues » signifie encore louer Dieu fortement et le remercier, quand même tu n'aurais à remercier Dieu que de la patience avec laquelle il te supporte, t'épargne, t'attend, gardant avec tant de bienveillance le silence sur tous tes désordres ; et quand même il ne pourrait d'aucune façon accomplir son oeuvre en toi, tu aurais encore grandement sujet de lui être reconnaissant. « Parler de nouvelles langues » signifie encore qu'entre vous, vous devez parler de Dieu et de la pratique de la vertu, mais non pas disserter sur la divinité, en raisonneurs (cela ne vous regarde pas) ou avec de sagaces et subtiles paroles : vous ne devez parler de Dieu que sous l'inspiration de la vertu. À vous comporter et à discourir en philosophes, vous ne pouvez que vous perdre et perdre aussi ceux à qui vous communiquerez ces idées. Tu te garderas aussi des hommes subtils, de peur qu'une fois les serpents chassés, tu les réintroduises en toi sous forme de spiritualité, car l'Ennemi te dresse sans relâche des embûches, et selon ce qu'il connaît de tes inclinations. Il en est ainsi d'ailleurs pour l'oeuvre du Saint-Esprit qui s'accommode aussi volontiers aux dispositions qu'il trouve dans la nature, car Dieu veut faire fructifier ses dons et attirer à lui l'esprit et la nature. Quand donc il trouve une bonne nature docile, il y adapte son oeuvre. De même que l'ondée, qui tombe sur la terre, ne s'en retourne pas sans effets, ainsi Dieu ne veut-il pas que ses dons ne lui reviennent pas sans fruit ; leur action doit remettre en vigueur la nature et l'esprit. Voilà ce que fait le Saint-Esprit, s'il te trouve dans la vraie pauvreté de ton esprit, dépouillé de tout ce qui peut encombrer cette place, d'une manière quelconque, [dépouillé] de toute attache, de tout ce que tu as jamais attiré en toi ou de ce que tu peux y attirer [d'image affective désordonnée], de toute dureté, de toute malice, de tout jugement, de tout ce que le Saint-Esprit lui-même n'a pas opéré en toi. Mais tu dois faire une distinction : ce qui entre en toi, contre ta volonté, cela ne peut pas te nuire.

6. Vous ne devez pas non plus vous imaginer qu'en cette attente du Saint-Esprit, vos bonnes oeuvres extérieures, comme les actes d'obéissance, le chant, la lecture, le service des soeurs ou oeuvres

de charité, puissent être un obstacle à sa réception. Non, cher enfant, il n'est pas vrai qu'on doive se désister de tout et se tenir purement dans l'attente. L'homme qui veut aimer Dieu et en parfaite ordonnance, [il acceptera tout ce qui peut lui arriver selon les dispositions divines.] [Fais cela], en charité, avec une douce bonté, dans un pacifique abandon, pour ta paix et celle du prochain. Ce ne sont pas les oeuvres qui te sont un obstacle, mais seulement le désordre que tu y mets. Écarte ce désordre ; cherche purement Dieu dans toutes tes oeuvres, et rien autre chose. Puis, surveille-toi avec grande attention, garde ton coeur, ne laisse aucun désordre y entrer, veille à tes paroles et à ta conduite extérieure, alors tu garderas la paix en toutes tes oeuvres, et le Saint-Esprit viendra à toi, et il te remplira, et il habitera en toi et il fera en toi des merveilles, si tu mets en pratique les enseignements que tu viens d'entendre.

Puisse cette grâce nous être accordée à tous! Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

40 Premier sermon pour le cinquième dimanche après la Trinité

Très chers, soyez un dans la prière (1P 3, 8).

1. On lit aujourd'hui dans l'épître du dimanche, que Monseigneur saint Pierre disait : « Mes très chers, ayez l'âme très une dans la prière ».

Mes enfants, saint Pierre fait ici allusion à la plus utile, la plus délectable, la plus noble de toutes les oeuvres. C'est bien l'oeuvre la plus féconde et la plus aimable que nous puissions faire dans le temps. Comprenez donc ce qu'est la prière, le mode de la prière, comment et où l'on doit prier, la place où doit se faire la prière.

Qu'est-ce donc que la prière ? La prière est essentiellement une ascension du vouloir foncier en Dieu, comme disent les saints et les docteurs. La place où doit se faire la prière, c'est l'esprit, ainsi que le dit Notre Seigneur lui-même.

Quant à la façon dont il faut prier, comment on doit s'y disposer et s'y comporter, c'est de cela que je voudrais maintenant vous entretenir quelque peu. Tout homme de bien doit, quand il veut prier, recueillir en lui-même ses sens extérieurs, regarder en son vouloir foncier pour s'assurer qu'il est bien tourné vers Dieu. Ce recueillement comporte trois degrés : le supérieur, l'inférieur et le moyen. Il est bon aussi que chaque homme se rende exactement compte de ce qui lui convient le mieux et excite le plus une saine et vraie dévotion, et qu'alors il emploie ce moyen et cette façon de prier. Mais sachez-le bien : tout homme de bien, s'il veut s'appliquer

à prier véritablement et comme il convient pour que sa prière soit vraiment exaucée, doit auparavant tourner le dos à toutes les choses temporelles et extérieures, à tout ce qui n'est pas divin, qu'il s'agisse d'amis, d'étrangers, de n'importe quelle vanité, d'habits ou de joyaux, et de tout ce dont Dieu n'est pas le vrai principe. Il a, de plus, le devoir d'élaguer de ses paroles et de sa conduite tout désordre intérieur et extérieur. C'est ainsi que l'homme doit se préparer à la vraie prière. Quand saint Pierre dit : qu'il doit avoir l'âme une, cela veut dire que le coeur doit être entièrement et exclusivement attaché à Dieu, que l'homme doit avoir le regard de son fond et de son coeur actuellement tourné tout entier vers Dieu, avoir pour lui un attachement généreux et affectueux.

Mes enfants, c'est de Dieu que nous tenons tout ce que nous avons. Dès lors, comment pouvons-nous faire moins que de lui rapporter tout ce que nous avons reçu de lui, le regard intérieur et le coeur tournés vers lui, en sorte que ce coeur soit sans partage et vraiment un ! C'est ainsi que l'homme doit tendre toutes ses facultés extérieures et intérieures et les élever toutes jusqu'à Dieu. Voilà la bonne méthode de la vraie prière.

2. Et ne vous imaginez pas qu'il y ait vraiment prière à marmotter beaucoup extérieurement avec la bouche, à réciter nombre de psautiers et de vigiles et à égrener son chapelet pendant que le coeur court de côté et d'autre. Retenez ceci en vérité : toutes les formules de prière et toutes les oeuvres qui vous empêchent de prier dans votre coeur, laissez-les hardiment de côté, quelles que soient ces pratiques de piété, de quelque nom que vous les appeliez, si grandes et si bonnes qu'elles vous paraissent, à moins qu'il ne s'agisse des « heures » auxquelles vous êtes tenu par les lois de la sainte Eglise. À part ce cas, laissez hardiment tout ce qui peut être pour toi un obstacle à la réelle et véritable prière.

Mais il arrive parfois que, pour une cause quelconque, on impose à une communauté une prière extérieure longue et fatigante. Comment doit alors se comporter un homme intérieur que la prière vocale, avec ses actes extérieurs, empêche de prier intérieurement ? Il doit tout à la fois laisser cette prière et la faire. Et comment ? Il doit d'abord se recueillir en lui-même, se tourner vers son fond intérieur, élever son coeur et tendre ses facultés, contempler intérieurement la présence de Dieu, souhaiter intérieurement, avant tout, la réalisation de la très aimable volonté de Dieu, se détacher de lui-même et de toutes les créatures et se plonger toujours plus profondément dans la glorieuse volonté de Dieu. Cela fait, il doit s'appliquer à y attirer toutes les intentions qui lui ont été recommandées et désirer que Dieu y réalise sa gloire et sa louange pour le profit et la consolation des gens qui lui ont été recommandés. Mon enfant, de cette façon, tu auras ainsi beaucoup

mieux prié que si tu avais récité du bout des lèvres des millions de formules.

La prière, qui se fait dans l'esprit, dépasse sans mesure toutes les prières extérieures. Car le Père veut des hommes qui le prient ainsi, et toutes les autres prières ne servent qu'à celle-ci; ce qui n'y aide pas, laisse-le hardiment. Tout est au service de cette prière. Voyez ceux qui travaillent à la construction de la cathédrale. On y exécute des travaux de différentes sortes ; il y a peut-être là plus de cent ouvriers occupés à cette construction ou y servant de différentes façons. Les uns portent des pierres, les autres du mortier, chacun a sa tâche particulière. Mais tout cela sert à une seule et même oeuvre, à ce que la cathédrale soit terminée et achevée, tout cela se fait pour qu'elle devienne une maison de prière. Toute cette merveille de travail n'a qu'une fin : la prière. Tous ces travaux de différentes sortes sont au service de la prière. Et si la prière intérieure, la vraie prière, se fait, tout ce qui l'a préparée n'est pas perdu, mais a pleinement atteint son but.

3. Cette prière intérieure s'élève bien au-dessus de la prière extérieure, à moins que l'homme ne soit si bien exercé qu'il puisse unir sans difficulté la prière extérieure et l'intérieure, sans que l'une fasse obstacle à l'autre ; ce serait alors l'union de la jouissance et de l'action. C'est bien le propre d'un homme parfait, bien intériorisé et transfiguré, que l'action et la jouissance aillent de pair, et que l'une n'empêche pas l'autre, tout comme en Dieu. En lui l'action la plus haute s'allie à la plus pure jouissance dans une unité intégrale et sans que l'une entrave l'autre, chacune étant portée à son plus haut degré d'intensité et ne gênant pas l'autre.

[En Dieu], l'action appartient en effet aux Personnes, la jouissance est attribuée à l'essence dans sa simplicité. Le Père céleste, de par sa propriété personnelle de Père, est pure action. Tout ce qui est en lui est action, puisque aussi bien prenant conscience de lui-même il engendre un Fils bien-aimé, et qu'ensuite tous deux, de concert, exhalent le Saint-Esprit, dans un ineffable embrassement qu'est l'amour de l'un pour l'autre. C'est là l'éternelle et véritable action des personnes. Il y a ensuite l'aséité et la simplicité de l'essence. Là Dieu n'a qu'une calme et simple jouissance et un simple savourement de son être divin, et là action et jouissance ne sont qu'un.

4. Dieu a donné pareillement l'activité à toute créature, en imitation de la sienne, au ciel, au soleil, aux étoiles, et, à un degré beaucoup plus élevé qu'à toutes ces choses, aux anges et aux hommes, à chacun selon sa nature particulière. Il n'y a nulle part si petite fleurette, si petite feuille, si petit brin d'herbe, sur lesquels l'immense ciel, les étoiles, le soleil et la lune, n'agissent pas tous, et avant tout, Dieu lui-même par lui-même. Comment alors l'homme,

noble et digne créature faite à l'image de Dieu, ne serait-il pas actif, lui qui a été formé en Dieu et à la ressemblance de Dieu quant à ses facultés, et qui lui est semblable quant à son essence ? Cette noble créature doit être plus noblement agissante encore que les créatures irraisonnables, telles que le ciel. Celles-ci ne viennent qu'après lui, [dans les degrés] de ressemblance avec Dieu. Dans la vie contemplative comme dans la vie active, dans quelque mode de vie que l'homme se trouve, par toutes ses facultés, les plus basses comme les plus hautes, l'homme est agissant. Et chacune [de ses facultés] doit agir sur son objet propre. Qu'il soit de Dieu ou des créatures, elles agiront sur lui, selon la nature de ce qui lui est présenté.

En ces conditions, celui qui ferait en sorte que tous les objets de son activité fussent divins et célestes, et qui tournerait le dos à toutes les choses du temps, verrait de cette façon ses oeuvres devenir divines. La noble et adorable âme de Notre Seigneur Jésus Christ a eu continuellement, dès le premier instant de sa création, des facultés supérieures objectivement orientées vers la divinité ; elle a eu, dès le début, la même félicité et la même jouissance que maintenant, tandis que par ses facultés inférieures elle était susceptible d'activité, d'émotion, de souffrance ; elle avait donc une vie mêlée de jouissance, d'action, de passion. Quand Notre Seigneur souffrit sur la croix et y mourut, il avait, dans ses plus hautes facultés, la même jouissance que celle qu'il a maintenant. Ceux donc qui, maintenant, l'imitent avec le plus de fidélité dans leur application à des sujets divins, et chez lesquels action et jouissance ne font qu'un, sont ceux qui, là-haut, lui ressembleront le plus dans l'essentielle et éternelle jouissances.

5. Ah ! mes enfants, les hommes qui négligent cette oeuvre et laissent leurs nobles facultés inemployées, ces hommes se font à eux-mêmes un tort étonnamment grand et inquiétant ; ils vivent ainsi en grand péril. Un tel homme perd son temps précieux, mérite le tourment sans mesure et insupportable du feu du purgatoire, et n'obtiendra pour l'éternité qu'une petite parcelle de récompense éternelle. Son sort sera pareil à celui d'un grossier paysan qui n'est pas en état d'être admis dans l'entourage familial du Roi et de l'approcher de trop près dans sa chambre. Ces hommes vains et extérieurs sont à jamais mille fois moins, infiniment moins capables de voir comment les nobles et intimes amis de Dieu habiteront éternellement en Dieu. Ces oisifs, en vivant intérieurement et extérieurement en dehors de Dieu, font ce qu'il faut pour exciter les mauvais esprits à les tenter et leur en donnent de grandes occasions.

6. Revenons maintenant à notre sujet. L'homme est semblable à Dieu en ce qu'il peut unir en même temps l'action et la jouissance. C'est le cas lorsque l'homme intérieur s'attache intimement à Dieu,

de façon inébranlable, par la pureté et la perfection de son intention foncière. Ce désir de Dieu n'est pas ce qu'on appelle de ce nom, dans le langage de la vie extérieure, elle en est aussi différente que courir diffère de rester assis. C'est un désir tout intime de Dieu contemplé comme intérieurement présent. Cette conscience intérieure donne à l'homme la jouissance et, sous l'impulsion de cette intention, il s'applique, selon le besoin et l'utilité, à des oeuvres extérieures à la jouissance, mais il n'en sort que pour y rentrer. C'est ainsi que l'intérieur surveille de très près l'extérieur, comme un maître de chantier qui a sous ses ordres beaucoup d'apprentis et de manoeuvres et qui ne travaille pas lui-même. Il ne vient que rarement sur le chantier ; rapidement il esquisse le plan et l'ordonnance de l'oeuvre, et chacun exécute ensuite la tâche fixée. Cette direction et cette maîtrise suffisent à le faire considérer comme l'auteur de tout ce qu'ont fait les ouvriers. Cette oeuvre lui est attribuée à raison de ses ordres et de ses indications et lui est plus personnelle qu'aux ouvriers qui l'ont exécutée.

Voilà précisément ce que fait l'homme intérieur et transfiguré. Intérieurement il est à sa jouissance et pourtant, grâce à la lumière de sa prudence, d'un coup d'oeil il surveille les facultés extérieures et leur indique à chacune la tâche à accomplir, mais il reste intérieurement plongé et comme noyé dans la jouissance de son attachement à Dieu, sans que la liberté de cette jouissance soit aucunement gênée par ses oeuvres. Toutes les oeuvres extérieures servent à cette jouissance, de telle sorte qu'il n'en est point de si petite qui ne concoure en quelque chose à celle-ci. On peut dire ici que les oeuvres les plus diverses ne font toutes qu'une seule bonne oeuvre.

7. C'est ainsi qu'il y a dans toute la sainte Église une unité d'ordre qui justifie le nom de *corpus mysticum*, un corps spirituel dont la tête est Jésus Christ et dont les membres sont multiples. Il y a l'oeil qui voit tout le corps et ne se voit pas lui-même ; il y a la bouche qui mange, boit, et tout cela pour le corps et non pour elle-même. Ainsi en est-il de la main, du pied et de tous les membres divers. Chacun a sa fonction propre, et tous appartiennent à un seul et même corps, sous une seule tête. C'est ainsi que, dans la chrétienté, il n'est pas d'oeuvre, si modeste et si petite soit-elle, son de cloche ou flambée de cierge, qui ne serve à l'accomplissement de cette oeuvre intérieure.

8. Mes chers enfants, dans ce *corpus mysticum*, ce corps spirituel, il doit y avoir une aussi grande solidarité que celle que vous voyez régner entre vos membres. Aucun membre ne doit, en ne considérant que lui seul, faire du mal ou du tort aux autres, mais il doit s'identifier à eux tous, étant là, tous pour chacun et chacun pour tous. D'où, si nous connaissions dans ce corps un membre qui ait

plus de noblesse que nous ne nous en connaissons à nous-mêmes, nous devrions également le tenir pour plus précieux que nous-mêmes. De même que le bras et la main protègent plus la tête, le coeur ou l'œil, qu'ils ne se protègent eux-mêmes, ainsi devrait-il régner entre les membres de Dieu une charité si spontanée que nous devrions, avec une affection bienveillante, nous réjouir d'autant plus du bien de chacun que nous le saurions plus digne et plus cher à notre noble tête. Tout ce que Notre Seigneur voudrait, je devrais le prendre à coeur, aussi bien que ce qui est mien. Dès lors que j'aime plus le bien de mon frère qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est plus vraiment à moi qu'à lui. S'il y a quelque chose de mal, cela lui reste ; mais le bien que j'aime en lui, ce bien est vraiment à moi.

Que saint Paul ait eu un ravissement, c'est que Dieu le voulait pour lui, et non pas pour moi ; mais si je goûte la volonté de Dieu, ce ravissement m'est plus cher en saint Paul qu'en moi-même, et une fois que je l'aime vraiment en lui, ce ravissement et tout ce que Dieu a fait à l'apôtre est aussi vraiment mien que sien, dès lors que je l'aime en lui aussi bien que s'il était en moi. Je dois avoir les mêmes dispositions vis-à-vis de quelqu'un qui serait au-delà des mers, fût-il mon ennemi. Telle est la solidarité qui convient au Corps spirituel. C'est ainsi que je puis devenir riche de tout le bien qui se trouve dans tous les amis de Dieu, au ciel et sur la terre, et aussi de celui qui est dans la tête. Tout le bien qui appartient à la tête et aux membres, dans le ciel et sur terre, aux anges, aux saints, tout cela coulerait réellement et essentiellement en moi, si, sous la noble tête, l'amour me façonnait en la forme de la volonté de Dieu, tout comme les autres membres de ce Corps spirituel. Une fois devenu tout à fait semblable au chef, je serais revêtu de sa forme et dépouillé de la mienne.

Voyez, en vérité : il est facile ici de reconnaître si nous aimons Dieu et sa volonté ou si nous nous aimons nous-mêmes, et dans quelle mesure plus ou moins grande nous aimons ce qui est nôtre. Souvent ce qui paraît de l'or n'a pas, même au fond, autant de valeur que le cuivre. Ce sont ceux qui ont vraiment renoncé, comme il convient, à leur bien propre, qui sont les vrais pauvres en esprit, eussent-ils toutes choses en leur possession. Ah ! mes enfants, une charité toujours égale au milieu de la joie et de la souffrance est une chose rare parmi les hommes du commun.

9. Il nous faut parler maintenant des trois degrés, inférieur, moyen et supérieur, de la vie intérieure.

Le premier degré d'une vie intérieure et vertueuse, celui qui nous conduit directement le plus près de Dieu, consiste en ce que l'homme se livre complètement aux oeuvres merveilleuses dans lesquelles se manifestent les ineffables dons de Dieu et où il se

répand en mystérieuse bonté ; de là naît un état d'âme qui s'appelle jubilation.

Le second degré est une pauvreté de l'esprit et un étrange éloignement de Dieu qui laissent l'esprit dans un douloureux dépouillement.

Le troisième nous élève à un être déformé, dans l'union de l'esprit créé avec l'esprit subsistant de Dieu. C'est ce qu'on peut appeler une véritable conversion, et il n'est pas croyable que ceux qui parviennent vraiment à ce point puissent jamais se séparer de Dieu.

On arrive au premier degré, à la jubilation, en considérant attentivement les délicieux témoignages d'amour que Dieu nous a donnés dans les merveilles du ciel et de la terre, la merveilleuse abondance de bienfaits qu'il nous a prodigués, à nous et à toutes les créatures ; [en considérant] comment tout fleurit et verdoie, comme tout est plein de Dieu ; comment l'inconcevable libéralité de Dieu a répandu ses riches dons sur toute créature, comment Dieu a cherché, supporté et doté l'homme, comment il l'a invité et averti, avec quelle longanimité il l'attend ; comment, par amour de l'homme, il s'est fait homme lui-même, a souffert et offert pour nous sa vie, son âme et lui-même ; à quelle ineffable intimité avec lui il nous a invités, et avec quelle longanimité la très Sainte Trinité attend cet homme pour se donner à lui en éternelle jouissance. L'homme dont l'amoureux regard pénètre toutes ces choses sent naître en lui une grande et vive joie. La claire vision d'amour de ces merveilles fait déborder son cœur de telles délices que son faible corps ne peut contenir cette joie et qu'elle éclate en manifestations toutes spéciales. Sans ce dérivatif, le sang lui sortirait peut-être par la bouche, comme cela est souvent arrivé, ou bien cet homme se sentirait écrasé sous une lourde oppression. Notre Seigneur le comble ainsi de ses douceurs et, dans un embrassement intime, il se l'unit d'une façon très sentie. C'est ainsi que Dieu tout d'abord attire l'homme à soi, en l'excitant à sortir de lui-même et de toute dissemblance. Qu'il soit interdit à tout homme de s'occuper de ces enfants de Dieu, de leur créer des obstacles et de les jeter dans la multiplicité en les surchargeant de grossières pratiques ou œuvres extérieures ; sinon, vous pourriez bien par là vous perdre vous-mêmes.

Le prieur n'a pas à demander où est allé tel frère qui est sorti du chœur, une fois le chant terminé, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme peu sérieux : de celui-là il faut surveiller les voies et les œuvres.

Un jour que Notre Seigneur offrait à l'un de ses amis intimes son divin baiser, l'esprit de cet ami de Dieu répondit : « Vraiment, cher Seigneur, je n'en veux pas, car la joie de ce baiser me mettrait hors

de moi et je ne pourrais peut-être plus vous être utile. Comment pourrais-je continuer de prier pour vos pauvres âmes, de les aider à sortir des flammes du purgatoire et de prier aussi pour les pauvres pécheurs? » C'est qu'en effet les pécheurs et les défunts ne peuvent pas s'aider eux-mêmes. C'est à nous de les secourir, nous qui sommes encore dans le temps. Dieu ne peut rien faire pour eux sans notre secours, car sa justice exige satisfaction ; c'est donc aux amis de Dieu qui sont dans la vie du temps, de travailler sans relâche à cela. Quelle n'était donc pas la charité de l'homme qui, pour un tel motif, voulait se priver d'une si grande consolation !

10. Voici maintenant le second degré. Quand Dieu a entraîné l'homme bien loin de toutes choses, qu'il n'est plus un enfant, quand il l'a fortifié par le rafraîchissement de la douceur, il donne alors en vérité du pain de seigle bien dur à celui qui est maintenant devenu homme et parvenu à l'âge de la maturité. À un homme de cet âge, une nourriture solide et forte est bonne et utile ; il n'a plus besoin de lait et de pain blanc. Alors se présente à lui un chemin bien désert qui est tout à fait sombre et solitaire ; c'est là qu'il est conduit. Sur ce chemin, Dieu lui reprend tout ce qu'il lui avait donné. L'homme est alors si complètement abandonné à lui-même qu'il ne sait plus rien, absolument rien de Dieu. Il en arrive à une telle angoisse qu'il ne sait plus s'il a jamais été dans le droit chemin, s'il y a un Dieu pour lui ou s'il n'y en a pas, et si lui-même existe ou non, et cela lui devient si singulièrement pénible, si pénible, que ce vaste monde lui paraît trop étroit. Il n'a plus aucun sentiment de son Dieu, il ne sait plus rien de lui et tout le reste lui déplaît. C'est comme s'il se trouvait arrêté entre deux murs et qu'il y eût une épée derrière lui et une lance acérée devant lui. Que lui reste-t-il à faire ? Il ne peut ni reculer, ni avancer. Qu'il s'asseye donc et qu'il dise : « O Dieu, je vous salue, amère amertume, pleine de toutes grâces. » Aimer à l'excès et être privé du bien qu'on aime leur paraît une épreuve plus douloureuse que l'enfer, si l'enfer était possible sur terre. Tout ce qu'on peut dire alors à cet homme le console autant qu'une pierre. Moins que tout autre chose, il ne veut entendre parler des créatures. Plus sa conscience et son sentiment de Dieu avaient été profonds, plus grandes et plus insupportables sont l'amertume et la misère de ce dépouillement.

Allons ! Bon courage ! Le Seigneur est sûrement tout près. Appuie-toi au tronc d'une vraie foi bien vivante ; bientôt tout ira très bien. Mais dans cette torture, la pauvre âme ne peut croire que ces insupportables ténèbres puissent jamais se changer en lumière.

11. Quand Notre Seigneur a ainsi bien préparé l'homme, par cette insupportable oppression (car cela le prépare mieux que toutes les pratiques que pourraient accomplir tous les hommes), alors le Seigneur vient et porte cette âme au troisième degré. Là, il lui enlève

le voile qui lui couvrait les yeux et il lui découvre la vérité ; à ce moment se lève dans son éclat le soleil resplendissant qui le tire complètement de toute sa peine. C'est, pour l'homme, comme s'il passait de la mort à la vie. Ici, le Seigneur arrache vraiment l'âme à elle-même pour l'attirer en lui. Là, il la dédommage de toute sa misère, il guérit toutes ses blessures. Dieu fait alors passer l'homme d'un mode encore humain de vie à un mode tout divin, de la détresse la plus complète à une sécurité divine. À ce degré, l'homme est tellement divinisé que tout ce qu'il est et opère, c'est Dieu qui l'est et l'opère en lui. Il est si élevé au-dessus du mode d'être naturel, qu'il devient réellement par grâce ce qu'est Dieu essentiellement par nature. Ici, l'homme a l'impression et le sentiment qu'il est comme perdu ; il ne sait, il n'éprouve, il ne sent plus rien de lui-même. Il n'a plus conscience que d'un être tout simple.

Mes enfants, en être arrivé là, en vérité, c'est avoir atteint les dernières profondeurs du véritable abaissement et de l'anéantissement, qui en vérité dépasse les sens et l'intelligence ; car c'est ici qu'on a la connaissance la plus vraie de son propre néant, et c'est ici qu'on se plonge le plus profondément dans le fond de l'humilité. Car, plus on va profond, plus haut on s'élève ; hauteur et profondeur sont ici une seule et même chose. S'il arrivait alors que l'homme, d'une façon ou d'une autre, retombât de cette hauteur sur lui-même, dans un sentiment d'appropriation, ou sur ce qui est sien, par quelque usurpation du bien divin, ce serait vraiment la chute de Lucifer.

C'est aussi en cet état qu'on arrive à cette véritable unité d'âme dans la prière dont l'épître nous disait qu'en vérité on y devient un avec Dieu.

Puisse cela nous échoir à tous ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

41 Deuxième sermon pour le cinquième dimanche après la Trinité

Jésus monta dans une barque qui était à Simon (Lc 5, 3).

1. Dans l'évangile du temps pour cette semaine on dit, entre autres choses, que Notre Seigneur Jésus monta dans une barque appartenant à Simon, auquel il demanda de vouloir bien conduire la barque un peu en haute mer à quelque distance de la rive. Alors assis dans la barque, il enseigna le peuple, puis il dit à Simon : « Conduis la barque en haute mer, et jetez vos filets pour la pêche. Simon répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais, sur ta parole, je vais jeter le filet. L'ayant fait, ils prirent tant de poissons que le filet se rompit. Après beaucoup d'autres choses, il est dit que les pêcheurs emplirent la barque au

point qu'ils enfonçaient. Alors Pierre se jeta aux pieds de Notre Seigneur et lui dit : Éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur ».

C'est de cette barque que nous allons parler, Cette barque que Notre Seigneur a fait conduire au large, n'est rien autre chose que le vouloir foncier de l'homme intérieur et ses affections. Cette barque vogue sur la mer périlleuse et démontée de ce monde affreux, qui sans cesse agite et secoue l'homme, tantôt par le plaisir, tantôt par la souffrance, tantôt comme ceci et tantôt comme cela. Quel danger pour tous ceux dont le coeur demeure avec amour et affection au milieu de cette agitation et vont jusqu'à s'y complaire ! Si quelque homme comprenait ce péril, son coeur pourrait bien se dessécher de douleur. Mais voilà : ce qui arrivera dans la suite, vous n'y pensez pas ! Dans votre aveuglement et votre folie, vous ne vous souciez pas de cela, mais seulement de votre habit et de votre parure, vous oubliant vous-même, ainsi que le terrible jugement qui vous attend, sans que vous sachiez si ce sera aujourd'hui ou demain. Ah ! si vous saviez quelle terrible angoisse et quel péril menacent le monde et tous ceux qui y vivent sans être attachés purement à Dieu dans leur fond ! Il en ira bien mal de tous ceux qui ne sont même pas attachés à ceux qui recherchent Dieu en vérité ; c'est ce qu'une révélation a récemment montré aux vrais amis de Dieu. Celui qui connaîtrait le sort qui les attend et saurait comment la foi sombrera en serait si affecté qu'il ne pourrait le supporter naturellement. Ceux qui vivront, qu'ils se souviennent que ceci vous a été dit.

Revenons maintenant à notre sujet : « Conduis la barque en haute mer ». C'est le premier chemin sur lequel il faut avant tout s'engager ; le vouloir foncier doit être de toute nécessité dirigé en haut, c'est-à-dire que son amour, son affection, ses inclinations doivent être détachés de tout ce qui n'est pas Dieu, de tout ce qui est pure créature, et conduits en haute mer. Celui qui ne veut pas périr, en se noyant dans cette mer redoutable, doit nécessairement élever son âme au-dessus de toutes les créatures, quelle que soit la nature et quel que soit le nom que vous leur donniez.

Or donc, saint Pierre dit : « Seigneur et Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » En vérité, c'était bien dit. Tous ceux qui se livrent aux choses extérieures travaillent vraiment dans la nuit et ne prennent rien. Notre Seigneur dit alors : « Jetez encore une fois le filet et vous prendrez quelque chose. » Et ils prirent tant de poissons que le filet se rompit. C'était avant la résurrection de Notre Seigneur. Plus tard, après la résurrection, ils pêchèrent encore ; cette fois le filet ne se rompit pas, nous dit l'évangile.

2. Mes enfants, que représente ce filet que Notre Seigneur commanda de jeter et avec lequel ils prirent tant de poissons ? Ce filet qu'on doit jeter, c'est la pensée. C'est sa mémoire que l'homme doit d'abord jeter par de pieuses représentations. Il doit mettre

toute son application à se proposer tous les sujets qui peuvent l'exciter et l'incliner à une sainte dévotion, tels que l'adorable vie et passion de notre cher Seigneur, sa carrière et son oeuvre si saintes et si dignes d'être aimées, et il doit remplir son esprit si pleinement de pareilles représentations, que l'amour et la charité pénètrent toutes ses facultés et ses sens d'une joie amoureuse si intense qu'il ne puisse plus cacher cette joie et qu'elle éclate en jubilation.

3. Mais ensuite : « Conduis la barque en haute mer », car ce n'était encore là que le degré inférieur. Il faut monter plus haut. L'homme doit devenir extérieurement et intérieurement un homme abandonné et purifié et un homme intérieurement transfiguré, ce que saint Denys appelle un homme transfiguré et déforme ; pour cela il faut que sa barque soit conduite encore plus haut, en haute mer, c'est-à-dire que l'homme en arrive ensuite à perdre tout ce qui est du domaine des facultés inférieures, toutes les saintes pensées, les aimables images, la joie, la jubilation et tout ce qu'il avait reçu de Dieu jusque-là. Tout cela lui paraît maintenant quelque chose de grossier, et de ce fait il est conduit si haut, qu'il n'y prend plus aucun goût et ne peut pas s'y complaire. De cela, il ne veut plus, et l'objet de ses soupirs, il ne l'a pas ; il se trouve comme entre deux extrémités, en grande peine et en grande angoisse. Voici sa petite barque conduite maintenant en haute mer, et tandis que l'homme se trouve en cette détresse, du fait de son délaissement, voici qu'en plus s'élèvent en lui toutes les anxiétés, toutes les tentations, toutes les images et toute la misère dont il avait depuis longtemps triomphé. Elles s'attaquent à lui, elles l'assaillent avec toute leur force et secouent la barque d'un grand vent de tempête, si bien que les lames passent par-dessus la barque.

4. Cher enfant, ne crains pas. Si ta barque est solidement et fermement amarrée et ancrée, les vagues ne peuvent te nuire ; tout cela finira bien. Job disait : « Après les ténèbres, j'attends la lumière ». Demeure seulement en toi-même, ne cours pas au-dehors, sois patient jusqu'au bout et ne cherche pas autre chose. Certains hommes, quand ils se trouvent en cette pauvreté intérieure, courent et cherchent toujours quelque nouveau moyen d'échapper à cette angoisse, et cela leur est bien nuisible. Ou bien ils vont se plaindre et interroger les docteurs, et cela augmente encore leur trouble. Demeure en cette épreuve sans aucune anxiété : après les ténèbres, viendra la clarté du jour, l'éclat du soleil. Prends garde, comme si ta vie en dépendait, de ne t'appliquer à rien d'autre qu'à attendre. En vérité, si tu t'en tiens à cela, la naissance est proche et c'est en toi qu'elle va se produire. Crois-moi, il ne s'élève aucune angoisse dans l'homme que Dieu ne veuille ensuite préparer une nouvelle naissance en cet homme ; et sache que tout ce qui te prend, apaise et détend en toi l'angoisse ou l'oppression, c'est cela qui naît en toi

; et quoi que ce soit, c'est là la nouvelle naissance ; à toi de choisir si tu veux Dieu ou la créature.

Et maintenant, réfléchis. Si c'est une créature qui enlève ton angoisse, quel que soit son nom, elle te ravit pleinement la naissance de Dieu. Considère le tort que tu te fais par là. Mais si ta petite barque, ton âme, était fortement ancrée à ce roc dont parle le noble Paul, « ni la mort, ni la vie, ni principautés ni puissances, ne pourraient t'en séparer ». Quand tous les diables et tous les hommes seraient conjurés contre toi, plus ils t'attaqueraient, plus ils te presseraient dans ta petite barque, plus haut se ferait l'ascension vers les hauteurs. Mes enfants, l'homme profiterait plus en cet état, il y ferait plus de progrès qu'avec toutes les pratiques extérieures dont seraient capables tous les hommes réunis, s'il voulait se livrer et s'abandonner à cette épreuve, souffrir jusqu'au bout les ténèbres et l'angoisse, quelle qu'en soit l'opprimante douleur, sans chercher de secours d'aucune sorte. Quoi qu'il arrive du dehors ou de l'intérieur, laisse tout cela te torturer jusqu'au bout ; ne cherche aucune consolation. Dieu te délivrera sûrement. Affranchis-toi donc de ce souci et confie-le-lui tout entier.

Mes enfants, c'est là le chemin le plus court et le plus direct vers la divine et véritable naissance qui luit ici sans aucun intermédiaire. Il arrive souvent à l'homme extérieur quelque souffrance extérieure : c'est peut-être une parole, quelque procédé, qui lui paraissent une injustice ; il en éprouve alors un tel serrement de coeur que le monde entier lui semble trop étroit. Si l'homme pouvait alors réprimer ce mouvement intérieur, souffrir cette peine jusqu'au bout pour l'amour des plaies de l'homme-Dieu⁹, s'il ne se plaignait pas et ne récriminait pas, quelle délicieuse paix viendrait compenser ces blessures ! Que seraient la paix et la joie données à un homme intérieur pleinement livré à Dieu ? Rien de moins que Dieu Lui-même.

Mes enfants, voulez-vous un signe tout à fait sûr pour reconnaître de façon certaine en quelles dispositions vous êtes ? Voyez ce qui éveille le plus fortement vos émotions de plaisir ou de souffrance, de joie ou de douleur ; quelle que soit par ailleurs cette chose, Dieu ou la créature, elle est certainement ce que tu aimes le mieux. Si tu es possédé par Dieu, toutes les créatures ne sauraient faire dériver et chavirer ta petite barque, ton vouloir foncier. À un tel homme, Dieu, le meilleur de tous les biens, donne un joyau si magnifique, c'est-à-dire une joie si intense, que l'homme en ressent au plus intime de l'âme une paix si vraie et une telle sécurité que ceux-là seuls peuvent la comprendre qui en jouissent. Il peut, il est vrai, arriver assez souvent que les vagues déferlent du dehors en tempête contre la petite barque, comme si elles voulaient engloutir son passager ; mais le trouble ne peut pas l'envahir au point de l'empêcher de

demeurer intérieurement dans sa bonne paix. La petite barque peut bien être secouée et ballottée du dehors, mais il ne lui arrivera jamais plus de chavirer ; sa divine paix intérieure et sa vraie joie lui restent toujours.

5. Quant à vous, mes braves gens, ne vous effrayez pas, si vous ne goûtez pas cette sorte de paix et cette joie intérieure. Parmi les pécheurs on en trouve autant de pauvres que de riches. Sachez cependant cette seule chose. Si modestes que soient les pratiques de piété d'un homme, s'il a foncièrement l'intention et le désir d'être un grand amant de Dieu, s'il persévère en cette intention, s'il aime cette qualité d'ami de Dieu dans ceux qui le sont déjà, s'il s'en tient à cette volonté foncière en toute simplicité, sans s'en laisser détourner par les empêchements qui se présentent, et s'il fait pour Dieu tout ce qu'il fait, il obtiendra, soyez-en sûrs, ne serait-ce qu'à l'heure de la mort, la paix dont nous venons de parler.

6. Mais, dans cette paix dont jouissent les vrais amis de Dieu, reste toujours une sorte d'inquiétude symbolisée par le fait que le filet se tend [à se rompre]. C'est qu'ils ne peuvent pas être à Dieu autant qu'ils le voudraient, et que, d'autre part, Dieu ne leur est pas donné autant que le demanderait leur pleine satisfaction. C'est ainsi que les livres nous parlent d'un homme qui vécut quarante ans dans une forêt, marchant sur ses mains et ses pieds sans jamais recevoir de consolation divine. Il n'est pas douteux que cet homme ait eu plus de consolation divine que mille autres ; mais elle ne lui suffisait pas. Il la voulait au plus haut degré possible. Cette paix du plus haut degré, c'est la paix essentielle dont il est écrit : « Ils cherchent la paix, et elle les suit ». Cette paix, « la paix qui surpasse tout sentiment », suit la conversion essentielle. Quand ce qu'il y a d'innommable et de sans nom dans l'âme se tourne pleinement vers Dieu, tout ce qui a un nom dans l'homme suit ce fond innommé de l'âme et se convertit pareillement. À cette conversion répond toujours ce qui est sans nom, ce qui est innommé en Dieu, et aussi ce qui en Dieu a un nom ; tout cela répond à la conversion. En un tel homme, Dieu proclame sa vraie paix et l'homme alors peut bien dire : « Je veux entendre ce que le Seigneur dit en moi ; car il dit : Paix à son peuple et à ceux qui sont recueillis en leurs coeurs ». Ce sont ces hommes que saint Denys appelle déiformes. C'est à ces hommes et à ces gens que saint Paul devait penser quand il a dit : « Vous devez être fondés dans la charité afin que vous puissiez concevoir, avec tous les saints, quelle est la hauteur, la largeur, la profondeur et la longueur de Dieu ».

Mes enfants, la hauteur et la profondeur qui se révèlent dans ces hommes, ni la raison, ni l'intelligence de personne ne sauraient les saisir. Cela surpasse tout sentiment, c'est un abîme. Ce bien n'est dévoilé qu'aux hommes qui sont extérieurement purifiés,

intérieurement transfigurés et établis à demeure en eux-mêmes. À ces gens, le ciel et la terre et toutes les créatures ne paraissent qu'un pur néant, car ils sont eux-mêmes un ciel de Dieu ; Dieu se repose en eux. De même que Notre Seigneur enseignait le peuple assis dans la barque, Dieu se repose sur ces gens et par eux gouverne et dirige le monde entier et toutes les créatures.

7. Mes enfants, si l'homme arrive bien réellement à ce fond et à cette essence, soyez sûrs que le filet se rompra nécessairement. Ne croyez pas cependant que j'aie la prétention d'en être arrivé à cet état. Aucun maître ne devrait, il est vrai, enseigner ce qu'il n'a pas lui-même expérimenté. Il suffit cependant, en toute rigueur, qu'il aime ce dont il parle, qu'il le poursuive et n'y fasse pas obstacle.

Mais sachez-le bien : il ne peut en être autrement que je l'ai dit tantôt. Quand tant de poissons eurent été attrapés et pris dans le filet, le filet se rompit. Ainsi en est-il de l'homme dont la pêche a été si bonne qu'il est arrivé au sommet dont nous venons de parler. La nature, trop infirme pour supporter une telle vie, doit nécessairement se déchirer en sorte que cet homme n'a plus qu'un seul jour de bonne santé. Cela correspond bien à ce qu'écrit sainte Hildegarde : « L'habitation de Dieu ne s'établit pas habituellement dans un corps fort et saint » ; ou, comme dit saint Paul : « La vertu se parfait dans l'infirmité ». Mais cette infirmité ne vient pas des observances extérieures, elle vient de la surabondance du débordement de la divinité inondant cet homme au point que son pauvre corps de limon ne le peut supporter. Car Dieu a tellement tiré cet homme en lui que l'homme devient aussi « décoloré » que ce qui est en Dieu, que tout ce qui est en cet homme est imprégné et informé d'une manière transcendante, si bien que Dieu fait Lui-même les oeuvres de cet homme. On a bien raison d'appeler déiforme un tel homme, car qui le verrait, le verrait comme Dieu — Dieu seulement par grâce assurément —, car Dieu vit et existe en lui, il y fait toutes ses oeuvres et il jouit de lui-même en cet homme. C'est en de telles gens que Dieu trouve sa gloire. Ils ont bien conduit leur barque en haute mer, bien jeté leur filet et fait une pêche abondante.

Quand la barque arrive ainsi en haute mer, là où la mer est très profonde, la barque sombre avec le filet et tout se brise en même temps. Il est juste que l'esprit de propriété soit brisé et rompu, car toute chose qui veut devenir ce qu'elle n'est pas doit se défaire de ce qu'elle est. Ici le corps et l'âme sombrent d'une certaine manière dans la mer profonde. Ils perdent leurs oeuvres et leurs pratiques naturelles, celles qu'ils font de façon naturelle selon leurs facultés naturelles, et quand ils s'enfoncent dans cette mer sans fond, ils n'ont plus ni paroles, ni pensées déterminées. Il se passe alors pour l'homme ce qu'il s'est passé pour saint Pierre qui, tombant à ce

moment aux pieds de Notre Seigneur, lui dit des paroles insensées : « Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur. » L'homme n'a plus ni paroles ni pensées précises. Voilà un premier phénomène, et en voici un autre. L'homme à ce moment s'abîme si profondément dans son insondable néant, il devient tellement petit, si réduit à rien, qu'il en perd tout ce qu'il a jamais reçu de Dieu ; il renvoie purement tout ce bien à Dieu qui en est l'auteur ; il le rejette comme s'il ne l'avait nullement acquis, et il se trouve ainsi anéanti et nu autant que ce qui n'est rien et n'a jamais rien acquis. C'est ainsi que le néant créé s'enfonce dans le néant incréé, mais c'est là un état qu'on ne peut ni comprendre, ni exprimer.

C'est ici que se vérifie la parole du prophète dans le psaume : « L'abîme appelle l'abîme ». L'abîme créé appelle en soi l'abîme incréé, et les deux abîmes ne font plus qu'une seule unité, un pur être divin. Là l'esprit s'est perdu dans l'esprit de Dieu, il s'est noyé dans la mer sans fond. Et cependant, mes enfants, ces hommes sont en meilleure situation qu'on ne peut le comprendre et le concevoir. Cet homme devient alors un homme si profondément humaines, si dégagé d'individualisme, si vertueux, si bon, d'une conduite si pleine de charité, familier et affable avec tout le monde, [et] cependant, l'on ne peut voir ou découvrir en lui aucun défaut. Ces hommes sont vis-à-vis de tous confiants et miséricordieux ; ils ne sont ni sévères ni durs, mais cléments, et il n'est pas à croire que de telles gens puissent jamais être séparés de Dieu.

Que ce soit là notre partage à tous ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

51 Premier sermon pour le treizième dimanche après la Trinité

Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez (Lc 10, 21-24).

1. On lit qu'un jour Notre Seigneur tressaillit de joie en considérant intérieurement ceux que son Père avait choisis - et qu'il dit : « Je te remercie, Père céleste, d'avoir caché ces choses aux grands et aux sages de ce monde et de les avoir révélées aux petits. » Puis, se tournant vers ses disciples bien-aimés, il les considéra et c'est alors qu'il commença l'évangile qu'on lit aujourd'hui pour cette semaine, à l'office du temps : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car beaucoup de rois sages et de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez maintenant et ils ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ils ne l'ont pas entendu. » Vint alors un docteur de la loi qui, voulant mettre à l'épreuve Notre Seigneur et l'accabler, l'interrogea et lui dit : « Maître que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » Notre Seigneur lui répondit avec bienveillance,

quoiqu'il sût bien cependant la déloyauté des dispositions du docteur : « Que lis-tu dans la loi? Qu'on doit (dit alors celui-là) aimer Dieu de tout son coeur, de toute son âme, de tout son esprit et le prochain comme soi-même. » Sur quoi Notre Seigneur dit « Fais cela et tu vivras. »

Mais tenons-nous-en à la première parole : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. »

L'homme a deux sortes d'yeux, des yeux extérieurs et des yeux intérieurs, et s'il n'y avait pas d'oeil intérieur, l'oeil extérieur et l'homme tout entier ne serait que grande misère et faiblesse, car l'homme ne différerait pas alors des autres brutes ou animaux. Mes chers enfants, comment peut-il donc se faire que la noble raison, qu'est l'oeil intérieur, soit si pitoyablement aveuglée, qu'elle ne voie pas la vraie lumière ? Voici d'où vient ce mal pernicieux. Il y a, tendue sur cet oeil, une peau épaisse et opaque, une membrane : c'est l'amour et l'affection qu'on a pour les créatures, pour soi-même, ou pour quelque chose qui vous touche. Voilà ce qui rend les hommes aveugles et sourds, en quelque état qu'ils vivent, dans le monde ou dans l'Église. Et c'est avec cela qu'ils vont recevoir le saint corps de Notre Seigneur. Plus ils y vont, plus ils deviennent sourds et aveugles, plus la peau s'épaissit.

Mes enfants, d'où vient, pensez-vous, que cet homme ne parvient, d'aucune façon, jusqu'à son fond ? En voici la cause : ce fond est recouvert de multiples peaux, horriblement épaisses. Il y en a d'épaisses comme le front des boeufs, et ces peaux ont si bien couvert le plus intime de son âme, que ni Dieu, ni lui-même ne peuvent y entrer ; l'entrée est fermée par ces excroissances. Sachez-le, il y a de ces hommes qui peuvent avoir jusqu'à trente ou quarante de ces peaux, des peaux épaisses, grossières, noires, comme des peaux d'ours. Que sont ces peaux ? C'est tout ce vers quoi tu te tournes volontairement : le caractère personnel de tes paroles, et tes actions, tes affections et tes aversions, orgueil, esprit propre, complaisance en n'importe quelle chose qui soit en dehors de Dieu, dureté, frivolité, manque de surveillance dans ta conduite, etc. Toutes les choses de ce genre constituent les peaux épaisses qui empêchent les yeux de l'homme de voir. Mais aussitôt que l'homme s'en rend compte avec douleur, s'en accuse humblement devant Dieu et, ce qui est encore mieux, prend la résolution de se corriger autant qu'il le peut, cela ira bien. Du moment que l'homme se reconnaît humblement [coupable], il peut être sauvé. Seulement certaines gens sont ainsi faits que, quoi qu'on leur dise, cela n'entre pas plus en eux que s'ils étaient endormis, tant les peaux recouvrent leurs yeux et obstruent leurs oreilles ; et ils ne veulent pas abandonner leurs idoles, quelles qu'elles soient. Ils font comme dame Sarah qui alla s'asseoir sur ses idoles. Les images qu'on a de

ces faux dieux, voilà l'obstacle, et les peaux se forment [si épaisses] sur les yeux et dans les oreilles de ces gens, que les yeux de leur raison ne peuvent pas voir ce qui doit les rendre bienheureux. Mais « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. »

Un homme sensé pourrait déjà bien remarquer de lui-même que si les coeurs vains et mondains trouvent déjà tant de satisfaction auprès de créatures qui ne sont rien, on doit en trouver merveilleusement auprès de Celui qui est la source de toutes ces merveilles. Notre Seigneur disait que ses disciples étaient heureux à cause de ce qu'ils voyaient. À y regarder de près, nous devrions être tout aussi heureux, car nous voyons Notre Seigneur Jésus Christ plus parfaitement que les disciples tels que saint Pierre ou saint Jean. Ils avaient, eux, sous les yeux un homme pauvre, faible, souffrant, mortel, alors que grâce à notre sainte et précieuse foi nous connaissons, nous, un Dieu grand, adorable, puissant, Seigneur du ciel et de la terre et qui a fait de rien toutes les créatures. À bien considérer cela, nos yeux, oui, nos âmes, trouvent leur bonheur éternel.

2. Mes chers enfants, les grands théologiens et les docteurs de l'école discutent la question de savoir lequel est le plus important et le plus noble, de la connaissance ou de l'amour. Mais nous, nous parlerons plus volontiers ici de ce que disent les maîtres de vie car quand nous arriverons au ciel, nous verrons bien alors la vérité de toutes choses. Et Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : « Une seule chose est nécessaire »? Quelle est donc cette chose unique qui est si nécessaire ?

Cet unique nécessaire, c'est que tu reconnais ton néant, qui est bien ta propriété, ce que tu es et qui tu es, par toi-même. C'est à cause de cet unique nécessaire, que tu as causé à Notre Seigneur une angoisse telle qu'il en a sué du sang. C'est parce que tu n'as pas voulu reconnaître cette seule chose, que le Seigneur a crié sur la croix : « O Dieu, mon Dieu, comme tu m'as abandonné ! » Oui, il fallait que cet unique nécessaire fût complètement abandonné par tous les hommes. Cher enfant, laisse tomber tout ce que moi-même et tous les maîtres nous avons pu enseigner, toute vie active, toute contemplation, toute haute considération, et étudie seulement cette chose unique, de telle sorte qu'elle te soit accordée ; et tu auras bien travaillé. C'est pourquoi Notre Seigneur disait : « Marie a choisi la meilleure part », oui, la meilleure de toutes. En vérité, si tu pouvais l'obtenir, tu aurais tout obtenu, non pas une part de bien, mais tout.

3. Seulement, cet unique nécessaire ne consiste pas à savoir parler de son néant aussi raisonnablement et humblement que si l'on était en parfaite possession de cette vertu, ainsi que le font certaines personnes qui, dans le fond, sont plus altières que la cathédrale. Ces hommes veulent paraître grands ; ils trompent les gens, mais ils se

trompent surtout eux-mêmes, car en vérité, ce sont eux qui en fin de compte sont dupés.

Mes enfants, ce fond est connu de peu de gens. Comptez qu'il n'y a peut-être pas trois personnes ici que cela concerne. Cela ne se trouve ni dans la pensée, ni dans la raison. Mais, en vérité, on y est beaucoup aidé, si l'on s'en occupe avec persévérance, et ainsi par l'application, on parviendra à la chose elle-même, car l'application à cet exercice finit par nous le donner formellement et essentiellement. Aussitôt qu'on prend conscience intérieurement ou extérieurement d'un mouvement d'orgueil, on doit tout aussitôt se replonger, rapidement, sans délai, dans les dernières profondeurs de son être ; et là, dans le fond, descends dans ton néant. Il y en a maintenant qui viennent vous dire : « Je fais chaque jour ceci ou cela, je médite la vie de Notre Seigneur, et comme ceci et comme cela. » Cher enfant, si tu tiens pour quelque chose n'importe lequel de tes actes ou n'importe laquelle de tes pratiques, comme si cela avait quelque valeur, mieux vaudrait de beaucoup que tu ne fasses rien et que tu t'appliques à considérer que tu n'es rien, que tu ne vauds rien, que tu ne peux rien, plutôt que de demeurer en quelque activité que ce soit extérieure ou intérieure, et d'oublier ton néant.

4. Commençons donc par l'homme extérieur. Considère ce que tu es. D'où es-tu venu? D'une matière immonde, corrompue, mauvaise, impure, qui est répugnante et objet de dégoût pour elle-même et tous les hommes. Et puis, qu'es-tu devenu ? un sac immonde et puant, plein d'ordures, et il n'est pas de nourriture ou de boisson si pure et si noble qui, entrant en toi dans sa beauté et sa noblesse, n'en sorte à l'état d'ordure malpropre, d'une puanteur insupportable. L'homme n'aime tant son ami (eût-il mis en jeu sa vie éternelle et risqué le feu éternel de l'enfer pour lui) que, s'il vient à mourir, il le souffre auprès de lui ; il le fuira plus qu'il ne fuirait un chien mort.

Or donc, Dieu a mis toutes les créatures en lutte avec la nature [humaine] : le ciel, le soleil, les étoiles. Tantôt tu as froid, tantôt tu as trop chaud ; aujourd'hui c'est le givre, demain c'est la neige. Voici que tu es bien, mais bientôt tu es malade ; puis, tu as faim, tu as soif ; ce sont tantôt les punaises tantôt les araignées, tantôt les mouches et tantôt les puces dont souvent tu ne peux te garder. Vois donc comme les bêtes sans raison sont bien mieux dotées que toi dans leur nature. Il leur pousse des vêtements qui leur suffisent pour le froid et pour le chaud. Mais toi, tu dois leur emprunter ton vêtement ! Et de cette indigence tu fais une source de plaisir, de jouissance, d'orgueil ! N'est-ce pas là un inexprimable aveuglement ? La brute, les animaux, se contentent, eux, de la nourriture et de la boisson, des vêtements et du gîte que Dieu leur a faits. Quant à toi, de quoi n'as-tu pas besoin pour conserver ton pauvre corps ! Et l'on

cherche encore en cela de grandes jouissances et l'on commet de grands péchés dans l'utilisation des animaux morts. Autrefois, les saints pleuraient quand ils devaient manger et riaient quand ils devaient mourir.

5. Mais continue à considérer à fond ton néant. Quelle misère en ta nature ! Aimes-tu prier, jeûner, veiller, faire des *venia*? Mais qu'en advient-il ? « Ce que tu ne veux, tu ne le fais pas, et ce que tu veux pas, tu le fais ». Combien de dangereuses tentations viennent t'assaillir, et vois combien de défauts la volonté de Dieu te laisse, intérieurement et extérieurement, uniquement pour que tu sois attentif à apprendre l'unique nécessaire. Tiens-toi bien. Dieu permet tout cela pour ton bien, afin que par tout cela tu sois amené à la conscience de ton néant, et c'est peut-être pour toi beaucoup mieux que si tu étais établi dans de grandes choses ; et voici que viennent à toi des gens aux gestes menaçants et aux paroles dures, puis les grands raisonneurs proférant des paroles subtiles, grandes et élevées, comme s'ils étaient les apôtres. Cher enfant, enfonce-toi dans le fond, dans ton néant et laisse tomber sur toi la tour et toutes ses cloches. Laisse fondre sur toi tous les diables de l'enfer, ciel et terre avec toutes leurs créatures ; tout cela te servira merveilleusement. Enfonce-toi seulement, et tout ira au mieux pour toi.

6. Mais voilà qu'on vient me dire : « Seigneur, je médite chaque jour la Passion de Notre Seigneur, comment il se tenait devant Pilate, devant Hérode, à la colonne, et ici et là. » Cher enfant, je vais t'instruire. Tu ne dois pas considérer ton Dieu comme un pur homme, mais contemple le Dieu souverainement grand, puissant, éternel, qui d'un mot a fait le ciel et la terre et qui d'un mot peut tout anéantir, le Dieu transcendant, inconnaissable ; considère que c'est ce Dieu qui a voulu se réduire ainsi à rien pour ses pauvres créatures, et rougis alors, toi, homme, mortel et pauvre chien, d'avoir jamais pensé à l'honneur, à ton avantage et à ton orgueil ; abaisse-toi sous la croix d'où qu'elle te vienne, de l'extérieur ou de l'intérieur. Courbe ton âme orgueilleuse sous sa couronne d'épines et suis ton Dieu crucifié avec un esprit soumis, dans un vrai mépris de toi-même, en toutes façons, intérieurement et extérieurement, puisque ton Dieu si grand s'est ainsi réduit à rien, qu'il a été condamné par ses créatures, crucifié et mis à mort. C'est ainsi que tu dois, en souffrant patiemment et en toute humilité, imiter sa passion et te mouler en elle. C'est ce qu'on ne fait pas. Chacun pense bien à la sainte Passion de Notre Seigneur, mais avec un amour presque éteint, aveugle, sans délicatesse. Aussi cette méditation et cette pratique restent sans résultat et ne décident personne à renoncer à ses aises, à son orgueil, à son honneur, à la satisfaction matérielle de ses sens, et tous restent tels qu'ils étaient. Ah, combien

l'adorable Passion porte peu de fruits chez ces gens-là ! Le fruit se manifeste dans l'imitation, dans les réalisations de la vie, dans les moeurs et dans les oeuvres.

7. Cher enfant, c'est de cette façon-là que tu dois pratiquer l'exercice de la sainte Passion de Notre Seigneur et la méditer, de telle sorte qu'elle porte en toi des fruits de vie. Tu dois te mépriser toi-même, et il doit te paraître que tu n'es pas digne que la terre te porte sur son dos et qu'elle devrait déjà t'avoir englouti. Songe que bien des milliers d'hommes sont en enfer, qui peut-être n'ont pas fait tant de mal que toi. Si Dieu leur avait donné autant de lumière et autant de grands biens qu'il t'en a donnés, ils seraient devenus tout autres que toi. Et pourtant, il t'a épargné toi, et pris en patience, tandis qu'il les a damnés pour l'éternité. Il te faut souvent considérer cela ; tu ne dois oser prendre la moindre goutte d'eau avec la hardiesse téméraire d'une liberté sans réserve, mais avec une humble crainte. Use de toutes choses selon les besoins de ton infirmité, mais non pour ta pleine satisfaction. Il en est qui s'en viennent exposer de grandes idées transcendantes, dépassant toute forme déterminée, tout comme s'ils étaient montés au plus haut des cieux et qui, avec cela, n'ont jamais fait un pas hors d'eux-mêmes dans la connaissance de leur propre néant. Il est possible qu'ils soient arrivés à la vérité de raison, mais à la vérité de vie, qui est vraiment vérité, personne n'arrive autrement que par ce chemin de la connaissance de son néant ; et qui n'aura point parcouru ce chemin se trouvera en situation bien périlleuse et bien ignominieuse au jour où toutes choses seront révélées. Ah ! mes enfants, ce jour-là, il pourrait se faire que ces hommes souhaitent n'avoir jamais paru vivre d'une vie spirituelle, n'avoir jamais entendu parler ni s'être occupé de ces hautes connaissances de raison et ne s'être pas acquis un si grand nom. Mais ils regretteront alors de n'avoir pas passé toute leur vie aux champs avec les animaux, et de n'avoir pas gagné leur morceau de pain à la sueur de leur front. Mes enfants, le jour viendra où Dieu exigera qu'on lui rende compte des aimables dons qu'il répand si généreusement et qu'on utilise maintenant si imparfaitement, sans aucun fruit. Ce mépris de nous-mêmes ne doit pas éveiller cette crainte pleine d'anxiété qu'ont les âmes hésitantes ; mais il doit nous donner une humble soumission à Dieu et à toutes les créatures, dans un parfait abandon.

Si l'homme tenait quoi que ce soit en lui-même pour de l'humilité, ce ne serait encore qu'une humilité bâtarde. C'est pourquoi Notre Seigneur a dit : « Devenez comme cet enfant », — [comme les enfants] il ne faut faire cas de rien — « Laissez les petits venir à moi. » La terre est le plus inférieur de tous les éléments, celui qui, de par son infériorité, a fui le plus loin du ciel ; et en raison de cela même, c'est elle que le ciel immense, avec le soleil et la lune et les étoiles,

poursuit le plus de toute son énergie ; et c'est sur la terre, de préférence à tous les autres éléments plus élevés, que leur influence est la plus féconde. Où la vallée est plus profonde, l'eau coule plus abondamment, et les vallées sont généralement beaucoup plus fertiles que les montagnes.

8. Le vrai mépris de soi vient se perdre dans l'abîme intérieur de Dieu. Mes enfants, là on se perd tout entier dans une parfaite et vraie perte de soi-même. « L'abîme appelle en lui l'abîme ». L'abîme créé attire par sa profondeur. Sa profondeur et son néant reconnus attirent l'abîme incréé et béant, et alors l'un se perd dans l'autre et il n'y a plus qu'un seul un, un néant dans un autre néant. Saint Denys parlait de ce néant, quand il disait que Dieu n'est rien de ce que nous pouvons nommer, comprendre et saisir. L'esprit s'est si parfaitement abandonné que si Dieu voulait l'anéantir totalement, et si lui-même pouvait, en cette union, être anéanti, il le serait par amour pour le néant dont il est tout pénétrés, car il ne sait rien, et n'aime rien, il ne goûte rien que l'Un.

Mes enfants, les yeux qui en sont arrivés à cette vision sont bienheureux et c'est d'eux que Notre Seigneur pouvait bien dire la parole : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez. » Pussions-nous maintenant devenir tous heureux, grâce à une vraie vision de notre propre néant ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Amen.

62 Sermon pour le quinzième dimanche après la Trinité

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu (Mt 6, 33).

1. « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Notre Seigneur avait proposé une parabole remarquable, renvoyant l'homme à l'herbe du jardin et à l'oiseau du ciel privé de raison, et en disant : « Considérez les lis du champ qui ne filent ni ne cousent, et cependant Salomon avec toute sa sagesse et sa richesse n'était pas vêtu comme l'un d'eux ; et les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent dans les granges, et cependant votre Père du ciel les nourrit, n'êtes-vous donc pas meilleurs qu'un d'entre eux ? Je vous le dis vous ne devez pas avoir souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi le vêtirez. Vous ne devez donc pas dire : que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont les païens qui poursuivent ces choses-là. Mais votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela, et c'est alors qu'il dit d'un ton de reproche : O hommes de peu de foi, de quoi vous inquiétez-vous ? Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Mes enfants ! il avait dit auparavant que personne ne peut servir deux maîtres : Dieu et la richesse ; que si l'on aime l'un, il faut nécessairement haïr l'autre. Ces paroles renferment des choses merveilleuses et inconcevables. Nous devrions bien nous mettre cet évangile devant les yeux ; il devrait être notre *Pater noster*. Comme Notre Seigneur nous enseigne ici clairement la vérité, en paroles dont le sens est manifeste et avec de bonnes et claires comparaisons ! Et il nous défend tout souci au sujet des choses périssables en nous disant : « Qui de vous, à force de soucis, peut ajouter quelque chose à la longueur de son corps, âmes de peu de foi ? » Mes enfants ! Vous voyez bien à ce discours combien les gens du monde vivent, en général, peu en conformité avec la vérité ! Sous ce souci, se cache un vice : c'est la fâcheuse avarice, un des sept péchés capitaux. Ce péché cause, sans qu'on le remarque, le plus grand dommage qui soit sur terre.

2. Que chacun considère et voie quels prodiges on fait, combien de travail, d'application, de temps, d'habileté on emploie à faire des projets contre son prochain et à les réaliser. Ah ! celui qui voudrait épuiser ce sujet n'en finirait pas ! Donnez-moi cependant la permission de vous en parler un peu. Remarquez comment il se fait que si peu de gens osent se confier à Dieu qui cependant peut tout, et comment on se met en souci, on s'affaire, on travaille, et comment chacun fait comme s'il devait vivre éternellement. Tout cela vient de ce fond [d'avarice]. Si on y regardait de près, on serait effrayé de voir comme, en toute chose, l'homme cherche son bien personnel, aux dépens de tous les autres hommes, dans les paroles, les oeuvres, les dons, les services ; c'est toujours son bien personnel qu'il a en vue, joie, utilité, gloire, services à recevoir, toujours quelque avantage pour lui-même ; voilà ce qu'on recherche et poursuit partout dans le service de Dieu et dans les créatures. Ce vice a jeté des racines si profondes, que tous les coins de l'homme en sont complètement remplis. L'homme ne voit que les choses terrestres à la façon de la femme courbée dont nous parle l'évangile, qui était tout inclinée vers la terre et ne pouvait pas regarder en haut. Pauvre aveugle que tu es, religieux quant à l'apparence et non point en vérité, pourquoi ne pas avoir confiance en Dieu qui t'a fait tant de bien et qui t'a délivré du souci empoisonné d'un monde méchant et perfide ? Pourquoi ne pas penser qu'il te donnera aussi ces misérables petites choses que réclament tes besoins ? N'est-il pas lamentable qu'une religieuse soit nuit et jour préoccupée de mettre toute son application, tout son amour, tout son empressement à faire ses petites oeuvres, à sa quenouille et son filage ou à quelque ouvrage que ce soit, de telle sorte qu'elle peut à peine arriver à penser à Dieu sans mélange et à considérer son propre coeur ? Du moment que ce qu'elle a entre les mains marche à souhait, elle n'a plus aucun souci

d'aspirer aux choses éternelles, mais elle se contente du strict nécessaire à l'égard de Dieu, tandis qu'elle met sa jouissance dans ces choses et se laisse arrêter par ces misérables bagatelles aussi pleinement que les mondains par leurs grandes affaires. Notre Seigneur dit qu'on ne peut pas servir deux maîtres, Dieu et la richesse ; mais « Cherchez d'abord, c'est-à-dire avant tout et par-dessus tout le Royaume de Dieu et sa justice, et tout, le reste vous sera jeté en surcroît ». Il ne dit pas : vous sera donné, mais vous sera « jeté en surcroît », comme pour dire que cela ne mérite pas de s'appeler don. C'est pourquoi il dit : « vous sera jeté en surcroît ». Combien on poursuit, aime, et recherche ces choses viles et inutiles ! Combien vous les aimez, vous les cherchez, tant en secret qu'ouvertement ! Quel souci l'on en prend ! comme on les désire et les amasse de façon désordonnée ! ce serait un sujet inépuisable ; je n'en veux plus parler.

3. Or, saint Pierre dit : « Jetez tout votre souci en Dieu, car lui-même prend soin de vous. »

Le souci des choses extérieures cause à l'homme un triple dommage. D'abord il aveugle la raison et l'intelligence, puis il éteint le feu et l'amour, lui enlevant son zèle et son ardeur ; enfin il obscurcit et barre la voie intérieure qui conduit vers Dieu, tout comme un mauvais brouillard ou une épaisse fumée qui en s'élevant nous coupe la respiration. Cette sollicitude vient des péchés et du défaut d'avarice. Prenez bien garde à ce qui vous préoccupe, tant que vous êtes dans la vie du temps, et cherchez le Royaume de Dieu, de façon à le trouver et à le découvrir où il est caché, dans le fond de l'âme : c'est là qu'on le gagne. Il y faudra sûrement beaucoup de luttes, car on ne le trouve jamais en vérité avant que ce défaut-là ne soit tombé, et cela ne se fait pas en un jour. Ce dont l'homme doit acquérir la pleine possession, il doit le conquérir par le travail ; avant qu'on ait détourné l'homme extérieur de l'amour des choses périssables et du souci extérieur, il faut y avoir travaillé avec une application avertie. Elle est en effet mystérieusement fixée dans la nature, dans le fond de la vie animale, l'inclination qu'a l'homme à chercher son avantage en toutes choses, dans les paroles, les oeuvres, les manières de vivre et d'agir, les services [rendus] et l'amitié. C'est parce que cette misérable recherche de la nature fait sentir partout son action cachée, qu'on peut encore, même au service de Dieu, avoir pour soi quelque chose : consolation, lumière, goût et sentiment du divin. On veut toujours avoir quelque avantage [et l'on recherche aussi] quelque témoignage d'intimité. On doit beaucoup souffrir dans la sainte foi chrétienne, voilà ce que Dieu te donne volontiers *propter retributionem*. Fais de grandes oeuvres et exerce-toi en toutes sortes de bonnes vertus ; Dieu t'en récompensera grandement, pour autant que tu te gardes de juger ton prochain et

que tu ne te tiennes pas pour meilleur qu'un autre ; car si tu te laissais aller à tes jugements, je ne sais vraiment pas si quelque récompense te serait accordée. Mes enfants ! gardez-vous de cette recherche subtile de la nature qui nous fait poursuivre dans de bonnes et religieuses pratiques quelque avantage matériel et temporel. Cela ressemble à la simonie que la sainte Église condamne plus qu'aucune autre faute, et qui est en opposition complète avec la justice. Car Dieu est par nature la vraie fin de toutes choses, et tu mets à sa place, comme fin de ton oeuvre, une chose mauvaise, vile et périssable. Nous devons chercher la justice de Dieu, et cette manière de faire est contraire à cette justice.

4. Mes enfants ! veillez à ce fond qui est en vous, et ne cherchez que le Royaume de Dieu et sa justice ; c'est-à-dire ne cherchez que Dieu, qui est le vrai Royaume. C'est ce Royaume que nous désirons et que chaque homme demande tous les jours dans le *Pater noster*. Mes enfants ! Le *Pater noster* est une prière bien élevée et bien puissante. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Dieu est son propre Royaume. C'est en ce Royaume que règnent toutes les créatures raisonnables ; c'est le terme de leurs mouvements et de leurs inspirations. C'est Dieu qui est le Royaume que nous demandons, Dieu lui-même dans toute sa richesse. Dans ce Royaume, Dieu devient notre Père, et nous prouve sa fidélité paternelle et sa puissance de père. Du fait qu'il trouve place en nous pour son opération, le nom de Dieu est sanctifié et magnifié et connu. Sa sanctification en nous, c'est qu'il puisse régner et faire son oeuvre parfaite en nous ; c'est alors que sa volonté se fait ici sur la terre, comme là-haut dans le Ciel. C'est-à-dire en nous comme en lui-même, dans le Ciel qu'Il est lui-même. Hélas ! combien de fois, après être arrivé jusqu'ici et s'être donné à la volonté [de Dieu], on se reprend tout aussi vite et l'on s'en sépare ! Recommence de nouveau à te donner à Dieu, livre-toi prisonnier à la volonté divine, dans un parfait abandon et une parfaite confiance à cette puissance paternelle qui peut tout, que tu as expérimentée si souvent avec tant d'évidence et que tu éprouves encore tous les jours et à toute heure. N'oses-tu donc pas t'abandonner à elle ? Cherche sa justice ; sa justice, c'est qu'Il demeure en ceux qui le cherchent intérieurement, qui le poursuivent et s'abandonnent à lui. C'est dans de tels hommes que Dieu règne. Pour ceux qui s'en tiennent à Dieu en parfait abandon, et se confient à lui, plus de soucis désordonnés. Ce n'est pas cependant qu'on doive tenter Dieu ; on doit au contraire apporter une sage et raisonnable prévoyance à ordonner toutes choses comme il convient, pour nous et pour le prochain, pour notre service et celui de la charité commune, à faire en bon ordre et intelligence tout ce qui se présente. Mais le même bien divin, qu'on cherche [dans la passivité] à l'Église, on doit le chercher encore en

toute activité : qu'on travaille, qu'on parle, qu'on mange, qu'on boive, qu'on dorme ou qu'on veille. Cherche en tout cela le bien divin, et jamais le tien.

À cette vérité, que Dieu n'abandonne personne de ceux qui se confient à lui, on pourrait objecter qu'il laisse souvent cependant de braves gens souffrir de grosses infirmités. Il fait cela, comme le dit l'évêque Albert, pour trois raisons : 1° parce qu'il veut éprouver si l'homme n'hésite pas à croire et à se confier à lui ! Dieu laisse ainsi souvent l'homme tomber dans la détresse, afin de lui apprendre l'abandon et aussi afin que l'homme, tiré de sa souffrance par le secours divin, reconnaisse Dieu et son amitié et son aide, qu'ainsi croisse son amour et sa reconnaissance, et qu'il s'approche davantage de Dieu et lui devienne plus cher ; 2° pour lui diminuer son purgatoire ; 3° ou bien encore pour le jugement de ceux qui pourraient porter remède à ce mal et qui ne le font pas.

5. Chère enfant ! cherche donc tout d'abord le Royaume de Dieu, c'est-à-dire Dieu purement et simplement, rien autre chose. Quand tout attachement aura été rejeté, la volonté de Dieu se fera sur la terre comme au Ciel, de même que le Père l'a voulu de toute éternité au Ciel, c'est-à-dire dans son Fils. Quand l'homme se tient en ces dispositions, ne recherchant, ne voulant, ne désirant que Dieu, il devient lui-même le Royaume de Dieu et Dieu règne en lui. Dans son coeur trône alors magnifiquement le Roi éternel qui le commande et le gouverne ; le siège propre de ce Royaume est dans le plus intime du fond (de l'âme). Quand l'homme, par tous ses exercices, a entraîné l'homme extérieur dans l'homme intérieur et raisonnable, quand ensuite ces deux hommes, c'est-à-dire les facultés sensibles et celles de la raison, sont pleinement ramenées dans l'homme le plus intérieur, dans le mystère de l'esprit, où se trouve la véritable image de Dieu, et quand l'homme ainsi recueilli s'élance dans l'abîme divin dans lequel il était éternellement en son état d'incrédulité, alors, si Dieu trouve l'homme venant de Lui en toute pureté et détachement de ce qui n'est pas Dieu, l'abîme divin s'incline et descend dans le fond purifié qui vient à Lui, et il donne au fond créé une forme supérieure et, par cette forme supérieure de vie, il l'attire dans l'incrédulité, de telle sorte que l'esprit n'est plus qu'un avec Dieu. Si l'homme pouvait se voir en cet état, il se verrait en telle noblesse qu'il croirait pleinement être Dieu et qu'il se verrait cent mille fois plus noble qu'il ne l'est en lui-même. Il verrait toutes ses pensées, toutes ses intentions, toutes ses paroles et ses oeuvres, toutes ses pratiques et aussi celles de tous les autres hommes ; tout ce qui est jamais arrivé, tu le connaîtrais à fond, si tu pouvais arriver à ce royaume et dans cette noblesse ; là, tu oublierais et perdrais toute sollicitude. Voilà le Royaume qu'on doit chercher tout d'abord ainsi que sa justice, de telle sorte qu'on le prenne comme le vrai but

de toutes nos intentions, dans toutes nos oeuvres, sans y rien ajouter, et qu'on se confie en lui. De même que Dieu ne peut jamais trop aimer les hommes, ainsi l'homme ne peut jamais trop se confier à Dieu, à la condition toutefois que sa confiance soit de bonne façon et qu'il rejette tout souci, comme Dieu l'a dit.

6. Saint Paul dit cependant : « Vous devez avoir souci de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix ». Mes enfants ! la paix qu'on trouve dans l'esprit et dans la vie intérieure mérite bien qu'on s'en soucie ; car c'est dans cette paix qu'on trouve tout ce que nous avons dit ; c'est là qu'on trouve et découvre le Royaume et la justice. L'homme ne doit se laisser enlever cette paix par personne, quoi qu'il arrive : dommage ou profit, honneur ou affront. Maintiens toujours l'homme intérieur dans la vraie paix, dans le lien de la paix, c'est-à-dire dans une charité qui s'étende à tous et reste entière pour chacun. Aimez tout le monde comme vous-même. Proposez-vous l'amoureux modèle de Notre Seigneur Jésus Christ et considérez l'oeuvre de sa charité qui l'a fait souffrir comme aucun saint et aucun homme n'a jamais souffert. Il a été, chaque jour de sa vie, plus dénué de consolation qu'aucun homme ; il a fini dans la mort la plus cruelle dont jamais homme soit mort, et au milieu de toutes ses souffrances, ses facultés supérieures n'étaient pas moins heureuses qu'elles le sont maintenant.

Ceux donc qui le suivent bien réellement dans le plus véritable dénuement de consolations extérieures, dans une véritable misère extérieure et intérieure, sans aucun appui, et qui se gardent de tout attachement et de toute usurpation du bien divin, voilà ceux qui arrivent, par le chemin le plus noble et le plus pur, jusqu'à ce degré de vie où le royaume est découvert et trouvé ; et la justice de ce Royaume consiste à [le] trouver en marchant sur les vraies traces du parfait abandon, du manque de consolation, dans la pauvreté volontaire de l'esprit, dans l'indigence.

Pour que nous puissions tous chercher ce Royaume de telle façon que nous le trouvions en vérité, il faut nous perdre nous-même, ainsi que tout souci étranger [à Dieu], car Notre Seigneur dit : « Qui perd sa vie la sauvera ». Cela se fait quand l'homme se renonce lui-même en tout ce en quoi il se trouve [cherchant son intérêt], intérieurement ou extérieurement. Qu'à cela nous aide tous Celui qui par amour pour nous s'est perdu lui-même !

83 Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites (Jn 1, 19-20).

Les pharisiens envoyèrent des messagers à Jean pour lui demander qui il était, s'il était Élie ; il déclara et ne nia point et dit : « Je ne suis pas ». Es-tu donc le Christ? — « Je ne suis pas » ; — ou quelque prophète ? — « Je ne suis pas. »

1. Mes enfants, on trouve encore beaucoup de ces pharisiens qui ne font que poser des questions oiseuses, les uns s'enquière de choses mondaines, de ce que fait un tel et un tel, des nouvelles des villes et des pays, de la vie des seigneurs et de ce qui se passe chez les ecclésiastiques, de ceci et de cela, et ils trouvent leur plaisir à apprendre des nouvelles de ce genre. Fi de cette grande honte qu'on trouve parmi ces gens de religion ! Un homme de vie spirituelle devrait avoir honte de raconter et d'apprendre les nouvelles. Qu'importe à un homme de vie intérieure tout ce que le monde d'ici-bas peut faire !

D'autres interrogent, poussés par une curiosité intempestive dans leur désir de beaucoup savoir et de comprendre les choses élevées et de pouvoir en parler, et de cela non plus il ne sort jamais aucun bien.

Les troisièmes interrogent pour tenter les autres, désirant savoir ce qu'ils pensent, et ils s'en viennent avec des cajoleries, comme les juifs qui disaient à Notre Seigneur : « Maître, nous savons que tu es véridique ». C'est ainsi qu'agissent ces gens. S'ils trouvent chez leurs interlocuteurs leur propre façon de penser et de faire, tout est bien, sinon toute la façon d'agir de ces gens ne vaut rien. Ils s'en vont alors en interroger d'autres et en questionnent toujours davantage, avec l'idée de justifier leurs propres pratiques erronées, et ils refusent d'en démordre, quoi qu'on leur dise ou qu'on leur chante.

Une quatrième espèce de gens sont de bons questionneurs : leur coeur et leur âme cherchent ardemment la volonté de Dieu, la plus excellente et la plus chère. Qu'ils mangent ou qu'ils dorment, qu'ils filent ou qu'ils tissent, marchent ou soient arrêtés, [ils se demandent] : Ah ! comment parviendrons-nous à [connaître et accomplir] la plus chère volonté de notre Dieu bien-aimé ?

2. La cinquième espèce de gens enfin ne questionne pas : ce sont les âmes parfaites, ils ont franchi le stade où l'on interroge, mais où les trouve-t-on ? En ces âmes-là, il n'y a plus de curiosité, car Augustin et Aristote disent que c'est la curiosité qui pousse à interroger. En ceux-ci, il n'y a plus de curiosité, car ils sont parvenus au-delà de toute curiosité ; en eux, il n'y a plus de curiosité, car la vérité les a pénétrés.

3. Or donc, les messagers demandèrent à Jean qui il était. Que répondit le prince céleste, l'étoile du matin, l'archange ? Jean répondit : « Je ne suis pas. » Il confessa et ne nia point : « Je ne suis

pas » C'est le contraire des hommes qui voudraient tous désavouer leur propre nom ; et tous les efforts des hommes tendent généralement à ceci : comment donc désavouer et cacher leur (pauvre) identité ? : « Je ne suis pas. » Tous ils veulent généralement à tout prix être ou paraître quelque chose, soit quant à l'esprit, soit quant à la nature. Bien chères enfants, celui qui parviendrait seulement à atteindre le fond de l'aveu de son propre néant, celui-là serait parvenu au chemin le plus aimable, le plus direct et le plus court, le plus rapide, le plus sûr menant à la vérité la plus haute et la plus profonde qu'on puisse atteindre en ce siècle. Pour cela, personne n'est trop vieux, ni trop faible, ni trop inexpérimenté, ni trop jeune, ni trop pauvre ni trop riche. Ce chemin c'est : « Je ne suis pas ». Ah ! quelle valeur ineffable est enfermée dans cette parole : « Je ne suis pas. » Hélas ! tournez la chose comme vous le voulez, il y en a bien peu qui veulent cette voie, car toujours nous voulons être quelque chose, oui, Dieu nous le pardonne : nous sommes et nous voulons et voudrions toujours « être ». Cela emprisonne et entrave tous les hommes en général, car il y en a bien peu qui veulent se renoncer : on accomplirait plus aisément dix oeuvres que de s'abandonner à fond, c'est de là que provient la plupart du temps toute querelle, toute peine. A cause de cette tendance, les mondains veulent avoir des biens et des amis, et de la parenté, et pour eux, ils risquent corps et âme, uniquement pour « être », pour être considérés, riches, bien situés et puissants. Combien de choses, de leur côté, les gens de vie spirituelle font et omettent, combien souffrent et agissent pour ce même motif ; que chacun s'interroge lui-même ; couvents et ermitages sont pleins de cet esprit qui pousse à toujours vouloir être et paraître quelque chose.

4. Au ciel, Lucifer se révolta dans son désir d'être, et cela le précipita au fond des abîmes, dans le gouffre d'un néant pire que tout néant. Ce désir entraîna nos premiers parents et les chassa du paradis délicieux et nous a tous plongés dans la détresse et la peine. C'est de là que proviennent tous les sujets de plaintes et de lamentations, c'est cela qui fait qu'on nous trouve impitoyables, manquant de miséricorde et d'amour, dépourvus et dénués de toutes vertus. C'est à cause de cela que nous ne trouvons de paix, ni en nous, ni au dehors ; c'est pour cette seule raison que nous sommes en défaut à l'égard de Dieu et des hommes. Cela provient uniquement de ce que nous voulons « être ». Ah ! n'être rien, cela procurerait de toute façon, en tous lieux, avec tout le monde, une paix entière, véritable, essentielle, éternelle, et ce serait ce que tout le monde possède de plus délectable, de plus noble, et de plus certain, et cependant bien peu en veulent, qu'ils soient riches ou pauvres, jeunes ou vieux.

5. Nous lisons dans l'évangile de saint Lucy qu'un homme riche, un pharisien, avait invité chez lui notre bien-aimé Seigneur Jésus

Christ. C'était bien une bonne oeuvre que de nourrir le Christ avec tous ses disciples. Il y avait du monde ! Cet homme avait fort bonne intention, mais il lui manquait ce noble « Je ne suis pas » ; et voici qu'arriva une pécheresse, et elle se jeta par terre, et dit au fond de son coeur : « Je ne suis pas » ; en raison de cela, elle a été élevée au-dessus de tous les cieux et placée plus haut que plus d'un choeur d'anges. Cette femme se prosterna bien bas aux pieds de notre bien-aimé Seigneur Jésus Christ, et, de tout son coeur aimant, elle dit : « Je ne suis pas. » De ce fond, surgit et grandit un éternel et durable « Je suis ». Notre bien-aimé Seigneur Jésus Christ lui accorda tout ce qu'elle désira ; or l'hôte se tenait là, assis, lui qui s'adonnait à cette bonne oeuvre éminente de leur donner à tous à manger et à boire, et il méprisa l'acte de cette femme, et comme Jésus se tournait vers elle, il se dit en lui-même : c'est une pécheresse. Hélas ! il y avait en lui ce fâcheux « Je suis », et non pas « Je ne suis pas ». Il lui semblait que c'était vers lui qu'on devait se tourner, lui qu'il fallait écouter, avec lui qu'il fallait parler et non pas avec cette femme. Ah ! mes chers enfants, combien on trouve de ces pharisiens et parmi les religieux et parmi ceux qui vivent dans le monde ! Le monde en est plein, plein, plein, gens en habits noirs et rouges, gris et bleus, qui en raison de leur richesse et de leur parenté, de leur science, de leur talent ou de leur intelligence, de leurs aumônes ou de leurs apparences de plus grande sainteté, pensent que c'est vers eux qu'on devrait se tourner avec déférence, avec eux qu'on devrait parler, leurs paroles qu'on devrait écouter, pour eux qu'on devrait faire quelque chose ; et ils se disent aussitôt : « N'est-ce pas envers moi qu'on devrait agir ainsi ? Moi j'ai fait telle ou telle chose pour ces gens. Moi je suis un tel et un tel. » Et ils seraient fort indignés, si l'on ne les estimait pas plus que d'autres qui n'auraient pas à leur sens les mêmes qualités. « Pardieu ! qui sont-ils, ceux-là, d'où viennent-ils, comment osent-ils penser que nous devrions faire telle chose ? » Et ils méprisent les autres. C'est ainsi qu'agit ce pharisien qui s'élevait au-dessus du publicain et il demeura non justifié, car il s'imaginait être quelque chose. Et le pauvre publicain, lui, qui disait « Je ne suis pas » et ne se croyait rien et baissait les yeux et disait : « Ah ! Seigneur, aie pitié de moi, car je ne suis rien, je suis un pécheur, moins que rien », celui-là descendit dans sa maison, justifié. L'adorable bouche de Dieu lui-même a dit ceci : « Que plus d'un prenne garde et ne s'élève au-dessus de personne quel et quoi qu'il soit. ? »

6. Cette bienheureuse pécheresse, qui vint dans la maison de cet homme, accomplit trois actes méritoires : elle se convertit, dans la mesure où elle s'était pervertie ; comme elle avait tourné les yeux vers le monde, elle les inonda par contre maintenant de chaudes larmes ; et, de ses cheveux, elle sécha les pieds de Jésus en

réparation du plaisir que par eux elle avait pris au monde, faisant pénitence avec son corps en le prosternant et avec sa richesse en l'employant à acheter du nard pour Jésus.

La seconde chose qu'elle fit, ce fut de s'abandonner au Christ tout de suite et tout entière.

La troisième chose c'est que son coeur était rempli de douleur.

7. Mes enfants, pour toute la vertu d'abandon qui ne s'est pas avérée au dehors, je ne donne pas une fève, si elle n'a pas été conquise par les oeuvres et en vérité en dehors de la nature méchante qui dispose de plus de mille ruses et replis où elle s'accroche tant qu'on ne les a pas fait disparaître complètement. Un tel abandon me ferait tout à fait l'effet d'un démon qui m'apparaîtrait dans une robe d'ange. Sur la parole des gens on peut se reposer aussi peu que si l'on jetait en guise de pont sur le large Rhin un fêtu de paille, et que quelqu'un s'avisât d'y passer. C'est dans la même mesure que l'on peut se fier à la réalité de cette sorte d'abandon. C'est là une contrefaçon de la vertu d'abandon.

Et ces gens s'en viennent alors vous dire : « Eh ! Seigneur, parlez-nous de la vérité la plus profonde. » Hélas ! je n'aime pas cette façon de parler ; Pilate demanda à Notre Seigneur Jésus Christ ce qu'était la vérité, et Jésus se tut⁸. C'est qu'on pourrait aussi peu dire ce qu'est la vérité, que ce qu'est Dieu. Dieu est la vérité ; vérité et pureté et simplicité sont une seule et même chose. Ces gens-là, quand on s'en prend à eux en paroles ou en actions, bondissent aussitôt et mordent à leur tour, et cela leur paraît indigne : « Ils ont osé me faire cela ! » Et alors on s'aperçoit bien où en est leur vertu d'abandon en paroles et en actes ; c'est là qu'ils laissent percer le bout de l'oreille. Mes enfants, ne vous leurrez pas vous-mêmes. Ce n'est pas à moi que vous ferez dommage, si vous me trompez, mais en vérité, c'est vous-mêmes qui serez les dupes ; le dommage sera pour vous et non pour moi. Je ne doute pas le moins du monde qu'il existe des milliers et des milliers d'hommes qui ont des apparences de grande sainteté, de spiritualité extraordinaire, qui ont passé tous leurs jours, dans une vie de spiritualité et courbent bien bas la tête, et qui mourront sans que jamais la véritable vertu d'abandon ait jeté la moindre lueur en eux, ne fût-ce qu'un instant. Un homme clairvoyant peut y trouver sujet de lamentation, et il peut aussi rire et se moquer d'étonnement de voir les gens se leurrer ainsi eux-mêmes. Sache ceci en vérité : tant que tu auras une goutte de sang dans ta chair et une parcelle de moelle dans tes os qui n'aient pas été consumées par amour de l'abandon véritable, ne t'imagines pas que tu es un homme abandonné ; et sache encore ceci : tant que la dernière parcelle de véritable abandon te fait défaut, que tu ne l'as point acquise véritablement, Dieu doit te rester étranger à jamais, et

tu ne ressentiras point la béatitude la plus haute et la plus profonde en ce temps et dans l'éternité.

8. Mes enfants, le grain de blé doit nécessairement mourir, si l'on veut qu'il porte des fruits ; mais qu'il meure, et il portera des fruits nombreux et abondants. Mes enfants, il faut qu'ici il y ait mort, décomposition, anéantissement ; il faut qu'il y ait : « Je ne suis pas ». En vérité, par Dieu qui est la vérité, cela ne se réalise point par des souhaits, par des vœux, par des prières, non, mes enfants : cela doit être conquis de haute lutte ; ce qui ne coûte rien n'a pas de valeur non plus. Une chose que l'on pourrait obtenir simplement en la désirant, en la souhaitant, en la demandant sans dépense et sans peine, sans que cela vous en coûte, serait chose de bien peu de prix. En vérité, mes enfants, il ne peut en être ainsi. Saint Augustin dit : « Dieu t'a créé sans ton aide, mais il ne te régénérera jamais sans toi. » Ne va pas croire et t'imaginer que Dieu veuille le faire par quelque miracle, comme s'il voulait, en cette saison, faire épanouir une belle rose ; il pourrait le faire, et cependant il ne le fait pas. C'est qu'il veut que cela se fasse dans l'ordre, au mois de mai, par l'action de la gelée, du dégel, de température variée et de maints autres facteurs qui sont ordonnés et agencés dans ce but... Ah ! mes enfants, c'est vraiment une chose lamentable et déplorable qu'un homme de vie spirituelle vive trente, quarante ans, et s'en aille se lamentant et se plaignant qu'il mène une vie parfaitement vaine et ne sache pas encore, à l'heure qu'il est, à quoi s'en tenir. Ne vaudrait-il pas mieux qu'il consacrat une année à mourir et périr, pourvu qu'il parvint à trancher le fil qui le retient ? Héla ! deux fois hélas ! quand vient la mort et qu'il a laissé passer les années, les a perdues et gaspillées ; quelle douleur, quel dommage irréparable lui viennent de ce qu'il est éternellement resté en arrière et a éternellement manqué de [cet abandon] ! Hélas ! c'est là un sujet de lamentations plus grandes qu'on ne peut le dire ici-bas. Un homme de vie spirituelle, bien ordonné, devrait vivre dans une application si constante à progresser avec zèle et acquérir plus de vertus, qu'il n'y eût pas un jour où il ne se trouvât pas avancé à tel point qu'il eût de la difficulté à se représenter son ancien état. C'est chose lamentable que les coeurs mondains recherchent des choses périssables de si peu de valeur, avec plus de zèle que les âmes d'élite n'en mettent à rechercher le bien pur qu'est et qui s'appelle Dieu. Un homme religieux bien ordonné devrait être si dépouillé de volonté propre, qu'on n'aperçût jamais en lui autre chose que « Je ne suis pas ».

Or donc, bien des gens et des novices se jettent sur de multiples pratiques : ils veulent vivre toute une année de pain et d'eau, ou bien chercher un autre lieu, courir en pèlerinage ; c'est tantôt ceci, tantôt cela. Moi, je m'en vais vous dire le chemin le plus court, le plus

direct : entre en ton tréfonds ; recherche ce qui s'y trouve, ce qui s'oppose le plus à ton progrès et te retient ; cela, guette-le, et jette cette pierre au fond du Rhin. Sinon cours au bout du monde, fais ce que tu voudras, cela ne te servira de rien ; le rasoir, voilà ce qui sépare la chair des os : renonce à cette chair. Bien des gens tuent la nature, mais laissent vivre les défauts ; de cela il ne sortira jamais honneur. Ah ! mes enfants, faites retour sur vous-mêmes, et voyez combien vous êtes éloignés et dissemblables de l'adorable modèle qu'est Notre Seigneur Jésus Christ dont le renoncement était plus grand, et plus profond et plus noble que ne serait la somme de tous les renoncements que tous les hommes ont jamais pratiqués ici-bas ou pratiqueront jamais.

9. Or donc, cette femme s'abandonna au Christ seul. Voici comment il faut comprendre cela : s'abandonner par amour pour Dieu, c'est s'abandonner à Dieu. Beaucoup de gens s'abandonneraient volontiers à Dieu et ne veulent pas s'abandonner aux hommes. Ils veulent bien être tourmentés par ceci ou cela, mais non par les hommes. Non ! il faut s'abandonner comme Dieu veut qu'on s'abandonne, et celui qui veut te ramener à ton néant, accepte-le avec reconnaissance et amour, parce qu'il te rappelle en vérité que tu es « Je ne suis pas ».

Puissions-nous donc atteindre tout cet anéantissement afin de nous enfoncer par là dans l'être divin ! Qu'à cela nous aident Dieu le Père et le Fils et le Saint-Esprit ! Amen.

NUAGE D'INCONNAISSANCE

« Sur le Nuage »

par Lilian Silburn

Le « *Nuage d'inconnaissance* » est d'un auteur anonyme, moine probablement qui vivait en Angleterre vers le milieu du 14^e siècle.

Ce court traité est l'un des plus profonds de la mystique chrétienne et pourtant il est à peine connu en France et n'a pas la place qu'il mériterait dans la littérature religieuse.

Il s'apparente étroitement par l'esprit et la méthode aux chefs-d'oeuvre de Saint Jean de la Croix qui lui sont postérieurs. Comme eux aussi il s'adresse aux contemplatifs qui cherchent à atteindre les sommets de la vie spirituelle, c'est-à-dire l'union mystique par la voie étroite du dénuement et de l'amour.

Ces contemplatifs ne sont nullement des savants ni des théologiens adonnés à la science et qui aspirent à la claire vision de Dieu puisqu'on ne peut jouir de cette vision en cette vie. Le nuage d'inconnaissance n'est qu'à l'intention des âmes humbles qui aspirent uniquement à suivre la voie de l'amour, cet élan direct du coeur vers Dieu et vers Dieu seul.

Ce nuage d'inconnaissance est un symbole particulièrement bien choisi pour exprimer l'expérience mystique dans tout son dénuement. Ce nuage qui s'interpose entre l'âme et Dieu et obscurcit la connaissance que l'âme pourrait avoir de Dieu rappelle la « divine obscurité » et la connaissance obscure par agnosie d'un

saint Denys l'Areopagite et offre encore des points remarquables de similitude avec 'la nuit obscure' de Saint Jean de la Croix.

Ce nuage est l'oubli de notre activité cognitive et le renoncement aux lumières surnaturelles ; car la vie spécifiquement mystique ne consiste pas pour l'auteur de ce petit livre en une claire considération de quelque objet qui se situerait au-dessous de Dieu quelque savant et favorable qu'il soit, comme la méditation sur les perfections divines, les dons de Dieu, les saints ou les béatitudes ; elle ne consiste pas non plus en un mouvement aigu de l'intelligence ni en curiosité d'esprit ou en imagination parce que « tout ce à quoi tu penses cela est au-dessus de toi pendant ce temps et entre toi et ton Dieu » (éd. Guerne, p.32). Par contre plus valable en soi et plus plaisant à Dieu est cet aveugle élan d'amour vers Dieu en lui-même et « un tel et secret empressément en ce nuage d'inconnaissance ». La raison en est que « l'amour peut en cette vie atteindre Dieu, mais la science point ».

Il est donc possible selon l'auteur sans vue, ni lumière, ni connaissance, en un élan d'amour que sans cesse Dieu suscite dans notre volonté.

C'est en ceci précisément que consiste l'œuvre dont l'auteur donne une description extraordinaire car c'est la seule fois à ma connaissance qu'un mystique insiste autant sur la brièveté et l'instantanéité de l'œuvre c'est-à-dire de ce très court élan qui mène vers Dieu. Ce n'est pas une prière qui dure et s'alanguit, mais un élan dont l'intensité s'accroît sans cesse parce qu'il reprend et se renouvelle. Comme le dit si bien l'auteur du nuage d'inconnaissance : « ce n'est pas un long temps que réclame cette oeuvre pour son réel achèvement. C'est en effet l'opération la plus brève de toutes celles que puisse imaginer l'homme. Jamais elle ne dure plus ni moins qu'un atome lequel atome ... est la plus petite partie du temps » et cet atome est la juste mesure de la volonté. Ce mouvement de la volonté est précisément ce que l'auteur appelle le « pieux et humble aveugle élan d'amour ». À l'aide de la grâce tous les mouvements d'une âme qui serait parfaitement pure convergeraient vers le souverainement désirable et aucun n'irait se perdre vers les créatures .

En ces conditions il nous paraît que les conseils que donne ce moine ne sont pas seulement utiles aux âmes qui ont effectivement renoncé au monde et vivent dans un cloître, mais qu'ils sont aussi à la portée de tous ceux qui se sentent portés vers la vie contemplative, car s'il est indubitable que les longues oraisons sont incompatibles avec les multiples occupations de la vie journalière, ce bref élan du coeur et de la volonté qui est apte à se renouveler parce qu'il est

amour peut très bien par contre accompagner une vie active dans le siècle. En effet pour que cette oeuvre s'accomplisse nous dit l'auteur « un rien de temps suffit ». « Ce n'est qu'un brusque mouvement et comme inattendu qui s'élance vivement vers Dieu, de même qu'une étincelle de charbon. Et merveilleux est-il de compter les mouvements en une heure se faire dans une âme qui a été disposée à ce travail. Et pourtant il suffit d'un seul mouvement entre tous ceux-là pour qu'elle ait soudain et complètement oublié toute choses créées. Mais sitôt après chaque mouvement, par suite de la corruption de la chair, c'est la chute dans quelque pensée ou action exécutée ou non. Mais qu'importe ? puisque aussitôt après il s'élance de nouveau aussi soudainement qu'il l'avait fait avant. d'elle ; » (p. 29-30).

Cet élan suffit pour unir à Dieu. Mais à certains il convient de « l'avoir comme plié et empaqueté dans un mot » afin de mieux s'y tenir et ce mot doit être bref, « Dieu », « amour » par exemple ; c'est avec ce mot qu'il nous est conseillé de frapper à coups redoublés sur le nuage d'inconnaissance et de rabattre toute manière de pensée « sous le nuage d'oubli » car à côté de ce nuage obscur qui se trouve entre l'âme et Dieu, l'auteur distingue un autre nuage qui serait cette fois-ci non plus au-dessus de l'âme, mais au-dessous d'elle ; nous avons là le nuage d'oubli qui s'interpose entre elle et les créatures.

Ainsi le nuage d'inconnaissance est le symbole original dans lequel s'exprime l'expérience vécue du moine en sa double nudité : nudité intérieure totale à l'égard de la connaissance de Dieu, ce « Dieu immense et profond » de St Jean de la Croix qu'aucune vision ou révélation ne peut traduire et dénuement intégral de toute chose, oubli parfait et de soi-même et des autres.

Le travail et l'effort qui reviennent à l'âme sont en effet de fouler aux pieds le souvenir de tout ce qui n'est pas Dieu et de perdre « toute idée et tout sentiment de son être propre ». (p.137).

Bien avant St Jean de la Croix, ce moine anonyme du XIV^e siècle décrit encore un autre aspect de l'obscurité qui rappelle la nuit obscure du Saint. Il la nomme « l'affliction parfaite qui sert à purifier l'âme » . « Tu dois prendre en dégoût tout ce qui se fait en ton intelligence et en ta volonté, à moins qu'il n'y soit que Dieu seul. Parce que tout ce qui est autre, assurément quoi que ce soit, cela est entre toi et ton Dieu, rien d'étonnant que tu le détestes et haïsses de penser à toi-même quand il te faut toujours avoir sentiment du péché, cet horrible et puant bloc massif de tu ne sais pas quoi, lequel est entre toi et ton Dieu / cette masse pesante qui n'est point autre chose que toi-même ». (p.138).

Cette oeuvre qui paraît si ardue au début deviendra facile parce que par la suite c'est Dieu qui voudra travailler seul, mais alors qu'on laisse cette oeuvre agir en nous-même et nous conduire où elle voudra sans nous y mêler par crainte de tout embrouiller. Qu'on devienne aveugle durant ce temps en rejetant tout désir de connaissance qui serait plus un obstacle qu'une aide « qu'il te suffise pour toi de te sentir mê et poussé par cette chose que tu ne sais pas quoi et dont tu ne sais rien sinon que dans ce tien mouvement tu n'as aucune pensée particulière pour aucune chose au-dessous de Dieu et que cet élan nu est directement dirigé vers Dieu ». (p.114)

Comme saint Jean de la Croix l'auteur du *Nuage d'Inconnaissance* dit nettement que l'oeuvre de Dieu en nous est passive et surnaturelle et que l'initiative de l'âme active et naturelle amènerait à éteindre l'esprit. Mais nous n'en saurons pas plus sur cette oeuvre divine ni sur l'illumination qui perce parfois le nuage d'inconnaissance ni sur l'embrassement d'amour qui en résulte, l'auteur ne pouvant ni ne voulant en parler car sa tâche se limite à décrire l'oeuvre propre de l'homme qui est attiré et aidé par la grâce.

La façon toute savoureuse, vivante et ingénue dont l'auteur fait part de ses conseils et de ses expériences est admirable par sa simplicité et sa nudité ; le lecteur n'y verra exposées et discutées que des choses essentielles, indispensables et suffisantes qui témoignent précisément de sa grande expérience spirituelle. C'est ce qui fait la valeur de ce court traité et en rend la lecture si attrayante²⁵.

²⁵ Fin du manuscrit de L.S.

« Le Nuage d'Inconnaissance »

*traduit par Armel Guerne*²⁶

*Commence ici un livre de Contemplation nommé LE NUAGE
D'INCONNAISSANCE en lequel l'Ame est unie à Dieu*

COMMENCE ICI LA PRIÈRE DU PROLOGUE

O DIEU, à qui sont ouverts tous les coeurs, et à qui parle toute volonté, et à qui rien de secret ne demeure caché : je Vous supplie de purifier les desseins de mon coeur par l'ineffable don de Votre grâce, en sorte que je puisse parfaitement Vous aimer, et dignement Vous louer. Amen²⁷.

COMMENCE ICI LE PROLOGUE

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! Je te prie et t'adjure, de toute l'énergie et la force compatibles avec la charité, toi qui auras ce livre entre les mains, qu'il soit venu en ta possession par propriété ou que tu l'aies en garde, que tu aies à le transmettre ou que tu l'aies reçu de quelqu'un, qui que tu sois je te somme, autant qu'il est au pouvoir de la sagesse et de la volonté, de ne pas le lire, de ne pas le copier et de ne'en donner lecture à quiconque, et non plus de supporter qu'il soit lu, ou copié, ou qu'il en soit donné lecture, à moins que ce ne soit par quelqu'un, ou à quelqu'un, dont tu présumes à bon droit qu'il a l'intention unique et le désir véritable de se faire un disciple parfait du Christ, non seulement dans la vie active, mais encore au point suprême de la vie contemplative auquel puisse parvenir en cette vie, par la grâce, l'âme parfaite emprisonnée encore, cependant, dans ce corps mortel ; et qu'à cela l'ait préparé,

²⁶ *Le Nuage d'Inconnaissance*, Traduction Armel Guerne, Cahiers du Sud, Documents Spirituels 6, 1953.

²⁷ C'est presque en propres termes l'Oraison de la Messe Votive du Saint-Esprit (*Ad postulandam gratiam Spiritus Sancti*) : Deus, cui omne cor patet, et omnis voluntas loquitur, et quem nullum latet secretum : purifica per infusionem Sancti Spiritus cogitationes cordis nostri ; ut te perfecte diligere, et digne laudare mereamur. (N. d. T.)

et à ta connaissance depuis longtemps déjà, la pratique de 15 telles vertus de la vie active qui rendent apte à la vie contemplative. Parce qu'autrement ce livre n'est en rien accordé à lui. Et par-dessus je te prie et t'adjure, si quelqu'un comme celui-là devait le lire, le copier ou en parler, ou bien encore en écouter la lecture ou en entendre parler, je te somme, au nom et par l'autorité de la charité, comme je le commande à toi-même, de lui commander de lire ce livre ou d'en entendre la lecture, de le copier ou d'en parler tout au long dans son entier. Car il peut se trouver qu'il y ait quelque matière incluse en son commencement, ou au milieu, qui reste là en suspens et ne soit pas pleinement traitée à cette place : mais elle le sera bientôt après, ou peut-être même à la fin. C'est pourquoi si quelqu'un voulait ne regarder qu'un passage, et pas un autre, il pourrait facilement être induit en erreur ; et afin d'éviter cette erreur, ensemble à toi et à tous autres, je te supplie par charité de faire comme je t'ai dit.

Les disputeurs du monde, les louangeurs et les blâmeurs d'eux-mêmes ou d'autrui, les discoureurs de vanités, coureurs d'histoires et conteurs de contes, toutes les sortes de faiseurs d'embarras, jamais je n'ai tenu ni eu souci qu'ils connussent ce livre. Car il n'est jamais entré dans mon intention d'écrire cette chose pour eux, et donc aussi je désire qu'ils ne s'y mêlent point : ni eux, ni aucun curieux, lettré ou inculte. Oui ! encore seraient-ils excellents hommes de bien dans la vie active, rien de ceci néanmoins ne se rapporte à eux. Mais si c'était pour ces hommes, au contraire, qui se tiennent dans la vie active par la forme extérieure 16 de l'existence, mais qui cependant, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu (dont les jugements sont cachés) se trouvent, par un mouvement intérieur, pleinement disposés par grâce, non pas continuellement comme c'est le cas des vrais contemplatifs, mais de temps à autre, à avoir les yeux ouverts au plus haut de cet acte de la contemplation ; si donc c'étaient de tels hommes qui vissent ce livre, ils pourraient, par la grâce de Dieu, en être grandement confortés.

Le présent livre est séparé en soixante et quinze chapitres, entre lesquels le dernier de tous enseigne certains signes sûrs, auxquels une âme peut vérifier véritablement si elle -est appelée, ou non, par Dieu à travailler dans cette voie, à être l'ouvrier de ce travail.

AMI spirituel en Dieu, je te prie et t'adjure d'avoir une constante et soutenue considération et un perpétuel regard sur la manière et matière de ta vocation. Et qu'en ton coeur tu rendes grâces à Dieu de pouvoir, par l'assistance de Sa grâce, te tenir fermement en l'état, au degré et forme de vie dont tu as pleinement fait choix contre tous les assauts subtils des ennemis spirituels et corporels, et triompher jusqu'à la couronne de la vie qui n'a pas de fin.

Amen.

CHAPITRE PREMIER

Des quatre degrés dans la vie du chrétien; et comment les parcourt la vocation que dit ce livre.

Ami spirituel en Dieu, tu dois parfaitement entendre que grossièrement, je vois quatre degrés et stades dans la vie du chrétien : lesquels sont à savoir, de la vie commune (ou ordinaire), de la vie spéciale (ou religieuse), de la vie solitaire et de la vie parfaite. Les trois premiers ont leur commencement et fin dans cette vie; mais le quatrième, qui par la grâce peut commencer ici, ne sera à jamais sans fin que dans la béatitude du ciel. ;

Et tels que tu les trouves en ordre ici, et en premier la vie commune, puis la vie spéciale, ensuite la vie solitaire et la parfaite enfin, tels justement et dans cet ordre même sont les degrés, selon mon jugement, par lesquels, dans sa grande miséricorde, Notre Seigneur t'appelle et te conduit à Lui dans 18 le désir de ton cœur. Car tu sais bien que lorsque tu vivais d'abord dans le degré commun de la vie chrétienne et dans la compagnie de tes frères du monde, c'est très évidemment Son éternel amour - par lequel tu fus fait et créé du néant où tu étais, et racheté au prix de son précieux sang du péché d'Adam où tu étais perdu - qui n'a voulu souffrir que tu fusses si loin de Lui dans ce stade et à ce degré de vie. Et c'est pourquoi Il a très gracieusement suscité ton désir, et par le lien de la ferveur l'a affermi, te conduisant par là et t'amenant à une forme de vie et dans l'état plus spécial de serviteur au nombre de ses serviteurs, en sorte qu'il te fût possible d'apprendre à vivre plus spirituellement et plus spécialement à son service : bien plus que tu ne l'avais fait ou que tu n'eusses pu le faire dans le degré commun de ta vie de devant. Mais encore ?

Encore il apparaît qu'il ne te laissa point, ni ne t'abandonna ainsi légèrement, dans l'amour de Son coeur qu'Il n'a cessé d'avoir pour toi depuis que tu as été si peu que rien. Mais qu'a-t-Il fait ? Ne vois-tu pas avec combien de soins et d'attentions, avec combien, de grâces, Il t'a haussé intimement vers le troisième degré et la troisième forme de vie, laquelle est appelée solitaire ? Et dans cette forme et cet état de vie solitaire, tu peux apprendre à élever plus haut ton amour et à marcher vers cet état et ce degré, lequel est le dernier de tous, qui est celui, de la vie parfaite. 19

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DEUXIÈME

Courte exhortation à l'humilité et à l'accomplissement de l'œuvre que ce livre dit.

Aussi maintenant regarde, misérable créature, et vois ce que tu es. Qu'es-tu donc, et en quoi donc as-tu mérité d'être ainsi appelé par notre Seigneur ? Quel faible et misérable cœur, tout endormi dans la paresse, celui qui ne serait point éveillé par l'attrance de cet amour et par la voix de cet appel ! Mais attention, malheureux, méfie-toi sur l'instant de ton ennemi, et ne te prends jamais pour plus saint ou meilleur du fait de l'excellence de cet appel et du genre de vie solitaire où tu es entré. Quelle misère, au contraire, et quelle malédiction, si tu ne tires pas le meilleur de toi-même, quand tu as le soutien de la grâce et de la direction spirituelle, pour vivre selon ta vocation ! Aussi combien plus grands faut-il que soient ton humilité et ton amour 21 spirituel pour l'époux, quand Lui qui est le Dieu de toute-puissance, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, s'est fait humble au point de s'abaisser jusqu'à toi et, de toutes les brebis de son troupeau, t'a fait la grâce de te choisir pour être l'une de celles qui Lui sont réservées, t'octroyant dans le pâturage une place où tu puisses être nourri des suavités de Son amour, par anticipation sur ton héritage au royaume des cieux.

En action, donc, et sans délai, je t'en supplie. Regarde à présent devant toi et laisse ce qui est en arrière vois ce qui te fait défaut, et non ce que tu as, c'est le plus prompt pour gagner et garder l'humilité. Toute ta vie maintenant consiste et se tient dans le désir, si tu dois avancer sur les degrés de la perfection : ce désir qui ne peut être absolument que créé et formé dans ta volonté par la main de Dieu tout-puissant, mais avec ton accord. Et je te dis une chose : c'est un amant jaloux et qui ne souffre point de partage; Il ne se complaît à agir dans ta volonté s'Il n'y est point seul, uniquement, avec toi. Il ne réclame aucune aide, mais seulement toi-même. C'est Lui qui veut, et tu n'as qu'à Le regarder et Le laisser, Lui seul. Mais à toi de bien garder les fenêtres et la porte, car les mouches et les ennemis y font assaut.

Et si tu as ferme propos de faire ainsi, il n'est besoin pour toi que de Le presser humblement par la prière, et bientôt Il voudra t'aider. Presse-le donc, et fais voir quelles sont tes dispositions. Il est tout prêt et Il n'attend que toi. Mais que feras-tu, et comment vas-tu Le presser? 21

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TROISIÈME

Comment doit être entreprise l'oeuvre que dit ce livre, et de sa précellence sur toutes autres.

LÈVE vers Dieu ton coeur dans un élan d'humilité et d'amour; pense à Lui seul, et non pas à ses biens. Ainsi considère avec répugnance toute pensée autre que de Lui. En sorte qu'en ton entendement et en ta volonté, il n'y ait d'oeuvre que la sienne. Et ce que tu as à faire, c'est d'oublier toutes les créatures que Dieu ait jamais faites, et même leurs oeuvres, afin que ni ta pensée ni ton désir ne se lèvent et se tendent vers aucune d'entr'elles, pas plus au général qu'au particulier; laisse-les exister et ne t'en soucie points L'oeuvre de l'âme qui plaît le plus à Dieu, la voici. Tous les saints et les anges ont joie de ce ouvrage et ils se hâtent d'y aider de toutes leurs forces. Les démons entrent tous en fureur lorsque tu t'y employes, et ils s'efforcent tant qu'ils peuvent d'y faire échec. Tous les humains en vie sur terre en sont merveilleusement assistés, bien que tu ne saches comment. Et les âmes en purgatoire, oui, sont soulagées de leur peine par la vertu de cette opération. Toi-même t'en trouves purifié et rendu vertueux plus que par toute autre oeuvre. Et néanmoins c'est la plus facile de toutes, lorsqu'avec la grâce l'âme s'y sent portée, et c'est la plus tôt faite. Mais autrement elle est ardue, et c'est pour toi comme un prodige que de l'accomplir.

C'est pourquoi ne te relâche point, mais sois en travail jusqu'à temps que tu t'y sentes porté. Car dans les commencements lorsque tu le fais, tu ne trouves rien qu'une obscurité ; et comme s'il y avait un nuage d'inconnaissance, tu ne sais pas quoi, excepté que tu sens dans ta volonté un élan nu vers Dieu. Cette obscurité et ce nuage sont, quoi que tu fasses, entre toi et ton Dieu, et ils font que tu ne peux ni clairement Le voir par la lumière de l'entendement dans ta raison, ni Le sentir dans ton affection par la douceur de l'amour.

Donc, apprête-toi à demeurer dans cette obscurité tant que tu le pourras, toujours plus soupirant après Celui que tu aimes. Car si jamais ton sentiment vient à Le connaître ou si tu dois Le voir, autant qu'il se peut ici-bas, toujours ce sera dans le nuage de cette obscurité. Et si tu as volonté de t'efforcer activement ainsi que je t'en prie, j'ai toute confiance en Sa miséricorde que tu y parviendras.

23

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUATRIÈME

De la brièveté de cette œuvre, et comment on n'y peut parvenir par curiosité d'esprit ni imagination.

Mais afin que tu n'aïles point errer, ni te représenter cette oeuvre autrement qu'elle n'est, il me faut t'en dire un peu plus long, selon mon jugement.

Ce n'est pas un long temps que réclame cette oeuvre, ainsi que le croient quelques-uns, pour son réel achèvement ; c'est en effet

l'opération la plus brève de toutes celles que puisse imaginer l'homme. Jamais elle ne dure plus, ni moins, qu'un atome /1, lequel atome, d'après la définition des vrais philosophes en la science d'astronomie, est la plus petite partie du temps : si petit qu'à cause de sa

/1. Atome, ou athome : environ 1/6 de seconde. L'heure, au moyen âge, se divisait en 60 ostenta, dont chacun comptait 376 atomi. (N. d. T.).

25 petitesse même il est indivisible et quasi incompréhensible. C'est lui, ce temps dont il est écrit : Tout le temps qui t'est donné à toi, à toi il sera demandé comment tu l'as dépensé. Et c'est raison que tu en rendes compte, car il n'est ni plus long ni plus court, mais il a la juste mesure, pas plus, de ce qui est au dedans le principal pouvoir agissant de ton âme : c'est-à-dire ta volonté. Car il peut y avoir et il y a, dans une heure de ta volonté, juste autant de vouloirs et de désirs, ni plus ni moins, qu'il y a d'atomes dans une heure.

Or si tu te trouvais, par la grâce, rétabli dans le premier état de l'âme humaine, telle qu'elle était avant le péché, alors, et avec l'aide de cette même grâce, tu serais maître de ce, ou de ces mouvements ; et de cette sorte aucun n'irait se perdre, mais tous convergeraient et tendraient vers le souverainement désirable et suprême bien, lequel est Dieu. Car Il vient même à la convenance de notre âme par la mesure qu'Il donne à Sa Divinité ; et notre âme également est à sa convenance par l'excellence originale de notre création « à Son image et à Sa ressemblance ». Et par Lui-même seul, et rien que Lui en Lui-même, Il est pleinement suffisant, et encore bien plus, pour combler le vouloir et désir de notre âme. Et, par la vertu réformatrice de la grâce, notre âme est faite pleinement suffisante et capable de Le comprendre en entier, Lui qui est incompréhensible à toutes les facultés et pouvoirs de connaissance des créatures, autant angéliques qu'humaines : j'entends bien par la science, mais non par leur amour. Et c'est pourquoi je les nomme, 26 en ce cas, les facultés de connaissance.

Néanmoins, toutes les créatures qui ont intelligence, les angéliques comme les humaines, possèdent en elles-mêmes et chacune pour soi, une première puissance opérative principale, laquelle est nommée de connaissance, et une autre puissance opérative principale, laquelle est nommée de l'amour. Desquelles deux facultés, Dieu qui en est le créateur, reste toujours incompréhensible à la première, qui est celle de la connaissance ; et à la seconde, qui est celle de l'amour, Il est tout compréhensible, pleinement et entièrement, quoique diversement pour chacun. De sorte qu'une seule même âme peut, par la vertu de l'amour, comprendre en elle-même Celui qui est en Soi pleinement suffisant - et incomparablement plus encore - pour emplir et combler toutes

les âmes et tous les anges jamais créés. Et c'est ici l'immense et merveilleux miracle de l'amour dont l'oeuvre jamais ne connaîtra de fin, puisqu'à jamais Dieu le fera et que jamais il n'interrompra de le faire. Que celui-là le voie, à qui la grâce a donné des yeux pour voir, car c'est une infinie bénédiction que d'en avoir le sentiment, et le contraire est une désolation infinie.

Et c'est pourquoi celui qui a été rétabli par la grâce à demeurer constant dans la garde des mouvements de sa volonté - puisqu'il ne peut être, de nature, sans ces mouvements - jamais ne sera dans cette vie sans quelque goût de l'infinie suavité, ni dans la béatitude du ciel sans sa pleine et complète nourriture. Aussi ne t'étonne donc pas si je te pousse et t'incite à cette oeuvre. Car elle est 27 l'oeuvre même, comme tu l'apprendras par la suite, que l'homme eût poursuivie s'il n'avait pas péché ; c'est l'oeuvre pour laquelle l'homme a été fait, et toutes choses pour l'homme, afin de lui prêter assistance et l'y pousser plus avant ; et aussi est-ce en y travaillant que l'homme sera rétabli à nouveau. Car par le manquement à ce travail, toujours plus profondément l'homme tombe dans le péché, toujours plus loin et plus loin de Dieu. Mais à mettre et garder dans cette oeuvre son continuel effort, sans plus, l'homme se relève de plus en plus du péché, toujours plus près et plus près de Dieu.

Et c'est pourquoi prends donc grandement garde au temps, et comment tu le dépenses : car rien n'est plus précieux que le temps. Un rien de temps, aussi petit soit-il, et le ciel peut être gagné et perdu. Un gage que le temps est précieux, c'est que Dieu, qui en est le dispensateur, ne nous donne jamais deux temps à la fois, mais toujours l'un après l'autre. Ce qu'Il fait parce qu'Il ne veut point renverser l'ordre et le cours ordinal des causes dans Sa création. Car le temps est fait pour l'homme, et non l'homme pour le temps. Et c'est pour cela que Dieu, à qui appartient le gouvernement de la nature, ne veut point, par Son don du temps, précéder le mouvement de nature dans l'âme humaine, lequel mouvement a l'exacte mesure d'un temps, et rien que d'un temps. En sorte qu'au Jugement, l'homme n'aura point d'excuse à invoquer devant Dieu et, rendant compte du temps dépensé, il n'aura point à dire : « Vous m'avez donné deux temps à la fois, et je n'avais qu'un seul mouvement par fois. » 28

Mais tout plein de chagrin, voici que tu me dis ; « Comment ferai-je ? et puisque c'est ainsi que tu le dis, comment rendrai-je compte de chaque temps séparément ? Moi qui jusqu'à ce jour, avec à présent vingt et quatre ans d'âge, n'ai jamais pris garde au temps. Maintenant, si je voulais rectifier, tu sais parfaitement, pour la raison même des paroles que tu as écrites plus haut, que cela ne se peut ni selon le cours naturel, ni par le secours de la grâce commune, et que je ne saurais à présent prendre garde et faire réparation que

pour les seuls temps qui sont à venir. Et au surplus encore, je sais assurément, par le fait de mon excessive fragilité et de mon indolence d'esprit, que même pour ces temps à venir, je ne serai en aucune manière capable de veiller à plus d'un sur cent. De sorte que je suis véritablement prisonnier de ces raisons. Pour l'amour de Jésus, aide-moi maintenant ! »

Très juste et fort exactement dit : pour l'amour de Jésus. Car dans l'amour de Jésus, là en effet sera ton aide et ton secours. L'amour a ce pouvoir, que toutes choses alors sont mises en commun. Aussi donc aime Jésus, et toute chose qu'il a sera tienne. Il est, par Sa Divinité, le créateur et dispensateur du temps. Il est, par Son humanité, le garde vrai du temps. Et par Sa Divinité ensemble et son humanité, Il est le Juge le plus exact, et qui demande compte du temps dépensé. C'est pourquoi unis-toi à Lui, par amour et par foi, et ainsi, par l'effet et vertu de ce lien, tu percevras en commun avec Lui, et avec tous qui par l'amour sont aussi liés à lui : c'est à savoir avec notre Dame 29 Sainte Marie qui était pleine de toutes grâces dans cette garde du temps, puis avec tous les anges du ciel, lesquels n'ont pu jamais perdre quelque temps que soit, et avec tous les saints au ciel et sur la terre, lesquels, par la grâce de Jésus, en vertu de l'amour, ont pris avec exactitude une juste garde du temps. Vois donc ! ici se trouve le réconfort ; médites-en clairement, et pour toi tires-en quelque profit.

Mais je t'avertis d'une chose entre toutes autres : Je ne vois pas qui pourrait prétendre à une communauté ainsi avec Jésus et Sa Mère équitable, avec Ses anges éminents et Ses saints, si ce n'est quelqu'un qui fasse de soi-même tous ses efforts et son possible afin d'aider la grâce dans cette garde du temps. De telle sorte qu'on le voie pour sa part, si petite soit-elle, venir en bénéfique à la communauté, ainsi que parmi eux, chacun pour la sienne, le fait.

Aussi donc donne ton attention à cette oeuvre, et à sa merveilleuse manière, intérieurement, dans ton âme. Car pourvu qu'elle soit bien conçue, ce n'est qu'un brusque mouvement, et comme inattendu, qui s'élance vivement vers Dieu, de même qu'une étincelle du charbon. Et merveilleux est-il de compter les mouvements qui peuvent, en une heure, se faire dans une âme qui a été disposée à ce travail. Et pourtant il suffit d'un seul mouvement entre tous ceux-là, pour qu'elle ait, soudain et complètement, oublié toutes choses créées. Mais sitôt après chaque mouvement, par suite de la corruption de la chair, c'est la chute de nouveau 30 dans quelque pensée ou quelque action, exécutée ou non. Mais qu'importe ? Puisque sitôt après, il s'élance de nouveau aussi soudainement qu'il l'avait fait avant.

Et ici peut-on se faire une brève idée de la manière de cette opération, et clairement discerner qu'elle est loin de toute vision,

fausse imagination ou bizarrerie de pensée : car telle, elle serait produite, non par un aussi pieux et humble aveugle élan d'amour, mais par un esprit imaginatif, tout d'orgueil et de curiosité. Pareil esprit d'orgueil et de curiosité doit toujours être rabaissé et durement foulé aux pieds, si véritablement, cette œuvre, c'est dans la pureté du cœur qu'on la veut concevoir. Car quiconque, pour avoir entendu quelque chose de cette œuvre, soit par lecture soit par paroles, s'imaginerait qu'on puisse ou doive y parvenir par le travail de l'esprit ; et dès lors s'assiérait et se mettrait à chercher dans sa tête comment elle peut bien être, et, dans cette curiosité, ferait travailler son imagination peut-être bien au rebours de l'ordre naturel, allant s'inventer une sorte et manière d'opérer, laquelle n'est ni corporelle ni spirituelle, - en vérité cet homme, qui que ce soit, est périlleusement dans l'erreur. À un tel point, même, qu'à moins que Dieu, dans sa grande bonté, n'accomplisse un miracle de miséricorde et ne lui fasse aussitôt quitter cet effort pour aller prendre conseil, humblement, de ceux qui ont l'expérience, cet homme alors tombera dans les folies frénétiques, ou encore dans d'autres grands péchés contre l'esprit ou illusions diaboliques, par lesquels il peut très facilement perdre tout ensemble 31 sa vie et son âme, maintenant et à jamais. C'est pourquoi donc, pour l'amour de Dieu, montre de la prudence dans cette œuvre et ne travaille en aucune façon par l'esprit ni par imagination ; car je te le dis véritablement : elle ne peut être faite par le travail de ceux-là. Aussi laisse-les, et ne travaille point avec eux.

Et ne crois pas, parce que j'ai dit une obscurité ou un nuage, que ce puisse être quelque nuage de l'accumulation des humeurs qui flottent dans l'air, ni non plus une obscurité comme dans ta maison, de nuit, quand la chandelle est soufflée. Car une telle obscurité et un tel nuage, tu les peux imaginer par curiosité d'esprit, et avoir l'une devant tes yeux dans le plus lumineux jour de l'été; comme aussi, au contraire, dans la plus sombre nuit d'hiver, tu peux imaginer une brillante et claire lumière. Laisse une pareille fausseté. Je n'entends en rien cela. Car lorsque je dis obscurité, j'entends un manque et absence de connaissance, comme est obscure pour toi la chose que tu ne connais pas ou que tu as oubliée : puisque tu ne la vois avec l'œil de l'esprit. Et pour cette raison il n'est point appelé un nuage de l'air, mais un nuage d'inconnaissance, lequel est entre toi et ton Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUIÈME

Que dans le temps de cette œuvre, toutes les créatures qui jamais ont été, sont maintenant ou seront, et toutes les œuvres de ces mêmes créatures, doivent être cachées sous le nuage d'oubli.

ET si jamais tu devais parvenir en ce nuage, et que tu y demeures et travailles dedans comme je t'en prie, ce que tu dois, de même que ce nuage d'inconnaissance est au-dessus de toi entre toi et ton Dieu, c'est exactement de même mettre au-dessous de toi un nuage d'oubli entre toi et toutes les créatures jamais créées. Tu vas penser, peut-être, que tu es tout à fait loin de Dieu parce que ce nuage d'inconnaissance est entre toi et ton Dieu, mais très certainement, si la conception en est bonne, tu es bien plus loin de Lui quand tu n'as point un nuage d'oubli entre toi et les créatures qui puissent jamais avoir été ou être faites. Et si 33 souvent que je dise : toutes les créatures qui jamais aient été ou soient faites, aussi souvent j'entends non seulement ces créatures elles-mêmes, mais aussi toutes les oeuvres et conditions de ces mêmes créatures. Je ne fais exception d'aucune créature, qu'elle soit corporelle ou spirituelle, ni non plus d'aucune condition ou oeuvre d'aucune créature, qu'elle soit bonne ou mauvaise : et pour le dire en bref, toutes doivent être cachées sous le nuage d'oubli en l'occurrence.

Car quoiqu'il soit pleinement profitable parfois de penser à certaines conditions et actions de telles créatures particulières, néanmoins ici, en cette oeuvre, le profit en est minuscule ou nul. Pourquoi donc ? C'est que le souvenir ou la pensée de quelque créature que Dieu ait jamais faite, ou d'une quelconque de ses actions, est une manière de lumière spirituelle : car l'oeil de ton âme est exactement fixé sur cela comme l'œil du tireur est fixé sur le but qu'il vise. Et je te dis une chose, c'est que tout ce à quoi tu penses, cela est au-dessus de toi pendant ce temps, et entre toi et ton Dieu : et d'autant plus es-tu loin et plus loin de Dieu, que tu as en l'esprit la moindre chose autre que Dieu.

Oui ! et s'il est possible de le dire avec décence et convenance, pour cette oeuvre, cela ne sert que peu ou à rien de penser à la bonté ou à la perfection de Dieu, ou à notre Dame, ou aux saints et anges dans le ciel, ou encore aux béatitudes du ciel c'est-à-dire par une considération spéciale, comme si tu voulais par cette considération nourrir ton propos et lui donner plus de force. Je suis dans 34 l'opinion qu'en aucune manière cela ne t'aiderait dans le cas et dans cette oeuvre. Car encore qu'il soit bon de méditer sur la bonté de Dieu, et de L'aimer et glorifier pour cela, néanmoins il est de beaucoup meilleur de penser à son Être pur, et de L'aimer et glorifier pour Lui-même.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SIXIÈME

Courte considération de l'oeuvre dont s'agit, tirée d'une question.

Mais maintenant tu m'interroges et me dis « Comment vais-je penser à Lui, et qu'est-Il ? » et à cela je ne puis te répondre que ceci : « Je n'en sais rien. »

Car par ta question tu m'as jeté dans cette même obscurité et dans ce même nuage d'inconnaissance où je voudrais que tu fusses toi-même. Car de toutes les autres créatures et de leurs oeuvres, oui certes, et des oeuvres de Dieu Lui-même, il est possible qu'un homme ait son plein de connaissance par la grâce, - et sur elles, il peut très bien penser; mais sur Dieu Soi-même, personne ne peut penser. C'est pourquoi laisserai-je toutes choses que je puis penser, et choisirai-je pour mon amour la chose que je ne puis penser. Car voici : Il peut bien être aimé, 36, mais pensé non pas. L'amour Le peut atteindre et retenir, mais jamais la pensée.

Aussi donc, quoiqu'il soit bon de penser parfois en particulier à la bonté et à la perfection de Dieu, et encore que ce soit une lumière et partie de la contemplation, néanmoins pourtant en cette oeuvre, cela sera rejeté bas et couvert avec un nuage d'oubli. Et tu t'avanceras vaillamment par dessus, mais prudemment, dans un pieux et joyeux élan d'amour, essayant de percer l'obscurité au-dessus de toi. Et frappe à coups redoublés sur cet épais nuage d'inconnaissance avec la lance aiguë de l'amour impatient ; et ne t'en va de là pour chose qui arrive.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SEPTIÈME

Comment l'homme se gardera, dans cette oeuvre, entre toute pensée, et particulièrement contre celles issues de la curiosité et astuce de l'esprit naturel.

.ET si quelque pensée se lève et continuellement se veut pousser de force au-dessus de toi, entre toi et cette obscurité, te questionnant et disant « Que cherches-tu ? Et que voudrais-tu avoir ? » Tu diras, toi, que c'est Dieu que tu souhaites posséder : « C'est Lui que je convoite, Lui que je cherche, et rien autre que Lui. »

Et si elle te demande : « Qu'est-ce que Dieu ? » Dis-lui, toi, que c'est Dieu qui t'a fait, et racheté, et qui gracieusement t'a appelé à ce degré. « Et en Lui, tu diras, nulle et de rien est ton habileté. » Et c'est pourquoi tu ordonnes: « En-bas, toi, va-t'en en bas. » Et vite tu poses le pied dessus par un élan d'amour, toute sainte qu'elle te paraisse, et bien 38 qu'elle te semblât vouloir t'aider à Le chercher. Car peut-être bien voulait-elle te mettre en l'esprit divers très admirables et merveilleux aspects de Sa bonté, et affirmer qu'Il est toute douceur et tout amour, toute grâce et toute miséricorde. Et si tu veux l'écouter, elle ne demande pas mieux ; car pour finir, et toujours plus te disputant ainsi, elle te distraira, toi, de l'amour, pour te mettre en l'esprit Sa Passion.

Et là, elle te fera voir la merveilleuse bonté de Dieu, et si tu l'écoutes, elle n'attend que cela. Car bientôt après, elle te montrera ta misérable vie ancienne, et peut-être, à y penser et à la voir, te

ramènera-t-elle à l'esprit quelque lieu où tu as demeuré dans ce temps d'avant. De telle sorte que pour finir, et avant que tu t'en sois rendu compte, te voilà rejeté tu ne sais où dans la dissipation. Et la cause de cette dissipation, c'est que tu te seras prêté de bon gré tout d'abord à l'entendre, puis que tu lui auras répondu, que tu l'auras admise et reçue, et que tu l'auras laissée seule faire.

Et tout cependant, néanmoins, la chose qu'elle disait, tout ensemble était bonne et sainte. Et même si sainte, oui, que l'homme ou la femme qui croirait atteindre à la contemplation sans de nombreuses et attendries méditations sur sa propre misère, sur la Passion, la Bonté, l'Excellence et la Perfection de Dieu, avant d'y parvenir, certes se tromperait et manquerait son but. Mais ce néanmoins, il reste à l'homme ou femme qui longuement s'est employé à ces méditations, de les laisser pourtant, et de les rejeter et pousser très loin sous le nuage d'oubli, 39 s'il doit jamais pénétrer et percer un jour le nuage d'inconnaissance qui est entre lui et son Dieu. Aussi donc, quel que soit le moment où tu te disposes à cette oeuvre, et quel, le sentiment d'y être appelé par la grâce de Dieu : élève alors ton cœur vers Lui, avec un mouvement et un élan d'humilité et d'amour, dans la pensée du Dieu qui t'a créé, et racheté, et qui t'a gracieusement appelé au degré où tu es, n'admettant aucune autre pensée que cette seule pensée de Dieu. Et même celle-ci, seulement si tu t'y sens porté : car un élan direct et nu vers Dieu est suffisant assez, sans aucune autre cause que Lui-même.

Et que si cet élan, il te convient l'avoir comme plié et empaqueté dans un mot, afin de plus fermement t'y tenir, alors ce soit un petit mot, et très bref de syllabes : car le plus court il est, mieux il est accordé à l'oeuvre de l'Esprit. Semblable mot est le mot : DIEU, ou encore le mot : AMOUR. Choisis celui que tu veux, ou tel autre qui te plaît, pourvu qu'il soit court de syllabes. Et celui-là, attache-le si ferme à ton cœur, que jamais il ne s'en écarte, quelque chose qu'il advienne.

Ce mot sera ton bouclier et ton glaive, que tu ailles en paix ou en guerre. Avec ce mot tu frapperas sur ce nuage et cette obscurité au-dessus de toi. Et avec lui tu rabattras toutes manières de pensée sous le nuage de l'oubli. À tel point que, si quelque pensée t'importune d'en-haut et te demande ce que tu voudrais posséder, tu ne lui répondras par aucunes paroles autres que ce mot seul. Et qu'elle argue de sa compétence en t'offrant d'expliquer ce 40 mot très savamment et de t'en exposer les qualités ou propriétés, dis-lui que tu veux le garder et posséder intact en son entier, et non point brisé ou défait.

Et si tu veux te tenir ferme en ce propos, sois bien sûr que pas un instant de plus, elle ne demeurera. Et pourquoi ? Parce que tu ne

veux ni la laisses se nourrir aux douces méditations sur Dieu, alléguées ci-dessus.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE HUITIÈME

Un bon éclaircissement de certains doutes qui peuvent survenir en cette oeuvre, tiré d'une question, par la réfutation de la propre curiosité et astuce de l'esprit humain naturel, et par la distinction des degrés et parties entre la vie active et la contemplative.

Or voici que tu m'interrogas : « Et qu'est-ce donc, ce qui m'occupe ainsi durant cette oeuvre, et savoir si c'est chose de bien ou mauvaise ? Car si c'était chose mauvaise, dis-tu, alors je m'émerveillerais qu'elle vînt à ce point accroître la dévotion de l'homme. Et souvent m'a-t-il bien semblé qu'il y avait un réconfort précieux à écouter ses dires. Et maintes fois y a-t-il, ce me semble, où elle m'a tiré les larmes du coeur, tantôt m'apitoyant sur la Passion du Christ, tantôt sur ma propre misère ou tant d'autres objets qui tous m'ont paru parfaitement 42 saints, et d'un grand bien pour moi. Aussi ne saurait-elle, à mon estime, être du tout mauvaise. Mais si la chose est bonne, et qu'au surplus elle me fasse un tel et si grand bien par ses dires et douces paroles, alors grandement je m'étonne et me demande pourquoi tu me dis de la rejeter, et si loin, sous le nuage d'oubli. »

Voici assurément qui me paraît une question pertinemment posée, et à laquelle je pense bien répondre, autant que je le pourrai dans ma faiblesse.

Et d'abord, lorsque tu me demandes ce qu'est cela, qui t'occupe et te presse si fort pendant cette oeuvre, et même s'offre à t'y aider, je dis que c'est un vif et clair regard dans la lumière naturelle de ton esprit, lequel s'imprime dans ton âme.

Et quand tu me demandes si la chose est bonne ou mauvaise, je dis qu'en elle-même, il lui appartient d'être bonne toujours, selon sa nature. Pour cela : que c'est un rayon de la ressemblance de Dieu. Mais quant à son emploi, alors elle peut être bonne, ou mauvaise. Bonne, quand elle est, par la grâce, ouverte sur une vue de ta propre misère, sur la Passion, sur la bonté et sur les oeuvres admirables de Dieu dans Ses créatures, tant corporelles que spirituelles. Auquel cas, il n'y a point à s'étonner qu'elle accroisse si pleinement ta dévotion, tout comme tu dis. Mais là où l'usage est mauvais, c'est quand l'enflent l'orgueil et la curiosité d'un grand savoir et connaissance livresques, tels que chez les doctes clercs ; car les voilà empressés à se faire, non plus les humbles écoliers de la divinité et maîtres en la dévotion, mais les étudiants orgueilleux 43 du diable et maîtres des vanités et du mensonge. Pour tous les autres hommes ou femmes, quels qu'ils soient, religieux ou séculiers, aussi l'usage

ou emploi de cet esprit naturel est mauvais, lorsque l'enflent l'orgueil et la curiosité de tous les talents mondains, les charnelles pensées de convoitise devant la louange du monde, et la possession des richesses, des vaines plaisances et des flatteries d'autrui.

Et lorsque tu me demandes pourquoi tu as à la rejeter sous le nuage de l'oubli, quand la chose est ainsi, et telle que selon sa nature elle est bonne, et par suite, selon que tu en uses proprement, elle te fait tant de bien et accroît tellement ta dévotion ; je réponds à ceci et te dis : Que tu dois parfaitement comprendre qu'il y a deux manières de vivre en la Sainte Église.

La première est la vie active et la seconde est la vie contemplative. L'active est la vie inférieure, et la contemplative, supérieure. La vie active a deux degrés, un supérieur et un inférieur, de même que la vie contemplative aussi a deux degrés, un inférieur et un supérieur. Mais aussi ces deux vies sont-elles à ce point couplées ensemble que, bien qu'elles puissent être diverses en quelque endroit, néanmoins ni la première ni la seconde ne saurait être pleinement sans quelque partie de l'autre. Pourquoi cela ? Parce que cette part qui est la supérieure de la vie active, c'est aussi cette même part qui est l'inférieure de la vie contemplative. De telle sorte qu'un homme ne saurait être pleinement actif, qu'il ne soit pour partie contemplatif ; 44 ni non plus contemplatif absolument, pour autant qu'on le puisse être ici ; qu'il ne soit pour une part actif. La condition de la vie active, c'est d'avoir tout ensemble et son commencement et sa fin dans cette vie ; mais non la vie contemplative, laquelle commence bien en cette vie, mais pour durer sans connaître de fin. Et la raison ? C'est que la part que Marie a choisie, jamais elle ne lui sera ôtée. La vie active est troublée, agitée et travaillée par maints objets ; mais la contemplative, elle, demeure assise dans la paix avec un objet unique.

La vie active inférieure, ce sont les honnêtes bonnes oeuvres matérielles de charité et de miséricorde. Sa part supérieure, laquelle est l'inférieure de la vie contemplative, ce sont les efficaces méditations spirituelles et l'attentive considération par l'homme, avec chagrin et contrition, de sa propre misère ; de la Passion du Christ. et de ses serviteurs, avec pitié et compassion ; des admirables dons de Dieu, de Sa bonté et de Ses oeuvres dans toutes Ses créatures corporelles et spirituelles, avec actions de grâces et louanges. Mais, la plus haute part de la contemplation, autant qu'elle peut se faire ici, consiste tout entière en cette obscurité et ce nuage d'inconnaissance, et avec un élan d'amour et une aveugle considération de l'Être pur de Dieu, uniquement Lui-même.

L'homme, dans la vie active inférieure, est en dehors de soi et au-dessous de soi. Dans la vie active supérieure, et partie inférieure de la contemplative, l'homme est au dedans de soi et égal à soi-même.

Mais dans la vie contemplative supérieure, 45 c'est au-dessus de soi qu'il est, et sous son Dieu. Au-dessus de soi-même : car la victoire qu'il se promet, avec le secours de la grâce, est par delà le point qu'on ne peut plus prétendre atteindre par nature ; ce qui est d'être attaché et uni à Dieu en esprit, en unité d'amour et en conformité de volonté.

Et tout justement comme il est impossible à la raison humaine d'admettre, pour un homme, qu'il en vienne à la part supérieure de la vie active, s'il n'a, du moins, cessé et quitté pour un temps la part inférieure ; exactement de même aussi est-il qu'un homme ne pourra point passer à la part supérieure de la vie contemplative, s'il n'a, du moins, cessé et quitté pour un temps sa part inférieure. Et autant est-ce chose illégitime et qui va à l'échec, que de vouloir et prétendre s'asseoir dans ses méditations, tout en conservant néanmoins son attention fixée à l'extérieur sur les travaux du corps, faits ou à faire, aussi saints qu'ils puissent être par ailleurs en eux-mêmes ; autant assurément est-il inadmissible et un échec certain, de prétendre et vouloir oeuvrer dans cette obscurité et ce nuage d'inconnaissance en un affectueux élan d'amour pour Dieu Lui-même, tout en laissant s'élever au-dessus de soi et se pousser entre soi et son Dieu, quelque pensée ou quelque méditation sur les admirables dons de Dieu, Sa bonté et ses oeuvres dans chacune de Ses créatures corporelles et spirituelles, - autant saintes que puissent être, par ailleurs, ces pensées elles-mêmes, autant réconfortantes et profondes ! 46

Et c'est la raison pourquoi je te dis et prie de rejeter une telle pensée affûtée et subtile, et de la recouvrir d'un très épais nuage d'oubli, quelque sainte qu'elle soit et te faisant promesse plus que jamais de t'assister et aider dans ton propos. Et le pourquoi, c'est que l'amour peut, dans cette vie, atteindre Dieu ; mais la science non point. Et tout le temps que l'âme demeure en ce corps mortel, la pointe de notre intelligence à l'égard des choses spirituelles, et tout particulièrement de Dieu, est souillée toujours plus de toutes sortes d'imaginaires, par la faute desquelles notre travail ne peut être qu'impur. Et la grande merveille, ce serait que par là nous ne fussions induits en mainte erreur.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE NEUVIÈME

Qu'en le temps de cette oeuvre, le souvenir de la créature la plus sainte qu'ait jamais faite Dieu est plus nuisible que profitable.

ET c'est pourquoi ce mouvement aigu de ton intelligence, qui toujours vient t'importuner quand tu te mets à cette oeuvre, il faut toujours qu'il soit foulé aux pieds ; car si toi, tu ne le foules, c'est lui qui te foulera. Et ainsi, lorsque tu crois au mieux et t'imagines demeurer en cette obscurité et n'avoir en ton esprit rien autre que

Dieu seul, si tu y regardes véritablement, tu trouveras ton esprit, non point occupé de cette obscurité, mais d'une claire considération de quelque objet au-dessous de Dieu. Et cela étant, assurément cette chose est au-dessus de toi dans le moment, et entre toi et ton Dieu. C'est pourquoi, aie donc à dessein de rejeter de semblables et claires considérations, 48 seraient-elles saintes et favorables comme jamais. Car je te dis une chose : c'est que plus profitable pour la santé de ton âme, et plus valable en soi, et plus plaisant à Dieu et à tous les saints ou anges au ciel, - oui ! et plus secourable à tous tes amis de corps et d'esprit, vifs ou morts, - est cet aveugle élan d'amour vers Dieu en Lui-même, et un tel et secret empressement en ce nuage d'inconnaissance ; et je te dis qu'il est meilleur pour toi de le posséder et avoir dans ton sentiment spirituel, que d'avoir les yeux de ton âme ouverts sur la contemplation ou considération de tous les anges ou saints au ciel; ou qu'elle soit baignée dans toute l'allégresse et la mélodie de la béatitude où ils sont.

Et remarque bien que tu n'as point à t'étonner de ceci ; car si tu pouvais toi-même le voir aussi clairement qu'il est possible, par la grâce, de le pressentir en cette vie, alors tu penserais comme je dis. Mais sache bien et sois assuré que la claire vision, on ne l'aura jamais en cette vie ; le sentiment, toutefois, on peut l'avoir, par grâce, et avec la permission de Dieu. Et c'est pourquoi élève donc ton amour à ce nuage ; ou plutôt, pour parler selon la vérité, laisse Dieu tirer ton amour à ce nuage ; et tâche pour toi, avec le secours de Sa grâce, d'oublier tout le reste.

Car lorsqu'un simple souvenir de quelque objet au-dessous de Dieu, pourtant involontaire et non délibéré, déjà t'éloigne beaucoup plus de Dieu que s'il ne s'était imposé, et te nuit par cela qu'il te rend d'autant plus incapable d'avoir, par expérience, le sentiment du fruit de Son amour, - que 49 sera-ce donc si tu jettes volontairement et délibérément un tel souvenir en travers de ton propos, et quel obstacle ne va-t-il pas y mettre ? Et puisque le souvenir de quelque saint en particulier, ou de tout objet purement spirituel, déjà est un pareil obstacle pour toi, qu'en sera-t-il du souvenir de quelque homme vivant dans sa chair misérable ou de tout autre objet matériel ou mondain ? et combien n'en seras-tu pas empêché dans cette oeuvre ?

Ce n'est pas que je dise qu'une semblable idée soudaine et nue de quelque bon et spirituel objet au-dessous de Dieu, tout involontaire et non délibérée, ou même volontairement suscitée et choisie dans l'intention d'accroître ta dévotion, encore qu'elle soit nuisible au mode et à la manière de cette oeuvre, - ce n'est pas que je dise qu'elle soit par là chose mauvaise. Non ! Dieu ne permettrait point que tu le prisses ainsi. Mais je dis que, tant bonne et sainte qu'elle soit, néanmoins, dans cette oeuvre, elle fait plus d'empêchement

que de profit. Pour ce temps-là et ce moment, veux-je dire. Et pourquoi ? C'est que celui qui cherche Dieu avec perfection, celui-là, pour finir, ne va point s'arrêter et reposer dans le souvenir de quelque saint ou d'un ange du ciel.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DIXIÈME

Comment un homme connaîtra que sa pensée n'est point péché ; ou si elle l'est, quand c'est péché mortel et quand, véniel.

Par contre, il n'en est plus du tout ainsi du souvenir de quelque homme ou femme vivant en cette vie, ni non plus d'un objet corporel ou mondain, quel qu'il soit. C'est, en effet, que la pensée brusque et soudaine de l'un d'entr'eux, venue en toi contre ta volonté et ton consentement, bien qu'elle ne puisse t'être imputée à péché — puisque c'est là le travail contre toi du péché originel, duquel, dans le baptême, tu as été purifié — néanmoins, si elle n'était promptement contrôlée et ce soudain élan promptement rabattu, très vite ton faible coeur charnel y serait entraîné : soit par une sorte ou l'autre de complaisance, si c'est là un objet qui te plaît ou t'a plu autrefois ; soit par une sorte ou 51 l'autre de ressaut, si c'est là un objet que tu crois douloureux pour toi ou qui te fut autrefois douloureux. Et cet attachement, s'il peut être mortel de nouveau pour ceux, hommes et femmes, qui vivent de la vie charnelle et qui étaient auparavant dans le péché mortel ; pour toi, cependant, et pour tous ceux qui ont, dans une volonté fidèle, abandonné le monde, lesquels sont par engagement et obligation en quelque degré de la vie religieuse dans la sainte Église, ouvertement ou en secret, quel que soit, — et par suite ne sont point gouvernés de leur propre volonté et leur estimation personnelle, mais par la volonté et le conseil de leurs maîtres et supérieurs, quels qu'ils soient, religieux ou séculiers, — un tel attachement par complaisance ou ressaut du coeur charnel n'est cependant, pour ceux-là tous, que péché véniel. Et la cause en est au profond appui et enracinement en Dieu de votre but et intention, accomplis dès le commencement de votre vie en cet état où vous êtes venus, avec l'assistance et conseil d'un prudent Père, votre témoin.

Mais il n'en est pas moins que cette complaisance ou ressaut attaché à ton coeur charnel, pour peu qu'il y soit admis à demeurer quelque temps sans réprimande, alors et pour finir s'attache au coeur spirituel, ce qui est dire à la volonté, avec le plein consentement : ce qui, alors, est péché mortel. Et c'est ce qui arrive quand toi-même, ou l'un de ceux que j'ai nommés, appelle intentionnellement en soi le souvenir de quelque homme ou femme vivant en cette vie, ou autrement quelque objet matériel ou 52 mondain. Si bien que si c'est là un objet qui te blesse ou t'a blessé autrefois, en toi s'élève une passion furieuse et une soif de vengeance, lesquelles ont pour nom

la Colère ; ou autrement, on le repousse par le dédain et quelque manière de dégoût de cette personne, avec pensées méprisantes et jugements qui condamnent, ce qui a nom : l'Envie. Ou encore c'est une lassitude et un manque de goût pour toute action et bonne occupation, tant corporelle que spirituelle, ce qui a nom Paresse.

Et si c'est là un objet qui te plaise ou t'a plu autrefois, alors s'élève en toi une grande délectation à y penser, quelle que puisse être cette chose. Si bien que tu reposes en cette pensée et finis par y attacher ton coeur, et ta volonté aussi bien ; et à cela se repaît ton coeur charnel : à tel point que tu penses dans le moment n'avoir d'autre bien à convoiter, que de vivre toujours et reposer en pareille paix avec la chose à laquelle tu penses. Or, cette pensée que tu attires en toi ou autrement accueilles quand elle y est venue, et en laquelle tu reposes avec tant de délectation, si elle touche à l'excellence de ta nature ou de ton savoir, à la grâce reçue ou au degré atteint, aux faveurs ou à la beauté, alors elle est Orgueil. Et si elle va aux biens terrestres de quelque sorte, aux richesses ou mobiliers quelconques dont on puisse être maître ou possesseur, alors c'est Convoitise. Si c'est aux mets délicats et breuvages, ou à quelque autre façon de délices que l'homme puisse goûter, alors c'est Gloutonnerie, comme dit Gourmandise. Et si c'est d'amour ou de plaisance qu'elle parle, de 53 caresses charnelles quelles que soient, de l'apprêt ou de la flatterie des charmes de quelque homme ou femme vivant en cette vie, et de toi-même autant : alors c'est Lubricité et Luxure.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE ONZIÈME

Qu'un homme devrait peser toute pensée et mouvement intérieur, quels qu'ils soient, et toujours se garder de l'indifférence quant au péché véniel.

SI je parle ainsi, ce n'est pas que je croie que vous soyez, toi ou tous autres que j'ai dits, coupables et accablés d'aucun péché pareil ; mais c'est que je voudrais que tu te gardasses de manquer à peser chaque pensée et chaque mouvement intérieur quel qu'en soit l'objet, et que tu t'employasses activement à détruire tout premier mouvement et pensée aux choses où tu pourrais ainsi pécher.

Car je te dis ceci : celui-là qui ne pèse point, ou prend légèrement, la première pensée — oui ! même s'il n'y a en elle aucun péché — il n'échappera pas, quel soit-il, à l'indifférence quant au péché véniel. À ce péché véniel, il n'est personne, en cette vie mortelle, qui y échappe absolument. Mais à 55 l'indifférence quant au péché véniel, toujours échapperont tous vrais disciples en la perfection : car autrement, je ne serais point étonné qu'ils tombassent bientôt en péché mortel.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DOUZIEME

Que par l'efficace et vertu de cette oeuvre non seulement le péché est détruit, mais aussi les vertus suscitées.

C'est donc pourquoi, si tu veux te tenir et ne point tomber, n'aie d'arrêt ni de cesse jamais en ton propos : mais toujours et plus, frappe sur ce nuage d'inconnaissance, lequel est entre toi et ton Dieu, avec la lance aiguë de l'impatient amour ; détourne-toi en horreur de penser à quelque objet que ce soit au-dessous de Dieu ; et ne t'en va de là pour chose qui arrive.

Car c'est par cette oeuvre seule et en elle seulement, que tu détruis le fondement et la racine du péché. Jeûne comme jamais, veille plus tard que jamais, lève-toi plus tôt que jamais, comme jamais couche-toi durement, harcasse-toi comme jamais, oui ! et même s'il était permis de le faire - ce qui 57 n'est pas - arrache-toi les yeux, coupe-toi la langue, bouche-toi les oreilles et les narines hermétiquement comme jamais, et encore tranche-toi les membres et inflige à ton corps toutes les peines et souffrances imaginables : rien de cela ne t'aidera en rien. Toujours en toi sera le mouvement et l'assaut du péché.

Hélas ! et quoi encore ? Verse des larmes autant comme jamais par regret et chagrin de tes péchés, ou avec la pensée de la Passion du Christ; ou bien, plus vives que jamais, te soient présentes à l'esprit toutes les joies du ciel. Quel en sera l'effet, en ce qui te concerne ? Assurément beaucoup de bien, grand secours, grand profit et beaucoup de grâce en retireras-tu. Mais en comparaison avec l'aveugle élan d'amour, c'est tout si peu que rien, ce que cela fait, ou peut faire, sans lui. Tandis qu'il est en lui-même, et sans les autres, la meilleure part de Marie ; eux, sans lui, n'avancent qu'à bien peu, ou à rien. Car non seulement il détruit le fondement et la racine du péché autant qu'il se peut faire ici, mais par là suscite les vertus. Qu'il soit bien véritablement conçu, - et véritablement toutes les vertus s'y trouveront, et conçues à la perfection, et comprises sensiblement en lui, sans nul mélange d'intention. Et jamais homme n'aurait sans lui tant de vertus, qu'elles ne soient toutes mêlées d'une intention faussée, laquelle est cause qu'elles seraient imparfaites.

Car la vertu n'est rien d'autre, en effet, qu'une affection ordonnée et mesurée, et pleinement dirigée sur Dieu pour Lui-même. Pourquoi ? C'est qu'Il est en Lui-même la pure cause et fin de toutes les vertus : 58 au point que si quelqu'un portait une vertu qui eût pour cause, mêlée à Dieu, une autre raison encore - oui ! et quand bien Dieu serait encore la principale -, il n'en reste pas moins que cette vertu est alors imparfaite. Comme ainsi l'on pourra voir, pour l'exemple, en une vertu, ou en deux, plutôt qu'en toutes les autres : et telles

seront parfaitement l'humilité et la charité. Car quiconque peut, ces deux-là, les gagner et avoir clairement : il n'a rien besoin de plus. Parce que les ayant, il a tout.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TREIZIÈME

Ce qu'en elle-même est l'humilité; et quand parfaite elle est, et quand imparfaite elle est.

Voyons donc en premier la vertu de l'humilité : comment elle est imparfaite quand elle a pour cause, mêlée à Dieu, quelque autre raison, encore qu'Il soit la principale ; et comment elle est parfaite avec Dieu en Lui-même pour seule fin. Et d'abord faut-il savoir ce qu'est en elle-même l'humilité, si toutefois la chose peut être clairement vue et comprise ; sur quoi, plus véritablement pourra-t-on concevoir, dans la vérité de l'esprit, quelle en est la cause.

\ L'humilité n'est en elle-même rien d'autre que la vraie connaissance et le sentiment vrai, pour l'homme, de ce qu'il est en soi-même. Car bien assurément, qui peut se voir soi-même en vérité et sentir ce qu'il est, en vérité celui-là sera humble. 60

Et à cette humilité sont deux causes, lesquelles voici : La première est la souillure, misère et fragilité de l'homme, auxquelles il est tombé par le péché, et dont il lui appartient de garder sentiment à tous les instants qu'il vit en cette vie, quelque saint qu'il puisse être. La seconde, c'est le surabondant Amour et la Perfection de Dieu en Soi-même, à la considération desquels toute nature est dans le tremblement ; et tous les grands clercs sont des fous ; et tous les saints et tous les anges sont aveugles. Tellement que, si ce n'était qu'Il mesurât, dans la sagesse de Sa Divinité, la contemplation de chacun après sa capacité selon la nature et selon la grâce, je défaille à dire ce qu'il leur arriverait.

La seconde de ces deux causes est parfaite ; et la raison, c'est qu'elle durera toujours et sans aucune fin. Mais la première ci-dessus, est par contre imparfaite; et pourquoi? c'est que non seulement elle tombe quand prend fin cette vie, mais encore bien souvent peut-il arriver qu'une âme en ce corps mortel, par abondance de grâce en multiplication de son désir - aussi souvent et aussi longtemps que daigne Dieu y opérer ainsi - peut avoir tout soudain et parfaitement perdu et oublié toute idée et tout sentiment de son être, sans plus aucun souci ou de sa sainteté ou de sa misère antérieure. Mais que la chose arrive rarement ou fréquemment à une âme ainsi disposée, de toutes façons elle ne persiste qu'un très bref instant, à mon avis : mais durant cet instant elle est parfaitement humble, n'ayant idée ni sentiment d'une cause, autre que la principale. Tandis que chaque fois qu'elle connaît 61 et ressent l'autre cause mêlée à celle-

ci - et quand même celle-ci serait la principale - alors l'humilité est imparfaite.

Mais toujours, néanmoins, elle est bonne ; et toujours nécessaire est-il de l'avoir. Et que Dieu te préserve de le prendre autrement que j'ai dit.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUATORZIÈME

Que sans venir d'abord à l'humilité imparfaite, il est impossible à un pécheur de parvenir en cette vie à la vertu parfaite d'humilité.

Car encore que je l'appelle humilité imparfaite, néanmoins, c'est d'autant que j'aurai eu la connaissance vraie et le sentiment de moi-même tel que je suis, que le plus vite me sera donnée, avec la cause parfaite, la vertu de l'humilité elle-même : et plus vite que si tous les saints et les anges du ciel, et tous les hommes et femmes de la sainte Église sur la terre, religieux ou séculiers de tous degrés, tous ensemble se mettaient à ne faire rien d'autre que prier Dieu afin que j'aie l'humilité parfaite. Oui, et même encore est-il impossible à un pécheur d'avoir, ou de conserver l'ayant eue, cette vertu parfaite de l'humilité sans l'autre.

Et c'est pourquoi saigne et sue tant que tu peux 63 et pourras, afin d'avoir, de toi-même, la connaissance vraie et le sentiment de ce que tu es. Car alors, je pense que peu après tu auras une expérience de Dieu, la connaissance vraie et le sentiment de ce qu'Il est. Non pas tel qu'Il est en Soi-même, puisque cela nul ne le peut, fors Lui-même; ni encore tel que tu Le connaîtras dans la béatitude, ensemble avec le corps et l'âme. Mais tel qu'il est possible de Le connaître d'expérience, avec Sa permission, pour une âme humble et vivant en ce corps mortel.

Et ne pense pas, parce que j'ai posé à cette humilité deux causes, l'une parfaite et imparfaite l'autre, que je veuille par là te voir quitter le travail à propos de l'imparfaite humilité pour te mettre entièrement à vouloir la parfaite. Non point, assurément : car m'est avis que jamais tu ne l'aurais ainsi. Mais ce que jusqu'ici j'ai fait, je l'ai fait parce que je voulais te dire et aussi que tu visses l'excellence de cet exercice spirituel et sa précellence sur tous autres, physiques et spirituels, tels que peut ou pourrait les faire l'homme avec l'aide de la grâce. Comment il est aussi que cet amour intime, secrètement pressant en pureté d'esprit l'obscur nuage d'inconnaissance qui est entre toi et ton Dieu, véritablement et parfaitement contient en lui la parfaite vertu d'humilité, sans nulle particulière ou claire considération de quoi que ce soit au-dessous de Dieu. Et encore parce que je voulais que tu connusses laquelle était l'humilité parfaite, et que tu la posasses comme un signe devant l'amour de ton coeur, et que tu fisses ainsi pour toi 64 et pour moi. Enfin, parce

que je voulais que, par cette connaissance, tu devinsses plus humble. Car c'est souventes fois que le défaut de connaissance est cause, à mon avis, de beaucoup d'orgueil. Et peut-être eût-il pu se faire que, ne connaissant laquelle était la parfaite humilité, et ayant cependant quelque petite connaissance et sentiment de celle que j'appelle l'humilité imparfaite, tu te fusses imaginé avoir déjà presque atteint l'humilité parfaite : de telle sorte, ainsi, que tu te fusses trompé toi-même, croyant en être à une totale humilité alors que tu eusses été tout prisonnier d'un horrible et puant orgueil.

Et c'est pourquoi efforce-toi donc de travailler à cette humilité parfaite, car elle a qualité telle que quiconque la possède, et durant tout le temps où il l'a, ne pèche point, et non plus ne péchera beaucoup par après.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUINZIÈME

Une courte démonstration contre leur erreur : ceux qui disent qu'il n'est plus parfaite cause à l'humilité, que la connaissance par un homme de sa propre misère.

Et aussi fie-toi fermement à ceci, qu'il y a une humilité parfaite telle que j'ai dit, et qu'il est possible par la grâce d'y parvenir en cette vie. Ce que j'affirme pour la confusion de ceux qui prétendent, dans leur erreur, qu'il n'y a plus parfaite cause d'humilité que celle qui ressort du souvenir de notre misère et des péchés que nous avons commis.

J'accorde bien que pour ceux qui ont été dans l'habitude du péché, comme je le suis et ai été moi-même, c'est une très-nécessaire et efficace cause d'humilité que le souvenir de notre misère et des péchés que nous avons commis, tant et jusqu'au moment que soit grattée en grande part la grande rouille du péché, et ce, avec l'attestation de notre conscience et de notre directeur spirituel. Mais pour les autres qui sont comme innocents, n'ayant jamais péché mortellement par volonté déterminée en connaissance de cause, mais seulement par fragilité et par ignorance, et qui se font contemptatifs ; - et pour nous deux également, qui nous sentons la vocation par la grâce, et le désir d'être contemptatifs, après, toutefois, qu'au témoignage de notre conscience et de notre directeur spirituel nous serons assurés d'un légitime amendement par la contrition et par la confession, comme aussi par l'obéissance aux statuts et ordonnances de la sainte Église - il y a, sur celle-là, une autre cause d'humilité : et aussi loin au-dessus d'elle que la vie de notre Dame Sainte Marie est au-dessus de celle du pénitent le plus pécheur de la sainte Église ; ou que la vie du Christ est au-dessus de la vie de n'importe qui en ce monde ; ou encore que la vie d'un ange, lequel n'a jamais senti - ni ne sentira - la fragilité, est au-dessus de la vie du plus fragile des humains sur cette terre.

Car s'il en allait ainsi, et qu'il n'y eût point d'autre cause plus parfaite d'humilité que de voir et sentir notre misère et fragilité, alors je demanderais à ceux qui le prétendent : quelle cause avaient-ils à leur humilité, ceux qui n'ont jamais vu ni senti - et jamais non plus n'auront en eux - la misère ni l'assaut du péché, tels que notre Seigneur Jésus-Christ, notre Dame Sainte Marie, et tous les saints et anges dans le ciel ? Or, à cette perfection ainsi qu'à toutes autres, notre Seigneur Jésus-Christ nous appelle Lui-même en l'Évangile, où il commande que nous soyons par faits, par la grâce, tout comme Il est Lui-même, par nature.

(Estote ergo vos perfecti, sicut & pater vester cælestis perfectus est.)

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SEIZIÈME

Que par la vertu de cette oeuvre, un pécheur sincèrement tourné et appelé à la contemplation parvient plus vite à perfection que par aucune autre oeuvre ; et que par elle, il peut plus tôt avoir de Dieu le pardon de ses péchés.

VOIS-LE bien : nul n'irait penser qu'il y ait de la présomption à oser, fût-on le plus misérable pécheur en cette terre, - mais après s'être convenablement amendé, et après avoir ressenti en soi l'appel de cette vie appelée contemplative dans l'assentiment et de sa conscience et de son directeur spirituel - à oser, prendre sur soi et porter un humble élan d'amour vers son Dieu, pressant secrètement ce nuage d'inconnaissance, lequel est entre l'homme et son Dieu. Lorsque notre Seigneur s'adressant à Marie, et en sa personne à tous les pécheurs, lui dit « Tes péchés sont remis », ce n'est point alors pour 69 le seul souvenir de ses péchés ni pour le grand chagrin qu'elle en avait, ni non plus pour l'humilité qu'elle avait gagnée au regard seulement de sa misère. Mais pourquoi donc alors ? Assurément parce qu'elle avait beaucoup d'amour.

Regarde ! Ici les hommes peuvent voir ce qu'une secrète pression d'amour peut gagner de notre Seigneur, devant toutes les autres oeuvres auxquelles l'homme peut penser. Et pourtant je ne nie pas qu'elle ressentît le plus grand chagrin et très amèrement pleurât de ses péchés, ni qu'elle fût tout emplie d'humilité au souvenir de sa misère. Et ainsi ferons-nous, nous qui sommes et avons été des misérables et des pécheurs endurcis : et toute notre vie durant soit le regret affreux et merveilleux de nos péchés, que nous soyons tout emplis d'humilité au souvenir de notre misère !

Mais comment ? Certainement comme a fait Marie. Elle, qui pourtant ne pouvait pas ne pas sentir en son coeur le plus profond chagrin de ses péchés, - puisqu'elle les portait, en effet, avec elle où qu'elle allât sa vie durant, liés ensemble comme un fardeau déposé et pesant secrètement dans la caverne de son coeur, en sorte qu'ils

ne fussent jamais oubliés - bien cependant on peut le dire et affirmer selon l'Écriture : elle avait néanmoins un plus profond chagrin au cœur, une plus douloureuse aspiration et plus profonde impatience, oui! et elle languissait beaucoup plus - presque jusqu'à la mort - de son manque d'amour, encore qu'elle fût pleine d'amour. Et de cela tu n'as point à t'étonner, car c'est la condition de l'amant véritable, 70 que toujours plus il aime, et plus il manque et aspire à l'amour.

Et cependant elle savait bien, et elle sentait bien en elle avec une rigoureuse vérité, que sa misère était plus horrible que celle de quiconque, et que ses péchés avaient mis, entre elle et son Dieu qu'elle aimait tant, une division ; et donc aussi que c'étaient eux, pour une grande part, qui étaient cause qu'elle souffrit tant et languît tellement de son manque d'amour. Mais sur cela, quoi donc ? Descendit-elle pour cela des hauteurs de son désir dans les abîmes de sa vie pécheresse ? et se mit-elle à fouiller dans l'horrible et puante fange et le fumier de ses péchés, pour les tirer un à un, chacun avec ses circonstances, afin d'avoir regret et de pleurer sur chacun d'eux ? Non point ! Certainement elle ne le fit pas. Et pourquoi ? Parce que Dieu lui avait donné, par Sa grâce, et fait comprendre au dedans de son âme qu'elle n'en viendrait jamais à bout ainsi. Car par là elle eût plutôt, fortifié en elle, avec la certitude, son aptitude de grande pécheresse, bien avant de gagner par cette entreprise le plein pardon de chacun et de tous ses péchés.

Et c'est pourquoi elle suspendit son amour et impatient désir en ce nuage d'inconnaissance ; et elle s'apprit à aimer cela, que jamais elle ne pourrait voir clairement en cette vie par la lumière de l'entendement dans sa raison, ni sentir positivement dans son affection par la douceur de l'amour. À tel point que maintes fois elle n'avait plus guère en précis souvenir si elle avait été une pécheresse ou non. Oui, et maintes et maintes fois, je le crois, 71 elle était si profondément adonnée à l'amour de Sa Divinité, qu'elle n'avait pour ainsi dire plus nul regard à la beauté de Son précieux et très-saint corps, en lequel Il habitait très-adorablement, parlant et prêchant devant elle ; ni d'ailleurs à aucun autre objet, pas plus corporel que spirituel. Telle est la vérité, à ce qu'il semble, d'après l'Évangile.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Que le vrai contemplatif n'a point envie de se mêler de vie active, ni d'aucune chose faite ou dite de lui, ni non plus de répondre à ses accusateurs pour s'excuser.

DANS l'Évangile selon saint Luc, il est écrit que lorsque notre Seigneur était dans la maison de Marthe et sa soeur, tout le temps que Marthe s'activait à préparer Son repas, Marie, sa soeur, était assise à Ses pieds. Et à écouter Sa parole, elle n'avait point d'égard

au travail de sa soeur, bien que ce travail fût oeuvre bonne et sainte puisqu'il est, en effet, la part première de la vie active ; et non plus elle n'avait d'égard à Sa très-précieuse Personne en Son corps très-saint, ni non plus à la douceur de parole et de voix de Son Humanité, — bien que ce fût encore meilleur et plus saint, puisque c'est là la seconde partie de la vie active, et première de la vie contemplative.

Mais à la très-souveraine sagesse de Sa Divinité, que la ténèbre des paroles de Son Humanité enveloppait, à cela, elle avait égard avec tout l'amour de son coeur. Et de là, elle ne voulait bouger pour rien de ce qu'elle voyait ou entendait dire ou faire à son sujet ; mais elle demeurait assise et tout silence dans son corps, avec de doux élans secrets et son fervent amour se pressant contre ce haut nuage d'inconnaissance entre elle-même et son Dieu. Car une chose je te dis : c'est qu'il n'y a jamais eu, et jamais il n'y aura si pure créature en cette vie, si hautement ravie en contemplation et amour, qu'il n'y ait encore au-dessus un haut et prodigieux nuage d'inconnaissance entre elle et son Dieu. Et c'est en ce nuage que Marie était occupée avec tout l'empressement secret de son amour. Pourquoi ? Parce que c'était là et la meilleure et la plus sainte part de la contemplation qui puisse se faire en cette vie ; et de cette part, elle n'avait cure ni désir de bouger pour rien. Tant et si bien que lorsque sa soeur Marthe se plaignit d'elle à notre Seigneur et Le pria de commander à sa soeur qu'elle se levât, et l'aidât, et ne la laissât point seule ainsi à se donner de la peine et travailler, elle demeura assise et tout silence, et pas un mot ne répondit, ni même un geste fit contre sa soeur, pour quelque plainte que celle-ci pût faire. Rien d'étonnant : elle avait un autre travail à faire, duquel Marthe ne savait rien. Et c'est pourquoi elle n'avait point loisir de l'écouter, ni de répondre à sa plainte.

Vois donc, mon ami ! ces oeuvres et les paroles et les gestes, lesquels tous nous sont montrés entre notre Seigneur et ces deux soeurs, le sont en exemple de ce que tous les actifs et tous les contemplatifs ont été depuis en la sainte Église, et seront jusqu'au jour du Jugement. Car, par Marie il faut comprendre tous les contemplatifs, lesquels aussi conformeront leur vie à la sienne ; et par Marthe, les actifs de la même façon, et pour la même raison à sa ressemblance.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Comment et jusqu'à ce jour tous les actifs se plaignent des contemplatifs, ainsi que Marthe, de Marie. De laquelle plainte l'ignorance est cause.

EXACTEMENT ainsi que Marthe alors se plaignit de Marie sa soeur, exactement de même, encore aujourd'hui, tous les actifs se plaignent des contemplatifs. Car qu'il y ait un homme ou une femme en quelque société que ce soit de ce monde, religieuse ou

séculière — je n'en excepte aucune — et que cet homme ou femme, qui que ce soit, se sente porté par la grâce et aussi par conseil, à rejeter toute affaire et activité extérieure, et cela pour se mettre à vivre pleinement de la vie contemplative selon ses aptitudes et sa conscience, non sans la permission de son directeur spirituel ; et voici tout aussitôt ses propres frères et soeurs, tous ses plus proches amis et bien d'autres encore, lesquels ne savent rien de sa vie intérieure ni rien non plus du genre de vie qu'il commence et auquel il se met, qui tous élèvent autour de lui grand bruit de plaintes et protestations, tranchant brutalement et affirmant qu'il ne fait rien, faisant ce qu'il fait. Et tout aussitôt les voilà énumérant quantité d'histoires fausses, et nombre de vraies aussi, sur la chute de tels ou tels hommes ou femmes qui s'étaient, eux aussi, donnés à cette vie : jamais un bon récit de ceux qui s'y sont tenus.

Je reconnais que beaucoup tombent et sont tombés, de ceux qui avaient en semblante rejeté le monde. Et où ils eussent dû devenir serviteurs de Dieu et Ses contemplatifs, pour n'avoir point voulu se laisser diriger par un vrai conseiller spirituel, ils sont devenus les serviteurs et contemplatifs du diable ; et comme pour calomnier la sainte Église, ils ont tourné soit à l'hypocrisie, soit à l'hérésie, ou bien ils sont tombés dans la folie et bien d'autres calamités. Mais je laisse ici d'en parler, pour ne point excéder notre sujet. Par la suite, néanmoins, si Dieu permet et si c'est nécessaire, on pourra voir et trouver certaines conditions et la raison de leur chute. Donc assez parlé d'eux ici ; mais allons de l'avant en notre matière.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Courte excuse de qui a fait ce livre, enseignant combien par tout contemplatif seront excusés pleinement tous les actifs de leurs actions et paroles de reproche.

D'AUCUNS pourront penser que je fais peu respect à Marthe, tout particulièrement sainte, puisque je compare ses paroles de reproche à l'égard de sa soeur aux mots des humains et mondains ; et ceux-ci à celles-là. Mais véritablement je n'entends manquer au respect ni d'elle ni d'eux. Et Dieu ne permettra qu'en cet ouvrage, je puisse dire rien qu'on pût prendre et entendre comme un blâme de quelqu'un de Ses serviteurs à quelque degré, et tout spécialement de Sa sainte particulière. Car ma pensée est qu'elle soit parfaitement excusée et ait pleine justification de cette plainte, tenant en considération le moment et la manière où elle l'a exprimée. Car de ce qu'elle a dit, son ignorance est la cause. Et il n'est rien d'étonnant qu'elle ne sût point à ce moment que, et comment Marie était occupée ; car auparavant, j'en suis sûr, elle n'avait guère entendu parler d'une perfection pareille. Et aussi ce qu'elle a dit n'était qu'en

peu de mots, et courtois : et par là devra-t-elle toujours être et avoir pleine excuse et justification.

Et de même est-ce ma pensée que ces mondains, hommes et femmes, qui vivent de la vie active, aient également pleine excuse de leurs plaintes et reproches ci-dessus allégués, — encore qu'ils eussent rudement dit ce qu'ils ont dit — tenant en considération leur ignorance. Et pourquoi donc ? C'est que tout justement comme Marthe savait très peu ce que faisait Marie, sa soeur, tandis qu'elle se plaignait d'elle à notre Seigneur, tout justement et de même ces gens-ci de nos jours savent très peu, voire rien, de ce que se proposent nos jeunes disciples de Dieu, quand ils se mettent hors des affaires de ce monde, et s'efforcent d'être Ses serviteurs dans l'esprit de justice et de sainteté. Et s'ils le savaient, oserai-je dire, ils ne parleraient, non plus qu'ils agiraient, comme ils font. Et de là ma pensée, que toujours ils aient excuse car, en effet, ils ne connaissent pas de vie meilleure que celle qu'ils vivent eux-mêmes. Puis aussi, quand je pense à mes innombrables défauts, lesquels ont été, par moi, traduits en actes et paroles jusqu'à maintenant par manque de savoir et par défaut de connaissance, alors je me dis que si je veux avoir excuse de Dieu pour mes propres défauts d'ignorance, je dois moi-même être charitable et pitoyable à autrui, et donner excuse aux autres hommes de leurs paroles et actions d'ignorance. Car autrement, il est certain que je ne leur ferais pas ce que je voudrais qu'ils me fissent.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGTIÈME

Comment Dieu le Tout-Puissant veut et a grâce de répondre pour ceux-là tous qui n'ont aucun désir, afin de s'excuser eux-mêmes, de quitter leur affaire qui est l'amour de Dieu.

ET c'est pourquoi je pense que ceux-là qui se mettent à vivre en contemplatifs, non seulement devraient excuser ceux de la vie active pour leurs paroles de reproche, mais encore ils devraient, je pense, être si occupés en esprit, qu'ils ne prissent guère ou nulle attention à ce que les hommes font ou disent à leur sujet. C'est ce que fit Marie, pour notre exemple à tous, quand sa soeur Marthe se plaignit d'elle à notre Seigneur ; et si, fidèlement, nous voulons ainsi faire, notre Seigneur voudra maintenant faire pour nous ce qu'Il a fait alors pour Marie.

Et comment fut cela ? Ainsi assurément : notre gracieux Seigneur Jésus, à qui rien de secret ne reste caché, et bien qu'il fût requis par Marthe comme juge, en sorte qu'Il commandât à Marie de se lever et de l'aider à Le servir ; néanmoins, et parce qu'Il voyait combien Marie était avec ferveur occupée en esprit de l'amour de Sa Divinité, par suite Il répondit courtoisement en sa place, tout juste comme Il lui convenait de faire pour celle qui n'avait nul désir, afin de

s'excuser, de quitter Son amour. Et comment répondit-Il ? Non point, certes, comme ce Juge auquel en appelait Marthe, mais comme un Avocat qui prit légitimement la défense de celle qui L'aimait ; et il dit : « Marthe, Marthe ! » par deux fois la nommant de son nom, car Il voulait qu'elle L'entendît et prît garde à Ses paroles. « Tu es fort occupée, lui dit-Il, et tu as le souci de beaucoup de choses. » Car à ceux de la vie active, en effet, il appartient d'être toujours fort occupés et affairés de choses très nombreuses, lesquelles leur viennent en partage, tant pour se procurer d'abord le nécessaire, que pour ensuite faire au prochain les oeuvres de miséricorde, ainsi que le réclame et veut la charité. Et cela, Il le dit à Marthe parce qu'Il veut qu'elle entende et sache bien que son travail est bienfaisant et profitable à la santé de son âme. Mais afin qu'elle n'allât point, de là, penser que ce travail fût le meilleur de tous, et tout ce qu'on peut faire, Il ajoute et Il dit : « Mais UNE chose est nécessaire. »

Et quelle est donc cette chose ? Assurément que Dieu soit aimé et loué pour Soi-même, par-dessus toutes autres activités corporelles ou spirituelles que l'homme puisse avoir. Et afin que Marthe ne pensât point qu'il fût possible tout ensemble d'aimer et louer Dieu par-dessus toute occupation tant corporelle que spirituelle, et cependant de s'affairer aux nécessités de cette vie : pour cela, et qu'elle n'eût plus de doute sur ce qu'il n'est pas possible à la fois, et tout ensemble parfaitement, de servir Dieu par les activités du corps et celles de l'esprit — imparfaitement, elle le pouvait — alors Il ajoute et Il dit que Marie a choisi la part la meilleure /1, laquelle ne lui sera jamais ôtée. Pourquoi ? Parce que ce parfait élan de l'amour, lequel a ici son commencement, est en nombre l'égal de celui qui durera sans fin dans la béatitude du ciel, car l'un et l'autre ne font qu'un.

/1. Si les traductions françaises entendent le comparatif : la meilleure (des deux), la Vulgate donne bien le superlatif : *optimam partem*, la part la meilleure (de toutes) ; et le grec est encore plus explicite, qui dit absolument : la bonne part. (N. d. T.)

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

L'exacte interprétation de cette parole de l'Évangile : « Marie a choisi la part la meilleure ».

QU'ENTENDRE par cela : Marie a choisi la part la meilleure ? Où qu'il soit établi et posé qu'une chose est la meilleure, celle-là en réclame deux autres avant elle : l'une bonne, la seconde meilleure ; en sorte qu'il y en ait une autre, la meilleure, et troisième en nombre. Mais quelles sont ces trois choses, desquelles Marie a choisi la meilleure ? Trois vies ce ne sont pas, puisque la sainte Église n'en retient que deux : la vie active et la contemplative ; et ce sont ces

deux vies qui sont secrètement entendues dans ce récit de l'Évangile et figurées par les deux soeurs Marthe et Marie : l'active, par Marthe ; et la contemplative, par Marie. Sans la première ou la seconde de ces vies, il n'est personne qui puisse être sauvé ; mais où il n'y en a que deux, personne ne peut choisir cette troisième vie *la meilleure*. Mais encore qu'il n'y ait que deux vies, entre ces deux vies, néanmoins, il y a trois parts : desquelles trois, on va d'une bonne à une meilleure part, et de celle-là à *la part la meilleure*. Chacune de ces trois, en sa place particulière, a été mise déjà en cet écrit. Car ainsi qu'il a été dit auparavant, la première, ce sont les honnêtes bonnes œuvres corporelles de charité et de miséricorde ; et c'est là le premier degré de la vie active, comme susdit. La seconde part de ces deux vies, ce sont les efficaces méditations spirituelles de l'homme sur sa propre misère, la Passion du Christ, et sur les joies du ciel. La première part est bonne, et cette seconde meilleure : car c'est là le deuxième degré de la vie active, et premier de la contemplative ; en cette part, l'une et l'autre vie, la contemplative et l'active, sont ensemble couplées en parenté spirituelle, et faites sceurs à l'exemple de Marthe et Marie. Jusqu'à cette hauteur et non plus haut, sauf exception très rare et par grâce particulière, un actif peut parvenir à la contemplation ; jusqu'à ce bas niveau, et non plus bas, sauf par une exception très rare et en grande nécessité, un contemplatif peut descendre à la vie active.

La troisième part de ces deux vies repose en-haut en cet obscur nuage d'inconnaissance, avec tous les élans et le secret empressement de l'amour vers Dieu en Soi-même. La première part est bonne, la seconde meilleure, mais la troisième est de toutes la meilleure. C'est elle « la part la meilleure » de 85 Marie. Et aussi peut-on pleinement comprendre que notre Seigneur ne dise pas que Marie a choisi la vie la meilleure, puisqu'il n'y a en nombre que deux vies, et que de deux, on ne peut choisir qu'un seul meilleur et non point le meilleur de tout. Mais Il a dit que, de ces deux vies, Marie a choisi la part la meilleure, laquelle ne lui sera jamais ôtée.

La première part et la seconde, toutes bonnes et saintes qu'elles soient, n'en cessent pas moins avec cette vie. Car il n'y aura point besoin, dans l'autre vie, des oeuvres de miséricorde comme à présent, ni de pleurer sur notre misère ou la Passion du Christ. Car il n'y aura personne alors pour avoir faim et soif comme ici, nul ne mourra de froid, ni ne sera malade, ou sans logis, ou en prison ; aucun non plus n'aura besoin d'être enterré puisque nul ne pourra mourir. Mais cette troisième part que Marie a choisie, la choisisse celui qui par la grâce a vocation de la choisir, ou pour le dire plus vrai celui que Dieu, pour le faire, a choisi. Qu'il suive avec ardeur son penchant, puisque cela jamais ne lui sera ôté : car s'il commence ici, il durera sans fin et à jamais.,

Et c'est pourquoi laissez la voix de notre Seigneur se lever contre ces actifs, comme si maintenant Il parlait pour nous à ceux-là, comme alors Il a fait à Marthe pour Marie : « Marthe, Marthe! » - « Actifs, actifs ! - Affairez-vous autant que vous pourrez en la première et la seconde part, tantôt en l'une, tantôt en l'autre, ou bien dans l'une et l'autre ensemble de tout corps, si vous en avez le juste désir et vous y sentez disposés. Et ne vous mêlez aucunement des contemplatifs. Vous ne connaissez rien à ce qu'ils ont : aussi laissez-les donc assis dans leur repos et leur occupation avec cette part la troisième, laquelle est la part la meilleure de Marie. »

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET DEUXIÈME

Du merveilleux amour que le Christ eut pour Marie, et en sa personne, de tous les pécheurs sincèrement tournés et appelés à la grâce de la contemplation.

Très doux était l'amour entre notre Seigneur et Marie. Très grand était son amour pour Lui. Bien plus grand, celui qu'Il avait pour elle. Et quiconque voudra prendre grande attention et considérer tout ce qui était et se faisait entre Lui et elle - non point ainsi que le raconterait quelque frivole, mais bien selon qu'en porte témoignage le récit de l'Évangile, en lequel il ne saurait y avoir rien de faux, d'aucune façon - celui-là verra qu'elle était si profondément à Son amour que rien, au-dessous de Lui, ne pouvait la conforter, et rien non plus ne pouvait faire qu'elle Lui retirât son cœur. C'est elle, cette même Marie, qui ne voulut point être consolée par les anges quand elle était allée dans 88 les larmes Le chercher au sépulcre. Car lorsqu'ils lui parlèrent si tendrement avec douceur et lui dirent : « Ne pleure pas, Marie; celui que tu cherches, notre Seigneur est ressuscité, et tu L'auras et Le verras bien vivant parmi Ses disciples en Galilée, ainsi qu'Il avait dit » ; elle ne voulut point s'arrêter à cause d'eux. Pourquoi ? C'est que, pensait-elle, qui cherche en vérité le Roi des Anges ne songe point à s'arrêter pour des anges.

Et quoi de plus ? Assurément quiconque veut voir vraiment dans l'histoire de l'Évangile y trouvera de nombreux et merveilleux points de parfait amour écrits d'elle pour notre exemple, et aussi parfaitement accordés à notre œuvre que s'ils avaient été écrits pour elle ; et tels sont-ils certainement, le comprennent qui peut comprendre. Et si quelqu'un a désir de voir en l'Évangile écrit le merveilleux et particulier amour que notre Seigneur avait pour elle, et en sa personne pour tous les accoutumés pécheurs sincèrement tournés et appelés à la grâce de la contemplation, celui-là trouvera que notre Seigneur ne souffrait et laissait personne, homme ou femme, non ! pas même sa propre sœur, prononcer un seul mot contre elle, qu'Il ne répondît Lui-même. Oui. Et plus ? Il blâma

Simon le Lépreux en sa propre demeure, de ce qu'il avait pensé contre elle. Un grand amour, était-ce là : un amour parfait éminent.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET TROISIÈME

Que Dieu répondra de tous et tous pourvoira, en esprit, ceux qui tout occupés de Son amour ne répondent ni se pouvoient pour eux-mêmes.

ET si, sincèrement, nous voulons et avons désir vrai, selon qu'il est en nous, et avec l'aide de la grâce et de notre directeur spirituel, de conformer tant notre amour que notre vie à l'amour et la vie de Marie, nul doute qu'Il ne réponde aujourd'hui et de même spirituellement chaque jour pour nous, au plus secret du coeur de tous ceux qui ont, contre nous, paroles ou pensées. Non que je dise ou prétende que jamais homme ou femme n'ait ou ne prononce quelque parole ou pensée contre nous, comme ils le firent contre Marie, autant et si longtemps que nous serons en le travail de cette vie. Mais je dis - si nous voulons n'accorder d'attention aucune à leurs dires ou à leurs pensées, 89 et pas plus interrompre notre intime travail spirituel qu'elle ne le fit elle-même - je dis que notre Seigneur, alors, leur répondra en esprit et que, s'il a pu leur paraître bien de parler et penser ainsi, sous peu de jours ils auront honte de leurs paroles et de leurs pensées.

Et de même qu'Il répondra de nous en esprit, de même aussi suscitera-t-il autrui, spirituellement, à nous donner les choses nécessaires à cette vie, telles que vêtements, nourriture, et toutes autres..., s' Il voit que nous ne voulons quitter l'oeuvre de Son amour pour nous occuper d'elles. Et cela, je le dis pour la confusion de ceux qui prétendent, dans leur erreur, qu'il n'est pas légitime pour des hommes de se mettre à servir Dieu en la vie contemplative, qu'ils ne se soient assurés préalablement de leur corporel nécessaire. Car, disent-ils, Dieu donne bien la vache, mais ne l'amène point par les cornes. Mais c'est, en vérité, parler perversement de Dieu, et ils le savent bien. Car aie confiance fermement, qui que tu sois, toi qui te détournes sincèrement du monde vers Dieu, que l'une ou l'autre de ces deux choses te sera envoyée et donnée par Lui soit l'abondance des biens nécessaires ; soit la force en le corps et la patience en l'esprit pour supporter le besoin. Et qu'importe alors, laquelle on reçoit ? puisque c'est tout un pour le vrai contemplatif. Et quiconque est en doute sur ceci : ou bien c'est' en lui le diable qui manoeuvre contre sa foi, ou autrement il n'est encore pas sincèrement et véritablement tourné vers Dieu comme il le devrait être ; et cela, quelles que puissent être la finesse 91 ou la sainteté des raisons que voudrait avancer là-contre qui que ce soit.

Et c'est pourquoi, toi qui te mets à l'état de contemplatif où et ainsi qu'était Marie, choisis plutôt l'humilité sous l'éminence admirable et l'excellence suprême de Dieu, laquelle est l'humilité parfaite, plutôt que sous ta propre misère, laquelle est l'humilité imparfaite. Ce qui est dire : veille à fixer de préférence ta contemplation particulière sur la suprême éminence de Dieu, bien plutôt que sur ta faiblesse. Car à ceux qui ont l'humilité parfaite, nulle et aucune chose ne fera défaut, corporelle ni spirituelle. Et pourquoi ? C'est qu'ils ont Dieu, en Qui est toute plénitude ; et à celui qui Le possède - oui, comme le dit ce livre - il n'est besoin de rien d'autre en cette vie.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET QUATRIÈME

Ce qu'en elle-même est la charité; et comment elle est véritablement et parfaitement contenue dans l'oeuvre que dit ce livre.

ET ainsi qu'il a été dit de l'humilité, et comment elle est véritablement et parfaitement contenue dans ce petit aveugle empressement d'amour frappant sur ce nuage obscur d'inconnaissance, étant toutes les autres choses rejetées et en oubli, = ainsi faut-il l'entendre et comprendre de toutes les vertus, et particulièrement de la charité.

Car la charité n'est rien d'autre, et ne doit signifier à ton entendement que l'amour de Dieu pour Lui-même par-dessus toutes les créatures, et l'amour du prochain comme de toi-même, pour l'amour de Dieu. Or, que Dieu, dans cette oeuvre, soit aimé pour Soi-même et par-dessus toutes créatures, cela paraît évident assez : car ainsi qu'il a 93 été dit plus tôt, la substance même de cette oeuvre n'est rien autre qu'un élan nu vers Dieu en Soi-même.

Un élan nu, l'ai-je nommé. Et pourquoi ? Parce que dans cette oeuvre, le parfait apprenti ne réclame ni relâchement de peine ni gain de récompense, et, pour le dire en bref, il ne veut que Dieu seul. À tel point qu'il ne se soucie et non plus ne regarde s'il est en peine ou en joie, autrement que pour que soit faite La volonté de Celui qu'il aime. Ainsi donc apparaît-il bien qu'en cette oeuvre, Dieu soit parfaitement aimé pour Soi-même et par-dessus toutes les créatures. Car, non plus, le parfait ouvrier de cette oeuvre ne saurait admettre et souffrir que le souvenir de la créature, même la plus sainte que Dieu eût jamais créée, vînt converser en lui.

Et pour la seconde et inférieure branche de la charité qui est envers ton prochain, qu'elle soit en cette oeuvre véritablement et parfaitement effectuée, on le voit à l'épreuve : puisque, en effet, le parfait ouvrier en cette oeuvre n'a de regard particulier pour aucun homme en lui-même, qu'il soit parent ou étranger, ami ou ennemi. Tous les hommes sont ses frères, aucun ne lui est étranger ; tous les

hommes sont ses amis, aucun n'est son ennemi telle est sa pensée. Et c'est au point que ceux-là, même, qui lui causent en cette vie ou chagrin ou souffrance, il les tient pour ses amis tout particuliers et très chers, s'empressant à leur vouloir tout et autant de bien qu'à son ami le plus intime.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET CINQUIÈME

Qu'en le temps de cette oeuvre, une âme parfaite ne donne aucune considération plus particulière à quiconque en cette vie.

JÉ ne dis pas que l'ouvrier en cette œuvre considérera à part quelque homme que ce soit, ami ou ennemi, parent ou étranger ; car cela ne se peut si l'oeuvre doit être accomplie en perfection, ce qui est dans l'oubli complet de toutes choses au-dessous de Dieu, ainsi qu'il faut et convient à cette oeuvre. Mais je dis que l'ouvrier sera, par l'efficace de cette oeuvre, et deviendra si vigoureux en vertus et en la charité, que sa volonté, quand après il redescendra au commun, parlant et priant pour son prochain - non point qu'il quitte au tout cette oeuvre, ce qui ne saurait être sans grand péché ; mais en quittant son haut, ce que parfois requiert et exige la charité - je dis qu'alors sa volonté 95 ira tout autant en particulier à son ennemi, comme à son ami, à l'étranger comme à son frère. Et même, oui, d'aucunes fois plus à son ennemi qu'à son ami.

En l'oeuvre, toutefois, il n'a point loisir de regarder qui est son ami ou son ennemi, son parent ou un étranger. Pourtant je ne dis point qu'il ne sente parfois - et même souvent, oui - une plus intime affection pour un, deux, ou trois, plutôt qu'à tous autres : car il est légitime qu'ainsi soit, et pour maintes causes, lesquelles veut la charité. Et par ce qu'une plus tendre affection de ce genre, aussi le Christ la ressentit pour Jean et pour Marie, et pour Pierre devant nombre d'autres. Mais ce que je dis, c'est qu'en le temps de l'oeuvre, tous également lui seront intimes ; car alors il n'aura sentiment de cause, que Dieu seul. De sorte que tous seront aimés tout bonnement et simplement comme soi-même, pour Dieu.

Car tous les hommes ont été perdus en Adam et tous, qui par les oeuvres veulent témoigner de leur volonté de salut, sont ou seront sauvés par la force et vertu de la Passion du seul Christ. Or, non de la même manière, mais comme si c'était de la même manière, une âme à cette œuvre en perfection disposée, et en esprit unie à Dieu ainsi que l'oeuvre même en témoigne et le prouve, en elle agit de toutes ses forces pour faire tous les hommes aussi parfaits en cette œuvre qu'elle l'est elle-même. Parce que si un membre de notre corps se sent mal, les autres tous sont malades et souffrent ; et si un membre se porte bien, les autres tous en sont heureux ; et tout exactement de même en va-t-il spirituellement 96 des membres de la sainte Église. Car le Christ est notre tête, et nous sommes les

membressi nous sommes dans la charité : et qui veut être parfait disciple de notre Seigneur, il lui appartient d'efforcer spirituellement son ardeur en cette oeuvre pour le salut de tous ses frères et soeurs en la nature, de même que notre Seigneur mit Son corps sur la Croix. Et comment Le fit-Il ? Pas seulement pour Ses amis et Ses parents et ceux qu'Il chérissait tout particulièrement, mais pour toute l'humanité en général, sans aucune considération plus particulière pour celui-ci ou celui-là. Car tous et quiconque voulant quitter le péché et demander miséricorde, par la force et vertu de Sa Passion sera sauvé.

Et comme il a été dit de l'humilité et de la charité, de même ainsi faut-il l'entendre et le comprendre de toutes les autres vertus. Car toutes, elles sont véritablement comprises dans ce chétif empressement d'amour, auparavant allégué.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET SIXIÈME

Que sans une grâce toute spéciale, ou un long emploi de la grâce commune, l'oeuvre que dit ce livre est tout-à fait laborieuse; et dans cette oeuvre, quelle est l'oeuvre de l'âme assistée de la grâce, et quelle est l'oeuvre de Dieu seul.

C'EST pourquoi donc oeuvre ferme et travaille fort à l'instant, et frappe ce haut nuage d'inconnaissance, puis après te repose. Mais c'est un dur travail qu'il aura, celui qui veut s'employer` à cette oeuvre, ah ! sûrement, un vraiment dur travail et grand effort, à moins qu'il n'ait une grâce plus spéciale ou autrement, qu'il s'y soit employé depuis bien longtemps.

Mais. où sera-t-il ce travail, et de quoi fait, je t'en supplie ? Assurément pas de ce dévotieux élan d'amour sans cesse suscité dans la volonté, non par soi-même, mais par la main de Dieu tout-puissant, 98 lequel est toujours prompt à cette oeuvre en chaque âme qui s'y est disposée, préparée, et qui a fait tout son possible, et qui l'a fait depuis longtemps, afin d'en être capable.

Mais alors en quoi ce travail, je te prie ? Assurément ce travail, c'est de fouler aux pieds le souvenir de toute créature jamais faite par Dieu, et de le rejeter sous le nuage d'oubli déjà nommé. C'est en cela qu'est tout le travail et tout l'effort : parce que là est l'humain travail, avec l'aide de la grâce. Et pour l'autre qui est au-dessus - c'est-à-dire cet élan de l'amour - celui-là est l'oeuvre de Dieu seul. Aussi fais donc ton travail, et je te fais promesse assurément qu'Il ne manquera pas au Sien. ,

En action, donc : montre comment tu te comportes. Ne vois-tu pas combien Il est là, qui t'attend ? Pour ta honte ! Aussi travaille ferme et sur l'heure, et bientôt tu seras relevé de la difficulté et de l'énormité de ton ouvrage. Car bien qu'il soit dans le

commencement difficile et ardu, lorsque tu n'as de dévotion, néanmoins par la suite, lorsque tu as la dévotion, tout devient très facile et léger, de ce qui était si dur auparavant. Et tu n'as plus que peu ou pas du tout de travail, parce qu'alors c'est Dieu, tantôt, qui voudra seul œuvrer. Mais pas toujours, ni non plus et ensemble longtemps, mais seulement quand il Lui plaît et comme il Lui plaît; mais alors tu te trouveras joyeux de Le laisser seul faire.

Peut-être alors, parfois, Il enverra un rayon de lumière spirituelle, perçant ce nuage d'inconnaissance qui est entre toi et Lui; et Il te montrera 99 en confidence l'un ou l'autre de Ses secrets, desquels l'homme n'a moyen ni permission de parler. Alors tu sentiras ton affection tout embrasée du feu de Son amour, et bien au delà de ce que je saurais ici, ou pouvoir ou vouloir te dire. Car de cette couvre, laquelle revient toute à Dieu seul, je n'ai l'audace et ne me risque à parler de ma balbutiante langue charnelle, - et pour tout dire: le pourrais-je, que je ne le voudrais point.

Mais de cette oeuvre, par contre, laquelle appartient à l'homme lorsqu'il se sent attiré et aidé par la grâce, il me convient parfaitement de t'en parler le péril en ceci étant le moindre des deux.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET SEPTIÈME

Qui oeuvrera en l'oeuvre de grâce que dit ce livre.

D'ABORD et avant tout, je veux te dire qui oeuvrera en cette oeuvre, et quand, et par quelles voies ; et aussi quelle discrétion tu auras en ceci. Si tu me demandes qui y travaillera, je te réponds : tous, qui dans une ferme volonté ont abandonné le monde, et par là ne s'adonnent point à la vie active, mais à cette vie qui est appelée la contemplative. Ceux-là tous pourront oeuvrer en cette grâce et en cette oeuvre ; et quels qu'ils soient, et eussent-ils été ou non des pécheurs endurcis.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET HUITIÈME

Qu'un homme ne saurait prétendre travailler à cette oeuvre devant que d'être légitimement en sa conscience purifié de toutes ses actions particulières de péché.

MAIS Si tu me demandes quand ils devront travailler en cette oeuvre, alors je te réponds et te dis : que ce ne soit avant qu'ils n'aient purifié leur conscience de tous les actes de péché auparavant commis, selon la commune ordonnance de la sainte Église.

Car en cette oeuvre, l'âme met à sec en elle-même les racines et le fondement du péché qui toujours y demeurent après la confession, et jamais si vivaces. Et c'est pourquoi qui veut oeuvrer

en cette oeuvre, qu'il purifie d'abord sa conscience; puis ensuite, l'ayant fait tout selon les règles, qu'il s'y prépare et dispose intrépidement, mais avec humilité. Et qu'il songe combien longtemps il s'en est tenu écarté ! Car c'est là l'oeuvre même à laquelle une âme devrait travailler sa vie entière durant, n'eût-elle même jamais péché mortellement. Et tout au long des instants qu'une âme aura demeure en cette chair caduque, toujours plus elle verra et sentira entre elle et son Dieu l'encombrement de ce nuage d'inconnaissance. Et non seulement cela, mais encore en peine du péché originel, toujours elle sentira et verra quelque'une de toutes les créatures que jamais a faites Dieu, ou quelque'une des oeuvres de ces mêmes créatures, venir encore en pressant souvenir se mettre entre elle et son Dieu.

Et telle est la juste sagesse de Dieu, que l'homme, — lequel avait souveraineté et seigneurie de toutes autres créatures — pour s'être délibérément mis soi-même au-dessous et fait inférieur aux activités de ses propres sujets, quittant le commandement de Dieu et son Créateur : lorsqu'à présent il veut accomplir le commandement de Dieu, tout aussitôt il voit et sent toutes les créatures qui devraient être au-dessous de lui, orgueilleusement se presser au-dessus de lui, et entre lui et son Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE VINGT ET NEUVIÈME

Qu'un homme doit habiter fidèlement en le travail de cette oeuvre, en supporter la peine et la souffrance, et ne juger personne.

Aussi est-il, que celui qui convoite venir en cette pureté, laquelle il a perdue par le péché, et conquérir ce salutaire état où toute peine est absente, il lui convient d'assidûment habiter son travail en cette oeuvre et d'en souffrir toute la peine, quelle que soit celle-ci, et quel soit-il lui-même : endurci pécheur ou non.

Tous les hommes ont force peine en cette oeuvre : ensemble tous les pécheurs et les innocents, lesquels n'ont gravement jamais péché. Mais bien plus grande peine y trouvent ceux qui ont auparavant été pécheurs, que ceux qui ne l'ont point été ; et c'est grande justice. Ce néanmoins, souvent est-il que ceux qui ont été affreux et endurcis pécheurs parviennent cependant plus tôt en la perfection de rœuvre que les autres, qui ne l'ont point été. Et c'est ici le miracle de la miséricorde de notre Seigneur, lequel fait ainsi 'don de Sa grâce particulière pour l'étonnement et stupéfaction de ce monde. À présent ; mais au Jour de Jugement cela sera trouvé juste, en vérité je le crois, lorsque nous aurons clairement la vue de Dieu et de Ses dons. Alors certains, qui aujourd'hui sont regardés avec mépris comme n'étant rien que de vulgaires pécheurs, et

certain même qui peut-être le sont comme affreux et endurcis pécheurs, seront assis visiblement dans Son regard parmi les saints ; quand' au contraire, d'autres de ceux qui sont aujourd'hui regardés comme des saints parfaits et révéérés des hommes à l'égal des anges, et d'autres parmi ceux, peut-être, qui n'ont jamais péché mortellement, seront très pitoyablement mis dans les abîmes de l'enfer.

Et par là peux-tu voir qu'aucun homme ne saurait être jugé par un autre homme en cette vie au bien ou au mal qu'il aura fait. Les actes, oui, peuvent être légitimement jugés, mais non point l'homme en tant que bon ou mauvais.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTIÈME

À qui reviendrait de blâmer et condamner les défauts d'autrui.

MAIS par qui, je te prie, seront jugées les actions des hommes ?

Par ceux-là, très assurément, qui ont la charge de leurs âmes et en ont le pouvoir : que ce soit ouvertement par le statut et l'ordonnance de la sainte Église, ou bien secrètement et en esprit sur une particulière incitation de l'Esprit Saint en la parfaite charité. Que chacun, donc, veille à ne prétendre point prendre sur soi de blâmer et condamner les défauts et manquements d'aucun autre homme, si ce n'est avec le sentiment d'y être en vérité appelé par l'Esprit Saint et sur l'instant ; car autrement il pourrait errer et se tromper en ses jugements avec une légèreté entière. Et c'est pourquoi fais attention : juge de toi-même selon ce que tu sens entre toi et ton Dieu ou ton père spirituel, et laisse à soi-même autrui.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME

Comment un homme aura, au commencement de cette oeuvre, à se garder contre toute pensée et appel du péché.

ET depuis ce moment que tu auras le sentiment d'avoir fait tout en toi, selon la règle, pour t'amender au jugement de la sainte Église, alors mets-toi intrépidement au travail en cette oeuvre. Et s'il se trouve que telle de tes actions antérieures se vient toujours presser en ta mémoire entre toi et ton Dieu, ou bien quelque pensée nouvelle ou quelque autre penchant au péché, alors résolument marche dessus, en un fervent élan d'amour, et foule-les à tes pieds. Et puis efforce-toi de les recouvrir sous un épais nuage d'oubli, autant que s'ils n'avaient jamais eu lieu en cette vie, pas plus venant de toi que d'un autre homme quel qu'il soit. Et si souvent ils s'élèvent, aussi souvent jette-les à bas ; bref, à chaque fois, chaque

fois. Et si tu penses que trop immense est le labeur, rien n'empêche que tu recourres aux ruses et stratagèmes et secrètes suluilités spirituelles afin de les repousser et rejeter : lesquelles subtilités, t'enseignera Dieu par l'expérience, bien mieux qu'aucun humain en cette vie.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET DEUXIÈME

De deux expédients spirituels, lesquels seront utiles au nouveau et commençant spirituel en l'oeuvre que dit ce livre.

QUELQUE chose de ces subtilités, néanmoins, je puis te dire à mon avis. Éprouve-les ; et fais mieux, s'il t'est possible de faire mieux. Donc fais en toi, en sorte que tu sois comme ne sachant pas que cela se presse si hâtivement entre toi et ton Dieu. Et essaye de regarder, comme on pourrait dire, par-dessus l'épaule de cela, cherchant une autre chose : laquelle autre chose est Dieu, enclos en le nuage d'inconnaissance. Et si tu fais ainsi, je suis bien assuré qu'après un temps assez court, tu te trouveras fort aisé en ton labeur. Car je crois bien assurément que cet expédient, pour peu qu'il soit bien conçu, et véritablement, n'est rien autre chose qu'un impatient désir de Dieu, un empressement à Le voir et sentir autant qu'il se peut ici ; et un pareil désir est charité, laquelle toujours obtient aise et soulagement.

Un autre moyen est celui-ci, que tu éprouveras si tu veux. Lorsque tu as le sentiment de ne pouvoir en aucune façon les rabattre, alors tapis-toi en-dessous tel un lâche et couard vaincu en bataille : songe et pense que ce n'est que folie de vouloir, toi, les affronter et lutter contre plus longtemps, et par là rends-toi à Dieu dans les mains de tes ennemis. Et pour toi, aie le sentiment que tu es perdu à jamais. Prends grande garde à ce moyen, je te prie, car à l'expérimenter, tu devrais, je le pense, tout entier fondre en larmes. Car il est très assurément, pour peu qu'il soit véritablement entendu et conçu, non autre chose que la vraie connaissance et le sentiment véritable de ce que tu es en toi-même : une misérable et crasse créature encore pire que néant ; lesquels sentiment et connaissance sont humilité. Et cette humilité obtient que tu aies Dieu Lui-même, en Sa puissance, qui vienne et descende te venger de tes ennemis, afin de te relever toi-même en te réconfortant et en séchant les larmes spirituelles de tes yeux : tel le père fait à son enfant sur le point de périr en la gueule furieuse des sangliers ou des ours féroces.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET TROISIÈME

Que par cette oeuvre une âme est purifiée tout ensemble de ses péchés particuliers et de la peine de ceux-ci ; et que pourtant il n'y a pas de parfait repos en cette vie.

QUANT à présent, je ne te dirai point d'autres expédients ou moyens encore, parce que si tu as la grâce de faire expérience de ceux-ci, je suis convaincu que tu en sauras alors et en auras beaucoup plus à m'apprendre, que moi à toi. Pourtant c'est là ce qu'il faudrait ; mais en vérité il me paraît que j'en suis encore loin, d'avoir à tout t'enseigner et plus rien à apprendre. Et c'est pourquoi, je t'en prie, aide-moi et agis tant pour moi que pour toi.

En action, donc, et à l'oeuvre sur-le-champ, je t'en prie ; et prends et supporte en toute humilité le chagrin et la peine, s'il se trouvait que tu ne pusses, par ces moyens, triompher aussitôt. Car c'est en vérité ton purgatoire ; et une fois que ta peine sera faite et passée tout entière, et quand par Dieu ces moyens te seront donnés, et par la grâce entrés dans tes habitudes : alors il ne fait aucun doute pour moi que tu seras purifié non seulement du péché, mais aussi de la peine du péché. J'entends bien : de la peine particulière attachée à tes péchés personnels et déjà commis, et non point de la peine du péché originel. Car celle-là pèsera sur toi jusqu'au jour de ta mort, actif autant que tu le sois. Mais elle ne te pèsera que peu, en comparaison avec la peine particulière de tes péchés personnels ; pourtant tu ne seras jamais dispensé d'être en grand labeur. Car de ce péché originel vont naître chaque jour de frais et nouveaux appels de péché, lesquels il te faudra chaque jour abattre et combattre toujours et trancher à coups terribles de l'épée double et acérée de la discrétion. À quoi tu pourras voir et apprendre qu'il n'y a point de quiète sécurité, ni non plus aucun vrai repos en cette vie.

Néanmoins, d'ici tu ne reviendras en arrière et non plus ne te laisseras épouvanter par la peur de l'insuccès ou de ta faiblesse.' Car s'il se faisait que tu eusses la grâce et que tu pusses détruire la peine de tes propres actions antérieures, en la manière que j'ai dite avant — ou encore meilleure si tu le peux — bien assuré sois-tu que la peine du péché originel, ou autrement les nouveaux mouvements de péché à venir, n'auront pouvoir de te peser et accabler que peu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET QUATRIÈME

Que Dieu donne cette grâce non par des voies, mais librement, et qu'on n'y saurait parvenir par aucune voie.

ET si tu me demandes par quelles voies tu parviendras en cette oeuvre, je prie le Tout-Puissant Dieu, dans sa grande grâce et courtoisie, qu'Il te l'enseigne Lui-même. Car en vérité je ne puis que te donner à penser combien incapable je suis de te le dire ; et rien d'étonnant à cela. Puisqu'en effet c'est là l'ouvrage et l'oeuvre de Dieu seul, qu'Il accomplit Soi-même en quelle âme il Lui plaît, sans nul mérite de cette même âme. Et sans cela, il n'est ni saint ni ange pour pouvoir penser même à la désirer. Et j'ai confiance que notre Seigneur aussi souvent et aussi particulièrement consent, oui ! et plus particulièrement même et plus souvent, à accomplir cette oeuvre en ceux qui furent accoutumés pécheurs, qu'en tels autres qui ne L'ont jamais tant gravement offensé que ceux-là. Ce qu'Il fait pour ce, qu'Il veut être vu tout-miséricordieux et tout-puissant, et pour ce qu'Il veut être vu agissant comme il Lui plaît, où il Lui plaît et quand il Lui plaît.

Et pourtant, Il ne fait don de cette grâce, et non plus n'accomplit cette oeuvre, en quelque âme qui n'en soit capable. Mais sans cette grâce elle-même, il n'est aucune âme capable de posséder cette grâce ; pas une, qu'elle soit d'un pécheur ou d'un non-coupable. Car, pas plus elle n'est donnée pour l'innocence qu'elle n'est retenue ou refusée pour le péché. Prends bien garde que je dis refusée, et non pas retirée. Attention à l'erreur d'ici; je t'en supplie : car le plus près les hommes approchent-ils la vérité, le plus faut-il qu'ils se tiennent sur leurs gardes quant à l'erreur. Je n'ai d'intention que bonne et précise : aussi à moins d'entendre et de comprendre bien la chose, laisse-la de côté jusque le temps que vienne et te l'enseigne Dieu. Fais donc ainsi, et ne va pas t'offenser toi-même.

Attention à l'orgueil, lequel blasphème Dieu dans Ses dons, en effet, et insolemment enhardit le pécheur. Pour toi, sois humble véracement, et tu auras de cette oeuvre le sentiment que j'ai dit que Dieu en fait don librement et non par réponse à quelque mérite. Car cette oeuvre est telle et ainsi, que sa présence rend une âme capable de l'avoir en sa possession et d'en avoir le sentiment. Et cette capacité, sans l'oeuvre, aucune âme ne l'a et non plus ne peut l'avoir. C'est l'oeuvre même qui fait l'âme capable de l'oeuvre, sans partage; en sorte que celui seul qui a et connaît le sentiment de cette oeuvre en est par là-même capable, et nul autre que celui-là. Et autant en est-il que, sans l'oeuvre, une âme est comme si elle était morte et ne peut ni y aspirer ni la désirer. Autant tu la veux et désires, autant tu l'as, et ni plus, ni moins ; pourtant elle n'est ni volonté ni non plus désir, mais une chose que tu ne sais pas quoi, laquelle t'attire à vouloir et désirer ce que tu ne sais pas quoi. Mais ne t'inquiète point, je t'en supplie, si ton entendement ne va pas au

delà : au contraire, veuille et désire et va de l'avant toujours plus, en sorte que tu en sois toujours plus capable et encore toujours plus.

Et pour me résumer en bref, laisse cela agir en toi et te conduire où il lui plaît. Laisse cela être l'ouvrier et l'opérateur, pour n'être, toi, que le patient et celui qui subit : tu n'as qu'à regarder et laisser faire. Ne t'en mêle pas, comme si tu voulais y aider, par crainte de tout embrouiller. Pour toi, ne sois rien que le bois, et que cela soit l'ouvrier de ce bois ; ne sois que la maison, et que cela soit l'habitant de cette maison, le cultivateur qui demeure là. Sois et fais-toi aveugle durant ce temps, et rejette tout désir et toute ambition de connaissance, lesquels bien plus te feraient obstacle qu'ils ne peuvent t'aider. Qu'il te suffise assez, pour toi, de te sentir mû et poussé dans ton gré et assentiment par cette chose que tu ne sais pas quoi et dont tu ne sais rien, sinon que dans ce tien mouvement tu n'as aucune pensée particulière pour aucune 115 chose au-dessous de Dieu, et que cet élan nu est directement dirigé vers Dieu.

Et s'il en est ainsi, tu peux avoir ferme confiance que c'est Dieu, et Lui seul, qui meut directement ta volonté et ton désir, pleinement par Soi-même, non par des voies intermédiaires de Son côté ou du tien. Et n'aie crainte ni effroi, car le diable ne peut venir aussi prochainement intime. Il ne peut jamais qu'occasionnellement et par des voies lointaines en venir à mouvoir la volonté d'un homme, quelque subtil diable qu'il soit jamais. Et non plus un bon ange ne peut mouvoir ta volonté suffisamment et sans voies ; et, pour le dire en bref, rien ni personne autre que Dieu. Et Dieu seul.

En sorte que tu pourras concevoir un peu par ces mots ici (mais bien plus clairement à l'épreuve et par expérience) que dans cette oeuvre, les hommes n'ont point à user de moyens et de voies, et que non plus ils n'y peuvent parvenir par des moyens et des voies. Il n'est de bonne voie qui ne dépende d'elle, mais elle ne dépend d'aucune; et il n'en est aucune qu'elle-même pour y mener.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET CINQUIÈME

De trois voies auxquelles doit s'employer un apprenti contemplatif : lecture, pensée et prière.

CE néanmoins, il est des voies auxquelles doit s'employer un apprenti contemplatif, lesquelles sont : Leçon, Méditation et Oraison ; ou autrement appelées, afin que tu le comprennes : lecture, réflexion et prière. De ces trois, tu trouveras qu'il a été écrit dans un autre livre par un autre homme /1 beaucoup mieux que je ne saurais dire ; et c'est pourquoi il n'est point nécessaire que je te parle ici de leurs qualités. Mais il y a ceci que je peux te dire : ces trois-là sont à ce point couplées et liées ensemble que pour les

commençants, lesquels en sont les bénéficiaires - et non point les parfaits, non ! parfaits autant qu'il se peut faire ici - l'exercice

/1. Peut-être Richard ROLLE, l'ermite de Hampole, dans le *De Emendatione vitae*. (N. d. T.).

de la pensée ne saurait être bienfaisant sans une préalable lecture ou audition de lecture ; car c'est tout une même chose, lire ou entendre lire les lettrés lisant dans les livres, et les non-lettrés lisant par l'audition des lettrés lorsqu'ils prêchent la parole de Dieu. Et non plus la prière n'est obtenue bonnement par ces mêmes débutants, sans préalable exercice de la pensée.

Vois-le à cette preuve : en ce même cours, la parole de Dieu tant écrite que parlée, est comparée à un miroir. Spirituellement, les yeux de ton âme sont ta raison, et c'est ta conscience qui est ton visage spirituel. Or, tout de même que si ton visage physique porte une macule, les yeux de ton visage ne peuvent voir cette tache ni penser qu'elle existe sans un miroir ou l'enseignement d'un autre que toi-même; tout justement de même aussi en va-t-il spirituellement : sans lecture ou audition de la parole de Dieu, il n'est pas possible à l'entendement humain qu'une âme, laquelle est aveuglée par l'habitude du péché, puisse voir la tache et la souillure dans sa conscience.

Et ainsi poursuivant : lorsque l'homme voit dans le miroir, matériel aussi bien que spirituel, ou lorsqu'il apprend par l'enseignement d'un autre homme l'existence et l'emplacement de la macule sur son propre visage tant physique que spirituel, c'est alors, et alors seulement qu'il court à la fontaine pour se laver. Et si cette tache est un péché personnel, alors la fontaine sera la sainte Église, et l'eau, la confession avec ses circonstances. Mais si c'est une racine obscure et un mouvement de 118 péché, alors la fontaine sera le Dieu de merci et l'eau, la prière avec ses circonstances. Et c'est ainsi que tu peux voir que l'exercice de la pensée, les commençants ne le peuvent bien avoir et avec profit sans la lecture préalable ou l'audition de lecture; ni non plus la prière, sans l'exercice de la pensée.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET SIXIÈME

De la méditation de ceux qui sont au continuel travail de l'oeuvre que dit ce livre.

MAIS il n'en va pas ainsi de ceux qui sont au continuel travail de l'oeuvre que dit ce livre. Car leurs méditations sont telles que si c'étaient de brusques idées et sentiments aveugles de leur misère propre ou de la bonté de Dieu, sans nulle voie préalable de lecture ou audition de lecture, et sans aucune particulière considération de

quoi que ce soit au-dessous de Dieu. Ces soudaines idées et ces aveugles sentiments plutôt étant appris de Dieu que de l'homme.

Je ne m'inquiète point, quand même tu n'aurais quant à présent pas de méditations sur ta misère propre ou la bonté de Dieu (je veux dire et j'entends : que tu y fusses porté par grâce et par conseil) autres que celles que tu pourrais avoir de ce mot 120 FAUTE et de cet autre mot DIEU, ou de tout autre ainsi à ta convenance. Mais sans briser ni explorer ces mots par la curiosité de l'intelligence ni la scrutation ou recherche de leurs qualités, comme si tu voulais par là accroître ta dévotion. Je crois et suis certain que dans ce cas et dans cette oeuvre il n'en serait jamais ainsi. Mais au contraire que tu les gardes bien entiers et en tout, ces mots ; et par FAUTE, entends un bloc massif de tu ne sais pas quoi, ni rien autre chose que toi-même. Je pense, pour moi, que dans cette considération et aveugle contemplation de la faute ou péché ainsi condensés et fixés en un bloc, et en rien autre chose que toi-même, il ne saurait y avoir rien ni personne de plus fou à lier. Encore que, si quelqu'un d'aventure te voyait alors, il te penserait dans les plus sobres dispositions physiques ; sans nul changement de contenance et d'apparence, quel que tu sois alors, arrêté ou en marche, couché ou debout, assis ou à genoux : il te verrait dans le calme le plus contenu et la plus sobre tranquillité.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET SEPTIÈME

Des prières particulières de ceux qui sont au continuel travail de l'oeuvre que dit ce livre.

ET tout justement comme les méditations de ceux qui sont au continuel travail de la grâce et de cette oeuvre, soudainement se lèvent et jaillissent sans voies ni moyens aucuns ; tout justement de même font leurs prières. Je parle de leurs prières particulières, non de ces prières qui sont ordonnées par la sainte Église. Car ceux qui sont vrais ouvriers en cette oeuvre, ils n'ont en vénération aucune prière autant que ces dernières, et aussi les font-ils telles et selon la forme et la loi qu'elles ont été ordonnées par les saints Pères avant nous. Mais leurs prières particulières se lèvent toujours plus soudain vers Dieu sans aucune voie ni préméditation particulière, ni rien qui les prépare ou les amène.

Et si elles sont faites de mots, ce qu'elles sont rarement, alors elles ne seront qu'en très peu de mots, oui, et le moins est le mieux. Ah ! oui, et si c'est un seul mot et très bref de syllabe, cela sera meilleur que deux, à mon avis ; et moins encore, si possible, considérant que c'est l'oeuvre de l'esprit, laquelle exige que celui qui la fait soit toujours au plus haut et souverain sommet et à la pointe de l'esprit. Ce qui peut être effectivement vérifié à l'exemple ci-après, pris dans le cours de la nature. Un homme ou femme, effrayé soudain par

quelque accident tel que feu ou mort d'homme ou quelqu'autre que ce soit, brusquement mis à l'extrémité de soi-même, est amené par la hâte et la nécessité à crier ou supplier pour de l'aide. Comment le fait-il ? Assurément non point en beaucoup de mots et paroles, ni même en nombreuses syllabes. Quoi donc alors ? Il lui paraît impossible de s'arrêter en quelque long discours pour proclamer en telle urgence son besoin et l'élan de son esprit : aussi éclate-t-il affreusement dans son agitation extrême et hurle-t-il un petit mot de guère plus d'une syllabe, tel que : Oh! ou Feu! ou Malheur!

Et tel ce petit mot de « Feu ! » atteint plus rapidement et pénètre les oreilles des auditeurs, tel aussi fait un petit mot d'une ou deux syllabes quand il est non seulement prononcé ou pensé, mais encore uniquement formulé en secret dans les profondeurs de l'esprit, lesquelles sont la hauteur, puisqu'en esprit tout est un, la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur. Et bien mieux ce petit mot pénètre-t-il l'oreille du Dieu tout puissant, et plus tôt que telle interminable psalmodie négligemment marmonnée entre les dents. Aussi est-ce pourquoi il est écrit que la courte prière perce le ciel.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET HUITIÈME

Comment et pourquoi cette courte prière perce le ciel.

ET pourquoi perce-t-elle le ciel, cette brève et courte prière d'une unique syllabe ? Parce que, certes, elle est priée en tout esprit : dans la hauteur et dans la profondeur, dans la longueur et la largeur de l'esprit qui la prie. Dans la hauteur est-elle, puisque c'est avec toute la puissance de l'esprit ; et dans la profondeur, puisqu'en cette courte syllabe sont contenues toutes les intelligences de l'esprit. Dans toute sa longueur est-elle, car si toujours il pouvait ressentir ce qu'il sent alors, toujours il crierait ainsi qu'il crie ; et dans sa largeur elle est, car il veut à tous autres ce qu'il veut pour soi-même.

À ce moment est-il que l'âme, après la leçon de saint Paul, « devient capable de comprendre avec tous les saints - non pleinement et absolument, mais en partie et d'une manière qui se trouve en rapport et harmonie avec cette oeuvre - quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur » de l'éternel Dieu et tout amour, puissance et sagesse. L'éternité de Dieu est Sa longueur ; l'amour est Sa largesse ; la puissance est Sa hauteur ; et la sagesse est Sa profondeur. Nulle surprise à ce qu'une âme ainsi et aussi étroitement conformée par la grâce à l'image et à la ressemblance de Dieu son créateur, soit aussitôt entendue de Dieu ! Oui, serait-ce même une âme tout accablée des péchés d'un grand pécheur, lequel est comme s'il était l'ennemi de Dieu, et qu'elle vienne par la grâce à crier de la sorte une brève syllabe dans la hauteur et dans la profondeur, dans la longueur et la largeur de l'esprit, elle n'en serait

pas moins toujours, et par le bruit brutal que fait son cri, entendue et aidée de Dieu.

Vois à l'exemple : si celui qui est ton ennemi mortel, soudain tu l'entendais au comble de l'effroi crier ce petit mot de « feu » ou « hélas ! » ou « malheur ! » alors sans considérer s'il est ou non ton ennemi, mais dans la pure pitié de ton coeur tu serais ému et saisi de compassion par l'angoisse de ce cri et tu te lèverais - oui, oui, serait-ce au beau milieu de la nuit d'hiver! - et tu irais à son secours pour l'aider à éteindre le feu ou pour le conforter et l'apaiser dans sa détresse. Oh, Seigneur! quand un homme peut en grâce devenir si pitoyable et miséricordieux qu'il prenne en compassion son ennemi, nonobstant son inimitié, quelle 126 pitié et quelle miséricorde alors aura Dieu pour un tel cri spirituel de l'âme, fait et conçu dans la hauteur et dans la profondeur, dans la longueur et la largeur de l'esprit, Lui qui a par nature ce que l'homme a par grâce ? Oh! bien plus, bien plus assurément aura-t-Il de miséricorde, et sans nulle comparaison, puisque tant est plus proche la chose ainsi possédée par nature que la chose éternelle qui vous est donnée par la grâce !

COMMENCE ICI LE CHAPITRE TRENTE ET NEUVIÈME

Comment priera un parfait ouvrier de l'œuvre, et ce qu'est en elle-même la prière ; et si quelqu'un prie avec des mots, quels mots s'accordent le mieux au propre de la prière.

ET c'est pourquoi faut-il prier dans la hauteur et dans la profondeur, dans la longueur et la largeur de notre esprit. Et cela, non point par mots et nombreuses paroles, mais en un petit mot d'une brève syllabe.

Mais que sera ce mot ? Certes, il sera un mot tel qu'il s'accorde pour le mieux au propre de la prière. Mais quel mot est donc tel ? Voyons d'abord ce qu'est la prière proprement en elle-même ; et ensuite nous connaissons plus clairement quel mot s'accordera le mieux au propre de la prière.

La prière est proprement en elle-même, non autre chose qu'un pieux élan dirigé vers Dieu pour obtenir le bien et éloigner le mal. Et donc, étant que tout le mal, ou par sa cause ou par état, est tout entier compris et tenu dans le péché, ou Faute, il s'ensuit que lorsque nous voulons intensément prier pour être délivrés du mal, nous n'avons point à prononcer, ou dire, ou penser, ou avoir en l'esprit autre chose, ni aucun autre mot que ce petit mot de « Faute ». Et lorsque nous voulons intensément prier pour obtenir le bien, nous n'avons à crier, que ce soit par parole, par pensée ou par désir, pas autre chose ni aucun autre mot que ce mot « Dieu ». Car en Dieu est tout bien, ensemble par cause et par état ; voilà

pourquoi. Et ne t'étonne point que je pose ces mots à l'exclusion de tous autres : car si j'en pouvais trouver de plus courts, et qui continsent aussi pleinement tout le bien et tout le mal comme font ces deux-là ; ou autrement si Dieu m'avait enseigné à en prendre d'autres, ce sont ceux-ci que j'aurais pris, et les premiers je les eusse laissés là. Et ainsi je te conseille de faire toi-même.

Ne va donc point te mettre en étude et recherche de mots, laquelle étude ne te mènerait nullement en ton propos ni en cette oeuvre, puisque jamais on n'y parvient par l'étude, mais seulement par la grâce. Et c'est pourquoi ne prends toi-même pour ta prière point d'autres mots, malgré ceux que j'ai mis ici, si ce n'est ceux que, par Dieu, tu te sens incité à prendre. Néanmoins, si Dieu te portait à prendre les dits, alors mon conseil est que tu ne les quittes point : j'entends et veux dire pour le cas où tu prierais en paroles, car autrement point. Pourquoi ? c'est que ce sont des mots tout à fait courts. Mais pour tant que soit si grandement recommandée ici la brièveté de prière, jamais cependant sa fréquence n'a du tout à être ralentie. Car c'est prier, comme il a été dit, dans la longueur de l'esprit; et jamais ne devrait cesser ni s'interrompre une telle prière, jusques à temps qu'elle ait pleinement obtenu ce après quoi elle soupirait. Et l'exemple, nous le voyons à cet homme ou cette femme dans l'épouvante comme décrits ci-dessus, lesquels en effet ne cessent non plus de crier ce petit mot de « feu », ou cet autre de « malheur », tant et aussi longtemps qu'ils n'ont point obtenu le plus grand soulagement et le plus grand secours dans leur détresse.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTIÈME

Qu'en le temps de cette oeuvre, l'âme ne donne aucune attention ni considération particulière à aucun vice en soi-même et aucune vertu en soi-même.

ET toi, fais de même, que ton esprit soit tout rempli de la signification spirituelle de ce mot « faute », et sans considération plus particulière à aucune sorte de péché que ce soit, péché véniel ou péché mortel : Orgueil, Colère ou Envie, convoitise, paresse, Gourmandise ou Luxure. Que fait au contemplatif que ce soit tel péché ou tel autre, ou de quelle gravité il est. Puisque tous les péchés, il les voit - je veux dire pendant le temps de cette oeuvre - également graves en eux-mêmes, du fait que le moindre péché le sépare de Dieu et le retranche de sa paix spirituelle.

Et que tu aies sentiment de cette « faute » ou péché comme d'un bloc massif et tu ne sais jamais quoi, mais rien autre que toi-même. Et crie alors sans cesse en esprit cet unique « Faute ! faute ! faute ! Las ! las ! las ! » Lequel cri spirituel, tu apprendras bien mieux de Dieu par l'expérience, que par la parole d'aucun homme quel il soit. Car le meilleur est ce cri en toute pureté d'esprit, sans nulle pensée

particulière ni énoncé d'aucune parole ; à moins toutefois, ce qui est en de rares moments, que par excès et abondance, l'esprit éclate soudain en paroles, le corps et l'âme étant tous deux emplis et accablés du chagrin et de l'empêchement du péché.

Et de même façon feras-tu de ce petit mot de « Dieu » : que ton esprit soit tout rempli de sa signification spirituelle, et sans aucune considération plus particulière à aucune de Ses oeuvres, corporelle ou spirituelle, si bonne, ou meilleure, ou excellente soit-elle - ni non plus à aucune vertu, que puisse susciter en l'âme humaine quelque grâce que ce soit; et nullement tu ne chercheras à voir si c'est Humilité ou Charité, Patience ou Abstinence Espérance, Foi ou Tempérance, Chasteté ou volontaire Pauvreté. Que fait cela au contemplatif ? Puisqu'en toute vertu il trouve et voit, reconnaît et a sentiment de Dieu ; car en Lui sont toutes choses, tout ensemble par cause et par état. C'est pourquoi les contemplatifs { pensent que s'ils ont Dieu, ils ont et possèdent tout bien, et par suite ils ne convoitent rien par considération plus particulière, rien que le seul bien : Dieu. Et toi, fais de même aussi loin que tu le pourras par la grâce : et entends Dieu en tout, et en tout Dieu, afin qu'il n'y ait oeuvre en ton esprit et en ta volonté autre que Dieu seul. Mais parce que tant, et tout aussi longtemps que tu vis en cette misérable vie, c'est ton lot de toujours avoir en quelque part le sentiment de cette horrible et puante masse du péché, telle que si elle était unie et fondue avec la substance de ton être, alors et c'est pourquoi tu penses alternativement et prendras les deux mots : « Faute » et « Dieu », ayant cette connaissance générale que si tu as Dieu, alors tu seras défait du péché ; et si tu peux te défaire du péché, alors tu posséderas Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME

Qu'en toutes oeuvres dessous celle-ci, il faut que les hommes gardent discrétion; mais en celle-ci, aucune.

ET plus loin, si tu me demandes quelle discrétion tu dois avoir et mettre en cette oeuvre, je te réponds et te dis : exactement aucune ! Car en toutes tes autres actions tu mettras de la discrétion, comme à manger, boire, dormir ou protéger ton corps du froid et du chaud trop violents, ou longuement prier ou lire, ou échanger des paroles avec ton prochain. En tout cela tu auras à garder la discrétion, de telle sorte que ce ne soit ni trop, ni trop peu. Mais en cette oeuvre, tu ne tiendras et n'auras à tenir aucune mesure : car je souhaiterais que tu pusses ne jamais cesser au long de toute la longueur et le temps de ta vie.

Je ne dis pas que tu y persévèreras et persisteras toujours avec une égale vigueur et fraîcheur, puisque cela ne peut pas être. Car il

y aura la maladie parfois, et d'autres désordres et fâcheuses dispositions du corps et de l'âme, et maintes autres nécessités de nature, lesquelles te retiendront bien assez, et souvent te feront descendre du haut de ce travail. Mais je dis que tu devrais toujours et sans cesse y être, soit tout sérieusement et directement, soit avec plus de jeu ; c'est-à-dire que tu l'aies toujours : soit de fait et en oeuvre, soit d'intention et en volonté. Et c'est pourquoi, pour l'amour de Dieu, garde-toi tant et du mieux que tu pourras de la maladie, afin de n'être pas toi-même, autant qu'il est possible, la cause de ta faiblesse. Car c'est en vérité que je te dis que cette oeuvre réclame une très grande et complète tranquillité et une entière et pure disposition, tant de corps que d'âme.

Donc, pour l'amour de Dieu, mets de la discrétion dans le gouvernement de ton corps comme de ton âme, et tiens-toi en santé autant que tu le peux. Et si la maladie survient malgré ton effort, prends-la en patience et remets-t'en humblement à la miséricorde, de Dieu : et alors c'est tout, ce qu'il faut. Car je te le dis en vérité, il y a bien des fois où la patience dans la maladie et en diverses autres tribulations plaît à Dieu beaucoup plus que toute dévotion qu'il te plaît avoir et que te permet la santé.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET DEUXIÈME

Qu'à ne mettre aucune discrétion en celle-ci, les hommes auront la discrétion en toutes les autres choses ; et autrement jamais.

MAIS peut-être vas-tu me demander comment tu te conduiras et gouverneras avec discrétion en la nourriture, le sommeil, et toutes ces autres choses. À quoi je pense te répondre très brièvement : « Prends ce qui vient. » Sois toujours et sans cesse à l'oeuvre dans cette oeuvre, sans discrétion aucune, et tu auras le bon discernement pour commencer et finir toutes les autres oeuvres avec une grande discrétion. Car il m'est impossible de penser qu'une âme qui jour et nuit persévère et poursuit cette oeuvre sans cesse ni discrétion aucune, puisse jamais errer et se tromper en quelque une des autres activités et occupations extérieures ; et autrement, au contraire, elle ne peut qu'errer toujours, à mon avis.

Et c'est pourquoi, si je puis avoir cette oeuvre dans le fond de mon âme toujours en considération activement et attentivement, alors je voudrai n'avoir qu'inattention pour le manger et le boire, le sommeil ou la conversation et toutes mes autres actions extérieures. Et certes, j'ai la pensée bien assurée qu'avec cette inattention ou indifférence, je parviendrai à mettre et garder la discrétion en ces choses, plutôt qu'en m'occupant d'elles activement comme si je voulais, par la considération de ces mêmes choses, leur poser une

limite et fixer une mesure. En vérité, je ne viendrai jamais à l'y mettre ce faisant, quels que soient mes actes et mes paroles sur ce point. Laissons dire aux hommes ce qu'ils veulent, et à l'expérience le témoignage et la preuve.

Aussi donc, élève ton cœur dans un aveugle élan d'amour ; et recueille-toi tantôt sur « Faute » et tantôt sur « Dieu ». Dieu que tu voudrais avoir ou posséder, et la faute ou péché dont tu voudrais être délivré. Parce que Dieu te manque; et le péché, tu n'es que trop sûr de l'avoir. Dieu bon vienne à présent à ton secours, puisqu'à présent tu as besoin !

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET TROISIÈME

Qu'il faut absolument que l'homme perde toute idée et tout sentiment de son être propre, si la perfection de cette oeuvre doit réellement être touchée par l'âme en cette vie.

REGARDE qu'en ton intelligence et en ta volonté rien n'oeuvre que Dieu seul. Et tâche à abattre toute connaissance et tout sentiment de quoi que ce soit au-dessous de Dieu ; et rejette bien loin toutes choses sous le nuage d'oubli. Et tu dois comprendre que tu n'as pas seulement à oublier en cette oeuvre toutes les autres créatures que toi-même et aussi leurs actions ou les tiennes, mais encore que tu as, en cette oeuvre, à oublier ensemble et toi-même et tes propres actions pour Dieu, non moins que les autres créatures et leurs actions. Car c'est le propre et la condition de qui aime parfaitement, non seulement d'aimer ce qu'il aime plus que soi-même, mais aussi et encore en quelque sorte . de se haïr soi-même pour l'amour de ce qu'il aime.

Ainsi faut-il que tu fasses toi-même de toi-même : tu dois prendre en dégoût et t'ennuyer de tout ce qui se fait en ton intelligence et en ta volonté, à moins qu'il n'y soit que Dieu seul. Parce que tout ce qui est autre, assurément, quoi que ce soit, cela est entre toi et ton Dieu. Et rien d'étonnant que tu le détestes et haïsses, de penser à toi-même, quand il te faut toujours avoir sentiment du péché, cet horrible et puant bloc massif de tu ne sais pas quoi, lequel est entre toi et ton Dieu : cette masse pesante qui n'est point autre chose que toi-même. Car il te faut penser qu'il est uni et fondu avec la substance de ton être, ah ! comme s'il n'y avait pas de différence et de partage.

Et c'est pourquoi renverse et abats toute connaissance et sentiment des créatures de toutes espèces, mais tout particulièrement de toi-même. Car c'est de cette connaissance et de ce sentiment de toi-même que dépendent ta connaissance et ton sentiment des autres toutes créatures, lesquelles toutes, au regard

de cela, seront facilement oubliées. Car tu verras, en te mettant activement toi-même au fait et à l'épreuve, que lorsque tu auras oublié toutes les autres créatures et toutes leurs oeuvres, oui, et les tiennes propres au surplus, il y aura encore de vivant entre toi et ton Dieu, une connaissance nue et un sentiment de ton être propre, lesquels devront toujours être détruits jusque le temps que tu sentiras sûre et vraie la perfection de cette oeuvre.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET QUATRIÈME

Comment une âme se disposera pour sa part, afin de détruire toute connaissance et sentiment de son être propre.

MAIS à présent tu me demandes comment tu pourras détruire cette nue connaissance et sentiment de ton être propre. Car peut-être bien vas-tu penser que si cela était détruit, tous autres empêchements seraient détruits ; et si tu penses ainsi, tu penses exactement vrai. Mais à cela, je te réponds et dis que sans une toute particulière grâce, tout librement donnée de Dieu, et en outre, de ta part, sans une aptitude et capacité pleinement accordées à recevoir cette grâce, cette nue connaissance et sentiment de ton être ne peuvent d'aucune façon être détruits. Et cette aptitude ou capacité n'est rien autre chose qu'une extrême et profonde affliction spirituelle.

Mais en cette affliction, il importe et il est nécessaire que tu aies et mettes de la discrétion, à cette manière : tu seras attentif, au temps de cette affliction, à ne point par trop rudement efforcer ou ton corps ou ton esprit, mais au contraire à être tout tranquille assis comme dans le dessein de dormir, tout pénétré et plongé dans l'affliction. Car voici l'affliction véritable, voici la parfaite affliction ; et heureux celui qui peut y parvenir ! Tous les hommes ont des sujets d'affliction : mais plus que tous et particulièrement, celui qui sait et a le sentiment de ce qu'il est. Tous les autres chagrins, par comparaison à cette affliction, ne sont que comme jeux à côté de la gravité. Car celui peut avoir grande et grave affliction, qui non seulement sait et sent ce qu'il est, mais, et encore, sait et a le sentiment qu'il est. Et qui n'a jamais ressenti cette affliction, qu'il s'afflige alors : car jamais jusqu'ici il n'a connu l'affliction parfaite. Laquelle affliction, lorsqu'elle est obtenue, purifie l'âme non seulement du péché, mais aussi de la peine qu'elle a méritée du péché ; puis encore elle fait l'âme : capable de recevoir cette joie, laquelle relève l'homme de toute connaissance et sentiment de son être.

Bien conçue en la vérité, cette affliction est toute pleine d'un saint désir ; et autrement, il n'y aurait homme jamais qui pût la subir

et supporter. Car si ce n'était que son âme fût tant soit peu nourrie d'une manière de réconfort par son juste travail, il ne serait autrement pas capable de supporter la peine qu'il a de la connaissance et du sentiment de son être. Car si souvent veut-il avoir la connaissance et le sentiment vrais de son Dieu (autant que faire se peut ici) aussi souvent il sent qu'il ne le peut : car toujours plus il trouve sa connaissance et son sentiment comme occupés et tout remplis du bloc massif, horrible et puant, de soi-même ; lequel il lui faut toujours détester et haïr et toujours rejeter, s'il veut être parfait disciple de Dieu, et par Lui enseigné sur le mont de la perfection ; et si souvent, cela, qu'il va presque jusqu'à la folie dans son affliction. C'est à ce point qu'il pleure et se lamente, lutte et combat, pousse des jurements et des cris d'exécration ; et, pour le dire en bref, il lui paraît si lourd à porter, ce pesant fardeau de soi-même, que jamais plus il ne s'inquiète de ce qui peut lui arriver tant que Dieu n'a point été satisfait et qu'il ne lui aît complu.

Et pourtant au milieu de toute cette affliction, il ne désire point de ne pas être : parce que ce serait démence diabolique et haine de Dieu. Au contraire il lui plaît tout à fait d'être, et il rend grâces du profond du cœur à Dieu de l'excellence et du don qu'Il lui a fait de cet être : car tout ce qu'il désire et ne cesse de désirer, c'est de perdre et quitter la connaissance et le sentiment de son être.

Cette désolation et ce désir, il appartient à chaque âme de les avoir et les sentir en elle, que ce soit d'une manière ou d'une autre : selon que daigne Dieu l'apprendre et enseigner à Ses disciples spirituels avec Son bon plaisir et d'après leurs aptitudes et capacités de corps et d'âme, le degré où ils sont et leur tempérament, jusque le temps où, s'Il le permet, ils pourront être unis à Dieu en charité parfaite — autant qu'il se peut ici-bas.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET CINQUIÈME

Un bon éclaircissement de quelques et certaines illusions et erreurs qui peuvent survenir en cette oeuvre.

MAIS je te dis une chose : c'est qu'en cette œuvre un jeune disciple, lequel n'a point encore la pratique et l'expérience du travail spirituel, peut très facilement être pris dans l'erreur et peut-être, à moins qu'il ne montre aussitôt de la prudence et n'ait la grâce de cesser et humblement se soumettre à son directeur, risquer la ruine de ses forces physiques et le ravage de ses forces intellectuelles et spirituelles, au point de tomber en démence. Et tout cela par suite de l'orgueil, des passions charnelles et de la curiosité de l'intelligence.

Cet errement peut survenir en la manière que voici. Un jeune homme ou une femme, nouveaux en l'école de la dévotion, a entendu parler de cette affliction et de ce désir, apprenant par lecture ou par parole que l'homme doit lever son coeur vers Dieu et n'avoir de cesse en son désir de ressentir l'amour de son Dieu. Et aussitôt les voilà, dans la curiosité de leur intelligence, comprenant ces mots non point spirituellement, comme ils doivent être entendus, mais charnellement dans la sensibilité et matériellement dans le corps ; et ils s'efforcent dans leurs coeurs de chair qu'ils malmènent dans leurs poitrines. Faute de la grâce, et par esprit d'orgueil et de curiosité, ils brutalisent leurs veines et leurs forces corporelles si rudement et si bestialement qu'au bout d'un temps très court, ils tombent dans la frénésie ou dans la mélancolie, et une sorte de languide faiblesse de corps et d'âme, laquelle les porte à se détourner d'eux-mêmes pour chercher au dehors quelque fausse ou quelque vaine charnelle consolation corporelle, comme pour une récréation du corps et de l'esprit. Ou alors, s'ils ne tombent pas en ceci, ils gagnent par leur aveuglement spirituel, par les violences faites à la nature dans leurs poitrines et leurs coeurs de chair pendant le temps de ce travail non point spirituel, mais hostilement bestial, et ils obtiennent d'avoir leurs poitrines enflammées d'une chaleur hors nature dont la cause sera ce mauvais gouvernement et ce dérèglement du corps par l'hostile travail ; ou encore quelque fausse chaleur conçue en eux et suscitée par le Démon, leur ennemi spirituel, et dont la cause sera leur orgueil et la chair et leur curiosité d'esprit. Et cependant, peut-être, ils imagineront que c'est le feu de l'amour obtenu et mérité de la grâce et de la bonté du Saint Esprit.

143

En vérité, de cette illusion et de toutes celles qu'elle entraîne, il sort beaucoup de mal : hypocrisie, hérésie et erreur en grande quantité. Car bien vite après une expérience et un sentiment pareillement faux, vient une fausse science et connaissance de l'école du Démon ; comme aussitôt après une expérience et un sentiment vrais, vient une vraie connaissance de l'école de Dieu. Parce que, je te le dis en vérité, le diable a ses contemplatifs comme Dieu a les Siens.

Cette illusion du faux sentiment et de la fausse connaissance qui le suit, a des variations étonnamment diverses et nombreuses selon la diversité des états, des tempéraments et de la subtilité de ceux qui y sont pris et trompés ; comme a, semblablement, le vrai sentiment et la connaissance de ceux qui y sont sauvés. Mais je ne pose ici pas d'autres errements que ceux auxquels je pense que tu puisses être exposé, si tu te mets jamais au travail de cette oeuvre. Car quel serait le profit pour toi de savoir comment tels grands

clercs, ou tels hommes et femmes à des degrés autres que le tien, sont trompés ? Tout à fait nul, assurément. Et c'est pourquoi je ne t'en dis pas plus que ce qui peut t'assaillir toi-même si tu travailles à cette oeuvre ; et ce que je t'ai dit, c'est en sorte que tu aies de la prudence avec cela dans ton effort et ton travail, si jamais tu devais être attaqué.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET SIXIÈME

Un bon enseignement comment l'homme doit fuir ces illusions, et comment il doit oeuvrer plus par une inclination de l'esprit que par les violences et la rudesse faites au corps.

ET c'est pourquoi pour l'amour de Dieu sois prudent en cette oeuvre, et ne malmène ni trop rudement ni outre mesure ton coeur dans ta poitrine : mais travaille plus par penchant et avec le désir que par quelque inutile force et violence. Car plus il y a de penchant, plus humble tu seras et plus spirituel ; et plus il y a de rudesse, plus tu seras corporel et bestial. Donc sois prudent, car certainement pour ce coeur bestial qui prétendait atteindre la haute montagne de cette oeuvre : il sera rejeté à coups de pierre. Les pierres sont dures et sèches, quant à elles, et elles blessent très douloureusement où elles frappent. Et telles aussi sont ces rudesses de la contrainte : dures assurément quand elles sont attachées au sentiment de la chair et du corps, et sèches entièrement de toute connaissance de la grâce ; et elles blessent très douloureusement l'âme imprudente et l'empoisonnent des simulacres imaginaires des démons. Aussi donc sois prudent avec cette bestiale rudesse, et apprends à aimer par désir, avec un comportement modeste et doux tant du corps que de l'âme ; reçois avec civilité et accepte humblement la volonté de notre Seigneur, et ne te jette pas dessus, tel le lévrier vorace, quelque cruelle que soit ta faim. Et s'il s'en peut parler comme en jouant : ce que je te conseille, c'est de faire en toi de sorte que, refrénant l'impétueux et violent mouvement de ton esprit, ce soit comme si tu ne voulais à aucun prix qu'Il sût jamais combien pressé est ton désir de Le voir, de Le posséder ou d'avoir sentiment de Lui.

C'est ici parler par enfantillage et manière de jeu, penses-tu peut-être ? Mais je suis bien persuadé que qui aura la grâce de faire comme j'ai dit, et en aura l'expérience, il aura sentiment de jouer joyeusement un heureux jeu avec Lui, comme avec son enfant fait le père en l'embrassant et l'étreignant, ce dont il sera fort aise lui aussi.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET SEPTIÈME

Un léger enseignement de cette oeuvre en la pureté du coeur, déclarant comment il est qu'une âme montrera son désir à Dieu d'une manière, et vous au contraire d'une autre manière aux hommes.

REGARDE à n'avoir de surprise aucune parce que j'ai ainsi parlé avec enfantillage et comme follement et en quittant la naturelle discrétion, car je l'ai fait pour certaines raisons, et m'y sentant porté depuis bien des jours, ce me semble, pour toi maintenant aussi bien que pour quelques autres de mes particuliers amis en Dieu, à la fois sentant ainsi, pensant ainsi et parlant ainsi.

Et voici l'une des raisons pourquoi je t'ai dit et prié de cacher de Dieu ton désir. C'est que j'ai foi qu'il viendra plus clairement à Sa connaissance, pour ton profit et l'accomplissement de ton vœu, par cette occultation sus-dite, que par aucune démonstration dont je pense que tu puisses faire preuve et donner cependant. Puis une autre raison est que je voudrais, par une démonstration pareillement occultée, te tirer hors des brutalités grossières du sentiment corporel pour t'amener à la pureté et à la profondeur du sentiment spirituel ; et ainsi, par suite et enfin, t'aider à nouer le noeud spirituel du brûlant amour entre toi et ton Dieu, en l'union spirituelle et la conformité de volonté.

Cela, tu Je connais parfaitement : que Dieu est un Esprit ; et à quiconque il reviendra d'être uni à Lui, il appartiendra que ce soit dans la réalité véritable et la profondeur de l'esprit, loin de toute apparence ou imagination corporelle. La chose sûre, c'est que toute chose est connue de Dieu et que rien ne peut être caché à Sa connaissance, pas plus les choses corporelles que les spirituelles. Mais une chose lui est d'autant plus manifestement montrée et connue, qu'elle est plus cachée dans la profondeur de l'esprit ; étant qu'Il est Esprit, elle lui est beaucoup plus ouverte que toute chose autrement mêlée et enfouie en quelque élément corporel que ce soit. Car toute chose corporelle est plus éloignée de Dieu, selon le cours naturel des choses, que la chose spirituelle quelle qu'elle soit. Pour cette raison, il apparaît que tant que notre désir reste mêlé de quelque matière corporelle — comme il est lorsque nous nous tendons de tout notre effort ensemble d'esprit et de corps — aussi longtemps est-il plus loin de Dieu, et bien plus loin qu'il ne serait s'il venait, par plus de dévotion et plus de penchant, dans la sobriété, la pureté et la profondeur de l'esprit.

Et ici tu peux voir et comprendre quelque chose, en partie, de la raison pourquoi je t'ai prié enfantinement de couvrir et cacher de Dieu le mouvement de ton désir. Mais là, je ne t'ai pas prié de le

cacher tout entièrement, ce qui serait demander une chose folle et complètement impossible et serait la demande d'un fou. Ce que je te demande, c'est de faire en toi ce mouvement de le cacher. Et pourquoi t'en prié-je ? i) Assurément pour cela que je voudrais que tu l'engendrasses dans la profondeur de l'esprit, loin de toute rudesse et grossièreté de quelque corporel mélange, lequel le ferait d'autant moins spirituel, et d'autant plus éloigné de Dieu ; puis encore parce que je sais et connais parfaitement que plus ton esprit a de spiritualité, moins aussi il a de corporel, et donc plus près est-il de Dieu, plus Lui plaît-il et d'autant plus clairement peut-il être vu de Lui. Non point que Son regard puisse jamais sur aucune chose être plus clair que sur une autre, ni à aucun moment plus qu'à aucun autre, puisqu'il est éternellement immuable ; mais parce que tu Lui complais mieux ainsi en la profondeur et pureté d'esprit, car Il est un Esprit.

Et encore une autre raison pourquoi je t'ai dit de faire en toi qu'Il ne connût ton désir, c'est que toi, et moi-même et tous tant que nous sommes, nous demeurons très capables de comprendre et concevoir corporellement une chose qui est dite spirituellement, en sorte que peut-être, si je t'avais prié de montrer et manifester le mouvement de ton coeur à Dieu, peut-être eusses-tu voulu Lui en donner une démonstration corporelle, soit en geste ou en voix ou en parole ou en quelque autre grossière corporelle expression, ainsi qu'il est lorsque tu dois montrer à un autre homme une chose qui est cachée dans ton coeur ; et ainsi ton oeuvre eût été impure. Car c'est d'une manière qu'une chose doit être montrée à l'homme ; et d'une autre manière à Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET HUITIÈME

Comment Dieu veut être servi à la fois par le corps et par l'âme, et comment il récompense les hommes en l'un et l'autre ; et comment il faut, pour les hommes, connaître quand sont bonnes, et quand mauvaises, toutes ces harmonies et autres suavités qui tombent en le corps au moment de la prière.

JE ne dis point ceci parce que je veux que tu te privés et retiennes en quel moment que soit, si tu t'y sens porté, de prier par ta bouche, ou de te prendre soudain, par abondance de piété et grande ferveur en ton esprit, à parler à Dieu comme à homme, lui disant quelque bonne parole ainsi que tu t'y sens porté, telle que : « Bon Jésus ! Beau Jésus ! Doux Jésus ! » ou toute autre semblable ! Non ! à Dieu ne plaise que tu le prennes de la sorte ! Car en vérité, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; et Dieu ne permettrait que je départisse ce que Dieu a couplé et uni : le corps et l'esprit. Car Dieu veut être servi par le corps et par l'âme à la fois tout ensemble,

comme il sied, et il retournera en récompense sa béatitude à la fois dans le corps et dans l'âme. Et en gage et prémices de cette récompense, parfois, ici en cette vie, Il embrasera le corps de Ses dévots serviteurs : non pas une fois ou deux, mais peut-être bien très souvent selon qu'il Lui plaît, l'emplissant de merveilleuses douceurs et consolations. Certaines desquelles douceurs et consolations ne viendront pas de dehors dans le corps par les fenêtres de notre entendement, mais de dedans : surgissant et jaillissant de l'excès et abondance de félicité spirituelle et d'une vraie dévotion en l'esprit. Celles-là n'ont point à être tenues pour suspectes et, pour le dire en bref, celui qui les ressent, je suis certain qu'il ne saurait les avoir en suspicion.

Mais toutes les autres délices, harmonies et consolations, lesquelles arrivent de dehors tout soudain et tu ne sais jamais d'où, je te supplie de les avoir en suspicion. Car elles peuvent être des deux : ou bonnes ou mauvaises ; par un bon ange provoquées quand elles sont bonnes, et par un mauvais ange si elles sont mauvaises. Mais celles-ci ne sauraient en aucune façon être mauvaises si leurs illusions et tromperies, dues à la curiosité d'esprit et au désordre des élans du coeur charnel, sont repoussées comme je t'ai enseigné, ou mieux encore si tu le peux. Et pourquoi ? Assurément par la cause de ce réconfort, c'est-à-dire par le pieux élan de l'amour, lequel ressort du pur esprit et habite en la pureté du coeur. Il y est suscité par la main du tout-puissant Dieu sans moyens et sans voies ; et par là il a en propre d'être toujours éloigné de toute imagination ou de quelque erroné jugement, fausse opinion ou autre, ainsi qu'il peut arriver à l'homme en cette vie.

Quant aux autres toutes consolations et douceurs et harmonies, comment savoir si elles sont bonnes ou mauvaises ? je suis d'avis de ne pas te le dire à présent, et cela parce que cela ne me paraît pas nécessaire. En effet, tu peux le trouver écrit en une autre place dans l'oeuvre d'un autre homme, et mille fois mieux que je ne saurais le dire ou l'écrire : et ainsi pourras-tu et seras-tu capable de ce que j'ai mis ici, beaucoup mieux que ce que j'ai dit. Alors à quoi bon ? C'est pourquoi, donc, je ne m'y attarderai et ne me donnerai de la tablature pour satisfaire au désir de ton coeur, duquel tu m'as fait démonstration jusqu'ici en paroles, et qui est maintenant en actes.

Mais il y a ceci que je peux te dire de ces harmonies et délices qui viennent par les fenêtres de l'entendement et des sens, et qui peuvent être les deux : bonnes ou mauvaises. Que tu en fasses usage sans aucune cesse en cet aveugle et pieux et consentant élan d'amour que je t'ai dit : et alors je n'ai de doute aucun qu'il ne sache parfaitement te renseigner à leur sujet. Et si pourtant tu devais t'en étonner au prime abord, du fait qu'elles te seraient inconnues,

néanmoins cet élan et ce mouvement en toi doit faire que si ferme soit lié ton coeur, que tu ne donneras aucune manière d'importance ni ajouteras grande foi à ces délices, tant qu'elles seront avant le temps où tu en sois intérieurement assuré, soit merveilleusement par l'Esprit de Dieu, ou sinon, extérieurement par le conseil de quelque prudent père.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE QUARANTE ET NEUVIÈME

L'essence et substance de toute perfection n'est rien autre qu'une bonne volonté ; et comment toutes ces délices et harmonies et autres consolations que l'on peut avoir en cette vie, ne sont rien que guère des accidents.

ET c'est pourquoi je te prie, obéis avec docilité et de bonne grâce à cet humble élan d'amour en ton coeur, et suis-le fidèlement : car il veut être ton guide en cette vie et te conduire à la béatitude en l'autre vie. Il est l'essence et substance de toute bonne existence et sans lui, il n'est bonne oeuvre qui puisse avoir commencement ou fin. Il n'est rien autre qu'un bon vouloir et une conformité de volonté à Dieu, et une manière de félicité et parfaite plaisance que tu sens en ta volonté pour tout ce que fait Dieu.

Pareille bonne volonté est la substance de toute perfection. Toutes douceurs, délices et consolations corporelles ou spirituelles, aussi saintes soient-elles, ne lui sont que comme des accidents et ne font rien que dépendre de cette bonne volonté. Accidents, les ai-je dits, car ils peuvent en effet ou survenir ou manquer sans lui ajouter rien ni rien lui retrancher. J'entends bien : en cette vie, car il n'en sera pas ainsi en la béatitude du ciel où ces délices seront unes et sans partage avec la substance, comme sera le corps avec l'âme : ce corps en lequel elles se déversent. Et ainsi est leur substance ici, non autre chose qu'une bonne volonté spirituelle. Et certes je pense que pour celui qui parvient et touche à la perfection de ce vouloir, autant qu'il est ici possible, il ne saurait y avoir de délices ou consolations susceptibles d'arriver à quiconque en cette vie, qu'il ne soit aussi content et joyeux de ne pas avoir, si telle est la volonté de Dieu, que de sentir et avoir.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTIÈME

Quel est le chaste amour ; et comment en de certaines créatures telles consolations sensibles ne sont que rarement, et en d'autres très fréquentes.

E TT par ceci, tu peux voir et comprendre que nous ayons à commander notre entière conduite d'après cet humble élan d'amour en notre volonté. Et à toutes ces autres délices et consolations, pour

si agréables et saintes qu'elles soient, nous ne devons montrer, s'il est séant de le dire, qu'une sorte d'indifférence. Qu'elles viennent, et bienvenues sont-elles. Mais ne te penche point trop vers elles, en crainte de faiblesse : car demeurer par trop longtemps en de telles émotions et larmes si suaves, cela t'enlèverait tes forces beaucoup trop. Peut-être même en viendrais-tu à aimer Dieu pour elles, ce dont tu auras le sentiment si tu grommelles et grognes par trop, quand elles font défaut. Et s'il en est ainsi, alors ton amour n'est encore ni chaste ni parfait.

Car un amour parfait et chaste, s'il souffre que le corps soit nourri de consolations par la présence d'émotions et larmes si suaves, néanmoins ne proteste et grogne aucunement quand elles font défaut selon la volonté de Dieu, mais au contraire en est heureux et satisfait. Et ceci encore que, chez de certaines créatures, il ne soit pas commun qu'elles fassent défaut, alors que de pareilles délices et consolations chez d'autres créatures ne sont que rares.

Et tout ceci est selon la disposition et l'ordonnance de Dieu, tout entièrement pour le profit et le besoin des diverses créatures. Car il est de certaines créatures si faibles et si tendres en esprit, qu'à moins qu'elles ne soient confortées au sentiment de telles délices, elles ne pourraient aucunement supporter ni soutenir la variété des tentations et tribulations dont elles ont à pâtir corporellement et spirituellement, en cette vie, de la part de leurs ennemis. Et d'autres il y a, lesquelles sont si faibles en leur corps, qu'elles ne peuvent faire de grandes pénitences pour se purifier ; et ces créatures-là, dans sa pleine grâce, notre Seigneur veut les purifier en l'esprit par de tels sentiments suaves et telles larmes. Et encore, d'autre part, y a-t-il certaines créatures qui sont d'esprit si vigoureux et fort qu'elles peuvent trouver assez de réconfort en leur âme, à offrir révérencieusement cet humble élan d'amour et la conformité de volonté, lesquelles créatures n'ont elles-mêmes pas tellement besoin du réconfort de ces délices et sentiments corporels. D'entre toutes, l'une plus que l'autre, laquelle est la plus sainte et la plus chère à Dieu ? Dieu le sait, et pas moi.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME

Que les hommes doivent avoir grande attention et prudence, afin de ne comprendre corporellement une chose dite spirituellement ; et qu'il est particulièrement bon d'être attentif et prudent à ces deux mots : « dedans » et « en-haut ».

C'EST pourquoi obéis humblement à cet aveugle élan d'amour dedans ton coeur. Et je n'entends ici ton coeur corporel et de chair, mais ton coeur spirituel, lequel est ta volonté. Et sois bien attentif,

que tu ne conçois point corporellement ce qui est dit spirituellement. Car je te le dis en vérité, ces conceptions et idées corporelles et charnelles de ceux qui ont l'intelligence imaginative et l'esprit de curiosité, elles sont cause de beaucoup d'erreur.

Tu as pu voir un exemple de cela, par ce que je t'ai dit et prié de cacher de Dieu ton désir au dedans de ce qui est en toi. Car il se peut, si je t'avais dit de montrer ton désir à Dieu, que tu eusses conçu la chose plus corporellement que tu ne le fais quand je te prie de le cacher. Parce que tu sais bien que tout ce qui est volontairement caché se trouve enfoui et jeté dans la profondeur de l'esprit. Aussi est-ce mon opinion qu'il est grandement nécessaire d'avoir une extrême prudence¹ et attention à bien entendre les mots qui sont dits avec une intention spirituelle, afin que tu les comprennes et conçois non pas corporellement mais spirituellement, en le sens qu'ils ont ; et tout particulièrement faut-il bien veiller à ce mot « dedans » et à ce mot « en-haut ». Car à mal entendre ces deux mots, il échoit mainte erreur et illusion à celui qui se propose d'être ouvrier en l'oeuvre spirituelle, selon mon jugement ; ce que je sais fort bien, partie par expérience, et partie par ouï-dire. Et de ces illusions, je crois devoir te parler quelque peu, selon mon jugement.

Un jeune disciple en l'école de Dieu, nouvellement détourné du monde, celui-là va s'imaginer que, pour un peu de temps qu'il s'est livré à la pénitence et à la prière, suivant le conseil pris à la confession, il est alors capable d'entreprendre et de prendre sur lui de travailler à l'oeuvre spirituelle dont il a entendu parler soit par paroles ou par lectures, soit encore qu'il en ait lu quelque chose par lui-même. Et par suite, quand il lit ou entend quelque description du travail spirituel — et notamment comment un homme « doit rentrer au dedans de soi-même » ou comment il doit « se dépasser soi-même » — aussitôt, tant par aveuglement d'âme que par charnelle curiosité d'esprit, il s' imagine entendant mal et se méprenant sur ces mots, être appelé par la grâce à travailler à cette oeuvre, parce qu'il sent en soi un désir et penchant naturels vers les choses cachées. Et c'est à tel point que si son directeur spirituel ne veut point lui accorder de se mettre à oeuvrer en cette oeuvre, aussitôt le voilà grommelant contre ce directeur et pensant — peut-être même, oui, affirmant à ses semblables — qu'il ne peut trouver personne qui sache et puisse pleinement le comprendre. Et c'est pourquoi tout aussitôt, par témérité et présomption en sa curiosité, il ira quittant l'humble prière et la pénitence pour se mettre, croit-il, à un tout spirituel travail au dedans de son âme. Lequel travail, à le bien et véritablement comprendre, n'est pas plus un travail corporel qu'il n'est un travail spirituel, et, bref, est un travail contre nature, dont le diable est le patron. Et c'est là le plus court chemin vers la

mort du corps et de l'âme, car c'est folie et non sagesse, et qui conduit l'homme en démence. Et pourtant ils ne le croient point : car ils n'ont d'autre propos, en ce faisant, que de penser à Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET DEUXIÈME

Que ces jeunes présomptueux disciples entendent mal et se méprennent à ce mot « dedans », et des illusions et erreurs qui s'ensuivent.

ET c'est de cette manière, que cette folie dont je parle est engendrée. Ils lisent bien ou entendent dire qu'ils doivent quitter toute occupation extérieure de leurs facultés, et qu'ils doivent travailler intérieurement ; mais comme ils ignorent ce qu'est le travail intérieur, ils opèrent de travers. Car ils tournent leurs facultés et pensées corporelles intérieurement dans leur corps, contre le cours de nature ; et ils font effort, se contraignant comme s'ils voulaient voir au dedans avec leurs yeux corporels, entendre intérieurement avec leurs oreilles, et ainsi de suite de tous leurs sens et facultés, odorat, tact, sentiment intérieur. Et par là ils se renversent et vont à rebours du cours naturel ; puis aussi par la curiosité d'esprit ils exténuent leur imagination tant indiscretement qu'ils finissent par se mettre à l'envers le cerveau dans la tête ; et tout aussitôt, alors, le diable a le pouvoir de provoquer illusoirement quelque fausse lumière ou des sons, d'agréables odeurs dans leurs narines, des goûts exquis en leur bouche, et maintes flammes et chaleurs bizarres dans leur poitrine corporelle ou leurs entrailles, dans leur dos ou dans leurs reins, et dans leurs membres.

Et néanmoins, dans ces illusions tout imaginaires, ils sont persuadés cependant qu'ils voient et qu'ils ont un tranquille souvenir de leur Dieu, sans l'obstacle d'aucune vaine pensée, ce qui est assurément le cas en une certaine manière, puisqu'ils sont tellement remplis et bourrés de mensonge que la vanité, en effet, ne peut plus les toucher. Et pourquoi ? Parce que lui, ce même ennemi qui leur susciterait de vaines pensées s'ils étaient en la bonne voie, lui-même et celui-là est le maître-ouvrier et le patron de ce travail. Et sache bien, sache-le bien, qu'il ne lui plaît ni ne lui convient à lui-même de s'arrêter. Le souvenir de Dieu, non, il ne le leur retire aucunement, par peur de se voir alors suspecté.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET TROISIÈME

De diverses pratiques incongrues que suivent ceux qui quittent l'oeuvre que dit ce livre.

DE nombreuses et surprenantes pratiques, suivent ceux qui sont dans l'illusion de ce faux-oeuvre ou dans quelque contre-façon

du même, lesquelles sont bien éloignées de ce que font ceux qui sont vrais disciples de Dieu : car ceux-ci n'ourent jamais la bienséance dans leurs pratiques, tant corporelles que spirituelles. Mais il n'en va pas de même de ces autres. Qui voudrait ou pourrait les observer tels et où ils sont à ce moment, à supposer qu'ils eussent les paupières ouvertes, celui-là les verrait les yeux fixes comme des fous et le regard en coin comme s'ils voyaient le diable. Et certes il est bon qu'ils soient sur leurs gardes, car l'ennemi n'est pas loin, vraiment. Certains chavirent leurs yeux dans la tête tels des moutons en tournis qu'on a frappés au front, et comme s'ils allaient mourir sur l'heure. D'aucuns penchent la tête d'un côté comme s'ils avaient un ver dans l'oreille. D'aucuns gargouillent et sifflent du gosier lorsqu'ils devraient parler, comme s'ils n'avaient plus de souffle en le corps : et c'est là proprement l'état d'un hypocrite. D'autres braillent et gémissent à pleine gorge, tant avides ils sont, et pleins de hâte à dire ce qu'ils pensent : et c'est là l'état des hérétiques, chez lesquels et autres semblables la présomption et curiosité maintient toujours l'erreur qu'ils soutiennent de même.

Maintes pratiques désordonnées et incongrues ressortent de cette erreur, pour qui les pourrait toutes observer. Néanmoins il en est de si étranges, qu'ils parviennent à les refréner en grande partie devant les autres. Mais si ces hommes pouvaient être vus tels qu'ils sont en privé, alors, certes, elles ne seraient point cachées ; comme non plus, je crois, elles ne le resteraient à celui qui se mettrait tout droit à contredire à leur opinion, lequel, bientôt, pourrait les voir apparaître et éclater en quelque point. Ce qui n'empêche qu'ils n'en pensent pas moins que tout ce qu'ils font, l'est pour l'amour

de Dieu et le maintien de la vérité. Or, en vérité, je crois avec foi que si Dieu n'accomplit un miracle de Sa miséricorde afin de les faire cesser bien vite, à tant aimer Dieu de cette façon, ils finiront tout droit, et effarés, chez le diable.

Ce n'est pas que je dise que le diable ait d'aussi parfaits serviteurs en cette vie, qu'il puisse les tromper et illusionner et infecter de toutes ces choses imaginaires ici décrites, non ; encore qu'il y en ait plus d'un, hélas ! qui soit infecté d'elles toutes ; mais je dis qu'il n'y a sur la terre de parfait hypocrite, ni d'hérétique accompli, qui ne soit coupable de quelque chose de ce que j'ai déclaré, ou peut-être vais-je déclarer si Dieu le permet.

Car certains hommes sont affligés, dans leur comportement corporel, d'habitudes si joliment étranges que, pour écouter, ils jettent leur tête fantastiquement de côté et pointent du menton, la bouche toute béante comme s'ils entendaient par la bouche et non par les oreilles. D'autres, pour parler, pointent du doigt ou sur leurs

doigts, ou sur leur propre poitrine ou sur celle de celui à qui ils parlent. D'aucuns sont incapables de se tenir assis tranquilles ou tranquilles debout, ou tranquilles couchés, sans remuer du pied ou quelque chose dans leurs mains. D'aucuns rament des bras pour parler, comme s'ils avaient une grande eau à passer à la nage. D'autres sont toujours là à sourire et à rire à chaque nouveau mot qu'ils disent, comme s'ils étaient de ces filles qui pouffent ou des bouffons de foire pris de fou-rire. Une allégresse décente leur irait très bien, avec un comportement sobre et modeste du corps en leur maintien joyeux.

Je ne dis point que toutes ces pratiques incongrues soient en elles-mêmes de graves péchés, ni même que ceux qui font ainsi soient eux-mêmes de grands pécheurs. Mais je dis que si ces incongrues et désordonnées façons se rendent maîtresses de qui les a, et qu'il ne puisse s'en défaire au moment qu'il le veut, alors je dis qu'elles sont signes d'orgueil, d'esprit de curiosité et d'excessive impatience et ambition de savoir. Et particulièrement sont-elles des signes vrais de l'instabilité du coeur et de l'inquiétude de l'esprit ; et tout particulièrement par le manquement et abandon de l'oeuvre que dit ce livre.

Telle est aussi l'unique raison pourquoi je me suis tant étendu sur ces illusions et erreurs, ici, dans cet écrit : c'est que l'ouvrier spirituel reconnaîtra par elles, et mettra son oeuvre à l'épreuve.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET QUATRIÈME

Comment est-il que par la vertu de cette oeuvre, un homme est gouverné en la pleine sagesse, et devient parfaitement décent tant de corps que d'âme.

QUICONQUE aura d'être en cette oeuvre, il en sera tenu et gouverné en la parfaite décence, tant en son corps qu'en son âme ; et par tous ceux qui le voient, il en sera sympathiquement considéré. Si bien que l'homme ou la femme le moins favorisés à ce point de vue, s'ils venaient en cette vie à oeuvrer en cette oeuvre, leur faveur tout soudain et gracieusement se trouverait changée, de telle sorte que tout homme de bien, les rencontrant, se montrerait heureux et joyeux de leur compagnie, et plus, s'estimerait par leur présence aidé et assisté de la grâce à se tourner vers Dieu.

Et c'est pourquoi, ce don, l'obtienne quiconque peut, par la grâce, l'avoir : car quiconque le possède authentiquement et l'a en vérité, il saura et pourra se gouverner et se conduire par la vertu y attachée, et non seulement pour soi-même, mais pour tout ce qui dépend de lui. Aucune nature et nulle disposition n'échappera à sa prudence. Et très bien saura-t-il se faire semblable à ses semblables,

que ceux-ci soient pécheurs invétérés ou non, sans avoir en lui-même aucun péché ; et tous qui le verront en seront étonnés, et, avec l'assistance de la grâce, il entraînera autrui à travailler et à oeuvrer en l'esprit même où il oeuvre lui-même.

Ses paroles et ses encouragements seront empreints de la sagesse spirituelle, et avec feu et avec fruit prononcés en une sobre fermeté et très douce assurance, sans aucune des simagrées et flûteries des hypocrites. Parce qu'il y en a qui, de toutes leurs forces intérieures et extérieures, empaillent leurs discours, s'imaginant se préserver et soutenir contre toute manière de chute par les nombreuses paroles humblement flûtées et les gestes d'apparente dévotion : lesquels regardent plus à paraître saints aux yeux des hommes que de l'être effectivement à ceux de Dieu et de Ses anges. Parce que ces gens-là, ils s'affectent beaucoup plus et attribuent une importance bien plus grande à tel geste ou parole qui choque et paraît incongru aux humains, qu'à mille vaines pensées et puantes intentions de péché qu'ils acceptent d'avoir en eux et supportent avec indifférence de déployer à la vue de Dieu, des saints et des anges du ciel. Ah ! Seigneur Dieu ! c'est bien où se trouve intérieurement l'orgueil, que se rencontrent extérieurement en pareille abondance les paroles humbles et flûtées ! Mais ce qui sied et convient, je te l'assure, à ceux qui sont humbles au dedans, c'est que l'humilité et la décence de geste et de parole, au-dehors, soient accordées à l'humilité qu'ils ont au fond du coeur, — et ils n'ont point besoin qu'elle s'exprime en des voix brisées ou flûtées, à l'encontre des dispositions de la nature et du caractère qu'ils ont. Parce que, s'ils sont vrais, ils parlent avec toute la fermeté et l'ampleur de la voix .et dé l'esprit qui sont en eux. Et qui possède de nature une voix grosse et brutalement éclatante, s'il parle par chuchotements et flûteries — à moins, bien sûr, qu'il ne soit malade, ou autrement que ce soit entre lui et son Dieu, ou entre lui et son confesseur — alors il donne là un véritable signe d'hypocrisie. Et j'entends bien ici l'hypocrisie âgée comme la jeune hypocrisie.

Que dirais-je de plus, de ces illusions et tromperies venimeuses et empoisonnées ? Je crois et pense véritablement qu'à défaut, par la grâce, de quitter et laisser ces chuchoteries et flûteries hypocrites, qui sont entre l'orgueil secrètement enfoncé dans le coeur intime et toute l'humilité extérieure des paroles, l'âme égarée risque et va très bientôt sombrer dans l'affliction et la désespérance.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET CINQUIÈME

Comment sont dans l'illusion ceux-là qui, suivant l'ardeur de leur esprit, jugent et condamnent sans discrétion quelqu'un d'autre.

CERTAINS hommes, l'Ennemi les trompera de cette manière: Très merveilleusement il enflammera leur esprit à vouloir le respect et le maintien de la loi de Dieu en autrui, et la destruction en tous les autres du péché. Jamais il ne les tentera, ceux-là, par une chose manifestement mauvaise : il les fera se vouloir tels des prélats pleins de zèle à surveiller tous les degrés de la vie chrétienne de leurs ouailles, ou comme fait un abbé pour ses moines. Tous les hommes, ils vont les reprendre de leurs défauts et manquements, tout juste comme s'ils étaient chargés et avaient cure de leurs âmes : et toujours ils pensent, ce faisant, qu'ils ne feraient rien pour Dieu, s'ils ne disaient aux autres leurs défauts.

Ils affirment n'y être portés que par le feu de la charité et par l'amour de Dieu qu'ils nourrissent en leur coeur : et ils mentent, en vérité, parce que c'est par le feu de l'enfer, qu'ils le font lequel flambe en leur âme et leur imagination.

Telle est la vérité sûre, apparaissant comme il suit. Le diable est un esprit, lequel n'a point de corps en nature, pas plus qu'un ange. Mais il n'en est pas moins, cependant, que chaque fois que le diable ou un ange, avec la permission de Dieu, prendra un corps pour quelque mandement à quelque humain en cette vie, c'est accordé à l'ouvrage et oeuvre dont il est le ministre que sera ce corps en sa qualité, et à sa ressemblance en quelque manière. Les exemples, nous les avons en les Saints Écrits. Car chaque fois qu'un ange a été envoyé en corps, dans l'Ancien Testament comme aussi dans le Nouveau, toujours il est apparu montrant, soit par son nom, soit par quelque accessoire ou qualité de son corps, quelle était la matière ou le message de sa mission spirituelle. Or, il va en de même pour l'Ennemi. Car lorsqu'il apparaît en corps, il figure corporellement de quelque manière ce que seront ses serviteurs en esprit. Dont exemple on pourra prendre à ceci, plutôt qu'à toutes autres choses, car je le tiens de quelques disciples en la nécromancie, lesquels ont en leur science l'évocation des mauvais esprits, et aussi de quelques-uns auxquels le diable est apparu en semblance de corps. C'est que toujours, et quelle que soit l'apparence de corps en laquelle il apparaisse, le diable n'a qu'une seule narine, laquelle est grande et béante ; et jamais si heureux que de l'ouvrir, afin que le regard de l'homme y plonge et puisse voir par là en son cerveau, dans sa tête. Ce cerveau n'est rien autre que le feu de l'enfer, car l'Ennemi ne saurait avoir autre cerveau ; et s'il peut faire un homme y regarder, il n'en demande pas plus. Car l'homme à cette vue perdra les sens à jamais. Mais un parfait praticien nécromantique sait cela bien assez, et par suite, il prend les dispositions dont il est capable, pour que le diable ne l'y incite.

Et donc ainsi est-il comme je dis, et ai dit, que toujours quand le diable prend un corps, il figure en quelque qualité de ce corps, ce que sont ses serviteurs en esprit. Car il enflamme à ce point l'imagination de ses contemplatifs avec le feu de l'enfer, que ceux-ci tout soudain abandonnent toute prudence et discrétion en leurs idées et, sans autre avis, ils prendront sur eux de juger et blâmer autrui sans retard de ses défauts : cela parce qu'ils n'ont eux-mêmes qu'une narine, spirituellement parlant. Parce que cette division qui est en le nez corporel de l'homme, laquelle sépare une narine de l'autre, signifie qu'un homme doit garder et avoir la discrétion spirituelle, et qu'il peut distinguer le bon du mauvais, et le mauvais du pire, et le bon du meilleur, avant que de donner jugement aucun, de quoi que ce soit qu'il voit ou entend faire ou dire devant lui. Et par l'humain cerveau est spirituellement entendue l'imagination, puisque de par nature elle habite et travaille en la tête.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET SIXIÈME

De la déception de ceux qui suivent plus la curiosité de l'intelligence naturelle, et plus l'enseignement appris à l'école des hommes, que la doctrine commune et le conseil de la sainte Église.

D'AUCUNS pourtant, bien qu'ils ne soient trompés en l'erreur que j'ai ici posée, n'en abandonnent pas moins la sainte doctrine et le conseil de l'Église par curiosité d'esprit dans l'ordre naturel et par érudition livresque et science orgueilleuse. Ceux-là et tous leurs sectateurs s'appuient infiniment trop sur leur propre savoir ; et puisqu'ils ne sont jamais fondés sur une vie de vertu et sur un sentiment d'aveugle humilité, ils méritent par là d'entretenir en eux un faux sentiment illusoire et conçu par l'ennemi spirituel. Ce qui va à tel point qu'à la fin ils éclatent et blasphèment tous les saints, les sacrements, les statuts et ordonnances de la sainte Église. Humains charnels qui vivent dans le monde, ils pensent que les statuts de la sainte Église sont trop durs pour s'y amender, et les voici très bientôt et tout facilement qui joignent les hérétiques et les soutiennent fermement : et tout cela parce qu'ils pensent suivre avec eux une voie plus aisée que celle ordonnée par la sainte Église.

En vérité, celui qui ne veut point suivre l'étroite voie du paradis, il suivra la douce pente de l'enfer ; voilà ce que je pense. Chaque homme en fera la preuve soi-même ; mais je pense bien que tous les hérétiques de cette sorte et leurs sectateurs, s'ils pouvaient être clairement vus ce qu'ils seront au dernier jour, ils seraient vus tout accablés (comme ils sont) des grands et affreux péchés du monde en leur horrible chair, secrètement, à côté de leur prétention ouverte à maintenir leur erreur : de telle sorte qu'ils soient proprement appelés les disciples de l'Antéchrist. Car il est écrit d'eux, que

malgré toute leur fausse pureté extérieure, ils n'en sont pas moins intérieurement de complets et repoussants débauchés.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET SEPTIÈME

Comment tels jeunes présomptueux disciples entendent mal et se méprennent à ce mot « en-haut », et des illusions et erreurs qui s'ensuivent.

RIEN de plus sur ceci quant à présent, mais avançons en notre matière : comment ces jeunes présomptueux disciples spirituels méseussentent cet autre mot « en-haut ».

Car s'il se fait qu'ils ont lu eux-mêmes, ou entendu lire ou dire que les hommes devaient élever leur coeur vers Dieu, aussitôt les voilà qui lèvent leurs yeux aux étoiles comme s'ils voulaient être par delà la lune, et qui tendent l'oreille comme s'ils allaient entendre un ange du ciel se mettre à chanter. Ces hommes-là, en la curiosité de leur imagination, vont tantôt percer les planètes et faire un trou au firmament, à le regarder de la sorte. Ils vont se faire un Dieu à leur convenance, qu'ils vont vêtir de riches vêtements et asseoir sur un trône autrement plus somptueux que tout ce qui jamais a été dépeint sur la terre. Ils vont s'imaginer des anges à figure corporelle, et faire de chacun un ménestrel avec des instruments plus étranges et plus divers que tout ce qui a jamais été vu ou entendu ici-bas. Et le diable en trompera et illusionnera certains très merveilleusement.

Car il leur enverra une sorte de rosée, nourriture des anges penseront-ils, tandis qu'elle descendra du ciel et tombera doucement et délicieusement en leur bouche ; et c'est pourquoi ils ont pris l'habitude de demeurer assis la bouche béante comme s'ils voulaient attraper des mouches. Et là, pourtant, tout cela qui n'est qu'illusion ne leur en paraît que plus saint ; mais ils ont l'âme parfaitement vide, pendant ce temps, de toute vraie dévotion. Ils n'ont que vanité et mensonge au coeur, par la faute de l'étrange travail de leur curiosité.

Et encore bien souvent le diable leur feindra des sons insolites dans leurs oreilles, des lumières et éclairs merveilleux en leurs yeux, d'exquis parfums en leurs nez : et tout cela n'est que fausseté. Mais ils ne le croient aucunement, pensant trouver leur exemple, pour regarder ainsi en-haut et s'employer de la sorte, en saint Martin qui vit Dieu, par révélation, au milieu de Ses anges, enveloppé de son manteau, ou encore de saint Étienne, lequel vit notre Seigneur debout en le ciel, et de tant d'autres ; et encore du Christ, lequel fit ascension en corps au ciel, à la vue de Ses disciples. Aussi disent-ils que nous devons avoir les yeux levés ainsi là-bas, en-haut.

J'admets et concède bien qu'en le comportement du corps, nous dussions lever eu-haut et les yeux et les mains si nous y sommes appelés en esprit. Mais j'affirme que l'oeuvre de notre esprit n'a nullement à être dirigée en-haut ou en-bas, ni d'un côté ni de l'autre, ni en avant ni en arrière, comme il est quand il s'agit du corps. Pourquoi ? C'est que notre oeuvre doit être spirituelle et non corporelle, ni corporellement engendrée.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET HUITIÈME

Qu'un homme ne doit prendre son exemple à saint Martin ou saint Étienne, pour tendre en-haut son imagination corporelle pendant le temps de la prière.

CAR ce qu'ils disent de saint Martin et de saint Étienne, bien qu'ils eussent vu ces choses de leurs yeux corporels, elles ne leur furent montrées cependant que par un miracle et en témoignage de quelque chose de spirituel. Et tous savent très bien que le manteau de saint Martin n'est point venu en substance sur le propre corps du Christ, étant qu'Il n'avait nul besoin de Se préserver du froid en S'en couvrant : mais par miracle il était là, et en figure de ce que tous, nous sommes capables d'être sauvés, et d'être unis spirituellement au corps du Christ. Et quiconque vêtira un pauvre ou fera toute autre bonne action pour l'amour de Dieu, corporellement ou spirituellement, à qui sera dans le besoin, celui-là peut être assuré qu'il le fait spirituellement au Christ même : et il sera récompensé substantiellement tout comme s'il l'avait fait au corps personnel du Christ. Ce qu'Il a dit Lui-même en l'Évangile. Mais encore a-t-Il pensé que ce n'était suffisant, et Il l'a affirmé après par un miracle : et c'est pour cette raison qu'Il S'est montré à saint Martin en révélation. Et toutes les révélations jamais vues en apparence corporelle, ici, en cette vie, par aucun homme, ont un sens et une signification spirituelle. Et je pense que si ceux-là, à qui elles ont été montrées, avaient été assez spirituels, ou s'ils avaient pu spirituellement comprendre leurs significations spirituelles, jamais ils ne les eussent eues corporellement. Et c'est pourquoi rejetons la rude écorce, et nourrissons-nous de la moelleuse amande.

Mais comment ? Non point comme ces hérétiques, lesquels peuvent bien être comparés à des fous, ayant cette habitude que, toujours, ayant bu dans une coupe splendide, ils la jettent et fracassent contre le mur. Non, ce n'est pas ce que nous ferons, si nous voulons bien faire. Car nous ne serons jamais assez nourris du fruit, que nous méprisons l'arbre ; ni non plus assez désaltérés, que nous dussions briser la coupe après avoir bu. L'arbre et la coupe, c'est ainsi que je nomme le miracle visible et aussi toutes les convenables observances corporelles, lesquelles sont en accord

harmonieux avec l'oeuvre spirituelle et ne la desservent point. Le fruit et la liqueur, c'est ainsi que je nomme la signification spirituelle de ces miracles visibles et corporelles observances convenables : telles que lever en-haut les yeux au ciel, ou les mains. Si elles sont faites sur un mouvement et appel de l'esprit, alors elles sont bien faites ; et autrement, elles sont hypocrisie, et mauvaises. Si elles sont vraies et contiennent leur fruit spirituel, alors pourquoi les mépriser ? Puisque l'homme baise la coupe pour le vin qui est dedans.

Et parce que notre Seigneur, lorsqu'Il fit ascension au ciel en Son corps, prit Son chemin vers en-haut dans les nuages, à la vue de Sa mère et de Ses disciples en leurs yeux corporels, s'ensuit-il que nous dussions en notre oeuvre spirituelle, pour cela, toujours regarder en-haut de nos yeux corporels, comme cherchant à Le voir corporellement assis dans le ciel, comme saint Martin le vit, ou debout, comme saint Étienne ? Non. Assurément Il ne S'est point montré à saint Étienne corporellement en le ciel pour la raison qu'Il voulait nous donner l'exemple de lever, en notre oeuvre spirituelle, nos yeux corporels au ciel, regardant si nous pourrions Le voir assis là, ou debout comme Le vit saint Étienne, ou couché. Car comment est Son corps au ciel — assis, debout ou couché — aucun homme ne le sait. Et il n'est besoin de rien plus savoir, hors que Son corps est uni à l'âme, tout un et sans partage. Le corps et l'âme, à savoir Son humanité, unie à sa Divinité, de même tout un et sans partage. Qu'Il soit assis, ou debout, ou couché, point n'est besoin de le savoir : mais qu'Il est là comme il Lui plaît et dans Son corps autant qu'il Lui convient et comme il Lui sied le mieux.

Car s' Il s'est montré corporellement couché, debout ou assis, à quelque créature en cette vie, cela fut fait avec une signification spirituelle et non pour la façon corporelle qu'Il a d'être en le ciel. En suit l'exemple : Par être debout, s'entend la promptitude à l'assistance. C'est ainsi qu'il est dit communément à un ami, par un ami, en la bataille corporelle : « Tiens bon, ami, bats-toi ferme et n'abandonne le combat trop facilement, puisque je me tiendrai avec toi. » Lequel ne veut pas dire uniquement être corporellement debout, puisque aussi bien cette bataille peut être à cheval et non à pied, ou encore en mouvement et non point fixe debout. Ce qu'il veut dire, c'est qu'il sera prêt à l'aider. Et c'est la raison pourquoi notre Seigneur S'est montré corporellement debout en le ciel à saint Étienne, lequel était au martyre : pour cela, et non pour nous donner exemple de regarder en-haut vers le ciel. Comme s'il avait dit, en la personne de saint Étienne, à tous ceux qui souffrent persécution pour Son amour :

« Regarde, Étienne ! aussi réellement que j'ouvre ce firmament corporel, lequel est appelé ciel, et que tu peux M'y voir debout, aussi

réellement aie foi que je suis debout spirituellement à ton côté par la puissance de Ma Divinité. Et je suis prêt à t'aider ; aussi tiens-toi ferme en la foi et souffre intrépidement les coups de ces dures pierres qui te sont jetées : car je te couronnerai dans la béatitude pour ta récompense ; et non seulement toi, mais tous ceux qui souffrent persécution pour Moi de quelque manière. »

Et ainsi peux-tu voir que ces corporelles apparitions sont faites avec un sens et signification spirituelle.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE CINQUANTE ET NEUVIÈME

Qu'un homme ne doit pas prendre exemple à l'ascension corporelle du Christ, pour tendre en-haut son imagination corporelle pendant le temps de la prière : et que temps, lieu et corps, tous trois sont à oublier en toute oeuvre spirituelle.

ET si maintenant tu me dis une chose ou l'autre, touchant l'ascension de notre Seigneur, et que, parce qu'elle s'est faite corporellement, pour cela elle a une signification corporelle autant que spirituelle, puisqu'Il est monté tout ensemble vrai Dieu et vrai homme : à cela je te répondrai qu'Il avait été mort, et qu'Il était revêtu d'immortalité, et qu'ainsi nous serons tous au Jour du Jugement. Et alors nous serons faits si subtilement en le corps et en l'âme tout ensemble, que nous nous trouverons aussi vite alors avec le corps où il nous plaira, que nous le sommes actuellement en pensée spirituellement ; que ce soit en-haut ou en-bas, d'un côté ou de l'autre, devant ou derrière, ce sera tout un et semblablement bon, comme le disent les clercs ; et ainsi je pense. Mais à présent tu ne peux parvenir au ciel corporellement, non, mais spirituellement. Et même ce sera si spirituellement que cela ne peut être d'une quelconque manière corporelle, et pas plus en-haut qu'en-bas, d'un côté que de l'autre, ni en avant ni en arrière.

Et sache bien que tous ceux qui se mettent à être ouvriers spirituels, et particulièrement en l'oeuvre que dit ce livre, bien qu'ils lisent « élève en-haut » et « va au dedans » et malgré tout ce qui, en ce livre, est appelé un élan, appel, mouvement, néanmoins ils doivent être très attentifs à ceci, que cet élan et mouvement ne porte corporellement en-haut, ni dedans, et n'est en aucune manière un élan comme s'il allait d'une place à une autre place. Et encore quand il y est parlé de repos, que cependant ils ne pensent pas que ce soit un repos comme de rester en un lieu sans bouger de là. Car la perfection de cette oeuvre est si pure et si spirituelle en elle-même, que si elle est bien conçue et véritablement entendue, elle sera vue autrement et très loin de quel mouvement et quel lieu que soit.

Et il serait mieux et non sans raison de l'appeler un brusque changement, au lieu d'un mouvement quelconque d'endroit. Car temps, lieu et corps les trois doivent être oubliés en tout travail spirituel. Et c'est pourquoi sois prudent en cette oeuvre, à ne pas prendre la corporelle ascension du Christ pour exemple de tirer et tendre corporellement en-haut ton imagination, pendant le temps de ta prière, comme si tu voulais grimper par delà la lune. Car il n'en serait d'aucune manière ainsi, spirituellement. Mais si tu devais faire ascension corporellement au ciel, de même que le Christ a fait, alors tu pourrais prendre exemple à celle-là : seulement il y a que personne hormis Dieu ne le peut, comme Lui-même l'a affirmé, disant : « Il n'est personne qui puisse monter au ciel si ce n'est Celui seulement qui est descendu du ciel, et S'est fait homme par amour de l'homme. »

Or, si cela était possible, comme en aucune manière cela ne peut être, alors cela serait par abondance et débordement de l'oeuvre spirituelle et uniquement par la puissance et le pouvoir spirituel, tout éloigné de quelque tension et effort que ce soit de l'imagination corporelle, pas plus en-haut que dedans, d'un côté ou de l'autre.

Et c'est pourquoi laisse ces faussetés : il n'en va point ainsi.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTIÈME

Que la grand'route et la plus immédiate du ciel est parcourue par les désirs, et non par les pas de la marche.

MAIS à présent, il se peut bien que tu me demandes comment cela est donc, et comment alors il en va ? Car il te paraît avoir preuve authentique et évidente que le ciel est en-haut : parce que le Christ a fait ascension corporellement en-haut dans les airs, et qu'Il a envoyé selon Sa promesse, d'en-haut corporellement le Saint-Esprit, à la vue de tous Ses disciples ; et telle est notre foi. Et c'est pourquoi tu penses et te demandes, puisque tu as cette vraie et réelle évidence, pourquoi tu ne dirigeras pas corporellement en-haut ton esprit pendant le temps de ta prière.

Et à cela, je veux te répondre autant que je le peux dans ma faiblesse, et je dis : puisque le Christ, étant qu'il était ainsi, devait faire ascension corporellement et par suite envoyer corporellement le Saint Esprit, alors il était plus convenable que ce fût en-haut dans la hauteur plutôt qu'en-bas et de dessous, ou derrière, ou devant, ou d'un côté ou de l'autre. Mais autrement que pour cette convenance, il ne Lui était d'aucune nécessité de s'éloigner en montant plus qu'en descendant ; je veux dire quant à la proximité et promptitude du chemin. Car le ciel spirituel est aussi proche eu-bas qu'en-haut,

et aussi proche en-haut qu'en-bas, et autant derrière que devant, et devant que derrière, et d'un côté comme de l'autre. En sorte que quiconque a vrai désir d'être au ciel, il y est alors à l'instant même spirituellement. Car c'est par les désirs et non point par les pas de la marche, que la grand'route et la plus prompte du ciel est courue. Et c'est pourquoi saint Paul a dit, parlant de lui-même et de maints autres ainsi : quoique nos corps soient présentement ici sur la terre, néanmoins pourtant notre vie est au ciel. Il entendait par là leur amour et désir, lequel est spirituellement leur vie. Et très-assurément l'âme est aussi réellement en vérité là où elle aime, qu'elle est en le corps où elle vit et auquel elle donne la vie. Et c'est pourquoi, si nous voulons spirituellement aller au ciel, il ne sert de rien de tirer et tendre notre esprit en-haut pas plus qu'en-bas, ni d'un côté plus que de l'autre.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET UNIÈME

Que toute chose corporelle est sujette et obéit à la spirituelle, par laquelle elle est commandée en le cours naturel, et non point le contraire.

NÉANMOINS, il y a quelque utilité à lever nos yeux et nos mains corporellement vers le ciel corporel auquel les astres sont attachés. Je veux dire, si nous y sommes entraînés par l'oeuvre de notre esprit, et non autrement. Car toutes choses corporelles sont les sujettes des choses spirituelles, et d'après elles réglées et commandées, et non point le contraire.

On peut en voir l'exemple à l'ascension de notre Seigneur : car lorsque le temps fixé fut venu, où il Lui convint de retourner à Son Père corporellement en Son humanité, laquelle humanité ne fut et ne sera jamais absente de Sa Divinité, alors, en toute-puissance, par la vertu du Saint-Esprit, l'humanité avec le corps suivit la Divinité en l'unité de la Personne. La visible apparence de quoi, il convenait mieux et il était mieux accordé qu'elle fût en montant et en-haut.

Cette même sujétion du corps à l'esprit peut être, en manière véritable, conçue par la preuve de l'oeuvre spirituelle que dit ce livre, pour ceux-là qui y travaillent. Car à l'instant qu'une âme s'y dispose effectivement, tout aussitôt et soudainement, à l'insu même de celui qui opère, le corps, qui peut-être juste avant qu'elle commençât, était incliné vers la terre, ou penché d'un côté ou de l'autre pour l'aise charnelle, par la vertu et force de l'esprit est redressé tout droit : suivant par manière et semblance corporelle l'oeuvre de l'esprit, laquelle est spirituelle. Et ainsi est-ce qu'il convient le mieux que ce soit.

Et c'est pour la raison de cette même convenance que l'homme — lequel est de toutes les créatures de Dieu la plus séante de corps et la plus digne — n'est point fait ployé vers la terre, comme le sont tous autres animaux, mais dressé droit vers le ciel. Pourquoi cela ? Parce qu'il doit figurer en l'apparence corporelle l'oeuvre et le travail spirituel de l'âme, laquelle oeuvre et lequel travail, il leur appartient d'être droits spirituellement, et non point spirituellement tortus et ployés. Prends bien garde que je dis spirituellement droit, et non corporellement. Car comment pourrait être une âme, laquelle n'a par nature aucune manière et matière de cor-poralité, entraînée corporellement droite debout ? Non, non ; cela ne peut pas être.

Et c'est pourquoi prends garde à ne concevoir corporellement ce qui est signifié spirituellement, quoique cela soit dit en paroles corporelles, telles que sont celles de « en-haut » ou « en-bas », « dedans » ou « dehors », « derrière » ou « devant », « d'un côté » ou « de l'autre côté ». Car quelque spirituelle que puisse jamais être une chose en elle-même, néanmoins, s'il faut en parler, et puisque le discours est oeuvre corporelle et faite et engendrée par la langue, laquelle est un instrument du corps, on ne le pourra faire qu'avec toujours des mots corporels. Mais qu'importe ? Doit-il s'ensuire qu'on le comprenne et conçoive corporellement ? Non, certes, mais bien spirituellement, comme il est entendu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET DEUXIÈME

Comment un homme doit connaître quand son oeuvre spirituelle est au-dessous de lui ou sans lui, et quand elle est avec lui ou en lui, et quand elle est au-dessus de lui et sous son Dieu. corps, néanmoins ils sont au-dessous de ton âme.

Tous les anges et toutes les âmes, encore que confirmés et ornés de la grâce et des vertus, et par là au-dessus de toi en pureté, néanmoins ne sont qu'égaux à toi en nature.

Au-dedans de toi en nature sont les pouvoirs et facultés de ton âme, desquels les trois principaux sont la Mémoire, la Raison et la Volonté ; et en second l'Imagination et la Sensibilité.

Au-dessus de toi en nature, il n'est rien autre chose que Dieu seul.

Partout et toujours où il sera écrit et question de toi, en spiritualité, alors il s'entend de ton âme et non de ton corps. Et donc, tout selon la chose à quoi sont occupées les facultés de ton âme, ainsi jugeras-tu de l'excellence ou condition de ton oeuvre : savoir si elle est au-dessous de toi, en toi, ou au-dessus de toi.

ET pour cela, que tu sois capable de mieux connaître comment doivent être conçus spirituellement ces mots qui sont dits corporellement, j'ai pensé à te donner les significations spirituelles de certains mots qui échoient à l'oeuvre spirituelle. En sorte que tu puisses connaître clairement et sans erreur quand ton oeuvre est au-dessous de toi et sans toi, quand elle est avec toi et encore au-dedans de toi, et quand elle est au-dessus de toi et sous ton Dieu.

Toutes les sortes de choses corporelles sont en-dehors de ton âme et au-dessous d'elle en la nature, oui ! et même le soleil et la lune et les étoiles toutes, encore qu'ils soient au-dessus de ton corps, néanmoins ils sont au-dessous de ton âme.

Tous les anges et toutes les âmes, encore que confirmés et ornés de la grâce et des vertus, et par là au-dessus de toi en pureté, néanmoins ne sont qu'égaux à toi en nature.

Au-dedans de toi en nature sont les pouvoirs et facultés de ton âme, desquels les trois principaux sont la Mémoire, la Raison et la Volonté ; et en second l'Imagination et la Sensibilité.

Au-dessus de toi en nature, il n'est rien autre chose que Dieu seul.

Partout et toujours où il sera écrit et question de toi, en spiritualité, alors il s'entend de ton âme et non de ton corps. Et donc, tout selon la chose à quoi sont occupées les facultés de ton âme, ainsi jugeras-tu de l'excellence ou condition de ton oeuvre : savoir si elle est au-dessous de toi, en toi, ou au-dessus de toi.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET TROISIÈME

Des pouvoirs et facultés de l'âme en général, et comment la mémoire en particulier est une principale puissance, laquelle contient en elle toutes les autres facultés et toutes les choses en lesquelles elles oeuvrent.

LA Mémoire est en elle-même une puissance de telle sorte, qu'à proprement parler et d'une certaine manière, elle n'opère pas elle-même. Mais la Raison et la Volonté sont deux puissances opératives, et aussi le sont de même l'Imagination et la Sensibilité. Toutes ces quatre facultés et leurs oeuvres, la Mémoire les contient et les comprend en elle-même. Mais autrement on ne saurait dire que la Mémoire opère, si ce n'est qu'une telle compréhension soit une oeuvre et opération.

De là s'ensuit que j'appelle certains pouvoirs de l'âme, les uns principaux et les autres secondaires.

Non parce qu'une âme est divisible, puisqu'elle ne peut l'être : mais parce que toutes ces choses auxquelles elle opère sont divisibles, certaines étant principales comme choses toutes spirituelles, certaines autres étant secondaires comme choses toutes corporelles. Les deux principales puissances opératives, la Raison et la Volonté, oeuvrent purement en elles-mêmes à des objets tout spirituels, sans l'aide ni le secours des autres deux puissances secondaires. L'Imagination et la Sensibilité oeuvrent brutalement à des objets tout corporels, qu'ils soient présents ou absents, dans le corps et avec les sens corporels. Mais par elles deux, sans l'aide et secours de la Raison et de la Volonté, jamais une âme ne parviendrait à connaître la vertu et les caractères des créatures corporelles, ni non plus la cause de leur existence et création.

Et pour cela est-il que la Raison et la Volonté sont appelées puissances principales : parce qu'elles oeuvrent en pur esprit sans rien de corporel en quelque sorte ; et secondaires l'Imagination et la Sensibilité, parce qu'elles opèrent et oeuvrent dans le corps avec les instruments du corps, lesquels sont nos cinq sens. La Mémoire est appelée une puissance principale parce qu'elle contient en elle spirituellement non seulement toutes les autres facultés, mais par là, aussi, toutes les choses où elles oeuvrent. Ce que tu vois à l'expérience.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET QUATRIÈME

Des deux autres facultés principales : la Raison et la Volonté ; et de l'oeuvre de celles-ci avant le péché, et après.

nous désirons le bien, et reposons sans fin avec plein consentement et contentement éternel en Lui. Avant que l'homme eût péché, la Volonté n'avait pouvoir d'être trompée en son choix, en son amour, ni en aucune de ses oeuvres. Parce qu'elle possédait de nature la saveur de toute chose telle qu'elle était ; mais à présent elle ne peut faire ainsi, que seulement si elle est ointe de la grâce. Car souvent, par suite de l'infection du péché originel, elle a comme bonne la saveur d'une chose, laquelle est pleinement mauvaise et n'a que l'apparence du bien. Et tout ensemble ces deux : la Volonté elle-même et la chose qui est voulue, la Mémoire les comprend et les contient en elle.

LA Raison est le pouvoir par lequel nous séparons le bien du mal, le mauvais du pire, le bien du meilleur, et le pire du pire, et le meilleur du meilleur de tout. Avant que l'homme eût péché, la Raison pouvait de nature faire naturellement tout ce partage. Mais si aveugle est-elle à présent par la faute du péché originel, qu'elle ne saurait accomplir cette oeuvre sans être illuminée de la grâce. Et

tout ensemble ces deux : la Raison elle-même et la chose à quoi elle travaille, sont compris et contenus dans la Mémoire.

La Volonté est le pouvoir par lequel nous choisissons le bien, après qu'il a été discriminé par la Raison ; et par lequel aussi nous aimons le bien,

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET CINQUIÈME

Du premier des pouvoirs secondaires, de son nom l'Imagination ; et des oeuvres et de l'obéissance de celle-ci à la Raison, avant le péché et après.

L'IMAGINATION est un pouvoir par lequel nous nous représentons toutes images des choses présentes et absentes ; et ensemble, elle et la chose où elle oeuvre, sont contenues dans la Mémoire. Avant que l'homme eût péché, l'Imagination était si obéissante à la Raison, à laquelle elle est comme une servante, qu'elle ne lui mandait jamais une image contrefaite de quelque créature corporelle, ni aucune image fantastique de quelque créature spirituelle ; mais à présent ce n'est pas ainsi. Car à moins qu'elle ne soit refrénée par la lumière de la grâce en la Raison, jamais elle ne cessera, dans la veille comme dans le sommeil, de représenter des images contrefaites des créatures corporelles, ou autrement des fantômes, lesquels ne sont rien d'autre que des représentations corporelles de choses spirituelles, ou encore des représentations spirituelles de choses corporelles. Ce qui est toujours feinte et fausseté, et très prochain de l'erreur.

Cette désobéissance de l'Imagination peut très bien être conçue en ceux qui sont nouvellement tournés du monde à la dévotion, dans le moment de leur prière. Car avant que le temps vienne, où l'Imagination soit en grande part refrénée par la lumière de la grâce en la Raison, comme il est par la continuelle méditation de choses spirituelles —telles que sont la propre misère de l'homme, la Passion de notre Seigneur et Sa Bonté, et beaucoup d'autres — jamais ils ne pourront d'aucune manière rejeter les étonnantes et diverses pensées, fantaisies et images, lesquelles sont mandées et imprimées en leur esprit par la seule lumière et curiosité de l'Imagination. Et tout cela, et cette désobéissance, est la peine reçue du péché originel.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET SIXIÈME

De l'autre pouvoir secondaire, de son nom la Sensibilité ; et des oeuvres et de l'obéissance de celle-ci à la Volonté, avant le péché et après.

Avant que l'homme eût péché, cette Sensualité était si obéissante à la Volonté, à laquelle elle est comme une servante, qu'elle ne lui mandait jamais ni plaisance ou déplaisance désordonnées devant aucune créature corporelle, ni quelque fallacieux sentiment spirituel de plaisir ou de déplaisir mis dans nos sens par quelque ennemi spirituel. Mais à présent ce n'est pas ainsi : car à moins qu'elle ne soit réglée et commandée, par la grâce en la Volonté, à souffrir humblement et à sa mesure la peine reçue du péché originel, laquelle consiste en l'absence des comforts nécessaires et en la présence de déconforts efficaces, et donc à refréner son sensible plaisir à l'absence de ces déconforts et à la présence de ces comforts, — toujours elle veut misérablement et lascivement se vautrer, comme un porc dans sa bauge, dans les richesses de ce monde et l'immondice de la chair aussi bien, tellement que toute notre vie en soit infiniment plus bestiale et charnelle, qu'elle n'est autrement humaine ou spirituelle.

LA Sensibilité est une faculté de notre âme, regardant et régnaant sur les sens corporels par lesquels nous avons corporellement la connaissance et le sentiment des créatures corporelles toutes qu'elles soient, plaisantes ou déplaisantes. Et elle possède deux parties : l'une par laquelle il est pourvu aux besoins et nécessités de notre corps ; l'autre par laquelle il est satisfait aux désirs des sens corporels. Car c'est le même pouvoir qui proteste et maugrée lorsque le corps manque de son nécessaire, et qui nous pousse, quant à répondre à nos besoins, à prendre plus que nos besoins pour satisfaire aux désirs de nos sens ; le même qui se plaint du manque de choses et créatures plaisantes et se délecte délicieusement à leur présence, qui se plaint de la présence des choses et créatures désagréables et se délecte délicieusement à leur absence. Toutes ces deux choses ensemble, le pouvoir et son objet, sont contenues dans la Mémoire.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET SEPTIÈME

Que qui ne connaît point les facultés d'une âme et la manière de leurs opérations, facilement peut être trompé en la compréhension des paroles spirituelles et des opérations spirituelles ; et comment une âme est faite un Dieu en grâce.

Von donc, ami spirituel ! en quelle misère, telle que tu peux voir, nous sommes tombés par le péché : et quoi d'étonnant, donc, à ce que nous soyons aveuglement et aisément trompés dans la compréhension et l'entendement des paroles spirituelles et des spirituelles opérations, — et plus particulièrement ceux qui ne connaissent là les facultés et pouvoirs de leurs âmes et les manières de leurs opérations ?

Car toujours lorsque la Mémoire est occupée de quelque objet corporel, — aurait-il été pris pour la meilleure d'entre toutes les fins — tu es pourtant au-dessous de toi-même en cette occupation ou travail, et hors de toute âme. Et toujours, lorsque tu as sentiment que ta Mémoire est occupée des caractères et subtils états des facultés de ton âme en leurs opérations et oeuvres spirituelles, comme sont vices ou vertus, de toi ou de quelque créature, laquelle est spirituellement et ton égale en nature, et cela afin de pouvoir par là apprendre à connaître ce toi-même en prévision et en vue de la perfection : alors tu es au-dedans de toi-même et égal avec toi. Mais toujours lorsque tu sens ta Mémoire occupée d'aucune manière d'objet corporel ou spirituel, mais uniquement de la substance même de Dieu, ainsi qu'il est et peut être à l'expérience de l'oeuvre que dit ce livre : alors tu es au-dessus de toi, et sous ton Dieu.

Au-dessus de toi, tu es : puisque tu parviens à venir par la grâce au-delà de ce que, par nature, tu peux et pourrais atteindre. C'est-à-dire à être uni à Dieu, en esprit, par l'amour, et par conformité de volonté. Et sous ton Dieu, tu es : puisque, et bien qu'on puisse d'une certaine manière affirmer qu'à ce moment Dieu et toi ne sont pas deux, mais un, en esprit — à tel point que toi ou un autre, connaissant d'expérience cette unité par la perfection de l'oeuvre, pourra très assurément, au témoignage de l'Écriture, être appelé un Dieu — néanmoins tu es au-dessous de Dieu. Et pourquoi ? C'est qu'Il est Dieu de nature et sans commencement ; tandis que toi, qui naguère étais en substance néant, et qui, bientôt après que tu fus, par Sa puissance et Son amour, fait quelque chose, te fis toi-même pire que néant par le péché volontaire et accepté, ce n'est que par Sa miséricorde et sans mérite aucun de ta part, que tu es fait un Dieu en la grâce, uni à Lui en esprit sans partage, tout ensemble ici et dans la béatitude du ciel et sans fin. Et ainsi, bien que tu sois un avec Lui en la grâce, cependant tu es loin au-dessous de Lui en nature.

Vois donc, ami spirituel ! Ici tu peux voir et comprendre quelque chose, en partie, de ce que celui qui ne connaît pas les facultés de son âme et la façon dont elles opèrent, il peut très facilement être trompé en l'entendement des mots écrits dans un dessein spirituel. Et par là tu peux apercevoir la cause pourquoi je n'ai point eu l'audace de te commander et prier de montrer pleinement et ouvertement ton désir à Dieu, mais t'ai enfantine-ment requis de faire en toi en sorte de le cacher et couvrir. Et je l'ai fait, cela, par crainte que tu ne conçusses corporellement ce qui était entendu spirituellement.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET HUITIÈME

Que corporellement nulle part, est partout spirituellement ; et comment l'homme du dehors appelle néant l'oeuvre que dit ce livre.

ET de la même manière, si quelque autre homme te disait de recueillir tout en toi-même tes facultés et tes sens, et ainsi d'adorer Dieu — bien que ce qu'il dise soit parfaitement bien et tout vrai, ah ! et personne ne dirait plus vrai, pour peu que cela soit bien conçu — néanmoins, par crainte des illusions et erreurs, et que ces mots soient entendus corporellement, je ne t'ai point prié de le faire. Regarde à n'être en aucune façon au dedans de toi-même. Très vite je te dirai, et en bref : ce n'est pas que je veuille que tu sois hors de toi-même, ni au-dessous, ni derrière, ni d'un côté, ni de l'autre.

« Mais où donc, demandes-tu, faut-il que je sois ? Nulle part, à ce qu'il paraît ! » Et oui, réellement tu l'as bien dit : car c'est là que je te veux avoir. Parce que nulle part, corporellement : c'est partout, spirituellement. Regarde et veille bien à ce que ton oeuvre spirituelle ne soit nulle part corporellement ; et alors, où que soit la chose sur laquelle en substance tu travailles en ton esprit, sûrement toi, tu seras là en esprit, aussi véritablement et réellement que ton corps est en la place où tu es corporellement. Et bien que tes sens corporels ne puissent trouver là rien qui les alimente, et qu'il leur paraisse que c'est rien et néant ce que tu fais, soit ! fais donc ce rien, et fais-le pour l'amour de Dieu. Et ne t'en va de là, mais travaille activement dans ce rien avec le vigilant désir de vouloir et posséder Dieu que nul homme ne peut connaître. Car je te le dis véritablement, qu'il me vaut mieux d'être en ce nulle part corporellement, luttant et combattant avec cet aveugle rien, plutôt que d'être un seigneur si grand, que je puisse être partout où je le désire, jouant joyeusement et me distrayant de tout ce quelque chose qui est au Seigneur son bien et sa possession.

Laisse ce partout et ce quelque chose, et abandonne-le pour ce nulle part et ce rien. Que t'importe que jamais tes sens ne trouvent raison de ce rien ? car bien assurément je ne l'en aime que mieux, puisqu'il est en lui-même d'une si parfaite excellence qu'ils ne peuvent s'en saisir et en tirer parti. Ce rien peut mieux être senti par expérience, plutôt que vu : car il est tout aveugle et tout obscurité à ceux qui n'ont que brièvement jeté les yeux sur lui. Et pourtant, pour parler plus près de la vérité encore, une âme est plus aveugle en lui par l'abondance et l'excès de lumière divine, qu'elle n'est aveugle par la ténèbre ou le manque de lumière corporelle.

Or, quel est-il, celui qui l'appelle un rien ? Assurément, c'est l'homme extérieur, et non pas l'homme intérieur. Notre homme intérieur l'appelle un Tout, car par lui, il apprend à connaître la

raison de toutes choses corporelles et spirituelles, sans aucune considération plus particulière à aucune chose que ce soit.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET NEUVIÈME

Comment il est que l'affection d'un homme est merveilleusement changée en sentiment spirituel en ce rien, quand il est conçu nulle part.

PRODIGIEUSEMENT est métamorphosée l'affection humaine en sentiment spirituel par ce rien quand il est conçu nulle part. Car au premier instant qu'une âme y regarde, elle y trouvera et verra tous les actes peccamineux particuliers qu'elle a commis depuis la naissance, de corps et d'esprit, représentés obscurément ou secrètement. Et où qu'elle se tourne alentour, toujours elle les verra devant ses yeux : jusqu'à ce que le temps vienne, où, avec beaucoup de dur et pénible travail, et maint cruel soupir, et maintes larmes amères, elle s'en soit en grande part lavée. Parfois il lui semblera, pendant ce travail, regarder là comme en enfer, tellement il lui semblera qu'elle désespère de triompher jamais de cette peine, en la perfection du parfait repos spirituel. Jusqu'à ces profondes entrailles, il y en a beaucoup qui parviennent ; mais par l'énormité de la peine qu'ils sentent et par l'absence de réconfort, alors ils reviennent en arrière à la considération de choses corporelles, cherchant de charnels réconforts extérieurs au lieu des spirituels, qu'ils n'eussent pas manqué d'avoir s'ils avaient tenu bon.

Car celui qui tient bon ressent parfois quelque réconfort, et a quelque espérance de perfection : car il sent et voit que nombre de ses péchés anciens sont en grande partie, avec l'aide de la grâce, effacés. Néanmoins encore il se sent toujours au milieu de la peine, mais il pense qu'elle aura une fin, car elle va toujours diminuant peu à peu. Et c'est pourquoi il appelle ceci non autrement que purgatoire. Parfois, il n'y trouve marqué aucun péché particulier, mais alors il lui paraît que le péché soit tout un bloc massif d'il ne sait jamais quoi, mais cependant rien autre que lui-même ; et alors il peut être appelé ce qu'il est : la base et la peine du péché originel. Parfois, il lui paraîtra être au paradis ou au ciel, pour diverses merveilleuses délices et nombreux réconforts et consolations, joies et vertus bénies qu'il y trouve. Et parfois, il lui paraîtra que ce soit Dieu, pour la paix et repos qu'il y trouve.

Ah ! qu'il pense ce qu'il veut ; car toujours et toujours il le trouvera un nuage d'inconnaissance, lequel est entre lui et son Dieu.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET DIXIÈME

Que par le dépassement et la cessation de nos sens corporels, nous commençons à venir plus promptement à la connaissance des choses spirituelles ; comme par le dépassement et la cessation de nos sens spirituels, nous commençons à venir plus promptement à la connaissance de Dieu, autant qu'il est possible, par grâce, ici-bas.

ET c'est pourquoi travaille ferme en ce rien et nulle part, et laisse tes sens corporels du dehors et tout ce qu'ils font : car je te le dis véritablement, cette oeuvre ne peut et ne saurait être conçue par eux.

Car par tes yeux, tu ne te fais idée d'une chose, si ce n'est qu'elle est large ou longue, grande ou petite, ronde ou carrée, loin ou près, et qu'elle a telle couleur. Et par tes oreilles, rien que le bruit ou quelque manière de son. Par ton nez, rien que la puanteur ou le parfum. Et par le goût, rien que l'aigreur ou douceur, amertume ou fadeur, l'agrément ou dégoût. Et par le toucher, rien que le chaud ou froid, le tendre ou dur, le lisse ou rugueux. Et véritablement, ces qualités et quantités, Dieu ne les a, ni aucune chose spirituelle. C'est pourquoi donc, laisse tes sens externes et ne travaille point avec eux, pas plus intérieurement qu'extérieurement ; car tous ceux qui se mettent à être ouvriers spirituels intérieurement, et qui s'imaginent pouvoir cependant entendre ou voir, sentir ou goûter, soit intérieurement soit extérieurement, les choses spirituelles, ceux-là sont assurément dans l'illusion et font oeuvre contre nature.

Car par nature, les sens sont ordonnés en sorte qu'avec eux, les hommes puissent avoir connaissance de toutes choses corporelles extérieures ; mais en aucune façon ils ne peuvent parvenir, avec eux, à la connaissance des choses spirituelles : par leurs opérations, veux-je dire. Parce que par leur cessation et impuissance, nous le pouvons, de la manière que suit : lorsque nous lisons ou entendons parler de certaines choses, et par suite comprenons que nos sens extérieurs ne peuvent nous renseigner ni apprendre aucunement quelle est la qualité de ces choses, alors nous pouvons véritablement être assurés que ces choses sont spirituelles et non corporelles.

De semblable manière en va-t-il de nos sens spirituels, lorsque nous travaillons à la connaissance de Dieu Lui-même. Car un homme aurait-il comme jamais la compréhension et connaissance de toutes choses spirituellement créées, néanmoins il ne peut jamais, par l'oeuvre de cette intelligence, venir à la connaissance d'une chose spirituelle non-crée, laquelle n'est autre que Dieu. Mais par l'impuissance et cessation de cette intelligence, il le peut : car la chose devant laquelle elle est impuissante n'est pas autre chose que Dieu seul. Et c'est pourquoi saint Denis a dit : « la plus

parfaite connaissance de Dieu est celle où Il est connu par inconnaissance. » Et en vérité, quiconque voudra regarder aux livres de saint Denis, il trouvera que ses paroles affirment, et clairement confirment, tout ce que j'ai dit et pourrai dire, du commencement à la fin de ce présent traité. Mais autrement je ne le citerai, ni lui ni aucun autre Docteur, quant à moi cette fois-ci. Car si autrefois, les hommes ont pu penser faire acte d'humilité en ne tirant rien de leurs propres têtes, qui ne fût affirmé sur l'Écriture et les paroles des Docteurs, c'est aujourd'hui devenu une recherche et une ostentation d'habileté érudite.

À toi, cela ne servirait de rien, et c'est pourquoi je ne le fais point. Car celui qui a des oreilles, qu'il entende ; et celui qui se sent porté à croire, qu'il croie : car autrement ils ne le feront.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET ONZIÈME

Que certains ne sauraient parvenir à avoir expérience de la perfection de cette oeuvre autrement qu'en un temps d'extase, et que d'autres la peuvent avoir quand ils veulent en le commun état de l'âme humaine.

CERTAINS estiment la matière de ceci si ardue et périlleuse, qu'ils affirment qu'on ne peut y venir sans un préalable travail énormément énergique, et encore n'est-ce que rarement, et seulement en un temps d'extase. Et à ces hommes je veux répondre, autant que le peut ma faiblesse, et dire : que tout est selon l'ordonnance et disposition de Dieu, et aussi selon l'aptitude et capacité de l'âme à laquelle est donnée cette grâce de la contemplation et de l'oeuvre spirituelle.

Car il en est certains qui n'y peuvent parvenir sans de longs et nombreux exercices spirituels, et encore ne sera-ce que rarement qu'ils auront expérience de la perfection de cette oeuvre, et sur un appel tout particulier de notre Seigneur : lequel est dénommé extase. Mais il en est d'autres, lesquels sont si subtils en grâce et en esprit, et si familièrement avec Dieu en cette grâce de la contemplation, qu'ils peuvent l'avoir quand ils veulent en le commun état de l'âme humaine : assis, marchant, debout ou à genoux. Et encore en ce temps, ils ont pleine et libre disposition de tous leurs sens corporels et spirituels, et ils peuvent en user s'ils le désirent (non sans quelque empêchement, certes, mais non point important ou grave). L'exemple des premiers, nous l'avons par Moïse, et des seconds, par Aaron le prêtre du Temple : car, en effet, cette grâce de la contemplation est figurée par l'Arche du Testament dans l'ancienne Loi, et les ouvriers en cette grâce sont figurés par ceux qui touchent le plus à cette Arche de façon ou d'autre, comme en témoigne

l'Histoire. Et très bien est-il que cette grâce et cette oeuvre soient comparées à l'Arche. Car tout justement comme en cette Arche étaient contenus tous les bijoux et reliques du Temple, de même aussi en ce minuscule amour porté vers ce nuage, sont contenues toutes les vertus de l'âme humaine, laquelle est le spirituel Temple de Dieu.

Moïse, avant qu'il pût venir à voir cette Arche, et cela pour apprendre comment elle devait être faite, avec un long et grand travail avait gravi la montagne jusqu'au sommet, et là il était demeuré, et six jours occupé dans un nuage : attendant jusqu'au septième jour que notre Seigneur daignât lui montrer la manière de faire la construction de cette Arche. Et par ce long travail de Moïse et la tardive démonstration, sont entendus et compris ceux qui ne peuvent venir à la perfection de cette oeuvre spirituelle sans un long travail préalable : et encore ne sera-ce que rarement, et quand Dieu daignera la leur montrer.

Mais ce que Moïse ne pouvait venir à voir que rarement, et non sans un long grand travail, cela, Aaron l'avait en son pouvoir, du fait de son office, et il pouvait le voir dans le Temple, à l'intérieur, en le Voile, aussi souvent qu'il lui plaisait d'y entrer. Et par Aaron sont entendus et compris tous ceux dont j'ai parlé ci-dessus, lesquels, par leur pénétration spirituelle, avec l'assistance de la grâce, peuvent assigner à eux la perfection de cette oeuvre comme il leur plaît.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET DOUZIÈME

Qu'un ouvrier en cette oeuvre ne doit ni juger ni penser du travail d'un autre en cette oeuvre, selon son propre sentiment intérieur.

Vois ! Par là tu peux comprendre que celui à qui il est donné de ne voir et sentir la perfection de cette oeuvre que par un long travail, et encore rarement, celui-là peut facilement être dans l'erreur s'il parle, pense et juge d'autrui selon ce qu'il connaît par lui-même, décidant qu'il n'y peut parvenir que rarement et non sans un grand travail. Et de même sera dans l'erreur celui qui peut l'avoir quand il veut, s'il juge des autres d'après soi-même, disant qu'ils peuvent l'avoir quand ils veulent. Non ! laisse cela : assurément ce n'est pas ainsi qu'il faut. Car peut-être bien, quand et s'il plaît à Dieu, ceux qui ne peuvent l'atteindre aussitôt et ne l'ont que rarement, après un long travail, ceux-là plus tard y arriveront quand ils voudront, et aussi souvent qu'il leur plaira. Et l'exemple de ceci, nous l'avons par Moïse, lequel d'abord ne l'eut que rarement et non sans grand travail, ce don de voir comment était l'Arche, sur la montagne, pour après la voir en le Voile aussi souvent qu'il lui plaisait.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET TREIZIÈME

Comment, à l'image de Moïse, de Béséléel et d'Aaron qui s'occupèrent de l'Arche du Testament, nous avons trois manières de perfection en cette grâce de la contemplation, laquelle grâce est figurée par cette Arche.

TROIS hommes ont été les plus importants de ceux qui s'occupèrent de cette Arche de l'Ancien Testament : Moïse, Béséléel et Aaron. Moïse apprit de notre Seigneur sur la montagne comment elle devait être faite. Béséléel la réalisa et la mit à l'intérieur du Voile, selon qu'était l'exemple qui avait été montré sur la montagne. Et Aaron eut à la garder dans le Temple, la voyant et touchant aussi souvent qu'il lui plaisait.

À la ressemblance de ces trois, nous avons trois manières de perfection en cette grâce de la contemplation. Parfois nous y avons perfection seulement par la grâce, et alors nous sommes à l'image de Moïse, lequel, par toute cette ascension et ce pénible travail qu'il avait eu sur la montagne, ne la pouvait voir que rarement : et même cette vue, il ne l'avait que lorsqu'il plaisait à notre Seigneur de la lui montrer, et non qu'il l'eût méritée, et en récompense de son travail. Parfois nous y avons perfection par notre pénétration spirituelle, avec l'assistance et aide de la grâce ; et alors nous sommes à l'image de Béséléel, lequel ne pouvait voir l'Arche devant qu'il ne l'eût faite par son propre travail, assisté de l'exemple qui avait été montré à Moïse sur la montagne. Et parfois nous y avons perfection par l'enseignement d'autres hommes, et alors nous sommes à l'image d'Aaron, lequel avait en sa garde et en son habitude de voir et toucher quand il lui plaisait, cette Arche que Béséléel avait réalisée et confectionnée de ses mains.

Voici donc, ami spirituel ! par cet ouvrage, quelque enfantin et impropre qu'en soit le langage, et encore que je sois une misérable créature tout indigne d'enseigner autrui, je remplis néanmoins l'office de Béséléel : confectionnant et déposant en quelque sorte entre tes mains la manière de cette Arche spirituelle. Mais bien mieux que je ne fais et plus excellemment, tu peux oeuvrer toi-même si tu veux être Aaron : c'est-à-dire en travaillant et opérant continuellement et sans cesse à l'intérieur, et pour toi et pour moi. Fais ainsi, je t'en prie, pour l'amour de Dieu tout-puissant. Et puisque nous avons été tous deux appelés à oeuvrer en cette oeuvre, je te demande pour l'amour de Dieu, de combler en ta part ce qui manque à la mienne.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET QUATORZIÈME

Comment il est que le contenu de ce livre, jamais plus ne le lira ou entendra lire, n'en parlera ou entendra parler une âme disposée à cette oeuvre, sans éprouver un véritable sentiment de sa convenance et de son efficacité ; et la réitération de l'admonition écrite en le prologue.

ET Si tu penses que cette manière de travailler n'est point accordée à tes dispositions, tant de corps que d'âme, alors tu peux l'abandonner et en prendre une autre, en toute sûreté avec l'avis d'un bon et spirituel directeur, et sans blâme. Et je te prie de m'excuser, car véritablement je désirais te porter quelque profit par cet écrit de ma simple science ; et telle était mon intention. Mais lis-le bien deux fois ou trois fois en entier, et même plus souvent sera mieux, et plus tu sauras comprendre la chose. Si bien que, peut-être, quelque phrase qui te serait restée fermée à la première ou deuxième lecture, bientôt après tu la trouveras facile.

Vraiment, oui ! il me semble impossible de croire qu'une âme ayant des dispositions à cette oeuvre puisse lire ou entendre lire, parler ou entendre parler de ceci, sans qu'elle ait sur-le-champ sentiment d'une vraie convenance et réelle efficacité en cet ouvrage. Et si, donc, il te paraît être d'un bon effet, alors remercie Dieu du fond du coeur et, pour l'amour de Dieu, prie pour moi.

Fais ainsi. Et je te prie pour l'amour de Dieu de ne laisser personne voir ce livre, à moins que ce ne soit quelqu'un dont tu penses qu'il est en convenance avec lui, et selon ce que tu y as trouvé toi-même auparavant, à l'endroit où il est dit quels hommes, et quand, doivent travailler en cette oeuvre. Et si tu laisses un homme de cette sorte le voir, alors je te prie de lui recommander et de lui commander de prendre le temps de le voir en entier. Car peut-être bien y a-t-il quelque matière en son commencement, ou au milieu, laquelle est en suspens et n'est point développée entièrement en cette place. Mais si elle ne l'est à cet. endroit, elle le sera peu après, ou peut-être à la fin. Et de la sorte, pour en voir seulement une partie et pas une autre, un homme peut facilement être amené à l'erreur : et c'est pourquoi je te prie de travailler comme je dis. Et si tu trouves quelque matière que tu aimerais avoir plus ouverte, laisse-moi savoir quelle elle est, et aussi ton opinion sur ce point : et elle sera amendée, si je le puis avec ma simple science.

Quant aux charnels disputeurs, pour la louange ou pour le blâme, aux bavards, aux faiseurs d'histoires et tous autres conteurs de contes, peu me chaut qu'ils voient ce livre : car jamais je n'ai eu l'intention d'écrire pour eux pareilles choses. Et c'est pourquoi je voudrais qu'ils n'en entendissent point parler, ni eux ni aucun autre

curieux, lettré ou inculte, ah ! non, fussent-ils même en la vie active de parfaits et excellents hommes, car ceci ne leur convient aucunement.

COMMENCE ICI LE CHAPITRE SOIXANTE ET QUINZIÈME

De quelques signes assurés auxquels un homme peut éprouver s'il est appelé de Dieu à oeuvrer en cette oeuvre.

Tous ceux qui lisent ou entendent lire, ou encore parler de la matière de ce livre, et à cette lecture ou audition pensent que ce soit une bonne chose, et qui leur sied : ils n'en sont pas pour autant appelés par Dieu à oeuvrer en cette oeuvre, sur ce seul mouvement de complaisance ressenti en eux-mêmes dans le temps et moment de la lecture. Car il se peut fort bien que de la curiosité de l'intelligence naturelle leur vienne ce mouvement, bien plus que d'aucun appel de la grâce.

Mais s'ils veulent éprouver d'où vient ce mouvement, ils le peuvent comme suit, s'il leur plaît. Et d'abord qu'ils regardent s'ils ont fait tout ce qui était en eux précédemment, afin de se rendre capables d'une purification de leur âme au jugement de la sainte Église et d'accord avec leur directeur spirituel. S'il en va de la sorte, c'est d'autant mieux ; mais s'ils veulent de plus près en connaître, qu'ils regardent si ce mouvement est toujours plus pressant à leur souvenir, et plus habituel que tout autre en toute manière d'exercice spirituel. Et s'il leur paraît qu'il ne soit aucune sorte de chose qu'ils fassent, corporellement ou spirituellement, qui soit suffisante et satisfaisante, au témoignage de leur conscience, à moins que ne soit ce chétif empressement secret d'amour, d'une manière spirituelle, la capitale et première de toutes leurs oeuvres : alors, si tel est leur sentiment, c'est là un signe qu'ils sont appelés de Dieu à cette oeuvre, et autrement sûrement pas.

Je ne dis pas qu'il doive toujours durer et habiter continuellement en leur esprit à tous, ceux qui sont appelés à oeuvrer en cette oeuvre. Non point, car ainsi ce n'est pas. Et chez un jeune apprenti spirituel en cette oeuvre, souvent le sentiment immédiat de celle-ci se retire, pour diverses causes et raisons. Parfois, c'est qu'il lui est ôté afin qu'il n'y mette trop de présomption et n'aille s'imaginer que ce soit en son pouvoir, en grande partie, de l'avoir quand il lui plaît et comme il lui plaît. Et cette idée ne serait que d'orgueil. Or, quand est retiré le sentiment de la grâce, toujours est-ce l'orgueil qui en est cause : non pas toujours l'orgueil qui serait là, mais l'orgueil qui pourrait être, si n'était retiré ce sentiment de la grâce. Et c'est ainsi qu'il est que souvent, tels jeunes fous s'imaginent que Dieu est leur ennemi, quand justement Il est leur ami tout entièrement.

D'aucunes fois, il se retire du fait de leur incurie et négligence ; et lorsque c'est ainsi, ils sentent par après une peine très amère qui les frappe tout grièvement et douloureusement. Certaines fois notre Seigneur en veut prolonger le délai, par un dessein fort habile, car Il veut, en ce délai, son accroissement, afin que le retour de ce sentiment soit en eux plus délicieux quand il leur sera rendu, et qu'ils sentent combien longtemps il a été perdu. Et c'est là un des plus prompts et des plus souverains signes qu'une âme puisse avoir, pour reconnaître par là si elle est appelée ou non à oeuvrer en cette oeuvre : si elle connaît après un pareil délai et long manquement de cette oeuvre, qu'elle lui revient tout soudain comme il faut, et par aucune voie ni moyen recherchée, et qu'elle possède alors elle-même une grande ferveur et un impatient désir de travailler et oeuvrer en cette oeuvre, beaucoup plus grands que jamais avant. À tel point que bien souvent, je crois, elle a une joie plus grande à retrouver peu après cet élan, qu'elle n'avait eu de chagrin à le perdre. Et s'il en est ainsi, assurément c'est un authentique signe, et véritable et sans erreur qu'elle est appelée de Dieu à oeuvrer en cette oeuvre, quoi que ce soit qu'elle ait été auparavant ou qu'elle soit présentement.

Car ce n'est point ce que tu es, ni ce que tu as été, que Dieu regarde avec les yeux de Sa miséricorde ; mais ce que tu as désir d'être. Et saint Grégoire nous porte témoignage que tous les saints désirs croissent et grandissent par leur retardement et les délais ; et s'ils s'évanouissent dans le retard et dans l'attente, alors c'est que jamais ils n'ont été des désirs saints. Car celui qui ressent toujours une joie moindre et moindre aux retrouvailles et nouvelles présentations des désirs de son ancien propos, encore que ce puissent être de naturels désirs vers le Bien, néanmoins il saura que ce ne furent jamais des désirs saints. Desquels saints désirs parle saint Augustin, qui dit que toute la vie d'un bon Chrétien n'est rien autre que son saint désir.

Porte-toi bien, ami spirituel, avec la bénédiction de Dieu et la mienne ! Et je prie le Tout-Puissant Dieu que la paix véritable, le saint conseil et le spirituel réconfort en Dieu par abondance de la grâce, toujours soient avec toi et avec ceux tous qui L'aiment sur cette terre. Amen.

RUUSBROEC

Noces spirituelles

Ruysbroeck, *Œuvres choisies*, trad. J.-A. BIZET, Aubier, 1946

« Voyez, l'époux vient : sortez à sa rencontre. » Ces paroles nous sont rapportées par Saint Mathieu l'évangéliste. Et le Christ les a prononcées pour ses disciples et pour tous les hommes dans une parabole qui est lue à l'office des vierges. Cet époux, c'est le Christ et la nature humaine, c'est l'épouse que Dieu a faite à l'image et à la ressemblance de Lui-même. Et Il l'avait placée au commencement au lieu le plus haut, au plus beau, au plus opulent, au plus délicieux de la terre, à savoir au Paradis. Il lui avait soumis toutes les créatures ; Il l'avait ornée de grâces et lui avait donné un commandement pour que par l'obéissance elle pût mériter d'accéder à la stabilité et d'être confirmée dans une fidélité éternelle envers son Epoux, sans jamais tomber dans quelque grief ou dans quelque péché. Survint alors le malin, l'ennemi infernal, qui s'en montra envieux ; il prit la forme d'un serpent qui était plein de ruses, et il trompa la femme ; puis à eux deux ils trompèrent l'homme en qui la nature existait dans sa plénitude.

Et par ses conseils perfides il spolia la nature, épouse de Dieu. Elle fut exilée dans un pays étranger, pauvre et misérable, captive de ses ennemis, opprimée et investie par eux, comme si elle n'avait dû jamais regagner la patrie et obtenir son pardon. Mais quand Dieu jugea que le temps était venu, et que les souffrances (182) de sa bien-aimée émurent sa miséricorde. Il envoya son Fils unique sur la terre dans un riche palais, dans un temple glorieux : c'était le sein de la Vierge Marie. Là Il épousa cette fiancée, notre nature, l'unissant à sa personne dans son corps formé du sang le plus pur de la noble Vierge.

Le prêtre qui maria cette épouse, ce fut le Saint Esprit. L'ange Gabriel en fit l'annonce. La Vierge glorieuse donna son consentement. C'est ainsi que le Christ, notre Epoux fidèle, s'est uni à notre nature, venant nous visiter sur la terre étrangère et nous instruire par ses moeurs toutes célestes, avec une fidélité parfaite. Et Il a travaillé et combattu comme un champion contre nos ennemis ; Il a forcé notre prison et gagné la bataille, anéantissant notre mort par sa mort ; Il nous a rachetés par son sang, et délivrés par le baptême de son eau ; Il nous a enrichis de ses sacrements et de ses dons, afin que nous sortions, comme Il dit, par la pratique de toutes les vertus, en nous portant à sa rencontre dans le palais de gloire pour jouir de Lui sans fin dans l'éternité.

Or le Christ, Maître de vérité, dit : « Voyez, l'Epoux vient, sortez au-devant de Lui. » Dans ces mots le Christ notre amant nous enseigne quatre choses. D'abord Il nous donne un ordre en disant « Voyez ». Ceux qui restent aveugles et négligent cet ordre, ils seront tous condamnés. Par la seconde (183) parole Il nous montre ce que nous devons voir : l'avènement de cet Epoux. En troisième lieu Il nous apprend et nous commande ce que nous devons faire, en disant : Sortez. Par la quatrième parole, en disant : au-devant de Lui, Il nous révèle le profit et le fruit de toutes nos oeuvres et de toute notre vie, à savoir la rencontre d'amour avec notre Epoux.

Ces paroles nous allons les exposer et expliquer de trois manières. En premier lieu de la façon commune, les appliquant à une vie commençante qui s'appelle la vie active et qui est nécessaire à tous les hommes qui veulent être sauvés. En second lieu nous expliquerons ces mêmes paroles en les appliquant à une vie intérieure, élevée par le désir de Dieu, à laquelle beaucoup parviennent moyennant leurs vertus et la grâce divine. En troisième lieu nous les interpréterons au point de vue d'une vie contemplative superessentielle, à laquelle un petit nombre seulement peut accéder de cette façon, en goûter la saveur, si grande est son élévation et sa noblesse.

Et d'abord le Christ, Sagesse du Père, prononce une parole qu'il a déjà prononcée, intérieurement selon sa divinité, depuis le temps d'Adam s'adressant à tous les hommes : « Voyez. » Car il est nécessaire de voir ; mais remarquez bien que pour voir, soit par les yeux du corps, soit par ceux de l'esprit, trois choses sont requises.

En premier lieu pour que l'homme puisse voir par les yeux du corps les choses extérieures, il faut qu'il ait la lumière extérieure du ciel, ou une autre lumière matérielle, afin que soit éclairé le milieu à travers lequel il doit voir, à savoir l'air. Ensuite par un acte de sa volonté libre il doit, pour les voir, laisser les objets projeter leur image dans ses yeux. En troisième lieu il faut que les instruments, les yeux, soient sains et sans tache, de sorte que les objets matériels grossiers s'y puissent reproduire en une image subtile. Si l'une de ces trois conditions vient à manquer, le sens physique de la vue fait défaut à l'homme. Ce n'est pas de cette vue toutefois (186) que nous voulons parler, mais d'une vision spirituelle, surnaturelle, en laquelle consiste toute notre béatitude.

Pour parvenir à cette vision surnaturelle, trois points sont requis : la lumière de la grâce divine, une volonté libre tournée vers Dieu, une conscience que ne souille aucun péché mortel.

Maintenant remarquez ceci : Puisque Dieu est un bien commun et que son amour insondable est commun⁴, Il donne sa grâce de

deux manières : la grâce prévenante, et la grâce dans laquelle on mérite la vie éternelle.

La grâce prévenante, tous les hommes l'ont en commun, les païens et les Juifs, les bons et les méchants. Dans l'amour commun que Dieu a pour tous les hommes, Il a voulu que son nom et la rédemption de l'humaine nature fussent prêchés et révélés à toutes les extrémités de la terre. Qui veut se tourner vers Lui, a le pouvoir de se convertir. Tous les sacrements, le baptême avec tous les autres sont préparés pour tous les hommes qui veulent les recevoir, chacun selon ses besoins. Car Dieu veut conserver pour Lui tous les hommes et n'en perdre aucun. Et au jour du jugement nul ne (187) pourra se plaindre qu'il n'ait pas été fait assez pour lui, s'il avait voulu se convertir. Aussi Dieu est-Il une clarté commune, une lumière commune qui éclaire le ciel et la terre, et chacun selon ses besoins et sa dignité.

Dieu est commun à tous, comme le soleil brille sur tous les arbres en commun ; pourtant bien des arbres restent sans fruits, et tels autres portent des fruits sauvages qui sont pour l'homme d'un mince profit. C'est pourquoi on a coutume de tailler les arbres et d'y greffer des rameaux d'espèces productives, pour qu'ils portent de bons fruits, savoureux et profitables à l'homme. Il est un rameau productif, lequel provient du vivant paradis sis au royaume éternel, c'est la lumière de la grâce divine. Aucune oeuvre ne peut avoir de saveur ni être de quelque profit pour l'homme, si elle croît à l'écart de ce rameau. Ce rameau de la grâce divine qui rend l'homme agréable à Dieu, et par la vertu duquel on mérite la vie éternelle, est offert à tous les hommes, mais il n'est pas enté chez tous. Car ils ne veulent pas émonder leurs branches sauvages, c'est-à-dire l'infidélité, ou une volonté perverse qui n'obéit pas aux commandements de Dieu.

Mais pour que ce rameau de la grâce divine soit enté dans notre âme, trois choses sont nécessairement requises : la grâce prévenante de Dieu, une volonté libre tournée vers Dieu, une conscience nette. La grâce prévenante touche tous les hommes, car c'est Dieu qui la donne. Mais tous les hommes ne présentent pas la volonté de se tourner librement vers Dieu, ni une conscience nette : c'est pour cette raison que leur fait défaut la grâce divine dans laquelle ils devaient vivre éternellement. (188)

La grâce prévenante touche l'homme soit du dehors soit du dedans. Du dehors dans les maladies, la perte des biens extérieurs, des proches ou des amis ; ou encore par les affronts publics ; il arrive aussi qu'il soit touché par un sermon, par les bons exemples que donnent les saints ou les hommes justes, par leurs paroles ou leurs oeuvres, de sorte que l'homme est amené à se connaître lui-même. C'est ainsi que Dieu le touche du dehors. Il arrive parfois que

l'homme soit aussi touché du dedans, par la méditation des souffrances endurées par Notre-Seigneur, par celle du bien que Dieu lui a fait ainsi qu'à tous les hommes ; ou bien par la considération de ses péchés, de la brièveté de la vie, la crainte de la mort et celle de l'enfer, la pensée des joies éternelles du ciel, de la miséricorde de Dieu qui l'a épargné dans ses péchés et qui attend sa conversion, ou bien il observe les merveilles que Dieu a créées au ciel et sur la terre en toutes les créatures. Ce sont là les effets de la grâce prévenante qui émeuvent l'homme du dehors ou du dedans de maintes manières. Et aussi l'homme possède naturellement une inclination fondamentale vers Dieu, qui se manifeste par l'étincelle de l'âme et la raison supérieure⁶ : elle désire toujours le bien et déteste le mal. À cet endroit Dieu touche tous les hommes de la façon qui leur convient, chacun selon ses besoins, de sorte que l'homme s'en trouve frappé, qu'il s'accuse, tremble, s'établisse dans la crainte, et demeurant en lui-même, persiste à s'observer. Tout cela n'est encore que grâce prévenante et non grâce de mérite.

Ainsi la grâce prévenante crée une disposition à recevoir l'autre grâce dans laquelle on mérite la vie éternelle. Quand donc l'âme est affranchie de la volonté mauvaise et des oeuvres mauvaises, qu'elle s'accuse et, saisie de crainte, s'interroge sur ce qu'elle doit faire, considérant Dieu, puis elle-même et ses actions mauvaises, il en résulte un repentir naturel du péché et une bonne volonté naturelle. C'est le degré suprême de la grâce prévenante.

Quand l'homme fait de son côté ce qui est en son pouvoir, et ne peut plus aller plus loin du fait de sa propre faiblesse, il appartient à la bonté insondable de Dieu de parfaire l'oeuvre.

C'est ainsi que survient une lumière plus haute de la grâce divine, pareille à un rayon de soleil versé dans l'âme sans mérite de sa part et sans désir adéquat. Car dans cette lumière Dieu se donne par bonté et libéralité toutes gratuites, Lui qu'aucune créature ne peut mériter avant de Le posséder. Et c'est là une intervention mystérieuse de Dieu dans l'âme, au-dessus du temps, et qui meut l'âme avec toutes ses puissances. Ici prend fin la grâce prévenante et commence l'autre, c'est-à-dire la lumière surnaturelle. Cette lumière constitue un premier point, et de là résulte le second, lequel a trait à ce qui vient de l'âme : il s'agit d'une libre conversion de la volonté vers Dieu, laquelle s'effectue en un moment du temps ; c'est alors que naît la charité dans l'union de Dieu et de l'âme. Ces deux points dépendent si étroitement l'un de l'autre que l'un ne peut s'effectuer sans l'autre. Lorsque Dieu et l'âme s'unissent dans l'unité de l'amour, alors Dieu donne sa lumière de grâce au-dessus du temps ; et l'âme se tourne librement vers Lui, fortifiée par la grâce, en un bref moment du temps ; c'est, alors que naît (190) la charité dans l'âme, de Dieu et de l'âme elle-même ; car la charité est

un lien d'amour entre Dieu et l'âme aimante. De ces deux points, à savoir de la grâce de Dieu et de la libre conversion de la volonté éclairée par la grâce, jaillit la charité, c'est-à-dire l'amour divin ; et de l'amour divin résulte le troisième point, à savoir la purification de la conscience. Ces trois points sont tellement liés ensemble que l'un ne peut tenir sans l'autre durant un certain temps ; car celui qui a l'amour de Dieu a un parfait repentir de ses péchés. On peut toutefois saisir en l'occurrence l'ordre des rapports entre Dieu et la créature, comme il est montré ici : Dieu donne sa lumière, et moyennant cette lumière l'homme se tourne vers Lui, volontairement et sans réserve : de ces deux facteurs provient l'amour parfait envers Dieu, et de l'amour résulte le parfait repentir et la purification de la conscience, laquelle s'opère en abaissant les yeux sur les méfaits et sur les taches qui souillent l'âme. Du fait qu'on aime Dieu, on prend un déplaisir de soi-même et de toutes ses oeuvres. C'est là l'ordre selon lequel s'accomplit la conversion. De la charité procèdent un regret sincère, le parfait repentir de tout ce qu'on a fait de mal, et une volonté ardente de ne jamais plus commettre de péchés et de servir Dieu désormais avec une humble obéissance; une confession sincère, sans réticences, sans feinte ou duplicité; une satisfaction parfaite selon le conseil d'un prêtre éclairé ; enfin la résolution de se livrer à la pratique des vertus et de toutes oeuvres bonnes.

Ces trois points donc, comme vous l'avez entendu, sont requis pour voir divinement. Une fois que vous avez acquis ces trois points, le Christ dit en vous : Voyez, et véritablement vous devenez voyants.

C'est là le premier chef des quatre principaux, selon que le Christ a dit : Voyez.

Il montre ensuite ce qu'on doit voir quand Il dit : L'époux vient. Le Christ notre époux prononce cette parole qui se dit en latin : venit. Ce mot enferme en lui deux temps : le temps qui est passé, et le temps qui est maintenant présent; et en outre Il entend Lui le temps à venir. Pour cette raison nous devons distinguer trois avènements de notre époux. Dans le premier Il s'est fait homme pour l'amour de l'homme, par charité. Le second avènement a lieu quotidiennement et se renouvelle fréquemment de maintes manières dans chaque coeur aimant, apportant de nouvelles grâces, de nouveaux dons, selon que chacun est capable d'en recevoir. Dans le troisième on considère sa venue pour le jugement ou à l'heure de la mort⁷.

En chacun de ces avènements de Notre Seigneur et dans toutes ses oeuvres, trois choses sont à considérer : la cause et le pourquoi ; le mode intérieur et les oeuvres extérieures. (192)

Le pourquoi de la création des anges et des hommes, ce fut la bonté infinie de Dieu et sa noblesse qu'Il voulut montrer pour que la béatitude et la richesse qu'Il est en Lui-même fussent manifestées à la créature raisonnable, afin qu'elle en prit le goût dans le temps et la jouissance au-dessus du temps, dans l'éternité⁸. La raison pour laquelle Dieu s'est fait homme, ce fut son incompréhensible amour et la misère de tous les hommes, car ils s'étaient perdus par la chute originelle et ne pouvaient devenir meilleurs. Quant aux raisons pour lesquelles le Christ, selon sa divinité et aussi selon son humanité, a accompli toutes ses oeuvres sur la terre, elles sont au nombre de quatre : son amour divin qui est immense ; puis l'amour créé, appelé charité, qu'Il avait en son âme par l'union avec le Verbe éternel et la possession des dons parfaits de son Père ; ensuite la grande misère de l'humaine nature ; enfin l'honneur de son Père. Ce sont là les raisons de l'avènement du Christ notre époux et celles de toutes ses oeuvres extérieures et intérieures.

Il convient maintenant que nous considérons chez le Christ, notre époux, pour vouloir Le suivre dans la pratique des vertus, selon notre pouvoir, le mode qu'Il observa du dedans et les oeuvres qu'Il accomplit au dehors, à savoir les vertus et actions vertueuses.

Le mode qu'Il observa selon sa divinité nous est inaccessible et incompréhensible, car il s'agit du fait qu'Il est engendré sans cesse par le Père et que le Père en Lui et par Lui connaît, crée, ordonne et gouverne toutes choses au ciel et sur la terre. Il est en effet la Sagesse du Père. Et ils spirent un Esprit, c'est-à-dire un amour qui est un lien de l'un à l'autre, comme entre tous les saints et tous les justes au ciel et sur la terre. De ce mode nous ne parlerons plus, mais nous considérerons les modes qu'il observait de par les dons divins et selon son humanité créée. Ces modes sont particulièrement nombreux ; car autant le Christ avait de vertus diverses en Lui-même, autant le Christ avait de modes intérieurs.

Car chaque vertu a son mode particulier. De vertus et de modes il y avait dans l'âme du Christ un nombre qui dépasse ce que peuvent comprendre et concevoir toutes les créatures. Mais nous n'en retiendrons que trois : son humilité, sa charité, sa patience⁹ pour supporter les afflictions intérieures et extérieures. Ce sont là trois racines principales, l'origine de toute vertu et de toute perfection.

Maintenant comprenez bien. On trouve deux sortes d'humilité dans le Christ selon sa divinité. La première, c'est qu'Il a voulu se faire homme, et cette nature qui était bannie et, sous le poids de la malédiction, précipitée au fond de l'enfer, Il s'en est emparé et a voulu ne faire qu'un avec elle dans l'unité de sa personne, de sorte que tout homme, (194) bon ou mauvais, peut dire : le Christ, Fils de Dieu, est mon frère. L'autre humilité, selon la divinité, c'est qu'Il a choisi pour Mère une pauvre Vierge, non la fille d'un roi ; de sorte

que la pauvre Vierge devînt Mère de Dieu qui est le Seigneur du ciel, de la terre et de toutes les créatures. On peut ajouter que tous les actes d'humilité que le Christ a jamais accomplis, c'est Dieu qui les a faits.

Mais considérons maintenant l'humilité qui fut dans le Christ selon son humanité, sous l'action de la grâce et des dons divins. Or son âme avec toutes ses puissances s'inclinait avec respect et révérence devant la haute puissance du Père. Mais un coeur incliné est un coeur humble. C'est pour cela qu'il fit toutes ses oeuvres pour l'honneur et la louange de son Père, et ne chercha sa propre gloire en aucune chose selon son humanité. Il était humble et soumis à l'ancienne loi et aux commandements, ainsi que parfois aux coutumes quand c'était de quelque utilité. Et c'est pour cela qu'Il a été circoncis, et porté au Temple, et racheté selon l'usage ; comme les autres Juifs il paya le cens à César. Et Il fut humble et soumis envers sa Mère et messire Joseph. Aussi les servait-Il avec une déférence sincère en tous leurs besoins. Il choisit de pauvres gens méprisés pour en faire sa compagnie, cheminer avec eux et convertir le monde : ce furent les apôtres ; et Il fut humble et modeste parmi eux et parmi tous les hommes. C'est ainsi qu'Il était secourable à tous les hommes, en quelque nécessité qu'ils fussent, intérieure ou extérieure, comme s'Il s'était fait le serviteur de tout le monde. C'est là le premier point de l'humilité qui était dans le Christ notre Epoux.

Second point. Le second point ce fut la charité, principe et origine de toutes les vertus. Cette charité tenait les puissances supérieures de l'âme dans le silence et la jouissance de la même béatitude que celle dont Il jouit maintenant. Et cette même charité le tenait sans cesse en élévation vers son Père, avec révérence et amour, Le louant, L'honorant, priant avec ferveur pour les besoins de tous les hommes, offrant toutes ses oeuvres pour l'honneur de son Père. Cette même charité incitait le Christ à laisser se répandre les faveurs de sa fidélité adorable vers les bas-fonds de toutes les misères humaines, corporelles et spirituelles ; aussi donna-t-Il par toute sa vie un exemple à tous les hommes, selon lequel ils devaient vivre. Il nourrit tous les hommes, spirituellement par ses enseignements véridiques s'adressant intérieurement à ceux qui étaient capables de les recevoir ; puis par des miracles et des prodiges s'adressant extérieurement aux sens. Il arrivait qu'Il les nourrit même d'aliments corporels, quand ils Le suivaient au désert et qu'ils ne pouvaient se passer de nourriture. Il faisait entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets, Il chassait l'ennemi des possédés ; Il faisait vivre les morts et marcher droit les estropiés, ce qui doit s'entendre du corps et de l'âme.

Le Christ, notre amour, a peiné pour nous extérieurement et intérieurement avec une constante fidélité : sa charité, nous ne

pouvons en saisir le fond, car elle jaillissait de la source insondable du Saint-Esprit, au-dessus de toutes les créatures qui éprouvèrent jamais de la charité, car Il était Dieu et homme en une seule personne. C'est là le second point, relatif à la charité. (196)

Le troisième point est de souffrir avec patience. Ce point nous devons le considérer avec attention, car il fait l'ornement du Christ notre époux dans toute sa vie. C'est qu'Il commença tôt à souffrir : dès qu'il fut né Il connut la pauvreté et le froid. Il fut circoncis et versa son sang. Il fut contraint de fuir en des terres étrangères. Il servit messire Joseph et sa Mère. Il souffrit de la faim et de la soif, de l'opprobre et du mépris, des paroles et des traitements indignes des Juifs. Il jeûna, Il veilla et Il fut tenté par l'ennemi. Il fut soumis à tous les hommes, Il alla de pays en pays et de ville en ville, avec de grands labeurs et un grand zèle, pour prêcher l'évangile. En dernier lieu Il fut capturé par les Juifs qui étaient ses ennemis, et lui leur ami. Il fut trahi, raillé et injurié, flagellé et frappé, condamné sur de faux témoignages. Il porta sa croix à grand ahan jusqu'au lieu le plus haut du monde. Il fut dénudé comme un enfant qui vient de naître. Jamais on ne vit corps aussi beau, ni femme aussi défaite, il souffrit affronts, tourments, froidure pour tout le monde. Il était nu et il faisait froid, et ses cheveux flottaient dans ses plaies. Il fut cloué au bois de la croix avec de gros clous, ses membres furent étirés, que ses veines se rompirent. Il fut dressé en croix, puis rejefé de haut en has, que ses blessures saignèrent. Sa tête fut couronnée d'épines ; ses oreilles entendirent les Juifs cruels crier : « Crucifiez-le, crucifiez-le » et tant d'autres paroles indignes ; ses yeux virent l'obstination et la malice des Juifs et la détresse de sa Mère et ils s'obscurcirent dans l'amertume de la douleur et de la mort ; son nez sentait les ordures qu'ils crachaient à sa face de leurs bouches immondes ; sa bouche et son palais furent abreuvés de vinaigre et de fiel ; tout son épiderme sensible fut meurtri par les fouets : le Christ, notre Epoux, Le voici blessé à mort délaissé par Dieu et par toutes les créatures, mourint sur la croix, suspendu comme un bâton auquel nul ne prend garde si ce n'est Marie sa Mère qui ne peut Lui être d'aucun secours. Et le Christ souffrit encore moralement dans son âme de l'endurcissement des Juifs au coeur de pierre, et de ceux qui Le mettaient à mort ; car malgré les signes et les prodiges qu'ils voyaient, ils restaient dans leur méchanceté. Et Il souffrit de leur perte et du châtement qu'appelait sa mort, car Dieu devait les châtier dans leur âme et dans leur chair. Il souffrit encore de l'affliction et de la détresse de sa Mère et de ses disciples qui étaient dans une grande consternation. Et Il souffrait de ce que sa mort devait être inutile pour tant d'êtres humains, et des juréments impies qui devaient être si souvent proférés, accablant de dérision et d'opprobre Celui qui pour nous mourut d'amour. Or sa nature et sa

raison inférieure souffraient de ce que Dieu leur retirait l'influx de ses dons et consolations, les laissant livrées à elles-mêmes dans une pareille détresse ; c'est de quoi le Christ se plaignit en Lui disant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné¹⁰», Mais toutes ces souffrances, notre amant les faisait taire et criait à son Père : « Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font¹¹. » Le Christ fut entendu de son Père pour sa révérence¹², car ceux qui agissaient par ignorance furent probablement par la suite amenés à se convertir.

Telles furent les souffrances intérieures du Christ, son humilité, sa charité et sa patience dans ses souffrances. Ces trois vertus, le Christ notre Epoux (198) les a gardées toute sa vie et Il est mort à cause d'elles ; Il a payé notre dette selon la justice¹³, et par son côté ouvert Il a laissé s'échapper ses largesses : des flots de délices s'en répandirent avec les sacrements du salut. Et Il est dans sa toute-puissance monté au ciel ; Il siège à la droite de son Père et règne dans l'éternité.

Tel est le premier avènement de notre époux, lequel est entièrement passé.

Le second avènement du Christ notre Epoux a lieu quotidiennement chez les hommes justes, fréquemment et de maintes façons, avec des grâces et avec de nouveaux dons pour tous ceux qui s'y prêtent selon leur pouvoir. Nous ne voulons pas parler ici de la première conversion chez l'homme, ni de la grâce première qui lui fut donnée quand il se convertit du péché à la vertu. Mais nous voulons parler d'une croissance dans de nouveaux dons et de nouvelles vertus qui se fait de jour en jour, et d'un avènement actuel du Christ notre Epoux qui s'accomplit chaque jour dans notre âme. Or nous avons à considérer la cause et le pourquoi, le mode et les effets de cet avènement.

Les raisons sont au nombre de quatre. La miséricorde de Dieu et notre nécessité, la libéralité de Dieu et l'étendue de nos désirs. Ce sont là les quatre causes qui nous font grandir en vertu et en noblesse. Maintenant comprenez bien : quand le soleil darde ses rayons et envoie sa lumière dans une vallée profonde entre deux hautes montagnes et qu'il se trouve alors au plus haut point du firmament, de sorte qu'il peut éclairer le sol jusqu'au fond de la vallée, il se passe alors trois choses. La vallée s'éclaircit davantage, reflétant la lumière des montagnes, et elle s'échauffe davantage ; aussi devient-elle plus fertile qu'un pays plat tout uni. De la même façon quand un homme juste se tient en sa petitesse au plus bas de lui-même et reconnaît qu'il n'a rien, qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien de lui-même, ni rester stable, ni progresser. dans la vertu, et aussi qu'il manque souvent de faire le bien ou de pratiquer la vertu, alors il reconnaît sa pauvreté et sa misère : ainsi il creuse une vallée

d'humilité. Et parce qu'il est humble et dans le besoin, et reconnaît sa détresse, il montre sa misère et en gémit devant la bonté et la miséricorde de Dieu. Alors il considère la hauteur de Dieu et sa propre bassesse, et c'est ainsi qu'il est une basse vallée. Or le Christ est le soleil de justice et aussi de miséricorde, qui se tient au plus haut point du firmament, c'est-à-dire à la droite de son Père, et Il envoie sa lumière au fond des coeurs humbles ; car le Christ se laisse toujours émouvoir par la misère quand on en gémit et qu'on la montre avec humilité. Alors se dressent là deux montagnes, à savoir un double désir : l'un qui est de servir Dieu et de le louer dignement, l'autre qui est d'acquérir la vertu et d'y exceller. Ces deux montagnes sont plus hautes que les cieux, car ces deux désirs touchent Dieu sans intermédiaire et font appel aux largesses de sa libéralité. Alors la libéralité divine ne peut se contenir, il lui faut se répandre, car l'âme devient capable de recevoir plus de dons. Ce sont là les raisons d'un avènement nouveau avec de nouvelles vertus. Alors cette vallée, le coeur humble, reçoit trois (200) choses : il devient davantage éclairé, illuminé par la grâce, davantage échauffé par la charité, plus fertile en vertus parfaites et en oeuvres bonnes.

Telles sont les causes, le mode et les effets de cet avènement.

Il est un autre avènement du Christ notre Epoux qui s'accomplit chaque jour dans l'accroissement des grâces et par des dons nouveaux : c'est lorsque l'homme reçoit quelque sacrement, d'un coeur humble, sans rien en lui qui contrarie les effets du sacrement ; alors il reçoit de nouveaux dons et plus de grâces à cause de son humilité et par l'opération mystérieuse du Christ dans les sacrements. Les obstacles aux effets des sacrements, c'est le manque de foi pour le baptême, de contrition dans la confession, l'état de péché mortel ou une volonté perverse quand on reçoit le Sacrement de l'autel, et ainsi de suite pour les autres sacrements. Ceux qui se présentent dans de telles conditions ne reçoivent pas de nouvelles grâces, mais pèchent davantage.

C'est là un autre avènement du Christ notre Epoux, qui s'accomplit actuellement, chaque jour, pour nous. Nous devons le considérer avec un coeur plein de désirs pour qu'il s'accomplisse en nous-mêmes : il le faut nécessairement si nous voulons rester stables ou progresser en vue de la vie éternelle.

Le troisième avènement qui est encore à venir, c'est pour le jugement, ou à l'heure de la mort. Les raisons de cet avènement ce sont : l'opportunité du moment, la convenance des causes, la justice du juge. Le moment opportun de cet avènement, c'est l'heure de la mort et celle du dernier jugement de tous les hommes. Quand Dieu a créé l'âme de rien et l'a unie au corps, Il lui assigna un jour déterminé et une certaine heure qui n'est connue que de Lui seul,

pour quitter le temps et, dans l'éternité, comparaître en sa présence. La convenance des causes se manifeste dans l'obligation où l'âme se trouve de rendre raison et de répondre devant l'éternelle vérité des paroles et de tous les actes qu'elle a pu faire. La justice du juge est évidente, car c'est au Christ qu'appartient le jugement, c'est à Lui qu'il revient de rendre la sentence, puisqu'Il est le Fils de l'homme et la Sagesse du Père, et qu'à cette Sagesse appartient tout jugement¹⁴ : tous les coeurs en effet sont clairs et ouverts pour Elle, au ciel, sur terre et aux enfers. C'est pour cela que ces trois points sont cause de l'avènement universel au jugement dernier, comme aussi de l'avènement particulier que chaque homme verra à l'heure de sa mort.

Le mode que le Christ, notre Epoux et notre Juge, observe dans ce jugement, c'est la dispensation équitable des récompenses et des châtements, car Il rétribuera chacun selon ses mérites. Il donnera aux justes pour chaque bonne action faite en vue de Dieu, ce salaire infini qu'Il est Lui-même et qu'aucune créature ne peut mériter. Mais comme Il coopère aux oeuvres des créatures, en vertu de son concours, elles méritent de Le recevoir Lui-même en récompense, comme il convient à sa justice. Il livre les damnés (202) à des tourments et châtements éternels, car ils ont dédaigné et rejeté un bien éternel pour des biens périssables, et ils se sont librement détournés de Dieu, à l'encontre de son honneur et de sa volonté, et se sont tournés vers les créatures. Et ils seront damnés en toute justice. Ceux qui seront appelés à rendre témoignage lors de ce jugement, ce sont les anges et la conscience de chacun. Et l'accusateur c'est l'ennemi infernal. Le juge sera le Christ que personne ne peut tromper.

Cinq catégories de personnes doivent comparaître devant ce Juge. La première catégorie et la plus mauvaise, ce sont les chrétiens qui meurent en état de péché mortel et sans repentir : ils ont en effet méprisé la mort du Christ et ses sacrements, ou ils ont reçu vainement et indignement les sacrements. Et ils n'ont pas pratiqué, dans la charité, les oeuvres de miséricorde envers leur prochain selon le précepte divin ; pour cette raison ils sont damnés au plus profond de l'enfer. Les autres, ce sont les infidèles, païens ou Juifs. Ils doivent tous comparaître devant le Christ. Cependant durant toute leur vie ils ont déjà été condamnés, n'ayant ni la grâce, ni la charité divine, ils sont pour cette même raison établis à jamais dans la mort éternelle de la damnation. Mais ils doivent endurer de moindres tourments que les mauvais chrétiens, parce qu'ils reçurent de Dieu de moindres dons et qu'ils sont tenus à une moindre fidélité envers Lui. La troisième catégorie ce sont les bons chrétiens qui sont parfois tombés dans le péché et se sont relevés par le repentir et l'expiation de la pénitence, sans avoir achevé pleinement d'expier

comme il convient à la justice. Ceux-ci ont leur place dans le purgatoire. La quatrième catégorie, ce sont les hommes qui ont observé les commandements de Dieu; ou, s'ils y ont manqué, ils se sont de nouveau tournés vers Dieu par le repentir, la pénitence et les oeuvres de charité et de miséricorde ; et ils ont accompli leur pénitence de telle sorte que, sans passer par le purgatoire, leur âme s'exhale de leur bouche pour aller au ciel. La cinquième catégorie ce sont ceux qui, au-dessus de toutes les oeuvres extérieures de charité, ont leur conversation dans le ciel, sont unis à Dieu et abîmés en Lui et Dieu en eux, de sorte qu'il ne s'interpose entre Dieu et eux d'autre obstacle que le temps et la condition de cette vie mortelle. Quand ceux-ci sont dégagés des liens du corps, à l'instant même ils jouissent de leur éternelle béatitude. Et ils ne sont pas jugés, mais au dernier jour ils rendront la justice avec le Christ sur les autres hommes. Et alors toute vie mortelle et toute peine temporelle prendront fin sur terre et aussi au purgatoire. Et tous les damnés iront sombrer et s'abîmer au fond de l'enfer, dans la perdition et l'horreur éternelle, sans fin, avec l'ennemi et sa compagnie. Cependant les bénis seront en un clin d'oeil dans l'éternelle gloire, avec le Christ, leur Epoux, et ils contempleront, goûteront l'insondable richesse de l'essence divine et en jouiront à jamais dans l'éternité. Telle est le troisième avènement du Christ que nous attendons tous et qui est encore à venir.

Le premier avènement, dans lequel Dieu s'est fait homme, vivant dans l'humilité et mourant d'amour pour notre salut, nous devons nous y conformer extérieurement par des moeurs parfaitement (204) vertueuses, et intérieurement par la charité et une véritable humilité. Le second avènement qui est toujours actuel, celui par lequel Il vient avec ses grâces en chaque coeur aimant, nous devons le désirer et le demander chaque jour, afin de rester stables et de croître en de nouvelles vertus. Le troisième avènement est celui où Il viendra pour le jugement ou à l'heure de notre mort : nous devons l'attendre avec désir, avec confiance et révérence pour être délivrés de cet exil et parvenir au palais de gloire.

Cet avènement du Christ, selon ces trois manières, constitue le second des quatre points principaux.

Maintenant comprenez bien. Le Christ a dit au commencement de ces paroles : « voyez » ; il faut entendre au moyen de la charité et d'une conscience pure, comme vous l'avez appris précédemment. Puis Il nous a montré ce que nous devons voir, c'est-à-dire ses trois avènements. Ensuite voici qu'il nous commande ce que nous devons faire et il dit : « Sortez. » Si vous avez acquis le premier point, étant devenus voyants dans la grâce et la charité, et si vous avez observé comme il convient votre modèle, le Christ, et ses sorties, alors naît en vous, de la charité et de la contemplation amoureuse

de votre Epoux, un zèle pour la justice qui vous donne le désir de Le suivre par la pratique des vertus. C'est l'instant où le Christ dit en vous : « Sortez. »

Cette sortie doit s'effectuer de trois manières. Nous devons sortir pour aller vers Dieu, vers nous-mêmes et vers notre prochain, et ce doit être avec charité et selon la justice. La charité en effet tend toujours à s'élever vers le royaume de Dieu, lequel est Dieu Lui-même, car Il est la source d'où elle s'écoule sans intermédiaire et à laquelle, par l'union, elle demeure immanente. La justice, qui naît de ta charité, veut porter à la perfection les mœurs et les vertus dans leur ensemble, lesquelles conviennent à la gloire du royaume de Dieu, à savoir de l'âme elle-même. Ces deux choses, la charité et la justice, jettent les bases du royaume de l'âme, dans lequel (205) Dieu doit demeurer, et cette fondation c'est l'humilité. Ces trois vertus portent tout le poids de l'édifice de toutes les vertus et de toute noblesse. Car la charité tient l'homme en tout temps en présence de l'insondable bonté de Dieu d'où elle émane, afin que par sa vie il Lui fasse honneur, reste stable et croisse dans toutes les vertus et dans une juste humilité. Et la justice tient l'homme en présence de l'éternelle vérité de Dieu, afin que devant elle il se présente à découvert, s'en trouve éclairé et accomplisse sans errement toutes les oeuvres de vertu. Quant à l'humilité, elle tient l'homme en tout temps devant la toute-puissance de Dieu, afin qu'il reste toujours humble et petit, qu'il s'abandonne à Dieu et ne fasse aucun cas de lui-même. Telle est la manière dont l'homme doit se tenir devant Dieu pour croître toujours en de nouvelles vertus.

Maintenant comprenez bien. Puisque nous avons pris l'humilité pour base, nous allons parler de l'humilité au commencement. L'humilité est une disposition basse et profonde de l'âme ; c'est, en dedans, le coeur, l'esprit qui se penchent et inclinent devant la haute majesté de Dieu. Il y a là une exigence, un précepte de justice ; et, du fait de sa charité, un coeur aimant ne peut s'y refuser, Quand l'homme humble et aimant constate que Dieu l'a servi avec une telle humilité, une telle charité, une telle fidélité, et que Dieu possède une telle puissance, une telle noblesse, une telle majesté, alors que l'homme est si pauvre, si petit et si bas, il conçoit dans l'humilité de son coeur un grand respect et une grande révérence envers Dieu ; car rendre gloire à Dieu par toutes ses actions, intérieures et extérieures, c'est l'ouvrage le plus délectable, et le premier que l'humilité commande, le plus savoureux que dicte la charité, le plus convenable selon la justice. Un coeur humble en effet, un coeur aimant, ne saurait assez rendre gloire à Dieu, jusque dans sa noble humanité, ni se placer lui-même assez bas pour ountenter son désir. Aussi semble-t-il aux humbles qu'ils sont toujours défaillants quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu et de Le servir en toute

humilité. L'homme ainsi disposé est humble et il a de la révérence envers la sainte Eglise et envers les sacrements ; il est sobre dans la nourriture et la boisson, en paroles et en oeuvres, dans ses réponses à chacun, ses démarches, ses vêtements, dans les bas offices, dans sa mine humble, sans feinte ni artifice. Il pratique l'humilité dans les oeuvres extérieures et intérieures, devant Dieu et devant tous les hommes, en sorte que personne ne se choque à cause de lui. Et ainsi il vient à bout de l'orgueil et s'en débarrasse, car c'est la cause et le principe de tous les péchés. Par l'humilité sont rompus les liens de l'ennemi, du péché et du monde ; l'homme est ordonné en lui-même et établi dans un état propre à la pratique de la vertu ; pour lui le ciel s'ouvre, et Dieu est enclin à entendre sa prière ; il se remplit de grâce, et le Christ, le roc inébranlable, est son appui. Celui qui sur cette base construit dans l'humilité l'édifice de la vertu, est sûr de ne pouvoir s'égarer.

De cette humilité provient l'obéissance, car personne ne peut être obéissant au for intérieur, sans (208) pratiquer l'humilité, l'obéissance, c'est le fait d'une âme humble, soumise et souple et d'une volonté toujours prête à faire le bien. L'obéissance rend l'homme soumis aux commandements, aux interdictions et à la volonté de Dieu. Elle rend les sens et les puissances animales soumis à la raison supérieure, en sorte que l'homme mène une vie convenable et raisonnable. Elle rend l'homme soumis et obéissant envers la sainte Eglise et ses sacrements, les prélats et leurs enseignements, conseils ou commandements, comme aussi envers toutes les bonnes coutumes observées dans la chrétienté. Elle rend aussi l'homme souple et empressé à se plier aux façons de tous les hommes, en conseils et en actes, par toutes sortes de services, matériels et spirituels, selon les besoins de chacun et avec une juste discrétion. Elle chasse la désobéissance qui est fille de l'orgueil et qu'il faut fuir plus que tout venin ou poison. L'obéissance, celle de la volonté et celle qui se manifeste en actions, orne l'homme et le dilate, et elle rend manifeste son humilité. Elle assure la paix des communautés ; quand elle existe chez les supérieurs, de la façon qui leur est convenable, elle entraîne ceux qui leur sont assujettis ; elle maintient la paix et la tranquillité entre égaux, et celui qui la garde se fait aimer de ceux qui lui commandent et sont au-dessus de lui, tandis que Dieu l'élève et l'enrichit de ses dons qui sont éternels.

De cette obéissance vient l'abdication de la volonté propre et de l'opinion personnelle. Car nul ne peut abdiquer en toutes choses sa volonté entre les mains d'un autre sans s'être exercé à l'obéissance, encore qu'on puisse exécuter les oeuvres extérieures tout en gardant sa volonté propre. L'abdication de la volonté propre fait que l'on vit sans porter son choix sur une chose ou une autre, qu'il s'agisse d'agir ou de s'abstenir, évitant toute bizarrerie comme tout ce qui

éloigne des enseignements des saints et de leurs exemples ; mais on recherche toujours la gloire de Dieu et ses commandements, la volonté de ses supérieurs, la bonne entente au sein de son entourage, en se réglant d'après une sage discrétion. Par l'abdication de la volonté propre en tout ce qu'on peut faire ou laisser faire, ou même souffrir, on ôte à l'orgueil toute matière et occasion de s'exercer et on porte l'humilité à son plus haut degré. Alors on est assujéti à Dieu, selon toute l'étendue de sa volonté ; la volonté de l'homme est si bien unie à la volonté de Dieu qu'elle ne peut rien vouloir ni désirer par ailleurs, on a dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau qui est renouvelé et créé selon l'adorable volonté de Dieu. C'est de tels hommes que le Christ a dit : « Bienheureux sont les pauvres en esprit », c'est-à-dire ceux qui ont renoncé à leur volonté propre, « car le royaume des cieus est à eux¹⁸.

De l'abandon de la volonté vient la patience. Car personne ne peut être parfaitement patient en toutes choses sans avoir abdiqué sa volonté propre, se soumettant à la volonté de Dieu et à celle de tous les hommes en tout ce qui est utile ou convenable. La patience consiste à supporter tranquillement tout ce qui peut vous arriver de la part de Dieu ou de toutes les créatures. L'homme patient ne se laisse troubler par aucune chose, ni par la perte des biens terrestres, ni par celle des amis ou des proches, ni par la maladie, ni par les affronts, ni par la mort, ni par la vie, ni par le purgatoire, le démon ou (210) l'enfer. Car on s'abandonne à la volonté de Dieu comme l'exige la charité. N'ayant pas de péchés mortels à se reprocher, on trouve léger à porter tout ce que Dieu ordonne à votre sujet dans le temps et dans l'éternité. Par cette patience l'homme est orné et armé contre le courroux et la colère brutale, contre le refus d'accepter la souffrance, par où si souvent il tombe dans le trouble, intérieur et extérieur, et s'expose à maintes tentations.

De cette patience viennent la douceur et la bonté. Car nul ne peut être doux dans la mauvaise fortune sans avoir acquis la patience. La douceur procure à l'homme paix et tranquillité en toutes choses. L'homme doux est capable de supporter les mauvaises paroles, les mauvais procédés, les gestes ou les actes menaçants, et toute espèce d'injustice, contre lui ou contre ses amis, en demeurant en paix, car la douceur consiste à tout supporter en paix. Grâce à la douceur la puissance irascible demeure en repos ; la puissance concupiscible s'oriente vers les hauteurs de la vertu; la puissance rationnelle qui le reconnaît, s'en réjouit ; la conscience qui en savoure le goût, demeure en paix. La douceur en effet chasse le second des péchés capitaux, l'ire, encore appelée courroux ou colère ; car l'esprit de Dieu repose en l'homme humble et doux, selon que le Christ a dit : « Bienheureux sont les doux, car ils posséderont la terre », c'est-à-dire leur propre nature et les choses de la terre en toute tranquillité.

De ce même fond de douceur jaillit la bonté. Car nul ne peut être bon sans acquérir la douceur. Cette bonté donne à l'homme des manières avenantes, elle lui inspire des propos affables et toute espèce de bons procédés envers ceux que la colère égare, dans l'espoir de les amener à rentrer en eux-mêmes et à s'amender. Du fait de la bonté et de l'affabilité, la charité reste vivante et féconde dans le coeur humain. Car le coeur qui est plein de bonté, ressemble à une lampe emplie d'une huile de choix : l'huile de la bonté, en effet, éclaire par de bons exemples le pécheur égaré, elle sauve et guérit ceux qui ont le coeur meurtri, qui cèdent à la tristesse ou à l'irritation, par des paroles, des actes qui consolent. Elle enflamme et illumine du feu de la charité ceux qui s'adonnent à la vertu, et il n'est de défaveur ou de mauvais procédé qui soit capable d'y porter atteinte.

De la bonté vient la compassion, une certaine disposition à souffrir en commun avec tous les hommes. Car nul ne peut souffrir avec tous les hommes s'il ne possède la bonté. Cette compassion, c'est un mouvement intime du coeur qui s'apitoie sur les nécessités de tous les hommes, corporelles ou spirituelles. La compassion incite l'homme à pâtir et à souffrir avec le Christ dans sa passion, en considérant les causes de ses tourments, leur mode, et sa résignation, son amour, ses plaies, sa délicatesse, ses douleurs, sa honte et sa noblesse, sa détresse, les opprobres, l'abjection, la couronne dérisoire, les clous, sa bonté, son supplice et sa mort dans la patience. Ces tourments inouïs, multiples, du Christ notre Sauveur et notre Epoux, incitent à la compassion l'homme bon, l'invitent à s'apitoyer sur le Christ. La compassion amène l'homme à faire retour sur lui-même et à considérer ses fautes et ses défaillances dans la pratique de la vertu et la (212) recherche de la gloire de Dieu, sa tiédeur, sa nonchalance, toutes les variétés de ses manquements, les pertes de temps, l'insuffisance actuelle de ses progrès en vertu et en perfection. Et cela fait que l'homme se prend lui-même en pitié selon une juste compassion. En outre la compassion fait ouvrir les yeux sur les errements et égarements des hommes, leur oubli de Dieu et de leur béatitude éternelle, leur ingratitude pour tout le bien que Dieu a fait et tous les tourments qu'Il a soufferts pour eux ; et puis qu'ils soient si étrangers à la vertu, qu'ils l'ignorent et s'abstiennent de la pratiquer, si habiles au contraire et si malins en toute perversité et injustice, si exacts à supputer tes gains et les pertes dans l'ordre des choses terrestres, si négligents et si insouciant à l'endroit de Dieu, des choses de l'éternité et de leur béatitude éternelle : ces considérations amènent l'homme bon à une grande compassion en lui donnant le souci du bonheur éternel de tous les hommes. On doit aussi considérer avec miséricorde les nécessités corporelles de son prochain et les

multiples souffrances de la nature. À considérer comment les hommes doivent supporter ta faim et la soif, le froid, la nudité, la maladie, la pauvreté, le mépris, les diverses formes d'oppression auxquelles sont assujettis les pauvres, la tristesse causée par la perte de parents, d'amis, ou par celle des biens, de l'honneur, du repos, les afflictions sans nombre qui pèsent sur la nature humaine, l'homme bon est ému de compassion et il accepte de souffrir avec tous les hommes. Mais sa plus grande souffrance, c'est de voir les hommes manquer de patience et perdre ainsi leur salaire, souvent même mériter l'enfer. Telle est l'oeuvre de la compassion et de la miséricorde. Cette oeuvre de la compassion et d'une charité commune vient à bout du troisième péché capital et le chasse, à savoir l'envie ou la haine. La compassion est en effet une meurtrissure du coeur qui fait aimer en commun tous les hommes et qui ne peut guérir tant qu'il subsiste quelque souffrance chez un être humain, or c'est à elle seulement, de préférence à toutes les vertus, que Dieu a prescrit de gémir et de souffrir. C'est pourquoi le Christ a dit : « Bienheureux sont les affligés, car ils seront consolés. » Et ce sera quand ils récolteront dans la joie ce qu'ils sèment par la pitié et la compassion.

De cette miséricorde vient la libéralité. Car nul ne peut être libéral, dans l'ordre surnaturel, s'acquittant fidèlement et avec inclination de ses devoirs envers tous, sans être enclin à la compassion ; encore qu'on puisse secourir, et même libéralement, certaines personnes par pure faveur, sans charité et sans générosité surnaturelles. La libéralité c'est un large débordement du coeur quand la charité ou la miséricorde l'émeuvent. Quand on considère avec compassion les souffrances du Christ dans sa passion, il en résulte un mouvement de générosité qui incite à rendre au Christ louanges, grâces, honneur et gloire, à cause de ses tourments et de sa charité, ainsi qu'une allègre et humble soumission de corps et d'âme, dans le temps et dans l'éternité. Quand on fait retour sur soi-même avec compassion, et qu'on en vient à se prendre en pitié, considérant le bien que Dieu vous a fait et ses propres manquements, on ne peut que s'abandonner à la libéralité de Dieu, à sa grâce, à sa fidélité, s'en remettant à Lui, avec la volonté entière et libre de Le servir à jamais. L'homme libéral qui considère les errements et égarements des hommes, leur injustice, demande et implore de Dieu avec une profonde confiance, qu'Il laisse se répandre ses dons divins et use de (214) libéralités envers tous les hommes, afin qu'ils Le connaissent et se tournent vers la vérité. Cet homme libéral considère aussi avec compassion les besoins .l, matériels de tous les hommes : il sert, il donne, il prête, il console chacun selon ses besoins, selon ses propres moyens aussi, et avec une juste discrétion. Par cette libéralité-là on se livre à la pratique des sept

oeuvres de miséricorde, les riches au moyen de leurs services et de leurs biens, les pauvres de leur bonne volonté, avec une juste propension à en faire autant s'ils le pouvaient. C'est ainsi qu'on pratique à la perfection la vertu de libéralité. Quand la libéralité devient une disposition foncière, toutes les vertus s'en trouvent multipliées et toutes les puissances de l'âme ornées ; car l'homme libéral a toujours l'esprit allègre, le coeur libre de soucis, il déborde de désirs et se dévoue communément à tous les hommes en des oeuvres vertueuses. Celui qui est libéral, en effet, et qui ne s'attache pas aux choses de la terre, si pauvre qu'il soit, il ressemble à Dieu, car il ne vit en lui-même, il ne sent, que pour se répandre et donner. Et c'est ainsi qu'il chasse le quatrième péché capital, l'avarice ou cupidité. De ces hommes-là le Christ a dit : « Bienheureux sont les miséricordieux, car ils trouveront eux-mêmes miséricorde²², le jour où ils entendront cette voix ; « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous est préparé, à cause de votre miséricorde, depuis le commencement du monde²³ »

De cette libéralité naît un zèle surnaturel, une application à toutes les vertus et à tout ce qui est convenable. Nul ne peut éprouver ce zèle sans se montrer libéral et diligent. C'est une impulsion intérieure et pressante à pratiquer toutes les vertus et à ressembler au Christ et à ses saints. Animé par ce zèle on désire appliquer à la gloire et à la louange de Dieu son coeur et son esprit, son âme et son corps, avec tout ce qu'on est, tout ce qu'on a, tout ce qu'on peut obtenir. Ce zèle incite l'homme à veiller avec sa raison et sa discrétion, et à pratiquer la vertu, en son corps et en son âme, selon la justice. Par ce zèle surnaturel toutes les puissances de l'âme s'ouvrent à l'action de Dieu et se disposent à pratiquer toutes les vertus. La conscience se réjouit et la grâce de Dieu s'accroît ; la pratique de la vertu devient plaisante et allègre, les oeuvres extérieures en reçoivent leur ornement. Celui qui obtient de Dieu ce zèle vivant, en lui se trouve chassé le cinquième péché capital, à savoir la paresse spirituelle et la répugnance à pratiquer les vertus indispensables, Parfois aussi ce zèle vivant chasse la lourdeur et la paresse de la nature corporelle. De ces hommes zélés, le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés²⁴ », à savoir quand se manifestera à eux la gloire de Dieu, remplissant chacun à la mesure de sa charité et de sa justice.

De ce zèle vient la modération et sobriété intérieure et extérieure. Car nul ne peut garder une juste mesure dans l'ordre de la sobriété, s'il ne s'applique avec un zèle particulier à se maintenir corps et âme dans la justice. La sobriété préserve les puissances supérieures et les puissances (216) animales de la démesure et de toute sorte d'excès. La sobriété ne cherche ni à goûter ni à connaître les choses qui ne sont pas permises. La nature incompréhensible de Dieu dépasse

toutes les créatures au ciel et sur la terre. Car tout ce que la créature comprend est de l'ordre de la créature. Dieu est au-dessus de toutes les créatures, il est extérieur et intérieur à toutes les créatures. Tout entendement créé est trop étroit pour Le comprendre. Mais pour que la créature conçoive Dieu, Le comprenne et Le goûte, il faut qu'elle soit attirée au-dessus d'elle-même en Dieu, de manière à comprendre Dieu par Dieu. Qui voudrait alors savoir ce qu'est Dieu et pousser en ce sens son étude, ferait là chose non permise : il y perdrait le sens. Ainsi, voyez-vous, toute lumière créée se montre défaillante quand il s'agit de savoir ce qu'est Dieu. La quiddité de Dieu²⁵ dépasse toutes les créatures. Mais qu'Il soit, la nature, les Ecritures, toutes les créatures l'attestent. Les articles de foi, on doit y croire et ne pas chercher à savoir, vu que c'est chose impossible tant que nous sommes ici-bas. C'est là une manière de sobriété. La doctrine cachée et subtile des Ecritures que le Saint-Esprit a inspirées, on ne doit l'expliquer et entendre en un sens qui ne s'accorde pas à la vie du Christ et de ses saints. La nature, l'Ecriture, toutes les créatures, l'homme doit les considérer et en faire son profit, sans aller plus loin : c'est là ce qu'on peut appeler la sobriété de l'esprit.

L'homme doit observer la sobriété dans ses sens, il doit, par la raison, dominer les puissances animales, en sorte que le plaisir bestial ne donne lieu à des débordements au sujet de la bonne chère et de la boisson ; il convient au contraire que l'homme prenne aliments et boissons comme le malade ses potions : à cause de la nécessité où il est de garder ses forces et de les employer au service de Dieu. L'homme doit garder la mesure, avec la manière qui convient, dans ses propos et ses oeuvres, dans le silence et la conversation, dans la nourriture et la boisson, dans ce qu'il fait et dans ce qu'il laisse, selon la coutume de la sainte Eglise et l'exemple des saints.

Par la mesure et la sobriété de l'esprit au dedans, l'homme conserve la fermeté et solidité de sa foi, la netteté de l'entendement, le calme de la raison qui permet de comprendre la vérité, la docilité à la volonté de Dieu pour pratiquer toutes les vertus, la paix du coeur et la sérénité de la conscience : par là il possède une paix stable avec Dieu et avec lui-même. Par la mesure et la sobriété des sens corporels au dehors l'homme conserve souvent la santé et tranquillité de sa nature charnelle, l'honnêteté de ses rapports avec autrui et l'honorabilité de son nom. Et ainsi il a la paix en lui-même et avec son prochain, car il attire et contente tous les hommes de bonne volonté par la modération et la sobriété. Il chasse le sixième péché capital, à savoir l'intempérance, gourmandise et gloutonnerie. De ce genre d'hommes le Christ a dit : « Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu²⁶ » ; ils

ressemblent en effet au Fils qui a établi la paix chez toutes les créatures qui en ont le désir : à ceux qui par la modération et la sobriété font régner la paix, Il donnera leur part de l'héritage de son Père qu'ils doivent posséder avec Lui dans l'éternité.

De cette sobriété vient la pureté de l'âme et du coirps. Car nul ne peut être parfaitement pur, en son corps et en son âme, sans garder la sobriété du corps et celle de l'âme. La pureté consiste à n'adhérer (218) rer à aucune créature par une inclination sensible, mais à Dieu seul. Car on doit tirer profit de toutes les créatures, mais jouir de Dieu seulement²⁷. La pureté de l'esprit fait adhérer l'homme à Dieu au-dessus de l'intelligence, au-dessus du sentiment et au-dessus de tous les dons que Dieu peut répandre dans l'âme. Car tout ce que la créature reçoit dans son intelligence et dans son sentiment, elle s'y prête passivement et ne cherche qu'en Dieu son repos. On ne doit pas s'approcher du Sacrement de l'autel par goût, ni par désir, ni par plaisir, ni pour y chercher la paix, le contentement, la douceur, ni rien si ce n'est la gloire de Dieu et le progrès dans toutes les vertus. En cela consiste la pureté de l'esprit.

La pureté du coeur consiste, en toute tentation charnelle ou mouvement de la nature, à se tourner vers Dieu, en gardant sa volonté libre, avec une assurance nouvelle, sans hésitation, avec une confiance nouvelle et le ferme propos de demeurer toujours davantage avec Dieu. Car donner son consentement au péché ou à la délectation que la nature charnelle désire comme une bête, c'est là se séparer de Dieu.

La pureté du corps consiste à s'abstenir et se garder d'oeuvres impures, de quelque espèce qu'elles soient, quand la conscience témoigne et met en garde contre l'impudicité et le danger d'enfreindre le commandement de Dieu, d'offenser son honneur et sa volonté. Par ces trois sortes de pureté est vaincu et chassé le septième péché capital, lequel consiste à se détourner en esprit de Dieu pour chercher hors de Lui sa jouissance en quelque chose de créé, à se livrer aux oeuvres impudiques de la chair en dehors de ce que permet la sainte Eglise, à laisser le coeur placer en quelque créature que ce soit ses appétits de jouissance selon la chair. Il n'est pas question toutefois des mouvements rapides d'attachement ou de désir dont nul ne peut se garder.

Or il vous faut savoir que la pureté d'esprit conserve l'homme dans une certaine ressemblance de Dieu, libre de tout souci du côté des créatures, penchant vers Dieu et uni à Lui. La pureté du corps est comparable à la blancheur du lis et à la candeur des anges; quand elle résiste à la tentation, elle évoque la pourpre des roses et la noblesse des martyrs ; quand elle s'inspire de l'amour de Dieu et du soin de sa gloire, elle atteint la perfection et ressemble aux grandes fleurs de soleil, car c'est là un des plus grands ornements de la

nature. La pureté du coeur renouvelle et accroît la grâce de Dieu. La pureté du coeur suscite le propos, la pratique, la sauvegarde de toutes les vertus. Elle protège et défend les sens des atteintes du dehors ; elle dompte et enchaîne les instincts bestiaux au dedans ; elle fait l'ornement de toute la vie intérieure ; elle est pour le coeur une clôture qui le ferme aux choses de la terre et à toute duperie, l'ouvrant par contre aux choses du ciel et à toute vérité. C'est pour cela que le Christ a dit : « Bienheureux sont ceux qui sont purs de coeur, parce qu'ils verront Dieu²⁸ » Dans cette vision consiste pour nous la joie éternelle, c'est là tout notre salaire et l'accès à notre béatitude. Aussi l'homme doit-il être sobre et garder la mesure en toutes choses, évitant toutes les démarches et toutes les occasions dont la pureté de l'âme ou celle du corps pourrait recevoir quelque souillure.

Or si nous voulons acquérir ces vertus et chasser les vices qui leur sont contraires, il nous faut (220) posséder la justice, il nous faut la pratiquer et la conserver jusqu'à la mort dans la pureté du coeur. Car nous avons trois puissants adversaires qui nous tentent et nous attaquent en tout temps et en tous lieux et de maintes manières. Si nous faisons la paix avec l'un ou l'autre de ces trois ennemis, le suivant docilement ensuite, nous sommes vaincus, car ils sont toujours d'accord dans tous les dérèglements. Ces trois adversaires ce sont : l'ennemi infernal, le monde et notre propre chair, laquelle nous serre de plus près et se montre souvent plus rusée et plus nuisible que les autres. Nos convoitises bestiales sont en effet les armes avec lesquelles nos ennemis combattent contre nous. Le désœuvrement et le manque d'empressement pour la vertu et pour la gloire de Dieu, sont la cause et l'occasion du combat ; toutefois la faiblesse de la nature, la négligence à se tenir sur ses gardes et l'ignorance de la vérité, c'est l'épée dont nos ennemis quelquefois nous blessent, voire même nous vainquent. Pour cette raison nous devons faire en nous-mêmes le partage nécessaire, nous devons nous diviser en nous-mêmes et la partie la plus basse de nous-mêmes, qui tient de la bête, qui nous est contraire à l'endroit de la vertu, qui veut se séparer de Dieu, nous devons la détester, la poursuivre et la tourmenter par la pénitence et par l'austérité de la vie, de sorte qu'elle demeure toujours réduite à l'obéissance et soumise à la raison, et que la justice, avec la pureté du coeur gardent la haute main dans toutes les oeuvres de vertu. Et toutes les souffrances, tribulations et persécutions que Dieu a décrétées sur nous et qui nous viennent de tous ceux qui sont contraires à la vertu, nous devons les supporter de bon gré pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la vertu, pour obtenir la justice et posséder la pureté du coeur. Car le Christ a dit : « Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » En

effet garder la justice dans la vertu et les oeuvres de vertu, c'est posséder un denier dont le poids contre-balance le royaume de Dieu et qui permet d'acquérir la vie éternelle.

Par toutes ces vertus l'homme effectue sa sortie vers Dieu, vers lui-même et vers son prochain, par l'honnêteté des moeurs, la vertu et la justice.

Qui veut acquérir ces vertus et les garder, a le devoir d'orner son âme, de la tenir en son pouvoir et de la gouverner comme un royaume. Le libre arbitre est dans l'âme le roi, étant libre par nature et plus libre encore par grâce. Il doit ceindre une couronne qui a nom charité. Cette couronne et ce royaume, on les tient, on les possède, on les gouverne et on les garde de par l'Empereur qui est le Seigneur et maître, le Roi des rois. Ce roi, le libre arbitre, doit résider en la ville la plus haute du royaume, à savoir la puissance appetitive de l'âme²⁹. Il doit porter pour ornement et pour vêtement une robe bipartite : la partie droite avec le don divin qui est dit de force, afin qu'il soit fort et puissant pour venir à bout de tout obstacle et avoir sa conversation dans les cieux, au palais de l'Empereur souverain, inclinant avec amour sa tête couronnée devant le souverain Roi, dans son empressement à le servir : c'est là l'oeuvre propre de la charité ; par là on reçoit la couronne, on en fait l'ornement, on garde le royaume et on le possède dans l'éternité. Le côté gauche de la robe doit être une vertu (222) cardinale qui a nom force morale. Par elle le libre arbitre, ce roi, doit vaincre toute immoralité, accomplir toute vertu et tenir jusqu'à la mort le royaume en sa puissance. Ce roi doit choisir des conseillers sur ses terres, les plus sages du pays. Ces fonctions reviennent à deux divines vertus qui sont Science et Discrétion, éclairées par la lumière de la grâce de Dieu. Celles-ci doivent habiter tout près du roi dans un palais nommé la puissance rationnelle de l'âme. Et elles doivent porter pour vêtement et ornement une vertu morale qui a nom tempérance, en sorte que toujours le roi fasse et laisse faire toutes choses à bon escient. Par la Science, on doit purifier la conscience de toutes fautes et l'orner de toutes vertus ; par la Discrétion on doit apprendre à donner et à prendre, à intervenir et à s'abstenir, à se taire et à parler, à jeûner et à manger, à écouter et à répondre, à faire toutes choses avec Science et Discrétion, prenant pour vêtement une vertu morale appelée tempérance ou modération.

Ce roi, le libre arbitre, doit aussi établir dans son royaume un juge, et ce doit être la Justice. C'est une vertu divine Pour autant qu'elle procède de la charité, et c'est aussi la plus haute vertu morale. Ce juge doit résider dans le coeur, au centre même du royaume, en la puissance irascible. Il doit avoir pour ornement une vertu morale appelée prudence, car la Justice ne peut arriver à sa perfection sans la prudence. Ce juge, la Justice, doit parcourir le royaume avec la

puissance et l'autorité du roi, avec la sagesse de ses bons conseillers et sa prudence propre. Et il lui appartient de mettre en place et de déposer, de juger et de condamner, de mettre à mort ou de laisser en vie, d'ampouter, d'aveugler ou de rendre la vue, d'élever et d'abaisser et de disposer toutes choses selon le droit, de fustiger, de châtier et de détruire tout désordre moral.

Les petites gens de ce royaume, c'est-à-dire toutes les puissances de l'âme, doivent être établies sur le fonds de l'humilité et de la crainte de Dieu, soumises à Dieu et à toutes les vertus, chaque puissance selon ce qui lui appartient.

Celui qui de cette façon possède le royaume de son âme, le garde et le gouverne, a effectué par la charité et toutes les vertus sa sortie vers Dieu, vers lui-même et vers son prochain. C'est là le troisième des quatre principaux points.

Quand l'homme est devenu voyant par la grâce de Dieu, qu'il a la conscience pure, qu'il a observé les trois avènements du Christ notre Epoux et qu'il a effectué sa sortie par la vertu, alors s'ensuit la rencontre de l'Epoux, et c'est là le quatrième point et le dernier. En cette rencontre gît toute notre félicité, elle est le commencement et la fin de toutes les vérités, et sans cette rencontre aucun acte de vertu ne se fait jamais.

Qui veut donc rencontrer le Christ comme son Epoux bien-aimé, et posséder en Lui et avec Lui la vie éternelle, doit dès ce temps rencontrer le Christ en trois moments ou trois manières. Le premier point est l'obligation d'avoir Dieu en vue en toutes choses par lesquelles on doit mériter la vie éternelle. Le second point est, ce faisant, de ne rien se proposer de poursuivre ou d'aimer au-dessus de Dieu ou à l'égal de Dieu. Le troisième point est de se reposer en Dieu, avec toute son application, au-dessus de toutes les créatures, au-dessus de tous les dons divins, au-dessus de toutes les oeuvres de vertu et au-dessus de toutes les impressions sensibles que Dieu peut répandre dans l'âme et dans le corps. (224)

Maintenant entendez bien. Qui veut diriger son intention à poursuivre Dieu, doit avoir Dieu présent sous une raison divine, c'est-à-dire n'avoir en vue que Dieu seul, qui est le Seigneur du ciel et de la terre et de toutes les créatures, qui est mort pour lui et qui peut et veut donner l'éternelle béatitude. De quelque manière ou sous quelque nom qu'il se représente Dieu comme Seigneur de toutes les créatures, il est toujours dans le bon chemin. Qu'il considère l'une ou l'autre des trois Personnes dans le fond et la puissance de la nature divine, il est dans le bon chemin. Qu'il considère en Dieu le Conservateur, le Sauveur, le Créateur, le Maître qui oumande, la Béatitude, la Puissance, la Sagesse, la Vérité, la Bonté, tout cela sous l'aspect d'infini qui convient à la nature divine,

il est dans le bon chemin. Bien qu'ils soient nombreux tous les noms que nous attribuons à Dieu, la nature de Dieu est simple unité, nulle créature ne saurait la nommer. Mais du fait de son incompréhensible noblesse et majesté, nous Lui donnons tous ces noms, parce que nous ne pouvons ni Le nommer ni L'exprimer tout à fait³⁰. Telle est la manière par laquelle nous pouvons connaître Dieu pour nous Le rendre présent dans notre intention. Car poursuivre Dieu en intention c'est voir Dieu en esprit. Cette intention implique aussi un amour, une charité. Connaître Dieu ou Le voir sans amour, ne procure ni goût, ni aide, ni progrès. Aussi l'homme doit-il toujours amoureuxment tourner vers Dieu son inclination, dans toutes ses oeuvres, s'il L'aime et Le poursuit par dessus toutes choses. C'est là rencontrer Dieu par l'intention et l'amour. Si le pécheur veut se convertir de ses péchés par une pénitence convenable, il lui faut rencontrer Dieu par le repentir, en se tournant librement vers Lui, avec l'intention sincère de servir Dieu toujours et de ne plus commettre le péché. Alors il reçoit dans cette rencontre de la miséricorde divine une confiance assurée en la béatitude éternelle et le pardon de ses péchés. Il reçoit en outre le fondement de toutes les vertus : la foi, l'espérance et la charité, la bonne volonté de pratiquer toutes les vertus. Pour progresser à la lumière de la foi, considérant tous les travaux du Christ, tout ce qu'Il a souffert, tout ce qu'Il a fait pour nous, tout ce qu'Il nous a promis et tout ce qu'Il doit nous faire au jour du jugement et dans l'éternité, il convient, si on veut tirer profit de ces considérations pour son bonheur éternel, de se préparer à une seconde rencontre du Christ en se Le rendant présent par des louanges, des actions de grâces, avec la révérence qui convient, en évoquant tous ses dons, tout ce qu'Il a fait et tout ce qu'Il doit faire dans l'éternité. La foi alors s'affermi et une impulsion plus profonde et plus forte incite à toutes les vertus. Et pour avancer alors dans les oeuvres de vertu, il faut encore rencontrer le Christ par l'anéantissement de soi-même, de manière à ne jamais se chercher et à n'obéir à aucun motif étranger, mais à accomplir tous ses ouvrages avec discrétion, ayant Dieu en vue en toutes choses, sa louange et sa gloire, et persévérant ainsi jusqu'à la mort. Alors la raison s'illumine, la charité s'accroît, la dévotion augmente avec un empressement plus grand pour toutes les vertus.(226)

On doit avoir Dieu en vue dans toute oeuvre bonne ; dans les oeuvres mauvaises on ne saurait le faire. Il faut se garder de poursuivre une double fin par l'intention, c'est-à-dire d'avoir Dieu en vue et quelque chose en outre ; mais tout ce qu'on poursuit à côté doit être mis au-dessous de Dieu, ne pas Lui être contraire, mais se subordonner à sa gloire, comme un secours et un adjuvant pour arriver plus vite à Dieu : alors on est dans le bon chemin.

On doit aussi chercher à se reposer sur Celui et en Celui vers qui se porte et l'intention et l'amour, plus que sur tous les messagers qu'Il envoie et qui sont ses dons. L'âme doit reposer en Dieu de préférence à toutes les parures et tous les présents qu'elle peut elle-même envoyer par ses messagers. Les messagers de l'âme ce sont l'intention, l'amour et le désir ; ceux-ci vont porter à Dieu toutes les bonnes actions et toutes les pratiques vertueuses. Au-dessus de tout cela l'âme doit se reposer en son Bien-aimé, au delà de toute diversité.

Telle est la manière et le mode par lesquels nous devons rencontrer le Christ dans toute notre vie et dans toutes nos oeuvres et dans toutes nos vertus, avec une intention sincère, afin de pouvoir Le rencontrer à l'heure de notre mort dans la lumière de gloire. Ce mode et cette manière, tels qu'ils vous ont été exposés, s'appellent la vie active. Celle-ci est nécessaire à tous les hommes, tout au moins ne doivent-ils pas vivre à l'encontre d'aucune vertu, encore qu'ils n'aient pas toutes les vertus à ce degré de perfection, Vivre à l'encontre de la vertu, c'est en effet vivre dans le péché, selon que le Christ a dit : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi³¹ » Celui qui n'est pas humble, est orgueilleux, celui qui est orgueilleux et non pas humble, n'appartient pas à Dieu. Et il en va de même pour tous les péchés et toutes les vertus : on doit toujours posséder la vertu et être en état de grâce, ou bien alors son contraire et vivre dans le péché, Que chacun s'examine lui-même et vive comme il est montré ici.

L'homme qui vit de la sorte au degré de perfection ici décrit, s'efforçant de rapporter toute sa vie et toutes ses oeuvres à la gloire de Dieu et à sa louange, poursuivant Dieu par l'intention et l'amour au-dessus de toutes choses, est souvent saisi dans son désir de voir, de savoir, de connaître comment est cet Epoux, le Christ qui s'est fait homme pour l'amour de lui et a supporté toute peine avec amour jusqu'à la mort ; qui a chassé ses péchés et le diable ; qui s'est donné en personne, avec sa grâce et les sacrements qu'Il a laissés ; qui a promis son royaume et s'est promis Lui-même en récompense éternelle, accordant le soutien du corps, la consolation (228) et suavité intérieures et des dons sans nombre, de toutes les manières qu'exigent nos besoins. Quand cet homme s'arrête à ces considérations il éprouve un désir extrême de voir le Christ son Epoux et de Le connaître tel qu'Il est en Lui-même ; quand encore il Le connaîtrait dans ses oeuvres, cela ne lui semble pas suffisant. Il doit faire alors comme fit Zachée le publicain qui désirait voir Jésus tel qu'Il était. Il doit prendre les devants sur toute la foule, à savoir la multiplicité des créatures, lesquelles nous rendent petits et courts, si bien que nous ne pouvons voir Dieu. Et il doit grimper sur l'arbre de la foi, qui pousse de haut en bas car il a ses racines dans

la divinité. Cet arbre a douze branches, ce sont les douze articles. Les plus basses parlent de l'humanité de Dieu et des points qui touchent notre bêtitude, tant pour le corps que pour l'âme. La cime de cet arbre parle de la divinité, de la trinité des personnes et de l'unité de la nature divine. C'est sur cette unité, comme sur la cime de l'arbre, que l'homme doit se tenir, car c'est là que le Christ doit passer avec tous ses dons.

Voici Jésus qui vient, Il voit cet homme et lui parle dans la lumière de la foi : Il lui dit qu'Il est, selon sa divinité, immense et incompréhensible, inaccessible, insondable, et transcendant à toute lumière créée et toute compréhension mesurée. C'est là la plus haute connaissance de Dieu que l'homme peut avoir dans la vie active, à savoir qu'il connaisse à la lumière de la foi que Dieu est incompréhensible et inconnaissable.

Dans cette lumière, le Christ dit, s'adressant au désir de l'homme : « hâte-toi de descendre car il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison³² » Cette prompte descente ne consiste en rien d'autre qu'à se précipiter par le désir et l'amour dans l'abîme de la divinité, où ne peut atteindre nul entendement qui requiert une lumière créée. Mais là où l'intelligence reste à la porte, le désir et l'amour peuvent entrer³³. Lorsque l'âme s'incline de la sorte, par l'amour et l'intention, vers Dieu, au-dessus de tout ce qu'elle peut comprendre, elle trouve par là en Dieu son repos, elle demeure en Dieu et Dieu en elle. Lorsque l'âme s'élève par le désir au-dessus de la diversité des créatures et au-dessus des opérations des sens, et au-dessus de la lumière naturelle, alors elle rencontre le Christ à la lumière de la foi. Elle s'en trouve illuminée, et elle connaît que Dieu est inconnaissable et incompréhensible. Lorsque par le désir elle s'incline vers le Dieu incompréhensible, alors elle rencontre le Christ et elle est comblée de ses dons. Lorsqu'elle aime et repose au-dessus de tous les dons, au-dessus d'elle-même et au-dessus de toutes les créatures, alors elle habite en Dieu et Dieu en elle. C'est ainsi que nous devons rencontrer le Christ au sommet de la vie active.

Une fois que vous avez établi comme fondement la justice dans la charité, ainsi que l'humilité, et construit sur cette base une maison, à savoir les vertus dont il est traité ici, et puis que vous avez rencontré le Christ par la foi, par l'intention et par l'amour, alors vous demeurez en Dieu et Dieu demeure en vous, et vous êtes en possession d'une vie active : c'est la première dont nous voulions parler.

La vierge sage, c'est-à-dire l'âme pure qui s'est détachée des choses de la terre et vit pour Dieu dans la vertu, a pris dans le vase

de son coeur l'huile de la charité et des oeuvres vertueuses, avec la lampe d'une conscience sans tache. Mais quand le Christ, l'Epoux, se fait attendre avec ses dons et son nouvel influx de grâce, l'âme devient somnolente, endormie, indolente. Au milieu de la nuit, c'est-à-dire quand on y pense et compte le moins, un appel spirituel retentit dans l'âme : « Voyez, l'Epoux vient, sortez à sa rencontre. »

De cette vision, de cet avènement intérieur du Christ et d'une sortie spirituelle de l'homme à la rencontre du Christ, nous allons maintenant parler, exposer et expliquer ces quatre points, en les rapportant à un exercice intérieur que le désir anime et auquel beaucoup peuvent atteindre par la pratique des vertus morales et le zèle intérieur.

Par les paroles qu'Il prononce ici, le Christ nous enseigne quatre choses. En premier lieu Il veut que notre entendement soit illuminé d'une clarté surnaturelle. C'est ce que nous allons considérer dans ce mot qu'Il prononce : « Voyez, » Ensuite Il montre ce qu'il nous faut voir, c'est-à-dire l'avènement intérieur de notre Epoux, la Vérité éternelle. C'est ce que nous entendons par ces mots qu'Il prononce : (232) « L'Epoux vient. » En troisième lieu Il nous commande de sortir comme il convient par des exercices intérieurs, et c'est pourquoi Il dit : « Sortez. » Par le quatrième point, Il nous montre la fin et le motif de toute cette oeuvre, à savoir la rencontre du Christ, notre Epoux, dans l'union de simple jouissance avec la divinité.

Le Christ dit donc d'abord : « Voyez. » Pour atteindre à cette vision surnaturelle par des exercices intérieurs, trois choses sont nécessairement requises. La première est la lumière de la grâce divine sous un mode plus élevé que ce qu'on en peut éprouver dans la vie active et extérieure dépourvue de zèle intime. La seconde est le dépouillement des images étrangères et de tout ce qui peut retenir le coeur, afin de se rendre libre, de se dégager de toute image, de toute préoccupation, de tout souci du côté de toutes les créatures. Le troisième point est une libre conversion de la volonté, toutes les puissances se recueillant celles du corps comme celles de l'âme pour s'affranchir de toute affection dérégulée, et refluer au sein de l'unité de Dieu et de l'unité de l'esprit, afin que la créature raisonnable puisse atteindre le sommet de l'unité divine et la posséder surnaturellement. C'est pour cela que Dieu a créé le ciel et la terre et toutes choses, et c'est pour cela qu'Il s'est fait homme, nous laissant sa doctrine et sa vie, et se faisant Lui-même la voie de l'Unité Il est mort, lié par l'amour, Il est monté au ciel et nous a ouvert l'accès à cette même Unité, par laquelle nous pouvons posséder la béatitude éternelle (234)

Or faites bien attention : il est une triple unité qu'on trouve chez tous les hommes, dans l'ordre naturel, et chez les justes en outre dans l'ordre surnaturel.

La première et la plus haute unité est en Dieu. Or toutes les créatures sont suspendues à cette unité, par leur être, leur vie et leur conservation³⁴ ; et si à cet égard elles viennent à se séparer de Dieu, elles tombent dans le néant et se réduisent à néant. Cette unité nous la possédons essentiellement par nature, que nous soyons bons ou mauvais, et sans notre coopération elle ne peut nous élever ni à la sainteté, ni à la béatitude, Cette unité nous la possédons en nous-mêmes, et pourtant au-dessus de nous-mêmes, car c'est le principe de notre existence et de notre vie, et c'en est le soutien. Il est en nous aussi, de par la nature, une autre union ou unité, c'est l'unité des puissances supérieures, d'où elles tirent leur origine naturelle en exerçant leur activité, et c'est l'unité même de l'esprit parfois appelé mens, C'est la même unité qui est suspendue à Dieu, mais ici nous la considérons dans son activité et là dans son essence³⁵, encore que l'esprit soit tout entier dans chacune selon la totalité de sa substance. Cette unité nous la possédons en nous-mêmes au-dessus de l'activité des sens ; c'est d'elle que dérivent la mémoire, l'entendement et la volonté, toutes nos facultés d'activité spirituelle. Dans cette unité l'âme est appelée esprit. La troisième unité qui est en nous de par la nature, ce sont les puissances d'ordre charnel que nous possédons dans l'unité du coeur, principe et origine de la vie de la chair. Cette unité, l'âme la possède dans le corps, dans la vitalité du coeur, et toutes les opérations du corps, spécialement celles des cinq sens, en émanent, Aussi l'âme s'appelle t-elle âme, parce qu'elle est la forme du corps, qu'elle anime tout notre être de chair, lui donnant la vie et le maintenant en vie. Ces trois unités se trouvent naturellement dans l'homme, constituant une seule vie et un seul royaume. Dans la plus basse nous sommes assujettis à la sensibilité, à l'animalité ; dans l'unité intermédiaire nous sommes doués de raison et capables de vie spirituelle ; dans la troisième nous avons notre soutien essentiel. Et tout cela se trouve naturellement chez tous les hommes.

Or ces trois unités, comme un royaume et une demeure éternelle, on les orne surnaturellement et on les possède par la pratique des vertus morales dans la charité et les exercices de la vie active. Par les exercices intérieurs vient s'ajouter un ornement supérieur et une prise en possession plus glorieuse de ce royaume, en comparaison de ce qui a lieu dans la vie active. Toutefois l'ornement le plus glorieux et le plus heureux est celui qu'il reçoit dans la vie de contemplation surnaturelle. (236)

La plus humble unité, qui est d'ordre charnel s'orne et se possède par des exercices extérieurs, commandés par des moeurs parfaites,

à l'imitation du Christ et de ses saints ; il s'agit de porter la croix avec le Christ, de soumettre la nature aux commandements de la sainte Eglise et aux enseignements des saints, selon qu'elle peut le supporter, et avec discrétion. La seconde unité, qui réside dans l'esprit et qui est toute spirituelle, s'orne et se possède surnaturellement par les trois vertus théologiques : foi, espérance et charité, avec l'infusion des grâces et des dons de Dieu, et l'empressement à toutes les vertus selon l'exemple du Christ et de la sainte chrétienté. La troisième unité, et la plus haute, est au-dessus de notre entendement et de tout ce que nous pouvons comprendre, et pourtant elle existe essentiellement en nous. Nous la possédons surnaturellement quand dans toutes nos oeuvres de vertu nous avons en vue la louange de Dieu et sa gloire, et reposons en Lui au-dessus de, toute intention, au-dessus de nous-mêmes et de toutes choses. C'est là l'unité de laquelle nous sommes issus en tant que créatures, au sein de laquelle nous demeurons essentiellement, et à laquelle, par la charité, un mouvement d'amour nous ramène. Ce sont là les vertus qui ornent ces trois unités dans la vie active.

Nous continuerons maintenant à exposer comment ces trois unités sont susceptibles d'ornements plus relevés et d'une possession plus glorieuse, par des exercices intérieurs, en comparaison de la vie active.

Quand l'homme par la charité et l'élévation de ses vues rapporte toutes ses oeuvres et toute sa vie à la gloire de Dieu et à sa louange, et qu'il cherche son repos en Dieu au-dessus de toutes choses, il lui faut humblement, patiemment, dans l'abandon de soi-même, et avec une ferme assurance, attendre de nouvelles richesses et de nouveaux dons, sans s'inquiéter jamais si Dieu les accordera ou ne les accordera pas. Ainsi on se prépare et dispose à recevoir une vie intérieure mue par le désir. Quand la coupe est prête, on y verse une liqueur généreuse. Il n'est de coupe plus noble que l'âme aimante, ni de breuvage plus précieux que la grâce de Dieu. C'est ainsi que l'homme doit rapporter à Dieu toutes ses oeuvres et toute sa vie, avec une intention simple et élevée, puis reposer au-dessus de toute intention, de lui-même et de toutes choses, dans l'unité sublime où Dieu et l'esprit aimant sont unis sans intermédiaire.

De cette unité où l'esprit est uni à Dieu sans intermédiaire, découlent la grâce et tous les dons. C'est du fond de cette même unité, où l'esprit repose au-dessus de lui-même en Dieu, que le Christ, l'éternelle vérité, dit : "Voyez, l'Epoux vient, sortez à sa rencontre."

Le Christ, qui est la lumière de vérité, dit : « Voyez. » Car c'est par Lui que nous devenons voyants : Il est la lumière du Père et sans Lui il n'est aucune lumière, ni au ciel, ni sur la terre. Cette parole du

Christ en nous n'est rien d'autre qu'une infusion de sa lumière et de sa grâce. Cette grâce tombe en nous dans l'unité de nos puissances supérieures et de notre esprit, de laquelle procèdent les puissances supérieures en exerçant leur activité dans la pratique de toutes les vertus moyennant la puissance de la grâce, pour faire retour à cette même unité à laquelle les rattache le lien de l'amour. En (238) cette unité réside la puissance, le principe et la fin de toute activité chez la créature, dans l'ordre naturel et surnaturel, dans la mesure où elle s'exerce selon le mode créé, moyennant la grâce, les dons divins et la puissance propre de la créature. Et pour cette raison Dieu impartit sa grâce dans l'unité des puissances supérieures, afin que l'homme pratique toujours la vertu moyennant la puissance, la richesse, l'impulsion de la grâce. Car Il donne sa grâce en vue de l'action, et Il se donne Lui-même au-dessus de toute grâce en vue de la jouissance et du repos. L'unité de notre esprit, c'est notre habitation dans la paix divine et dans les richesses de la charité ; la multiplicité des vertus s'y rassemble pour vivre dans la simplicité de l'esprit. Or la grâce de Dieu, qui émane de Dieu, est une motion intérieure, une impulsion du Saint-Esprit qui meut notre esprit du dedans et l'incite à toutes les vertus. Cette grâce émane du dedans, non du dehors, car Dieu nous est plus intérieur que nous ne le sommes à nous-mêmes, et son activité ou la motion qu'Il exerce en nous, naturellement ou surnaturellement, nous est plus proche et plus intime que notre propre activité; c'est pourquoi l'action de Dieu s'exerce en nous du dedans vers le dehors, et celle des créatures du dehors vers le dedans, Et c'est pourquoi la grâce et tous les dons ou inspirations de Dieu, procèdent du dedans, dans l'unité de notre esprit, non du dehors, dans l'imagination, par images sensibles.

Or le Christ prononce spirituellement dans l'homme appliqué à l'entendre, cette parole : « Voyez. »

Trois choses, comme j'ai dit précédemment, rendent l'homme voyant dans les exercices intérieurs. La première c'est l'illumination de la grâce divine. La grâce de Dieu dans l'âme est semblable à la chandelle dans la lanterne ou dans un vase de verre, car elle réchauffe, elle éclaire et pénètre de sa lumière le vase, c'est-à-dire l'homme juste. Et elle se manifeste à l'homme qui la possède au dedans de lui-même, pour peu qu'il s'observe intérieurement. Elle se manifeste aussi aux autres hommes à travers lui, dans ses vertus et ses bons exemples. L'irradiation de la grâce de Dieu touche et meut promptement du dedans l'homme intérieur, et cette prompte motion est la première chose qui nous rend voyants.

De cette prompte motion par Dieu procède la seconde condition, laquelle vient de l'homme, c'est le recueillement de toutes les puissances, du dedans et du dehors, dans l'unité de l'esprit, sous le lien de l'amour.

Le troisième facteur est la liberté qui permet à l'homme de rentrer en lui-même dégagé de toute image et de tout obstacle, aussi souvent qu'il le veut, pour concentrer ses pensées sur son Dieu. Il importe par conséquent que l'homme soit affranchi de toute considération de plaisir ou de peine, de gain ou de perte, d'élévation ou d'abaissement, de tout souci étranger, de toute joie et de toute crainte, que nulle créature ne le retienne.

Ces trois facteurs rendent l'homme voyant dans les exercices intérieurs. S'ils sont acquis pour vous, vous possédez la base et le principe des exercices intérieurs et de la vie intérieure.

Quand même les yeux seraient clairs et la vue subtile, si l'objet aimable et délectable fait défaut, la claire vue et l'application ne servent de rien ou n'avancent guère. C'est pour cela que le Christ montre aux yeux éclairés de l'intelligence ce qu'ils doivent voir, c'est-à-dire l'avènement intérieur du Christ son Epoux.

L'avènement particulier du Christ se présente de trois manières chez les hommes qui s'exercent dévotement à la vie intérieure. Et chacun de ces trois avènements élève l'homme à une existence plus haute et à des exercices plus profonds. Le premier avènement du Christ dans les exercices intérieurs, opère du dedans une motion et impulsion sensibles, il attire l'homme avec toutes ses puissances en haut, vers le ciel, et le presse de se tenir en union avec Dieu. Cette impulsion et attraction on la ressent dans le coeur et dans l'unité de toutes les puissances charnelles, en particulier dans la concupiscible. Car cet avènement émeut chez l'homme la partie inférieure et y agit ; il faut en effet qu'elle soit purifiée, ornée, enflammée et entraînée vers le dedans. Cette impulsion intérieure de Dieu, prend en même temps qu'elle donne, elle rend à la fois riche et pauvre, bienheureux et malheureux, elle fait espérer et désespérer, elle réchauffe et glace. Les dons et actions qui s'exercent ici en sens contraire, sont ineffables en (242) toute langue. Cet avènement avec les exercices qui s'y rapportent, se divise en quatre modes, les uns plus élevés que les autres, comme nous montrerons par la suite. Et c'est par là qu'est ornée la partie inférieure de l'homme dans la vie intérieure. La seconde manière selon laquelle se présente l'avènement intérieur du Christ, est d'un ordre plus relevé. Il s'y montre plus hautement semblable à ce qu'Il est en Lui-même, Il y accorde des dons plus hauts et des lumières plus vives, Elle s'effectue dans le reflux au sein des puissances supérieures de l'âme, parmi l'abondance des dons divins qui affermissent, illuminent et enrichissent l'esprit de multiples manières. Pour autant que Dieu se répand, Il exige de l'âme qu'elle s'écoule et puis reflue avec toutes ses richesses vers le même fond d'où provient l'épanchement. Et dans cet épanchement Dieu accorde, Il montre des dons merveilleux. Mais Il exige en retour de l'âme qu'elle Lui

rende tous ses dons, démultipliés, au delà de tout ce que la créature peut faire. Cet exercice, ce degré d'existence est plus élevé, il atteint à une plus haute ressemblance avec Dieu que le premier, et c'est par là que les trois puissances supérieures de l'âme reçoivent leur ornement.

La troisième manière, selon laquelle se présente l'avènement intérieur de Notre-Seigneur, consiste en une motion ou une touche intérieure ressentie dans l'unité de l'esprit, au sein de laquelle les puissances supérieures de l'âme ont leur existence, d'où elles émanent, où elles font retour, y demeurant toujours unies par le lien de l'amour, et du fait de l'unité de l'esprit dans l'ordre naturel. Cet avènement porte au degré d'existence le plus haut et le plus profond qui soit dans la vie intérieure, C'est par là que, de maintes façons, l'unité de l'esprit reçoit son ornement.

Or le Christ exige dans chaque avènement une sortie particulière de nous-mêmes, notre vie se conformant à la manière de son avènement. C'est pourquoi il prononce spirituellement cette parole dans notre coeur, lors de chaque avènement : "Sortez par vos exercices et toute votre vie, selon la manière dont ma grâce et mes dons vous y incitent." Car d'après la manière dont l'esprit de Dieu nous pousse, nous meut, nous attire, exerce en nous son influence, sa touche même, il nous faut sortir et marcher dans la pratique des exercices intérieurs, si nous voulons parvenir à la perfection. Mais si nous résistons à l'esprit de Dieu par les dissonances de notre vie, nous perdons l'impulsion intérieure et fatalement nous restons à court de vertu.

Ce sont là trois avènements du Christ dans les exercices intérieurs. Nous allons maintenant exposer et expliquer chaque avènement en particulier. Mais appliquez votre zèle à y bien faire attention, car celui qui n'a pas éprouvé ces choses-là ne pourra guère comprendre.

Le premier avènement du Christ dans les exercices que le désir inspire, est une motion intérieure et sensible du Saint Esprit qui nous pousse et incite à toutes les vertus.

Cet avènement nous le comparerons à l'éclat et à la force du soleil qui en un instant, dès qu'il se lève, éclaire le monde, le pénètre de sa lumière et de sa chaleur. C'est de la même façon que le Christ, soleil de l'éternité, dont la demeure est dans les hautes régions de l'esprit, jette ses rayons, sa clarté, sa lumière ; Il illumine et enflamme les plus basses parties dans l'homme, à savoir son coeur de chair et ses puissances sensibles ; et ceci se produit en moins d'un instant, car l'oeuvre de Dieu est vite faite. Mais celui (244) qui doit en bénéficier, doit être intérieurement par les yeux de l'intelligence, un voyant. Le soleil qui brille sur les hautes terres, au midi de ce monde³⁶, donnant contre les montagnes, produit un été

plus précoce, fait mûrir des fruits meilleurs, donne des vins plus forts, et il répand la joie dans le pays. C'est le même soleil qui donne sa lumière dans le bas-pays, à l'extrémité de la terre. La contrée est plus froide, la force de la chaleur est moindre; cependant il y produit nombre de bons fruits, encore qu'on n'y trouve guère de vin. Les hommes qui se tiennent dans la plus basse partie d'eux-mêmes, tout près des sens extérieurs, dès l'instant qu'avec une intention droite ils pratiquent les vertus morales, s'adonnent aux exercices extérieurs, et se montrent dociles à la grâce divine, ils produiront nombre de bons fruits de plus d'une façon. Mais au vin des joies intérieures et des consolations spirituelles, ils ne goûtent guère. L'homme qui veut maintenant sentir l'éclat du soleil intérieur qu'est le Christ lui-même, doit être voyant et établir sa demeure sur les montagnes, dans le haut-pays, dans le recueillement de toutes ses puissances, et en s'élevant de tout son coeur vers Dieu, libre et dégagé de tout souci du côté des joies et des peines, à l'endroit de toutes les créatures. La brille le Christ, soleil de justice, dans la libre élévation du coeur : telles sont les montagnes dont je voulais parler.

Le Christ, Soleil de gloire et Clarté divine, dans son avènement intérieur, éclaire le coeur libre et toutes les puissances de l'âme, Il les pénètre de ses rayons et les enflamme par la vertu de son Esprit. Et c'est là le premier effet de l'avènement intérieur dans l'exercice que le désir commande. De la même manière que le feu, par sa nature et sa vertu, enflamme toute matière prête à s'enflammer, le Christ enflamme les coeurs préparés, libres et élevés, par l'ardeur intime de son avènement intérieur. Et Il dit dans cet avènement : « Sortez par des oeuvres conformes au mode de cet avènement. »

De cette ardeur provient l'unité du coeur. Nous ne pouvons en effet parvenir à la véritable unité que si l'Esprit de Dieu allume ses feux dans notre coeur. Car le feu rend un, et semblable à lui-même ; et il en va ainsi pour tout ce qu'il peut envelopper et transformer. L'unité consiste à se sentir recueilli intérieurement, avec toutes ses puissances, dans l'unité du coeur. L'unité donne la paix intérieure et le repos du coeur. L'unité du coeur est un lien qui attire ensemble et qui enlace le corps et l'âme, le coeur, les sens et toutes les puissances dans l'unité de l'amour.

De cette unité vient la ferveur intime. Car nul ne peut être fervent s'il n'est en lui-même recueilli et uni. La ferveur intime consiste à se tenir au-dedans de soi-même tourné vers son propre coeur, de manière à comprendre et sentir l'opération de Dieu dans l'âme et son allégresse intérieure. La ferveur est un feu d'amour qui se sent, que l'Esprit de Dieu allume et attise. La ferveur consume, elle pousse et excite l'homme du dedans ; et il ne sait d'où cela vient ni ce qui lui arrive.

De la ferveur vient un amour sensible qui pénètre le coeur et la puissance concupiscible de l'âme. Cet amour de désir dont la saveur se fait sentir au coeur, nul ne peut le posséder s'il n'a l'âme fervente. Cette charité, cet amour sensible consiste dans le désir le goût et comme la faim qu'on éprouve à l'endroit de Dieu, vu qu'Il est le Dieu éternel en qui se résument tous les biens. L'amour sensible donne congé à toutes les créatures, par le refus d'en jouir, sinon toutefois de s'en servir. L'amour fervent ressent (246) intérieurement la touche de l'amour éternel qu'il doit cultiver toujours. Il abandonne et méprise facilement toutes choses afin de pouvoir atteindre à ce qu'il désire.

De cet amour sensible vient la dévotion envers Dieu et sa gloire, car nul ne peut en son coeur avoir une dévotion animée de désir que l'homme qui voue à Dieu sa charité et un amour sensible. La dévotion existe quand le jeu de l'amour et de la charité lance vers le ciel sa flamme de désir. La dévotion meut et excite l'homme extérieurement et intérieurement au service de Dieu. La dévotion épanouit le corps et l'âme dans l'honneur et le respect à l'égard de Dieu et de tous les hommes. La dévotion, Dieu la réclame de nous dans tout le culte que nous devons Lui rendre. Elle purifie le corps et l'âme de tout ce qui peut leur être une entrave ou un obstacle. Elle met sur le droit chemin de la béatitude.

De cette dévotion fervente procède l'action de grâces. Car nul ne peut rendre à Dieu louanges et grâces aussi bien que l'homme dévot. Il est juste que nous rendions à Dieu grâces et louanges, car Il nous a appelés à l'existence, de créatures raisonnables, et selon ses dispositions, le ciel, la terre, les anges, sont ordonnés à notre service ; à cause de nos péchés, Il s'est fait homme ; Il nous a donné son enseignement, sa vie et ses exemples ; Il nous a servis sous une humble forme, et pour nous Il souffrit une mort ignominieuse ; son royaume éternel, ainsi que le don de Lui-même, c'est là ce qu'Il a promis pour nous récompenser et encore nous servir. Et Il nous a épargnés dans nos péchés, prêt encore à pardonner, comme Il a pardonné. Il a répandu sa grâce et son amour dans nos âmes. Il veut demeurer en nous et avec nous pour l'éternité. Tout au long de notre vie Il veut nous visiter dans ses augustes sacrements, comme Il nous a déjà visités, en vue de pourvoir à tous nos besoins. Il nous a laissé son corps pour nourriture et son sang pour breuvage, au gré de l'appétit, du désir de chacun. Il nous a mis sous les yeux et la nature et l'Écriture, ainsi que toutes les créatures, comme miroir et exemplaire, afin que nous considérions et apprenions la façon de faire tourner toutes nos oeuvres en actes de vertu. C'est Lui Qui nous confère la santé, la force, la puissance, parfois aussi la maladie, pour notre utilité ; qui suscité en nous la paix et la tranquillité intérieures comme les nécessités extérieures. Nous Lui devons de

norter le nom de Chrétiens et d'être nés Chrétiens. Voilà de quoi Il nous faut rendre grâces à Dieu ici-bas, afin de le faire là-haut éternellement.

Nous devons aussi louer Dieu par tout ce que nous Pouvons faire. Ijouer Dieu, c'est, de la part de l'homme, rendre gloire à la Toute-puissance divine, l'honorer et révéler par toute sa vie. Louer Dieu, c'est une tâche sans fin, car c'est notre béatitude même, et c'est à juste titre que nous Le louerons dans l'éternité. La ferveur des louanges et actions de grâce engendre une double souffrance dans le coeur, une double peine sensible. On éprouve une première douleur de ne pas suffire à rendre à Dieu grâces, louanges, gloire, tout le culte qui Lui est dû. On en éprouve une autre à ne pas progresser autant qu'on le désire dans la charité, les vertus, la fidélité, la perfection des moeurs, de manière à se rendre digne de rendre à Dieu louanges et grâces et de Le servir comme il convient, C'est là une autre peine, et toutes deux sont les racines et le fruit, le principe et la fin de toutes les vertus intérieures. La douleur intérieure, les tourments qu'on éprouve de ses défaillances dans la vertu et dans la louange de Dieu, constituent l'oeuvre suprême de ce premier mode des exercices intérieurs, ils en sont l'achèvement.

LA COMPARAISON AVEC L'EAU QUI BOUT. Or faites attention à une comparaison qui montre ce que (248) doivent être ces exercices. Quand le feu naturel, par sa chaleur et sa vertu a porté l'eau ou tout autre liquide à l'ébullition³⁷ il exerce son action suprême ; l'eau bouillonne et retombe vers le fond, puis elle est chassée de nouveau en l'air pour le même effet, lequel tient à la vertu du feu : de sorte que le feu continue à chasser l'eau et que l'eau demeure en ébullition. Il en va de même de l'opération de ce feu intérieur qu'est le Saint-Esprit : Il pousse, Il excite, Il stimule le coeur et toutes les puissances de l'âme, les portant à l'ébullition, c'est-à-dire à rendre à Dieu grâces et louanges de la façon dont j'ai parlé auparavant. Ensuite on retombe sur le même fond où l'Esprit de Dieu est là qui brûle : de sorte que le feu d'amour demeure ardent et que le coeur de l'homme persévère dans ses louanges et actions de grâces, en paroles et en oeuvres, tout en se maintenant dans l'humilité ; de sorte qu'on fait grand cas de ce qu'on devrait faire et ferait volontiers, et peu de cas de ce qu'on Pratique, lorsque vient l'été et que le soleil s'élève, il tire l'humidité de la terre à travers les racines et le tronc même de l'arbre jusque dans les rameaux ; et c'est de là que viennent feuilles, fleurs et fruits³⁸. De la même façon, quand le Christ, Soleil éternel, se lève et monte dans notre coeur, y faisant naître l'été dans la parure des vertus, Il donne sa lumière et sa chaleur à nos désirs et Il détourne le coeur de toute la multiplicité des choses de la terre, faisant régner l'unité et la ferveur ; Il fait croître le coeur, Il y fait pousser les feuilles de l'amour fervent et les

fleurs de la dévotion et du désir, Il lui fait porter les fruits de l'action de grâces et de la louange dans l'humilité et la douleur qui naissent d'un sentiment continuel d'insuffisance.

Ici prend fin le premier mode des exercices intérieurs, parmi les quatre principaux qui font l'ornement de la partie inférieure chez l'homme.

Or puisque nous comparons ces quatre modes de l'avènement du Christ à la lumière et à la puissance du soleil, nous pouvons trouver encore telle vertu et telle opération du soleil qui hâte fort les fruits et les multiplie.

Quand le soleil monte très haut et entre dans le signe des Gémeaux, c'est-à-dire du couple formé par deux êtres de même nature, à savoir au milieu de Mai, à ce moment le soleil exerce une puissance redoublée sur les arbres, les plantes, et tout ce qui pousse sur la terre. Si les planètes qui régissent la nature se présentent alors selon l'ordre que requiert la saison, le soleil répand ses rayons sur la terre et attire l'humidité dans l'air. De là vient la rosée et la pluie, et les fruits croissent et deviennent très nombreux. D'une manière semblable quand ce clair Soleil qu'est le Christ s'élève dans notre coeur audessus de toutes choses et que les exigences de la nature charnelle qui sont contraires à l'esprit, sont bien dominées et réglées avec discrétion, tandis que les vertus sont alors acquises de la manière exprimée dans le mode précédent, et que par l'ardeur de la charité tout le goût et tout le repos que l'on peut trouver dans la vertu sont rapportés à Dieu en offrande d'actions de grâces et de louanges, il s'ensuit parfois une douce pluie de nouvelles consolations intérieures, une rosée céleste de suavité divine. Cela fait croître et redoubler les vertus, quand tout se passe comme il convient. (250)

Il s'agit là d'une nouvelle opération particulière du Christ lors de son nouvel avènement dans le coeur aimant, et l'homme s'en trouve élevé à un mode supérieur à celui où il se tenait auparavant. Parmi cette suavité se fait entendre une parole du Christ : « Sortez selon le mode de cet avènement. » De cette même suavité vient la délectation du coeur et de toutes les puissances charnelles, de sorte que l'homme se croit serré du dedans par l'étreinte divine de l'amour. Cette délectation et cette consolation comptent davantage, pour l'âme comme pour le corps, elles leur sont plus savoureuses que tout ce que le monde entier pourrait donner de plaisir, même en supposant qu'on pût être seul à en jouir. Parmi cette délectation Dieu se laisse descendre dans le coeur par le moyen de ses dons, avec tant de consolations savoureuses et de joies, que le coeur déborde intérieurement. À cette occasion on constate combien sont misérables ceux qui se tiennent en dehors de l'amour. Ce bonheur

fait que le coeur se répand sans qu'on puisse le retenir, vu l'abondance des joies intérieures.

De cette félicité vient l'ivresse spirituelle. L'ivresse spirituelle consiste à recevoir une surabondance de bonheur et de délectations sensibles qui excèdent ce que le coeur de l'homme ou son appétit peuvent désirer et contenir. Les effets de l'ivresse spirituelle sont chez l'homme multiples et étranges. Les uns, elle les fait chanter et louer Dieu de l'abondance du plaisir. À d'autres elle fait verser de grosses larmes à cause du bonheur que le coeur éprouve. Il en est chez lesquels elle provoque une telle impatience dans tous leurs membres, qu'ils ne peuvent s'empêcher de courir, de sauter, de danser. Il en est que cette ivresse excite si fort qu'ils ne peuvent s'empêcher de battre des mains comme pour applaudir. Il en est qui crient à pleine voix et manifestent la surabondance qu'ils ressentent intérieurement. Il en est qui ne peuvent que garder le silence, pour fondre de bonheur dans tous leurs sens. Il semble parfois que le monde entier ressent ce qu'on éprouve soi-même, d'autres fois que personne ne goûte la saveur de ce qui vous émeut. Souvent il vous paraîtra qu'on ne peut ni ne doit perdre ce bonheur; quelquefois on s'étonnera de ce que tous les hommes ne deviennent pas divins, Il arrive qu'on s'imagine que Dieu vont appartient tout entier à vous seul, et qu'Il n'est à personne autant qu'à vous.

D'autres fois on se demande avec étonnement ce que cette félicité peut être, ou bien d'où elle vient, voire même ce qui vous arrive, C'est là, du point de vue de la sensibilité charnelle, la vie la plus heureuse, à laquelle quelques-uns peuvent atteindre sur terre. Quelquefois le bonheur est si grand qu'on s'imagine que le coeur va se rompre parmi cette multiplicité de dons et d'opérations merveilleuses, L'homme doit donc honorer et louer d'un coeur humble le Seigneur qui peut faire tout ceIa, il doit Lui rendre grâces avec une dévotion fervente de ce qu'Il veut bien le faire; et toujours il doit considérer en son coeur, et dire par la bouche en toute sincérité : "Seigneur, je ne suis pas digne de cela, mais j'ai grand besoin de votre bonté infinie et de votre soutien." Avec ces humbles dispositions il pourra croître et progresser en de plus hautes vertus. Or cet avènement, selon le mode ici décrit, est accordé à des hommes ainsi disposés dès leurs débuts, quand ils se détournent du monde, c'est-à-dire quand ils opèrent une conversion totale et renoncent à toutes les consolations du monde afin d'être tout à Dieu et de ne vivre que pour Lui bien qu'ils soient encore fragiles et qu'ils aient besoin de lait et de douceurs, non de fortes nourritures³⁹, de grandes tentations et du sentiment d'être (252) délaissés de Dieu. À cette époque la gelée blanche et le brouillard gênent souvent ceux qui en sont à cet état, car ils sont au beau milieu du mois de Mai dans le cours de leur vie intérieure. La gelée blanche, c'est la volonté

ou l'illusion d'être quelque chose, c'est le cas que l'on fait de soi-même ou la conviction qu'on a mérité les consolations et qu'on en est digne. C'est là une gelée blanche qui est capable de détruire les fleurs et les fruits de toutes les vertus. Le brouillard c'est le désir de se reposer sur les consolations et suavités intérieures : l'atmosphère de la raison s'en trouve assombrie, et les puissances sur le point de se déployer, de fleurir et de porter des fruits, semblent se rétracter. Aussi en vient-on à perdre la connaissance de la vérité. On pourra toutefois garder à l'occasion de trompeuses douceurs : c'est l'ennemi qui les donne, quand il finit par vous égarer.

DE LA COMPARAISON AVEC L'ABEILLE⁴⁰. Je vais vous proposer une modeste comparaison afin que vous ne vous égariez pas, mais que vous sachiez vous gouverner dans cet état. Or il vous faut observer l'abeille et imiter sa sagesse. Elle vit en union avec l'assemblée de ses pareilles, et elle sort, non pas sous la tempête, mais quand le temps est calme et serein et que le soleil donne, se posant sur toutes les fleurs dans lesquelles se trouve quelque suave nectar. Elle ne prend son repos sur aucune fleur, ni sur rien qui la délecte par sa beauté ou suavité ; mais elle butine le miel et la cire, c'est-à-dire la douceur et la matière dont s'alimente la claire flamme ; ensuite elle revient à l'unité de l'essaim rassemblé, afin de devenir féconde et de tirer parti de son butin. Le coeur épanoui où respandit le Christ, soleil de l'éternité, croît sous ses rayons, fleurit et se répand, avec toutes les puissances intérieures, en joie et en douceurs. Or l'homme doit imiter les façons de l'abeille, il doit voler par l'observation, la raison, la discrétion, sur tous les dons et sur toutes les douceurs qu'il lui a jamais été donné de goûter, et sur tous les biens que Dieu a jamais faits, et avec le dard de la charité et du discernement intérieur, il doit faire l'épreuve de toute la diversité des consolations et des biens, sans se reposer sur aucune fleur, à savoir en aucun don ; mais, tout chargé d'actions de grâces et de louanges, il doit reprendre son essor vers l'unité au sein de laquelle il veut prendre avec Dieu son repos et sa demeure pour l'éternité.

C'est là le second mode des exercices intérieurs qui ornent la partie inférieure chez l'homme de multiples façons.

Quand au ciel le soleil arrive au point le plus haut où il puisse s'élever, à savoir quand il entre dans le signe du Cancer, il ne peut en effet monter plus haut et ensuite il commence à redescendre, alors la chaleur est la plus forte de toute l'année, le soleil attire l'humidité, la terre se dessèche et les fruits atteignent leur plus complète maturité. De la même manière quand le Christ, Soleil divin, s'élève au point le plus haut de notre coeur, c'est-à-dire au-dessus de tous les dons, consolations et douceurs que nous pouvons recevoir de Lui, de sorte que nous ne nous reposons sur aucun goût que Dieu peut répandre en notre âme, si fort soit-il, parce que nous

sommes maîtres de nous-mêmes, mais que toujours nous faisons retour, comme il a été dit (254) auparavant, par d'humbles louanges et de ferventes actions de grâces, vers le même fond, d'où découlent tous les dons selon le besoin des créatures et leur dignité : alors le Christ a atteint le point le plus élevé de notre coeur et veut attirer à Lui toutes choses, c'est-à-dire toutes les puissances. Quand il n'est de goûts ni de consolations capables de triompher du coeur aimant ou de l'entraver, mais que celui-ci veut dépasser tous les dons et consolations afin de trouver Celui qu'il aime, alors commence le troisième mode des exercices intérieurs par lesquels l'homme s'élève et s'orne selon son affectivité, en la partie la plus basse de lui-même.

La première opération du Christ, le début même de ce mode, c'est l'attraction que Dieu exerce sur le coeur, sur les désirs, sur toutes les puissances de l'âme ; Il les attire en haut vers le ciel, Il leur commande de s'unir à Lui, et au fond du coeur Il dit spirituellement : "Sortez hors de vous-mêmes, pour venir à moi, de la même manière dont je vous attire et vous appelle". Cette attraction, cet appel, je ne puis guère l'exposer à des hommes grossiers et insensibles. Toutefois il s'agit là d'une sollicitation et intimation intérieures qui pèsent le coeur de se porter à sa plus haute unité. Cette pression intérieure est pour le coeur aimant plus suave que tout ce qu'il a pu goûter auparavant, car c'est à partir de ce point que commencent un mode nouveau et des exercices plus élevés.

Ici le coeur s'épanouit d'aise et de désir, toutes les veines se dilatent et toutes les puissances de l'âme se tiennent prêtes dans leur désir de satisfaire aux exigences de Dieu, de l'union avec Lui. Cette intimation est une irradiation du Christ, Soleil éternel, et elle produit dans le coeur une joie si délectable, elle l'épanouit si largement, qu'il est difficile de le fermer ensuite.

L'homme en garde intérieurement une blessure au coeur et ressent la navrure d'amour⁴¹. Etre blessé d'amour, c'est la sensation la plus suave et le tourment le plus cuisant qu'on puisse supporter. Etre blessé d'amour est un signe certain de guérison future. Cette blessure spirituelle vous remplit d'aise et vous fait mal en même temps. Le Christ, Soleil véritable, se mire et reflète dans le coeur blessé qui demeure ouvert, et de nouveau Il appelle à l'union. Cela renouvelle la blessure et toutes les meurtrissures.

Cet appel intérieur, cette intimation, l'empressement de la créature à se lever et à s'offrir avec tous les moyens en son pouvoir, encore qu'elle ne puisse atteindre et obtenir l'unité, tout cela produit une langueur spirituelle, de sorte que le fond le plus intime du coeur, à la source même de la vie, est blessé d'amour, et qu'on est incapable d'obtenir ce qu'on désire par dessus tout, alors qu'il vous faut demeurer toujours où il ne vous convient pas : de cette double

cause provient la langueur. Ici le Christ s'est élevé au point culminant de l'esprit et darde ses rayons divins dans l'avidité du désir, au vif du coeur affamé ; et ils brûlent, ces rayons, ils dessèchent et absorbent toute l'humidité, c'est-à-dire les puissances et énergies naturelles. L'avidité du coeur ouvert et l'irradiation des rayons divins produisent un tourment incessant.

Lorsqu'on ne peut atteindre Dieu, ni prendre sur soi de se passer de Lui, de ces deux choses résulte chez quelques-uns un transport d'impatience, au dehors et au dedans. Tant que l'homme éprouve ce transport il ne place son bien dans aucune créature, en aucune il ne trouve son repos ni quelque agrément, au ciel ou sur la terre. Il arrive en ce transport qu'on perçoive des paroles sublimes et profitables suggérées, prononcées intérieurement, quelque enseignement particulier, quelque doctrine de (256) sagesse. Dans ce transport intérieur on est prêt à endurer tout ce qu'on peut souffrir, afin de pouvoir obtenir ce qu'on aime. Le transport d'amour, c'est une impatience intérieure qui entend difficilement raison, tant qu'on n'obtient pas ce qu'on aime. Le transport intérieur dévore le coeur de l'homme et lui boit son sang. Ici l'ardeur du sentiment intérieur est la plus forte qu'il soit donné de connaître dans une vie d'homme ; la nature charnelle de l'homme en éprouve une meurtrissure secrète, elle s'en trouve épuisée, sans labeur extérieur. Cependant le fruit de la vertu arrive à maturité, avec une précocité plus grande que dans aucun des modes auparavant décrits.

À cette saison de l'année le soleil visible entre dans le signe du Lion, lequel a un naturel violent, du fait qu'il est le maître parmi tous les animaux. De la même façon quand l'homme entre dans cet état, le Christ, le clair Soleil, se trouve dans le signe du Lion. C'est que les rayons de sa chaleur sont alors si ardents que l'homme dans son transport sent bouillir le sang de son coeur. Et ce mode impétueux, une fois qu'il domine, l'emporte sur tous les autres, et les exclut même, car il tend à l'effacement de tout mode, c'est-à-dire de toute manière. Dans cet emportement, on se prend parfois à désirer, à souhaiter impatientement d'être délivré de la prison du corps, pour s'unir à Celui qu'on aime. On lève alors les yeux de l'âme pour contempler le palais des cieux, plein de gloire et de joie, avec au dedans le Bienaimé qui porte la couronne, et se répand en ses saints dans l'abondance de ses largesses, tandis que soi-même on est réduit à s'en passer. D'aucuns ne peuvent alors empêcher de vraies larmes de couler, il naît en eux un grand désir. Ensuite on abaisse le regard pour considérer la terre d'exil où l'on est emprisonné et d'où il n'est pas possible de fuir : alors s'échappent des larmes d'accablement et de détresse. Ces larmes naturelles apaisent l'âme et la rafraîchissent; elles sont profitables à la nature

charnelle, lui conservant force et énergie, et l'aidant à supporter jusqu'au bout ses transports. Il est profitable, dans cet état d'impétuosité, de s'adonner à des considérations multiples, de pratiquer des exercices comportant certains modes, de manière à garder ses forces et à vivre longtemps dans la vertu.

De ces transports et de cette impatience certains sont parfois tirés, élevés en esprit au-dessus des sens ; et ils perçoivent par des paroles qui leur sont adressées, par des images ou figures sensibles qui leur sont montrées, quelque vérité qu'il leur est nécessaire de connaître, à eux-mêmes ou à d'autres hommes, ou bien l'annonce de choses à venir. C'est là ce qui s'appelle révélations ou visions. Lorsqu'il s'agit d'images sensibles, elles sont reçues dans, l'imagination ; elles peuvent être l'oeuvre d'un ange, lequel agit chez l'homme moyennant la puissance de Dieu⁴². Lorsqu'il s'agit d'une vérité d'ordre intelligible ou de quelque figure spirituelle dans lesquelles Dieu se montre insondable, elles sont reçues par l'entendement ; elles se laissent d'ailleurs formuler en paroles, dans la mesure où les mots peuvent les exprimer⁴³.

Parfois l'homme peut être élevé au-dessus de lui-même et au-dessus de l'esprit, sans être cependant absolument tiré hors de lui-même, et plongé dans un bien incompréhensible qu'il ne saurait exprimer ou décire d'une manière adéquate à ce qu'il a vu ou entendu ; car voir et entendre n'est qu'une seule⁽²⁵⁸⁾ et même chose dans cette opération toute simple, cette simple vision. Et nul autre que Dieu seul ne peut provoquer chez l'homme cette opération, sans intermédiaire, sans la coopération de quelque créature. C'est là ce qui s'appelle le ravissement, par où il faut entendre que l'homme est enlevé à lui-même, emporté au-dessus de lui-même⁴⁴.

Parfois Dieu donne à certains de brèves lueurs dans l'esprit, quelque chose comme les éclairs dans le ciel. C'est ainsi qu'apparaît une courte lueur d'une singulière clarté, laquelle jaillit du sein de la toute simple nudité⁴⁵. En un instant l'esprit est alors élevé au-dessus de lui-même, et aussitôt la lumière s'évanouit et l'homme revient à soi. Dieu exerce Lui-même cette action, et c'est là chose très noble, car ceux qui la subissent en deviennent souvent des hommes éclairés.

Ces hommes qui vivent dans le transport d'amour se comportent parfois d'une autre manière; il arrive en effet que brille en eux une certaine lumière que Dieu produit par intermédiaire. Dans cette lumière le coeur, ainsi que la puissance concupiscible s'élèvent vers la lumière. Or dans la rencontre de la lumière le désir et l'assouissement sont tels que le coeur ne les peut supporter et qu'il éclate de joie et s'exprime par la voix : c'est là ce qui s'appelle jubiler et cette jubilation est une joie qu'on ne saurait rendre par des mots. On ne saurait d'ailleurs contenir pareille émotion ; si l'on veut se

porter vers la lumière, le coeur haut et large ouvert, alors la voix échappe à toute contrainte aussi longtemps que durent cet exercice et ce mode. Tels hommes intérieurs reçoivent parfois en songe par l'intermédiaire de leur ange ou bien d'autres anges, maints enseignements au sujet de choses qu'il leur est nécessaire de connaître.

Il se trouve aussi tels hommes qui ont fréquemment des inspirations, à qui sont suggérées intérieurement certaines paroles ou pensées, tout en demeurant assujettis aux sens extérieurs ; ils font des rêves merveilleux, mais ils ne savent rien du transport d'amour ; car ils se répandent en soins multiples et ignorent la blessure d'amour : ces songes peuvent être l'effet de la nature, ou bien être produits par le démon, ou aussi par de bons anges, Aussi peut-on y prendre garde, pour autant qu'ils s'accordent avec la Sainte Ecriture et la vérité, et non pas davantage ; si l'on veut en faire plus grand cas, on se laisse facilement tromper⁴⁶ .

OBSTACLES. Je voudrais Maintenant vous montrer les obstacles auxquels se heurtent les hommes qui marchent dans un tel transport et les dommages qu'ils encourent. À cette époque de l'année, comme nous l'avons dit, le soleil entre dans le signe du Lion, et c'est la saison la plus malsaine de toutes, encore qu'elle soit profitable ; alors en effet commence la canicule laquelle apporte bien des maux. Il arrive dans cette période que la chaleur soit si anormale et si forte que dans certains pays les plantes et les arbres sèchent sur pied et que dans certaines eaux il se trouve des poissons qui languissent et meurent, comme aussi sur la terre il se trouve des hommes qui dépérissent et meurent. Et la cause de ces maux n'est pas seulement le soleil, car il en serait de même dans tous les pays en général, dans toutes les eaux et pour tous les hommes : mais quelquefois la cause doit être cherchée dans quelque désordre ou quelque perturbation survenue dans la matière soumise à l'action du soleil. D'une manière semblable quand l'homme entre dans cet état d'impatience, il tombe dans une véritable canicule. Et l'éclat des rayons divins est si ardent et si brûlant, tombant de là-haut, le coeur aimant, déjà blessé, s'enflamme si bien du dedans quand s'allument à ce point l'ardeur de ses affections et l'impatience du désir, que l'on cesse de se contenir, pour verser dans l'agitation, tout comme une femme en travail d'enfant qui ne peut voir le terme de ses souffrances. Si l'on veut alors regarder sans cesse dans son propre coeur blessé et vers Celui qu'on aime, la douleur ne fait que s'accroître. Le mal va augmentant jusqu'à ce qu'on se dessèche en sa nature de chair, à l'instar de l'arbre dans les pays chauds ; on meurt ainsi dans le transport d'amour et on va au ciel sans purgatoire. Sans doute il a une belle mort celui qui meurt d'amour, mais tant que l'arbre peut porter de bons fruits, mieux vaut ne pas

le laisser périr. Quelquefois Dieu se répand avec grande suavité dans le coeur ainsi transporté. Le coeur nage alors dans la félicité comme le poisson dans l'eau, et le fond le plus intime du coeur brûle d'ardeur et de charité du fait qu'il nage avec délices dans les dons de Dieu et qu'il éprouve une bienheureuse impatience dans la ferveur de son amour. Demeurer longtemps dans cet état ravage la nature de chair. Tous ceux qui sont sujets à ces transports doivent se consumer dans cet état ; mais ils ne meurent pas tous s'ils savent bien s'y gouverner.

Je voudrais encore vous mettre en garde contre une chose qui peut causer de grands dommages. Parfois en ce temps chaud tombe une sorte de rosée de miel : elle est d'une fausse douceur et tache le fruit, ou même le gâte complètement ; elle tombe volontiers au milieu du jour, par un clair soleil, en grosses gouttes qu'il est difficile de distinguer de la pluie. De la même façon il se trouve des hommes qui peuvent être privés de leurs sens extérieurs au moyen d'une certaine lumière que le démon produit ; et cette lumière vous environne et vous enveloppe et il peut se faire que différentes images vous y soient montrées, mensonges et vérité, ou bien qu'on y perçoive des paroles, prononcées de maintes façons. Ces choses-là sont perçues et accueillies avec satisfaction. C'est en ce point que tombent parfois des gouttes de miel d'une douceur trompeuse, parmi lesquelles on se complaît. Celui qui veut en faire grand cas, elles lui viennent en abondance : c'est ainsi que l'homme contracte facilement des souillures. Car si l'on veut tenir pour vrai des choses étrangères à la vérité parce qu'elles vous ont été montrées ou annoncées, on tombe dans l'erreur et on est frustré du fruit de la vertu. Mais ceux qui ont gravi les chemins précédemment décrits fussent-ils tentés par un tel esprit et une telle lumière, ils n'en subirait aucun dommage.

DE LA COMPARAISON DES FOURMIS. Je vais donner une brève comparaison pour ceux qui vivent dans de tels transports, pour qu'ils se comportent noblement et convenablement dans cet état et parviennent à de plus hautes vertus. Il existe un petit insecte qu'on appelle la fourmi. Elle est forte et sage et a la vie dure. Elle se tient volontiers dans la compagnie de ses semblables, en terrain chaud et sec. Elle travaille l'été et amasse de la nourriture et du grain pour l'hiver, fendant chacun des grains en deux de peur qu'ils ne se gâtent et ne se perdent, et en vue de s'en servir quand on ne trouve plus rien à ramasser (262). Elle évite les chemins inconnus, mais toutes suivent le même chemin. Et quand elle atteint le temps voulu, elle est capable de voler. Les hommes en cet état doivent faire de même : ils doivent être forts dans l'attente de l'avènement du Christ : sages à l'endroit des visions et inspirations provoquées par le démon. Ils ne doivent pas choisir de mourir, mais de rechercher

toujours la louange de Dieu et d'acquérir pour eux-mêmes de nouvelles vertus. Ils doivent demeurer dans le recueillement de leur coeur et de toutes leurs puissances, et suivre l'appel et l'attraction de l'unité divine. Ils doivent habiter un pays chaud et sec, c'est-à-dire parmi la violence des transports d'amour et de grandes impatiences ; ils doivent travailler durant l'été de ce temps et amasser des fruits de vertu pour l'éternité, sans manquer de les fendre en deux : la première part, c'est qu'ils doivent désirer toujours la haute unité de jouissance, l'autre, c'est qu'ils doivent se dominer eux-mêmes par la raison, autant qu'il leur est possible, et attendre le terme que Dieu a fixé : ainsi le fruit de la vertu se garde pour l'éternité. Ils ne doivent non plus s'engager sur des voies étrangères ou suivre des modes particuliers, mais marcher sur le chemin de l'amour, à travers toutes les tempêtes, vers le but où l'amour les conduit. Et quand on sait attendre le terme, en persévérant dans toutes les vertus, on devient capable de contempler et de voler dans les secrets de Dieu.

Nous allons maintenant continuer en parlant d'un quatrième mode d'avènement du Christ qui élève l'homme et le conduit à la perfection par des exercices intérieurs, dans ce qui concerne sa partie inférieure. Or ayant comparé l'avènement intérieur sous ses différents modes à l'éclat du soleil et à sa puissance, selon la progression de l'année, nous continuerons à parler d'autres modes et d'autres opérations du soleil, en suivant le cours des saisons.

Le soleil dans le signe de la Vierge. Quand le soleil commence fort à descendre, du faite de sa course au point le plus bas, il entre dans un signe qui est dit de la Vierge parce que cette saison, à l'instar d'une pucelle, ne porte pas de fruits. C'est à cette époque que la glorieuse Vierge Marie, Mère du Christ, est montée au ciel, pleine de joies et riche de toutes les vertus. C'est à cette époque que les chaleurs commencent à diminuer et que viennent à maturité des fruits qui se conservent et qu'on peut employer et consommer longtemps après, tels que les grains et le raisin et d'autres fruits durables, lesquels ont attendu la saison où l'on a coutume de les recueillir en vue d'une longue année. Ensuite sur ces mêmes grains on a coutume de prélever la semence, pour qu'ils se multiplient au bénéfice de l'homme. A cette époque se consomme et s'achève tout l'ouvrage que le soleil accomplit durant l'année entière. De la même façon quand le Soleil de gloire, le Christ, après être monté au point le plus élevé du coeur humain comme je l'ai enseigné dans le troisième mode, commence ensuite à descendre, à retirer l'éclat de ses rayons divins et à quitter l'homme la chaleur et l'impatience de l'amour commencent à diminuer.

Le Christ se cache. Que le Christ se cache ainsi et retire l'éclat intérieur de sa lumière et de sa chaleur, c'est la première opération

et un nouvel avènement selon ce mode. Alors le Christ dit en esprit au dedans de l'homme : « Sortez selon le mode que maintenant je vous montre. »

Alors l'homme sort et se trouve pauvre, misérable, délaissé. Ici toute tempête, tout transport et toute impatience d'amour s'apaisent ; l'été brûlant se transforme en automne et toute opulence en grande pauvreté, Aussi l'homme commence-t-il à se (264) lamenter, s'apitoyant sur lui-même : où sont parties la chaleur de l'amour, la ferveur, les louanges et actions de grâce dont l'âme se délectait; les consolations intérieures, la joie intérieure, la suavité sensible, comment voit-il lui échapper tout cela ; les violents transports d'amour, et tous les dons qu'il a jamais ressentis, comment a-t-il pu les voir s'évanouir ?

Aussi est-il maintenant comme un homme qui aurait tout désappris et perdu sa nourriture et le fruit de son travail. Il arrive souvent que la nature s'alarme de telles pertes. Parfois ces pauvres gens se voient ravir leurs biens terrestres, leurs amis et leurs proches ; toutes les créatures les délaissent ; ce qu'ils ont acquis de sainteté est méconnu et méprisé ; toute leur vie et toutes leurs oeuvres sont tournées en imperfections. Ils sont un objet de dédain et de rebut pour tout leur entourage. Il arrive qu'ils tombent dans la maladie et différents maux. Certains sont en proie à des tentations d'ordre charnel ou spirituel, ce qui dépasse tout.

De cette détresse résulte la crainte de la chute et du même coup un demi-doute. C'est là le point extrême où l'on puisse s'arrêter sans verser dans le désespoir. Dans cet état on recherche volontiers des hommes de bien, on se plaint auprès d'eux, on leur montre sa misère, on demande le secours et les prières de la sainte Eglise et des saints, comme de tous les justes.

Dans cet état il faut constater avec un coeur humble, qu'on n'a par soi-même rien qu'indigence ; et il faut redire, en toute patience et résignation, les paroles du saint homme Job : « Dieu a donné, Dieu a repris ; il a été fait selon qu'il a plu au Seigneur, que le nom du Seigneur soit béni⁴⁷ ». Il faut se renoncer soi-même en toutes choses, disant et pensant du fond du coeur : "Seigneur, je veux aussi volontiers être pauvre de tout ce qui m'a été ravi, que riche ; Seigneur, qu'il en soit selon votre volonté et votre gloire. Seigneur, ce n'est pas ma volonté selon la nature, mais votre volonté et ma volonté selon l'esprit qui doivent s'accomplir, Seigneur, car je vous appartiens en propre et je veux aller aussi volontiers en enfer qu'au ciel, si c'est pour votre louange. Seigneur, faites de moi ce qui, par toutes les vertus, peut servir à votre gloire." Et de toute dérélition l'homme doit se faire une joie intérieure, se remettre. entre les mains de Dieu et se réjouir de pouvoir souffrir pour la gloire de Dieu. S'il se comporte bien dans cet état, il ne goûtera jamais joie plus

profonde ; car rien n'est plus délectable pour qui aime Dieu que de sentir qu'il appartient en propre à son Bien-aimé. S'il a gravi comme il convient le chemin de la vertu jusqu'à acquérir ces dispositions, même s'il n'a pas connu tous les modes précédemment décrits, il peut s'en trouver dispensé, dès l'instant qu'il sent en lui-même la base de toute vertu, à savoir l'humble obéissance quand il faut agir et une patiente résignation quand vient l'heure de souffrir. Avec ces deux choses-là ce mode s'exerce dans une absolue sécurité.

À cette époque de l'année le soleil entre au firmament dans le signe de la Balance, car le jour et la nuit sont alors d'égale durée et le soleil fait part égale à la lumière et aux ténèbres. De la même façon le Christ est, pour l'homme résigné, dans la Balance. Qu'il envoie douceurs ou amertume, ténèbres ou lumière, quoi qu'il impose dans le plateau, l'homme rétablit l'équilibre. Toutes les choses lui sont indifférentes, hormis le péché qui doit être totalement exclu.

Quand ces hommes résignés sont ainsi privés de toute consolation et qu'ils s'estiment dépourvus de toute vertu et délaissés de Dieu comme de toutes les créatures, s'ils savent bien tout recueillir, la saison (266) est venue où toutes sortes de fruits, grains et raisins, achèvent de mûrir à point, il n'y a pas à s'y tromper. Tout ce que le corps peut endurer, de quelque façon que ce soit, on doit volontiers l'offrir à Dieu, librement, sans contradiction de la volonté supérieure. Toutes les vertus extérieures ou intérieures qu'on a pu jamais pratiquer avec entrain dans l'ardeur de l'amour, on doit maintenant, selon ce qu'on en sait et pour autant qu'on peut, les pratiquer à grand labeur et de bon coeur, et les offrir à Dieu : ainsi jamais elles n'eurent tant de prix au regard de Dieu ; jamais elles n'eurent non plus tant de noblesse ni tant de beauté. De toutes les consolations que Dieu a jamais accordées, on doit volontiers se passer et rester détaché de tout, s'il y va de la gloire de Dieu. C'est cela la récolte des grains et de toutes sortes de fruits arrivés à maturité, sur lesquels il nous faudra vivre dans l'éternité et qui feront devant Dieu notre richesse, C'est ainsi que les vertus arrivent à la perfection et la désolation produit un vin éternel. De ces hommes, de leur vie, de leur patience, tous ceux qui les connaissent et les approchent s'inspirent pour s'amender et s'instruire, C'est ainsi que le grain de leurs vertus sa sème et se multiplie pour le profit de tous les hommes de bien.

Tel est le quatrième mode qui orne l'homme selon ses puissances charnelles et selon la partie inférieure de lui-même, et le conduit à la perfection par des exercices intérieurs. Non pas toutefois qu'il ne puisse croître encore, sans aucun relâche, et atteindre la perfection : mais du fait que ces hommes-là sont assujettis à de rudes épreuves, tribulations, tentations et combats, de la part de Dieu, de toutes les

créatures, comme aussi d'eux-mêmes, pour cette raison la vertu de résignation est pour eux une perfection d'une grandeur singulière, quoique l'abandon et le renoncement à toute volonté propre pour se soumettre à la volonté divine, soient absolument nécessaires à tous ceux qui veulent être comptés parmi les élus.

Comme à cette époque de l'année se produit l'équinoxe, le soleil baisse encore et la température se refroidit. Aussi se trouve-t-il des hommes sans précaution qui se chargent d'humeurs mauvaises, lesquelles s'accumulent dans l'estomac et provoquent des indispositions et toutes sortes de maladies ; elles font perdre l'appétit et le goût de toute bonne nourriture ; il arrive qu'elles conduisent d'aucuns à la mort. Du fait de ces humeurs mauvaises certains dépérissent, se chargent d'eau et de ce fait s'épuisent lentement; quelques-uns même en meurent. Ces humeurs profuses engendrent de graves affections et des fièvres; beaucoup s'en trouvent épuisés et parfois meurent. De la même façon tous les hommes qui sont de bonne volonté ou bien qui ont jamais goûté aux choses de Dieu, lorsqu'ils viennent ensuite à déchoir et à s'éloigner de Dieu et de la vérité, ils dépérissent au point de vue des progrès véritables, parfois ils meurent à la vertu ou de la mort éternelle, par suite de l'une de ces maladies, voire de toutes à la fois. Or spécialement dans cette déréliction l'homme a besoin de grandes forces, il lui faut s'exercer selon le mode précédemment décrit : de la sorte il ne tombe pas dans l'erreur.

Or l'homme qui manque de sagesse et se gouverne mal, tombe facilement dans cette maladie ; la température en effet s'est en lui refroidie. Pour cette raison la nature devient paresseuse à l'endroit de la vertu et des oeuvres bonnes ; elle désire les aises et les satisfactions du corps, quelquefois sans discernement et au delà de toute nécessité. D'aucuns accueilleraient volontiers les consolations divines, si elles leur pouvaient venir sans qu'il leur en coûtât, sans effort de leur part ; d'autres cherchent un soulagement auprès des créatures, d'où s'ensuit fréquemment grand dommage. Il en est qui se croient (268) malades, affaiblis, épuisés et ils tiennent pour nécessaire tout ce qu'ils peuvent se procurer ou tout ce qu'ils peuvent accorder à leur corps en fait de repos et de commodités. Quand l'homme se penche ainsi pour rechercher sans discernement les choses du corps, les aises du corps, ce sont là toutes sortes d'humeurs mauvaises qui s'accumulent dans l'estomac, c'est-à-dire le coeur humain et ôtent le goût et l'appétit de toute bonne nourriture, c'est-à-dire de toute vertu.

Quand l'homme tombe ainsi dans certaines indispositions et dans le refroidissement, il se gonfle parfois d'eau. Il s'agit ici de l'inclination à posséder des biens terrestres. Plus ces hommes reçoivent, plus ils convoitent, du fait qu'ils se gonflent d'eau. Leur

corps, c'est-à-dire leur appétit et leur faim, devient énorme, et la soit ne diminue pas. Cependant la face de la conscience et du discernement s'amenuise et amincit ; ils opposent en effet quelque obstacle et intermédiaire aux influences de la grâce divine. S'il arrive que chez eux l'eau des cupidités terrestres s'accumule près du coeur, c'est-à-dire s'ils y prennent leur repos par un attachement de jouissance, ils sont incapables de marcher en pratiquant des oeuvres de charité, du fait de leur faiblesse. Le souffle intérieur, la respiration, sont courts, c'est-à-dire que la grâce de Dieu et la charité intérieure leur manquent. Aussi ne peuvent-ils se débarrasser de l'eau des richesses terrestres; le coeur en est comme enserré et il arrive souvent qu'ils dépérissent jusqu'à la mort éternelle. Toutefois ceux chez lesquels l'eau des choses terrestres s'accumule loin au-dessous du coeur, de telle sorte qu'ils disposent en maîtres de leurs biens et qu'ils sont en état de s'en défaire s'il est nécessaire, bien que languissant dans une inclination déréglée, ils sont cependant susceptibles de guérison.

Il est quatre sortes de fièvres dans lesquelles tombent quelquefois ces hommes gonflés d'humeurs mauvaises, c'est-à-dire de penchants déréglés pour les aises du corps et des consolations particulières qu'ils cherchent auprès des créatures. La première est dite quotidienne : c'est la multiplicité des affections du coeur. Ces hommes-là veulent en effet être renseignés sur toutes choses et dire leur mot sur toutes choses, ils veulent tout reprendre et tout corriger : quant à eux-mêmes, ils s'oublient souvent. Nombreux sont les soucis étrangers dont ils se préoccupent ; souvent il leur faut entendre ce qu'ils ne voudraient pas entendre ; la moindre occasion suffit à les troubler, Multiples sont leurs tourments : tantôt une chose, tantôt une autre ; tantôt ici, tantôt là : c'est comme le vent qui saute, C'est là une fièvre quotidienne, car leurs soins les préoccupent, les accaparent, les dispersent du matin au soir et parfois la nuit même, qu'ils dorment ou qu'ils veillent. Quoique cet état n'exclue pas la grâce de Dieu et n'entraîne pas le péché mortel, il empêche pourtant la ferveur et les exercices intérieurs, il ôte le goût de Dieu et de toutes les vertus, et c'est un éternel dommage.

L'autre fièvre survient un jour sur deux, elle se nomme l'inconstance. Bien qu'elle se fasse attendre plus longtemps, elle est souvent plus inquiétante. Cette fièvre se présente sous deux formes : l'une vient d'une chaleur excessive, l'autre du froid. Celle qui vient d'une chaleur immodérée, certains hommes justes peuvent l'avoir. Car lorsqu'ils ressentent l'attouchement de Dieu, ou quand ils l'ont senti et sont ensuite délaissés par Dieu, il peut arriver qu'ils tombent dans l'inconstance, de sorte qu'ils choisissent un jour une manière et le lendemain une autre, et il en va longtemps ainsi. En de certains moments ils se tairont, en d'autres ils parleront ; tantôt

ils veulent entrer dans un ordre, tantôt dans un autre ; parfois ils donneraient tous leurs biens (270) pour l'amour de Dieu, d'autres fois ils préfèrent les garder ; il leur arrivera de vouloir voir du pays, ensuite de s'enfermer dans un ermitage ; ils se prendront à recevoir souvent la communion, puis peu après ils n'en feront guère de cas ; certains jours ils réciteront de très longues prières et peu de temps après ils préleront garder un très long silence. Tout cela n'est que manie du changement et inconstance qui embarrassent l'homme, l'empêche de comprendre la vérité profonde, lui ôte la base et les exercices de toute vie fervente. Comprenez maintenant d'où vient cette inconstance chez des hommes justes. Quand l'homme applique son intention et son activité intérieure plutôt à la vertu et aux modes extérieurs qu'à Dieu et à l'union divine : quoiqu'il demeure dans la grâce de Dieu, car c'est bien Dieu qu'il recherche dans la vertu, sa vie est cependant inconstante, car il ne se sent pas reposer en Dieu au-dessus de toute vertu. Et pour cette raison il possède Celui dont il ne sait rien. Car Celui qu'il cherche dans les vertus et selon des modes multiples, il Le possède en lui-même, au-dessus de toute intention, de toute vertu et de tous les modes. Aussi doit-il, pour venir à bout de cette inconstance, apprendre à reposer, au-dessus de toute vertu, en Dieu et dans la très-haute unité divine. De l'autre fièvre d'inconstance, celle qui vient du froid, souffrent tous ceux qui recherchent Dieu et se proposent en même temps de chercher et viser quelque chose d'une manière déréglée, Cette fièvre vient du froid, car l'ardeur de la charité est bien faible quand des considérations étrangères provoquent et suscitent les oeuvres de vertu. Ces gens-là ont le coeur inconstant, car, en tout ce qu'ils font, la nature recherche secrètement sa part, souvent d'ailleurs à son insu, car ils se connaissent mal. De telles personnes choisissent tantôt un mode, tantôt un autre, pour y renoncer tout aussitôt. Un jour ils voudront se confesser à un tel et lui demander conseil au sujet de toute leur vie, le lendemain ils s'adresseront à un autre. En toute occasion ils veulent prendre conseil, et rarement faire ce qui leur est conseillé, on peut les blâmer ou leur faire affront, ils sont prêts à trouver des excuses. De belles paroles, ils en disent beaucoup, mais on n'en tire que peu de chose. Souvent ils aimeraient tirer gloire de leur vertu, mais à peu de frais quant aux oeuvres. Ils désirent que leurs vertus soient publiées et c'est pour cela qu'elles sont vaines et qu'elles n'ont de saveur ni pour Dieu ni pour eux-mêmes. Ils voudraient en remontrer aux autres, et ils ne se laissent instruire ou reprendre qu'à contre-coeur. Une complaisance naturelle pour eux-mêmes et un orgueil secret les rendent inconstants. Ces gens-là vont jusqu'au bord de l'enfer : il suffit d'un faux pas pour qu'ils y tombent.

De cette fièvre d'inconstance naît chez d'aucuns la fièvre quarte, laquelle vous rend étranger à Dieu et à soi-même, à la vérité et à toute vertu, Par là l'homme tombe dans un tel égarement qu'il ne sait pas où il en est ni ce qu'il devrait faire, Cette maladie est plus inquiétante qu'aucune des autres.

De cet égarement on tombe parfois dans une fièvre qui est dite double-quarte, et qui consiste dans la négligence. Alors la fièvre quarte est doublée, et il n'y a plus guère de chances de guérir, car on devient insouciant et négligent de tout ce qui est nécessaire pour la vie éternelle. Ainsi on peut tomber dans le péché tout comme ceux qui n'ont jamais rien su de Dieu. Si cela peut arriver à ceux qui se gouvernent mal dans ce mode du délaissement, combien doivent être sur leurs gardes ceux qui n'ont jamais rien su de Dieu ni de la vie intérieure, ni de ce goût intérieur que connaissent les justes dans leurs exercices. (272)

IL EST MONTRÉ PAR UN EXEMPLE COMMENT NOUS TROUVONS DANS LE CHRIST CES QUATRE MODES PORTÉS A LEUR PERFECTION

Nous devons marcher dans la lumière, afin de ne pas nous égarer, et considérer le Christ qui nous a enseigné ces quatre modes et frayé la voie. Le Christ, ce clair soleil, est monté au ciel de la très-haute Trinité se levant à l'aurore de sa glorieuse Mère la Vierge Marie, laquelle fut et demeure l'aurore et le commencement du jour de toute grâce dans lequel nous devons goûter d'éternelles joies. Or remarquez-le bien, le Christ possédait et possède encore assurément le premier mode, étant le Fils unique, uni à la divinité. En Lui étaient, sont encore rassemblées et réunies toutes les vertus qui furent et qui seront jamais pratiquées, ainsi que toutes les créatures qui ont accompli ou qui accompliront des oeuvres de vertu. Il fut ainsi, le Fils unique du Père, uni à la nature humaine. Il possédait la ferveur, car Il apporta sur la terre le feu qui a enflammé tous les saints et tous les justes, et Il portait une affection sensible et toute sa foi à son Père et à tous ceux qui doivent jouir de Lui éternellement. Sa dévotion, l'amour dont s'exaltait son coeur, se répandirent toute sa vie devant son Père en désirs brûlants pour subvenir aux nécessités de tous les hommes ; et toutes ses oeuvres, extérieures, et intérieures, ainsi que toutes ses paroles ne furent que louanges et grâces à la gloire de son Père, C'est là le premier mode.

Cet aimable Soleil, le Christ, brillait d'un éclat plus vif et plus ardent, car Il détenait et détient toujours la plénitude de toutes les grâces et de tous les dons. C'est pour cela que le Christ se répandit, avec tout son coeur, toutes ses façons, toutes ses démarches, tous ses services, en bonté et douceur, en humilité et libéralité, Il était si gracieux et si aimable que son attitude et tout son être attiraient tous les hommes de bon naturel. Il était le lis immatulé et la fleur des

champs qui s'offre communément à tous, où les hommes justes puisent le miel d'éternelle douceur et d'éternelle consolation. De tous les dons qui furent jamais impartis à son humanité, le Christ, selon sa nature humaine, remerciait et louait son Père éternel, qui est le Père de tous les dons et de tous les bienfaits, Et Il se reposait, selon les puissances supérieures de son âme, au-dessus de tous les dons, au sein de la très-haute unité divine, d'où tous les dons découlent. C'est ainsi qu'Il Possédait le deuxième mode.

Le Christ, Soleil glorieux, brilla plus haut encore, d'un éclat plus vif et plus ardent, car durant toute sa vie ses puissances corporelles, sa sensibilité, son coeur, ses sens, furent appelés et sollicités par le Père de s'élever à cette hauteur de gloire et de félicité dont Il goûte maintenant, selon les puissances inférieures, la jouissance sensible ; d'ailleurs il y était enclin Lui-même par toutes ses affections, naturelles et surnaturelles. Cependant Il voulut attendre en cet exil le temps que le Père avait prévu et ordonné de toute éternité. C'est ainsi qu'Il possédait le troisième mode. Quand vint le temps opportun où le Christ voulut emporter et rassembler dans son royaume éternel les fruits de toutes les vertus qui furent ou qui devaient être jamais pratiquées, alors le Soleil éternel commença à descendre. Le Christ s'abaissa en effet et livra sa vie charnelle entre les mains de ses ennemis, et Il fut ignoré et abandonné par ses amis dans une telle détresse. Sa nature fut privée de toute consolation extérieure et intérieure, elle fut accablée de misères, de tourments, d'opprobres, Chargée d'un lourd fardeau, la rançon de tous les Péchés qu'Il devait payer selon la justice. Il porta cette charge avec une humble patience. Et dans cette dérélition Il accomplit de hauts faits d'amour : (274) à ce prix Il obtint de racheter notre droit à l'héritage éternel. C'est ainsi qu'Il fut orné dans la partie inférieure de sa noble humanité, car Il y a supporté tout ce labeur pour nos péchés. C'est pour cela qu'Il est appelé le Sauveur du monde, qu'Il possède la clarté et la gloire, qu'Il a été exalté pour siéger à la droite du Père et régner dans sa puissance. Et toute créature plie le genou, au ciel, sur la terre et aux enfers, devant son Nom très-haut dans l'éternité.

Comment le premier avènement prépare le second. L'homme qui vit dans la pratique des vertus morales en obéissant comme il convient aux commandements de Dieu, et qui s'exerce en outre dans les vertus intérieures selon le mode et l'instigation du Saint-Esprit, en suivant comme il convient son attraction et ses inspirations, sans se chercher soi-même dans le temps ni dans l'éternité, prêt à tenir la balance égale en supportant avec toute la patience convenable l'obscurité, l'accablement et toutes sortes de misères, à rendre grâces à Dieu de toutes choses, et à s'offrir soi-même avec un humble abandon : cet homme-là a reçu le Christ dans

son premier avènement selon le mode des exercices intérieurs. Par sa vie intérieure il est sorti et s'est acquis pour ornement la richesse par des vertus et des dons, l'ardeur d'un coeur vivant et l'unité de la sensibilité selon la chair.

Une fois que l'homme est bien purifié, pacifié et rentré en lui-même selon sa partie inférieure, il est en état d'être éclairé intérieurement quand Dieu juge que le temps est venu et qu'Il en donne l'ordre. Il peut fort bien aussi recevoir cette illumination au début de sa conversion, pourvu qu'il se livre entièrement à la volonté de Dieu, et renonce à toute considération d'intérêt personnel : car tout est là. Mais il lui faut ensuite gravir les voies et les modes qui ont été précédemment exposés, aussi bien dans sa vie extérieure que dans sa vie intérieure, ce qui devrait lui être plus facile qu'à un autre qui commence tout en bas son ascension : il a reçu en effet plus de lumières que les autres hommes.

Nous poursuivons en parlant du second mode de l'avènement du Christ dans les exercices intérieurs, par où l'homme reçoit ornement, clarté et richesse dans les puissances supérieures de l'âme. Cet avènement nous le comparerons à une source vive, avec trois ruisseaux. La source d'où s'écoulent ces ruisseaux, c'est la plénitude de la grâce divine dans l'unité de notre esprit (1). La grâce y demeure essentiellement, selon qu'elle y a son siège, aussi est-elle comparable à une fontaine débordante; elle s'y exerce en acte selon qu'elle se répand par des ruisseaux dans chacune des puissances de l'âme à la demande de leurs besoins. Ces ruisseaux ce sont les manières particulières dont Dieu influe et agit sur les puissances supérieures, où par le moyen de la grâce son action s'exerce de maintes façons.

Le premier ruisseau de la grâce divine que Dieu fait couler dans cet avènement, c'est une pure simplicité qui brille dans l'esprit à l'exclusion de toute distinction. Ce ruisseau prend son origine à la source qui jaillit dans l'unité de l'esprit, il coule vers le bas et irrigue toutes les puissances de l'âme, les plus

(1) V. supra, p. 54

hautes comme les inférieures, et les élève au-dessus de toute multiplicité qui les occupe encore ; il produit dans l'homme la simplicité, il lui montre et lui procure un lien intérieur dans l'unité de son esprit. C'est ainsi que l'homme est élevé selon la mémoire et délivré de toute suggestion étrangère et de son instabilité. Or le Christ dans cette lumière presse de sortir, selon le mode de cette lumière et de cet avènement.

Ainsi l'homme sort, et constate que, moyennant cette simple lumière répandue en lui, il se trouve ordonné, apaisé, pénétré et fixé

dans l'unité de son esprit et de sa mémoire. Ici l'homme est élevé et établi dans un état nouveau, il rentre en lui-même et dispose sa mémoire au dépouillement total, au-dessus de toute intrusion d'images sensibles et au-dessus de toute multiplicité. Ici l'homme possède essentiellement et surnaturellement l'unité de son esprit et s'y installe comme en sa demeure propre, et dans l'héritage qui de toute éternité lui revient en personne. Toujours il garde une inclination naturelle et surnaturelle vers cette même unité, laquelle doit avoir à son tour, moyennant les dons de Dieu et la simplicité de l'intention, une éternelle inclination d'amour vers cette très-haute unité où le Père et le Fils, dans le lien de l'Esprit saint, sont unis avec tous les saints. Le premier ruisseau, qui appelle à l'unité, ne saurait aller au delà.

Par le moyen de la charité intérieure, de l'inclination amoureuse, et aussi de la fidélité divine, jaillit le second ruisseau de la plénitude de la grâce dans l'unité de l'esprit, et c'est là une clarté spirituelle qui se répand dans l'entendement et l'illumine, avec appréhension de notions distinctes, de diverses manières. Car cette lumière fait voir et donne en vérité des notions distinctes en toutes les vertus. Mais tout cela n'est pas en notre pouvoir. En effet quoique nous possédions toujours cette lumière dans notre âme, Dieu fait qu'elle se tait ou qu'elle parle, Il peut la montrer ou la cacher, la donner et l'enlever, selon le moment et selon le lieu, puisque cette lumière est à Lui: Et c'est pour cela qu'il opère dans cette lumière comme Il veut, quand Il veut, pour qui il veut et ce qu'il veut. Les hommes qui la reçoivent n'ont pas absolument besoin que quelque révélation leur soit faite ou qu'ils soient attirés au-dessus des sens et au-dessus de toute sensibilité, car leur vie, leur habitation, leur conversation, leur être même est dans l'esprit, au-dessus des sens et de toute sensibilité ; et c'est là que Dieu leur montre ce qu'Il veut et ce dont ils ont besoin, eux-mêmes ou d'autres hommes. Cependant Dieu pourrait, s'Il le voulait, priver ces hommes de leurs sens extérieurs et leur montrer intérieurement quelque image inconnue ou des choses à venir, d'une manière ou d'une autre. Or le Christ veut qu'on sorte et marche dans cette lumière, selon le mode de cette lumière.

Or cet homme illuminé doit ensuite sortir et considérer son état et sa vie intérieure et extérieure, se demandant s'il porte la ressemblance parfaite du Christ selon son humanité et aussi selon la divinité. Car nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et il doit lever ses yeux illuminés, pour s'attacher à la vérité intelligible par la raison éclairée, puis considérer et contempler, selon le mode des créatures (1), la très haute nature de Dieu et les propriétés infinies qui sont en Dieu. Car à une nature infinie conviennent des vertus et des oeuvres infinies.

(1) À ce degré qui est celui du désir, l'âme continue d'observer, de considérer, de raisonner sur des images ou des notions distinctes. Ce n'est que dans la vie contemplative, telle que l'entend Ruysbroeck, qu'elle accède à la contemplation selon le mode divin.

La très haute nature de la divinité est considérée et contemplée du point de vue de son unité et de sa simplicité, de sa hauteur inaccessible et de sa profondeur abyssale; de sa largeur incompréhensible et de sa longueur sans fin ; on y découvre un silence obscur et un désert farouche ; tous les saints y trouvent leur repos pour l'éternité ; jouissant d'elle-même, elle est pour l'éternité la jouissance commune de tous les saints (1). Et l'on pourrait encore considérer bien des merveilles dans cette mer sans fond de la Divinité. Nous devons sans doute nous servir d'images sensibles, vu la grossièreté de nos sens, pour les exprimer, mais ce qu'en vérité on peut considérer et contempler, c'est un bien sans fond et sans mode. Toutefois quand il faut l'exprimer pour autrui, on lui prête des modes et des ressemblances, selon les lumières données à celui qui l'exprime et le présente. L'homme ainsi illuminé doit aussi considérer et contempler ce qui s'approprie au Père dans la Divinité, comment Il est la Force et la Toute-Puissance, le Créateur, le Conservateur, le Moteur, le Commencement et la Fin : de toutes les créatures la Cause et le Principe. C'est là ce que les ruisseaux de la grâce montrent à la raison illuminée dans la clarté. Ils montrent aussi ce qui s'approprie au Verbe éternel ; la Sagesse et la Vérité insondables, l'Exemplaire et la Vie de toutes les créatures ; la Règle éternelle et qui ne varie pas ; un Regard qui fixe et pénètre toutes choses à découvert ; la Lumière qui inonde et illumine tous les saints au ciel et sur la terre selon leur dignité. Or comme ce ruisseau de lumière fait distinguer des modes multiples, il montre aussi à la raison éclairée ce qui s'approprie au Saint-Esprit : la Charité et Libéralité incompréhensibles, la Miséricorde et Bénignité, la Fidélité et la Bienveillance sans fin, une inconcevable Grandeur, une Richesse débordante, une Bonté sans fond qui se répand à travers tous les esprits célestes pour leur félicité, une Flamme ardente qui consume toutes choses et les réduit à l'unité, une Source jaillissante riche de toutes les saveurs pour répondre au désir de chacun ; la Préparation et l'Introduction de tous les saints dans leur béatitude éternelle ; l'Embrassement et l'Envahissement des âmes par le Père, le Fils et tous les saints dans l'unité de jouissance.

Tout cela est considéré et contemplé sans division et sans partage dans la nature simple de la Divinité. Et pourtant ces propriétés, à la manière dont elles conviennent aux trois Personnes, s'offrent à notre considération, selon de multiples distinctions ; car puissance, bonté, libéralité, vérité, entre tous ces attributs il existe de notre point de vue, de grandes différences. Cependant ils existent dans l'unité et

l'indivis au sein de la très-haute nature de Dieu. De plus les relations qui constituent les propriétés des trois Personnes, subsistent éternellement distinctes ; car le seul nom de Père engendre une distinction. Or le Père engendre sans cesse son Fils, et Lui-même n'est pas engendré. Le Fils est engendré et Il ne peut engendrer, Ainsi le Père a toujours un Fils, de toute Eternité, et le Fils un Père : et ce sont là les relations du Père au Fils et du Fils au Père. Ensuite le Père et le Fils spirent un Esprit (2), à savoir la

(1) Les mystiques allemands ont si nettement opposé la divinité à Dieu que certains historiens leur ont prêté la doctrine d'un devenir divin, étrangère à leur position volontairement orthodoxe. Selon Eckhart Dieu agit, la divinité n'agit pas (Ed. Pf., p. 181). Eckhart se réfère au texte connu de l'épître aux Ephésiens, III, 18, pour évoquer en termes semblables la hauteur, la largeur, la longueur, la profondeur du mystère divin.

(2) Sur ces points de doctrine Ruisbroeck use de vocables identiques à ceux dont se servait Eckhart.

volonté ou l'amour communs à tous deux. Et cet Esprit n'engendre pas, et Il n'est pas engendré, Il doit seulement, jaillissant de l'Un et de l'Autre, être éternellement spiré. Ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu et un seul esprit. Et tous les attributs avec les oeuvres qui en émanent, appartiennent en commun à toutes les Personnes, car Elles agissent par la vertu de leur nature simple.

La richesse inconcevable, la majesté, la communauté généreuse et débordante de la nature divine, attirent l'homme et le jettent dans l'admiration. Il admire particulièrement la communauté de Dieu et son penchant à se répandre sur toutes choses : il voit en effet que l'Essence incompréhensible est la jouissance commune de Dieu et de tous les saints. Et il voit les Personnes divines se répandre communément pour agir dans la grâce et dans la gloire, dans la nature et au-dessus de la nature, en tous temps et en tous lieux, chez les saints et chez les simples mortels, au ciel et sur la terre, en toutes les créatures, raisonnables ou dépourvues de raison, voire même matérielles, selon la dignité, les besoins et la capacité de chacune. Et il voit comment le ciel et la terre, le soleil et la lune et les quatre éléments avec toutes les créatures et le cours des astres ont été créés pour tous en commun. Dieu appartient communément à tous avec tous ses dons. Les anges appartiennent communément à tous. L'âme se répand communément dans toutes ses puissances, dans tout le corps et dans tous les membres; elle est tout entière en chaque membre car on ne peut la diviser, sinon par une vue de la raison. Les puissances supérieures et les inférieures, l'esprit et l'âme se distinguent en effet pour la raison, tout en ne faisant qu'un selon la nature. Ainsi Dieu appartient totalement à chacun en particulier,

et pourtant Il se donne en commun à toutes les créatures ; car c'est par Lui que toutes choses existent, c'est en Lui et à Lui que sont suspendus le ciel et la terre et toute la nature.

Quand l'homme considère ainsi l'étonnante richesse et la majesté de la nature divine, ainsi que la diversité des dons que Dieu répand et offre à ses créatures, il sent grandir en lui l'admiration d'une richesse aussi diverse, d'une telle majesté, de la fidélité sans bornes qu'Il garde à ses créatures. Il en résulte dans l'esprit une singulière joie intérieure et une haute confiance en Dieu. Et cette joie intérieure embrasse et pénètre toutes les puissances de l'âme ainsi que l'unité de l'esprit.

Moyennant cette joie, l'abondance de la grâce et la fidélité divine, jaillit et s'écoule le troisième ruisseau dans cette même unité de l'esprit. Ce ruisseau enflamme la volonté à l'instar du feu, il dévore et consume toutes choses, les réduisant à l'unité, puis inonde et envahit toutes les puissances de l'âme, leur conférant l'abondance de ses dons et vue singulière noblesse ; il produit enfin dans la volonté un amour spirituel et subtil qui exclut tout effort (1). Or le Christ dit intérieurement dans l'esprit moyennant ce ruisseau brûlant : « Sortez par les exercices conformes au mode de ces dons et de cet avènement, »

Moyennant le premier ruisseau, qui consiste en une lumière simple, la mémoire est élevée au-dessus des suggestions des sens, placée et établie dans l'unité de l'esprit. Moyennant le second ruisseau, qui

(1) Le premier avènement provoquait un amour encore sensible dont l'ardeur produit dans l'âme une sorte d'ébullition. À ce degré plus élevé l'amour s'épure et s'apaise.

consiste en une clarté infuse, l'entendement et la raison sont illuminés pour connaître différents modes de vertus, différents exercices et le sens caché des Ecritures d'une façon distincte. Moyennant le troisième ruisseau, qui consiste en une chaleur diffusée dans l'esprit, la volonté supérieure est enflammée d'un amour silencieux et dotée de dons abondants. C'est ainsi qu'on devient un homme d'esprit illuminé. Car la grâce de Dieu se présente comme une source dans l'unité de l'esprit, et les ruisseaux qui en découlent produisent dans les puissances un débordement de toutes les vertus. Or la source de la grâce commande toujours un reflux vers le même fond d'où le flot s'échappe.

L'homme, une fois affermi dans le lien de l'amour, doit établir son séjour dans l'unité de son esprit ; et il doit sortir avec sa raison illuminée et une charité débordante, au ciel et sur la terre, puis considérer toutes choses avec un clair discernement, et enrichir

toutes choses avec une juste libéralité et selon l'abondance des dons de Dieu.

Ces hommes illuminés sont sollicités et inclinés à sortir de quatre façons. La première les porte vers Dieu et vers tous les saints. La seconde vers les pécheurs et tous les hommes perversis. La troisième vers le purgatoire. Et la quatrième vers eux-mêmes et tous les justes.

Or entendez bien, l'homme doit sortir et considérer Dieu dans sa gloire avec tous les saints; il doit contempler comment Dieu se répand avec abondance et libéralité, dans l'éclat de sa gloire, se donnant Lui-même parmi d'inconcevables délices au bénéfice de tous les saints, selon le désir de chaque esprit. Puis comment ils refluent eux-mêmes avec tout ce qu'ils ont reçu et tout ce qu'ils peuvent faire au sein de cette même Unité surabondante d'où provient toute félicité. Dieu, en se répandant ainsi, réclame toujours un mouvement de retour, car Dieu est une mer qui a son flot montant et son reflux : sans cesse Il se répand sur tous ceux qu'Il aime, selon les besoins et la dignité de chacun. Puis Il reflue, ramenant tous ceux qu'au ciel et sur la terre Il a comblés de ses dons, avec tout ce qu'ils possèdent et tous ce qu'ils peuvent faire. Il en est auxquels Il demande plus qu'ils ne peuvent donner ; car Il se montre Lui-même si riche et si libéral, si infiniment bon, qu'en se découvrant ainsi Il exige l'amour et la gloire dus à sa dignité. Dieu veut en effet être aimé de nous selon sa noblesse ; sur ce point tous les esprits se montrent défaillants et c'est ainsi que l'amour devient sans mode et sans manière, du fait qu'ils ne savent pas comment donner et produire ce qui leur est demandé, l'amour de tout esprit étant mesuré. Pour cette raison l'amour reprend toujours depuis le commencement, pour que Dieu soit aimé selon qu'Il l'exige et qu'eux-mêmes le désirent.

À cette fin tous les esprits se rassemblent sans cesse et font une flamme brûlante d'amour, de manière à accomplir cette oeuvre que Dieu soit aimé selon sa grandeur. La raison montre clairement que c'est là chose impossible aux créatures. Mais l'amour veut toujours achever l'oeuvre de l'amour, ou bien se fondre et consumer, s'anéantir dans sa défaillance. Et cependant Dieu n'est pas encore aimé de toutes les créatures selon qu'Il en est digne. C'est pour la raison illuminée une grande joie, une grande félicité, que son Amour et son Dieu soit si haut et si riche, Qu'Il défie par sa grandeur toutes les puissances créées et qu'Il ne soit aimé de personne selon sa dignité, si ce n'est de Lui-même, Cet homme comblé et illuminé donne à son tour à tous les choeurs et esprits, à chacun en particulier selon sa dignité, ce qu'il a reçu des largesses de Dieu, selon la générosité de son propre fond, lequel est éclairé et inondé de merveilles. Il va, s'adressant à tous les choeurs, toutes les

hiérarchies, tous les êtres, considérant comment Dieu habite en eux selon la noblesse de chacun. Cet homme illuminé se transporte rapidement en esprit parmi toutes les phalanges célestes, riche et débordant de charité, rendant toute l'armée des cieus riche et débordante d'une nouvelle gloire ; et tout cela émane des richesses débordantes de la trinité et de l'unité de la nature divine, Telle est la première sortie, celle qui se porte vers Dieu et ses saints.

Cet homme doit parfois descendre vers les pécheurs avec une grande compassion, avec générosité et miséricorde, et les présenter à Dieu avec une dévotion fervente et d'ardentes prières ; il doit rappeler à Dieu tout le bien qu'Il est, qu'Il peut faire, qu'Il nous a fait et promis, tout comme s'Il l'avait oublié. Car Il veut être prié, et la charité veut avoir tout ce qu'elle désire ; pourtant elle ne veut pas être exigeante et opiniâtre, mais elle s'en remet de toutes choses à la bonté surabondante et à la libéralité de Dieu. Dieu en effet aime sans mesure. C'est en cela que celui qui aime trouve le contentement suprême. Or comme cet homme nourrit un amour commun, il demande dans ses prières que Dieu laisse se répandre son amour et sa miséricorde sur les païens, sur les Juifs, sur tous les infidèles, afin qu'Il soit aimé, connu et loué dans le royaume des cieus et que notre gloire, notre joie, notre paix aillent s'accroissant jusqu'aux extrémités de la terre. Telle est la seconde sortie, celle qui se porte vers les pécheurs.

Parfois l'homme doit contempler ses amis dans le purgatoire, et considérer leur misère, leur attente et leur lourde peine. Alors il doit prier et invoquer la clémence, la miséricorde et la libéralité de Dieu, montrant leur bonne volonté et leur grande détresse, ainsi que ce qu'ils attendent de la bonté débordante de Dieu. Il doit faire valoir qu'ils sont morts dans la charité et que toute leur confiance est placée dans sa Passion et dans sa clémence. Or entendez bien, il pourrait parfois se faire que cet homme illuminé soit porté par l'esprit de Dieu à prier spécialement à une intention, pour un pécheur, pour une âme, ou en vue de quelque intérêt spirituel, de telle sorte que cet homme constate à certaines preuves que ce soit là l'oeuvre du Saint-Esprit, et non pas obstination ou entêtement, ni suggestion de la nature. Ainsi on est parfois pris d'une telle ferveur et tellement embrasé dans sa prière qu'on reçoit en esprit une réponse, faisant connaître que la prière est exaucée, et sur ce même signe l'impulsion à l'esprit et la prière elle-même s'arrêtent.

Enfin l'homme doit en venir à lui-même et à tous les hommes de bonne volonté, goûter et considérer l'union et la concorde qu'ils possèdent dans la charité ; il doit demander à Dieu dans ses prières qu'Il laisse se répandre ses dons ordinaires, pour qu'ils demeurent stables dans son amour et dans sa gloire éternelle. Cet homme illuminé doit instruire et enseigner, reprendre et servir, avec fidélité

et discrétion, tous les hommes; il porte à tous en effet un amour commun. Pour cette raison il est un médiateur entre Dieu et tous les hommes. Ensuite il doit opérer une conversion totale vers le dedans, en union avec tous les saints et tous les justes, et posséder en paix l'unité de son esprit ainsi que la très haute unité de Dieu au sein de laquelle tous les esprits reposent. C'est là une vie véritablement spirituelle, car tous les modes et toutes les vertus, intérieurs et extérieurs, ainsi que les puissances supérieures de l'âme y trouvent leur ornement surnaturel, selon une juste convenance.

Comment reconnaître ceux qui s'offusquent de l'amour commun. Il est une sorte d'hommes qui sont fort subtils en paroles et habiles à démontrer des choses élevées, quoiqu'ils n'aient aucune part au mode de l'illumination et à l'amour commun joint à la libéralité. Pour que ces hommes-là apprennent à se connaître eux-mêmes et soient aussi connus des autres, je voudrais vous les présenter à trois points de vue. Au premier point ils pourront se connaître eux-mêmes. Aux deux autres tout homme intelligent pourra les connaître. Pour ce qui est du premier point, alors que l'homme illuminé est simple, stable, et détaché de toute considération particulière, moyennant la lumière divine, ils sont eux divers, instables, abondent en recherches et considérations multiples; ils ne connaissent la saveur d'aucune unité intérieure, ni celle du repos de l'esprit qu'aucune image ne trouble. C'est en cela qu'ils pourront se reconnaître eux-mêmes. Le second point est le suivant : alors que l'homme illuminé possède une sagesse que Dieu lui infuse, dans laquelle il connaît la vérité distinctement et sans effort, cet homme-là est sujet à des suggestions subtiles sur lesquelles il échafaude ses imaginations, ses conceptions et considérations ingénieuses. Mais il n'a pas une certaine richesse foncière et manque de largeur dans l'exposé de ses doctrines ; ses enseignements sont multiples, encombrés d'étrangetés, subtils, propres à troubler les hommes intérieurs, à les embarrasser et inquiéter. Ils n'enseignent pas en effet à se conduire sur le chemin de l'unité, ils apprennent seulement à abonder en considérations ingénieuses dans la diversité. Ces gens-là sont obstinés à défendre leurs doctrines et leurs opinions, bien qu'une autre opinion soit aussi bonne que la leur. Et ils se gardent de pratiquer toutes les vertus, voire même de s'en préoccuper. Leur orgueil spirituel se manifeste dans tout leur être. C'est là le second point. Et voici le troisième : alors que l'homme illuminé et aimant se répand pour le bien commun, en oeuvres que la charité inspire, au ciel et sur la terre, comme il a été dit, cet homme-là est particulier en toutes choses. Il s'imagine qu'il est le plus sage et le meilleur. Il veut qu'on fasse grand cas de lui-même et de ses doctrines. Tout ce qu'il n'enseigne pas ou ne conseille pas, tous ceux qui n'imitent pas ses manières et ne se

règlent pas sur lui, lui semblent assurément dans l'erreur. Il est large et même laxé quand la nécessité le presse, et de petites défaillances ne pèsent pas lourd pour lui. Cet homme n'est ni juste, ni hniuble, ni généreux, ni secourable pour les pauvres, ni fervent, ni zélé, ni sensible à l'amour divin ; il ne sait rien de Dieu ni de lui-même quand il s'agit de pratiquer la vertu comme il convient. C'est là le troisième point.

Voilà ce que vous devez considérer, professer, éviter en vous-mêmes et chez tous les hommes quand vous le constatez. Mais n'allez pas préjuger de telles choses chez personne, si vous ne pouvez en découvrir les effets, car ce serait pour vous une grave souillure qui vous empêcherait de connaître la vérité divine.

L'exemple du Christ. Pour posséder ce mode commun et le désirer au-dessus de tous les modes dont nous avons parlé, puisqu'il est le plus élevé, nous prendrons le Christ comme exemple, car Il s'est donné sans réserve pour tous en commun, Il le fait encore et le fera éternellement, En effet c'est pour tous en commun qu'Il a été envoyé sur la terre, au bénéfice de tous les hommes qui consentent à le tourner vers Lui. Sans doute Il dit Lui-même qu'Il n'a été envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël et personne d'autre. Or les Juifs ont méprisé l'Evangile et les païens entrèrent et le reçurent, et c'est ainsi qu'Israël tout entier a été sauvé, à savoir tous ceux qui ont été élus de toute éternité.

Or considérez comment le Christ s'est donné Lui-même en commun, avec une fidélité sans reproche. Sa prière, fervente et sublime, se répandait devant son Père, au bénéfice commun de tous ceux qui veulent être sauvés. Le Christ se donnait à tous en commun, par son amour, ses enseignements, ses reproches, quand Il consolait avec douceur, quand Il donnait avec libéralité, quand Il pardonnait avec bonté et miséricorde. Son âme et son corps, sa vie et sa mort, tous ses services furent offerts pour tous en commun et le sont encore. Ses sacrements et ses dons sont un bien commun. Le Christ n'a jamais pris quelque nourriture, ni rien pour satisfaire aux besoins de son corps, sans penser à l'utilité commune de tous les hommes qui doivent être sauvés jusqu'au dernier jour. Le Christ ne possédait rien en propre, rien à Lui; mais tout en commun: son corps et son âme, sa Mère et ses disciples, son manteau et sa tunique. S'Il mangeait et buvait, c'était pour notre utilité : Il a vécu et Il est mort pour notre utilité. Ses tourments, ses souffrances, toute sa détresse lui appartenaient en propre, étaient un bien à Lui : mais le bénéfice et l'utilité qui en reviennent, constituent un patrimoine commun, comme la gloire de ses mérites demeure pour l'éternité un bien commun.

Or le Christ nous a légué sur la terre son trésor et ses rentes, à savoir les sept sacrements et le bien extérieur de la sainte Eglise

qu'il a acquis par sa mort et qui devrait constituer un bien commun. Et ses serviteurs qui vivent sur ce patrimoine, devraient se donner à tous en commun. Tous ceux qui vivent d'aumônes, et qui sont dans l'état ecclésiastique devraient être communs, au moins par leurs prières, les gens d'Eglise et tous ceux qui vivent dans les cloîtres et les ermitages. Au commencement de la sainte Eglise et de notre foi, papes, évêques et prêtres, appartenaient à tous en commun, convertissant le peuple, jetant les fondations de la sainte Eglise et de notre foi, qu'ils scellaient par leur mort, et de leur sang. C'étaient des hommes simples et sans détours, ils possédaient une paix stable dans l'unité de l'esprit, et ils étaient illuminés par la sagesse divine, riches et débordants en toute fidélité et charité, envers Dieu et tous les hommes. Mais maintenant c'est tout le contraire. Car ceux qui possèdent aujourd'hui l'héritage et les rentes, remis à leurs devanciers par amour et pour leur sainteté, sont foncièrement inconstants, agités et dispersés. Ils se tournent en effet entièrement au dehors, vers le monde, et ne vont pas au fond des affaires et des choses qu'ils ont entre les mains. C'est pour cela qu'ils prient des lèvres, sans que leur coeur goûte la teneur de leurs prières, à savoir les merveilles secrètes qui se cachent dans l'Ecriture, dans les sacrements et dans leurs offices : cela ils ne le sentent pas. Aussi sont-ils grossiers et lourds, fermés aux lumières de la vérité divine. Ils ne se privent pas de rechercher bons repas et beuveries, ils ne font pas de façons pour se donner leurs aises, et plutôt à Dieu qu'ils fussent purs en leur corps. Aussi longtemps qu'ils mèneront cette vie, ils ne seront jamais des hommes éclairés. Et autant les anciens étaient larges et débordants de charité, ne gardant rien pour eux, autant eux se montrent parfois rapaces et cupides, si bien qu'il n'est rien qui leur échappe. Tout cela ne ressemble en rien à l'attitude des saints et à leur manière de tout mettre en commun, telle que nous l'avons exposée, c'en est même le contraire. Je parle ici de ce qui se passe généralement ; que chacun s'examine lui-même, s'édifie et se corrige lui-même, s'il se trouve que besoin lui en est. S'il n'en a nul besoin, qu'il trouve sa joie, son repos, sa paix dans Sa bonne conscience, servant et louant Dieu et se rendant utile à lui-même et à tous les hommes pour la gloire de Dieu.

Voulant tout spécialement vanter et exalter ce mode commun, je découvre encore un singulier joyau que le Christ a légué dans la sainte Eglise au bénéfice de tous les justes en commun. Au repas du soir précédant la grande fête de Pâques où le Christ devait passer de cet exil vers son Père, ayant mangé l'agneau pascal avec ses disciples et accompli l'ancienne loi, à la fin de ce repas et de cette fête, il voulut leur servir un Dessert qui avait fait longtemps l'objet de son désir ; par là Il voulait mettre fin à l'ancienne loi et inaugurer la nouvelle. Il prit du pain dans ses mains très dignes et adorables

et consacra son propre corps, puis son saint sang; ensuite Il les donna à ses disciples en commun, et les livra en commun à tous les justes pour leur utilité éternelle. Ce don, ce Dessert, est la réjouissance et l'ornement de toutes les grandes fêtes et de tous les festins, au ciel et sur la terre.

En ce don le Christ se donne Lui-même de trois manières. Il nous donne sa chair et son sang et la vie de son corps, glorifiés dans l'abondance des joies et des douceurs. Il nous donne son esprit, avec ses puissances supérieures, pleines de gloire et de dons, de vérité et de justice. Et Il nous donne sa propre personnalité avec sa divine clarté, laquelle élève son esprit et tous les esprits illuminés à la haute unité de jouissance.

Or le Christ veut que nous évoquions sa mémoire toutes les fois que nous devons consacrer, offrir et recevoir son corps. Mais considérez bien comment nous devons le faire en mémoire de Lui. Nous devons considérer et contempler comment le Christ se penche vers nous, avec une affection amoureuse, avec grand désir, avec toute la faim qu'Il ressent en sa nature de chair, et pour laisser son coeur se répandre dans notre propre nature de chair, Car Il nous donne ce qu'Il a reçu de notre humanité, à savoir son corps, son sang, et sa nature charnelle, Nous devons aussi considérer et contempler ce corps précieux martyrisé, transpercé, meurtri par amour et par fidélité pour nous. Tel est notre ornement et notre aliment selon la partie inférieure de notre humanité, la glorieuse humanité du Christ. Il nous donne aussi, par le don sublime du Sacrement, son esprit plein de gloire, de riches dons et vertus, d'ineffables prodiges de charité et de noblesse. C'est là ce qui fait notre aliment et notre ornement, ce qui nous illumine dans l'unité de notre esprit et dans nos puissances supérieures, par l'inhabitation du Christ avec toutes ses richesses. Enfin Il nous donne dans le Sacrement de l'autel sa haute personnalité dans une incompréhensible lumière. C'est là ce qui nous unit et nous transporte jusqu'auprès du Père. Et le Père accueille son fils d'adoption avec son Fils par nature. Ainsi nous parvenons à notre héritage, la Divinité elle-même, dans l'éternelle félicité.

Quand l'homme s'est remémoré toutes ces choses et qu'il les a considérées comme il convient, il doit rencontrer le Christ selon chacun des modes par lesquels le Christ vient à Lui. Il convient qu'il s'élève, afin de rencontrer le Christ avec son coeur, son désir, son amour sensible, Dar toutes ses puissances avec l'ardeur de sa faim. Car c'est ainsi que le Christ s'est reçu Lui-même. Et cette faim ne saurait être trop grande, car notre nature reçoit sa nature, à savoir l'humanité du Christ, glorifiée, pleine de Joie et de majesté. C'est pourquoi je veux que l'homme en cette rencontre fonde et s'écoule en lui-même, de désir, de joie et de félicité. En effet il reçoit Celui

qui est le plus beau, le plus gracieux, le plus aimable entre tous les enfants des hommes, et il s'unit à lui. Dans cette attente de tous nos désirs, dans cette fringale, l'homme se voit souvent accorder de grandes faveurs, bien des choses mystérieuses, des merveilles cachées lui sont révélées à découvert, du fait des richesses de la bonté divine. Quand en recevant le corns précieux du Christ, on se remémore le martyre et toutes les souffrances qu'il a endurés, on tombe parfois dans une dévotion si tendre, dans une telle compassion sensible, qu'on voudrait se faire clouer avec le Christ sur la croix et qu'on brûle de verser tout le sang de son coeur pour l'honneur du Christ. Alors on s'enfonce dans les plaies du Christ notre Sauveur, et dans son coeur ouvert. Dans cet exercice on se voit souvent accorder de grandes révélations et d'insignes faveurs. Cet amour sensible, mêlé de compassion, l'application intense de l'imagination à considérer avec ferveur les plaies du Christ, peuvent aller si loin qu'on croirait ressentir les plaies, les meurtrissures du Christ eu son coeur et dans tous ses membres. Si quelqu'un est disposé à recevoir effectivement les stigmates des plaies de Notre-Seigneur de quelque façon, c'est bien dans ces sentiments-là. C'est ainsi que nous répondrons à ce que le Christ attend de nous selon la partie inférieure de son humanité. Nous devons aussi nous tenir dans l'unité de notre esprit et nous répandre avec une charité débordante au ciel et sur la terre, tout en gardant un clair discernement. De la sorte nous portons l'image du Christ selon l'Esprit, et Lui donnons satisfaction. Nous devons encore, moyennant la personnalité du Christ, nous dépasser nous-mêmes ainsi que la nature créée du Christ, avec une intention simple, dans la jouissance de l'amour, et nous reposer au sein de notre Héritage, à savoir l'Essence divine, pour l'éternité.

C'est là ce que le Christ veut toujours nous donner selon l'esprit, toutes les fois que nous nous livrons à un tel exercice, en nous préparant à L'accueillir en nous. Il veut que nous Le recevions dans le sacrement et en esprit, comme il est convenable, équitable et raisonnable. Même si on n'éprouve pas de tels sentiments et de tels désirs, pourvu qu'on recherche la louange de Dieu et sa gloire, ainsi que son propre avancement et son bonheur personnel, on peut s'approcher librement de la table du Seigneur, à condition d'avoir la conscience nette de tout péché mortel.

La très haute unité superessentielle de la nature divine, au sein de laquelle le Père et le Fils possèdent leur nature en l'unité du Saint-Esprit, au delà de ce que toutes nos puissances peuvent entendre et saisir dans l'essence nue de notre esprit, règne dans le silence des hautes régions, où Dieu échappe à toute créature éclairée seulement par une lumière créée. Cette haute unité de la divine nature est toutefois vivante et féconde. C'est en effet du sein de cette même

unité que le Verbe éternel est engendré par le Père, sans aucune cesse ; et par cette génération le Père connaît le Fils et toutes choses dans le Fils. Et le Fils connaît le Père et toutes choses dans le Père, car ils ne sont qu'une seule et simple nature. De cette mutuelle contemplation du Père et du Fils, dans la clarté de la lumière éternelle, émane une comulaisance éternelle, un amour infini, et c'est le Saint-Esprit. Et par le Saint-Esprit et l'Eternelle Sagesse, Dieu se penche sur chaque créature nettement distinguée, l'enrichit de ses dons, l'enflamme de son amour, chacune selon sa noblesse et selon l'état où elle a été établie par manière d'élection, du fait de ses vertus et de l'éternelle providence divine. C'est là le principe du mouvement qui anime tous les bons esprits au ciel et sur la terre, selon la vertu et la justice. Or faites bien attention, je vais vous montrer par une comparaison de quoi il s'agit.

D'une comparaison qui montre comment Dieu possède l'âme et la meut naturellement et surnaturellement. Dieu a créé le ciel supérieur comme une pure et simple clarté, enveloppant et entourant tous les cieus ainsi que tout ce que Dieu a créé de corporel et de matériel. Il constitue en effet l'habitation extérieure et le royaume de Dieu et de ses saints, rempli de gloire et d'éternelles joies, or ce ciel étant fait d'une éternelle clarté, pure de tout mélange, il n'y existe ni temps ni lieu, ni mouvement ni changement, car il est stable et immuable, au-dessus de toutes choses. La sphère la plus proche du ciel empyrée est dite premier mobile. C'est là l'origine de tout mouvement, à partir du ciel supérieur, moyennant la puissance de Dieu. Ce mouvement engendre le cours du firmament et de toutes les planètes, et c'est là pour toutes les créatures le principe de leur vie et de leur croissance, chacune selon son espèce.

Or entendez bien, tout pareillement l'essence de l'âme est le royaume spirituel de Dieu, rempli d'une clarté divine, dépassant toutes nos puissances, si ce n'est selon un mode où elles deviennent simples, ce dont je ne veux rien dire encore. Voyez, au-dessous de l'essence de l'âme, où règne Dieu, se trouve l'unité de notre esprit, comparable au premier mobile, car en cette unité l'esprit est mû d'en haut en vertu de la puissance divine, naturellement et surnaturellement. Et cette motion divine, quand elle est surnaturelle, constitue la cause première et principale de toutes les vertus. or c'est dans cette motion divine que sont donnés à certaines personnes illuminées les sept dons du Saint-Esprit, comparables à sept planètes qui éclairent et fécondent toute la vie de l'homme.

Telle est la manière selon laquelle Dieu possède l'unité essentielle de notre esprit comme son royaume, agit et laisse déborder ses dons dans l'unité qui est le principe de toutes nos puissances, et dans toutes nos puissances elles-mêmes.

Or considérez avec attention comment nous pouvons poursuivre et posséder l'exercice le plus intime de notre esprit à la clarté de la lumière créée. L'homme qui est orné comme il convient par les vertus morales dans la vie extérieure et s'est élevé en noblesse par des exercices intimes, jusqu'à jouir de la paix divine, possède l'unité de son esprit, illuminé par une sagesse surnaturelle, laissant généreusement déborder sa charité au ciel et sur la terre ; il remonte et reflue, rendant gloire à Dieu avec révérence, vers le même fond, au sein de la haute unité de Dieu, d'où vient toute effusion ; car chaque créature, selon qu'elle a reçu de Dieu des dons plus ou moins élevés, est plus ou moins disposée à remonter par l'amour et à se porter avec ferveur vers son origine. Car Dieu, par tous ses dons, nous presse de revenir en Lui, tandis que par la charité et la vertu, par notre ressemblance divine, s'affirme notre volonté de faire retour en Lui.

Moyennant l'inclination amoureuse de Dieu et son action intime au plus intime de notre esprit, moyennant d'autre part notre amour brûlant et l'immersion totale de toutes nos puissances en cette même unité où Dieu demeure, se produit le troisième avènement du Christ dans les exercices intimes. Et c'est une touche intérieure, une motion du Christ dans sa clarté divine au plus intime de notre esprit. Le second avènement dont nous avons parlé, nous l'avons comparé à une source vive à trois ruisseaux. Cet avènement, nous le comparerons à la veine d'eau dans la source, car de tels ruisseaux n'existent pas sans la source, ni la source sans une veine d'eau vive. C'est d'une façon semblable que la grâce de Dieu se répand en ruisseaux dans les puissances supérieures, enflammant l'homme et l'incitant à toutes les vertus. Et elle se trouve dans l'unité de notre esprit comme une source ; elle jaillit au sein de cette même unité où elle prend naissance, comme une veine d'eau vive jaillissant du fond des richesses diilines qui bouillonne de vie et où ne peuvent manquer jamais ni la fidélité ni la grâce. Telle est la touche dont je veux parler. Et cette touche, la créature la subit passivement, car alors s'accomplit l'union des puissances supérieures dans l'unité de l'esprit, au-dessus de la multiplicité de toutes les vertus. En l'occurrence nul autre n'agit que Dieu seul, par une libre initiative de sa bonté, laquelle est la cause de toutes nos vertus et de toute notre félicité. Dans l'unité de l'esprit où jaillit cette veine, on se tient au-dessus de toute opération et de tout raisonnement, sans toutefois que la raison s'efface (1), car la raison illuminée, et particulièrement la puissance aimante, ressentent la touche, mais la raison ne peut comprendre ni saisir quelque mode ou manière, le

(i) Selon les théoriciens de la mystique la raison ne s'efface qu'à un degré supérieur quand elle devient inadéquate à la Vérité contemplée. Cent. S, Thomas, Sum. theol., IIa IIae, q, 180, a, 4, ad,

tert, Richard de Saint-Victor, que cite saint Thomas, distingue deux phases successives: supra rationem, quando ex divina revelatione cognoscimus quae humana ratione comprehendi non possunt., supra rationem et praeter rationem, quando scilicet ex divina illuminatione cognoscimus ea quae humanae rationi repugnare videntur. De gratia contemplationis, 1, 6.

comment et l'origine de cet attouchement. Car c'est là une opération divine, la source d'où proviennent toutes les grâces et tous les dons, le dernier intermédiaire entre Dieu et la créature. Et au-dessus de cette touche dans l'essence de l'esprit où règne le silence, luit une clarté incompréhensible; et c'est la très-haute Trinité d'où provient l'attouchement. C'est là que Dieu vit et règne dans l'esprit et l'esprit en Dieu.

Or le Christ moyennant cette touche fait entendre intérieurement dans l'esprit cette parole : « Sortez par des exercices conformes au mode de l'attouchement », car cette touche profonde attire notre esprit et l'incite aux exercices les plus intimes que la créature puisse pratiquer, selon le mode des créatures, s'éclairant d'une lumière créée.

Ici l'esprit s'élève, par la puissance aimante, au-dessus de toute opération, dans l'unité où se fait sentir la touche, pareille à une source jaillissante. Et cette touche presse l'entendement de connaître Dieu dans sa clarté, elle attire et presse la puissance aimante à jouir de Dieu sans intermédiaire. or c'est là ce que désire l'esprit aimant au-dessus de toute chose, naturellement et surnaturellement.

Par la raison éclairée l'esprit s'élève dans une intime considération, sa contemplation et ses considérations se tournent vers le tréfonds de lui-même où se fait sentir cette touche vivante. Ici la raison et toute lumière créée refusent d'aller plus avant, car la divine clarté qui luit d'en-haut et provoque cette touche, aveugle par sa présence toute vision créée, du fait qu'elle est infinie. Et tout entendement qui s'éclaire d'une lumière créée se comporte ici comme l'oeil de la chauve-souris à la clarté du soleil (1). Néanmoins l'esprit se sent toujours stimulé et pressé à de nouvelles reprises, par Dieu et par lui-même, de scruter cette motion profonde, et de connaître ce qu'est Dieu et ce qu'est cette touche. Et la raison illuminée recommence toujours à se demander d'où cela vient, à prospecter dans ses profondeurs cette veine de miel. Mais si peu qu'elle en sût le premier jour, elle n'en saura jamais davantage. C'est pourquoi la raison et toute considération reconnaissent : « Je ne sais pas ce que c'est. » La clarté divine qui brille d'en haut, repousse et aveugle tout entendement par sa seule présence. C'est ainsi que Dieu se tient dans sa clarté au-dessus de tous les esprits au ciel et sur la terre. Et ceux qui ont affouillé le fond de leur âme, par la vertu

et les exercices intérieurs, jusqu'à la source originelle, c'est-à-dire jusqu'au seuil de la vie éternelle, ceux-là sont capables de ressentir la touche. Ici la clarté de Dieu resplendit d'un tel éclat, que la raison et tout entendement refusent de pousser plus avant, ils doivent se résigner à la passivité et céder à cette incompréhensible et divine lumière.

Quant à l'esprit qui sent cela en son fond, quand bien même la raison et l'entendement se montrent défaillants en présence de la clarté divine et restent dehors devant la porte, la puissance aimante s'efforce toutefois d'aller plus loin, car elle se sent pressée, attirée, autant que l'entendement ; or elle est aveugle et veut jouir. Cependant la jouissance consiste plutôt à savourer et à sentir qu'à comprendre. C'est pour cela que l'amour veut aller plus avant alors que l'entendement reste dehors.

Alors commence une faim éternelle que rien n'apaisera jamais. C'est une avidité et voracité de la puissance aimante et de l'esprit créé à l'endroit d'un bien incréé. Comme l'esprit veut jouir et qu'il

(1) L'image de la chauve-souris, empruntée à Aristote se retrouve chez les scolastiques.

y est pressé et poussé par Dieu, il s'efforce d'y réussir toujours. C'est là le commencement d'une avidité éternelle, d'une aspiration insatiable pour un objet qui se dérobe indéfiniment. Ceux qui l'éprouvent sont les plus malheureux des hommes, car ils sont avides et voraces, ils sont atteints de boulimie. Quoi qu'ils mangent et boivent, ils ne peuvent de cette façon jamais se rassasier : cette faim est en effet éternelle. Un vase créé ne saurait contenir un bien incréé. C'est pourquoi une éternelle fringale se fait sentir et Dieu est comme un flot débordant qui se dérobe toujours, il y a là une grande abondance de mets et de breuvages, dont nul ne connaît la saveur s'il n'y a goûté, Toutefois un seul plat fait défaut ; la jouissance offerte à pleine satiété. C'est pour cela que sans cesse la faim se renouvelle, bien que dans cette touche coulent des ruisseaux du miel le plus délectable. L'esprit savoure ce goût délectable, selon toutes les variétés pour lui concevables et imaginables ; mais tout cela ne sort pas de l'ordre des modes créés, reste donc au-dessous de Dieu et c'est pour cela que la faim, l'impatience se font éternellement sentir. Quand encore Dieu accorderait à ces hommes-là tous les dons que tous les saints possèdent et tout ce qu'Il peut leur conférer sans toutefois se donner Lui-même, l'appétit dévorant de l'esprit ne s'en trouverait pas rassasié. La touche, la motion intérieure de Dieu, excite en nous la faim et le désir car l'Esprit de Dieu pourchasse notre esprit. Plus la touche est véhémence, plus la faim, le désir se font sentir. Et c'est là une vie d'amour dans ses manifestations les plus hautes, au-dessus de la raison et de l'entendement ; la raison en effet est incapable de rien donner ni

enlever à l'amour, du fait que notre amour subit l'attouchement de l'amour divin. Dès lors à mon sens il ne saurait jamais plus être question de se séparer de Dieu. La touche divine en nous, pour autant qu'elle nous est sensible, et aussi l'avidité amoureuse sont l'une et l'autre d'ordre créé et ressortissent à la créature : aussi sont-elles susceptibles de croître en intensité aussi longtemps que nous sommes en vie.

Dans cette tempête d'amour deux esprits sont en lutte, l'Esprit de Dieu et notre esprit. Dieu, par le Saint-Esprit, s'incline jusqu'en nous et de la sorte nous incite, par son attouchement, à l'amour. Et notre esprit, moyennant l'action divine et la puissance aimante plonge et s'immerge en Dieu, et c'est ainsi que Dieu se laisse toucher. De ce contact mutuel naît la lutte d'amour : au point le plus profond de leur rencontre, au moment le plus intime et le plus décisif de leur visite, chaque esprit est blessé d'amour. Ces deux esprits, à savoir notre esprit et l'esprit de Dieu, deviennent lumineux l'un pour l'autre, et chacun montre à l'autre son visage. Cela incite les esprits à se porter l'un vers l'autre comme des époux, avec l'ardeur de leur amour. Chacun réclame de l'autre tout ce qu'il est, et chacun offre à l'autre et le presse d'accepter ce qu'il est. De là résulte l'effusion d'amour, la touche de Dieu et ses dons, notre avidité amoureuse et ce que nous Lui donnons en retour, c'est là ce qui entretient la stabilité de l'amour. Ce flux et ce reflux font déborder la fontaine d'amour. Et ainsi l'attouchement de Dieu et notre avidité amoureuse ne forment qu'un seul et simple amour. L'homme est alors possédé par l'amour, au point d'être obligé de perdre le souvenir de lui-même et de Dieu, et de ne plus rien savoir en dehors de son amour. L'esprit se consume ainsi au feu de l'amour et il plonge en de telles profondeurs sous l'attouchement de Dieu, qu'il se laisse vaincre dans tous ses désirs, réduire à néant dans toutes ses opérations ; il cesse d'être actif, devient lui-même amour au-dessus de tout effort d'application, et possède le fond le plus intime de tout son être créé, au-delà de toute vertu, là où toutes les opérations de sa nature créée ont leur commencement et leur fin. Tel est l'amour en lui-même, base et principe de toutes les vertus.

Or notre esprit, et cet amour lui-même, sont vivants et féconds en vertus. C'est pourquoi les puissances ne peuvent demeurer dans l'unité de l'esprit. L'incompréhensible clarté de Dieu et son amour infini se tiennent au-dessus de l'esprit et exercent leur attouchement sur la puissance aimante. Alors l'esprit retombe dans son activité, avec une ardeur plus haute et plus fervente que jamais auparavant, Et plus il est fervent et noble, plus il est prompt à se dégager de toute activité pour se réduire à néant dans l'amour ; ensuite il retombe dans une nouvelle activité, Or c'est là une vie céleste. Toujours l'esprit avide s'imagine qu'il dévore Dieu et L'absorbe, mais sous la

touche divine, c'est lui-même qui continue de se laisser absorber : il tombe dans l'incapacité d'exercer aucune de ses activités, devenant lui-même amour au-dessus de toute activité. Car dans l'unité de l'esprit se fait l'union des puissances supérieures. La grâce et l'amour y résident essentiellement, au-dessus de toute activité : là se trouve en effet l'origine de la charité et de toutes les vertus. Il se fait là une effusion éternelle dans la Charité et les autres vertus, ainsi qu'un éternel retour commandé par une faim intime, le désir de goûter Dieu, enfin un éternel séjour dans la simplicité de l'amour.

Or tout cela s'effectue selon le mode créé et au-dessous de Dieu. Tels sont les exercices les plus intimes qu'on puisse pratiquer à la clarté d'une lumière créée, au Ciel et sur la terre. Au-dessus il n'existe plus que la vie dans la contemplation de Dieu, sous une lumière divine et selon le mode divin, ans cet exercice on ne saurait errer ou se laisser tromper ; il commence ici-bas dans la grâce et doit durer éternellement dans la gloire.

Je vous ai donc montré jusqu'ici comment l'homme affranchi et élevé, moyennant la grâce de Dieu, devient voyant dans les exercices intérieurs, Et c'est le premier point que nous considérons, avec ce que le Christ demande et exige de nous quand Il dit : « Voyez. » Pour ce qui est du deuxième et du troisième point, quand Il dit : « L'époux vient, sortez », je vous ai exposé trois manières selon lesquelles s'effectue l'avènement intérieur du Christ, le premier avènement comportant quatre modes ; je vous ai enseigné ensuite comment nous devons sortir par des exercices, selon les différents modes dont Dieu nous enflamme intérieurement, nous instruit et nous meut, en son avènement. Il convient maintenant de considérer le quatrième et dernier point, à savoir la rencontre du Christ notre époux. Car toute notre contemplation intérieure et spirituelle, dans la grâce ou dans la gloire, et toutes les sorties que nous pouvons effectuer dans la pratique des vertus, par quelque exercice que ce soit, tout cela ne tend qu'à une rencontre et une union avec le Christ notre Epoux, car Il est notre Repos éternel, la Fin et le Salaire de tous nos labeurs.

Vous savez bien que toute rencontre consiste dans le rapprochement de deux personnes venant de lieux différents, opposés et séparés l'un de l'autre. Or le Christ vient de Là-Haut, comme un Seigneur, un Bienfaiteur libéral et tout-puissant. Quant à nous, nous venons d'en-bas comme pauvres valets, ne pouvant rien par nous-mêmes, ayant besoin de tout. Le Christ vient en nous de l'intérieur vers l'extérieur, et nous venons à Lui de l'extérieur vers l'intérieur. C'est pour cette raison que doit se faire ici une rencontre spirituelle.

Cet avènement, cette rencontre du Christ avec nous, s'effectue de deux manières, à savoir avec intermédiaire et sans intermédiaire.

Or soyez attentifs à bien entendre ces considérations. L'unité de notre esprit peut être envisagée de deux manières, selon l'essence et selon l'acte. Vous devez savoir que l'esprit, selon son existence essentielle, reçoit le Christ en son avènement, simplement selon la nature, sans intermédiaire et sans interruption. Car l'essence et la vie que nous avons en Dieu dans notre Image éternelle, que nous avons, que nous sommes en nous-mêmes selon notre existence essentielle, excluent tout intermédiaire comme toute séparation. C'est pourquoi l'esprit, en sa partie la plus intime et la plus élevée, reçoit selon la simple nature, l'impression de son Image éternelle et de la Clarté divine, sans aucune cesse ; il est pour l'éternité une demeure de Dieu, que Dieu possède en y résidant éternellement, qu'Il visite sans cesse, renouvelant son avènement, l'illuminant toujours de nouvelles lumières dans le rayonnement de la génération éternelle. Car partout où Il vient, on peut dire qu'Il est, et partout où Il est, Il ne cesse de venir ; mais là où Il ne fut jamais, Il ne viendra jamais car il n'est en Lui ni accident, ni variation ; ce en quoi Il habite, demeure en Lui, car Il ne saurait sortir de Lui-même.

Pour cette raison l'esprit possède Dieu essentiellement, selon la simple nature, et Dieu possède l'esprit, du fait qu'il vit en Dieu et Dieu en lui. Et il est capable, en sa partie la plus haute, de recevoir sans intermédiaire la clarté de Dieu et tout ce que Dieu peut apporter. Du fait de la clarté de son Image éternelle, qui brille essentiellement et personnellement en lui, l'esprit se sent défaillir en lui-même, selon les plus élevées de ses forces vives, il s'immerge dans l'Essence divine, au sein de laquelle il possède d'une façon permanente sa félicité éternelle ensuite il se répand de nouveau au dehors avec toutes les créatures, du fait de la génération éternelle du Fils ; il est établi dans son être créé par la libre volonté de la sainte Trinité. Alors il porte la ressemblance de cette image du Très-Haut, à la fois un et trine, d'après laquelle il est fait, or selon son être créé, il reçoit passivement l'impression de son Image éternelle, sans aucune cesse, à la façon d'un miroir sans tache où l'image reflétée se conserverait toujours, et chaque fois que le regard s'y porte, c'est pour la connaissance, le principe d'un renouvellement perpétuel, à la lumière de nouvelles clartés. Cette unité essentielle de notre esprit avec Dieu ne subsiste pas par elle-même, mais elle demeure en Dieu, elle émane de Dieu, elle dépend de Dieu et elle revient à Dieu comme à son principe éternel ; elle ne se sépare pas de Dieu, elle ne saurait jamais en être séparée quand elle se présente de cette manière. Or cette unité existe en nous, selon notre simple nature. Et si la créature se séparait de Dieu, elle tomberait dans le pur néant. Cette unité est d'autre part au-dessus du temps et de l'espace, et toujours elle demeure agissante, sans relâche, à la manière de Dieu

; toutefois elle reçoit passivement l'impression de son Image éternelle, pour autant qu'elle porte la ressemblance divine, tout en étant par elle-même simple créature.

Telle est la noblesse que nous possédons par nature dans l'unité essentielle de notre esprit, où se fait naturellement son union à Dieu. Cela ne nous rend ni saints ni bienheureux, car tous les hommes, bons ou mauvais, possèdent pareille chose en eux ; mais c'est là sans doute le principe de toute sainteté et de toute béatitude. Voilà en quoi consiste la rencontre et l'union de notre esprit avec Dieu selon la simple nature.

Or faites bien attention au sens de mes paroles, car si vous comprenez bien ce que je vais vous dire, et ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous devrez comprendre toute la vérité divine, que quelque créature que ce soit pourrait vous enseigner, et aller même bien au delà.

D'une autre manière notre esprit se présente en acte dans cette même unité, et subsiste en lui-même comme en son être créé personnel : c'est là le fond originel des puissances supérieures. Et c'est là le commencement et la fin de toute activité créée, s'exerçant selon le mode créé, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans l'ordre surnaturel. Toutefois l'unité n'agit pas en tant qu'elle est unité, mais toutes les puissances de l'âme, de quelque manière qu'elles agissent, tiennent toute leur efficacité et toute leur vigueur de leur fond originel, c'est-à-dire de l'unité de l'esprit, là où l'esprit subsiste en son être personnel.

En cette unité l'esprit doit garder toujours la ressemblance divine, moyennant la grâce et les vertus, ou bien alors la perdre par suite du péché mortel. Car si l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, il est disposé à recevoir sa grâce, laquelle est en effet une lumière déiforme qui nous pénètre de ses rayons et produit en nous la ressemblance divine : sans cette lumière qui produit en nous la ressemblance divine nous ne pouvons parvenir à l'union dans l'ordre surnaturel. Alors même que nous ne pouvons perdre l'image imprimée en nous, ni l'union naturelle avec Dieu, s'il arrive que nous perdions la ressemblance, c'est-à-dire la Grâce divine, nous sommes voués à la damnation.

Pour cette raison, toutes les fois que Dieu trouve en nous quelque disposition à recevoir sa grâce, de par sa bonté gratuite Il veut nous rendre vivants et semblables à Lui moyennant ses dons. C'est ce qui a lieu toutes les fois que nous nous tournons vers Lui de tout notre vouloir. Au même instant en effet, le Christ vient vers nous, en nous, avec intermédiaire et sans intermédiaire, c'est-à-dire par ses dons et au-dessus de tous les dons. Et nous venons aussi à Lui et en Lui, avec intermédiaire et sans intermédiaire, c'est-à-dire par la vertu et

au-dessus de toutes les vertus. Et Il imprime son image et sa ressemblance en nous, c'est-à-dire Lui-même et ses dons ; Il nous délivre de nos péchés et nous rend libres et semblables à Lui-même.

Or dans cette même opération par laquelle Dieu nous délivre de nos péchés, et nous rend semblables à Lui et libres dans la charité, l'esprit se sent défaillir en Lui-même et s'immerge dans l'amour de simple jouissance. Alors s'accomplit une rencontre et une union qui est sans intermédiaire, et surnaturelle, en laquelle consiste notre suprême félicité.

S'il est naturel à Dieu de donner par amour et par bonté gratuite, pour nous et de notre point de vue, ses dons sont accidentels et d'ordre surnaturel. Nous étions en effet auparavant étrangers et dissemblables, et nous obtenons ensuite la ressemblance et l'unité avec Dieu.

Cette rencontre et cette unité que l'esprit aimant obtient et possède sans intermédiaire, elle doit s'effectuer dans une étreinte essentielle, dont le secret est impénétrable à tout notre entendement, si ce n'est dans cette appréhension essentielle par un acte simple de l'intelligence. Dans cette unité de jouissance nous devons toujours avoir notre repos, au-dessus de nous-mêmes et au-dessus de toutes choses. C'est de cette unité qu'émanent tous les dons, naturels et surnaturels; cependant l'esprit aimant trouve son repos dans cette unité au-dessus de tous les dons. Et ici il n'y a rien que Dieu et l'esprit uni sans intermédiaire à Dieu. Dans cette unité nous sommes reçus par le Saint-Esprit et nous recevons le Saint-Esprit et le Père et le Fils et la nature divine tout à la fois, car on ne saurait diviser Dieu. Et l'esprit dans son inclination à la jouissance, cherchant le repos en Dieu au-dessus de toute ressemblance, atteint et possède surnaturellement, en son être essentiel, tout ce qu'il y a jamais reçu dans l'ordre naturel.

C'est là ce que tous les justes possèdent. Mais comment cela se fait, c'est ce qui leur reste caché toute leur vie, à moins qu'ils ne soient intérieurs et détachés de toutes les créatures.

Au même instant où l'homme se détourne du péché, il est accueilli par Dieu dans l'unité essentielle de lui-même, au sommet de son esprit, afin qu'il trouve en Dieu son repos, maintenant et à jamais. Et il reçoit la grâce de Dieu et sa ressemblance dans le fond originel de ses puissances, de sorte qu'il puisse croître toujours et grandir en de nouvelles vertus. Aussi longtemps que subsiste la ressemblance dans la charité et la vertu, l'unité demeure dans le repos, et on ne saurait la perdre, si ce n'est par le péché mortel.

Or toute sainteté et toute béatitude consistent en ce que l'esprit, du fait de sa ressemblance divine, et par le moyen de la grâce ou celui de la gloire, est introduit dans le repos au sein de l'unité

essentielle. Car la grâce de Dieu est le chemin qu'il nous faut toujours suivre, si nous voulons parvenir à l'essence pure et nue où Dieu se donne sans intermédiaire dans toute sa richesse. C'est pour cela que les pécheurs et les esprits damnés sont plongés dans les ténèbres : la grâce de Dieu qui devait les éclairer, les instruire et les conduire à l'unité de jouissance, leur fait défaut. Cependant l'être essentiel de l'esprit est si noble, que les réprouvés ne peuvent pas vouloir être réduits à néant ; le péché toutefois interpose un tel obstacle entre les puissances et l'essence où Dieu vit, de telles ténèbres, une telle dissemblance, que l'esprit ne peut parvenir à l'union en sa propre essence, laquelle, sans le Péché, serait son domaine propre et son repos éternel : Car celui qui vit sans péché, vit dans la ressemblance de Dieu et dans la grâce, et Dieu est son propre domaine. Aussi avons-nous besoin de la grâce qui chasse le péché, prépare la voie, et féconde toute notre vie.

C'est pour cela que le Christ vient toujours en nous par intermédiaire, c'est-à-dire par ses grâces et la diversité de ses dons, Et nous aussi nous allons à Lui par des intermédiaires, à savoir par la vertu et différents exercices. Et à mesure que les dons qu'il accorde sont plus intimes, que la motion qu'il exerce est plus subtile, notre esprit se livre à des exercices plus profonds et plus savoureux, comme il vous a été exposé à propos de tous les modes précédemment décrits. Et c'est là une chose qui se renouvelle toujours. Car Dieu accorde des dons toujours nouveaux, et notre esprit revient toujours à l'unité intérieure, selon la manière dont Dieu le sollicite et le comble de ses dons ; et dans cette rencontre il reçoit des dons nouveaux qui sont toujours plus élevés. C'est ainsi qu'on grandit sans cesse, en vue d'atteindre à une vie plus haute.

Or cette rencontre actuelle se fait toujours par intermédiaire. Car les dons de Dieu et nos propres vertus, ainsi que toute l'activité de notre esprit constituent cet intermédiaire. Et cet intermédiaire est nécessaire chez tous les hommes et pour tous les esprits, car sans l'intermédiaire de la grâce de Dieu et de la conversion amoureuse librement effectuée, nul ne saurait être sauvé.

Or Dieu regarde la demeure, le lieu de repos, qu'Il s'est fait en nous et avec nous, à savoir l'unité et la ressemblance. Cette unité Il veut toujours la visiter, sans aucune cesse, à chaque avènement nouveau qui résulte de sa génération sublime et par l'effusion débordante de son amour infini, car il veut vivre parmi les délices dans l'esprit aimant, il veut aussi visiter et combler de ses dons la ressemblance de notre esprit, afin que nous devenions plus ressemblants encore et plus rayonnants de vertus.

Le Christ veut toutefois que nous établissions dans l'unité essentielle de notre esprit notre demeure et notre perpétuel séjour, riches par Lui au-dessus de toute activité de la créature et au-dessus

de toute vertu, et que nous demeurions actuellement en cette même unité, riches et débordants de vertus et de dons célestes. Il veut que nous visitions l'unité et la ressemblance, sans aucune cesse, en chacune des oeuvres que nous exécutons. Car en chaque instant nouveau Dieu naît en nous, et de cette nativité sublime procède le Saint-Esprit avec tous ses dons. Or nous devons rencontrer les dons de Dieu en nous conformant à sa ressemblance, et cette nativité sublime en nous tenant dans l'unité.

Or entendez bien comment nous devons rencontrer Dieu en chacune de nos oeuvres, croître en Lui devenant plus ressemblant et posséder d'une manière plus noble l'unité de simple jouissance.

Toute oeuvre bonne, si infime soit-elle, qui est rapportée à Dieu avec amour, une intention élevée et simple, mérite un surcroît de ressemblance et de vie éternelle en Dieu. L'intention simple amène les puissances dispersées à se rassembler dans l'unité de l'esprit et assujettit l'esprit à Dieu. L'intention simple est le principe et la fin et l'ornement de toute vertu. L'intention simple rend à Dieu louanges et gloire, elle Lui fait hommage de toute vertu ; elle se dépasse elle-même, elle pénètre les cieux et toutes choses, et découvre Dieu dans le fond simple d'elle-même. L'intention est simple quand elle n'a en vue que Dieu et toutes choses par rapport à Dieu. L'intention simple chasse toute feinte et duplicité, et il convient de la garder et pratiquer dans toutes ses oeuvres, par-dessus toute chose. Car elle vous tient en présence de Dieu, donnant la clarté à l'entendement, le zèle à la vertu, elle délivre de toute crainte inopportune, tant ici-bas qu'au jour du jugement, L'intention simple, c'est cet oeil simple dont parle le Christ, qui garde le corps, c'est-à-dire toute l'activité et toute la vie de l'homme, dans la lumière et la pureté à l'endroit du péché, L'intention simple, c'est l'inclination intérieure de l'esprit, laquelle se règle sur la lumière et sur l'amour. C'est la base de toute spiritualité. Elle inclut en elle-même la foi, l'espérance et la charité, car elle met sa confiance en Dieu et Lui garde sa foi. Elle foule aux pieds la nature. Elle procure la paix et chasse de l'esprit tout murmure ; elle conserve toutes les vertus bien vivantes et donne la paix, l'espérance, l'assurance en Dieu, aussi bien ici-bas qu'au jour du jugement.

Ainsi nous devons habiter dans l'unité de notre esprit, avec la grâce et la ressemblance divine, et toujours rencontrer Dieu par l'intermédiaire des vertus, Lui offrant toutes nos vertus et toute notre vie et toutes nos oeuvres avec une intention simple : ainsi nous Lui deviendrons chaque instant plus ressemblants, en chacune de nos oeuvres. Par le fond de l'intention simple nous nous dépassons nous-mêmes et rencontrons Dieu sans intermédiaire et reposons avec Lui au fond de la simplicité : c'est là que nous possédons l'Héritage qui nous est préparé de toute éternité.

La vie de tous les esprits et leur activité vertueuse consistent dans la ressemblance divine jointe à la simplicité d'intention ; et tout leur repos suprême consiste dans la simplicité au-dessus de toute ressemblance. Cependant chaque esprit peut surpasser un autre en vertu et ressemblance, et chacun possède en lui-même son essence propre selon sa noblesse. Dieu suffit à chacun en particulier, et chacun cherche Dieu au fond de l'esprit selon la mesure de son amour, tant ici-bas que dans l'éternité.

Or considérez l'ordre et la gradation de toutes vertus et de toute sainteté, ainsi que la façon dont nous devons rencontrer Dieu dans la ressemblance afin de pouvoir reposer avec Lui dans l'unité.

I. Quand l'homme vit dans la crainte de Dieu, pratiquant les vertus morales et les exercices extérieurs, se montrant obéissant et soumis à la sainte Eglise et aux commandements de Dieu, empressé à faire le bien avec une intention simple, alors il porte la ressemblance divine du fait de sa fidélité et de l'accord de sa volonté avec la volonté divine, qu'il s'agisse d'agir ou de s'abstenir ; et il repose en Dieu au-dessus de toute ressemblance. Car moyennant la fidélité et la simplicité d'intention, l'homme accomplit la volonté de Dieu, plus ou moins, selon le degré de sa ressemblance ; et moyennant la charité il repose en son Bien-aimé au-dessus de la ressemblance.

II. Et s'il s'exerce bien en ce qu'il a reçu de Dieu, alors Dieu lui donne l'esprit de piété et de générosité (2). Ainsi il devient large de coeur, doux et miséricordieux, il atteint un plus haut degré de vie et de ressemblance. Et il sent qu'il repose davantage en Dieu, qu'il acquiert plus de largeur et de profondeur qu'auparavant dans la vertu ; la ressem

(2) Rappelons que, suivant de plus près saint Bonaventure que saint Thomas sur ce point, Ruysbroeck rapporte le don de piété à l'amour du prochain plutôt qu'à la pratique des devoirs envers Dieu.

blance et le repos ont pour lui d'autant plus de saveur qu'il devient plus ressemblant.

III. S'il s'exerce bien sur ce point avec zèle et simplicité d'intention, luttant contre tout ce qui est contraire à la vertu, il obtient le troisième don à savoir la science et le discernement : ainsi devient-il raisonnable, il sait ce qu'il doit faire et laisser faire, quand il doit donner et quand il doit prendre ; Moyennant la simplicité d'intention et la charité divine, cet homme-là repose en Dieu au-dessus de lui-même dans l'unité. Il se possède lui-même dans sa ressemblance divine, et pratique toutes ses oeuvres avec une plus grande délectation. Il fait preuve en effet d'obéissance et de soumission envers le Père, de raison et de discernement à l'endroit du Fils, de libéralité et de piété au regard du Saint-Esprit. Et ainsi il porte la ressemblance de la Trinité sainte. Et il repose en Dieu par

la charité et la simplicité de son intention. C'est en cela que consiste toute la vie active.

Ainsi l'homme doit s'exercer avec beaucoup de zèle et suivre son intention simple avec discernement. Il doit se garder de tout ce qui est contraire à la vertu et se tenir toujours prosterné aux pieds du Christ, dans une attitude de soumission et d'humilité : ainsi il croît chaque instant en vertu et en ressemblance. Et s'il se comporte ainsi il ne peut s'égarer, Cependant il demeure toujours de cette manière dans la vie active, du fait que l'homme s'applique et s'exerce à des choses qui occupent le coeur et à des oeuvres multiples, plutôt qu'à la recherche de ce qui est la cause et le pourquoi de toute activité. De même s'il s'attache davantage par ses exercices aux pratiques sacramentelles, aux signes et aux usages extérieurs, plutôt qu'à ce qui en est la cause, à la vérité signifiée, il reste toujours un homme extérieur, faisant toutefois son salut par ses bonnes oeuvres, accomplies avec une intention simple.

Pour cette raison, si l'homme veut s'approcher de Dieu et s'élever dans ses exercices et dans toute sa vie, il doit trouver l'entrée qui le conduira des oeuvres à leur pourquoi, des signes à la vérité. Ainsi il deviendra maître de ses oeuvres et connaîtra la vérité, il entrera dans la vie intérieure.

IV. Et Dieu lui accorde alors le quatrième don, à savoir l'esprit de force. Il peut ainsi dominer joies et peines, profits et pertes, espoirs et soucis relatifs aux choses terrestres, toutes sortes d'obstacles et toute multiplicité. De la sorte l'homme devient libre et détaché de toutes les créatures.

Quand l'homme cesse de s'embarrasser d'images, il est maître de lui-même ; il devient facilement, sans effort, uni et intérieur et il se tourne librement et sans obstacle vers Dieu par une dévotion fervente, des désirs élevés, avec louanges et grâces, dans la simplicité de son intention. Il trouve une nouvelle saveur dans toutes ses oeuvres et dans toute sa vie, intérieure et extérieure, car il se tient devant le trône de la sainte Trinité, et souvent il reçoit de Dieu douceurs et consolations intérieures. Celui en effet qui sert à cette table avec louanges et grâces et révérence intérieure, boit souvent du vin et goûte aux reliefs et aux miettes qui tombent de la table du Seigneur, et toujours il a la paix intérieure du fait de la simplicité de son intention.

S'il se trouve qu'il veuille rester ferme devant Dieu, rendant louanges et grâces et gardant son intention élevée, l'esprit de force redouble en lui. Il ne se laisse pas glisser en lui-même dans les affections charnelles et le désir des douceurs et consolations, d'aucun des dons de Dieu, du repos ou de la paix du

gné par Dieu et par toutes les créatures. S'il a auparavant renoncé à lui-même et à sa volonté propre avec amour et joie, de manière à ne chercher rien pour soi, mais la volonté adorable de Dieu, il lui est facile de s'oublier lui-même dans les afflictions et la détresse, de manière encore à ne chercher rien pour soi, mais toujours la gloire de Dieu. Celui qui a la volonté de faire de grandes choses, a la volonté de souffrir de grands tourments, mais souffrir et endurer avec abandon est plus noble, a plus de valeur au regard de Dieu, procure à notre esprit plus de satisfaction, que d'accomplir de grandes oeuvres avec le même abandon, ce qui est en effet plus contraire à notre nature. Aussi l'esprit est-il élevé plus haut et la nature réduite plus bas par de lourdes afflictions que par de grandes oeuvres, à égalité d'amour.

Si l'homme demeure dans cet abandon, sans autre choix, comme quelqu'un qui ne voudrait et ne saurait rien d'autre, il possède doublement l'esprit de conseil, car il a satisfait à la volonté et au conseil de Dieu par ce qu'il fait comme par ce qu'il souffre, par l'abandon de lui-même et par son obéissance soumise. La nature reçoit alors son ornement suprême et l'homme est capable d'être illuminé selon l'esprit.

VI. C'est pour cela que Dieu accorde alors le sixième don, à savoir l'esprit d'intelligence.

Ce don nous l'avons précédemment comparé à une source avec trois ruisseaux. Car il établit notre esprit dans l'unité, il révèle la vérité et il produit un amour qui se donne largement à la communauté. Ce don est comparable aussi à la lumière du soleil, car le soleil par son éclat emplit l'air d'une simple clarté, il éclaire toute forme et fait paraître la distinction de toutes les couleurs : et par là il fait connaître sa propre puissance, et sa chaleur se répand en commun sur le monde entier pour l'utilité et la fécondité de tous les êtres.

De la même façon la première irradiation du don d'intelligence produit dans l'esprit la simplicité, et cette simplicité est pénétrée des rayons d'une singulière clarté, tout comme l'air, dans le ciel, de la lumière du soleil. Car la grâce de Dieu, qui est la base de tous les dons, habite essentiellement comme une lumière simple notre intellect possible. Et moyennant cette lumière simple notre esprit est stabilisé, simplifié, illuminé, plein de grâces et de dons divins, Ici il porte la ressemblance de Dieu par le moyen de la grâce et de l'amour divin.

Et du fait qu'il porte la ressemblance divine, que son intention et son amour se tournent vers Dieu avec simplicité, au-dessus de tous les dons, il ne se tient pour satisfait ni par la ressemblance ni par

une telle lumière créée : il a en effet une inclination fonduentale, à la fois naturelle et surnaturelle, qui le porte vers l'Essence infinie d'où il est issu. Or l'unité de l'Essence divine exerce une attraction éternelle sur tout ce qui porte sa ressemblance pour l'amener à son unité. C'est pourquoi l'esprit s'évanouit à lui-même dans la jouissance, et il s'écoule en Dieu comme en son éternel repos. Car la grâce de Dieu se comporte vis-à-vis de Dieu comme la lumière vis-à-vis du soleil, et c'est l'intermédiaire et la voie qui nous conduit à Lui ; aussi brille-t-elle en nous d'une clarté simple, et elle nous imprime une marque divine, c'est-à-dire la ressemblance de Dieu. Or cette ressemblance s'évanouit chaque instant à elle-même, pour mourir en Dieu et devenir un avec Dieu, rester et demeurer dans l'unité ; car la charité nous fait agir en union avec Dieu, elle nous fait rester et habiter dans l'unité. Néanmoins nous gardons éternellement la ressemblance dans la lumière de grâce et aussi dans celle de gloire, où nous nous possédons nous-mêmes, quant à notre activité, dans la charité et la vertu. Et nous gardons l'unité avec Dieu au-dessus de toute notre activité dans la nudité de notre esprit, plongés dans la lumière divine où nous possédons Dieu au-dessus de toute vertu, dans le repos. Car dans la ressemblance la charité doit éternellement être active, et dans l'amour de jouissance l'unité avec Dieu doit toujours trouver le repos. Et c'est là s'adonner à l'amour.

Car en un même temps, en un même instant, l'amour agit et se repose en son bien-aimé, les deux choses se renforçant mutuellement. Car plus l'amour est haut, plus profond est le repos ; et plus le repos est profond, plus l'amour est fervent : une chose en effet est impliquée dans l'autre, et celui qui n'aime pas ne trouve pas le repos, comme celui qui n'a pas de repos ne connaît pas l'amour. Cependant il semble parfois au juste qu'il ne trouve en Dieu ni l'amour ni le repos : ce sentiment vient de l'amour ; en effet, désirant aimer plus qu'il n'en est capable, il éprouve un sentiment d'insuffisance. Or dans cette opération il goûte à la fois l'amour et le repos, car nul ne peut comprendre comment on aime dans l'action et trouve le repos dans la jouissance, si ce n'est l'homme abandonné, détaché et éclairé.

Néanmoins tout amant est un avec Dieu, et plongé dans le repos, il porte en même temps la ressemblance divine dans l'activité que l'amour commande ; car Dieu dans sa très haute nature dont nous portons la ressemblance, se tient quant à la jouissance dans un éternel repos selon son unité essentielle, et quant à l'activité dans une opération éternelle selon la Trinité : l'un est le complément de l'autre, car le repos réside dans l'unité, et l'activité dans la Trinité, l'un et l'autre subsistant dans l'éternité. Aussi est-il nécessaire d'aimer pour savourer le goût de Dieu, et qui veut aimer est capable

de goûter. Mais si l'on se contente d'autres choses, on est incapable de goûter ce qu'est Dieu. C'est pourquoi nous devons nous posséder nous-mêmes avec simplicité dans la vertu et la ressemblance, et posséder Dieu au-dessus de nous-mêmes, moyennant l'amour, dans le repos et l'unité. C'est là le premier point dans la manière dont l'homme « commun » acquiert la stabilité.

Quand l'air est illuminé par la clarté du soleil, alors se manifeste la beauté et la richesse du monde entier, les yeux de l'homme sont éclairés et il prend plaisir à distinguer la multiplicité des couleurs. De la même façon quand nous sommes simples en nous-mêmes et que notre intellect possible est éclairé et illuminé par l'esprit d'intelligence, nous pouvons connaître les attributs sublimes qui sont en Dieu, causes de toutes les oeuvres qui émanent de Dieu. Bien que tous les hommes puissent comprendre ces oeuvres, et Dieu au moyen de ses oeuvres, nul ne peut cependant comprendre les attributs d'où les oeuvres de Dieu découlent, avoir une intelligence savoureuse et adéquate de ce qu'ils sont en leur fond, si ce n'est moyennant ce don. Il nous apprend en effet à considérer et connaître notre propre noblesse. Il nous rend aptes à discerner dans la pratique des vertus et dans tous nos exercices, comment nous devons vivre sans nous égarer, selon la vérité éternelle. Et celui qu'Il éclaire, il peut marcher selon l'esprit, et par sa raison illuminée observer et comprendre toutes choses comme il convient, au ciel et sur la terre. Aussi dirige-t-il ses pas dans les cieus, considérant et contemplant avec tous les saints la noblesse de son Amani : sa hauteur incompréhensible et son insondable profondeur, sa longueur et sa largeur, sa sagesse et sa vérité, sa bonté et son ineffable libéralité, tous les autres attributs semblables, infiniment dignes d'amour, qui sont en Dieu, notre Amant, innombrables et infinis dans sa nature sublime, puisque Lui-même ne s'en distingue pas.

Alors l'homme illuminé baisse les yeux pour faire retour sur lui-même et sur toutes les créatures ; il considère comment Dieu les a toutes créées par un effet de sa bonté gratuite et enrichies de ses dons dans la nature, de multiples façons ; comment Il veut les doter et enrichir au-dessus de la nature en se donnant Lui-même, pourvu qu'elles aient la volonté et le désir de rechercher pareille faveur. Toutes ces considérations de la raison ; par voie de distinctions multiples, sur les richesses de Dieu, font la joie de notre esprit, dès l'instant que moyennant l'amour divin nous sommes morts à nous-mêmes en Dieu, que nous vivons et marchons selon l'esprit et goûtons la saveur des choses qui sont éternelles.

Ce don d'intelligence nous montre l'unité que nous avons et possédons en Dieu par l'amour fruitif qui nous ravit à nous-mêmes, ainsi que la ressemblance divine que nous portons en nous-mêmes

moyennant la charité et la vertu. Il nous donne lumière et clarté pour que nous puissions y marcher selon l'esprit, avec discernement, contempler Dieu et le connaître à travers des figures spirituelles, nous considérer et nous connaître nous-mêmes ainsi que toutes choses selon le mode et la mesure de la lumière, selon la volonté de Dieu et la noblesse de notre entendement. C'est là le second point relatif à la manière dont l'homme commun devient illuminé.

Selon la mesure dont l'air est illuminé par la clarté du soleil, la chaleur est plus ou moins grande et répand plus ou moins communément la fertilité. Lorsque notre raison et notre entendement sont ainsi éclairés pour connaître distinctement la vérité divine, alors la volonté, c'est-à-dire la puissance aimante, s'échauffe jusqu'à s'écouler largement dans sa fidélité et son amour pour la communauté des êtres et des choses ; car ce don suscite en nous un amour large et commun, moyennant la connaissance de la vérité que nous obtenons dans le rayonnement de sa bimière.

Les hommes les plus simples, ce sont les plus tranquilles, ceux qui sont le mieux en paix avec eux-mêmes ; et ils sont profondément immergés en Dieu, ils ont l'intelligence éminemment claire, déploient leur activité dans les oeuvres bonnes les plus diverses, et laissent déborder leur amour dans l'intérêt le plus largement commun. Ils rencontrent moins d'obstacles que d'autres, parce qu'ils portent davantage la ressemblance divine. Dieu est en effet simplicité dans son essence, clarté dans son intelligence; amour commun et débordant dans son activité. Et plus nous ressemblons à Dieu à ce triple point de vue, plus nous Lui sommes unis. C'est pourquoi nous devons rester simples en notre fond, considérer toutes choses à la lumière de la raison éclairée, et imprégner toutes choses d'un amour commun. De la même façon le soleil au ciel demeure en lui-même ce qu'il est, simple et immuable, bien que sa clarté et sa chaleur se répandent communément sur le monde entier.

Or entendez bien comment nous devons marcher selon la raison éclairée, dans l'amour commun. Le Père est le principe de la Divinité tout entière selon l'essence et selon les personnes. Aussi devons-nous nous prosterner en esprit avec humilité et révérence devant la majesté du Père ; c'est ainsi que nous possédons l'humilité qui est la base de toutes les vertus. Nous devons adorer avec ferveur la puissance du Père, c'est-à-dire lui rendre honneur et gloire, c'est ainsi que nous serons élevés en esprit, car dans Sa toute-puissance il tire toutes choses du néant et les maintient dans l'existence. Nous devons rendre louanges et grâces à la fidélité et à l'amour de Dieu, et les servir éternellement, car nous leur devons d'avoir été délivrés des chaînes de l'ennemi et de la mort éternelle ; c'est ainsi que nous devenons libres. Nous devons représenter à la sagesse de Dieu

l'aveuglement et l'ignorance de la nature humaine et les déplorer, demander que tous les hommes soient éclairés et obtiennent la connaissance de la vérité ; c'est ainsi que Dieu sera connu par eux et honoré. Nous devons implorer la miséricorde de Dieu pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent et progressent dans la vertu ; c'est ainsi que Dieu sera par eux désiré et aimé. Nous devons donner largement à tous ceux qui sont dans le besoin, puisant dans les richesses de la bonté divine, afin que tous soient comblés et refluent vers Dieu ; c'est ainsi que tous ils posséderont Dieu. Nous devons offrir au Père avec honneur et révérence tout ce que le Christ, dans son humanité, a fait pour le servir avec amour : ainsi toutes nos prières seront exaucées. Nous devons aussi offrir au Père dans le Christ Jésus l'empressement fervent des anges et des saints et de tous les justes, ainsi nous nous unissons à eux tous dans la gloire de Dieu. En outre nous présenterons au Père le service de la sainte Eglise, et le sacrifice auguste offert par tous les prêtres, ainsi que tout ce que nous pouvons comprendre et pratiquer 'au nom du Christ, afin de rencontrer Dieu par l'intermédiaire du Christ, de Lui ressembler par l'amour commun, et de dépasser par la simplicité toute ressemblance, nous unissant à Lui dans l'unité essentielle. Toujours nous devons rester dans l'unité avec Dieu, nous répandre éternellement avec Dieu et tous les saints dans l'amour commun, revenir toujours au sein de l'unité par les louanges et actions de grâces, et par l'amour fruitif nous évanouir à nous-mêmes dans un repos essentiel. Telle est la vie la plus riche que je connaisse, et c'est par là que nous possédons le don d'intelligence.

VII. Or entendez bien, l'unité de jouissance qui est en Dieu, se présente dans le mouvement qui nous y ramène, comme une ténèbre où tout mode s'abolit, comme une pure incompréhensibilité. Moyennant l'amour et la simplicité d'intention, l'esprit fait retour en son sein, activement par l'offrande de toutes ses vertus, et fruitivement par l'offrande de lui-même au-dessus de toutes les vertus.

De cette considération amoureuse résulte le septième don, à savoir l'esprit de sagesse savoureuse : il pénètre la simplicité de notre esprit, notre âme et notre corps de sagesse et de goût spirituel. C'est une touche ou motion divine dans l'unité de notre esprit, fondement et origine de toutes les grâces, de tous les dons, de toutes les vertus. Et dans cet attouchement divin chacun goûte la saveur de ses exercices et de toute sa vie, selon la véhémence de cette touche et la mesure de son amour. Or cette motion divine est l'intermédiaire la plus intime entre Dieu et nous, entre le repos et l'action, entre les modes déterminés et l'indétermination pure, entre le temps et l'éternité.

Cette brûlure spirituelle, Dieu la produit en nous, de prime abord, avant aucun don, quoique à vrai dire nous n'en ayons connaissance et n'en fassions l'expérience savoureuse qu'en tout dernier lieu. Car lorsque nous avons cherché Dieu avec amour dans tous nos exercices, jusqu'au fond le plus intime de notre âme, alors nous éprouvons l'irruption de toutes les grâces et de tous les dons divins. Cet attouchement nous le sentons dans l'unité de nos puissances supérieures, au-dessus de la raison, mais non en dehors d'elle, car nous percevons une touche qui nous meut.

Toutefois si nous voulons savoir ce que c'est ou d'où cela vient, notre raison se montre défaillante, comme toute considération d'ordre créé. Car l'air peut être éclairé par la lumière du soleil, nos yeux peuvent être subtils et sains ; si nous voulons suivre les rayons qui apportent la clarté et considérer le disque du soleil, les yeux cessent d'être en état de faire leur oeuvre, ils se contentent de recevoir passivement la lumière des rayons. De la même façon le reflet de la lumière incompréhensible est si intense, tel qu'il se présente à l'unité de nos puissances supérieures, que toute opération d'ordre créé, procédant par distinction, se trouve nécessairement défaillante.

Ici notre activité doit se résoudre à subir passivement l'action de Dieu en nous et c'est là l'origine de tous les dons. Car si nous étions capables de saisir Dieu par notre seule appréhension, Il se donnerait Lui-même à nous sans intermédiaire; cela nous est impossible, car nous sommes trop étroits et trop infimes pour le saisir. C'est pourquoi Il verse en nous ses dons selon la mesure de notre capacité et selon la noblesse de nos exercices.

L'unité féconde de Dieu se tient en effet au-dessus de l'unité de nos puissances et nous sollicite toujours à porter la ressemblance divine dans l'amour et la vertu. Aussi nous sentons-nous à chaque instant incités par une touche nouvelle à nous rénover davantage et à devenir plus ressemblants à Dieu dans la vertu. Du fait de cette touche qui se renouvelle, l'esprit est saisi de faim et de soif : il veut épuiser la saveur de cet abîme sans fond, dans la tempête de l'amour le parcourir de bout en bout, pour pouvoir se rassasier. Il en résulte, sous l'empire de cette faim, un acharnement éternel à passer outre à une insuffisance éternelle ; car tous les esprits qui aiment tendent vers Dieu leurs efforts et leurs désirs, chacun selon le degré de sa noblesse, et selon l'attouchement divin qui se fait sentir en lui. Et pourtant Dieu demeure éternellement insaisissable au gré de nos désirs et des initiatives de notre activité. C'est pour cela qu'il subsiste en nous une faim éternelle et l'éternel désir de rentrer avec tous les saints dans l'unité.

Or dans la rencontre de Dieu la clarté et la chaleur sont si intenses et si démesurées, que tout esprit se montre inapte à poursuivre ses

opérations, fond et s'évanouit dans l'amour qu'il ressent en son unité. Il doit alors subir passivement l'action de Dieu en lui en tant que pure et simple créature, de sorte que notre esprit, avec la grâce de Dieu et toutes nos vertus, se réduit à n'être plus qu'un amour sensible, dans l'inaction ; notre esprit est en effet arrivé au terme de son activité et il n'est plus lui-même qu'amour. Ici il est devenu simple, apte à recevoir tous les dons et capable de pratiquer toutes les vertus.

En ce fond de l'amour ressenti jaillit la veine d'eau vive, c'est-à-dire l'illumination ou l'action intérieure de Dieu, qui à chaque instant nous meut, nous stimule, nous attire et nous amène à nous répandre en nouvelles oeuvres de vertu.

Ainsi je vous ai montré le fond et le mode de toutes les vertus.

Or entendez bien, l'illumination de Dieu, sans mesure et d'une clarté incompréhensible, cause de tous les dons et de toutes les vertus, cette lumière incompréhensible, transforme l'inclination fruitive de notre esprit et l'imprègne d'une même clarté incompréhensible dans laquelle tout mode s'efface. Et dans cette lumière l'esprit s'évanouit à lui-même dans un repos de pure jouissance, car ce repos est sans mode et sans fond, et on ne peut le connaître que par lui-même, c'est-à-dire en s'y livrant. Si nous pouvions en effet le connaître et le comprendre, il se prêterait à quelque mode et quelque mesure : ainsi il ne saurait nous satisfaire, ce ne serait plus la quiétude, mais une perpétuelle inquiétude. C'est pourquoi la simple inclination amoureuse de notre esprit, en cette évanescence, produit en nous un amour fruitif, lequel est insondable.

Or l'abîme de Dieu appelle l'abîme, à savoir tous ceux qui sont unis à l'esprit de Dieu par l'amour de fruition. Cet appel, c'est l'inondation d'une clarté essentielle. Et cette clarté essentielle, nous enveloppant d'un amour insondable, nous amène à nous perdre nous-mêmes et à nous écouler dans la ténèbre farouche de la Divinité. Et ainsi unis, sans intermédiaire ne faisant qu'un avec l'esprit de Dieu, nous sommes à même de rencontrer Dieu avec l'aide de Dieu, et de posséder avec Lui et en Lui d'une manière durable notre éternelle félicité.

Cette vie très intime s'exerce de trois manières.

Parfois l'homme intérieur rentre en lui-même, d'une manière simple, selon l'inclination fruitive, au-dessus de toute activité et de toute vertu, par un simple regard plongeant dans l'amour de fruition. C'est ici qu'il rencontre Dieu sans intermédiaire. De l'unité divine rayonne en lui une simple lumière, et ce que cette lumière lui révèle n'est que ténèbre, nudité, néant. De cette ténèbre il est comme enveloppé : tout mode pour lui s'abolit, comme s'il versait

dans l'égarément. Dans cette nudité il perd la faculté de considérer distinctement les choses et se laisse transformer et imprégner de la toute simple clarté. Dans le néant il se sent défaillir en toutes ses oeuvres car l'activité de l'amour infini de Dieu l'emporte sur la sienne.

Or, par l'inclination fruitive de son esprit, il triomphe de Dieu et ne fait plus qu'un esprit avec Lui. Par cette union dans l'esprit de Dieu, il lui est donné de goûter une saveur délectable, il possède l'essence divine. Abîmé en lui-même dans son existence essentielle, il est comblé d'une félicité infinie, des richesses même de Dieu. Et de ces richesses se répand dans l'unité des puissances supérieures la plénitude enveloppante de l'amour ressenti. De cette plénitude de l'amour ressenti se répand dans le coeur et dans les puissances charnelles un goût sensible et pénétrant. Du fait de ce flot débordant l'homme devient immobile intérieurement, impuissant en lui-même et dans toutes ses oeuvres et il ne sait et ne sent rien d'autre au fond le plus intime de son être, dans son âme et dans son corps, qu'une clarté singulière avec un bien-être sensible et un goût pénétrant.

C'est là le premier mode, lequel implique une complète disponibilité. Il détourne l'homme en effet de toute préoccupation à l'endroit des choses et l'élève au-dessus de toute activité et de toute vertu, il l'unit à Dieu et assure la stabilité des exercices les plus intimes qu'on puisse pratiquer. Aussi chaque fois que l'homme juste s'embarrasse de quelque préoccupation ou de quelque pratique vertueuse pour s'arrêter à des images, au lieu de rentrer en lui-même comme il le désire, il se heurte dans ce mode à un obstacle. Ce mode consiste en effet à s'élever, au-dessus de toutes choses à une entière disponibilité. Voilà ce qu'il y avait à dire sur la première manière des exercices les plus intimes.

Il arrive parfois que cet homme intérieur se tourne vers Dieu par le désir et par l'action, en vue de rendre à Dieu honneur et gloire, de s'offrir lui-même, avec tout ce qu'il peut faire, et de se consumer dans l'amour de Dieu : ici il rencontre Dieu par intermédiaire. Cet intermédiaire c'est le don de sagesse savoureuse qui est la base et l'origine de toute vertu, incitant et animant tout homme juste à la vertu selon la mesure de son amour ; quant à l'homme intérieur, il le touche et l'embrase parfois d'un amour tel que tous les dons de Dieu, tout ce que Dieu peut donner en dehors de Lui-même, lui semble trop peu et ne saurait lui suffire, ne faisant au contraire qu'accroître son impatience : il possède en effet la faculté de percevoir ou de sentir au fond de son âme, où toutes les vertus ont leur principe et leur fin, où par tous ses voeux il fait offrande à Dieu de toute vertu, où l'amour enfin demeure vivant. Pour cette raison la faim, la soif d'amour deviennent si grandes qu'à tout instant il s'abandonne, renonçant à toute activité qui se trouve défaillante,

s'anéantissant dans l'amour. Il a faim et soif dans son désir de connaître le goût de Dieu. Chaque fois qu'il brille en lui le regard de Dieu, il se sent saisi par Dieu et c'est alors seulement que se renouvelle la touche d'amour. De la sorte, quoique vivant il meurt et quoique mourant il revient à la vie. Et c'est ainsi que la faim et la soif d'amour se renouvellent en lui à chaque instant, attisant son désir.

C'est là le second mode : il est de l'ordre du désir, lorsque l'amour s'appuie sur la ressemblance et aspire de tous ses vœux à l'union avec Dieu.

Ce mode est pour nous d'un plus grand profit et d'un plus grand honneur que le premier, car il est la cause du premier. Personne en effet ne peut parvenir au repos qui se situe au-dessus de toute activité, s'il n'a aimé auparavant et en désir et en action. C'est pourquoi la grâce de Dieu et notre amour actif doivent précéder et suivre, c'est-à-dire qu'il faut s'y exercer avant et après. Car sans les oeuvres d'amour nous ne pouvons ni mériter ni atteindre Dieu, non plus que conserver ce que nous avons acquis par les oeuvres d'amour. Aussi nul ne doit-il se croire quitte de toute activité tant qu'il reste maître de lui-même et en état de se livrer aux oeuvres de l'amour. Ainsi quand l'homme juste s'attarde tant soit peu à quelque don divin ou quelque créature, il rencontre un empêchement dans cet exercice de la vie la plus intime; cet exercice consiste en effet dans une faim que rien ne peut rassasier si ce n'est Dieu.

De ces deux modes résulte le troisième, à savoir une vie intérieure selon la justice. Or entendez bien, Dieu vient sans cesse en nous avec intermédiaire ou sans intermédiaire, il nous presse de jouir et d'agir, et de telle sorte qu'une attitude ne soit pas empêchée par l'autre, mais plutôt renforcée toujours. C'est pourquoi l'homme intérieur possède sa vie selon ces deux modes, à savoir le repos et l'action.

Or en chacun d'eux il est tout entier et sans partage, car il est tout entier en Dieu où il repose dans la jouissance, et il est tout entier en lui-même où il aime dans l'action. Et à tout instant il lui vient de Dieu l'exhortation, l'intimation de renouveler une attitude et l'autre, le repos et l'action. Et la justice que l'esprit observe, veut payer à tout instant ce que Dieu réclame d'elle. C'est pourquoi à chaque regard que Dieu fait luire en lui, l'esprit rentre en lui-même, agissant et jouissant ; ainsi il se renouvelle en toute vertu et s'immerge plus profondément dans le repos de jouissance. Or Dieu par un même effet de sa largesse, se donne Lui-même «vec tous ses dons, et l'esprit, chaque fois qu'il se recueille, se donne lui-même avec tous ses dons, et l'esprit, chaque fois qu'il se recueille, se donne lui-même avec toutes ses œuvres.

Mais moyennant la lumière simple que Dieu fait luire au dedans, l'inclination à la jouissance et l'écoulement amoureux, l'esprit accède à l'union divine, et sans cesse il se trouve transporté dans le repos. Moyennant les dons d'intelligence et de sagesse savoureuse, il subit une touche qui l'incite à l'action, et à tout instant il est illuminé et embrasé d'amour. Et il lui est montré, d'une façon toute spirituelle, et représenté tout ce qu'un homme peut désirer. Il éprouve une faim et une soif à la vue d'un aliment dont se nourrissent les anges et d'un breuvage tout céleste. Il peine fort par amour, car il aperçoit son repos; il est pèlerin et il aperçoit le pays; il combat par amour pour remporter la victoire, car déjà il voit sa couronne. La consolation, la paix, la joie, avec la beauté et la richesse, tout ce qui peut rendre heureux, est montré, apparaît en Dieu sans mesure à la raison éclairée, sous des figures spirituelles. À cette vue et sous la touche divine l'amour demeure actif. Un homme juste de cette espèce a organisé en son esprit une vie véritable qui consiste et dans le repos et dans l'action, propre à durer éternellement; toutefois au terme de la vie présente, elle sera transformée, portée à un état plus haut.

C'est ainsi que l'homme vit selon la justice: il va vers Dieu avec un amour fervent, par une activité qui est éternelle, et en Dieu, par l'inclination à la jouissance, il entre dans un éternel repos; et il demeure en Dieu, encore qu'il sorte pour se porter vers toutes les créatures, avec un amour commun, dans la vertu et la justice.

Or c'est là le sommet de la vie intérieure. Tous ceux qui ne trouvent pas en un seul et même exercice et le repos et l'action, ne sont pas parvenus à cette justice. Le juste ainsi disposé, quand il se recueille en Dieu, ne saurait trouver d'obstacles car il se recueille intérieurement et par la jouissance et par l'action. Mais l'homme est semblable à un miroir double, reflétant des images sur ses deux faces. En sa partie supérieure il reçoit en effet Dieu avec tous ses dons, et en sa partie inférieure il reçoit des sens les images corporelles. Or il peut se recueillir en Dieu quand il veut et pratiquer la justice sans empêchement. L'homme toutefois est changeant en cette vie et pour cette raison il arrive souvent qu'il se tourne vers le dehors et s'exerce selon les sens, sans nécessité et sans en recevoir l'ordre de la raison éclairée; c'est ainsi qu'il tombe dans les fautes quotidiennes. Mais toutes les fautes quotidiennes sont sans le recueillement amoureux de l'homme juste, comme une goutte d'eau dans une fournaise ardente.

Ici je termine ce qui concerne la vie intérieure.

Il se trouve des hommes qui paraissent bons et mènent pourtant une vie contraire à ces trois modes et à toutes les vertus. Que chacun donc s'examine et s'éprouve lui-même. Tout homme qui n'est pas attiré ni éclairé par Dieu, ne ressent pas la touche d'amour et n'a ni

la dévotion active qui se nourrit de désirs, ni l'inclination simple et amoureuse qui porte vers le repos dans la jouissance. Pour cette raison il ne peut accéder à l'union avec Dieu. Car tous ceux qui vivent sans amour surnaturel, se replient sur eux-mêmes et cherchent le repos en des choses étrangères. Toutes les créatures inclinent en effet à chercher le repos et c'est pour cela que les bons comme les mauvais cherchent à se reposer de tant de façons diverses.

Or faites bien attention, une fois que l'homme est parvenu à se dépouiller et abstraire de toute image à l'endroit des sens, qu'il s'est dégagé de toute activité à l'endroit des puissances supérieures, du seul fait de la nature il parvient au repos. Et ce repos tous les hommes peuvent le trouver et le posséder en eux-mêmes du seul fait de la nature, sans la grâce de Dieu, dès l'instant qu'ils peuvent se dégager de toute image et de toute activité. Mais l'homme aimant ne saurait trouver ici le repos, car la charité et la motion intime de la grâce divine n'en sont pas apaisées. C'est pourquoi l'homme intérieur ne peut durer longtemps dans le repos naturel qu'il trouve en lui-même.

Or considérez de quelle manière on se livre à ce repos naturel. Il suffit de rester tranquillement sur sa chaise sans s'adonner à aucun exercice, intérieur ou extérieur, libre de toute occupation, de manière à trouver le repos sans que rien empêche d'y demeurer. Mais le repos pratiqué de cette façon n'est pas chose permise, car il engendre chez l'homme l'aveuglement dans l'ignorance, il le fait s'affaïsser en lui-même dans l'inaction. Or ce repos n'est autre chose qu'un désœuvrement dans lequel on tombe en sombrant dans l'oubli de soi-même, de Dieu et de toutes choses par manière d'acte unique. Ce repos est contraire au repos surnaturel qu'on possède en Dieu, lequel consiste en effet à s'écouler amoureusement avec un simple regard dans l'incompréhensible Clarté. Ce repos en Dieu, qu'il faut chercher toujours activement, par de fervents désirs, qu'on trouve dans l'inclination à la suprême jouissance, qu'on possède éternellement dans l'écoulement d'amour, et une fois qu'on le possède, qui doit néanmoins être cherché toujours, il dépasse par son élévation le repos de la nature, d'aussi haut que Dieu est élevé au-dessus de toutes les créatures.

Aussi se trompent-ils tous ceux qui pensent s'évanouir à eux-mêmes en s'enfonçant dans un repos purement naturel, sans chercher Dieu par le désir ni le trouver par l'amour de fruition. Le repos qu'ils possèdent consiste à se sentir délivré de soi-même, ce à quoi ils sont portés par la nature et l'habitude. Or dans ce repos naturel on ne peut trouver Dieu. Il conduit seulement à un état de loisir auquel Juifs et païens peuvent accéder, ainsi que tous les hommes, si mauvais soient-ils, pourvu qu'ils vivent dans leurs

péchés sans remords de conscience, et soient à même de se dégager de toute image et de toute activité.

Dans cet état de loisir, le repos est agréable et profond. Ce repos n'est pas en soi un péché, car tous les hommes y sont portés par nature, dès qu'ils peuvent se dégager de toute occupation. Mais dès l'instant qu'on veut le pratiquer et le posséder sans faire oeuvre de vertu, on tombe dans l'orgueil spirituel et dans un contentement de soi-même dont on, guérit difficilement. On s'imagine volontiers qu'on possède ou qu'on est ce à quoi on ne parvient jamais.

Quand l'homme possède ainsi ce repos dans l'affranchissement de toute préoccupation et tient pour un obstacle toute application amoureuse, il reste replié sur lui-même pour demeurer en repos et mène une vie contraire au premier mode qui permet d'accéder à l'union avec Dieu. C'est le principe de tous les égarements de l'esprit.

Or considérez la comparaison suivante : Les anges qui se sont tournés vers Dieu amoureusement et fruitivement, avec tout ce qu'ils avaient reçu de Lui, trouvèrent la félicité et le repos éternel. Mais ceux qui se sont repliés sur eux-mêmes et cherchèrent le repos en se complaisant en eux-mêmes, dans une lumière seulement naturelle, pour eux le repos fut bref et la licence vite ôtée : ils furent frappés d'aveuglement et séparés de la Lumière éternelle, ils tombèrent dans les ténèbres et dans des tourments éternels.

Telle est la première erreur contraire, dans laquelle on donne en cherchant le repos dans une fausse oisiveté.

Or entendez bien, quand l'homme veut posséder quelque repos dans l'oisiveté, sans avoir pour Dieu une dévotion fervente et affamée, il est prêt à donner dans toutes les erreurs. Car il s'est détourné de Dieu pour se porter vers lui-même avec un amour naturel, il cherche et désire consolations et suavités et toute délectation. Il ressemble ainsi à un marchand : dans toutes ses oeuvres en effet, il se replie sur lui-même, cherchant et poursuivant son repos et son bénéfice plus que la gloire de Dieu. Cet homme qui vit ainsi dans un amour purement naturel, s'enferme dans son esprit propre, sans parvenir à aucun détachement.

D'aucuns mènent une rude vie, se livrant à la pratique de pénitences, pour se faire connaître et avoir un renom de grande sainteté, pour mériter aussi grande récompense. Car tout amour naturel se complait en lui-même et aime recevoir la gloire dans le temps et une grande récompense dans l'éternité.

Il s'en trouve d'autres qui ont de nombreuses préférences, demandant et désirant bien des choses extraordinaires de la part de

Dieu : il arrive souvent qu'ils soient trompés. Ils voient quelquefois leur arriver, du fait de l'ennemi, les choses qu'ils désirent ; alors ils en rapportent l'effet à leur sainteté et s'imaginent qu'ils sont dignes de toutes ces faveurs. Car ils sont orgueilleux, sans recevoir de Dieu quelque motion ou illumination : c'est pour cette raison qu'ils s'enferment en eux-mêmes. Une petite consolation est pour eux un grand sujet de joie, car ils ne savent pas ce qui leur fait défaut. Ils sont portés tout à la fois, quant à leurs appétits, à goûter les joies intérieures et à connaître les délectations spirituelles qui tiennent à la seule nature. C'est là ce qui se nomme luxure spirituelle, car c'est une inclination désordonnée, commandée par un amour naturel, qui fait toujours retour sur lui-même et cherche en toutes choses sa propre satisfaction. Ces hommes sont aussi toujours orgueilleux et opiniâtres au point de vue spirituel et pour cette raison leur désir et leur appétit se portent parfois si vivement sur les choses qu'ils s'efforcent d'obtenir de Dieu, qu'ils sont trompés et que quelques-uns tombent dans la possession du démon.

Ces hommes mènent une vie en tout point contraire à la charité et au recueillement amoureux dans lequel l'homme s'offre lui-même avec tout ce qu'il peut faire pour l'honneur et l'amour de Dieu et dans lequel on ne saurait se contenter de goûter aucune satisfaction, si ce n'est un bien incompréhensible qui ne peut être que Dieu. La charité est en effet un lien d'amour qui nous transporte et dans lequel nous nous renonçons nous-mêmes et nous unissons à Dieu et Dieu à nous. Mais l'amour naturel fait retour sur lui-même et sur ses propres plaisirs, il demeure toujours seul. Cependant l'amour naturel ressemble autant à la charité dans les oeuvres extérieures qu'un cheveu à un autre sur une même tête. Mais leur intention est dissemblable. Car l'homme juste cherche, poursuit et désire toujours d'un coeur haut la gloire de Dieu. Au contraire dans l'amour naturel l'homme ne recherche toujours que lui-même et son profit.

Lors donc que l'amour naturel l'emporte sur la charité en s'y opposant, l'homme tombe dans quatre péchés, à savoir : l'orgueil, la cupidité, la gourmandise et la luxure dans l'ordre spirituel. C'est ainsi qu'Adam tomba au paradis et toute la nature humaine avec lui. Car il s'aima lui-même d'un amour naturel et d'une façon déréglée ; c'est pourquoi il se détourna de Dieu et, dans son orgueil, méprisa le commandement divin. Il désira la science et la sagesse avec cupidité, il chercha à goûter le plaisir avec gourmandise, et ensuite il fut incité à la luxure. Par contre Marie fut un vivant paradis. Elle trouva la grâce qu'Adam avait perdue et bien davantage encore, car elle est Mère de l'amour. Elle se tourna vers Dieu activement par la charité, elle reçut et conçut le Christ avec humilité, et elle l'offrit au Père ainsi que toutes ses souffrances avec générosité. Or elle ne

goûta jamais ni consolation ni la douceur de quelque don avec gourmandise. Et toute sa vie s'écoula dans la pureté. Celui qui la suit surmonte tous les obstacles à la vertu et parvient au royaume où elle règne avec son Fils dans l'éternité.

Lors donc que l'homme possède le repos naturel en se dégageant de toute occupation, et dans toute son activité se recherche lui-même et reste obstinément attaché à son esprit propre, il ne peut s'unir à Dieu, car il vit en dehors de la charité et de la ressemblance divine. Ici commence le troisième obstacle qui est le plus nuisible de tous, et c'est une vie contraire à la justice, pleine d'erreurs spirituelles et de toutes perversités. Or prenez soin de bien faire attention de manière à m'entendre. Ces hommes-là sont, à ce qu'il leur semble, de grands contemplatifs, et ils s'imaginent être les plus saints qui soient en vie. Cependant ils vivent en opposition et dissemblance avec Dieu, tous les saints et tous les justes. Or notez bien cette remarque de manière à pouvoir les reconnaître à la fois dans leurs paroles et dans leurs oeuvres.

Du fait du repos naturel qu'ils sentent et possèdent en eux-mêmes dans leur désœuvrement, ils se tiennent pour libres, unis à Dieu sans intermédiaire, élevés au-dessus de toutes les pratiques de la sainte Eglise, au-dessus des commandements de Dieu, au-dessus de la loi, au-dessus de toutes les œuvres vertueuses auxquelles on puisse s'adonner de quelque façon. Il leur semble en effet que cet affranchissement est chose si grande, qu'on ne y faire obstacle par aucune oeuvre si bonne soit-elle : un tel affranchissement est en effet plus noble que toute vertu. Aussi se tiennent-ils dans une passivité, sans se livrer à une oeuvre quelconque, ni en haut ni en bas, tout comme l'outil qui de lui-même reste inactif et dans l'attente du moment où son maître voudra travailler. S'ils se livraient à quelque travail, Dieu en serait gêné dans son action. C'est pourquoi ils sont affranchis de toute vertu, tellement affranchis qu'ils se gardent de vouloir louer Dieu ou Lui rendre grâces ; ils n'ont ni connaissance, ni amour, ni volonté, ni prière, ni désir. Car tout ce qu'ils pourraient demander ou désirer, à ce qu'il leur semble, ils le possèdent déjà. Et c'est ainsi qu'ils sont pauvres d'esprit, car ils sont sans volonté, ils se sont détachés de tout et vivent sans se réserver en propre quelque préférence, car il leur semble qu'ils sont dégagés de toutes choses, qu'ils se sont élevés au-dessus de toutes choses, et qu'ils possèdent ce en vue de quoi toutes les pratiques de la sainte Eglise sont ordonnées et instituées. Et, à ce qu'ils disent, personne ne peut rien leur donner, ni rien leur prendre, fût-ce Dieu Lui-même ; car dans leur imagination ils ont dépassé toutes les pratiques et toutes vertus. Ils sont parvenus à un état de pure disponibilité et sont devenus quittes de toutes les vertus. Pour y atteindre il faut se donner plus

de peine, disent-ils, pour être quitte de la vertu dans une totale disponibilité, que pour acquérir la vertu.

C'est pourquoi ils veulent être libres et n'obéir à personne, ni au pape, ni à l'évêque, ni au curé. Quoi qu'ils manifestent au dehors en apparence, ils ne sont intérieurement soumis à personne, ni par leur volonté, ni par leurs oeuvres, car ils sont affranchis de tout cela dans la mesure où la sainte Eglise en fait l'objet de quelque prescription, Aussi disent-ils : aussi longtemps que l'homme poursuit la vertu et qu'il désire faire l'adorable volonté de Dieu, c'est encore un homme imparfait. Car il est encore en quête de vertus et ne sait rien de cette pauvreté spirituelle, ni de cette disponibilité. Toutefois dans leur imagination ils sont élevés au-dessus de tous les chœurs des saints et des anges, et au-dessus de toute récompense qu'on puisse mériter de quelque façon. Aussi disent-ils qu'ils ne sauraient jamais croître en vertu, ni mériter une plus grande récompense, non plus que commettre jamais aucun péché.

Or ils prétendent qu'ils vivent sans volonté et qu'ils ont abandonné à Dieu leur esprit dans le repos et la disponibilité totale, qu'ils ne font qu'un avec Dieu et qu'ils sont réduits à néant en eux-mêmes. Aussi quelles que soient les convoitises de la nature charnelle, ils peuvent faire librement tout ce qu'elle désire, parce qu'ils sont parvenus à un état d'innocence et qu'aucune loi n'a été portée pour eux. Pour cette raison si la nature a sujet de se porter vers une chose ou une autre dont elle a envie, de crainte que la disponibilité de l'esprit en subisse quelque empêchement ou entrave, ils donnent satisfaction à la nature selon ses convoitises, afin que la disponibilité de l'esprit demeure sans obstacle. Dès lors ils ne font aucun cas des jeûnes, des fêtes, ni d'aucun commandement, ou ne les observent tant soit peu qu'à cause des gens ; ils vivent en effet sans se faire en quoi que ce soit le moindre scrupule de conscience.

J'espère que de ces hommes-là on n'en trouve pas beaucoup, mais ceux qui sont de cette sorte sont les plus mauvais et les plus nuisibles qui existent et il est difficile qu'ils puissent jamais se convertir. Parfois même ils sont possédés du démon, et alors ils sont si rusés qu'on a bien du mal, par le raisonnement, à en venir à bout. Mais en ayant recours à l'Écriture sainte, à l'enseignement du Christ et aux dogmes de notre foi on finit bien par constater qu'ils sont dans l'erreur.

On trouve encore une autre sorte d'hommes pervers, qui sont en opposition avec les précédents sur quelques points. Ceux-ci considèrent également qu'ils sont affranchis de toute action et qu'ils ne sont rien d'autre qu'un instrument dont Dieu se sert pour faire ce qu'Il veut et comme Il veut. C'est pourquoi ils disent qu'ils sont dans une pure passivité, sans aucune activité, et que les oeuvres que

Dieu opère par eux sont plus nobles et de plus de mérite que celui auquel peut parvenir tout autre qui fait lui-même ses oeuvres dans la grâce de Dieu. Ainsi disent-ils qu'ils se contentent de subir l'action divine, qu'ils ne font rien par eux-mêmes, mais que Dieu opère toutes leurs oeuvres. Ils disent aussi qu'ils ne peuvent faire aucun péché, parce que c'est Dieu qui fait leurs oeuvres et qu'ils sont affranchis de tout : tout ce que Dieu veut se fait par eux et il n'en va pas autrement. Ces hommes-là se sont abandonnés intérieurement, renonçant à toute activité, s'établissant dans une totale disponibilité, et ils vivent sans préférence d'aucune sorte. Ils ont une manière abandonnée et humble, et peuvent fort bien subir et souffrir tout ce qui leur arrive d'une âme égale, car il leur semble qu'ils sont un instrument par lequel Dieu agit à sa guise. À bien des égards et en bien des oeuvres ils se comportent d'une manière qui ressemble à celle des justes ; en d'autres occurrences ils font tout le contraire des hommes de bien, car toutes les choses vers lesquelles ils se sentent portés intérieurement, qu'elles soient licites ou illicites, ils tiennent qu'elles viennent toutes du Saint-Esprit. C'est sur ce point et sur d'autres semblables qu'ils se trompent. Car l'Esprit de Dieu ne saurait vouloir, conseiller ou opérer chez personne des choses contraires à l'enseignement du Christ et de l'Eglise.

Ces hommes-là il est difficile de les reconnaître, à moins d'être éclairé et d'avoir le discernement des esprits et de la vérité divine. Certains sont en effet subtils, et fort capables de se déguiser en affectant des opinions contraires ; or ils sont si opiniâtres et s'enferment si bien dans leur esprit propre, qu'ils mourraient plutôt que de céder sur quelque point auquel ils se sont arrêtés. Car ils se tiennent eux-mêmes pour les plus saints et les plus éclairés qui existent. Ils s'opposent aux précédents en ce qu'ils disent qu'ils peuvent croire et mériter, alors que les précédents considèrent qu'ils ne peuvent plus acquérir de mérites, car ils se possèdent eux-mêmes dans l'unité et la disponibilité, et dans cet état on ne saurait s'élever plus haut puisqu'on ne s'y livre plus à aucun exercice.

Tous ils sont des hommes pervers et les plus mauvais qui existent : il faut les fuir comme les démons de l'enfer. Mais si vous avez bien compris la doctrine que je vous ai exposée en détail, il vous sera aisé de constater qu'ils sont dans l'erreur, car ils mènent une vie contraire à Dieu et à la justice, en opposition avec celle de tous les saints. Or tous ils sont des précurseurs de l'Antéchrist, qui lui préparent la voie en vue de ruiner la foi. Ils veulent en effet être libres, sans obéir aux commandements de Dieu et sans pratiquer la vertu, ils veulent être affranchis de tout et unis à Dieu sans amour et sans charité. Ils veulent être des contemplatifs sans fixer sur Dieu le regard de l'amour. Ils veulent être les plus saints des hommes, sans

se livrer aux oeuvres de la sainteté. Ils disent qu'ils se reposent en Celui qu'ils n'aiment pas. Ils disent qu'ils sont élevés en Celui vers qui ne se tournent ni leur volonté ni leur désir. Ils disent qu'ils sont affranchis de toute vertu et de toute dévotion, de manière à ne pas faire obstacle à Dieu dans son action. Ils confessent bien que Dieu est le Créateur et le Seigneur de toutes les créatures, pourtant ils ne veulent Lui adresser ni louanges ni actions de grâces.

Tout en affirmant que sa puissance et sa richesse n'ont pas de bornes, ils soutiennent qu'Il ne peut rien leur donner ni rien leur prendre, comme ils ne peuvent d'ailleurs ni croître ni mériter. Certains sont d'une opinion contraire et disent qu'ils peuvent mériter une plus grande récompense que d'autres hommes, car c'est Dieu qui opère leurs oeuvres et dans leur état de disponibilité ils subissent passivement l'action divine, se regardant eux-mêmes comme mus par Dieu. Et, à ce qu'ils disent, c'est en cela que consiste le plus haut mérite.

Tout cela n'est qu'un amas d'erreurs et d'impossibilités, car l'activité de Dieu en Lui-même est éternelle et immuable : son activité se termine en effet à Lui-même et à rien d'autre que Lui. Et dans cette activité il ne saurait y avoir place pour la croissance ou le mérite d'aucune créature, puisqu'ici il n'y a rien que Dieu, qui ne peut ni s'élever ni s'abaisser. Pour ce qui est des créatures, elles ont leur activité propre moyennant la puissance de Dieu, dans la nature et dans la grâce, et aussi dans la gloire. Et tandis que toutes les activités se terminent ici-bas dans la grâce, elles durent éternellement dans la gloire. Or s'il était possible - mais c'est une chose qui ne peut être - que la créature s'anéantît au point de vue de son activité, de manière à devenir aussi disponible qu'elle l'était avant d'exister, c'est-à-dire de manière à ne faire qu'un avec Dieu à tout égard comme c'était le cas alors, elle ne pourrait pas davantage mériter qu'elle ne le pouvait alors ; et d'ailleurs elle ne serait pas plus sainte ni bienheureuse que ne l'est une pierre ou un morceau de bois, car sans activité propre, sans l'amour et la connaissance de Dieu, nous ne pouvons atteindre à la béatitude ; Dieu toutefois serait bienheureux comme Il l'est de toute éternité et cela ne nous donnerait rien de plus.

Aussi n'est-ce rien que duperie tout ce qu'ils nomment disponibilité. Car ils veulent déguiser toutes leurs malices et toutes leurs perversités, les exalter comme plus nobles et plus hautes que quelque vertu ; les pires malices ils les enveloppent de subtilités, de manière à les faire passer pour tout ce qu'il y a de mieux. Ces hommes-là sont en opposition avec Dieu et tous ses saints. Par contre on peut les comparer aux esprits damnés qui sont en enfer, car les esprits damnés sont sans amour et sans connaissance et ils sont quittes de toutes louanges et actions de grâces, comme de toute

dévotion amoureuse ; c'est même la raison de ce qu'ils demeurent éternellement damnés. À ces hommes-là il ne manque d'ailleurs plus que le temps qu'ils ont à vivre tombe dans l'éternité, et qu'alors la justice se manifeste dans ses œuvres.

Mais le Christ, Fils de Dieu, qui est dans son humanité le Régulateur et le Chef de tous les hommes de bien, leur montrant comment ils doivent vivre, fut et demeure à jamais avec tous ses membres, c'est-à-dire avec tous les saints, rempli d'amour et de désir, de louanges et d'actions de grâces à l'adresse de son Père céleste. Et cependant son âme était, elle est encore unie à l'essence divine et bienheureuse en son sein. Mais à cette prétendue disponibilité Il ne songea jamais à parvenir et n'y parviendra jamais, car son âme glorieuse et tous ceux qui arrivent à la béatitude, gardent éternellement une dévotion qui se manifeste dans l'amour, tout comme ceux que tourmentent la faim et la soif, et qui après avoir goûté la saveur de Dieu, ne peuvent jamais s'en rassasier. Cependant cette même âme du Christ jouit de Dieu, et tous les saints aussi, au delà de tout désir, là où il n'y a plus rien que l'un, à savoir la béatitude éternelle de Dieu et de tous ses élus.

Ainsi jouir et agir, telle est la félicité du Christ et de tous ses saints ; telle est aussi la vie de tous les justes, chacun à la mesure de son amour. Et c'est là une justice qui ne passera jamais. Aussi devons-nous nous orner extérieurement et intérieurement de vertus et de moeurs bonnes, comme ont fait les saints. Et nous devons nous présenter sous le regard de Dieu amoureusement, humblement avec toutes nos oeuvres : ainsi nous rencontrerons Dieu par l'intermédiaire de tous ses dons, puis nous éprouverons la touche de l'amour sensible et nous serons remplis d'un dévouement commun. De la sorte nous connaissons le débordement et le reflux d'une juste charité, nous serons établis et confirmés dans la simplicité et la paix, dans la ressemblance avec Dieu. Moyennant cette ressemblance, l'amour de simple jouissance et la clarté divine, nous nous écoupons nous-mêmes dans l'unité et rencontrons Dieu avec l'aide de Dieu, sans intermédiaire, dans le repos et la jouissance. Et c'est ainsi qu'éternellement nous demeurerons en Dieu, débordant toujours au dehors et rentrant sans cesse au dedans. C'est par là que nous possédons véritablement la vie intérieure dans toute sa perfection. Pour que cela nous arrive, veuille Dieu nous aider. Amen.

Celui qui aime Dieu d'un amour fervent et Le possède dans le repos de jouissance, comme il se possède lui-même dans un amour actif et diligent, menant une vie vertueuse selon la justice, moyennant ces trois choses et la révélation secrète de Dieu, l'homme intérieur en un mot, parvient à une vie adonnée à la contemplation divine. Il est certain que cet amant, homme intérieur

et juste, Dieu l'a librement élu pour l'élever à une contemplation superessentielle dans la lumière divine et selon un mode divin. Cette contemplation nous établit dans un état de pureté et de netteté qui dépasse tout notre entendement, car il s'agit d'un, ornement particulier, d'une couronne céleste, et en outre d'une récompense éternelle de toutes nos vertus et de toute notre vie. Nul n'y peut parvenir par son industrie ou par sa subtilité, non plus que par aucun exercice, c'est seulement celui que Dieu veut unir à son esprit et transfigurer par le don de Lui-même, qui peut accéder à la contemplation divine et nul autre.

La nature cachée de Dieu contemple et aime éternellement d'une manière active selon les personnes, et toujours elle jouit dans l'embrassement des personnes selon l'unité de l'essence. Dans cet embrassement qui s'accomplit dans l'unité essentielle de Dieu, tous les esprits intérieurs ne font qu'un avec Dieu en qui ils s'écoulent amoureuxment, ils sont cette même unité qu'est l'Essence Elle-même, en Elle-même, selon le mode de la béatitude. Or dans cette unité sublime de la nature divine le Père céleste est la source et le principe de toute activité qui s'accomplit au ciel et sur la terre. Et Il dit dans le mystère où notre esprit s'abîme : « Voyez, l'Époux vient, sortez à sa rencontre. », Ce sont ces paroles que nous allons maintenant expliquer et élucider, du point de vue d'une contemplation superessentielle qui est la base de toute sainteté et de toute vie à laquelle on puisse accéder.

À cette contemplation divine il en est fort peu qui puissent parvenir, du fait d'une incapacité ou d'une inaptitude qui tient à eux-mêmes, comme aussi à cause du mystère où se cache la lumière dans laquelle on contemple. C'est pourquoi personne ne comprendra vraiment à fond ces explications par les seules ressources de quelques connaissances acquises ou les subtilités de réflexions personnelles. Car toutes les paroles, tout ce qu'il est possible d'apprendre et de comprendre à la manière des créatures, demeure hors de propos, loin en deçà de la vérité dont je veux parler. Mais celui qui est uni à Dieu et éclairé dans cette vérité, est en mesure de comprendre la vérité par elle-même. Car comprendre et entendre Dieu au-dessus de toutes les figures, tel qu'Il est en Lui-même, c'est être dieu de par Dieu, sans intermédiaire ou quelque différence capable de s'interposer comme obstacle. Aussi je demande de quiconque ne comprend pas cela et ne le ressent pas dans l'unité fruitive de son esprit, qu'il ne s'en scandalise pas et laisse les choses être ce qu'elles sont. Car ce que je vais dire est vrai, et le Christ, la Vérité éternelle, l'a dit Lui-même dans ses enseignements à plusieurs reprises pour autant du moins que nous sommes capables de le découvrir et mettre en lumière. Pour cette raison celui qui veut comprendre doit être mort à lui-même et vivre

en Dieu, il doit tourner son visage vers la Lumière éternelle, tout au fond de son esprit où la vérité éternelle se révèle sans intermédiaire,

Or le Père céleste veut que nous soyons des voyants, car Il est le Père des lumières. C'est pourquoi Il prononce de toute éternité, sans cesse et sans intermédiaire, dans le mystère de notre esprit, une Parole unique et insondable, à l'exclusion de toute autre. Et dans cette Parole Il s'exprime lui-même et toutes choses et ce qu'Il dit par cette Parole, c'est uniquement : « Voyez. » Et c'est ainsi que s'effectue la procession et génération du Fils, la Lumière éternelle, dans laquelle on connaît, on voit toute félicité.

Pour que l'esprit contemple Dieu avec l'aide de Dieu, sans intermédiaire, dans cette lumière divine, l'homme doit nécessairement satisfaire à trois conditions. En premier lieu il doit être bien ordonné extérieurement dans la pratique de toutes les vertus, intérieurement ne butter contre aucun obstacle, et ainsi être aussi dégagé de toute activité extérieure que s'il n'en exerçait aucune. Car s'il se préoccupe intérieurement de telle ou telle oeuvre de vertu, son esprit est envahi d'images, et aussi longtemps que durent ses préoccupations, il est incapable de contempler. En second lieu il doit adhérer à Dieu intérieurement, y appliquant son intention et son amour, comme enflammé d'une ardeur qui ne peut jamais s'éteindre. Dès l'instant qu'il sent en lui-même de telles dispositions, il est capable de contempler. En troisième lieu il doit se perdre lui-même dans l'indétermination sans modes, dans une ténèbre où tous les hommes adonnés à la contemplation s'égarèrent dans la jouissance, sans pouvoir jamais plus se retrouver eux-mêmes selon le mode des créatures.

Dans les profondeurs insondables de cette ténèbre où l'esprit aimant est mort à lui-même, commencent la révélation de Dieu et la vie éternelle. Car au sein de cette ténèbre s'engendre et luit une Lumière incompréhensible, à savoir le Fils de Dieu, dans laquelle on contemple la vie éternelle. Et c'est dans cette lumière qu'on devient voyant. Cette lumière divine est donnée à l'esprit dans la simplicité de son être, où il reçoit la clarté qu'est Dieu Lui-même, au-dessus de tous les dons et de toute activité créée, dans le vide qui s'ouvre dans un esprit dégagé de tout, et où lui-même se perd moyennant l'amour de fruition, et reçoit sans intermédiaire la clarté divine. Il devient sans cesse cette même clarté qu'il reçoit.

Voyez, cette clarté secrète dans laquelle où contemple tout ce qu'on désire, une fois que l'esprit s'est détaché de tout, elle est si grande que l'amant qui commencent la révélation de Dieu et la vie éternelle où il se repose, rien qu'une lumière incompréhensible. Dans la simple nudité qui s'étend à toutes choses il a le sentiment de se trouver lui-même cette lumière à l'aide de laquelle il voit, et rien d'autre.

Tel est donc le premier point où il est montré comment on devient un voyant dans la lumière divine. Heureux sont les yeux qui voient de cette façon-là, car ils possèdent la vie éternelle.

Une fois que nous sommes ainsi devenus voyants nous pouvons contempler avec joie l'avènement éternel de notre Epoux. C'est là le second point dont nous allons maintenant parler.

Quel est donc l'avènement de notre Epoux qui puisse être éternel ? C'est une génération nouvelle, une illumination nouvelle qui s'accomplit sans cesse. En effet le fond d'où jaillit la clarté et qui est cette clarté même, est plein de vie et de fécondité. Aussi la révélation de la lumière éternelle se renouvelle t-elle sans cesse dans le secret de l'esprit. Voyez, toutes les opérations d'ordre créé et toutes les pratiques de vertu doivent ici se résorber, car ici Dieu s'engendre Lui-même en la plus noble cime de l'esprit. Et il n'y a de place ici pour rien d'autre qu'une éternelle contemplation où l'on fixe la Lumière à l'aide de la Lumière et dans la Lumière. Et l'avènement de l'Epoux est si prompt qu'à vrai dire Il est toujours là, demeurant avec ses richesses infinies, et qu'Il est toujours en train de venir, personnellement, sans cesse ni relâche, d'une venue nouvelle parmi d'aussi nouvelles clartés, tout comme s'Il n'était jamais venu auparavant. Car son avènement tient, hors du temps, dans un instant éternel qu'on saisit toujours avec un nouveau plaisir et de nouvelles joies.

Voyez, les délectations et les joies que cet Epoux apporte en son avènement, sont infinies, immenses, car c'est Lui-même. Aussi les yeux de l'esprit, par lesquels il contemple et fixe son Epoux, sont-ils si largement ouverts qu'ils ne peuvent jamais plus se fermer. La contemplation de l'esprit qui plonge son regard dans la révélation secrète de Dieu, dure en effet pour l'éternité, et pour saisir l'Epoux dans son avènement il s'ouvre si largement, que l'esprit devient lui-même l'Immensité qu'il appréhende.

C'est ainsi que Dieu avec l'aide de Dieu peut être saisi et vu, ce en quoi consiste toute notre béatitude.

Tel est le second point, où il est montré comment nous recevons sans cesse notre Epoux dans son avènement éternel, en notre esprit.

Or l'Esprit de Dieu prononce dans l'écoulement secret de notre esprit, cette parole : « Sortez pour vous adonner à une contemplation et une jouissance éternelle selon un mode divin. »

Toutes les richesses qui sont en Dieu par nature, nous les possédons par l'amour en Dieu, et Dieu les possède en nous par l'Amour infini qui est le Saint Esprit. Car dans l'Amour on goûte la saveur de tout ce qu'on peut souhaiter. C'est pourquoi du fait de cet

Amour nous sommes morts à nous-mêmes, sortis hors de nous-mêmes en nous écoulant amoureuxment dans un gouffre où tout mode s'évanouit, au sein de la ténèbre. Alors dans l'embrassement de la Trinité sainte l'esprit demeure pour l'éternité dans l'unité superessentielle, dans le repos et la jouissance. Et c'est dans cette même unité, selon qu'elle est féconde, que le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, et toutes les créatures en eux. Cela dépasse la distinction des personnes, car ici les notions de paternité, de filiation sont de simples acceptions de la raison, dans la fécondité vivante de la nature.

C'est ici l'origine et le principe d'une sortie éternelle, d'une activité éternelle sans commencement. Car c'est ici un Commencement sans commencement, selon que le Père tout-puissant se saisit Lui-même parfaitement dans le fond de sa fécondité, le Fils, Verbe éternel du Père, sort en constituant une autre personne dans la divinité. Et du fait de cette génération éternelle, toutes les créatures sortent éternellement, avant d'être créées dans le temps. Ainsi Dieu les contemple et les connaît en Lui-même, non pas distinctes cependant à tous égards, car tout ce qui est en Dieu est Dieu.

Cette sortie éternelle, cette vie éternelle que nous avons en Dieu éternellement et qui nous constitue dans ce que nous sommes, en dehors de nous-mêmes, c'est le principe de notre être créé dans le temps. Et notre être créé est suspendu au sein de l'Être éternel et ne fait qu'un avec Lui selon son existence essentielle. Cet être éternel, cette vie éternelle que nous avons et que nous sommes dans l'éternelle Sagesse de Dieu, s'identifie à Dieu, car elle subsiste éternellement, sans distinction, dans l'essence divine, et moyennant la génération du Verbe elle déborde éternellement pour constituer une entité différente, avec distinction selon la raison éternelle. Moyennant ces deux considérations il est si semblable à Dieu que Dieu se reconnaît et se reflète sans cesse dans cette ressemblance, quant à l'essence et quant aux personnes. Car quoiqu'il y ait ici distinction et différence selon la raison, cette ressemblance ne fait pourtant qu'un avec l'image même de la sainte Trinité, la Sagesse divine dans laquelle Dieu se contemple Lui-même ainsi que toutes choses dans un instant éternel où rien ne précède et rien ne Suit. D'un simple regard Il se contemple Lui-même ainsi que toutes choses : et c'est là l'Image de Dieu, la ressemblance de Dieu, en même temps que notre propre image et notre ressemblance ; ici en effet Dieu se reflète avec toutes choses. Dans cette Image divine toutes les créatures ont une vie éternelle en dehors d'elles-mêmes, comme dans leur exemplaire éternel. C'est à cette image et à cette ressemblance que nous a faits la sainte Trinité.

Aussi Dieu veut-Il que nous sortions de nous-mêmes dans cette Lumière divine, que nous poursuivions surnaturellement l'Image qui est notre propre vie et que nous la possédions avec Lui, par l'action et la jouissance, dans l'éternelle béatitude. Car nous en venons à découvrir que le sein du Père est notre propre fond et notre origine, c'est là que notre vie et notre être ont leur principe. Et de notre propre fond, c'est-à-dire du Père, et de tout ce qui vit en Lui, jaillit l'éclat d'une clarté éternelle, à savoir la génération du Fils. Or dans cette clarté, c'est-à-dire dans le Fils, le Père se révèle à Lui-même et tout ce qui vit en Lui. Car tout ce qu'Il est et tout ce qu'Il a, Il le donne au Fils, excepté la qualité de paternité qui Lui reste à Lui-même. C'est pourquoi tout ce qui vit dans le Père, encore caché dans l'unité, vit aussi dans le Fils et se manifeste en s'écoulant au dehors. De la sorte le fond simple de notre image éternelle demeure dans les ténèbres, échappant à tout mode. Mais la clarté immense qui en jaillit, révèle et manifeste le mystère de Dieu selon certains modes. Tous les hommes qui sont élevés au-dessus de leur condition de créatures à une vie contemplative ne font qu'un avec cette divine clarté, ils sont cette clarté même. Ils voient, ils sentent, ils découvrent, moyennant cette lumière divine, qu'ils sont eux-mêmes ce même fond simple, selon ce qu'il y a chez eux d'incréé, d'où cette clarté jaillit sans mesure selon un mode divin, tandis que selon la simplicité de l'essence elle demeure éternellement au sein de l'unité où elle échappe à tout mode comme à toute diversité.

Pour cette raison les hommes intérieurs qui s'adonnent à la contemplation, doivent sortir, selon le mode de cette contemplation, au-dessus de la raison et au-dessus de toute distinction, au-dessus même de leur être créé, plongeant éternellement du regard, au sein de l'unité, moyennant la Lumière qui s'y engendre : ils sont ainsi transformés au point de ne plus faire qu'un avec cette même Lumière qu'ils voient et grâce à laquelle ils voient. C'est ainsi que les hommes adonnés à la contemplation poursuivent leur image éternelle, sur le modèle de laquelle ils sont faits, et qu'ils contemplent Dieu et toutes choses, sans distinction, d'un simple regard dans la divine clarté. C'est ici la forme de contemplation la plus noble et la plus utile à laquelle on puisse parvenir en cette vie. Dans cette contemplation l'homme reste en effet parfaitement maître de soi et libre, il est capable de croître, quant à l'élévation de sa vie, chaque fois qu'amoureusement il rentre au sein de l'unité au-dessus de tout ce qu'on peut comprendre. Car il reste libre et maître de lui dans sa vie intérieure et dans la pratique des vertus. Le regard qu'il plonge dans la lumière divine le tient au-dessus de tout exercice intérieur, au-dessus de toute vertu et au-dessus de tout mérite, car c'est la couronne et la récompense à laquelle nous aspirons et qu'alors nous avons et possédons de quelque façon : la

vie contemplative c'est en effet une vie céleste. Si nous étions délivrés du présent exil, nous serions plus capables selon notre être créé, de recevoir la clarté, et la gloire de Dieu pourrait mieux nous pénétrer de ses rayons, d'une manière plus noble, et à tous égards.

Tel est le mode au-dessus de tous les modes, selon lequel on sort pour s'adonner à la contemplation divine et plonger du regard dans l'éternité ; c'est ainsi qu'en parvient à se transformer au sein de la divine clarté.

Cette sortie de l'homme adonné à la contemplation, se fait aussi selon l'amour. Car moyennant l'amour de fruition il dépasse son être créé pour découvrir et goûter la félicité que Dieu est en lui-même et qu'Il verse sans cesse dans le secret de l'esprit, où l'homme s'assimile à la noblesse de Dieu.

Quand l'homme intérieur adonné à la contemplation a poursuivi ainsi son image éternelle, et dans cette pureté, moyennant le Fils, possède le sein du Père, il est illuminé par la vérité divine. Il reçoit la génération éternelle, renouvelée à chaque instant, et il sort, selon le mode de la Lumière, pour se livrer à la contemplation divine. Ici commence le quatrième et dernier point, à savoir une rencontre amoureuse qui, au-dessus de tout, fait notre félicité.

Vous devez savoir que le Père céleste, comme un fond vivant, se tourne, avec tout ce qui vit en Lui, activement vers son Fils comme vers sa propre Sagesse éternelle ; et cette même Sagesse et tout ce qui vit en Elle, fait retour activement vers le Père, vers ce même fond d'où Elle vient. Et de cette rencontre résulte la troisième personne entre et le Fils, à savoir le Saint-Esprit, leur Amour mutuel, qui ne fait qu'un avec eux dans une même nature. Et cet Amour embrasse et pénètre activement et fruitivement le Père et le Fils et tout ce qui vit en eux avec tant de largesse et d'allégresse que là-dessus toute créature est réduite à garder éternellement le silence. Car le prodige incompréhensible qui gît en cet amour, dépasse éternellement l'entendement des créatures. Mais quand on comprend, quand on savoure cette merveille sans étonnement, alors l'esprit s'est élevé au-dessus de lui-même et ne fait qu'un avec l'Esprit de Dieu, il savoure et il voit, comme Dieu, sans mesure, la richesse que Dieu est en Lui-même dans l'unité du fond vivant où Il se possède selon ce qu'il y a chez Lui d'incréd.

Or cette rencontre exaltante, selon le mode divin, se renouvelle sans cesse en nous activement. Car le Père se donne dans le Fils, et le Fils dans le Père en une complaisance éternelle et un amoureux embrassement. Et cela se renouvelle à tout instant dans le lien de l'Amour. De la même façon en effet que le Père sans cesse ni relâche contemple à nouveau toutes choses dans la génération du Fils, de

même toutes choses deviennent pour le Père et pour le Fils, à nouveau objets d'amour dans la procession du Saint-Esprit.

Telle est la rencontre active du Père et du Fils dans laquelle, moyennant le Saint-Esprit, nous recevons l'embrassement de l'Amour éternel. Or cette rencontre active et cet embrassement amoureux sont en leur fond d'ordre fruitif, échappant à toute détermination modale. Car l'abîme sans mode qu'est Dieu, est si ténébreux, si indéterminé, qu'il renferme en soi tous les modes divins, les opérations et les propriétés des personnes : l'unité essentielle les embrasse parmi toutes ses richesses ; c'est là le principe de jouissances divines en cet abîme de l'Être sans nom. L'esprit trépassé ici dans la jouissance, il s'écoule pour se jeter dans la nudité où tous les noms divins, tous les modes, les idées ou raisons vivantes qui se reflètent dans le miroir de la Vérité divine, tombent sans exception dans la Simplicité sans nom, dans l'indétermination où nulle raison n'a prise. Or dans ce gouffre sans fond de la Simplicité sont incluses toutes choses dans la béatitude fruitive, le fond y échappe toutefois, sauf dans l'Unité essentielle. À cet endroit les personnes doivent se résorber, ainsi que tout ce qui vit en Dieu, car il n'y a ici qu'un éternel repos dans l'embrassement exultant où tout s'écoule dans l'amour. Et cela se passe dans l'Essence sans mode où, au-dessus de toutes choses, les esprits intérieurs ont élu leur séjour. C'est là que règne un ténébreux silence au sein duquel vont se perdre tous les amants.

Si toutefois par la pratique des vertus, nous pouvions atteindre ce degré de préparation, il nous faudrait bientôt quitter notre corps comme un vêtement, et nous laisser emporter par les vagues furieuses de cet océan ; jamais créature ne pourrait nous ramener.

Pour posséder dans la jouissance l'Unité essentielle, contempler clairement l'unité dans la Trinité, demandons à l'amour divin qu'il nous l'accorde : il ne rebute aucun mendiant.

AMEN. AMEN.

JULIENNE DE NORWICH

UNE REVELATION DE L'AMOUR DE DIEU

Version brève des Seize Révélations de l'Amour divin

Introduction et édition par Sr. A.M. REYNOLDS, C.P.

Traduit de l'anglais, Bellefontaine, 1977.

I LES TROIS DESIRS DE JULIENNE

Je désirais trois grâces, par le don de Dieu. La première était d'acquérir l'intelligence de la Passion du Christ. La seconde était une maladie corporelle. La troisième, de recevoir, par le don de Dieu, trois blessures.

Quant à la première grâce : cela me vint à l'esprit avec dévotion. Il me semblait que j'éprouvais un grand sentiment pour la Passion du Christ, mais je désirais le voir croître encore, par la grâce de Dieu. Il me semblait que j'aurais aimé avoir été à ce moment-là avec Marie-Madeleine et les autres qui aimaient Jésus; alors j'aurais pu voir, de mes yeux de chair, la Passion de notre Seigneur qu'Il souffrit pour moi, si bien que j'aurais pu souffrir avec Lui comme les autres qui L'aimaient.

Bien que j'eusse une foi fervente en toutes les souffrances du Christ, telles que la Sainte Eglise les montre et enseigne (et aussi les images du Crucifié faites, par la grâce de Dieu, en conformité avec l'enseignement de la Sainte Eglise, à la ressemblance de la Passion du Christ - pour autant qu'il est possible à l'habileté de l'homme), malgré cette foi authentique, je désirais une vision corporelle qui me fit mieux connaître les souffrances corporelles de notre Seigneur et Sauveur, et la compassion de notre Dame et de tous Ses véritables amis qui ont cru en Ses souffrances à ce moment-là et par la suite; car j'aurais été l'une d'entre eux et j'aurais souffert avec eux.

D'autre vision ou révélation de Dieu, je n'en désirais plus jamais aucune jusqu'à ce que mon âme se sépare de mon corps (car j'avais une ferme confiance que je serais sauvée). Mon désir était d'avoir, à cause de cette révélation, une intelligence d'autant plus vraie de la Passion du Christ.

Quant à la seconde grâce : il me vint à l'esprit, avec contrition, librement, sans l'avoir du tout cherché, un désir ardent de recevoir, de la main de Dieu, une maladie corporelle. Je la désirais grave,

jusqu'à la mort même, si bien qu'en telle maladie je puisse recevoir tous les sacrements de la Sainte Eglise, estimant que j'allais mourir. Et je voulais que toute personne qui me vît pensât de même. Car je désirais ne recevoir de réconfort d'aucun être charnel ou terrestre. En cette maladie, je désirais éprouver toutes sortes de souffrances corporelles et spirituelles, telles que si j'avais été à la mort: toutes les frayeurs, toutes les tentations des démons et tout ce qu'ils font endurer, hormis le départ de l'âme. J'espérais que cela hâterait pour moi l'heure où je viendrais à mourir, car je désirais être bientôt avec mon Dieu.

À ces deux désirs - de la Passion et de la maladie -, j'avais mis une condition, car ils sortaient, me semblait-il, du domaine habituel de la prière. Je disais donc : "Seigneur, tu sais ce que je voudrais. Si c'est Ta volonté que je l'obtienne, accorde-le moi; et si telle n'est pas Ta volonté, bon Seigneur, n'en sois pas fâché, car je ne veux rien d'autre que ce que Tu veux." Cette maladie, je désirais intérieurement en être atteinte quand j'aurais trente ans.

Quant à la troisième grâce : j'avais entendu un homme d'Eglise narrer l'histoire de sainte Cécile; de cette narration j'avais retiré que, blessée à la gorge de trois coups d'épée, elle avait décliné jusqu'à la mort. Emue de ce trait, j'en conçus un vif désir, et priai notre Seigneur Dieu qu'Il voulût m'accorder durant ma vie trois blessures, à savoir, la blessure de la contrition, la blessure de la compassion et la blessure d'une soif ardente de Dieu. Et tout comme j'avais demandé les deux autres grâces à une condition, la troisième, elle, je la demandai sans condition aucune.

Les deux désirs dont j'ai parlé me passèrent de l'esprit, et le troisième demeurait en moi continuellement.

Et il me fut répondu, en ma raison, et par les souffrances que je ressentais, que j'allais mourir. Et j'acquiesçai pleinement, de toute la volonté de mon coeur, à la volonté de Dieu.

II MALADIE ET DERNIERS SACREMENTS

Lorsque j'eus atteint trente ans et demi, Dieu m'envoya une maladie corporelle, qui me tint alitée trois jours et trois nuits. La quatrième nuit, je reçus tous les sacrements de la Sainte Eglise et je pensai que je ne vivrais pas jusqu'à l'aube.

Après cela, je languis encore deux jours et deux nuits, et la troisième nuit je pensai à maintes reprises que j'allais mourir, et les personnes qui m'entouraient le pensaient aussi. Mais alors j'étais bien désolée et répugnais à mourir (non qu'il y eût chose sur terre qui me donnât envie de vivre, ni que je craignisse quelque chose; car j'avais confiance en Dieu). Mais c'était que j'aurais voulu vivre encore pour aimer Dieu davantage et plus longtemps, que j'aurais pu - par la

grâce de cette vie - avoir plus grande connaissance et amour de Dieu dans la béatitude du ciel, car tout le temps que j'avais vécu ici-bas était, me semblait-il, si peu et si bref en regard de la béatitude éternelle. Je pensai : "Bon Seigneur, ma vie ne peut-elle être plus longue pour Ta gloire ?"

Je souffris ainsi jusqu'au jour, et alors toute la partie inférieure de mon corps me semblait morte. On me souleva pour me redresser, le dos appuyé, avec des oreillers sous la tête, afin que j'aie le coeur plus libre pour m'unir à la volonté de Dieu et penser à Lui tant que ma vie se prolongerait.

Les personnes qui m'entouraient envoyèrent chercher le prêtre, mon curé, pour qu'il assiste à mes derniers moments. Il vint, accompagné d'un enfant, et apporta un crucifix. Déjà mes yeux étaient fixes et je ne pouvais plus parler. Le prêtre plaça le crucifix devant mon visage et dit : "Ma fille, je t'ai apporté l'image de ton Sauveur. Regarde-la et sois-en réconfortée en révéraant Celui qui est mort pour toi et pour moi". Il me semblait que j'étais bien comme j'étais, car mes yeux étaient dirigés vers le haut, vers le ciel où j'espérais aller. Mais néanmoins je consentis à fixer les yeux sur la Face du Crucifix, afin de souffrir de mon mieux jusqu'à l'heure de ma propre mort; car il me semblait que je pourrais mieux supporter mes souffrances en Le regardant qu'en regardant vers le ciel. Après cela ma vue commença à s'affaiblir et il faisait tout noir autour de moi dans la chambre, et ténébreux comme si c'était la nuit, si ce n'est que l'image de la croix restait normalement éclairée. Et, je ne savais comment, tout hors la croix était pour moi aussi terrifiant que s'il y avait eu foule de démons.

Après cela, la partie supérieure de mon corps commença à mourir; mes mains tombèrent de chaque côté et, de faiblesse, ma tête aussi s'affaissa de côté. La plus grande souffrance que j'éprouvais venait de ma respiration haletante et de la défaillance de mes forces. Alors je pensai véritablement que j'étais sur le point de mourir.

Et voici que, soudainement, toute souffrance me quitta : j'étais tout à fait comme j'ai toujours été auparavant ou par la suite, et spécialement dans la partie supérieure de mon corps. Je m'émerveillai de ce changement, car il me semblait être l'oeuvre mystérieuse de Dieu et non celle de la nature; cependant, ce sentiment de bien-être ne me fit pas escompter le moins du monde que j'allais vivre, et il n'était pas pour moi un véritable bien-être, car il me semblait que j'aurais bien préféré être délivrée de ce monde, et mon coeur s'en tenait là.

III RECONFORT CONTRE LA TENTATION

Soudain il me revint en mémoire que je désirais une seconde blessure, par le don de Dieu et par Sa grâce, à savoir : qu'Il veuille bien emplir mon corps de l'intelligence et du sentiment de Sa bienheureuse Passion, comme je L'en avais prié précédemment. Car je voulais que Ses souffrances soient mes souffrances, avec compassion et soif de Dieu. Il me semblait donc que je pourrais, avec Sa grâce, recevoir ces blessures que j'avais désirées précédemment. Toutefois je n'ai jamais désiré de Dieu ni vision corporelle ni aucune sorte de révélation, mais seulement une compassion comme il me semblait que toute âme aimante peut en éprouver envers notre Seigneur Jésus, qui par amour voulut devenir un homme mortel. Je désirais souffrir avec Lui- tant que je vivais en ce corps mortel, selon que Dieu m'en ferait la grâce.

C'est alors que je vis, tout à coup, le sang vermeil couler goutte à goutte de sous la couronne d'épines, tout chaud, frais, abondant, et comme vivant, exactement comme il était, me semblait-il, au moment où l'on enfonça la couronne d'épines sur Sa bienheureuse tête, exactement ainsi que Lui, à la fois Dieu et homme, l'avait souffert pour moi. Je saisis vraiment et avec force que c'était Lui-même qui me montrait cela sans aucun intermédiaire, et je dis alors : *Benedicite ! Dominus*. Je le dis avec révérence, d'une voix forte. J'étais tellement étonnée du prodige et de la merveille qui m'arrivaient : qu'Il fût si intime avec une créature pécheresse vivant en cette misérable vie mortelle.

Je compris que, en ce moment, notre Seigneur Jésus, dans son amour si courtois, voulait me reconforter avant l'heure de la tentation - car il me serait bon, me semblait-il, d'être, avec la permission de Dieu et sous sa protection, tentée par les démons avant de mourir - et dans cette vision de Sa bienheureuse Passion, avec la Divinité que je voyais en mon entendement, je vis qu'il y avait là, certes! assez de force pour moi, et pour toutes les créatures qui seraient sauvées, contre tous les démons de l'enfer et contre tous les ennemis spirituels.

IV DIEU : IL NOUS CREE, NOUS AIME, NOUS GARDE.

Au moment même où je percevais cette vision corporelle²⁸, notre Seigneur me montra une vision spirituelle de son amour intime. Je

²⁸Chapitre précédent : « ... je vis, tout à coup, le sang vermeil couler goutte à goutte de sous la couronne d'épines, tout chaud, frais, abondant, et comme vivant, exactement comme il était, me semblait-il, au moment où l'on enfonça la couronne d'épines sur Sa bienheureuse tête, exactement ainsi que Lui, à la fois Dieu et homme, l'avait souffert pour moi. Je saisis vraiment et avec force que c'était Lui-même qui me montrait cela sans aucun intermédiaire, et je dis alors : *Benedicite ! Dominus*. Je le dis avec

vis qu'Il est pour nous tout ce qu'il y a de bon et réconfortant pour notre salut. Dans son amour, Il nous est un vêtement. Il nous couvre et nous enveloppe, nous embrasse et nous étreint; Il étend sur nous Ses ailes, dans un tendre amour : Il ne peut nous abandonner. Oui, dans cette vision je vis vraiment qu'Il est tout ce qu'il y a de bon; je le vis en mon entendement.

Alors Il me montra une petite chose, de la grosseur d'une noisette, reposant dans le creux de ma main, et à ce qu'il me semble c'était rond comme une boule. Je la considérai et pensai : "Qu'est-ce que cela peut être ?" Et il me fut ainsi répondu, de manière générale : "C'est tout ce qui est créé." Et je m'étonnai que cela puisse subsister, car il me semblait que cela pouvait être anéanti en un clin d'oeil, tant c'était petit. Et il me fut répondu en mon entendement : "Cela subsiste et subsistera toujours parce que Dieu l'aime, et ainsi tout ce qui est tient son être de l'amour de Dieu."

Dans cette petite chose je vis trois propriétés. La première est que Dieu l'a créée; la seconde est qu'Il l'aime; la troisième est que Dieu la garde. Mais qu'est-ce à dire pour moi ? En vérité, qu'Il m'a créée, qu'Il m'aime, qu'Il me garde. Car tant que je ne lui serai pas substantiellement unie, je ne pourrai jamais connaître amour, repos ni bonheur véritable. C'est-à-dire jusqu'à ce que je lui sois si attachée qu'il n'y ait absolument rien de créé entre mon Dieu et moi. Et qui opérera cette oeuvre ? En vérité, Lui-même, par Sa miséricorde et Sa grâce, car Il m'a créée pour cela et pour cela m'a très miséricordieusement restaurée.

Alors, Dieu présenta notre Dame à mon entendement. Je la vis spirituellement, sous une forme corporelle, une jeune fille simple et douce, jeune, telle qu'elle était lorsqu'elle conçut. Dieu me montra également quelque chose de la sagesse et de la droiture de son âme; d'où je compris le regard plein de révérence avec lequel elle regardait son Dieu qui est son Créateur, s'émerveillant avec grande révérence que Celui qui est son Créateur fût né d'elle. Car tel était son émerveillement : que Celui qui était son Créateur fût né d'elle, simple créature de Ses mains. Et cette sagesse si droite, cette connaissance de la grandeur de son Créateur et de sa propre petitesse de créature, lui fit répondre avec douceur à l'Ange Gabriel : "Me voici, servante du Seigneur".

Dans cette vision, je vis vraiment qu'elle est plus grande que tout ce que Dieu a créé au-dessous d'elle en dignité et plénitude de grâce. Oui, au-dessous d'elle il n'est rien de créé, si ce n'est la bienheureuse Humanité du Christ.

révérence, d'une voix forte. J'étais tellement étonnée du prodige et de la merveille qui m'arrivaient... »

Cette petite chose, qui est créée, qui est au-dessous de notre Dame Sainte Marie, Dieu me la montra aussi petite qu'une noisette. Il me semblait qu'elle aurait pu être réduite à rien, tant elle était petite.

En cette bienheureuse révélation, Dieu me montra un triple néant; et voici le premier qu'Il me montra - et ceci, il faut que tout homme, toute femme qui désire vivre la vie contemplative en ait connaissance : il leur faut tenir pour un néant tout le créé pour avoir l'amour de Dieu qui est incréé. Car voilà la raison pour laquelle ceux qui sont absorbés tout entiers dans les affaires terrestres, et cherchent toujours plus de bien-être en ce monde, ceux-là ne sont pas à Lui, ni en leur coeur, ni en leur âme : ils mettent leur amour et cherchent leur repos dans cette chose qui est si petite, en laquelle il n'y a pas de repos, et ne connaissent pas Dieu qui est Toute-Puissance, Toute-Sagesse et Toute-Bonté. Car Il est le vrai repos.

Dieu veut être connu et il Lui plaît que nous trouvions en Lui notre repos. Car rien au-dessous de Lui ne nous suffit; et c'est pourquoi nulle âme n'a de repos que tout le créé ne soit pour elle un néant. Quand, par amour, elle a été totalement dépouillée pour posséder Celui qui est tout ce qu'il y a de bon, alors elle est capable de recevoir un repos spirituel.

V DIEU EST TOUT CE QU'IL Y A DE BON

Dans le même temps où notre Seigneur me montrait, en une vision spirituelle, ce que je viens de dire, je voyais se prolonger la vision corporelle - le sang qui coulait abondamment de Sa tête. Et tant que je vis cela, je répétais, à plusieurs reprises, *Benedicite Dominus*.

Dans cette première révélation de notre Seigneur, je vis six choses en mon entendement :

La première : les marques de Sa bienheureuse Passion et l'abondante effusion de Son précieux Sang.

La seconde : la Vierge, qui est Sa mère tant-aimée.

La troisième : la bienheureuse Divinité qui toujours a été, qui est, et toujours sera, Toute-Puissance, Toute-Sagesse et Tout-Amour.

La quatrième : tout ce qu'Il a fait; c'est grand et beau, immense et bon, mais si cela paraissait à mes yeux tellement petit, c'est que je le voyais en présence du Créateur, "car à une âme qui voit le Créateur de toutes choses, tout ce qui est créé semble infiniment petit".

La cinquième : c'est par amour qu'Il a créé tout ce qui est créé, et tout est gardé dans le même amour et le sera toujours, à jamais, comme il a été dit précédemment.

La sixième : c'est que Dieu est tout ce qu'il y a de bon; et ce qu'il y a de bon en toutes choses, c'est Lui.

Et tout ceci, notre Seigneur me le montra dans la première vision, et Il me donna le temps et le loisir de contempler.

La vision corporelle cessa et la vision spirituelle demeura en mon entendement; je restai avec une crainte pleine de révérence, toute joyeuse de ce que j'avais vu et désireuse, autant que je l'osais, d'en voir plus, si c'était Sa volonté, ou de voir cette même vision se prolonger encore.

VI CONTEMPLER JESUS QUI EST NOTRE MAITRE À TOUS

Tout ce que je dis de moi-même, je le dis au nom de tous mes frères-chrétiens car, dans la révélation spirituelle de notre Seigneur, j'ai appris qu'Il l'entend ainsi. Et c'est pourquoi je vous prie tous pour l'amour de Dieu, et vous conseille pour votre propre profit, d'oublier la misérable créature, terrestre et pécheresse, à qui cela fut montré, et de tourner, avec force, sagesse, amour et douceur, votre regard vers Dieu qui, dans son amour si courtois et sa bonté infinie, voulut révéler cette vision de manière générale, pour notre réconfort à tous. Et vous qui entendez et voyez cette vision et cet enseignement, qui vient de Jésus-Christ pour l'édification de vos âmes, c'est la volonté de Dieu et mon désir que vous le receviez avec grande joie et satisfaction, comme si Jésus vous l'avait révélé à vous-mêmes ainsi qu'Il l'a fait pour moi.

Je ne suis pas meilleure du fait de cette révélation, mais seulement si j'en aime Dieu d'autant mieux; et ainsi peut, et ainsi doit faire quiconque la voit et l'entend avec bonne volonté et intention droite. Et tel est mon désir : qu'elle soit pour chacun d'eux du même profit que j'en espérais pour mon compte.

Dieu m'avait incitée à cela lors de ma première vision, car puisque nous sommes tous un, la révélation nous est commune à tous. Je suis certaine de l'avoir vue au profit de beaucoup d'autres, car en vérité, il ne m'a pas été montré que Dieu m'aimât mieux que la plus petite âme qui est en état de grâce. Je suis certaine qu'il y en a des quantités qui n'ont jamais eu vision ni révélation, si ce n'est par l'enseignement commun de la Sainte Eglise, et qui aiment Dieu mieux que moi. Car si je ne considère que moi-même, en particulier, je ne suis absolument rien, mais en général, je suis en union de charité avec tous mes frères-chrétiens; car en cette union de charité se trouve la vie de toute l'humanité qui sera sauvée.

Oui, Dieu est tout ce qu'il y a de bon, et Dieu a créé tout ce qui est créé, et Dieu aime tout ce qu'Il a créé. Aussi, si un homme ou une femme refuse son amour à l'un de ses frères-chrétiens, il n'aime strictement rien car il n'aime pas tout; en ce cas, il n'est donc pas sauf, car il n'est pas dans la paix. Celui qui aime ses frères-chrétiens en général, aime tout ce qui existe. Car dans l'humanité qui sera

sauvée est inclus tout ce qui existe, tout ce qui est créé, et Celui qui a tout créé. Car en l'homme il y a Dieu et ainsi en l'homme il y a tout. Celui, donc, qui aime tous ses frères-chrétiens en général, celui-là aime tout; et celui qui aime ainsi est sauf. Et c'est ainsi que je veux aimer, et c'est ainsi que j'aime et c'est ainsi que je suis sauvé (je parle ici au nom de mes frères-chrétiens); et plus j'aime de cet amour alors que je suis ici-bas, plus je suis proche de la béatitude que j'aurai dans le ciel éternellement, c'est-à-dire Dieu qui, dans Son amour infini, voulut devenir notre Frère et souffrir pour nous.

Je suis sûre que si quelqu'un le comprend ainsi, il s'en trouvera véritablement instruit et puissamment réconforté s'il avait besoin de réconfort. Mais Dieu défend que vous disiez ou croyiez que j'enseigne en maître, car ce n'est pas mon intention et ne l'a jamais été. Car je suis une femme, illettrée, faible et frêle. Mais je sais bien ce que je dis. Je le dis sur révélation de Celui qui est le Souverain Maître - et vraiment la charité me presse de vous en parler, car je voudrais que Dieu soit connu et mes frères-chrétiens aidés (comme je voudrais l'être moi-même) à posséder une plus grande haine du péché et un plus grand amour pour Dieu. Parce que je suis une femme, croirais-je donc que je ne dois pas vous parler de la bonté de Dieu, puisque j'ai vu en même temps que c'est Sa volonté qu'elle soit connue ? Et que vous verrez bien d'après ce qui va suivre si ce fut bien et correctement perçu. Alors bientôt, vous m'oublierez - moi qui suis misérable et fais en sorte de ne pas vous gêner - et vous contemplez Jésus qui est notre Maître à tous.

Je parle de ceux qui seront sauvés, puisqu'alors Dieu ne m'a rien montré d'autre. Mais en toutes choses je crois selon ce qu'enseigne la Sainte Eglise, car, en cette bienheureuse révélation de notre Seigneur, je voyais toutes choses comme ne faisant qu'un avec l'enseignement de la Sainte Eglise au regard de Dieu; et je n'y ai jamais rien trouvé (je veux dire, dans cette révélation) qui m'ait causé un dommage ou détournée de l'enseignement véridique de la Sainte Eglise.

VII TOUS NOUS SOMMES UN DANS L'AMOUR

Tout ce bienheureux enseignement de notre Seigneur Dieu me fut montré de trois manières, à savoir : par vision corporelle, par des paroles formées en mon entendement, et par vision spirituelle. La vision spirituelle, je ne puis ni ne saurais vous l'exposer aussi clairement et intégralement que je le souhaiterais, mais j'ai confiance que Dieu notre Seigneur Tout-Puissant, dans Sa bonté et Son amour pour vous, vous la fera saisir plus spirituellement et suavement que je ne puis ou ne saurais le dire. Puisse-t-il en être ainsi, car tous nous sommes un dans l'amour.

En tout ceci j'étais vivement poussée par la charité envers mes frères-chrétiens, afin que tous puissent voir et savoir ce que je voyais; et je désirais que cela leur soit un réconfort comme ce l'était pour moi. Car cette vision m'était montrée pour mes frères-chrétiens en général et non pour moi seule en particulier. De tout ce que je vis, voici ce qui fut pour moi le plus grand réconfort : que notre Seigneur fût si intime et si courtois. Et ceci me remplit l'âme de contentement et de sécurité.

Je dis alors aux personnes qui m'entouraient : "C'est pour moi aujourd'hui le Jour du Jugement". Je le dis parce que je pensais que j'allais mourir et que le jour où meurt un homme ou une femme, il est jugé pour l'éternité. Je le dis car je désirais qu'elles aiment Dieu davantage et qu'elles fassent moins de cas des vanités du monde; et pour leur faire considérer que cette vie est brève, comme elles pouvaient le voir en mon cas; car, à ce moment-là, je me voyais déjà morte.

VIII TOUT CE QUI EST FAIT EST BIEN FAIT

Après cela, je vis de mes yeux corporels la Face du crucifix devant moi, où je contemplais continuellement quelque chose de la Passion : mépris, crachats, Son Corps souillé, Sa bienheureuse Face frappée de coups et tant de langueurs et de souffrances - plus que je n'en saurais dire; et puis un fréquent changement de couleur. À un moment, toute Sa bienheureuse Face était couverte de sang séché. Ceci, je le voyais corporellement, mais obscurément et confusément; et je désirai plus de lumière corporelle afin de voir plus distinctement et il me fut répondu en ma raison que si Dieu voulait m'en montrer plus, Il le ferait, et que je n'avais besoin d'autre lumière que Lui.

Et après cela, je vis Dieu en un point; ceci, en mon entendement; et par là je vis qu'Il est en toutes choses. Je fixais avec attention, saisissant et comprenant en cette vision qu'Il fait tout ce qui est fait. Je m'émerveillai à cette vue, avec une douce crainte, et je pensai : "Qu'est-ce que le péché ?" Car je voyais vraiment que Dieu fait toute chose, si petite soit-elle, que rien n'arrive par pur hasard, mais par l'éternelle providence de la sagesse de Dieu; c'est pourquoi il me fallait admettre que tout ce qui est fait est bien fait. De plus j'étais certaine que Dieu n'a pas fait le péché, aussi me sembla-t-il que le péché est un néant. Car en tout ceci le péché ne m'a pas été montré. Et je ne voulus pas m'y attarder plus longtemps, mais regarder notre Seigneur et ce qu'Il me montrerait. C'est une autre fois que Dieu me montra ce qu'est le péché, à nu, en lui-même, comme je le dirai plus loin.

Et après cela je vis, en regardant, le sang couler abondamment de Son corps, chaud, frais, et comme vivant, exactement comme je

l'avais vu précédemment couler de Sa tête. Il perlait dans les sillons creusés par les verges; je le voyais ruisseler avec une telle abondance qu'il aurait, me semblait-il, inondé le lit et se serait répandu tout alentour s'il en avait été ainsi en réalité. Dieu a créé des eaux abondantes sur la terre pour notre service et pour le bien-être de nos corps, à cause du tendre amour qu'Il a pour nous. Il lui plaît mieux encore que nous nous plongeions entièrement dans Son bienheureux Sang pour nous laver du péché. Car il n'est aucune boisson créée qu'Il aime autant nous donner - ce Sang est si abondant, et il est de notre nature.

Après cela, avant de me montrer encore Ses blessures, Dieu me permit de contempler à loisir à la fois tout ce que j'avais vu et tout ce qui y était contenu. Et alors, sans aucun son de voix ni mouvement de lèvres, cette parole se forma en mon âme : "Avec ceci le démon est vaincu". Notre Seigneur disait ceci de Sa Passion, comme Il me l'avait montré précédemment.

Alors notre Seigneur me mit en l'esprit et me montra un peu de la malice du démon et la totalité de son impuissance. Bien qu'Il m'eût révélé que la Passion est la victoire sur le démon, Dieu me montra que le démon a maintenant la même malice qu'avant l'Incarnation, et si dur qu'il peine, c'est continuellement qu'il voit toutes les âmes élues lui échapper glorieusement : c'est son grand chagrin. Car tout ce que Dieu lui permet de faire tourne à notre joie et à sa honte et détriment. Et il a aussi grand chagrin quand Dieu lui donne licence de travailler que lorsqu'il ne travaille point, parce qu'il ne peut jamais faire autant de mal qu'il le veut - car sa puissance est toute verrouillée dans la main de Dieu. Je vis aussi notre Seigneur méprisant sa malice et le réduisant à néant, et Il veut que nous fassions de même. À cette vue, je ris de bon coeur, ce qui fit rire aussi les personnes qui m'entouraient, et leur rire me fit plaisir. Je pensai : "Je voudrais que mes frères-chrétiens aient vu ce que j'ai vu et qu'ils en aient tous ri avec moi." Mais je ne vis pas le Christ rire. Néanmoins il Lui plaisait que nous riions de réconfort et nous réjouissions en Dieu de ce que le démon est vaincu.

Après cela je devins d'humeur plus grave et dis : "Je vois ! Je vois trois choses : lutte, mépris, ferveur. Je vois une lutte puisque le démon est vaincu; je vois du mépris parce que Dieu le méprise et qu'il sera méprisé; et je vois de la ferveur : il est vaincu par la Passion de notre Seigneur Jésus Christ et par Sa mort qui fut accomplie avec tant de ferveur et par si dur labeur !"

IX DIEUNOUS PROTEGE TOUJOURS PAREILLEMENT DANS LA CONSOLATION ET LA DESOLATION

Après cela notre Seigneur dit : "Je te remercie pour ton service et pour ton labeur, tout spécialement dans ta jeunesse."

Dieu me montra trois degrés de béatitude, que recevra dans le ciel toute âme qui L'aura servi avec ardeur, en quelque façon, sur la terre. Le premier degré est le glorieux remerciement de notre Seigneur, qu'elle recevra quand elle sera délivrée de la souffrance. Ce remerciement est si élevé et si glorieux qu'il lui semblera en être comblée, comme s'il ne se trouvait pas d'autre béatitude. Car il me semble que toute la peine et le labeur que pourraient endurer tous les hommes ensemble ne sauraient mériter le remerciement qu'en recevra un seul homme ayant servi Dieu de tout son coeur.

Quant au second degré : toutes les créatures bienheureuses qui sont au ciel verront ce remerciement glorieux de notre Seigneur, et le service qui Lui aura été rendu sera porté à la connaissance de tous ceux qui sont au ciel.

Et quant au troisième : neuf et délicieux comme il est reçu alors, ainsi se prolongera-t-il sans fin. Je vis que, avec bonté et douceur, il m'était montré ceci : que l'âge de chacun, au ciel, sera connu et chacun récompensé pour le service qu'il aura présenté et pour sa durée; et tout spécialement l'âge de ceux qui, en toute volonté et liberté, offrent à Dieu leur jeunesse, voilà qui est incomparablement récompensé et merveilleusement remercié.

Après cela notre Seigneur me montra la souveraine jouissance spirituelle qu'Il prenait en mon âme. En cette jouissance je fus remplie d'un sentiment de sécurité inaltérable, puissamment assurée, sans aucune frayeur. Ce sentiment était si spirituel et si dilatant que j'étais dans la paix, le bien-être et le repos. Rien sur terre n'aurait pu me causer de peine. Cela ne dura qu'un moment et puis tout changea. Je fus abandonnée à moi-même, lourde, lasse de moi-même et dégoûtée de vivre, si bien que j'avais peine à supporter la vie. Il n'y avait plus, en mon sentiment, ni bien-être ni réconfort, mais seulement espérance, foi et charité. Elles, je les avais en réalité, mais bien peu en mon sentiment. Et bientôt après, Dieu me donna à nouveau le réconfort et le repos dans l'âme : jouissance et assurance si bienheureuses et si fortes qu'aucune crainte, aucune tristesse, aucune souffrance, du corps ni de l'esprit, n'auraient pu m'angoisser. Et puis, la souffrance reparut à nouveau, en mon sentiment, et à nouveau la jouissance et la joie, et tantôt l'une et tantôt l'autre, à plusieurs reprises (je pourrais dire, une vingtaine de reprises). Dans les moments de joie j'aurais pu dire avec saint Paul : "Rien ne me séparera de l'amour du Christ"; et dans les moments de souffrance j'aurais pu dire avec saint Pierre : "Seigneur, sauve-moi! Je péris".

Cette vision me fut montrée pour m'enseigner (à ce qu'il m'en semble) qu'il est nécessaire à tout homme d'en passer par là - d'être parfois dans le réconfort et parfois de retomber et d'être abandonné à soi-même. Dieu veut que nous sachions qu'Il nous protège

toujours pareillement, dans la consolation et dans la désolation, et qu'Il nous aime autant dans la désolation que dans la consolation. Parfois, pour le bien de son âme, un homme est abandonné à soi-même, même s'il n'y a pas en cause de péché; car à ce moment-là je ne péchais pas, pour être ainsi abandonnée à moi-même. Je ne méritais pas non plus d'avoir ce sentiment de béatitude. Mais Dieu donne librement la consolation quand il Lui plaît, et permet que nous soyons parfois dans la désolation, et toutes deux viennent de Son amour. Car c'est la volonté de Dieu que nous nous maintenions dans le réconfort de toute notre force; car la béatitude est durable, sans fin, tandis que la souffrance est passagère et sera réduite à néant.

C'est pourquoi ce n'est pas la volonté de Dieu que nous céditions aux sentiments de souffrance, avec chagrin et lamentation, mais que nous les dépassons tout de suite et nous maintenions dans la jouissance éternelle du Dieu Tout-Puissant qui nous aime et nous protège.

X QUELQUE CHOSE DE LA PASSION

Après cela le Christ me montra quelque chose de Sa passion, un peu avant Sa mort : je vis Sa douce Face comme si elle était sèche et exsangue, avec la pâleur de la mort, puis devenant plus mortellement pâle, languissante, prendre une couleur bleuâtre, la couleur de la mort, qui devenait plus foncée à mesure que la chair devenait plus cadavéreuse. Car toutes les souffrances que le Christ endurait dans Son corps transparaissaient sur Sa bienheureuse Face (pour autant que je pouvais voir) et spécialement sur Ses lèvres; là je voyais ces quatre couleurs, sur ces lèvres que j'avais vues auparavant fraîches et colorées, animées, que j'avais eu plaisir à voir. Cela faisait un pénible changement, que cette profonde pâleur de mort. Les narines aussi changèrent sous mes yeux, et se pincèrent. Ce dépérissement me parut aussi long que s'Il eût été une semaine sur le point de mourir, sans cesse accablé de souffrance.

Et il me semblait que le dessèchement de la chair du Christ fût la plus grande souffrance de la Passion - et l'ultime. Alors me revint en mémoire cette parole du Christ : "J'ai soif". Car je vis dans le Christ une double soif : une corporelle, une autre spirituelle; cette parole m'était montrée quant à la soif corporelle. Et quant à la soif spirituelle, elle me fut montrée ensuite, de la manière que je dirai plus tard.

J'entendais par soif corporelle celle que Son corps éprouvait par défaut d'humeurs, car Sa bienheureuse chair et Ses os étaient complètement vidés de leur sang et de leurs humeurs. Pendant longtemps, bien longtemps, Son bienheureux corps avait été saigné à blanc par les blessures sanglantes des clous, déchirées par le poids

de la tête et la pesanteur du corps. Le vent qui soufflait au-dehors le desséchait aussi, et le froid le torturait plus que toutes les autres souffrances - plus que mon coeur n'y saurait songer. Tant de souffrances ai-je vu, que tout ce que j'en saurais dire ou exprimer serait trop peu, car cela ne peut être exprimé, à moins que chaque âme ne ressente en elle-même ce qui était dans le Christ Jésus, selon ce que dit saint Paul : "Ayez en vous les sentiments qui furent dans le Christ Jésus". Car bien qu'Il n'ait jamais souffert qu'une seule fois, comme je le sais bien, cependant Il voulait me le montrer et m'emplir de l'intelligence de Sa passion, comme je l'avais précédemment désiré.

Ma mère, qui était là, avec d'autres, et me regardait, leva la main vers mon visage pour me fermer les yeux, car elle pensait que je me mourais ou bien que je venais de mourir; et cela augmenta beaucoup ma tristesse. Car malgré toutes mes souffrances, j'aurais voulu ne pas en être empêchée (je veux dire de regarder notre Seigneur) à cause de l'amour que j'avais pour Lui. Et d'ailleurs, durant tout ce temps que le Christ était là, je ne souffrais plus sinon de Ses souffrances à Lui. Alors il me sembla que je connaissais pleinement ce qu'était la souffrance que j'avais demandée, car il me semblait que mes souffrances surpassaient celles de toute mort corporelle. Je pensai : "Y a-t-il, en enfer, une souffrance comme cette souffrance ?" Et il me fut répondu en ma raison que le désespoir est pire, car c'est une souffrance spirituelle; mais de souffrance corporelle, il n'en est pas de plus grande que celle-ci. Comment pourrais-je avoir plus grande souffrance que celle de voir souffrir Celui qui est toute ma vie, toute ma béatitude et toute ma joie ?

Là je sentis véritablement que j'aimais le Christ tellement plus que moi-même que j'aurais été bien aise, me semblait-il, d'être morte corporellement. En ceci je vis quelque chose de la compassion de notre Dame, sainte Marie, car le Christ et elle étaient si unis dans l'amour que la grandeur de son amour faisait la grandeur de sa souffrance. Car autant elle L'aimait plus que tout autre, autant sa souffrance surpassait celle de tous les autres; et ainsi tous Ses disciples et tous Ses véritables amis enduraient plus grande souffrance que s'ils eussent eux-mêmes souffert la mort corporelle. Car je suis certaine, à ce que je ressentais moi-même personnellement, que les derniers d'entre eux L'aimaient plus qu'ils ne s'aimaient eux-mêmes; là je vis une grande union entre le Christ et nous, car, lorsqu'Il était dans la souffrance, nous étions dans la souffrance : toutes les créatures qui pouvaient souffrir souffraient avec Lui, et celles qui ne Le connaissaient pas souffraient en ceci : que toutes les créatures, le soleil et la lune, refusèrent leur service - et ainsi étaient-ils tous, pendant ce temps, livrés à la tristesse. Ceux

donc qui L'aimaient souffraient à cause de leur amour, et ceux qui ne L'aimaient pas souffraient parce que leur manquait l'agrément de toutes les créatures.

Pendant ce temps, j'aurais voulu détourner les yeux de la croix, mais je ne l'osais. Car je savais bien que tant que je fixais les yeux sur la croix, j'étais saine et sauve. C'est pourquoi je n'aurais pas consenti à mettre mon âme en péril, car loin de la croix rien qui fût assuré sinon les terreurs des démons. Alors une pensée me vint à l'esprit, comme si les mots m'en eussent été dits sur un ton amical : "Regarde vers le ciel, vers Son Père !" Alors je vis bien, avec la foi que je ressentais, que, puisqu'il n'y avait, entre la croix et le ciel, aucun sujet d'angoisse, il m'appartenait ou de regarder, ou autrement de répondre. Je répondis et dis : "Je ne puis - car Tu es mon ciel". Ceci, je le dis parce que je ne voulais pas - car je préférais demeurer dans cette souffrance jusqu'au Jugement dernier plutôt qu'aller au ciel autrement que par Lui. Car je savais bien que Celui qui m'acheta à si grand prix me délivrerait quand Il voudrait.

XI L'AMOUR FUT SANS COMMENCEMENT

Ainsi ai-je choisi Jésus pour mon ciel, au moment où je ne Le voyais que dans la souffrance. Aucun autre ciel ne m'attirait que Jésus, qui sera ma béatitude quand je serai là-haut. Et cela a toujours été pour moi un réconfort : que j'aie choisi Jésus pour mon ciel en ce moment de passion et de tristesse; et cela a été pour moi une leçon : que je devrai toujours faire ainsi et ne choisir que Lui seul pour mon ciel dans la consolation comme dans la désolation.

Je vis donc mon Seigneur Jésus languir pendant longtemps, car l'union de la Divinité - par amour - à l'Humanité lui donnait la force d'endurer plus qu'aucun homme ne l'aurait pu. Je veux dire, non seulement plus de souffrance homme ne pourrait supporter, mais aussi dura plus d'angoisse que jamais homme au premier instant au dernier jour.

Ni la langue ne peut dire, ni le coeur véritablement concevoir la souffrance que notre Seigneur endura pour nous, si l'on considère le mérite de ce Très-Haut et glorieux Roi et ses humiliations infamantes et sa mort douloureuse. Car Lui qui était le plus élevé et le plus digne fut le plus totalement abaissé et le plus absolument humilié. Mais l'amour qui Lui faisait endurer tout ceci, autant dépasse-t-il toutes Ses souffrances que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Car la Passion fut une oeuvre accomplie dans le temps par l'opération de l'amour; mais l'amour fut sans commencement, il est, et sera toujours, sans fin.

Tout à coup, alors que je regardais toujours la croix, Son visage prit une expression radieuse. Ce changement d'expression me

transforma aussi, et j'étais aussi heureuse et gaie qu'il est possible de l'être. Alors notre Seigneur me mit en l'esprit, avec allégresse : "Où y a-t-il maintenant quelque sujet de souffrance ou de chagrin ?" Et j'étais pleine d'allégresse.

XII SI JE POUVAIS SOUFFRIR PLUS ENCORE PLUS ENCORE JE SOUFFRIRAIS

Alors notre Seigneur me demanda: « Es-tu bien contente que J'aie souffert pour toi »

"Oui, bon Seigneur, dis-je. Grand merci, bon seigneur : béni sois-Tu !"

"Si tu es notre Seigneur, Je suis content.

"Ce M'est une joie,

et une béatitude

et une jouissance éternelle

d'avoir un jour souffert Passion pour toi.

Car si Je pouvais souffrir plus encore,

plus encore Je souffrirais."

En ce sentiment, mon entendement fut élevé dans les cieus, et là je vis trois cieus, et à cette vue je fus grandement émerveillée et pensai : "J'ai vu trois cieus et tous dans la bienheureuse Humanité du Christ; et aucun n'est plus, aucun n'est moins, aucun n'est plus élevé, aucun n'est plus bas, mais ils sont tous parfaitement égaux en béatitude."

Pour ce qui est du premier ciel, le Christ me montra Son Père - non sous une apparence corporelle, mais dans ce qui Lui est propre et Son opération. L'opération du Père, c'est ceci : Il donne récompense à Son Fils Jésus Christ. Ce don et cette récompense apportent tant de joie à Jésus que le Père ne pourrait Lui donner récompense qui Lui convienne mieux. Pour ce qui est du premier ciel - à savoir, la réjouissance du Père, qui me fut montrée comme un ciel - il n'est que béatitude. Il se complait parfaitement en tout ce que Lui a accompli pour notre salut; aussi bien Lui appartenons-nous non seulement du fait de la Rédemption, mais encore par le don gracieux que Lui en a fait Son Père. Nous sommes Sa béatitude. Nous sommes Sa récompense. Nous sommes Sa gloire. Nous sommes Sa couronne. Ce que je viens de dire constitue pour Jésus une telle béatitude qu'Il compte pour rien Son labeur et Sa dure Passion et Sa mort cruelle et infamante.

Et dans ces mots "Si je pouvais souffrir plus encore, plus encore je souffrirais", je vis vraiment que s'Il pouvait mourir autant de fois qu'il y a d'âmes à sauver, connue Il est mort une seule fois pour

toutes, l'amour ne Lui laisserait jamais de repos qu'Il ne l'ait fait. Et quand Il l'aurait fait, dans Son amour Il le compterait pour rien; car tout ceci n'est pour Lui que peu de chose, vu dans la lumière de Son amour.

Cela, Il me le montra bien nettement, en disant cette parole : "Si je pouvais souffrir plus encore"; il ne dit pas : "S'il eût été nécessaire de souffrir plus encore"; car bien que cela ne fût pas nécessaire, s'Il avait pu souffrir davantage, Il aurait souffert davantage. Cette oeuvre et cette opération au sujet de notre salut étaient conçues aussi bien qu'Il pouvait les concevoir; elles furent réalisées aussi glorieusement que le Christ pouvait le faire. Et là je vis une plénitude de béatitude dans le Christ; mais cette béatitude n'eût pas été complète si l'oeuvre de notre salut avait pu être accomplie tant soit peu mieux qu'elle n'a été accomplie.

Et dans ces trois mots "Ce M'est une joie, une béatitude et une jouissance éternelle" me furent montrés trois cieux, à savoir que : par joie, j'entendis le bon plaisir du Père; par béatitude, la gloire du Fils; par jouissance éternelle, le Saint Esprit. Le Père est réjoui. Le Fils est glorifié. Le Saint Esprit est satisfait.

Jésus veut que nous prêtions attention à cette joie qui est dans la bienheureuse Trinité à cause de notre salut, et que nous nous réjouissons pareillement, avec Sa grâce, tandis que nous sommes ici-bas. Ceci me fut montré dans cette parole : "Es-tu bien contente ?" Par cette autre parole (que le Christ dit) : "Si tu es contente, Je suis content", Il m'en montrait la signification, comme s'Il avait dit : "Ce M'est assez joie et jouissance, et Je ne demande rien d'autre pour Mon labeur que d'avoir pu te contenter."

Ceci me fut montré abondamment et complètement. Considérez aussi avec sagacité la grandeur de cette parole : "Que j'aie un jour souffert Passion pour toi", car en cette parole était une sublime révélation de l'amour et de la jouissance qu'Il trouve en notre salut.

XIII VOIS, COMBIEN JE T'AI AIMÉE !

D'un air plein d'allégresse et de bonheur, notre Seigneur considéra Son côté, le contempla et dit ces mots : "Vois, combien Je t'ai aimée !", comme pour dire : "Mon enfant, si tu ne peux chercher à voir Ma Divinité, vois ici comment J'ai permis que Mon côté soit ouvert et Mon coeur transpercé en sorte que tout le sang et l'eau qu'il contenait s'en écoulent. Et ceci Me donne joie et Je veux qu'il en soit de même pour toi." Ceci, notre Seigneur me l'a révélé pour nous rendre heureux et joyeux.

Avec le même air de bonheur, Il baissa les yeux vers Sa droite, me donnant à comprendre où se tenait notre Dame au moment de la Passion, et Il ajouta : "Veux-tu la voir ?" Je répondis et dis : "Oui,

bon Seigneur, grand merci, si c'est Ta volonté." Maintes fois je l'avais demandé dans mes prières et j'aurais aimé la voir sous une forme corporelle. Mais je ne la vis pas ainsi. Et Jésus, quand Il dit ces mots, m'en montra une vision spirituelle : tout comme je l'avais vue auparavant petite et simple, de même Il me la montra alors grande, noble et glorieuse, et plaisant à son Dieu plus que toute créature. Ainsi veut-Il qu'on sache que tous ceux qui trouvent en Lui leur joie doivent trouver en elle leur joie, et dans la jouissance qu'Il a en elle et elle en Lui. Et dans ces mots : "Veux-tu la voir ?" il me semblait que j'éprouvais le plus grand plaisir qu'Il pût me faire, grâce à la vision spirituelle qu'Il m'en donna. Car notre Seigneur ne m'a accordé aucune vision particulière, sinon celle de notre Dame, sainte Marie, et elle, Il me l'a montrée trois fois : la première fois, c'était au moment où elle conçut; la deuxième fois, tandis qu'elle était dans la douleur au pied de la Croix; et la troisième fois, telle qu'elle est maintenant - dans la jouissance, la gloire et la joie.

Après cela notre Seigneur se montra Lui-même à moi plus glorifié que je ne L'avais vu auparavant, à ce qu'il me semble, et dans cette révélation il me fut enseigné que toute âme contemplative à qui il est donné de contempler et goûter Dieu la verra elle aussi et ira à Dieu par cette contemplation.

Et après cet enseignement - tout intime, courtois, tout heureux et plein de vie - à plusieurs reprises notre Seigneur me répéta :

"C'est Moi qui suis le Très-Haut.

C'est Moi que tu aimes.

C'est Moi qui te réjouis.

C'est Moi que tu sers.

C'est après Moi que tu soupîres.

C'est Moi que tu désires.

C'est Moi que tu gardes dans ta pensée.

C'est Moi qui suis Tout.

C'est Moi que la Sainte Eglise te prêche et t'enseigne.

C'est Moi qui Me suis révélé à toi."

Ces paroles, je les dévoile, mais seulement afin que chacun, selon la grâce d'intelligence et d'amour que Dieu lui donne, puisse les accueillir de la manière que notre Seigneur veut pour lui.

Ensuite notre Seigneur me mit en mémoire la soif ardente de Lui que j'avais eue jadis, et je vis que rien n'y faisait obstacle sinon le péché; et ainsi en était-il - je le voyais - pour nous tous en général. Et je me disais : "Que le péché n'eût pas été, et nous serions tous purs et semblables à notre Seigneur - tels qu'Il nous créa." Et donc,

dans ma folie, à ce moment, je me demandais sans cesse pourquoi la grande sagesse prévoyante de Dieu n'a pas écarté le péché, "car alors, me semblait-il, tout aurait été bien." Ce sentiment, il fallait en faire grand mépris et pourtant je m'en faisais chagrin et affliction, sans raison ni discrétion, par excès de fierté.

Néanmoins Jésus, dans cette vision, me fit savoir tout ce que j'avais besoin de savoir (je ne dis pas que je n'ai plus besoin d'enseignement, car notre Seigneur, en me révélant ceci, m'a remise à la Sainte Eglise : j'ai faim et soif, je suis pauvre, pécheresse et fragile, et je me soumets de tout mon coeur à l'enseignement de la Sainte Eglise, avec tous mes frères-chrétiens, jusqu'à la fin de ma vie).

Jésus me répondit par ces mots et dit : "Il faut que le péché soit, nécessairement." Dans le mot "péché", notre Seigneur porta à mon entendement, d'une façon générale, tout ce qui n'est pas bon : le mépris infamant et l'extrême anéantissement qu'Il supporta pour nous durant Sa vie et à Sa mort, et toutes les souffrances et passions de toutes Ses créatures, spirituelles et corporelles (car nous sommes tous partiellement anéantis et nous le serons, à la suite de notre Maître Jésus, jusqu'à ce que nous soyons totalement purifiés, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous ayons totalement mortifié notre chair mortelle et celles de nos affections intérieures qui ne sont pas bonnes). Et la vision de ceci, avec toutes les souffrances qui ont jamais été ou seront jamais, me fut montrée un bref instant, puis se changea promptement en réconfort. Car notre bon Seigneur ne voulait pas que l'âme fut effrayée par cet affreux spectacle.

Mais je ne vis pas le péché, car je savais par la foi qu'il n'a en aucune façon de substance ni de participation à l'être, et qu'on ne peut le connaître que par la souffrance dont il est la cause. Et cette souffrance, c'est quelque chose qui subsiste, à mon avis, tant qu'il dure, car elle nous purifie, et fait que nous nous connaissons nous-même et demandions pardon. Car la Passion de notre Seigneur nous est réconfort contre tout ceci, et telle est Sa bienheureuse volonté vis-à-vis de tous ceux qui seront sauvés. Il réconforte promptement et doucement par Ses paroles et dit : "Mais tout ira bien; et toute espèce de chose ira bien." Ces paroles me furent révélées avec une grande tendresse, sans plus de reproche à l'encontre de moi-même ni d'aucun de ceux qui seront sauvés. Il y avait donc grande vilénie de ma part à reprocher ou demander quelque chose à Dieu à propos de mes péchés, puisque Lui ne me reproche point d'avoir péché.

Je vis donc comment notre Seigneur a compassion de nous à cause du péché; et de même qu'auparavant, à cause de la Passion du Christ, j'étais remplie de souffrance et compassion, de la même manière étais-je alors remplie de quelque chose de cette compassion pour tous mes frères-chrétiens. Et alors je m'aperçus de ceci :

lorsque la compassion pour ses frères-chrétiens jaillit naturellement d'un homme qui vit dans la charité, c'est en lui le Christ.

XIV IL NE FAUT NOUS REJOUIR QU'EN NOTRE BIENHEUREUX SAUVEUR, JESUS.

Mais de ceci, vous allez prendre la mesure : considérant cet état de choses avec grand chagrin et affliction, je dis donc à notre Seigneur en mon entendement avec une très grande crainte : "Ah, bon Seigneur, comment se pourrait-il que tout aille bien, étant donné le grand mal causé par le péché à Tes créatures ?" Et je désirais, autant que je l'osais, obtenir une déclaration plus claire qui puisse me tranquilliser sur ce point.

À ceci notre Seigneur répondit avec une grande douceur, me consolant très tendrement. Il me montra que le péché d'Adam fut le plus grand mal qui ait jamais été fait ou sera jamais fait, jusqu'à la fin du monde; et encore Il me montra que ceci est ouvertement reconnu dans toute la Sainte Eglise sur la terre. Bien plus, Il m'enseigna que j'en devais considérer la glorieuse réparation. Car cette oeuvre de réparation est plus agréable à la bienheureuse Divinité et plus glorieuse pour le salut de l'homme - et sans comparaison - que le péché d'Adam ne lui fut jamais pernicieux.

Ce que désire notre bienheureux Seigneur, donc, c'est que nous prêtions attention à Son enseignement : "Car puisque J'ai fait tourner au bien le plus grand des maux, c'est Ma volonté que tu apprennes par là que Je ferai tourner de même tous les maux qui sont moindres."

Il m'ouvrit l'intelligence à propos des deux domaines touchés par cette parole. Le premier concerne notre Sauveur et notre salut. Ce bienheureux domaine, largement ouvert et bien éclairé, beau, lumineux et riche, il est pour tous les hommes de bonne volonté, qui sont ou qui seront. Là nous sommes invités par Dieu, et attirés, et conseillés, et enseignés - intérieurement par le Saint-Esprit et extérieurement par la Sainte Eglise - par la même grâce. C'est là que notre Seigneur nous veut occupés, trouvant en Lui notre réjouissance; car Lui se réjouit en nous. Et plus nous y prenons notre joie, avec révérence et humilité, plus nous méritons Ses remerciements, et plus nous nous en trouvons bien. Ainsi pouvons-nous dire, pleins de joie : "Notre part, c'est le Seigneur".

L'autre domaine nous est fermé et caché; à savoir, tout ce qui ne touche pas à notre salut. Car c'est le domaine des desseins secrets de notre Seigneur. Il appartient à la souveraine seigneurie de Dieu d'avoir en toute quiétude Ses desseins secrets, et il appartient à Ses serviteurs, par obéissance et révérence, de ne pas chercher à connaître Ses desseins.

Notre Seigneur a pitié et compassion de nous, parce que certaines créatures se mêlent tellement de cela ! Et je suis sûre que si nous savions combien nous Lui plairions et nous soulagerions nous-mêmes en ne nous en mêlant pas, nous cesserions de le faire. Les saints dans le ciel ne veulent rien savoir d'autre que ce que notre Seigneur veut leur révéler; aussi leur charité et leur désir se règlent-ils sur la volonté de notre Seigneur. Et ainsi devons-nous faire, et ne pas vouloir être comme Lui. Et alors nous ne voudrions et ne désirerions que la volonté de notre Seigneur, en tout ce qu'Il fait (car nous ne faisons qu'un dans l'intention de Dieu).

Là il me fut enseigné que nous ne devons nous réjouir qu'en notre bienheureux Sauveur Jésus, et nous fier à Lui en toutes choses.

XV DIEU A PITIE ET COMPASSION DE NOUS

Et ainsi notre bon Seigneur répondit-Il à toutes les questions et incertitudes que je pouvais avoir, disant d'une manière tout apaisante :

"Je veux faire que tout aille bien.

Je vais faire que tout aille bien.

Je puis faire que tout aille bien,

et je sais faire que tout aille bien.

Et tu vas voir toi-même

que tout ira bien."

Où Il dit qu'Il peut, je le comprends du Père. Et où Il dit qu'Il sait, je le comprends du Fils. Et où Il dit Je veux, je le comprends du Saint Esprit. Et où Il dit Je vais faire, je le comprends de l'unité de la Sainte Trinité : trois Personnes en une seule vérité. Et où Il dit Tu vas voir toi-même, je comprends l'ensemble de l'humanité qui sera sauvée dans la bienheureuse Trinité.

En ces cinq paroles, Dieu veut que nous soyons baignés de quiétude et de paix. Et ainsi la soif spirituelle du Christ a-t-elle une fin. Car voilà la soif spirituelle - le désir d'amour - qui dure et durera jusqu'à ce que nous Le voyions de nos yeux au Jour du Jugement. Car nous qui serons sauvés et serons la joie du Christ et Sa béatitude, sommes encore ici-bas, et y serons, jusqu'à ce Jour. Voici donc quelle est Sa soif : une béatitude inachevée en ceci qu'Il ne nous a pas en Lui aussi complètement qu'Il nous aura alors.

Tout cela me fut montré dans la révélation de compassion (car cette soif cessera au Jour du Jugement). Oui, Il a pitié et compassion de nous. Et Il a un désir ardent de nous avoir. Mais Sa sagesse et Son amour ne permettent pas à la fin de venir avant l'heure la plus favorable.

Et dans ces mêmes cinq paroles : "Je puis faire que tout aille bien, etc.", je perçois le puissant réconfort qu'il y aura dans toutes les paroles de notre Seigneur qui sont encore à venir. Car tout comme la bienheureuse Trinité a fait toutes choses à partir de rien, tout de même la bienheureuse Trinité fera-t-elle tourner au bien tout ce qui n'est point bien. C'est la volonté de Dieu que nous prêtres grande attention à toutes les oeuvres qu'Il a faites, car Il veut que nous sachions par là tout ce qu'Il va faire. Et c'est ce qu'Il m'a montré dans cette parole qu'Il a dite : "Et tu vas voir toi-même que toute espèce de chose ira bien", et que je comprends de deux manières : d'une part, je suis bien contente de ne pas le savoir; d'autre part, je suis heureuse et joyeuse parce que je vais le savoir.

C'est la volonté de Dieu que nous sachions, d'une façon générale, que tout ira bien; mais ce n'est pas la volonté de Dieu que nous en sachions plus que ce qu'il nous appartient de savoir pour le moment. Tel est l'enseignement de la Sainte Eglise.

XVI UN RECONFORT CONTRE LE PECHE

Dieu me montra le très grand plaisir qu'Il trouve en tous ceux, hommes et femmes, qui reçoivent avec force, humilité et respect la prédication et l'enseignement de la Sainte Eglise. Car la Sainte Eglise, c'est Lui. Il en est le Fondement; Il en est la Substance. Il est l'Enseignement et Il est l'Enseignant. Il est la Fin. Il est le Centre vers lequel tend toute âme fidèle; et Il est connu et sera connu de toute âme à qui le Saint Esprit le révèle.

Et je suis sûre que tous ceux qui cherchent de cette manière trouveront, car ils cherchent Dieu.

Toût ce que je viens de dire, et plus encore ce que je vais dire plus loin, est un réconfort contre le péché. Car lorsque, en premier lieu, j'ai vu que Dieu fait tout ce qui est fait, je n'ai pas vu le péché, et alors j'ai vu que tout va bien. Mais quand Dieu m'a montré le péché, alors Il m'a dit que "tout ira bien".

Et quand le Dieu Tout-Puissant m'eut montré l'abondance et la plénitude de Sa bonté, j'eus envie de savoir, au sujet d'une certaine personne que j'aimais, ce qu'il en adviendrait pour elle. Par cette envie, je me créais à moi-même un obstacle, et en cette occasion je ne fus pas éclairée. Mais il me fut répondu en ma raison, comme si ç'eut été d'un ami : "Prends-le d'une façon générale, et considère la courtoisie de notre Seigneur Dieu lorsqu'Il te montre cela. Car on rend plus grande gloire à Dieu en Le contemplant en tout, qu'en une chose particulière." J'acquiesçai et j'appris par là qu'on rend plus grande gloire à Dieu en sachant toutes choses en général qu'en se complaisant en une chose particulière. Et dans la mesure où sagement j'agis en conformité avec cet enseignement, rien de

spécial ne pourrait m'enchanter ni aucune sorte de chose me chagriner; car "tout ira bien".

Dieu me mit en l'esprit que je pourrais pécher, et à cause de la jouissance que j'avais à Le contempler, je ne me pressai pas de faire attention à cette révélation, et notre Seigneur attendit très courtoisement que je veuille bien faire attention. Alors notre Seigneur me mit en l'esprit, avec mes péchés, le péché de tous mes frères-chrétiens : tout cela d'une façon générale, sans rien de particulier.

XVII JE TE GARDE EN TOUTE SECURITE

Bien que notre Seigneur m'eût montré que je pourrais pécher, en moi seule je comprenais tous les hommes. À ce moment je conçus une douce crainte, et alors notre Seigneur me répondit ainsi : "Je te garde en toute sécurité". Cette parole me fut dite avec plus d'amour et d'assurance de protection spirituelle que je ne saurais ou pourrais le dire. Car, de même qu'il m'avait été montré précédemment que je pourrais pécher, ainsi le réconfort me fut-il montré : assurance de protection spirituelle pour tous mes frères-chrétiens.

Qu'est-ce qui pourrait davantage me faire aimer mes frères-chrétiens que de voir en Dieu qu'Il aime tous ceux qui seront sauvés comme s'ils ne faisaient tous qu'une seule âme ?

Et en chaque âme qui sera sauvée, il y a une volonté noble qui n'a jamais donné son consentement au péché, et ne le donnera jamais. Car de même qu'il y a une volonté bestiale dans la nature inférieure de l'homme qui ne peut vouloir rien de bien, ainsi y a-t-il une volonté noble dans la partie supérieure de l'homme qui veut toujours le bien et qui ne peut pas plus vouloir le mal que ne le peuvent les Personnes de la bienheureuse Trinité.

Ceci, notre Seigneur me le montra dans la plénitude d'amour sous son regard - maintenant tandis nous aimera quand Face bienheureuse.

Egalement, Dieu me montra que le péché n'est pas un sujet de honte, mais de gloire pour l'homme. Car en cette vision mon entendement fut élevé dans les cieux et alors, véritablement, se présentèrent à mon esprit David, Pierre et Paul, Thomas l'apôtre des Indes, et la Madeleine : comme on les connaît sur la terre dans l'Eglise, avec leurs péchés qui firent leur gloire (4). Et pas plus qu'ils ne sont méprisés pour avoir péché, non plus ne le sont-ils dans la béatitude du ciel. Car là-haut la marque du péché s'est changée en gloire. C'est bien ainsi que notre Seigneur me les montra, comme les exemples de tous ceux qui vont y parvenir.

Le péché est le fouet le plus mordant dont puisse être frappée une âme élue : avec ce fouet, il brise et broie complètement hommes et

femmes et les fait passer pour néant à leurs propres yeux, si bien qu'il leur semble n'être dignes d'autre chose que de tomber au fond de l'enfer. Mais quand la contrition s'empare d'un homme, par une touche du Saint Esprit, alors son amertume est changée en espérance du pardon de Dieu. Alors ses blessures commencent à cicatriser et son âme à se ranimer puisqu'il est revenu à la vie de la Sainte Eglise. Le Saint Esprit le pousse à la confession, pour dévoiler spontanément ses péchés, sans feinte et en toute vérité, et avec grande tristesse et honte pour avoir ainsi défiguré la belle image de Dieu. Alors il reçoit une pénitence pour chaque péché, selon que le lui enjoint son confesseur qui est lui-même enraciné par le Saint Esprit dans l'enseignement de la Sainte Eglise.

Par cette médecine, il convient que toute âme pécheresse soit guérie, et spécialement des péchés qui sont mortels en eux-mêmes. Bien qu'elle soit guérie, ses blessures subsistent au regard de Dieu, cependant non comme des blessures, mais comme des marques glorieuses. Et ainsi, alors que le péché est ici-bas objet de châtement par le chagrin et la pénitence, il sera au contraire objet de récompense dans le ciel par l'amour courtois de notre Seigneur Tout-Puissant qui veut qu'aucun de ceux qui viennent là ne perde sa peine. La récompense que nous recevrons là-haut ne sera pas petite - elle sera élevée, magnifique et glorieuse; et ainsi toute honte se changera-t-elle en gloire et en surcroît de joie. Et je suis certaine, à ce que je ressens moi-même personnellement, que plus une âme aimante s'avise de ceci dans l'amour bienveillant et courtois de Dieu, moins elle a de goût pour le péché.

XVIII TOUTES CHOSES SONT BONNES EXCEPTE LE PECHE

Mais maintenant, si vous aviez envie de dire ou de penser : "Si c'est bien vrai, alors c'est une bonne chose de pécher pour avoir une plus grande récompense", prenez garde à cette suggestion et méprisez-la, car elle vient de l'enne-mi. Car l'âme qui reçoit volontiers cette suggestion ne pourra jamais être sauvée qu'elle ne s'en soit amendée, comme d'un péché mortel. Car si toute la souffrance qui est en enfer et au purgatoire et sur la terre, la mort et toutes les autres souffrances, et le péché, m'étaient présentés, je choiserais toute cette souffrance plutôt que le péché. Car le péché est si bas, et si haïssable, qu'il ne peut être préféré à aucune souffrance, souffrance qui n'est pas péché.

Car toutes choses sont bonnes, excepté le péché, et aucune n'est mauvaise, sinon le péché. Le péché n'est ni un acte ni une affection, et quand une âme choisit de son plein gré le péché, qui est une souffrance, comme pour être son dieu, à la fin elle n'aura strictement que néant.

Cette souffrance me semble la plus cruelle des souffrances de l'enfer, en ce qu'elle ne possède pas son Dieu. Car en toutes souffrances une âme peut posséder Dieu, excepté dans la souffrance du péché.

Et aussi puissant et sage que soit Dieu pour sauver l'homme, c'est ainsi qu'Il en a disposé. Car le Christ Lui-même est le fondement de la loi chrétienne, et Il nous a enseigné à le bien en dépit du mal. Là nous pouvons voir qu'Il est Lui-même cette charité et fait pour nous ce qu'Il nous a enseigné à faire, car Il veut que nous Lui soyons semblables dans l'unité d'un amour infini pour nous-même et pour nos frères-chrétiens : pas plus que Son amour pour nous n'est brisé à cause de nos péchés, non plus ne veut-Il que soit brisé notre amour pour nous-même ou pour nos frères-chrétiens. Mais haïssons sans feinte le péché et aimons notre âme infiniment comme Dieu l'aime; car cette parole que Dieu a dite - qu'Il nous garde en toute sécurité - est d'un infini réconfort.

XIX SUR LA PRIERE

Après cela, notre Seigneur m'a accordé une révélation sur la prière. Je vis deux conditions de la part de ceux qui prient, en accord avec ma propre expérience. L'une est qu'ils ne veuillent rien demander du tout qui ne soit la volonté de Dieu et ne serve à Sa gloire. L'autre, qu'ils se mettent avec force et persévérance à demander cette chose qui est la volonté de Dieu et Le glorifie : voilà comment je l'ai compris d'après l'enseignement de la Sainte Eglise. Car dans cette révélation notre Seigneur m'a enseigné la même chose : à prier pour obtenir, de la largesse de Dieu, la Foi, l'Espérance et la Charité, et nous y tenir jusqu'à la fin de nos vies.

Et à cette fin nous disons Pater noster, Ave et Credo, avec toute la dévotion que Dieu veut bien nous donner. Ainsi nous prions pour tous nos frères-chrétiens et pour toutes sortes de gens; car la volonté de Dieu est que nous demandions pour toutes sortes de gens les mêmes vertus et grâces qu'il nous faut demander pour nous-mêmes.

Néanmoins en tout ceci bien souvent notre confiance n'est pas absolue; car nous ne sommes pas absolument sûrs que Dieu Tout-Puissant nous écoute, en raison de notre indignité - à ce qu'il nous semble - et parce que nous ne sentons absolument rien. Car souvent nous sommes aussi arides et secs après la prière que nous l'étions auparavant - ceci au jugement de notre sensibilité. C'est folie de notre part, et c'est ce qui est cause de notre faiblesse, comme je l'ai moi-même expérimenté.

C'est tout ceci que notre Seigneur porta soudain à mon entendement; et, avec force et d'une manière vivante, il m'affermi contre cette sorte de faiblesse dans la prière, disant :

"Je suis au fondement de ta supplication.
Tout d'abord, c'est Ma volonté que tu aies telle chose.

Puis, Je fais que tu la veuilles.

Et puis, Je fais que tu M'en supplies.

Et si tu M'en supplies,
comment pourrait-il se faire alors que tu n'obtiennes pas
cette chose pour laquelle tu M'as supplié ?"

Et ainsi, dans cette première affirmation, avec les trois qui suivent ensuite, notre Seigneur me montra un puissant réconfort.

Dans la première affirmation, où Il dit "Si tu M'en supplies" - là Il montre le très grand plaisir qui est le Sien et la récompense éternelle qu'Il veut nous donner pour notre supplication. Et dans la quatrième affirmation, où Il dit "Comment pourrait-il se faire que tu n'obtiennes pas cette chose pour laquelle tu M'as supplié ?", là Il prend le ferme engagement d'écouter nos prières (car nous n'avons pas aussi ferme confiance que nous le devrions).

Notre Seigneur veut et que nous priions et que nous ayons confiance de cette manière. Son dessein est de nous affermir contre la faiblesse dans la prière. Aussi est-ce la volonté de Dieu que nous priions, et Il nous y incite par les paroles que je viens de rapporter. Car Il veut que nous soyons absolument sûrs que notre prière sera exaucée; parce que la prière est agréable à Dieu. La prière met l'homme en paix avec lui-même et rend paisible et serein celui qui était auparavant dans l'angoisse et la lutte. La prière unit l'âme à Dieu. Car bien que l'âme soit toujours semblable à Dieu dans sa nature et sa substance, elle en est souvent dissemblable en sa condition actuelle, parce que l'homme a péché. La prière, elle, rend l'homme semblable à Dieu en sa condition actuelle comme il l'est par nature, c'est pourquoi Dieu nous enseigne à prier et à avoir ferme confiance que nous obtiendrons ce que nous demandons. Tout ce qui est fait le serait même si nous ne l'avions jamais demandé, mais l'amour de Dieu est si grand qu'Il nous prend comme associés en Ses oeuvres de bonté, et donc Il nous incite à demander ce qu'il Lui plaît de faire. Pour quelque prière ou bon vouloir que nous aurons eu par Sa grâce, Il nous récompensera infiniment - et c'est ce qui me fut montré en cette parole : "Si tu M'en supplies".

En cette parole, Dieu me montra Son grand plaisir et Sa grande jouissance, comme s'Il nous était grandement redevable de chaque action bonne que nous accomplissons (bien que ce soit Lui qui l'accomplisse), et de ce que nous Le supplions avec ferveur de faire cette chose qui Lui est agréable. Comme s'Il disait : "De quelle manière pourrais-tu M'être plus agréable qu'en Me suppliant avec

ferveur, discernement et constance, de faire cela même que Je veux faire ?"

De cette façon, la prière opère l'union entre Dieu et l'âme d'un homme. Car au temps où son âme est en intimité avec Dieu, l'homme n'a pas besoin de prier, mais d'écouter avec révérence ce qu'Il dit : ainsi, pendant tout le temps où ceci m'était montré, je n'étais pas poussée à prier, mais à garder toujours en l'esprit, comme un réconfort, que, lorsque nous voyons Dieu, nous avons ce que nous désirons et alors nous n'avons pas besoin de prier. Mais quand nous ne voyons pas Dieu, alors nous avons besoin de prier à cause de notre fragilité, et pour nous mettre en relation avec Jésus. Car lorsqu'une âme est tentée, troublée par l'inquiétude et abandonnée à elle-même, alors c'est le moment de prier et de se faire simple et souple sous la main de Dieu. Si elle n'est pas souple, aucune espèce de prière ne pourra rendre Dieu souple envers elle.

Car Dieu est toujours le même en amour, mais tant que l'homme est dans le péché il est si impuissant, si imprudent et si insensible qu'il ne peut aimer ni Dieu ni lui-même. La plus grande de ses infirmités, c'est son aveuglement, car il ne voit rien de tout cela. Alors le saint amour de Dieu Tout-Puissant qui est toujours égal, lui donne un aperçu sur lui-même. À cette vue, il pense que Dieu est irrité contre lui à cause de ses péchés, et alors il est poussé à la contrition, et à la confession et autres bonnes oeuvres pour éteindre la colère de Dieu, jusqu'à ce qu'il trouve la paix de l'âme et la délicatesse de la conscience. Il lui semble maintenant que Dieu a pardonné ses péchés, et c'est vrai. L'âme prend conscience que Dieu a tourné vers elle Son regard, comme si elle s'était trouvée dans la peine ou en prison, lui disant : "Je suis content que tu aies trouvé le repos; car Je t'ai toujours aimée et Je t'aime, et maintenant tu M'aimes."

Et ainsi donc, par la prière (comme je l'ai déjà dit) et par les autres bonnes oeuvres qui sont d'usage, selon l'enseignement de la Sainte Eglise, l'âme se trouve-t-elle unie à Dieu.

XX TU SERAS COMBLEE DE JOIE ET DE BEATITUDE

Avant cette époque, j'avais souvent un grand désir, par un don de Dieu, d'être délivrée de ce monde et de cette vie, parce que je voulais être avec mon Dieu dans la béatitude où j'espère fermement, en vertu de Sa miséricorde, être pour l'éternité. Car bien souvent je considérais le malheur qui est ici-bas et, là-haut, le bonheur et l'existence bienheureuse. Et n'y eût-il autre souffrance sur terre que l'absence de notre Seigneur Dieu, il me semblait parfois que c'était plus que je n'en pourrais supporter. Et ceci me faisait pleurer et languir ardemment. Alors Dieu me parla ainsi à propos de la patience et de l'endurance :

"Tout à coup
tu seras dégagée de toute ta souffrance,
toute ta détresse,
et tout ton malheur;
Tu viendras là-haut, et tu Me posséderas pour récompense.
Tu seras comblée de joie et de béatitude
et tu n'auras plus aucune sorte de maladie,
aucune sorte de désagrément,
aucune inclination mauvaise,
Mais toujours joie et béatitude à jamais.
Comment pourrait-il alors t'être pénible de souffrir quelque temps,
puisque c'est Ma volonté et Ma gloire ?"

Dans cette affirmation : "Tout à coup tu seras dégagée", je vis également comment Dieu récompense l'homme pour la patience avec laquelle il est resté fidèle à la volonté de Dieu au temps de son pèlerinage, et comment l'homme prolonge sa patience tout au long de sa vie parce qu'il ne connaît pas l'heure de son trépas. Ceci est un grand bienfait. Car si un homme connaissait son heure, il ne garderait point patience tout au long de ce temps. Aussi Dieu veut-Il que, tant que l'âme est unie au corps, il lui paraisse toujours qu'elle est sur le point de lui être enlevée. Car toute cette vie, en cette langueur qui est la nôtre ici-bas, n'est qu'un instant. Quand nous serons tout à coup dégagés de la souffrance, dans la béatitude, ce sera comme rien, et c'est pourquoi notre Seigneur a dit : "Comment pourrait-il alors t'être pénible de souffrir quelque temps, puisque c'est Ma volonté et Ma gloire ?"

C'est la volonté de Dieu que nous recevions Ses commandements et Ses consolations avec autant de générosité et de force que nous le pouvons; et Il veut aussi que nous acceptions notre attente et notre détresse aussi allègrement que nous le pouvons et les comptions pour rien. Car plus nous les prenons allègrement, moins nous en faisons de cas, par amour, moins nous en éprouverons de peine et plus nous en serons récompensés.

Dans Lette bienheureuse révélation, il me fut enseigné en toute vérité que quiconque, homme ou femme, de tout son coeur, s'en tient à choisir Dieu durant sa vie, peut être sûr qu'il en est lui-même choisi. Tenez-vous en à cela en toute vérité, car en toute vérité c'est la volonté de Dieu que nous soyons assurés, ici-bas, dans la confiance, de la béatitude du ciel, tout autant que nous le serons là-haut dans la certitude. Et plus nous trouverons de jouissance et de joie en cette assurance, avec respect et humilité, plus cela Lui plaît.

Car je suis sûre que n'y eût-il eu d'autre personne que moi à être sauvée, Dieu aurait fait tout ce qu'Il a fait, pour moi. Et ainsi devrait penser chaque âme, reconnaissant Celui qui l'aime, oubliant, si elle le peut, toutes les créatures, et pensant que Dieu a fait pour elle tout ce qu'Il a fait. Et il y a là, me semble-t-il, de quoi inciter une âme à L'aimer et à Lui plaire et à ne rien craindre que Lui. Car c'est Sa volonté que nous sachions que la puissance de notre ennemi est toute verrouillée dans la main de notre Ami, et c'est pourquoi une âme qui sait cela avec certitude ne craindra que Celui qu'elle aime, et rangera toutes les autres craintes parmi les passions, les maladies corporelles et les imaginations.

Donc si un homme se trouve en telle souffrance, en tel malheur et en telle détresse qu'il lui semble ne pouvoir absolument pas avoir la tête ailleurs qu'en la souffrance où il se trouve, en la détresse qu'il ressent - dès qu'il le peut, qu'il la surmonte allègrement et la compte pour rien. Et pourquoi ? Parce que Dieu veut être reconnu : or si nous Le reconnaissons et L'aimions, nous prendrions patience et serions en profonde quiétude, et nous serions contents de tout ce qu'Il fait. Et c'est ce que notre Seigneur m'a révélé dans ces paroles : "Comment pourrait-il t'être pénible de souffrir quelque temps, puisque c'est Ma volonté et Ma gloire ?".

XXI MISERABLE QUE JE SUIS !

Bientôt après cela, je revins à moi et me retrouvai avec ma maladie corporelle, comprenant que j'allais vivre. Et comme une misérable, je m'agitais et gémissais sur les souffrances corporelles que je ressentais, et trouvais très ennuyeux de devoir continuer à vivre. J'étais aussi sèche et aride que si je n'avais guère eu de réconfort auparavant, parce que je retombais dans la souffrance et que me faisait défaut le sentiment spirituel.

Alors un Religieux vint me voir et me demanda comment j'allais. Et je dis que j'avais divagué toute la journée, et il rit bien fort et de bon coeur. Je dis : "Le crucifix qui est au pied de mon lit a saigné à flots." Et à ces mots, la personne dont je parle devint fort sérieuse, s'émerveillant. Et à l'instant je fus affreusement confuse de ma témérité et je pensai ainsi : "Cet homme prend au sérieux la moindre de mes paroles, puisqu'il n'en dit rien." Et quand je vis qu'il l'avait pris de cette manière et avec tant de révérence, je devins vraiment très grandement confuse et j'aurais voulu me confesser. Mais je ne pouvais en parler à un prêtre, car je pensais : "Comment un prêtre me croirait-il ? Je n'ai pas cru notre Seigneur Dieu." Au moment où je Le voyais, j'y croyais fermement et c'était alors ma volonté et mon intention de continuer à croire, toujours. Mais comme une folle, j'avais laissé la vision me sortir de l'esprit, misérable que je suis. C'était un grand péché, un grand manque

d'amour filial, que d'avoir - contrariée de res-sentir la souffrance corporelle - si sottement laissé échapper pour un moment le réconfort de toute cette bienheureuse révélation de notre Seigneur.

Par là vous pouvez voir ce que je vaux laissée à moi-même. Mais notre Seigneur si courtois ne voulut pas m'y abandonner. Je restai étendue jusqu'à la nuit, me confiant en Sa miséricorde, et puis je m'endormis.

À peine endormie, il me sembla que le démon me saisissait à la gorge et voulait m'étrangler; mais il ne le pouvait. À demi-morte, je m'éveillai de mon sommeil. Les personnes qui m'entouraient s'en aperçurent et baignèrent mes tempes; et mon coeur commença à se réconforter. Bientôt une fumée légère entra par la porte, avec une grande chaleur et une odeur infecte. Je dis : "Benedicite ! Domi-nus - Est-ce que tout brûle ici ?" Et je pensais que c'était un feu matériel qui allait nous brûler et nous consumer. Je demandai aux personnes qui m'entouraient si elles remarquaient une mauvaise odeur; non, elles ne remarquaient rien. Je dis : "Dieu soit béni !", comprenant bien alors que c'était le démon qui était venu me tourmenter. Et une fois encore je reçus ce que notre Seigneur m'avait montré ce même jour avec toute la foi de la Sainte Eglise (car cela ne faisait qu'un pour moi) et m'y réfugiai comme en mon réconfort. Et très bientôt tout s'évanouit et je me retrouvai en grande paix et repos, sans maladie de corps ni frayeur de conscience.

XXII EN NOUS IL A SA DEMEURE LA PLUS INTIME

Alors je restai tranquille, éveillée; et notre Seigneur ouvrit les yeux de mon esprit et me montra mon âme au milieu de mon coeur. Je vis mon âme aussi vaste que si elle était un royaume, et d'après ce que j'y vis, il me sembla que c'était une Cité glorieuse. Au milieu de cette Cité siège notre Seigneur, vrai Dieu et vrai homme - magnifique en Sa personne et de haute stature - le glorieux, le très-haut Seigneur; et je Le vis en majesté, revêtu de gloire. Il siège au centre même de l'âme, en paix et repos, et régit et conduit le ciel et la terre et tout ce qui existe. L'Humanité, avec la Divinité, se tient là en repos et la Divinité régit et dirige sans aucun intermédiaire ni affairément; et mon âme est bienheureusement possédée par la Divinité qui est Souveraine-Puissance, Souveraine-Sagesse, Souveraine-Bonté.

La place que Jésus occupe dans notre âme, Il ne l'abandonnera jamais, éternellement; car en nous Il trouve Sa demeure la plus intime, celle où Il éprouve le plus de plaisir à résider.

C'était une vision délicieuse, c'était aussi une vision apaisante, puisqu'il en est ainsi dans la réalité éternellement. Cette manière de voir les choses tandis que nous sommes ici-bas est très agréable à

Dieu et d'un très grand profit pour nous : quand l'âme contemple ceci, cette vision la rend semblable à Celui qu'elle contemple et l'unit à Lui dans le repos et la paix. Et ce fut pour moi une joie particulière et une béatitude que de Le voir assis; car le voir ainsi siéger me rendait certaine qu'Il y résiderait à jamais. Et je reconnus vraiment que c'était Lui qui m'avait tout montré auparavant.

Quand j'eus contemplé ceci avec la plus grande attention, alors notre Seigneur me révéla des paroles, très suavement, sans bruit de voix ni mouvement de lèvres, comme Il l'avait fait auparavant, et dit bien calmement :

"Sache-le bien : ce ne sont pas des divagations que tu as vues aujourd'hui. Mais recueille-le, crois-le et tiens-t'en à cela, et tu ne seras pas vaincue."

Ces derniers mots m'étaient dits pour m'apprendre avec une certitude absolue que c'est notre Seigneur Jésus qui me montrait tout cela. Car exactement comme dans la première parole que notre Seigneur me révéla, concernant Sa bienheureuse Passion : "Avec cela le démon est vaincu", ainsi me dit-il, en cette dernière parole, avec une certitude absolue : "Tu ne seras pas vaincue". Et cet enseignement, avec ce qu'il a de vrai réconfort, il est pour tous mes frères-chrétiens en général, comme je l'ai déjà dit; telle est la volonté de Dieu. Cette parole : "Tu ne seras pas vaincue" était dite très clairement et très fortement, comme assurance et réconfort contre toutes les tribulations qui peuvent survenir. Il n'a point dit : "Tu ne seras pas tourmentée; tu ne seras pas éprouvée; tu ne seras pas angoissée". Mais Il a dit : "Tu ne seras pas vaincue".

Dieu veut que nous prêtions grande attention à cette parole et que nous ayons toujours une ferme assurance, dans la consolation comme dans la désolation. Car Il nous aime et se réjouit en nous, et ainsi veut-Il que nous L'aimions et nous réjouissons en Lui - et que nous ayons une ferme confiance en Lui. "Et tout ira bien."

Bientôt après, tout fut fini et je ne vis plus rien.

XXIII TOUJOURS IL ASPIRE A POSSEDER NOTRE AMOUR

Après cela, le démon revint avec sa chaleur et sa puanteur et il me rendit très agitée : la puanteur était si abominable et si pénible, et la chaleur corporelle si effroyable et accablante. J'entendais aussi parler et se chamailler comme s'il se fût agi de deux personnes (et toutes deux, à mon avis, se chamaillaient en chœur, avec la plus grande animation, comme si elles eussent tenu un parlement); tout était marmonné à voix basse, et je ne comprenais pas ce qu'elles disaient. Et tout ceci était pour me pousser au désespoir, me semblait-il, mais je me confiais en Dieu avec ferveur et me

réconfortais en m'adressant des discours, comme je l'aurais fait pour toute autre personne qui eût été ainsi accablée.

Il me semblait que cette agitation ne pouvait être comparée à quelque agitation corporelle. Les yeux de mon corps, je les fixai sur ce même crucifix où j'avais vu auparavant mon réconfort; ma langue, je l'occupai avec des propos sur la Passion du Christ et à répéter les vérités de la Sainte Eglise; et mon coeur, je l'attachai à Dieu de toute la confiance et de toute la force qui étaient en moi.

Et je pensai en moi-même : "Te voilà maintenant bien agitée. Si dorénavant tu voulais t'agiter toujours autant pour te garder du péché, ce serait une souveraine et bonne occupation." Car je le crois véritablement, étant sauve du péché, je serais sauve de tous les démons de l'enfer et des ennemis de mon âme.

Ils me tinrent ainsi occupée toute la nuit et le lendemain jusqu'à ce qu'il soit à peu près l'heure de Prime. Alors, en un instant, ils furent tous partis et disparus, et il n'en resta rien, sinon la puanteur qui dura encore un peu. Et je les méprisai. Ainsi ai-je été délivrée par la vertu de la Passion du Christ, "car avec ceci le démon est vaincu", comme le Christ me l'avait dit précédemment.

Ah, misérable péché ! Qu'est-ce que tu es ?

Tu es un néant.

Car j'ai vu que Dieu est tout;

toi, je ne t'ai point vu.

Et quand j'ai vu que Dieu a créé toute chose, je ne t'ai pas vu.

Et quand j'ai vu que Dieu est en toutes choses, je ne t'ai pas vu.

Et quand j'ai vu que Dieu fait tout ce qui est fait,

les petites choses et les grandes,

je ne t'ai pas vu.

Et quand j'ai vu notre Seigneur,

siégeant en notre âme,

si glorieusement,

aimer et chérir, régir et gouverner tout ce qu'Il a créé,

toi, je ne t'ai point vu.

Je suis donc certaine que tu es un néant.

Et tous ceux qui t'aiment et se complaisent en toi, te suivent,

et librement mettent leur fin en toi,

Je suis certaine qu'ils seront, comme toi, réduits à néant;

Eternellement ils seront confondus.

Que Dieu nous protège tous contre toi.

Ainsi soit-il, pour l'amour de Dieu.

Qu'est-ce qu'être misérable ? Je vais le dire comme cela m'a été enseigné par révélation de Dieu. La misère, c'est toute chose qui n'est pas bonne : l'aveuglement spirituel qui nous précipita dans notre premier péché, et tout ce qui découle de cette misère, passions et souffrances, spirituelles ou corporelles, et tout ce qui - sur terre ou partout ailleurs - n'est pas bon.

Et si là-dessus on me demande : "Qu'en est-il de nous ?", je réponds à cela : "Si se trouvait écarté de nous tout ce qui n'est pas bon, nous serions bons. Quand la misère est écartée de nous, Dieu et l'âme ne font qu'un, et Dieu et l'homme ne font qu'un."

Toute chose sur terre nous sépare-t-elle donc de Dieu ? Je réponds et déclare : "Ce qui nous est utile, voilà ce qui est bon; ce qui doit périr, voilà ce qui est misère; et quand l'homme y attache son coeur autrement que de cette manière, voilà le péché." Et du moment qu'un homme ou une femme aime le péché (s'il y en a de tels), il se trouve dans une souffrance qui surpasse toutes les souffrances. Lorsqu'il n'aime pas le péché, mais le hait, et qu'il aime Dieu, tout va bien; et celui qui véritablement agit ainsi, bien que parfois il pêche par faiblesse ou ignorance, il ne faute pas pourtant en sa volonté parce qu'il veut avec force se relever et contempler Dieu qu'il aime de toute sa volonté. Dieu les a créés (c'est-à-dire de tels hommes et de telles femmes) car Il veut être aimé de celui ou celle qui a péché; mais Lui, toujours Il aime et toujours Il aspire à notre amour. Et nous, quand, avec force et sagesse, nous aimons Jésus, nous sommes en paix.

Tout ce bienheureux enseignement de notre Seigneur Dieu me fut montré de trois manières, comme je l'ai déjà dit. C'est-à-dire : par vision corporelle, et par des paroles formées en mon entendement, et par vision spirituelle. Pour ce qui est de la vision corporelle, j'ai dit ce que j'ai vu, aussi exactement que je puis. Et pour ce qui est des paroles formées, je les ai dites exactement comme notre Seigneur me les a révélées. Et pour ce qui est de la vision spirituelle, j'en ai dit quelque chose, mais je ne puis jamais la dire complètement. Et c'est pourquoi je suis poussée à parler davantage de cette vision spirituelle, autant que Dieu veut m'en donner la grâce.

XXIV L'AMOUR CHANGE POUR NOUS EN DOUCEUR LA PUISSANCE ET LA SAGESSE

Dieu me montra deux sortes de maladies que nous avons, dont Il veut que nous soyons guéris. L'une est l'impatience, car nous supportons avec peine notre labeur et notre souffrance; l'autre est le désespoir ou crainte, comme je vais le dire plus loin. Ces deux

maladies sont ce qui nous accable et nous tourmente le plus (selon ce que m'a montré notre Seigneur) et ce qu'Il désire le plus voir guéri. Je parle de ces hommes et de ces femmes qui haussent le péché pour l'amour de Dieu et se disposent à faire la volonté de Dieu. Quand il en est ainsi, ces deux péchés secrets sont ceux qui nous obsèdent le plus. C'est donc la volonté de Dieu qu'ils soient reconnus, car alors nous les refuserons comme nous refusons les autres péchés.

Alors, avec beaucoup de douceur, notre Seigneur me montra la patience qu'Il eut pendant sa dure Passion, et aussi la joie et la jouissance qu'Il trouvait en cette Passion, par amour. Ceci, Il l'a fait pour nous montrer que nous devons porter joyeusement et tranquillement nos souffrances - car c'est une grande satisfaction pour Lui, et un profit infini pour nous.

La raison pour laquelle nous sommes accablés par nos souffrances, c'est que nous méconnaissions l'Amour. Bien que les Personnes de la bienheureuse Trinité soient toutes égales en qualité, l'Amour me fut montré surtout en ce qu'il est le plus proche de nous tous. Et c'est à le reconnaître que nous sommes le plus aveugles. Car beaucoup d'hommes et de femmes croient que Dieu est Toute-Puissance et peut tout faire; et qu'Il est Toute-Sagesse et sait tout faire; mais qu'Il soit Tout-Amour et veuille tout faire - là ils s'arrêtent court. Et cette méconnaissance est ce qui gêne le plus les coeurs épris de Dieu. Car lorsqu'ils commencent à haïr le péché et à amender leur vie selon les ordonnances de la Sainte Egli-se, il leur reste encore une crainte qui les pousse à se regarder eux-mêmes et leurs péchés passés. Et ils prennent cela pour de l'humilité, mais c'est un abominable aveuglement et une faiblesse que nous sommes impuissants à mépriser. Pourtant si réellement nous la reconnaissons, nous la rejeterions immédiatement comme nous le faisons de tout autre péché que nous reconnaissons : car elle vient de l'ennemi et elle va contre la vérité.

Car parmi tous les attributs propres de la bienheureuse Trinité, c'est la volonté de Dieu que nous ayons la plus grande confiance en Son affection et en Son amour; car l'amour change pour nous en douceur la Puissance et la Sagesse. Et de même que dans Sa courtoisie Dieu oublie nos péchés du moment que nous nous en repentons, ainsi veut-Il que nous aussi oublions nos péchés et nos craintes inquiètes.

151

fort et miséricorde, et ainsi cette crainte l'aide à approcher Dieu, et le rend capable de se repentir sous l'effet du bienheureux enseignement du Saint Esprit.

*XXV À JAMAIS DIEU VEUT QUE NOUS SOYONS PLEINS D'ASSURANCE
DANS L'AMOUR*

Car je vis quatre sortes de crainte.

L'une est la crainte d'effroi, qui fond soudain sur un homme, à cause de sa fragilité. Cette crainte est bonne, car elle aide à purifier l'homme comme le fait la maladie corporelle ou toute autre souffrance où le péché n'a pas de part; toutes ces souffrances aident l'homme quand on les supporte avec patience.

La seconde est la crainte du châtement, par laquelle l'homme est tiré et réveillé du sommeil du péché. Car un homme qui est profondément endormi dans le péché n'est pas capable, pendant ce temps, de recevoir la douce consolation du Saint Esprit, jusqu'à ce qu'il ait conçu cette crainte de la mort corporelle et du feu du purgatoire. Cette crainte le pousse à demander à Dieu réconfort et miséricorde, et ainsi cette crainte l'aide à approcher Dieu, et le rend capable de se repentir sous l'effet du bienheureux enseignement du Saint Esprit.

La troisième est la crainte inquiète. Bien qu'elle soit peu de chose en elle-même, elle est une des formes du désespoir (si l'on reconnaissait la vérité). Car je suis certaine que Dieu hait toutes les craintes inquiètes et veut que nous les chassions loin de nous par la connaissance de la Vie véritable.

La quatrième est la crainte révérencielle. Il n'y a aucune crainte qui plaise à Dieu, excepté la crainte révérencielle, et celle-ci est toute suave et douce en raison de la grandeur de notre amour. Pourtant la crainte révérencielle et l'amour ne sont pas une seule et même chose : ils diffèrent dans leurs propriétés et leurs opérations, mais l'un ne peut aller sans l'autre. Je suis donc certaine que celui qui aime, craint, bien qu'il puisse en être seulement très peu conscient.

Toutes les craintes qui se présentent à nous, autres que la crainte révérencielle, même si elles se présentent sous couleur de sainteté, n'en sont point en réalité, et voici à quoi on peut les reconnaître, à savoir : cette crainte révérencielle, plus elle est présente, plus elle attendrit et réconforte, réjouit et repose l'âme; la fausse crainte, elle, tourmente l'âme, l'inquiète et la trouble. Alors voici le remède : les reconnaître l'une et l'autre, et repousser la fausse crainte, exactement comme nous le ferions d'un mauvais esprit qui se montrerait sous l'apparence d'un bon ange. Exactement comme un esprit mauvais, quand même il se manifeste sous l'aspect et l'apparence d'un bon ange - bien que, d'abord, il se présente avec un langage séduisant et fasse du beau travail - cependant tourmente, inquiète et trouble la personne à laquelle il s'adresse, lui fait obstacle et la laisse dans l'inquiétude. Et plus cet esprit converse avec l'âme,

plus il la tourmente et moins l'âme est en paix. C'est donc la volonté de Dieu, et notre propre profit, que nous sachions les discerner.

Car Dieu veut que nous soyons toujours pleins d'assurance dans l'amour et paisibles et tranquilles, comme Il l'est envers nous. Tel Il est envers nous, tels Il veut que nous soyons envers nous-même et envers nos frères-chrétiens. Amen.

Explicit Julienne de Norwich

CATHERINE DE GENES

Un florilège établi sur la traduction de Pierre Debongnie, *La Grande Dame du Pur Amour*, Sainte Catherine de Gênes, Desclée de Brouwer, 1960.

Livre de la Vie admirable de la Bienheureuse Catherine de Gênes

CHAPITRE PREMIER

[...]

Quand elle eut environ treize ans, lui vint le désir d'entrer en religion. Elle s'efforça autant qu'elle put, par l'intermédiaire de son confesseur, d'entrer dans un monastère d'exacte observance et de piété appelé Notre-Dame des Grâces en la cité de Gênes, où elle avait une soeur moniale.

Plus tard, vers ses seize ans, ses parents la marièrent à messire Julien Adorno, d'une noble maison génoise. Malgré ses répugnances, elle y consentit, par l'obéissance sans détours et la révérence qu'elle avait à ses parents. Mais la bonté divine, pour empêcher que cette âme élue plaçât son amour en choses terrestres et charnelles, permit qu'il lui fût donné un mari de caractère très opposé au sien. Il la fit tant souffrir que cette vie lui fut une charge très lourde, dix années durant. De conduite fort dissolue, il dissipa tout ce qu'elle avait, si bien qu'ils se trouvèrent ruinés.

Au bout de ces dix ans, Catherine fut appelée de Dieu et par lui convertie en un moment de façon admirable, comme on le dira ci-après. Auparavant dans les trois mois qui précédèrent sa conversion, il lui survint une très grande tristesse d'esprit, un dégoût profond de toutes les choses de ce monde, qui lui faisait fuir la compagnie. Elle éprouvait une si profonde tristesse qu'elle était insupportable à elle-même, ne sachant ce qu'elle voulait. Les cinq dernières de ces dix années dont on vient de parler, elle s'était adonnée aux occupations extérieures, recherchant les plaisirs et vanités du monde, comme font généralement les dames. C'était pour trouver quelque soulagement à cette vie si dure, parce que les cinq années précédentes elle avait tant souffert de cette tristesse dont il a été question, qu'elle n'y trouvait pas de remède.

Quoiqu'elle cherchât maintenant des distractions extérieures, cette tristesse du coeur, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter, tant lui était insupportable la conduite de son mari. Ce fut au point que se trouvant un jour dans l'église Saint-Benoît c'était précisément la veille de la fête du saint - elle lui dit, dans l'extrémité de sa douleur: Saint Benoît, priez Dieu qu'il me tienne trois mois au lit, malade.

Elle parlait ainsi comme une désespérée, ne sachant plus que faire, dans le tourment d'esprit et de coeur où elle se trouvait.

CHAPITRE II

Le jour après la fête de saint Benoît, dame Catherine sur les instances de sa soeur moniale, alla pour se confesser au confesseur de ce monastère. Ce n'est point qu'elle eût goût de se confesser, mais sa soeur lui avait dit : « Va au moins te recommander à lui, parce que c'est un bon religieux » - et de fait, c'était un saint homme. Tout d'un coup à peine agenouillée devant lui, elle reçut au coeur la blessure d'un immense amour de Dieu, avec une si claire vue de ses misères et de ses défauts, et aussi de la bonté divine, qu'elle en fut pour tomber à terre. Ensuite de ce sentiment de l'immense amour de Dieu et des offenses qu'elle avait faites à ce Dieu de douceur, elle fut tirée avec tant de force hors des misères du monde, par un mouvement tout purifié de son coeur, qu'elle resta comme hors d'elle-même. Sous cette impression elle criait en son coeur avec un amour enflammé :

Plus de monde ! plus de péché !

En ce moment si elle avait possédé mille mondes, elle les eût tous rejetés.

Par cette flamme d'amour brûlant qu'elle ressentait, le doux Seigneur imprima dans cette âme et lui infusa en un moment par sa grâce toute perfection. Il la purgea donc de toute affection terrestre, il l'illumina de sa divine lumière, en lui faisant voir intérieurement sa douce bonté, et enfin il se l'unit totalement, la changeant et la transformant en soi par vraie union de bonne volonté et l'embrassement total de son brûlant amour.

[...]

Tous ces jours, ses paroles n'étaient autre chose que des soupirs si véhéments que c'était merveille. Elle avait un extrême brisement de coeur pour les offenses faites à une si grande bonté ; si une force miraculeuse ne l'eût soutenue, elle eût expiré et son coeur eût éclaté.

Mais le Seigneur voulut augmenter encore dans cette âme l'ardeur profonde de son amour et la douleur de ses péchés. Il se montra en esprit avec la croix sur l'épaule, tout ruisselant de sang, au point que la maison lui paraissait pleine des ruisseaux de ce sang. Elle voyait comment ce sang fut répandu tout entier par amour. Cela lui alluma au coeur un tel feu qu'elle en était hors d'elle-même et paraissait comme folle, par la violence de l'amour et de la douleur qu'elle ressentait.

[...]

Néanmoins voulant satisfaire à la justice, il la fit passer par la voie de la pénitence satisfactorie. Cette voie, qui fut contrition, lumière et conversion, ne dura pas plus que quatorze mois.

Après qu'elle eut satisfait, sa vie antérieure lui fut tirée de l'esprit, de sorte qu'elle ne vit plus même une étincelle de ses péchés passés, comme s'ils avaient tous été jetés au fond de la mer.

Dans cet appel susdit, c'est-à-dire, au moment qu'elle fut blessée d'amour aux pieds du confesseur, il lui parut être tirée aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ et elle vit en esprit toutes les grâces, les voies et les moyens par quoi le Seigneur, par pur amour, l'amenait à la conversion. Elle resta dans cette lumière un peu plus d'une année, jusqu'après avoir satisfait à sa conscience par voie de contrition, confession et satisfaction.

Elle se sentit ensuite tirée plus haut par le Crucifié et vit une voie plus douce, toute faite des innombrables secrets de l'amour qui la sanctifiait et la consumait d'amour, au point qu'elle était souvent tirée hors d'elle-même. Dans cette grande soif intérieure, de haine contre elle-même et de contrition pénétrante, elle frottait souvent la langue sur le sol. Si véhémentes étaient la douleur de la contrition et la suavité de l'amour qu'elle ne savait pas bien quoi faire. Il lui semblait ainsi soulager son coeur tourmenté de douleur sans mesure et de suave ardeur.

Elle resta ainsi trois années ou un peu plus dans ces violences continuelles d'amour et de douleur, avec des rayons si pénétrants et si brûlants qu'ils lui consumaient le coeur.

[...]

CHAPITRE III

[...]

Seigneur, ce n'est pas pour ces douceurs que je veux vous suivre, mais uniquement par seul amour.

[...]

Une nuit, elle rêva pendant son sommeil que le jour suivant elle ne pourrait communier. À son réveil elle se trouva des larmes qui lui jaillissaient des yeux, et elle s'en étonna, car elle était très dure aux larmes ; c'était que le feu de l'amour allumait en elle un tel désir de cet aliment que s'en croyant privée, il lui semblât impossible de le supporter.

Mais s'il arrivait qu'elle ne pût le recevoir par les moyens ordinaires, elle se gardait en patience et en abandon disant à son Seigneur :

Si tu le veux, il me sera donné.

[...]

Elle disait encore que si elle eût vu toute la cour céleste vêtue de même manière de sorte qu'il n'y eût pas de différence de vêtement entre Dieu et les anges, néanmoins l'amour qu'elle avait au coeur aurait reconnu Dieu comme le chien reconnaît son maître, et même bien plus vite et avec moins de peine, parce que l'amour qui est Dieu même, instantanément et sans intermédiaire découvre sa fin et son repos suprême.

[...]

CHAPITRE IV

Quelque temps après sa conversion, - c'était le jour de l'Annonciation de Notre-Dame - son Amour lui parla intérieurement, lui signifiant sa volonté qu'elle aurait à faire le carême en lui tenant compagnie au désert. Elle commença dès lors à ne plus pouvoir manger, au point qu'elle resta jusqu'à Pâques sans nourriture corporelle. Pendant les trois jours de fête elle eut faculté de manger, puis cela lui fut enlevé pour autant de jours que dure le carême. Ceux-ci achevés, elle pu se remettre à manger comme les autres sans aucune résistance de l'estomac. Elle passa de cette façon sans rien prendre vingt-trois carêmes et autant d'avers. Tout au plus il lui arrivait de boire de fois à autre un verre d'un mélange d'eau, de vinaigre et de sel pilé. Quand elle buvait cette mixture, il lui semblait la jeter sur une pierre chauffée à rouge qui aussitôt la consumait, à cause du grand feu qui la brûlait intérieurement. Chose extraordinaire et stupéfiante car il n'y a pas d'estomac, si sain fût-il, qui pourrait supporter, surtout sans rien absorber de solide, pareil breuvage. Mais elle disait en ressentir une telle douceur à l'estomac, provenant du feu de son coeur, qu'en prenant cette potion si amère, elle avait le sentiment de soulager son corps.

Cette impuissance à rien prendre lui donna d'abord beaucoup d'inquiétude, car elle n'en savait pas la cause et elle craignait toujours qu'il s'y glissât quelque tromperie. Elle se forçait donc à manger, dans la pensée que la nature le réclamait. Mais à peine avait-elle la nourriture à l'estomac qu'elle ne pouvait la retenir. Sous l'empire du même souci, elle se remettait à manger, mais chaque fois elle était contrainte de tout rejeter, et cela lui paraissait à elle et aux autres de la maison un phénomène inexplicable.

[...]

Ceux de la maison et aussi les autres qui la connaissaient, s'étonnaient beaucoup qu'elle restait ainsi sans manger, mais elle-même n'en faisait aucun cas et disait :

Si nous voulions estimer à leur vrai prix les oeuvres de Dieu, nous devrions regarder aux choses intérieures plutôt qu'à l'extérieur. Mon jeûne est une oeuvre divine sans rien de ma volonté. Je n'ai donc pas à m'enorgueillir et nous ne devons pas l'admirer, puisque

pour Dieu c'est comme rien. La vraie lumière fait voir et comprendre qu'on ne doit pas regarder à ce qui sort de Dieu pour notre nécessité et pour sa gloire, mais uniquement au pur amour qui fait agir envers nous sa Majesté. Et l'âme voyant que les oeuvres de cet amour sont si nettes et si pures, car l'amour ne regarde à aucun bien que nous puissions lui faire, il faut qu'elle se mette aussi à l'aimer d'amour pur sans s'arrêter à aucune grâce particulière qu'elle en pourrait recevoir; il faut qu'elle le regarde lui seul et pour lui seul, car il est digne d'être aimé lui seul, sans aucun intermédiaire qui soit de l'âme ou du corps, comme sans mesure.

[...]

CHAPITRE V

Les quatre premières années après qu'elle eut reçu du Seigneur la douce blessure, elle fit de grandes pénitences au point de mortifier complètement tous ses penchants. Tout d'abord, dès qu'elle voyait sa nature désirer quelque chose, aussitôt elle le lui enlevait, et ce que la nature avait en horreur, elle le lui faisait prendre. Elle portait de rudes cilices, ne mangeait pas de chair, ni rien qui lui fut appétissant, jamais de fruits ni frais ni secs. Comme elle était de nature gracieuse et aimable, elle se faisait en ce point grande force et violence. Ainsi quand ses proches la visitaient et voulaient s'entretenir avec elle, elle ne leur parlait point, hormis ce qui était strictement indispensable, sans souci d'elle-même ni d'autrui, afin de se vaincre. Si quelqu'un s'en étonnait, elle n'en avait cure.

Elle usait aussi de grande austérité dans le dormir, en glissant sous elle des objets pointus.

Le feu qu'elle portait intérieurement était si fort qu'elle ne prenait aucun soin des choses extérieures dont son corps pouvait avoir besoin, et cependant elle ne négligeât rien des occupations nécessaires.

Je n'ai pas le sentiment de posséder ni âme, ni corps, ni coeur, ni volonté, ni goût, ni rien autre chose, hormis le pur amour.

La résistance à ses inclinations allait si loin qu'elle ne tenait compte ni d'elle-même ni des autres. Remarquait-elle que sa nature désirât quelque chose, tout aussitôt elle lui opposait une résistance fermement résolue, et désormais elle n'en avait plus souci. Quand sa nature éprouvait de fortes répugnances à certaines choses, comme par exemple sanie, charogne et pourriture et semblables choses qui soulèvent le coeur, à l'instant elle les mettait en bouche, en mangeait ou en buvait ; par la suite elle n'y avait plus de répugnance, et par ce moyen elle tuait ses penchants.

Elle allait les yeux baissés vers le sol sans regarder personne en face.

Dans les quatre premières années de sa conversion, elle demeurait chaque jour six heures en oraison. Si quelquefois la partie sensible en avait assez, elle était à ce point soumise à l'esprit qu'elle n'avait pas envie de lui résister.

En ces années-là, elle était à ce point remplie de sentiment intérieur qu'elle pouvait à peine parler et si bas qu'on l'entendait à peine. La plus grande partie du temps, elle paraissait hébétée, sans parler, sans ouïr, sans goût, sans intérêt pour quoi que ce soit au monde, sans prendre garde à rien. Elle était si absorbée à l'intérieur qu'elle semblait morte à toute chose extérieure.

Elle était aussi très soumise à tout le monde, toujours cherchant à faire toute chose qui fût contre sa volonté ; de telle façon qu'elle était toujours inclinée à faire la volonté d'autrui plutôt que la sienne propre.

[...]

En la voyant faire tant et de si grandes mortifications dans tous ses sens, on lui demandait quelquefois : « Pourquoi faites-vous cela ? »

Elle répondait :

Je ne sais, mais je me sens tirée intérieurement à le faire et je n'y sens nulle résistance, et je crois que Dieu le veut ainsi. Mais il ne souffre pas que je m'arrête à rien de déterminé.

[...]

CHAPITRE VI

Au terme de ces quatre années dont il a été question, il lui fut donné un esprit net, libre et rempli de Dieu, à ce point qu'il était fermé à toute autre chose. Quand elle assistait aux prédications ou à la messe, elle était tellement occupée de ce sentiment intérieur qu'elle ne voyait ni entendait ce qui se disait ou se faisait hors d'elle.

[...]

D'autre part, dans le dessein d'éviter ces suavités, elle se forçait à rester davantage en compagnie, autant qu'il lui était possible, et elle disait à son Seigneur :

Je ne veux pas ce qui procède de toi, c'est toi seul que je veux, ô doux Amour.

Elle voulait aimer Dieu sans âme et sans corps, c'est-à-dire, sans qu'ils pussent trouver leur nourriture, d'un amour droit, pur et sincère. Mais parce qu'elle voulait se garder de ces consolations, le Seigneur lui en donnait davantage. À la fin Dieu enracina si fortement et si profondément le pur amour dans cet esprit purifié, qu'elle accoutuma de dire :

Dès que j'ai commencé à l'aimer, jamais l'amour ne m'a manqué, mais il est allé toujours croissant,

et il grandit toujours jusqu'à la fin dans l'intime de son coeur. La cause en était dans la vue chaque jour plus claire de la droiture et de la pureté de son doux Amour qui opérait en elle de si grands effets.

[...]

L'Amour lui dit un jour à l'esprit : « Ma fille, observe les trois règles que voici : ne jamais dire : je veux, je ne veux pas. - Ne jamais dire : mien ; tu diras toujours : nôtre. - Ne jamais t'excuser, sois prompte à t'accuser. »

Il lui dit encore : « Quand tu réciteras le *Pater*, prends pour fondement le *fiat voluntas tua*, c'est-à-dire, ta volonté se fasse en toute chose, dans l'âme, le corps, les fils, parents, amis, les biens et toute autre chose qui puisse te toucher, et en bien et en mal. De l'*Ave Maria* prends *Jésus* ; qu'il te soit toujours fixé au coeur, et il te sera un doux guide, un bouclier au cours de cette vie et en toutes tes nécessités. Du reste de l'Écriture prends pour ton soutien ce mot : Amour. Avec lui tu iras toujours droite, nette, légère, attentive et soigneuse, toujours prête, illuminée, sans erreur et sans guide ni aide d'autre créature, parce que l'amour n'a pas besoin d'aide, il suffit pour accomplir toute chose sans peur et sans effort. Le martyr même lui paraît doux. On ne saurait expliquer fût-ce la plus petite étincelle de la puissance de l'amour et de ses effets. Finalement cet amour consumera en toi toutes les inclinations et les sentiments de l'âme et du corps, de toutes les choses de cette vie. »

[...]

Si elle avait à faire quelque chose pour elle-même, les mains lui tombaient d'impuissance et elle disait en pleurant :

O mon Dieu, mon Amour, je n'en peux plus.

Elle s'asseyait, ses sens l'abandonnaient, comme si elle était morte. Cela lui arrivait plus ou moins souvent, selon la plénitude de son esprit purifié.

Faisant allusion à cela, elle disait un jour qu'elle n'éprouvait plus aucun sentiment hormis cette plénitude de Dieu son amour [...].

CHAPITRE VII

Quand elle éprouvait et avait cette suavité spirituelle si puissante et ce sentiment si absorbant qui l'empêchaient d'agir et de se servir des sens, alors elle disait à son humanité :

Es-tu contente d'être ainsi nourrie ?

L'humanité répondait oui et qu'elle laisserait pour ce goût surnaturel tout autre qu'elle pourrait acquérir en cette vie.

[...]

De là vient que lorsqu'elle voyait des morts ou entendait des offices ou des messes pour les défunts, ou encore le glas funèbre, on voyait

l'humanité s'en réjouir. Il lui semblait qu'elle s'en allait contempler cette vérité qu'elle ressentait dans son coeur. Son humanité eût préféré mourir que vivre dans une telle aliénation intérieure et dans la privation de ce qui aurait pu lui donner quelque aliment et quelque réconfort. Elle en était réduite à ce point qu'il ne lui était donné aucun soulagement, sinon quand elle dormait. Il lui semblait à ce moment sortir de prison, parce qu'elle n'était plus si absorbée dans cette continuelle attention à Dieu.

Le désir de la mort lui dura deux années environ, pendant lesquelles son esprit en était sans cesse en quête et disait :

O mort cruelle, pourquoi me laisses-tu à l'écart quand j'ai de toi une telle faim ?

Ce désir était sans pourquoi ni comment, et la tenait sans répit jusqu'au moment de sa communion quotidienne. Quand elle l'éprouvait elle disait à la mort :

O douce mort, suave, gracieuse, belle, forte, riche, digne.

Elle ajoutait beaucoup d'autres qualificatifs d'honneur et de dignité, autant qu'elle en savait. Elle poursuivait :

Je te trouve, à mort, un seul défaut, c'est que tu es trop avare à qui soupire après toi, et trop prompte à qui te fuit. Je vois cependant que tu fais toute chose selon la disposition divine, en quoi ne peut se trouver aucun défaut. Ce sont nos penchants désordonnés qui ne s'accordent pas avec toi. S'ils étaient bien dirigés, nous serions tout abandonnés en silence au vouloir de Dieu, comme la mort à faire ce que Dieu ordonne et nous arriverions à ce point que nous n'aurions plus de choix volontaire ni de vie ni de mort, comme si nous étions déjà au tombeau.

Mais, disait-elle, si elle avait pu faire un choix, c'est la mort qui lui eût semblé préférable, puisque grâce à elle l'âme n'a plus à craindre de faire chose qui mette obstacle à son pur amour.

[...]

Elle disait : Une âme qui aime véritablement Dieu, si elle est entraînée à la perfection de l'amour, comme elle se voit emprisonnée dans le monde et le corps, si Dieu ne la soutenait par sa Providence, la vie corporelle lui serait un enfer, parce qu'elle empêche d'atteindre la fin pour laquelle elle a été créée.

[...]

CHAPITRE VIII

Dès sa conversion elle s'occupa activement de bonnes oeuvres. Elle recherchait les pauvres dans la ville, engagée à cette fin par les dames du bureau de la miséricorde qui étaient chargées de cette oeuvre. Elles la fournissaient d'argent et de provisions pour le

soulagement de ces pauvres, conformément à la coutume de la cité. Avec grand zèle Catherine s'acquittait de tout ce qui lui était confié. Elle portait secours aux malades et aux pauvres, elle nettoyait le mieux possible leurs ordures et leurs saletés.

[...]

Mais elle se donnait à sa tâche de telle manière que tout le soin qu'elle y apportait ne lui enlevait jamais le sentiment de Dieu son doux amour, ni d'autre part, quelle que fût cette occupation intérieure, jamais rien ne fit défaut à l'hôpital. Tout le monde voyait en cela quelque chose de miraculeux. Il paraissait impossible, en effet, qu'une personne si occupée à des affaires extérieures pût ressentir sans interruption un tel goût divin dans son intérieur, comme d'un autre côté, qu'une personne engloutie à ce point dans le feu de l'amour divin se pût occuper d'affaires, avoir la tête à tout sans défaillance, au point de n'oublier jamais rien de ce qu'elle avait à faire.

Chose non moins admirable : elle eut pendant de nombreuses années la charge des dépenses et mania des sommes considérables appartenant à l'hôpital ; jamais cependant il ne manqua un denier aux comptes qu'elle rendait. Quoiqu'elle eût consacré toute son activité au service de l'hôpital, jamais elle ne voulut employer à son usage et pour son entretien la moindre chose appartenant à l'hôpital.

[...]

CHAPITRE IX

La bienheureuse avait une si merveilleuse connaissance d'elle-même que cela paraissait presque incroyable à des intelligences humaines. [...]

C'est en cet état d'élévation qu'elle disait :

S'il était possible de subir pour l'amour de Dieu autant de tourments qu'en ont souffert tous les martyrs, et en plus l'enfer, - prétendre par là satisfaire à sa justice, serait en quelque sorte faire injure à ce Dieu, en comparaison de l'amour et de la bonté qu'il eut en nous créant, en nous créant de nouveau, en nous appelant par vocation particulière.

Elle ajoutait :

C'est pourquoi je vois clairement que s'il y a en moi, ou en les autres créatures ou dans les saints quelque chose de bien, ceci dépend, en vérité, de Dieu uniquement ; si je fais quelque chose de mal, je vois que c'est moi seule qui le fais et que je n'en peux rejeter la faute sur le démon ni sur aucune autre créature, mais l'attribuer seulement à ma propre volonté, à mes penchants, à ma superbe, à mon amour-propre, à ma sensualité et autres semblables mouvements pervers.

Si Dieu ne m'aidait, jamais je ne ferais quoi que ce soit de bon. En agissant mal je me vois pire que Lucifer. Tout cela m'apparaît avec une telle évidence que si tous les anges venaient me dire qu'il y a quelque bien en moi, je ne les croirais pas. Car je vois clairement que tout bien est en Dieu seul et qu'en moi, sans la grâce divine, il n'y a pas autre chose que péché.

[...]

Elle disait aussi :

En définitive, qu'une personne puisse parler des choses de Dieu, en avoir le goût, l'intelligence, la mémoire ou le désir, elle n'est pas encore au but. Ce sont là, à vrai dire, des voies et moyens pour y conduire, mais la créature ne peut rien savoir hors ce que Dieu lui donne de jour en jour, elle ne peut rien saisir de plus. En conséquence, qu'elle reste en paix en tout point où elle est menée. Si donc la créature savait les degrés que Dieu veut lui donner en cette vie, elle ne s'apaiserait jamais, mais elle aurait une impatience déterminée et un désir véhément d'avoir bien vite ce dernier degré de perfection que Dieu a disposé de lui accorder. Elle serait comme dans un enfer par le furieux et brûlant désir d'y atteindre.

Et disait cette âme sainte et dévote, brûlée d'amour divin déjà dès le début de sa conversion :

Seigneur je te veux tout entier, parce que je vois en ta lumière éclatante et claire que jamais l'amour ne s'apaise qu'il ne soit arrivé à la dernière perfection. O doux Seigneur, si je voyais que tu me manquerais seulement d'une étincelle, certainement je ne pourrais vivre.

Elle disait encore :

En y prenant garde par intervalles, je m'apercevais que l'amour dont j'aimais mon doux Amour grandissait de jour en jour. Et chaque fois il me semblait que l'amour avait atteint toute la plénitude qu'il pouvait réaliser. L'amour est ainsi fait qu'il ne peut apercevoir aucune imperfection si minime soit-elle. Mais, ensuite, avec le temps ayant acquis une vue plus claire, je reconnaissais avoir eu beaucoup d'imperfections.

Dans ses propos cette sainte créature employait souvent ces mots : Douceur de Dieu, Netteté de Dieu, Bonté de Dieu, Pureté de Dieu, avec d'autres belles expressions de même genre. Elle disait aussi :

Je vois sans mes yeux, je comprends sans mon intelligence, j'éprouve sans aucun sentiment, je goûte sans goût ; je n'ai ni forme, ni mesure, de façon que sans voir je vois une telle activité et une vigueur toute divine, à côté de quoi tous ces mots de perfection, de netteté, de pureté, que j'employais d'abord, me paraissent

maintenant mensonges et contes en présence de la vérité et de la droiture (divines).

Finalement je ne puis même plus dire : Dieu mien, tout mien, toute chose est mienne (étant donné que tout ce qui est à Dieu me paraît être à moi). Il m'est devenu impossible d'employer pareilles expressions pour quoi que ce soit au ciel ou en terre et je reste ainsi toute muette et perdue en Dieu.

Je ne puis voir aucun bien ni aucune béatitude en aucune créature, à moins que cette créature ne soit totalement annihilée en elle-même et en tout, et tellement submergée en Dieu que Dieu seul demeure dans la créature, et la créature en Dieu. Voilà toute la béatitude que peuvent posséder les bienheureux. Et néanmoins ils ne la possèdent pas. Je veux dire qu'ils l'ont dans la mesure où ils sont annihilés en eux-mêmes et revêtus de Dieu, mais pour autant qu'ils sont dans leur être propre, de façon que certains d'entre eux puissent dire : « Moi je suis heureux », ils ne l'ont pas.

[...]

CHAPITRE X

La vaine gloire ne pouvait pénétrer en son esprit, parce qu'elle possédait la vérité. Elle désespérait d'elle-même et plaçait par suite toute sa confiance en Dieu seul son très doux amour à qui elle s'abandonnait âme et corps, lui disant :

Seigneur fais de moi tout ce que tu veux.

Elle parlait ainsi avec la ferme assurance qu'il ne l'abandonnerait jamais...

[...]

Je ne voudrais pas voir qu'il me soit jamais attribué à moi-même un seul acte méritoire, même si l'on ajoutait l'assurance de ne plus jamais commettre de fautes et d'être sauvée, parce que la vue d'un tel acte me serait comme un enfer. Et quand à mon salut, avoir fait toute seule et par moi un seul acte qui, en tant que mien, aiderait à mon salut en dehors de la grâce divine, ce serait pire qu'un démon, car ce serait vouloir dérober à Dieu ce qui est à lui.

[...]

Elle disait :

Il est impossible que la créature, en tant qu'elle est créature et sans la grâce divine, puisse faire quoi que ce soit de méritoire. Cela n'appartient qu'à la seule grâce qui est Dieu. Il suffit que la grâce soit toujours prête à sanctifier tout ce qu'opère la créature dès qu'elle n'est pas en péché mortel. De la sorte personne ne peut alléguer qu'il lui est impossible de se sauver. Il suffit de vouloir faire le bien et laisser le mal, c'est-à-dire le péché. [...]

[...]

Pour conclure, elle disait :

Si je pouvais trouver, par impossible, quelque bien dans une créature quelconque, je le lui enlèverais de force pour tout remettre à Dieu.

Elle ne voulait pas que personne pût penser qu'il y ait quelque chose de bon, hormis en Dieu. [...]

CHAPITRE XI

[...]

Elle disait :

La pureté de la conscience ne peut supporter rien, Dieu seul excepté, qui est pur, sans tache et simple. De tout le reste, c'est-à-dire de quelque mal, je ne puis supporter rien, pas même la plus petite étincelle. Cela ne se peut comprendre ni savoir, sinon de qui en fait l'expérience.

C'est pourquoi elle avait toujours à la bouche par habitude ce mot de netteté. Il y avait aussi dans son langage une netteté, une pureté admirables.

[...]

Je vois clairement, de l'oeil intérieur, que ce Dieu de douceur aime de pur amour toutes ses créatures.

Il n'a de haine pour rien, le péché seul excepté. Celui-ci lui est opposé à un degré qui ne se peut mesurer ni imaginer. Je dis que Dieu aime de si parfait amour ses créatures qu'il ne se trouve pas et ne se trouvera jamais une intelligence si angélique qu'elle en puisse comprendre la moindre étincelle. Et si Dieu voulait faire qu'une âme le puisse comprendre, il faudrait d'abord qu'il lui fasse un corps immortel. En effet, par notre nature cela ne se pourra jamais comprendre.

Il est impossible par conséquent que Dieu et le péché, si petit soit-il, se trouvent ensemble. Un tel obstacle empêche l'âme de recevoir sa glorification, de même qu'un petit rien que tu aurais dans l'oeil t'empêche de voir le soleil.

En conséquence cette âme qui veut et qui doit être en cette vie gardée du péché, et dans l'autre glorifiée par Dieu, il faut qu'elle soit nette, pure et simple, et que de sa volonté rien ne lui reste dont elle ne soit entièrement purifiée par contrition, confession et satisfaction. Car nos actions sont toutes imparfaites, voire fautives en tant qu'elles sont nôtres.

Aussi voyant ces choses comme elles sont à la pleine clarté de l'oeil intérieur, il me faut vivre sans moi-même, puisque l'Amour m'a fait connaître à moi-même ce que je suis. Je me connais de telle façon

que je ne puis plus être trompée. J'ai abandonné mon moi. Je n'en puis faire aucun cas sinon comme d'un démon et pire encore, si on peut dire. Quand Dieu donne cette lumière à l'âme, à cette lumière elle voit si clairement cette vérité qu'elle ne peut ni ne veut plus agir avec ce moi qui souille toujours toute chose et trouble l'eau claire, je veux dire la grâce de Dieu. Alors elle s'offre et se remet toute à lui, et le Seigneur prend possession de sa créature, la remplit de lui-même à l'intérieur et à l'extérieur, à tel point qu'elle ne peut plus agir sinon autant et de la façon que le veut ce doux Amour. Par l'effet de cette union avec Dieu, l'âme ne lui résiste en rien et ne fait plus d'oeuvres que toutes pures, nettes, droites, qui sont suaves, douces et délectables. Dieu leur a enlevé toute difficulté. [...]

Je vois en Dieu une telle conformité à la créature raisonnable que si le démon pouvait sortir de ce vêtement de péché, au même instant Dieu se l'unirait, et il ferait ce que le démon voulait se procurer lui-même, - mais ce serait par participation à sa bonté. Je dis la même chose de l'homme. Enlève-lui le péché des épaules et puis laisse faire à la douceur divine. Il apparaît clairement que Dieu semble n'avoir autre chose à faire sinon de vouloir s'unir à nous, au point que par tant d'appels pleins d'amour, il semble risquer de forcer le libre arbitre. Plus l'homme s'approche de Dieu, mieux il voit qu'il en est ainsi, de sorte que je ne sais pas comment l'homme peut vivre s'il voit cela.

CHAPITRE XII

...je suis presque forcée de dire que ce doux Seigneur paraît être notre esclave. Si l'homme pouvait voir quel soin Dieu a de l'âme, sans savoir autre chose, il serait stupéfait en lui-même, et serait confondu en considérant que ce Dieu de gloire, en qui est toute l'essence des êtres visibles et invisibles, a tant de souci de sa créature. Et nous, de qui il s'agit, pour profit ou dommage, nous n'en avons cure.

[...]

Et si la mer était toute de feu, vite, vite il s'y engoulerait jusqu'au fond pour éviter ce péché, et il refuserait d'en sortir jamais s'il savait qu'en sortant il verrait en soi un seul péché.

Tout cela paraîtra fort à beaucoup et il en est ainsi. Mais à cette âme ces choses furent montrées comme elles sont en vérité, aussi cette image lui paraissait-elle faible 1. Et elle disait :

[...]

Je vois le moi de l'homme si opposé et si rebelle à Dieu qu'il ne peut l'amener à sa volonté pour ainsi dire que par des leurre. Il faut lui promettre plus qu'il ne doit laisser et lui en donner quelque avant-goût dès cette vie. Dieu agit ainsi parce qu'il voit l'âme si attachée

aux choses visibles que jamais elle ne lâcherait un si elle ne voyait quatre à prendre. Et avec tout cela elle cherche continuellement à se dérober, si Dieu ne la retenait à tout instant par quelque grâce intérieure et extérieure ; sans quoi l'homme, à cause de son instinct pervers, ne se pourrait conserver. Il est travaillé par le levain du péché originel et du péché actuel ; continuellement nos sens par un attrait inné penchent vers les choses terrestres. Comme messire Adam voulut faire sa volonté contre celle de Dieu, ainsi devons-nous prendre pour objet de notre volonté celle de Dieu, qui renverse et détruit notre propre vouloir. Mais puisque de nous-même nous ne savons ni ne pouvons détruire cette volonté propre, à cause de notre penchant mauvais et de notre amour-propre, il sera fort utile de nous soumettre pour l'amour de Dieu à quelque créature, pour accomplir purement et droitement la volonté d'autrui plutôt que la nôtre. Plus on se soumet pour l'amour de Dieu, plus on sera libéré de cette peste maligne de la volonté propre. [...]

Parce que Dieu voit cela mieux que nous, il y compatit tellement qu'il ne cesse jamais de nous envoyer quelque bonne inspiration pour nous en libérer. Il ne force pas pour cela notre libre arbitre, mais il l'incline par ses nombreux cheminements d'amour.

Aussi l'âme qui ouvre son intelligence et voit le grand soin que Dieu a d'elle, est forcée de dire : O mon Dieu, il me semble que tu n'as d'autre affaire que de t'occuper de moi. Que suis-je, moi, pour que tu aies tant de soin de moi ? [...]

CHAPITRE XIII

J'ai eu, disait-elle, une vue qui m'a comblée. Il me fut montré en Dieu la source vive de la bonté. Dieu était d'abord tout en lui seul, sans participation d'aucune créature. Je vis ensuite qu'il se mit à se communiquer à la créature. Il créa cette compagnie angélique, de si grande beauté, pour qu'elle jouît de sa gloire ineffable. Il n'exigeait d'eux autre chose sinon de se reconnaître créatures faites par sa bonté suprême et que leur être procédait tout entier de Dieu, sans qui toute chose se résout en un pur néant. De l'âme, il faut dire la même chose. Elle aussi a été créée et faite immortelle en vue de cette béatitude.

[...]

Aussi personne ne doit s'étonner de ce que je dis. Je comprends que je ne puis plus vivre davantage avec moi-même, il me faut vivre sans moi, c'est-à-dire sans aucun mouvement personnel de volonté, d'intelligence ni de mémoire. Dès lors, que je parle, chemine, marche ou m'arrête, dorme ou mange, que je fasse quoi que ce soit comme en moi-même et par principe personnel, je n'en sais rien et n'en ai nul sentiment, et ces choses sont plus éloignées de moi, c'est-à-dire de l'intime de mon coeur, que le ciel n'est distant de la

terre. Si l'une quelconque de ces choses pouvait de quelque manière pénétrer en moi et me donner la satisfaction qu'elles procurent d'habitude, certainement j'en éprouverais dans l'intime de moi-même un tourment intolérable. Il me semblerait revenir en arrière de ce qui doit être consumé, comme il m'a été montré. De cette manière toutes les inclinations naturelles tant de l'âme que du corps vont se consumant.

Je comprends ainsi que tout ce qui est nôtre doit être détruit de façon qu'il n'en reste rien.

[...]

CHAPITRE XIV

[...]

Mais l'amour pur et net ne peut vouloir de Dieu aucune chose, pour bonne qu'elle puisse être, qui ait nom participation. C'est qu'il veut ce Dieu tout entier, tout pur, sans mélange, immense, tel qu'il est. S'il ne lui manquait qu'une toute petite parcelle, il ne pourrait se contenter, mais il se croirait plutôt en enfer. Voilà pourquoi je dis que je ne veux pas d'amour créé, c'est-à-dire d'un amour qu'on puisse goûter, comprendre, dont on puisse se réjouir. Je ne veux pas, dis-je, d'un amour qui passe par la voie de l'intelligence, de la mémoire ou de la volonté. Le pur amour, en effet, est au-dessus de tout cela. Il dépasse tout et s'écrie : Moi je n'aurai de cesse que je ne sois serré et enfermé dans cette divine poitrine où se perdent toutes les formes créées et se perdant elles-mêmes, deviennent divines. De nulle autre façon ne peut se contenter l'amour pur, vrai et net.

J'ai donc décidé, tant que je vivrai de dire toujours au monde : à l'extérieur fais de moi ce que tu veux, mais à l'intime laisse-moi car je ne puis, je ne veux et je ne voudrais qu'il soit en mon pouvoir de vouloir occuper mon intérieur d'autre chose que ce Dieu seul qui l'a saisi et l'a enfermé en soi, si bien qu'il ne veut ouvrir à personne. Sache que la force qu'il déploie ici est aussi grande que sa toute puissance. Il ne fait autre chose que de consumer cette humanité, sa créature, au dedans et au dehors. Quand elle sera toute consumée, ils sortiront tous deux de ce corps. et ainsi unis ils monteront à la patrie. En mon intérieur je ne puis voir que lui puisque je n'y laisse entrer nul autre et moi moins encore que les autres, parce que c'est à moi que je suis le plus ennemie.

Il m'arrive cependant et il est parfois nécessaire de désigner ce moi, selon l'usage du monde qui ne sait parler d'autre manière ; mais quand je me nomme ou suis nommée par d'autres, je dis en moi-même : Mon moi est Dieu, je n'en connais pas d'autre, hors mon

Dieu lui-même²⁹. De même quand je parle de l'être. Chaque chose qui a l'existence la tient par communication de la souveraine essence de Dieu. Mais l'amour pur et net ne peut s'arrêter à voir cette communication comme sortie de Dieu et qui soit en elle comme créature, à la façon des autres créatures qui participent plus ou moins à Dieu. Le vrai amour ne peut supporter de ressembler ainsi aux autres créatures, mais avec un grand élan d'amour il dit : Mon être est Dieu, non par simple participation, mais par vraie transformation et annihilation de l'être propre³⁰.

[...]

De là vient que, quand il le peut, Dieu attire à lui le libre arbitre de l'homme par des artifices suaves ; s'il y réussit, il le met dans la direction voulue pour le conduire à l'annihilation de son être propre.

Ainsi c'est en Dieu qu'est mon être, mon moi, ma force, mon bonheur, mon bien, ma joie. Ce mien, que je viens de prononcer, je le présente comme mien, parce que je ne puis m'exprimer autrement, mais au fait je ne sais ce que c'est que ce moi, ce mien, cette joie, ce bien, cette force, cette fermeté, ni encore ce bonheur. Je ne puis tourner les yeux sur rien ni au ciel ni sur terre. Si cependant je prononce quelques paroles qui sentent l'humilité, ou la spiritualité, au-dedans de moi je ne sais et ne sens rien, mais j'ai honte de dire tant de mots si peu conformes à la réalité et à ce que j'éprouve en moi.

Je vois clairement qu'en vérité l'homme se trompe en ce monde, en s'occupant de ces choses qui ne sont pas et en leur donnant de la valeur. Et par suite il ne regarde ni n'estime ce qui en vérité est.

Écoute ce que dit à ce propos frère Jacopone dans une de ses laudes qui débute : « O amour de la pauvreté. » Il dit ainsi :

« Ce que tu vois n'est pas,
tant est grand ce qui est.

La superbe est au ciel
et l'humilité se damne. »

Il dit : *ce qui se voit*, c'est-à-dire toutes les choses visibles qui sont créées ne sont pas, elles n'ont pas l'être véritable, tant est grand celui

²⁹ JACOPONE chantait dans la Laude citée ci-après :

Je vis, moi et non moi,
Mon être et non mon être.

³⁰ JACOPONE DE TODI, Laude 60 :

Là où le Christ est greffé,
Tout l'ancien est décapité.
L'un dans l'autre est transformé
En merveilleuse unité.

qui est, Dieu, en qui est tout être vrai. *La superbe est au ciel, c'est-à-dire la vraie grandeur est au ciel, et sur terre, l'humilité se damne, c'est-à-dire l'affection placée en ces choses créées qui sont basses et viles, n'ayant pas en soi l'être véritable.*

[...]

À cet homme superbe Dieu dit :

Ce que tu vois n'est pas,

Tant est grand ce qui est.

C'est-à-dire : aucune chose n'a l'être sinon par union à l'être de Dieu. Ce qui se voit n'est pas, parce que l'être de l'homme ne peut en vérité être appelé « être », mais plutôt « perte d'être », puisqu'il ne participe pas de droit à l'être unique de Dieu.

[...]

Puisque l'homme est d'une si grande dignité de nature par son âme, et fait pour de grandes choses, quand il se tourne vers des choses finies, c'est alors qu'il s'humilie et qu'il avilit la dignité de sa nature. Plus il descend, plus il s'avilit en s'éloignant de l'être infini avec lequel il a si grande conformité de nature. Et parce qu'il s'est humilié en choses de ce genre, il (Jacopone) dit :

Se damne l'humilité.

[...]

En vérité notre esprit est créé pour aimer et jouir, et c'est ce qu'il va cherchant par toutes choses. Il ne trouvera jamais d'apaisement dans les choses temporelles, et cependant il va espérant toujours de l'y trouver. Finalement il se trompe lui-même ; il perd le temps si précieux qui lui est assigné pour chercher Dieu le souverain Bien ; c'est en lui qu'il trouverait le vrai amour et la sainte jouissance qui l'assouviraient et le rendraient heureux.

[...]

À ce propos je me rappelle ce possédé à qui un religieux commanda de lui dire ce qu'il était. Il cria d'une voix forte : « Je suis ce malheureux privé d'amour. » Il le disait d'une voix si pitoyable et si pénétrante, qu'il me remua tout entière de compassion intime, tant je le comprenais en l'entendant dire : privation d'amour.

CHAPITRE XV

[...]

Dieu a fait l'homme en vue du bonheur, avec tant d'amour qu'on ne peut l'imaginer. Il lui fournit tous les moyens utiles, il le fait avec un amour, une pureté, une rectitude infinis. De tout ce qui est nécessaire, il ne le laisse manquer si peu que ce soit, si grands soient les péchés commis. Il ne cesse jamais de lui envoyer toutes les

inspirations, avertissements et châtements utiles pour le conduire à ce degré de bonheur pour lequel son amour brûlant l'a créé.

[...]

CHAPITRE XVI

[...]

Le mal, je suis bien sûre qu'il est tout entier de moi, mais du bien je n'en puis faire aucun de moi-même, puisque le néant ne peut rien faire de soi.

[...]

Elle disait :

Je ne veux parler de moi ni en bien ni en mal, de peur que mon propre moi ne s'estime être quelque chose.

[...]

Mais quand tu entends parler de toi en mauvaise part, rappelle-toi qu'on n'en pourra dire autant, à beaucoup près, que la réalité vraie. Bien plus, tu n'es pas digne d'être nommée, même en mal, comme si tu valais qu'on prenne garde à toi.

On voyait à cela que toute sa confiance était en Dieu. Elle y était si fortement appuyée, avec une telle assurance qu'il n'était plus, pour ainsi dire, question de foi. Elle se voyait plus assurée dans les mains de Dieu son amour, en qui elle avait placé toute sa confiance, à qui elle avait donné tout le gouvernement d'elle-même, en se blotissant sous le manteau de sa sollicitude et de sa providence, que si elle s'était vue en possession actuelle de tout bien, de tout avantage et de tout bonheur qu'on puisse désirer ou imaginer de posséder en ce monde.

[...]

C'est pourquoi j'ai prié Dieu qu'il ne me permette ni de me réjouir intérieurement ni de me plaindre de quoi que ce soit de créé, afin que ce mauvais moi ne me voie jamais jeter une seule larme. Je l'ai encore prié de s'emparer de tout mon libre arbitre, de telle manière qu'il ne puisse vouloir ce que je veux, mais uniquement ce qui lui plaît. J'ai obtenu tout cela de sa clémence.

[...]

Sache encore que je te méprise à tel point que j'aimerais mieux être sans toi damnée en enfer que par ton moyen posséder Dieu tout entier en moi . C'est qu'il est impossible à une âme pure de souffrir entre Dieu et elle aucun intermédiaire. C'est uniquement tout entier qu'elle le veut, et comme il est, pur et net. Comment donc supporterait-elle un intermédiaire aussi détestable qui pourrait sans droit se glorifier d'une si grande chose? Quoi que cela soit

impossible, je me sens néanmoins, rien qu'à en parler, toute remuée d'horreur qu'une telle chose puisse seulement se penser.

Mon moi se voyant enfin réduit à un tel sort, ne sut plus que répondre ; il se retira tout à fait de ma présence et n'osa plus répliquer.

[...]

Mais comme je voyais que Dieu le tenait toujours en bride, sa vue ne me donnait aucun ennui, ni souci ni travail ni aucune impatience, mais plutôt le contraire. Qui aime la justice est satisfait que les voleurs soient pendus

[...]

Il m'apparaît avec évidence que si je devais redouter quelque chose, ce serait ce moi parce que je le vois si mauvais ; mais d'un autre côté le voyant aux mains de Dieu, à qui je m'abandonnais en toute confiance, je n'en eus plus jamais peur ; je n'y pensais même plus, je n'en tenais aucun compte, comme si je n'avais rien à faire avec lui.

[...]

CHAPITRE XVII

Cette sainte âme disait :

Quand Dieu veut disposer une âme, pourvu qu'elle lui réponde avec son libre arbitre en se remettant tout entière entre ses mains, il la conduit à toute perfection. C'est ainsi qu'il fit à une âme. Celle-ci, dès qu'elle eut reçu de lui sa disposition interne ne fit plus jamais sa volonté propre ; elle restait toujours en son secret intérieur, attentive à la volonté de Dieu. Elle la sentait imprimée en son esprit et en avait une telle assurance qu'elle disait parfois à Dieu : « Pour tout ce que je penserai, dirai et ferai, j'ai confiance en toi que tu ne me laisseras pas faillir. »

En cette âme l'intelligence fut ainsi disposée qu'elle ne chercherait jamais à comprendre quoi que ce soit au ciel ni sur terre, ni même les opérations spirituelles qui la concernaient elle-même. Elle agit ainsi de façon que jamais plus elle ne chercha rien en soi ni en autrui.

Tu pourrais ici poser une question et dire : A quoi donc s'appliquait l'activité de l'intelligence ? Je réponds que toutes les puissances de l'âme étaient continuellement actives en Dieu. Quand il y avait quelque chose à faire, à ce moment même qu'il fallait l'accomplir, il lui était donné à connaître ce qu'elle devait faire, et aussitôt après la porte se refermait.

Quant à la mémoire, elle n'aurait pu l'expliquer davantage, parce que rien ne lui restait, comme si elle était sans capacité de se

souvenir ni de comprendre. Cela ne se produisait pas en forme de discours humain. Comme elle était toute en acte, elle voyait et agissait du même coup. On se rendait compte facilement que c'était Dieu qui agissait, tandis qu'elle restait tellement absorbée qu'elle n'avait ni temps ni lieu, ni volonté ni liberté de se tourner d'un autre côté que celui où Dieu subitement la tournait. Elle ne pouvait considérer autre chose sinon ce que Dieu d'un instant à l'autre lui proposait. De cette façon elle était tout attentive à ses actes au moment où elle avait à les faire. Passé ce moment, le souvenir lui passait aussi. Tout comme si elle n'avait pas été la même qui avait agi, il ne lui en demeurait rien.

Même phénomène dans le sentiment, que l'Amour lui enleva dès le principe, au point qu'elle ne pouvait avoir d'affection à nulle chose créée ou incréée, ni en Dieu même pour ce qui est sentiments, visions, goûts et satisfactions spirituels. Elle voyait les autres faire grand cas de ces choses ; elle, au contraire, les avait en horreur et les fuyait autant qu'elle pouvait. Mais plus elle les voulait fuir et plus elle en était comblée.

[...]

Cette rectitude de volonté la tenait sur ses gardes, toujours renfermée en Dieu, au point que ne pouvaient s'insinuer les illusions, imaginations, inspirations ni aucune lumière, rien qui n'eût pas été immédiatement en Dieu.

Après que Dieu lui eut déchargé les épaules de son moi, l'esprit se trouva tout dégagé et apte à faire de grandes choses. L'instinct d'amour que Dieu lui avait donné dès qu'elle se vit séparée d'elle-même, se trouva si dégagé et d'une telle puissance et grandeur qu'il n'y avait lieu, en dessous de Dieu, où il pût trouver repos. Alors Dieu, voyant cette âme ainsi disposée et préparée, lui jeta du ciel le bout de ce lien très saint de l'amour pur, net et droit, par lequel il la tenait continuellement occupée en lui. Elle aussitôt, comme il descendait, lui répondait aussi, c'est-à-dire en pureté. car son moi ne pouvait le toucher, le voir ni l'entendre d'aucune façon. Elle laissait courir l'eau claire comme elle descendait de la source vive. Et par le moyen de cet amour, à cause de sa grande pureté, elle découvrait toute paille fût-ce la plus menue, qui à ses yeux pouvait lui faire tort. Et si elle avait pu expliquer l'extrême gravité du moindre empêchement, les coeurs de diamant seraient, de terreur, tombés en poussière.

CHAPITRE XVIII

[...]

Je ne veux pas d'un amour qui soit pour Dieu ni en Dieu ; je ne puis souffrir ce mot de pour, ni celui d'en, parce qu'ils indiquent à mes yeux quelque chose qui pourrait être intermédiaire entre Dieu et

moi. C'est ce que l'amour pur et net ne peut supporter, à cause de sa souveraine pureté et netteté. Cette pureté et netteté d'amour est aussi grande que Dieu même puisqu'il est son être propre.

[...]

Chaque jour je sens qu'on m'enlève des brins de paille. Ce pur amour les rejette tous. Il s'y applique avec grand zèle, ses yeux pénétrants découvrent les moindres imperfections cachées, qui aux yeux d'un autre amour paraîtraient des perfections. De ce travail Dieu se charge, l'homme ne s'en avise pas. Il ne peut discerner ces imperfections, pour cette raison aussi que s'il les apercevait il n'en pourrait supporter la vue. Dieu lui montre toujours son travail achevé comme s'il n'y restait plus aucune imperfection, mais par ce moyen il ne cesse de les lui enlever, bien qu'elles soient inconnues à toute intelligence.

Et puisque, comme on dit, les cieux ne sont pas purs devant Dieu, il faut comprendre qu'une telle pureté ne peut être discernée que par une lumière surnaturelle. Sans que l'homme s'interpose, elle y travaille à sa manière et purifie toujours davantage le vase, qui se voit toujours et paraît à lui-même parfaitement purifié. Dieu agit en cela de façon cachée. La raison en est que l'homme qui est tout donné aux mains de Dieu, ne veut et ne peut vouloir en soi autre chose que la vertu et la perfection de Dieu. Comprenant quelle est aux yeux de Dieu la gravité d'un seul fêtu d'imperfection, s'il en apercevait en soi, si opposés à Dieu et si nombreux, comme Dieu de jour en jour les y découvre et les arrache, il serait impossible que de désespoir il ne tombe pas en poussière. C'est pourquoi Dieu les lui enlève peu à peu sans que l'homme s'en aperçoive. Aussi longtemps que nous sommes en cette vie présente, sa douce bonté ne fait pas autre chose en nous.

Quand ce Dieu aimant nous appelle hors du monde, il nous trouve pleins de vices et de péchés ; d'abord il nous donne le goût de la vertu, puis il nous excite à la perfection, ensuite par grâce infuse il nous conduit au véritable anéantissement, et enfin à la vraie transformation.

Dieu conserve ce bel ordre pour mener l'âme dans la voie. Mais quand l'âme est annihilée et transformée, alors elle n'agit plus, ne parle plus, reste sans vouloir, sans sentiment à l'intérieur et à l'extérieur qui puisse la mouvoir. En toute chose, c'est Dieu qui la dirige et qui la guide sans l'aide d'aucune créature.

L'état de cette âme à ce stade est un sentiment d'une telle paix et d'une telle tranquillité, qu'il lui semble être toute immergée de coeur et d'entrailles, à l'intérieur comme à l'extérieur, dans une mer de très profonde paix. Elle n'en sort jamais, quoi qu'il puisse lui arriver en cette vie ; elle se tient immobile, imperturbable,

impassible, tellement qu'elle n'éprouve, lui semble-t-il, dans son humanité et dans son esprit, à l'intérieur et à l'extérieur, rien autre chose qu'une paix souverainement douce. Elle est si remplie de cette paix que si on lui comprimait les chairs, les nerfs et les os, on n'en exprimerait que de la paix.

[...]

Plus j'avance, mieux je vois chaque jour que la fin pour laquelle l'homme est fait n'est autre certainement que d'aimer et se réjouir dans ce saint et pur amour.

C'est pourquoi quand l'homme est parvenu par grâce à ce port désirable du pur amour il ne peut plus faire autre chose, quoi qu'il veuille et s'efforce là-contre, qu'aimer et se réjouir. Cette grâce que Dieu fait à l'homme est si admirable et tellement au-dessus de tout désir et de toute pensée humaine que sans nul doute, dès cette vie présente, il se sent déjà participant de la gloire bienheureuse.

CHAPITRE XIX

Un jour un frère prêcheur - soit qu'il parlât ainsi pour l'éprouver, soit par quelque fausse présomption, comme il arrive souvent - lui dit qu'il était plus apte qu'elle à l'amour.

[...]

Quand il eut longuement parlé sur ce thème, il vint à la bienheureuse Catherine une ardente flamme de ce pur amour incapable de supporter dans son zèle pieux le thème qu'il développait. Elle en eut le coeur tout enflammé, se dressa debout avec une telle ferveur qu'elle paraissait hors d'elle-même, et elle lui dit :

Si je croyais que votre habit pût me faire grandir seulement d'une étincelle d'amour, je vous l'arracherais n'importe comment s'il ne m'était pas accordé de l'avoir autrement. Qu'ensuite vous ayez plus de mérites que moi par votre renoncement fait pour Dieu et par l'organisation de la vie religieuse, qui vous donne de continuelles occasions de mérite, je l'accorde. Mais ce n'est pas cela que je cherche, tout cela je vous le laisse. Mais que je ne puisse l'aimer autant que vous, jamais, et d'aucune façon vous ne me le ferez admettre.

Elle disait cela avec tant de ferveur et de force que ses cheveux se dénouèrent et en tombant se répandirent sur ses épaules. Elle paraissait transportée hors d'elle-même par le feu de son zèle, mais avec une telle décence, une telle grâce que tous les assistants en étaient dans l'admiration, édifiés et contents. Elle ajoutait :

L'amour ne peut être entravé, et s'il l'est, ce n'est pas cet amour-là tout pur et tout net.

[...]

Elle était un jour fort affligée et tourmentée par son humanité qui aurait voulu, pour soutenir une vie affaiblie et infirme, user de choses licites et permises dont elle jugeait que par nature et nécessité elle ne devait pas être privée. Dieu lui fit entendre intérieurement connurent elle devait faire. Il lui disait ainsi :

Je ne veux pas que jamais plus tu tournes les yeux sinon vers l'amour, et je veux que là tu te fixes, et garde-toi de t'en détourner pour quelque changement qui survienne en toi ou en d'autres, à l'intérieur ou à l'extérieur. Décide-toi à être comme morte à toute autre chose, parce que celui qui a confiance en moi ne doit pas douter de soi.

C'est pourquoi je te notifie que tout cela : raisons, pensées, hésitations, doutes que l'homme peut avoir à l'égard de l'esprit, tout cela procède de la détestable racine de son moi.

Cela arrive principalement à ceux qui sont tirés par le pur amour, parce que celui-ci veut traverser et dépasser toutes les pensées humaines. Il ne veut s'arrêter ni à la raison ni au jugement de l'homme ; il ne veut vivre ni dans l'âme ni dans le corps d'après leur nature, mais veut agir en tout au-dessus du pouvoir de cette nature., Quand parle le pur amour, il parle toujours au-dessus de la nature ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit est toujours au-dessus de la nature. Par là se peut comprendre pourquoi il ne peut être entravé, moins encore vaincu, cet amour pur qui n'est autre que Dieu.

Les empêchements qui peuvent se présenter, viennent tous de cette nature qui tient l'homme en servitude, tandis qu'elle s'inquiète beaucoup plus d'elle-même que de l'esprit. Mais quand Dieu sépare de l'esprit la partie inférieure de l'homme, alors l'esprit est tout à fait libre et agit en tout sans crainte et sans attention à rien. Sa liberté est d'une telle excellence et d'une telle dignité que si elle se voyait entravée par une paille minuscule, pour l'enlever elle tiendrait pour rien n'importe quelle souffrance.

CHAPITRE XX

[...]

Mais Dieu veut que la foi ait son mérite, et non que l'homme fasse le bien par propriété. Il va le menant petit à petit. Il lui donne une connaissance toujours proportionnée à la capacité de la foi. Il l'amène ensuite à une lumière si vive sur les choses d'en haut par la claire et certaine connaissance qu'il en reçoit dès cette vie, que dans un homme illuminé à ce point et rempli des joies célestes semble défaillir la foi. Quand il en éprouve la douceur, quoique soit peu de chose ce qui est accordé ici-bas, il en demeure stupéfait et ne

comprend pas que tous les hommes ne se mettent pas en quête de tant de douceur et de suavité.

D'autre part si l'homme savait ce qu'il devra subir plus tard, s'il vient à mourir dans l'infortune du péché, je m'assure que dans la peur qu'il en aurait, il se laisserait non seulement tailler, mais hacher menu et revenir à la vie, et se laisser hacher de nouveau, et ainsi jusqu'au jour du jugement et au-delà, si c'était possible, plutôt que de commettre un seul péché. Mais Dieu ne veut pas que l'homme laisse de mal faire par peur, parce que s'il était envahi par la crainte jamais l'amour n'y pourrait entrer. Il veut que ce soit seulement par amour. Aussi ne lui accorde-t-il pas de voir un si épouvantable spectacle. Cependant il en montre quelque chose à ceux qui sont revêtus de son amour pur et si absorbés en lui que la crainte ne peut plus pénétrer en eux. La lumière de l'amour, en effet, pénètre partout, jamais une porte ne lui est fermée, elle voit au ciel et sur terre plus de choses que la langue n'en peut exprimer. Ainsi Dieu l'attire par des stratagèmes de douceur et des voies suaves. Voilà comment il agit avec qui se laisse conduire par foi, qui reconnaît la main toute bonne de Dieu et ne la refuse pas, mais au contraire la prend et la tient fortement et la suit « comme une jument » (PS., 72, 23).

[...]

CHAPITRE XXI

Cette bienheureuse, illuminée par la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde (Jean, 1, 9), voyait intérieurement les merveilles que le Dieu amour accomplit dans une âme qui se donne à lui généreusement tout entière. D'où elle voyait comment est fait l'amour net et pur qui se répand dans l'âme. À le considérer si pur, si droit, si net, elle comprenait qu'il n'est autre que Dieu même, qui est amour béatifiant, et rien autre chose, c'est-à-dire sans autre cause que lui-même. Et ce pur amour est de telle nature qu'il ne peut faire autre chose que d'aimer. Il rejaillit plus ou moins dans la créature, dans la mesure où le sujet est capable de recevoir la grâce, et selon la droiture avec laquelle il s'adapte à la conformité de cet amour. Il faut en effet que l'amour réponde à l'amour, et à égalité. Si cette égalité venait à manquer, ce ne serait pas le vrai et pur amour. Il serait contaminé d'amour-propre, qui est si contraire au pur amour que rien ne peut l'être davantage. L'âme ne peut trouver de repos tant que les eaux qui sortent d'elle ne soient aussi claires qu'elles lui arrivent de la source divine. Voilà le sentiment dont il est dit qu'en cette vie c'est un goût de vie éternelle.

[...]

Aussi disait-elle :

Si grand était le sentiment que je goûtais dans cette douce union qu'il n'y a pas à s'étonner si j'étais hors de moi ; je ne voyais rien sinon Dieu seul, sans moi et hors de moi. Cette vue cause une telle absorption qu'on ne peut voir ni vouloir ni goûter autre chose. Notre être tant du corps que de l'âme reste comme une chose morte sans agir ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Quel besoin y a-t-il de parler en tant de mots d'une chose à ce point hors de mesure et inexprimable? De sa grandeur et de son excellence je me sens incapable de rien dire.

[...]

CHAPITRE XXII

[...]

La foi, il me semble l'avoir totalement perdue ; l'espérance est morte, parce qu'il me semble avoir et tenir avec assurance ce qu'autrefois je croyais et espérais. Je ne vois plus d'union, parce que je ne sais et ne puis plus rien voir que Dieu seul, lui seul, sans moi. Je ne sais où j'en suis, je ne cherche pas à le savoir et ne voudrais pas en apprendre quelque chose. Je suis ainsi placée et submergée en la fontaine de son immense amour, comme si j'étais au fond de la mer sous toutes les eaux, et que d'aucun côté je ne puisse toucher ni voir ni ouïr rien d'autre que l'eau. Ainsi je suis noyée en ce doux feu d'amour dont je ne puis rien comprendre de plus, sinon que c'est tout amour.

[...]

CHAPITRE XXIII

[...]

Tu me commandes d'aimer mon prochain, et moi je ne puis aimer que toi ni admettre aucun mélange avec toi. Comment ferai-je donc? À quoi il lui fut répondu intérieurement :

« Celui qui m'aime, aime encore tout ce que j'aime. Il suffit que pour le salut du prochain tu sois prête à lui faire à l'âme et au corps tout ce qui serait nécessaire. Cet amour est sûr parce qu'il est dégagé de la sensibilité puisque le prochain est aimé non en lui, mais en Dieu. »

Et parlant de cet amour pur, elle disait :

Avant que Dieu créât l'homme, l'amour était pur et simple sans avoir aucun regard de propriété, parce qu'il n'y avait pas où regarder. Quand Dieu donc créa l'homme, il ne se décida pas pour autre chose que son pur amour. Pour faire une créature si belle et si grande, avec tout ce qui la concerne, il n'eut d'autre motif ni d'autre but que son pur et simple amour lui-même. C'est pourquoi, de même que cet amour ne néglige rien, quelque avantage ou

désavantage qu'il y rencontre, et ne vise à autre chose, sans aucun détour, qu'à la nécessité et à l'unité de l'aimé, ainsi l'amour de l'aimé doit retourner vers celui qui l'aime de la même manière et sous la même forme qu'il est venu vers lui. Dès lors cet amour qui n'a de regard pour rien sinon pour l'Amour ne peut avoir peur de rien, puisqu'il n'a pas de regard pour son propre moi.

Elle disait encore :

Non seulement l'amour pur ne peut sentir la peine, mais il ne peut comprendre ce que c'est que peine ou tourment, fût-ce comme ceux de l'enfer ni penser à ceux qui lui en feraient. S'il lui était possible d'endurer toutes les peines au degré qu'endurent les démons et les damnés, il ne pourrait jamais dire que ce sont des peines. C'est que quand il se rendrait compte de la peine et en sentirait la morsure, il serait par le fait même hors de cet amour. Le vrai et pur amour a tant de force qu'il se tient toujours fixé et immobile en celui qui l'aime ; il ne laisse jamais la liberté de voir ou entendre autre chose que le pur amour. En vain s'efforce qui voudrait lui faire remarquer les choses du monde. Il reste immobile et immuable en son amour, tel qu'un mort.

[...]

CHAPITRE XXIV

[...]

C'est pour cela qu'elle disait :

Ceux qui voient combien importe l'oeuvre spirituelle, c'est-à-dire combien importe l'offense de Dieu ou sa grâce, ne peuvent tenir compte d'autre souffrance ni d'autre enfer que cette offense. À leurs yeux toutes les autres peines que l'on peut endurer en cette vie, en comparaison de celle-là, sont des soulagements. À l'opposé, tout ce qui est en-dessous de Dieu avec apparence de bien, en comparaison peut s'appeler mal. Mais je sais bien que celui qui n'en fait pas l'expérience l'entendra malaisément.

D'un autre côté, je ne puis comprendre que l'homme soit aveugle à ce point. Comment ne voit-il pas que tout ce à quoi Dieu ne correspond pas, tout ce que Dieu ne soutient de sa grâce, n'est que peine, chagrin, amertume, colère, mélancolie, tristesse, malheur, même en cette vie ?

[...]

Quand j'ai eu cette vue qui m'a fait voir combien importe l'ombre d'un tout petit acte contre Dieu, je ne comprends pas comment je n'en suis pas morte. Je dis alors : Je ne m'étonne plus que l'enfer soit si horrible, puisqu'il est l'effet du péché. (...) Cette vue que j'en ai eue, en effet, toute petite et qui ne dura qu'un instant, si elle avait

duré un peu plus, mon corps, eût-il été de diamant, aurait été réduit au néant.

Pour conclure, tout ce que j'en ai dit me paraît mensonge à côté de ce que j'en ai saisi dans mon esprit quand je faillis mourir de cette vue rapide. Tout mon sang se glaçait par tout mon être et ma défaillance fut telle que je croyais trépasser. Mais la bonté de Dieu a voulu de plus que je puisse le raconter.

[...]

CHAPITRE XXV

[...]

Elle disait :

Cet amour-propre, quand il est dans sa vraie nature est ainsi fait : D'abord il n'a cure du dommage de l'âme et du corps, ni du prochain, ni de la renommée, ni des biens personnels ou d'autrui. Pour satisfaire sa propre volonté il est cruel à lui-même et aux autres ; il refuse de céder pour aucune opposition qui se puisse imaginer. Quand l'amour-propre a décidé de faire quelque chose, il ne change ni pour flatteries ni pour menace de malheurs si grands qu'ils soient. Pour faire sa volonté il n'a cure de servitude, d'esclavage, ni de pauvreté, de déshonneur ni de maladie, de purgatoire, de mort ou d'enfer. De tout cela il ne voit et ne comprend l'importance, car il est aveugle.

Si tu lui disais : Laisse ton amour-propre et tu gagneras de l'argent, tu vivras en santé, tu auras en ce monde tout ce que ton coeur pourra désirer et ensuite tu iras certainement en paradis, - il rejette tout cela, parce que son coeur ne peut apprécier d'autre bien ou d'autre mal temporel ou éternel, que celui qu'il porte imprimé par amour-propre. De tout le reste il fait fi et le tient pour rien.

[...]

Elle disait encore :

Et de même que l'amour-propre ne peut savoir ce que c'est que l'amour nu, ainsi l'amour nu ne peut comprendre comment, dans ce qu'il connaît en vérité, il y ait ou puisse y avoir de la propriété. Il ne voudrait à aucun prix qu'il existe une chose qu'il puisse dire sienne. La raison en est que cet amour nu voit toujours la vérité et même ne peut voir autre chose. Or la vérité est, de sa nature, communicable à tout le monde, elle ne peut appartenir en propre à personne. L'amour-propre, au contraire est à lui-même un empêchement, il ne peut ni croire ni voir la vérité. Et même, s'il croit la posséder, il la tient pour ennemie, une étrangère lointaine et inconnue.

Mais l'amour-propre spirituel est beaucoup plus subtil et dangereux que l'amour-propre corporel, Son poison est très pénétrant ; fort peu

s'en gardent, car il se cache beaucoup mieux sous une grande subtilité, c'est-à-dire sous couleur de sainteté, de nécessité, quelquefois de charité, de compassion et sous une infinité d'apparence dont il se couvre. En voulant les dénombrer, il me semble voir une plage immense de sable, et le coeur me manque rien qu'à y penser.

[...]

S'il en est ainsi, je ne vois à cette maladie si incurable d'autre remède que Dieu même. S'il ne nous en guérit pas ici-bas par sa grâce, il nous la fera purger plus tard, à nos dépens, au purgatoire. Il est en effet indispensable, avant de pouvoir contempler la pure face de Dieu, que nous nous purifions de toute notre souillure jusqu'à ce que nous soyons rendus purs et sans tache.

[...]

Ceci est un des effets du divin amour. Il met l'homme dans une telle liberté, une telle paix et un tel contentement, qu'il lui semble être en paradis dès cette vie. Il demeure si fermement fixé et attentif en cet amour, qu'il ne peut parler d'autre chose, ni penser à autre chose ni vouloir autre chose, ni faire d'aucune créature plus de cas que si elle n'existait pas.

Ce divin amour est notre vrai et propre amour, il nous sépare du monde et de nous-mêmes et nous unit à Dieu, et quand cet amour divin se répand dans nos coeurs, à quoi peut-il encore s'arrêter en ce monde ou en l'autre ?

[...]

Pour finir on peut connaître par l'expérience de chaque jour que l'amour de Dieu est notre repos, notre joie et notre vie. L'amour-propre est au contraire une tension continuelle et une tristesse, notre mort en cette vie et en l'autre.

CHAPITRE XXVI

Cette sainte âme disait :

Je vois trois moyens que Dieu emploie pour arriver à purger la créature. Le premier, quand il lui donne un amour nu de telle sorte qu'elle ne puisse plus vouloir - à supposer qu'elle veuille - ni voir autre chose que cet amour. Cet amour est à ce point dépouillé et net qu'il lui fait voir toutes les broutilles de l'amour-propre. Établie dans cette vue véritable, l'âme ne peut plus être abusée par son propre moi. Celui-ci est réduit à désespérer de lui-même à tel point qu'on ne peut rien lui dire qui soit capable de le réconforter, quelle qu'en soit son envie. En conséquence, l'amour-propre se consume peu à peu, puisqu'il faut bien que meure celui qui ne se nourrit pas. Et malgré cela, si grandes sont l'étendue et la malignité de cet amour-propre qu'il accompagne l'homme presque jusqu'à la fin de sa vie.

De cela je m'aperçois bien, moi, puisque de temps en temps je sens mourir en moi beaucoup de penchants qui d'abord paraissaient bons et parfaits. Une fois qu'ils ont été consumés, je comprends qu'ils étaient dépravés et imparfaits, selon le degré de mon infirmité spirituelle et corporelle que je ne voyais pas et que je croyais ne plus avoir. Il est donc nécessaire d'acquérir une vue si fine que tout ce qui d'abord paraissait parfait devienne et à la fin se découvre imperfection, vol et malheur. Tout cela se découvre et se distingue au miroir de la vérité c'est-à-dire de l'amour pur, qui montre tout ce qui auparavant paraissait droit.

La seconde manière que j'ai vue, et qui me plaît beaucoup plus que la précédente, c'est quand Dieu donne à l'homme un esprit absorbé en grande peine, par quoi il lui fait voir ce qu'il est en vérité, c'est-à-dire combien il est vil et abject. Cette vue le tient continuellement en excessive privation de toute chose qui puisse avoir saveur de bien, de sorte que le moi ne trouve plus à se nourrir d'aucune façon. Ne pouvant se nourrir (ayant au contraire la vue continue de ce moi si mauvais qu'il n'y peut rien entrer de bon) force est bien qu'il se consume. Il doit finalement reconnaître que si Dieu n'y met la main en lui donnant son être divin par quoi lui sera enlevée cette vue si déplaisante, jamais, jamais il ne sortira de cet enfer qu'il porte en soi.

Quand Dieu ensuite, à cette vue de totale désespérance de soi ajoute la grâce de l'enlever, alors l'âme demeure en grande paix et consolée.

Le troisième moyen est encore plus excellent que les précédents. C'est quand Dieu donne à la créature un esprit tout absorbé en lui, de telle façon qu'elle ne sait penser à autre chose, à l'intérieur ou à l'extérieur, que ce Dieu même. De tout ce qui la concerne, quelles que soient ses affaires et occupations elle ne peut rien penser ni faire cas, sinon pour autant que l'exige l'amour de Dieu. Aussi paraît-elle une chose morte au monde, parce qu'elle ne peut se satisfaire en rien et ne sait ce qu'elle veut au ciel ni en terre. Il lui vient en même temps une telle pauvreté d'esprit qu'elle ne sait ce qu'elle fait ni ce qu'elle a fait et ne pourvoit à ce qu'elle aurait à faire en quoi que ce soit, quant à Dieu et quant au monde, pour elle-même et pour le prochain. C'est que Dieu ne lui donne aucune vue qui la nourrisse, mais il la tient contre lui en union et en suave fusion. En cet état l'âme est riche et pauvre à la fois, ne peut rien s'approprier ni se nourrir de rien. Il faut donc qu'elle se consume, qu'elle reste à la fin perdue en elle-même et qu'ainsi elle se retrouve en Dieu. Elle était en lui déjà sans doute, mais ne savait comment elle y était.

Il y a encore la voie de la vie religieuse dont je ne dirai pas plus, parce que tous de toute façon doivent passer sous l'une ou l'autre

de ces trois voies susdites, et aussi parce que d'autres en ont traité au long et au large.

CHAPITRE XXVII

[...]

Cette âme avait sans cesse de tels élans du coeur et de si grande force qu'elle en tombait souvent malade. On la soignait comme pour une maladie corporelle, alors que son mal était feu de l'esprit, on lui appliquait des ventouses pour faire respirer le coeur et lui rendre la parole. Mais cela servait de peu. Elle avait des suffocations violentes, elle perdait la parole, on la croyait proche de mourir. Comme on ne discernait pas l'opération divine, on lui donnait des remèdes qui lui faisaient du tort. Très obéissante, elle les prenait. On comprit ensuite que Dieu était l'auteur de ces choses. On se mit à laisser passer les assauts divins le mieux possible sans médecine, on se contentait de la soutenir en l'entourant de soins et de vigilance.

Par suite de ces élans elle avait très souvent au coeur un si grand feu qu'il lui devenait impossible de parler, ou si doucement qu'on l'entendait et la comprenait à peine. On ne savait que faire pour la soulager ; ses dévots qui l'entouraient en restaient interdits. Elle disait :

En ce moment je sens mon coeur réduit en poussière, je me sens consumer d'amour.

Alors pour soulager son humanité, elle se retirait seule dans une chambre, s'y jetait à terre de tout son long et criait :

Amour, je n'en puis plus !

Elle restait ainsi, poussant de grandes plaintes, se tordant comme une couleuvre et jetant de grands soupirs au point d'être entendue de tous ceux de la maison. Il fallait bien pour la garder en vie, qu'on usât de toute sorte de remèdes selon l'humanité pour soulager son esprit de ce feu intérieur. Oh ! que de fois il fallut recourir à ces remèdes, car on voyait clairement qu'autrement elle n'eût pu le supporter. Elle disait qu'il lui semblait quelquefois avoir l'esprit sous la meule qui lui écrasait l'âme et le corps. Souvent aussi elle se promenait au jardin et parlait aux plantes et aux arbres, en leur disant:

N'êtes-vous pas aussi des créatures, oeuvre de mon Dieu? Et vous, ne lui êtes-vous pas obéissantes ?

Elle se répandait en beaucoup de propos semblables, elle arrivait à obtenir quelque réconfort, répétant cela pendant un certain temps, soupirant avec tant de force qu'on l'entendait sans qu'elle s'en rendît compte. Quand elle s'en apercevait ou qu'elle voyait

quelqu'un, aussitôt elle se taisait et à qui la cherchait elle répondait avec à-propos d'après l'ordre des choses de la vie humaine.

CHAPITRE XXVIII

[...]

Elle disait souvent :

Si je mange ou bois, si je vais ou reste, si je parle ou me tais, si je dors ou veille, si je vois, entends ou pense, si je suis à l'église, à la maison ou sur la place publique, si je suis malade ou en santé, si je meurs ou ne meurs pas, à toute heure et à tout moment de ma vie, je veux que tout soit en Dieu et pour Dieu dans le prochain. Et même je voudrais être incapable de vouloir, de faire, ou penser ou parler excepté ce qui est la volonté de Dieu ; et la part en moi qui s'y opposerait, je la voudrais réduite en poussière et répandue au vent.

[...]

CHAPITRE XXIX

[...]

Elle disait à ses amis.

Si tu as peine ou consolation, si grandes qu'elles soient, n'en dis rien sinon à ton confesseur, parce que cette absorption que tu éprouves en ton esprit vient peut-être de Dieu ; elle te garde de quelque défaut que tu commettrais si tu n'étais ainsi absorbé.

Elle voyait que tout est nécessaire de ce que Dieu nous envoie d'épreuves, lui qui n'a d'autre intention que de consumer tous nos mauvais penchants, tant au dehors qu'au dedans. Elle voyait que toutes les vilénies, injures et mépris, la maladie, la pauvreté, l'abandon de la part des parents et des amis, les tentations du démon, les confusions et tout ce qui va contre notre humanité, tout cela nous est souverainement nécessaire. Par leur moyen nous pouvons combattre nos penchants mauvais, les vaincre, les éteindre jusqu'à n'en faire plus aucun cas. Et même, aussi longtemps que les adversités nous paraîtront amères, tant qu'elles ne nous seront pas devenues douces pour Dieu, nous ne pourrons contracter avec lui cette union. Si quelqu'un craint donc qu'il puisse lui arriver une chose bonne ou mauvaise capable de le séparer de l'amour de Dieu, c'est un signe qu'il n'est pas encore fort dans la vraie charité. C'est pourquoi l'homme ne devrait rien craindre, hormis l'offense de Dieu. Il faut que tout le reste, en comparaison, lui soit comme chose qui n'est pas et ne peut jamais être, et ceci vaut même de l'enfer avec tous ses démons et ses tourments.

[...]

Elle gardait son esprit purgé de tout empêchement de chose créée, au point que lorsqu'elle avait à faire quelque fonction qui réclamât

l'attention de l'esprit, elle l'expédiait le plus lestement qu'elle pouvait. Elle avait purifié ses affections et noyé tous les sentiments de l'âme et du corps et demeurait dans une telle paix, une telle union, avec un tel feu d'amour, qu'elle paraissait toujours comme hors d'elle-même.

Elle disait en ce sens :

Dieu s'est fait homme pour me faire Dieu ; je veux donc devenir tout entière Dieu par participation.

Elle disait encore qu'il lui semblait recevoir de Dieu dans son âme un continuel rayon d'amour qui les liait l'un à l'autre par un fil d'or dont elle ne craignait pas qu'il se rompe jamais. Cela lui avait été donné dès le début de sa conversion ; par suite toute crainte servile et mercenaire lui avait été ôtée, en sorte qu'elle n'avait plus peur de perdre Dieu. Au contraire son doux Seigneur lui donnait tant de confiance que lorsqu'elle était attirée à demander quelque chose qu'il voulait lui donner, il lui était dit dans l'esprit : « Commande, parce que l'Amour le peut faire. » En retour elle obtenait tout ce qu'elle demandait avec toute l'assurance imaginable.

[...]

Elle disait encore :

L'amour de Dieu est proprement l'amour de nous, puisque nous sommes créés par cet Amour, mais l'amour de toute autre chose se doit appeler exactement haine de nous-mêmes, attendu qu'il nous prive de notre propre amour qui est Dieu. Aime par conséquent qui t'aime, c'est-à-dire Dieu ; laisse qui ne t'aime pas, c'est-à-dire, toute autre chose en dessous de Dieu, puisque toutes ces choses sont ennemies de ce vrai Amour.

[...]

CHAPITRE XXX

[...]

À y voir tant d'amour pour nous, un autre amour pour lui rejaillirait en nous. En cet amour on ne pourrait voir ni peine ni dommage en tout ce qui vient de lui. Celui qui serait en enfer avec cette vue ne pourrait souffrir, parce que l'âme amoureuse ne craint aucune souffrance et ne tient compte de rien excepté l'offense de Dieu. Et pour cette raison elle dit qu'elle serait plus contente d'être en enfer que d'être Dieu dans son paradis, si c'était possible, plutôt que de faire ou penser chose si petite qu'on veut contre le bon plaisir de Dieu ; de tout le reste elle n'a cure, L'amour ne peut consentir non seulement à commettre l'offense, mais pas même à la voir.

[...]

Elle disait donc:

Je vois les portes du paradis ouvertes de la part de Dieu à qui veut entrer. Dieu est la souveraine miséricorde, il se tient les bras ouverts pour nous recevoir en sa compagnie. Mais je vois clairement qu'en cette divine essence, il y a une telle netteté et une telle pureté qu'il est impossible de l'imaginer si peu que ce soit. En conséquence, un homme qui aurait en soi une imperfection pas plus grande qu'une patte de mouche se jetterait en mille enfers plutôt que de paraître devant Dieu avec cette imperfection. Aussi l'âme voyant que le purgatoire a été constitué par disposition divine pour purger ces imperfections, s'y plonge. Elle voit en cela une grande miséricorde.

[...]

CHAPITRE XXXI

[...]

Elle disait donc, dans cette ferveur et cette lumière :

Tu verras que Dieu veut tout ce que nous voulons, nous ; il ne vise pas à autre chose qu'à notre utilité spirituelle. Mais l'homme dans son imperfection, ne voit pas cela. Plus il se conforme au divin vouloir, plus il se dépouille de son imperfection, plus aussi il s'approche de la perfection, En conséquence, quand il en vient à ne plus pouvoir s'écarter de la divine volonté, alors il devient tout parfait, tout uni et transformé au doux Seigneur.

[...]

À un esprit humilié, disait-elle, Dieu donne une lumière surnaturelle par laquelle il voit plus de choses et de beaucoup plus élevées qu'il ne pouvait auparavant. Il les voit avec plus de certitude et plus de clarté, sans hésitation aucune. Il ne procède plus par degrés distincts, ni peu à peu, mais il lui est donné en un instant par une nouvelle lumière d'en haut tout ce que Dieu veut qu'il sache. Il le sait avec tant de certitude qu'il serait impossible de l'amener à croire autre chose. Il ne lui est montré rien de plus qu'il n'en a besoin pour lui-même ou pour les autres, selon ce qui est nécessaire pour conduire la créature à une perfection plus haute. Cette lumière n'est pas le fruit de sa recherche. Dieu la lui donne quand il veut, et l'homme, pour sa part, ne sait comment il arrive à savoir ce qu'il lui est donné de savoir. Et si même il cherchait à en savoir un peu plus qu'il ne lui est donné, il n'avancerait pas, il resterait comme un caillou qui ne peut rien absorber. Cette lumière surnaturelle, celui-là ne peut l'avoir qui n'a pas dépouillé l'entendement naturel. La raison en est que lorsque notre entendement naturel se met en quête notre imperfection l'accompagne ; Dieu le laisse chercher tant qu'il peut et à la fin il l'amène à reconnaître son imperfection. Celle-ci

une fois reconnue, Dieu lui donne cette lumière qui jette l'entendement par terre ; ainsi prosterné il ne cherche plus autre chose. Il dit à Dieu ; C'est toi qui es mon entendement. Je saurai ce qu'il te plaira que je sache. Je ne me fatiguerai plus à chercher, mais je resterai dans ma paix avec ton entendement qui occupe mon esprit.

[...]

Quant à la mémoire, celle-ci ne peut retenir quoi que ce soit de façon durable. Elle ne peut retenir que pendant ce court moment où le souvenir lui vient. Si tu lui dis une chose à un moment donné, en un clin d'oeil elle l'oublie. Et si on dit : Nous ferons ceci ou cela, tout aussitôt cela lui sort de la mémoire, surtout s'il s'agit de choses du monde. Mais Dieu pourvoit à tout ce qu'il faut pour l'honneur divin ou pour la vie parmi les hommes et ne lui laisse commettre aucune faute, il a soin qu'en temps et lieu elle ait les avertissements nécessaires. On dirait qu'au moment voulu quelqu'un se tient à son oreille pour l'avertir de tout ce qu'elle doit faire en ce moment. Dieu arrange ainsi les choses afin que l'esprit n'ait rien qui l'arrête, il empêche que rien de bien ni de mal ne se fixe en sa mémoire, comme si elle n'en avait pas. En échange il lui donne une certaine occupation intérieure et il l'y tient tellement submergée qu'elle se croit au fond de la mer. Occupée à une si grande chose, elle ne peut exercer son activité naturelle, mais étant anéantie et abîmée dans cette mer, elle reçoit une telle participation de la tranquillité divine que cela suffirait pour adoucir l'enfer. Quand l'âme se trouve anéantie par l'opération divine, elle reste en Dieu toute transformée; c'est lui qui la meut en tout et l'emploie à sa manière sans intervention de l'homme.

[...]

CHAPITRE XXXII

Au sujet de l'anéantissement du propre de l'homme, comment il doit se faire en Dieu, elle s'expliquait de cette manière.

Prends du pain et mange-le. Après que tu l'as mangé, sa substance passe en nourriture du corps et le reste, l'inutile, est évacué, parce que la nature n'en tire rien d'utile ; même si elle le retenait, le corps en mourrait. Maintenant suppose que ce pain te dise : Pourquoi m'enlèves-tu mon être? Par nature il ne me plaît pas d'être ainsi anéanti. Si je pouvais me défendre de toi je lutterais pour ma conservation, comme c'est naturel à toute créature.

Tu lui répondrais : Pain, ton être est destiné à soutenir mon corps, qui est plus digne que toi. Aussi dois-tu désirer davantage d'atteindre la fin pour laquelle tu es créé que de rester en ton être propre. Parce que de ton être on ne devrait faire aucun cas s'il n'y avait sa fin. On devrait plutôt le jeter dehors comme chose inutile et

morte. C'est ta fin qui te donne cette dignité et tu ne peux y arriver sinon par le moyen de ton anéantissement. Si donc tu vivais vraiment pour ta fin, tu n'aurais cure de ton être, mais tu dirais : Vite, vite, tire-moi de mon être et mets-moi à l'accomplissement de ma fin pour laquelle je suis créé.

C'est ce que Dieu fait de l'homme, qui est créé pour la vie éternelle. Comme le pain agit de deux façons, l'une pour l'entretien de l'homme, et l'autre s'élimine comme chose sans utilité, ainsi l'homme composé d'âme et de corps. Quand il était dans sa première création, avant le péché, l'homme était si pur qu'il n'avait rien de grossier, rien d'inutile.

[...]

Pour revenir au sujet du pain, c'est-à-dire maintenant de l'âme que Dieu transforme en lui-même, je dis que Dieu va réglant et ordonnant les puissances de l'âme jusqu'à les tirer hors de leurs propres opérations. Il arrive ainsi que l'entendement ne peut plus comprendre, ni la mémoire retenir, ni la volonté désirer, mais toutes ensemble ces puissances perçoivent la présence d'une grande chose qui les dépasse, et de cela même il leur reste peu de chose à saisir, parce que Dieu, en augmentant son opération dans cette âme, consume en elle le comprendre et le saisir. De cette façon il jette dehors toutes les activités par lesquelles elle pourrait s'approprier quelque bien spirituel pour soi ou pour d'autres. Faute de cela, elle ne serait pas nette devant les regards de Dieu.

[...]

De même que l'entendement est au-dessus de la langue, de même l'amour est au-dessus de l'intelligence. De cette manière l'homme tout entier est anéanti, à l'extérieur comme à l'intérieur. Il peut dire avec saint Paul : « Je vis, mais non pas moi, en moi vit le Christ » (Galates, 2, 20).

Dés lors, l'âme étant en Dieu, qui a pris possession d'elle et qui agit en elle sans l'être de l'homme et sans sa connaissance, l'homme reste anéanti par l'opération divine. De quelle façon penses-tu que cette âme demeure en Dieu? Ne lui sera-t-il pas permis de dire avec l'Apôtre : « Qui me séparera de la charité de Dieu ? » (Romains, 8, 35) et d'autres paroles enflammées d'amour, qui sont comme rien pourtant, car la puissance de l'amour est infinie. Cette âme ne voit rien par son être propre. Celui-ci de sa nature pourrait s'épouvanter, non seulement de ce qui vient d'être dit, mais de la moindre opposition. Ne voyant en soi ni âme ni corps, mais seulement ce point d'amour net de Dieu en Dieu, elle ne peut rien comprendre à elle-même, ni dire comment elle est formée. Elle n'a plus ni choix, ni visée, ni désir au ciel ou sur terre. Elle ne peut avec cet amour aimer sinon ceux que Dieu veut et Dieu ne laisse son amour

s'accorder qu'à ceux qui se trouvent dans ce point. Par suite, selon le sentiment qui lui vient au coeur, puisque l'un et l'autre amour est net et un même amour en Dieu, elle ne peut même prier pour quelqu'un si Dieu ne met en branle son esprit ; autrement elle ne le peut faire.

CHAPITRE XXXIII

On n'arrivait pas à bien comprendre cette âme, même en étant en relations fréquentes avec elle. Tu la voyais sourire et tu ne savais quel goût avait ce sourire, et ainsi de tous ses autres sentiments, bien qu'elle parût se comporter comme tout le monde. Qui ne la comprenait pas parlait d'elle comme d'une personne quelconque, à ne voir que son comportement extérieur sans façons.

[...]

Cette créature en vint à un tel degré d'éloignement intérieur et extérieur qu'elle devenait incapable d'accomplir ces pratiques pieuses qu'elle avait coutume de faire. Elle se trouvait pour cela privée de toute force du corps et de l'esprit. Elle n'avait dans l'esprit aucun attrait à se confesser ; mais comme elle voulait cependant se confesser à l'accoutumée, elle ne trouvait son être propre en aucune faute, les bras lui tombaient, elle ne savait que dire. À grand effort, elle disait sa coulpe en général, ayant l'impression qu'elle dissimulait. Mais dans cette aliénation même, elle se trouvait absorbée dans une très grande paix dont elle ne s'était pas laissée distraire.

[...]

Cette âme bénie disait :

Aussi longtemps que l'homme peut désigner par son nom quelque perfection, comme serait dire : union, anéantissement, amour pur, ou quelque autre terme de ce genre, avec sentiment, intelligence ou désir, il n'est pas encore bien anéanti. Le vrai anéanti emprisonne tous les sentiments de l'âme et du corps, il reste comme une chose tout entière hors de son être propre. Il sent souvent au coeur comme une liqueur pénétrante, d'une telle force qu'elle tire en soi toutes les puissances de l'âme et du corps. Il demeure comme s'il n'avait plus d'être, d'être intérieur surtout, il est tout perdu. L'extérieur se meut encore un peu, mais si peu qu'on l'entend à peine quand il parle. Il ne peut rire, il ne peut marcher sinon à tout petits pas, il ne peut manger, ne peut dormir, il est réduit à s'asseoir sans pouvoir s'aider d'aucune chose créée. Cela provient de ce qu'il a le coeur tellement serré par le Dieu tout puissant, et sous une telle compression qu'il semble devoir crever d'amour, comme celui de Jacopone³¹. Si le

³¹ 1. JACOPONE DE TODI, Laude 81, fin.

Le coeur et la langue crient:

Dieu tout puissant continue, comme il fait, à lui envoyer tant de fléchettes d'amour, je ne crois pas que la vie soit encore possible à moins d'un miracle. Il me semble déjà voir ce miracle, ne comprenant pas qu'une créature puisse vivre sans un miracle sous de tels assauts. Mais Dieu, lorsqu'il lui fait de ces assauts, ne l'y laisse pas longtemps, sinon elle en mourrait. Il ne fait durer ces impressions que trois ou quatre jours, ensuite il la laisse autant de jours en paix, et ainsi elle peut vivre.

CHAPITRE XXXIV

Au sujet du libre arbitre, cette bienheureuse disait que lorsqu'elle considérait en particulier comment elle-même avait été appelée, qu'elle voyait les grandes choses accomplies en elle par Dieu, il lui paraissait que Dieu l'avait en quelque sorte forcée. Elle ne voyait pas quel consentement elle y avait donné. Bien plus, elle avait été rebelle plutôt que consentante, surtout au commencement, et cette pensée la brûlait d'un feu d'amour.

Mais quand elle en parlait en général, elle disait :

Je dis que Dieu premièrement excite l'homme à se lever du péché, puis avec la lumière de la foi il éclaire l'intelligence, ensuite par un certain goût et une certaine saveur il embrase la volonté. Tout cela, Dieu l'accomplit en un instant, quoique nous l'exprimions en beaucoup de paroles et en y introduisant un intervalle de temps.

Cette oeuvre, Dieu la produit plus ou moins dans les hommes, selon le fruit qu'il prévoit. À chacun est donnée lumière et grâce afin que faisant ce qui est en son pouvoir il puisse se sauver, rien qu'en donnant son consentement. Ce consentement se fait de la manière suivante : Quand Dieu a fait son oeuvre, il suffit à l'homme de dire : je suis content, Seigneur, fais de moi ce qui te plaît, je me décide à ne plus jamais pécher et à laisser là pour ton amour toute chose au monde.

Ce consentement et ce mouvement de la volonté se font si rapidement que la volonté de l'homme s'unit à celle de Dieu sans que lui-même s'en aperçoive, d'autant plus que cela se fait en silence.

Amour! amour! amour!
À qui tait sa douceur
que lui crève le coeur.
Et je crois que crèverait
le coeur qui te goûte
S'il ne criait : Amour ;
il en serait brûlé.

O libre arbitre, de quel bien et de quel mal tu es la cause ! Si tu te privais de toi-même pour Dieu, tu serais vite en liberté, et celle-ci ensuite ne te manquerait plus jamais. Tu verrais clairement que dès cette vie, servir Dieu est en vérité régner. Quand Dieu, en effet, délivre l'homme du péché qui le rend esclave, il le dégage de toute servitude et il l'établit en vraie liberté. Autrement l'homme va toujours de désir en désir sans jamais s'apaiser, plus il a plus il voudrait avoir ; cherchant à se satisfaire, jamais il n'est content. En effet, quiconque a un désir en est possédé ; à cette chose qu'il aime, il s'est vendu ; [...]

CHAPITRE XXXV

Quand Dieu a purifié l'esprit des imperfections contractées par le péché originel et actuel - disait cette âme sainte -, cet esprit est alors attiré vers le lieu pour lequel il a été créé. Et comme il est devenu beau, pur, digne et excellent plus qu'on ne peut dire, il ne peut trouver de demeure plus appropriée à ce qu'il est que Dieu qui l'a fait à son image et à sa ressemblance. Cette ressemblance crée une telle attirance et une telle adaptation à Dieu, que si l'esprit ne pouvait se transformer en Dieu, tout autre lieu lui serait un enfer.

Cet esprit étant ainsi ramené à son être propre de pureté et d'union avec Dieu, comme il est encore en cette vie, il est réduit à un rien si subtil et si minuscule que l'homme n'en peut rien connaître ni comprendre. C'est comme une goutte d'eau jetée dans la mer ; si tu la cherchais, tu ne trouverais que la mer, c'est-à-dire Dieu lui-même.

[...]

CHAPITRE XXXVI

[...]Le religieux lui dit alors : « Mère, ne pouvez-vous demander à Dieu votre Amour quelques-unes de ces gouttelettes pour vos fils ? » Elle répondit avec plus de joie encore :

Je vois ce doux Amour si courtois envers mes fils que je ne puis rien lui demander pour eux ; je ne puis que les présenter à ses yeux.

[...]

CHAPITRE XXXVII

Selon la diversité des temps, le Seigneur opérait diversement en cette sainte âme. Elle s'était consacrée à s'occuper sans répit du gouvernement de l'hôpital et de sa maison. Plus tard, quand elle eut l'âge de cinquante ans environ, il lui devint impossible de s'occuper de l'un comme de l'autre, par suite de sa grande faiblesse corporelle causée par l'excessif et continuel feu d'amour qui lui brûlait sans cesse le coeur. Il lui était nécessaire après la communion de prendre quelque nourriture pour réparer ses forces, même si c'était jour de jeûne.

Elle en vint à un tel éloignement d'esprit à l'égard des choses de la terre qu'elle ne pouvait plus s'en occuper, sinon à grand effort, tant de ce qui la regardait en propre que des choses de la communauté. Aussitôt fait ce qu'elle avait à faire, son doux Amour lui tirait cela de l'esprit. Quand elle avait à faire ou à dire quelque chose, tout d'un coup cela lui était remis en mémoire.

[...]

Quand elle eut atteint l'âge de soixante ans environ, son Amour redoubla de nouveaux feux. Elle dit qu'il lui fut montré une étincelle de l'amour pur, l'espace d'un instant ; si cette vue avait duré un peu plus, elle aurait rendu l'âme sous cette violence. Il lui semblait que non seulement le corps, mais l'âme même n'aurait pu supporter une telle vue ; elle n'aurait pas été étonnée si l'âme en avait été anéantie. Quant au corps, s'il restait en vie, ce serait une plus grande merveille que si un mort depuis cent ans ressuscitait.

Par cette vue, elle fut réduite à un tel état qu'elle ne pouvait presque plus manger, ni parler de façon à être entendue. La blessure d'amour qu'elle reçut au coeur fut si grande et si pénétrante que sur la poitrine et dans le dos, à hauteur du coeur, il semblait qu'elle avait une plaie, et tout son corps en était endolori 2.

Quelques jours après elle eut une autre flamme d'amour, et chaque fois elle avait l'impression que c'était la plus forte qu'elle avait subie.

CHAPITRE XXXVIII

L'an 1507, tandis qu'elle assistait à des offices des morts, il lui vint un désir de mourir. C'était l'âme qui avait ce désir, pour sortir de ce corps et s'unir à Dieu ; le corps avait aussi ce désir pour sortir du grand tourment que lui donnait le feu d'amour qui brûlait dans l'âme. La volonté n'y correspondait pas, c'était des désirs purement de nature.

Mais parce que son Amour la voulait purifier en tout et éteindre tout désir en ce coeur pour s'y faire une demeure agréable, il lui donnait du remords de ce désir. Mais comme son désir n'était pas de volonté, aussitôt qu'elle sentait cet aiguillon, elle disait :

Amour, je ne veux que toi et à ta manière. Mais si tu ne veux pas encore que je meure, ni que j'en aie le désir, du moins permets-moi d'aller voir mourir et ensevelir, afin que je voie chez les autres ce grand bien qu'il ne te plaît pas que j'aie en moi.

Son Amour y consentit, et pendant quelque temps elle allait voir mourir et ensevelir tous ceux qui mouraient à l'hôpital. Elle n'en éprouvait plus de remords. Mais plus tard, comme croissait dans son coeur purifié l'union avec son doux Amour, ce désir s'éteignit peu à peu entièrement et elle n'eut plus d'attrait à voir mourir les

autres. Mais cependant quand on parlait de la mort, il semblait que son intérieur voulait encore s'ébranler et se réjouir.

Il arriva une année qu'elle eut certaines extases qui la firent rester inanimée. Ceux qui n'y comprenaient rien croyaient qu'elle était ainsi tombée par une faiblesse du cerveau qu'on appelle vulgairement vertige.

[...]

Elle se tenait toujours unie et transformée au pur vouloir de son doux Amour, sans plus ressentir de désir de vivre ou de mourir. Cette âme éclairée reconnaissait que tout désir est une imperfection. En effet, si cette âme éprouve un désir, c'est que lui manque ce qu'elle désire, c'est-à-dire Dieu qui est toute chose. L'âme unie à Dieu trouve tout en lui et ne peut désirer rien autre chose.

CHAPITRE XXXIX

[...]

Tu as offensé Dieu, c'est-à-dire, tu as chassé Dieu de toi, lui qui voulait avec tant d'amour te faire du bien. Cependant c'est l'homme qui subit le dommage et qui s'offense lui-même. Mais parce que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, pour cette raison on dit qu'il est offensé. Et si Dieu pouvait subir la souffrance, il la ressentirait quand il est chassé de chez nous par le péché.

[...]

L'amour ne regarde pas à la réparation, mais seulement à l'offense, de celle-ci seulement il tient compte. S'il faisait plus de cas de la pénitence que de l'offense, il ne serait pas un amour net, mais un amour-propre. Et pour cela je dis que l'amour n'a pas de plus grande douleur que celle de voir qu'il aurait en soi quelque chose de contraire à la volonté de Dieu.

Et puisque l'amour voit l'homme si contraire à Dieu à l'intérieur et à l'extérieur, il serait content d'en perdre la graine, c'est-à-dire, que toute puissance d'agir soit éteinte en lui. Mais cela n'est pas possible, l'homme ne pouvant à la fois être vivant et mort. Aussi l'homme, s'il ne veut pas être ingrat pour tant de bienfaits, doit s'efforcer avec son libre arbitre de correspondre à tant d'amour et de cheminer par cette voie droite qui mène à ce divin amour.

Cet amour a trois degrés ou trois états qui purifient l'âme.

Au premier, il la dépouille de tous ses vêtements, lui enlève ainsi à l'intérieur comme à l'extérieur tous empêchements qu'elle lui fait par amour-propre et mauvais penchant. Au second, l'âme se tient en Dieu et jouit sans cesse de lui par le moyen des lectures, méditations et contemplations, par quoi elle s'instruit de beaucoup de secrets divins et se nourrit suavement. Elle va ainsi se

transformant en Dieu, tournée vers lui sans cesse, toujours occupée en lui. Elle s'enivre tellement de Dieu par l'abondance des grâces choisies qu'il lui fait (puisqu'il ne trouve en elle aucun obstacle intérieur ni extérieur) qu'elle sort d'elle-même et entre dans un état nouveau, supérieur aux autres. Dans le premier, en effet, l'homme participe à Dieu en faisant effort sur soi pour se dégager de tout empêchement ; dans le second il jouit de beaucoup de consolations spirituelles.

Le troisième état est celui où l'âme est tirée hors d'elle-même, à l'intérieur comme à l'extérieur. Établie en ce degré, l'âme ne sait pas où elle est, elle jouit d'une grande paix et d'un grand contentement, mais elle est perdue en elle-même, ne participant plus avec Dieu par le moyen des sentiments comme elle était habituée. C'est Dieu alors qui travaille dans l'âme d'une manière nouvelle dépassant toute notre capacité, et l'âme n'agit plus, mais elle reste comme un instrument inerte, attentive à ce que Dieu opère. Et quand Dieu trouve une âme qui ne se meut pas, c'est-à-dire qui ne veuille ni ne puisse remuer par elle-même, lui-même alors opère à sa manière et met la main à de plus grandes choses qu'il veut produire en cette âme. Et cela d'autant plus qu'il sait que rien ne tournera plus à mal de ce qu'il fera, parce que l'homme s'est dépouillé de tout ce qui est de lui, le goûter, le voir et le pouvoir. Dieu enlève à l'âme la clef de ses trésors qu'il lui avait donnée pour qu'elle en pût jouir. Il lui donne maintenant le soin de sa présence qui l'absorbe tout entière. De cette présence divine jaillissent ensuite certains rayons et des flammes d'amour divin si pénétrants, si véhéments, si forts, qu'ils devraient anéantir non seulement le corps, mais l'âme, si c'était possible.

CHAPITRE XL

Cette âme bienheureuse disait :

Il y a deux vues qui m'ont ouvert les portes à deux choses extrêmes : dans la première il me fut montré comment tout bien procède de la source divine sans cause antérieure, mais uniquement de sa pure et simple bonté. Cette vue produisit en moi un pur et simple rejaillissement qui était pur regard d'amour envers cette bonté.

[...]

L'autre vue fut de l'être propre de l'homme

[...]

Il est si lié par l'amour-propre aux plaisirs de la chair, du monde et de l'estime propre que, pour l'en garder il faut que Dieu lui donne des goûts spirituels et que cet homme mauvais en vienne à les estimer plus que toutes les choses que précédemment il estimait beaucoup. Sans cela jamais il ne les quitterait.

Il faut de plus que Dieu nous tienne continuellement absorbés en lui par ses douces visites et bien exercés en quelque bonne action jusqu'à ce qu'il nous ait formés à la vie de l'esprit. Autrement, s'il nous lâchait seulement un peu nous retournerions bien vite à notre mauvais instinct.

[...]

Mais hélas! notre malignité est si grande que si Dieu y prenait garde, malheur à nous ! jamais il ne pourrait nous voir avec faveur ni nous faire du bien. Mais il regarde uniquement à sa clémence et bonté infinies avec lesquelles il cherche à nous conduire à cette fin pour laquelle il nous a créés. Pour y arriver, dans son pur amour, il opère en nous tout ce qui est nécessaire.

[...]

CHAPITRE XLI

[...]

S'il m'arrivait de parler des choses spirituelles qui m'assaillaient souvent (à cause de ce grand feu que je sentais et que je comprenais quand l'oeil de l'amour me les montrait), tout aussitôt l'Amour me reprenait. Il me disait que je n'avais pas à parler, mais à me laisser brûler tout entière sans exhiler parole ni acte qui pût tendre au rafraîchissement ni de l'âme ni du corps. Si je gardais le silence sans tenir compte de rien, et disais seulement : Si le corps se meurt, qu'il meure; s'il ne peut supporter, qu'il lâche tout, je ne m'occupe de rien - l'Amour me reprenait. Il me disait : je veux que tu aies les yeux fermés sur toi de telle manière que tu ne puisses voir que j'opère quelque chose en toi, comme en toi. Je veux au contraire que tu sois morte, qu'en toi soit réduit à rien tout regard si parfait qu'il soit ; je ne veux pas que tu découvres en toi aucun endroit où tu pourrais être toi-même.

Quand donc j'avais fermé la bouche, me tenant comme une chose inerte (par suite du resserrement intérieur que produisait l'Amour) je ressentais une telle paix intérieure et un si grand contentement que j'en devenais insupportable à moi-même 1. Je ne pouvais plus alors que m'angoisser et me lamenter sans paroles, je ne pouvais plus me soucier de voir comment allaient les choses. C'était au point que j'étais comme morte à moi-même. Et cependant cet Amour me disait : Tu trouves insupportable ce que tu as ? Si tu ressens quelque chose, c'est donc évidemment que tu vis encore. Je ne veux pas que tu soupire ni te lamentes, mais je veux que tu sois comme les morts et proche de mourir ; je ne veux plus voir en toi apparence de vivant.

Je voyais l'Amour si jaloux de cette âme, examinant toute chose en détail avec une pénétration si subtile, animé d'une telle sollicitude et d'une telle force pour arriver à ses fins, c'est-à-dire, pour détruire tout ce qui en moi était indigne de paraître en la présence divine.

[...]

Quand ce moi spirituel avait beaucoup travaillé, qu'il semblait avoir vaincu et mis par terre ce moi extérieur en lui enlevant toutes voies et moyens de se nourrir, quand il avait pacifié pour lui son propre domaine, alors survenait cet Amour insatiable et violent et il lui disait : Que crois-tu faire ? Je veux tout pour moi. Ne pense pas que je te laisse le moindre bien au corps ni à l'âme. Je veux rendre nu, nu, tout ce qui est au-dessous de moi, et au-dessus de moi je ne veux rien. Sache qu'est au-dessous de moi tout cela, vues, sentiments et perfections, que je n'ai pas approuvé. Quand je me mets à passer l'âme au crible, j'ai une vue si pénétrante que toute perfection à mes yeux est défaut. C'est pourquoi je ne veux pas qu'au-dessous de moi rien puisse subsister, sinon ce que j'approuve comme bon. Et au-dessus de moi rien ne peut rester. Si haut, en effet, que tu montes par la perfection que tu pourrais acquérir, toujours je serai au-dessus de toi pour ruiner toutes les imperfections qui se mettraient dans les vues d'union à Dieu que tu pourrais produire. C'est que, tant que je n'approuve pas, rien ne se fait. Seul je sais ce qu'il faut. À moi a été donnée l'autorité. On ne peut paraître en la divine présence que pour autant que je l'approuve, et ce que j'approuve ne sera jamais réprouvé. Sache que ce pouvoir m'a été donné à cause de ma pureté qui me rend incapable de rester en paix avec l'imperfection, fût-ce la moindre.

Je te fais savoir encore, ô âme, que je suis d'une telle nature que toutes les âmes que je puis transformer en moi, je les change et les transforme ainsi, en les dépouillant d'elles-mêmes. Je n'approuve jamais aucune chose si elle n'est pas anéantie en elle-même au point qu'il lui soit impossible de se voir en soi, ni de ressentir autre chose que le pur Amour sans aucun mélange. C'est pourquoi l'Amour veut être seul, parce que s'il avait d'autres en sa compagnie, les portes du paradis leur resteraient fermées ; elles ne s'ouvrent qu'au pur amour.

Que donc chacun se laisse conduire par l'Amour. Il le mènera et le transformera en soi. Cachés ainsi sous son manteau, nous pourrions être conduits à cette fin à laquelle ce pur Amour nous aspire tous.

Pour tirer l'âme à la perfection ce pur Amour use de beaucoup de moyens. Dès qu'il la voit occupée de quelque chose par une affection d'amour, il note comme ses ennemies toutes ces choses qu'il lui voit aimer et il décide de les consumer sans avoir compassion ni d'elle ni du corps. De sa nature, si on le laissait faire,

l'amour couperait tout d'un seul coup. Mais voyant la faiblesse de l'homme, il taille petit à petit. (C'est de crainte que l'homme soit incapable de supporter une opération si puissante et si rapide sans la connaître, à cause de sa faiblesse.) Quand l'homme voit cette opération progressive, il l'imprime mieux en lui 1, chaque jour il en est embrasé davantage, et ce feu va consumant tous ses désirs et amours imparfaits attachés à ses épaules.

L'Amour voit que nous sommes tellement obstinés à garder pour nous ce que nous avons une fois choisi par élection d'amour, parce que cela nous paraît beau, bon et juste, et que nous ne voulons pas entendre parler là-contre, aveuglés que nous sommes par l'amour propre.

Il parle donc ainsi : Il me faut mettre la main aux actes, puisque avec des paroles je n'obtiens rien. Il agit de cette manière : il met en ruine tout ce que tu aimes, par mort, maladie, pauvreté, par haine et discorde, par détraction, scandale, raillerie, infamie, avec les parents, les amis, avec toi-même. Tu en viens au point que tu ne sais plus quoi faire de toi, en te voyant tiré hors de ces choses où tu trouvais ton plaisir et que de toutes tu reçois peine et confusion. Tu ne sais pas pourquoi le divin Amour fait toutes ces choses. Elles te paraissent toutes contre la raison, et quant à Dieu et quant au monde. Aussi vas-tu criant et te tourmentant, tu cherches dans l'espoir d'échapper à tant d'anxiétés et jamais tu n'en sors.

Quand ce divin Amour a tenu un certain temps la personne avec l'esprit ainsi suspendu, comme désespérée et dégoûtée de tout ce qu'elle aimait autrefois, alors il se montre lui-même à elle avec sa divine face joyeuse et rayonnante.

[...]

CHAPITRE XLII

[...]

Elle portait compassion à toutes les créatures - quoiqu'elle fût impitoyable aux défauts - à ce point que lorsqu'on abattait un animal ou que l'on coupait un arbre, elle semblait ne pouvoir supporter de les voir perdre l'être que Dieu leur avait donné. Mais pour trancher l'être mauvais de l'homme, qu'il s'est fait à lui-même par le péché, elle aurait été sans pitié.

[...]

Il lui restait uniquement son confesseur, avec qui elle s'harmonisait intérieurement et extérieurement, mais dans la suite cela aussi lui fut retiré ; cela en vint au point qu'il n'avait plus rien à lui dire et qu'il ne s'occupait plus d'elle. Cela portait au comble son resserrement, parce qu'il lui devenait impossible de se tourner vers rien ni au ciel ni sur la terre.

[...]

Elle disait :

Il me semble être en ce monde comme ceux qui sont hors de leur maison et qui ont quitté tous leurs parents et amis ; ils se trouvent en terre étrangère où ils n'ont ni maison, ni amis, ni parents ; ayant terminé l'affaire pour laquelle ils étaient venus, ils se tiennent prêts à partir et retourner chez eux, là où ils sont toujours par le coeur et l'esprit. Si brûlant pourrait être leur amour de la patrie que pour y aller un jour leur paraîtrait une année.

Plus tard, étant plus encore retirée au dedans, elle n'eut plus cet instinct de se cacher ; mais parce qu'elle ne pouvait expliquer aucun de ses besoins, elle en souffrait avec plus grand resserrement. Il lui fut montré que tout ce qu'elle faisait auparavant était choses en quoi elle se reconfortait. Aussi pour exprimer son état elle disait :

Je me trouve de jour en jour plus retirée, comme quelqu'un qui serait confiné d'abord dans une cité à l'intérieur des murs ; puis dans une maison avec un beau jardin ; ensuite dans une maison sans jardin, puis dans une salle, puis dans une chambre, puis dans une antichambre ; ensuite au fond de la maison avec peu de lumière ; puis dans un cachot sans lumière. Ensuite on lui lierait les mains, on lui mettrait des cepts aux pieds, puis on lui banderait les yeux ; ensuite on ne lui donnerait plus à manger ; puis plus personne ne pourrait lui parler. À la fin, ayant perdu tout espoir d'en sortir jamais jusqu'à la mort, il ne lui resterait d'autre consolation que de savoir que c'est Dieu qui fait cela par amour et grande miséricorde. Cette vue lui donne un grand contentement, mais cependant ce contentement ne diminue pas la peine de l'assaut qu'elle subit, et d'autre part il ne peut endurer si grande peine qui l'amènerait à vouloir sortir de cette volonté divine, dont il voit la justice et la grande miséricorde.

[...]

Une fois, elle entendit dire : « Levez-vous, levez-vous, morts, venez au jugement. » Elle cria très haut, sous l'impétuosité de l'amour :

Je voudrais y aller à l'instant, à l'instant !

Tous les auditeurs en furent stupéfaits

[...]

CHAPITRE XLIII

CHAPITRE XLIV

[...]

« Fie-toi à moi, et ne crains rien. » En somme, son doux Amour voulut se charger d'elle lui-même pendant une longue période. Il ne lui permettait de goûter aucune chose spirituelle ni d'y fixer son

esprit, hormis ce qu'il voulait. Quand elle était au sermon, si elle entendait dire quelque chose en quoi elle eût goûté quelque contentement, aussitôt ce sentiment lui était enlevé, et elle était tirée hors d'elle-même pour goûter et considérer uniquement ce qui plaisait à son Amour. Aussi entendait-elle peu de sermons, bien qu'elle s'y rendît.

Madame Catherine persévéra de cette façon dans la voie de Dieu vingt-cinq années environ, étant instruite, gouvernée et conduite par Dieu seul sans l'aide d'aucune créature, par une opération admirable. Plus tard, que ce fût par le grand âge ou la grande faiblesse, elle n'arrivait plus à supporter de rester ainsi, sans actes ni sentiments dans l'âme, car l'esprit les avait tirés ; avec cela un corps tout affaibli et sans force, comme abandonné de lui-même. Le Seigneur alors lui donna un prêtre pour prendre charge d'elle au spirituel comme au temporel. C'était un homme de vie intérieure et sainte, tout à fait apte à cet office, et Dieu lui donna lumière et grâce pour discerner les choses qui s'opéraient en elle. Il fut nommé recteur de l'hôpital où elle se trouvait, il l'entendait en confession, disait pour elle la messe et lui donnait la communion à sa convenance. Ce prêtre, à la prière de certaines personnes spirituelles qui portaient dévotion à cette bienheureuse, a écrit une bonne partie de ce présent ouvrage.

[...]

Je ne sais comment faire pour me confesser, parce que je ne trouve rien en moi, ni dans l'extérieur ni dans l'intérieur, qui ait assez de vigueur pour pouvoir dire : C'est moi qui ai fait ou dit quelque chose dont je dois sentir remords de conscience. Je ne veux omettre de me confesser et je ne sais à qui imputer la coulpe de mes péchés ; je veux m'accuser et n'y arrive pas.

[...]

CHAPITRE XLV

Comme il a déjà été dit plus haut, cette créature bénie de Dieu fut mariée, âgée de seize ans, à un homme appelé messer Julien Adorno. Celui-ci, bien qu'il fût de noble maison était d'une nature bizarre et bourru. De plus, il s'entendait fort mal à conduire ses affaires, de sorte qu'il fut réduit à la pauvreté. Néanmoins, elle fut toujours obéissante envers lui et fort patiente à supporter ses bizarreries désordonnées. Mais cela lui était une telle souffrance qu'elle restait à peine en santé, qu'elle devint maigre, sèche et défaite au point de paraître un corps plein d'humeur mélancolique. Elle restait seule en ermite à la maison pour ne pas irriter son mari ; ne sortant que pour entendre la messe, elle rentrait aussitôt à la maison. Pour ne donner aucune peine à autrui, elle était capable de tout souffrir. Dieu voyant qu'il pouvait tout faire de cette âme, lui

faisait tout supporter sans murmure, en silence et avec une suprême patience.

Les cinq premières années, il la tint si étroitement qu'elle ne savait ce que sont les choses du monde. Les cinq années suivantes, pour secouer ces grands chagrins que lui donnait son mari, elle se mit à rechercher la conversation des autres dames, à s'adonner aux choses du monde, comme faisaient les autres. Après quoi, elle fut en un instant appelée par le Seigneur, elle quitta tout et jamais plus ne retourna en arrière. Elle obtint de son mari, par une grâce de Dieu, de vivre avec lui dans la chasteté, comme frère et sœur³². Plus tard, son mari se fit membre du Tiers Ordre de saint François ; finalement il fut visité par Dieu qui l'affligea d'une grande maladie. C'était une pénible infirmité des voies urinaires, qui lui dura longtemps. À cause de quoi, il tomba dans une grande impatience, au point qu'arrivé à la fin de sa vie, toujours sujet à cette impatience, il craignit de perdre son âme. Alors cette bienheureuse se retira dans une chambre, et cria pour son salut aux oreilles de son doux Amour avec larmes et soupirs. Elle répétait uniquement ceci :

Amour, je te demande cette âme ; je te prie de me la donner parce que tu peux me la donner.

Elle continua ainsi l'espace d'environ une demi-heure avec beaucoup de gémissements. Elle fut enfin assurée intérieurement qu'elle était exaucée, Retournée à la chambre de son mari, elle le trouva tout changé, tout apaisé, montrant clairement en paroles et par signes qu'il était content de la divine volonté.

[...]

Quand son mari fut passé en sainte paix et que le corps fut enterré, ses amis lui disaient : « Enfin tu seras hors de tant d'ennuis. » Il semblait au sens humain qu'elle fut sortie d'une grande sujétion.

Mais elle répondait qu'elle ne voulait rien savoir ni s'occuper de rien, hormis le vouloir de Dieu ; et qu'elle n'avait cure de rien de bon ou de mauvais qui pût lui arriver. Ses frères et soeurs lui furent enlevés aussi. Mais par la grande union qu'elle avait au doux vouloir de Dieu, elle n'en éprouvait nulle peine, tout comme s'ils n'avaient pas été de son sang. Par où l'on pouvait clairement connaître à quel point elle était dépouillée d'elle-même et unie par grâce infuse à son doux Amour.

C'est pourquoi elle s'étonnait au sujet d'une de ses compagnes, qui était de la même famille Fieschi et mariée comme elle ; cette dame avait été appelée par Dieu en même temps qu'elle. Ce qui l'étonnait,

³² Il n'est pas fait ici mention de la conversion de Julien ; elle eut lieu en 1476, trois ans après celle de Catherine.

c'est que cette dame ne s'écartait que petit à petit du monde, par crainte de retourner en arrière.

Celle-ci, après la mort de son mari, se fit religieuse dans un monastère de moniales observantes de saint Dominique au monastère dit de Saint-Sylvestre. Après vingt ans de profession elle fut transférée, avec onze autres moniales de sainte vie, dans un autre monastère du même ordre, appelé le monastère neuf, afin de le réformer avec plus d'observance. Elle s'appelait soeur Thomasa ; remplie de beaucoup de prudence et de sainteté, elle grandit en perfection; elle fut mère de ce monastère. Elle éprouvait tant d'ardeur d'esprit que pour la tempérer elle s'occupait à écrire, à composer, à peindre et faire d'autres pieux travaux. Elle écrivit sur l'Apocalypse et fit un Opuscule sur Denys l'Aréopagite, et d'autres beaux traités, dévots et utiles.

[...]

CHAPITRE XLVI

CHAPITRE XLVII

Neuf ans environ avant la mort de cette bienheureuse, elle fut prise d'une maladie inconnue aux hommes et aux médecins. On ne savait pas ce que c'était.

[...]

Cette créature était dans un tel feu d'amour divin qu'on sentait et qu'on voyait de façon sensible les signes du feu excessif qui la brûlait toute. Comme brûle une foumaise, ainsi brûlait son coeur.

En effet, quelques années avant sa mort on pouvait voir sur elle à hauteur du coeur, une couleur fort différente de la couleur naturelle ; c'était jaune comme du safran. Elle disait qu'elle ressentait à cet endroit un feu sensible si violent qu'elle s'étonnait de vivre dans cette ardeur. Ce feu était d'une ardeur extrême et puissant hors de toute mesure. Elle en fit l'expérience plusieurs fois en s'appliquant sur le bras nu le feu matériel d'une bougie ou d'un charbon ; il la brûlait et l'on voyait extérieurement la brûlure de la chair, mais elle ne sentait pas la violence du feu extérieur à cause de la puissance et de la violence plus grandes du feu intérieur.

[...]

Mais Dieu ne découvre son oeuvre que petit à petit, et de façon secrète, afin que tout se fasse avec plus de justice. S'il la découvrait un peu plus largement, l'esprit ne pourrait rester dans le corps, par la violente ardeur qui le porterait à s'unir à l'objet de son désir et le corps, de son côté, ne pourrait vivre sans l'esprit. Ainsi l'oeuvre accomplie hors des moyens ordonnés par Dieu n'atteindrait pas sa perfection.

Il faut donc que Dieu avance peu à peu son ouvrage par les moyens et dans l'ordre qu'il détermine. Toujours il travaille avec le plus grand amour et du mieux qu'il est possible, à détruire tous les sentiments de l'âme et du corps jusqu'à la mort.

[...]

CHAPITRE XLVIII

À cette âme élue de Dieu furent accordées, un an avant qu'elle passât de cette vie au Seigneur, de nombreuses grâces et s'accomplirent en elle beaucoup d'opérations divines. Parce que ce qui arrive à l'improvisiste donne une peur plus vive, Dieu ne voulut pas qu'il lui arrivât rien d'imprévu et il lui montra en un instant toute la suite de son oeuvre en elle : comment elle devait mourir d'un grand martyr, et toute la suite de ce martyr jusqu'à sa mort lui fut mise sous les yeux.

Quand son humanité eut connaissance de ces choses, elle subit un tel assaut d'anxiété qu'elle paraissait hors d'elle-même ; elle se tordait comme un ver sur son lit et défaillait ; il semblait que l'âme dût sortir du corps ; elle ne pouvait proférer un seul mot.

[...]

Elle eut encore une autre vue terrifiante. Elle voyait, disait-elle, son esprit demeurer attentif, attaché au rayon de l'amour divin avec une telle véhémence qu'il disait à l'humanité : Je ne veux me retirer jamais d'ici, car c'est ici ma place, mon repos, Si tu meurs, ce sera un dommage pour toi seule. Moi je veux rester ici avec Dieu. Quand l'humanité s'entendit dire cela avec un tel feu d'amour, enragée, elle répondit à l'esprit : Comment pourras-tu agir ainsi sans que je ne meure? Dieu ne veut pas encore ma mort.

[...]

Une telle façon de vivre lui était une mort prolongée.

Il lui arrivait souvent de crier :

Malheureux que je suis. En quelle bataille cruelle suis-je engagé ?

Et il disait à son esprit :

Je sais que tu ne peux me supporter, parce que je te tiens contre ton gré, lié en cet exil de la terre. Je t'empêche de savourer l'amour sans limites de Dieu et le si grand bonheur que tu aurais. Mais je te déclare que je ne peux soutenir un si violent incendie d'amour divin

[...]

Cette créature fut tout un temps sans prononcer d'autres mots sinon:

Amour de Dieu... pureté de Dieu... douceur de Dieu...

En une autre période, elle ne disait plus que :

charité... union et paix...

En une période suivante, elle disait :

Dieu... Dieu...

À la fin, elle ne disait plus rien, parce que toute chose en elle était intérieurement comprimée.

Il lui vint un jour un feu d'amour divin si extrême et si excessif qu'elle ne pouvait en aucune manière le supporter. Il lui semblait que son corps allait se résoudre en poussière. Dans cette ardeur brûlante, elle fut contrainte de se tourner vers une image qui représentait la Samaritaine près du puits avec Notre-Seigneur. Dans son angoisse extrême et intolérable, d'une voix pieuse et avec un sentiment expressif, elle parlait ainsi :

Seigneur, je t'en prie, donne-moi une gouttelette de cette eau divine que tu donnas à la Samaritaine, parce que je ne peux plus supporter un feu si ardent qui me brûle toute, intérieurement et extérieurement.

En ce même instant lui fut accordée une gouttelette de cette eau divine ; elle en tira un tel rafraîchissement au-dedans et au-dehors, que la langue humaine ne pourrait l'expliquer. Et ce rafraîchissement lui donna quelque repos.

[...]

Elle disait:

L'âme, qui est sortie de Dieu pure et nette, a un instinct naturel de retourner à Dieu dans cette même pureté et netteté, d'autant plus qu'elle n'a pas d'autre moyen de retourner vers lui, Mais elle se trouve liée à un corps tout contraire à sa nature.

[...]

Elle eut ensuite une autre vue plus subtile encore et plus pénétrante qu'à l'ordinaire. Elle en fut à ce point rendue étrangère aux choses terrestres qu'elle ne savait plus si elle se trouvait au ciel ou en terre ; elle ne connaissait plus ni année, ni mois, ni jour ; elle n'avait plus conscience, ni en général ni en particulier, des actes naturels de l'homme ; ses sentiments se trouvaient si éloignés de leurs objets qu'elle ne paraissait plus être une créature humaine. On ne voyait plus en elle aucun indice de choix en rien de corporel ou de spirituel. On n'y entendait rien sinon qu'elle paraissait étrangère d'esprit à toute chose et absorbée en une seule qu'elle ne pouvait dire et qu'on n'arrivait pas à comprendre. Il ne semblait pas qu'elle fût absorbée ni en Dieu ni en ses saints, mais étourdie en une grande chose inconnue. Elle avait le cœur si resserré qu'il lui devenait presque impossible de respirer.

Dans cette angoisse et resserrement du coeur, elle était contrainte de s'éloigner et de se retirer des hommes, pour ne pas provoquer d'étonnement, puisqu'on ne la comprenait pas. Jusqu'à ce que son coeur se réconfortât un peu, et qu'elle fût rendue capable de supporter autrui et d'en être supportée, personne, pour intime et familial qu'il fût, qui n'éprouvât près d'elle de l'ennui. Si elle était restée un temps plus prolongé dans cette manière de vivre, elle eût été forcée de faire des choses étranges et bizarres, mais elle n'y demeurait que six ou sept jours, après quoi il lui était donné de respirer. Elle resta quelque temps dans cette voie.

Après quoi Dieu la tira dans un autre état plus resserré encore, dont on ne peut comprendre ce qui s'y passait. Il lui survint un assaut du feu divin plus grand et plus fort qu'elle n'en avait eu jusque-là. Et d'abord, elle resta deux jours sans presque rien dire, même en choses spirituelles. Elle montait et descendait par la maison, se consumant sans paroles, avec l'intérieur caché, impénétrable, sans rien en dévoiler ni par signes, ni en paroles, Elle montrait plutôt tout le contraire. Comme on lui demandait souvent ce qu'elle avait, elle répondait de travers. Elle tenait pour rien la souffrance qu'elle ressentait en son corps. On était en décembre [1509] et elle souffrait du froid, mais n'en tenait pas compte. Tout ce qui arrivait ici-bas, que ce fût pénible ou nécessaire, lui paraissait une broutille au prix de ce qu'elle ressentait au-dedans d'elle-même et qui la torturait au point de l'empêcher de manger.

Une nuit, vers les huit heures, il lui vint un assaut si violent qu'elle ne put le dissimuler davantage. Tout l'intérieur de son corps fut ébranlé, elle rendit une bile abondante, alors qu'elle n'avait pas mangé, et il sortit du sang par le nez [cancer ?]. En cette même heure, elle fit demander son confesseur et lui dit :

Père, il me semble que je vais mourir, à cause de tous les accidents qui m'arrivent.

Ces accidents étaient, en effet, si violents que son humanité tremblait comme une feuille, quoique son esprit fût en grand contentement, ainsi que ses paroles le donnaient à comprendre. Mais il semblait à son humanité qu'elle ne pourrait jamais échapper à ces assauts brûlants qu'elle ressentait. C'était comme si tout brûlait au-dedans, comme si elle se fût trouvée dans un grand brasier, et ce corps rempli de feu le projetât au-dehors de toute part.

Cet assaut dura trois heures ou environ ; ensuite peu à peu, il s'apaisa. Le corps en resta rompu et flasque, au point qu'on dut lui donner du poulet pilé pour la restaurer. Elle fut quelque temps avant de reprendre force. Et puis, quand elle était un peu remise, le Seigneur lui donnait un autre assaut plus fort et plus violent que les précédents.

CHAPITRE XLIX.

Le 10 janvier 1510, elle subit un nouvel assaut de la façon suivante.

[...]

Elle se trouvait comme une âme sans Dieu, laquelle ne meurt pas puisqu'elle ne peut mourir. Ainsi son humanité, abandonnée du ciel et délaissée par la terre, enrage et ne meurt pas, parce que Dieu ne le veut. A moins d'avoir éprouvé par expérience cette nudité intérieure, il n'est possible d'aucune manière de comprendre le grand feu dont cette dame était brûlée dans son intime. Elle n'en parlât point, car c'était chose impossible ; moins elle en parlait, plus grandissait l'incendie ; elle était d'autant plus contrainte de s'en taire, parce que l'esprit la poussait à fuir la conversation des hommes. Après un peu de temps qu'elle fut ainsi tenue (elle n'aurait pu en supporter davantage) la nuit suivante, son humanité étant tellement assiégée qu'elle ne pouvait souffrir plus, elle s'enferma seule dans une chambre, refusant toute nourriture, toute conversation, tout soulagement d'aucune créature. Cet instinct était de l'esprit qui voulait anéantir la partie humaine sans en être empêché. Elle resta ainsi un grand espace de temps, enfermée dans cette chambre, sans vouloir à aucun prix ouvrir à qui que ce fût.

En étant sortie ensuite pour un certain service, son confesseur y entra secrètement et s'y cacha. Quand elle eut accompli ce qu'elle voulait, elle retourna à cette chambre et s'y enferma, décidée à n'ouvrir à personne, sans apercevoir le confesseur. Elle disait à son Seigneur d'une voix plaintive et pénétrante :

Seigneur, que veux-tu que je fasse encore en ce monde? Je ne vois plus, je n'entends plus, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne sais ni ce qu'on me fait ni ce qu'on me dit ; tous sentiments extérieurs et intérieurs sont évanouis, je ne trouve plus rien en moi comme les autres créatures.

Chacun trouve quelque chose à faire, à dire ou à penser ; je vois qu'on se réjouit en quelque chose, à l'extérieur ou à l'intérieur ; mais je me trouve comme une chose morte et je ne vis que parce que je suis maintenue comme de force dans la vie. Il n'est personne qui me comprenne. Je me trouve seule, inconnue, pauvre, nue, étrangère et opposée à tout le monde. Je ne sais plus ce que c'est que le monde et c'est pourquoi je ne peux plus vivre sur terre avec les créatures.

[...]

Placée dans une telle nudité, elle disait ainsi à son Seigneur :

Voici déjà trente-cinq ans à peu près que jamais, ô mon Seigneur, je ne t'ai demandé quelque chose pour moi, Maintenant je te prie tant

[...]

Maintenant je touche à la fin, je viens à toi avec cette souffrance extrême à l'intérieur et à l'extérieur et de la tête aux pieds. Je ne crois pas qu'un corps d'homme, quelle que soit sa vigueur, puisse supporter cette souffrance démesurée. Il me semble qu'une telle souffrance devrait non seulement faire mourir un corps de chair et d'os, mais détruire un corps de fer ou de diamant. D'où il apparaît clairement que tu es celui qui régit et gouverne toute chose avec ta disposition juste et sainte, par laquelle tu ne veux pas encore que je meure. Et quoique j'aie à supporter en ce corps tant de tourments et si excessif sans le moindre remède, je me trouve cependant dans une telle force et dans une telle disposition que je ne puis dire que je souffre ; il me semble au contraire demeurer continuellement dans un grand contentement qui m'est si agréable et si aimable que je ne puis l'exprimer ni même le concevoir.

[...]

Elle vit ensuite une grande échelle de feu, où petit à petit elle était tirée. D'autres vues lui furent données ; elle en ressentait une grande joie qui apparaissait au-dehors dans ses yeux et cela dura environ quatre heures.

[...]

Elle vit ensuite ce que c'est qu'un esprit pur et net, ou rien ne peut plus pénétrer, sinon le souvenir des choses divines. À cette vue, elle se mit à sourire en disant :

Oh ! si quelqu'un se trouvait à ce degré au moment de la mort !...

Comme si elle eut voulu dire : quel serait le bonheur de cette créature. Son visage resta joyeux tandis qu'elle était dans la stupeur et le saisissement au point de paraître une chose inerte et insensible. Moins d'une heure après, un nouveau rayon de feu divin lui fut révélé. Elle multipliait les gestes de joie, on la voyait toute réjouie, mais elle ne pouvait expliquer ce qu'elle ressentait. Chacun cependant se rendait compte qu'elle était plus au ciel par l'esprit que sur la terre par le corps, d'autant plus qu'elle vivait sans aucun rafraîchissement terrestre.

[...]

CHAPITRE LI

[...]

Quand il fut six heures de la nuit 1, on lui demanda si elle voulait communier, et comme elle s'informait s'il était l'heure habituelle, il lui fut répondu qu'on n'y était pas encore. Alors elle leva vers le ciel le doigt de la main voulant signifier par là (comme on peut le croire) qu'elle devait aller communier au ciel et s'y unir totalement à son Amour et triompher avec lui éternellement. Comme jusqu'à ce

temps elle avait vécu privée de toutes les choses de la terre, ainsi voyant arrivée son heure, elle comprit qu'elle n'avait plus besoin sur terre de la communion.

À ce moment même, cette âme bienheureuse, en grande paix et tranquillité, doucement, s'exhala de cette vie et s'envola à son doux Amour tant désiré.

[...]

(le lendemain) Tous ceux qui entendaient cette messe (c'étaient de nombreux dévots de la bienheureuse Catherine) furent contraints de pleurer, ce qui jeta ce confesseur dans le saisissement et la stupeur et c'est à grand'peine qu'il acheva la messe. Celle-ci finie, il fut forcé de pleurer à part soi pendant une demi-heure avant de pouvoir réjouir un peu son coeur.

[...]

CHAPITRE LII

TRAITÉ DU PURGATOIRE

[...]

Les âmes qui sont au purgatoire, à ce que je crois comprendre, ne peuvent avoir d'autre choix que d'être en ce lieu puisque telle est la volonté de Dieu qui dans sa justice l'a ainsi décidé. Elles ne peuvent pas davantage se retourner sur elles-mêmes.

[...]

Elles sont incapables d'avoir ni d'elles-mêmes ni des autres aucun souvenir, ni en bien ni en mal, qui puisse augmenter leur souffrance. Elles ont, au contraire, un tel contentement d'être établies dans la condition voulue par Dieu et que Dieu accomplisse en elles tout ce qu'il veut, comme il le veut, qu'elles ne peuvent penser à elles-mêmes ni en ressentir quelque accroissement de peine.

Elles ne voient qu'une chose, la bonté divine qui travaille en elles, cette miséricorde qui s'exerce sur l'homme pour le ramener à Dieu. En conséquence, ni bien ni mal qui leur arrive à elles-mêmes ne peut attirer leur regard. Si ces âmes pouvaient en prendre conscience, elles ne seraient plus dans la pure charité.

Elles ne peuvent non plus considérer qu'elles sont dans ces peines à cause de leurs péchés,

[...]

Étant donc établies en charité et n'en pouvant plus dévier par un acte défectueux, elles sont rendues incapables de rien vouloir, de rien désirer, hormis le pur vouloir de la pure charité. Placées dans ce feu purifiant, elles y sont dans l'ordre voulu par Dieu. Cette disposition divine est pur amour, elles ne peuvent s'en écarter en

rien, parce qu'elles sont incapables de commettre un péché, comme aussi de faire un acte méritoire.

[...]

[2] Je ne crois pas qu'il puisse se trouver un contentement comparable à celui d'une âme du purgatoire, à l'exception de celui des saints en paradis. Chaque jour s'accroît ce contentement par l'action de Dieu en ces âmes, action qui va croissant comme va se consumant ce qui empêche cette action divine. Cet empêchement, c'est la rouille du péché

[...]

Ainsi la rouille, c'est-à-dire le péché, est ce qui recouvre l'âme. Au purgatoire cette rouille est consumée par le feu. Plus elle se consume, plus aussi l'âme s'expose au vrai soleil, à Dieu. Sa joie augmente à mesure que la rouille disparaît et que l'âme s'expose au rayon divin.

[...]

[3] La source de toutes les souffrances est le péché, soit originel, soit actuel. Dieu a créé l'âme toute pure et toute simple, sans aucune tache de péché et avec un instinct béatifique qui la porte vers lui.

[...]

En conséquence, il n'y a pas d'obstacle entre Dieu et elles, hors cette peine qui les retarde et qui consiste en ce que leur instinct béatifique n'a pas atteint sa pleine perfection.

Voyant en toute certitude combien importe le moindre empêchement, voyant que la justice exige que leur attrait soit retardé, il leur naît au coeur un feu d'une violence extrême, qui ressemble à celui de l'enfer. Il y a la différence du péché qui rend mauvaise la volonté des damnés de l'enfer ; à ceux-ci Dieu ne fait point part de sa bonté.

[...]

[4] On voit par là que cette opposition de la volonté mauvaise à la volonté de Dieu est cela même qui constitue le péché. Comme leur volonté s'obstine dans le mal, le péché aussi se maintient. Ceux de l'enfer sont sortis de cette vie avec leur volonté mauvaise. Aussi leur péché n'est pas remis et ne peut l'être, parce qu'ils ne peuvent plus changer de volonté, une fois qu'ils sont sortis ainsi disposés de cette vie.

[...]

[5] Mais les âmes du purgatoire tiennent leur volonté en tout conforme à celle de Dieu. En conséquence, Dieu s'accorde avec elles dans sa bonté et elles demeurent contentes (quant à leur

volonté) et purifiées de la coulpe du péché originel et du péché actuel.

Ces âmes sont rendues aussi pures que Dieu les a créées.

[...]

[8] J'ajoute encore ceci que je vois. De la part de Dieu, le paradis est ouvert, y entre qui veut. C'est que Dieu est toute miséricorde, il reste tourné vers nous, les bras ouverts pour nous recevoir dans sa gloire.

Mais je vois d'autre part comment cette divine essence est d'une telle pureté et netteté, au-delà de tout ce qu'on pourrait imaginer, que l'âme qui aurait en soi une imperfection aussi légère qu'un fêtu minuscule, se jetterait en mille enfers plutôt que de se trouver avec cette tache en présence de la majesté divine.

Aussi voyant que le purgatoire a été fait pour lui enlever ces taches, elle s'y jette. Elle voit que c'est là une grande miséricorde pour elle que ce moyen d'enlever cet empêchement.

[...]

Je vois aussi que le tourment des âmes du purgatoire consiste bien davantage en ceci qu'elles voient en elles quelque chose qui déplaît à Dieu et qu'elles l'ont contracté volontairement en agissant contre une si grande bonté, plutôt que dans nul autre tourment qu'elles ressentent en purgatoire. C'est qu'étant dans la grâce divine elles voient la réalité et l'importance de cet empêchement qui ne leur permet pas d'approcher de Dieu.

[...]

[9] Je vois entre Dieu et l'âme une incroyable conformité. Lorsqu'il la voit dans cette pureté où sa majesté l'a créée, il lui donne une certaine force d'attraction faite d'amour brûlant, capable de la réduire au néant, tout immortelle qu'elle soit.

Il la met dans un état de si parfaite transformation en lui son Dieu, qu'elle se voit n'être plus autre chose que Dieu. Il la tire continuellement à lui, il l'embrase, il ne la laisse pas jusqu'à ce qu'il l'ait menée à cet être divin dont elle procède, c'est-à-dire à cette pureté dans laquelle il l'a créée.

L'âme se voit, par une vue intérieure, ainsi tirée par Dieu avec un tel feu d'amour. Alors, sous l'ardeur de cet amour embrasé de son doux Seigneur et Dieu qu'elle sent rejaillir en son esprit, elle se liquéfie tout entière.

[...]

Elle voit aussi combien lui est douloureux ce retardement qui la retient de contempler la divine lumière.

S'y ajoute l'instinct de l'âme impatiente d'être libérée de cet empêchement, attirée qu'elle est par ce regard unitif.

[...]

C'est au point que si l'âme pouvait découvrir un autre purgatoire plus fort que celui où elle se trouve, elle s'y jetterait aussitôt pour se débarrasser plus vite de cet empêchement. Tant est violent l'amour de conformité entre Dieu et l'âme.

[...]

§ 12. *Comment Dieu purifie les âmes Exemple de l'or dans le creuset*

[...]

[10] De ce divin Amour, je vois jaillir vers l'âme certains rayons et flammes brûlantes, si pénétrants et si forts qu'ils sembleraient capables de réduire au néant non seulement le corps, mais l'âme elle-même s'il était possible.

Ces rayons opèrent de deux manières : l'une est de purifier, l'autre d'anéantir.

[...]

L'or, quand il est purifié à vingt-quatre carats ne se consume plus, quel que soit le feu par où tu le ferais passer. Ce qui peut être consumé en lui, ce n'est que sa propre imperfection. Ainsi opère dans l'âme le feu divin. Dieu la maintient dans le feu jusqu'à ce que toute imperfection soit consumée. Il la conduit à la pureté totale de vingt-quatre carats, chaque âme cependant selon son degré 1. Quand elle est purifiée elle reste tout entière en Dieu, sans rien en elle qui lui soit propre, et son être est Dieu.

Une fois que Dieu a ramené à lui l'âme ainsi purifiée, alors celle-ci est mise hors d'état de souffrir encore, puisqu'il ne lui reste plus rien à consumer. Supposé que dans cet état de pureté on la tienne dans le feu, elle n'en sentirait nulle souffrance. Ce feu ne serait autre chose que celui du divin amour de la vie éternelle, sans rien de pénible.

[...]

§ 13. *Les âmes ont un désir ardent de se transformer en Dieu sagesse de Dieu qui leur tient cachées leurs imperfections*

[...]

Quand l'âme se met en route pour retourner à son premier état, si grande est l'ardeur qui la presse de se transformer en Dieu que c'est là son purgatoire. Elle ne regarde pas ce purgatoire comme un purgatoire, mais cet instinct brûlant et entravé constitue son purgatoire.

Ce dernier acte d'amour accomplit son oeuvre, sans que l'homme y ait part. Il y a dans l'âme tant d'imperfections cachées qu'elle

désespérerait s'il lui était donné de les voir. Ce dernier état les consume toutes.

Après qu'elles sont consumées, Dieu les découvre à l'âme pour qu'elle reconnaisse l'oeuvre divine accomplie en elle par le feu d'amour. C'est lui qui a consumé en elle toutes ces imperfections qui doivent l'être.

[...]

[12] Sache ceci. La perfection que l'homme croit constater en lui n'est pour Dieu que défaut. En effet, tout ce que l'homme accomplit sous couleur de perfection, toute connaissance, tout sentiment, tout vouloir, tout souvenir, dès qu'il ne le fait pas remonter à Dieu, tout cela l'infecte et le souille.

Pour que ces actes soient parfaits, il est nécessaire qu'ils soient faits en nous sans nous, sans que nous en soyons le premier agent, et que l'opération de Dieu soit faite en Dieu sans que l'homme en soit la cause principale.

Ces actes seuls sont parfaits, que Dieu accomplit et achève dans son amour pur et net, sans mérite de notre part. Ils pénètrent l'âme si profondément et l'embrasent à tel point que le corps où elle se trouve se sent brûler comme s'il était dans un grand brasier qui ne s'éteindra pas avant la mort.

[...]

Il est vrai, comme je le vois, que l'amour qui procède de Dieu et rejaillit dans l'âme cause en elle un contentement inexprimable; mais ce contentement n'enlève pas une étincelle de leur peine aux âmes du purgatoire.

Donc, cet amour qui se trouve entravé, c'est lui qui constitue leur souffrance. Cette souffrance est d'autant plus grande que plus grande est la capacité d'amour et de perfection que Dieu a donnée à chacune.

Ainsi les âmes du purgatoire ont tout ensemble une joie extrême et une extrême souffrance sans que l'une soit un obstacle pour l'autre.

[...]

§18. Elles savent que ces peines elles les ont méritées en toute justice et qu'elles sont parfaitement réglées. Par suite, elles ne se plaignent pas plus de Dieu (quant à la volonté) que si elles étaient dans la vie éternelle.

L'autre opération est un contentement qu'elles éprouvent à voir comment Dieu agit envers elles, avec quel amour et quelle miséricorde.

Ces deux vues, Dieu les imprime en elles instantanément. Puisqu'elles sont en état de grâce elles saisissent et comprennent à

la mesure de leur capacité. Elles en éprouvent une immense joie, qui ne leur manquera plus ; au contraire, elle ira toujours croissant au fur et à mesure qu'elles s'approchent davantage de Dieu.

Ces âmes ne voient point cela en elles-mêmes ni par elles-mêmes ni comme quelque chose qui serait à elles, mais seulement en Dieu.

Elles s'occupent intensément de lui beaucoup plus que de leurs peines, elles tiennent celles-ci pour rien en comparaison de lui.

La moindre vue qu'on puisse avoir de Dieu surpasse toute peine et toute joie que l'homme puisse avoir, mais sans leur enlever une étincelle ni de joie ni de peine.

[...]

§19. Cette forme de purification que je vois appliquée aux âmes du purgatoire, je l'éprouve dans mon esprit, surtout depuis deux ans. De jour en jour je la ressens et la vois plus clairement.

Mon âme, à ce que je vois, est dans ce corps comme dans un purgatoire en tout semblable au vrai purgatoire, mais à la mesure réduite que le corps peut supporter, pour éviter qu'il ne meure.

Néanmoins cela s'aggrave peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin mort s'ensuive.

Je vois l'esprit rendu étranger à toute chose, même d'ordre spirituel, où il pourrait trouver quelque aliment, comme serait joie, plaisir, consolation. Il est hors d'état de prendre goût à quelque chose que ce soit, temporelle ou spirituelle, ni par la volonté, ni par l'entendement, ni par la mémoire. Il m'est devenu impossible de dire : je prends plus de plaisir à ceci qu'à cela.

Mon intérieur est assiégé. De toute chose qui portait rafraîchissement à sa vie spirituelle et corporelle il a été dépouillé petit à petit. Chaque fois qu'une de ces choses lui est enlevée il reconnaît qu'elle était de nature à lui donner aliment et réconfort. Aussitôt que l'esprit en prend conscience, il les prend en haine et en abomination et elles s'en vont sans aucun remède.

La raison en est que l'esprit porte en soi l'instinct de se débarrasser de toute chose qui puisse faire obstacle à sa perfection.

[...]

Il ne lui reste d'autre soutien que Dieu. C'est lui qui opère tout cela par amour et avec grande miséricorde pour satisfaire à sa justice.

Cette vue donne à l'esprit grande paix et contentement. Mais ce contentement ne diminue en rien la souffrance ni la compression qu'il subit. Jamais la souffrance ne pourrait devenir cruelle au point qu'il puisse désirer de se dégager de ce que Dieu dispose à son sujet. Il ne sort pas de sa prison, il ne cherche pas à en sortir, tant que Dieu n'aura pas accompli en lui tout ce qui est nécessaire. Ce qui

me contente c'est que Dieu soit satisfait, Il n'y aurait pas pour moi de souffrance pire que de m'écarter des desseins de Dieu sur moi, tant j'y vois de justice et de miséricorde.

Tout ce qui vient d'être dit, je le vois, je le touche, mais je n'arrive pas à trouver d'expressions satisfaisantes pour le dire comme je voudrais. Ce que j'en ai dit, je le sens s'opérer en moi spirituellement et c'est pour cela que je l'ai dit.

La prison dans laquelle je me vois, c'est le monde ; la chaîne, c'est le corps. L'âme illuminée par la grâce, c'est elle qui connaît l'importance d'être retenue ou retardée d'atteindre sa fin, par quelque empêchement que ce soit. Cela lui cause une peine extrême, car elle est d'une sensibilité aiguë.

De plus, cette âme reçoit de Dieu une certaine dignité qui la rend semblable à Dieu même. Il la fait une même chose avec lui en la rendant participante de sa bonté. Et comme il est impossible qu'une peine quelconque atteigne Dieu, ainsi en advient-il des âmes qui s'approchent de lui. Plus elles s'approchent, plus aussi elles reçoivent de ce qui est propre à la divinité.

Par suite, le retardement qui atteint l'âme lui cause une souffrance intolérable. Cette souffrance et ce retard la rendent dissemblable de ces propriétés qu'elle avait de naturel, et que la grâce lui montre ; elle est empêchée d'y atteindre, alors qu'elle y est apte, et cela lui cause une souffrance très grande, à la mesure de l'estime qu'elle a de Dieu. Mieux elle le connaît, plus elle l'estime ; plus elle est dégagée du péché, mieux elle le connaît. À mesure aussi, l'empêchement lui devient plus terrible d'autant plus que l'âme est toute recueillie en Dieu et rien ne l'empêche de le connaître sans aucune erreur.

JEAN DE LA CROIX

Je ne livre rien de ses propres écrits très facilement accessibles,³³ mais par contre deux extraits de la seule source qui nous fait partager les épreuves du mystique. Elle a été rédigée par le fidèle disciple de son maître Joseph de Jésus-Maria [Quiroga]

L'EMPRISONNEMENT A TOLEDE

(LIVRE SECOND³⁴, CHAPITRES 1 à 10)

Chapitre premier de quelque succès advenu en ce temps entre les deux congrégations de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel, lesquels menaçaient notre bon Père.

Ayant déjà traité en particulier des vertus de notre bon Père Jean de la Croix, il sera nécessaire pour la continuation et poursuite de cette histoire, de nous ressouvenir de ce que nous avons dit en un autre lieu touchant les visiteurs ou Commissaires Apostoliques qu'il y avait pour lors en quelques Religions; et ceux qu'on désigna pour celle de notre Dame du Mont-Carmel, d'autant que plusieurs choses s'en ensuivirent, qui doivent servir à notre propos. Ces Commissaires désiraient fort d'exécuter les desseins et satisfaire aux intentions du saint Pontife Pie V et du Roi Catholique Philippe II qui était d'établir une grande réforme dans les Religions: et ainsi il sembla bon au Père Fernandez, auquel on avait assigné la Castille, et au Père François de Bargas, qui était destiné pour l'Andalousie, (leurs commissions ayant été divisées de la sorte) de se servir des Carmes Déchaussez pour introduire la Réforme en tout le reste de l'Ordre, et y remettre par leur vie exemplaire et parfaite, ce qui était déchu ou aboli de l'ancienne observance. Pour cet effet, ils se servirent de quelques moyens, qui à leurs avis, étaient doux et faciles; mais en l'exécution étaient violents et difficiles: comme de mettre des supérieurs Carmes Déchaussez ès Couvents des Pères de l'Observance, et autres officiers, comme portiers et

³³ Pdf téléchargeables depuis le site www.jesusmarie.com

³⁴ *La Vie du Bienheureux Père Iean de la Croix, premier religieux Déchaussé de la Réforme de Nostre Dame du Mont-Carmel, & coadjuteur de Ste Therese, Avec une déclaration des degrez de la vie contemplative, par lesquels N. Seigneur l'éleva à une rare perfection; et du singulier don qu'il eût pour enseigner la divine Sagesse qui transforme les âmes en Dieu.*

Composé en Espagnol par le R.P. ioseph de Jesus Maria, carme Déchaussé, traduite cy-devant en François par le R.P. Elisee de S. Bernard, et nouvellement revue par un autre Religieux [Cyprien de la Nativité], tous deux du même Ordre.

<https://play.google.com/books/reader?id=eKY6Ccsr0n8C&printsec=frontcover&output=reader&hl=fr&pg=GBS.PA417>

sacristains, dont on s'assure et se fie davantage ; ce qu'ils firent aux couvents d'Avila et de Tolède, qui étaient les principaux de ce royaume.

Ils donnaient semblablement les maisons des Pères de l'Observance aux Carmes Déchaussez, au lieu de nouvelles fondations, afin qu'ils y fondassent, comme il arriva en Andalousie, où ils leur offrirent le couvent de Jaén (bien qu'ils le refusèrent, pour ne faire déplaisir aux Pères susdits ; et celui de Saint-Jean de Port, lesquels ils acceptèrent, n'étant pas chose de grande conséquence, et l'habitèrent quelques mois, obéissant au Père François Bargas, Commissaire, qui leur commandait cela, et peu de temps après le laissèrent pour les mêmes raisons que celui de Jaén ; à savoir pour éteindre et amortir les ressentiments que leurs frères pouvaient avoir de ces changements, et les assurèrent qu'ils ne voulaient point bâtir sur les ruines d'autrui, ni s'étendre ou accroître aux dépens et détriment de personnes ; tant s'en faut, qu'on les y avait fait entrer avec violence, et qu'ils faisaient de le même quand on les mêlait avec eux pour marque et témoignage de faveur.

Mais quoi que ces moyens fussent odieux, et auxquels les Déchaussez n'obéissaient qu'à regret, les Pères Commissaires en attentèrent encore un autre plus violent, et qui troubla entièrement la paix entre les deux Congrégations, qui fut de subdéléguer leur commission à quelques-uns des Carmes Déchaussez, les faisant Juges Apostoliques des Pères de l'Observance, et les chargeant de visiter quelques-uns de leurs couvents. Pour cette fin, le Père Pierre Fernandez fit choix dans la Castille du Père Antoine de Jésus, premier supérieur des Carmes Déchaussez, et lui commanda de faire quelques visites. Mais lui qui avait tant d'expérience des choses de Religion, et qui ne voulait rien avoir à démêler avec ses frères, contenta les deux parties, faisant si peu de bruit en sa commission, qu'à peine put-on découvrir qu'il fut Commissaire. Le Père François de Bargas voulu faire le même en Andalousie, choisissant et destinant pour cela le Père Balthazar de Jésus, homme docte et grand Prédicateur, qui était parti de Tolède avec quelque religieux pour aller à la fondation de Grenade ; mais il ne voulut accepter cette commission, sachant combien les Pères de l'Observance auraient cela en horreur, et qu'il s'engageait dans un labyrinthe plein de difficultés c'est pourquoi il en prit un autre nommé le Père Jérôme de la Mère de Dieu, qui était nouveau profes, et aurait aussi été à cette fondation avec ceux de Castille, lequel accepta la commission ; et un peu après le Père Fernandez le subdélégué aussi pour Castille, bien qu'avec certaine limitation.

La Congrégation des Déchaussez ressentit grandement cette acceptation du Père Jérôme, tant à cause de l'ennui et déplaisir que cela causait à nos Pères de l'Observance, et qu'ils pouvaient juger de là que les Déchaussez les voudraient déposséder avec leur pouvoir et leur autorité, et les priver de leur liberté ; comme aussi à raison du peu d'expérience qu'avait le Père Jérôme ès choses de Religion pour conduire une entreprise si difficile. Car à peine avait-il achevé son année de noviciat, quand le Père Marian de Saint Benoit le prit pour son compagnon, allant en Andalousie ; et partant ils jugeaient qu'il ferait peu de profit en ses visites, et craignaient en outre qu'avec sa commission, il n'apportât beaucoup de trouble et d'inquiétude à la nouvelle Congrégation des Déchaussez ; à quoi néanmoins ils ne purent

obvier, d'autant que l'autorité du Roi Catholique intervenait là-dedans, et que quelques-uns de ses favoris étaient parents du Père Jérôme.

Toutes ces choses donnèrent à penser aux Pères de l'Observance, que l'intention du Pape et du Roi Catholique, était d'accroître et d'étendre les forces des Pères Déchaussez, et de les affaiblir et resserrer pour introduire et établir dans leur Congrégation la rigueur et l'austérité de l'ancienne et première observance, dont ils n'avaient fait profession, comme le Père Jérôme avait déjà tenté de le faire dans la visite de l'Andalousie. Ce qui les aigrit grandement ; et pour y obvier, et pourvoir de remède, ils convoquèrent et assemblèrent un chapitre général à Plaisance en Italie, qui fut au commencement de l'année 1576, suivant ce que l'on peut colliger de la concurrence des choses de ce temps ; et là ils résolurent et déterminèrent que pour affaiblir et éteindre les Déchaussez, il fallait se servir des mêmes moyens que les Commissaires Apostoliques avaient trouvés et intentés pour affaiblir les Pères de l'Observance, mêlant les Déchaussez avec eux sous le titre de Réforme, pour contenter et assurer le Roi catholique, et accommodant leur institut et façon de faire de telle sorte, que peu à peu il fussent tous semblables et conformes, jugeant que selon notre naturel, c'est une chose plus facile de marcher de la rigueur et de l'austérité à la douceur, que d'aller au contraire.

Ils envoyèrent donc en Espagne pour mettre cela en exécution, le Père Jérôme Tosta portugais, homme très capable et très docte, lui donnant le nom de Vicaire général, visiteur et réformateur de toute l'Espagne. Mais comme le Roi Catholique travaillait avec beaucoup de vigilance à ce qui concernait la réformation de son royaume, il eut avis de ce qui s'était passé en ce Chapitre, et de son intention, pour secrète et cachée qu'elle fût. Ensuite de quoi comme le commissaire général arriva en Espagne, il empêcha l'exécution de sa légation, et pria le nonce de Sa Sainteté, Nicolas Hormanet, de commander au commissaire de l'Ordre des Déchaussez de continuer sa visite. Sur quoi il y eut de très grandes difficultés de part et d'autre, qui durèrent trois ans ou environ, lesquelles ne touchent pas une histoire particulière. Ce qui fait à notre propos, est qu'encore que le Commissaire général n'exerça pas sa commission publiquement, d'autant que le Roi l'en empêchait, il tâchait néanmoins couvertelement d'écarter les principaux des Carmes Déchaussez, et traita de les faire prendre et emprisonner en quelque lieu qui ne fut su de personnes, jetant premièrement les yeux sur notre bon Père Jean de la Croix, comme le premier et le chef de la réforme.

Chapitre II. D'une assemblée que firent les Pères Carmes Déchaussez en ce temps, pour obvier au dommage qui les menaçait ; et y traitèrent encore d'autres choses qui concernaient le bien de l'Ordre.

Aussitôt que les Carmes Déchaussez eurent su l'arrivée du Père Jérôme Tostat, et le sujet de sa venue, les supérieurs et les plus avisés de leur congrégation avec le B. Père Jean de la Croix, (qui étaient encore à Avila, assistant les religieuses du monastère de l'Incarnation,) s'assemblèrent couvent d'Almodovar, pour traiter des moyens qu'il fallait prendre pour dissiper cette tourmente qui les menaçait de si près. Cette assemblée se fit le huitième Aoust de l'année 1576, en laquelle le Père Jérôme de la Mère de Dieu présida, qui était pour lors supérieur de tous les Déchaussez de

Castille et d'Andalousie, par subdélégation des deux Commissaires Apostoliques, par laquelle ils prétendirent de livrer et soustraire les Déchaussez de la conduite et du gouvernement des provinciaux de l'Observance, d'autant qu'il était plus convenable pour leur établissement et leur conservation et c'est la première assemblée que nous trouvons avoir été faite de Déchaussez seulement. Or après une longue conférence, ils trouvèrent bon d'avoir recours à la fontaine, et que leur cause n'étant pas seulement juste, mais encore héroïque et glorieuse, ils supplièrent le souverain pontife de leur donner un supérieur de leur même profession qui les gouvernât, puisque le saint Concile de Trente l'ordonnait ainsi ; et débutèrent les religieux qu'ils jugèrent à propos pour faire cette ambassade, et pour informer le pape et les cardinaux de leur droit.

Après avoir pris résolution touchant la principale affaire, ils traitèrent par après des choses qui étaient convenables pour le bon régime de leur congrégation, d'autant qu'il y avait des sentiments divers entre ceux qui le gouvernaient, chacun suivant son inclination, pour ordonner et établir les choses de religion conformément à icelle. Car comme ils ne reconnaissaient pas pour lors de chef fondamental auquel ils dussent obéir, et que tous n'avaient pas une suffisante instruction de la vie primitive de nos ancêtres, ni que Dieu la voulait ressusciter dans la nouvelle congrégation des Déchaussez ; chacun proposait et délibérait à sa mode, et tournait son avis vers le nord le plus favorable, jusques là même qu'ils étaient divisés touchant les moyens principaux et essentiels que l'ordre doit suivre pour parvenir à sa perfection. Car notre bienheureux Père Jean de la Croix, dans l'esprit duquel Dieu versait ses influences immédiatement, dès qu'il commença d'embrasser la réforme, avait déjà entendu de Sa Majesté, et pareillement notre sainte mère Thérèse, que les nouveaux Déchaussez étaient appelés principalement à la vie contemplative, comme notre premier Père Saint Élie l'avait établi dans son école, par le commandement de Dieu, et selon que les apôtres dressèrent nos anciens dans la forme de vie spirituelle qu'ils leur assignèrent, leur donnant pour fondement de leur état la contemplation divine en une vie singulière non divisée, mais unie à Dieu inséparablement, par connaissance et amour, comme nous le vérifions en un autre lieu par l'autorité de saint Denys. Et que les moyens que notre règle prescrit étaient nécessaires pour vaquer à cet exercice des anges : à savoir la retraite ès cellules, la solitude, le silence, et l'austérité de vie ; de manière qu'on devait ordonner à cela la nouvelle congrégation regardant nos premiers Pères pour les imiter : et quelques-uns des plus parfaits et en petit nombre qui se trouvèrent en cette assemblée, avait le même sentiment comme le Père Gabriel de l'Assomption, le Père François de la Conception, et le Père Brocard, surnommé le vieillard, auxquels se joignit le Père Nicolas de Jésus Maria, lequel à cause de ses rares parties, et de son zèle éminent de perfection, bien qu'il fût nouveau dans la religion, ne laissait d'avoir l'autorité d'ancien.

Mais d'autre part, le Père Antoine de Jésus, comme il était demeuré la plus grande partie de sa vie parmi les Pères de l'Observance qui se portent avec tant de perfection de charité et de zèle, au bien et à l'avancement du prochain et ne se tiennent pas à présent temps obligés à la vie contemplative comme à l'active, avait toujours cette affection et ce désir de s'exercer en une œuvre si pieuse, encore qu'elle fut cause qu'on pratiquât et gardât ces

autres moyens avec une observance moins étroite et moins rigoureuse, et pensait être fondé en raison, à cause du titre et du nom de mendiants, que le pape Innocent IV nous avait donné confirmant notre règle. Le Père Jérôme de la mère de Dieu autorisait fort ce sentiment, pour être puissamment enclin à ce zèle de secourir les âmes, et peut porter à la retraite et récollection ès cellules, fondement substantiel de notre premier institut. Et comme la nature raisonnable et sociable désire naturellement la conversation humaine, plutôt que l'abstraction et la solitude ; la plus grande partie de ceux qui gouvernaient et défendaient l'ordre était attirée par ce zèle, et se rendait de ce côté, mettant en oubli ce que les apôtres décrétèrent dans l'institution de nos prédécesseurs ; à savoir, que l'office des religieux dédiés à la contemplation, n'était pas de gouverner et de conduire les autres, mais de persévérer en un état singulier et parfait pour la beauté de l'Église, et le bon exemple des fidèles. Et néanmoins le Père Jérôme de la mère de Dieu, dans le peu de temps qu'il y avait qu'il gouvernait les Déchaussez par subdélégation des commissaires apostoliques, avait déjà commencé à pratiquer le contraire, et étendait les moyens de la communication du zèle des âmes hors de nos monastères : si bien qu'il y avait fort peu de temps de reste, non seulement pour vaquer à la contemplation, mais aussi pour se retirer aux cellules ; et même cela avait lieu jusque dans les déserts, et maisons de solitude, à cause de la quantité des actes communs qu'on avait introduits, et des choses qu'on chantait dans le Chœur ; ce qui était en tout bien différent de ce que nos anciens avaient pratiqué et observé, afin que les occupations étrangères ne portassent pas de préjudice aux propres et domestiques.

Or comme notre bon Père Jean de la Croix a toujours eu une sainte liberté ès assemblées et chapitres où il avait voix, pour dire son avis conformément à la lumière que Dieu lui donnait, encore qu'il vit la plus grande partie de ceux de l'assemblée, même celui qui tenait la place de premier supérieur, être d'opinion contraire : il représenta néanmoins avec un zèle d'Élie, combien la nouvelle congrégation, dès sa naissance, et dès son commencement était déjà éloignée de son principal institut, qui était la retraite ès cellules, pour vaquer à l'oraison et contemplation ; et combien les monastères des religieuses surpassaient en cela ceux des religieux, dans lesquels, tant à cause de la grande liberté qu'il y avait d'aller prêcher et confesser dehors (exercice propre et particulier à d'autres ordres que Dieu a mis en son Église pour cette fin) qu'aussi pour la multitude des actes communs qu'on y avait introduits contre la modération que nos anciens Pères avaient en cela, conformément à notre règle ; et pour avoir embrassé le culte divin extérieur plus qu'il ne convient au culte intérieur, auquel nous sommes particulièrement appelés de Dieu ; on ne pouvait demeurer dans les cellules, et garder la retraite pour y vaquer comme il faut. D'où vient que lors qu'ils s'y retiraient, ils avaient l'esprit tellement suffoqué, et le corps si harassé et fatigué de ces occupations extérieures, qu'ils étaient plus propres à se reposer qu'à prier ; d'où il inférait et concluait qu'il était nécessaire de modérer ces deux sortes d'occupations, laissant et quittant d'icelle ce qui ne peut compatir avec la fin principale, sans attendre que Dieu miraculeusement en retranchât ; ce qui n'était expédient et convenable, comme il avait fait ès siècles passés, envoyant des anges pour ôter quelques moyens du culte divin extérieur, afin qu'on ne manquât à l'intérieur, auquel

nous devons aspirer, Dieu nous l'ayant donné pour but principal, dont notre sauveur avait dit (comme parlant à nous autres) que de même que Dieu était esprit, il voulait être adoré en esprit de ceux qui l'adorent en vérité.

Le courage et le zèle dont notre bon Père soutint et défendit les moyens principaux et fondamentaux de notre institut eurent tant de force et de pouvoir sur le cœur des Pères qui étaient là assemblés, qu'ils arrêtaient et conclure qu'il fallait retrancher beaucoup de ce que l'on chantait au Chœur, et d'autres prières que l'on disait en communauté, outre les sept heures canoniales de l'office divin ; bien que l'on ne modérât pas la multiplicité des actes communs que nos anciens (lesquels nous devons imiter) n'avaient pas pratiquée : car comme le Père Antoine de Jésus les avait établis conformément aux coutumes et exercices des Pères de l'Observance, qui s'occupent principalement en la vie active, il les autorisa et les défendit autant qu'il pût, avec plusieurs autres de l'assemblée, qui avait vécu autrefois dans la mitigation aussi bien que lui. Or pour ce qui concerne la retraite, et la modération du zèle des âmes, conformément à notre institut ; on déterminâ qu'on garderait dans toute la congrégation des Déchaussez, les premières constitutions qui furent faites à Duruelle : (car jusqu'alors elle ne se gardait pas dans tous les couvents) lesquels favorisent fort la retraite contre la distraction hors de nos monastères ; quoique ce soit sous prétexte de secourir le prochain.

Par ce moyen il semble qu'on remédia à propos à ce manquement de retraite, et de recueillement qu'il y avait pour lors, parce que la constitution qui en traite en parle de cette sorte. « Item, nous ordonnons, quant à la clôture et retraite des religieux que la règle commande, 424 que personne ne puisse sortir au monastère, hormis le procureur et le prédicateur quand il ira prêcher, ou bien pour une occasion d'importance et rare, et non pas autrement, bien que ce soit pour aller aux enterrements, ni pour visiter les parents, non plus que les malades, non pas même sous prétexte de les aller confesser, sauf quelque grande nécessité, qui ferait croire que ce serait contre la charité que de n'aller ouïr cette confession : et qu'alors le prier ne puisse donner cette licence, si ce n'est du consentement de deux Pères les plus anciens qui se trouveront en la maison, sous peine griève l'espace de trois jours. Et pour plus grande retraite, nous enjoignons que personne de nous autres n'aille quêter par les rues avec des boîtes, ni par les granges avec des besaces, ni en aucune autre manière, qui donne occasion d'être vagabond et de se distraire. » Voilà ce que dit cette constitution faite à Duruelle, laissant à nos monastères la porte ouverte pour aider les âmes qui s'y adresseront ; et défendant la sortie d'iceux pour embrasser des exercices et des occupations étrangères, ce que notre bon Père observa en toutes les maisons dont il eut la conduite et le gouvernement. Ils déterminèrent aussi d'autres choses qui concernaient des couvents en particulier, lesquels ne sont à notre propos ; et nous verrons en un autre lieu un décret de la sagesse divine en faveur de ces choses, que notre bon Père proposa en cette première assemblée.

Chapitre III. Comme les Pères de l'Observance emprisonnèrent notre bon Père à Avila, pour l'amener à Tolède.

Notre bon Père étant de retour à Avila, où la sainte obéissance l'occupait pour lors, les religieuses de l'incarnation se sentaient si consolées par sa

présence, et se trouvaient si avancées par sa rare doctrine, qu'après que notre sainte mère Thérèse eut achevé le temps de son office de prieure, et qu'elle eut été au monastère de Saint-Joseph de ladite ville pour y exercer la même charge : elles demandèrent au Père commissaire apostolique de leur laisser des Carmes Déchaussez pour confesseurs. Mais comme les Pères de l'Observance mitigée ressentaient vivement que les Déchaussez eussent occupé ce lieu-là, et qu'il considérait que le Père Jean de la Croix en était comme le capitaine et le principal d'entre eux, quand le Père Jérôme Tostat arriva en Castille avec une commission du chapitre général, si peu limitée, et si ample ; entre les autres emprisonnements qu'il décréta fut celui des confesseurs de l'incarnation, et particulièrement du Père Jean de la Croix, outre qu'ils étaient extraordinairement indignés. Notre Seigneur quelques jours auparavant l'avertit en l'oraison de ce que l'on tramait contre lui, lui disant comme on devait l'emprisonner, et le jeter dans de très grands travaux, comme il le déclara par après à la sœur Anne Marie, religieuse du monastère de l'incarnation, et très vertueuse ; laquelle lui répondit, qu'à raison que les pénitences l'avaient tellement gâté et affaibli, il faudrait peu de travaux pour lui faire perdre la vie dans l'état où il était : mais lui voyant qu'elle ne se pouvait persuader qu'on le dut prendre et maltraiter ; il l'assura et lui certifia que le tout arriverait de la même sorte qu'il lui disait. Cette religieuse a déposé cela en sa déclaration sous serment, et remarque et pèse grandement qu'il avait une si grande confiance en Dieu, et qu'il était si fort résigné à ce qu'il ordonnerait de lui, qu'encore qu'il eut pu quitter cet emprisonnement et cette persécution, il n'en voulut jamais rien faire.

Les Carmes Déchaussez savaient assez que les Pères de l'Observance avaient fort à contrecœur qu'ils fussent confesseurs de l'incarnation ; et pour tirer de là les deux Pères qui y étaient avec quelque bon prétexte, et sans donner occasion de plainte aux religieuses, qui était si contentes et satisfaites d'eux, ils firent notre bon Père Jean de la Croix prieur de Mancère. Mais sur ces entrefaites, arriva premièrement à Avila le mandement du révérend Père Vicaire général pour le prendre, lequel les Pères de l'Observance n'eurent plutôt reçu, qu'il sortit de nuit, et s'en vinrent avec une troupe de gens armés à l'hospice de l'incarnation, où logeaient les Déchaussez : et après avoir enfoncé et mis par terre les portes, ils leur mirent la main sur le collet avec la même furie dont on a coutume de prendre les criminels, et les menèrent prisonniers en leurs couvents, faisant dans l'hospice et par le chemin de très mauvais traitements à notre bon Père. Lesquels il souffrait avec une telle douceur et patience, que les religieuses de ce monastère disent en leurs déclarations, ayant appris par la relation de ceux qui en furent les exécuteurs, qu'avec son humilité et sa patience, il représentait en sa capture celle de notre Seigneur Jésus-Christ. Les religieuses entendirent bien le bruit ; et ayant su le matin ce qui s'était passé, en reçurent une très grande affliction, d'autant qu'elle tenait comme leur Père celui qu'on leur disait avoir été si maltraité.

Aussitôt qu'ils furent arrivés, ils les mirent dans deux chambres séparées, et donnèrent ordre promptement pour les faire sortir d'Avila, craignant le grand nombre de personnes qui leur étaient affectionnées ; et que si on savait dans la ville qu'ils étaient prisonniers, il ne s'élevât quelque grande émeute et tumulte pour les retirer de la prison. Ils envoyèrent donc le Père Germain de Saint Mathias, l'un des confesseurs au monastère de Saint Paul

de la Moraleche, où sans lui faire entendre la cause ni la raison, ils lui firent souffrir une longue prison avec plusieurs travaux.

Quant à notre bon Père Jean de la Croix, contre lequel était la plus grande indignation, ils lui ôtèrent par force l'habit de carmes Déchaussez, tant à fin qu'il ne put être reconnu par le chemin, que pour le mortifier davantage, et lui firent prendre leur habit. Le bon Père leur disant sur cela qu'il pouvait bien lui chausser les pieds, mais non pas le cœur, lequel était entièrement Déchaussé. En cet état ils le menèrent au couvent de Tolède avec une bonne garde, pensant qu'en une si grande ville, où l'on fait moins de recherche des choses particulières, et étant si éloigné de la ville où on l'avait pris, il serait plus caché qu'en un petit lieu. Le religieux qui le prit en sa charge en ce voyage, ne devait pas être des plus grands amis des Déchaussez, car il le traitait si rudement par le chemin, qu'un jeune garçon qu'il menait avec lui étant indigné des mauvaises paroles qu'il lui disait, et édifié de la patience et modestie dont le Père souffrait tout sans répondre aucune parole d'aigreur, ni témoigner aucune indignation contre celui qui le traitait si mal, proposa de le délivrer de ses mains, et déclara son dessein en secret au bon Père ; lequel excusant son compagnon, lui répondit qu'il ne le traitait pas si mal qu'il le méritait : et partant qu'il le suppliait de ne se mettre en peine de lui d'autant qu'il était sans affliction et sans aucun ennui. Ce jeune homme néanmoins ne se contenta pas de cela ; car étant arrivé à une hôtellerie, dont l'hôte était fort pieux, il lui conta tous les mauvais traitements qu'on avait fait par le chemin à ce religieux qu'il tenait pour un saint, à cause de la patience dont il les supportait ; et lui persuada de le cacher, disant que la passion avec laquelle on le traitait faisait assez paraître qu'il souffrait injustement. L'autre donc parla à notre bon Père, pour être bien informé de la vérité ; lequel lui répondit qu'il faisait volontiers ce voyage, d'autant que ses supérieurs le voulaient et l'ordonnaient ainsi : et partant qu'il ne fit aucun bruit ou tumulte, ni en ayant pas de sujet, que pour sa bonne volonté il aurait soin de le recommander à Dieu.

Les Pères de l'Observance à Tolède savaient déjà qu'on y devait amener notre bienheureux Père, et avaient ordre du Père Vicaire général de la façon dont il se devait comporter en son endroit à savoir de le faire obéir aux actes secrets qui avaient été faits au chapitre tenu à Plaisance, lesquels furent trouvés parmi les papiers du dit Vicaire général, avec l'ordre qu'il avait du chapitre, quand le conseil royal de Castille les fit saisir entre ses mains, afin de qu'il ne se servit de sa commission contre ce que les visiteurs apostoliques ordonnaient par le commandement de Sa Sainteté. Le principal de l'ordre du Vicaire général était que les Déchaussez ne fissent plus de nouvelles fondations, et qu'il ne reçût plus de novices : et quant à ceux qui l'étaient, qu'il ne fussent pas si différents des autres religieux de l'ordre en leurs habits, et qu'on ne les appelât plus Déchaussez ; en quoi il semble qu'ils étaient fondés sur une constitution de l'ordre fait au chapitre de Venise ; auquel le Père Nicolas Audet, général, présida l'année 1524, par laquelle il était ordonné qu'en chaque province il y eut quelques maisons de religieux réformés qui gardassent la première règle, lesquels étant semblables en habit aux autres, fussent différents en la vie. Or faisant exécuter cela en la congrégation des Déchaussez, il leur semblait qu'ils éviteraient plusieurs inconvénients de ceux qui les menaçaient, et naissaient d'une si grande diversité d'habits et de vie, avec un tel

applaudissement du peuple : et pour le reste de l'intention du chapitre, ils en avaient laissé la disposition à la prudence et discrétion du Vicaire général, afin d'éteindre peu à peu les Déchaussés, les mêlant avec les autres sous couleur de réforme, comme il a été déjà dit.

Chapitre IV. Les diligences que l'on fit à Tolède vers notre bienheureux Père Jean de la Croix afin qu'il prît l'habit des mitigés, et comme ils l'emprisonnèrent et le tourmentèrent pour n'avoir voulu acquiescer à leur volonté.

Notre bienheureux Père étant arrivé à Tolède, les Pères de l'Observance le reçurent avec un fort mauvais visage, espérant néanmoins qu'ils le pourraient réduire à leur volonté. Le jour suivant on lui intima les actes du chapitre général tenu à Plaisance en Italie, nous avons parlé naguère ; et particulièrement celui par lequel il était enjoint aux Déchaussés, qu'encore qu'il gardassent en leurs couvents la première règle, ils n'eussent pas néanmoins d'habit différent des autres, et qu'ils se chaussassent. Bref qu'ils ne se nommassent pas Déchaussés, mais contemplatifs, ou primitifs. Outre cela, ils lui persuadèrent de quitter cette manière de vie, qui lui causerait toujours de l'inquiétude, et susciterait des persécutions, se résolvant de prendre l'ancienne en laquelle il avait été élevé : et lui promettaient à ce sujet de l'honorer dans leur ordre. Mais notre bon Père d'un visage serein et d'un esprit constant, comme celui qui était fondé sur la pierre et le ciment, le répondit que l'intention de sa congrégation était de rétablir et de remettre, non seulement la perfection de vie, mais aussi la rigueur de l'habit des anciens Carmes, qui était celui que les Déchaussez portaient. Et qu'outre cela, ils avaient exprès commandement du nonce de Sa Sainteté (c'était encore Monsieur Nicolas Hermanete,) et du commissaire apostolique, de n'admettre ces actes du chapitre général, ni de rien innover en leur manière de vivre, non plus qu'en leur habit ; et d'autant que cette obéissance était plus immédiate au Saint-Siège, qu'il ne pouvait pas aller à l'encontre, pour quelque ordonnance que ce fut du chapitre ou du définitoire de l'ordre ; de sorte qu'il était bien résolu de l'accomplir, encore qu'à ce sujet il dut endurer jusqu'à la mort. Les Pères de l'Observance qui étaient là présents, s'indignèrent fort de cette réponse ; et attendu qu'ils jugeaient que notre bon Père était comme la principale source des dommages qu'ils souffraient, ce leur semblait, à cause de la réforme des Déchaussés, et que pour ne vouloir se soumettre aux décrets du chapitre général, ils le tenaient pour un désobéissant et rebelle aux ordonnances des prélats ; ce qui est estimé dans toutes les religions pour un très grand crime, et qui bat contre le fondement de l'état de religieux, qui est l'obéissance ; personne ne doit s'étonner des mauvais traitements qui lui firent pour ce sujet, encore que le zèle de religion ait été un peu mêlé d'indignation, laquelle il a pour voisine comme les autres vertus les vices prochains, qui ont quelque apparence d'icelle. Ce que notre Seigneur permit, pour épurer et affiner davantage la vertu de son serviteur, par la contradiction des bons, qui d'ordinaire est la plus grande et la plus sensible ; et pour honorer et qualifier sa sainteté par l'une des plus grandes excellences qu'un chrétien puisse acquérir en cette vie, qui est qu'étant bon, il soit tenu et estimé pour un méchant homme : car Sa Majesté accorda ce bonheur au Père Jean de la Croix en cette occasion, pour un grand accroissement de ses mérites, et le perfectionna dans une autre persécution qui précéda sa mort, comme nous

verrons en son lieu ; d'autant qu'il le voulait faire son portrait au vif et au naturel.

Les mêmes Pères de l'Observance commencèrent aussitôt à le traiter comme un désobéissant, et exécuter sur lui les peines rigoureuses dont usent les religions à l'endroit des rebelles ; et pour premier sentiment, ils le mirent en une prison fort étroite, que je peux bien décrire pour l'avoir vu, non sans grande vénération, sachant ce qui s'y était passé ; à savoir tant de visite de la très Sainte Vierge, et de notre Seigneur, faites à un serviteur des plus fidèles qu'il eut dans ce siècle, pour le consoler dans les travaux et les afflictions qu'il souffrait d'un si grand et d'un si pur amour pour son service.

Cette prison était une petite cellule bâtie à côté d'une salle, laquelle avait six pieds de largeur, et environ dix de longueur, sans soupirail ni autre ouverture pour recevoir de la clarté, qu'un trou large de trois doigts au haut de la chambre ; qui donnait si peu de lumière, que pour dire ses Heures, ou pour lire un livre de dévotion qu'il avait, il fallait qu'il montât sur un petit banc, afin de voir clair : et même cela ne se pouvait faire que lors que le soleil donnait dans une galerie qui était devant la salle, à laquelle répondait le trou de la cellule ; laquelle ayant été faite pour servir de garde-robe, ou de lieu commun à cette salle, y mettant ce qu'on a de coutume pour ces nécessités, lorsque quelqu'un des premiers prélats de l'ordre y logeait avait été pourvue suffisamment de jour.

Ils mirent un cadenas à la porte de la chambre, afin que personne ne le pût voir ni visiter que le geôlier : mais après quelques mois, ayant eu avis que le Père Germain de Saint Mathias s'était sauvé de la prison ; craignant qu'il n'en arrivât autant de notre bienheureux Père Jean de la Croix, ils ajoutèrent de nouvelles précautions, et une plus sûre garde, fermant à clé la salle qui était au-devant. Le lit qu'ils lui donnèrent était semblable au nôtre, car c'était une table de deux ou trois aix [planches] joints ensemble, avec deux vieilles couvertures. Pour son manger, il était en quantité et qualité fort médiocre, parce que pour l'ordinaire c'était un peu de pain avec quelque sardine ; et quand les religieux avaient du poisson au réfectoire, le geôlier lui en portait quelques restes, car il le traitait en tout comme un rebelle et délinquant ; et tout le temps de sa prison, on ne lui fit pas changer de tunique ni d'autres choses nécessaires.

Tous les vendredis on le menait au réfectoire, et ils le faisaient manger en terre, ne lui donnant que du pain et de l'eau ; et après que tous avaient dîné, pour le dessert et dernier mets, on lui servait une discipline qu'ils appellent discipline de la roue, d'autant que chacun frappe à son tour ; châtiment dont on use en quelques ordres pour punir les religieux atteints de grands crimes, du nombre desquels à leur avis était le bienheureux Père, pour ne vouloir obéir aux actes du chapitre. Les épaules du pauvre patient montraient assez avec quelle pitié et compassion ils lui donnaient cette discipline, puisque les marques y paraissaient encore plusieurs années après sa sortie de prison, comme des indices et des témoignages qu'ils ne l'avaient pas traité de la sorte à regret et à contrecœur.

Une des plus rudes batteries avec lesquelles le diable lui fit la guerre en la prison, et à quoi il eut plus grand besoin de résister, c'était aux jugements qu'il lui suggérait, l'incitant à croire qu'ils lui désiraient la mort : car comme ils le traitaient avec tant de rigueur, et le nourrissaient si maigrement, le

diable lui voulait persuader que tout cela n'était à autre dessein que pour se défaire de lui ; et fallait qu'il assaisonnât et donna goût et saveur par quelques actes de charité à chaque morceau qu'il mangeait, de peur de tomber en quelque jugement notable et grief.

Ils l'exhortaient souvent à quitter le parti des Déchaussés, et de se conformer à eux, lui promettant de l'honorer des charges et prélatures de leur ordre ; mais comme il leur répondit constamment qu'il perdrait plutôt la vie, que de changer de résolution, et de quitter ce qu'il avait entrepris et commencé, où il savait qu'il servait beaucoup Dieu et son ordre, ils renouvelaient leur indignation contre lui : et prenant cette constance héroïque, pour une nouvelle désobéissance et rébellion ; ils augmentaient plutôt la rigueur de ses peines, qu'ils ne la modéraient. Tout ceci et le reste qui se dira ci-après, est évidents et manifeste, par les diverses informations qui ont été faites de ces matières, les unes devant le tribunal du nonce de Sa Sainteté, et de quatre assesseurs qui traitèrent avec lui de la cause des Carmes Déchaussés, (dont il est plus amplement parlé dans l'histoire générale de notre ordre,) et les autres faites longtemps après pour sa béatification, outre le rapport de plusieurs personnes de grand crédit qui l'ont ouï dire à lui-même, lesquelles toutes disent les mêmes choses que celles qui sont contenues aux preuves précédentes.

Chapitre V. De quelques travaux qu'il souffrit en la prison, et avec quelle patience il les supportait.

Les Pères de l'Observance, outre le très grand soin qu'il prirent à garder notre bienheureux Père, procurèrent encore autant qui leur fut possible de tenir le tout si secret, que personne ne peut savoir où il était : car comme ils savaient l'estime qu'on en faisait parmi les Déchaussés, ils craignaient que si on découvrait le lieu ils le tenaient prisonnier, ils ne fissent de grandes diligences pour le délivrer. Mais ils usèrent d'une telle retenue et circonspection en ceci, qu'en neuf mois qu'il fut enfermé parmi eux, on ne put savoir s'il était mort ou vif, quoiqu'on y apportât beaucoup de vigilance et de soin ; chose qui affligeait infiniment toute la congrégation, et pardessus tous notre sainte mère Thérèse : car comme elle connaissait les richesses et les trésors que Dieu avait resserrés et enclos dans son esprit, elle ressentait fort qu'en un tel temps il manquât à son ordre, et encore qu'elle le recommandât continuellement à notre Seigneur, jamais elle n'eut aucune lumière en l'oraison s'il travaillait avec les vivants, ou s'il reposait avec les morts ; ce qui lui faisait dire et répéter souvent, que Sa Majesté en avait pris la charge, puisqu'elle le celait tant à ses amis.

Or pendant que le temps fut tempéré, la peine de la prison lui fut plus supportable ; mais sitôt que le chaud commença, il était en ce lieu comme dans un pénible purgatoire de chaleur et de puanteur : ce qui le tourmentait et travaillait de telles sortes, que ce fut comme un miracle qu'il put vivre quelques jours. Que sera-ce de tant de mois ?

Le geôlier qui l'avait en sa charge était des plus zélés pour sa congrégation des Mitigés, et des moins affectionnés à celle des Déchaussés ; si bien qu'il contribuait pour sa part à la peine du prisonnier, et afin qu'il reçût de l'affliction de tous côtés : outre toutes les peines précédentes, il lui en survint une autre qui le travaillait extraordinairement ; parce que la salle qui était devant sa prison étant comme un logement pour les prélats et les

personnes qui étaient de considération dans l'ordre, si bien qu'on les y mettait quelquefois ; et eux, ignorant celui qu'ils avaient pour témoin de leur discours, traitaient pendant la nuit des choses qui étaient les plus communes, et les plus fréquentes pour lors dans l'ordre ; et disaient que la congrégation des Déchaussés commençait à se dissiper et détruire, d'autant que le nonce de Sa Sainteté, Monsieur Philippe Segar, venait de Rome, pour donner liberté au Père Jérôme Tostat, Vicaire général, d'exécuter sa commission, lequel avec l'autorité et faveur du nonce, leur ferait quitter l'habit des Déchaussés, et prendre celui de l'Observance, afin qu'au plus tôt il n'y eût plus de différence entre eux. Outre cela, il connaissait par leurs paroles, la grande indignation qu'avaient contre lui les Pères de l'Observance mitigée, comme contre le principal et le capitaine de la réforme ; et que suivant leur opinion qu'ils donnaient là suffisamment à entendre, il ne sortirait pas de la prison que pour aller au tombeau. Desquels discours le premier lui causait une douleur incroyable ; et le second, une consolation particulière, parce qu'il aimait et chérissait grandement les travaux ; mais en tout, il s'arrêtait et s'appuyait sur la volonté de Dieu, et soumettait à la profondeur de ses jugements son peu de raison et de discours.

Après avoir passé quelques mois dans une si rigoureuse prison, par les incommodités qu'il y souffrait, et le peu de bienveillance et de caresse du geôlier, il devint si faible et si débile, qu'il voyait palpablement qu'il s'en allait passer à une meilleure vie ; et partant il offrait la sienne si libéralement à Dieu, qu'il eut voulu en avoir plusieurs pour les consommer toute à son service, comme celui qui faisait des actes de martyre au milieu des tourments : ensuite de quoi par ce moyen, il parvint dans une occasion si conforme à ses désirs, à ce degré sublime de charité, dont parle notre Seigneur, quand il dit que la plus grande charité qu'on puisse avoir, c'est de donner sa vie pour ses amis ; en quoi il imita la charité de Jésus-Christ, qui offrit la sienne de cette manière. Sur les derniers mois de cette prison, lors de sa plus grande nécessité, notre Seigneur le secourut, faisant venir de Valladolid à Tolède un religieux de l'Observance, homme d'un esprit doux, pitoyable et sans passion, digne de mémoire et d'estime (quoique pour cause je taise ici son nom,) auquel on donna la charge de notre bienheureux Père, à cause de quelque occupation nécessaire qui survint au geôlier ordinaire : et dès lors il commença un peu à respirer ; car en exécutant le mandement, et accomplissant l'ordre qu'il avait de ses supérieurs, il le faisait avec compassion et douceur, ce qu'il montrait soulageant la peine du prisonnier dans le peu qu'il pouvait. Et notre Seigneur conserva la vie de ce bon religieux jusqu'à ce que l'on fit les informations pour la béatification de notre bienheureux Père, et déposa en icelle ce qu'il savait, afin de que ce qu'il rapporte en sa déposition se trouvant conforme à ce que d'autres témoins avaient ouï dire au bienheureux Père, la vérité ne peut être aucunement révoquée en doute : et partant trouver ceci, nous rapporterons quelques-unes de ces paroles. Ce religieux donc répond de la sorte à l'une des premières interrogations qu'on lui fit, traitant en général des vertus de notre bienheureux Père. »Je connus le saint Père Jean de la Croix lors qu'il était prisonnier en notre couvent de Tolède, temps à propos et plein d'occasions pour exercer la vertu, à cause de ses pressures ; et là je jugeais que c'était un homme d'une grande sainteté, et d'une vertu héroïque : car

au milieu de ses peines et travaux, il montrait une grande humilité, magnanimité et force ; de manière que de tout ce qu'il endurait, rien ne l'affligeait ou ne causait de l'altération et de l'inquiétude : tant s'en faut, il témoignait par sa grande patience et égalité d'esprit, qu'il avait une âme pure et un puissant amour de Dieu, avec une ferme espérance en sa divine majesté. Outre cela, il était fort reconnaissant de ce que l'on faisait pour lui ; tellement que lors que je lui faisais quelque peu de bien, il m'en remerciait beaucoup. Il montrait aussi qu'il était un homme fort adonné à la pénitence, et ami des souffrances, d'autant qu'il supportait ses travaux qui étaient grands, avec une telle patience, que jamais lorsqu'actuellement il les endurait, ni quand il en était dehors, on ne vit en lui aucune action et on ne l'entendit proférer aucune parole de ressentiment ou de plainte contre personne : mais au contraire, il les souffrait avec une grande tranquillité d'esprit, et avec sa modestie ordinaire, qui était rare et singulière. Et partant de ce que j'ai dit, et du reste que j'ai remarqué en lui, et de ce que j'ai oui diverse fois de ses vertus, je crois pour moi que c'était un saint dans un degré fort sublime et très relevé. »Voilà ce que ce religieux dit en commun des vertus de notre glorieux Père : et à la vérité c'est une chose qui peut bien causer de l'étonnement et de l'admiration, à tout bon et tout sain jugement de voir un tel silence, et une si grande patience, dans des occasions si fortes et si pressantes.

Mais parlant plus en particulier du temps de sa prison, il dit ces paroles : « il fut pris par les Pères de l'Observance de son ordre ; notre Seigneur permettant que son serviteur endurât sans qu'il eût de sa faute, ni de celle des supérieurs. Et la capture se fit à Avila, lorsqu'il était confesseur des religieuses de l'incarnation, qui sont de notre ordre ; et de là ils le menèrent prisonnier à Tolède, où étant, on le jeta dans une petite et étroite prison, et si obscure, qu'elle n'avait de jour que par une canonnière rompue, qui était en un coin d'icelle. Le religieux qui était geôlier du saint Père étant pour lors absent, le Père prieur m'en donna la charge, et pareillement de la petite prison. Dans ce temps que j'en eus le soin, je connus qu'étant tout brisé et maltraité, et à cause de l'incommodité du lieu où il était, fort faible et fort débile, il endurait tout avec une grande patience et silence : car jamais je ne le vis ni ouï plaindre de personne, ni accuser ou blâmer ceux qui l'exerçaient de la sorte. Bref, ni montrer aucune faiblesse ou lâcheté à s'attrister, s'affliger ou déplorer l'état auquel il était réduit ; mais au contraire, il supportait d'un visage serein et content, et avec une grande modestie et tranquillité d'esprit, sa prison et sa solitude.

Sur la fin de son emprisonnement, pendant que j'en avais le soin, on le fit venir trois ou quatre fois au réfectoire, lorsque les religieux y étaient afin de recevoir la discipline, laquelle lui était donnée avec quelque sorte de rigueur, sans qu'il n'ouvrît jamais la bouche pour dire une seule parole ; contraire, il endurait tout avec patience et amour ; et cet acte étant achevé et fini, il s'en retournait aussitôt à la prison. Comme je voyais sa grande patience, et touchée de compassion, j'ouvrais quelquefois la porte de la prison, afin qu'il prît un peu d'air en une salle qui était au-devant d'icelle, et l'y laissait, fermant la salle par dehors, pendant que les religieux s'étaient retirés sur le midi. Et lorsqu'il commençait à sortir au faire un peu de bruit, j'accourais incontinent pour ouvrir la salle, et lui disait qu'il se retirât dans la prison. Et le bienheureux Père est allé aussitôt, joignant les mains et me

remerciant de la charité que je lui faisais ; et encore que je ne l'eusse connu auparavant, néanmoins à le voir seulement, et sa façon vertueuse de procéder qu'il gardait là, outre sa patience à supporter un exercice si rigoureux ; je jugeais que c'était une âme sainte. D'où vient que je me réjouissais de lui donner ce petit rafraîchissement : car en ce temps je fus fort édifié de sa sainteté, de sa patience et de sa gratitude, pour le peu que je faisais pour lui. » Tout cela est de ce témoin oculaire est irréprochable, et du temps qui lui fut le moins pénible en la prison.

Outre tous ces travaux qu'il souffrait extérieurement, il en endurait bien d'autres en l'intérieur qui l'affligeaient bien davantage, lesquels il pesait grandement quand parfois il en faisait le récit à ses plus intimes amis et particulièrement deux ; l'un fut une batterie continuelle du diable, sans trêve ni sans relâche, par laquelle il lui représentait qu'il avait très mal fait de quitter l'habit commun, et changer la vie des Pères de l'Observance, pour en mener une particulière et singulière : et lui apportait toutes les raisons que les Maîtres spirituels donnent pour condamner les singularités vicieuses parmi les personnes dévotes, par lesquelles il prétendait lui faire entendre qu'il avait beaucoup déplu à Dieu en cela, causant des guerres civiles en l'ordre et troublant la paix qui y était. Et ne procurait pas seulement de l'affliger, mais aussi de le décourager, afin que renonçant à ce qu'il avait entrepris, il se rangeât et conformât à ce que les Pères de l'Observance désiraient. D'abondance, comme Dieu avait permis qu'il souffrît cette prison pour le purifier davantage, et afin qu'il servît de creuset pour affiner l'or de son âme ; il donnait lieu au diable pour l'exercer avec ces batteries, et semblait qu'il le laissait tout seul dans ses combats, afin qu'il sentît l'affliction de ceux qui aiment grandement Dieu, quand ils sont plongés comme en obscurité dans les craintes et les doutes pour savoir s'ils lui agréent ou déplaisent. Mais lors que l'attaque était si puissante et si furieuse qu'il avait besoin de nouveau secours, notre Seigneur le consolait et fortifiait par un petit rayon de lumière, lui faisant voir le service qu'il lui avait rendu d'avoir embrassé la réforme, et combien ses travaux lui étaient agréables.

La seconde peine intérieure lui venait d'un autre creuset plus véhément, dont parle Isaïe, et duquel nous avons fait mention autre part ; qui fut que notre Seigneur mis de nouveau son esprit dans la fournaise de son influence purgative, et le fit cuire là à bon escient, non plus pour le purger de l'écume des imperfections, comme dans les états inférieurs par où il avait passé, mais pour l'élever par une nouvelle blancheur et pureté à une plus grande ressemblance de Dieu, et une plus rare perfection : car comme il y a une distance infinie entre la plus grande blancheur et pureté de l'esprit créé, pour purger qu'il puisse être, et celle de Dieu, il reçoit une nouvelle purification pour parvenir à une plus grande blancheur et ressemblance divine, comme le dit et l'enseigne saint Denys à notre propos. Or comme la blancheur de notre bienheureux Père devait être en un degré très éminent pour une rare sainteté, il entra souvent dans ce divin creuset ; et quelquefois étant dans la prison, par le moyen duquel on le disposait à de nouvelles faveurs qu'il y devait recevoir.

Chapitre VI. Comme notre Seigneur fortifia sa patience ès travaux de la prison par quelques consolations spirituelles des plus extraordinaires.

Les amis de notre bienheureux Père lui ont plusieurs fois ouï dire, qu'il avait reçu beaucoup de consolation de notre Seigneur et de sa très sainte mère dans la prison, pour en supporter avec force et patience tous les travaux et toutes les amertumes ; et quoiqu'il n'ait pas déclaré en détail ces caresses et faveurs, néanmoins on en tire la connaissance de quelques-unes de ses informations, par ce que les témoins lui ont ouï dire, et des autres par le moyen de ses livres ; et partant nous en ferons mention. Premièrement donc il fut consolé par cette rosée de la gloire du ciel, que notre Seigneur, selon Saint-Augustin, à coutume de communiquer à ceux qui sont tentés et fort affligés pour son amour en cette vie, afin qu'ils puissent supporter leurs travaux et leurs afflictions, avec une grande force et courage, et d'une prudente patience. Et saint Thomas dit que les consolations que Dieu donnait dans les tourments aux martyrs, pour les rendre invincibles, étaient de cette espèce ; et notre sainte mère Thérèse ressentait aussi ce même effet avec cette communication divine : d'où vient qu'elle disait que les martyrs n'avaient pas fait grand-chose, souffrant pour Dieu de si grands tourments, supposé qu'il leur donnât dans leur peine un restaurant si cordial. Et ce divin thériaque, secondé des vertus parfaites, desquels son âme était munie, conforta celle de notre bienheureux Père, pour supporter avec cette constance et valeur que nous avons dit les travaux de sa prison.

Le second remède et secours dont notre Seigneur le fortifia en ce temps, afin d'endurer joyeusement toutes ses peines, tant intérieures qu'extérieures, fut une grande connaissance qu'il lui donna de la valeur incomparable des travaux que l'on souffre pour lui : d'où lui venait non seulement cette joyeuse patience, avec laquelle il supportait toutes les traverses et angoisses qui lui survenaient en si grand nombre et si extraordinaires, mais aussi une faim insatiable qu'il lui demeura de souffrir pour l'amour de Dieu : de sorte que la seule mémoire, ou les seuls noms des peines et des travaux lui ravissaient si puissamment l'affection, que d'ordinaire cela le faisait entrer en suspension, comme nous verrons par un exemple ci-après. D'où vient qu'il avait coutume de tenir ce langage à ceux qui le trouvaient quelquefois affligé de ce qu'il souffrait peu de choses pour Dieu. Ne vous étonnez pas si j'aime tant à pâtir, parce qu'étant en la prison, Dieu m'a donné une grande connaissance de la valeur des travaux soufferts pour son amour ; et touchant ces profits et avantages qu'il avait expérimentés en son âme, en souffrant et en pâtissant pour Dieu, il dit en un de ses livres mystiques, que l'âme qui a commencé d'entrer dans les secrets de Dieu, connaît que les travaux du monde sont des moyens pour parvenir aux choses occultes et cachées de la délectable sagesse de Dieu : et partant elle désire de passer par toutes les presses et amertumes qui se peuvent présenter en cette vie ; d'autant que la souffrance la plus pure correspond une connaissance plus pure, et une plus haute jouissance.

Quant à la troisième sorte de consolation spirituelle, dont notre Seigneur le favorisa et recréa en ce temps, ce fut de le faire participant de la béatitude, que l'exercice des vertus cause dans le ciel à ceux qui les possèdent. Et afin d'entendre ceci, il faudra nous ressouvenir de la doctrine de saint Thomas que nous avons rapporté autre part ; à savoir que les béatitudes que notre Seigneur prêcha en la montagne sont les actes des vertus parfaites : de manière que chaque acte de vertu est une particulière béatitude dans le ciel, d'autant plus grande qu'on l'aura acquise avec plus de perfection en cette

vie. Et bien qu'en cette vie leurs actes tirent directement au mérite ; et en la gloire, au loyer ; en ce monde, à ce qui perfectionne ; et en l'autre à ce qui délecte, d'où vient qu'en cet exil ils sont pénibles, et là délectables : si ès que nonobstant cela ce saint docteur dit, que les hommes parfaits commencent dès cette vie à jouir du prix et de la récompense de ces béatitudes dans les actes des vertus par une félicité commencée. Notre bienheureux Père donc en jouit, et nous a déclaré l'expérience qu'il en avait faite en l'un de ses livres mystiques, traitant des effets de l'union divine ; et en parle encore d'autres endroits, bien que ce ne soit pas avec dessein de même qu'ne ce lieu : et partant nous inférerons ici quelques-unes de ces paroles, pour toucher et montrer l'expérience qu'il en avait en ce temps, laquelle lui fut depuis continué dans les communications divines qu'il eut les dernières années de sa vie.

Il parle donc en ces termes à notre propos : [au livre de ses Cantiques. Cantique 1. 26.] « En cet heureux état le vent du Saint-Esprit souffle par cette vigne fleurie et jardins délicieux de l'époux (qui est l'âme transformée en lui par amour et semblance) et donnant dans les dons et les vertus dont elle est embellie et ornée, il les renouvelle et les agite de telle sorte qu'elles exhalent et jettent une odeur suave et admirable, comme quant on remue des parfums, ou des liqueurs aromatiques. Or au temps que se fait cette agitation et mouvement, les vertus épandent l'abondance de leur odeur, laquelle on ne sentait pas auparavant en un tel degré : car l'âme ne sent et ne jouit pas toujours dans l'acte de ses vertus acquises d'autant qu'en cette vie elles sont en l'âme comme des fleurs cachées et resserrées dans leur bouton, où comme des drogues aromatiques qui sont couvertes, dont on ne sent l'odeur que lorsqu'on les découvre et remue. Mais Dieu quelquefois fait que telle grâce à l'âme son époux en cet état ; que soufflant avec son divin esprit par ce jardin de l'âme il fait éclore tous ses boutons de vertus, et découvre ses onguents aromatiques et perfections de l'âme, et ouvrant le trésor et les richesses qu'il y a enfermées, il fait paraître sa beauté à découvert, et pour lors c'est une chose admirable de voir, douce et agréable de sentir la richesse des dons que l'on découvre à l'âme, et la beauté des fleurs des vertus déjà toutes ouvertes et épanouies, et la manière dont chacune d'icelle répand l'odeur de suavité qui lui est propre : laquelle est quelquefois en si grande abondance, qu'il semble à l'âme qu'elle est toute comblée de délices, et plongée dans une gloire indicible : et tellement qu'elle ne le sent pas seulement au-dedans, mais encore il a de coutume dans rejaillir tant au-dehors, que ceux qui savent y prendre garde les reconnaissent ; d'autant que cette âme est comme un jardin plaisant et agréable, rempli de délices et de richesses de Dieu.

En cette aspiration et souffle du Saint-Esprit dans l'âme (qui est une de ses visites) afin de lui donner un plus grand amour, son époux le fils de Dieu se communique à elle d'une manière sublime, et pour ce sujet, il envoie le Saint-Esprit, qui soit comme son précurseur ou son fourrier, pour lui préparer le logis de l'âme son épouse, l'élevant avec des délices du ciel, et mettant le jardin dans la perfection, faisant épanouir ses fleurs, découvrant ses dons, l'ornant de la beauté de ses grâces et richesses : bref, lui donnant à goûter le très doux exercice des actes parfaits de toutes ces grâces et vertus en participation de gloire, laquelle dure en l'âme tout le temps que l'aimé y séjourne, ou l'épouse le va embaumant du parfum de ses vertus, comme elle

dit au cantique : lorsque le roi était couché dans son lit (qui est mon âme) mon nard donna l'odeur de suavité, entendant par son nard odoriférant le plan de plusieurs vertus qui sont en l'âme. » Tout cela est de notre bienheureux Père ; en quoi il déclare par son expérience très illuminée, comme en l'état d'union (dans lequel il était au temps dont nous parlons) son âme participait par une illustration particulière du Saint-Esprit, des actes très suaves des vertus, dont les bienheureux jouissent dans les cieus et de la gloire qu'ils leur causent ; et en passant, il nous insinue un autre privilège très singulier dont il jouit miraculeusement en cet état, lequel le pouvait grandement recréer, le tenir content et joyeux dans la souffrance de ces maux ; pour la déclaration duquel il est à propos de vous rafraîchir la mémoire de ce que nous avons dit ailleurs avec l'autorité des grands docteurs mystiques et scolastiques : à savoir que quelquefois par un spécial privilège, Dieu donne aux grands contemplatifs la connaissance naturelle que les anges voyageurs avaient devant qu'ils fussent glorifiés ; à laquelle connaissance appartient de voir sa propre essence, et par icelle, comme par une espèce expresse de Dieu ces esprits angéliques étaient élevés à la contemplation de l'essence divine. Car il semble que notre Seigneur a octroyé quelquefois un privilège semblable à notre bienheureux Père par ces grâces et faveurs, élevant son entendement par des espèces infuses et proportionnées à la connaissance de la beauté de son âme, embellie et ornée de dons et de vertus ; afin que par la joie que cela lui causait, il ne sentît l'amertume de ses peines, voyant combien cette même beauté s'accroissait et se perfectionnait par ces souffrances. D'où vient qu'il dit qu'en ce souffle du Saint-Esprit dans les vergers de l'âme, c'est une chose admirable de voir la richesse des dons que l'on découvre en icelle, et la beauté des fleurs des vertus qui sont déjà toutes écloses, comme aussi de sentir la suavité de leurs odeurs.

Il nous déclare aussi et nous fait entendre en ce même lieu, d'où procédait cette merveilleuse splendeur, avec laquelle on l'a vu tant de fois étant dans cet état, dont nous avons fait mention autre part ; car parlant à ce propos, il use de ces termes. »Et non seulement on aperçoit cela dans ses âmes, quand ces fleurs sont écloses, mais d'ordinaire elle porte aussi quand et soit unie ne sait quoi de grandeur et de dignité, qui cause de la révérence aux autres, à cause du respect surnaturel qui se répand dans le sujet, procédant de l'intime et familière conversation et communication avec Dieu : comme il est écrit de Moïse dans l'exode, où il est dit que les enfants d'Israël ne le pouvaient envisager à cause de la gloire et de la majesté qui lui était demeurée pour avoir traité avec Dieu face-à-face. »De ces paroles nous connaissons que cette splendeur et dignité surnaturelle qu'on a vue et remarquée en lui si souvent, provenait de cette communication divine, si prochaine et si familière ; et de ce que l'époux céleste faisait éclore et mouvoir les vertus quand il venait se recréer dans le jardin de son très pur esprit. Ce qui augmentait fort la beauté et la valeur des mêmes vertus, tant par le singulier effort, que dans cette aspiration et souffle du Saint-Esprit, la vertu divine faisait en la perfection de l'âme ; comme par la disposition de la même âme, réduite si hautement de la multiplicité des créatures à l'unité du créateur : qui sont les deux choses dans lesquelles les docteurs scolastiques mettent l'accroissement des vertus, qui la perfectionnent et l'enrichissent.

Chapitre VII. De quelques visites très favorables et autres grâces singulières que notre Seigneur et la Sainte Vierge lui firent en la prison.

Attendu que l'union de l'âme avec Dieu (dans lequel état notre bienheureux Père était en ce temps) d'un côté l'acte suprême de la conformité de l'esprit créé avec son créateur, puisque suivant ce que nous avons vu il vient à à y avoir entre eux une uniformité par participation d'un même esprit (comme dit l'apôtre :) et d'autre part, quel est le lien d'amour qui assemble et joint comme en un les deux unis, afin qu'il y ait entre eux une communication d'amitié. De là vient que la familiarité avec laquelle Dieu traite dès ce temps avec une âme qui est unie avec lui est très grande, et les visites dont il la favorise et gratifie fort fréquentes, comme notre sainte mère Thérèse qui en avait l'expérience ne déclare par ces paroles. »Quand on est parvenue à l'oraison d'union, notre Seigneur a ce soin de se communiquer fort à nous, et de nous prier de demeurer avec lui, si ce n'est que nous ne voulions pas avoir soin de nous-mêmes.

Notre bienheureux Père jouissait en ce temps de cette familiarité de Dieu, avec une autre circonstance qui la comblait d'une plus grande tendresse [sic] et la rendait plus favorable ; à savoir, qu'il souffrait des travaux et des afflictions très pénibles pour son amour et d'autant qu'il a toujours été si sobre et si retenu à déclarer et découvrir cette tendre familiarité, qu'il avait avec le Seigneur d'infinie majesté. Le même Seigneur nous l'a donné à connaître miraculeusement, en l'une des apparitions que l'on voit en sa chair, dont nous traiterons exprès sur la fin du troisième livre, en laquelle on voit un religieux revêtu de la vie des Pères de l'Observance, sans chappe ; (car notre bienheureux Père était de la sorte en la prison) et un petit Jésus qui s'appuyait sur son épaule droite, étant couché d'une façon mignarde et caressante sur le bras du saint Père, et le saint qui paraissait avec une mine riante : par où la divine Sagesse (de laquelle procède ces apparitions) nous insinue que cet enfant Dieu visitait souvent en la prison avec une familiarité et douceur indicible ce sien soldat et fidèle serviteur, lequel souffrait de si grands travaux, et de si grandes incommodités pour son service.

Mais quoique notre bienheureux Père ait été si soigneux de cacher et de taire les visites et caresses qu'il recevait en ce temps de notre Seigneur et de sa sainte mère : néanmoins comme en témoignage de sa gratitude et reconnaissance, il en a découvert quelques-unes à des personnes qui lui étaient très familières, lesquelles les rapportent en leurs déclarations sous serment. L'une d'icelles, et dont il faisait une très grande estime, fut que sa divine majesté lui envoyait parfois une lumière du ciel au lieu de la matérielle qu'on lui refusait : car cette prison étant si obscure comme elle était, joint que le premier géolier ne lui donnait pas de lumière la nuit, il s'affligeait quelquefois de se voir toujours environné de ténèbres, outre tant d'incommodités, de chaleur et de puanteur, et les étrointes qu'il souffrait. Voilà pourquoi notre grand Dieu touché de compassion des travaux et des peines de son fidèle serviteur, le secourait quelquefois étant en cet état par cette lumière céleste, laquelle ne venait jamais seule, mais accompagnée d'autres consolations intérieures qui recréaient l'esprit, et par une vertu admirable et divine, rejaillissait jusqu'au corps.

Le bienheureux Père découvrit ceci à un religieux qu'il estimait saint, en un long voyage qu'ils firent ensemble : et partant je rapporterai ici ce qu'il dit

en sa déclaration sous serment. » Le saint Père Jean de la Croix me raconta un jour comme il avait été mis prisonnier à Tolède, et comme la prison était étroite, obscure et infecte, et que nonobstant cela on ne lui donnait pas de lumière la nuit, ce qui lui causait quelquefois beaucoup peine et d'affliction : mais qu'étant en cet état, notre Seigneur parfois lui envoyait une lumière du ciel qui lui durait toute la nuit. Et je me souviens de deux fois qu'il me donna à entendre en particulier que cela lui était advenu, et que la nuit qu'il en jouissait il était si consolé, qu'elle lui semblait fort courte. L'une de ces nuits étant fort affligé, notre Seigneur lui envoya cette lumière céleste, sans savoir d'où elle venait. Le geôlier le fut visiter alors : et ouvrant la première porte qui était celle de la salle, il fut bien étonné de voir cette lumière en la chambrette qui était plus avant ; car il savait bien qu'il ne lui en avait pas donné, et qu'il le tenait enfermé sous deux clés, où personne ne pouvait entrer s'il n'en avait une fausse. Étant troublé de la sorte, il s'en alla trouver le supérieur, et lui dit ce qui se passait, lequel vint à la prison avec deux autres religieux ; et comme il ouvrait la première porte, cette lumière s'éteignit aussitôt, puis il découvrit celle qu'il portait dans une lanterne, et demanda au vénérable Père qui lui avait donné de la lumière, ayant commandé que personne ne lui en portât. Le Saint-Père lui assura que personne du couvent ne lui en avait donné, et qu'il n'y avait aucun moyen de lui en donner : bref, qu'il n'avait là ni chandelle ni lampe, où il pût avoir cette lumière. Ce qui fit croire au supérieur que le geôlier s'était abusé par quelques imaginations qu'il avait eues ; et partant il ferma les portes et s'en retourna. »

Pour ce qui est des visites, dont notre Seigneur et sa très sainte mère favorisèrent et consolèrent leur serviteur dans la prison, qui endurait tant de travaux pour leur amour et service.

Les témoins des informations qui ont été faites pour sa béatification, qui étaient de ses plus familiers et intimes, disent l'avoir ouï dire à lui-même, et que plusieurs fois ils l'encouragèrent et animèrent pour sortir, lui promettant de lui être propices et favorables. Et d'autant qu'il y en a une, dont ils font mention particulièrement, nous la rapporterons pareillement ici. C'est le propre de l'état d'union auquel se trouvait notre bienheureux Père, qu'entre le divin époux et l'âme son époux uni de cette manière avec lui, il y ait ces subtilités de retour d'amour, et comme aiguillons spirituels qui apportent tant de profit à l'âme (comme a remarqué et pesé saint Laurent Justinien) lorsque pour la porter à un plus grand amour il semble que l'aimé se cache ; car le feu d'amour se vit et s'accroît, davantage par la privation, et sa plaie se fait sentir vivement par l'absence. Notre bienheureux Père donc se plaignant un jour amoureusement à notre Seigneur de ce qu'il se cachait de lui après l'avoir blessé ; il vit soudainement la prison resplendissante d'une très belle et très agréable lumière ; laquelle combla son âme d'une joie si haute et si excellente, qui lui semblait être en gloire. Et notre Seigneur répondant à ses plaintes lui dit : je suis ici avec toi pour te délivrer de tout mal. Avec ces doléances amoureuses procédantes de ces subtilités d'amour, le bienheureux Père commence le traité des effets d'union, lesquels il avait expérimenté en son âme, et l'ébaucha en la prison, comme nous dirons ci-après.

Le frère Martin de l'Assomption, qui a été son compagnon plusieurs années, et que le bienheureux Père chérissait à cause des rares et signalées vertus qu'il reconnaissait en lui, en particulier nous fait foi d'une visite, dont Notre-Dame le gratifia et consola en cette prison, comme l'on peut voir par ces paroles tirées de sa déclaration. »Le saint Père (dit-il) voulut m'exciter à la dévotion de Notre-Dame, me compta comme un jour le supérieur entrant en la prison, accompagné de deux religieux, il le trouva à genoux, et prosterné en oraison. Et d'autant que pour les incommodités de la prison, et pour les mauvais traitements qu'il recevait, il était si affaibli, qu'à peine pouvaient-ils se remuer ; il demeura en cet état, se persuadant que c'était le géôlier. Lors le supérieur le considérant, et voyant qu'il ne se levait pas pour le saluer, le toucha du pied, lui demandant pourquoi il ne se levait pas étant en sa présence ; à quoi le saint répondit qu'il le pria de lui pardonner, d'autant qu'il ne savait pas que ce fut lui, et qu'il ne pouvait se lever si promptement, à cause de ses incommodités. Le supérieur lui demanda par après : à quoi pensiez-vous à cette heure que vous étiez tant absorbé ? Je pensais (dis le saint) que c'était demain la fête de Notre-Dame, et que ce serait une grande consolation si je pouvais dire la messe. À quoi lui répliqua le prieur que ce ne serait de son temps, et s'en alla, laissant le saint fort affligé de ces nouvelles, de ne pouvoir, ni dire, ni entendre la messe en un jour si solennel (qui était selon la concurrence des choses celui de l'Assomption de la Vierge) quoique le témoin n'en fasse pas de mention.

La nuit suivante Notre-Dame lui apparut très belle, et pleine de splendeur de gloire, et lui dit : ayez patience, mon fils, car vos travaux finiront bientôt, et vous sortirez de la prison, et direz la messe, et vous serez consolé ». Tout cela est de ce témoin, qui l'avait su et entendu de notre bienheureux Père : tellement que ce lieu, bien que petit et humble, est digne de toute révérence, tant pour cette visite que pour les autres, qu'il a dit y avoir reçu de notre Seigneur et sa sainte mère ; et lorsque j'entrais, je le regardais avec une dévote vénération, sachant ce qui s'y était passé. Ce témoin avec d'autres, rapporte aussi pour chose notable, que quand notre bienheureux Père disait quelque chose des travaux qu'il avait soufferts en la prison, il ne blâmait et n'accusait jamais personne, non seulement à cause de sa modestie, mais aussi d'autant qu'il voyait que ceux qui lui procuraient ces peines étaient excusables. Car tout ainsi que ceux qui se gouvernent par une conscience erronée, tiennent les moyens injustes pour licites de même aussi ces bons Pères jugeaient que c'était une chose juste, que de punir et tourmenter celui qu'ils tenaient pour désobéissant à leur chapitre général, n'admettant pas les défenses qu'il alléguait pour sa justification, qu'il fondait sur une autre obéissance supérieure, qui lui commandait de ne rien faire de tout ce qui avait été ordonné au susdit chapitre général, laquelle obéissance était très connue et très manifeste.

Chapitre VIII. Comme il commença ses livres mystiques en la prison, suivant la connaissance expérimentale qu'il tirait des effets que Dieu opérerait en son âme.

Notre bienheureux Père étant si maltraité des hommes en cette prison, et tant caressé de Dieu, il commença par illustration divine à bâtir l'édifice de ses livres mystiques, si éminent et si profitable aux personnes spirituelles, comme on collige d'iceux, le fondement desquels doit être pris de ce que

dit saint Denys : à savoir que le divin Iérothée instruit et enseigné par inspiration de Dieu, très sublime et très relevée, connaissait les choses divines ; non seulement par une étude humaine, mais encore en les endurant par union de l'affection avec elles ; et de cette manière il parvenait à cette connaissance mystique et savoureuse, qu'on ne peut enseigner par autre voie. Qui est autant à dire, selon saint Thomas, que par les effets qu'il recevait de Dieu en la volonté, l'entendement était élevé à la connaissance pratique que l'on ne peut enseigner par la spéculation. Et pour l'explication de ce lieu, il se sert d'un exemple, disant que comme celui qui est vertueux par l'habitude qu'il a en la volonté, est perfectionné pour juger directement des choses qui concernent cette vertu : de même celui qui est uni par affection aux choses divines, reçoit surnaturellement et divinement une vraie connaissance, et un jugement droit des mêmes choses. D'où nous tirons à notre propos, que cette connaissance expérimentale des choses divines, qu'on ceux qui leur sont unis et qui les goûtent aussi d'une manière divine, est différente de celle qui s'acquiert par l'industrie et l'étude des hommes, comme étant reçue de Dieu d'une façon singulière, dans une étroite et favorable communication. D'où vient qu'on doit une certaine vénération et respect aux écrits des personnes qui ont grandement aimé Dieu, et qui ont été évidemment illuminé de lui, esquels ils nous donnent une doctrine assurée et salutaire, touchant les divins mystères qui nous sont cachés ; comme ont été notre sainte mère Thérèse, et notre bienheureux Père Jean de la Croix, afin qu'aucun, pour docte qu'il soit en la science spéculative, ne prenne la hardiesse de les censurer, s'il est ignorant de cette divine sagesse, pratique et secrète, que Dieu enseigne aux hommes purs et humbles, qui l'aiment en vérité.

Or comme en ce temps le divin époux mettait si souvent l'âme de notre bienheureux Père dans la cave des vins mystiques pour l'unir avec lui, et l'enivrer de ses influences célestes : il lui arrivait ce que notre sainte mère Thérèse recrée de Dieu de cette manière, disait de son expérience par ces paroles : « O mon Dieu, comment est une âme qui est en cet état, elle voudrait être convertie toute en langue pour louer notre Seigneur ; elle profère mille folies saintes et extravagances amoureuses, tendant toujours à contenter celui qui la tient en cette manière. Je sais une personne, laquelle bien qu'elle ne fut poète, faisait sur-le-champ plusieurs vers excellents et fort judicieux, par lesquels elle expliquait ses peines ; non qu'elle l'fit avec l'entendement, mais c'était seulement que pour jouir davantage de la gloire que cette agréable et savoureuse peine lui donnait, elle se plaignait d'elle à son Dieu. Voilà ce que dit notre sainte ; et le même arrivait à notre bienheureux Père, car quand Sa Majesté le favorisait de semblables visites, il sentait son esprit enclin et comme ému et poussé à faire retentir les louanges de Dieu, non seulement en prose, mais aussi en vers, exprimant et signifiant l'affection que les influences divines qu'il recevait, causaient pour lors en son âme. Car quelquefois quand la communication était de l'illumination du don de l'entendement, qui produit en l'âme un amour angoisseux d'une grande blessure, comme nous avons vu autre part : sévère expliquait et déclarait la peine si savoureuse qui lui était demeurée, comme dit ici notre sainte : d'autrefois quand cela procédait de la communication du don de sagesse, qui cause un amour satisfactoire, les vers étaient plein de louanges en Action de grâces de tant de faveurs ; et ainsi les uns et les

autres étaient enveloppés dans la substance de ce que recevait pour lors la volonté. Et notre sainte maîtresse à parler fort à propos et très pertinemment ès paroles ci-dessus alléguées, tant en disant que l'affection qu'elle avait pour lors, lui faisait faire des vers excellents, esquels elle se plaignait de sa peine à son Dieu, comme ajoutant que ce n'était pas son entendement qui les faisait : car la saveur et le goût que contiennent ces vers, comme il se vérifie en ceux de notre bienheureux Père, témoignent assez que celui qui n'eût été actuellement goûtant ce qu'il signifiait par iceux, ne pouvait leur communiquer ou donner une chose si particulière. Et bien que ce fut l'entendement qu'il les composait, ils ne laissaient néanmoins de procéder de la très douce influence divine, qui caressait et délectait sa volonté, et en elle toute son âme ; comme il arrivait au prophète David, quand il composait les vers de ses psaumes.

Ce que Cicéron rapporte des sibylles prophétesses, qui parlèrent par le même esprit, était semblable à ce que nous venons de dire, lesquelles étaient comme absorbées en contemplation divine, quand elles prononçaient ces vers, par lesquelles Dieu a voulu découvrir plusieurs de ces mystères à l'aveugle Gentilité ; et le même auteur ajoute que les gentils ne tenaient pas pour vers de prophétie partie de l'esprit de Dieu, ce que les sibylles prononçaient quand elles n'étaient pas élevées et absorbées de cette façon. Et presque la même chose arrivait à notre bienheureux Père en ses cantiques, car il les composait après avoir été en quelque très haute contemplation ; et lorsque la volonté jouissait encore de ces très doux effets, et que son entendement avait comme quelques éclats et leurs des splendeurs précédentes : de sorte qu'il n'avait pas besoin de se peiner pour penser à ce qu'il disait en substance ; mais seulement il se devait comporter comme celui qui va parlant d'une chose déjà sue, et de l'illustration qui durait encore. Ce que saint Augustin et saint Thomas appellent instinct divin, et le tiennent pour une lumière surnaturelle, et comme une façon imparfaite de révélation prophétique.

Mais comme cette connaissance expérimentale procédait des sentiments de la volonté, ces leurs de l'entendement ne suffisaient pas à notre bienheureux Père pour composer ces cantiques, si ces doux sentiments d'où ils avaient pris naissance, n'eussent toujours demeuré dans la volonté, comme il l'a déclaré lui-même à deux personnes dévotes, en deux lettres qu'il leur écrivit répondant à leurs demandes, qui était qu'il leur expliquât quelque vers des cantiques qu'il avait faits en la prison ; auxquelles il dit que ces cantiques qui avait été composé dans un amour d'intelligence mystique, ne se pouvaient expliquer qu'avec un esprit attendri et pénétré d'amour : si bien qu'il fallait attendre que Dieu lui fit cette grâce une autre fois. Ce qui fut cause qu'il remit et différa tant cette déclaration ou explication, laquelle par après donna naissance à deux de ses traités mystiques, comme nous verrons en son lieu. Nous colligeons aussi que cela arrivait à notre sainte mère Thérèse, comme il appert par ses propres paroles. » Ces manières d'oraison surnaturelle s'expriment mieux et avec facilité quand Dieu en donne l'esprit ou l'intelligence ; il semble que c'est comme celui qui a devant soi un patron ou modèle dont il tire l'art et l'industrie ; mais si l'esprit manque, il n'y a non plus de moyen d'ajuster ou accorder ce langage, que de l'Arabe. Si bien qu'il me semble que ce fut un très grand avantage, comme je l'écrivis, d'être encore en cette oraison ; car

je vois clairement que ce n'est pas moi qui parle, d'autant que je ne l'ordonne pas avec l'entendement ; et je ne sais par après comme je l'ai pu dire. » Tout cela est de notre sainte et maîtresse. Or notre bienheureux Père conserva en sa mémoire ces cantiques de matières mystiques, si sublimes et si relevées, qu'il fit en la prison, y étant poussé et aidé de l'influence divine : d'autant qu'il n'avait lors de quoi les mettre par écrit : et outre cela, il lui demeura encore une connaissance que les auteurs mystiques nomment, comme par le moyen d'un voile ou nuage des mystères et des sentiments reçus en la contemplation pour les expliquer en un autre temps, aidé d'une nouvelle illumination, comme il a pareillement fait.

Chapitre IX. Comme la très Sainte Vierge commanda au bienheureux Père Jean de la Croix de sortir de la prison, et lui en enseigna le moyen.

Notre bienheureux Père fut l'espace de neuf mois en ce cachot, souffrant beaucoup de peines et de travaux, suivant ce qui a été dit ; avec une telle retenue et un si grand secret des Pères de l'Observance, qu'en tout ce temps les Déchaussés ne purent jamais savoir s'il était mort ou vivant. Pendant l'hiver et le printemps les incommodités de la prison lui furent plus tolérable ; mais aussitôt que l'été commença, il fut grandement tourmenté des chaleurs, et la mauvaise odeur du cachot lui fut bien plus pénible ; et toutes ces autres peines s'augmentèrent de telle sorte, qu'il n'avait plus déjà d'appétit à manger ; et comme les viandes qu'on lui donnait n'étaient pas de haut goût, mais fort maigres et peu savoureuses, il n'en pouvait avaler un morceau de sorte qu'avec cette faiblesse et chaleur continue, ne pouvant prendre aucun repos, il s'allait consommant, et courait vers sa fin. Le geôlier qui l'avait en sa charge, en avait assez de compassion ; mais il n'avait pas licence de lui donner le soulagement dont il avait besoin ; et partant se voyant lié par l'obéissance, et obligé par les règles et les raisons de la confiance, puisqu'on s'était fié à lui de la garde du Père, d'être fidèle à l'ordre qu'il en avait reçu ; il ne lui rendait pas le secours qu'il eut fait volontiers, sans cet empêchement.

Or le jour de l'Assomption de Notre-Dame étant venu, cette très sainte et très pitoyable Dame lui dit qu'il sortit de la prison, et qu'elle l'assisterait ; mais bien que cela l'encourageât et l'animât beaucoup, si est-ce qu'il ne voyait pas le moyen de le mettre en exécution, vu qu'il était si bien gardé, et que sa prison était fermée sous deux clés. Après ceci, notre Seigneur Jésus-Christ lui vint à faire le même commandement ; et notre bienheureux Père lui ayant représenté les difficultés, il lui fit cette réponse : que celui qui avait fait que le prophète Élisée avec le manteau d'Élie, passa le fleuve du Jourdain, les eaux se divisant, le tirerait et délivrerait de tous les obstacles et difficultés qui se présenteraient à sa sortie.

Notre bienheureux Père donc se réjouissant en l'oraison par la mémoire de cette sainte Vierge : un des jours de son octave, elle lui commanda derechef de sortir, et lui fit voir en esprit une autre fenêtre, qui était en une galerie du couvent, laquelle regardait sur le fleuve du Tage, lui disant qu'il descendit par là, et qu'elle l'aiderait ; et pour la difficulté qu'il avait touchant les deux serrures de la prison ; elle lui enseigna aussi le moyen, duquel il se servit par après, comme nous verrons plus bas. Ensuite de cela, tenant sa sortie pour toute assurée, avec un tels secours et protection, il voulut remercier son geôlier de la charité et des bons offices qui lui avaient rendus, pendant

qu'il en avait eu la charge, et fit envers lui ce qu'il dit lui-même par ses paroles en sa déclaration. « Un des derniers jours que le Saint-Père demeura dans la prison, il me supplia de lui pardonner tous les ennuis et toute la peine qu'il m'avait donnés ; et quand reconnaissance et Action de grâces de temps de charité qu'il avait reçue de moi, j'acceptasse ce crucifix dont il me faisait présent, qu'une personne très sainte lui avait donné, et qui devait être estimé, non seulement pour ce qu'il était en soi, mais aussi à cause de la personne de laquelle il venait. La croix était d'un bois exquis, qui avait en relief tous les instruments de la Passion de notre Seigneur ; et en icelle, il y avait un crucifix de bronze, que le saint avait coutume de porter dessous le scapulaire du côté du cœur. Je reçus ce don du saint Père, et le garde encore, ne l'estimant pas seulement pour ce qu'il est en soi, mais aussi d'autant que c'est un gage qu'il m'a donné. » Voilà le témoignage et la déposition du geôlier, et le cas que notre bienheureux Père faisait de cette croix, parce qu'elle venait d'une personne si sainte. On croit que ce fut notre sainte mère Thérèse qui la lui donna au monastère de l'incarnation, où il fut pris et mené prisonnier, bien qu'il voulut supprimer son nom, à cause que les Pères de l'Observance en avaient si grande aversion ; à raison qu'elle était le fondement et la base de cette nouvelle congrégation, qui leur donnait tant de peine.

Or le jour suivant que la reine des anges lui avait ordonné et assigné pour sortir, voulant se servir du moyen qu'elle lui avait enseigné, il tâchait par toutes voies de découvrir cette fenêtre qu'elle lui avait montrée en esprit ; et après avoir bien prévu son affaire, il trouva occasion de la voir de cette sorte. Le geôlier qui se confiait déjà en lui, lui permettait de porter son vase au lieu commun, pendant que les religieux soupaient, et cela l'espace d'un quart d'heure seulement : si bien qu'il eut la commodité, avec ce peu de temps, de voir cette fenêtre qu'on lui avait montrée, et remarquer de quel côté elle regardait (d'autant qu'étant hôte, et qui avait toujours été prisonnier, il savait bien peu les êtres de la maison.) Pour y aller, il fallait traverser tout le couvent, parce que la prison était au frontispice du monastère, qui répond à la place de Zocodoner [sic], et la fenêtre était à l'opposite, en une galerie qui regarde sur la rivière du Tage. Le bienheureux Père reconnu le tout le mieux qu'il put, et après se retira en sa prison, où le geôlier le vint enfermer à l'ordinaire. Quand l'heure du souper fut venue, ce religieux ayant apporté sa réfection, sortit pour aller quérir de l'eau ; et en son absence le bienheureux Père lâcha les fers du cadenas, qui était à vis : de telle sorte, que sans qu'il s'en aperçût, ils demeuraient disposés selon son intention, il se confia du reste en Notre-Dame ; à savoir qu'ayant fait ce qu'il pouvait de son côté, elle suppléerait au défaut de son adresse et de ses forces, et lui en donnerait ou enseignerait ce qui serait nécessaire pour l'ouverture de la seconde porte, puisque par sa bonté elle avait procuré et sollicité sa sortie. Et pour l'exécution de ce dessein, il était déjà pourvu et muni de fil et d'une aiguille, le geôlier avait donné pour raccourcir ses habits, et d'une lampe qu'il lui donnait pour le temps de souper seulement.

Or pour lui rendre la chose aisée, Dieu voulut que le provincial, accompagné de quelques Pères graves de la province, arrivât cette nuit à Tolède ; et parce qu'il n'y avait pas assez de cellules pour les loger, on en mit deux dans cette salle qui était devant la prison ; lesquels à cause de la chaleur qu'il faisait pour lors, vu que c'était au mois d'août, et à Tolède,

laissèrent la porte de la salle ouverte, afin de recevoir la fraîcheur d'une allée qui était auprès : si bien que notre bienheureux Père s'aperçut de cela, et jugeant que Dieu l'avait ainsi ordonné pour sa sortie, commença de s'y disposer et préparer, mettant sa confiance en celui qu'il encourageait, encore qu'elle lui semblât bien difficile.

Il avait déjà cousu les deux couvertures par les bouts, et à l'une d'icelles, une vieille tunique que le geôlier lui avait donnée par compassion, dont il se servit pour cette nécessité. Car s'il n'eut prévu son temps, il n'eut pu coudre cela dans l'obscurité et les ténèbres du cachot. Enfin, ayant préparé sa lampe (du crochet de laquelle il se devait servir pour y pendre les couvertures) il se mit en oraison, attendant que deux heures sonnassent, jugeant que ce temps-là serait le plus commode pour sortir sans être aperçu ou découvert des religieux du couvent.

Chapitre X. De la sortie de prison de notre bienheureux Père Jean de la Croix, et combien elle fut miraculeuse.

L'heure donc étant venue pour laquelle il avait destiné de franchir les portes de la prison et de la salle, il lui survint une grande difficulté après en avoir vaincu d'autres, qui était qu'il ne pouvait sortir sans que les hôtes ne s'en aperçussent, d'autant que la porte de la salle qui répondait à l'allée, était joignante celle de la prison ; et comme les hôtes avaient mis leur lit près de cette même porte de la salle, afin d'être plus fraîchement : il ne pouvait sortir sans marcher sur eux, ni ouvrir la porte sans faire beaucoup de bruit avec le cadenas ; et par conséquent, il jugea qu'il lui était impossible d'exécuter son dessein : mais nonobstant cela, en l'oraison on le pressa tellement de sortir, qu'il se résolut de passer par-dessus toutes les difficultés, tous les obstacles et tous les dangers qui se pouvaient rencontrer en cette entreprise, après avoir mis sa confiance en Dieu, et en la protection de la très sainte Vierge, espérant qu'ils feraient réussir le tout heureusement. Ces deux religieux avaient discouru une grande partie de la nuit ; et comme il y avait quelque peu de temps qu'ils gardaient le silence, le bienheureux Père pensant qu'ils dormaient, poussa la porte de la prison d'une telle force et violence, qu'un des fers tombant par terre, et le cadenas pendant à l'autre, la porte demeura ouverte. Les deux religieux effrayés de ce bruit, crièrent aussitôt, qui va là ? Mais lui sans dire mot, se tint coi et en repos, jusqu'à ce qu'ils fussent derechef endormis ; ce qu'ils firent tôt ou peu après promptement, car ignorants le trésor qui était là caché, ils tâchèrent de reposer, et le sommeil les reprit incontinent.

Quand notre bienheureux Père jugea qu'ils s'étaient endormis, il prit les deux couvertures et la lampe, et ira vers la fenêtre qui lui avait été montrée, sans que les hôtes s'en aperçussent, bien qu'il marchât dessus eux en passant. Il racontait depuis que la protection divine l'avait tellement accompagné, qu'on lui disait intérieurement tout ce qu'il devait faire pour sortir ; si bien qu'il ne faisait qu'exécuter ce qu'il entendait. Cette fenêtre avait pour parapet une pièce de bois semblable à une solive, assise sur un mur de brique : et entre ce bois et ces briques, il mit le bout de la lampe, laissant pendre le crochet de cette lampe au-dehors ; et après l'avoir accroché les couvertures le mieux qu'il pût, et s'être recommandé à Dieu, et à sa sainte Mère, coula et descendit le long des couvertures, et après par la tunique ; et quand il fut au bout, il se laissa tomber, croyant qu'il était

proche de terre. Mais il trouva étant en bas, que la hauteur ou distance était plus grande qu'il n'avait cru.

Quand il se vit à terre, et qu'il eut considéré le lieu il était tombé sans s'être blessé, il fut surpris d'étonnement et d'admiration, d'autant que c'était sur une pointe de la muraille de la ville qui n'avait pas de carreaux, et qui était toute pleine de pierres que l'on avait taillées pour le bâtiment de l'église du couvent qui en est fort proche ; et le tout était si dangereux à se précipiter et se briser, que s'il se fut détourné deux pieds plus avant que la muraille du couvent, il fut tombé d'un côté où la muraille est très haute et très élevée. Or avec tout cela, il se trouvait dans un grand labyrinthe, car il ne savait que faire ou aller, pour sortir hors de l'enceinte du couvent, vu qu'il était encore assez ignorant de ces lieux ; qui eussent été difficile et pénible à toute autre personne en une telle heure, quoiqu'ils lui eussent été connus bien particulièrement. Et comme la lune ne luisait pas, et qu'il voyait la hauteur de la muraille, outre ce qu'il entendait de si près le bruit et le murmure de la rivière du Tage, qui joignant ce lieu, se va précipitant entre des roches qui sont des deux côtés : tout cela lui causait de la frayeur, et de l'horreur. Étant de la sorte en suspens et agité de crainte, il aperçut près de soi un chien qui mangeait les restes du réfectoire qu'on avait jeté là ; et pensant que ce chien lui pourrait servir de guide, il le menaça afin de lui faire prendre la fuite, et le suivit jusqu'à ce qu'il eut sauté dans une autre cour, joignant celle du couvent où il crut qu'il trouverait quelque issue ; mais la muraille était haute vers le côté d'en bas : et pour lui il était si moulu et brisé par sa grande faiblesse, et à cause de la force qu'il s'était faite pour se tenir aux couvertures, qu'à peine se pouvait-il remuer, et à plus forte raison sauter des murailles. Mais enfin, le péril où il était, et la faveur et protection qu'il avait de la Vierge, lui firent tirer des forces de sa faiblesse, et franchir courageusement cette carrière.

Quand il se vit hors les bornes et limites du couvent, après avoir considéré le lieu où il était ; il connut que c'était une cour du monastère de la conception des religieuses déchaussées de Saint-François, car le geôlier lui avait dit qu'elles étaient leurs voisines ; et cette cour était derrière leur église, bien qu'elle fût hors de la clôture. Il jeta les yeux de tous côtés, pour voir s'il ne découvrirait pas quelque issue, il trouva le tout bien fermé et bien bouclé : car cette cour par les deux côtés qui regardent la rivière du Tage, est entourée du mur de la ville, qui est bâti sur de grandes roches : de l'autre côté elle était joignante au couvent dont il était sorti ; et par celui d'en haut qui regarde la ville, par où il lui semblait que le chien avait passé, elle était environnée d'un rempart si haut, qu'encore que le mur fut tombé par terre, quand je l'allais visiter pour décrire ceci, on n'y pouvait entrer qu'avec difficulté. Cela donna des étreintes et des transes très grandes à notre bienheureux Père, se voyant comme en une autre prison plus dangereuse que celle où il était auparavant, et qu'il n'en pouvait sortir, n'y retourner au couvent, bien qu'il ne perdit courage ni l'espérance, que celui qu'il avait franchi du premier danger, le tirerait encore du second. Il tâcha donc de grimper sur la muraille, mais sans rien avancer, d'autant qu'il n'en avait les forces, et que la sortie n'était à propos ni commode, bien qu'il en eut eu de suffisantes.

Étant dans cette détresse, il s'en alla visiter les autres côtés ; mais en vain et sans une plus grande espérance qu'auparavant ; et partant il la mit en Dieu seul, le suppliant qu'il achevât ce qu'il avait commencé, puisque se confiant en lui, et lui obéissant, il était sorti du couvent : ensuite de quoi ayant fait toutes ses diligences sans aucun effet, il aperçut auprès de soi une très belle lumière, environnée d'une petite nûe qui jetait une grande splendeur, laquelle lui dit : suis-moi ? De quoi se sentant animé et conforté, il la suivit jusqu'à la muraille qui était sur le haut du rempart, où étant sans voir personne, on le prit et enleva sur le mur qui va droit à la porterie des religieuses, et à la rue qui conduit à la place de Zocodover ; et là cette lumière disparut, le laissant avec un tel éblouissement, qu'il disait depuis que ses yeux avaient autant été éblouis et tremblotants l'espace de deux ou trois jours, comme quand on a regardé fixement le soleil en sa course, et qu'on retire sa vue de ses rayons. Les témoins qui l'ont ouï dire à lui-même, content cette sortie de la sorte, et la déclaration sous serment du geôlier, s'accorde avec cela en substance, duquel nous rapporteront ici quelques paroles qui aident à vérifier combien cette sortie a été miraculeuse.

Il arriva (dit-il) en ce temps, qu'une nuit ayant fermé la porte de la prison avec son cadenas, tous ceux du couvent étant déjà retirés, le serviteur de Dieu sortit par la porte de la prison à la salle, comme on le jugea depuis ; et après, descendit par un parapet qui était en un endroit très haut et fort périlleux ; et je tiens cette descente pour miraculeuse, car le parapet n'avait ni fer ni treillis, ou barreaux, qui pussent résister lors qu'il descendait, vu que ce n'était qu'un petit mur, large seulement d'une demie brique, qui avait au-dessus une pièce de bois de la même largeur, afin que les religieux si pussent appuyer sans gêner leurs habits ; et ce bois n'aurait rien au côté qui le peut arrêter ni tenir ferme.

Or le serviteur de Dieu prenant le fer d'une lampe, il le mit entre la brique et le bois, puis à l'instant, ensemble deux vieilles couvertures qui lui servaient de lit, lesquelles il avait mis en pièces pour le dessein de la sortie, il les attacha par les extrémités à une vieille tunique, ou un lambeau d'icelle ; et ensuite, il pendit le tout par un bout des couvertures au crochet de la lampe, ce qui n'était pas néanmoins assez long pour aller jusqu'à terre, car il s'en fallait bien une toise et demie. Cette descente était en un endroit si dangereux, qu'à faute de descendre tout droit, et pour gauchir et glisser tant soit peu, il fut tombé dans un grand précipice, vu que tout était bouleversé, à raison du nouvel édifice de l'église.

Il descendit donc parla selon l'opinion des religieux du couvent, et selon la mienne, ce que nous jugeâmes, ayant découvert le lendemain qu'il était hors de la prison, et voyant les pièces ou lambeaux qui pendaient à cette fenêtre : en quoi nous fûmes grandement étonnés de deux choses ; l'une de ce que le fer de la lampe ne s'était pas plié par la charge et pesanteur de son corps, d'autant que celle des couvertures était suffisante pour cela ; l'autre comment il s'était pu faire, qu'ayant mis le bout de la lampe entre le bois et la brique du petit mur, ce bois n'étant nullement tenu, ni arrêté en aucune part, avec la force requise, il ne s'était levé et tombé par terre avec lui, vu que le poids des seules couvertures suffisait pour cet effet, à plus forte raison celui d'un corps semblable. Et tout cela étant demeuré de la sorte qu'il a été dit, sans que le bois sortît de sa place, ni que le manche de la lampe qui

était là sans aucun artifice se pliât ; et n'y ayant aucun signe, ni trace, ni apparence qu'il fut sorti par là. Et comme je sais certainement qu'il ne pouvait sortir par un autre endroit, je tiens sa sortie pour miraculeuse, et ordonnés de notre Seigneur, afin que son serviteur ne pâtisse davantage, et qu'il aidât et servit sa congrégation des Déchaussés. Et bien qu'on me privât de voix et de place pour quelques jours, nonobstant je me réjouis avec d'autres religieux particuliers de ce qu'il s'en était allé ; car nous avions compassion de ses travaux et de ses peines, lesquelles il souffrait avec tant de vertu. » Le Père qui eut charge de lui rapporter sa sortie de prison en cette manière.

Chapitre XI. Des choses les plus remarquables qui lui advinrent à Tolède, depuis sa sortie, jusqu'à son arrivée au couvent d'Almodovar.

Quand notre bienheureux Père se vit dans la rue, il fut extraordinairement consolé ; et rendant grâce à Dieu, et à sa sainte mère, de sa délivrance miraculeuse, il tâcha de s'éloigner du couvent d'où il était sorti : mais d'autant qu'il était encore nuit, pour n'aller par des rues inconnues, il entra dans une maison qu'il trouva ouverte, qui était à une de ces femmes, qui se lèvent de grand matin pour étaler leurs marchandises en la place. Quand le jour fut venu, il sortit, demandant où était le monastère des Carmélites (d'autant que nous n'y en avions pas encore.) Chacun était tout étonné de le voir en si mauvais état ; à savoir avec un vieil habit, et sans chappe, ayant plutôt la mine d'un fol que d'un religieux. La sacrée Vierge s'était chargée de tirer hors de prison son serviteur, et de l'affranchir et délivrer de tous les autres dangers, qui se pourraient présenter : et ainsi elle disposait le tout comme il était convenable pour sa sûreté : car à la même heure que le bienheureux Père demandait où était le monastère des Déchaussés de son ordre, elle envoya un accident si extraordinaire, et si fâcheux à l'une des religieuses dudit monastère, qu'il semblait qu'elle allât rendre l'âme ; et ainsi elles envoyaient appeler un confesseur au même temps que notre bienheureux Père se trouva à la porte du monastère, et avec cette occasion si pressante, on le fit entrer dedans pour confesser cette religieuse.

Quand les religieuses le virent, elles eurent bien de la peine de le reconnaître, d'autant qu'il avait un vieil habit des Pères de l'Observance, fort gâté et fort sale ; et son visage était si maigre et si défait, qu'il semblait plutôt à un mort qu'à un homme vivant. Enfin, elles furent extrêmement consolées de sa présence, d'autant qu'il y avait neuf mois qu'on en avait appris aucune nouvelle, au grand regret de toute notre congrégation, notamment de notre sainte mère Thérèse ; laquelle dans ce temps étant à Seuille occupée à la fondation d'un monastère de religieuses, par toutes les lettres qu'elle écrivait à ses filles qui étaient dans la Castille, elle leur en chargeait de lui mander ce qu'elles savaient du Père Jean de la Croix.

Il alla donc confesser la malade devant que de se reposer, quoiqu'il ne pût se tenir debout, à cause de sa faiblesse et lassitude : et à peine était-il entré dans le monastère, quand les Pères de l'Observance l'y vinrent chercher ; car ils avaient déjà découvert qu'il s'en était allé, ce qu'ils ressentaient vivement, et pensant que soudain il se serait réfugié au couvent des Carmélites, ils y allèrent le chercher devant que d'aller autre part. Ils visitèrent l'officine de la porte, le parloir, l'église et la sacristie ; et de l'ayant trouvé, ils l'allèrent chercher en d'autres lieux. Le mal de cette religieuse

dura autant de temps qu'il fallait qu'il demeurât là, afin qu'on lui fit un habit de carme Déchaussé, et que l'on donnât ordre pour le faire sortir de Tolède, sûrement et bien accompagné. Les religieuses s'affligeaient fort de le voir si débile et si maltraité, et se mirent en devoir de lui apporter quelque chose pour manger, mais à peine pouvait-il avaler un morceau. Elles le prièrent de leur conter quelque chose de ses travaux pour entretenir la malade ; ce qu'il fit avec grande modestie, excusant toujours ceux qui l'avaient exercé ; et il y en a encore aujourd'hui quelques-unes de vivantes de celle qui lui ouïrent faire ce récit. Elles supplièrent par après don Pierre Gonzales de Mendoza, chanoine et trésorier de la sainte Église de Tolède, qui était fort affectionné à la congrégation des Déchaussés, de le mettre dans son carrosse, et de le mener en sa maison (qui était pour lors en l'hôpital de Sainte-Croix, duquel il était intendant cette année-là :) ce qu'il fit étant venu ce soir-là au couvent, et retira quelques jours en ladite maison le bienheureux Père, lui faisant beaucoup de caresses et de bons traitements pour le remettre et le fortifier, afin qu'il pût porter la fatigue du chemin. Ensuite de quoi il le fit conduire par deux de ses serviteurs en notre couvent d'Almodovar du Champ, notre Seigneur l'ordonnant ainsi ; afin qu'ayant déjà instruit par son bon exemple et par sa doctrine les deux Castilles, il fit le semblable aux deux Andalousie ; car des ce couvent il prit la route vers ces provinces. Ceux qui le conduisirent à Almodovar s'en retournèrent si édifiés, qu'il disait depuis que ce religieux donnait des preuves et des marques d'un saint en toutes choses.

En ce couvent, et en tous les autres, où il fut par après quand l'occasion se présentait de discourir de sa prison, et de tous les mauvais traitements qu'il avait souffert, il ne voulait jamais qu'on dise du mal des Pères de l'Observance : mais au contraire, il les excusait toujours, alléguant en leur faveur plusieurs raisons et convenances ; comme disant qu'ils croyaient bien faire, et qu'ils tenaient pour matière de religion, et de juste châtement les exercices de pénitence qu'ils lui avaient ordonné. Peu de jours après notre sainte mère Thérèse retournant de l'Andalousie arriva à Tolède, laquelle fut remplie d'une joie et consolation très grande de la nouvelle que les religieuses lui donnèrent du Père Jean de la Croix, ayant été tant en peine de lui, et n'ayant su en rien apprendre depuis le temps de sa capture. [fin du chapitre]

LA MALADIE ET L'AGONIE

LIVRE TROISIEME, CHAPITRES 15 A 23

Chapitre XV. D'une persécution domestique qui s'éleva contre notre bienheureux Père, comme il tomba malade dans ce désert, et fut menée à Ubede pour y être pansé.

Attendu que notre Seigneur imprima en esprit de notre bienheureux Père des qu'il changea de profession, ce qu'il dit lui-même depuis à notre sainte mère Thérèse, que ces Déchaussez traitassent peu avec les séculiers, et qu'ils prêchassent plus par œuvres que par paroles, il tâcha et procura toujours de les y inciter, et acheminer, désirant de les faire prédicateurs du bon exemple : mais il s'en suivit de là que quelques-uns qui n'avaient pas

tant d'inclination à la solitude et à la retraite des communications humaines ressentait vivement que notre bienheureux Père en voulut tant mettre, et établir dans la nouvelle congrégation, jugeant que par la communication, les prédications, et les confessions pratiquées à leur mode, et non suivant l'institut de l'ordre, ils pouvaient profiter au prochain ; ensuite de quoi ceux qui tiraient de ce côté, se montraient peu affectionnés à notre bienheureux Père, entre lesquels il y en eut deux de remarquables [personnes doctes, et de considération dans l'ordre] qui firent paraître du ressentiment de ce qu'il les avait autrefois mortifiés étant provincial d'Andalousie, et encore que l'on n'ait pas reconnu et vérifié les causes de cette mortification, je me persuade et crois bien que ce ne fut pas pour avoir subi quelque peine, ou châtiment d'aucun délit qu'ils eussent commis, d'autant que tous deux étaient des religieux vertueux et exemplaires, mais parce que, comme ils étaient prédicateurs forts célèbres, et qui avaient une inclination à s'occuper religieusement en cet exercice, l'un demeurant les mois entiers hors du monastère pour ce sujet, notre bienheureux Père peut les empêcher et retirer de cette occupation, pour n'y vaquer de la sorte qu'ils faisaient, et afin qu'ils accommodassent le zèle du salut des âmes à notre profession, non pas à l'institut des autres. Car c'était ce qu'il prêchait toujours à ceux qui s'occupaient à l'avancement et au salut du prochain. Or comme notre bienheureux Père en ce chapitre demeura sans office, et que ces deux religieux en furent pourvus, l'un étant élu définitive de l'ordre, et l'autre prieur d'Ubede comme personnes qui le méritaient bien à raison de leur vertu et de leurs lettres, ils commencèrent tous deux chacun de son côté à exercer la patience de notre bienheureux Père, lequel eut avis, étant encore en ce désert, de quelques mortifications qu'on lui traçait, et préparait, de l'une desquelles il vit incontinent l'effet, car en prenant occasion de ce que les religieuses justifiaient leur cause, le demandant pour commissaire suivant la teneur du bref, dont nous avons parlé, le définitoire traita de l'éloigner et de l'envoyer aux Indes de la nouvelle Espagne avec 12 religieux, pour achever l'établissement de cette province, et y mettre les affaires en bon ordre. Ce qui fut arrêté et conclu à Madrid le 25e de juin de la même année 1591.

Notre bienheureux Père reçu ce décret du définitoire avec l'ordre de son voyage, et encore que l'on connut facilement par cette résolution, que les auteurs d'icelle le tenaient déjà comme un obstacle et personne inutile à la religion, de là il se consolait de ce que ses désirs commençaient à s'accomplir, qui était d'endurer des travaux et des mépris pour l'amour de ce Seigneur, qui en avait souffert de si grands pour lui. Néanmoins il ressentait beaucoup qu'on eut si peu de satisfaction de lui, qu'on ne crut pas ce qu'encore que les religieuses l'élussent pour leur commissaire, qu'il ne l'accepterait jamais, et ne serait le premier qui défendrait et maintiendrait l'état auquel leur sainte mère les avait laissées.

Il avait aussi un grand ressentiment et déplaisir de l'inquiétude que cela causerait dans toute la congrégation, qu'on chassât d'icelle et reléguât aux Indes comme un banni, celui qui était tant aimé et chéri, communément de tous, et qui était tenu pour la pierre fondamentale de la vie primitive, et s'affligeait beaucoup voyant qu'on en devait rejeter la faute sur le Père Nicolas de Jésus Maria Vicaire général de l'ordre, lequel il aimait pour ses rares parties, et son zèle de religion, et que son crédit en recevrait des

atteintes à tort et sans cause, parce qu'il savait bien qu'il n'agissait pas par animosité et passion, et qu'en toutes les actions du définitoire il n'était pas maître des voix et suffrages d'autrui, et partant l'une des choses qui lui causèrent le plus ennui en cette persécution, fut de voir accuser ou blâmer le Père Nicolas, tâchant de défendre constamment et efficacement son innocence. Ensuite de quoi afin de ne pas entendre de plaintes du définitoire, et de les empêcher es autre couvent, il donna charge au Père Jean de Sainte Anne d'aller à Grenade et autres lieux de cette province, pour assembler les 12 religieux qui devaient aller avec lui, le priant de lui donner avis lorsqu'ils seraient tous prêts, afin de partir et s'aller embarquer, comme nous avons déjà dit autre part discourant de son obéissance. Mais notre Seigneur arrêta le cours de ce voyage par des fièvres qui le saisirent, étant encore dans ce désert du petit rocher, dont il fit si peu de cas, qu'il les supporta l'espace de 15 jours sans s'aliter, ne voulant pas manger de viande ni prendre aucun allègement de malade, bien que journellement il fut attaqué de ces fièvres, mais enfin il fut contraint de se mettre au lit à cause d'une grande enflure qui lui survint en une jambe. Or en ce temps le Père Jean de Sainte Anne lui donna avis de Grenade qu'il avait déjà assemblé les religieux qui devaient passer à la nouvelle Espagne, et qu'ils étaient tous prêts de s'embarquer, quand il voudrait partir. Mais comme notre Seigneur ne disposait pour un plus grand voyage, il ne put lors traiter de celui-là. Son mal croissait de jour à autre, et comme on en eut averti le Père provincial [qui était le Père Antoine de Jésus son ancien compagnon,] il lui écrivit aussitôt une lettre de consolation, et lui envoya une licence pour se faire conduire à Ubede, ou à Baëce qui était tout deux à six lieux de là, pour y être pansé, et manda aussi au Père prieur de ce couvent de l'envoyer promptement à cause du peu de commodité qu'il y avait en ce monastère pour secourir des malades, étant une maison de désert.

Le Père Jacques de la conception qui pour lors en était prieur parle de la sorte en sa déclaration sous serment, touchant le choix que fit notre bienheureux Père de l'un de ces monastères pour y être assisté dans sa maladie. « Voyant qu'il était nécessaire d'envoyer notre bienheureux Père Jean de la Croix en un autre lieu, comme prieur du couvent je traitais de le faire conduire au collège de Baëce et non au couvent d'Ubede à cause que cette maison était plus accommodée et que le Père Ange de la Présentation grand ami du saint en était supérieur. Et au contraire que le couvent d'Ubede était une nouvelle fondation et par conséquent peu commode pour y assister des malades, joint que le prieur qui le gouvernait était fort dégoûté du saint et ne l'affectionnait pas beaucoup. Mais il refusa d'aller à Baëce, d'autant que le supérieur était son intime ami, et qu'il y était fort connu, ayant été comme le fondateur de ce collège, tellement qu'il choisit et préféra le couvent d'Ubede. Vous pouvez colliger de la déposition de ce Père, et de ce choix tant inégal en une si grande nécessité, l'extrême désir qu'avait notre bienheureux Père de souffrir de grands travaux et incommodités pour Dieu, et combien l'amour déréglé de soi-même était banni de son âme, vu qu'en une occasion si juste il refusait la sa commodité et son soulagement.

Il y avait aussi en ce désert frère appelé frère François de Saint Hilarion, qui devait s'en aller en un autre monastère pour s'y faire panser, et comme il craignait d'aller à Ubede, il faisait son possible pour persuader à notre bienheureux Père de ne prendre pas d'autre couvent que celui de Baëce, lui

alléguant pour cela de fortes et prégnantes raisons. Mais notre bienheureux Père fit en sorte qu'on l'envoya à Ubede et le frère à Baëce.

Le prieur du petit rocher envoya donc notre bienheureux Père à Ubede avec un frère convers pour l'assister dans ce voyage, lequel il fit avec beaucoup de travail et de peine, à cause qu'il y avait déjà quelque temps qu'il était malade, et par conséquent fort faible, et tellement dégoûté, qu'il y avait plusieurs jours qu'il ne pouvait avaler un morceau, d'où vient qu'il était si débile, qu'il ne se pouvait tenir sur sa monture. D'ailleurs comme les humeurs de la maladie s'étaient ramassées en sa jambe, et qu'elle s'était fort enflée, le mouvement lui causait des douleurs si grandes et si cuisantes qu'il lui semblait qu'on lui coupait cette partie. Pour alléger le mal ils discouraient de Dieu le long du voyage, et étant près du pont de la rivière de Guadalimar, le frère lui dit, mon Père votre révérence se reposera un peu à l'ombre de ce pont, et le contentement de voir cette rivière vous fera manger un morceau. Notre bienheureux Père lui répondit, je me reposerai fort volontiers, car j'en ai grand besoin, mais de parler de manger c'est une chose inutile, parce que de toutes les choses que Dieu a créées, je n'ai appétit que d'une seule dont la saison est passée, à savoir des asperges.

Étant arrivés au bord de la rivière, le frère le mit à l'ombre du pont près de l'eau, ou ils continuèrent leur discours de Dieu, dont ils tiraient un nouveau sujet, voyant la clarté de l'eau et sentant la fraîcheur de la rivière. Sur ces entrefaites ils aperçurent près d'eux sur une petite Roche, une botte d'asperges, liée d'osier, dont la vue causa tant d'étonnement à ce frère, voyant que ce n'en était nullement le temps en ce pays, d'autant que c'était au commencement de septembre, que notre bienheureux Père pour lui ôter cette admiration, et la créance que ce fut un miracle comme il y avait assez d'apparence, fut contraint de lui dire : "Quelqu'un les aura laissés la part oubliant ce, ou bien en sera allé chercher d'autres, voyez je vous prie si vous ne trouverez pas celui à qui elles appartiennent, afin que nous ne les emportions pas sans sa licence." Le frère fit un tour par ces collines, et n'ayant trouvé personne il s'en revint trouver notre bienheureux Père, lequel lui dit : "Puisque nous ne trouvons pas le maître de ces asperges, mettez sur la même pierre où elles étaient le prix qu'elles peuvent valoir, afin que celui à qui elles appartiennent trouve à son retour le paiement de sa peine. Ils poursuivirent par après leur chemin, emportant avec eux ces asperges, ce qui causa beaucoup d'étonnement et d'admiration au couvent, de voir cette nouveauté en un tel temps.

Chapitre XVI. Comme son mal s'accrut à Ubede, et la grande joie, et patience héroïque dont il le supportait.

Quand notre bienheureux Père arriva à Ubede, il fut reçu du prieur avec assez d'ennui et de dégoût, mais avec allégresse et contentement de tous les religieux. Car tout l'ordre l'aimait comme son Père, et le respectait et honorait comme un saint. Son mal en ce lieu s'engagea de telle sorte, les douleurs croissant et l'humeur s'étendant, que non seulement sa jambe était pourrie et ulcérée, mais aussi une grande partie de son corps, joint qu'il s'engendra une certaine matière entre la chair et la peau qui l'allait consommer peu à peu. Or pour vous donner une plus ample connaissance de sa maladie, de ses douleurs, et par même moyen de la patience dont il les souffrait, nous rapporterons ici quelque chose de ce que dit à ce sujet le frère Bernard de la Vierge son infirmier. Prêt de quatre mois, dit-il, le saint

Père fut malade d'un érysipèle qui lui vint en une jambe, et lui causait de très grandes douleurs, qu'il supportait avec tant de patience qu'un chacun en était édifié. Il avait cinq plaies au-dessus du pied en forme de croix, que cette humeur où matière avait causés les quatre aux deux côtés, et la plus grande au milieu, desquelles il sortait tant de matière qu'on en emplissait plusieurs plats, et étaient si ouvertes et pleines de fistules, qu'elles le tourmentaient jour et nuit. Il ne se pouvait en aucune façon remuer ni changer côté, d'autant que le gras ou mollet des deux jambes et aussi une des hanches était ulcérée, et le mal après se répandit partout le corps, si bien qu'il faisait compassion à le voir. On avait pendu une corde au plancher de sa cellule, à l'aide de laquelle il se put tourner dans son lit, laquelle par intervalles il prenait des deux mains pour se soulager quelque temps.

Il endurait tout cela avec une patience extraordinaire, sans que jamais en lui n'entendit proférer aucune parole de plainte, ni souffrant ses douleurs, ni dans les martyrs, et très grands tourments que lui causait les remèdes qu'on lui appliquait. Mais au contraire d'un visage égal et content il offrait au Père éternel tous ses travaux en une mémoire continuelle de la Passion de son Fils, et le remerciait de ce bienfait. Il portait avec soit un crucifix du cuivre, et l'amour avec lequel il souffrait était si grand, qu'en étant quelquefois épris et transporté, il l'embrassait étroitement montrant combien il était profondément gravé dans son cœur, et demeurerait là plusieurs parties du jour en une tranquille et paisible contemplation. Il avait tellement mis le boire et le manger en oubli, et les autres allègements corporels, que les malades désirent d'ordinaire, qu'on eût dit que c'était seulement un esprit, et priaît toujours un chacun de le recommander à notre Seigneur.

D'ailleurs il se confessait fort souvent, et priaît humblement le Père prieur de lui faire donner la sainte communion, et toutes ces paroles, et toutes ses actions publiaient qu'il était un très grand saint. Il remerciait beaucoup tous ceux qui lui rendaient quelque service pour petit qu'il fut, et continuellement il demandait pardon à ceux qui avaient soin de lui dans sa maladie. D'où vient que lorsque je me levais la nuit pour l'aider en quelque chose [comme il m'arrivait souvent] il ne cessait de me priaît de lui pardonner, mais plusieurs fois il endurait ses étreintes, et angoisse sans les déclarer, afin de ne troubler le repos de personne." Voilà comme parle son infirmier. Et voyons par même moyen ce que dit de ses douleurs et de sa patience le Père Barthélemy de Saint Basile religieux de cette province qui l'assista fort en sa maladie.

Le saint Père, dit-il, ne souffrait pas seulement toutes les douleurs et martyrs de cette maladie avec patience, mais encore avec joie et allégresse et avec désir (comme il semblait) de n'en voir sitôt la fin. Car au plus fort de cette souffrance il avait coutume de dire ces mots : Haec requies mea in saeculum saeculi, comme priant Dieu que le pâtre pour lui fut éternel. Toutes les paroles qu'on lui entendait dire pendant sa maladie, n'était que des louanges qu'il donnait à Dieu pour son mal, et de ce qu'il lui envoyait qu'elle de quoi souffrir pour son amour, et semblait être toujours en oraison. Outre les maux qu'un chacun connaissait, il en celait et cachait d'autres qu'il endurait jusqu'à ce qu'ils fussent découverts par ceux qui le venait panser, comme il arriva un jour que je le pris entre mes bras pour le mettre

sur un matelas, afin de faire son lit, car l'ayant fait, comme je le voulais reprendre pour le remettre au lit, il me supplia de laisser aller tout seul comme il pourrait, ce que lui ayant accordé, il se traîna jusque-là. Mais m'affligeant de le voir aller de la façon, je lui demandais pourquoi il m'avait voulu donner cette mortification, ne voulant permettre que je lui aidasse, à quoi il me fit cette réponse pour m'ôter ce sentiment. » Je l'ai fait dit-il à cause du mal que je sentais aux épaules ». À cette occasion je les voulus voir, et trouvais qu'il y avait une grosse apostume [abcès], dont on tira beaucoup de matière le jour suivant, et je reconnus que je lui avais causé une douleur très sensible, lors que je l'embrassai pour lui faire changer de place, et qu'encore qu'il eut là un grand mal, il n'en avait rien dit ni fait aucune plainte, même quand je le serrais pour le tirer du lit. » C'est ce que rapporte ce témoin oculaire est digne de créances.

Le Père Ferdinand de la Mère de Dieu qui pour lors était sous-prieur de ce couvent, et qui se trouva présent quand le licencié Villareal, qui était le chirurgien qui pensait notre bienheureux Père, lui fit une ouverture depuis le talon jusqu'à la hauteur d'un demi-pied et davantage dans sa jambe ; remarque aussi en sa déclaration qu'il ne se plaignit ni altéra en aucune façon, quoiqu'il fût indubitable que cela lui avait causé des douleurs indicibles, et rapporte semblablement que l'ayant vu panser d'autrefois, où on lui coupait de gros morceaux de la jambe, il endurait tout cela avec autant de constance et de vertu comme si s'eût été un autre que lui, auquel on eût appliqué ces remèdes. Mais celui qui pénétrait plus avant cette patience, et qui la tenait pour singulière et miraculeuse était le chirurgien, d'autant qu'il connaissait mieux la force et la rigueur de son mal. Ensuite de quoi il me dit quelquefois avec admiration qu'il lui eût été impossible de souffrir tant de tourments si Dieu le lu secourut est assisté d'une grâce très surnaturelle. Avec tout cela le désir qu'il avait de souffrir des douleurs et des amertumes pour Jésus-Christ excédait et surpassait de beaucoup ce qu'il endurait. Car il tâchait de le supporter à sec et sans allègements, de peur que l'affliction et la peine et diminuât se et n'admettait jamais aucune commodité et consolation qui ne fut précisément nécessaire pour la conservation de sa vie, à quoi il était obligé par la loi naturelle, dont nous avons vu la preuve autre part dans l'exemple de la musique avec laquelle on le voulut divertir en une autre maladie.

Les religieux l'allaient voir, non seulement par charité et compassion, mais aussi à cause de l'édification qu'ils en recevaient, et disaient que pour représenter Job au naturel en sa personne, il ne lui manquait que la tuile dont il raclait l'ordure de ses ulcères, d'autant qu'il était son vrai portrait, tant en la maladie et ès mortifications, comme en sa patience, et servait d'un rare exemple de cette vertu à ceux qui le regardaient, de sorte que ce bienheureux Père par cette voie et par ces paroles prêchait si hautement, que ces bons religieux sortaient de là comme renouvelés, et faisant de grands propos de perfection, et semblait que tout le couvent fut rempli de ferveur, d'autant que ses paroles communiquaient le feu céleste dont il était embrasé. Le médecin sentait aussi le même profit, et ainsi il prenait l'occasion et l'opportunité pour le venir entretenir à cause de la consolation qu'il recevait de l'entendre parler de Dieu, et à moi il me disait [ce qu'il a depuis rapporté dans sa déclaration] que cette communication de notre bienheureux Père l'avait changé en un autre homme.

Chapitre XVII. Auquel sont déduits d'autres grands travaux que notre bienheureux Père souffrit de la part de celui qui gouvernait le couvent.

Il arriva plusieurs choses en ce temps qui nous font voir clairement la licence que le diable avait de Dieu pour affliger notre bienheureux Père selon la quantité et diversité des moyens dont il se servit à cet effet desquels j'en omets une bonne partie, et les laisse dans le silence pour vous entretenir à présent d'une, que je ne puis supprimer sans préjudicier à la vertu de notre saint. Qui fut une suite continuelle des mortifications que le prier du monastère lui faisait endurer, lesquelles furent si grandes et si éloignées de toute humanité, que l'on connaissait facilement l'auteur qui les excitait, et qu'on pouvait bien juger que Dieu les permettait pour des preuves nouvelles et héroïques de la patience et force de ce sien serviteur, comme il avait fait de celle de Job ès siècles passés, afin de satisfaire au grand désir qu'il avait de souffrir pour son amour. Car ce malade étant ulcéré en tant d'endroits, et si accablé de douleur, lesquels il endurait avec une modestie si grande, et une telle douceur qu'il pouvait faire compassion au plus cruel homme de la terre, et par conséquent beaucoup plus à une personne si religieuse comme était le Père prier, néanmoins il se revêtit d'un esprit si rigoureux contre ce malade qu'il semblait que ce ne fut pas lui qui l'exerça, mais le diable revêtu de sa forme et partant la grande extrémité qu'il suivit en ceci le faisait excuser, les religieux rapportant à une cause supérieure ce qui ne semblait à leur avis pouvoir arriver par la voie ordinaire, et jugeant que Dieu le permettait pour l'avantage et le plus grand mérite du malade.

Et d'autant que quelques-uns touchés d'affections particulières peu favorables à la vérité, veulent mettre en contredit, ou nier ces travaux et souffrances de notre bienheureux Père, alléguant pour ce sujet qu'il est impossible qu'en une religion aussi sainte où l'on a tant de soin de soulager, et de bien traiter les malades, quand ce ne serait qu'un frère convers de deux jours, sans s'excuser sur la pauvreté ni s'arrêter à la dépense ; il se commit un manquement si notable de charité contre le Père commun d'icelle dans une telle nécessité : et par ce moyen tachant d'obscurcir l'éclat et les splendeurs brillantes de la couronne au préjudice de notre imitation, la privant d'un si rare exemple de patience ; j'affirmerai et rapporterai ici fidèlement quelques paroles qu'ont dit à ce propos des témoins oculaires en leurs déclarations sous serment.

Le Père Jacques de la conception, qui pour lors été prier du couvent du petit rocher parlera le premier. »Après, dit-il, que le bienheureux Père Jean de la Croix fut arrivé à Ubede, je l'allais visiter et je remarquais que le mal de la jambe laquelle on lui ouvrit pendant que j'y demeurai, lui causait de très grandes douleurs, et qu'il souffrait ces tourments avec autant de joie et d'un visage autant égal que s'il eût été en pleine santé. Il supportait avec la même patience et allégresse la mauvaise humeur du Père prier de ce monastère, car ayant autant d'obligations au saint comme il avait, les traitements qu'il lui faisait n'y correspondaient aucunement, et quant à moi il me semblait qu'il ne le voyait pas volontiers dans ce couvent, pleurant et plaignant ce qu'il mangeait. Comme je vis son procédé, je lui dis un jour qu'il ne plaignit à ce saint la dépense qu'il faisait pour son regard, et qu'il n'en grondât pas, et ne montrât un visage d'un homme avaricieux et mal conditionné, avec un manquement de charité en un cas semblable : vu même qu'il y avait une personne dévote qui s'offrait de lui envoyer tout ce

qui était nécessaire pour le bien traiter, et que si cela ne suffisait, je lui en enverrais de notre monastère, afin qu'il ne se plaignît pas ; et ainsi aussitôt que je fus arrivé au couvent, je lui envoyais six boisseaux de blé pour ses religieux, et six poules pour le malade, et voyant ce qu'il endurait de la part du prieur, je fus épris d'admiration et d'étonnement de ce qu'un homme qui était doué de si belles parties comme il était, fut si sec et usât de ces façons de faire vers un homme si saint auquel je sais qu'il avait beaucoup d'obligation. Et partant je jugeais que notre Seigneur le permettait pour un plus grand mérite et couronne du saint et afin que même parmi ses enfants il trouvât une si grande matière de patience et de vertu. Voilà la déclaration sous serment que ce témoin oculaire fit entre les mains de l'évêque de Jaén ès informations qui furent faites pour sa béatification.

Le frère Bernard de la vierge infirmier de notre bienheureux Père tiendra le second rang, lequel parle de la sorte à ce même propos en sa déclaration sous serment. « Le saint Père Jean de la Croix étant malade à Ubede le prieur de ce monastère avait une très grande aversion de lui, et telle qu'il semblaît qu'en tout ce qu'il pouvait lui donner de l'ennui, il le faisait, même en la longue et fâcheuse maladie dont il mourut, commandant que personne ne l'allât jamais voir sans son expresse licence, et pour lui, il entrait souvent dans la cellule du malade, et toujours lui disait des paroles fort fâcheuses, lui rafraîchissant la mémoire de certaines choses qui s'étaient passées comme en prenant la vengeance. Or le cas est que notre bienheureux Père étant Vicaire provincial d'Andalousie fut obligé de le mortifier en quelque chose, et pour cette cause il se mit à l'exercer, et le molester de telle sorte qu'il se passait des choses incroyables touchant cela, et il en vint à tel point que sachant le soin que je prenais comme infirmier de le bien traiter et de le secourir en ses nécessités, il m'ôta l'office d'infirmier, et me commanda sous précepte de ne l'assister en aucune façon, quand je vis cette violence, touché de compassion j'écrivis aussitôt au révérend Père Antoine de Jésus le vieillard, qui pour lors était provincial, lui donnant avis de tout ce qui se passait, lequel vint incontinent à Ubede, et reprit aigrement le prieur de son peu de charité, et y demeura environ six jours donnant ordre que le malade fut bien traité, et commanda à tous les religieux de visiter et de l'assister en tout ce qu'ils pourraient. Ensuite de cela il me remit en l'office d'infirmier, me commandant de lui faire toute la charité possible, et en cas que le prieur ne voulût fournir ce qui serait nécessaire, que j'empruntasse l'argent dont j'aurais besoin, et lui en donnasse avis, qu'aussitôt il aurait soin de me l'envoyer. En toutes ces occasions d'ennuis, qui furent en grand nombre, jamais je ne lui entendis dire une parole contre le supérieur, mais au contraire il les supportait toutes avec la patience d'un saint. »

Tout ceci est rapporté par l'infirmier, et l'examinant un jour plus particulièrement, il me dit plusieurs autres circonstances, qui montraient bien davantage la rigueur du prieur, et découvraient plus l'affliction et la patience du malade, comme que n'étant pas content des mortifications qu'il lui faisait par le moyen de l'infirmier, déniait et refusant les choses qui pouvaient donner soulagement au malade : en outre il lui envoyait dire par d'autres religieux des choses très rudes et très fâcheuses ; et qu'il entrait quelquefois lui-même en sa cellule, non pas pour le consoler, comme font d'ordinaire les autres prélats, mais pour lui dire des paroles après pleine d'ignominie, et indignes d'une personne si simple et si vénérable, disant

qu'il était un religieux imparfait et relâché qui détruisait l'ordre, regardant trop à ses propres commodités, et se traitant avec excès et superfluité. Chose néanmoins si éloignée de la vérité, qu'il fallait que l'infirmier devinât ses infirmités et disettes pour y pouvoir subvenir. S'il arrivait que quelques personnes dévotes lui envoyassent des douceurs et des viandes de malades à cause de l'estime qu'elles faisaient de sa sainteté, et qu'elles savaient que son mal était violent et extraordinaire, il leur renvoyait, disant que pour la maladie du Père Jean de la Croix, il y avait un peu de mouton en la maison, ce qui suffisait pour sa nécessité. D'autrefois il recevait ses présents et charité, et commandait qu'on en donnât avis aux malades, sans toutefois lui en donner, non pas même pour le goûter, qui était une plus grande mortification que de ne les pas recevoir.

On lavait ses linges et les bandes qui servaient à ses plaies en la maison de quelques personnes dévotes vertueuses, d'autant qu'on ne les pouvait pas laver commodément au couvent. Le Père prieur, voyant que ses linges étaient fort blancs et fort nets, ne voulut plus permettre qu'on continuât à leur donner, disant que c'était trop de délicatesse, et à l'instance de quelques religieux, il ne lui en dit rien. Il avait étroitement commandé qu'aucun religieux n'allât voir le malade sans sa licence expresse, et la refusait à tous ceux qui la lui demandaient, particulièrement à ceux qu'il savait que notre bienheureux Père goûtait davantage. Bref ses paroles et ses actions étaient telles en ce temps qu'on n'eut pas dit qu'il en eût été l'auteur, mais quelque furie infernale, pour provoquer cette sainte âme à quelque impatience. Et le prieur même après la mort de notre bienheureux Père reconnaissait qu'il avait été fortement tenté en cela, et qu'il s'était laissé conduire par les choses que le diable lui persuadait, et s'affligeaient d'avoir fait souffrir des mortifications si étranges à un saint qui s'était retiré en son couvent pour se prévaloir de sa piété, et charité en de si grands travaux, desquelles mortifications plusieurs furent modérées par la venue du Père provincial, avec l'ordre qu'il laissa, afin que sans dépendance du prieur on secourût charitablement le malade dans ses nécessités, et que tous les religieux le pussent visiter à quelque heure que ce fut.

Notre bienheureux Père supportait toutes ces choses, bien que fâcheuses et amères, et plusieurs autres que je passe sous silence, d'une patience si héroïque, que sans consentir qu'on blâmât le Père prieur, il l'excusait toujours, alléguant des raisons en sa faveur avec plus de soin que l'amour-propre n'a coutume de faire pour ses propres excuses ; et ceux qu'il croyait attristés et affligés pour les traitements lui faisait le prieur il les apaisait et consolait. Mais sa charité n'en demeurait pas là. Car il procurait encore par les moyens qu'il pouvait de remédier à quelques désordres qu'il y avait au gouvernement de la maison, afin que le supérieur d'icelle ne se discréditât pas envers les prélats de l'ordre : desquelles actions les témoins parlent aussi en leurs déclarations, et un de ceux qui l'assistèrent davantage en sa maladie, qui fut le Père Barthélemy de Saint Basile, dit ces paroles à ce propos. « Le vénérable Père Jean de la Croix ne consola pas seulement tous les religieux à Ubede, mais encore leur servit beaucoup pour leur perfection, y ayant pour lors peu de paix dans le couvent, les religieux étant aigris à cause de l'humeur et du peu d'expérience du prieur, et par l'arrivée du saint, ils s'animent beaucoup à la perfection, et tout demeura dans le calme, encore que le prieur persévérât dans son inclination naturelle, laquelle le

saint Père lui modérait d'un côté, et de l'autre exhortait les religieux à la souffrir, d'autant que pour toutes les choses que lui faisait le prier, jamais il ne lui dit une parole de plainte ou de ressentiment, et n'en dit non plus à aucun autre, supportant le tout avec une rare patience, et un profond silence. Tout ceci est rapporté par ce témoin, et c'est la façon de procéder des Enfants de Dieu, qui sont mus de lui en toutes leurs actions, comme dit l'Apôtre, et que les Saints Pères déclarent, les appelants Dieu par participation, et disant qu'ils opèrent divinement.

Chapitre XVIII. De l'aimable providence dont notre Seigneur secourut notre bienheureux Père en sa maladie, et en ses travaux.

Notre bienheureux Père donc étant devenu un pitoyable Job plein d'ulcères, accablé de douleurs, et affligés de mortifications intolérables, supportant tout cela d'une douceur admirable et patience invincible, ayant si peu de petits qu'il ne pouvait avaler chose aucune qui le pût sustenter, et surtout saisi et travaillé d'une fièvre si ardente qu'elle brûlait et embrasait ses entrailles : notre Seigneur incita une dame des principales de la ville, nommée Madame Claire de Benavides, femme de dom Barthélemy d'Ortegue, afin qu'elle prît le soin de le bien traiter. Car quoiqu'elle ne le connut pas, elle était néanmoins fort édifiée du rapport que le médecin et autres personnes lui faisaient touchant la patience avec laquelle il supportait une si grande maladie. Elle en conféra avec son mari lequel le trouva bon. Ensuite de quoi elle se chargea de pourvoir aux commodités et soulagement du malade, de telle sorte que le soin qu'elle mettait en cela était extraordinaire, soit à s'informer de ce qui serait le meilleur et le plus à propos pour lui, soit à épargner ni dépense ni travail pour l'alléger et le bien traiter. Et cette piété que Dieu avait imprimée en son âme, laquelle elle reconnaissait pour un grand bénéfice de sa divine majesté, y jeta de si profondes racines, que son mari étant devenu malade dans ce même temps, lequel elle aimait d'un amour plus qu'ordinaire, il semblait qu'elle le mettait en oubli pour secourir notre bienheureux Père, tant était grande la consolation que Dieu lui donnait en cet exercice de charité.

Après qu'elle eut déposé cela en sa déclaration sous serment, elle me dit quelques circonstances qui arrivèrent dans cette pieuse et charitable sollicitude, par lesquelles il semblait que notre Seigneur lui payait tout comptant le travail qu'elle prenait en cela. Elle mettait au rang d'icelle cette très grande consolation qu'elle sentait en son âme, lors qu'elle ordonnait quelque chose pour lui. Comme aussi le grand profit qu'elle en ressentait, et la facilité avec laquelle on accommodait toutes les choses qui lui étaient nécessaires. Car quand il était question de chercher quelque chose pour notre bienheureux Père, pour difficile et rare qu'elle fût, on la trouvait incontinent et facilement. Mais des choses très ordinaires et très faciles qu'on cherchait pour son mari, ne se trouvaient qu'avec difficulté, et quelquefois on ne les pouvait recouvrer. Toutes les boutiques demeuraient ouvertes jusqu'à la nuit pour le bienheureux Père quoiqu'il fût fort tard, et pour celui-ci on les trouvait fermées quelques heures auparavant, de façon que ses serviteurs mêmes s'en apercevaient et le remarquaient. S'il fallait tirer la substance de quelque viande pour le bienheureux Père, il en sortait toujours la moitié plus que d'une autre semblable, quand on la tirait pour son mari. Et plusieurs autres choses pareilles arrivaient dans les apprêts que l'on faisait pour le ce serviteur de Dieu lesquelles étaient si remarquables,

qu'elle connaissait par là [encore qu'elle n'eut pas eu d'autres fondements de la foi] que notre Seigneur avait sa diligence pour agréable.

Les servantes qui lui aidaient à accommoder et assaisonner ce qu'elle devait envoyer à notre bienheureux Père avaient aussi part aux grâces que Dieu lui faisait. Car elles avaient tant de consolation et de joie en cette occupation, qu'elles tenaient à grande faveur que leur maîtresse les employât à cela, et travaillaient comme à l'envi et par forme d'émulation. On recevait pour lors dans le couvent sans contradiction les grands effets de piété à cause de l'ample licence que le Père provincial avait donnée au Père Bernard de la Vierge pour secourir et traiter le malade sans aucune dépendance du prieur. Mais notre bienheureux Père connut bien quelques jours après qu'on eut commencé d'apprêter son manger en la maison de cette dame que ces viandes n'étaient pas accommodées dans le monastère, bien qu'on lui eut toujours caché et celé, d'autant qu'elle n'avait l'assaisonnement ordinaire qu'on leur donne dans nos couvents, et en ayant découverte la vérité, jugeant que c'était donné entrée et commencement à quelque relâche, et qu'il importait moins qu'il mourût que d'être cause qu'une mauvaise coutume fut introduite, joint le zèle de réforme qu'il garda toujours inviolable, il ne voulut jamais consentir qu'on apprêtât des viandes qu'on lui donnait hors le monastère, tellement que depuis, cette dame envoya toujours abondamment tout ce qui était nécessaire pour le bon traitement du malade, et on l'apprêtait au couvent ; elle envoya aussi du linge et de la charpie pour médicamerter ses plaies. Les servantes reconnurent pour lors l'auteur de la joie qu'elles avaient en cette occupation, et s'affligeaient autant de s'en voir privées comme si elles eussent perdu quelque chose de grande estime et tenaient pour châtiment particulier que Dieu leur eut ôté l'occasion de servir ce saint, car elles le nommaient de la façon.

Le malade était si reconnaissant de la charité qu'on lui faisait que comme celle de ses bienfaiteurs était si grande, il ne se pouvait lasser de les en remercier, et les payait en bonne monnaie, les recommandant à Dieu jour et nuit. Madame Claire voyant qu'il avait tant de gratitude et de reconnaissance du soin qu'elle prenait pour lui, le pria instamment de solliciter notre Seigneur de lui donner un accouchement heureux, d'autant qu'elle était fort grosse et avec appréhension. Notre bienheureux Père après avoir recommandé cela à notre Seigneur lui envoya dire qu'elle perdit cette crainte parce qu'elle accoucherait heureusement, et que les fruits qu'elle aurait jouirait de Dieu, comme il arriva. Car elle accoucha sans danger d'une fille qui mourut devant un an et s'en alla jouir de Dieu. Notre Seigneur ne montra pas seulement en cela la providence particulière qu'il avait de son serviteur dans le cours de sa maladie, mais aussi en plusieurs autres choses pourvoyant à ses commodités à mesure qu'il les négligeait. Il y en eut une fort remarquable qui est que le monastère ne pouvant fournir et subvenir aux linges nécessaires, pour médicamerter ses plaies à cause qu'étant souvent pleins de matière, il fallait aussi les changer et renouveler souvent. Notre Seigneur en donna le moyen, et ôta cette difficulté, incitant deux damoiselles vertueuses de ce même quartier nommé Inès et Catherine de Salazar, à se charger de laver ces linges, pour l'estime et la grande opinion de la sainteté du malade qui courait déjà par la ville, et elles ont déposées en leurs déclarations sous serment pour choses mystérieuses

qu'étant sujettes de leur naturel au mal de cœur, et faciles à recevoir des incommodités, particulièrement Inès de Salazar pour avoir l'estomac fort délicat, jamais elles n'eurent aucune horreur, ni mal de cœur ou dégoût de tout cela, quoi qu'on leur portât des paniers pleins de ces linges et aussi trempés de l'ordure et matière de ces ulcères, que si on les eut plongés dans l'eau, et quelquefois trouvant dans ces linges des morceaux de chair qu'on avait coupés des parties ouvertes et ulcérées, sans qu'elles sentissent aucune mauvaise odeur de quoi que ce fut. Ce qui leur causait une si grande admiration, reconnaissant leur faible complexion, et la débilité de leur estomac, qu'elle leur dure encore aujourd'hui. La consolation que notre Seigneur leur donnait en cette occupation était si grande, et elles en faisaient si grand cas que Catherine de Salazar l'a exprimé en ces termes dans sa déclaration sous serment. « Quand nous lavions ces linges pleins d'ordures et de matière, nous étions autant affranchies et exemptes de mal de cœur, comme si nous eussions manié des fleurs, d'autant qu'il nous semblait, lors que nous les prenions entre les mains, que nous ne manions pas une chose qui fut seulement de la terre, mais qui avait un je ne sais quoi du ciel. Or on peut facilement connaître que c'était un spécial privilège que Dieu avait donné en faveur de son serviteur, parce qu'ayant une fois mêlé d'autres linges du Père Mathieu du Saint-Sacrement avec ceux de notre bienheureux Père, Inès de Salazar sentit soudain une très mauvaise odeur en les prenant, et un si grand mal de cœur la saisit qu'elle vomit sur-le-champ, et ne les put laver. Ensuite de quoi elle dit à Marie de Molina sa mère : ou le Père Jean de la Croix a quelque accident mortel de nouveau, ou bien il y a des linges de quelques autres malades qui sont mêlés avec les siens. De là à un peu de temps un frère convers vint en sa maison, et lui ayant demandé d'où cela procédait, il lui dit que le linge du Père Mathieu était parmi les autres lesquels on peut séparer facilement de ceux du bienheureux Père par leurs mauvaises odeurs.

Cette grande consolation que les deux sœurs recevaient en ce charitable exercice, et la créance qu'elles avaient que cela était agréable à Dieu, crurent de telle sorte que chacune désirant d'être préféré à l'autre en ce travail émérite, elles eurent une sainte et vertueuse contention pour savoir laquelle des deux laverait ces linges et drapeaux, car chacune voulait tout laver et n'en faire part à l'autre. Ce qui fut cause que leur mère pour les accorder et rendre satisfaites, ordonna qu'elles les laverait l'une après l'autre chacune à son tour, afin que toutes deux exerçassent la charité, et participassent aux mérites de cette action. Madame Claire de Benavides désira puis après d'avoir part à cet exercice, tant pour sa consolation, que pour celle de ses servantes, car elles ressentaient et regrettaient fort l'autre occupation qu'on leur avait ôtée touchant l'apprêt des vivres du malade, et voulut qu'on portât ces linges en sa maison : mais les deux damoiselles et leur mère alléguèrent pour leur raison, et défense, qu'elles étaient déjà en possession, et le procès fut renvoyé par-devers notre bienheureux Père Jean de la Croix pour en avoir la sentence décisive, lequel ayant tant de gratitude et de reconnaissance de la propreté, blancheur et netteté avec lesquels les deux damoiselles lui accommodaient ses linges et de la dévotion, et du soin qu'elles montraient en cela, envoya supplier Madame Claire de se contenter de la grande charité qu'elle lui faisait, sans la vouloir accroître par tant de voies ce qu'elle fit. Plusieurs autres personnes ont aussi remarqué que ces

linges et drapeaux ne faisaient pas mal au cœur, et ne sentaient pas mal nonobstant la quantité de matière qui sortait de ses ulcères ce qu'elles ont tenu pour une chose très notable, et la rapportent avec admiration dans leurs déclarations. Car quoi que sa cellule fut fort petite, et que l'ordure et le pus de ses ulcères fut suffisant d'infecter un hôpital entier, jamais on n'y sentit de mauvaise odeur, ni chose aucune qui peut donner de l'ennui et causer du dégoût et partant c'était leur créance que cela ne pouvait se trouver naturellement en un corps si pourri et si corrompu.

Chapitre XIX. Comme le diable enflamma de nouveau la persécution domestique entre notre bienheureux Père, procurant d'obscurcir l'éclat de ses vertus.

Saint-Bernard dit que celui qui a déjà acquis la perfection des vertus, a manqué néanmoins d'une qualité pour être parfaitement heureux en cette vie, qui est qu'étant bon on l'estime méchant, afin qu'il ressemble entièrement à notre Seigneur Jésus-Christ vu qu'une créature ne peut avoir une plus grande béatitude et excellence que d'être semblable à son Créateur. Or notre Seigneur accorda cette félicité des âmes parfaites et généreuses à notre bienheureux Père Jean de la Croix, afin qu'il fût tout consommé en la perfection de cette vie, lui concédant à la fin d'icelle qu'étant si vertueux et parfait, il fut tenu pour un méchant homme. Et partant eu égard à la perfection et excellence de sa vie et à la profonde humiliation et abjection de sa mort, cet illustre personnage fut un portrait de Jésus-Christ des plus conformes à son divin original, que nous puissions trouver entre tous les saints confesseurs.

Le diable en ce temps combattit cette petite nacelle primitive par tant de tourmentes, que si elle n'eut eu sa divine majesté pour pilote elle se fut perdue et abîmée dans les ondes. Et partant les belles parties, le crédit, la prudence, et le zèle héroïque de religion du Père Nicolas de Jésus Maria qui pour lors gouvernait l'ordre, trouvèrent beaucoup de matière pour s'exercer et s'occuper. Car il semble que tout l'enfer s'était assemblé et bordé contre elle, et entre autres moyens domestiques dont il se servit à cette fin fut l'inquiétude d'un certain religieux d'autorité et de considération. On avait déjà commencé pour lors une affaire dans notre congrégation pour laquelle, étant nécessaire de faire des enquêtes dans trois ou quatre couvents des deux royaumes de Grenade et de Seuille, le Définitoire en donna commission à un des définiteurs fort peu affectionné à notre bienheureux Père que nous avons déjà dit autre part. Et comme la passion quand elle est véhémentement aveugle la raison afin qu'elle juge convenable ses propositions : celle de ce Père se revêtit d'un zèle de religion, puis le trompant comme elle a de coutume d'en séduire plusieurs, il jugea, voyant que le premier dessein d'envoyer notre bienheureux Père aux Indes, lequel il avait fomenté, n'avait pas eu d'effet, qu'il était encore en danger d'être élu des religieuses pour leur commissaire, par conséquent qu'il ferait un grand service à l'ordre de lui faire perdre son crédit parmi elles, leur faisant voir que sa conversation était fort suspecte, afin que par ce moyen il ne pût être leur prélat.

Avec cette résolution quoi que sa commission fut limitée, n'ayant à s'informer que de l'affaire de ce religieux, ils lui donnèrent le nom de visiteur pour plus grande autorité, mais se voyant de l'autre côté de Sierra Morena, il trouva bon d'étendre son pouvoir, et de faire information contre le bienheureux Père Jean de la Croix. Et partant il s'en alla à Grenade

où il avait le plus demeuré, et passant par-dessus les lois divines et humaines, commença à faire une rigoureuse recherche de sa vie, outrepassant les bornes de sa commission, tant en la substance qu'en la façon de l'exercer. Car ce fut par forme d'inquisition qui requiert au préalable une infamie publique principalement parmi les personnes prudentes et vertueuses, sans laquelle il ne pouvait faire enquête des délits d'un particulier, ni les témoins déposer à son préjudice. Et quant à notre cas, non seulement il n'y avait pas de note, ou d'infamie, mais au contraire un si grand applaudissement de vertu et de sainteté qu'on révérait la terre qu'il foulait aux pieds. Il excéda aussi quant aux moyens, se servant de quelques-uns si violent en l'examen des témoins, qu'il donna un scandale notable. Et laissant à part plusieurs choses qui ne concernent pas l'histoire, je rapporterai ici seulement ce que disent deux témoins qui ont concouru à cette information.

La mère Isabelle de l'incarnation prieure de nos mères de Jaén sera la première, laquelle ayant juré des mains de l'évêque de cette ville pour d'autres informations dit ceci à notre propos. « Touchant l'information qui fut faite contre le saint Père Jean de la Croix, j'ai remarqué que le Père qui examinait les témoins faisait des demandes fort vaines et fort inutiles, comme je l'expérimentai en celle qu'il me fit, car je vis clairement que tout ce qu'il me demandait ne pouvait se trouver au saint, d'autant que c'était une des plus pures âmes que Dieu eût en son église, et qui semblait un homme sanctifié, et à mon avis le Père Visiteur ne pouvait faire les demandes et interrogations qu'il faisait, ni rechercher choses qui répugnât tant à sa sainte vie, ni en quoi il fut plus innocent, et ainsi tant par toutes les interrogations, et la façon de procéder qu'il pratiqua pour les faire, comme par les offres qu'il faisait d'un côté, et par la peine et la gêne des préceptes et excommunications dans laquelle d'autre part il mettait les témoins, jusqu'à les priver pendant ce temps de la communication de leurs confesseurs, et d'autres personnes, sauf la sienne propre, (car je suis témoin de tout) on reconnut qu'il avait procédé comme un jeune homme (aussi l'était-il assez) et comme précipité, ayant aucun fondement de faire tout cela, et je vis qu'en notre couvent de Grenade toutes les religieuses qui y étaient pour lors, ne perdirent un seul point du crédit et de l'opinion qu'elles avaient du saint, nonobstant toutes ces informations, mais au contraire je puis attester quant à moi que cela me fit estimer davantage sa sainteté, car comme j'ai su depuis au même temps que cela se passait à Grenade, notre Seigneur faisait des miracles par les bandes et les linges qu'on tirait de ses plaies. Un peu après la mort du Saint, le Père Augustin des Rois provincial d'Andalousie dont la sainteté est assez connue, me demanda un jour avec un grand sentiment comment j'avais déposé quelque chose contre un si saint personnage qui était le Père Jean de la Croix, et je lui répondis, "mon Père je ne pense pas avoir rien dit contre ce Saint", aussi ne le pouvais-je pas, car je n'ai rien remarqué en lui qui ne fut saint, et d'une personne très pleine de vertu et très avancée auprès de sa divine majesté. Il m'assura avoir vu en ma déposition des choses qui n'avaient jamais passé par mon esprit, quoi que je les eusse signés ma main, mais je ne les lus pas, quand il me les fit signer, et partant je ne savais pas ce qui était dedans, et je connus depuis par ce qu'on m'en disait, qu'on n'avait pas écrit fidèlement, ou qu'on avait mal interprété ce que je vais dire en bonne part. » C'est ce que dit ce témoin

qui reçut une si sensible affliction, ayant su que sa déclaration n'avait pas servi pour confirmer la sainteté d'un si grand serviteur de Dieu, qu'elle en tomba malade au lit, et le saint qui était déjà mort alors la consola par une apparition de laquelle nous ferons mention en son lieu.

Le Père Balthazar de Jésus, confesseur de nos mères de Malaga sera le second, lequel rapporte en sa déclaration comme cette information se fit, et le dit en cette manière. « Je me trouvai à Malaga au temps que le Visiteur y vint pour examiner deux ou trois religieuses qui étaient venues de Grenade à cette fondation, et je sus de son compagnon et des religieuses (dont j'étais le confesseur) la procédure qu'on gardait en cette information. Et lorsque j'étais au monastère desdites religieuses, une d'icelles nommée Catherine de Jésus qui avait été prieure, me vint trouver, étant scandalisée des demandes que le Père Visiteur lui avait faites touchant notre saint Père Jean de la Croix, et me conta comme d'une œuvre de charité que le saint avait exercée envers elle en présence de toutes les religieuses, il en faisait une chimère pour l'accuser d'un grand péché. À la même heure une autre religieuse nommée Lucie de Saint-Joseph toute confuse et troublée ne vint trouver, et me demanda ce qu'elle ferait touchant ce qui lui était arrivé avec le Père Visiteur contre notre Père Jean de la Croix, et ayant répondu la vérité de ce qu'elle savait, elle avait vu comme il n'avait pas écrit fidèlement ce qu'elle avait déclaré, et partant que sa déposition n'allait pas comme elle devait : sur quoi je lui ai conseillé d'écrire une lettre au révérend Père Vicaire général, lui disant naïvement la vérité touchant ce que le Père visiteur lui avait demandé, et la réponse qu'elle y avait faite. Et toutes ces religieuses ne pouvaient se lasser, ni étancher leurs paroles dans le récit des louanges du saint. Et d'autant que cette information qui fut faite contre notre bienheureux Père Jean de la Croix, est un des plus authentiques témoignages que nous puissions apporter de sa vie pure et immaculée, je rapporterai ici ensuite de ses deux précédentes dépositions, quelques paroles de celle du Père Grégoire de Saint-Ange qui était pour lors Définitiveur et secrétaire du définitoire, par les mains duquel toutes ces choses ont passé, lequel parle de la sorte touchant notre propos. Ce commissaire n'avait pas licence de visiter plus de trois ou quatre couvents, ni pour autre chose que pour faire information de ce qui concernait ce religieux à quoi son voyage était ordonné ; mais lui, étendant son pouvoir plus avant, visita les deux provinces de Grenade et de Séville, et de son propre mouvement avec beaucoup de fraude fit information contre le Père Jean de la Croix, usant de grande censure envers les religieuses, tirant d'elles par des craintes et autres artifices des choses qui d'elle-même, et par les termes et il les écrivait, faisait assez voir l'envie qu'il avait d'aggraver et noircir cette affaire, voulant leur faire entendre par des paroles graves et sentencieuses qu'il y avait de grands péchés. J'ai vu et lu moi-même quelquefois cette information, et avec un peu d'attention dans laquelle on apercevait assez l'artifice de celui qui la coucha par écrit. Or quand on eut voulu tirer quelque chose de tout cela, il n'y avait pas de sujet pour lequel on lui pût donner une pénitence plus grande que l'ordinaire. Car on ne crut pas tout ce qui était écrit, joint qu'ôté l'artifice, et l'emphase avec laquelle les paroles pouvaient signifier quelque chose de substantiel, il n'y avait aucune apparence ni marque de péché mortel. D'ailleurs suivant ce qu'on apprit, celui qui fit la formation ne procéda pas selon Dieu en

icelle. Et j'ai vu quelques religieuses qui avaient fait leurs déclarations en cette matière, lesquels par après quand on leur a fait entendre ce qu'elles avaient déposé, ont répondu qu'elle n'avait pas dit cela de cette manière, ni avec ce sentiment. Et sur ce sujet on écrivait plusieurs lettres au Définitoire, si bien que le Père Vicaire général ne faisant pas de cas de cette information, on ne traita pas aussi des peines d'icelle. » Tout ceci est de ce religieux grave et d'autorité, lequel fait seulement mention des déclarations des religieuses, car bien que le commissaire tenta d'examiner les religieuses, comme il vit qu'il prêchait les louanges de notre bienheureux Père avec tant d'affection, et que méprisant les craintes, ils lui demandaient qu'il montrât la commission qu'il avait pour ce sujet (sur quoi il y eut de grandes prises avec quelques-uns,) il en demeura là, et ne voulut poursuivre son dessein.

Notre bienheureux Père avait employé plus de temps avec une religieuse qu'avec les autres à cause que sa nécessité le requérait, et qu'elle eût été en grand danger si elle n'eût été fort avancée auprès de sa divine majesté ; ensuite de quoi le Père commissaire pensait bien trouver là de quoi satisfaire à ses intentions. Or pour l'exemple des confesseurs des religieuses, j'inférerai en ce lieu ce que celle-ci rapporte de cette communication dans la déclaration sous serment qu'elle fit entre les mains de l'évêque de Jaén dont voici sa déposition.

« Tout ce qu'on découvrait au saint frère Jean de la Croix, sa face et ses paroles prêchaient sa pureté, car le très grand et très constant amour qu'il montrait de porter à Dieu, avec la singulière modestie et mortification que je vis en lui, publiaient assez que c'était une âme pure : joint qu'en quatre ans que je conversais fort souvent avec lui, je ne pus jamais remarquer aucune parole qui pût être tenue pour oiseuse, mais au contraire tout ce que je vis en lui était d'un homme saint, et d'une âme grandement pure, et je puis assurer quant à moi que ses discours de Dieu et sa communication du ciel imprimait une certaine pureté et oubli de tout ce qui se trouve dans le monde ; d'où vient que lors qu'il entrait au couvent étant Vicaire provincial pour visiter la clôture, confesser quelque religieuse malade, quand nous avions lui baisé les mains quoiqu'il ne le voulut permettre, il exhalait une certaine odeur qui surpassait toutes les autres d'ici-bas, et qui semblait recueillir intérieurement.

Sa modestie et sa composition étaient telles que son seul regard faisait devenir modeste. Lorsque je l'envisageais je sentais en moi une certaine répréhension de mes imperfections comme si notre Seigneur m'eût repris, et eût parlé à mon cœur, et je demeurais avec un désir de travailler à mon avancement et perfection et le faire beaucoup pour servir Dieu, et d'acquérir quelque chose des vertus qui éclataient en ce saint, et ainsi je le regardais comme l'exemplaire d'icelles. Tellement qu'en ses actions et en ses paroles il me semblait être saint, mais d'une sainteté plus éminente que celles d'autres personnes que j'ai vues tenir et estimer pour saintes. » Tout ceci est de cette religieuse laquelle en plusieurs monastères où elle a été prieure, a fait paraître le fond des vertus qu'elle tira de cette communication, et a beaucoup aidé à la perfection de celles qui ont été sous sa direction et conduite.

Chapitre XX. En qu'elle affliction et détresse cette persécution réduisit ceux qui étaient affectionnés à notre bienheureux Père, et la joyeuse patience dont il la supportait.

Cette information et la rigueur que montra le commissaire en icelle, causèrent une affliction notable à tous les enfants et amis de notre bienheureux Père, sur quoi il entendait le rapport de la plupart des choses qui se passaient bien qu'il le dissimulât par sa patience invincible. Car comme le commissaire était Définitiveur, et était envoyé en Andalousie du premier prélat de l'ordre et de son définitoire, et qu'il donnait à entendre qu'il avait commission de de faire information de la vie du bienheureux Père, les religieux et les religieuses se persuadaient que tous les premiers supérieurs étaient grandement indignés contre l'accusé, et mal informés élèves de sa vie innocente et irrépréhensible, vu que leur indignation allait jusque-là que de faire des diligences si sanglantes contre une personne si sainte, et qui était comme le Père commun de toute la congrégation des Déchaussés.

Une autre chose courait aussi pour lors, qui servait beaucoup à ce bruit de l'indignation des supérieurs. Car comme le Père Nicolas de Jésus Maria pendant le temps qu'il fut provincial, et depuis qu'on le fit Vicaire général, s'opposa avec un grand courage et un zèle discret et prudent à quelque relâche de l'Observance primitive, à quoi la douceur démesurée et la trop grande indulgence du provincial précédent avaient donné lieu tant ès couvent des religieux que des religieuses, tous ceux auxquels la réformation donnait quelque atteinte qui était en bon nombre décrédaient le gouvernement du Père Nicolas de Jésus Maria, et du nouveau définitoire, et comme ils savaient qu'ils ne pouvait trouver un meilleur moyen de les mettre mal dans l'esprit de tout ce qui était scellant de la réforme dans l'ordre, qu'en publiant qu'il persécutait le Père commun de la congrégation, ils disaient beaucoup de choses de la rigueur et injustice de cette persécution, assurant que le Père Nicolas était l'auteur d'icelle, et que le commissaire qui était en Andalousie avait eu ordre de lui pour faire cette information, et le moindre effet suivant leur dire que devait enfanter et produire ces diligences, était d'ôter l'habit au Père Jean de la Croix, et ainsi ce bruit fut semé dans les deux provinces d'Andalousie, et de là on le fit courir par lettre en celles de Castille, et non seulement les personnes communes de la religion étaient abreuvées de cette nouvelle, mais même les principaux de l'ordre desquels je l'ai appris qui étaient dans la ferme créance de ce succès, lequel n'avait pas d'autre fondement que les rigoureuses diligences que le commissaire fit en cette information.

Les religieux furent saisis d'une crainte si pressante par ces apparences et indices de l'indignation des supérieurs contre le bienheureux Père, laquelle le diable allait oubliant et persuadant par ses artifices et menées, que ceux qui auparavant estimaient à bonheur de se dire ses enfants, et tiraient gloire de lui être affectionnés, vacillaient en cela, craignant qu'on ne les dût aussi persécuter en qualité de ses amis, et partant ils abstenaient de communiquer avec lui. Ensuite de quoi il fut délaissé et abandonné de ses amis en ses travaux, comme notre Seigneur de ses disciples en sa passion afin qu'il en fût le vif portrait en toutes choses. Et le diable fomenta tellement cette crainte des religieux et religieuses, que tous ceux et celles qui avaient communiqué familièrement avec ce Saint Père, pensaient qu'ils

seraient en danger, si seulement on leur trouvait son nom écrit en quelque endroit. D'où vient qu'ils brûlaient toutes ses lettres lesquelles ils gardaient auparavant soigneusement, et tenaient comme des choses exquises et précieuses, à raison qu'elles contenaient une doctrine céleste, et qu'elles venaient d'un maître si saint. Ils firent aussi le semblable de quelques portraits que des personnes dévotes avaient fait copier sur ce qui avait été tiré à Grenade lors qu'il était en extase. Cette tragédie des lettres fut une très grande perte pour l'ordre, et un des grands profits que le diable tira de ces tourmentes. Car les ayant écrites pour répondre à plusieurs doutes touchants la vie spirituelle ; en quoi il communiquait la grande lumière que notre Seigneur lui avait donnée pour ce sujet, et d'autant que souvent on n'en trouve faute, même parmi ceux qui se tiennent pour grands maîtres en ces matières de l'esprit, sans doute qu'on a perdu beaucoup par la perte de ces papiers.

Plusieurs témoins oculaires qui communiquèrent pour lors avec lui, nous donnent une ample connaissance en ses informations de la patience invincible, dont il supporta tous ces orages, et aussi des lettres qu'il écrivit en ce temps, faisant réponse à quelques-unes qu'il recevait sur ce sujet. Car quant à lui il était comblé de joie et de contentement, se voyant méprisé et humilié, vu que c'était ce qu'il avait tant désiré, la joie n'étant autre chose que l'accomplissement du désir, mais il y avait deux choses qui lui ravissaient cette joie dans ces tourmentes. L'une était de savoir les grandes offenses qui se commettaient contre Dieu à cause de cette information, lesquelles, d'autant qu'elles déplaisaient à Dieu, à qui il désirait tant d'agréer et de plaire, lui perçait le cœur d'outrage en outrage. L'autre chose qui l'affligeait était de voir que l'on attribuait toutes ces diligences au Père Nicolas de Jésus Maria Vicaire général qui en était innocent, d'où vient qu'il fit entendre souvent à ses amis que leur premier supérieur n'était pas auteur de cette affaire, ni consentant à ses travaux, et qu'il avait un grand ressentiment de ce qu'on lui attribuait et imputait cela. Et même pour le commissaire il excusait autant que le cas pût admettre des excuses ou défenses, attribuant ces diligences aux décrets de la sa divine majesté qui le permettait ainsi pour ses péchés, et pour la satisfaction d'iceux. Il ne voulait en aucune façon qu'on le blâmât ni qu'on traitât de ces matières, sinon pour persuader et faire voir à tous, que ses défauts étaient en si grand nombre, que bien qu'on n'en dit beaucoup, il ne viendrait jamais à les connaître entièrement, et quelquefois il recevait beaucoup d'ennuis et d'affliction quand il avait fermé le passage, ou arrêté le cours de ces matières, et qu'on renouvelait de semblables propos.

Ses amis lui représentaient pouvaient souffrir la façon dont on parlait de son honneur, et les diligences injurieuses que le commissaire faisait pour rechercher sa vie, et lui persuadaient d'écrire au Père Vicaire sur ce sujet, ou bien qu'il leur permit de recourir à lui pour se plaindre d'un grief et outrage si manifeste, mais il ne leur prêta l'oreille en aucune façon, et ne voulut qu'ils fissent aucune de ces diligences, disposant son esprit à recevoir joyeusement toutes sortes de pénitence qui lui seraient imposés pour ses coupes, comme il le manda au Père Jean de Sainte Anne, lui faisant réponse à une lettre qu'il lui avait écrite, étant fort affligée de ce qu'on disait, qu'on lui ôterait l'habit, en laquelle il lui tint ce discours. Mon fils, ne vous mettez pas en peine de cela, car ils ne me peuvent ôter la vie,

si ce n'est que je sois incorrigible et désobéissant. Or je suis tout prêt de m'amender de toutes mes fautes, et de subir toute sorte de pénitence qu'ils m'imposeront.

Chapitre XXI. Comme cette persécution contre notre bienheureux Père prit fin, et comme l'auteur d'icelle fut puni.

Après que le commissaire eut fait cette information contre notre bienheureux Père en la province de Grenade, avec tant de démonstration de rigueur, il l'envoya au Père Nicolas de Jésus Maria pendant qu'il passait à la province de Séville pour faire l'enquête qui concernait sa commission, et lui fit entendre l'intention qu'il avait eue, s'embarquant à faire une perquisition des défauts du bienheureux Père. Le Père Vicaire général commença d'en faire la lecture, et en ayant lu quelques pages reconnut aussitôt le venin qui y était, en présence du Père Grégoire de Saint-Ange Définitiveur et secrétaire du définitoire, et jeta l'information disant : le Père visiteur n'avait pas de charge de s'entremettre de cela, et tout ce qu'il a prétendu rechercher ne se peut trouver au Père Jean de la Croix, puis témoignant un très grand sentiment de tout ce procédé, il dit qu'il trouvait fort mauvais que le commissaire eût voulu décréditer un homme si saint, et qui était comme le fondement et l'exemplaire de la religion, les blâmât la trop grande licence qu'il avait prise de visiter de province, ayant une commission limitée pour une seule affaire, et dans peu de couvents, mais se contentant seulement de ne faire aucun cas de cette information, il ne traita pas de la correction du commissaire, la remettant au chapitre général, où l'on traite des défauts des Définitiveurs et de leur correction.

Le Père Nicolas de Jésus Maria mourut devant le chapitre général, et le Père Élie de Saint-Martin qui lui succéda, fit voir à ce commissaire les excès qu'il avait commis en ce voyage, s'entremettant passionnément en ce dont on ne l'avait chargé, et partant on lui en donna une pénitence, bien que non à l'égal de ce qu'il avait mérité, et la sentence cette condamnation fut enregistrée dans le livre des Chapitres, où je l'ai lu. Le Père Élie content de cela fit toutes les diligences possibles pour avoir cette information, et l'ayant trouvée la fit brûler en sa présence, ayant horreur (comme il était juste et raisonnable) de ce qu'en une religion si sainte il se fut rencontré une personne laquelle imitant Cham fils de Noé procurât de déshonorer son Père. Mais comme Dieu a tant de providence de ses serviteurs, et se charge de la vengeance de leurs injures, comme il dit par la bouche de son prophète, il nous voulut faire voir qu'il n'avait pas oublié celle qui avait été faite à notre bienheureux Père le temps qu'il en différa le châtimeur. Le commissaire susdit fut élu provincial de la province de Grenade en ce chapitre général (qui était ce qu'il avait désiré, et ses amis aussi,) de quoi les enfants et intimes de notre bienheureux Père s'attristèrent grandement, leur semblant qu'au lieu du châtimeur et punition qu'ils attendaient de celui qui avait voulu profaner le temple de Dieu, et obscurcir par ses diligences les splendeurs de cette pure et simple âme, il sortait victorieux et comme triomphant au même lieu ou il avait failli. Et ne pouvant témoigner extérieurement l'amertume qu'ils avaient dans le cœur, ils s'affligeaient fort intérieurement, et se plaignaient à Dieu de ce succès, jugeant que c'était autoriser ce qui avait été fait au préjudice du défunt : (car pour lors notre bienheureux Père était mort,) que de récompenser avec honneur et dignité celui qui l'avait persécuté. Le nouveau provincial entra par après en sa

province fort content, et se hâtant pour se rendre au centre d'icelle, qui est la ville de Grenade, où ses amis l'attendaient pour lui faire une grande réception, et beaucoup de caresses, il arriva à Alcalá la royale distance à huit lieux de Grenade, et donna de là avis du jour qu'il y entrerait. Cette nouvelle fut agréable aux uns et triste pour les autres, particulièrement pour nos religieuses, car ayant été si fidèles témoins du soin que notre bienheureux Père avait pris pour les faire saintes, et les approcher de Dieu, de diligences qu'avait fait le nouveau provincial pour lui ravir son crédit, elles se lamentaient beaucoup de voir que l'on avait récompensé celui qui méritait un châtiment plus rude. Il y avait entre elles une religieuse, ancienne compagne de notre sainte mère Thérèse qui avait été nourrie et élevée de sa main nommée Beatrix de Saint-Michel fort estimée pour sa grande sainteté et fort illuminée de notre Seigneur, laquelle comme plus obligée à notre bienheureux Père à cause des bénéfices qu'elle avait reçus de lui, l'ayant fort aidé par sa doctrine, était celle qui ressentait plus vivement le tort et l'injure qu'on lui avait fait.

Cette religieuse pleurant un jour devant notre Seigneur en l'oraison sur ce sujet, et soumettant à ses profonds jugements la faiblesse et petite capacité des sentiments humains, ne pouvait s'empêcher de s'attrister de l'allégresse et applaudissements dont on devait recevoir comme Père de la province celui qui auparavant à leurs yeux avait persécuté si injustement le Père commun de la congrégation des Déchaussés. Notre Seigneur pour lors lui dit que le nouveau provincial n'entrerait que mort dans Grenade, en punition de cette information qu'il avait faite contre le Père Jean de la Croix. Elle raconta soudain cette révélation à quelques personnes qui avaient une pareille affliction que la sienne, lesquelles bien qu'elles eussent bonne opinion de son esprit, néanmoins en suspendirent leur jugement, sachant qu'il y avait lettre du provincial, par laquelle il avait mandé qu'il entrerait le même jour dans Grenade, mais enfin la révélation se trouva véritable : car entrant dans Alcalá la Royale il fut saisi d'une maladie si violente qu'en peu de jours il finit sa vie, et fut porté mort à Grenade pour y être enterré. Le provincial qui lui succéda examina ce cas, imposant un précepte formel à la même Beatrix de Saint-Michel sur iceluy (dont j'ai vu la réponse,) et la vérité de ce que nous venons de rapporter fut connue par ce qu'elle dit, et ce que les autres religieuses déclarèrent aussi. Par laquelle vérité et les miracles que notre Seigneur fit en grand nombre par le moyen des choses qui avaient touché le corps du saint Père Jean de la Croix, qui lui avait servi dans sa maladie, notre Seigneur a illustré après sa mort l'opinion de saint qu'on avait conçu de lui lors qu'il était au monde.

L'ordre fut si peu satisfait du peu de charité que le prier d'Úbeda avait exercée envers notre bienheureux Père, que jamais depuis il ne lui donna aucune prélature, et quoi qu'il occupât à la prédication, il ne se servit pas néanmoins des conseils que notre bienheureux Père lui avait donnés, qui était de l'ajuster et accommodé aux lois de sa profession. Au contraire il procura des privilèges hors de l'ordre pour aller prêcher çà et là sans dispense de ses supérieurs, où étant, la mort l'accueillit hors de la compagnie de ses frères, qui est la consolation et le secours que nous sommes venus chercher en la religion. Or les témoins disent aussi que cette mort avec si peu de consolation et le secours, est un châtiment de Dieu à cause de l'affliction qu'il avait donné à notre bienheureux Père, Sa Majesté

le privant du secours de ses frères pour n'avoir pas secouru le Père commun de tout l'ordre.

Chapitre XXII. Comme il eut révélation du jour et de l'heure de sa mort, et comme notre Seigneur lui fit part du calice de sa passion, pour comble des grâces qui lui avaient faites.

Notre bienheureux Père ayant demeuré trois mois malades dans le lit souffrant d'une patience indicible et très exemplaire tant d'amertumes et de travaux, notre Seigneur l'en voulant délivrer, et tirer de l'exil pour aller jouir dans le ciel de l'heureuse récompense de ses peines, et de si grands services qu'il lui avait rendus, il le disposa quelques jours auparavant, lui donnant connaissance du jour de sa mort, et aux religieux des conjectures qu'il avait déjà su cette bonne nouvelle. Car au commencement de la semaine qu'il mourut, il avait un grand soin de s'informer combien il y avait de la jusqu'au samedi, et un des jours proches de sa mort le Père Barthélemy de Saint Basile étant avec lui, et d'autres religieux, il leur demanda derechef combien il y avait jusqu'au samedi, et voyant qu'ils ne faisaient pas de compte de cette demande, il ajouta aussitôt, « je le dis parce qu'il m'est venu à présent dans la mémoire le grand bénéfice que Notre-Dame fait en ce jour aux religieux de son ordre, et à ceux qui ont porté son scapulaire, ayant au préalable accompli ce que requiert ce privilège. » Et quoi qu'il voulut dissimuler et cacher le mystère, ceux qui ouïrent ces paroles, et virent l'allégresse dont il les proférait, se doutèrent qu'il savait de bonne part qu'il devait mourir le samedi, et jouir de cette grâce. Ce qu'il fit aussi deux jours devant sa mort, nous insinue cela assez clairement, car gardant soigneusement en un petit sac qui était sous son chevet toutes les lettres qu'il avait reçues pendant sa maladie, de peur qu'on ne les vit, il appela ce jour-là le Père Barthélemy de Saint Basile, et l'ayant prié d'apporter une chandelle allumée il brûla toutes les lettres, comme mettant à l'abri et en assurance ceux qui les avait écrites, à cause du faux bruit qui courait pour lors, que seulement d'être son ami c'était un péché. On sut encore mieux la connaissance qu'il avait du jour et de l'heure de sa mort, au même jour d'icelle, car dès aussitôt que le vendredi fut venu, il eut un grand soin de savoir l'heure qu'il était, et disait de temps en temps qu'il irait cette même nuit chanter Matines dans le ciel, chose qu'il n'eut jamais dite avec tant d'affirmation, étant si retenu et si discret en ses illustrations, s'il n'eut une révélation expresse de l'heure de sa mort, et que de cette infirmité comme de son purgatoire, il s'en irait directement jouir de la gloire du ciel. Un autre indice de ceci, fut que le voyant si bas on lui voulut donner le très Saint sacrement pour viatique plusieurs jours auparavant sa mort, mais il les supplia de ne lui donner que par dévotion, leur disant que lors qu'il serait temps de lui apporter pour viatique il les aviserait : ce qu'il fit quand le temps fut venu, et demanda pareillement celui de l'extrême-onction.

Notre bon Père avait été un vrai portrait de notre Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie, où il semble que Sa Majesté ait voulu se figurer, et se représenter plus particulièrement, et ainsi il voulut qu'il fût pareillement son image en sa mort. Car comme notre Seigneur Jésus-Christ pendant sa passion (ce qu'il voulut pour une plus grande démonstration de l'amour qu'il nous portait) souffrit és puissances inférieures de l'âme l'abandonnement et le délaissement de la divinité et la privation des effets de la vision béatifique, dont la partie supérieure jouissait afin de pouvoir

sentir la véhémence des douleurs corporelles, et les afflictions de l'esprit très vivement, comme il le donna à entendre par ces paroles douloureuses qu'il dit en la Croix. Mon Père pourquoi m'avez-vous délaissé ? De même il voulut que notre bienheureux Père lui fût semblable quant aux douleurs et abandonnements de la mort, l'ayant tant imité en sa vie quant à l'austérité, aux humiliations et au mépris, si bien que quoiqu'il eût tant souffert en tous ces trois mois de sa maladie, si est-ce que tout cela lui était tolérable avec le recours qu'il avait à Dieu, il trouvait la porte ouverte pour sa douce et favorable communication. Mais le dernier jour de sa vie il fut accueilli d'une suite de douleurs spirituelles si sensibles et si véhémentes (outre les corporelles qu'il endurait) accompagnées d'angoisses, d'afflictions, et d'un si grand abandonnement de Dieu, que son corps était comme cloué en une croix, et son esprit tourmenté en une autre, de sorte qu'il semble que notre Seigneur lui ayant communiqué ses vertus en sa vie, lui communiqua aussi ses souffrances et ses peines en sa mort de sa perfection, par une ressemblance est conformité si étroite d'une créature à son créateur.

Et quoi que quand toutes ces maladies il eut toujours caché et dissimulé ses douleurs par une patience si héroïque, si est-ce que celles de cette journée furent si grandes, si violentes, et si intense qu'elles se publiaient d'elles-mêmes, quoiqu'il fit pour les celer et les taire. Le Père Antoine de Jésus son ancien compagnon, qui pour lors était provincial, arriva cette nuit à Ubede, notre Seigneur l'ordonnant ainsi pour la consolation de tous deux. Or quand il entra pour le voir, bien qu'il se réjouit et consola beaucoup d'être avec le malade, si est-ce que notre bienheureux Père était si pressé de douleurs extérieures et intérieures, qu'il ne peut ouvrir la bouche pour lui parler, ni lui faire une démonstration de réjouissance ; et de peur que le Père provincial pensant que ce fut manque d'affection, il lui dit ces paroles : mon Père pardonnez-moi si je ne vous parle pas, car je suis consommé de douleur. Le Père croyant qu'il se consolerait de ce propos, lui dit qu'il se réjouit, d'autant que le temps s'approchait auquel il y jouir du loyer et de la récompense des travaux qu'il avait soufferts en sa compagnie au commencement de cette réforme : mais le malade qui ne pouvait souffrir aucune estime de ses vertus, ni entendre aucune louange de ses œuvres, s'efforça de secouer celle-là, débouchant ses oreilles de ses mains lui dit : Votre référence (mon Père) ne me parle d'autre chose que de mes péchés, car je n'en je m'en souviens bien à présent, et vo que je n'ai que les mérites de Jésus-Christ pour la satisfaction d'iceux. Le Père Augustin de Saint-Joseph le vint voir par après, et voyant que les douleurs le serraient de si près, pensant encore le consoler lui dit que ses amertumes et travaux finiraient bientôt, et que notre Seigneur le récompenserait de tout ce qu'il avait fait et enduré pour son amour. Mais par un même effort il chassa et rejeta cette consolation lui disant : Mon Père ne me dites pas cela, car je vous assure que je n'ai fait aucune œuvre qui ne me reprenne à présent. Il sembla au Père provincial que les religieux ne venaient visiter et secourir le malade qu'avec certaine retenue et limites, soit qu'ils le fissent par ce qu'ils jugeaient que le prieur ne le trouvait pas bon ou bien pour d'autres craintes qui couraient alors, et ainsi il dit avec quelque sentiment : Mes Pères je vous prie ouvrez ses portes, afin que non seulement le couvent, mais encore toute la ville voit le grand trésor qu'elle a ici et le reconnaisse.

Chapitre XXIII. De la précieuse mort de notre bienheureux Père Jean de la Croix, et comme il s'y disposa heureusement.

Notre bienheureux Père voyant que l'heure heureuse de son départ s'approchait, commença de se munir des dispositions nécessaires à ce passage. Et bien quand toute sa vie nous eut donné des exemples admirables de douceur et d'humilité, il voulut les renouveler en ce dernier jour. Il demanda ce même soir le Saint sacrement de l'Eucharistie, et le reçut avec grande dévotion et tendreur [tendreté], demandant pardon à tous les religieux du mauvais exemple qui leur avait donné, et par après il envoya supplier le Père prieur, que pour l'amour de notre Seigneur il prit la peine de le venir voir, puis d'une profonde humilité, comme s'il eût été l'offensé, il le pria instamment de lui pardonner l'ennui et l'incommodité qui lui avait donné, et lui demanda que comme pauvre (puisque notre Seigneur les avait tant recommandés) il lui donnât un habit avec lequel on enterrât son corps, et qu'il procurerait envers sa divine majesté qu'elle secourût ce couvent en toutes ses nécessités pour payement des frais qu'on avait faits en sa considération, et qu'il espérait qu'elle lui accorderait cette demande, de quoi il avait déjà signifié quelque chose en un discours qu'il avait tenu un peu auparavant avec le Père sous prieur, touchant la nécessité et pauvreté de cette maison, lui disant que le temps viendrait auquel elle aurait le nécessaire avec abondance, d'où il colligea qu'il en avait déjà prié notre Seigneur, et qu'il avait des arrhes assurées de l'entérinement de sa requête, comme on a reconnu depuis. Car ce monastère ayant été jusqu'alors si pauvre et si nécessaire qu'on craignait que cette fondation on ne pût passer plus avant. C'est à présent un des meilleurs couvents et des plus accommodés de cette province. Or le Père prieur fut tellement touché de ses paroles et de l'humble affection de notre bienheureux Père qu'il sortit de sa cellule pleurant à chaudes larmes, et comme revenant d'un sommeil léthargique et mortel (car Dieu avait déjà évoqué la licence qu'il avait donnée au diable pour éprouver la patience son serviteur) il connaissait les manquements de piété qu'il avait commis envers ce portrait et exemplaires des vertus, et sans repentait étant déjà affranchi de la mauvaise affection qu'il avait eue contre lui.

Le médecin le vint par après visiter, et connaissant par le mouvement de son pouls qu'il s'en allait au grand pas à la mort, il lui annonça la nouvelle, laquelle il reçut d'une si grande allégresse, et avec un tel contentement que ce congratulant, et se réjouissant en soi-même de ce bonheur, il dit ce verset du prophète roi : *Laetatus sum in hic quae dicta sunt mihi, in dñm Domini ibimus.* Le Père François indigne qui se trouve aussi la ceste lui demanda si le grand désir qu'il avait de mourir était afin de que ces travaux prissent fin sur quoi le bienheureux Père comme se souriant de ce que l'on donnait une fin si basse à ses souffrances fit réponse, et donna à entendre que le grand désir qu'il avait devoir Dieu lui faisait trouver les heures longues. Or voyant son lit entouré des religieux, avec cet amour paternel qu'il leur avait toujours porté, il les exhorta brièvement avec des paroles amoureuses et efficaces à l'obéissance des supérieurs, et à l'Observance de la règle primitive, puis leur recommanda la charité des uns envers les autres, et les fit ressouvenir que Dieu les avait mis en son Église pour être prédicateur du bon exemple, et imitateurs de la vie apostolique.

Quelques religieux lui demandèrent au gage de l'amour qu'il leur avait porté, il leur donna quelque chose de celles qui avaient servi à son usage ; à quoi il répondit : " Devez-vous demander cela à un carme Déchaussé ? Ne savez-vous pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et que je ne peux disposer d'aucune chose ? Avez-vous en révérend Père prieur à qui cela touche s'il vous l'accorde vous emporterez" » quand et quand ma bénédiction. » Son action ordinaire en toute cette journée quand il n'était pas interrompu des allants et venants, était de tenir les yeux fermés et de vaquer à Dieu intérieurement, et de temps en temps il les souffrait et les jetait amoureusement sur un crucifix qu'il avait auprès de soi, comme faisant offre de ses douleurs à ce Seigneur qu'il aimait tant. Sur les huit heures du soir il demanda l'extrême-onction, laquelle il lui reçut avec grande dévotion, répondant comme les autres aux oraisons que le prêtre disait. Le Père provincial et quelque religieux anciens voulaient demeurer avec lui, mais il les pria de s'aller reposer y ayant encore assez de temps.

Le Père Barthélemy de Saint Basile qu'il avait assisté en sa maladie et le Père et le frère François qui devait sonner matines matines demeurèrent avec lui. Or un peu après que les autres Pères furent sortis, il prit son crucifix entre les mains, et continuant dans son repos lui baisait les pieds de temps en temps, lui disant quelques paroles amoureuses. Sur les neuf heures du soir il demanda quelle heure il était, et lui ayant été dit, il répondit : Nous irons dire matines au ciel à douze heures. Environ les onze heures il demeura en oraison avec tant de tranquillité que le frère pensant qu'il allât mourir voulut aller faire le signe accoutumé pour assembler la communauté lorsqu'il faut faire la recommandation de l'âme, et l'ayant entendu il lui dit : Quoi les voulez-vous troubler, ne voyez-vous pas qu'il n'est pas encore temps ? Rapportant cela à ce qu'il avait dit auparavant, à savoir qu'il devait mourir à l'heure de matines.

Une heure avant que de mourir il montra une force et vigueur extraordinaire comme signifiant que ses peines intérieures avaient cessé, lesquelles avaient tenu les actions extérieures comme empêchées, et faisant assez paraître que notre Seigneur l'assistait ouvertement et suavement s'étant auparavant absenté de lui. Puis prenant la corde qui pendait sur son lit il se mit en son séant lui tout seul, encore que tous les autres fois il eût besoin d'aide, et d'un visage joyeux supplia les religieux et d'autres personnes dévotes qui étaient là (ayant su que c'était leur de sa mort) de réciter quelque psaume en la louange de notre Seigneur, et lui ayant été répondu qu'il commençât, il dit le Miserere mei Deus, et continuèrent ainsi alternativement, les assistants disant un verset, et le malade un autre, ayant toujours le visage joyeux et serein, baisant de temps en temps les pieds du crucifix qu'il tenait entre ses mains. Après avoir dit quelques psaumes, il les pria de lui réciter quelque chose du livre des cantiques dont il était fort dévot à cause des matières mystiques et des retours savoureux entre Dieu et les âmes qui y sont contenus ; ils lui en lirent un chapitre dont il témoigna une particulière consolation.

Il avait un grand soin de temps en temps quelle heure il était, et lui ayant été dit qu'il était onze heures e demie, il pria qu'on appelât la communauté. Le Père provincial vint aussitôt avec tous les religieux, et dit au malade que tous désiraient qu'il leur donnât sa bénédiction, et que lorsqu'il se verrait

devant Dieu, il les recommandât à sa divine majesté. Il répondit à cela, qu'il s'offrait de les recommander à Dieu, mais pour ce qui était de la bénédiction que c'était son office de la donner comme prélat et Père de toute cette province. Sur quoi les religieux faisant instance et le Père provincial lui ayant enjoint, il leva la main du côté des religieux, et faisant le signe de la Croix sur eux, leur donna la bénédiction avec un grand amour. Les religieux ensuite commencèrent à faire la recommandation de l'âme, et à quelque peu de temps de là, le malade dit au Père Alphonse de la mère de Dieu qui la faisait : Mon Père ne vous laissez point, mais continuez à me recommander à Dieu, j'ai besoin qu'on me laisse un peu en repos. Après lui avoir dit cela, il joignit les mains serrant le crucifix qu'il tenait et ferma les yeux comme une personne qui demeure en oraison.

Peu de temps après, l'horloge sonna douze heures, et le frère François qui veillait à cette heure pour sonner matines, sortit promptement pour aller à la cloche, le malade entendant sonner ouvrit les yeux, et demanda pourquoi l'on sonnait, et lui ayant été répondu que c'était pour aller à matines, il dit : Gloire à Dieu. Puis jetant ses yeux sur tous les assistants comme prenant congé d'eux, il mit sa bouche sur les pieds du crucifix disant ce verset du prophète roi : In manus tuas Domine commendo spiritum meum. Et mourut au même instant comme s'il fut entré dans un doux et agréable sommeil, s'accomplissant en lui ce qu'il a laissé dans un de ses livres, que la mort de ceux qui sont transformés en Dieu n'est pas rigoureuse et amère, mais douce et savoureuse. Cela arriva si promptement que le frère sonnait encore le premier coup de matines (comme il le dit en sa déclaration) on lui vint dire qu'il sonnât à la fin pour un défunt, d'autant que le saint Père Jean de la Croix était décédé, ce qu'il fit. Il mourut à la première heure du samedi le 14 de décembre l'an 1591. Son visage demeura très beau et revêtu d'une blancheur semblable à une splendeur, étant auparavant un peu brun et basané. Ce que les témoins oculaires ont rapporté en leurs déclarations pour une des choses remarquables qui advinrent en sa mort. Et au lieu de donner de l'horreur, comme ont de coutume de faire les autres morts, il donnait de la consolation à ceux qui le regardaient, et l'accompagnaient. Il mourut âgé de 56 [49] ans dont il en avait employé la plus grande partie en religion donnant toujours un très bon exemple à un chacun par sa piété et ses grandes vertus. Bref comme toute sa vie n'avait été qu'une oraison continuelle et communication avec Dieu il rendit aussi son esprit en cette même oraison et quiétude.

Aussitôt qu'il eut rendu son âme à Dieu tous ceux qui se trouvèrent là présents, religieux et séculiers, lui vinrent baiser les pieds et les mains comme à un corps saint, et chacun prenait ce qu'il pouvait attraper de ses habits et des bandes et linges qui avaient servi à ses plaies, jusqu'à prendre pour relique la corde qui pendait sur son lit dont il se servait pour se retourner, et d'autres lui coupaient les cheveux de la couronne. Le Père prieur ramassa quelque chose dont le Père avait eu l'usage pour le diviser et distribuer entre ses amis, et donna sa ceinture à Madame Claire de Benavides pour l'assistance particulière qu'elle lui avait rendue, par laquelle puis après notre Seigneur fit quantité de miracles, et à don Barthélemy d'Ortega son mari il lui donna son bréviaire, lesquels présents furent reçus de ces personnes avec grande estime et vénération, et les conservent encore aujourd'hui avec le même honneur et révérence.

Fin

Taille 14,0 x 21,6

~700 pages avec corps 10 (Normal) ou 9 (note-red) Garamond gras et marges 1,5 ht bas 2.5 intérieur et 1,5 extérieur = correspondance lisible de Bernières

